REVUE

DES

BEAUX-ARTS

PARIS
IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Cie
RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

REVUE
DES
BEAUX-ARTS

TRIBUNE DES ARTISTES

FONDÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS

VINGT-HUITIÈME ANNÉE.

DIRECTEUR

M. FÉLIX PIGEORY.

TOME NEUVIÈME.



PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS

RUE D'AMSTERDAM, N° 75.

1858

REVUE

DES

BEAUX-ARTS.

RAOUL DE CRESPY,

DÉCOUVERTE DE SA TOMBE.

Raoul de Crespy, comte de Mont-Didier, vivait sous le règne de Henri Ier, dans le onzième siècle ; il descendait, par Albérick Ier, de l'antique famille des Manacés, qui, elle-même, avait donné naissance à un empereur de Constantinople, à un duc de Jérusalem et à huit reines de France, d'Angleterre, d'Écosse, de Sicile, de Castille, d'Aragon, de Navarre et de Portugal. C'est une longue suite de compatriotes couronnés qui fit donner à Mont Didier le nom de ville royale (*urbs regalis*), dénomination qui l'a qualifiée toujours dans les vieilles chartes de Philippe Ier et de Louis VI.

Raoul, dit le Vieux, avait usurpé ce comté, dont il dépouilla Hilduin III, son parent, qui en était le légitime possesseur. Des historiens ont écrit que ce fut aux dépens d'Hilduin IV qu'il s'était emparé de cette contrée : ceci est évidemment une erreur, puisque ce dernier ne vint au monde qu'en 1059, époque à laquelle Raoul de Crespy gouvernait déjà son comté depuis près de vingt ans. Moréri, de Prade et Mezeray donnent, dans leurs histoires, dès 1040, à Raoul, sa qualification de *Comes de monte qui vocatur desiderius ;* ces graves historiens nous ont paru devoir suffire pour mettre d'accord les nombreux partisans des deux systèmes opposés ; nous nous estimerions heureux d'avoir atteint ce but, nous qui savons que les combats d'archéologie sont un peu comme les guerres de religion, qu'on n'apaise ni avec le fer, ni avec le feu ; plus rarement encore par la logique.

Raoul fixa sa résidence à Mont-Didier, qui tenait un rang distingué parmi les places fortes du royaume, autant à cause de sa proximité de la capitale, de Soissons et de la frontière flamande, qu'à cause de la puissance de ses murailles, fortifiées alors.

Doué d'une bravoure qui n'avait d'égale que son ambition, il se livra avec ardeur à cette humeur guerroyante qui animait alors tous les cœurs chevaleresques. Dans ces siècles de rapines et de débordement, où rarement l'autorité royale était assez puissante pour mettre un frein aux envahissements des seigneurs, le plus noble était celui qui, à la tête de plus de vassaux, venait à bout de soumettre et de saccager le plus de pays possible. Aussi Raoul ne se contenta-t-il pas d'aider son

roi dans la difficile mais glorieuse négociation qui fit monter Henri Ier sur le trône, en dépit des prétentions de son frère Robert. Il ne donnait *aucun respit à sa dague*, et ne quittait la grande bataille que pour se livrer à de petites escarmouches, à de hardis coups de main contre les vassaux des seigneurs ses voisins ; ce fut à ce système d'usurpations et d'envahissements successifs qu'il dut la possession de Crespy, d'Amiens, de Péronne, des comtés du Vexin, de Bar-sur-Aube, des seigneuries de Pontoise et de Mantes.

Il alla jusqu'à lever l'étendard de la rébellion contre le roi lui-même et contre les comtes de Vermandois et de Champagne, puis il acquit, par la victoire, la possession d'une grande étendue du royaume. Il devint le plus puissant seigneur de son temps, redoutable à tous, même au chef de l'Etat, et cette considération nous amène à trouver moins surprenante l'alliance qu'il contracta avec Anne de Russie, fille de Jaroslaff, ou Georges, roi de Moscovie, veuve de Henri Ier, roi de France. Telles étaient les mœurs d'alors, que Raoul, dont la première femme vivait encore sous le nom d'Aliénor, la répudia pour faire entrer dans son lit l'épouse royale de celui qu'il avait dépouillé d'une partie de ses Etats. Les évêques, toutefois, ne consentirent point à cette union sacrilége, et les deux époux furent excommuniés.

Raoul mourut à Mont-Didier en 1064, après avoir, pendant vingt ans, semé la terreur sur toutes les contrées où il se montrait. Du haut de sa montagne crénelée, son œil redoutable, plongeant sur toute la vallée, y découvrait bientôt la présence de tout convoi qui se hasardait à passer sur ses terres : alors, rapide comme l'aigle, insatiable comme lui, il s'élançait suivi de ses hommes d'armes, et quand la nuit était descendue sur la plaine, on comprenait, aux chants d'ivresse et d'orgie qui s'élevaient de la grande salle du castel, que le vautour était remonté dans son aire chargé du butin qu'il avait partagé à ses compagnons. Sa vieille renommée vit encore dans les romanesques chroniques de nos bibliophiles du moyen âge, et reste comme un type de cette race antique de pourfendeurs de géants et de tours.

Raoul eut pour héritier Simon, son fils, qui, après avoir longtemps imité la vie guerroyante de son père, fut obligé de restituer à Philippe Ier, successeur de Henri, la plus grande partie des possessions qu'il ne devait qu'aux usurpations de son devancier. Poussé par les instances de la cour de la Rome qui voulait que force restât à ce qu'elle avait ordonné jadis, il résolut de rendre à la couronne le comté de Mont-Didier et de se retirer à Crespy, domaine primitif de sa famille; mais il voulut emporter avec lui les restes de son père, et se rendit à l'abbaye où il avait été inhumé, et fit procéder en grande pompe à son exhumation.

Le tombeau de Raoul, bien qu'il ne contînt plus sa dépouille, n'en demeura pas moins à sa place; ce cénotaphe n'en fut arraché qu'en 1793, à l'époque de la démolition de la chapelle, et fut transporté à l'hospice des vieillards pour y être employé *parmi les gros matériaux de maçonnerie !* Ce morceau, dont le mérite artistique et archéologique était ignoré, resta soixante ans dans un coin de cet établissement, et le hasard voulut qu'il fût respecté... Les enfants qui se promenaient dans l'allée où était déposée la statue tumulaire de ce formidable chevalier, la voyant depuis tant d'années paisiblement endormie sur son lit de pierre, l'avaient surnommée *le père Tranquille*, et, certes, il n'y avait qu'une postérité d'hommes de cinq à six ans qui pût doter sa mémoire d'une aussi douce dénomination : quant aux dévotes du lieu, point n'est besoin de dire que l'image immobile du routier félon, dûment béatifié par leur pieuse ignorance, jouit pendant longtemps de leurs fervents hommages et de leurs méditations du matin et du soir. L'une de ces saintes filles, que nous surprîmes un jour, silencieusement agenouillée devant le chevalier inconnu, nous affirma que c'é-

tait le tombeau de saint Louis qu'un ange avait apporté de la Terre-Sainte ; cette croyance naïve rentrait trop bien dans nos propres illusions poétiques pour que nous cherchassions à la désabuser sur la canonisation de l'excommunié, et notre silence ne contribua pas peu à corroborer la foi de cette bonne religieuse.

Ce monument attira l'attention d'un homme de goût et de science qui nous en voudrait beaucoup si nous le nommions ; il le fit transporter dans l'église de Saint-Pierre, où il reste déposé dans le coin à gauche de la porte principale. L'excommunication, on le voit, n'a pas trop endommagé la mémoire du brave chevalier. Cette statue en pierre représente Raoul couché sur le dos, les mains jointes ; son épée, autour de laquelle est roulé le ceinturon, est à côté de lui ; ses pieds, chaussés de sandales, sont appuyés sur un lion qui dévore un chien, emblème, parlant trop bien, de l'impitoyable puissance du conquérant ; auprès de sa tête, appuyée sur un coussin, est un ange qui semble lui montrer le ciel : la présence de ce Séraphin aux ailes éployées, est sans doute pour beaucoup dans la tradition qui, du guerroyeur, a fait un saint.

Nous ne pouvons expliquer la présence d'aussi pieux emblèmes sur la tombe d'un excommunié mort en état historique d'interdit ; on s'explique encore moins qu'il ait été enterré dans la chapelle des moines de l'Abbaye ; toutefois, il est constant que son corps fut déposé dans le monument qu'il s'était fait ériger, de son vivant, dans le chœur, du côté de l'Evangile. Au reste, il est probable que l'importance des trésors qu'il légua à cette communauté, *à charge d'inhumation*, décida les moines à oublier les arrêts de la cour de Rome, qu'alors ils ne respectaient pas toujours *in extenso*.

Le dessin correct, la pureté du travail, eu égard à l'état de l'art au onzième siècle, prouvent que ce monument est l'ouvrage d'un des plus habiles sculpteurs-tailleurs de pierre de l'époque ; sa conservation est parfaite, et si ce n'est cette teinte de rouille que l'aile du temps imprime à toutes les choses périssables d'ici-bas, on croirait que le ciseau du statuaire vient de terminer une œuvre récente. Pour notre part, nous nous applaudissons de ce que la rage destructrice des iconoclastes de la fin du dix-huitième siècle, aussi bien que le marteau des maçons du dix-neuvième, aient respecté un chef-d'œuvre qui est devenu si intéressant sous le double rapport de l'art et de l'histoire ; cette tombe est d'autant plus précieuse, qu'elle est le seul et unique monument qui rappelle la mémoire d'un homme qui fit tant de bruit pendant sa vie et tant de fruit après sa mort.

GALOPPE D'ONQUAIRE.

CERCLE ARTISTIQUE

DE LA RUE DROUOT.

Nous avons dit, il y a quelque temps, dans ces colonnes, comment s'était fondé le *Cercle artistique*. La bienveillance avec laquelle ces lignes, jetées au courant de la publicité, ont été lues et accueillies, nous a créé presque l'obligation de dire de temps à autre un mot sur ce qui se passe dans ce petit cénacle dont les membres sont d'ailleurs animés des meilleures intentions.

Parlons tout d'abord des rayons de la bibliothèque que le *Cercle* fonde en ce moment, et qui commencent à se garnir d'excellents ouvrages. Quelques envois sont accompagnés de lettres toutes adressées à M. Félix Pigeory, qui témoignent de l'empressement des auteurs à répondre à l'appel qui leur est fait.

La marche est ouverte par Émile Deschamps, qui joint à son talent d'écrivain celui non moins grand de savoir lire ses œuvres en public avec un charme infini ; il écrit :

« Monsieur,

« Permettez-moi d'offrir, par votre honorable entre-
« mise, à la bibliothèque du *Cercle artistique*, le seul
« livre qui me reste de mes œuvres éparses. Je suis
« tout honteux de cet humble tribut, et je ne m'en
« console qu'en songeant qu'une édition complète se
« prépare et qu'alors je n'aurai plus à m'excuser, pour
« la quantité du moins.

« Veuillez agréer, Monsieur, avec tous mes vœux
« pour le succès du *Cercle artistique*, l'expression de

« mes sentiments les plus distingués de cordiale con-
« fraternité.

« Emile DESCHAMPS.

« *P. S.* Je regrette beaucoup que ma santé et mon
« éloignement de Paris ne me permettent pas un con-
« cours plus actif. »

Puis M. Lesguillon, poëte qui n'a pas voulu cultiver la poésie en solitaire, et dont l'existence s'est associée à une charmante muse, madame Hermance Lesguillon. Il nous envoie ses livres, en disant :

« Je m'empresse de répondre à la demande que vous
« voulez bien me faire, ainsi qu'à madame Lesguillon,
« et j'ai l'honneur de vous envoyer quelques-uns de
« nos ouvrages qui sont encore à notre disposition;
« les éditions des autres en étant épuisées, il nous
« serait impossible d'en retrouver.

« Veuillez agréer, etc.

« LESGUILLON. »

M. Frédéric de Reiffemberg, qui dernièrement a rompu des lances avec un journal aussi gai que spirituel et qui nous annonce l'envoi de six jolis volumes par cette simple épître :

« Monsieur, heureux de répondre à l'appel que le
« *Cercle artistique* a fait aux gens de lettres, je m'em-
« presse de vous adresser quelques brochures que je
« vous prie de faire agréer à vos honorables confrères.

« Recevez, Monsieur, etc., etc.

« Frédéric de REIFFENBERG. »

Viennent ensuite Audiffred, l'honorable directeur de l'*Union des arts*.

« Mon cher ami,

« Mes sympathies, vous le savez, sont depuis trop
« longtemps acquises à l'art et aux artistes, pour que
« je ne m'empresse pas de répondre à la circulaire de
« MM. les membres de la commission du *Cercle artisti-*
« *que*. En vous adressant un exemplaire de deux de
« mes ouvrages, *Quinze jours au Mont Dore*, et *l'Eté à*
« *Aix*, je me regarderai comme très-honoré de figurer
« dans la bibliothèque que vous avez eu l'heureuse idée
« de fonder.

« Mon premier ouvrage, *Un mois à Vichy*, ne peut, à
« mon grand regret, figurer dans mon offrande, car la
« dernière édition est épuisée.

« Merci d'avoir pensé à moi, et croyez, ainsi que
« vos honorables confrères, à l'assurance de mes senti-
« ments dévoués.

« H. AUDIFFRED. »

Edouard Plouvier qui, nous l'espérons, sera bientôt des nôtres.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous faire remettre, pour la bi-
« bliothèque du *Cercle artistique*, deux volumes de
« contes.

« Veuillez croire, Monsieur, à mon regret de ne pou-
« voir aujourd'hui vous envoyer mieux. Ce regret est
« d'autant plus vif, que l'honneur que me fait votre
« demande est plus grand pour moi.

« Permettez-moi d'espérer, Monsieur, que je pourrai
« un jour participer à l'honneur de faire partie du
« *Cercle artistique*, et veuillez croire, je vous en prie,

« Monsieur,

« A mes sentiments de parfaite considération.

« Édouard PLOUVIER »

Ce n'est pas tout encore; voici un hommage rendu au *Cercle artistique* par un nom cher à la poésie.

« Monsieur,

« La circulaire par laquelle le *Cercle artistique* fait
« appel aux gens de lettres pour composer sa biblio-
« thèque, est signée par des noms auxquels on ne peut
« ni se dispenser de répondre, ni répondre par un
« refus.

« Je suis heureux de pouvoir offrir à la bibliothèque
« du *Cercle artistique* un exemplaire des œuvres com-
« plètes de mon frère (7 volumes), que je vous prie de
« vouloir bien envoyer chercher un matin, chez moi,
« avant midi.

« Bientôt je pourrai ajouter à ces livres quelques-
« uns de mes ouvrages, édités par M. Charpentier et
« qu'on réimprime en ce moment.

« Recevez, Monsieur, etc., etc.

« Paul de MUSSET. »

Le fécond romancier, Paul Féval, ne pouvait rester indifférent à notre appel.

« Monsieur,

« Je vous demande bien pardon de vous adresser
« un si faible tribut, mais je n'ai pas d'exemplaire de
« mes ouvrages. J'aurai l'honneur de vous en adresser
« d'autres, lors des nouvelles éditions.

« Veuillez agréer, etc., etc.

« Paul FÉVAL. »

Puis, c'est M. Hippolyte Lucas, M. Galoppe d'Onquaire, M. Viardot, dont la plume émérite a écrit l'histoire des principaux musées de l'Europe; puis, M. Henry de Pène, qui ne nous envoie rien, mais qui motive son refus par une charmante lettre comme en sait écrire Nemo, pseudonyme de ce spirituel chroniqueur.

« Monsieur, vous m'avez fait un honneur que je ne
« méritais pas en m'invitant à apporter mon tribut à la
« bibliothèque du *Cercle artistique*. Hélas ! je n'ai pas
« un volume dont je puisse vous faire hommage, puis-
« qu'engagé depuis plusieurs années dans la vie litté-
« raire, je n'ai pas écrit une ligne qui ne se soit, en quel-
« que sorte, évaporée au jour le jour. Si, comme je
« l'espère, je ne m'en tiens pas toujours à cette prodi-
« galité stérile du journalisme, ce sera un vrai bonheur
« pour moi de payer mon tribut de bonne volonté et
« non de talent, à la fondation dont vous vous êtes spé-
« cialement chargé.

« Veuillez agréer, etc., etc.

« Henry de PÈNE. »

J'allais oublier M. Arsène Houssaye, dont l'épître promet une ample collection.

« A M. Félix Pigeory.

« Cher Monsieur, puisque j'ai déjeuné chez vous à
« Villers, venez déjeuner chez moi à Beaujon.

« Je vous remettrai alors quelques méchants volu-

« mes pour cette bibliothèque où il y aura *beaucoup*
« *d'appelés* et *peu de lus*.

« A vous.

« A. Houssaye. »

« 17, rue Châteaubriant. »

M. Pigeory ne pouvait laisser cette gracieuse missive sans réponse, aussi s'est-il hâté d'envoyer le mot suivant :

« A M. Arsène Houssaye.

« C'est une bonne fortune pour notre *Cercle* de pou-
« voir inscrire dans ses archives un nom aussi litté-
« raire que le vôtre. C'est donc avec empressement que
« j'irai chercher les ouvrages que vous nous faites es-
« pérer. Si *là* ils sont peu lus, comme vous paraissez
« le croire, faut-il vous étonner? Ne savons-nous pas
« vos œuvres par cœur.

« F. Pigeory. »

Nous n'avons pas encore de nouvelles du déjeuner entre ces deux intelligences dévouées aux arts et aux lettres.

A propos de déjeuner, ces jours derniers le *Cercle* a traité, car on lisait dans le numéro du 20 décembre du *Figaro* :

« Le *Cercle artistique* de la rue Drouot, qui compte
« déjà deux cents membres, a donné hier un grand
« dîner. Les convives étaient des littérateurs et de
« jeunes artistes dont le nom a déjà acquis de la cé-
« lébrité. Outre une salle de lecture, une salle à man-
« ger grandiose où, pour quelques francs, les membres
« du *Cercle* trouvent un excellent dîner, il y a une ex-
« position permanente de tableaux, parmi lesquels de
« très-remarquables. — Les tableaux dont elle se com-
« pose seront mis en vente le 26 décembre pro-
« chain. »

Nous avons eu la curiosité de nous informer du nom des convives, et nous pensons que cette feuille spirituelle ne nous saura pas mauvais gré de compléter son entre-filet, en désignant quelques-unes des individualités qui se trouvaient à ce dîner. Le *Figaro* était représenté par MM. de Villemessant et Louis Enault ; *la Presse*, par M. Edmond Texier; *la Patrie*, par M. d'Audigier; *le Courrier de Paris*, par M. Paul d'Yvoy; *l'Indépendance*, par M. Jules Lecomte; *le Pays*, par M. Claudin. Quant aux autres convives, c'étaient presque tous des membres du *Cercle*; d'abord, le président, M. Regnier, puis MM. Luminais, Protais, Baudit, Antigna, Arnaud, Dumaresq, Anastasi, Lambinet, Tabar, Palizzi, etc., etc.

Mais ces messieurs du *Cercle* ne se contentent pas de donner des dîners; comme les grands seigneurs, comme les heureux du jour, il leur faut des concerts. Le samedi de la même semaine, MM. Norblin, Altès et Brisson, tous trois compositeurs et exécutants, se faisaient entendre dans un trio de violoncelle, flûte et piano Autour d'eux venaient se grouper des noms célèbres et aimés ; c'est Portehaut, le ténor de l'Opéra, aussi aimable garçon que charmant chanteur ; Anatole Lionnet qui, ce soir-là, était venu sans son frère (je n'avais encore jamais vu les Lionnet se dédoubler). M. Isnard, qui suit de près Nadaud, a chanté et accompagné ses compositions. Il y avait là un excellent piano-orgue d'Alexandre, tenu par Brisson, ce qui n'a pas peu contribué aux charmes de ce petit concert de famille.

Mais ce n'est pas tout encore ; voici une vente de tableaux qui vient d'avoir lieu, c'est la seconde depuis la fondation du *Cercle*. Espérons que ce ne sera pas la dernière, bien que pour l'avoir annoncée et prônée, nous avons été menacé par lettres anonymes des foudres de certains marchands de tableaux; menaces suivies d'effet, puisque nous avons eu à enregistrer plusieurs *désabonnements*. Ces Messieurs auraient bien facilement pardonné à la Revue son dernier article au sujet du *Cercle artistique*, si l'on s'était contenté d'annoncer qu'un certain nombre d'artistes se réunissaient pour aller fumer leurs cigares dans de splendides salons, rue Drouot, n° 11, au lieu de se rendre au café ou à l'estaminet ; mais ce qui ne leur a pas convenu, ce qui leur a chatouillé l'épiderme, c'est que, dans ce même article, on disait, et nous tenons à le répéter :

« Tous les mois, une exposition a lieu dans les salons du *Cercle* ingénieusement disposés, où aucune œuvre n'est sacrifiée et que connaissent bien déjà les marchands et les acheteurs.

« Ces expositions offrent, en quelque sorte, comme celles du gouvernement, des garanties immenses à l'acheteur; il est tel peintre qui, pressé d'argent, n'hésite pas à livrer au brocanteur une toile négligée, une lithographie, une gravure ou un buste qu'il aura la ressource de ne pas signer ou de désavouer; tandis qu'au *Cercle artistique*, aucune œuvre ne pouvant être admise à l'exposition si elle n'émane d'un membre de l'association, il est permis de supposer que l'idée de se voir jugé par ses pairs ou placé dans un voisinage illustre fouettera vivement l'émulation de l'artiste, et ne lui fera présenter à ces expositions que des œuvres soignées.

« Quant à la vente des tableaux, dessins ou sculptures, elle est entourée de telles conditions de loyauté, de si délicates et si fraternelles formes, que nous ne croyons pas devoir nous étendre sur ce point. »

Voilà ce qui a soulevé contre nous bien des colères, bien des inimitiés ; mais rien ne nous fera reculer devant ce que nous croyons un devoir, et nous n'avons pas encore dit notre dernier mot sur bien d'autres questions qui intéressent les arts aussi bien que ceux qui les cultivent : nous voulons parler de la propriété artistique re-

latívement aux expositions en province et à l'étranger.

Or, que va-t-il arriver par la publicité donnée aux ventes et aux expositions du *Cercle artistique?* c'est que le public amateur des peintures modernes s'habituera à prendre le chemin de la rue Drouot, n° 11; qu'il gravira facilement les vingt degrés de l'entresol pour voir ces expositions, où il pourra examiner les tableaux tout à son aise pendant plusieurs heures, assis sur d'excellents divans, sans crainte d'être poursuivi, harcelé par le marchand qui lui fait toujours un prix ridicule et exagéré dont l'artiste souvent ne touche pas moitié; c'est qu'enfin, l'amateur pourra facilement choisir l'œuvre du talent qu'il aime, et l'acheter ensuite à l'amiable ou aux enchères sans intermédiaire. C'est ce qui est arrivé le samedi 26 décembre, la foule se pressait dans la salle de cette exposition, qui était des plus intéressantes; la vente était dirigée par M. Pouchet, commissaire-priseur, avec l'assistance de M. Francis Petit, expert.

Il y avait plusieurs œuvres vraiment remarquables, les enchères l'ont d'ailleurs prouvé. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de donner les noms des cinquante artistes vendeurs; ce sont : MM. Antigna; — Armand Dumaresq; — Aze; — Bataille; — Baudit; — Blin; — Boulangé; Bourgoin; — Busson; — Corot; — Couturier; — Desjobert; — Donzel; — L. Flahaut; — Fontaine; — Gautier; — Galletti; — Gérard; — Grenaud; — Guérard; — Guillaume; — Guttinguer; — Haffner; — de Hagemann; — Harpignies. — Hersent; — E. Jandelle: — Laroche; — Lavielle; — Lavoignat; — Luminais; — Mazerolle; — Meynier; — Monginot; — Nazon; — Palizzi; — Papeleu; — Protais; — Roche; — Saltzmann; — Tabar; — Ternante; — Thierrée; — E. de Varenne; — Villevieille; — Yriarte; — Durand; — Poitevin.

Selon nous, cette vente aurait encore été plus brillante si une plus grande publicité lui eût été donnée, et surtout si le catalogue qui, d'ailleurs, était parfaitement fait et curieux, eût fait comprendre au public, par un petit avis au *verso* de la couverture, certaines dispositions, certains règlements qui auraient fait voir aux acheteurs toute la sûreté de transactions faites, non par quelques artistes isolés, mais bien par une association sérieuse qui, déjà, prend rang parmi les plus utiles et les plus honorables.

HENRY DE SAINT-DIDIER.

EXCURSION ARTISTIQUE
SUR
LES COTES NORMANDES.

I.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — DÉPART DU HAVRE. LA TRAVERSÉE D'HONFLEUR. — DAMOREAU. — SIR JAMES. — GALOPPE D'ONQUAIRE. — GALLETTI.

La côte de Normandie commence au Tréport, à l'embouchure de la Bresle, qui sépare les départements de la Seine-Inférieure et de la Somme, — et finit à la baie de Cancale, à l'embouchure du Couesnon, à deux lieues du mont Saint-Michel : une étendue de plus de cent lieues, en suivant le bord de la mer.

Après avoir formé le projet de visiter toutes ces côtes, deux amis et moi, nous nous étions donné rendez-vous un beau matin, à la gare du chemin de fer de l'Ouest, rue Saint-Lazare.

Nous avions résolu de commencer par Honfleur, et, redoutant les quatre heures mortelles de patache qu'exige le trajet de Lisieux à cette ville, prendre la ligne du Havre avec l'intention de faire la traversée par le paquebot.

Cette année, au mois de mai, l'embranchement qui doit joindre Lisieux à Honfleur, ira jusqu'à Pont-l'Evêque, un peu plus tard jusqu'à Trouville et Honfleur; — on peut donc hardiment prédire que d'ici à quelques mois Paris ne sera plus qu'à cinq heures de la mer, sur la ligne de Cherbourg, comme il l'est déjà sur celle du Havre.

Rien n'égale le plaisir de voyager vite, si ce n'est celui d'aller à pied, le sac sur le dos, le bâton noueux à la main, à l'aventure; et les chemins de fer, — s'ils n'offrent plus tout l'imprévu et toutes les émotions de la classique diligence, — ont vraiment une certaine poésie.

N'est-il pas charmant d'être commodément et confortablement assis dans ces compartiments de première classe, où la causerie est si facile et l'intimité si à l'aise. On part frais et dispos, on arrive de même, sans un pli de sa cravate dérangé, sans un grain de poussière, sans une robe froissée; on est là comme dans le salon qu'on a quitté la veille; on pourrait s'y installer avec son costume de bal et s'en aller danser à Rouen, au bal de la préfecture, en moins de temps qu'il n'en faut pour aller du faubourg Saint-Honoré à la place Royale.

Vivent les chemins de fer! et honni soit qui soutiendrait le contraire.

Donc, gais et insouciants, nous mettions le pied sur le bateau à vapeur qui, deux fois par jour et selon les heures des marées, fait la tra-

versée du Havre à Honfleur, à travers les courants rapides de l'embouchure de la Seine.

Nous avions hâte de quitter le Havre, cette ville de commerce, de mouvement et de goudron, que la mode ne parviendra jamais à faire adopter comme rendez-vous pour bains de mer, malgré les splendeurs de Frascati.

Il y eut donc sur le paquebot des exclamations de délivrance et de joie, — à faire retourner les bons bourgeois et les graves Anglais qui encombraient déjà le pont et les salons, si chacun n'eût été sérieusement occupé de se caser le plus commodément possible, afin de passer sans trop de désagrément les trois quarts d'heure qu'exige ordinairement cette traversée.

Décidés à rester sur le pont, nous assistions à l'arrivée successive des passagers en nous permettant même des réflexions bizarres sur la tournure, le visage de quelques-uns d'entre eux; mais Galletti fit remarquer bientôt un monsieur assez grand, vêtu avec ce confortable de l'homme habitué aux voyages, et qui, dans toute sa personne, depuis l'orteil jusqu'au sommet de sa casquette de palefrenier, exclamait : — Je suis Anglais ! Il s'était placé à dix pas du pont d'abordage et consultait sa montre avec une sorte d'anxiété, tout en reportant à chaque instant ses yeux vers le quai dont il semblait interroger les profondeurs encore mal accusées dans la brume du matin.

Enfin la satisfaction se peignit sur les traits de l'insulaire, et suivant en même temps la direction de son regard, nous aperçûmes un nouveau voyageur se dirigeant vers le bateau, et qui se mit à courir en voyant l'Anglais lui adresser des signes d'appel avec une sorte de désespoir, car l'aiguille de sa montre avait posé sa pointe intelligente sur le chiffre officiel du départ.

Une minute après, le nouvel arrivé pénétrait sur le pont, et il n'avait pas plutôt serré la main de l'Anglais que trois autres mains se tendaient vers lui en l'interpellant avec les signes de la plus vive cordialité. C'était une nouvelle connaissance à nous, et en peu d'instants les présentations réciproques furent faites vis-à-vis de l'Anglais ; de sorte qu'au moment où la cloche donnait le signal du départ, on peut dire que cinq amis se préparaient à faire bonne contenance devant les fureurs de l'onde amère.

Nous disons les fureurs parce que le vent avait soufflé toute la nuit et que la mer était excessivement jaune, ce qui prouvait un mouvement considérable dans les bancs de sable et la vase blanchâtre qui encombrent l'embouchure du fleuve ; — ce fleuve chanté par cette bonne M[me] Deshoulières qui n'a jamais dû aller au delà de Rouen. Cependant le vent venait du Nord, de sorte qu'il y avait lieu de penser que vu cette heureuse circonstance le trajet serait abrégé, peut-être, d'un bon tiers.

Mais nous nous apercevons d'une chose, — inconvenance grave dont nous aurions certainement beaucoup de peine à nous laver vis-à-vis de ces braves enfants d'Albion, dont la guerre de Crimée a fait nos alliés, et qui sont, on le sait, toujours à cheval sur la-a-forme, comme s'ils connaissaient Bridoison : — c'est que nous n'avons pas présenté d'une manière complète les personnages qui sont destinés, selon toute probabilité, à accomplir avec nous l'excursion que nous racontons.

Commençons par le retardataire qui nous présenta l'Anglais. C'est un simple bourgeois, Damoreau, — ma foi tant pis, nous écrivons son nom en toutes lettres ! — un ingénieur civil qui a amené les pompes à incendie et à dessèchement, les turbines, tous les engins hydrauliques enfin, à l'état d'*art*. Mot ambitieux, surtout dans ces colonnes ; mais Damoreau n'a point une de ces faces *béotiques* et sans chaleur dont le rapin se fait si facilement des têtes de Méduse, c'est un aimable garçon, heureux de se frotter aux artistes qui l'accueillent si bien ; aussi, dans plus d'un atelier, a-t-on dit que la science de l'hydraulique était pour lui une question d'ar, — osoir.

Signes particuliers : il a l'occiput pointu et le visage grêlé.

L'Anglais qu'il nous présenta, — sir James Maxwell, — n'a pas besoin d'être décrit. Le type est connu depuis Dunkerque jusqu'à Biarritz et Nice.

Connaissez-vous Galoppe d'Onquaire ? — Oui, n'est-ce pas, lecteur, vous avez lu ses articles dans ces colonnes mêmes, c'est un esprit charmant, un causeur aimable, un conteur rapide et plein de feu ; il va, court, vole, — c'est un tourbillon, et nous nous honorions déjà d'avoir pour collaborateur l'auteur de la *Femme de quarante ans*, l'un des plus beaux succès de la Comédie-Française, — jugez si nous étions heureux de l'avoir pour compagnon de voyage.

C'est un homme grand et sec, très-décoré, une figure militaire, mobile, bienveillante, ouverte, des moustaches noires en croc jurant un peu avec une chevelure prématurément blanche qu'on s'étonne de voir couronner ce front intelligent, ces yeux jeunes, — toutes les allures d'un gentilhomme de la cour de Louis XV, ce séjour proverbial de l'élégance ; - Galoppe d'Onquaire a l'air de porter la poudre, et l'on cherche toujours à sa hanche gauche l'épée en verrouil de ses pères.

Le peintre Galletti n'était pas le moins gai de

la caravane improvisée. Les lecteurs de la Revue ont fait sa connaissance depuis longtemps. C'est un paysagiste habile, presque universel. Galoppe d'Onquaire l'a surnommé le Juif errant de l'art. Un matin, il se réveille sous le charme d'un rêve ou d'une idée, — un tableau biblique, avec des palmiers, des chameaux, le désert et cet étrange soleil qui brûle les yeux des Arabes. — C'est si beau l'Orient! quel poëte, quel peintre ne l'a pas rêvé et désiré? Comment le rendre sur la toile, quand on ne le connaît pas?... Imiter Decamps? c'est bon pour les impuissants, et encore on n'imite pas Decamps. — Rester rue Pigale, avec ce ciel terne des jours de février et même celui des plus chauds mois de l'année, impossible!... Galletti est comme Guzman, il ne connaît pas d'obstacles. Il part pour les contrées baignées de lumière; en s'arrêtant aux îles Açores, à Madère, à Ténériffe, il remplit son album de croquis pour toute sa vie, — et, dans son œil, garde le reflet, fixé comme dans un appareil de photographie, des lumineuses teintes de ces pays extraordinairement splendides.

Galletti a même entrevu l'Inde, et pourtant il n'a pas dédaigné le voyage de Normandie lorsque nous le lui proposâmes. Son pinceau n'est pas un aristocrate dédaignant nos brumes et nos verts un peu épinard. — Il l'a prouvé. Il a peint déjà les laveuses de Chatou, les bords de l'Oise, des paysages hollandais, des vues de la forêt de Compiègne, de la forêt de Fontainebleau, — il peut ce qu'il veut, ce jeune Napolitain, au cœur et à l'éducation toute française, aux yeux bleus, à la face de lion, aux lèvres moqueuses, à la langue finement aiguisée comme les stylets de sa belle patrie; — car , dans ses moments de loisir, il dessine la charge avec une maestria sans pareille. Si Nadar, — le vrai, — n'était pas un vieil ami, nous dirions qu'il est plus fort que lui.

Nous nous trouvions donc sur le paquebot et suivant même fortune, cinq bons vivants, car l'Anglais était tout disposé à déposer de temps en temps, en notre honneur, la raideur britannique.

La traversée du Havre à Honfleur est charmante. D'abord, en démarrant, si l'on adresse, une fois sorti du port, un dernier adieu à la ville maritime née sous la volonté d'un grand roi, on aperçoit le phare, le magnifique établissement de Frascati, — cette maison de bois peinte en pierres et en briques, — et la tour de François Ier sur le sommet de laquelle se hissent les pavillons annonçant le mouvement du port, une des vigies les plus occupées du globe: ces trois points se découpent longtemps sur l'amas des maisons blanches et grises, ainsi que sur l'azur du ciel, et forment trois repères précieux pour les gens à précaution qui, comme sir James, sont toujours munis d'une lorgnette aux innombrables anneaux.

En quittant le Havre des yeux, on découvre une étendue immense de côtes, le long desquelles sont assises coquettement les oasis où le monde veut désormais chercher, à tout prix, le repos et les délassements de la vie des affaires: Honfleur, Villerville, Trouville, Villers-sur-Mer, Beuzeval, Cabourg, Luc, Lion, Langrune, Courseulles, etc., etc.; car il est un fait incontestable, c'est que les goûts, les tendances, les sympathies des habitants des grandes villes, et même des plus minces localités de la province, vont aux bains de mer.

Le bourgeois un peu aisé, le rentier, le capitaliste, l'artiste, le magistrat, voire même le militaire, tout le monde, une fois le printemps venu, est dévoré d'un désir de villégiature qui doit être satisfait à tout prix. Travailler pendant la moitié de sa vie, afin de se reposer après, tel est le but du commerçant, à quelque degré de l'échelle financière qu'il appartienne. Se refaire des fatigues de la garnison, du camp ou de la guerre, pendant les mois précieux d'un congé, telle est l'aspiration bien légitime du guerrier. Etre délivré des procédures, des plaidoyers surtout, des toiles d'araignée de la justice, de tout le fatras timbré dont on entortille forcément l'innocence et la morale, c'est pour l'homme de robe un coin du Paradis.

Il n'y a que l'artiste dont le printemps ranime l'ardeur, car il entrevoit dans la pureté du ciel, dans l'éclat du soleil, dans les tons splendides de la nature végétative, la matière inépuisable de travaux sans fin.

Or, tout ce monde-là, sans en excepter la fraction séduisante si bien dénommée par Alexandre Dumas fils, — a déplacé depuis quelques années le but de ses pérégrinations, et tel qui se contentait d'un charmant cottage aux environs de Paris, avec pièces d'eaux vives, allées sablées, ratissées, gazon peigné, arbres toujours verts, comme à l'Opéra-Comique; — tel qui se résignait à s'enfermer dans les cent arpents d'un parc giboyeux et intelligemment planté, pour retrouver dans les hauts et riches salons du château les mêmes visages et les mêmes gants jaunes des soirées d'hiver; — tel, enfin, dont l'horizon se bornait aux dix mètres carrés d'un châlet à Bougival; — tous ces oisifs, grands ou petits, n'admettent plus que les bords de la mer, si féconds en jouissances de toute nature.

Les lignes qui précèdent indiquent assez quel était le but de nos pérégrinations; nous cherchions

fortune, c'est-à-dire des inspirations, et nous avions choisi les côtes de la Normandie afin d'y joindre, en plus, ces salutaires bains d'eau salée qui sont pour l'économie humaine le secret perdu de la fontaine de Jouvence.

Les côtes normandes ont été bien explorées déjà, car elles sont fertiles en légendes grotesques ou terribles, riches en paysages plantureux, verdoyants, désolés même, et la peinture les a exploitées avec entraînement, quoiqu'elles aient toujours été d'un difficile accès jusqu'à ce jour; mais on sait que les artistes ont un courage extraordinaire une fois qu'ils sont lancés à la piste d'une belle succession d'accidents montagneux et boisés, d'un site agreste, — quand ils ont surtout l'espérance de trouver des contrées restées encore inconnues aux chercheurs, et, par conséquent, vierges de toute admiration traduite par la brosse ou par le crayon.

Galletti s'en promettait, et, comme le guerrier qui brandit ses armes en demandant l'assaut, sa barbe se hérissait à l'approche de ces campagnes verdoyantes entrevues jusque-là à travers la portière de notre wagon.

Quant à Damoreau,— le mari de la cantatrice, comme nous l'appelions, il devait, en passant à Trouville, acheter un terrain et préparer les bases futures d'un établissement annuel de sa petite famille, pendant la saison des bains.

Quant à sir James, sa seule prétention était de prendre des bains de mer et d'analyser sur chacun des rivages qu'il allait parcourir les eaux salées, afin de faire parvenir le résultat de ses expériences à l'académie des sciences.

— Je connaissais tous les établissements de bains français depuis Dunkerque jusqu'au Havre, — disait l'Anglais avec cet agréable accent que Levassor et Brasseur traduisent en l'accompagnant de si délicates intonations,—et je avais le volonté de visiter ceux de la côte normande depuis Honfleur jusqu'à Cherbourg. Monsieur Damoreau il avait voulu être le fidèle compagnon de moa, et l'an prochain j'irai de Cherbourg à Biarritz.

Toutefois, l'aimable insulaire déclara positivement qu'il s'attachait à la caravane artistique, dès qu'il vit Damoreau bien décidé à ne pas nous quitter et à partager nos fatigues, nos plaisirs, et au besoin nos dangers.

Une fois débarqués à Honfleur, il fallait se mettre en quête d'une hôtellerie, — pour parler comme Cervantès, — et, nous méfiant des provocations gênantes des garçons munis de cartes, qui assassinent les voyageurs de leurs offres de service, nous nous en rapportâmes un peu au hasard de ce soin grave, et beaucoup à Damoreau.

En effet, avec son flair infaillible, l'aimable garçon eut bientôt découvert un bureau de tabac.

— C'est parfait pour les cigares, s'ils sont bons; mais, palsembleu! dit Galoppe, il faut songer d'abord à déjeuner et à s'occuper d'un gîte pour la nuit.

— Mais, c'est tout trouvé!

— Comment? fîmes-nous tous en chœur.

— La marchande de tabac est une très-jolie personne, brune, les yeux bleus, elle a une sœur charmante; nous avons fait de suite connaissance; elles sont d'une amabilité...

— Après?

— Après? mais nous logeons chez elles!

Nous étions arrivés sur le quai Sainte-Catherine, croyons-nous, et Damoreau nous montrait le débit de tabac, au-dessus de la porte duquel se balançait assez majestueusement l'enseigne de l'hôtel du *Bras-d'Or*. Il y a cumul, en effet, dans la maison, tabac, café, restaurant et hôtel,— c'était au mieux, et l'on pouvait être certain de trouver, sans se donner la peine de sortir de la maison, toutes les choses nécessaires à notre pauvre existence humaine.

L'hôtel du *Bras-d'Or* est le plus convenable, le plus complet, le plus confortable de la ville, affirmait Damoreau; nous le crûmes sur parole, et notre installation fut bientôt opérée. Du reste, le sacrifice était beau de la part de notre introducteur, car il a horreur du tabac sous toutes les formes; mais il faut ajouter qu'il a l'intention de donner un jour suite à un splendide projet: publier un ouvrage traitant de l'amour chez tous les peuples et à toutes les latitudes, pour lequel l'Académie n'a pas encore songé à instituer un prix.

Le déjeuner fut gai et riche en poisson excellent, à l'exception de ces infâmes petits crustacés qui affectent la forme des crevettes, et qui sont à ces délicieuses petites bêtes roses, ce que le vin de Suresnes est au Médoc. Il y a pourtant des gens qui avouent préférer les fausses crevettes aux autres; ils nous ont toujours fait l'effet de ces voyageurs vaniteux qui prétendent que les tombereaux de troisième classe sont préférables aux wagons de première. C'était l'opinion du garçon de l'hôtel, un petit rougeot, une sorte d'Alcide Tousez doublé d'Arnal, l'air mystérieux et susceptible, la dignité d'un bedeau avec le regard de Jocrisse, — et qui nous eût bien amusés, si la salle à manger eût été moins obscure: ce qui nous faisait avaler double pour aller respirer au grand air et voir la ville.

ALBERT BLANQUET.

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS.

La distribution solennelle des prix et médailles aux élèves lauréats de l'Ecole impériale des Beaux-Arts, a eu lieu, le dimanche 20 décembre, dans l'hémicycle de l'Ecole, sous la présidence de S. Exc. M. A. Fould, ministre d'Etat et de la maison de l'empereur, assisté de MM. Alfred Blanche, secrétaire du ministère d'Etat, et F. de Mercey, chef de la division des Beaux-Arts au même département. Les professeurs de l'Ecole avaient pris place sur les gradins de l'estrade.

Le rapport sur l'ensemble des études et le résultat des concours annuels a été présenté par M. Vinet, secrétaire perpétuel, qui a fait connaître que le nombre des candidats aux concours d'admission devenait chaque année plus considérable, et que, dans toutes les classes de l'Ecole, il y avait à signaler un redoublement de zèle et de travail.

S. Exc. le ministre d'Etat a pris ensuite la parole en ces termes :

Messieurs,

Le rapport que vous venez d'entendre constate une assiduité dans vos études et un progrès dans vos travaux dont je me plais à vous féliciter.

La supériorité de la dernière exposition sur celles des années précédentes, en vous démontrant avec quelle rapidité et quelle certitude le travail porte ses fruits, sera pour vous un puissant encouragement, en même temps que les circonstances au milieu desquelles nous vivons doivent stimuler votre ardeur.

L'un des premiers résultats de la paix profonde dont nous sommes redevables à la sagesse de l'empereur, a été de donner aux arts un développement tout nouveau. Le progrès, même autour de nous, a été si marqué et si prompt, que peut-être, bientôt, rencontrerons-nous des rivaux où nous n'avions trouvé que des imitateurs.

Les Expositions universelles de 1851 et 1855, la rapidité des communications, la plus grande intimité des rapports internationaux, tous ces bienfaits d'une civilisation chaque jour croissante, tendent à répandre au dehors nos institutions et nos procédés d'enseignement. Ce sont autant de facilités données à ceux qui s'efforcent de parvenir au rang élevé que nous occupons depuis si longtemps et où le travail seul peut nous maintenir.

Nous assistons aux tentatives de nos voisins pour développer chez eux le goût des Beaux-Arts et encourager l'étude par la vue des chefs-d'œuvre et l'espoir des récompenses. Ne laissons pas tourner contre nous nos glorieux loisirs : efforçons-nous de conserver et d'accroître le trésor des bonnes traditions, de développer et de perfectionner ce sentiment de l'art que la Grèce et l'Italie nous ont transmis, et qui forme l'un de nos plus anciens priviléges. Si d'autres essaient de faire ce que nous avons fait, s'ils tentent de nous égaler, aspirons à faire mieux et à nous élever plus haut encore.

C'est là surtout, Messieurs, ce que vous devez vous proposer. En vous signalant aujourd'hui les efforts que vous aurez à faire pour arriver à ce noble résultat, je n'obéis pas seulement à mon inclination, je remplis un devoir. Le récent honneur que vient de me faire l'Académie des Beaux-Arts en m'accueillant dans son sein me facilitera l'accomplissement de ce devoir par des relations plus intimes et plus fréquentes avec les maîtres et les représentants de l'art moderne. Vous pouvez donc compter que vous trouverez en moi un intermédiaire dévoué et empressé de la protection et des encouragements de l'empereur.

La prospérité de cette Ecole est une de mes constantes préoccupations. Si, jusqu'à ce jour, les limites spéciales du budget des Beaux-Arts ne m'ont pas permis de réaliser les améliorations que j'ai projetées, je crois pouvoir vous annoncer que vous n'y aurez rien perdu ; j'espère même que l'Ecole gagnera à ces retards obligés, car je les ai mis à profit pour étudier des dispositions nouvelles. D'une part, l'agrandissement des bâtiments de l'Ecole va permettre d'augmenter le nombre de vos cours et de vous donner un enseignement plus complet ; d'autre part, un système de récompenses plus étendu assurera à ceux d'entre vous qui feront preuve de zèle et d'un véritable talent les moyens ainsi que l'autorité nécessaire pour propager dans le pays les saines doctrines de l'art. Par là, les départements participeront aux bienfaits de l'enseignement élevé dont Paris est le centre, et dont vos professeurs sont les habiles interprètes.

Vous seconderez, Messieurs, par votre travail, ces mesures conçues dans un intérêt général, mais dont vous vous trouverez les premiers appelés à profiter, et je ne doute pas qu'il ne nous soit ainsi donné d'atteindre ce but auquel nous devons tendre : transmettre plus belle encore à nos successeurs cette place élevée que nous ont laissée nos devanciers, et illustrer par les arts un règne déjà illustre à tant de titres.

Voici la distribution des médailles obtenues dans les concours d'émulation de l'Ecole par les élèves peintres, sculpteurs, architectes, du 1er octobre 1856 au 1er octobre 1857 :

SECTION DE PEINTURE ET SCULPTURE.

Concours de médailles d'après nature. — Figures dessinées. 1er semestre : 2e médaille à M. Girard, de Poncin (Ain), élève de M. Gleyre ; 3e médaille à M. Brossart, de Paris, élève de M. Lequien ; 3e médaille à M. Levasseur, de Vincennes (Seine), élève de M. Robert-Fleury.

Figures modelées : 2e médaille à M. Vivroux, de Liége (Belgique), élève de M. Toussaint ; 3e médaille à M. Escribe, de Revel (Haute-Garonne), élève de M. Gayard. — 2e semestre : 2e médaille à M. Durand, de Saint-Brieuc (Côte-du-Nord), élève de M. Toussaint ; 3e médaille à M. Dameron, de Dijon (Côte-d'Or), élève de M. Jouffroy.

Concours de médailles d'après l'antique. — Figures dessinées. — 1er semestre : 2e médaille à M. Girard, de Poncin (Ain), déjà nommé, élève de M. Gleyre ; — à M. Brunclair, d'Angers (Maine-et-Loire), élève de M. Picot ; 3e à M. Levasseur, de Vincennes, déjà nommé, élève de M. Robert-Fleury.

Figures modelées : 2e médaille à M. Falguières, de Toulouse (Haute-Garonne), élève de M. Jouffroy ; — à M. Delorme, de Saint-Agathe (Loire), élève de M. Bonnassieux ; 3e à M. Collesson, de Wormhout (Nord), élève de MM. de Kayser et Jouffroy ; — à M. Cugnot, de Vaugirard (Seine), élève de MM. Duret et Diébolt.

Figures dessinées. — 2e semestre : 2e médaille à

M. Dupuis, d'Orléans (Loiret), élève de MM. Cogniet et Horace Vernet; 2e médaille à M. de Brossart, de Paris, déjà nommé, élève de M. Lequien ; 3e médaille à M. Berne-Bellecourt, de Boulogne (Pas-de-Calais), élève de M Picot.

Figures modelées. — 2e médaille à M. Garnier, du Mans (Sarthe), élève de MM. Duret et Yvon; 2e médaille à M. Cugnot, de Vaugirard, déjà nommé, élève de MM. Duret et Diébolt ; 3e médaille à M. Thirion, de Paris, élève de M. Lequesne.

Concours de perspective. — Médailles spéciales : MM. Blairsy, de Toulouse (Haute-Garonne), élève de M. Cogniet ; Parmentier, de Paris, élève de M. Emile Lecomte; Biard, de Sens (Yonne), élève de M. Cogniet; Merlin, de Lille (Nord), élève de M. Cogniet ; Mercier (Charles), de Paris, élève de M. Français.

Concours d'anatomie.—Médailles spéciales : M. Chapron, de Mondeville (Calvados), élève de M. Lecoq de Boisbaudran.

Concours de composition. — 1er semestre. — *Œdipe enfant sauvé par le berger Phorbas.*—Paysage historique : 1re médaille à M. de Penne, de Paris, élève de M. Cogniet; 2e médaille à M. Durangel, de Paris, élève de MM. Horace Vernet et Wachsmuth. Mention à M. Chamerlat, d'Avesnes (Nord), élève de M. Cogniet.

Peinture historique : *Aristomène, général des Messéniens, délivré par une jeune fille* ; 3e médaille à M. Levasseur, de Vincennes (Seine), déjà nommé, élève de M. Robert-Fleury. Mention à M. Durangel, de Paris. déjà nommé, élève de MM. Horace Vernet et Wachsmuth.

Sculpture (bas-relief).—*Pyrrhus enfant à la cour du roi Glaucias* : 1re médaille à M. Delaplanche, de Belleville (Seine), élève de M. Duret ; 1re médaille à M. Rolland, de Paris, élève de M. Duret ; 2e médaille à M. Lhoste, de Verdun (Meuse), élève de M. Toussaint; 3e médaille à M. Cugnot, de Vaugirard (Seine), déjà nommé, élève de MM. Duret et Diébolt. Mention à M. Roubaud, de Cerdon (Ain), élève de M. Flandrin.

2e semestre, payage historique. — *Marius à Minturnes* : mention à M. Chamerlat, d'Avesnes (Nord), déjà nommé, élève de M. Cogniet.

Peinture historique. — *Jésus ressuscite le fils de la veuve de Naïm* : 2e médaille à M. Durangel, de Paris, déjà nommé, élève de MM. Horace Vernet et Wachsmuth; mention à M. Hubin, d'Angers (Maine-et-Loire), élève de M. Picot.

Sculpture (ronde-bosse). — *Hercule étouffant Antée* : 2e médaille à M. Blanchard, de Pithiviers (Loiret), élève de M. Jouffroy ; 2e médaille à M. Escribe, de Revel (Haute-Garonne), déjà nommé, élève de M. Gayrard ; 3e médaille à M. Falguières, de Toulouse (Haute-Garonne), élève de M. Jouffroy.

Concours de figures peintes et modelées. — Figures peintes. 1er semestre ; 1re médaille à M. Durangel, de Paris, élève de MM. Horace Vernet et Wachsmuth. — 2e semestre : mention à M. Chamerlat, d'Avesnes (Nord), élève de M. Cogniet.

Figures modelées. 1er semestre : mention à M. Sanson, de Nemours (Seine-et-Marne), élève de M. Jouffroy. — 2e semestre : Mention à M. Barthélemy, de Toulouse (Haute-Garonne), élève de M. Duret ; mention à M. Garnier, du Mans (Sarthe), déjà nommé, élève de MM. Duret et Yvon ; mention à M. Cugnot, de Vaugirard (Seine), déjà nommé, élève de MM. Duret et Diébolt.

Concours extraordinaire en peinture (proposé par M. Ad. Moreau père). — Prix offert par M. Ad. Moreau, à M. Sullier, de Nancy (Meurthe), élève de M. Cogniet ; mention à M. de Coninck, de Meteren (Nord), élève de M. Cogniet.

Concours de la tête d'expression. (Fondation de M. de Caylus.) — En sculpture : mention à M. Lechesne, du Mans (Sarthe), élève de MM. Simart et de Bay.

Concours de la demi-figure peinte dit du Torse. (Fondation de M. de la Tour.) — Prix à M. Durangel, de Paris, déjà nommé, élève de MM. Horace Vernet et Wachsmuth.

SECTION D'ARCHITECTURE (PREMIÈRE CLASSE).

Concours de composition d'architecture sur esquisses, secondes médailles.

Sur un boudoir pour l'appartement d'un grand seigneur : M. Bénard (Paul), de Paris, élève de M. Lebas.

Tombeau d'un cardinal-archevêque : MM. Moreau (Ernest), de Paris, élève de MM. Garrez et Lebas; David, de Paris, élève de M. Lebas.

Oratoire pour des religieuses : M. Heim, de Paris. élève de M. Lebas.

Fontaine publique : MM. Thierry, de Paris, élève de M. Lebas ; Heim, de Paris, déjà nommé, élève de M. Lebas.

Salle des fêtes : MM. Train, de Toul (Meurthe), élève de MM. Jay et Questel ; Ehrmann, de Strasbourg (Bas-Rhin), élève de M. Quesnel.

Concours de composition d'architecture sur projets rendus. — *Palais de justice* : 2e médaille à M. Laisné, de Paris, élève de MM. Blouet et Questel.

Maison de campagne dans le midi de la France : 1re médaille à M. Thierry, de Paris, déjà nommé, élève de M. Lebas; 2e médaille à M. David, de Paris, déjà nommé, élève de M. Lebas.

Ecole vétérinaire : 1re médaille à M. Heim, de Paris, déjà nommé, élève de M. Lebas; 2e médaille à M. Thierry, de Paris, déjà nommé, élève de M. Lebas.

Hôtel de l'amirauté : 1re médaille à M. Hess, de Strasbourg (Bas-Rhin), élève de MM. Blouet et Questel.

Hôtel du ministère de la guerre : 2e médaille à M. Baeumer, de Rawsenbourg (Wurtemberg), élève de M. Questel; 2e médaille à M. Bénard (Paul), de Paris, élève de M. Lebas.

Séminaire : 1re médaille à M. Thierry, de Paris, déjà nommé, élève de M. Lebas.

Concours de composition d'ornement et d'ajustement, créé par l'Ecole en 1857, auquel est affecté le prix fondé en 1857, sous le nom de : « Prix de l'élève Auguste-Joseph Rougevin. »

Tribune des orateurs pour une chambre législative : 1re médaille à M. Bruyerre, de Paris, élève de MM. Garrez et Constant Dufeux ; 2e médaille à M. Moyaux, d'Anzin (Nord), élève de M. Lebas. Mention à M. Moreau, de Paris, élève de MM. Garrez et Lebas. En conséquence, le prix de 600 fr. affecté par M. Rougevin à la première médaille est décerné à M. Bruyerre, et le prix de 400 fr. affecté à la seconde médaille est décerné à M. Moyaux.

Seconde classe. — Concours spéciaux. — Médailles spéciales. — Construction, serrurerie : M. Chabrol, de Paris, élève de M. Lebas; M. Beaudin (Pierre), de Bordeaux (Gironde), élève de MM. Uchard et Lebas ; M. Rohault, de Paris, élève de M. Rohault; M. Dussourd, de Saint-Vallier (Drôme), élève de M. Lebas.

Construction générale — M. Rohault, de Paris, déjà nommé, élève de M. Rohault ; Chabrol, de Paris, déjà nommé, élève de M Lebas ; M. Lebrun (Alphonse), de Coutances (Manche), élève de MM. Saint-Père et Trouillet ; M. Schlagdenhauffen, de Strasbourg (Bas-Rhin), élève de M. Queste.

Construction, maçonnerie. — M. Lebrun (Alphonse), de Coutances (Manche), déjà nommé, élève de MM. Saint-Père et Trouillet.

Construction, charpente. —M. Schlagdenhauffen, de Strasbourg (Bas-Rhin), déjà nommé, élève de M. Questel; M. Lebrun (Alphonse), de Coutances (Manche), déjà nommé, élève de MM. Saint-Père et Trouill t; M. Rohault, de Paris, déjà nommé, élève de M. Rohault.

Mathématiques.—M. Birglin, de Bar-le-Duc (Meuse), élève de M. Questel; M. Chabrol, de Paris, déjà nommé, élève de M. Lebas; M. Eyrre, de Paris, élève de M. Questel; M. Cernesson, d'Ancy-le-Franc (Yonne), élève de M. Constant-Dufeux.

Perspective —M. Vaucher, de Genève (Suisse), élève de M. Questel; M. Wagner, de Stuttgardt (Wurtemberg), élève de M. Questel; M. Michau, de Paris, élève de M. Questel.

Prix Muller-Sœhnée. — Le prix fondé par feu Charle-Guillaume Muller-Sœhnée, en faveur de l'élève de seconde classe qui aura remporté le plus de récompenses pendant l'année, a été obtenu en 1857, par M. Auguste Schlagdenhauffen, de Strasbourg (Bas-Rhin), élève de M. Questel, avec 13 valeurs obtenues, du 30 janvier au 4 décembre 1857.

Grandes médailles d'émulation accordées aux élèves des sections de peinture, de sculpture et d'architecture qui comptent le plus de valeurs en médailles obtenues dans les concours d'émulation de l'Ecole et dans les concours de l'Institut.

En peinture. — La grande médaille d'émulation a été obtenue par M. Jules-Emile Saintin, de Lemé (Aisne), élève de MM. Drolling et Picot, avec 30 valeurs de prix. 1er accessit à M. Antoine-Victor-Léopold Durangel, de Paris, élève de MM. Horace Vernet et Wachsmuth; et à M. Charles-Ernest Romagny, de Mello (Oise), élève de M. Cogniet, chacun avec 24 valeurs de prix. 2e accessit à M. Louis-Hector Leroux, de Verdun (Meuse), élève de M. Picot, avec 20 valeurs de prix.

En sculpture. — La grande médaille d'émulation a été obtenue par M. Eugène Delaplanche, de Belleville (Seine), élève de M. Duret, avec 22 valeurs de prix. 1er accessit à M. François-Clément Moreau, de Paris, élève de MM. Pradier et Simart, avec 19 valeurs de prix. 2e accessit à M. Ernest-Eugène Hiolle, de Paris, élève de M. Jouffroy, et à M. Auguste Lechesne, du Mans (Sarthe), élève de MM. Simart et Jean de Bay, chacun avec 18 valeurs de prix.

En architecture. — La grande médaille d'émulation, dite *prix départemental*, a été obtenue par M. Joseph-Eugène Heim, de Paris, élève de M. Lebas, avec 36 valeurs de prix. 1er accessit à M. Constant Moyaux d'Anzin (Nord), élève de M. Lebas, avec 21 valeurs de prix; 2e accessit à M. Charles-Alphonse Thierry, de Paris, élève de M. Lebas, avec 20 valeurs de prix.

Prix Abel Blouet.— Ce prix de la valeur de 1,000 fr. est décerné chaque année, selon l'intention exprimée par Abel Blouet, architecte, à l'élève de la 1re classe de la section d'architecture de l'école qui a remporté la grande médaille d'émulation. M. Joseph-Eugène Heim est, en conséquence, appelé, cette année, à jouir du bénéfice du prix Abel Blouet.

ÉMILE GAGNEUX.

BULLETIN DES VENTES ARTISTIQUES.

VENTES DE LA DUCHESSE DE RAGUSE.—DE M. THÉODORE FRÈRE.—DE L'UNION DES ARTS.—DU CERCLE ARTISTIQUE. — DE Mlle DUVERGER. — UN PEU DE GAZ, S'IL VOUS PLAIT.

L'hôtel occupé au faubourg Saint-Germain par feue Mme la maréchale de Raguse, à laquelle va succéder dans ce séjour M. le duc de Montebello, s'est vu peu à peu dépouiller de tout le mobilier, puis des objets d'art et des tableaux qui en faisaient l'ornement.

La vente de ces derniers a produit près de 30,000 fr. Elle offrait un véritable attrait aux amateurs de l'école française de la fin du siècle dernier et du commencement du nôtre. Ces tableaux, sauf quelques rares exceptions, étaient dus au pinceau de nos maîtres de second et de troisième ordre même, de qui M. le comte Perregaux, père de Mme la duchesse de Raguse, les tenait directement. On ne saurait trop louer le goût qui avait présidé à leur choix, ce sont certainement les plus beaux échantillons de ces artistes qui, dans leur reconnaissance, semblent s'être surpassés dans quelques-unes de leurs productions pour honorer leur généreux protecteur.

Greuze, cet immortel interprète de la grâce et de la nature, était faiblement représenté par deux têtes, l'une de garçon et l'autre de jeune fille; la première, qualifiée simplement de chef-d'œuvre, n'a atteint que 5,000 fr.; celle de la jeune fille, assez médiocre, a été adjugée 4,445 fr., prix exorbitant pour cette peinture malingre et sans transparence.

Les Joseph Vernet n'étaient pas non plus de belle qualité; les deux meilleurs, no 62 *Scène de tempête*, et no 63 les *Baigneuses*, ont été vendus, le premier, 860 fr., et le second 800. Même observation pour les Hubert Robert, dont les deux plus importants, le *Pont* et la *Fontaine*, ont été adjugés pour 645 fr. les deux.

En revanche nous pouvons louer sans restriction, bien qu'à des degrés inégaux, Le Prince, Swebach, Taunay, Loutherbourg, van Spaendonck et même Demarne, dont la peinture de porcelaine n'a jamais eu le don de nous charmer infiniment.

Citons en première ligne la *Fête de village* au temps de Louis XVI, composition capitale de Le Prince, pleine de mouvement, de goût et de coquetterie, où les épisodes gracieux et comiques s'allient d'une manière charmante. Puis vient le *Marchand d'esclaves*, non moins bien peint que le précédent, mais d'un moindre intérêt pour le public français aux yeux duquel le genre Louis XVI est aujourd'hui le nec plus ultrà du bon goût.

C'est dans ces deux ouvrages importants adjugés, l'un 1,165 et l'autre 730 fr., que les qualités et les défauts de ce maître apparaissent dans tout leur éclat, charme de composition, heureux agencement des groupes, esprit de touche, habileté de brosse, mais figures sans expression et sans caractère.

Que dire du *Départ* de Loutherbourg, adjugé 795 fr.? si ce n'est qu'il rappelle par la chaleur si peu habituelle de ses tons, Lallemand et Lantara. C'est un tableau où règne une richesse harmonieuse de tons, un peu déparée par la tapageuse crudité des personnages qui montent en canot.

L'*Hôtellerie* de Swebach est certainement le chef-d'œuvre de ce maître, habituellement sec et anguleux; ici il est suave et moelleux; son prix d'achat 770 fr. n'est que justice. Deux autres tableaux de ce maître, *Bataille et marche d'artillerie*, ont atteint 470 et 670 fr.

Taunay, lui aussi, a eu sa bonne part des triomphes de la journée; sa remarquable composition, la *Bénédiction des troupeaux* dans la campagne de Rome, a été adjugée 695 fr., et son *Hôpital militaire*, 535 fr.

Deux charmants paysages ovales du même maître, n°s 58 et 59 du catalogue, peints avec une verve et un esprit dignes des grands maîtres, 740 fr.

L'étourdissant *Vase de fleurs*, de Van Spaendonck, digne de Van Huysum, a été poussé vivement et avec raison jusqu'à 3,450 fr. La *Foire aux bestiaux* de Demarne, a atteint 555 fr., les *Trois paysannes*, 380 fr., et les deux *Passages du gué* 600 fr. C'est une baisse bien prononcée sur les œuvres de ce maître.

L'*Intérieur de la chambre à coucher*, de Boilly, dans laquelle une jeune femme des plus décolletées, à la jambe d'une structure impossible, appuie ses deux mains sur une porte pour empêcher d'entrer, s'est vendu 830 francs. Pourquoi, direz-vous? Est-ce pour la qualité de la peinture? Non. Est-ce pour la pureté du dessin? Non. Est-ce parce qu'il rappelle de très-loin le *Verrou* de Fragonard? Non. Est-ce parce qu'une actrice bien connue désirait l'obtenir? Non, encore non! Mais pourquoi, enfin? Est-ce parce que.... Oui, c'est cela, chut! et surtout n'en parlez pas.

La vente des tableaux et dessins de M. Théodore Frère, a-t-elle complétement satisfait leur auteur? Nous le souhaitons sans oser l'affirmer. Un soleil trop radieux, puis le lendemain le gaz qui ne l'était pas assez, sont venus conspirer tout à tour contre cette collection si intéressante par la variété des sujets qui la composaient.

Outre les dessins et les tableaux qui vous initiaient comme un panorama aux plus beaux sites de l'Egypte, de la Nubie, de la Palestine, de la Syrie, des deux rives du Bosphore, de la Grèce et de Constantinople, on y remarquait encore une curieuse série de types vivement touchés, des personnages qui ont figuré comme acteurs ou comme témoins dans l'assassinat commis en 1851 à Alep, sur la personne du père Bazile, missionnaire, qui avait pris à tâche d'ériger dans cette ville une église chrétienne.

Quelques jours après a eu lieu la vente des tableaux modernes dirigée par l'*Union des Arts;* plusieurs artistes de mérite y étaient représentés soit par des tableaux, soit par des dessins. Nous pouvons citer entre autres, MM. Angelin, Barjon, Bauderon, Bentabole, Cossmann, Couturier, L. Detouche, E. Flandin, Joyant, Hautier, Humbert, Legrand, Lottier, Loutrel, Peret, Seigneurgens, Stock, Tanneur, Ternante, Véron, Andrieux, L. Boulanger, Gavarni, Eug. Giraud, Hervier, Kellin, Pruche et autres.

Cette vente, favorisée par l'absence de toute concurrence, avait attiré plusieurs étrangers de distinction qui ont contribué à son heureux résultat.

Nous ne terminerons pas cette revue sans nous rendre l'écho des plaintes qui s'élèvent journellement, au sujet du déplorable éclairage de certaines salles et dont la défectuosité met en péril les intérêts des vendeurs. Nous connaissons trop la sollicitude éclairée de la Chambre des commissaires-priseurs que préside l'honorable M. Genevoix, pour ne pas être persuadé que cet avis, tout bienveillant, n'amène la cessation d'un pareil état de choses et la répression prompte et énergique de pareils abus.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec plaisir l'heureuse issue de la vente du *Cercle artistique* de la rue Drouot, qui est en pleine voie de prospérité. Elle a eu lieu en même temps que l'exposition du *Riche Mobilier* et des objets d'art que Madame Duverger s'est décidée à vendre pour cause de changement de domicile.

Si le motif est sérieux, comme nous avons tout lieu de le croire, tant mieux; si ce n'est, au contraire, qu'un prétexte à la centième édition de ces exhibitions dont certaines dames ont trop abusé depuis quelque temps, nous dirons à Madame Duverger, malgré ses beaux yeux, tant pis! ... et pourtant ils sont bien beaux!

HYACINTHE AUDIFFRED.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

FEYDEAU. — HISTOIRE DES USAGES FUNÈBRES ET DES SÉPULTURES DES ANCIENS. — INDOUS. — REVUE DE PARIS ET SES ARTICLES DE BEAUX-ARTS. — A B C DU DESSIN ET DE LA PERSPECTIVE, PAR M[lle] LÉNA JAUNEZ ET M. THÉODORE DELAMARRE.

M. E. Feydeau continue avec succès et talent le cours de sa publication : *Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens* [1]. Nous avons rendu compte de la première partie dans le numéro de la Revue du 15 août 1857 : aujourd'hui nous aborderons avec lui les Indous. Ici la tâche pour l'auteur était plus difficile; les monuments manquaient absolument chez un peuple qui brûle ses morts et jette leurs cendres dans les flots du Gange, ou qui se contente de les déposer dans la terre; son érudition l'a tiré de cet embarras : puisant à pleines mains dans les livres sacrés de l'Inde, dans ses poëmes épiques et dans les travaux des plus célèbres indianistes anglais, italiens, allemands et français, dans les codes et dans les légendes populaires, M. Feydeau donne au lecteur un ensemble aussi complet que possible sur les usages funèbres de ce pays, hymnes, repas, purifications, etc.; les doctrines de la transmigration et de la renaissance, qui touchent de si près à la mort, celles du réformateur indien Bouddha-Cakia, devaient nécessairement trouver place dans son travail; grâce aux veilles des savants français, les Burnouf, les Barthelémy-Saint-Hilaire, les Pavie, les Langlois, les Baudry, les de Sacy, les de Pauthier, qui, depuis quelques années surtout, rivalisent en savoir avec les ouvrages des plus célèbres orientalistes anglais : Colebrooke, Wilson, Wilkins, Stephenson, Coleman, etc. M. Feydeau va vulgariser chez nous des connaissances qui étaient jusqu'alors le partage d'un petit nombre d'érudits. Il fournit également d'intéressants détails sur les funérailles royales et sur les bûchers des brahmanes de l'Inde. Dans ces conditions, on le comprendra facilement, le livre de M. Feydeau doit contenir un grand nombre de citations qui communiquent à son ouvrage quelque chose de ce je ne sais quoi, de ce charme qui saisit irrésistiblement tous ceux qui vont visiter le magique Orient.

La *Revue de Paris* poursuit également ses études sur les beaux-arts. M. Walferdin, dans les numéros de septembre 1857, publiait les autres *Salons* inédits de Diderot, Salon de 1769 (1er septembre), de 1771 (15 septembre), et de 1781 (1er novembre). C'est toujours cette même verve, ce même enthousiasme qui faisaient de l'auteur de l'*Éloge de Richardson*, un foyer vivant auquel tous, plus ou moins, allaient au dix-huitième siècle réchauffer leur ardeur dans cette époque de lutte : Boucher et sa marche de Bohémiens, Michel Vanloo, La Grenée, Chardin, de La Tour et ses portraits, Vernet, Casanove et sa victoire du duc d'Enghien (le grand Condé) à Fribourg [1], Le Prince, Vien, Loutherbourg, comme peintres, le sculpteur Houdon et sa statue de Voltaire, les graveurs Le Bas et Wille, voilà les principaux justiciables du créateur de la critique dans les arts. Une note curieuse de M. Walferdin fait apprécier un portrait de Diderot par Houdon, en terre cuite, et sur lequel l'auteur du *Salon* s'était contenté de dire « très-ressemblant. »

Les quatre numéros d'octobre et de novembre renferment, sous le titre de : *En Hollande*, un récit de voyage de M. Maxime Ducamp, curieux au point de vue des arts; pour être bien apprécié, il demande un article spécial.

Le numéro du 1er novembre contient, en outre, des notes complémentaires sur le peintre français du moyen âge dont nous nous sommes déjà occupé, Jean Fouquet, par M. Vallet de Viriville, à la suite d'un voyage que fit le savant professeur de l'Ecole des chartes au musée d'Anvers et à Francfort-sur-le-Mein, chez M. Louis Brentano, l'heureux possesseur des œuvres de Fouquet. Bientôt le vœu de M. de Viriville sera accompli : avec l'autorisation de M. L. Brentano, deux artistes allemands, MM. Schœfer et Steinle, se proposent de publier un Album qui reproduira les quarante miniatures de l'artiste français.

Le voyage d'Anvers du même critique a été également heureux; dans la *Salle van Ertborn* du musée de cette ville, il a trouvé un vieux tableau du même peintre; sur la face postérieure de cette peinture se trouve une inscription ainsi conçue :

« La sainte Vierge, sous les traits d'Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII, roi de France, morte en 1450.

« Ce tableau, qui était dans le chœur de Notre-Dame de Mehun (pour Melun), est un vœu de maître Etienne Chevalier, un des exécuteurs testamentaires d'Agnès Sorel. » Suivent trois lignes d'écritures effacées et grattées sur le bois; puis cette date et la signature « 1775. Gauthier avocat. »

Cette inscription prouve que ce panneau est bien l'œuvre originale de Fouquet, et non une copie, comme on l'avait cru; ainsi tombe en même temps, dit M. de Viriville, le roman orné de cer-

1. Paris, Gide et Baudry, 4, rue Bonaparte.

1. Aujourd'hui au musée du Louvre.

taines épigrammes sur les patriotes de 1793, imaginé au sujet du dyptique de Notre-Dame de Melun, par le spirituel historien des arts à l'époque de la Renaissance.

Nous avons déjà parlé dans cette Revue, de la troisième édition du *Cours élémentaire de perspective*, par Mlle Léna Jaunez et M. Théodore Delamarre [1]. Une quatrième édition qu'on prépare en ce moment, et deux médailles d'honneur de l'Académie universelle des arts et des sciences de Paris, sont venues justifier nos éloges. Les deux auteurs, par une méthode nouvelle et qui leur est particulière, simplifient et vulgarisent les doctrines de P.-H. Valenciennes, le chef de notre école paysagiste, et du professeur Thibault dont Mlle Jaunez est une élève distinguée.

Plus encore que noblesse, succès oblige; Mlle Jaunez et M. Delamarre l'ont compris et ont voulu compléter leur enseignement. Tout en travaillant à un *Cours supérieur de perspective pittoresque*, qui donnera la solution des grandes difficultés de cette science, ils viennent de faire paraître chez le même éditeur, *A B C du dessin et de la perspective*, orné de 8 planches. Longtemps considéré comme un brillant accessoire, comme un art d'agrément, le dessin, chaque jour, fait de plus en plus partie essentielle de toute bonne éducation. L'habile rapporteur de l'Exposition universelle de Londres, M. Léon de Laborde, le fils du comte Alexandre de Laborde qui, avec Carnot, de Gérando, de Lasteyrie, Jomard, a doté la France de l'enseignement mutuel, va même plus loin; il voudrait qu'en France, tout le monde apprît à dessiner comme on apprend à lire. Mlle Jaunez et M. Delamarre semblent être entrés dans cette pensée par la publication de leur petit manuel.

Pour bien faire comprendre le mérite de ce travail, nous citerons quelques lignes de la courte, mais ingénieuse et fine préface qui le précède :

« Nous considérons le dessin comme une langue primitive, universelle et riche. Primitive, car dans l'enfance des arts, il était assurément plus facile de peindre les objets visibles que la parole ou les sons; universelle, car les étrangers, les illettrés et les jeunes enfants qui ne savent pas lire, comprennent merveilleusement nos images, tout imparfaites qu'elles soient; riche, car le dessin peut représenter, non-seulement tous les objets visibles, mais encore, par des figures symboliques, des idées abstraites. Les diverses sciences, l'industrie, la religion elle-même, en ont fait leur puissant auxiliaire.

« Eh bien! cette langue, que tant de bons esprits et de grands talents s'efforcent de populariser, s'apprendrait, selon nous, plus rapidement, et donnerait des résultats encore plus complets, si l'on s'astreignait à suivre la marche analytique employée pour l'étude des autres langues. En effet, une simple comparaison nous fera voir que si, d'une part, nous possédons, pour exprimer nos pensées, les lettres, consonnes et voyelles, les syllabes, les mots, les phrases, les périodes et les discours; d'autre part, nous possédons, pour exprimer ces mêmes pensées, les lignes droites ou courbes, les angles, les figures planes, les corps simples, les groupes et enfin les ensembles ou tableaux complets. C'est donc de l'A B C qu'il faudrait s'occuper tout d'abord, pour arriver graduellement à composer et à décomposer les œuvres les plus compliquées et les plus importantes.

« Basant notre méthode sur cette donnée, nous chercherons à développer à la fois l'esprit d'examen et d'analyse, la mémoire et l'imagination. Dans les diverses études, l'ennui et le découragement viennent presque toujours de ce qu'on veut faire agir une seule de nos facultés, au lieu de les appeler toutes à notre aide. Au lieu de faire de l'étude du dessin le travail des yeux et de la main seulement, appliquons-y toutes nos facultés, notre âme tout entière, bien assurés que de rapides progrès et de douces jouissances viendront récompenser nos efforts. »

Grâce à l'attrait qu'engendre la variété de cette méthode, l'élève parcourt sans peine les premiers pas de la carrière, passe des figures planes aux solides, de là aux corps ronds; viennent ensuite l'application des courbes à l'architecture, la symétrie, les moulures et leurs ornements, les feuillages et les fleurs où les auteurs de l'A B C apprennent à distinguer et à retrouver les principales formes géométriques et des types charmants et gracieux pour l'ornement proprement dit, les fleurs renversées, par exemple, fournissent des sujets de jolis pendentifs, etc. Cette étude attentive donne une touche adroite et légère, l'esprit d'observation. C'est ainsi que, dans quelques pages, Mlle Jaunez et M. Delamarre ont su exposer d'une manière résumée, quoique complète, les notions indispensables du dessin et de la perspective.

A. FEILLET.

---

1 Desloges, rue Croix-des-Petits-Champs, 4. Prix : 3 fr. — *A B C du dessin*, prix : 1 fr.

MOSAÏQUE.

Adieux à l'an 1857. — Inauguration de la statue de Napoléon Ier à Auxonne. — Le buste du docteur Roux. — Don par le gouvernement à l'église de Saint-Louis-d'Antin d'un tableau d'Eugène Goyet. — Transport d'objets d'art au palais de l'Industrie. — Un monument à la mémoire de l'évêque de Chartres. — Elections administratives à l'Ecole des Beaux-Arts. — Deux tableaux de Prudhon. — Commandes de statues pour la cour du vieux Louvre. — Le *Christ consolateur* de M. Lefebure donné par l'Empereur à à la chapelle de l'hôpital de Dreux. — Projet-modèle d'une statue du général Petit. — Mlle Léonie Lescuyer. — M. Lazerges. — Photographie du groupe, *Héloïse et Abeilard*, de M. Emile Chatrousse. — Un tableau de M. Ingres. — Un tableau de Mlle Rosa Bonheur à New-York — Un portrait authentique de Washington. — Un tableau de Marcel Verdier. — Une opérette de MM. Galoppe d'Onquaire et Wekerlin. — M. Théophile Gautier ne va pas en Russie. — Départ de M. Biard pour l'Amérique du Sud. — Les harmonies berrichonnes. — Obsèques du statuaire Rauch. — Nécrologie : Lefèvre-Deumier, Castil-Blaze, Achille Devéria, Philippe Agricola.

L'année 1857 vient de finir. Elle restera célèbre dans l'histoire comme une des plus resplendissantes de cette pléiade d'années où les Beaux-Arts auront brillé d'un éclat extraordinaire. En France, elle a vu s'achever dans sa magnifique édification, ce splendide palais, ce Louvre qui n'a pas son égal sur la terre, à la beauté duquel ont concouru tous nos artistes dont les travaux ont été rémunérés par des récompenses dignes de la grandeur de l'œuvre entreprise. Elle a vu se percer presque complétement ce boulevart de Sébastopol, avenue de palais destinés à l'habitation ou au commerce de simples citoyens; elle a vu se terminer les embellissements de cette promenade unique au monde, de ce bois de Boulogne, pour le complément de l'entourage duquel on démolit des cités entières. Pendant le cours de cette même année ont été inaugurées deux réminiscences splendides du plus pur style ogival, l'église Sainte-Clotilde et l'église de Belleville, et a eu lieu l'achèvement de la première et plus importante partie de ces Halles centrales, dignes de la vraie capitale du monde moderne. Cette même année nous a permis d'admirer presque entièrement terminée, cette caserne colossale du Château-d'Eau, où l'art s'unit à l'imposante solidité; puis cette mairie de la place du Louvre, où, malgré d'inévitables étrangetés d'alignements causées par le respect légitime dû à la conservation des monuments des temps antérieurs, nous pouvons voir se dessiner déjà un porche extrêmement remarquable. Puis sont venus des squares pour l'assainissement et les promenades; et cependant, tous ces travaux que 1857 a vu mener à bonne fin, ne sont qu'une œuvre de pygmée en présence des projets gigantesques élaborés pendant le cours de cette année, et dont quelques-uns sont déjà même en voie d'exécution. Ici l'encombrement, le colossal des projets, effraie l'imagination la plus hardie. Et d'abord deux magnifiques boulevarts partant de la caserne du Château-d'eau, se dirigeant l'un, le boulevart du Nord, vers la barrière Poissonnière; l'autre, le boulevart du Prince-Eugène, que doit orner, vers le centre de son parcours, la statue du vice-roi d'Italie, vers la barrière du Trône; le boulevart de la rive gauche, que doit border une Sorbonne splendide digne de la science moderne et de l'Université impériale de France; le boulevart Saint-Victor, le boulevart de Malesherbes, puis les gigantesques travaux entrepris pour compléter et agrandir le Palais-de-Justice déjà si grandiose; les restaurations intelligentes en cours d'exécution à la Bibliothèque, et le remaniement des rues entre cette Bibliothèque et le Palais-Royal qui en sera la suite; les immenses réparations nouvelles projetées pour la vieille basilique de Notre-Dame; un Hôtel-Dieu nouveau; l'Archevêché; la colossale colonne de cent mètres qui doit être élevée sur les hauteurs du Trocadero à la gloire de l'armée de Crimée, avec sa ceinture de palais; les nouvelles constructions princières destinée à rendre le rond-point de la barrière de l'Etoile digne de cette arche monumentale de triomphe élevée à la gloire du premier empire; le boulevart de l'Alma qui joindra les Champs-Élysées au pont de l'Alma, puis cet autre boulevart gigantesque, peut-être encore un peu problématique, ce boulevart de l'Empereur, qui, trouant Chaillot, à partir des Champs-Élysées, passant au pied de la nouvelle colonne, longeant la Seine à une hauteur considérable, doit aller rejoindre, à travers Passy et Auteuil, le nouveau champ de courses si bien aménagé à l'extrémité du bois de Boulogne, au-dessous de la cascade; et enfin, comme pour compléter ce majestueux ensemble, l'intelligent projet d'orner toutes nos places, toutes nos rues, des statues de tous les hommes remarquables qui ont illustré notre pays. Mais Paris ne profite pas seul de cette grande passion des beaux-arts qui commence à s'emparer du dix-neuvième siècle, d'autres villes, Bordeaux, Lyon et Marseille, entre autres, voient s'opérer également dans leur sein de merveilleuses et splendides transformations; toutes les villes importantes de nos départements s'empressent à l'envi d'honorer par des statues la mémoire de ceux qui ont laissé un nom glorieux et honorable, et nos monuments d'un autre âge voient d'intelligentes réparations leur permettre de résister encore à la faulx dévastatrice des siècles. Et l'étranger lui-même, comme s'il allait vouloir lutter avec nous sur le terrain de la gloire artistique, véritable champ de bataille de la civilisation, commence à élever aussi de tous côtés des statues à ses grands hommes, et à élaborer de nombreux projets de monuments.

C'est ainsi qu'elle rejoint ses aînées dans la nuit des temps, escortée de souvenirs et ensevelie dans la gloire, l'année 1857 ! Nous donnons aujourd'hui le bilan de sa dernière quinzaine, digne encore de ceux qui l'ont précédé.

Le 20 décembre, a eu lieu, avec une grande pompe, l'inauguration de la statue de l'empereur Napoléon Ier, sur une des places publiques de la ville d'Auxonne (Côte-d'Or), en présence de M. le général Picard, délégué par S. M. l'empereur pour le représenter dans cette cérémonie. Dans notre livraison du 1er septembre 1857, nous avons décrit cette statue, due au ciseau de M. Jouffroy, membre de l'Institut.

L'Académie de médecine va bientôt posséder dans le local ordinaire de ses séances, le buste du célèbre docteur Roux, mort en 1854. A l'Exposition universelle de 1855, un statuaire, M. Destraz, avait envoyé un buste du savant académicien qui était d'une grande ressemblance. L'Académie a désiré en avoir une reproduction, et le gouvernement, s'associant à l'hommage rendu au célèbre chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, a fait don du marbre nécessaire pour l'exécution de ce buste.

Nous apprenons que le gouvernement, ayant fait l'acquisition de quelques-uns des tableaux de feu Eugène Goyet, de regrettable mémoire, S. Exc. le minis-

tre d'Etat vient de faire don à l'église de Saint-Louis-d'Antin de la belle toile de cet artiste représentant le *Christ au Jardin des Olives*. Nous approuvons hautement cet hommage rendu à un artiste qui sut toujours allier à un talent incontesté, un caractère et une honorabilité qui le faisaient aimer et estimer de tous. Nous faisons des vœux pour qu'un jour vienne, où quelques-unes des œuvres remarquables d'Eugène Goyet prennent, au Louvre, une place qui ne saurait leur manquer, et où ses contemporains seraient heureux de retrouver un nom deux fois illustré par le père et par le fils.

Pendant les derniers jours du mois de décembre, on a vu rouler, vers le palais de l'Industrie, un assez grand nombre de chariots chargés d'objets d'art, de statues, de groupes, de bustes, de tableaux de tous genres. On a cru qu'il s'agissait de quelque exposition particulière, de quelque fête artistique ou de bienfaisance; c'est une erreur. Il y a,—et cela date d'un assez grand nombre d'années, — une immense quantité d'objets d'art qui encombrent les greniers et les dépôts de plusieurs établissements publics. Tous sont menacés de destruction par la poussière, l'humidité, voire même par les rats, qui ne craignent pas de porter une dent sacrilége sur les toiles signées souvent de noms illustres. Il a été décidé que l'on rassemblerait ces œuvres éparses, dans les galeries actuellement inoccupées du palais de l'Industrie, et qu'elles seraient soumises à un examen préalable. Il y a de tout dans ces productions oubliées et qui peuvent tenir une place fort honorable dans une foule de palais, d'églises, de musées. Le gouvernement peut se montrer généreux, et c'est sans doute dans cette bonne intention qu'il accorde une hospitalité passagère et des flots de lumière à ces travaux si longtemps plongés dans l'ombre. Les départements demandent leur part de ces richesses accumulées dans la capitale, et ils n'ont pas tort. Il faut que le goût des arts se développe et se contente partout. Dans nos principales villes il y a des écoles qui ont besoin d'exemples et de modèles; il y a des musées que les fortunes municipales ne peuvent décorer avec autant de luxe qu'on le désirerait; il y a bien des églises, élevées par la charité des fidèles, qui seraient heureuses de cacher la nudité de leurs murs. Souhaitons que de l'examen qui va avoir lieu il résulte des bienfaits pour une foule de villes un peu trop oubliées quelquefois.

A la mort du vénérable évêque de Chartres, M. Clausel de Montals, tout le département d'Eure-et-Loir s'émut et forma le projet d'ouvrir une souscription pour lui ériger un tombeau dans la chapelle de la cathédrale qui contenait ses restes. Une commission fut nommée, arrêta un plan d'un tombeau supportant la statue couchée de l'évêque, et confia l'exécution du modèle du monument à un artiste connu par de beaux travaux de sculpture religieuse, à M. Fromenger.

L'Ecole impériale des Beaux-Arts, dont l'administration intérieure est soumise au système électif, a procédé, le mois dernier, aux nominations du président et du vice-président pour l'année 1858. M. Lesueur, architecte, qui a exercé les fonctions de vice-président en 1857, devient président à dater du 1er janvier. M. Lemaire, statuaire, a été nommé vice-président.

Il existe, dans une galerie particulière, deux tableaux de Prudhon qui sont fort curieux. L'un a figuré à la première exposition du Louvre, en 1793, et a pour sujet l'*Union de l'amour et de l'amitié*; l'autre, commandé par Napoléon Ier, représente le prince Louis-Napoléon Bonaparte près de sa gouvernante.

La cour du vieux Louvre, on le sait, contient un grand nombre de niches destinées dès l'origine à recevoir des satues. Quelques-unes y ont été placées, mais il a été décidé que cette décoration nécessaire serait complétée, et bon nombre de sculpteurs sont à l'ouvrage en ce moment pour terminer cet important travail. Des copies de l'antique ont été commandées à Rome et à Paris, ainsi qu'un certain nombre de statues originales. Parmi les artistes chargés de ces travaux, on cite MM. Nanteuil, Etex, Huguenin, Crauck, Barre, Lanzirotti, Poitevin, Arnaud, Eudes, Lequien, Toussaint, Levêque, Frison, Travaux, Prouha, Loison, Moreau.

Le tableau de M. Lefebure, le *Christ consolateur* qui a figuré à l'exposition de 1857, a été accordé par S. M. l'Empereur à la chapelle de l'hôpital de Dreux.

M. Boitel, auteur du *Jésus redemptor mundi*, qui a figuré à l'Exposition de 1857, et qui, comme nous l'avons déjà dit, a été acheté par S. M. l'Impératrice, vient, dit-on, d'exécuter le projet-modèle d'une statue du général Petit, dont la place pourrait se trouver dans la grande cour du palais de Fontainebleau, témoin, on se le rappellera toujours, des historiques adieux de Napoléon Ier.

Un artiste qui s'est fait une réputation méritée comme peintre d'animaux et de paysage, Mlle Léonie Lescuyer, termine en ce moment deux tableaux qui lui ont été commandés pour l'Angleterre où son talent est justement apprécié et ses œuvres recherchées. L'un de ces tableaux, — *le Coup de fouet*, — est plein d'énergie, d'une grande vérité de mouvement et largement touché; il est destiné à faire pendant au *Coup de collier*, acheté à l'exposition de Sydenham. L'autre, d'un effet de lumière des plus heureux, représente des *Chevaux à l'entrée d'un tunnel*, et servira de pendant à une autre toile que cette artiste a également vendue à Sydenham.

Nous avons vu aussi dans l'atelier de M. Lazerges plusieurs toiles dont le mérite ajoutera encore au renom de ce peintre distingué. C'est d'abord une gracieuse composition, commandée pour la petite église d'une commune des environs de Tarbes, et représentant sainte Eugénie soutenue dans les nuages par des anges qui jonchent des fleurs, tandis que la sainte répand ses bénédictions sur le village et la chapelle, qu'on aperçoit au loin dans le bas du tableau. Ensuite *Une pieta* d'un sentiment on ne peut plus religieux; cette peinture, où l'on remarque surtout la finesse de modelé du torse du Christ, est, ainsi que la précédente, commandée par le ministère d'Etat. Enfin une troisième composition, faite pour un de nos éditeurs d'estampes, sera la première d'une série destinée à être reproduite par la gravure. Dans ce tableau de chevalet, M. Lazerges nous montre Germain Pilon dans son atelier, travaillant à son groupe dit *les Trois Grâces*, et pour lequel posent la duchesse d'Étampes et Catherine de Médicis. On sait que ce groupe fait aujourd'hui partie, sous le no 112, du musée des sculpteurs de la Renaissance au Louvre, et que, d'après certains auteurs, ce ne serait pas les Trois Grâces qu'il représenterait, mais bien les trois Vertus théologales. Ce qu'il y a de positif, c'est que l'artiste n'a donné à ces statues aucun des attributs qui accompagnent toujours les figures symboliques de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

On sait le succès qu'ont obtenu, au salon de

1857, les deux charmants groupes *d'Héloïse et Abeilard*, composés avec soin et sentiment par M. Emile Chatrousse, et ayant pour titres particuliers : *Séduction; la Cité*, 1116; *Dernier adieu; le Paraclet*, 1132. M. Michelez vient de photographier, de la manière la plus heureuse, un de ces deux groupes, *la Séduction*. Cette reproduction, si bien réussie, et dont le succès est d'autant plus certain que le sujet est des mieux choisis, exige qu'elle ait bientôt son pendant ; car il serait fâcheux que la pensée du statuaire, qui a exprimé avec tant de charme le commencement et la fin de toute passion terrestre, restât incomplète dans les collections des amateurs de belles photographies.

Depuis longtemps le Théâtre-Français avait accordé ses entrées à M. Ingres. Pour témoigner sa reconnaissance au comité, le grand artiste vient de lui faire don d'un tableau qui représente une anecdote de la vie de Molière. Molière, entrant chez le roi, le trouve à table, et Louis l'invite à partager son *en-tous-cas*. Le 18 décembre dernier, la Comédie-Française, ayant à sa tête son directeur, M. Empis, s'est rendue chez M. Ingres, pour le remercier de son magnifique cadeau. Le tableau est destiné au foyer des artistes. Cependant, comme c'est un chef-d'œuvre, il doit être quelque temps exposé dans le foyer public; il y a même lieu d'espérer qu'il restera à cette place pour le plaisir de tous.

On écrit de New-York : « Dans cette débâcle financière qui s'en prend d'abord aux délassements artistiques, il n'y a qu'une seule exception au refroidissement universel ; elle est en faveur d'un tableau de Mlle Rosa Bonheur, qui est visible dans la galerie de M. Stevens pour le prix de 2 schel. La foule s'y presse et admire ; elle a raison. N'est-ce pas la nature vivante que cette toile ? Les Américains, peu connaisseurs par inclination et par éducation, ne peuvent se lasser de contempler les chevaux si heureusement peints par notre compatriote. L'artiste doit être fière de ces hommages. — A l'autre extrémité du continent américain, c'est encore une œuvre française qui a le privilége d'attirer des visiteurs. — Les habitants de la Nouvelle-Orléans s'empressent autour d'un portrait authentique du général Washington, peint par Lebarbier, peintre en titre de Louis XVI, et découvert à Paris par M. Duhamel, un Louisianais, amateur et négociant d'antiquités. Il paraît que, quelque temps après la déclaration de l'indépendance américaine, le roi de France envoya le grand-cordon du Saint-Esprit au héros de la révolution, par Lebarbier, en chargeant celui-ci de lui rapporter un portrait du général ; ce qui fut fait. La révolution française, qui dispersa tant de trésors, livra à bien des hasards cette toile historique, qui était l'œuvre d'un maître, et qui, sous ces deux rapports, était digne de la galerie d'un roi. — Le général Washington y est représenté en pied, de grandeur naturelle et à l'âge de quarante ans environ. Sa physionomie témoigne d'une bienveillance et d'une bonté suprêmes; son attitude gracieuse révèle cependant un grand développement de forces physiques. Debout et légèrement incliné sur un côté, sa main gauche repose sur l'affût d'un canon, tandis que la droite s'appuie sur la hanche. Il est vêtu du costume d'officier général de l'époque, et porte en sautoir le grand-cordon de l'ordre du Saint-Esprit. Quant à la ressemblance, on la dit parfaite, et prouvée par les portraits qui furent peints plus tard, en tenant compte cependant de la différence d'âge. — La municipalité de la Nouvelle-Orléans, qui ne doute pas de l'authenticité de cette toile, a offert, à ce qu'il paraît, cinq mille dollars à M. Duhamel pour acquérir de lui l'unique portrait de la jeunesse du plus grand patriote et du plus vertueux citoyen des Etats-Unis. »

On peut voir actuellement dans l'église Saint-Laurent, la plus ancienne et la plus importante du faubourg Saint-Martin, un tableau qui y a été déposé provisoirement et qui représente l'*Arrestation de Saint-Laurent*. C'est une des dernières œuvres de Marcel Verdier, ce peintre mort à la fleur de l'âge, et dont le pinceau énergique et fougueux promettait peut-être un talent à la France, alors que les années et la réflexion auraient mûri ses idées. Sa mort aussi prompte qu'imprévue a été dans le temps le sujet de commentaires assez singuliers parmi ses amis les plus intimes et les compagnons de ses travaux. On la supposait entourée de circonstances mystérieuses que le temps permettra peut-être d'éclaircir. Cette obscurité même ajoute un intérêt de plus aux dernières productions du jeune artiste.

Le dimanche 20 décembre, les salons de Mme Orfila ont été inaugurés par une joyeuse opérette de M. Galoppe d'Onquaire. L'*Amour et l'épée*, — tel est le titre de ce nouvel opéra, — a été joué au bruit d'unanimes applaudissements. L'auteur de la musique, M. J.-B. Wekerlin, en avait sa bonne part, et cette charmante partition a fourni à Mlle Mira, ainsi qu'à MM. Bussine et Lourdel, une nouvelle occasion de faire apprécier leur double talent de chanteur et de comédien.

Le bruit avait couru dans deux ou trois petits cercles de feuilletonnistes, que M. Théophile Gautier devait aller faire un voyage en Russie. On assurait, qu'après avoir décrit l'Espagne et l'Orient, cet écrivain fantaisiste allait devenir le peintre du Nord et des frimas. On peut se rassurer, — si toutefois on a pu concevoir la moindre crainte, — M. Théophile Gautier demeure à Paris.

Un départ plus certain c'est celui de M. Biard. Ce peintre original et fécond doit s'embarquer, dans les premiers jours de ce mois, pour l'Amérique du Sud. Il se rend à Rio-Janeiro où il arrivera entouré des recommandations les plus honorables et où l'attendent des travaux nombreux.

Georges Sand, qui s'occupe de tout, met la main à tout, écrit des romans, des comédies, des drames, se mêle aussi de musique. Charmée par les harmonies berrichonnes qui retentissent fréquemment à son oreille, elle a formé, raconte-t-on, le projet de les rassembler en corps d'ouvrage. On sait que le célèbre écrivain a déjà rendu une sorte d'existence aux mélodies de son pays dans quelques-unes de ses productions, dans *François le Champy*, entre autres. Sur son invitation, un compositeur est venu passer quelques mois au château de Nohan, pour recueillir ces chants naïfs qui se répètent d'âge en âge dans les campagnes, dans les veillées. Il n'y aurait plus maintenant qu'à composer des paroles sur ces vieux airs. Georges Sand s'est chargée de ce soin et nous ne tarderons pas à la retouver poëte élégiaque et pastoral.

« Les obsèques du statuaire Rauch, nous écrit-on de Berlin, à la date du 7 décembre 1857, ont fait voir de combien de sympathies jouissait ici ce grand artiste. Lors de l'arrivée du corps, de Dresde, samedi soir, des centaines de ses admirateurs s'étaient rendus au débarcadère pour le conduire à l'atelier que l'illustre sculpteur habitait à Berlin. Le corps a été exposé là pendant toute la journée du dimanche, et parmi les

nombreuses personnes qui sont venues lui rendre un dernier hommage en déposant des fleurs et des guirlandes, figurait la princesse de Prusse. Tous les princes de la famille royale, le prince de Prusse en tête, ont assisté aux obsèques. Le cortége a passé auprès du monument de Frédéric II, l'œuvre la plus importante de ce maître que la postérité comptera parmi les plus grands artistes de tous les siècles. »

La littérature et les arts de France ont fait dans cette dernière huitaine deux pertes nouvelles, MM. Lefèvre-Deumier et Castil-Blaze. — Le premier était poëte et homme de cœur. Il laisse plusieurs ouvrages remarquables, dont l'un est intitulé : *Les Martyrs d'Arezzo*. Castil-Blaze était le doyen de la littérature musicale à Paris. La France perd en lui un critique savant, l'Italie, un ami et un admirateur, Rossini un collaborateur dévoué, car c'est Castil-Blaze qui a traduit et fait connaître le premier en France les opéras du grand *maestro*.

Les beaux-arts viennent de faire une nouvelle perte; M. Achille Dévéria, conservateur du cabinet des estampes à la bibliothèque impériale, est mort ces jours derniers à l'âge de cinquante-sept ans.

Nous apprenons la mort de M. Philippe Agricola, peintre distingué, inspecteur de la galerie du Vatican, professeur de peinture à l'académie de Saint-Luc, décédé à Rome.

Pierre MARCHANDON DE LA FAYE.

CORRESPONDANCE.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS.

Monsieur,

Dans la livraison de la Revue des Beaux-Arts du 15 décembre, M. J.-B. Vigné veut bien me placer en compagnie de plusieurs personnes éminentes à qui il accorde l'aptitude et les connaissances requises pour prononcer sur l'originalité des douze Titiens achetés par M. Ed. About.

Jusque-là, je ne puis que le remercier pour son excessive indulgence; mais il n'en est pas de même pour les raisons qui paraissent l'avoir déterminé dans son choix. « Il y aurait, dit-il, un moyen bien simple « pour M. Ed. About de sortir de toutes ces incerti« tudes; nous l'engageons, dans son intérêt, à sou« mettre ces douze chefs-d'œuvre inconnus à de véri« tables experts qui, à la vérité, ne sont ni des artistes « ni des hommes de lettres, mais qui ont, dans le « monde artistique et dans le commerce, une répu« tation de savoir et de loyauté incontestables. »

Sans rechercher si parmi les personnes désignées par M. Vigné, il n'y en a pas plus d'une qui pourrait s'honorer du double titre d'*artiste* et d'*homme de lettres*, dont la possession est, à ce qu'il paraît, nuisible en matière d'expertise; je me bornerai à revendiquer pour moi celui d'artiste, mes travaux assidus m'en donnent le droit.

Je n'ignore pas que, pour quelques personnes, un restaurateur de tableaux ne doit pas toujours être compté parmi les artistes; mais s'il l'est *quelquefois*, je serais heureux qu'une exception eût lieu en ma faveur.

Quant à mes prétentions littéraires, je les abandonne, et pour cause. Les lecteurs de votre estimable journal ont été trop à même d'en juger les motifs pour que j'essaie de m'en targuer. Cependant, veuillez croire, monsieur le directeur, que ce n'est pas sans regret, car, en matière d'art surtout, je voudrais, comme le dit Montaigne, « *qu'en tous subjects, chacun écrivist ce qu'il a vu et ce qu'il sçait.* »

J'ai l'honneur d'être, monsieur le directeur, avec la considération la plus distinguée, votre très-dévoué serviteur,

Th. Lejeune,

Artiste peintre, restaurateur-expert attaché aux Musées Impériaux par suite de concours.

M. Théodore Lejeune a fait une confusion regrettable qui nous force à supposer qu'il lit fort peu, puisqu'il ignore ce qu'un de nos plus spirituels chroniqueurs racontait dernièrement; il faut qu'il n'ait pas su qu'à la suite d'un excellent déjeuner donné par M. Edmont About, dans sa villa du bois de Boulogne, à certains artistes et hommes de lettres, ces messieurs avaient décidé, péremptoirement, que les douze tableaux soumis à leur expertise sont de beaux et bons Titiens. De là, le conseil donné par nous à M. Edmond About, d'en appeler à une décision plus sérieuse, qui n'émanât ni d'artistes ni d'hommes de lettres. N'était-il pas tout naturel alors, qu'abstraction faite de son titre incontesté d'artiste et d'hommes de lettres, M. Théodore Lejeune se trouvât désigné parmi ces *véritables* experts qui ont une réputation de savoir et de loyauté incontestable? En ceci, nous ne nous sommes souvenus que des sérieuses études et de l'expérience de M. Théodore Lejeune; nous n'avons vu que le juge, l'expert compétent. Et ce n'est pas nous qui viendrions jamais refuser le titre d'artiste à celui qui compte vingt années de pratique et de succès, qui a exposé à différents Salons, et qui, entre tous ses rivaux, a été choisi pour restaurer les peintures du dôme des Invalides et du palais de Fontainebleau. Nous lui refuserions bien moins encore le titre d'homme de lettres, après son excellent article que la Revue a publié sur les *Signatures des tableaux*, et ses appréciations d'œuvres d'art? Il est de ces littérateurs qui, comme le dit Montaigne, écrivent ce qu'ils ont vu et ce qu'ils savent.

J.-B. VIGNÉ.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

La Société libre des Beaux-Arts, dont les séances ont lieu deux fois par mois à l'Hôtel-de-Ville, prit naissance vers la fin de l'année 1830. Ses présidents ont été au nombre de seize, et parmi eux, on a vu MM. Rohault de Fleury et Hittorf, appelés deux fois au fauteuil. Depuis sept ans, la

présidence paraît s'être concentrée dans la personne de l'honorable M. Delaire, poëte et compositeur, dont la Revue des Beaux-Arts a eu souvent l'occasion d'apprécier les œuvres. Cette Société enregistre le mouvement de ses travaux, les discours de ses présidents, ses rapports, dans ses *Annales*, collection qui compte aujourd'hui 17 volumes in-8° avec planches, gravures et dessins [1]. C'est là qu'on peut suivre avec intérêt, avec fruit, ses développements, qu'on reconnaîtra qu'elle n'a cessé d'être une représentation fidèle et complète du monde artistique, de ce monde qui vit et se meut incessamment dans des labeurs glorieux et utiles.

Jusqu'à présent, la Revue des Beaux-Arts s'était bornée à reproduire les procès-verbaux des séances de cette Société, tels qu'ils lui étaient adressés; mais cette publicité a été quelquefois une superfétation en présence de ces *Annales*, recueillies et classées avec soin, et formant une collection non interrompue de documents précieux et authentiques mis à la disposition de tous. Il est peut-être une manière plus utile, plus efficace d'exprimer toutes nos sympathies pour la Société libre des Beaux-Arts, c'est de nous placer vis-à-vis d'elle dans toute l'indépendance de nos appréciations, en rendant un compte régulier de ses séances, de ses travaux, à notre point de vue, et de signaler ses progrès. Cette appréciation raisonnée, quelle qu'elle soit, doit être, selon nous, préférable à la publication d'un stérile procès-verbal. Telle est aussi la mission que nous nous sommes donnée aujourd'hui, et que nous prendrons à tâche de remplir suivant la mesure de nos moyens.

La Société libre des Beaux-Arts a tenu, le 15 décembre dernier, sous la présidence de M. Delaire, sa 604me séance, dans le local ordinaire de ses réunions. A l'ouverture de la séance, M. le président annonce la présence de MM. Edouard Créange, Chanson et Morain, peintres, nouvellement élus membres résidants. Il est à remarquer qu'il n'y a presque pas de réunions où il n'y ait réception de nouveaux membres ou demande d'admission. Trois nouveaux candidats, MM. A. Granger et Edmond Lambert, littérateurs, et M. Justin Lequien, sculpteur, ayant obtenu la majorité des suffrages, sont proclamés, dans cette séance, membres résidants. — M. Montmeylian est en même temps élu membre du Comité de rédaction de la Société, en remplacement de M. Henry de Sauclières, nommé membre correspondant.

1 Chez Johanneau, libraire, rue Baillet, 4. Prix du volume, 3 francs.

Il est donné lecture: 1° d'une lettre de M. Chappuis, secrétaire de la Société d'éducation de Lyon, informant qu'au mois de mai 1858, cette Société décernera un prix de 300 fr. à l'auteur du meilleur ouvrage sur ce sujet: *Des moyens à employer comme stimulants dans l'éducation publique et l'éducation privée;* et 2° d'une lettre de M. A. Gisors, le célèbre architecte restaurateur du palais de Catherine de Médicis, annonçant que le monument à la mémoire d'Eustache Lesueur est entièrement terminé. Il sera très-prochainement placé dans le jardin du Luxembourg, sur l'emplacement de l'ancien cloître des Chartreux. C'est aussi l'occasion de rappeler que c'est à l'initiative de la Société libre des Beaux-Arts qu'est due l'érection de ce monument.

Un numéro du journal l'*Art au dix-neuvième siècle*, adressé par M. Louis Schaal, graveur, qui désire qu'un article de lui inséré dans ce numéro soit l'ojbet d'un rapport, est renvoyé à MM. Moultat et Gendré, ainsi que la *Muse des familles* à M. P.-B. Fournier; l'*Univers musical*, à M. de Longpérier, et le *Bulletin de la Société de photographie*, à M. Charles Chevalier.

M. Dubouloz rend compte de la brochure de M. Louis Auvray, *Exposition des Beaux-Arts, Salon de* 1857, et fait preuve, dans ce consciencieux travail, de connaissances approfondies de l'art qu'il cultive lui-même avec succès, et d'une juste appréciation des œuvres d'artistes sérieux. M. Maillet lit un piquant rapport, au nom de M. Martin d'Angers, sur une valse intitulée *Louise*, par Mlle Sophie Allombert. — Ces deux travaux sont déposés aux archives.

La Société entend avec intérêt un rapport de M. Moultat sur un tableau de feu Pierre Lacroix, œuvre vraiment remarquable de ce membre de la Société, si vivement regretté par elle.

Félix PIGEORY.

Ordre du jour de la séance du 5 janvier 1858. — Demandes d'admission. — Vote sur des candidatures. — Troisième rapport de M. Gendré sur l'église Sainte-Clotilde de Paris. Rapport de M. Charles Fournier sur l'*Annuaire de l'Athénée des Arts*. — Idem de M. Montmeylian sur la *Revue de l'art chrétien*. — Idem de M. Moultat sur le journal l'*Art au dix-neuvième siècle*. — Nomination d'une commission pour l'examen des objets d'art exposés hôtel Talard.

M. le secrétaire général de la Société libre des Beaux-Arts nous adresse un travail des plus intéressants de M. Montmeylian, membre de cette Société. Nous sommes heureux de le reproduire

dans nos colonnes, certain qu'il sera lu avec plaisir.

Voici ce travail :

DE L'OUVRAGE DE L'ABBÉ CORBLET, INTITULÉ NOTICE HISTORIQUE ET LITURGIQUE SUR LES CLOCHES.

S'il est vrai que les idées regardées comme neuves ne soient simplement que des idées retrouvées, et qu'il n'y ait en définitive rien de nouveau sous le soleil, convient-il, comme cela se fait généralement, de chercher à toute chose une origine égyptienne ou chinoise? D'après le père Kircher, ce serait à ces peuples qu'il faudrait attribuer l'invention ou l'idée première de la cloche : M. l'abbé Corblet, au contraire, nous affirme péremptoirement « qu'il est certain que « jusqu'au dix-huitième siècle les Égyptiens n'ont eu « que des cloches en bois. » Il me semble impossible de reconnaître là une ressemblance quelconque avec ce son grave et majestueux destiné à rappeler Dieu et la prière.

Tout fait supposer que la cloche doit sa naissance à la clochette ou sonnette, et que celle-ci remonte, sinon aux Egyptiens, du moins à des temps très-reculés. « Le « grand-prêtre Aaron portait des sonnettes au bas de « sa robe ; mais, ajoute l'auteur, elles devaient être « fort petites, puisque saint Clément d'Alexandrie « nous dit qu'il y en avait autant que de jours dans « l'année. »

L'empereur Auguste en fait placer un grand nombre sur le faîte d'un temple dédié à Jupiter Capitolin. Enfin les chrétiens d'Orient donnèrent le signal de leurs assemblées, en frappant des plaques de métal ou de bois avec des baguettes ou des marteaux. Il n'y eut alors qu'un pas à faire, et, sous le règne de Constantin, la Campanie commença à fondre des cloches de grande dimension. Cette industrie prit un développement considérable ; il n'y eut plus de monastère ni d'église sans cloches et clochettes de tous les timbres.

Au moyen âge, rois, princes, cardinaux et évêques tinrent à honneur de graver sur elles leurs armoiries et leurs noms : les cloches eurent ainsi de riches parrains, dont les offrandes en argent augmentèrent la valeur du métal employé à leur confection. « Long- « temps cette addition d'argent dans le métal en fu- « sion fut regardée comme nécessaire à la sonorité de « la cloche. » M l'abbé Corblet tire de la *Science pour tous* une révélation très-curieuse sur la destination imprévue que recevaient ces offrandes.

Le parrain et les dames de l'endroit venaient en personne jeter dans une ouverture ménagée à la partie supérieure du haut-fourneau le métal précieux dont ils faisaient hommage à la cloche, mais le fondeur calculait cette ouverture de telle sorte, que tout tombait dans le foyer, et de là dans le cendrier ; puis, quand la cloche était coulée, il recueillait pour son compte les présents enfouis sous la cendre et destinés à donner au son de la cloche une ampleur que chacun était libre d'attribuer à sa libéralité.

Arrivé à la description du baptême des cloches, l'auteur subit l'influence qu'exercent les cérémonies imposantes du culte catholique, où tout est symbole, tout est calculé, tout est fait en vue de la gloire de Dieu. Il nous traduit les psaumes chantés en cette occasion : « Le roi-prophète, dit-il, s'adresse à tous les « éléments de la nature pour qu'ils célèbrent par leurs « louanges celui qui a exalté la puissance de son peu- « ple ; la terre et les cieux, les astres et les vents, les « montagnes et les collines, les fleuves et les oiseaux « sont conviés à prendre part à ce concert unanime. »

Au milieu de ces chants, la cloche subit plusieurs ablutions et les onctions du Saint-Chrême, puis, la nouvelle baptisée reçoit les nuages d'encens qui brûle dans des cassolettes, seule véritable et antique manière d'encenser. L'officiant, après lui avoir imposé les noms donnés par la marraine, la frappe de trois coups de baguette, le parrain et la marraine en font autant, et, par cette opération, ils *donnent la parole* à la cloche qui, désormais, *parlera* au nom de l'Eglise. On la dérobe ensuite à une curiosité sans doute indiscrète, en l'habillant de magnifiques étoffes de soie (présent du parrain), qui, plus tard, serviront à faire des vêtements sacerdotaux.

L'auteur fait remarquer ici que « diverses prières « de la bénédiction attribuent aux cloches la puissance « de conjurer les orages. » Tandis que, tout au contraire, la science moderne prétend que « l'ébranlement « de l'air causé par la vibration de ces vastes corps « sonores, peut provoquer la chute de la foudre. »

Il nous apprend aussi qu'un savant allemand a affirmé qu'en l'espace de 33 ans le tonnerre est tombé sur 386 clochers, et que 120 sonneurs ont été tués ; les Allemands, ajoute-t-il, sont bien capables de mettre de l'imagination jusque dans la statistique.

C'est plutôt des orages de l'âme qu'il est question dans les prières ; au reste, cette erreur, loin d'appartenir au moyen âge, a été faite de nos jours. Au moyen âge, en effet, « ce n'était que par de rares tintements « qui, par conséquent, n'offraient aucun péril, que « l'on conviait les fidèles, pendant l'orage, à élever « leurs prières vers celui qui peut, à son gré, déchaî- « ner ou calmer les tempêtes. »

Nous venons de décrire assez longuement le baptême d'une cloche catholique et romaine, celui d'une cloche protestante sera beaucoup plus court, car l'Angleterre agit, en pareille circonstance, assez lestement. Je ne doute pas, malgré cela, que la cérémonie ne plaise aux paroissiens, et particulièrement aux sonneurs. On renverse la cloche, on y met sucre et eau-de-vie, et l'on fait flamber un punch dont chacun peut prendre sa part.

Au sujet d'une ancienne cloche de la cathédrale de Rouen, appelée la Rigault, du nom de son donateur, nous rencontrons un proverbe qui prouve que, même en France, les cloches sont le motif d'amples libations.

Ecoutons M. l'abbé Corblet : « Comme les sonneurs « avaient beaucoup de peine à mettre cette cloche en « branle, ils tâchaient de réparer leurs forces épuisées « en se rafraîchissant largement ; c'est ce qu'ils appe- « laient *boire à tire la Rigault*. »

Je ne puis vous répéter ici toutes les inscriptions gravées sur des cloches et recueillies dans la notice ; l'auteur les accuse d'être en général trop verbeuses, ce qui prouve que de toute manière il est dans la nature de la cloche d'être bavarde. Voici celle gravée sur le bourdon de Notre-Dame, le seul qui, dans Paris, ait échappé à la fonderie révolutionnaire, grâce, m'a-t-on dit, à l'énergie que montra en cette circonstance le père d'un des membres de notre Société, M. Peyron.

Laudo Deum verum, plebem voco, congrego clerum.
Defunctos ploro, *pestem fugo*, festa decoro.

En voici une autre.

Funera plango, *fulmina frango*, sabata signo,
Excitos lentos, *dissipo ventos*, paco cruentos.

Remarquons, en passant, toutes ces injures à la science moderne.

Pestem fugo. — Fulmina frango. — Dissipo ventos.

J'aime bien mieux ces deux vers, pris dans un auteur ancien, ils expriment simplement un des meilleurs effets produits par le tintement de la cloche.

Nos clochers sont meublez de cloches résonnantes
Pour resveiller à Dieu nos âmes sommeillantes.

Qu'il est triste de penser que 93 fit des canons de presque toutes ces antiques cloches, qui resveillaient si bien à Dieu les âmes endormies. On en fit aussi des médailles, portant cette inscription due à quelque poëte sans-culotte.

Monument de vanité,
Détruit pour l'utilité,
L'an II de la liberté.

Les cloches ne furent pas exclusivement destinées à un usage religieux, elles convoquaient dans un grand nombre de villes les électeurs qui devaient nommer les maires et eschevins, et comme ces fonctions conféraient la noblesse, ceux qui en étaient investis étaient appelés gentilshommes de la cloche.

Lisons maintenant les autres destinations indiquées par M. l'abbé Corblet. — « Depuis de longues années, « la cloche monastique du mont Saint-Bernard sert de « guide au voyageur égaré au milieu des neiges, elle « lui rend l'espérance qui l'abandonnait et lui fait « chasser le perfide sommeil qui l'engourdissait. » — « Avant l'invention des phares, les cloches servaient « de guide aux marins. » — « Pendant les guerres d'I- « talie, au moyen âge, on traînait les cloches sur des « chariots jusque dans les champs, elles remplaçaient « le son du tambour pour la marche des troupes et « donnaient le signal de la prière commune et de la « messe militaire. » — « La cloche de l'Hôtel-de-Ville « de Paris sonnait trois jours et trois nuits pour la « naissance d'un dauphin ou d'un héritier présomptif. »

Est-il besoin de rappeler ici le glas funèbre et le tocsin, signal d'alarme.

Il paraît qu'en Angleterre, vers l'année 1813 du moins, les cloches se prêtaient à l'excentricité de quelques individus. « Un certain Thomas Nash, dit le « *Quarterly Review*, légua une rente de 50 livres ster- « ling aux sonneurs de l'Abbaye de Bath, à la condition « que le 14 mai de chaque année, jour anniversaire « de son mariage, ils sonneraient sur toutes les clo- « ches, avec les battants assourdis, diverses variations « solennelles et lugubres ; et aussi, qu'à l'anniversaire « de son décès, ils sonneraient un triple carillon à « battants libres en exécutant toutes sortes de varia- « tions joyeuses, en mémoire de son heureuse déli- « vrance du régime domestique sous lequel il avait « traîné sa misérable existence. »

Une anecdote, assez peu vraisemblable du reste, prétend qu'elles furent un instrument de supplice entre les mains des Maures d'Espagne. Quand ils s'emparèrent de Saint-Jacques-de-Compostelle, ils en auraient fait transporter les cloches à Cordoue sur les épaules des prisonniers chrétiens, pendant un trajet de 174 lieues. « Mais lorsque Ferdinand-le-Catholique se fut « rendu maître de Cordoue, il usa de représailles en « faisant reporter les cloches à Saint-Jacques-de-Com- « postelle sur les épaules des prisonniers musulmans. »

Puisque nous sommes en plein dans les légendes, racontons encore celle qui se rattache à la cloche de Villila (Espagne). Un ange fut son parrain, un personnage mystérieux, on dit même le Juif-Errant, jeta dans le métal en fusion une des pièces d'argent données à Judas Iscariote comme prix de la vente de Jésus-Christ. Ce qui prouve qu'en dehors de ses ressources connues, le Juif-Errant a su faire quelques petites économies. Cette cloche ensorcelée sonnait toute seule à la mort de chaque roi d'Aragon.

A une époque tout à fait moderne, on inventa les carillons. Ici les battants sont mobiles et mus par la main ou par un mécanisme de pédales ; on peut ainsi exécuter différents airs appropriés, dont l'effet est des plus saisissants. Malmédy, dans les Ardennes, possède un carillon mu par un cylindre à pointes, comme dans les orgues de Barbarie.

Plusieurs carillonneurs sont devenus célèbres par leur talent. L'un d'eux, Pulthof, quoique aveugle, étonna le docteur Burney, en exécutant à coups de poings des morceaux qui offraient des difficultés de doigté sur le clavecin même.

Il ne me reste plus qu'à parler de deux cloches pour lesquelles l'auteur est justement pénétré d'un véritable respect : celle de Diemeringen et celle appartenant à M. G. Morel, de Lyon.

M. G. Morel a fondu sa cloche avec un véritable amour artistique, et il la garde « comme ces anciens « peintres qui, résistant aux offres les plus séduisantes, « gardaient pour eux leurs tableaux de prédilection. »

Nous ne pouvons en décrire la décoration, qui nous a paru fort belle. « C'est, dit l'auteur, une véritable « œuvre d'art comme instrument de percussion et « comme composition iconographique. Des juges com- « pétents la considèrent comme le problème résolu du « plus beau son obtenu avec le moins de métal pos- « sible. » Elle ne pèse, en effet, que 1,700 kilog. Celle de Diemeringen en pèse seulement 315 ; elle est très-simple d'ornementation, et offre, dans ses inscriptions, un mélange de grec, d'hébreu et de latin.

Une troisième cloche attire l'attention par sa forme originale ; elle est carrée, et toute faite en plaques de tôles rivées entre elles. Elle n'a, du reste, de valeur que comme relique, et c'est à ce titre qu'on la conserve à Noyon. Sainte Godeberte s'en servit autrefois pour convoquer ses religieuses aux exercices de la communauté. Quant au son qu'elle produit, on peut en juger sans l'entendre, et, suivant l'expression d'un auteur ancien, il est « rauque à merveille. »

Il n'est pas sans utilité d'attirer un moment l'attention sur le système suivi par les fondeurs de nos jours. Ne pouvant mettre les cloches qu'ils fondent d'accord avec les anciennes cloches, ils préfèrent refondre celles-ci, et les conseils de fabrique, guidés par une économie mal entendue, se prêtent à ce vandalisme.

M. l'abbé Corblet proteste contre cette barbarie ; il dit que les véritables fondeurs, ceux qui méritent vraiment ce nom, ne manquent jamais les accords et que c'est à eux seuls qu'il faut et qu'on doit recourir.

Assurément M. G. Morel de Lyon doit être un de ceux-là, et si l'auteur peut se faire écouter dans sa croisade contre les refondeurs de cloches, on pourra dire de sa Notice qu'elle a été aussi utile qu'elle nous a semblé intéressante.

L. MONTMEYLIAN.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Comme beaucoup d'utiles institutions, le Comité central des artistes s'est fondé en 1848, au

milieu des orages politiques, et cette association, qui n'a eu que des pensées généreuses, qui n'a rendu que des services, a heureusement survécu aux événements. Elle eut d'abord pour président M. Thévenin, peintre d'histoire, qui fut maintenu dans ses fonctions jusqu'à sa mort. Depuis, le fauteuil de la présidence a été successivement occupé par deux autres peintres, MM. Colin et Galimard, puis par messieurs van Tenac, Siméon Chaumier et Paul Chareau, hommes de lettres. M. Chareau, connu par de charmantes poésies, préside aujourd'hui les séances du Comité central. Le but de cette association fut, dès l'origine, de propager le goût des Beaux-Arts et de chercher à s'éclairer par l'examen et la discussion; plus tard, elle s'occupa d'une manière spéciale de la régénération de l'art religieux; aujourd'hui, le but qu'elle poursuit avec zèle et dévouement est de faciliter l'entrée de la carrière aux jeunes littérateurs, aux jeunes artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, dont le Comité reconnaît les aptitudes. Noble et utile mission, bien faite pour éveiller les sympathies de tous les amis des lettres et des arts, et que la Revue s'efforcera de seconder autant qu'il est en son pouvoir, en cherchant à donner le plus de publicité possible aux réunions et aux travaux du Comité central des artistes.

Le Comité central des artistes a tenu sa 258me séance, le 18 décembre dernier, dans le local ordinaire de ses réunions, à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. Paul Chareau. Le Comité devant, à la fin de chaque année, aux termes de ses statuts, renouveler intégralement son bureau, cette séance a été presque entièrement consacrée aux élections prescrites par le règlement. Voici la nouvelle composition du bureau pour l'année 1858 :

Président : M. Paul Chareau, réélu. — Vice-présidents : M. Hulot, graveur-adjoint des monnaies, et M. Valat, homme de lettres. — Secrétaire-général : M. Bréviaire, graveur.—Secrétaire-administrateur : M. Louis Auvray, statuaire. — Secrétaires-adjoints : MM. Louis Rey, Faiex et Domâtre, hommes de lettres. — Trésorier perpétuel : M. Minet, dessinateur. — Archiviste : M. Pauly, homme de lettres. — Archiviste-adjoint : M. Cros. — Administrateurs : MM. Lescuyer, Dorianges, Darjou, Charpin et Guilletat.

Aucun fait important n'a été signalé dans cette séance, si ce n'est la nomination et réception de M. Poncet, présenté par MM. Lescuyer et Paul Chareau; — la demande de M. Alexandre, artiste industriel, qui réclame pour ses œuvres la publicité dont dispose le Comité; — puis, l'offre de deux exemplaires de l'*Almanach musical*, de M. Houssiaux, et d'une *Valse pour piano*, de Mlle Sophie Allombert.

Félix PIGEORY.

Ordre du jour du vendredi 8 janvier 1858.— Installation des membres du bureau. — Discours du président. — Suite de la discussion des statuts.

M. le secrétaire-adjoint du Comité nous adresse un rapport de M. Louis Auvray sur le buste du graveur Miger. Nous reproduisons ce rapport avec empressement, puisqu'il s'agit de faire connaître l'œuvre d'un jeune artiste.

RAPPORT SUR LE BUSTE DU GRAVEUR MIGER.

Un jeune sculpteur, M. Sanson, a demandé au Comité central de vouloir bien nommer une commission pour examiner le buste du graveur Miger, qu'il a modelé pour la ville de Nemours. Désigné comme rapporteur de cette commission, je viens exprimer très-succinctement son opinion et formuler ses conclusions.

En général, on ne tient pas assez compte de la différence qu'il y a de modeler un buste d'après nature, ou de le créer sur des renseignements souvent très-vagues, d'après une gravure, une peinture, un dessin plus ou moins mauvais. La chose n'est cependant pas la même; il faut n'avoir jamais tenu un ébauchoir pour ne pas réussir un buste d'après nature, tandis que plus d'un artiste en renom a échoué en voulant reconstituer un portrait sur de simples documents. Il faut donc louer M. Sanson d'avoir su triompher de cette difficulté.

Le buste de Miger, exécuté d'après une peinture du temps, a été jugé ressemblant, copié fidèlement, trop fidèlement peut-être dans certaines parties. Le masque nous a paru bien modelé ; la chevelure, cette partie si difficile de la statuaire, a été traitée avec assez d'intelligence par l'artiste; mais l'agencement des vêtements manque un peu de goût, et réclame une exécution plus large et plus vraie en même temps.

Ces légers défauts, que la commission a signalés à M. Sanson, pourront être corrigés par l'artiste avant la reproduction en marbre, si, comme nous le souhaitons, il en obtient la commande, et, afin de l'y aider, nous demanderons au Comité de faire pour ce jeune sculpteur ce qu'il a fait déjà pour un jeune peintre, pour M. Moulinet, nous lui demanderons de joindre sa recommandation à celle du professeur de M. Sanson, d'ajouter sur la demande une apostille à celle de M. Jouffroy, membre de l'Institut, car nous n'avons pas oublié que le Comité central des artistes a surtout pour mission d'encourager par ses con-

seils, de favoriser par l'influence de ses relations et de ses moyens de publicité, les débuts des jeunes artistes qu'il juge dignes de son intérêt.

LOUIS AUVRAY, *statuaire.*

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE DE L'ODÉON. *Le Rocher de Sisyphe*, drame en cinq actes et en prose, par M. Didier. — THÉATRE DU GYMNASE. *Un Gendre en surveillance*, par MM. Marc-Michel et Labiche; *Un petit bout d'oreille*, par M. Léon Gozlan. — THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. *Les Vaches landaises*, par MM. Delacour et Lambert Thiboust. — THÉATRE DES VARIÉTÉS. *Ohé! les petits agneaux!* par MM. Cogniard et Clairville.—THÉATRE-ITALIEN.

Le Rocher de Sisyphe! voilà un titre mythologique, mais la pièce est moderne, tout ce qu'il y a de plus moderne; il n'y a personne qui n'ait à rouler sa pierre ici-bas, et ce titre pourrait s'appliquer à un grand nombre de cas de la vie humaine. Que de labeurs, que de travaux sans cesse recommencés! On se croit au bout de ses peines, on s'apprête à respirer, et le fardeau retombe lourdement au bas du rocher! Peintres, poëtes, musiciens, connaissent ce rocher-là; leur vie, en général, se passe dans une lutte perpétuelle avec l'idéal, ou bien avec les obstacles qu'on rencontre dans la nature ou dans la société. L'auteur du drame de l'Odéon s'est borné à peindre une situation exceptionnelle et douloureuse, celle d'un homme qui s'est lié au sort d'une femme dont le passé n'est pas exempt de fautes, et essaie en vain d'attirer sur elle la considération du monde, de couvrir, en un mot, d'un pavillon honorable une marchandise avariée. C'est une idée assurément très-dramatique, et il devait en résulter un drame intéressant. M. Didier, avec une expérience assez rare pour un débutant, a tiré cinq actes de ce sujet. Il a pris une jeune Polonaise, orpheline abandonnée après le sac du château de ses pères, et élevée par les soins d'un prince russe, qu'elle récompense de son amour. Lorsque l'âge d'aimer est venu pour elle, malheureusement la Polonaise ne s'en tient pas à son bienfaiteur; elle se laisse enlever par le secrétaire du prince, un intrigant, un ambitieux de bas étage, qui ne tarde pas à lui faire comprendre l'étendue de sa faiblesse. Elle a honte d'elle-même, elle veut en finir avec la vie; elle se précipite comme Sapho dans les flots; mais un galant homme qui sait nager la sauve et se prend à l'adorer comme un fou. Elle cède encore à ce sentiment; car elle ressemble un peu à la fiancée du roi de Garbe, elle ne sait pas résister aux événements. La fatalité la fait passer de mains en mains; qu'on se rassure, néanmoins, ce sera son dernier amour. Le noble marquis de Castel-Gontier, homme politique, à la veille d'être ministre, commet l'imprudence de l'épouser et tente sa réhabilitation Il échoue dans cette œuvre généreuse, mais impossible. Il se retrouve en contact avec les hommes du passé, lui l'homme du présent, qui n'est pas sûr d'être l'homme de l'avenir. Cette position est insoutenable. Heureusement un méchant paysan met le feu à son château; les deux époux périssent dans l'incendie. Fechter et Mlle Thuilier ont, à force de passion, donné de la vraisemblance à cette histoire et fait verser beaucoup de larmes; Tisserand, Clarence et Barré ont contribué au succès.

Le Gymnase a demandé à MM. Marc-Michel et Labiche un joyeux vaudeville pour la rentrée de Numa, l'excellent artiste; ces messieurs lui ont donné un gendre à surveiller; et quel surveillant que ce beau-père! Dès six heures du matin, il fait lever son gendre pour lui reprocher de rendre sa fille malheureuse par ses infidélités, lorsque ce gendre est le mari le plus fidèle des douze arrondissements, un mari qui ne met jamais le pied dans le treizième. Numa est très-amusant dans ce rôle, un peu forcé, peut-être; mais le théâtre a toujours eu le droit d'exagérer les caractères.

M. Gozlan, dans une ingénieuse comédie, a montré un mari non moins surveillé, mais avec plus de raison. Il y a là une belle-sœur qui a en horreur tous les maris, mais qui, par bonhenr, se laisse prendre à l'amour, pour le repos de son beau-frère. Tout cela est conté par quelqu'un qui conte bien, un des plus spirituels conteurs de notre époque, avec beaucoup de vivacité et d'entrain, et on reconnaît partout M. Gozlan.

Au théâtre du Palais-Royal, *les Vaches landaises*, et pas de vaches; aux Variétés, *Ohé! les Petits Agneaux!* et pas d'agneaux, mais, en revanche, une vache. Combien les titres sont trompeurs! Mais les affiches promettent le plaisir, et en cela elles ne trompent pas. Au Palais-Royal, la parodie de tout ce que l'année a produit de curieux, avec Hyacinthe, Grassot, Brasseur, Gil Pérès; au théâtre des Variétés, même parodie, avec Leclerc, Lassagne, Ambroise, Henry, Thierry, et, de toutes parts, de jolies femmes. Là, Mlle Cico triomphe en Margot ou en tambour-major, Mme Octave étincelle en comète, Mlle Aline Duval se livre aux imitations; ici, la piquante Alphonsine, qui est en train de devenir comédienne; Mlle Scriwaneck, qui n'a rien à envier de ce côté, et une foule de charmantes actrices. Tout cela danse, chante, se trémousse, s'habille et se déshabille en public, au grand contentement des spectateurs. Demander de la raison à ces revues, ce serait folie; il faut les accepter comme elles sont, et *Vaches landaises* ou *Petits Agneaux*, il faut les confondre comme moi dans la même admiration, quoique le mot soit bien fort; mais les auteurs et les directeurs nous le pardonneront aisément, même en n'y croyant pas. J'aurais peut-être dû garder mon admiration pour les décors: c'est à rendre l'Opéra jaloux.

On annonce au Théâtre-Italien l'engagement d'un nouveau ténor, M. Graziani, frère du baryton. Quelle meilleure garantie que celle-là? Nous n'avons pas entendu Mme de Wilhorst, et nous n'avons, par conséquent, rien à dire de son talent. Lorsque nous nous disposions à l'entendre, nous nous sommes trouvé en face d'*Il Barbiere*. Il y avait eu changement de spectacle; mais nous n'avons pas eu à regretter notre souci. Quelle charmante Rosine que Mme Nantier-Didiée.. Il est impossible de jouer ce rôle avec plus de distinction et d'esprit. Mario est le plus aimable Almaviva du monde, et Zucchini remplit à merveille le rôle de Bartholo. On a repris *l'Italienne à Alger*, un des plus mélodieux chefs-d'œuvre de Rossini. Heureux théâtre, théâtre unique, qui ne compte que des chefs-d'œuvre dans son répertoire!

Voici les Albums, ces fleurs de l'hiver. Il en est sorti de magnifiques de la maison Heugel, l'Album de Strauss, l'Album Thys, l'Album Godefroy, l'Album Abadie, les fanfares de Léon Bertrand, et surtout les romances de Nadaud, poëte et musicien, à qui nous consacrerons un article particulier.

HIPPOLYTE LUCAS.

ÉCOLE IMPÉRIALE DE DESSIN

DIRIGÉE

PAR ROSA BONHEUR.

L'École impériale gratuite de dessin pour les jeunes personnes, fut fondée, dans les premières années de ce siècle, par M. et Mme Frère-Montizon, artistes peu connus dans le monde des arts, mais qui parvinrent à intéresser le gouvernement au succès d'une spéculation particulière ayant un but d'utilité publique. Leur programme, à cette époque, devait attirer l'attention. A l'exemple de ce qui s'était fait pour les garçons dans l'établissement fondé par Bachelier, ils offraient aux filles d'artisans, de manufacturiers, les moyens d'étudier et d'apprendre les éléments du dessin.

En 1813, la préfecture de la Seine accorda au couple professeur une maison située dans le faubourg Saint-Germain. M. Frère-Montizon mourut au commencement de l'année 1842; Mme Frère-Montizon, en 1845, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Dans ses dernières années, la fondatrice avait adjoint à ses travaux ses filles, Mlles Justine et Flore Montizon. Toutes deux furent maintenues dans leurs fonctions de directrice et de professeur.

Pendant longtemps les devoirs imposés à ces deux titres ne furent pas difficiles à remplir. Il n'y avait cours que trois fois par semaine. Ce n'est qu'à dater de 1829 que leurs classes furent ouvertes tous les jours, excepté le samedi, le dimanche et les jours fériés.

Les différents gouvernements qui se sont succédé en France, ont pris un intérêt plus ou moins vif à cette école. Peut-être ne s'en occupèrent-ils pas autant qu'ils auraient dû le faire. On lui avait accordé la jouissance de la maison qu'elle occupe rue de Touraine-Saint-Germain, — aujourd'hui rue Dupuytren, — et, plus tard, comme cette maison appartenait aux hospices, le ministère de l'intérieur en paya les loyers, subvention qui est continuée par le ministre d'État et de la maison de l'Empereur, dans les attributions duquel l'École impériale gratuite de dessin est actuellement placée.

En lui accordant une protection particulière à titre d'établissement public, on finit cependant par sentir la nécessité de s'occuper, sinon de son administration intérieure qui était d'une médiocre importance, au moins de la direction qu'il convenait de donner aux études.

Le 3 octobre 1828, une Commission de surveillance, composée de MM. Garnier, David (d'Angers) et Boucher-Desnoyers, membres de l'Académie des Beaux-Arts, fut chargée de « réorganiser l'École, de « réviser les règlements, de fixer les dé- « penses, de régler l'administration, de « surveiller l'emploi des fonds, de *juger* « *les concours.* » Cette dernière condition du programme était, assurément, la plus sérieuse, le budget de l'École ne s'élevant guère qu'à la somme de neuf à dix mille francs.

La Commission de surveillance, qui ne paraît pas avoir beaucoup usé de son pouvoir, fonctionna jusqu'en 1843. Le 10 avril de cette année, les conseils particuliers d'administration institués auprès des écoles de dessin de garçons et de jeunes filles de Paris, furent supprimés et remplacés par une Commission composée de MM. Vitet, Lenormant, Desmousseaux de Givré, Cavé, Cortot, David (d'Angers), Achille Leclerc, Heim, Gatteaux, Mérimée et Texier.

Cette commission prit le titre de *Commission de surveillance des Écoles de dessin.* Suivant les termes de l'arrêté ministériel, elle devait « être consultée sur toutes « les questions intéressant l'organisation « et la direction desdits établissements, la « rédaction et l'exécution des règlements, « la nomination des professeurs, les pro- « grammes des études, les comptes et « les budgets de chaque exercice. » C'est à elle que l'on doit la rédaction du règlement, qui fut imprimé en 1844, règlement qui, nous le croyons, est encore la Charte de l'École.

Nous en extrairons les principaux articles, les plus intéressants pour les familles et les élèves.

« Nulle élève ne peut être admise si elle n'a, préalablement, justifié de sa qualité de Française et présenté un certificat de vaccine.

« Pour être admise à l'École, il faut être âgée de plus de dix ans et de moins de quinze.

« Les élèves sont présentées par leurs parents, répondants ou chefs d'atelier.

« Elles doivent savoir lire et écrire.

« Les élèves de tout âge ne forment qu'une catégorie qui sera divisée en cinq classes.

« En entrant à l'École, les élèves doivent être munies des instruments nécessaires à leurs études.

« Toutes les élèves sont inscrites sur un registre matricule tenu par la directrice.

« Elles sont tenues de suivre le cours pour lequel elles ont été inscrites et ne peuvent en suivre un autre sans l'autorisation de la Directrice. »

La distribution des travaux était établie d'une façon très-intelligente. Il ne faut pas perdre de vue que l'École gratuite de dessin pour les jeunes filles n'a point pour but de former des artistes, de développer des instincts qui, plus tard, ne trouveraient pas d'aliments pour se satisfaire, mais bien de procurer une éducation élémentaire et sérieuse, à quelques membres d'une partie très-intéressante de la société. Ce qu'on doit exiger d'elles, c'est qu'en quittant les classes, les élèves soient aptes à prendre une profession, un état, sans être obligées de se livrer, en même temps, à d'autres études d'art.

Les applications de l'éducation élémentaire reçue dans un semblable établissement sont nombreuses. La bijouterie, la gravure sur bijoux, l'art d'émailler, de monter les pierres, la confection de petits meubles de fantaisie, le brunissage, la mise en couleur sur métaux, la broderie au métier, la passementerie, la tapisserie, la broderie à l'aiguille, le dessin des broderies sont des occupations qui conviennent essentiellement aux femmes.

Il faut, seulement, pour leur éviter de consumer de longues années dans un apprentissage imparfait, qu'elles possèdent l'art du dessin avec la connaissance et l'expérience de ses applications Ces connaissances sont également nécessaires pour ce qui se rapporte à la décoration, à la peinture sur porcelaine, aux papiers peints. Le commerce de la librairie peut

aussi offrir aux femmes des occupations et un état lucratif. On en a vu, et on en voit encore, se livrer avec succès à la gravure des planches d'histoire naturelle, au dessin des planches de botanique, à la mise en couleur des fleurs, des minéraux, des insectes, etc., etc. Sous tous ces rapports, l'Ecole gratuite de dessin pour les jeunes filles, sans sortir de la voie qui lui a été tracée, peut rendre de très-grands services.

En 1848, alors que tant de positions étaient ébranlées ou enviées, la modeste direction de l'École fut sollicitée avec autant d'ardeur que la place la plus importante. Les concurrents étaient nombreux. Un peintre, peu connu personnellement, mais qui était le père d'une artiste déjà célèbre, l'emporta sur eux tous. M. Raymond Bonheur fut nommé par M. Recurt à la place de mesdemoiselles Frère-Montizon, dont la retraite forcée fut adoucie par les bienfaits du Gouvernement.

La direction de M. Raymond Bonheur a été courte. Nommé le 23 juin 1848, il mourut le 23 mars 1849. Sa fille, mademoiselle Rosa Bonheur lui succéda. Un arrêté ministériel, signé par M. Léon Faucher, lui conféra les fonctions de directrice-professeur, le 27 mars 1849.

On a fait cette remarque, — assez curieuse en effet,—que dans l'espace de près de soixante années, la direction de l'Ecole avait appartenu aux membres de deux seules familles.

Aujourd'hui, cette institution compte parmi les plus utiles établissements de la capitale, et ce qui doit rassurer complétement sur son avenir, c'est que l'habile artiste qui la dirige a parfaitement compris sa mission.

Pour elle, l'Ecole impériale gratuite de dessin pour les jeunes filles, n'est qu'un asile ouvert à de jeunes et laborieuses intelligences désireuses d'étudier, d'apprendre les éléments de l'art, afin de les appliquer à l'industrie.

CH. D'ARGÉ.

LES

PETITS PEINTRES CONTEMPORAINS.

CHAPITRE Ier.

Les petits peintres ne sont point ceux qui, le cœur plein d'espérance et de volonté, se sont aventurés, hier seulement, sur le grand chemin de l'art. Ceux-là sont les peintres petits.

Sur mille de ces courageux chercheurs, Dieu seul sait combien arriveront au but, combien renonceront à moitié route et même avant. Combien resteront, hâves et épuisés, sur le bord du chemin, sans compter ceux qui, comme le petit *Chaperon-Rouge*, iront, leur galette sous le bras, chercher des noisettes et trouver autre chose. Que le destin les accompagne, nous n'avons pas affaire à eux.

Ne prenez pas non plus pour des *petits peintres*, ces pauvres résignés qui, après avoir cherché pendant vingt ans à inspirer un caprice à la renommée, se sont regardés des pieds à la tête, en comprenant que tout était fini. Laissons-les, calmes et silencieux, vivre de leurs tableaux, puisqu'ils ne peuvent vivre de leur talent.

Mais si, lorsqu'une grande œuvre apparaît, lorsqu'un génie vient à surgir, ces braves gens viennent grouiller et crier autour de l'œuvre ou de l'homme, ce jour-là, ne vous gênez pas, ne laissez pas une minute ces artisans se croire des artistes, renvoyez-les à l'établi.

Les petits peintres ne sont pas ceux... Mais à quoi bon dire ceux qui ne sont point des *petits peintres*, mieux vaut, tout de suite, parler de ceux qui ont mérité ce titre, et qui font des efforts inouïs pour l'illustrer à leur manière.

Le petit peintre est celui qui se croit grand et qui ne cesse de s'entretenir dans cette douce erreur.

A Paris, à Rome, à Londres, dans l'univers entier, *les petits peintres* fourmillent; Paris seul en pourrait offrir des centaines, ce qui nous dispensera d'aller chercher à l'étranger ce produit, du reste peu demandé.

Prenons le premier au hasard, sans choisir, par exemple:

HERCULE ROLZ.

Hercule Rolz signe H. Rolz, afin qu'on suppose qu'il se nomme Henry ou Hippolyte; Hercule étant ridicule. Ceci est la première petitesse de ce grand esprit.

Agé de quarante-cinq ans, Rolz en paraît trente-huit au plus; taillé comme un carabinier, il a entendu dire qu'il est bel homme, et il le croit avec la modestie qui est l'apanage du vrai mérite. Son visage, dont les traits sont irréguliers, ne

porte ni l'empreinte du génie, ni les marques de la tristesse. Ces passions ne l'ont point creusé, les vices ne l'ont point ridé. Pourtant, l'expression en est triste lorsque la bouche parle, lugubre lorsqu'elle rit. Sur cette figure crispée, on peut lire couramment un sentiment permanent de révolte, tout y est âcre et insensé; mais rien n'y est sublimement audacieux. La tête de Rolz est la charge de celle de *Méphisto*. L'une caractérise la révolte de l'orgueil, l'autre représente la révolte de la vanité.

Hercule Rolz a été l'enfant gâté de toutes les bonnes chances, de tous les heureux hasards. Doué d'une conviction intime de supériorité, il lui est arrivé de s'imposer pendant cinq minutes à des esprits supérieurs. A un homme d'une valeur réelle, ces cinq minutes, cent fois répétées dans sa vie, eussent été plus que suffisantes pour harponner la réputation. Rolz les a employées à maugréer contre l'humanité et ses institutions, quoique, dans le fond de son cœur, il ait horreur des idées subversives.

Pendant longtemps, il eût été impossible de classer Rolz parmi *les petits peintres*. Il n'était pas plus peintre qu'autre chose. Encore aujourd'hui, nouveau Protée, il a la prétention de tout savoir et de tout faire; cependant, comme il a arboré le drapeau de l'art sur le toit de son atelier de peinture, il nous appartient de droit.

Avant de le juger, nous allons, si vous le voulez bien, lui faire une visite. Comme il est homme du monde, il nous recevra bien, à moins, toutefois, qu'il soit dans un de ces jours où sa palette est chargée de noir.

Son atelier, comme vous voyez, laisse un peu à désirer sous le rapport de l'architecture. Si je fais cette remarque qui ne prouve rien, c'est que j'ai mes raisons, vous allez voir.

Moi. — Monsieur Rolz, permettez-moi de vous présenter un de mes amis, M. Bourgeois.

Rolz. — Monsieur, soyez le bien-venu, je suis touché de l'honneur que vous me faites en me venant voir; asseyez-vous, je vous prie. Vous regardiez mon atelier en entrant, n'est-ce pas? Il fallait le voir il y a huit ans! C'est moi qui l'ai construit.

Moi. — Rolz est architecte.

M. Bourgeois. — Ah!

Rolz. — Je l'ai construit de mes propres mains.

Moi. — Il faut vous dire que ce diable de Rolz est un peu maçon.

M. Bourgeois. — Ah!

Rolz. — Moi, je sais tout faire; je suis maçon, couvreur, menuisier, serrurier, fumiste. J'ai tout fait ici, les meubles, les murs, les pierres, les briques, tout, sans compter le jardin.

M. Bourgeois. — Je croyais..... Monsieur m'avait dit que vous vous occupiez de peinture.

Rolz. — Mais oui, comme vous voyez, mais peu dans ce moment-ci. Je suis en train d'achever une comédie en cinq actes et en vers pour les Français; elle sera refusée, mais je m'en fiche.

Moi. — Rolz est poëte comme Hugo.

M. Bourgeois. — Ah!

Rolz. — Oui, Monsieur, et prosateur aussi, je fais tout ce que je veux; j'ai fait vingt drames, trente comédies, cinquante vaudevilles, des chansons, des romans, des livres de genre et des vers sur la prise de Sébastopol, que sais-je encore!

Moi. — Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez une pièce reçue?

Rolz. — Elle l'était, elle ne l'est plus; le directeur est un âne comme les autres, mais je ne les ménage pas; je le leur dis en face, et vivement encore; ce n'est pas moi, par exemple, qui ferai des concessions à ces crétins-là. Figurez-vous que je porte dernièrement un drame en vers à X., le directeur de la Gaieté. Je lui lis les douze premiers vers, et je lui demande si ça lui convient. Savez-vous ce qu'il me répond? qu'il désire voir le reste. J'ai serré mon manuscrit, et je suis parti sans lui répondre.

Moi. — Mais, il me semble que le directeur était dans son droit.

Rolz. — Allons donc; seriez-vous dans votre droit, si vous alliez acheter une *pièce* de vin à Bercy, de demander à la boire entièrement sous prétexte de la goûter?

Moi. — Non, certainement.

Rolz. — Vous voyez bien... ce sont des ânes. L'autre pièce dont je vous avais parlé était en répétition; vous allez voir comment je fais des concessions, moi. Le directeur me dit: « Vous faites dire, au quatrième acte, à l'Indien Paliovark, *la garde meurt mais ne se rend pas.* » C'est un mot historique attribué au général Cambronne et un peu connu; vous feriez bien de le changer. Savez-vous ce que j'ai répondu? J'ai répondu que le mot resterait, et que je ne l'ôterais pas pour un empire; non, pour un empire, je ne l'aurais pas ôté. C'est la vérité. Le directeur s'est fâché, moi aussi; quand j'ai vu qu'il le prenait ainsi, je ne lui ai pas mâché son fait. Je lui ai dit: « Je ne recevrai jamais de conseils de vous, et je vous en donnerai, parce que je suis cent fois plus fort que vous. Je sais faire des pièces, vous ne le savez pas. Je suis comédien, vous ne l'êtes pas. Je sais peindre les décors, vous ne savez pas. Je sais dessiner les costumes, je saurais les faire. C'est moi qui fais mes pantalons, vous ne sauriez

même pas faire un gilet. Je suis musicien, vous ne l'êtes pas ; à moi seul je puis composer un orchestre. » Ce qui est vrai, Monsieur, voyez mon piano ; voici mon violon, il n'a pas de cordes, mais j'en sais jouer tout de même ; voici mon cor, voilà ma clarinette ; je joue de tous les instruments, moi, lui ne jouait de rien du tout, l'idiot, et il voulait me donner des conseils !

M. Bourgeois. — A ce que je vois, Monsieur, la peinture n'est pour vous qu'un accessoire ?

Rolz. — Au contraire, c'est tout à fait mon affaire, je fais le reste en m'amusant. Ah ! c'est que vous ne me connaissez pas ? Tel que vous me voyez, je fais un drame en cinq actes en trois quarts d'heure. J'ai commencé, après avoir déjeuné ce matin, une comédie en vers, — il est vrai qu'elle n'a que trois actes, — elle serait finie si vous n'étiez pas venu..... Oh ! du tout, vous ne me dérangez pas, je la finirai ce soir. Vous parliez peinture, mais en voilà à revendre, ou plutôt à vendre, car elle n'a jamais été vendue... Malheureusement, tenez, voilà deux blagues que je trouve assez réussies ; un bal masqué et une orgie. Comment trouvez-vous ça ?

M. Bourgeois. — Très-joli, charmant.

Rolz. — Et vous ?

Moi. — Ravissant, délicieux ; ces planchers sont splendides, comme on voit bien toutes les planches, comme elles sont droites, bien alignées, bien jointes, bien rabotées et bien cirées. Voilà des planches première qualité.

Rolz. — Ah ! que vous me faites plaisir ; j'aime à entendre parler ainsi, voilà ce que j'appelle raisonner. Vous venez d'apprécier comme on le fait rarement. C'est justement ces planchers qui m'ont donné le plus de mal. J'aime à faire les choses consciencieusement, voyez-vous. Il n'y a que moi qui puisse faire des planchers comme ceux-là, parce que je suis architecte et ouvrier.

M. Bourgeois. — C'est fabuleux.

Rolz. — Oui Monsieur. — Ces deux petits tableaux comment les trouvez-vous ?

Moi. — Très-jolis. Qu'est-ce que c'est ?

Rolz. — Comment vous ne devinez pas, j'ai intitulé ces deux sujets, *Barbarie et Civilisatian.*

Dans le premier, vous voyez un sauvage partageant une noix de coco avec un notaire qui a fait de mauvaises affaires. Dans le second c'est un notaire heureux qui donne un coup de pied dans les reins d'un sauvage qui lui emprunte dix francs pour retourner dans sa patrie. Ah ! c'est que je connais le monde !

M. Bourgeois. — Excellente idée.

Rolz. — Un tableau qui ne renferme pas une idée philosophique, n'est pas un tableau. Voici, par exemple, un dessin qui est parfaitement exécuté, j'y ai porté tous mes soins, parce que l'idée me plaît. Cette femme que vous voyez conduisant ce char, c'est *l'Envie* écrasant le génie. Les cadavres qu'elle laisse derrière elle, sont les hommes de génie qu'elle vient d'écraser dans sa course. Gilbert, Galilée, Salomon de Caus, Hégésippe Moreau. Ceux qu'elle va pulvériser sont devant, vous les reconnaissez. C'est Ponson du Terrail, Pagès du Tarn, Reiffemberg Frédérick fils, moi et bien d'autres.

M. Bourgeois. — Comment, monsieur, vous croyez que l'envie vous écrasera ?

Rolz. — A coup sûr. Ce ne sera pas la première fois.

M. Bourgeois. — Vous avez déjà été écrasé !

Rolz. — Toute ma vie.

M. Bourgeois. — Alors ce n'est pas dangereux.

Rolz. — Pas le moins du monde, au contraire, ça me fait vivre, je suis fier et je reconnais ma valeur quand j'entends tout le monde crier contre moi. Si j'étais sans valeur et sans idée, on ne s'acharnerait pas ainsi, on ne se liguerait pas pour me nuire, il n'y aurait pas de conspirations contre mon chétif individu. On me laisserait dans un coin comme un chaudron fêlé.

Mes ennemis ne se doutent point qu'en agissant ainsi ils me font plus de bien que de mal. On me juge défavorablement sur ma réputation, mais lorsqu'on me connaît on m'apprécie. Après tout, la calomnie est une réclame comme une autre. On me blâme ici, on m'approuve ailleurs. Ainsi, sans aller plus loin, tous les peintres allemands viennent me voir.

M. Bourgeois. — Ils visitent tout le monde.

Rolz. — Moi de préférence. Hier encore le célèbre Schumakerhausen s'est présenté lui-même ici et m'a abordé en me disant :

N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant ?

Je lui ai répondu, c'est moi-même, et nous sommes les meilleurs amis du monde. J'espère qu'il en sera de même entre nous.

M. Bourgeois. — Certainement, monsieur, certainement.

Rolz. — Voilà comment je suis, franc et rond avec les gens qui me plaisent, mais je ne me jette jamais à la tête du premier venu.

Et maintenant, que vous venez de voir et d'entendre Rolz, comment le jugez-vous ?

M. Bourgeois. — . . . .

— Eh bien! vous avez tort, grandement tort, Rolz n'est pas un homme vulgaire; intelligent à l'excès, il est à côté de la vérité, voilà tout.

Au nombre des professions dont il vous parlait et qu'il ne connaît que de réputation, il en a oublié une qu'il exerce depuis sa jeunesse, il est éleveur de paradoxes et il prend ses élèves au sérieux.

Sobre et travailleur infatigable, doué d'une grande force de volonté et d'une merveilleuse facilité, Rolz pouvait à son gré devenir un artiste distingué, un homme de lettres recommandable, un architecte savant, un tailleur remarquable ou toute autre chose. Son esprit amusant, sa nature dévouée et sympathique, son honnêteté incontestable, sa position de fortune qui, lors de ses débuts, était convenable, auraient pu lui rendre la route facile; tous ces avantages ont tourné contre lui. Entier et obstiné dans les idées que son incommensurable vanité lui suggère, il s'est isolé intellectuellement de toutes les pensées saines. Il passe sa vie à tourner dans l'impossible, retombant sans cesse sur une impossibilité.

Ignorant les grands principes de l'art, il a inventé un art à lui. Ses tableaux, où on retrouve, de ci de là, quelques qualités de hasard, ont une grande ressemblance avec les choses qu'on montre dans certaines familles en disant:—C'est Paul qui a fait ça, il n'avait que dix-huit ans. Ce qu'il y a de particulier et d'incroyable, c'est qu'il n'a jamais appris la peinture.

Dans les lettres, Rolz possède les mêmes défauts que dans ses tableaux. Travaillant avec une grande rapidité, tout ce qu'il fait est incorrect. Si parfois une pensée sérieuse, élevée, se détache au milieu des rabâchages, elle est enchâssée dans des rimes inscrites comme nécessiteuses au bureau de bienfaisance. Rien, en un mot, n'est achevé dans ce que produit Rolz. Les qualités sont complétement masquées par des défauts impardonnables.

Aussi, partout où apparaissent ces œuvres, elles sont reçues sans enthousiasme et sans colère. On ne les loue point; on ne les blâme pas; on les connaît depuis vingt ans : quelle que soit la forme qu'elles affectent, ce sont toujours les mêmes. Depuis vingt ans leurs qualités n'ont pas grandi; leurs défauts n'ont pas diminué. L'indifférence les frappe avec une persistance qui fait la douleur de Rolz.

Si au moins, on les blâmait!

Cette leçon, qui dure depuis si longtemps, n'a pas corrigé et ne corrigera pas son auteur. Je doute même qu'il lui soit venu une fois dans l'esprit qu'il était dans une fausse voie. La vanité lui souffle le contraire et il écoute. Il fait bien; il est si doux de se croire un grand homme[1].

JULES NORIAC.

1. Nos lecteurs reconnaîtront facilement le portrait que M. Noriac vient de tracer de main de maître; il est tellement ressemblant qu'un de nos amis entrant dans le cabinet de la rédaction au moment où on lisait l'épreuve à haute voix, s'écria sans attendre la fin de l'article : « C'est lui.... c'est bien lui..... Impossible de s'y tromper. » (NOTE DE LA RÉDACTION).

EXCURSION ARTISTIQUE

SUR

LES COTES NORMANDES.

II.

HONFLEUR. — SAINTE-CATHERINE. — UN TABLEAU DE JORDAENS. — BINOT-PAULMIER. — DAGUERRE.

Nous remarquerons d'abord qu'un assez grand nombre de villes normandes ont leurs noms terminés en *fleur*; ce mot est synonyme de *fliot* ou floï des Scandinaves, de *flod* des Saxons, et de *flot* des Français. C'est assez suffisamment indiquer que la ville est située auprès d'un grand amas d'eau. Ainsi, Harfleur s'écrivait jadis, conformément à son origine scandinave, *Harflue* ou *Herosfluet*, en latin *Herifloium ;* de même pour Honfleur, *Honnefluet*, Honneflue.

Le Danois Rollon, l'homme du Nord, *Nort Mann*, a laissé, on le voit, ses traces sur le sol français.

Honfleur ne manque pas d'un certain pittoresque, grâce à la Tour aux Poudres, qui rompt l'uniforme régularité des bassins qu'elle domine, et à la Porte de Caen, grosse bâtisse autrefois surmontée d'un donjon, et dont le pont-levis se levait sans rémission à l'heure du couvre-feu. Cette heure du *couvre-feu* était déterminée, — en vertu d'un décret du grand Concile tenu à Lisieux, en 1055, dans l'église de Saint-Pierre, le duc Guillaume-le-Bâtard et le légat du Pape étant présents, — par le son du beffroi, répété à son tour par toutes les cloches de la ville.

Mais, cette partie de la ville exceptée, il faut absolument renoncer à recueillir le moindre butin dans une ville préoccupée entièrement des intérêts du cabotage ou de la pêche, et qui n'a jamais eu à la tête de ses habitants quelques-unes de ces grasses familles de bourgeoisie, tenant au sol par des professions tranquilles, — comme il s'en trouve dans l'intérieur des terres, — sûres d'une perpétuité précieuse et en quelque

sorte obligatoire pour chacun de leurs membres.

Honfleur n'existerait donc pas, au point de vue artistique, s'il n'avait auprès de lui la *Pointe de grâce*. Sa situation topographique est du reste excellente; placé à l'embouchure de la Seine, et offrant aux vaisseaux marchands un port sûr, il n'a que la dure perspective de se voir un jour ensablé, ou plutôt envasé de telle sorte, qu'il disparaîtra complétement de la carte maritime. Sa fondation n'est pas antique et ne remonte pas au delà du onzième siècle; ce n'était alors qu'une bourgade, une agglomération de pêcheurs, dévots à Sainte-Catherine,— sans doute parce que leur dur métier et les excursions maritimes exposaient trop souvent les filles du pays à coiffer cette sainte si fêtée dans les pensionnats de demoiselles.

Toujours est-il que l'église Sainte-Catherine existe encore à Honfleur, reconstruite depuis, aux quinzième et seizième siècles; mais, *proh pudor!* elle n'est plus que la paroisse des ceintures dorées de ce chef-lieu d'arrondissement. Car les choses sont ainsi faites dans les villes de province, que ce qui devrait rester sous le boisseau du plus impénétrable mystère, éclate en quelque sorte au grand jour, désigné, nous le voulons bien, pour la réprobation générale, mais enfin *désigné*, et là est le mal.

Cette église est un des plus rares spécimens des caprices de nos pères : elle est bâtie tout en bois; c'est une de ces bizarreries qu'expliquerait peut-être le commerce considérable de bois du Nord qui se fait encore à Honfleur, où des navires arrivent journellement, venant des ports de la Baltique, où ils ont chargé ces hauts sapins que les compagnons de Rollon ont les premiers, sans doute, importés sur le sol de l'ancienne Neustrie. Sainte-Catherine a deux nefs parallèles et accolées, et ce qui la signalera toujours à la curiosité, voire même à l'étonnement du visiteur, c'est que la tour est séparée de l'église, et qu'entre le portail et ce haut clocher pointu, étayé de madriers puissants, passe une rue marchande.

Quelle belle occasion de réaliser un baptistère qui, en bonne théologie, ne doit pas faire corps avec l'église; mais à Honfleur on n'est guère novateur, on est trop occupé pour cela. Et puis, il ferait beau voir comme on accueillerait le promoteur d'une semblable inutilité.

N'oublions pas de mentionner à Sainte-Catherine une toile de maître,— un Jordaens, rien que cela!

—Comment un tableau de cette valeur se trouve-t-il là? s'écria Galoppe d'Onquaire.

— Pourquoi pas? Il y en a bien à Lizieux, répondit Galetti.

—Ah! ça, il y a donc des amateurs à Honfleur?

— C'est probable; du reste, il s'y trouve des historiens.

— Aujourd'hui?

— Oui, et qui continueront, j'en suis sûr, les savantes recherches déjà commencées par MM. Thomas et La Butte.

— Enfin, reprit Galoppe d'Onquaire, dont le binocle ne quittait pas le tableau, vous devez savoir, mon cher Galetti, comment cette toile est arrivée ici.

— Comment! je dois!...

— N'êtes-vous pas l'érudition artistique incarnée? Si vous ne répondez pas, je demande à voir le curé, ce doit être un homme charmant, son église le prouve.

—Oh! parlez, monsieur! fit avec une sorte d'attitude suppliante sir Maxwell, ouvrant son carnet et se préparant à écrire sous la dictée.

— Je me suis laissé dire, dit Galetti avec cet air modestement railleur que vous lui connaissez, qu'il y avait une légende sur ce Jordaens-là.

— La légende! la légende alors! fîmes-nous tous en chœur.

— Voilà. L'élève de Rubens, — ce prodigieux artiste dont l'œuvre immense ne lasse ni la patience ni les yeux, — s'était marié à Anvers, ce qui, on le sait, l'empêcha de réaliser jamais le voyage d'Italie, l'objet des inspirations de tout cœur haut placé; de sorte que Jordaens peignait avec une activité qu'il tenait de son vigoureux maître. Le roi de Suède lui avait commandé une série de tableaux, représentant la *Passion de Jésus-Christ*. Or, un maître caboteur de Honfleur....

—Le nom du caboteur? demanda sir Maxwell, l'homme positif, avec le ton de charmante urbanité et de belles manières, qui nous avait de suite gagné le cœur à tous.

— Ah! fit le peintre, ce nom n'est point parvenu jusqu'à nous.

— C'était un grand dommage! conclua sir James.

— Donc, reprit Galetti, le caboteur abordait régulièrement deux fois par an à Anvers, et livrait des marchandises de toutes sortes aux négociants de cette ville commerçante par excellence. Ce brave marin, d'abord simple matelot, avait une cousine de sa femme, car il s'était marié à Anvers, qui, dans la maison de la femme de Jordaens, était préposée aux soins de l'office et de la coction des mets.

—Pourquoi, interrompit Damoraux, ne pas dire tout de suite que c'était le cousin de la cuisinière.

— Le langage fleuri plaît aux Dieux. Je pour-

suis. Le caboteur fournissait des vins de France au grand peintre, et parfois même des étoffes extraordinaires dont celui-ci avait besoin pour ses modèles, et qu'il commandait sur ses dessins dans les fabriques du Levant et de l'Italie. Un jour, après avoir passé le Pas-de-Calais, le petit navire fut assailli par une de ces tempêtes terribles qui s'élèvent dans la Manche, et dont l'une, à jamais célèbre, avait dispersé la flotte équipée par Guillaume-le-Bâtard lors de sa prodigieuse invasion de l'Angleterre.

Le pauvre caboteur avait été obligé de jeter toutes ses voiles, de couper ses mâts, et encore la coque désemparée était ballotée comme la plus infime coquille de noix et menaçait à chaque instant d'être emportée au loin, vers l'Amérique, par un de ces courants que le gouvernail était désormais impuissant à combattre. Les matelots recommandaient leur âme à Dieu et tous soupiraient vers le clocher de Sainte-Catherine d'Honfleur qu'ils n'osaient plus espérer revoir jamais.

C'est alors que le patron voua à Ste-Catherine un don extraordinaire, s'il échappait, lui et les siens, à l'effroyable tempête. Son vœu fut exaucé. Une fois à terre il restait à exécuter la promesse, et il y avait d'autant plus urgence à ne point y forfaire, que Notre-Dame-de-Grâce, habituellement invoquée dans ces circonstances désespérées, pouvait s'offusquer avec quelques droits de voir son intercession dédaignée au profit d'une sainte qui, pour avoir été martyrisée au moyen d'une roue armée de dents, ne pouvait vraiment prétendre à ruiner le crédit de la reine du ciel.

Cependant le maître caboteur se creusait la cervelle pour trouver son cadeau, absolument comme il arrive au premier de l'an quand on a déjà épuisé la gamme des fantaisies ruineuses; et il se réservait de consulter à cet égard le grand peintre, lorsqu'il se trouva un jour dans sa maison au moment où la veuve du prince Henri de Navarre prenait congé de l'élève de Rubens. Il apprit alors que les toiles de M. Jordaens n'étaient pas payées moins de trois ou quatre mille florins par ses royaux protecteurs, et il résolut d'en offrir une à sainte Catherine. Il conta son cas à l'artiste, lequel mit la plus exquise complaisance à l'écouter, et lui donna l'ébauche de l'un des tableaux commandés par le roi de Suède, et qu'il acheva à son intention : c'est le *Jésus au jardin des Olives* que vous voyez là.

— Ce petit caboteur, dit sir Maxwell, pouvait se considérer comme bien heureux d'un semblable cadeau!...

— Oh! reprit le narrateur, Jordaens se paya d'une manière assez originale. Le bateau de son client avait besoin de réparations urgentes et qui exigeaient plus de quinze jours de panne à Anvers : si bien que le patron posa pour ce personnage singulier, vêtu de velours et placé sur un balcon, qu'on remarque dans le tableau de *saint Martin chassant le démon du corps d'un possédé* et faisant partie aujourd'hui, je crois, du musée de Bruxelles.

— J'irai voir ce tableau-là! fit sir James, en prenant force notes.

— C'est donc par suite de ces diverses circonstances que l'église de Sainte-Catherine possède un Jordaens.

— *Se non e vero, e ben trovato!* s'écria Galoppe d'Onquaire, en prenant une prise, saisie du bout des doigts dans un bijou d'or.

Mais sainte Catherine n'avait probablement pas assez d'influence au ciel; car les fidèles, groupés d'abord à l'ombre de son unique clocher, se trouvaient plus tard, sous Philippe-Auguste, posséder trois autres églises dédiées à Saint-Etienne-des-Prés, à Saint-Léonard-des-Champs, à Notre-Dame-des-Vases. Ces surnoms indiquent plus que suffisamment la position occupée par chacune de ces églises, et Notre-Dame-des-Vases est à elle seule tout un poëme.

En effet, la mer en se retirant et en montant régulièrement, dépose chaque jour des quantités prodigieuses de marnes vaseuses, grasses, mêlées de sables, alluvions sans trêve gagnant tous les jours d'élévation, et qui, à un moment donné, nous le répétons, auront complétement détruit l'œuvre de l'homme industrieux.

L'habitant d'Honfleur, victime première de ces amas dont les siècles seulement apprécieront la richesse, n'a pas assez de prières à adresser à la Vierge, et nul doute que son intercession ne contribue à prolonger l'existence de ce port qui, comme celui de Bordeaux, est destiné à être comblé, au profit de Trouville peut-être, sa luxueuse voisine.

> Vase d'élection,
> Délivrez-nous, de grâce.
> Des vases d'alluvion!

s'écrie un facétieux Noël du bon vieux temps.

L'église de Saint-Léonard ne se recommande que par la délicatesse des moulures de son portail.

On peut juger, par ce qui reste des anciennes fortifications, de l'importance de cette place; malheureusement les hauteurs qui environnent Honfleur la découvrent tellement, qu'elle n'eût pas pu tenir une heure à une attaque de terre.

Le port, que de grands travaux, dus à M. Tostain, ont amélioré, ne fut longtemps que ce que la

nature l'avait fait : les navires amarrés aux quais reposaient sur la vase à la marée basse et, remis à flot lorsque la mer montait, ils se trouvaient exposés à toutes les violences des vents; mais aujourd'hui, grâce à un système de digues et de jetées admirablement combiné, il faut de bien grandes tempêtes pour compromettre la tranquilité du mouillage.

Cependant les bassins du port, creusés à fleur des quais, ont des inconvénients graves pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec leurs abords. Le soir même de notre arrivée, il tomba une pluie diluvienne; de sorte que la nuit venue et trompés par la réverbération des rares lanternes de la ville sur les eaux d'un bassin, nous prîmes cette vaste étendue pour un beau trottoir de bitume rendu miroitant par la pluie.

Damoraux marchait le premier, lorsque tout à coup il disparut en poussant un cri. Nous le crûmes noyé, ou pour le moins embourbé dans les vases; mais le pauvre ami était heureusement tombé sur le pont d'une barque placée au ras du quai. Il se releva aussitôt, un peu meurtri, et entonna en actions de grâces sur un air de *Guillaume Tell*.

Ah! que je l'échappai belle!...

tout en se brossant du revers de sa manche.

Les mariniers de Honfleur « ces maîtres experts du métier de la mer » accueillirent avec transport la nouvelle de la découverte de l'Amérique, et le pilote et l'équipage d'un navire français construit à Lisbonne en vue d'une expédition lointaine, furent recrutés à Honfleur. Binot-Paulmier, sieur de Gonneville-sur-Touques, fut chargé du commandement de ce navire, qui avait mission de doubler le cap des Tempêtes et de gagner les Indes par cette nouvelle route. Après deux années d'absence, de 1503 à 1505, Binot-Paulmier revint.

Binot-Paulmier n'avait pas abordé aux Indes, mais il avait découvert un nouveau continent. Le découragement des amateurs, qui ne voyaient que le trafic et les écus d'or, là où il y avait une si grande question de science et d'honneur, a privé Honfleur de la célébrité à laquelle elle avait droit. Il était réservé aux Hollandais de découvrir *officiellement* les terres australes visitées par Binot-Paulmier.

Cependant un autre brave marin, le capitaine Denis, vint à bout de surmonter les répulsions de ses concitoyens pour les voyages de long-cours, et enflammé lui-même par les récits enthousiastes du sieur de Gonneville, équipa un navire et mit à la voile. Les vents le poussèrent vers l'Amérique du Sud et il débarqua sur les côtes du Brésil, au lieu même que les Portugais ont, depuis, nommé *Port des Français*; mais, chassé par des dangers de toutes sortes, Denis se rembarqua et aborda bientôt à Terre-Neuve, dont il prit possession au nom de la France : ceci se passait en 1506.

Cette gloire se double encore de la fondation de Québec (1608), et de la création de comptoirs à Java et à Sumatra, dues aux marins et au commerce de Honfleur.

Mais la ville perdit tout à coup de son importance par suite d'un caprice de la Compagnie des Indes.

En effet, le Havre fut définitivement gratifié de tous ses armements, en 1642, lorsque le cardinal de Richelieu donna à la Compagnie une constitution définitive, mais boiteuse en ce sens qu'elle laissait la prépondérance aux gentilshommes-directeurs sur les marchands : lourde faute que Colbert ne put même pas réparer et que les jésuites aggravèrent encore.

Heureusement, la population avait dans les pêcheries de Terre-Neuve une source de richesses qui releva tout à coup Honfleur, au point que Duquesne arriva pour étudier, d'après l'ordre de Louis XIV, les travaux à faire pour y établir un port de guerre.

L'Angleterre ruina Honfleur en lui prenant tout à coup trente de ses navires, avant même que la guerre de 1756 fût déclarée; il fallut de grands efforts et de longues années pour réparer ce dommage et l'inaction qui s'ensuivit. La déclaration de Honfleur en *port-franc*, sollicitée en vain pendant vingt ans, eût peut-être sauvé cette ville industrieuse.

En vain Napoléon donna aux chantiers de Honfleur une activité passagère; Terre-Neuve resta aux Anglais, de par les traités de 1815, et les Bourbons restèrent complétement sourds aux réclamations et aux supplications de la ville déshéritée. Le Havre a tout absorbé de ce qui faisait autrefois son importance : elle n'a plus les grandes pêcheries, elle est tombée dans la médiocrité; il est vrai que c'est celle d'Horace.

— Messieurs, dit Galetti, consolons-nous, nous autres artistes, de l'écroulement d'Honfleur, en félicitant cette cité un peu trop positive d'avoir vu naître l'un des hommes qui ont contribué le plus largement à la gloire du dix-neuvième siècle, en le dotant d'une de ces inventions qui ont la force d'une révolution : Daguerre.

— Bravo! dit sir James, cet hommage me plaît dans la bouche d'un peintre.

— Ah! c'est qu'avant d'être l'inventeur de l'admirable procédé qui porte son nom, c'était un habile peintre.

— C'est vrai, Messieurs, reprit Galoppe-d'Onquaire, il a exposé au Louvre tout comme un autre ; mais il s'est fait surtout un nom éclatant dans la décoration de théâtre, un art inconnu du bourgeois qui l'admire et l'applaudit. Je me rappelle à l'Ambigu son fameux décor du *Belvédère*, et un clair de lune dans *Calas*, au moment où le traître vient d'assassiner son ami. Cela donna la chair de poule à quinze cents spectateurs pendant deux cents représentations de suite !

Peu de découvertes ont fait autant d'impression sur le public que celle du daguerréotype, détrôné aujourd'hui par la photographie, son dérivatif ; et, en présence de cette source de jouissances et des services que rend cet art, dont les résultats sont infinis, on s'étonne qu'une simple pension de 6,000 francs ait suffi à indemniser le modeste inventeur de la divulgation d'un procédé au moyen duquel il pouvait, en dix ans, gagner dix millions.

III.

LA CÔTE DE GRACE. — LA CHAPELLE. — ROBERT-LE-DIABLE. — LOUIS-PHILIPPE. — LA BELLE ARLÈTE.

Le lendemain, au point du jour, après avoir donné un coup d'œil aux magnifiques jetées du port, constructions de granit, assises cyclopéennes, défiant les fureurs des vents et des hautes marées de l'équinoxe, les quatre amis prirent à gauche et se dirigèrent vers la côte de Grâce.

Cependant, avant d'y monter, sir James voulut voir l'établissement des Bains de mer ; car il avait peine à se figurer qu'on pût prendre au sérieux cette eau jaune et ces plages vaseuses. En effet, ses préventions ne se réalisèrent que trop ; car, — malgré la route la plus délicieuse, au milieu d'une douce verdure, ombragée par des bosquets et des voûtes de feuillage épais, avec de vives éclaircies sur la mer, — on arrive à une plage impossible, tellement elle est envahie par la vase, — c'est, en outre, de l'eau de mer *demi-sel*.

Les habitants d'Honfleur, ceux que leurs affaires condamnent à ne pas s'éloigner de leur centre, s'en contentent, — il le faut bien ! et se consolent, en disant :

— Ces vrai, ces bains sont affreux, mais la route est si jolie !

Une heure après, les touristes étaient sur le plateau de Grâce, — à quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il est à peu près impossible de rêver un site plus majestueux et plus accablant ; on domine un pays de plus de vingt lieues environnant, et la mer, vue ainsi de haut, comme en ballon, dans une étendue immense, sans horizon, donne la mesure de notre infimité et du peu que nous devons être aux yeux de Dieu.

C'est d'abord le Havre, Harfleur et son haut clocher, Quillebœuf, et, en se retournant, le phare de Fatouville, les ruines du château de Tancarville, Honfleur et son grouillement d'habitants et de vaisseaux, Pennedepie, Villerville, Criquebœuf, Trouville, Villers, un village de quelques maisons perdues dans des massifs d'arbres verdoyants, — tout ce golfe de l'embouchure de la Seine , enfin, qui a excité l'enthousiasme de l'un de ses enfants, Casimir Delavigne, ce poëte de plus de césure que de génie, qui, le comparant au Bosphore baignant la vieille Byzance, s'écrie :

> Après Constantinople, il n'est rien de plus beau !

A-t-il été répété, ce vers enthousiaste de l'auteur de l'*Ecole des vieillards* ! Il n'est pas un guide des voyageurs, pas un livret explicatif des Bains de mer qui ne le consigne !... Heureux poëte, il y a longtemps que tes compatriotes ont oublié tes courageuses *Messéniennes* et restent froids devant tes tragédies honnêtes et modérées ; tu vivras dans leur mémoire grâce à ce vers, plutôt que par le buste placide qu'ils t'ont élevé sur une place publique.

Et cependant, un garçon de patience et d'érudition nous affirmait un jour n'avoir pu trouver, dans les œuvres complètes de Delavigne, le vers susdit. Quelque estime que nous professions pour l'écrivain, nous ne nous sentirons jamais le courage de le relire pour découvrir cet alexandrin.

Du plateau de Grâce, cependant, nous apercevions à la ronde les ruines

> Des vieux donjons normands bâtis par nos aïeux,
> Et les créneaux brisés du château solitaire,
> Qui racontent leur gloire en parlant à nos yeux,
> De ce bâtard victorieux
> Dont le bras conquit l'Angleterre.

Sur ce plateau, commençaient pour nous les légendes, et nous nous surprenions à fredonner les airs dont Meyerbeer a embelli les rimes bourgeoises de M. Scribe, et entre autres :

> Jadis, régnait en Normandie
> Un prince *noble* et valeureux.

La chapelle, qui se dressait à notre droite, nous retraçait le souvenir du terrible duc, bien qu'elle ne datât que du dix-septième siècle. Il est vrai qu'elle remplace la nef qu'éleva, au onzième, celui que l'on ne peut plus désormais appeler que Robert-le-Diable.

La chapelle actuelle fut évidemment bâtie par les jésuites, car son architecture rappelle complétement les nombreuses églises élevées par cet ordre; seulement, nous demandions tous, à grands cris, qu'on y plaçât ce fameux bas-relief dont parle le pèlerin Raimbaut au premier acte de *Robert-le-Diable*, saint Michel qui terrasse Satan,—avec la figure de l'acteur Levasseur pour représenter le démon, bien entendu. Les archéologues à venir seront trop intrigués par le libretto de M. Scribe pour n'en pas chercher les sources avec ardeur.

La Chapelle-de-Grâce fut l'une des dernières fondations de ce rival du *prince de Grenade*, — vous savez, ce fantastique chevalier, à l'armure sombre, et dont le héraut chante en quatre ou cinq vers l'une des plus belles phrases musicales de l'œuvre magistrale de Meyerbeer, — avant de partir pour la Terre-Sainte. Il avait, en effet, beaucoup à expier, ce prince *noble* et valeureux, — où M. Scribe a-t-il donc vu des princes qui ne fussent point nobles? — car il ne se gênait en aucune façon pour se défaire de ses ennemis ou de ses parents les plus proches: épée, poignard ou poison, — il semblait tenir à prouver son origine.

Cependant, les hauteurs du plateau ont conservé des traces plus récentes encore d'une grande infortune. C'est dans l'espèce d'auberge, simple chaumière située auprès de la chapelle, que le dernier roi de France, fuyant la proscription, accompagné seulement de la vertueuse reine qui partagea toutes les phases de sa vie, attendit pendant huit jours qu'une mer furieuse lui permît de fuir la colère des partis qu'il avait été impuissant à conjurer.

Chaque jour, Louis-Philippe fatiguait sa vue à demander à l'horizon le navire sauveur qu'il attendait d'Angleterre; il n'osait confier à une frêle barque de pêcheur les jours de sa compagne; car, pour lui, fait depuis longtemps aux ballottements de l'adversité, il se rappelait ses fréquentes traversées de l'Océan et de la Méditerranée, lorsqu'il était proscrit par la première République.

Ce ne fut que le 3 mars 1848 que les illustres fugitifs, montant un bateau et conduits par le pilote Barbey, réussirent à s'embarquer, en face de Trouville, à bord du vapeur l'*Express*, que le gouvernement britannique mettait à leur disposition.

Ces souvenirs nous avaient rendus tristes et silencieux, accoudés sur la table même où le vieux roi avait pris bien des repas; personne ne disait mot. Damoraux rompit la glace pour me demander si le Robert-le-Diable qu'il avait cent fois applaudi rue Lepelletier, était bien réellement le même que le fondateur de la Chapelle-de-Grâce.

— Certainement.

— Alors, il s'est marié à Palerme, avec la princesse Isabelle, celle qu'il réveille au quatrième acte après l'avoir endormie au moyen d'un rameau magique?

— Eh! non, Robert ne s'est jamais marié sérieusement, et vous savez bien que celle qu'il épouse après l'engloutissement de Bertram. n'est qu'une figurante chargée de remplacer Isabelle.

— C'est vrai.

— Un jour, Robert avait chassé aux environs de Falaise et revenait à la ville, lorsqu'il aperçut au bord d'un ruisseau une jeune fille d'une merveilleuse beauté, lavant du linge avec d'autres jeunes filles, ses compagnes.

— Un métier qui rougit les mains! fit observer Galetti.

— Cette beauté avait nom Arlète, — elle était petite-fille d'un marchand de peaux et fourrures, venu de Flandre à l'occasion du fameux marché de Guibray, et qui s'était fixé dans le pays; — le duc demeura comme ébloui de cette apparition, et dépêcha, dès le lendemain, son chambellan vers le pelletier, dit la chronique, quoiqu'il soit plus vraisemblable que le fils même du pelletier, nommé Fulbert, et qui était chambrier du duc, chambellan si vous voulez, ait été chargé d'une mission aussi délicate. Ce Fulbert, valet ambitieux, entrevit très-probablement la haute fortune à laquelle semblait appelée sa sœur; aussi ne répondit-il que par la raillerie aux dédaigneuses répulsions du vieux bourgeois flamand. Il ne voulut cependant pas le brusquer, et se contenta de proposer à son père de prendre pour arbitre dans une aussi grave conjoncture, son propre frère, ermite dans la forêt voisine,

> Seint hom,
> Qu'il ont de grant relligion.

L'ermite, nourri probablement dans le respect du trône, soutien de l'autel, et partageant les sympathies de tout le clergé de cette époque pour le duc que M. Scribe a démonétisé sans pitié, répondit aux ouvertures du pelletier par ces paroles pleines de mansuétude: — Il faut céder en tout point, mon frère, à la volonté du prince!

— Ah! si nous avions là Benéois de Sainte-More ou *le Roman du Rou*, par Robert Wace, le trouvère normand, quels piquants détails! Il est vrai que nous ne pourrions décemment les reproduire malgré le patois qui les voile.

— Et Robert-le-Diable n'épousa point la princesse Isabelle de Sicile?

— Plus tard, peut-être, nous ne savons, à moins qu'en se rendant en Palestine..... mais il n'était plus jeune alors. Toujours est-il que la belle Arlète fit son entrée au château sur un palefroi et la porte toute grande ouverte, et que plusieurs années après, le duc, poussé par une grande dévotion de cœur et sur le point d'entreprendre le voyage de Terre-Sainte, réunit tous ses grands officiers et son clergé, pour leur annoncer sa résolution. Tous se récrièrent sur l'état d'abandon où allait se trouver la Normandie.

— « Ne craignez mais, dit-il en leur présentant un jeune gars de bonne mine et âgé de six ans; par ma foi! je ne vous laisserai pas sans seigneur. Voici un petit bâtard qui grandira et sera prud'homme, s'il plaît à Dieu, et je suis certain qu'il est mon fils. Recevez-le pour seigneur; car je le fais mon héritier, et le saisis dès à présent de tout le duché de Normandie.

— Alors, ce petit gars serait, lui aussi, de la lignée de Satan, — il aurait pour grand-papa

Le chevalier Bertram, mon plus fidèle ami!

— Ce petit bâtard était le fils d'Arlète, et devint Guillaume-le-Conquérant.

Sir Maxwell crut devoir saluer le nom du colossal fondateur de l'aristocatie encore debout dans la vieille Angleterre, — et nous sommes bien certain que si nous l'eussions poussé un peu, il nous eût dit le nom de celui de ses ancêtres normands qui fit partie de la fameuse expédition.

Quand nous rentrâmes à Honfleur, la marée haute permit à sir Maxwell de recueillir deux ou trois cruches d'eau de mer, à peu près pure de vase, qu'il se fit porter à l'hôtel, et qu'il se mit immédiatement à décomposer au moyen d'un petit appareil de son invention.

— Je vous dis que c'est de l'eau demi-sel! s'écriait Damoraux.

— Je voulais être fixé, répondait l'imperturbable, savant en nettoyant des balances d'une finesse extrême.

Après le dîner, et malgré les répugnances de Damoraux, qui avait une horreur profonde de l'élément perfide au point de vue de la navigation, nous allâmes, en suivant la marée montante, jusqu'au phare de Fatouville; — puis, descendant en même temps que le fleuve vers la mer, nous rentrâmes à Honfleur à la nuit noire.

Une heure après, chacun se préparait aux douceurs du sommeil; ce qui ne nous empêcha point, Galetti, Damoraux et moi, de chanter en trio, et pendant assez longtemps pour faire fâcher nos voisins, tous les motifs de *Robert*, et surtout l'air des *Nonnes*. Nous allâmes même jusqu'à nous préparer à gravir de nouveau la côte de Grâce pour jeter cette évocation infernale au bruit du vent et de l'Océan en courroux. C'eût été fort beau, mais fatigant en diable; car l'heure de la diane avait été fixée, pour le lendemain, à quatre heures, et nous devions gagner Trouville, soit à pied par la côte, soit en voiture par la route. Il s'agissait donc de se hâter de dormir: c'est ce que chacun fit prudemment.

Albert BLANQUET.

DE LA PEINTURE ET DES PEINTRES

DES DUCHÉS ITALIENS DU XIIIe AU XVIIe SIÈCLES

PAR M. ÉDOUARD LAFORGE [1].

On ne voit pas souvent de nos jours d'ouvrages dédiés à des souverains, et imprimés avec le soin et le luxe qui caractérisent celui que M Laforge a confié à l'habile imprimeur lyonnais, L. Perrin. Le volume est dédié à S. A. R. Robert Ier, infant d'Espagne, duc de Parme et de Plaisance; il est digne, en effet, de lui être offert à tous égards, quant au fond et quant à l'exécution typographique. La beauté du papier choisi, la pureté des caractères employés et qui rappellent ceux du seizième siècle, la légèreté des lettres initiales et des culs-de-lampe, tout concourt à faire du volume que nous analysons un morceau princier que rechercheront les bibliophiles et les collectionneurs de livres sur les arts. Nous tenons cependant à combattre ici, dans la limite de nos forces, une tendance que nous blâmons quand elle s'étend à des ouvrages d'intérêt général, d'utilité publique; cette tendance se révèle dans cette note qu'on lit au verso du faux-titre: « *Tiré à petit nombre et non mis en vente.* » On comprend cette précaution chère aux bibliophiles, quand il s'agit de l'impression ou de la réimpression d'une pièce le plus souvent dénuée d'intérêt mais fort ancienne, et dont le plus réel mérite consiste à n'exister en original que dans une bibliothèque publique ou dans une seule collection particulière; mais pourquoi, quand on prend la peine d'écrire un livre, quand on y renferme surtout des choses utiles pour son prochain, ne pas le publier dans des conditions qui le rendent accessible à ceux qui ont intérêt à lire et à posséder tout ce qui paraît sur la matière? Tout le monde n'a pas la ressource de la bibliothèque impériale, où la particularité du tirage à petit nombre, fait d'ailleurs renvoyer votre œuvre dans *la réserve*. Le livre a, suivant nous, pour but principal, de

1. Lyon, imprimerie de L. Perrin, 1857, in-8°.

propager les idées ingénieuses, les documents précieux, les aperçus nouveaux, etc... Mais revenons — l'ouvrage de M. Éd. Laforge se divise ainsi : Introduction. — Des arts dans les duchés de Modène, de Parme et de Plaisance. — École de Parme. — De l'art à Plaisance. — De l'art dans le Piémont. — École de Gênes.

L'introduction, qui forme plus du tiers du volume de M. Laforge, en est assurément aussi le morceau capital; c'est une étude remarquable contenant un historique intéressant de la peinture, et qui révèle chez son auteur une grande connaissance de l'histoire générale : M. Laforge a passé en revue la suite des événements politiques en expliquant clairement la part d'influence que chacun d'eux a exercée sur la marche plus ou moins ascendante des beaux-arts; nous citerons comme spécimen de sa manière le tableau du quatorzième siècle qu'il a offert aux lecteurs. « Le quatorzième siècle ne fut pas moins « agité que le précédent. Les papes, forcés de « quitter Rome, portant à Avignon le siége de « Saint-Pierre; Jeanne Ire, de Naples, et ses quatre maris, bouleversant l'Italie méridionale; « les Guelfes et les Gibelins se battant jusque « dans les rues de Venise et de Gênes, qui de- « vaient pourtant rester étrangères à leurs dé- « bats; pendant la guerre de l'Empire et de la « papauté, les petits États livrés aux discordes ci- « viles, aux tyrans éphémères, etc., de plus, s'at- « taquant, s'absorbant les uns les autres; Pise « obligée de se soumettre à Florence, et Padoue « à Venise; enfin, les empereurs contraints de « rendre aux villes des franchises, aux chefs des « condottiers des titres et des honneurs : voilà « l'histoire abrégée de ce siècle étrange, plein de « mouvement et de passion. Néanmoins, tout « marchait dans le domaine de l'intelligence... »

Nous remarquons une erreur typographique assez singulière dans cette même introduction [page LXII], et nous la signalerons à M. Perrin, « Simone Memmi de Sienne, chanté par *Plutarque*, pour lequel il fit le portrait de Madonna *Laura.* »

Les autres chapitres de l'ouvrage de M. Laforge sont consacrés à l'énumération, dans l'ordre chronologique, des principaux artistes dont s'honore chaque duché, avec des détails sur leurs principales productions; ce sont de nombreux emprunts aux ouvrages de Vasari, de Lanzi et de Siret; M. Laforge a su en faire un tout intéressant; voici, en résumé, une histoire de l'art dans les duchés italiens, écrite avec goût et érudition, à laquelle il manque cependant, suivant nous, une bonne table alphabétique pour faciliter les recherches à celui qui n'est pas très-familiarisé avec les noms des artistes de ces diverses écoles.

ÉMILE BELLIER DE LA CHAVIGNERIE.

GUSTAVE NADAUD.

CHANSONS.

L'arbre de la chanson a fleuri de bonne heure sur le sol gaulois. Il y a été planté sans doute en même temps que la vigne, qui s'est liée à ses rameaux en compagne fidèle. La chanson à boire se perd chez nous, comme chez tous les peuples, dans la nuit des temps. Le buveur a toujours chanté; mais l'amour a son ivresse aussi, et les trouvères et les troubadours firent résonner dans notre pays la plaintive romance. Quelques chants guerriers s'y mêlèrent, car la guerre exalte aussi les cœurs; mais la France est moins riche en ce genre que l'Espagne qui, pendant huit siècles, lutta contre les Maures avec la lyre et l'épée. La chanson, en France, devint satirique et grivoise, et se moqua des ministres et des maîtresses des rois; elle descendit quelquefois à la pastorale, et trouva de fraîches et gracieuses inspirations. Elle parvint ainsi jusqu'à la révolution française, où elle prit un essor lyrique pour conduire nos armées à la victoire et se fit nationale. Béranger, qui conserva presque tous ces caractères, lui donna un rang à part dans la littérature française, comme Lafontaine l'avait fait pour les fables.

En dehors de Béranger, la chanson a compté parmi ses interprètes des hommes d'esprit et de talent. Je ne parlerai pas d'Abélard, dont les chansons, écrites en latin, eurent tant de succès au douzième siècle; mais depuis la *Belle Gabrielle*, attribuée à Henri IV, jusqu'à la *Normandie* de Bérat, quelle foule de chansons populaires viendraient se grouper dans une histoire de ce genre facile et charmant. Que de poëtes-musiciens! Pour ne citer que les derniers, qui n'a entendu les compositions comiques ou tendres de Romagnési, de Plantade, d'Amédée de Beauplan, de Panseron, de Monpou, et parmi les dames, les romances de la reine Hortense, de Pauline Duchambge, de Loïsa Puget. Toutes ces œuvres sont liées à nos souvenirs les plus intimes, et il est rare que nous puissions les écouter sans émotion, lors même qu'un orgue de Barbarie les apporte à nos oreilles; quand il arrive surtout que, dans la solitude, au fond d'une campagne ou en pays étranger, ces chants chers à notre enfance ou à notre jeunesse, s'élancent tout à coup dans les airs, nous avons peine à retenir nos larmes. La

famille et la patrie se représentent vivement à nous, tant l'air et les paroles se sont en quelque sorte incorporés à notre existence et font partie de nous-mêmes.

Un des derniers venus, qui sera et qui est déjà un des premiers dans la galerie des poëtes et compositeurs populaires, M. Gustave Nadaud, vient de rassembler en volume ses chansons éparses dans le monde, et de nous fournir l'occasion d'étudier son œuvre au point de vue littéraire. Les chansons de M. Gustave Nadaud, dépouillées des vives ou touchantes mélodies qu'il a su y joindre, et qui les ont portées, sur leurs ailes rapides, d'un boût de la France à l'autre, sortent victorieuses de l'épreuve de la lecture; on reconnaît, dès les premières, un musicien lettré, à qui tous les secrets de la versification sont connus, et qui a reçu du ciel l'influence secrète dont parle Boileau.

M. Gustave Nadaud a commencé par être le *Gavarni* de la chanson; les mœurs des lorettes, de ces reines de Mabille, ont excité sa verve spirituelle; il a chanté en riant ces mœurs légères, sans trop avoir la prétention de les corriger. Il se souvenait encore de sa vie d'étudiant, et peut-être a-t-il fait danser

Pomaré, Maria
Mogador et Clara!

Aux sons de l'orchestre de ce brave monsieur Pilodo? peut-être a-t-il, dans le tourbillon d'un bal public, coudoyé le grand Chicard! aussi se joue-t-il avec grâce en ces souvenirs, sans prendre le ton de Juvénal. C'est assez pour la morale d'une raillerie piquante et joyeuse. C'est le temps des jeunes folies et des vives ardeurs; il est probable qu'il ne dirait plus maintenant à Maria ce qu'il disait si bien, mais d'une façon un peu trop accentuée :

Que j'aime, autour de ta prunelle noire,
Ce cercle bleu tracé par le bonheur,
Liste d'azur qui garde la mémoire
Des amoureux effacés de ton cœur.

Il faut pardonner à M. Gustave Nadaud ses lorettes de la veille et ses lorettes du lendemain, tout ce tiers et quart de monde qu'il a chanté le premier, et dont le théâtre et le roman ont tant abusé depuis. On n'a pas, du moins, à lui reprocher de l'avoir embelli; il l'a peint tel qu'il est, avec son désordre qui finit à l'Hôtel-Dieu. Une seule fois, il s'est attendri sur le sort de la *pauvre Adèle;* mais c'est que la pauvre Adèle est charitable et bonne, et qu'elle a gardé au fond du cœur la pudeur maternelle; elle a un fils :

. . . .
De loin, sur son innocence,
Elle veille avec amour;
Il sera soldat un jour,
Sans jamais connaître celle
Dont rougirait sa fierté;
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

Il faut entendre l'un des frères Lyonnet, l'un ou l'autre, détailler cette douloureuse histoire; on pleure au dernier couplet comme au dernier acte de la *Dame aux camélias.*

Le *Quartier Latin*, la *Correspondance de l'étudiant et de l'étudiante* ont inspiré à M. Gustave Nadaud des tableaux si exacts, si bien pris sur le fait, que nous ne saurions les comparer qu'aux esquisses charmantes du peintre observateur dont nous avons parlé, et qui, un jour ou l'autre, illustrera sans doute l'œuvre du poëte. Tout le monde connaît les *Deux gendarmes*, les *Deux notaires*, le *Phalanstère*, *M. Bourgeois*, ces petites épopées burlesques dont la gaîté, assaisonnée d'un grain de satire, a fait les déliées de nos derniers hivers. Ce qu'on connaît moins de M. Gustave Nadaud, c'est le sentiment réellement poétique qui s'est fait jour dans quelques-unes de ses œuvres, et qui se dégage de plus en plus.

Le fabliau du mois de may aurait fait honneur à un des chefs de la pléïade, Ronsard et Baïf n'auraient pas mieux dit :

May ramène les longs jours,
C'est trop être endormie.
May réveille les amours,
Réveillez-vous, ma mie.

Bonjour Jeanne, fleur de thym
Qui brille sans parure,
Fraîche comme le matin,
Simple comme nature.

Frais lilas, plantes des champs,
Ouvrez vos fleurs nouvelles,
Fauvettes, dites vos chants,
Aimez-vous, tourterelles.

Cet aspect de paysage, ce cadre de la campagne, où se placent si naturellement de douces scènes d'amour, annoncent que l'auteur est sorti du jardin Mabille, et que l'orchestre de M. Pilodo ne l'a pas rendu insensible aux harmonies de la nature; le goût élégiaque se développe en lui; la peinture érotique s'efface; la mélancolie du cœur n'est pas loin. Lisez le *Message*, où se concentrent tous les regrets de l'amour qui se croit déçu; quelle romance ravissante! Nous regrettons de ne pouvoir la citer. Idée et forme, tout est parfait.

La muse de M. Nadaud, car M. Nadaud a désormais une muse, s'élève et prend son vol vers les régions de l'idéal. La *Voix de la nuit*, les *Dieux s'en vont*, le *Voyage aérien*, les *Heureux voyageurs*, sont des créations extrêmement re-

marquables, — que les poëtes les plus renommés ne désavoueraient pas. Les circonstances qui ont fait la célébrité de Béranger, indépendamment de son talent, ne se présentent que de siècle en siècle, et il n'y faut pas compter; mais si quelque Raphaël futur compose notre Parnasse lyrique, M. Gustave Nadaud peut y espérer une place d'honneur.

Hippolyte LUCAS.

PREMIÈRE SOIRÉE

DE L'HÔTEL DE LA RUE D'AMSTERDAM.

Depuis mon dernier article sur les *Concerts de Paris*, je tiens ma plume taillée, toute prête à enregistrer les noms des exécutants qui feront entendre leurs mélodies dans le salon musical que j'ai adopté cet hiver.

Quelle fut ma surprise, vendredi soir, lorsqu'en pénétrant sous ces lambris éclairés de mille bougies, je n'aperçus personne, pas même la châtelaine; croyant avoir devancé l'heure habituelle de la réunion, je jette un regard inquiet sur la pendule, et la statuette de Pradier qui la surmonte m'indique, en souriant, l'aiguille s'apprêtant à marquer dix heures. Intrigué, je m'avance sans bruit jusqu'au petit salon chinois qui précède la serre, et, à travers la glace sans tain qui le sépare de l'endroit où je me trouvais, j'aperçois un spectacle qui me parut un songe, dont la réalité devait me reporter sous le règne de Louis XIII.

Autour d'un clavecin aux pieds sculptés, à la caisse en laque, aux fines peintures, aux ferrures dorées et délicieusement niellées, se trouvaient groupées une réunion de jeunes femmes, dont les robes de satin réflétaient de vives et chatoyantes couleurs; ces dames paraissaient écouter attentivement un maître dont les doigts parcouraient le double clavier avec une légèreté extraordinaire. Le *maestro* en tirait des sons harmonieux et doux, comme je n'en avais jamais entendu. Quant au rhythme, je crus reconnaître une *gavotte de Bach*, vieille musique que mon arrière grand-mère avait dû me fredonner dans mon enfance. Je ne voyais que la tête de l'exécutant, il était penché sur le clavier et paraissait improviser, je n'apercevais qu'un front large et proéminent que le travail et le génie avaient, sans doute, prématurément dégarni; je me demandais si ce n'était pas *Haydn* ou *Mozart* s'essayant devant quelques dames de la Cour. J'étais sous un charme dont je ne pouvais me rendre compte, je n'osais plus bouger, à peine même respirer, j'étais tout yeux, tout oreilles. Les doigts de l'artiste voltigeaient toujours sur les deux claviers dont l'un était mobile; car, de temps en temps il le faisait manœuvrer en le poussant comme un tiroir. Le couvercle du clavecin était levé, la lumière éclairait les peintures qui l'ornent intérieurement. Ces fresques, qui se déroulaient sous mes yeux, me semblaient appartenir à *Pater* ou à son école; elles représentent un sujet dont on retrouve encore la gravure, *le Concert improvisé sous la feuillée.*

Tout à coup une salve d'applaudissements me tira de mon extase, l'exécutant venait de se lever et de fermer le clavecin. Je vis alors que je ne m'étais pas trompé : c'était Mozart sous les traits de Lacombe.

Après cette surprise, Jules Lefort nous en ménageait une d'un autre genre; de la voix belle et pure que nous lui connaissons, il a dit successivement : l'*Insomnie*, de Nadaud, le *Départ des hirondelles*, de Paul Henrion, *Comme à vingt ans*, paroles de Baroileu, musique d'Emile Durand, et la *Ballade de Crécy*, paroles d'André Reloi, musique d'Adrien Boïeldieu. Ce dernier morceau, chanté avec un entraînement tout patriotique, a vivement impressionné l'auditoire.

Nathan succède à Lefort et nous fait entendre la mélodie de *Marie Stuart*, de Batta, sur son violoncelle, instrument magique entre ses mains.

Il paraît que, cette année, c'est Félix Jouffroy, jeune professeur et compositeur émérite, qui tient le piano; Soumis, son confrère, est retenu non-seulement par sa position d'accompagnateur au théâtre impérial de l'Opéra-Comique, mais encore par un surcroît d'occupations aux *Concerts de Paris*, où, tous les vendredis, il y a solennité musicale. Or, Jouffroy allait successivement causer avec Baroilhet, qui a si longtemps tenu le sceptre du chant à l'Opéra; — avec Paul Dervès, cet artiste qui a su populariser dans nos salons les poésies de Pierre Dupont; — et avec Edouard Lyon, baryton d'un talent reconnu. On sait que M. Lyon s'est allié à une famille d'artistes, en épousant une jeune lauréat du Conservotoire, Mademoiselle Fanny Coche. La conférence de Félix Jouffroy n'a pas été sans résultat, elle a amené M. Lyon au piano, accompagné par Madame Fanny Lyon.

Cet artiste, que nous n'avions pas encore entendu dans ces salons, nous a fait grand plaisir, quand, de sa voix ample et large, il nous a dit les *Saintes Missions*, dont les paroles et la musique sont de Mademoiselle Pauline Thys; — encore une jeune personne qui appartient à une famille d'artistes; à peine a-t-elle vingt ans et la voilà qui, comme Nadaud, publie un *Album*, compose et chante ses œuvres.

M. Lyon devait clore l'intermède du chant; car à peine était-il retourné à sa place, au milieu de murmures approbateurs, que l'on roulait à côté du piano un orgue harmonicorde de Debain. Après un brillant prélude d'Alfred Lebeau et un solo de violon de Fournier, jeune lauréat du Conservatoire, Nathan reparaît avec son violoncelle et les quatre exécutants commencent le quatuor de Mozart, arrangé par Gounod. Ce morceau capital a produit un effet magique et l'exécution de cette magnifique composition n'a rien laissé à désirer; aussi ce quatuor a-t-il été bissé. Les quatre exécutants, Lebeau, Fournier, Félix Jouffroy et Nathan reçurent une ovation des plus flatteuses.

Une heure venait de sonner, la soirée tirait à sa fin; Delmas mettait la dernière main aux bustes des deux frères Lionnet; charge désopilante où les deux jumeaux sont représentés chantant un de leurs airs favoris. Cette heure de nuit est le moment généralement choisi par les conspirateurs pour mettre leurs projets à exécution. Or, on conspirait dans cet hôtel en apparence si tranquille, un complot s'ourdissait et j'en étais peut-être l'auteur bien innocent. Voici comme : J'avais raconté de droite et de gauche l'incident de mon arrivée et ma surprise en entendant le fameux clavecin caché dans la serre; quelques jolies dames, qui n'avaient pu assister au début de la soirée, poussées par une curiosité artistique, persuadèrent à quelques-uns de ces messieurs d'enlever le clavecin et de le transporter au milieu du grand salon. Ce qui fut dit fut fait; mais, hélas! ce n'était pas suffisant, il fallait l'exécutant, et quand on s'avisa de chercher Lacombe, il était parti; désespoir et lamentations des conspirateurs qui étaient menacés d'un *four* complet.

S'il avait suffi d'avoir du talent sur le piano pour toucher un clavecin, les artistes ne manquaient pas; Mme Fanny Lyon, Félix Jouffroy, Paul Bernard, Alfred Quidant, n'étaient pas loin! mais une étude préalable de l'instrument, de sa facture, de son jeu, était nécessaire avant d'oser y mettre la main devant un public aussi bon connaisseur, et chacun en était là de ses réflexions, lorsqu'un jeune homme de vingt à vingt-deux ans environ, aux moustaches fines et soyeuses, à la tournure des plus distinguées, s'approche de l'instrument, se dégante lestement et fait résonner les touches d'ivoire avec un aplomb, une sûreté de doigté extraordinaires; un murmure approbateur l'enhardit, il ajuste son tabouret, s'assied et commence à jouer des variations de Mozart, puis un air, certainement plus vieux, plus ancien que l'instrument lui-même, *Ah! vous dirai-je, maman*, variés par Haydn. Tout cela fut exécuté avec une grâce, une facilité, une aisance exquise. Mais quel était donc ce nouveau-venu? Il fut vite reconnu, c'était Georges Pfeiffer, compositeur et pianiste d'une réputation naissante et dont le père est le représentant de la maison Pleyel.

Du clavecin, qui date de l'année 1600, Georges Pfeiffer passe au piano d'Erard, de 1855, pour nous rendre plus sensible, la différence qui existe entre ces deux instruments fabriqués à 250 ans d'intervalle. Il joue sur l'Érard une *Étude*, de Chopin, et une *valse mazurka* de sa composition.

Le jeune virtuose reçoit les félicitations de tous, puis on se réunit autour d'une table splendidement servie, où la conversation la plus vive et la plus animée roula sur les incidents de cette soirée qui se répétera dans quinze jours, nous l'espérons!

HENRY DE SAINT-DIDIER.

MOSAÏQUE.

Mort de Mlle Rachel. — Ses obsèques. — Réformes dans le service de la Bibliothèque impériale. — Une statue de Napoléon Ier commandée par le prince Jérôme. — Un groupe de M. Lechêne. — M. Auguste Salzmann à Rhodes. — Prochaines expositions de peinture à Liége et à Cracovie. — Une église du treizième siècle à Bouvres. — Sépultures antiques. — Essai tenté sur une fontaine de M. Visconti aux Champs-Elysées. — Une carte de visite de M. Camille Doucet. — Une maison du seizième siecle. — Le docteur Vogel. — Le Muséum d'Oxford. — Relation d'un voyage de M. Cyril Graham. — Un exemplaire du *De Senectute* de Cicéron. — Incendie du théâtre *Alfieri* à Turin. — Le Capitole de Washington.

L'art dramatique vient de faire une perte irréparable. Mlle Rachel est morte au Cannet de Cannes, près Toulon, le dimanche 3 janvier, à onze heures du soir, dans une maison que M. Sardoux avait mise à sa disposition. Mlle Rachel n'était âgée que de trente-sept ans.

Les obsèques de Mlle Rachel ont eu lieu à Paris le 11 janvier. Le cortége est parti de la place Royale à midi; a suivi la rue du Pas-de-la-Mule, la place de la Bastille, la rue de la Roquette, et est entré dans le cimetière du Père-Lachaise par la grande porte, pour de là se rendre au cimetière israélite. Le char funèbre était traîné par six chevaux; les cordons du poêle étaient tenus à gauche par MM. Alexandre Dumas et le baron Taylor, à droite par MM. Legouvé et Geffroy. Les deux fils de Mlle Rachel, conduits par M. Raphaël Félix, M. Félix père et l'élite de la littérature et des artistes assistaient à ces obsèques. La foule était immense le long du passage du convoi. Le deuil paraissait général, les regrets universels. Mlle Rachel laisse, dit on, plus de deux millions, dont la moitié doit revenir à ses enfants, l'autre moitié à la famille Félix. L'opinion publique paraissait imputer sa mort prématurée à ses deux voyages de Russie et d'Amérique, pendan lesquels se serait développé le germe de l'affreuse maladie qui l'a conduite au tombeau.

S. Exc. le ministre de l'instruction publique et des cultes vient de rendre un arrêté, instituant une commission chargée d'examiner les réformes à faire dans le service de la bibliothèque impériale, et de lui indiquer la nature des travaux de dispositions intérieures nouvelles qui paraîtraient nécessaires en ce moment, où de grands travaux de reconstruction de cette bibliothèque viennent d'être entrepris. M. Mérimée est président de ladite commission.

On raconte que S. A. I. le prince Jérôme a commandé à l'un de nos statuaires les plus distingués, à M. Cavelier, une statue de Napoléon Ier.

M. Lechêne (de Caen), termine en ce moment son groupe des *Animaux vaincus par l'Amour*; ce travail colossal, dont nous avons déjà fait l'éloge dans cette revue, formerait un magnifique complément aux grandioses embellissements du bois de Boulogne. Destiné, par l'auteur, à devenir une fontaine monumentale, ce groupe donnerait un attrait de plus à la promenade privilégiée, et il serait à désirer que le gouvernement, toujours prêt à récompenser le véritable mérite, pensât à acquérir une œuvre aussi remarquable par son audace que par le fini de son exécution.

Un photographe fort habile, M. Auguste Salzmann, auquel on doit déjà de magnifiques travaux sur Jérusalem et plusieurs autres parties de l'Orient, est à Rhodes depuis quelque temps. Il s'y est même rendu avec une mission du gouvernement français. On sait que cette résidence historique, témoin de tant de combats, de siéges, d'actions d'éclat qui ont immortalisé les noms des chevaliers, possédait une foule de monuments remarquables. Un grand nombre sont intéressants par les souvenirs qu'ils conservent de la France et des chefs, des guerriers, que notre pays a donnés à cette admirable institution. Les tremblements de terre, l'insouciance, l'apathie des Turcs, ont couvert Rhodes de leurs débris, attestant tous et la puissance des chevaliers et l'imagination, le talent des artistes qui vivaient à leur époque. Il y a cinq ou six ans, M. Salzmann a été assez heureux pour prendre un grand nombre de photographies de ces ruines précieuses. Il faut espérer que, grâce à son énergie et à sa persévérance, il pourra compléter son œuvre de conservation. Il a à lutter aussi bien contre le temps, — cet impitoyable niveleur, — que contre la barbarie des possesseurs actuels de Rhodes, mais on ne peut douter qu'il ne soit énergiquement soutenu dans son œuvre. On doit le désirer vivement dans l'intérêt de l'art et des études historiques.

Une exposition de peinture, sculpture et gravure aura lieu à Liége, le 5 avril 1858, sous la direction de la *Société libre d'Emulation* de cette ville. Cette exposition, dont le retour périodique est fixé à deux ans, s'organise avec des éléments de prospérité nouveaux : placée sous le patronage d'une société qui a pour but

encouragement des lettres et des arts, assurée du concours de la ville et de la province, qui affectent annuellement un subside à l'achat de tableaux destinés au musée de Liége, elle est digne, en tous points, de l'attention des artistes. — Voici les conditions : Les objets destinés à être exposés, doivent être adressés à la *Société libre d'Emulation* au plus tard *quinze jours* avant l'époque fixée pour l'ouverture de l'exposition. — Les artistes sont invités à faire connaître le prix de vente des objets envoyés par eux à l'Exposition. Il en sera discrètement tenu note. — Aucun objet d'art ne peut être exposé sans le consentement de l'auteur. — Les frais de transport des objets d'art envoyés à l'exposition sont supportés par la Société. Les frais de réexpédition sont à la charge des artistes. — Aucun objet d'art ne pourra être retiré avant la clôture définitive de l'Exposition, sans l'autorisation expresse du Conseil.

L'antique manoir des rois de Pologne, à Cracovie, vient d'être approprié pour servir de local à l'Exposition des Beaux-Arts, qui ouvrira le 1er avril prochain. Le secrétaire de la *Société des Amis des Arts* invite les artistes de tous les pays à y envoyer leurs œuvres.

Depuis peu, on a achevé à Rouvres, en Xaintois, dans le diocèse de Saint-Dié, une église du style ogival du treizième siècle.

Des sépultures antiques, dont on fait remonter l'origine à l'an 400 de notre ère, viennent d'être mises au jour par des ouvriers occupés à la rectification d'un chemin qui conduit du village de Bainville sur le plateau de la montagne Sainte-Barbe.

Un essai des plus intéressants vient d'être tenté sur une des belles fontaines en fonte, dont l'architecte Visconti a doté les Champs-Élysées. On venait d'appliquer directement le cuivrage galvanique sur la fonte, un des corps qui subissent le plus facilement l'oxydation, mais on a dû renoncer à ce mode qui amenait, au lieu du résultat cherché, une oxydation plus complète. Le bronzage qu'on vient de tenter a pour but d'éviter le contact, même partiel, entre les deux métaux. Pour arriver à ce résultat, la fontaine a été démontée pièce par pièce, chaque pièce a reçu un enduit isolant, imperméable, puis a été plongée dans un bain saturé de sulfate de cuivre en dissolution, après avoir été mise en contact avec une batterie galvanique.

Le premier jour de l'an, à la Comédie-Française, on parlait beaucoup de la galanterie de l'heureux auteur de la pièce à la mode, le *Fruit defendu.* Tous les artistes qui ont créé un rôle dans cet ouvrage ont reçu, avec la carte de visite de M. Camille Doucet, un exemplaire de la comédie nouvelle imprimé sur papier vélin et magnifiquement relié. Je me suis même laissé dire que la première page de ces exemplaires contenait une charmante pièce de vers à l'intention de chaque acteur ou actrice. L'auteur en serait bien capable. Sa muse spirituelle et facile n'est pas de celles qui reculent devant un quatrain, un couplet ou une improvisation piquante Elle a prouvé, dans une foule de circonstances, qu'elle pouvait lutter sans désavantage avec les plus habiles.

Une maison chrétienne du seizième siècle vient d'être visitée par M. L. de Baecker, à West-Letere, en Belgique; le corps du bâtiment est flanqué d'une tourelle octogonale, avec une flèche a bec de corbeau, et dont les eaux de pluie découlent par deux gargouilles en énorme pierre de taille simulant des monstres. Au premier étage est une salle digne d'attention. Cette pièce est toute boisée en chêne et la cheminée est ornée d'une riche et magnifique sculpture qui représente des scènes de la vie de la Sainte Vierge.

On écrit de Leipzick à *la Gazette de Cologne*, que le docteur Vogel. père de l'illustre voyageur Vogel, a reçu une lettre de M. de Niemann, datée d'Alexandrie, qui a interrogé tous les pèlerins de la Mecque venant de l'intérieur de l'Afrique, sur le sort de ce voyageur. Tous disent que M. Vogel n'est pas mort, mais qu'il est retenu prisonnier par le sultan de Wadaï.

Depuis quelque temps, la ville d'Oxford fait des tentatives remarquables tant en architecture qu'en peinture architecturale. Ainsi, le nouveau muséum, quoique encore inachevé, montre déjà quelle heureuse application on a faite de la vieille architecture gothique italienne aux usages anglais modernes. Les modifications apportées à l'ancien style pourraient faire considérer le monument comme appartenant à un style entièrement nouveau et indépendant. Dans l'*Union room* est une salle déjà couverte par des peintures tirées du roman d'*Arthur*, qui permettent d'imaginer ce que sera plus tard ce nouveau muséum. La salle où sont ces peintures est un octogone allongé, deux des côtés ayant une longueur double de celle des six autres. Les sujets terminés ou près de l'être, non à la fresque mais en détrempe, sont : *Le roi Arthur recevant l'épée Estalibus des mains de la Dame du Lac*, par J.-B. Pollen ; *la Jalousie de sir Palonidès contre sir Tristram et Iseult*, par W. Morris ; *Merlin attiré dans le piége par la Dame du Lac*, par E. Jones ; *Nimuë conduisant après leur querelle sir Peleas à Estarsle*, par V. Prinsep ; *Arthur porté à Avalon après sa mort par les reines en pleurs*, par Arthur Hughes. On n'a point encore vu, d'après l'opinion générale, de peintures murales anglaises qui puissent rivaliser avec celles que nous venons d'indiquer.

M. Cyril Graham, voyageur anglais, a donné à la Société littéraire de Jérusalem une relation de son voyage sur la rive orientale du Jourdain. « Après avoir quitté Damas (dit-il), il s'est rendu jusqu'à Salkhut et ensuite dans l'étrange district d'Harrah, région volcanique toute semée de pierres de basalte. La plupart de ces pierres sont sculptées et représentent des animaux ou des plantes, elles sont couvertes d'inscriptions en langue inconnue, avec des caractères se lisant dans un sens ou dans un autre ; ressemblant tantôt à du grec, tantôt à de l'hébreu, tantôt sans analogie avec un autre caractère connu. Ensuite, M. Graham a pénétré dans une région déserte, nommée Nimmarah. Dans toutes ces régions, les restes d'antiques cités sont nombreux et inexplorés. Au nord d'Ammân et au sud-est de Bozzah, il a rencontré deux villes kirioth et kiriathaïns, où les édifices sont tellement gigantesques qu'ils sont, sans aucun doute, c'est une opinion admise, l'œuvre des premiers émins ou géants. Ces édifices défient la main destructive de l'homme et les efforts des tremblements de terre Leurs toits sont formés d'aiguilles de pierre juxtà-posées, longues de vingt cinq pied et supportées par des piliers carrés en pierre d'un seul morceau ; les portes sont épaisses, hautes et faites d'une seule pierre. Ces villes abandonnées, mais dans un état de parfaite conservation, sont si nombreuses, qu'en cinq jours M. Graham et ses compagnons de route en ont visité trente-sept ! Des sculptures et des fragments d'inscriptions ont été extraits des monuments de la ville d'Harrat.

Dans une vente de livres et manuscrits rares, qui vient d'avoir lieu à Londres, un exemplaire du *Senec-*

tute et amicitia, de Cicéron, imprimé, en 1481, par William Caxton, a été acheté au prix de 6,875 l. st.

On écrit de Turin, le 4 janvier : « Cette nuit, vers une heure et demie, le feu a pris au théâtre Alfieri ; les désastres causés par cet incendie sont très-considérables ; on ignore la cause de ce funeste accident, qui aurait pu avoir des suites encore plus terribles s'il était arrivé quelques heures plus tôt. »

Le Capitole de Washington vient d'être inauguré. Commencé en 1793, approprié tant bien que mal en 1807 et 1808 aux services publics, il est enfin terminé sous la direction de M. Meigs, au détriment de M. Anderson, dont les plans avaient été adoptés à la suite d'un concours. Ce monument est d'ordre corinthien, sur les proportions du Panthéon romain, tout entier en pierres de taille ; on s'accorde à blâmer une surcharge d'ornementation, d'un malheureux effet, due au goût de M. Meigs.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

La Société libre des Beaux-Arts, séant à l'Hôtel-de-Ville, a tenu, le 5 janvier, sous la présidence de M. Delaire, sa 603me séance. A l'ouverture de la séance, M. le président annonce la présence de trois membres nouvellement élus, MM. Granger et Lambert, littérateurs, et M. Justin Lequien, sculpteur.

Il est donné lecture : 1° d'une lettre de M. Henry de Saulcières, remerciant la Société de l'avoir nommé membre correspondant ; 2° d'une lettre de M. de Besnier, de Lyon, concernant le rapport fait sur son *syllabaire musical* ; 3° d'une lettre de M. le vicomte de Juillac, annonçant que la *Société archéologique du midi de la France* tient à la disposition de la Société une livraison de ses mémoires.

L'Athénée des Arts, sciences et belles-lettres de Paris, envoie des billets d'entrée à la 142me séance publique qui aura lieu le 11 janvier. — Dépôt aux Archives du bulletin de la séance publique annuelle de la Société d'agriculture, commerce, science et arts du département de la Marne. Trois numéros du *Builder* renvoyés à M. Charles Fournier ; deux numéros de l'*Univers musical*, à l'examen de M. de Longpérier ; journal de la *Société impériale et centrale d'Agriculture*, à M. Vavin ; Mémoires de la *Société impériale de Toulouse*, à M. Ed. Lambert ; *La Muse des Familles*, à M. P. B. Fournier et un exemplaire d'un ouvrage intitulé : *De la Santé et du Bonheur*, adressé par M. Bidart, ancien membre de la Société. M. Moultat est chargé de faire un travail sur ce rapport.

M. Gendré lit une note insérée dans le journal l'*Harmonie* annonçant la publication du second volume des poésies espagnoles de M. Antonio Vinageras, membre de la Société.

M. Tessier, architecte, est invité à faire son rapport sur le projet de M. Lusson, relatif à l'église Saint-Eugène.

M. Gendré fait un troisième rapport sur l'église Sainte-Clotilde ; c'est le complément de ses deux rapports antérieurs sur ce sujet qui ont déjà été publiés dans la REVUE DES BEAUX-ARTS. Après avoir examiné cet important édifice au point de vue de l'art architectural et sculptural, M. Gendré termine ainsi son rapport :

« Ce monument fait honneur aux gouvernements qui en ont ordonné la construction ou « l'achèvement. Cet édifice honore également les « nombreux artistes qui ont fait preuve d'un rare « mérite et de constants progrès dans l'exécution « des travaux que le pays leur confie. Ici, comme « toujours, nous retrouvons notre société signant « du nom de ses membres des sculptures importantes, comme de riches verrières ; en un mot, « l'église Sainte-Clotilde montre que les membres « de la Société libre des Beaux-Arts sont présents « partout lorsqu'il s'agit de la gloire de l'art français. »

La commission pour l'examen et les récompenses à donner en 1858 aux auteurs des objets d'art exposés hôtel Talard, est composée de MM. Rouget, Delorme et Dubouloz, peintres ; MM. Desbœufs, Eugène-Paul et Justin Lequien, sculpteurs ; MM. Hittorf, Desjardin et Rolland, architectes ; MM. Dien, Normant et Texier, graveurs ; et MM. Mirault, Maillet et Fournier, littérateurs.

LÉO D'AMBLÈVE.

Ordre du jour de la séance du 19 janvier 1858. — Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demande d'admission. — Vote sur des candidatures. — Rapport de M. Charles Fournier sur l'*Annuaire de l'Athénée des Arts*. — Rapport de M. Moultat sur le journal *l'Art au dix-neuvième siècle* et sur l'ouvrage de M. Bidaut, *De la Santé et du Bonheur*. — Questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Le Comité central des artistes, séant à l'Hôtel-de-Ville, a tenu, le 8 janvier, sa 259me séance, sous la présidence de M. Paul Chareau. On a immédiatement procédé à l'installation des membres composant le bureau et des membres administrateurs pour 1858, qui avaient été élus dans

la séance précédente. A cette occasion, M. le président a pris la parole.

Après avoir jeté un regard rétrospectif sur les dix années qui se sont écoulées depuis la fondation de la Société et avoir énuméré les travaux accomplis, les tentatives faites, les résultats obtenus, M. Paul Chareau a rendu un juste hommage au mérite et au dévoûment des personnes successivement investies de la présidence du Comité qu'elles ont si dignement représenté. Avec une connaissance parfaite des choses qui se lient intimement aux arts et aux artistes, M. le président a indiqué tout ce qu'il était raisonnablement possible d'espérer dans l'avenir avec le concours assuré de chacun des membres et l'assistance des hommes chargés du soin de propager les idées et les intentions généreuses et utiles du Comité.

Dépôt aux archives de trois numéros de l'*Europe artiste*; d'un numéro du *Siècle* contenant un article sur l'ouvrage de M. Monginot; d'un numéro du *Pays* rendant compte du concert donné par le Comité dans les salons de M. Desolmes.

Envoi par M. de la Landelle d'un poëme intitulé, la *Vie du Marin*, et par M. Claudius Framinet d'une livraison du journal mensuel, la *Muse des Familles*.

M. Poncet donne lecture d'un fragment de sa comédie en vers, intitulée *Sophie*, et M. Bravay aîné adresse une invitation pour visiter l'exposition de ses produits de sculpture et de dorure, qui a lieu rue de Richelieu, 112.

Ordre du jour du vendredi 19 janvier 1858.— Rapport de M. Charpin sur le poëme de M. de la Landelle, la *Vie du Marin*.—Rapport de M. Louis Rey sur l'exposition des sculptures et dorures de M. Bravay aîné. — Proposition de candidats. — Elections. — Réceptions de membres nouvellement élus. — Suite de la discussion des statuts. — A neuf heures et demie audition musicale.

Le Comité central des Artistes a donné, la dernière quinzaine, un *raout* des plus complets, où elle avait convié tout ce qui s'intéresse aux lettres et aux arts. Les invitations qu'il adresse prenant des proportions plus étendues, M. Desolme, membre du Comité central et directeur de l'excellente publication de l'*Europe artiste*, avait offert ses salons aux invités. Ce journal d'ailleurs rend un compte détaillé du concert, qui a été organisé par les soins et exécuté sous la direction de M. Ed. Chol, président de la section de musique et dont voici le programme parfaitement composé, tant par le choix des morceaux que par la valeur des artistes chargés de l'exécuter :

La *Création* d'Haydn, transcrite par M. Freslon pour violon, violoncelle, orgue et piano, exécutée par MM. Weite, René Douay, d'Aubel et Anschüts. — Grand air de *Joconde*, chanté par M. Barré, lauréat du Conservatoire. — *Romance sans paroles*, *Rêverie mazurke*, composées et exécutées par M. Alb. Anschüts. — *La Mère et l'Enfant*, de Donizetti, chantée par Mme Steffenone, du Théâtre-Italien. — Grande fantaisie sur *Nabucco*, d'Alard, exécutée sur le violon par M. Weite, premier prix du Conservatoire. — Romance italienne chantée par M. Balestra Galli, du Théâtre-Italien. — Grand air du *Barbier*, de Rossini, chanté par Mlle Rita Favanti. — La *Romanesca*, de Servais, exécutée sur le violoncelle par M. René Douay, premier prix du Conservatoire. — Deuxième partie. — *Plaisirs d'amour*, de Martini, et *Pastorale*, de d'Aubel, exécutés sur l'orgue par M. d'Aubel. — Grand air de *Semiramide*, de Rossini, chanté par Mme Steffenone. — Grande fantaisie pour le violon composée et exécutée par M. Weite. — Grand air du *Trovatore*, de Verdi, chanté par M. Balestra Galli. — Le *Mancenillier* de Gothschalk, exécuté sur le piano par M. Anschüts. — Grande fantaisie pour le violoncelle, composée et exécutée, par M. René Douay. — Rondo final de *Cendrillon*, de Rossini, chanté par Mme Rita Favanti. — Le *Miserere* de Verdi, arrangé par M. Cohen pour piano, orgue, violon et violoncelle, exécuté par MM. Anschüts, d'Aubel, Weite et René Douay.

Dans l'intermède littéraire, on a entendu M. Paul Chareau, président du Comité, M. Louis Auvray, M. Deschamps, premier prix de déclamation, et M. Amédée Douay, tous membres du Comité, qui ont récité quelques compositions poétiques fort goûtées et fort applaudies par l'auditoire.

Il paraît que cette réunion n'est que le prélude de plusieurs autres; nous les attendons avec impatience, heureux d'avoir à enregistrer tous les succès d'une association qui a toutes nos sympathies.

LÉO D'AMBLÈVE.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

MORT DE Mlle RACHEL. — THÉATRE DU VAUDEVILLE. *Les Fausses bonnes Femmes*, par MM. Barrière et Capendu. — THÉATRE-LYRIQUE. *La Demoiselle d'honneur*, par MM. Mestespès et Jaime. Début de Mlle Marimon.

L'événement de la quinzaine a été la nouvelle de la mort de Mlle Rachel. C'est là une grande perte pour l'art, et surtout pour l'art du dix-septième siècle qu'elle avait remis en lumière avec un puissant éclat. Mlle Rachel, comme une statue animée qui descend de son pié-

destal, était venue rendre la vie et le mouvement aux chefs-d'œuvre de notre scène. La netteté de sa diction, la simplicité de ses attitudes, je ne sais quoi de sculptural répandu dans toute sa personne, faisaient croire véritablement à une reine de marbre, qui nous transportait loin des mœurs où nous vivons, dans le monde idéal de la tragédie. Elle semblait avoir été créé exprès pour ce monde exceptionnel. Le poignard allait à sa ceinture comme l'ironie ou l'imprécation à ses lèvres, et son œil vif et perçant donnait le frisson comme celui d'une divinité terrible.

Les qualités tragiques de Mlle Rachel furent reconnues dès son début, le 11 juin 1838, par un petit groupe d'habitués, qui se donnaient alors rendez-vous tous les soirs dans la vaste solitude du Théâtre-Français. Nous pouvons citer les noms de la plupart des membres de ce cénacle littéraire. On y voyait Merle, rédacteur de la *Quotidienne*, homme d'un esprit charmant et d'une rare intelligence théâtrale ; Rolle, rédacteur du *National*, critique judicieux et éclairé ; Jules Janin, dont la verve étincelante avait donné tant de splendeur aux feuilletons du journal des *Débats* ; Ricourt, le directeur de l'*Artiste*, dont la vie était déjà toute dévouée aux intérêts de l'art dramatique ; Félix Pyat ; Louis Lurine ; Chaudesaigues ; Théophile Thoré ; et, si j'ose le mentionner après ces noms célèbres, celui qui écrit ces lignes. De temps à autre, apparaissait avec sa figure sévère, dans une stalle isolée, Armand Carrel. Tel était, en 1838. la phalange sacrée qui s'asseyait à l'orchestre du Théâtre-Français et secondait le directeur dans ses reprises de l'ancien répertoire. Le bataillon était sous les armes, au début de Mlle Rachel, à l'exception de Jules Janin alors en voyage... On s'attendait à un début assez insignifiant, comme la plupart de ceux qui défilaient dans cette saison des débuts ; Mlle Rachel, dès les premiers pas et dès les premiers mots, conquit tous les suffrages, et de vigoureux et sonores applaudissements, d'autant plus sonores que la salle était vide, lui prouvèrent sur-le-champ qu'elle était comprise, et que la correction de son débit et la dignité de son maintien, venaient de produire un grand effet. Les imprécations de Camille, elle débutait dans *Horace*, enlevèrent le succès.

Ce fut une joie, presqu'une ivresse au foyer du théâtre après la représentation, et le lendemain, on abordait dans la rue les personnes de sa connaissance pour leur dire : Allez au Théâtre-Français; ce qui leur paraissait une plaisanterie. Ce sont les journalistes et les littérateurs dont j'ai signalé les noms, qui, les premiers, apprécièrent Mlle Rachel à sa valeur, et qui la soutinrent contre les prétentions d'une actrice sociétaire, en possession du répertoire tragique. On instruisit Jules Janin, à son retour d'Italie, je crois, de la révolution qui s'était opérée : Il vit, il fut vaincu comme les autres ; il tomba sous le charme, et l'autorité de son feuilleton, avidement lu et aimé du public, décida le succès d'argent.

Voilà ce qui s'est passé aux débuts de Mlle Rachel; l'actrice, ainsi proclamée, vit grandir rapidement sa réputation ; et, dans l'espace de cinq mois, les recettes s'élevèrent de la modique somme de 752 fr à celle de 6,131 fr. C'est de l'histoire. Un caprice voulut lui opposer Mlle Maxime, mais ce ne fut qu'un jeu d'esprit, un brillant paradoxe qui n'entrava pas la marche de la jeune conquérante Est-ce à dire que Mlle Rachel n'avait pas de défauts ? Qui donc est parfait ; on s'aperçut à la longue qu'il y avait plus d'art peut-être que de profondeur dans le talent de la nouvelle Melpomène ; qu'elle causait plus d'étonnement que d'émotion ; qu'elle manquait un peu de cette sensibilité communicative qui pénètre au fond du cœur et fait jaillir la source des larmes ; mais son énergie dramatique et son habileté à colorer le vers, suppléèrent à l'absence de ce foyer intérieur. Elle possédait tout le feu que la réflexion donne, et son cerveau, qui s'embrasait, lançait, pour ainsi dire, une auréole électrique autour de son front. Les passions qu'elle exprimait le mieux étaient la colère et la haine, et personne ne les exprimera jamais avec plus de force et d'éloquence.

Le travail, et surtout la fatigue que Mlle Rachel s'est imposée en courant après la fortune, qu'elle pouvait si bien attendre, ont ruiné avant le temps son organisation délicate. Elle a expié sa gloire et sa faute par de cruelles souffrances et par une mort prématurée, mais son nom ne périra pas tout entier; il s'est inscrit dans les fastes du Théâtre-Français, où il durera autant que lui.

En parlant de Mlle Rachel, nous avons répondu à la préoccupation générale; mais les morts ne doivent pas nous faire oublier tout à fait les vivants. Le Théâtre du Vaudeville se plaindrait d'être sacrifié. Si on lui disait la vérité, ainsi qu'on la dit aux morts, on lui dirait bien que ses *Fausses Bonnes-Femmes* ne sont pas aussi comiques que ses *Faux Bons-Hommes*, mais il faut des égards pour les vivants. Nous reconnaîtrons qu'il y a beaucoup d'esprit dans cette pièce, et que Mlle Fargueil s'y montre une des premières comédiennes de l'époque, tout en niant que ce soit une fausse bonne femme. Nous avons vu une femme trahie et qui se venge par des moyens un peu astucieux, mais de fausse bonne femme, point. Si l'on veut faire abstraction du titre, ne pas songer à une pièce de caractère, et aller au Vaudeville pour voir se développer seulement une vengeance de femme, on ne regrettera pas à coup sûr sa soirée. Mlle Fargueil, Mlle Granger, Mlle Saint-Marc, Félix, Chambéry, Parade, ont mis au service de cette comédie des talents éprouvés, et le luxe de la mise en scène ajouté au luxe des mots spirituels déployé par les auteurs, corrigent beaucoup la longueur de cinq actes remplis de scènes à tiroirs et d'épisodes ; le public aime d'ailleurs les longs spectacles et les agréables causeries. Le Vaudeville l'aura servi à souhait de ce côté.

La Demoiselle d'honneur a pleinement réussi au Théâtre-Lyrique ; un poëme parfaitement coupé pour la musique, un compositeur de mérite, dont le second succès, comme le premier, est un coup de maître, un début qui est un triomphe, celui de Mlle Marimon ; des décors magnifiques, un duel on ne peut pas mieux réglé par M. Desbarolles, voilà ce que le Théâtre-Lyrique présente à ses amis comme à ses ennemis.

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

Paris, 15 Janvier 1858.

L'académie des Beaux-Arts a nommé correspondant M. Stuler, architecte du roi de Prusse, en remplacement de M. de Zanth, l'architecte au talent duquel est due la Wilhelma.

— L'Académie universelle des sciences, arts, etc., vient de decerner à M. Galoppe d'Onquaire la médaille d'or de 1re classe, à propos de la publication de son poëme des *Sacrements considérés au point de vue de la civilisation*

— On vient de placer dans deux des niches du portail de l'église Sainte-Elisabeth, dans la rue du Temple, les statues de saint Louis et de sainte Eugénie.

FONTAINE DES QUINCONCES

A BORDEAUX.

PRIX REMPORTÉ PAR AUGUSTE BARTHOLDI, STATUAIRE.

Lorsqu'une ville rêve l'exécution de palais, d'églises, de monuments sur ses places publiques, de statues au milieu de ses squares, de fontaines au centre de ses quinconces, elle n'a qu'à faire un signe à la publicité, un appel au talent, quelquefois au génie, elle dit : *Viens, vois et exécute*; c'est ce qui s'est fait à Bordeaux.

M. Gauthier aîné, maire de la ville, homme d'une haute intelligence, aussi habile administrateur que dévoué aux Beaux-Arts, a parfaitement compris que la municipalité n'avait pas d'autre marche à suivre si elle voulait doter sa magnifique place des Quinconces d'une fontaine monumentale digne d'une des capitales de la France. La première pensée du magistrat fut donc pour un concours; aussi, au mois de juin dernier, quelques organes de la presse, et spécialement la REVUE DES BEAUX-ARTS, dans son numéro du 1er juin 1857, publiaient le programme de ce concours. Il était bien rédigé, les conditions en étaient larges, les récompenses honorables. 6,000 fr. pour prix, et se réservant la faculté d'ajouter 4,000 fr. pour d'autres rémunérations, s'il y avait lieu.

On annonçait d'avance que la moitié du jury serait prise parmi les académies constituées, et, par conséquent, en dehors des influences locales. Aussi, la REVUE fit-elle un appel chaleureux à tous les architectes et sculpteurs nationaux et étrangers. Cet appel a été entendu, et le premier grand prix lui-même n'a connu le concours que par la publicité que nous lui avons donnée. Les concurrents ont été nombreux, et, par une coïncidence heureuse, parmi leurs personnalités nous avons presque tous retrouvé des noms chers aux lecteurs et aux abonnés de la REVUE.

Les promesses du programme ont été tenues religieusement, et les noms honorables des membres du jury répondaient d'avance de l'impartialité du jugement.

M. Duban, architecte, membre de l'Institut;

M. Lemaire, statuaire, membre de l'Institut;

M. Ch. Laboulaye, membre de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale;

M. Labrouste, architecte, membre du Conseil général des bâtiments civils;

M. Lequesne, statuaire;

M. Drœling, ingénieur en chef des ponts et chaussées;

M. Oscar Gué, peintre d'histoire à Bordeaux;

M. Thiac, architecte à Bordeaux, ancien membre du conseil municipal;

M. Édouard de Gernon, membre de la Société des Amis des Arts de Bordeaux;

M. Arthaud, ancien membre de la Société des Amis des Arts et du conseil municipal de Bordeaux;

M. Alaux, de l'Institut;

M. Desmaisons-Dupallans.

Composé, comme on le voit, d'hommes les plus capables, le jury était présidé par M. le magistrat de la grande cité commerciale et maritime.

On sait que les noms des concurrents étaient inconnus; chacun des projets se faisait reconnaître seulement par une devise. Ils étaient au nombre de trente-six. Les uns étaient rendus par la statuaire; quelques-uns par un lavis ou un dessin, et d'autres enfin avaient les deux réunis. Chacun était accompagné d'un devis; ce fut, hélas, la pierre d'achoppement pour plusieurs, peut-être même pour quelques-uns des plus consciencieux; car si le concurrent faisait dire à son devis plus de 200,000 fr., il était frappé d'ostracisme. Sept ont été mis hors de concours. Parmi eux, celui du jeune sculpteur Lanzirotti, et un autre magnifique qui avait pour exergue : *Spes magna*, et dont le chiffre montait à 208,143 fr. 60 c., chiffre qui a excité bien des regrets dans le jury; car il eût peut-être été classé dans les premiers.

Enfin le prix de 6,000 fr. a été accordé au projet de M. Bartholdi, statuaire, dont la poétique pensée a été de présenter : l'Océan absorbant les fleuves, la Garonne et la Dordogne. Cette image est rendue dans l'esquisse par un mouvement, une impétuosité incroyable. La statue de l'Océan s'élève au centre de la fontaine, et tend la main aux deux fleuves couchés à ses pieds; des chevaux marins, montés par des tritons sonnant de la conque, bondissent et semblent vouloir franchir la vasque qui les retient. Et, comme a dit M. Duban, « il y a là une pensée d'artiste, un jet puissant qui décèlent un vrai talent; si l'artiste est un jeune homme, c'est un de ces coups d'aile vigoureux qui révèlent que l'aiglon est destiné à voler haut et loin. »

Le motif qui a surtout décidé toutes les sympathies en faveur de ce projet, c'est qu'en supposant, ce qui arrive souvent à Paris et quelquefois à Bordeaux, que l'eau fasse défaut à la fontaine, l'exubérance et le mouvement de la statuaire pourront suppléer au manque d'animation laissé par l'absence de magnifiques nappes d'eau, et en faire encore un monument très-remarquable.

Auguste Bartholdi est un jeune sculpteur, âgé de vingt-trois ans à peine, et déjà il a eu le rare bonheur d'être remarqué, non par le public, ce juge qui ne consent à admirer un artiste que lorsqu'on lui garantit qu'il a du talent, et surtout lorsque ce mérite a un cours coté chez les marchands, mais par ceux qui comme nous ont quelquefois l'heureuse chance de découvrir et de mettre en lumière les dispositions inconnues ou enfouies. Aussi, en jetant un coup d'œil en arrière, nous voyons que la Revue des Beaux-Arts a déjà eu occasion d'apprécier les œuvres de ce sculpteur [1].

Bien que le nom du lauréat soit de consonnance italienne, Bartholdi est Français. Né à Colmar, il habite Paris depuis longtemps. Sa vocation lui vint en fréquentant l'atelier d'Ary Scheffer, où il s'amusait à modeler avec notre grand peintre. Car, bien que célèbre par le pinceau, Ary a aussi un talent remarquable lorsqu'il manie le ciseau, témoin la statue exécutée par lui au tombeau de S. A. R. le duc d'Orléans.

Un jour, le peintre fut fort étonné de voir son tableau de Françoise de Rimini, exécuté en bas-relief par l'enfant qui venait jouer dans son atelier. A ces essais, succédèrent des études sérieuses, bien que n'ayant d'autres maîtres et d'autres conseils que Scheffer et ne fréquentant aucun autre atelier. Il finit par se passionner pour la statuaire, et le jeune artiste travailla nuit et jour à se perfectionner dans son art. Ne se croyant pas assez de talent et de protection pour se faire appuyer auprès

1. Revue des Beaux-Arts. Année 1855. Page 295.

de l'État, ce jeune homme saisit avec empressement toutes les occasions qui se présentèrent. En 1854, il se met sur les rangs pour le concours de la statue du général Rapp; son projet fut adopté et exécuté par lui. Cette statue est aujourd'hui sur une des places publiques de Colmar. Rapp est représenté au moment où, sur les murs de Dantzig, il reproche à l'ennemi la violation de la capitulation.

Il a fait aussi pour la ville de Colmar le projet d'une fontaine, surmontée par la statue de l'amiral Bruat. Ce projet qui a été adopté à l'unanimité par la municipalité, n'est pas encore exécuté pour des raisons toutes locales.

On voit que Bartholdi, quoique jeune, n'est pas le premier venu dans la carrière, que le choix fait par le jury est recommandable en tout point, et que ce n'est pas le talent qui fera défaut à l'exécution.

Un seul projet pouvait suffire à la municipalité de Bordeaux, elle aurait pu arrêter là ses libéralités; mais il n'en a pas été ainsi, un second projet avait frappé l'attention du jury par des qualités toutes différentes. Il est l'œuvre d'une trinité artistique dont les noms et les succès bien connus nous dispensent de tout éloge : MM. Viel, architecte du palais de l'Industrie, Manguin, architecte du gouvernement, et Vital-Dubray, statuaire. Ce dernier est l'auteur de la statue du général Abatucci, et de celle de l'impératrice Joséphine, qui a été envoyée à la Martinique. L'aspect du monument était aussi calme et tranquille que celui de son concurrent était fiévreux et bouillant : la statue de la ville de Bordeaux debout, est portée sur un pavoi par quatre fleuves, représentés par quatre belles statues comme Pradier savait les modeler. Ce projet avait toutes les sympathies de M. Lemaire et de M. Lequesne, comme celui de M. Bartholdi avait celles de M. Duban et de M. Labrouste. Cette conception, d'une belle simplicité, a été jugée digne du second prix qui a été de 2,500 fr. Enfin un troisième prix de 1,500 fr. a été accordé à M. Louis Garros, âgé de 27 ans, élève de l'école des Beaux-Arts de Paris et enfant de la ville de Bordeaux.

Après leurs travaux, les membres du jury sont sortis de la salle pour aller prendre part à un splendide banquet qui leur était offert par le corps municipal.

Une table de cinquante couverts était dressée dans le grand salon de l'Hôtel-de-Ville. M. le maire avait à sa droite M. F. Duban, architecte, membre de l'Institut, et, à sa gauche, M. Lemaire, statuaire, également membre de l'Institut; M. Feytit, adjoint, placé en face du maire, avait à ses côtés M. Duffour-Dubergier, président de la chambre du commerce, et M. Dosquet, secrétaire-général de la préfecture.

Au dessert, après un premier toast a l'Empereur, qui a été accueilli par des acclamations unanimes, M. le maire a porté un second toast en ces termes :

« D'abord, Messieurs, au jury tout entier, que j'ai « eu l'insigne honneur de présider. Il a accompli sa « mission avec cette conscience éclairée qui ne permet « pas de se tromper.

« Et puis, en particulier, Messieurs, aux membres « du jury, qui sont nos hôtes depuis deux jours, à ces « artistes éminents, qui n'ont pas refusé d'abandonner « leurs travaux, pour venir juger dans nos murs une « simple question d'art.

« Qu'ils en reçoivent ici nos remerciments, et qu'en « nous quittant ils emportent l'assurance de notre re- « connaissance et de notre affectueux souvenir. Mais » qu'ils sachent aussi que si nous n'avons pas hésité à « leur demander ce témoignage du dévouement, c'est « que nous sommes persuadés, comme eux, que les « questions d'art, quelques petites qu'elles puissent « paraître, ont toutes une noble grandeur.

« Les lettres et les arts, car nous devons les réunir « dans le même culte, sont la partie la plus noble de » la vie morale des nations, elle est immortelle et di- « vine, comme l'âme humaine.

« Pendant que l'agriculture, le commerce et l'in- « dustrie assurent la richesse et le bien-être des peu- « ples; pendant que le génie de la guerre et du « gouvernement assure leur puissance, les lettres et les « arts fondent leur immortalité. De Tyr et de Car- « thage, qui n'ont été célèbres dans le monde ancien » que par le commerce et la navigation, le nom existe « à peine, et la gloire de la Grèce est encore toute res- « plendissante.

« Que la France prospère donc par l'agriculture, par « l'industrie et le commerce; qu'elle grandisse par son « courage et sa vaillance, et que son génie, conservant « le culte des lettres et des arts, lègue à la postérité la « plus reculée les monuments de sa gloire et de sa ci- « vilisation !

» Au jury!... »

Ainsi se sont terminées ces agapes de

l'art, où l'architecture et la statuaire avaient envoyé leurs plus nobles représentants. Et nous, les plus humbles serviteurs du beau et du grand, ce n'est pas la première fois que nous avons la satisfaction de dire dans ces colonnes combien les artistes apprécient les marques de sympathie et d'encouragement qu'ils sont habitués à trouver chez les habitants de la ville de Bordeaux.

Aussi résumerons-nous notre pensée en formulant un souhait, c'est que dans des circonstances semblables les municipalités françaises et étrangères n'oublient jamais ce qui vient de se passer dans le Midi de la France, et qu'elles se persuadent bien que c'est en agissant avec cette dignité et ce désintéressement que l'on fait de grandes choses et que l'on obtient de grands résultats.

Félix PIGEORY.

MOUVEMENT ARTISTIQUE

LES EXPOSITIONS EN PROVINCE.

La Revue des Beaux-Arts publiait, au mois de novembre 1857, un avis de la Société des Amis des Arts de Lyon, annonçant pour le 8 janvier 1858 l'ouverture de son exposition annuelle au palais de Saint-Pierre. On lisait dans cet avis que la Société, modifiant son règlement primitif, se chargeait aujourd'hui des frais de transport (*aller et retour*) pour les ouvrages qui lui seraient adressés, et que, voulant appeler à elle, autant qu'il est en son pouvoir, les productions les plus remarquables, elle avait décidé qu'elle ferait frapper au coin de sa grande médaille, un certain nombre d'exemplaires d'argent et de bronze pour être décernés aux auteurs des œuvres éminentes dont les ressources de sa caisse ne lui permettraient pas de faire l'acquisition.

En agissant ainsi, la Société lyonnaise a fait preuve de sagesse et d'habileté, et c'était le meilleur moyen de s'assurer le concours sympathique des artistes. Aussi ces nouvelles mesures ont elles été couronnées d'un plein succès : on nous écrit de Lyon que les œuvres d'art envoyées sont plus nombreuses que jamais et qu'on compte plus de huit cents objets, parmi lesquels se trouvent des toiles importantes et des statues remarquables. L'embarras était de classer convenablement toutes ces richesses, les grandes difficultés que présentait leur placement a nécessairement retardé l'ouverture du Salon lyonnais; elle n'a pu avoir lieu, nous écrit-on, que le 22 janvier dernier, et encore toutes les toiles ne sont-elles pas placées.

A cette solennité artistique qui a lieu en ce moment dans une des premières villes de l'Empire, va bientôt en succéder une autre dans une cité ni moins riche, ni moins commerçante. La Société des Amis des Arts de Bordeaux ouvrira sa septième exposition annuelle, le 1er avril 1858, dans les vastes et belles galeries que l'autorité municipale fait construire en ce moment dans le *Jardin des Plantes* pour recevoir les œuvres de la peinture et de la sculpture. L'inauguration de ces galeries, parfaitement appropriées à leur objet et placées dans la situation la plus heureuse, au centre de la ville, au sein de la promenade la plus ornée, nous paraît une raison de plus pour compter sur le concours de tous.

S'il était nécessaire d'ajouter à ces éléments de succès l'éloquence des chiffres pour constater l'état prospère de cette association, nous n'aurions qu'à citer cet extrait du compte rendu de la sixième année de la Société :

« Pendant le cours de 1857, S. M. l'Empereur, qui a daigné accepter le patronage de la Société, a fait don d'une somme de *mille francs;* le conseil général de la Gironde a voté une allocation de *quinze cents francs*, et le conseil municipal de Bordeaux a alloué une somme de *trois mille francs.* — A la fin de la sixième exposition, la Société comptait près de six cents membres ayant souscrit 906 actions de 25 fr. chacune, constituant un capital de 22,650 fr. — La sixième exposition, ouverte du 8 mars au 10 mai 1857, comprenait 527 ouvrages; 98 ont été achetés au prix total de 48,344 fr. — Le chiffre total des acquisitions faites aux six expositions est de 258,381 fr. »

Le programme de la septième exposition de Bordeaux est signé des membres de la Commission d'administration : MM. T.-B.-G. Scott, *président;* Ad. Charroppin et D. Guestier, *vice-président;* H. de Gernon, *trésorier;* Th. Bouscasse, Fr. Brown, Desmaisons du Pallans, P. Ferrière, Ch. Foussat; Adr. Bonnet, *secrétaire.* Il contient les articles suivants :

Article premier. — Les ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, dessin et lithographie, que leurs auteurs désirent exposer, devront être remis, du 1er au 10 mars 1858, au siége de la Société, terrasse du Jardin des Plantes, près la porte Bardinau. La Commission se réserve le droit de ne pas placer les ouvrages remis après le 10 mars. Chacun d'eux

devra être accompagné d'un bulletin contenant l'explication du sujet, le prix de l'ouvrage, le nom et l'adresse de l'auteur, la date et le lieu de sa naissance, le nom de son maître et les récompenses ou distinctions qu'il a obtenues.

ART. 2. — Les ouvrages envoyés de Paris *et par des artistes invités par la Société*, devront être remis, avant le 20 février, chez M. Binant, rue Rochechouart, 70, à Paris. Le bulletin exigé par l'article précédent sera remis à M. Binant, et un duplicata sera renfermé dans la caisse.

ART. 3. — Les frais de transport, aller et retour, seront supportés par la Société, *mais seulement pour les ouvrages des artistes invités par la Société*. Les caisses devront être expédiées par le roulage ordinaire ou la petite vitesse des chemins de fer, et ne devront pas avoir plus de 2 mètres de hauteur ni de largeur.

ART. 4. — Ne pourront être reçus : — les tableaux ou dessins sans cadre ; — les tableaux ou dessins ayant des cadres de forme ronde ou ovale, à moins qu'ils ne soient encastrés dans des caisses de forme carrée ; — les copies, à moins qu'elles ne reproduisent un ouvrage dans un genre différent ; — les ouvrages de sculpture, gravure ou lithographie, livrés au commerce.

ART. 5. — La Société ne répond que des accidents ou dégradations provenant de son fait.

ART. 6. — Les ouvrages qui ne seront pas envoyés par leurs auteurs ne pourront être exposés qu'avec l'autorisation des auteurs, ou sous la responsabilité de leurs propriétaires, dont le nom sera indiqué au livret.

ART. 7. — Un jury d'examen prononce le rejet ou l'admission des ouvrages présentés.

Nous apprenons que dans certains ateliers bon nombre de toiles et des meilleures s'achèvent en ce moment pour l'exposition de Bordeaux, et tout fait présager que, par la quantité et le mérite des œuvres envoyées, elle rivalisera d'éclat avec celle qui a lieu en ce moment dans la cité lyonnaise.

ÉMILE GAGNEUX.

LES
PETITS PEINTRES CONTEMPORAINS.

CHAPITRE II.

CHAUVINARD.

Chauvinard n'a eu qu'un désir en sa vie, rendre son nom célèbre; plus heureux que bien d'autres, il a atteint son but. Au moment où nous écrivons ces lignes, Chauvinard est, par la grâce de sa volonté et l'hilarité nationale, le roi couronné des *illustres inconnus*.

En quelle année et où est né Chauvinard? Il me serait facile de le dire ; mais je connais trop les ficelles de mon métier d'apologiste, pour ne pas laisser planer tout d'abord l'ombre de l'incertitude sur le front sublime de mon héros.

M. A. Granier de Cassagnac, rédacteur en chef du *Réveil*, écrivait dans un article qui ressemble à une profession de foi, — les députés n'en font jamais d'autres, — cette phrase un peu naïve, mais tout à fait vraie : « C'est le propre des gens sensés de ne rien faire de sérieux sans motif. »

Je ne fais tort à personne en me plaçant de ma propre autorité au nombre des gens sensés. D'un autre côté, personne ne me contestera que l'apologie de Chauvinard ne soit une chose extrêmement sérieuse ; partant, je suis dans les conditions voulues pour avoir un motif. Ce motif, le voilà.

En cachant l'origine de mon grand homme, j'espère que dans mille ans, la source du Nil étant trouvée, une armée de savants de tous les pays restée sans emploi, partira à la découverte de la source de Chauvinard. Grâce à moi, le plus grand de tous les *petits peintres* jouira, dix siècles après sa mort, d'une foule de réclames qui feront sa joie aux Champs-Elysées : grande et sublime joie, si on en juge par le bonheur qu'il éprouve en voyant son nom dans un journal.

Sans compter que je n'élève pas une prétention désordonnée en supposant qu'une foule de mémoires sur ce sujet important seront adressés à toutes les académies savantes du monde.—Je ne dis pas du monde civilisé, parce qu'il est bien évident que, dans mille ans, le monde barbare aura disparu. Et les brochures et les opuscules dont la boutique du Dentu de l'époque sera encombrée, et les réponses et les réfutations faites à tous ces ouvrages. Je me réjouis d'avance en brouillant les cartes de la postérité.

L'âge de Chauvinard se ressentira de l'incertitude de sa naissance. Aujourd'hui même, on est fort ignorant à ce sujet. Chauvinard paraît avoir près de cinquante ans, peut-être n'en a-t-il que trente-six ; tout est mystérieux dans cet homme de génie, excepté sa réputation.

Chauvinard, dès son enfance, montra ces glorieux penchants qui devaient le faire surnommer, plus tard, l'amant de cœur de la réclame. Pas un de ses livres qui ne fût orné de la phrase traditionnelle des écoliers :

Cette grammaire appartient
à
CHAUVINARD.

Plus tard, il inscrivait son nom sur les monuments publics et sur tous les murs de Paris. Qu'on ne m'accuse pas d'exagération, il y est encore. Par un prodige inexplicable, bizarre, incompréhensible, ce nom se trouve aujourd'hui surmonté d'une paire de lunettes à cheval sur un triangle, sous lequel on lit :

CHAUVINARD SE MOUCHE.

Qui a ajouté ce triangle, ces lunettes et ce

verbe perfide ? Chauvinard prétend que c'est l'envie ; je suis parfaitement de son avis.

Un jour, armé de courage et d'une énorme brosse, il se décida à aller effacer illustration et légende; un de ses amis survint à point pour l'empêcher de se livrer à ce travail herculéen.

— Mon cher, dit l'officieux camarade, ne te donne pas la peine d'essayer; je vais te briser le cœur, mais on doit la vérité à un grand homme. Sache donc que, de la barrière des Martyrs à la Cannebière, il n'est pas un mur sur lequel on ne lise:

CHAUVINARD SE MOUCHE.

— Oh! France, ingrate patrie! s'écria Chauvinard, laisseras-tu blaguer dans ton sein un de tes plus nobles enfants!

— La France n'est pour rien là dedans, reprit l'ami, l'univers s'en mêle; à Civita-Vecchia, les murs sont comme en France. A Rome, à Rome, entends-tu bien, au mont Janicule, sur la fontaine Pauline, sur les ruines du Cirque de Néron et du théâtre Marcellus, sur l'obélisque de granit rose de Fontana, sur le pont des Anges qui traverse le Tibre, sur les onze colonnes de la basilique d'Antonin-le-Pieux, de la Villa-Médicis au sommet du Quirinal, sur les ruines de l'aqueduc de Claude, du temple de Minerve, de la basilique de Lucinius, du bain d'Agrippine, devant Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure, du forum de Trajan à l'escalier Capitolin, du Colysée au Capitole, il n'est pas une place vide sur laquelle on ne puisse voir : *Chauvinard se mouche*. Du reste, cher ami, Gauthier l'a vu à Constantinople, Dumas l'a déchiffré sur le pavillon des courses d'Epsom, en s'écriant : « Bonté divine! voilà que je comprends l'anglais. » Gérard de Nerval a trouvé *Chauvinard se mouche* en compagnie de *Crédeville voleur*, sur la plus grande des pyramides d'Égypte; nos soldats ont épelé ton nom sur les murs de Sébastopol, en disant : « Que voilà un particulier qu'il a un rude nez. » Enfin, mon pauvre garçon, un missionnaire écrivait à sa congrégation, quelques jours avant d'être mangé par les naturels de Kanala : « ..... Ce qui m'a étonné beaucoup en arrivant au fond de l'Australie, c'est de trouver sur les huttes des bons sauvages une inscription que j'ai souvent rencontrée sur les pagodes, en Chine, et sur des *tumuli* de la Tartarie Mantchoue, et cette inscription, surmontée d'une espèce de portrait de fétiche fort laid, est ainsi conçue :

C.H.A.U.V.I.N.
A.R.D.S.E.
M.O.U.C.H.E.
P.O.U.X.
M.Y.S.T.I.C.O. D.A.R.E.D.A.R.E.T.I.
R.E.
L.I.R.E.

Tu vois qu'il n'y a plus de remède; mais, console-toi, cela s'effacera avec le temps.

Chauvinard n'avait par besoin de consolations, il nageait intérieurement dans la joie; son nom était connu dans l'univers entier. Aussi, après avoir réfléchi un instant, loin de vouloir anéantir l'inscription, il eût voulu l'enjoliver et placer devant des lanternes pour la nuit.

Chauvinard devait bientôt connaître les bienfaits de cette publicité; mais n'anticipons pas sur les événements. Revenons aux débuts du grand homme dans la vie. Pour être juste, impartial, il faut dire que ses premiers tableaux, bien que marqués au coin du génie, ne furent pas positivement des chefs-d'œuvre, les immenses qualités dont ils fourmillaient n'étaient point de celles qui frappent la foule ignorante, et le public artiste était déjà trop envieux de ce talent naissant pour les avouer.

Chauvinard, le cœur ulcéré par l'injustice, se promenait grave et sombre, murmurant tout bas le sonnet de Rolla à Massachio, ainsi paraphrasé pour les besoins de la cause.

SONNET [1].

Pâle Massachio, ta mémoire m'est chère,
Qui m'inspire pour toi cet amour fraternel ?
Je suis de *Batignolles*, et Florence est ta mère;
Mais nos âmes sont sœurs du séjour éternel.

Comme toi, jeune encor, je quitterai la terre;
Ton nom rayonnera d'un éclat immortel,
Et moi, je m'éteindrai laissant moins de lumière,
Que ces astres trompeurs qui descendent du ciel.

L'amant qui voit périr sa maîtresse adorée,
La mère de sa fille à jamais séparée,
Le père renié par ses enfants ingrats,

L'exilé qui ne peut répondre aux calomnies,
Tous ces infortunés souffrent moins d'agonies
Qu'un *Chauvinard* qui passe et qu'on ne connaît pas.

Ainsi, dans tous les temps, parlent ceux qui ont fait un *chef-d'œuvre inconnu*. Les optimistes disent à tout propos que nous vivons dans un siècle où il n'y a plus de génies incompris; qu'importe que le génie soit reconnu, si l'on ne le proclame pas, la blessure est-elle moins cruelle faite par l'envie que par l'ignorance? C'est toujours une blessure.

Un instant, Chauvinard, en proie à un décou-

1. Ce sonnet n'est point tiré du poëme de Chauvinard : intitulé *Les extrêmes se touchent*.

ragement profond, voulut en finir avec la vie; une réflexion et un léger événement l'empêchèrent de mettre ce fatal projet à exécution.

La réflexion était bien simple; puisque je suis un grand peintre, je ne puis manquer de mourir jeune, attendons, pensa-t-il; — et il attendit. L'événement qui le rattacha tout à fait à la vie est encore plus simple. Un soir, Chauvinard écoutait à la porte d'un marchand de tableaux, chez lequel il avait exposé un *intérieur*, l'opinion des passants. Un jeune homme et une jeune femme regardaient l'œuvre de celui qui, par la suite, devait devenir une des gloires modernes de la France.

— Qu'est-ce que c'est que cette *panne?* disait le cavalier; c'est assez *léché*, merci.

— Pas merveilleux, ajouta sa compagne en faisant une petite moue qui, toute charmante qu'elle fût, déplut fort au pauvre Chauvinard.

— C'est-à-dire que ça ne vaut rien.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— De qui est-ce?

— Attends donc, Chau...vinard, oui, Chauvinard, dit la jeune femme en épelant le nom écrit dans un coin en grandes lettres rouges.

— Qu'est-ce que c'est donc que ça, Chauvinard? Ce nom absurde m'est inconnu... Chauvinard, connais pas.

Attends donc, reprit la dame, il me semble que je connais ce nom-là; laisse-moi chercher.....

Chauvinard était palpitant; la critique avait été dure, mais une jolie bouche parlait de lui, en parlait comme si elle le connaissait, il n'était donc pas complétement inconnu; son cœur battait, battait. Il suivit cette gracieuse promeneuse dont il occupait la pensée, il tâcha d'écouter.

— Chauvinard! s'écria la dame, j'y suis; c'est cela, je le connais, toi aussi, tout le monde en a entendu parler.

Chauvinard ne respirait plus.

— Ma foi, ma chère, reprit le monsieur, si je le connais, je ne me le rappelle guère.

— Mais si, tu sais, mon ami, c'est celui qui se mouche!

Chauvinard tomba suffoqué sur le trottoir. Une âme charitable qui le reconnut à son nez, le ramassa et le conduisit chez lui.

Le lendemain, lorsque l'auteur de *Danaé* se leva, une révolution s'était opérée dans son esprit. A partir de ce moment, il conçut le dessein de faire son petit coup d'Etat. De la conception, il passa à l'exécution. Il fallait du temps et de la persistance, l'avenir était à lui, et la nature lui avait donné la patience des tarets. Il se mit à l'œuvre avec l'intention bien arrêtée d'occuper l'univers de son nom et de ses travaux.

Son premier soin fut de s'affilier à une société artistique, non dans l'intérêt de l'art, l'art n'avait pas besoin de Chauvinard, Dieu merci, mais dans le sien propre. Nommé bientôt secrétaire-*général*, les procès-verbaux des séances retentirent de son nom accolé aux épithètes les plus louangeuses. Infatigable et fécond, son éloquence ne tarissait point, aussi eut-il des succès sans nombre et une publicité naissante; mais il aspirait à d'autres destinées.

Une société ne lui suffisait pas, il se fait recevoir dans une seconde. Là, sa réputation commencée lui fait décerner les honneurs du fauteuil et la rédaction en chef d'un journal fondé par l'association. Ce journal se nommait la *Trompette des Peintres*; cette trompette n'était autre que celle de Chauvinard. Aussi fallait-il voir avec quelle grâce il encensait sa propre personne; sans son prosaïque habit noir on l'eût volontiers pris pour ce Turc qui, jadis à la porte de sir Marc-Nop, rue Vivienne, se brûlait sous le nez des pastilles du sérail.

Mais c'est égal le nom de Chauvinard grandissait.

En 1848, l'année des bouleversements et des impossibilités, Chauvinard passe en qualité de rédacteur dans un grand journal. Pendant que tout le monde parlait politique, que du petit au moyen, du moyen au grand, du grand à l'infime, chacun se croit apte à gouverner la France et cherche à accaparer un lambeau de pouvoir, Chauvinard, le front calme, laisse gronder la tempête révolutionnaire, et sans s'en inquiéter autrement il élève un monument à sa gloire. Sa critique du salon de 1848 consiste purement et simplement dans un éloge pompeux de ses œuvres. Inutile de dire qu'un pseudonyme le cache aux yeux de la foule étonnée.

Puis arrive la grande, la fameuse exposition des vitraux de l'église Saint-Hubert, que M. de Rambuteau, avec l'intelligence artistique qui le caractérisait, avait commandés à Chauvinard. Certes, entre des mains moins habiles ces verrières eussent fait sensation, mais dans celles de notre héros elles causèrent un enthousiasme impossible à décrire.

L'*Illustration* les reproduit, tous les recueils et *Magazine* en font autant, et, chose plus étonnante encore, les almanachs de toutes couleurs jusqu'au double Liégeois, offrent à leurs lecteurs éblouis les verrières de Saint-Hubert. Le nom de Chauvinard est dans toutes les bouches. La France est glorieuse de son enfant, les journaux

ne contiennent plus que des entrefilets sur l'œuvre de Chauvinard.

(La *Patrie*), 1er juin. — M. Chauvinard travaille en ce moment aux vitraux, etc.

(*Autre*), 1er juillet. — Nous avons visité les ateliers de plusieurs peintres célèbres, entre autres celui de M. Chauvinard, les vitraux, etc.

(*Autre*), 1er août. — M. le ministre a visité hier les travaux, etc.

(*Autre*). — On va placer les vitraux, etc.

(*Autre*), 1er octobre. — Les vitraux de M. Chauvinard viennent d'être placés, etc.

(*Autre*), 1er novembre. — On a été obligé de démonter les vitraux de M. Chauvinard parce que la lumière, etc., etc.

Dans les rues on s'embrassait en demandant : Avez-vous vu les vitraux de Chauvinard ? L'admiration était à son comble. Chauvinard avait grandi de cent pieds dans l'opinion publique. Ce fut alors que l'envie, cette âpre furie, commença à siffler cetre réputation si bien méritée par tant de travaux et de talent, à mordre les mollets de ce colosse artistique. Une réaction suscitée par elle ne tarda pas à se produire. Le grand artiste allait partager le sort de tous les hommes illustres, il allait être vilipendé, calomnié, conspué.

Des émissaires stipendiés par Couture, Delacroix, Delaroche, Horace Vernet, Armand Dumaresq, Decamps et Diaz, firent courir des bruits les plus désagréables.

— C'est Chauvinard qui fait son éloge, — c'est Chauvinard qui a donné aux almanachs les bois pour reproduire ses vitraux, — c'est Chauvinard qui paie ses réclames à 3 fr. la ligne, que sais-je encore ?

Tout autre que le glorieux auteur des vitraux de Saint-Hubert aurait plié devant l'orage, mais la ténacité est l'apanage des grands cœurs. Il ne se découragea point, et prévoyant d'où partaient les coups, il les para avec une habileté remarquable et reduisit ses ennemis au silence en les enveloppant dans ses propres rets.

Voilà ce qu'on put lire dans les journaux qui naguère chantaient les louanges de Chauvinard seul.

Parmi les œuvres remarquables qui doivent figurer à la prochaine Exposition, on cite :

La *Soif du billet de banque*, œuvre magistrale par Thomas Couture.

Le *Passage de la mer Rouge*, E. Delacroix.

Portrait du schah de Perse, H. Vernet,

Vue d'un boucher prise dans un des plus beaux sites de l'abattoir du Roule, A. Dumaresq.

Le *Singe amoureux*, Decamps.

Marmelade de papillons des tropiques, Diaz.

Enfin une *Danaë*, ravissante toile de Chauvinard, l'habile peintre des vitraux de Saint-Hubert.

Par ce procédé ingénieux, Chauvinard, en se mêlant modestement à ses ennemis, les mit dans l'impossibilité de lui nuire : et désormais tranquille, il put se livrer à sa Danaé, splendide création qui devait ranimer la haine, mais aussi l'admiration du monde entier.

Tout le monde sait que cette œuvre si éminemment remarquable fut refusée impitoyablement par le jury.

L'envie, toujours l'envie !

Que lui manquait-il à cette Danaé, digne du roi des dieux, pour être acceptée par les hommes ? N'avait-elle point une teinte chaste et pure comme si Raphaël l'eût entourée d'un de ces nimbes jaunes dont lui et Titien ont emporté le secret ? N'avait-elle pas en même temps cette amplitude, cette curieuse disposition du sein que Michel-Ange a donné à ses divinités païennes ? Pure et lascive, que lui manquait-il ? que lui manquait-il à cette lorette du Paganisme ? M. Mirès, ce Jupiter des écus, aurait, certes, volontiers fait pleuvoir pour elle les quadruples de l'emprunt espagnol.

Il ne lui manquait rien, elle possédait tous les charmes et toutes les grâces, elle possédait tout, hors la faveur d'entrer au Salon, son costume s'y opposait, le siècle est si collet-monté.

Danaé se résigna et retourna sur le chevalet, où elle allait bientôt essuyer un sanglant affront. En effet, une nuit, des ravisseurs pénètrent avec escalade et effraction, — tant leur passion les entraîne, — dans l'atelier du maître, ils vont porter une main sacrilége sur cette Marguerite Gauthier de l'antiquité, heureusement un bruit se fait entendre. — Est-ce Jupiter qui tonne ? Non, c'est *Chauvinard qui se mouche.*

Les ravisseurs sont en fuite ; éclat, scandale ; Danaé serait perdue de réputation si un personnage du plus haut rang, qui a une consolation pour toutes les infortunes, ne l'envoyait loin des envieux faire les délices d'une cour d'Allemagne. Depuis, Chauvinard est triste, on ne l'entend plus, il a disparu de la scène du monde ; les intimes qui veulent le voir sont obligés d'aller au chemin de fer de l'Est où le pauvre désespéré demeure nuit et jour attendant les voyageurs qui viennent d'Allemagne. Lorsqu'il aperçoit descendant du wagon un homme avec des cheveux jaunes et une pipe en porcelaine, il s'élance vers lui en s'écriant :

— Vous qui venez de là-bas, avez-vous vu ma Danaé ?

— Foui.

— Qu'en dit-on ?

— Que *cèdre inne groutte.*

— Quel malheur, reprend tristement Chauvinard. Je n'entends pas l'allemand.

Et il reste plongé dans un état de prostration qui fait peine à voir.

Ne le dérangeons pas ; mais souhaitons-lui un éclair de raison, un moment de repentir pour qu'il éteigne les fourneaux de l'horrible cuisine où il triture sa renommée.

Souhaitons-lui surtout d'employer à fortifier un talent qui jusqu'à présent n'a que de l'acquit, le temps qu'il passe à faire violence à la sympathie publique, et alors nous serons les premiers à..... Mais à quoi bon espérer? Qu'un jour son nom revienne à paraître quelque part, il se réveillera et recommencera sa chasse à la réputation et étourdira le monde de sa gloire.

Jules NORIAC.

EXCURSION ARTISTIQUE

SUR

LES COTES NORMANDES.

IV.

LA CALÈCHE DE LELIÈVRE. — PENNEDEPIE. — FRÉDÉRIC SAUVAGE. — LES TEMPLIERS. — L'ÉGLISE DE CRIQUEBOEUF.

Quatre heures du matin sonnaient, et déjà nous étions tous réunis dans la salle à manger et en présence de tasses de café au lait dont nous crûmes devoir nous lester. Le garçon à cheveux rouges servait avec nonchalance; il saisissait tous les prétextes pour s'asseoir et continuer son somme interrompu; mais Galoppe-d'Onquaire, en homme prévoyant, tenait à se renseigner positivement sur la route à prendre pour gagner Trouville par la mer, aussi accabla-t-il le pauvre diable de questions.

— Par la mer, Monsieur, répondit le Jocrisse, mais c'est impossible!

— Pourquoi cela?

— Il faut gagner Vasouy.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Vasouy?

— C'est un village sur la côte, et le chemin pour s'y rendre est très-mauvais.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Mais votre calèche se brisera cent fois.

— Notre calèche?

— Nous aurions donc une calèche? demanda Galletti en prenant l'accent troupier, — *que je ne nous connaissais pas cette espèce de véhicule.*

— Est-ce que ces Messieurs ne vont pas à Trouville?

— Certainement.

— Eh bien! mais les chevaux sont à la voiture.

— S'il y a une voiture, s'écria Damoraux, j'en suis! Je ne me soucie pas d'aller à pied dans d'affreux chemins et par la pluie qui va tomber sans nul doute.

— Le fait est, fit observer Galoppe, que ce nom de Vasouy ne me sourit pas, — ce doit être un affreux bourg enfoui dans les vases. Est-ce qu'il y a beaucoup de vase au pied de ce village, garçon?

— De la vase? oui, répondit celui-ci.

— Voyez-vous, Messieurs, l'étymologie se déclare par la bouche de l'innocence! Je ne suis pas pour le voyage par mer, et je me range du parti de Damoraux.

— Mais, la calèche?

— Voici ce que c'est, Messieurs, dit le garçon; elle a amené hier des baigneurs de Trouville, et comme elle s'en retournait à vide, le cocher a pensé.....

— Ah! s'il n'a fait que penser.....

— Et il t'a chargé de nous proposer de nous conduire?

— Oui, Monsieur.

Et Galoppe-d'Onquaire se rendit immédiatement auprès de l'automédon, qu'il trouva occupé à harnacher son cheval, à deux pas d'une voiture à six places, une sorte de char-à-bancs plutôt qu'une calèche, ainsi que l'avait si pompeusement appelée le garçon. La caisse était vieille et dépeinte, les quatre roues évidemment rapportées; quant aux coussins, c'était la perse la plus fleurie et du rose le plus tendre; il est vrai que cette douceur de ton provenait surtout des ardeurs du soleil qui avait rongé la couleur. A part son air d'antiquité et le délabrement de cette perse fanée, c'était à peu près acceptable, et, d'ailleurs, à la guerre comme à la guerre; nous n'étions, aucun de nous, dans une tenue de bal, de sorte que notre vanité ne pouvait nullement souffrir de ce véhicule qui criait par tous ses pores : Je suis de louage!

— Vous retournez à Trouville, mon garçon? demanda Galoppe au cocher.

— Oui, Monsieur.

— Ah! et vous retournez à vide?

— C'est selon.

— Pourriez-vous nous emmener?

— Peut-être.

— Et si on vous donnait un bon prix?

— On verrait.

Après quelques minutes de pourparlers, Galoppe revint triomphant; il avait fait prix pour Trouville, avec arrêt à Criquebœuf, Villerville et tous lieux généralement curieux à visiter. Il avait vaincu le cocher en diplomatie; car, fidèle au ca-

ractère normand, l'automédon n'avait jamais répondu ni *oui*, ni *non*. Bref, nous allions être voiturés à cinq, pour vingt francs, pendant toute une journée, — c'était pour rien.

Cependant, au moment de partir, les derniers grondements d'un schisme se faisaient encore entendre : il avait même été question de se séparer en deux bandes. Galletti et moi, nous penchions pour le bord de la mer, et sir Maxwell ne semblait même pas très-éloigné de partager notre avis, curieux qu'il était surtout de vérifier l'étrange étymologie imposée par Galoppe-d'Onquaire au village de Vasouy. Enfin, il fallut céder, et nous nous hissâmes dans la cariole.

Nous quittâmes Honfleur en montant la magnifique avenue, plantée d'ormes séculaires sur une distance de plus de deux kilomètres, qui fait à la ville une rare et splendide entrée ; qu'on se figure la route de Paris en quittant Versailles, avec une pente douce, et du sommet de laquelle, en se retournant, on aperçoit l'Océan et sa vaste étendue.

Le cheval trottait bien, malgré la charge ; du reste, il méritait d'appartenir à son patron, M. Lelièvre, de Trouville, ainsi que le fit remarquer Damoraux. Lelièvre a, de plus, une diligence qui fait le service régulièrement, dix voitures au moins dans le genre de la nôtre, et sa satisfaction serait entière s'il n'avait un rival.

Ce rival a nom Dubosq, mais il faut dire qu'il a la spécialité des chevaux de promenade, et qu'il tient même des ânes. Du reste, Lelièvre est une des notabilités de Trouville, et il ne serait pas étonnant qu'il fît partie du conseil municipal.

Notre automédon était bavard, il nous faisait un éloge pompeux de son patron et de sa patronne, une brave et digne femme dont on nous avait déjà dit beaucoup de bien, et le tout finit par une invitation directe à descendre chez ledit Lelièvre, lequel tient l'*Hôtel de France*.

Cependant, nous avions quitté déjà depuis assez longtemps la magnifique avenue d'Honfleur pour prendre sur la droite un charmant petit chemin, frais, verdoyant, touffu, bordé de haies vives, de buissons d'aubépine en fleurs, et ombragé çà et là d'ormes superbes ou de pommiers séculaires. C'était ravissant, et nous regrettions déjà tous de n'avoir pas fait la route à pied, lorsqu'une petite pluie fine vint faire rentrer nos regrets et nous faire baisser la tête afin d'en garantir au moins nos visages.

Près d'une heure auparavant, j'étais monté assez fièrement auprès du cocher, mais dès que la pluie tomba, je commençai à me repentir vivement de mon imprévoyance ; en effet, aux premières gouttes, sir Maxwell avait gravement tiré un parapluie d'entre ses jambes, l'avait ouvert avec toute la science d'un fils d'Albion, et quatre têtes, au moins, se trouvaient à l'abri.

Mais, je l'avais mérité, et ma conscience n'avait pas assez de reproches à me faire sur l'oubli impardonnable dont nous nous étions tous, du reste, rendus coupables à Honfleur. Hélas ! nous n'avions fait que continuer l'ingratitude du siècle pour l'un des plus remarquables génies qui l'ont illustré.

Nous voulons parler de Frédéric Sauvage, mort en 1857, l'inventeur de l'hélice. C'est à Honfleur qu'il fit les premiers essais d'application de cet appareil à la navigation à vapeur. Il habitait, en 1830, le quartier des Chantiers, et, près de sa maison, ou plutôt de celle de son propriétaire, était une fontaine dont le bassin était assez spacieux pour lui permettre d'y faire naviguer un petit bateau de près d'un mètre de longueur, et sous lequel il avait appliqué l'hélice. L'hélice était mise en mouvement par un fort ressort d'horlogerie, tenant lieu de vapeur.

Lorsque je fis part à mes compagnons de notre indifférence et de l'occasion que nous avions manquée d'aller visiter ce modeste bassin, dans les eaux duquel ce puissant moyen de locomotion balbutia ses premières rotations, Galletti s'écria :

— Et le *physionotype*, donc !

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Damoraux qui aime à s'instruire.

— C'est l'art de mouler le visage humain et vivant, répondit le peintre dans les profondeurs du parapluie. Ce n'était pas sans un certain effroi que l'on se faisait mouler en plâtre, et le premier modèle qui s'offrit à cette expérience redoutable, a fait preuve de plus d'une sorte de courage : c'est Horace Vernet.

— Bah ! le grand peintre ?

— Il faillit en être victime, et il faut l'entendre encore aujourd'hui, après plus de vingt ans, raconter ses impressions pendant qu'il avait ce masque de plâtre sur le visage. — Aujourd'hui, cette opération est devenue un jeu d'enfant, grâce à l'invention de Sauvage. Il va sans dire qu'on n'emploie le plâtre qu'après avoir obtenu le moule.

— Messieurs, dit sir Maxwell, votre monsieur Sauvage est un de ces incompris comme vous en avez tant en France. Une invention est-elle bonne, on est toujours sûr de l'exploiter dans les États de notre gracieuse reine. Chez vous, les inventeurs meurent de faim.

— Mylord, répondit Galoppe en se servant de ce haut titre honorifique à l'égard de sir Maxwell, ce dont celui-ci était toujours excessivement

flatté, quand un inventeur fait fortune, la postérité ne connaît pas son nom, — et c'est quelque chose que la gloire!

— Oh! Français! répliqua sir Maxwell avec un sourire d'une grace infinie.

Heureusement, la pluie cessa au moment où nous arrivions aux premières maisons d'un délicieux petit village, — c'était Pennedepie. Quelques toits de chaume, des murs de briques et le clocher du village dominant le tout; c'était sublime de tranquillité et de couleur.

Galletti prit son crayon, ouvrit son album, et se mit à tracer des lignes et des masses à la hâte, pendant que nous pénétrions dans la modeste église. Malheureusement, elle ne put satisfaire aucunement notre curiosité; le peu d'opulence des habitants, la simplicité des mœurs, le manque de désirs surtout, avaient fait de ce pauvre petit temple perdu dans l'immensité de l'empire français, quelque chose de nu et de navrant pour des yeux habitués aux splendeurs, mais qui ne manquait pas réellement d'une certaine poésie; on doit bien prier dans la simple église de Pennedepie, on n'a rien entre soi et le Seigneur.

On nous montra, à peu de distance, quelques murailles qni ont appartenu à un couvent assez important de religieux de l'ordre du Temple, et une cour appelée le *Cimetière* dans laquelle, en creusant récemment une mare, fut trouvé un cercueil de pierre renfermant un squelette d'homme, à côté duquel était une grande épée presque réduite à l'état de tringle.

Ainsi va le monde, en 1118, Hugues de Payns, gentilhomme de Champagne, fonda cette vaste organisation militaire et religieuse qui fit un instant trembler les rois sur leur trône, et deux cents ans après, 1314, le dernier maître de l'ordre montait sur le bûcher. Rien ne reste aujourd'hui de cett puissance contre laquelle se brisa l'héroïque saint Louis, et dont eut raison le frivole Philippe-le-Bel, — et des curieux sans respect, des savants sans science, ont laissé jeter dans quelque fosse creusée à la hâte les restes de l'un de ces vigoureux champions du Christ qui, dit saint Bernard: — « Heureuse vie! attendaient la mort sans la craindre, la désiraient avec joie et la recevaient avec intrépidité. »

Je rentrai seul dans la petite église : je me figurai qu'elle avait appartenu au Chapitre des Templiers, et, à la droite de l'autel, je me représentai le *Beaucéant* flottant superbe, mi-parti de noir et de blanc, et, agenouillés dans la nef, ces chevaliers sans peur, ces hommes au cœur et aux nerfs d'acier, vêtus simplement et couverts de poussière, au visage brûlé des ardeurs du soleil, au regard fier et sévère, et si pauvres, au commencement de leur institut, qu'ils n'avaient qu'un cheval pour deux.

Faites des fouilles, bons habitants de Pennedepie, remuez encore cette *cour du Cimetière*, et sans nul doute vous y trouverez encore quelque cerceuil de plomb au fond duquel se cachera ce fameux sceau de l'ordre, portant un cheval monté par deux cavaliers et entouré de cette inscription modeste et en même temps grandiose : *Sigillum militum Christi*.

Et qui sait, l'ordre du Temple avait acquis d'immenses richesses, Philippe-le-Bel ne l'extermina que pour se les approprier; mais les entrailles de la terre ont reçu le dépôt des fuyards. Faites des fouilles, bons habitants de Pennedepie, et vous trouverez peut-être, en masse, les sous d'or, les testons, les livres tournois, etc., toutes monnaies qui valent aujourd'hui vingt fois leur titre, — et des joyaux! — et du vin peut-être.... Ils buvaient bien, le proverbe en est resté.

En quittant Pennedepie, les dissidents du voyage en calèche, c'est-à-dire Galletti et moi, ne pouvions nous empêcher de convenir de l'heureuse idée des autres à la vue du pittoresque chemin que nous suivions. Quelques minutes après,—car le cheval de Lelièvre allait comme le vent, nous entrions dans Criquebœuf.

L'église nous transporta d'admiration, elle est vieille, délabrée, et, dit M. de Caumont dans son excellente *Statistique monumentale du Calvados*, ce n'est qu'un monument de transition appartenant au douzième siècle, époque à laquelle l'architecture se transforma en passant du style roman au style ogival ou gothique; — mais un lierre énorme, plus que centenaire, entoure et étreint le vieux monument.

Murs et vitraux, rosaces et chenaux, contreforts, rinceaux rutilants, tout disparaît sous cette verdure vigoureuse, et ce n'est vraiment qu'à regret que l'arbuste gigantesque a laissé libre la porte d'entrée, qu'il étreint de ses racines, noueuses comme les doigts d'un géant.

Galletti s'en donnait à cœur-joie, et chacun de nous enviait son merveilleux crayon pour traduire cette œuvre du hasard bien autrement curieuse, bien autrement complète et ajustée que ne l'eût préparée la main de l'homme. N'oublions pas que c'est ce même hasard qui nous a donné le chapiteau corinthien, au moyen d'une table de marbre et d'une acanthe aux feuilles touffues et symétriques.

Criquebœuf n'est distant de la mer que d'une portée de fusil; mais sa vallée offre au géologue une série d'observations excessivement curieuses : son sol renferme un gisement considérable

de travertin ou tuf calcaire formé par le dépôt des eaux comme des calculs gigantesques. Ce dépôt agit à peu près à la manière de la fameuse fontaine pétrifiante de Sainte-Allyre en Auvergne, mais nous croyons que ce doit être avec une extrême lenteur.

Un grand nombre de puits artésiens donnent ce résultat, et il ne serait peut-être pas sans intérêt de voir commencer à Criquebœuf une petite industrie dans le genre de celle de l'Auvergne. Les plantes, de petites statuettes, de petits animaux même peuvent être agréablement soumis à cette galvanisation naturelle dont le temps est le Ruolz : il ne suffirait que d'organiser ce travail, et ce serait, quoique modeste, d'un certain rapport pour un commerçant industrieux.

Du reste, ce travertin a beaucoup servi à nos pères pour bâtir, et les Romains, qu'on est toujours sûr de rencontrer quand il s'agit de constructions solides, l'ont employé pour élever une partie de ces édifices, disloqués par la dent impitoyable des années, qui fourmillent dans cette magnifique campagne de Rome, dont le manque d'argent a fait des déserts pestilentiels.

Il fallut cependant s'arracher aux contemplations artistiques : nos estomacs commençaient à crier quelque peu et nous avions décidé que le déjeuner aurait lieu à Villerville. Le temps d'allumer des cigares, de remonter dans le véhicule que le voiturier s'obstinait à décorer du nom de calèche, et nous repartions, rapides et menés par une bête sentant la ration d'avoine au bout du chemin.

Albert BLANQUET.

LES BOURGEOIS

QUI SE FONT PEINDRE[1].

Depuis quelques années, on a pu remarquer aux expositions l'invasion croissante des portraits; c'est qu'en effet le nombre des gens qui se font *pourctraire* augmente chaque jour. Indépendamment du daguerréotype et de la photographie, que je hais de toute mon âme, le daguerréotype surtout, parce qu'ils ont multiplié outre mesure les formes du laid, et du laid prétentieux,— la peinture à l'huile, le pastel, l'émail, la miniature, etc., s'évertuent à reproduire ces dignes faces de commerçants et de rentiers, aspirant à une postérité de quinze jours, à une immortalité de deux mois.

Ce n'est pas que je blâme en aucune manière cette belle passion de se faire peindre, qui possède la plupart des bourgeois de Paris; loin de là. Le mal est que, n'entendant rien à la peinture pour la plupart, ils n'en viennent pas moins dans les ateliers des artistes, avec leurs goûts, leurs idées, leurs préférences, leurs vues à eux *sur la matière*, qu'ils cherchent, naturellement encore, à faire prédominer avec la majestueuse obstination du bourgeois convaincu.

Il y a une classe d'artistes méconnus, dont on a dit beaucoup de mal : ce sont ces bonnes gens qui font de si jolis portraits, si doux, si léchés, si mignons, si luisants, propres comme la prunelle de l'œil, où l'on peut se mirer comme dans un parquet bien verni ; leurs œuvres sont toujours exposées dans les rues populeuses, aux coins des passages, sur les boulevarts, avec l'adresse du peintre et le prix de la chose, qui varie de 20 francs à 100 francs, les mains comprises. Ces utiles artistes semblent faits tout exprès pour initier les bourgeois à la connaissance de l'art et pour les réconcilier avec les peintres. C'est pourquoi, disciples de saint Luc, lorsque vous verrez s'avancer près de votre chevalet quelqu'une de ces bonnes têtes de Josephs Prud'hommes, immortalisées par les crayons de Cham et de Daumier; quelques-uns de ces glorieux personnages chargés de bagues d'or, de breloques et d'épingles de cravate, qui débuteront par vous recommander de leur donner sur la toile du linge bien blanc et de les faire sourire, hâtez-vous de leur tendre l'adresse de ces Van-Dyck à prix modérés,— à moins que vous n'ayez grand besoin de quelques billets de cent francs, ou que vous ne vous sentiez doués de beaucoup de philosophie, de résignation et de condescendance.

Le martyre commence dès la première séance. On a d'abord mille maux de leur faire prendre une bonne pose, simple, convenable et sans prétention. Tous voudraient être peints de face, avec la lumière tombant en plein visage. Pas de profil, c'est trop mesquin et trop anguleux; pas de trois quarts, c'est une position qu'ils ne comprennent point, et dont ils ne peuvent arriver à se rendre compte d'une manière satisfaisante. Si vous adoptez le trois quarts, gare au désenchantement et aux réclamations du bourgeois ! Ce côté de la figure, dont on n'aperçoit que la moitié,

1. Cette étude, que nous devons à l'obligeance de l'auteur, fait partie d'un volume in-16 qui doit paraître dans le courant de février chez l'éditeur Delahays, rue Voltaire, 4-6. Cet ouvrage est intitulé : *Ce qu'on voit dans les rues de Paris.*— Les *Artistes nomades.*—L'*Art dramatique en plein vent.* — La *Littérature des quais.* — L'*Odyssée d'un flâneur.* — *Industriels et Saltimbanques.*

(Note de la Rédaction.)

leur paraît une duperie et un non sens; ils voudront qu'on distingue leurs deux yeux bien en face, et se montreront choqués au dernier point de cet œil qui, sur la toile, est plus petit que l'autre, et qui risque, dans leur opinion, de les faire passer pour borgnes. Ces messieurs tiennent essentiellement, — et qui aurait la cruauté de leur en vouloir? à ne laisser perdre aucun détail de leur physionomie, à la montrer dans toute son ampleur et sa majesté. Ils veulent une vue d'ensemble, et ils y ont droit, puisqu'ils paient ce qu'il faut. Pourquoi supprimerait-on d'un coup la moitié de la tâche? N'est-ce pas tricher l'acheteur que de simplifier ainsi la besogne? Ils ne sont pas venus pour faire peindre leur joue droite ou leur joue gauche, mais leur figure, qui se compose de deux joues, aussi bien que de deux yeux et de deux oreilles. Encore, est-ce bien peu des deux joues? ils n'osent pas trop le dire, mais ils voudraient qu'on les vît de tous les côtés à la fois, et il leur semble qu'en cherchant, on pourrait trouver un moyen, en ce siècle où l'on a inventé tant de choses!

Je sais une belle dame qui, se faisant représenter de face, exigeait absolument qu'on distinguât sur la toile la torsade de ses magnifiques cheveux noirs enroulés sur sa nuque. On s'évertua vainement à lui en faire comprendre l'impossibilité matérielle : c'était peut-être difficile, daignait-elle avouer, mais elle était convaincue qu'un peintre habile en viendrait à bout. Bref, elle ne pouvait croire que l'art fût si peu avancé. Après une longue discussion, il fallut, de part et d'autre, se plier à un compromis; un léger trois-quarts, aidé de quelque accroc complaisant de l'artiste aux lois de l'attitude et de l'harmonie, donna satisfaction au caprice de la belle dame. Elle eut un portrait manqué, mais elle eut sa torsade.

Il est rare qu'un bourgeois se fasse peindre sans les mains, ou ce sera malgré lui. Un portrait sans mains n'existe pas pour les bourgeois; c'est quelque chose d'incomplet comme un cul-de-jatte. La posture et l'expression des mains les préoccupent au plus haut degré. Les uns se font représenter la dextre sur le cœur ou dans le gilet entr'ouvert, comme M. Berryer; les autres, négligemment repliée sur la ceinture ou tombant le long de la cuisse; d'autres encore, assis et le coude rejeté en arrière sur le dossier d'une chaise, comme le portrait de Schubert dans les mélodies de leur fille. Pour leur femme, il lui faut une rose à la main, ou, à tout le moins, au corsage. Jadis, c'était un oiseau sur le doigt; mais l'oiseau a fait son temps et a cédé sa place à la fleur.

Du reste, si vous voulez saisir sur le fait, en flagrant délit, pour en avoir une idée aussi complète que possible, tous les *excès* anti-artistiques auxquels la prétention de la pose peut conduire les bourgeois qui se font peindre, examinez ce musée de daguerréotypes qui tapissent tous les murs de Paris; c'est là qu'il faut chercher la plus magnifique et la plus éloquente collection du genre. Tout s'y trouve, excepté, peut-être, le naturel et la vérité. C'est une galerie grotesque de grimaces ambitieuses, d'expressions risiblement avortées, de postures pleines d'une emphase bouffonne, d'affectations héroïques jusque dans l'abandon apparent. Ce pauvre monde s'est évidemment creusé la tête et longuement étudié au miroir, pour se donner l'air de quelque chose. La familiarité même y accuse je ne sais quelle comique et naïve importance, je ne sais quel gonflement de satisfaction intérieure qui s'échappe par tous les pores de l'attitude et de la physionomie. La brutale machine prend tout cela tel quel et le colle sur la plaque. Mais, mettez-vous à la place du peintre qui serait obligé de faire quelque chose de simple et de vrai avec toutes ces simagrées, ces contorsions et cette afféterie!

La plupart des dames ont la manie de poser la poitrine en avant, la tête penchée, la bouche en cœur, avec un sourire stéréotypé qu'il faut rendre, sous peine de s'entendre dire qu'on les a vieillies et renfrognées. Mais, voici le problème : c'est qu'elles veulent absolument sourire sans qu'on leur allonge la bouche; vous serez bienheureux, au contraire, si elles n'exigent pas encore que vous la rétrécissiez, et si ces lèvres de poupée minaudière, qui seraient trop courtes pour une petite fille faisant la moue, ne lui semblent pas trop longues, même pour le sourire.

« Le corset est-il utile? Oui et non, » dit une magnifique enseigne du quartier Saint-Germain. Quoi qu'il en soit de cette grave question d'hygiène, on peut dire qu'au point de vue de l'art, et malgré l'opinion de la plus belle moitié du genre humain, le corset est presque toujours une absurdité déplorable. Une dame qui se fait peindre aura grand soin de s'écraser préalablement la taille et de s'aplatir la poitrine dans ce laminoir, et il faut, bien entendu, qu'on reproduise scrupuleusement ces contours étriqués, ridicules, impossibles, sans ampleur et sans proportions, au lieu de leur donner ces formes simples et naturelles, qui ont un caractère de beauté bien autrement admirable. Ni la Vénus de Milo, ni la Vénus de Médicis, ni la Madeleine du Corrége, ni les nymphes de l'Albane, ni aucun de ces splendides ou gracieux types de femme créés par le pinceau des grands maîtres, ne portent de corsets; mais montrez-moi une *dame* de nos jours, duchesse

ou financière, que ces raisons aient touchée, et je l'irai dire à M. Dubufe.

C'est qu'avant tout, ces dames tiennent à ce qu'on voie tout d'abord, au premier coup d'œil jeté sur leur portrait, qu'elles appartiennent au monde *comme il faut*. Elles se préoccupent encore moins d'être belles, que de l'être à la façon du jour, et il semblerait, à les voir et à les entendre, qu'elles posent pour des gravures de modes. Soignez la ressemblance de la robe au moins autant que celle de la figure; rendez-en avec scrupule, avec respect, la couleur, le dessin, la coupe, les fleurs, la richesse; surpassez-vous dans les dentelles, la gaze et les bijoux, et vous serez un grand peintre. La plupart des femmes arrivent aux séances avec des robes très-décolletées, comme si elles allaient au bal, montrant leurs épaules pointues, que l'artiste aura la galanterie de poteler un peu, accoutrées d'extravagantes toilettes à couleurs voyantes et criardes. Vous ne parviendrez pas à leur faire comprendre que tous ces falbalas ne s'harmoniseront point avec le fond du tableau, ou qu'ils produiront un effet désastreux en peinture; vous ne leur persuaderez point surtout, qu'en cette circonstance, il vaudrait infiniment mieux revêtir des couleurs modestes qui feraient valoir la physionomie au lieu de l'effacer; que, dans un portrait, l'intérêt et le regard doivent se réunir sur la figure, partie principale, où rayonnent le sentiment et l'idée, et que tout ce qui en détourne l'attention est une faute et une maladresse.

Il faut donc pardonner beaucoup aux Apelles ordinaires des beautés féminines. On leur reproche souvent de représenter des poupées habillées en grande cérémonie, et d'être des peintres de robes et de volants. Cela est vrai; mais, hélas! que faire avec d'intraitables clientes dont le tyrannique mauvais goût s'impose à l'artiste et reçoit, sans plier d'une ligne, toutes les observations et toutes les supplications? Comment peindre une peau, si bien badigeonnée et rebadigeonnée, qu'on n'y voit que du blanc de céruse et du rouge végétal? Songez un peu à tout ce que l'on a demandé au peintre, aux modifications, aux caprices, aux exigences contradictoires, — aux perpétuelles concessions qu'il a dû faire. Mais, aurait-il dû les faire? De vrais artistes ont prouvé, dans ce genre ingrat, qu'on pouvait vaincre ces obtacles au lieu de s'y soumettre, et imposer son goût à ces dames, au lieu de se laisser imposer le leur.

Ce qui effraie surtout les bourgeois, ce sont les ombres du modelé; ils ne voient là que du noir, qui rembrunit et attriste la figure, et on ne peut leur en faire comprendre la nécessité. Cette nuit sur leur face les désole et les navre. La moindre *tache* dans la figure du tableau les alarme, chaque pli leur semble une ride. Pas de demi-teintes, mais une carnation uniformément blanche comme une buffleterie, et nuancée de rose aux pommettes. Pas d'empâtements, cela est raboteux et grossier. Les dessins des journaux de dames et de tailleurs, les statues de cire qui tournent sur elles-mêmes à la vitre des perruquiers, voilà leur secret idéal! C'est propre, c'est soigné, c'est léché, c'est fini; les cheveux sont artistement arrangés, la raie est bien faite; (peintres, n'oubliez jamais ce grand point dans le portrait d'un bourgeois, et faites-vous coiffeurs pour lui plaire); les cils, les ongles, les yeux sont nettement dessinés et coloriés avec amour, la pose est gracieuse, la gorge saillante et la taille fine. A la bonne heure, au moins! Tandis que ce malheureux peintre, quoiqu'il y mette le temps, a l'air de brosser sa toile avec un balai et de vider sa palette pêle-mêle sur son tableau.

Aussi, s'y prennent-ils de mille manières indirectes pour avertir l'artiste, quand ils n'osent le lui dire directement. Ils le harcèlent d'allusions, pour l'amener à quelques-unes de ces belles peintures, où l'on ne voit pas de coup de pinceau: « Il me semble qu'on me fait un peu noir, » hasarde le mari. — Oh! mon ami, dit l'épouse, certainement, si cela devait rester ainsi, mais ce n'est pas fini. Tout ça disparaîtra; tu vois, il faut d'abord commencer par ces teintes-là, et puis, l'on met du blanc par dessus. N'est-ce pas, Monsieur? Monsieur sait bien que tu n'es pas un nègre, n'aie pas peur. »

C'est encore une des plus déplorables habitudes des bourgeois qui se font peindre, que de se lever à chaque instant pour venir voir où en est le portrait. Ils s'étonnent de la lenteur du progrès, du temps qu'il faut à l'artiste pour finir un œil, et n'y comprennent rien, lorsqu'au bout de plusieurs séances, ils croient apercevoir l'œuvre toujours au même point, ou même moins avancée. Croyant que les premiers coups de pinceau sont définitifs, et les jugeant isolés les uns des autres, ils les trouvent grossiers, et se désolent des tons tranchés, bleus, violets, verdâtres, qu'ils découvrent dans la physionomie à peine ébauchée. L'un des membres du couple est toujours derrière le peintre, suivant, sans se lasser, les évolutions de la brosse, et le torturant de ses réflexions et de ses conseils: c'est le cou qui est trop court; c'est le front qui est trop bas; c'est le nez qui est trop long ou trop gros. Le malheureux est accablé d'observations, d'exclamations et de rectifications. S'il veut bénévolement se soumettre, il faut qu'il transforme à chaque instant son œuvre,

d'après l'avis de tous les voisins et de tous les visiteurs. Une dame ne manquera jamais, vers la fin, d'amener son amie intime, pour donner son jugement. Il me semble que je l'entends d'ici :

« C'est assez bien toi ; mais tu as dans la physionomie quelque chose de plus avenant, je ne sais quoi de... plus vif et de... plus délicat. Tu as l'air plus jeune ; ta physionomie est plus riante ; tes yeux plus éclatants. »

Remettez donc le portrait sur le chevalet, pour satisfaire à l'opinion de la serviable amie, qui est venue si à point pour exprimer ce que la cliente brûlait de vous dire elle-même.

Ces braves bourgeois s'imaginent volontiers qu'il est de leur intérêt de faire beaucoup d'observations à l'artiste, et que plus on les surveille, plus on y gagne, comme chez le fournisseur. Ils ont toujours remarqué, dans leur *partie*, que les *pratiques* les plus difficiles sont les mieux servies, et qu'on ne donne aux autres que de la *camelotte*; ils agissent en conséquence, et puis ils sont bien aises de faire voir que l'on s'y connaît, tout bourgeois que l'on soit. Mais le résultat est tout autre qu'ils ne l'avaient espéré ; à force de tracasser l'artiste, ils l'ennuient et le dégoûtent de son œuvre, et le seul effet qu'ils en puissent attendre est de lui faire gâter et gâcher le portrait.

Il y a des peintres que cette ignorance des bourgeois dans tout ce qui touche aux beaux-arts, cette inintelligence profonde, incurable, des conditions les plus élémentaires, cette obtuse et complète inaptitude à rien comprendre de ce que le dernier rapin du dernier atelier de France saisit du premier coup, irritent et exaspèrent jusqu'à la fureur. C'est un tort. Pourquoi en vouloir aux bourgeois d'être bourgeois, et d'avoir les goûts, les opinions, les idées de leur état social ? C'est le contraire qui serait étrange et inconcevable. Soit! disent-ils, mais alors, qu'ils aient au moins conscience de leur ignorance, et qu'ils ne se mêlent pas de vouloir critiquer, conseiller et diriger le peintre. Vous êtes charmant, en vérité! Qui donc a conscience de son ignorance, même parmi ceux qui le disent? Et comment voulez-vous qu'un brave bourgeois dont on fait le portrait, et qui, par conséquent, est personnellement intéressé dans la question, ait le détachement, dont personne ne serait capable à sa place, de ne pas chercher à faire prévaloir sa petite opinion que, fort naturellement, il croit la meilleure? Du reste, il paie l'artiste, — et vous voudriez qu'il abdiquât le droit, acheté en entrant, de critiquer celui qu'il honore de sa clientèle, et de se faire servir à son gré pour son argent. Cette abnégation surhumaine ne s'est jamais vue.

Ainsi donc, d'une part, les bourgeois ont le droit, en leur qualité de bourgeois, de ne rien entendre du tout à la peinture; de l'autre, ils ont le droit, en leur qualité d'acheteurs et de payeurs, de chercher à faire prévaloir leur goût absurde et de tourmenter l'artiste par leurs observations ineptes. Mais celui-ci a le droit de ne pas entreprendre leur portrait, ou bien s'il l'a entrepris, de se satisfaire soi-même en mécontentant le bourgeois, ou de satisfaire le bourgeois en se mécontentant soi-même, et de faire une *croûte* que notre Midas prendra pour un chef-d'œuvre. Mais, au fait, a-t-il bien ce dernier droit? C'est une question que je pose aux casuistes de l'art.

La meilleure et la plus sûre manière de prévenir toutes les objections du client, est de le flatter sans vergogne sur la toile. S'il a des verrues, gardez-vous de les rendre, car ce ne sont pour lui que des grains de beauté. Soyez persuadés qu'il ne jugera jamais que vous ayez dépassé les bornes, et que plus il sera flatté, plus il se trouvera ressemblant.

Ne voit-on pas bon nombre de femmes avoir le naïf orgueil de montrer complaisamment leur portrait, dans le but indirect de faire admirer leur grâce et leurs charmes, sans s'apercevoir que la comparaison est facile à établir ? Elles croient qu'on jugera plutôt de leur beauté d'après la copie que d'après l'original, et qu'on ne remarquera même point que la copie est infidèle, parce qu'elles ne l'ont pas remarqué elles-mêmes.

Appliquez-vous surtout à faire un *beau* corps à ces messieurs, c'est-à-dire un coffre de solide apparence, de belles épaules, des membres vigoureux: peignez enfin ce qu'on appelle vulgairement *un bel homme*, quelque chose comme ces tambours-majors ou ces cuirassiers que les bonnes femmes admirent lorsqu'ils passent dans les rues.

Il y a quelque temps, le hasard me fit assister à plusieurs séances données par un jeune peintre de talent, mais de mœurs douces et timides, à un ex-marchand de pruneaux qui avait amassé de cinq à six mille livres de rentes dans son petit commerce. Le brave homme était chauve comme une falaise, et il voulait absolument qu'on lui mît des cheveux :

« Je suis un peu chauve, disait-il, je l'avoue, mais c'est l'effet des préoccupations, des soucis, des affaires. Cela arrive à toutes les têtes qui ont travaillé, à tous les hommes sérieux; voyez M. Thiers.

« — Eh bien justement, Monsieur, vous aurez l'air d'un homme sérieux.

« — Oh! ce que je vous en dis, c'est pour vous expliquer; mais, dans un portrait, voyez-vous, dans une œuvre d'art, ce n'est plus la même chose.

« — Si je ne vous fais pas chauve, cela ne vous ressemblera pas.

« — Que si! D'ailleurs, je ne suis pas déjà si chauve,—en ramenant les cheveux sur le front...

«—Et puis, on ne fait pas une chevelure comme cela, d'imagination, sans la voir.

« — Allons donc! voilà qui est malin, des cheveux! ils se ressemblent tous. De petites lignes sèches, bien régulières, avec une belle raie, droite et blanche, sur le côté gauche; il me semble que je m'en tirerais facilement... Faites-moi la raie bien nette et qu'on la voie tout de suite, n'est-ce pas? J'ai toujours soigné mes cheveux.»

Cet excellent bourgeois avait, au plus haut point, l'amour de la propreté, voire de l'élégance entendue à sa façon. Il ne cessait de recommander à l'artiste de lui donner du linge bien blanc et un beau nœud de cravate.

« Que peignez-vous maintenant? lui dit-il un jour.

« — Je commence la chemise.

«—Ah! sapristi! je n'en ai pas changé aujourd'hui, mais j'en changerai demain. Ne pourriez-vous attendre à demain?

«—Il vaut mieux, au contraire, que vous ayez une chemise déjà portée ; cela assouplit le linge.

«—Oui, mais c'est pour vous dire que j'ai toujours été très-propre sur moi, et que je tiens à l'être dans mon portrait. »

A la fin de la séance, l'ex-marchand de pruneaux s'approcha du chevalet, et fut alarmé en voyant les raies d'ombre qui sillonnaient sa chemise.

«—Qu'est-ce que vous m'avez donc fait là? dit-il ; comment! je vous préviens que je veux avoir du linge propre ! Cela ne restera pas ainsi, j'espère? »

Toutes les démonstrations de l'artiste n'aboutirent à rien. Il répétait toujours, avec le sourd grondement d'un boule-dogue qui va s'irriter:

« Mais, je ne porte pas de chemises sales, moi; je ne veux pas qu'on me prenne pour un *voyou;* je n'en ai pas changé aujourd'hui, c'est vrai; mais celle que j'ai est plus propre que ça; d'ailleurs, j'en changerai demain. »

Il fallut le satisfaire et lui peindre une plaque de fer-blanc sur la poitrine. Alors, la narine du bonhomme s'ouvrit et se dilata.

« Ah! dit-il, à la bonne heure! je savais bien que j'avais raison. Voilà du linge propre, au moins. »

C'étaient sans cesse des observations aussi judicieuses.

« Ne me faites pas si triste; cela rend vieux. J'aimerais mieux sourire. Ma femme déteste les mines sombres... Oh! comme vous m'avez fait jaune, on dirait que je suis malade !... Ma foi, vous avez beau dire, je ne suis pas encore si laid que cela. »

Et il riait en allant se regarder à la glace.

« Surtout, reprenait-il, ne me donnez pas l'air d'un poitrinaire ; vous voyez, le coffre est bon. Développez-moi ça.

« Mais, Monsieur, puisque je vous peins de trois quarts, je ne puis présenter le développement de la poitrine de face.

« C'est égal, présentez toujours; vous trouverez bien un moyen, en tournant un peu le corps. Que voulez-vous, quand on n'est pas estropié, on tient à ses avantages physiques. »

On lui donna donc une poitrine d'hippopotame, dont il se déclara satisfait.

Bref, il fit si bien, qu'il obtint une affreuse image de bellâtre campagnard, à laquelle le peintre se garda d'apposer son nom. Notre bourgeois se contemplait sur la toile avec une sorte d'extase, et, se trouvant si beau, s'écriait :

« Oh ! c'est moi tout craché! C'est étonnant comme c'est moi. Seulement, il y a encore un peu de noir, et quelques endroits sont faits trop en gros; ainsi, pour la chevelure, pour la barbe, la masse est un peu confuse; on ne distingue pas les poils. Mais, c'est égal, le reste est très-bien. Savez-vous qu'on ne m'avait pas trompé, et que vous avez beaucoup de..... »

Il s'arrêta comme s'il en avait déjà trop dit, tira sa bourse et paya. Partant, il était quitte. Pourquoi donc aurait-il prodigué des éloges à un fournisseur qui n'avait fait que son devoir en lui donnant quelque chose de bien conditionné pour son argent? Il ne lui devait rien au delà des 300 francs stipulés. Il ne faut pas gâter les artistes.

Voilà le sort à peu près inévitablement réservé à ceux qui entreprennent le portrait d'un bourgeois, c'est-à-dire de quiconque n'entend rien aux arts et n'a pas le sentiment de son ignorance. N'avais-je pas raison de dire que, pour faire ce métier, il faut avoir bien besoin de gagner sa vie ou se sentir doué d'une forte dose de résignation philosophique?

Victor FOURNEL.

MONUMENT A VISCONTI.

La commission pour le monument à ériger, par voie de souscription, à la mémoire de Joachim Visconti, s'est réunie de nouveau, le 21 janvier dernier, au Louvre, dans le cabinet et sous la présidence de M. le comte de Nieuwerkerke, membre de l'Institut, directeur-général

des musées impériaux et intendant des beaux-arts de la maison de l'Empereur.

On se rappelle que dans une précédente réunion, en assemblée générale, qui a eu lieu le 21 juillet 1857, la commission s'était empressée d'accepter, sur la proposition de son président, l'offre faite par M. Leharivel-Durocher, élève de MM. Ramey et Dumont, de sculpter la statue de l'illustre architecte qui doit compléter l'édification du monument commémoratif.

Ce sculpteur proposait de continuer l'œuvre précédemment confiée à M. Simart que les arts venaient alors de perdre, ne mettant, à l'exemple de l'éminent artiste son prédécesseur, d'autre réserve à l'accomplissement de son travail que les seuls frais de praticien.

La réunion du 31 janvier dernier avait ainsi pour but de soumettre à l'examen de la commission la maquette que M. Leharivel-Durocher avait été prié d'exécuter. Cette esquisse a été généralement approuvée : on a reconnu tout d'abord qu'elle était parfaitement conforme au programme précédemment arrêté pour la statue; puis, après mûr examen, chacun des membres de la commission s'est plu à rendre justice au premier jet d'une pensée qui doit nécessairement se développer et se compléter sous le ciseau du statuaire. Les observations qui ont été faites, inspirées par le désir de voir régner une parfaite harmonie dans toutes les parties de la composition, se sont simplement portées sur quelques détails, sur quelques accessoires.

M. le comte de Nieuwerkerke, à la demande de tous les membres présents à la séance, a bien voulu se charger de faire connaître à M. Leharivel-Durocher les observations faites par la commission, comme aussi le vœu exprimé par elle que la statue puisse être terminée assez à temps pour que l'inauguration en ait lieu le 3 janvier 1859, jour anniversaire des obsèques de l'illustre architecte du Louvre.

THÉODORE LEJEUNE.
Secrétaire de la commission du monument à Visconti.

BULLETIN DES VENTES ARTISTIQUES.

VENTES DE TABLEAUX MODERNES, COLLECTION X..., COLLECTION CORVISART. — VENTES PROCHAINES.

La courte trêve accordée aux ventes publiques de tableaux par les exigences du jour de l'an vient d'expirer. — Leur reprise a été signalée par deux importantes exhibitions de tableaux modernes, dignes à plus d'un titre de captiver l'attention des amateurs et surtout de certains spéculateurs qui, il faut bien le dire, jouent à la hausse ou à la baisse sur les tableaux, comme s'il s'agissait de crédit mobilier ou de chemins de fer.

La première de ces ventes a été faite, le 20 janvier, par un marchand de la rue Laffitte. On y reconnaissait, à côté d'œuvres inconnues, plusieurs toiles un peu déflorées par leurs exhibitions réitérées dans ses vitrines de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Saint-Germain, nous voulons parler notamment de celles signées Alfred de Dreux, Picou et Devedeux. Cette circonstance a réagi sur la détermination de quelques collectionneurs qui aiment assez savourer, les friands qu'ils sont, les fruits dans leur primeur.

La curiosité du public, toujours avide de nouveautés, s'est tournée principalement vers certaines œuvres traitées par leurs auteurs dans une manière qui ne leur est pas habituelle. Nous citerons, parmi elles, la *Danse* et la *Musique*, de M. Édouard de Beaumont, deux galants sujets décoratifs de 2 mètres 40 cent. de haut, dignes par la grâce de leur composition, inspirée de Watteau, et par le charme de la couleur, de figurer dans les somptueux hôtels de nos modernes Beaujon.

Venaient ensuite, en suivant l'ordre alphabétique, la *Mare dans les bois* et la *Rivière dans la prairie*, de M. Théodore Rousseau, qui paraît avoir renoncé décidément à la brosse fougueuse et énergique de ses premiers temps, à l'aide de laquelle il a conquis pourtant sa réputation si rudement contestée de grand paysagiste. Aujourd'hui la conversion de l'éminent artiste est complète; comme le fier Sicambre, il brûle ce qu'il a adoré, il incline vers le classique, non par son style toujours splendide, non par son sentiment exquis de la nature, mais par la sagesse de la touche; aussi les portes de l'Académie lui sont désormais toutes grandes ouvertes.

La *Prairie au bord de la Touque*, de M. Troyon, paraît avoir été peinte sous la même influence de température radoucie. Cette transformation chez deux de nos plus grands peintres mérite d'être remarquée, il en résultera nécessairement, s'ils y persistent, une lutte inévitable entre les possesseurs de leurs œuvres anciennes et récentes qui se demandent déjà avec quelque anxiété auxquelles restera la victoire. Nous serions tenté de leur répondre, comme certain diplomate à ses fournisseurs, vous êtes bien curieux.

La collection de M. le baron de Corvisart, fils de l'ancien médecin de Napoléon Ier, vendue le 23 janvier, présentait plus d'homogénéité; l'homme de goût, même dans les maîtres secondaires, s'y reconnaissait facilement.

Les œuvres de Brascassat, que l'on ne rencontre guère dans le commerce, eussent suffi à elles seules pour attirer la foule, qui n'a cessé d'admirer le *Taureau couché dans son étable*, la *Brebis avec son agneau*, les *Deux brebis* et la *Brebis couchée*, morceaux d'une qualité hors ligne, dignes de rivaliser, quoi qu'on en dise, avec les plus remarquables en ce genre des maîtres anciens et modernes. Les *Oranges et les raisins*, de M. Saint-Jean, du plus beau faire de cet illustre chef de l'École lyonnaise, et la *Vache blanche*, de M. Troyon, peinte dans sa manière large et puissante, véritable gamme de son splendide pinceau, se partageaient les suffrages des visiteurs.

Voici les prix principaux des ouvrages compris dans ces deux ventes :

Première vente du 20 janvier :

E. de Beaumont, la *Danse* et la *Musique* retirés. Les *Trois pauvres*, 1,200 fr. Decamps, *Coucher du soleil*, 2,680 fr. Eug. Delacroix, les *Convulsionnaires de Tanger*, nouvelle scène, bien moins importante que celle qui a figuré à l'Exposition, 2,900 fr. Devedeux, les *Bijoux et les fleurs*, l'*Art et la nature*, 1,100 fr. les *Deux jeunes filles maures*, 1,120 fr. Diaz, *Famille asiastique*, 1,160 fr. Alf. de Dreux, la *Chasse au rat*, 1,090 fr., la *Casquette disputée*, 705 fr., *Levrier poursuivi par des boules-dogues*, 770 fr., *Chien apportant un rat*, 960 fr. Fauvelet, *Atelier de peintre*, 950 fr. Fichel, le *Café*, 620 fr. Isabey, un *Duel de raffinés*, 2,880 fr., *Intérieur d'église*, 2,500 fr., deux compositions où l'esprit du pinceau le dispute au charme scintillant de la couleur ; Lenfant, de Metz, l'*École de village*, 870 fr. Picou, les *Perles*, 1,360 fr., *Aux Innocents les mains pleines*, 750 fr., les *Fleurs*, 1,255. Place, *Vue du château de Dieppe*, 1,120 fr. Th. Rousseau, *Environs de Fontainebleau*, 1,660 fr., la *Rivière de la prairie*, 5,350 fr. Troyon, une *Prairie au bord de la Touque*, 2,330 fr., la *Vallée d'Auge*, 3,900 fr.

Deuxième vente du 23 janvier :

Decamps, un *Village d'Italie*, dessin rehaussé, 600 fr. Eug. Delacroix, un *Lion* (aquarelle), 200 fr., un *Tigre* (pastel), 150 fr. Brascassat, *Taureau couché dans une étable*, 3,400 fr. *Brebis avec son agneau*, 5,805 fr. *Vaches bretonnes*, 3,225 fr. *Deux brebis*, 3,900 fr. *Brebis brune* (étude), 1,300 fr. *Brebis couchée* (étude), 2,800 fr. Decamps, *Georges d'Ollioules* 1,470 fr. Diaz, *Jeunes filles pleurant l'Amour*, 1,850 fr. Isabey, *Marine*, 1,300 fr. Ph. Rousseau, *Chien et chat*, 1,175 fr. Saint-Jean, *Oranges et raisins*, 2,180 fr., tableau peu important mais de belle qualité. Troyon, *Vache blanche*. 4,200 fr.

Ces ventes sont à peine terminées qu'on en annonce déjà d'autres non moins intéressantes. Citons-les par ordre de dates : le 4 février, collection de M. Barré, composée des principaux maîtres modernes ; le 8 février, autre collection de tableaux modernes, parmi lesquels figurent 7 miniatures remarquables de Mme de Mirbel ; le 12 février, dessins et études par M. Lazerges, dont le talent chaste et gracieux à la fois est si justement apprécié par tous les hommes de goût ; enfin, le 13 du même mois, beau buste en marbre blanc de *Mater dolorosa*, et une charmante collection de terres cuites, œuvres d'un de nos plus habiles sculpteurs, M. Victor Huguenin, l'auteur de la remarquable statue de *Psyché évanouie*, si admirée lors de son exposition au Salon.

Ces trois dernières ventes seront faites sous la direction de l'*Union des Arts*, qui en prépare plusieurs autres dont les dates seront indiquées ultérieurement.

Hyacinthe AUDIFFRED.

SOIRÉES ARTISTIQUES

DU VENDREDI 22 JANVIER.

Vendredi dernier, mon embarras était grand ; j'avais reçu coup sur coup plusieurs invitations pour des soirées se donnant le même jour, à la même heure ; une pour aller chez M. le comte de Nieuwerkerke, qui inaugurait ses nouveaux salons ; une autre, pour l'hôtel de la rue d'Amsterdam ; une troisième, chez un docteur célèbre, et enfin, une quatrième, chez madame la baronne van de Poll qui, ce soir-là, donnait un petit concert et un grand bal. A tout seigneur, tout honneur. Je me dirigeai d'abord vers le Louvre, à neuf heures ; mon cocher prenait la file, on entrait par la porte qui débouche sur la rue du Coq. Je crus un instant que mon automédon faisait erreur, car, les années précédentes, j'étais descendu au pavillon qui fait face aux Tuileries.

Si je compte bien, voilà la troisième fois que les appartements du directeur général changent de place depuis huit ans ; à vrai dire, il vaut encore mieux que les appartements changent et que le directeur reste. La première fois que j'allai chez lui, c'était en 1850, on entrait par les pavillons situés sur la place du Carrousel, en montant le magnifique escalier de Percier et Fontaine, qui, jadis, donnait entrée aux galeries de l'exposition. Le salon de réception était vaste, son aspect peut-être un peu sombre, à cause des anciennes tapisseries qui couvraient les murs. Un certain nombre de lampes Carcel posées sur des colonnes en marbre, avaient mission d'éclairer ces tentures ; une belle table en mosaïque au milieu du salon, et quelques bahuts composaient l'ensemble de cet ameublement.

Mais, si je voulais invoquer quelques souvenirs, que de compensations je trouverais à cette simplicité ! Lorsque, vers les onze heures, la foule commençait à se retirer, il me souvient d'un certain regard qui nous était

lancé, quelquefois d'un petit coup frappé sur l'épaule, qui nous disait : la soirée n'est pas finie pour vous. Alors on s'échappait du grand salon, comme des lycéens qui vont faire l'école buissonnière; on se glissait dans un petit escalier en spirale, on arrivait sur la pointe du pied dans le cabinet de travail, et là commençait une soirée plus intime. Pendant ces quelques heures entre la nuit et le jour, il s'y dépensait plus de gaieté, plus d'entrain que dans toutes les réunions officielles.

Il y régnait un esprit de bonne camaraderie, de laisser-aller charmant, dont le maître de la maison donnait lui-même l'exemple, en ne gardant de sa supériorité que celle de l'intelligence et du talent. Que de petits et grands j'ai vu passer devant le foyer hospitalier qui nous souriait tous les vendredis, de minuit à deux heures du matin!

C'est dans ces petites réunions qu'on découvrit que Nadaud était un grand chansonnier; c'est aussi là que les deux frères Lionnet, ces deux Siamois du chant, débutèrent dans la carrière que, depuis, ils ont si brillamment parcourue. C'est encore là que Levassor venait nous faire ces charges spirituelles que le monde officiel ne peut ni entendre, ni apprécier. On y voyait aussi Mélingue, doublement artiste par la comédie et la statuaire; Arago qui, à cette époque, n'était pas inspecteur des Beaux-Arts, et qui imitait d'une façon si drôlatique l'éloquence du maréchal Soult à la tribune, et la faconde de M. Thiers; Edouard Delessert et de Saulcy, qui venaient de voir la mer Morte, qui nous rappelaient, par une imitation parfaite, certaines scènes maritimes se passant sur le pont d'un navire; et Clément de Riz qui, à cette époque, oubliant qu'il était comte, se contentait de faire un semblant de critique dans l'*Artiste*; et de Chennevières, qui ne signait pas encore le marquis de Chennevières, mais qui écrivait déjà quelques chapitres sur les peintres de province, célébrités qui ne sont plus célèbres du tout; et Anatole de Montaiglon, qui essayait ses ailes qui ne l'ont pas porté bien loin; et Félix Pigeory qui, lui, se faisait architecte pour cacher sa qualité d'écrivain, et qui, autre part, se fait écrivain pour faire supposer qu'il est architecte; et Martinet, qui n'avait encore qu'une petite croix et pas de barbe grise; et Morel Fatio, le peintre de marine, dont la bonne figure sourit toujours; et Villot qui, sans doute par opposition, a toujours l'air de conspirer; et Galoppe-d'Onquaire, excellente nature, toujours dévoué, qui a changé sa plume de secrétaire des Musées impériaux pour se faire seigneur châtelain; et Horace de Viel-Castel, qui n'avait ni la goutte ni la croix de la Légion d'honneur; et de Longpérier, qui n'était pas encore de l'Institut, mais dont la place y était déjà marquée; et Mulier, et Rousseau, et Maxime Ducamp, qui n'a fait que paraître pour disparaître heureusement, dit-on.

Brochant sur le tout, ce brave Giraud, avec sa boîte à pastel, croquait, dessinait toutes ces figures venant se placer tour à tour sous la lampe, et finissait par composer l'album le plus splendide, le plus merveilleux qu'il soit possible de voir.

Si j'avais à continuer cette nomenclature, il me faudrait du temps pour reconstituer cette pléiade d'artistes, d'hommes de lettres, quelquefois d'hommes de guerre, dispersée par le marteau démolisseur de Lefuel, l'architecte de l'empereur.

Pendant plusieurs années, on plaça provisoirement la direction du Musée dans je ne sais quelle mansarde du palais arrangée à la hâte, et qui, jusqu'aujourd'hui, a abrité les réceptions. Enfin, ce provisoire est définitivement remplacé par les salons que j'ai visités ce soir, et où se trouvait réuni tout ce que Paris renferme d'illustrations en tout genre. L'appartement du directeur est situé sur la rue de Rivoli, en face de la rue du Coq, et se prolonge au Levant; de l'autre côté, sur la cour de François Ier, sont exposés les dessins et les pastels. Entre ces salons, il y a une vaste et longue antichambre qui dégage à la fois l'appartement et le Musée. Sur la rue de Rivoli, la pièce la plus importante, et qui, à elle seule, mériterait une description complète, est le cabinet de M. de Nieuwerkerke, qui se trouve juste en face du salon principal; par un mécanisme ingénieux, les jours de grande réception, on enlève complétement les portes et les boiseries, de sorte que cabinet, vestibule et salon d'exposition se trouvent réunis et forment un ensemble qui pourrait être plus satisfaisant; mais les besoins du service de cet immense palais ont nécessité de loger dans le même corps de bâtiment le comte Lepic, colonel des cent-gardes, et le général Fleury, grand-écuyer de Sa Majesté.

Le concert se donne dans ce magnifique salon qui fait motif milieu dans la cour du Louvre. On a eu soin de faire placer deux portières qui ferment complétement l'entrée des galeries, de façon à interdire toute communication avec l'intérieur du palais. Rien de plus splendide que cette vaste pièce dont les murs sont garnis des chefs-d'œuvre des maîtres de l'école française, éclairée des mille feux étincelants d'un lustre du cristal du plus pur et du plus beau style Louis XV.

Si nous n'avions pas autant parlé de la maison, nous pourrions en dire davantage sur les invités. Nous constaterons que, comme d'habitude, Pasdeloup avait organisé la soirée musicale. Nous avons entendu : 1° Duo pour piano et violon sur des motifs des *Huguenots*, par Thalberg et Bériot, exécuté par MM. Sivori et Planté; 2° Air de la *Fête du village voisin*, de Boieldieu, chanté par M. Stockhausen; 3° Fantaisie sur la *Lucie*, composée et exécutée par M. Sivori; et 4° Mélodies de Schubert et Schumann, chantées par M. Stockhausen.

Les formules laudatives ont tellement été épuisées à l'endroit de Sivori, de Stockhausen et de Planté, qu'on ne peut que se répéter en y ajoutant.

M'arrachant au charme que j'éprouvais, je descends les escaliers quatre à quatre; un laquais me jette mon paletot sur les épaules, et me voilà arrivant rue d'Amsterdam. Pendant que le domestique met la main sur le bouton de la porte, je lui fais signe de ne pas m'annoncer, et je disparais à ses yeux en me glissant dans la salle à manger pour m'introduire furtivement dans le second salon, comme un coupable qui craint d'être pris en faute. Personne ne m'a vu, je m'étends sur une excellente bergère couverte en satin cerise broché de fleurs argentées, et, plongé dans ce double coussin, je me mets à penser que nos arrière-grands-mères du temps de ce bon roi Louis XVI, connaissaient bien le confortable. Là, j'observe de mon mieux. Un chant venait de commencer; j'entendais bien, mais je ne voyais pas les exécutants qui étaient dans la serre, cachés dans les bosquets de camélias. C'était un chœur traduit de l'allemand, *Das Kirchlein*, de Becker. Ces voix humaines, imitant le son des cloches et se mêlant en faux-bourdon à la prière, m'impressionnaient vivement et me portaient à la tristesse. Je sortais d'un palais, il me semblait que j'entrais dans une église. Il se faisait autour de moi un silence religieux, tout le monde me paraissait recueilli, à peine osait-on respirer. Dans certains moments, les voix s'éteignaient, on

n'entendait plus que le bourdonnement sourd des cloches lointaines; j'avais peine à croire que ces imitations si parfaites étaient produites par la voix humaine. Je ne savais quelle contenance tenir, j'étais prêt à m'attendrir.

Pour éloigner ces émouvantes idées, je me mis à regarder les bustes placés sur la console en marbre blanc, lorsque, tout à coup, mes yeux se voilent, mon cœur se serre; j'aperçois la statuette de Chaudesaigues que nous avions enterré la veille. Quel bon, excellent et honnête garçon que Chaudesaigues! combien il était aimé de nous tous! quelles douces et bonnes relations on avait avec lui! aimable conteur, artiste de bon ton, c'était le père de la chansonnette. Chaudesaigues avait cinquante-huit ans; il était d'une constitution délicate et frêle; il vivait entouré de soins par deux femmes qui étaient pour lui deux anges gardiens. La mort de Chaudesaigues a été causée par une grippe assez violente qui l'a obligé à une diète rigoureuse. Après quelques jours d'abstinence, il s'est éteint dans les bras de ceux qui l'ont aimé pendant sa vie, et qui ne l'oublieront pas après sa mort. Il laisse une veuve et une fille, jeune et intéressante personne de dix-huit ans qui, depuis longtemps déjà, professe le piano et l'orgue harmonicorde. Prendre Mlle Chaudesaigues pour professeur, c'est faire plus qu'un excellent choix, c'est encore une bonne action; car les artistes n'amassent guère, et cette intéressante enfant n'a que son talent pour tout héritage.

Il fallut, pour me tirer de ces tristes réflexions, que mon voisin, Hermann Léon, me fît remarquer les portraits que l'on était en train de faire d'Albert Blanquet et de Jules Cohen, le jeune compositeur en vogue. Ces silhouettes, faites avec esprit, sont destinées à enrichir l'album du maître de la maison.

On m'apprit aussi, qu'avant mon arrivée, on avait chanté plusieurs chœurs, entre autres la *Valse* (*Walser*), musique de Carl Zollner, et enfin, pour le bouquet, *Malborough s'en va-t-en guerre*, fantaisie chorale, d'Oscar Comettant. Comme d'habitude, ils étaient dirigés par Batiste, le consciencieux professeur du Conservatoire et organiste de Saint-Eustache.

Puis après, Léopold Dancla, dont la réputation grandit chaque jour, nous a joué sur le violon un *Bolero* de sa composition; il était accompagné au piano par Jouffroy.

Ferdinand Michel, ténor qui s'était déjà fait entendre ici l'année dernière, a dit, avec son succès habituel, un grand air de la *Favorite*, de Donizetti, et *Cheval et Cavalier*, de Nadaud, œuvre qu'il chante d'une manière se rapprochant de celle du poëte, dont il a été, ce soir-là, l'heureux interprète.

Puis, Nathan, qui nous joue pour la première fois une de ses nouvelles compositions sur le *Pré aux clercs*. Pour un maître, il nous a semblé un peu ému; est-ce que Nathan aurait encore l'émotion d'un début?

En fait de début, en voici un qui a fait sensation: c'est la présence de Goria. Cet éminent artiste venait seulement pour faire sa partie dans un trio; mais aussitôt qu'il fut aperçu, il lui a été impossible de résister aux provocations, aux suppliques adressées par les plus beaux yeux de son charmant auditoire. Goria s'est exécuté avec une grâce parfaite, avec cette aisance, cette tournure distinguée que vous lui connaissez. Il a traversé le salon, s'est placé en face de l'Erard, et nous a fait entendre deux de ses compositions, *Cantilène* et *Danse villageoise*. C'est au milieu des murmures les plus flatteurs et au regret de tous que Goria a quitté le piano.

Il a été remplacé par Lion, qui a chanté le *Pèlerin de Saint-Just*, musique d'Adrien Boïeldieu. La voix magistrale de Lion vibrait encore, lorsqu'un remue-ménage se fait entendre; c'est l'orgue qui glissait sur le parquet pour venir se placer à côté du piano. Un espace était réservé entre les deux instruments pour Dancla et son violon; on allait entendre le *Trovatore*, de Verdi, arrangé en trio par Cohen, ce compositeur qui, par sa présence active, allait donner du piquant à l'exécution de cette œuvre; car c'est le jeune *maestro* lui-même qui tenait l'orgue, Goria, le piano, et Dancla, le violon.

C'est au milieu d'un religieux silence que deux fois on recommença cette magnifique composition qui fut exécutée avec un ensemble des plus complets. On était encore sous l'impression de cette partition, lorsque l'on annonça M. et Mme Malézieux. Je n'avais pas encore eu l'honneur de rencontrer Mme Malézieux. On m'en avait dit grand bien, je vis qu'on ne m'avait pas trompé. Cette jeune femme doit être du Mexique ou de la Havane, car elle a toutes les grâces d'une créole, une parure de corail doit lui aller à ravir. A peine si on laissa Malézieux s'asseoir, il fut presque bousculé et porté au piano. Pour rendre hommage à la vérité, je dois dire qu'il n'opposa pas trop grande résistance, et, en passant près de moi, il me dit en me serrant la main: « Je me laisse faire, car j'arrive déjà d'une soirée, et il faut qu'à minuit je parte pour aller dans une autre, chez une célébrité médicale où je suis attendu. » — Giraudeau de Saint-Gervais, lui dis-je. — Oui. — Et moi aussi. — Je vous emmène. — Non, c'est moi. — Mais j'ai une voiture. — Moi aussi. — Eh bien, puisque vous tenez absolument à m'offrir votre véhicule, je le prends pour Mme Malézieux qui, au point de vue de la mode actuelle, ne sera pas fâchée d'être seule; puis, je garde le mien pour moi, puisque vous n'en voulez pas, et vous irez à pied. — On voit que Malézieux aime à plaisanter, même quand il ne chante pas.

Notre colloque est interrompu par le maître de la maison qui, passant son bras sous celui de l'artiste, l'entraîne au piano. Il commence par la *Lettre d'un étudiant à sa maîtresse*, de Nadaud; c'est une réminiscence ou plutôt une suite du *Quartier latin*. A peine avait-il fini qu'on lui demanda la *Réponse à la lettre*. Il s'exécuta immédiatement, et toutes deux furent si bien dites, si finement interprétées, qu'il serait difficile de se prononcer pour savoir quelle est la plus jolie. Quand on possède un artiste comme Malézieux, on ne le tient pas quitte à si bon compte. Il chanta encore avec une verve, un entrain de vrai troupier: *Ran, plan, plan*, de Clapisson.

Pendant que je le félicitais de son succès, Mme Malézieux vint le joindre, et nous nous disposâmes à aller tous trois de compagnie chez le docteur. Je me laissai donc entraîner dans le vestiaire pour y prendre mon paletot, lorsque tout à coup des sons doux, moelleux, descendant jusqu'au grave et se terminant en roulades majestueuses, viennent frapper mon oreille. C'était l'orgue qui se faisait entendre. Attiré par la suavité de ces accords, je rends mon vêtement à mon domestique et je me décide à rentrer. C'est en vain que Malézieux se met devant moi pour m'en empêcher, je n'écoute rien, je renonce à la soirée du docteur, même à celle de la baronne Van de Poll, et chargeant mon ami de faire mes excuses, je rentre au salon pour entendre Cohen, l'émule de Lefébure-Vély. L'artiste était à son clavier, et pendant une demi-heure il nous a captivé, fasciné, ébloui. Je savais

Cohen un compositeur émérite, mais je ne l'avais pas encore jugé comme un exécutant de premier ordre.

Moins heureux que Malézieux qui remplit complétement son programme, je suis obligé de mentir au mien en restant à mi-chemin.

J'espère que le directeur de la REVUE DES BEAUX-ARTS ne m'en voudra pas, car il est certain que je viens d'en consigner ici la meilleure moitié.

HENRY DE SAINT-DIDIER.

MOSAÏQUE.

Deux statues de M. Emile Thomas. — Réouverture du Musée du Luxembourg. — M. Yvon. — Elections à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Renouvellement du bureau de la Société des Amis des Arts. — M. Alfred Corplet. — Une statue de la reine d'Espagne, Isabelle II. — Un tableau de M. Geffroy, de la Comédie-Française.—Résumé de l'année dramatique en 1857. — Les Gobelins. — Une exposition des Beaux-Arts à Berlin.—Concours d'architecture à Berlin pour le plan d'une nouvelle Bourse.— Nécrologie : M. Emile Seurre.—M. Chaudesaigues.

On vient de placer sur les piédestaux élevés sous le péristyle de l'église Saint-Sulpice, les statues en pierre de saint Pierre et de saint Paul, commandées par la ville de Paris à l'un de nos statuaires, à M. Emile Thomas. Cet artiste a su donner à chacune de ces figures le caractère qui lui est propre et mettre les lignes en harmonie entre elles, sans qu'elles n'aient rien cependant de recherché ni de choquant. Le style des deux statues est parfaitement en rapport avec celui de l'architecture et des autres sculptures du monument, et si on les compare aux figures également assises qui décorent la fontaine érigée sur la place en face de l'église, on trouvera une grande supériorité d'exécution et de conception dans celles de M. Emile Thomas.

Le musée du Luxembourg, dont les portes avaient été fermées pour travaux à l'intérieur et classement nouveau des ouvrages qui le composent, vient d'être ouvert au public. Mais les travaux n'étant pas encore terminés dans plusieurs salles, la grande galerie seulement et le salon qui la termine, ont été rendus aux visiteurs et aux artistes. Parmi les œuvres nouvellement acquises pour cette intéressante collection, nous avons remarqué trois tableaux et une statue qui figuraient à l'Exposition de 1857 : *La Fortune et le jeune enfant*, par M. Baudry ; — *la Vallée d'Optevoz*, par M. Daubigny ; — *la Bénédiction des blés*, par M. Breton ; — et *Léandre*, statue en marbre, par M. Guitton.

M. Yvon, l'auteur de la *Prise de Malakoff*, s'occupe en ce moment de deux autres tableaux destinés à compléter, au musée de Versailles, la glorieuse histoire du siége de Sébastopol. Les sujets de ces nouvelles toiles, dont nous avons été assez heureux pour voir les esquisses, reproduisent, l'un l'*Attaque de la courtine du petit Redan*, et l'autre *la Gorge du saillant de Malakoff*. Ces nouvelles compositions ont de vastes horizons ; on aperçoit la mer, la baie, les forts et Sébastopol. Dans le premier tableau, le général Mollinet, blessé à la tête, tombe sur la courtine du petit Redan, que les chasseurs à pied et les grenadiers de la garde viennent de conquérir, et sur le premier plan le général Bosquet, atteint d'un éclat d'obus, est emporté sur un brancard, sous un feu terrible qui tue et renverse tout autour de lui. Le second tableau n'est pas moins palpitant d'intérêt : Le général Wimpffen, debout au sommet des *traverses*, ordonne les mouvements des divers corps ; le colonel Rose s'élance avec ses tirailleurs algériens, les zouaves et les voltigeurs de la garde. On reconnaît encore dans ce sanglant pêle-mêle le 50ᵉ de ligne, les artilleurs et les sapeurs. Si l'artiste parvient à conserver dans la réalisation en grand, la chaleur, la verve qui existent dans ces esquisses, nous prédisons à M. Yvon un succès plus grand encore peut-être, que celui obtenu par sa belle page *la Prise de Malakoff*.

Dans sa séance du samedi 23 janvier, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a choisi : 1° Pour correspondant étranger, M. Hercolano de Carvalho, vice-président de l'Académie des sciences et belles-lettres de Lisbonne ; 2° pour correspondant regnicole, M. Arthur Dinaux, de Valenciennes.

La Société des Amis des Arts vient de procéder au renouvellement de son bureau pour 1858, il est composé de : MM. le marquis de Tanlay, président ; Ad. Moreau père, vice-président ; le comte de Bonneuil, vice-président ; Nolleval, secrétaire-ordonnateur ; Coupery, vice-secrétaire ; Goffin, vice-secrétaire.

Nous apprenons que M. Alfred Corplet est chargé de peindre, dans la villa de S. A. I. le prince Napoléon, avenue Montaigne, les sculptures du temple de Melpomène, sous la direction de M. Hittorf, ainsi que les figures du fronton, celles des métopes et des génies et groupes.

On s'occupe en ce moment, à Paris, de la fonte d'une statue en bronze représentant S. M. la reine d'Espagne, Isabelle II. Le modèle de cette statue a été exécuté à Madrid, sous les yeux, on peut le dire, de la reine, car S. M. a surveillé avec la plus grande attention l'exécution de tous les détails de la toilette, des accessoires de sa royale parure. L'auteur de cette statue, un peu plus grande que nature, est,— je ne crois pas me tromper, — M. Fonciano Ponzano, élève de José Alvarez, membre de l'Académie de Saint-Ferdinand, qui envoya quelques-unes de ses œuvres les plus faciles à transporter, à l'Exposition universelle de 1855, à Paris. Je citerai entre autres les bustes du duc de Gor, du comte et de la comtesse de Quinto. A Madrid, dans le monde des arts, on désigne cet artiste sous le nom du Pradier espagnol. Comme notre célèbre statuaire, M. Ponzano a la main aussi fine qu'élégante. Il s'entend à merveille à reproduire les formes féminines. Sous son ébauchoir, le marbre devient chair délicate, transparente, veloutée. Sa statue de la reine d'Espagne me prouve que cet éloge est complétement mérité. Sa Majesté est debout, la tête ceinte de la couronne royale, de longues barbes en fine dentelle tombent de sa chevelure et vont flotter sur ses épaules nues ainsi que sur sa poitrine. La robe, au corsage décolleté, est chargée de broderies et de dentelles; ses larges plis se mêlent avec goût à ceux du manteau serré à la taille. Le grand-cordon d'Espagne traverse élégamment la poitrine et va tomber sur le côté. D'une main, la reine tient quelques feuillets de papier ; de l'autre, le sceptre et un mouchoir brodé. Les bras sont à moitié nus, chargés de magnifiques bracelets ; les mains sont gantées. L'artiste a parfaitement réussi dans l'exécution du buste. S. M. est très-ressemblante. Il n'a pas moins bien réussi dans le reste de son travail. Il est vrai qu'il avait sans cesse auprès de lui un juge attentif et impitoyable sous le rapport de la parfaite exactitude des détails. Son atelier n'était pas éloigné des appartements de la reine, et S. M. s'y rendait fréquemment. Pour la forme de la couronne, des brace-

lets, il a fallu une représentation parfaite de la réalité. Le nombre des diamants, des pierres précieuses était compté. La postérité, après des soins aussi minutieux, ne pourra pas douter de la vérité du costume que portait la reine d'Espagne, en l'an de grâce 1858, dans les occasions solennelles. Cette exactitude dans les détails n'a pas nui le moins du monde à l'ensemble de la composition. La statue est bien posée, elle a de la grâce, de la dignité, et fait honneur à l'artiste qui a mis au service de sa souveraine, son talent, sa patience et son dévouement.

Le gouvernement, on le sait, a acheté le tableau que M. Geffroy, de la Comédie-Française, avait envoyé à l'Exposition de 1857, les *Caractères de Molière*. Cette toile, très-curieuse par le sujet, par les détails qu'elle contient, vient d'être accordée par M. le ministre d'État à notre premier théâtre littéraire. Elle a été placée vendredi dernier dans le foyer des artistes, et au bas du cadre se trouve un cartel portant ces mots : *Donné par l'empereur.*

D'après un relevé publié par le *Courrier de la Librairie*, on voit que pendant l'année 1857, il a été représenté sur les théâtres de Paris 231 nouveaux ouvrages dramatiques, écrits par 199 auteurs et 39 compositeurs de musique.

Le défaut d'étendue des salles d'exposition à la manufacture des Gobelins ne permet qu'une exposition successive des tapisseries qui font la richesse et la gloire de cet établissement. Ce défaut a en partie disparu par suite des dispositions adoptées pour ces salles par M. Lacordaire, administrateur actuel, et de nouvelles tapisseries qui se trouvaient en cours d'exécution ont pu être exposées aux regards du public. Ce sont la *Transfiguration*, d'après Raphaël, et une copie de M. Ch. Santi, de Vérone, tapisserie commencée en 1851, et exécutée par M. Maloisel; le portrait en pied de Louis XIV, d'après Rigault, tapisserie commencée en 1852 par M. Colin, ainsi qu'un entourage symbolique pour le portrait de Ch. Lebrun, représentant la Sculpture, l'Architecture, la Peinture, la Tapisserie, œuvres commencées en 1852 par M. Buffet. D'autres tentures et tapisseries, également d'une grande importance artistique, sont en cours d'exécution à la manufacture des Gobelins.

On écrit de Berlin : Une grande exposition des Beaux-Arts sera ouverte le 1er septembre 1858, elle durera huit semaines. Les artistes exposants devront donner leur nom avant le 1er août.

La corporation des négociants de Berlin a mis au concours un plan pour le nouveau palais de la Bourse qui devra être construit dans cette capitale. Tous les architectes, indigènes et étrangers, sont admis à ce concours. Les auteurs des trois meilleurs plans obtiendront des primes de 3,000, 2,000 et 1,200 fr. Le dernier délai pour la remise des projets est fixé au 1er juillet de l'année courante. Les syndics de la corporation publieront un programme et la topographie du terrain.

Les arts viennent de faire une nouvelle perte bien regrettable. M. Emile Seurre, statuaire, ancien lauréat de l'Académie des Beaux-Arts, chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, est mort dans sa soixantième année, à la suite d'une longue et cruelle maladie. M. Emile Seurre était l'auteur de la remarquable statue de Napoléon Ier, qui surmonte la colonne de la place Vendôme.

On annonce la mort d'un artiste aimable, M. Chaudesaigues, qui chantait si spirituellement la chansonnette. C'est une perte pour les salons et pour les concerts où son talent était depuis si longtemps applaudi. Il laisse une veuve et sa fille, âgée de dix-sept ans et demi. Les amis de Chaudesaigues ont l'intention d'organiser, en faveur de ces deux femmes si dignes d'intérêt, un concert et une représentation dramatique. Certes, si tous ceux que le talent de Chaudesaigues a charmés concourent à l'œuvre qu'on prépare, la recette sera bonne et la sympathie publique aura payé son tribut à la mémoire d'un honnête et aimable artiste.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE DU GYMNASE. *Le Fils naturel*, comédie en cinq actes, dont un prologue, par M. Alexandre Dumas fils. — THÉATRE-FRANÇAIS. *Feu Lionel* ou *Qui vivra verra*, comédie en trois actes, par MM. Eugène Scribe et Potron. — AMBIGU-COMIQUE. — CIRQUE NATIONAL.—THÉATRE-LYRIQUE.

Le *Fils naturel*, de M. Dumas fils, a obtenu un très-grand succès, le succès de la quinzaine, et nous devons commencer notre revue par ce nouveau triomphe de l'auteur de la *Dame aux Camélias*, du *Demi-Monde*, de *Diane de Lys* et de la *Question d'argent*, qui ne marche, l'heureux homme, qu'accompagné de centaines de représentations. Avant lui, Diderot avait fait un *Fils naturel*; mais ce drame de Diderot, tout rempli de sentiments vertueux, n'est excellent qu'au point de vue de la morale. Il l'emporte de ce côté-là sur la comédie de M. Alexandre Dumas, mais il lui cède sur tous les autres points. Est-ce à dire que la comédie de notre auteur soit aussi immorale qu'on l'a prétendu; non, assurément, quant à la donnée; mais M. Alexandre Dumas fils, ce peintre de mœurs légères et plus que légères, ce Watteau de la galanterie moderne, ne s'est pas montré, il faut l'avouer, très-scrupuleux dans les détails. Il part de cette idée extrêmement sociale qu'un père doit toujours reconnaître son fils, et même en épouser la mère lorsqu'il l'a séduite, quelle que soit entre eux la différence des positions. Il châtie, avec toute la force de la comédie, l'homme qui a manqué à ce devoir, et sacrifie, situation assez originale, le père au fils pendant toute la pièce. On n'a jamais vengé un principe méconnu avec des sarcasmes plus vifs et plus hardis. On ne peut reprocher à M. Alexandre Dumas fils que d'avoir obéi aux lois de son art avec une impitoyable logique, et accumulé les humiliations sur la tête du coupable en lui refusant jusqu'au pardon de sa faute.

Il est certain qu'à l'époque où nous vivons, époque où la naissance et la fortune ne constituent plus des classes à part, le père qui abandonne son fils est absolument sans excuse devant la société aussi bien que devant la nature; mais la leçon donnée par M. Alexandre Dumas fils aurait pu être entourée de plus de précautions.

M. de Sternay a déshonoré une jeune fille, une ouvrière ; un fils est résulté de cette liaison, et il se croit quitte envers la mère et l'enfant parce qu'il offre une rente qu'on refuse avec indignation. Vingt ans plus tard, le père et le fils se retrouvent en présence ; et le

père, marié à une autre femme, propose seulement à son fils, pour toute reconnaissance, une mystérieuse poignée de main. Le fils, révolté, repousse la main qui lui est présentée, et, doué de qualités brillantes et solides, fait son chemin dans le monde, et parvient à une haute position. Le père alors se ravise ; il veut reconnaître un fils qui ne peut que lui faire honneur et même le servir dans les intérêts de son ambition ; celui-ci s'oppose à son tour à cette prétention, et content du nom qu'il s'est fait, ne veut plus accepter celui de son père.

Tout cela est juste, mais M. Alexandre Dumas fils ne s'en est pas tenu là ; il a voulu que ce père ingrat fût puni dans son intérieur même, et trompé par celle qu'il a choisie pour des motifs d'argent : l'auteur s'est plu à tracer le portrait d'une femme du demi-monde qui se joue de l'adultère avec des grâces impardonnables ; il a créé à côté de ce type d'une souveraine inconvenance, celui d'une jeune fille qui ne pratique vis-à-vis de sa famille que les actes respectueux autorisés par la loi, et enfin celui d'un vieux pair de France, confident de la femme infidèle et protecteur de la jeune fille irrévérencieuse, personnage dont le célibat s'est égayé avec des amours de tables d'hôte et qui s'en vante. Cet entourage peu respectable jette sur la pièce un vernis d'immoralité dont il a cru avoir besoin pour plaire à son ancien public, et que la critique a le droit de réprimander.

M. Alexandre Dumas fils s'est imaginé qu'il réparait ses torts envers la morale publique, par l'introduction dans sa pièce d'un notaire honnête homme, rempli de bon sens et d'esprit, lequel plaide en faveur du mariage, et, le Code à la main, se fait le défenseur de toutes les lois de la société; mais cela ne suffit pas pour corriger ce qu'il y a de trop libre dans les peintures.

Maintenant, au point de vue de l'art, c'est une toute autre question. Jamais M. Dumas fils n'a montré plus d'habileté. La pièce est intéressante et comique à la fois. La préparation des événements et des caractères est traitée de main de maître ; pas un mot qui n'ait un sens, et dont on n'aperçoive plus tard la portée. La curiosité est constamment éveillée, et les scènes se succèdent entre le rire et les larmes, avec une ordonnance mathématique. L'auteur est au tableau; il résout un problème social. Nous ne donnons pas l'analyse exacte et complète de l'ouvrage, parce qu'elle ne tiendrait pas dans nos colonnes ; nous nous bornons à indiquer le fond du sujet et quelques accessoires. Cette pièce, on ira la voir ; elle est jouée d'une façon supérieure. Mme Rose-Chéri a accepté avec courage un rôle qui s'efface un peu, et qui la présente, le prologue passé, sous les traits d'une mère dont le fils a vingt ans. Elle a été attendrissante dans la première partie, et élevée dans la seconde. M. Lagrange a tenu vaillamment le rôle du fils naturel. C'est à Dupuis que le rôle du père est échu, et il fallait un bon comédien pour en tirer parti. Ce n'est pas une chose agréable que d'être bafoué pendant toute une pièce. Dupuis a sauvé ce personnage, que l'auteur a fait un peu niais pour le besoin de son intrigue. Geoffroy, d'un naturel si exquis, d'une franchise si parfaite, donne au notaire Aristide Fressard, la plus joyeuse et la plus honnête physionomie. Derval, plus distingué que son personnage dans le pair de France, Mlle Delaporte, charmante ingénue, et un jeune homme, M. Dieudonné, qui passe dans le prologue comme une élégie de Millevoye, contribuent à une irréprochable exécution.

Nous avons entendu quelques personnes se demander, à propos de ce jeune poitrinaire qui lègue sa fortune au fils naturel, ce qu'il faisait dans la pièce. La réponse est bien simple. C'est une pierre de plus qui tombe sur la tête du père. Un autre, désintéressé dans la question, lui a appris ce qu'il devait faire, et, à son défaut, a enrichi son fils; ce personnage, d'ailleurs, n'eût-il servi qu'à produire le beau mouvement du notaire Fressard, lorsque le fils, exalté par la sécheresse de son père, demande à sa mère elle-même compte d'une fortune dont on lui a caché la source, ce personnage serait justifié. En un mot, nous le répétons, il n'y a rien d'inutile dans la conduite de la pièce de M. Alexandre Dumas fils ; il n'y a à reprendre que la légèreté avec laquelle il traite les mœurs. Lorsqu'il abordera la Comédie-Française, et il l'abordera tôt ou tard, l'auteur renoncera sans doute à ce ton sceptique qui y réussirait moins qu'au Gymnase.

La comédie de M. Scribe, *Feu Lionel* ou *Qui vivra verra*, n'est pas de la meilleure manière de cet auteur, si habile et si fécond, dont les amusantes productions défraient les théâtres du monde entier. Cet imbroglio fait voir qu'on a tort de se jeter à l'eau, et que, quand on a le bonheur d'être repêché, on n'est guère satisfait de voir combien on laisse peu de regrets après soi. C'était une fort jolie idée de comédie, mais que des personnages de convention ont rendue presque invraisemblable. La réalité nous a paru manquer à cette pièce qui se passe dans un monde fait exprès ; elle n'en a pas moins réussi, au grand contentement de tous ceux que M. Scribe charme depuis si longtemps ; on a reconnu souvent la touche fine et spirituelle de l'auteur.

A l'Ambigu-Comique, M. Roger de Beauvoir, un de nos poëtes les plus élégants, a pris en main les grelots de la folie ; M. Roger de Beauvoir a fait son carnaval, et il l'a fait en homme d'esprit et de goût. Il n'est pas permis à tout le monde de se déguiser, mais M. Roger de Beauvoir a tant de verve et de gaîté qu'on ne saurait lui reprocher son travestissement.

Grande féerie au Cirque National et grand succès. M. Clairville est là, en compagnie de MM. Albert Monnier, Édouard Martin et du diable. A eux quatre, ils ont rencontré, dans le pays de l'extravagance, un chapeau merveilleux qui fait aimer celui qui en est coiffé, et de ce chapeau, comme de celui de Robert Houdin, ils ont tiré une foule de choses extraordinaires. Ce sont d'adroits prestidigitateurs.

Nous allions oublier Molière; Molière est apparu au Théâtre-Lyrique ; son *Médecin malgré lui*, musicalement arrangé, a donné lieu à M. Gounod, savant et original compositeur, de fournir une preuve nouvelle de ses éminentes qualités.

HIPPOLYTE LUCAS.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Le procès-verbal est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Deux numéros du *Builder*, renvoyés à M. Charles Fournier ; deux numéros de la *Musé des famille*, renvoyés à M. P.-B. Fournier ; l'*Art au dix-neuvième siècle* , renvoyé à l'examen de M. Moultat. Une lettre de M. Etienne Dupoisot, demandant qu'une commission soit nommée pour

attester l'identité d'un tableau attribué à Van Dyck, représentant *Jésus-Christ vivant sur la croix.* — Deux membres se rendront officieusement auprès de M. Dupoisot pour s'assurer s'il y a lieu qu'une commission fasse un rapport sur ce tableau. — Une lettre de M. A.-M. Chenavard, architecte, offrant un cahier contenant six vues et détails dessinés à Athènes; M. Desjardins est chargé de faire un rapport sur ce travail. Demandes d'admission : la première, dans la section de musique, appuyée par MM. Eugène Paul et Moultat, renvoyée à M. de Longpérier; la seconde, dans la section de littérature, appuyée par MM. Gendré et Vavin, renvoyée à M. Maillet. Une lettre de M. Delorme appuyant la candidature et proposant l'admission d'un candidat honoraire.

M. P.-B. Fournier annonce la mort de M. Chaudesaigues, qui a coopéré à l'intérêt de la dernière séance annuelle de la Société libre des Beaux-Arts. Une visite de condoléance sera faite à la famille de M. Chaudesaigues.

La correspondance étant épuisée, l'ordre du jour appelle la nomination de deux candidats honoraires; le premier, dans la section de littérature, et le second, dans la section de peinture. M. Bidaut, littérateur, et Mme Vincent Calbris, peintre, ayant obtenu la majorité des suffrages, sont proclamés membres honoraires de la Société libre des Beaux-Arts.

A propos de l'événement du 14 janvier 1858, la Société décide qu'une adresse sera présentée à S. M. l'empereur Napoléon III.

La commission pour la révision des statuts et règlements, est composée ainsi: le bureau, les anciens présidents et MM. Dubouloz, Vavin, Maillet, Montmeylian, Gatteau, Normand, Desjardins, Boitel, Ch. Manry et Éd. Lambert. Les membres de la commission seront convoqués par M. Vavin.

Le secrétaire général,
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 2 février 1858. — Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demande d'admission. — Vote sur des candidatures. — Rapport de M. Texier, sur le projet de M. Lusson, relatif à l'église Saint-Eugène. — Rapport de M. Moultat sur un ouvrage de M. Bidaut.—Rapport de M. Charles Fournier sur une publication de *l'Athénée des Arts.* — Rapport de M. Delaire sur une messe composée par M. Ch. Manry. — 1er rapport de la commission pour la révision des statuts et règlement. — Communication par M. Vavin. — Lecture de pièces de vers, par M. Alexis Granger et par M. P.-B. Fournier.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Le Comité central des artistes ayant dû ajourner sa séance du 15 de ce mois au vendredi 29 janvier, nous ne pourrons rendre compte de cette séance que dans notre prochaine livraison. Aujourd'hui, nous devons nous borner à publier l'ordre du jour que nous adresse M. le secrétaire-administrateur de cette Société.

Ordre du jour de la séance du 5 février 1858. — Rapport de M. Faiex sur le volume de M. Louis Auvray. — Rapport du secrétaire-administrateur sur l'exercice de 1857. — Propositions de candidats. — Elections. — Réception de membres nouvellement élus. — Suite de la discussion des statuts. — Nomination de commissions.

MÉLANGES.

Paris, 1er Février 1858.

Le conseil municipal de Bagnères vient de décider que le musée, fondé dans cette ville par l'honorable député du département, M. Achille Jubinal, serait transféré du local qu'il a occupé jusqu'ici et qui est devenu trop étroit, dans une vaste galerie de l'établissement thermal. La salle occupée par le musée jusqu'à présent sera consacrée à la Bibliothèque publique, provenant du même donateur, et qui, aujourd'hui, ne compte pas moins de 17,000 ouvrages. Cette nouvelle nous donne occasion d'ajouter que M. le ministre d'Etat vient de donner au musée de Bagnères le beau tableau de M. Foulongne, l'*Enterrement d'un zouave.*

— Depuis quelques jours les amateurs s'arrêtent devant un tableau, placé dans les vitrines de Déforge, représentant un splendide paysage, où l'on aperçoit quelques vaches paissant çà et là dans un gras pâturage ; cette toile, à la manière des Troyon et des Palissi, est signé Hermann-Léon. Il paraît que cet artiste a une double spécialité, car il nous souvient que l'année dernière, un joli tableau de genre, représentant un intérieur avec natures mortes, acheté par le duc Hamilton, cousin de Sa Majesté l'Empereur, portait aussi pour signature Hermann-Léon.

— La ville de Reims va, dit-on, élever une statue à Colbert.

— Le dimanche 7 février, à 10 heures précises, la Société chorale Galin-Paris-Chevé, chantera à Saint-Vincent-de-Paul, une messe nouvelle à quatre voix, *sans accompagnement*, de M. A. Elwart, professeur au Conservatoire impérial de Musique.— L'exécution sera dirigée par M. Emile Chevé, et l'*O salutaris* de cette messe, dont le style rappelle celui de la primitive Eglise, sera chanté par M. Klerjon, élève de l'école. — M. l'organiste de la paroisse, touchera l'*Offertoire*, et une quête au bénéfice de la caisse de secours de l'Association des artistes-musiciens, fondée par le baron Taylor, sera faite par des dames patronesses de l'Œuvre.

DU ROLE DES BEAUX-ARTS

DANS LA CIVILISATION.

I

DE LA CIVILISATION DES BEAUX-ARTS CHEZ LES ASSYRIENS.

Au nombre des lois générales qui régissent l'univers, et qu'il nous a été permis d'entrevoir, lois dont le but et les moyens efficients nous échappent complétement, il en est une dont nous avons pu observer partout les effets infiniment divers. Cette loi, constante, universelle, manifeste, est celle de la transformation de tous les êtres qui nous entourent. Tout lui est soumis; tout change à chaque instant, le monde céleste dans son ensemble, comme chacun des astres pris dans son individualité, comme la terre, par exemple, avec tout ce qui en fait partie, minéraux, végétaux, animaux.

Chaque goutte d'eau qui sort de la source enlève quelques parcelles aux rochers qui la bordent; l'eau les polit et les use comme les pas du visiteur creusent la dalle de notre seuil. Par elle, les rochers deviendront poussière, mais ils ne périront point; ils auront seulement changé de forme pour descendre le long du ruisseau. Chaque vague qui vient se briser contre la falaise en emporte un atome. La mer y creusera une profonde caverne. Elle en battra les parois, elle les percera, elle les tranformera en piliers, qu'elle attaquera à leur tour, et un jour, tout s'écroulant, il ne restera plus, de la haute falaise, que d'énormes blocs à fleur d'eau. La mer les roulera l'un contre l'autre et les broiera en sable fin; la falaise sera devenue sable. Mais rien n'aura péri, rien ne sera perdu; pendant des siècles, il se sera accompli une transformation de chaque instant, ou mille tranformations successives.

Pendant des siècles l'arbre absorbe les sucs de la terre par ses racines, il respire les gaz par ses feuilles, il se les approprie, ils deviennent lui-même. En retour, il jette ses fruits à la terre, et du sol nu sort une forêt; mais l'âge ou l'incendie la nivel-

lent un jour, les éboulements des montagnes voisines en recouvrent les débris; encore quelques siècles, et le mineur extraira des lieux où elle fut, du charbon pour notre foyer.

L'homme s'altère également. Il suffit de sept années pour qu'il soit complétement renouvelé par les fonctions de nutrition. Il meurt, mais sa mort n'est qu'une tranformation de plus; un philosophe nous a dit comment la poussière d'Alexandre peut devenir la bonde d'un tonneau.

Tout, dans le monde physique, va sans cessé se modifiant, tout varie, tout se transforme.

Quelque grandiose que puisse paraître la simplicité et l'universalité de cette loi suprême, elle est pourtant susceptible de recevoir un éclat plus grand encore de la révélation de ses effets dans un ordre tout différent et plus élevé, dans l'ordre moral. L'homme moral s'altère aussi continuellement, aussi radicalement que l'homme physique : quel homme pense, sent et veut comme lorsqu'il avait dix années de moins? Et par combien de moyens cette loi de modification s'applique-t-elle à notre âme! L'expérience, l'éducation et les innombrables circonstances de l'existence humaine, si diversement combinées.

Ce n'est point tout : cette loi fatale a une application plus étendue encore. Si les hommes se modifient individuellement, ils ne se modifient pas moins en masse. Les générations se suivent et ne se ressemblent pas; les sociétés se transforment sans cesse, elles se développent, elles fleurissent, elles dépérissent et meurent, ou plutôt, elles s'effacent pour faire place à d'autres, sous la forme desquelles elles renaissent. L'histoire du monde est-elle autre chose que le récit de la transformation des sociétés?

Comme l'ensemble des phénomènes physiques, l'histoire universelle se résume en un seul mot: transformation.

Mais tant de vicissitudes, tant de convulsions et de maux qui remplissent les annales de l'humanité, tant de sang et de larmes, sont-ils vains et stériles? Ces révolutions sont-elles un jeu cruel du maître de l'univers? Non, chacune d'elles est féconde et les souffrances qu'elles entraînent ne sont que le prix de leurs bienfaits: l'homme ne doit-il pas toujours expier ce qu'il goûte de bonheur?

Si différentes qu'elles soient l'une de l'autre, les sociétés ont toutes un élément commun, qui se développe avec chacune d'elles, qui survit à leur naufrage. C'est un héritage qu'elles se transmettent successivement, trésor auquel chacune apporte son tribut, une obole ou un diamant, et qui est d'autant plus riche qu'il a passé par plus de mains. C'est un germe que chacune vient féconder à son tour et qui se développe d'autant plus vigoureux que plus d'ouvriers l'ont entouré de soins. Quelquefois il reste enfoui pendant des siècles, mais infailliblement il finit par éclore; quand ce germe précieux se retrouve enfin, ceux qui le cherchaient vainement depuis longtemps, le cultivent avec une si ardente sollicitude, qu'il étend bientôt sur le monde des rameaux chargés de fruits merveilleux.

Ce patrimoine que les sociétés se lèguent, ce trésor inépuisable qui se grossit des épaves de chaque société qui sombre, c'est la civilisation. La civilisation, c'est tout ce qui fait la supériorité des sociétés humaines sur les êtres qui les entourent, c'est tout ce qu'elles ont et tout ce qu'ils n'ont point, c'est l'ensemble des œuvres de l'intelligence et du sentiment. C'est la philosophie; c'est la législation; c'est l'agriculture ; c'est l'industrie ; c'est l'architecture, la peinture, la statuaire, la poésie qui adoucissent l'existence en l'embellissant, et ouvrent à l'homme le monde enchanté qu'elles ont créé. La civilisation, c'est le résultat de l'observation et de l'imagination; c'est l'étude et l'habile emploi des choses existantes et la création de celles qui n'existent pas encore; c'est la science et l'art.

L'histoire de la civilisation fait l'objet

de l'étude la plus intéressante et la plus élevée à laquelle se puisse livrer un esprit sérieux : c'est l'étude de l'humanité dans son essence même, dans son côté le plus noble et au point de vue de l'accomplissement de la loi la plus universelle et la plus impérieuse qui la régisse. Par elle et par elle seule, l'homme pourra saisir le lien des modifications qu'a subies l'humanité, le secret des différences qui séparent les unes des autres des sociétés contemporaines, ou des sociétés présentes de celles qui se sont éteintes. Plus qu'aucune autre, elle est pleine d'intérêt, parce qu'elle embrasse tout ce qui touche à l'homme et que ce qui intéresse le plus l'homme c'est lui-même. Elle est plus élevée qu'aucune autre, parce que si elle se sert des faits et des détails purement historiques, si elle se base sur eux, du moins elle plane bien au-dessus : elle les compare, elle les ordonne, elle les enchaîne et les résume, elle les généralise pour en tirer les conséquences les plus simples et les plus larges.

Mais aussi quelle lourde tâche ! La grandeur même du sujet le rend inabordable dans son majestueux ensemble et les plus lumineuses intelligences n'ont pu éclairer chacune qu'une seule partie de ce gigantesque monument des âges. Notre siècle et notre France ont eu l'insigne honneur de recueillir les révélations du premier visiteur qui en ait découvert les fondements et trouvé le plan général pour ce qui regarde sa partie plus moderne.

Il y a tantôt trente années qu'un homme éminent, inaugurant l'application d'une méthode historique nouvelle, retraçait avec une merveilleuse clarté la marche de la *Civilisation en Europe* au point de vue politique et social. Il avait choisi pour lui la voie principale, indiquant aux autres les chemins qui restaient à explorer et qui se rattachaient à elle ; d'autres ont écrit l'histoire de la civilisation au point de vue de la philosophie, des religions, de la législation, du commerce.

Nous avons choisi une tâche moins austère, nous nous proposons de présenter dans un petit nombre d'articles, quelques observations générales sur les origines de l'art, sur sa marche, sur ses progrès, sur sa décadence. Nous examinerons la part qu'il prend à l'œuvre de la civilisation, son influence sur les mœurs et sur le caractère des peuples, les influences que lui font subir, en retour, les sociétés, par leurs institutions politiques et religieuses et par l'état physique du pays où elles se sont fixées. Nous indiquerons enfin le double résultat de ces influences réciproques. Peut-être, après avoir mesuré le trajet parcouru, serons-nous plus à même de répondre à ceux qui demandent si l'art a traversé la carrière jusqu'au bout et n'a plus qu'à rétrograder, ou s'il a encore des voies inexplorées à poursuivre. Après avoir compté les services rendus, nous pourrons dire si la mission est imparfaite ou accomplie, nous chercherons à déterminer ce que l'avenir est en droit d'attendre de lui : nous dirons nos vœux et nos espérances.

Que nous étudiions la civilisation antique ou la civilisation chrétienne, les documents ne nous feront pas défaut : histoires des origines des peuples, de leurs mœurs dès les temps les plus reculés, de leurs institutions, de leurs religions ; histoires et œuvres littéraires, histoires des philosophies, recueils de lois, descriptions détaillées et reproductions de monuments artistiques; quand ces monuments ne viennent pas témoigner par eux-mêmes du génie de leurs auteurs, mille flambeaux éclairent notre course à travers les âges. Mais il est une troisième civilisation, plus ancienne encore que celle à qui j'applique, dans un sens restreint, l'expression d'antiquité, et digne, à tous égards, d'un examen attentif, par son âge vénérable, qui nous fait faire un pas de plus dans un passé de l'humanité longtemps inconnu, et nous grandit à nos propres yeux en nous vieillissant par son âge comme par son état avancé, par son caractère particulier comme par l'influence qu'elle

a exercée sur la civilisation de la Grèce qui lui a succédé : je veux parler de celle de l'Assyrie, vers le vingtième siècle avant notre ère.

Il y a quinze ans à peine, l'Assyrie nous était à peu près inconnue. Quelques récits fabuleux, empruntés, après des siècles d'intervalle, à des écrivains crédules ou imposteurs, tels que Ctésias et Bérose, par d'autres aussi peu dignes de foi qu'eux, étaient tout ce que nous possédions de son histoire ; d'antiquités assyriennes, il n'était point question ; car, si l'on faisait remonter aux Ninivites et aux Babyloniens, une petite collection composée de quelques pierres précieuses, de débris de poteries, d'une douzaine de briques portant des inscriptions en caractères cunéiformes, et d'un cercueil en bois, laquelle collection avait pu être expédiée tout entière dans une caisse de trois pieds cubes, ce n'était que faute de pouvoir attribuer ces objets à quelque peuple plus nouveau.

Vers l'année 1843, l'un de ces infatigables chercheurs de science qui, par leur génie d'investigation et leur désintéressement absolu, sont l'honneur de l'humanité comme ils en sont les bienfaiteurs par les trésors dont ils la dotent et les progrès où ils la poussent, parvint, à force d'inébranlable persévérance, à recueillir le fruit des plus pénibles travaux. Il eut la gloire d'arracher à la terre un secret qu'elle avait gardé pendant trois mille ans. Il rendit à la lumière les ruines de Ninive. Au confluent du Tigre et du grand Zab, près du village de Nimroud (Nemrod ?), au lieu précis où, selon les plus grandes probabilités, Ninive avait dû être située, il découvrit ce que le temps avait épargné des vastes et somptueuses demeures des rois assyriens.

C'étaient des séries de longues et étroites salles rectangulaires, resserrées entre d'épais murs de briques revêtus de tables d'albâtre hautes de dix pieds, et chargées, quelques-unes d'inscriptions en caractères cunéiformes, la plupart de bas-reliefs. L'entrée des plus grandes était formée de colossales figures de cinq mètres de hauteur, des sphinx, mais d'un caractère différent du sphinx égyptien, des taureaux ou des lions ailés à tête d'homme garnie d'une longue barbe soigneusement bouclée, et coiffée d'une sorte de tiare cylindrique, sentinelles immobiles et muettes qui semblaient veiller sur le silence de ces solitudes.

Les bas-reliefs étaient les annales de l'empire sculptées sur la pierre.

Ici, ils rappellent quelque grande victoire. Le roi est le personnage qui nous frappe d'abord ; on le distingue à sa tiare, d'où sa chevelure descend sur ses épaules ; sa barbe présente des rangées de tresses verticales et de boucles, alternées ; il est vêtu d'une robe longue à manches courtes, bordée de riches broderies et frangée de glands ; un grand luxe d'ornements attire les regards sur deux poignards passés dans sa ceinture, sur son épée et sur les deux carquois suspendus au flanc du char où il est monté. Ce char est également chargé de sculptures ; il est traîné par trois chevaux d'Orient à la crinière tressée, et coiffés d'aigrettes ; leurs harnais sont aussi frangés de glands. Debout à la gauche du roi, un guerrier les conduit ; son fouet court les fait galoper ; un autre guerrier à la gauche du premier l'abrite ainsi que le roi derrière son bouclier. Le roi est dans l'action de lancer une flèche contre les ennemis qui fuient : ceux-ci, se distinguent des soldats assyriens par l'absence du casque pointu ou crêté, de la grande cotte de mailles et des cnémides ; un simple anneau leur ceint le front. Serré de trop près par le cavalier qui le poursuit, et qu'à son menton imberbe on reconnaît pour un eunuque, l'un des vaincus, monté sur un chameau, tourne la tête et tend le bras droit comme pour demander grâce. A un autre, un archer tranche la tête ; un troisième est foulé aux pieds des chevaux du roi ; quelques-uns, percés de flèches, gisent à terre au milieu d'arcs et de carquois. Derrière le char, un archer et un frondeur combattant ; un oiseau de proie

s'envole emportant dans ses serres et déchirant de son bec les entrailles de quelque guerrier mort.

Là, le sculpteur a retracé les épisodes de l'assaut d'une ville importante. Les Assyriens, armés de lances, montent par des échelles à de nombreuses tours rectangulaires de hauteur inégale, crénelées et garnies de combattants; quelques-uns sont précipités ; des assiégés tombent aussi du haut des remparts. A l'aide de pieux, deux guerriers détachent des pierres du pied d'un mur; ailleurs, c'est un bélier qui bat la muraille, tandis que des tours mouvantes, défendues par des archers, attaquent un autre point. Une autre série de tables nous fait assister à une marche triomphale après la victoire. Des prisonniers chargés de fers aux pieds et aux mains, marchent deux à deux suivis de soldats qui les frappent du bois de leur lance; derrière eux viennent leurs femmes, des serviteurs portant le butin, le bétail pris, les gardes du roi et le roi lui-même.

Ailleurs, c'est le spectacle de la célébration d'une cérémonie religieuse qui s'offre à nous. Le prince, assis sur un trône richement ouvré, reçoit des mains de son eunuque la coupe sacrée. Il est accompagné des prêtres ou des divinités protectrices, personnages ailés dont l'un est quelquefois figuré avec une tête d'aigle à chevelure humaine et surmontée d'une crête de plumes raides et courtes; d'une main ils tiennent le panier symbolique, de l'autre la mystérieuse fleur à triple tête ou la pomme de pin. Plus loin, on les voit en adoration devant l'arbre saint.

D'autres scènes se passent sur un fleuve. Un bateau sans gouvernail transporte un char de guerre; il est dirigé par deux rameurs qui se font face. Une galère pontée et sans voilure est pleine de guerriers et de femmes; dans l'entrepont sont les seuls rameurs; un nageur soutenu par une outre gonflée suit la galère; des poissons sillonnent l'eau en tous sens.

Plus loin, nous voyons passer la chasse du roi : sous les pieds de son cheval, un lion percé de flèches se débat contre la mort.

Tous ces bas-reliefs avaient été peints originairement. Le champ paraît l'avoir été en jaune; quant aux figures elles ont toutes conservé, à la barbe et aux cheveux, les traces d'un noir magnifique, aux yeux et aux sandales, du rouge et du bleu aussi vifs que s'ils y étaient appliqués d'hier.

Au-dessus des bas-reliefs, les murs, enduits d'une même couche de plâtre, étaient couverts de peintures reproduisant les mêmes scènes. On n'y avait fait usage que de quatre couleurs : le bleu, le rouge, le jaune et le noir, mais toutes d'un éclat merveilleux. Malheureusement, après avoir résisté trois mille ans à l'action destructive du temps, elles tombèrent en poussière à la première secousse, et l'on eut à peine le temps d'en copier quelques-unes.

Telles étaient les ruines de Ninive : un riche dépôt de monuments historiques et artistiques à la fois. Certes, à la vue de si nombreux et précieux documents, les premiers qui fournissent quelques données sérieuses sur un peuple mystérieux, dont on n'avait guère rien su jusqu'alors, sinon qu'il avait existé, à la vue de ces trésors, l'historien dut tressaillir de joie. Que de révélations ! Chacune de ces tables d'albâtre était le feuillet d'un livre où il lisait couramment les faits dominants de la vie de ce peuple qui n'était plus. Elles disaient que les rois assyriens avaient porté la guerre chez leurs voisins du Nord et de l'Occident (la nature montagneuse des pays, théâtres des plus rudes batailles, le démontrait assez), et aussi à l'Orient, chez les peuples indous : de grands fleuves, fréquentés par des serpents et par des tortues, semblaient, ainsi que la nature des tributs imposés aux vaincus, des singes et des éléphants, des anneaux d'or et des pierres précieuses à pleins vases, l'indiquer suffisamment. Elles disaient que les prêtres avaient été revêtus de la toute-puissance;

que rien ne s'était jamais fait sans qu'ils y eussent apporté leur consécration, pas même la guerre, puisque les divinités y accompagnaient toujours le roi et combattaient même à côté de lui ; enfin que le roi n'était que le premier des prêtres. En résumé, elles obligeaient l'historien à reconnaître dans les Assyriens un peuple guerrier, mais essentiellement religieux; un peuple conquérant soumis à une monarchie toute théocratique.

Étudions ces monuments au point de vue artistique.

Lorsqu'on se trouve, pour la première fois, dans une salle garnie de bas-reliefs assyriens, on ne tarde pas à devenir silencieux et recueilli. Ce n'est pourtant point le respect que peuvent inspirer d'aussi vénérables ruines qui nous impressionne de la sorte; c'est le caractère singulièrement froid de ces sculptures qui nous glace; c'est l'uniformité constante des costumes et des attitudes; c'est la ressemblance monotone de l'éternel profil que nous présentent presque sans exception toutes les figures; nous sommes étonnés de voir toujours le même homme passer et repasser devant nous avec la même gravité dédaigneuse; nous avons peur de cet étrange peuple marmoréen qui défile sans vouloir nous regarder, et que nous ne pouvons voir en face.

Cependant, que l'on s'enhardisse, que l'on s'approche, que l'on examine avec un peu de soin ces prêtres austères, ces guerriers farouches, on s'apercevra bien vite qu'ils n'ont rien d'effrayant; s'ils nous présentent leur visage de profil, c'est parce qu'ainsi leur œil nous fait face; si leurs bras sont gros et courts, ils sont du moins si raides qu'ils ne sauraient s'en servir : le moyen d'agiter des jambes et des bras tout en bois? D'ailleurs, il ne faut que le bout du doigt pour renverser des hommes qui marchent en ayant si grand soin de mettre les deux pieds l'un bien devant l'autre sur la même ligne; puis, nous voyons assez, par ce qui arrive à quelques-uns d'entre eux, combien ils ont à craindre le moindre mouvement qui les éloigne de la verticale; un guerrier baisse-t-il la tête pour regarder le sol, il est aussitôt puni de son excentricité : il perd l'équilibre; il va tomber! Heureusement, il est fixé à la pierre.

L'illusion partie, on reste en présence de l'œuvre de l'artiste et l'on ne tarde pas à s'apercevoir que l'artiste était un enfant.

Toutes les fautes qu'un enfant peut commettre lorsqu'il trace son premier dessin, nous les trouvons dans ces sculptures : absence de modelé; ignorance à peu près absolue de l'anatomie; absence complète d'équilibre chez tout personnage qui n'est point immobile et verticalement planté sur ses deux pieds; le profil partout substitué à la face, faute de savoir reproduire d'autres contours que ceux qui se projettent sur un plan; dans un visage de profil, un œil de face, parce que les lignes de l'œil sont plus saisissables de front que de côté et qu'il faut une certaine habitude de la ronde-bosse pour saisir la ligne suivant laquelle la paupière se projette sur le flanc du nez. Voilà pour chaque personnage pris individuellement.

Voici pour l'ensemble. Disons tout d'abord que la perspective était aussi étrangère aux artistes ninivites qu'aux Chinois eux-mêmes. Nous ne pouvons nous empêcher de citer à ce sujet un certain bas-relief représentant le retour du roi victorieux; monté sur un char, il traverse un pays de palmiers en longeant un fleuve. Sur la même ligne droite qui sert à séparer le sol d'avec les eaux, sont posés les pieds des chevaux et des fantassins, les roues du char, les pieds des palmiers, sans pourtant que ceux-ci soient le moins du monde un obstacle à la marche du cortége. De cette manière les eaux du fleuve étant vues en perspective, le cortége est représenté en projection verticale; ce qui n'empêche pas le sol lui-même d'être vu en perspective, ainsi qu'un second fleuve dans le lointain. Quant aux palmiers, le bas de leur tronc se trouve dans un plan

vertical et le reste dans un autre. Nous avons remarqué dans presque chaque bataille quelque guerrier blessé, suspendu immédiatement au-dessus du char royal; il semble placé là simplement pour mémoire, pour indiquer qu'à cette journée il y eut des blessés; on dirait encore qu'on l'a sculpté sur un espace resté libre, dans l'intention de l'enlever plus tard pour le transporter ailleurs. Il n'y a pas seulement dans ce dernier exemple, une faute de perspective; il est, en outre, caractéristique des défauts grossiers qui nous restent à reprocher à la sculpture ninivite : l'absence de toute harmonie, de tout lien entre les divers personnages concourant à la même action; l'ignorance de l'art de grouper; l'ignorance bien plus grande encore de l'art de disposer les groupes entre eux, de composer l'ensemble; ajoutons l'absence de toute proportion entre les diverses figures ou entre elles et les choses, les oiseaux, les arbres, les édifices; on conclura naturellement que les sculptures assyriennes manquent de mouvement et d'unité d'action, qu'elles manquent de vie, qu'elles sont en dehors du vrai et du beau, c'est-à-dire que, ne rentrant dans aucun des deux éléments essentiels de l'art, les bas-reliefs de Nimroud sont les œuvres d'un art encore dans l'enfance et à demi-barbare.

FRANCIS AUBERT.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

EN HOLLANDE.

« Dans la studieuse et patiente Allemagne, disait dernièrement la *Revue française*, les vrais savants sont presque aussi nombreux que les pédants dans tous les pays. Les Allemands ont un profond mépris pour le savoir superficiel; ils rejettent, avec un dédain invariable, tout livre dont l'auteur n'a point pénétré jusqu'aux entrailles de son sujet. Ils ont le mérite d'aimer la science pour elle-même, bien plus que pour le profit qu'elle donne. »

Ceci peut, à bon droit, s'appliquer à la Hollande. Dans ce pays, les savants ne sont ni moins studieux ni moins patients; ils honorent aussi la science d'un culte assidu. Pas de mois de l'année ne se passe où l'on ne voie annoncer des publications très-remarquables, traitant des sciences exactes, telles que : livres d'histoire naturelle, de chimie, de physique, etc.; mais ces ouvrages sortent des limites que nous nous sommes tracées; nous annoncerons seulement ceux qui s'occupent plus directement des Beaux-Arts.

Une intéressante publication se poursuit en ce moment, avec succès, à Amsterdam : *La Vie des peintres, sculpteurs, graveurs et architectes hollandais et flamands, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours*, par Christiaan Kramm, membre de l'Académie des Beaux-Arts, 4 volumes (1). — La biographie des artistes du Nord, dont la France ne possède encore aucune histoire exacte, commence seulement, depuis une dizaine d'années, à se débrouiller, grâce au mouvement d'érudition qui a plongé les savants hollandais et belges dans la fouille des archives de leur pays. On connaît les précieuses trouvailles de M. Backhuysen van den Brinck, archiviste à La Haye, concernant Rubens; de M. Scheltema, archiviste à Amsterdam, concernant Rembrandt, et les patientes recherches faites avec tant de dévouement par MM. Alvin, Gachard, van Hasselt, à Bruxelles; MM. Blommaert, de Buscher, à Gand; et MM. de Burbure, de Laet, Van Lerius et Gérard, à Anvers. Ces recherches ont déjà servi à rectifier l'onomatographie des artistes, à corriger, à perfectionner les anciens catalogues; elles ont aussi annulé à tout jamais les chroniques mensongères d'Arnold Houbraken, de Jacob Camp Weyerman et autres méchants fabulateurs. Car c'était malheureusement là les sources qu'on avait à consulter pour recueillir des renseignements biographiques sur les maîtres hollandais et flamands; c'était en outre au *Schilderboek* de Ca-

(1) De Levens en Werken der Hollandsche en Vlaamsche Kunstschilders, Beeldhouwers, Graveurs en Bouwmeesters van de vroegsten tot op onzen tyd, door CHRISTIAAN KRAMM, lid der Koninklyke Academie van Beeldende Kunst, enzv. — Amsterdam, gebroeders Diederichs.

rel van Mander, à l'*Academia tudesca* de Sandrart, au *Nieuwe Schouwburg der Nederlansche Schilders* de van Gool, au *Gulden cabinet* de De Bie, tous ouvrages incomplets et défectueux, qu'on était réduit à demander l'histoire des deux grandes écoles qui, au quinzième siècle et au dix-septième, ont illustré les Pays-Bas. Faut-il s'étonner alors que, puisée à de pareilles sources, la *Biographie des artistes hollandais et flamands* (*Levens der Hollandsche et Vlaamsche Kunstenaars*), publiée en 1842 par MM. Immerzeel, continuateurs de l'œuvre dont leur père n'avait ébauché, pour ainsi dire, qu'une partie, soit une compilation pleine de fausses indications, d'innombrables lacunes?

Mais il était réservé à M. Kramm de rectifier l'ouvrage de MM. Immerzeel; lui aussi, il a suivi le mouvement d'érudition qui entraînait les archivistes hollandais et belges; il a profité des recherches et des découvertes faites par ces savants travailleurs; et, riche à son tour des informations, des données qu'il a recueillies aux sources officielles, il a pu écrire une histoire complète de la peinture hollandaise et flamande. Le premier volume de cet ouvrage a paru tout récemment; il contient les lettres A, B et C, et renferme 969 articles, dont 672 entièrement nouveaux; les 297 qui le complétent sont, ou des suppléments au texte de l'ouvrage d'Immerzeel, ou la rectification des erreurs qu'on y rencontre. Ce premier volume nous semble réunir toutes les conditions de succès; ceux qui étudient l'histoire de l'art et les œuvres des maîtres, les critiques comme les amateurs, devront le consulter; il est fâcheux qu'il soit écrit dans une langue si peu connue en Europe.

Le goût des études et des recherches archéologiques semble aussi se ranimer depuis quelques années en Hollande. Le champ est fertile à exploiter, il abonde en objets d'art du moyen âge, et, chaque jour, de précieuses découvertes sont faites, qui viennent enrichir les cabinets des antiquaires et des collectionneurs. Un artiste de talent, M. Van der Kellen junior, d'Amsterdam, a conçu l'heureuse idée de reproduire les curiosités artistiques de cette époque qu'on trouve encore dans les hôtels-de-ville, les églises, les vieux châteaux, et qu'on conserve dans les collections publiques et particulières. Au point de vue de l'art et de l'industrie, c'est à la fois rendre service au peintre, au sculpteur, au ciseleur de tous les pays. A ce titre, la collection dont s'occupe M. Van der Kellen ne peut manquer d'être favorablement accueillie. Le prospectus, accompagné d'un cahier de cinq gravures avec texte explicatif, a déjà paru chez Frans Buffa et fils, à Amsterdam [1]. Les gravures de ce spécimen représentent : deux statuettes en bronze, qui se voient dans la salle des curiosités de l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam; l'une est celle d'Ada, comtesse de Hollande, et l'autre de Guillaume II, roi des Romains, reconnaissable à sa couronne; — deux heaumes du seizième siècle; — la verge de justice que portait le *schout* d'Amsterdam les jours d'exécution; — la corne à boire de la confrérie des arbalétriers de Saint-Sébastien; — le sceptre et la chaîne que portait le roi de cette confrérie, tous ouvrages d'orfévrerie artistement ciselés; — et une aiguière en argent, remarquable par la forme et l'élégance des ornements qui la décorent. — Les livraisons de cet ouvrage paraîtront mensuellement, et la première série se composera de vingt cahiers.

On annonce, comme devant paraître très-prochainement à la librairie de Fréderik Muller, à Amsterdam, l'*Histoire numismatique du royaume de Hollande sous le règne de Louis-Napoléon*, rédigée en français par M. le comte Nahuys, un vol. grand in-4°, avec 12 à 14 planches représentant au moins 84 médailles, et avec dessins intercalés dans le texte. Le court règne du premier roi de Hollande n'a pas encore trouvé d'historien, et, en attendant que cette histoire s'écrive un jour, les monuments numismatiques de cette époque, de mai 1806 à juillet 1819, dont quelques-uns sont très-rares et généralement peu connus, méritent d'attirer l'attention par leur beauté et leur valeur artistique. Cet ouvrage contiendra la description des médailles, monnaies, décorations, qui ont été frappées sous le règne du roi Louis-Napoléon, et celle des médailles étrangères, lorsqu'elles se rapportent à des événements auxquels le royaume de Hollande a pris part; on y trouvera en même temps des détails plus ou moins étendus, puisés, autant que possible, dans les pièces officielles, sur les faits qui ont rapport à cette série numismatique. La réunion de ces documents ne peut qu'ajouter un intérêt de plus à cette publication.

ÉMILE GAGNEUX.

1 Verzameling van afbeeldingen der woor wetenschap, kunst en nyverheid meest belangryke voorwerpen uit vroegere tyden, berustende op raadhuizen, in kerken, gestichten, openbare en byzondere kabinetten, enz. naar de natuur geteekend en geëtst door D. Van der Kellen Jr.

EXCURSION ARTISTIQUE

SUR

LES COTES NORMANDES.

V.

VILLERVILLE. — LE BRISE-LAMES. — CHARLES DESLYS. — DAUBIGNY. — LA MOULIÈRE.

La verdure, les arbres, les haies en fleurs, les prairies ne nous abandonnaient pas; c'est vraiment plaisir que de voyager en Normandie, et l'on n'y courra jamais le risque d'avoir les paupières brûlées par un sol ardent, comme dans le Midi ou dans le désert.

Heureux habitants des beaux vallons de Normandie, Dieu vous garde de l'infirmité du lorgnon, et encore plus de celle des lunettes, ce masque transparent donné à l'homme pour voiler sa pensée.

Enfin, notre belle route fit tout à coup un coude assez brusque, et, peu de temps après, nous entrions dans une rue longue, étroite, et qui, pendant la mauvaise saison, doit être excessivement boueuse et effondrée, à en juger par la profondeur de certaines ornières mal comblées par le galet,— ce macadam naturel des habitants du littoral maritime.

C'était Villerville.

Le voiturin nous arrêta devant une maison, espèce de petit café, au-dessus de la porte duquel se balançait assez agréablement une enseigne dont la tôle ne gardait plus trace des lettres moulées qui l'avaient ornée autrefois.

— Nous voici à Villerville, c'est très-bien, — dit Galoppe d'Onquaire, l'homme du confortable et de la vie facile, — mais il faut nous indiquer le meilleur hôtel, mon garçon.

Nous crûmes tous devoir appuyer cette motion.

— Voyons, quelle est la meilleure auberge de l'endroit?

— C'est chez Levilain, monsieur; Levilain le baigneur.

— Alors, indiquez-nous ce Levilain.

— Mais, c'est ici, monsieur.

— Ici!

— Dam! il y a sur l'enseigne: *Hôtel des bains de Villerville;* c'est du chenu, et tout ce qu'il y a de mieux dans le pays vient là.

La maison pompeusement décorée du nom d'hôtel, est propre et bien tenue, — c'est la première impression qu'elle fait, et je vous jure, à vous qui voulez voyager, que la chose a son importance.

Une jeune femme nous ouvrit la porte et le sourire de ses trente-deux dents: l'accueil était accort et répondait parfaitement d'avance au distique de l'Opéra-Comique, époque Etienne:

> Qu'on est heureux de trouver en voyage
> Un bon souper et surtout un bon lit.

Notre affaire n'était précisément pas de souper et encore moins de coucher; — nous avions tous la légitime ambition de déjeuner et, — à l'exception de Damoraux qui, selon son habitude, couvait d'un regard empreint de mélancolie cette jeune femme aux dents blanches, nous furetions tous dans la cuisine, plongeant un œil ardent sur les miches de pain, les œufs, le lard et autres comestibles qui pouvaient se rencontrer çà et là.

L'hôtesse, madame Beaufils, était la fille de Levilain, le seul baigneur de Villerville; son mari, matelot de l'Etat, cultivait l'art culinaire pendant ses longs congés, et elle nous affirma que Beaufils était le meilleur cuisinier qu'on pût trouver à dix lieues à la ronde. L'étalage de la science profonde de ce rival des Carême, de ce cordon-bleu en veste d'uniforme, nous fit pousser des cris de satisfaction; de sorte que, sûrs désormais de faire un repas confortable, nous allâmes à la découverte pendant qu'on l'apprêtait.

En temps ordinaire, c'est-à-dire lorsque la mauvaise saison retient dans leurs foyers respectifs les baigneurs ou les oisifs, la population de Villerville se compose de pêcheurs, vivant beaucoup de la terre et un peu de la mer. Ils élèvent du bétail et prennent du poisson.

Le sol est riche, les herbages abondants; le village est juché sur le haut de la falaise, coupée à pic sur la mer. C'est en même temps magnifique et effrayant, car ces falaises, terre végétale assise sur des bancs de glaise, n'offrent presque pas de résistance à la fureur des vagues, lorsque soufflent les vents terribles de l'équinoxe. En effet, de temps à autre, le pied de ces murailles, miné, creusé impitoyablement par les flots en furie, manque tout à coup, et il se produit des éboulements qui menaceraient d'engloutir tout à fait, quelque jour, ce charmant village de Villerville, si l'industrieuse nécessité n'avait indiqué aux habitants un moyen de combattre la mer.

Le procédé est peu coûteux, des plus simples, en même temps des plus ingénieux; les Villervillais ont établi des *brise-lames.* Ce ne sont point ces admirables machines, étonnantes pourtant, elles aussi, de simplicité, dues à deux ingénieurs français et anglais, MM. Buat et Walker, qui, expérimentées à Penzance et à Brighton, sont appliquées sur une très-grande échelle dans le port de la Ciotat, sur la Méditerranée, où cer-

tains rhumbs de vent exerçaient des ravages effroyables.

Les brise-lames de Villerville consistent en forts pieux enfoncés profondément dans la terre et le sable, partant perpendiculairement de la falaise, et espacés entre eux de quinze à vingt mètres environ. Des planches épaisses sont clouées sur ces pieux ; de sorte que l'appareil offre à peu près l'image des stalles d'une gigantesque écurie. Lorsque la mer déferle, elle vient déposer entre ces obstacles, des cailloux, du galet, du sable, ce qui, avec le temps, forme des monticules, premières assises de véritables dunes.

Ces faibles remparts seront-ils toujours suffisants? nous l'espérons pour l'avenir de Villerville; mais quand on a vu des jetées construites en blocs énormes de granit assis et scellés sur des bancs formidables de beton, emportées par la tourmente, nous ne pouvons nous défendre de trembler.

Pour descendre à la mer, il faut s'engager dans des sentiers étroits creusés dans la glaise, et pour peu qu'il ait plu, le terrain devient glissant; de sorte qu'il n'est pas sans utilité de se munir d'un bon bâton et de faire appel aux lois de la pesanteur et du centre de gravité, qu'on a pu étudier dans les cours de gymnastique.

Villerville a été inventé, — non découvert, — il y a une quinzaine d'années, par Duval Lecamus — le père ; — alors, personne n'osait se fourvoyer de ce côté avec l'intention d'y habiter sérieusement.

Les visiteurs n'ont jamais manqué cependant à Villerville ; il suffit qu'un auteur, un artiste, mette le pied à Trouville pour désirer connaître cette oasis perchée sur la falaise, et quelques-uns d'entre eux y firent même d'assez longs séjours : c'est Duval Lecamus, le fils, peintre de talent ; Chenillon, le sculpteur ; Alphonse de Calonne, etc., etc.

Villerville a ses baigneurs ; d'abord le nombre ne s'en éleva jamais à plus de vingt à vingt-cinq chaque année ; puis, en 1857, il atteignit la centaine ; c'est comme cela qu'on commence : la mer et de la verdure, que faut-il de plus ? Ah ! s'il n'y avait pas cette ascension périlleuse ou difficile, Villerville détrônerait Trouville !

Les artistes et les écrivains y vont avec plaisir; Duval, le peintre; Daubigny, le premier paysagiste, sans contredit, de notre époque, — Léon Faret, le rédacteur en chef du *Journal de Trouville*, — Pierre Zaccone, l'auteur de tant de romans applaudis, Pierre Aubert et surtout Charles Deslys, qui y a planté sa tente. L'auteur de la *Mère Rainette* est le *cheik* de la colonie villervilaise, le doyen des étrangers, et la prodigieuse activité de ce pionnier de la pensée va jusqu'à pouvoir écrire des romans saisissants, des nouvelles ravissantes de fraîcheur et d'intérêt sur le haut de ces falaises battues par les flots et les tempêtes.

Deslys a horreur de la fashion et des crinolines, et l'affluence des baigneurs en grande toilette a commencé son désespoir. Que lui importe, à lui, que le père Levilain fasse sa fortune à tenir l'Hôtel des bains, et ait pu doter sa fille, grâce à ses profits de tout genre ! Il est venu chercher sur sa falaise le calme et l'inspiration ; il l'avait choisie inaccessible pour les bottines délicates, et voici que les belles dames et les jeunes beaux, à raie au milieu de la tête, viennent faire ombre à la blouse, à la vareuse et aux pantoufles du sans-gêne; c'est à s'enfuir de dépit. Mais on l'aime, ce gros garçon à la face léonine et aux yeux si bons, on s'est jeté à ses genoux pour le supplier de rester, et le cheik a dit : — Je consens !

Et il hurle aujourd'hui avec les loups, — c'est-à-dire qu'il approuve la crinoline. Nous gagnerons à cela un bon roman sur Villerville.

Je cherchais cet ami des yeux sans pouvoir le trouver, lorsque nous apprîmes d'un douanier qui se promenait mélancoliquement sur la plage, que l'écrivain était sans doute en ce moment sur le *Ratier*.

— Qu'est-ce que le Ratier? demandâmes-nous tous d'une voix.

— Ces gros rochers noirs que vous voyez là, répondit le douanier en désignant ; on les appelle aussi la Moulière.

En effet, on apercevait au loin une trentaine de personnes allant et venant entre ces rochers : c'étaient les pêcheurs de Villerville cherchant des coquillages et relevant les trésors retenus dans leurs filets.

Avant de nous diriger de ce côté, nous éprouvions un plaisir infini à marcher sur le sable fin et chaud du rivage.

Il y avait une dizaine de cabanes de bains sur la plage, frêles tentes de toile et de bois ; mais, pour le moment, la marée basse ne permettait pas aux baigneurs de risquer la moindre coupe. Nous passions donc devant ce front de bandière; j'étais en avant, transperçant de ma canne les méduses, affreux polypes oubliés sur le sable par le flot amer, lorsque, arrivé près de la dernière cabine, je vis un gros monsieur assis dans l'intérieur et écrivant sur une planchette fixée contre les montants.

Je le pris tout naturellement pour le buraliste de l'administration : Villerville n'étant encore

qu'à l'état d'embryon, je ne songeai nullement à m'étonner de ce fantôme de bureau; de sorte que je m'approchai avec l'intention de demander à cet employé quelques renseignements.

Le monsieur leva la tête, et alors seulement je m'aperçus qu'il était en simple caleçon de bains et vêtu d'un peignoir.

— Eh! c'est Deslys! m'écriai-je.

— Tiens, c'est vous!

— Qu'est-ce que vous faites donc dans cette boîte?

— De la copie.

— Pas possible!

— C'est comme cela.

En effet, l'auteur de tant de romans applaudis et lus avec rage, griffonnait quelques chapitres des *Compagnons de minuit* en attendant la marée haute. Chacun s'enthousiasma pour ce cabinet de travail de Charles Deslys, et nous recommandons cette installation primitive et économique à ceux qui aiment la nature et la vue de la mer. Quatre piquets et quelques mètres de toile, et tout est dit; et le bazar du voyage est toujours là.

Deslys nous accompagna au Ratier: la pêche avait été miraculeuse, les bons pêcheurs pliaient sous le poids de leurs paniers et c'était vraiment plaisir que de glaner derrière eux, dans les trous des rochers, les petites soles grandes comme une pièce de cent sous et des poissons aux formes étranges et inconnues.

En peu d'instants et fort de son expérience, Deslys fit une superbe trouvaille. Il jeta un cri de triomphe auquel nous accourûmes. Il tenait un crabe énorme sur lequel il jetait des regards effrayants; c'était un excellent déjeuner dont il voulait nous faire hommage; ce que nous acceptâmes à la condition qu'il en prendrait sa part. La belle nature de Deslys se doublait encore d'expansion et de franchise, s'il est possible, en présence des immensités de l'Océan; nous étions certains d'un aimable convive et d'un gai conteur.

Il n'est pas le seul, du reste, qui ait planté sa tente; une dizaine de Parisiens ont acheté comme lui des terrains, et bientôt vont s'élever pavillons et villas, qui viendront se grouper non loin de la cabane des douaniers, perchée sur la falaise comme un nid d'aigle.

Le Parisien aime la mer. Autant les riverains tendent à s'en éloigner ou plutôt à préserver leurs maisons des vents du large, autant le citadin, qui ne passe sur ses bords que la belle saison, tient à s'en rapprocher. Il ouvre vers l'immensité toutes ses fenêtres, il lui faut sa vue tout entière, et il a raison; autrement, mieux vaudrait rester à Paris.

L'un des frères Pernet, le rival des Fattet et des Désirabode, a déjà fait creuser des fondations. Les constructeurs de Villerville sont honnêtes et modestes comme des gens qui commencent, nous dit-on; ce à quoi Damoraux crut devoir ajouter:

— Pernet, — il serait bien fort l'entrepreneur qui le mettrait dedans.

Nous revenions vers le sentier qui gravit la falaise, lorsque nous nous trouvâmes nez à nez avec Paul Dervez, un ami, chanteur de talent, compositeur distingué aussi.

— Eh! que faites-vous donc ici? m'écriai-je.

— J'étudie le terrain.

— Pourquoi faire?

— Un établissement de bains, comme au Havre, comme à Dieppe, comme à Trouville.

C'était encore un convive; malheureusement il avait déjeuné; nous le laissâmes à ses études, doutant fort qu'il trouvât là les éléments d'un succès à venir. Ce dont Deslys n'est pas réellement trop à plaindre. Ah! s'il pouvait voir s'enfuir la dernière crinoline et les dernières dentelles!

Deslys mit tout à coup son doigt sur sa bouche et nous montra, au loin, à l'ombre des falaises, un point noir et blanc.

— Qu'est-ce que cela?

— C'est Daubigny. Il peint la Moulière. C'est déjà magnifique de ton, de relief!... C'est incroyable l'effet obtenu de ces teintes noires! et quel ciel [1]!

L'ascension des falaises commença, et, comme il avait plu la veille et dans la matinée, le sol était excessivement glissant; plus d'un faux pas fut fait. La montée est fatigante, mais il faut dire qu'on est bien récompensé une fois au sommet. On y jouit d'un coup d'œil splendide, et l'âme ne peut que tendre à s'élever en présence de ce spectacle toujours nouveau et au milieu de ces verdures qu'encadre si bien le bois de Villerville, à l'ouest du village.

VI.

HENNEQUEVILLE. — LA FORÊT DE TOUQUES. — CHATEAU D'AGUESSEAU.

Charles Deslys est un convive aimable, un merveilleux conteur; mais il y eut bientôt urgence de s'arracher à ses récits, car nous tenions

1 Ce tableau est exposé aujourd'hui dans les salons du Cercle artistique de la rue Drouot, n. 11.

à arriver le soir même à Trouville. Nous ne prîmes donc pas le temps de visiter le château de madame la vicomtesse de Banville, lequel a nom château de Villerville, et dont elle fait les honneurs, dit-on, avec une grâce charmante; nous nous hissâmes sur les banquettes de notre mirifique calèche. Il y avait deux routes à prendre : revenir sur nos pas et traverser la forêt de Touques, ou suivre le chemin dit de moyenne communication, de Honfleur à Trouville ; c'est-à-dire continuer tout simplement celui que nous avions déjà pris en quittant Honfleur.

On comprendra qu'il n'y avait pas à hésiter ; d'ailleurs, nous espérions glaner quelques impressions à Hennequeville et visiter les Creuniers, ces fameux souterrains que Galoppe d'Onquaire et moi, nous nous plaisions à entourer de tout le mystérieux et de tout le pittoresque des catacombes.

En peu de temps, la calèche fut rendue dans ce village, autrefois indépendant, et aujourd'hui réuni à la commune de Trouville; mais notre déception fut immense. Le cocher nous avait parlé d'une église magnifique, et nous nous trouvions en vue d'un bâtiment tout moderne, et dans lequel l'archéologie et la poésie ne pouvaient absolument rien glaner. Les bons paysans sont, du reste, bien pardonnables; ils ne comprennent pas qu'on s'extasie devant un fragment sculpté par ces rudes ouvriers qu'employaient nos pères; tandis qu'une chapelle bien bâtie sous leurs yeux , avec force plâtre, badigeon et enluminure, et dont les deniers ont passé par leurs mains, quelle belle chose !

Est-ce que les bons bourgeois de Paris ne préfèrent pas la Madeleine et Notre-Dame-de-Lorette à leur superbe basilique, et surtout à cette antique nef de Saint-Germain-des-Prés, contemporaine des rois mérovingiens?

Nous étions furieux, et quand on nous dit que les Creuniers étaient d'anciennes carrières abandonnées, nous délibérâmes très-sérieusement si nous n'y ferions pas enfermer notre automédon avec du pain et de l'eau pour toute nourriture, et jusqu'à la fin de ses jours; mais le drôle trouva grâce devant nos colères, à la condition qu'au moyen d'un sentier assez praticable, il nous conduirait à la forêt de Touques.

Il n'y avait pas loin, heureusement, et après maints cahotements dans un chemin aux ornières profondes et où il nous fallut plus d'une fois mettre pied à terre, non-seulement pour soulager la bête chargée de notre traction, mais encore pour pousser à la roue, nous nous trouvâmes au milieu de cette belle forêt historique, aujourd'hui bien diminuée d'importance par de nombreux défrichages.

M. Guttinguer, ex-rédacteur de la *Gazette de France*, a fait construire sur l'emplacement d'un lot aliéné, un chalet de construction ingénieuse, et dont le plus petit détail rappelle la Suisse, sa patrie. Il n'est pas jusqu'aux roches, aux sinuosités, aux collines, aux cours d'eaux vives enrichissant un parc très-étendu, qui n'aient leur raison d'être.

En 947, cette forêt était immense, et ses ormes, déjà séculaires, virent arriver tout à coup une petite troupe d'hommes armés : c'était Louis IV, celui qu'on appelle d'Outremer, obligé de fuir à la suite d'une entrevue qu'il venait d'avoir avec Harold à la Dent Noire, sur les bords de la Dive, et où la plus grande partie des troupes du roi et même de son escorte, fut massacrée traîtreusement par les Danois, malgré la foi des traités et les franchises d'une suspension d'armes.

Mais la forêt ne lui fut pas hospitalière; bientôt entourée par les Normands, la petite troupe fut forcée de se rendre, et le roi, fait prisonnier, fut conduit à Rouen, où il renouvela, dans une assemblée solennelle, la cession de la province au petit-fils de Rollon.

En 1417, Henri V, roi d'Angleterre et duc de Normandie, celui-là qui, en vertu de l'infâme traité de Troyes, signé d'Isabelle de Bavière et du duc de Bourgogne, osa s'intituler d'abord *fils très-aimé du roi de France*, parce qu'il avait épousé sa fille, et ensuite *roi de France;* — celui-là même qu'on voyait entrer dans Paris, dans l'opéra de *Charles VI*, alors que les Anglais n'étaient pas encore nos alliés et qu'on pouvait sans crainte entonner le fameux chant de :

Guerre aux tyrans !

Henri V, disons-nous, fit don à son frère, le duc de Clarence, son lieutenant en Normandie, de la belle forêt de Touques.

Il n'en jouit pas longtemps, car, quelques années après, combattant contre le Dauphin, qu fut depuis Charles VII, il fut tué par le comte de Buchan, fils du régent d'Écosse, qui le reconnut dans la mêlée à la couronne d'or et de pierreries qui faisait l'ornement de son casque.

Enfin, de donations en donations, titres que les archives du Calvados renferment, et dont M. de Caumont seul peut-être pourrait établir la curieuse nomenclature, la forêt de Touques ou de Saint-Gatien appartenait à la famille d'Orléans, au moment de la révolution. Depuis, elle

a été scindée en plusieurs lots, et chacun en a acquis sa petite ou sa grande part.

Du chalet de M. Guttinguer au carrefour de la Croix-Sonnet, il n'y a qu'un pas, et, en descendant un chemin ombreux et fort bien entretenu, car il est décoré par la voirie urbaine du nom de grande communication, nous arrivâmes en vue du château d'Aguesseau.

Ce manoir seigneurial remonte au temps de Louis XIII; c'est une magnifique résidence, où la pierre et la brique rouge se marient avec ce haut sentiment d'harmonie qu'on admire à la Place Royale de Paris, — architecture vers laquelle on commence, du reste, à revenir aujourd'hui: ce qui est une preuve de goût, non pas tout à fait de la part du public, mais de celle des architectes qui ont eu l'art de la lui faire adopter.

Le chancelier d'Aguesseau était un homme extraordinaire : son érudition était immense, et l'étude des langues n'était pour lui qu'un amusement; il en savait neuf, en comptant le grec et le latin, et sans compter la sienne. Il eut le courage de se montrer opposé aux réformes et aux projets de Law; mais le régent, dominé par les utopies de l'Écossais, retira les sceaux au chancelier et l'exila.

D'Aguesseau partagea son exil entre Fresnes et le château de Trouville, résidence de son fils aîné, lequel était devenu propriétaire de ce beau domaine, par son mariage avec l'héritière de la famille de Nolant. Celui qui, en apprenant sa disgrâce, avait trouvé cette belle parole :

— Je ne méritais ni l'honneur de recevoir les sceaux, ni l'affront d'en être privé...

Une fois rendu à la vie des champs et de la nature, une fois en face de la mer, où la pensée retrouve l'infini du rêve, il retrouva, enfouis au fond de son cœur, tous les aimables penchants de sa jeunessse : il se plongea dans l'étude des sciences et de l'histoire, et même il ne dédaigna pas d'aligner ses pensées en rimes sonores : fleurs de poésie écloses dans l'exil.

D'ailleurs, il avait eu des maîtres éminents en poésie, et si ses essais n'ont pas donné à leur auteur toute la gloire à laquelle il pouvait prétendre, accusons-en le hasard et peut-être le choix des sujets; car, à l'école et avec l'exemple de Racine et de Boileau, les premiers amis de sa jeunesse, on a au moins les qualités de la limpidité et de l'élégance.

Ce n'est donc pas un souvenir sans importance que celui de ce vertueux chancelier, et ne croyez pas qu'il se soit jamais montré ingrat envers cette belle plage, où il aimait à se délasser des sévères travaux d'une vie si bien remplie. Dans une correspondance, malheureusement restée inédite et enfouie au milieu des richesses de ce genre que possède la Bibliothèque impériale, il se plaît à parler de l'air pur et vivifiant de l'Océan, des embellissements qu'il introduit dans sa résidence, et surtout de la nombreuse et brillante société qu'il y reçoit si royalement.

Ce château appartenait, il n'y a pas longtemps, à M. Vallée, membre du conseil général du Calvados, ancien maire de Trouville; il passa ensuite de ses héritiers à M. de Varin, puis au prince Lucien Murat,— le fils du roi de Naples, aujourd'hui sénateur.

Ce château a beau offrir toutes les jouissances comme vue, comfortable et magnificence, on se lasse de tout, et peu s'en est fallu qu'il ne passât dans les mains de l'un des hommes les plus remarquables de notre époque, si féconde en illustrations. M. Émile de Girardin en fut tout à coup enthousiasmé, à la suite d'une promenade en mer d'où il l'avait aperçu, perché sur sa colline verdoyante et touffue, et réalisant bien l'idée du manoir féodal planant sur ses féaux et tenanciers; mais le prince ne voulait se défaire d'une propriété aussi richement dotée qu'à bon escient, de sorte qu'il y eut des pourparlers assez longs, des absences réciproques, des malentendus peut-être, — et l'ancien et habile rédacteur en chef de la *Presse* se laissa distancer par une des puissances financières du jour, M. Biesta, directeur du Comptoir d'escompte.

Il est vrai qu'on prétend que M. de Girardin ne se laisse devancer que lorsqu'il le veut bien : la cession de son journal, qui a fait assez de bruit depuis quelque temps, est une de ces combinaisons hardies et heureuses qui forcent l'étonnement et l'admiration, et prouverait qu'il ne laisse une affaire qu'au bon moment.

Une demi-heure après, nous entrions dans Trouville; mais, à son grand désespoir, le cocher ne put nous décider à accepter l'hôtel de ses préférences : nous avions des vues toutes particulières sur celui du *Bras-d'Or*. C'est donc là que le pauvre garçon fut obligé de nous transporter : un bon pourboire le dédommagea de sa déconvenue. Il était temps d'arriver, la cloche du dîner sonnait à toute volée.

Albert BLANQUET.

MUSÉES PARTICULIERS.

COLLECTION LE CARPENTIER.

La manie du *biblot*, comme on l'appelait déjà du temps de Madame de Sévigné, a envahi, de nos jours, toutes les classes de la société française. J'ai raconté, je crois, dans cette REVUE même, l'histoire fort abrégée de certains collectionneurs bourgeois, dont notre grand Molière eût été heureux de tracer les incroyables portraits. — Le bric-à-brac est devenu un art, une religion, une folie ; il a ses fanatiques et ses martyrs ; il compte ses adeptes, cœurs à foi robuste, prêts à affronter le supplice pour soutenir l'authenticité de leurs croyances ; les uns pratiquent la religion numismatique, les autres sont de la confession céramique ; ceux-ci adorent le vieux bois, ceux-là les antiques armures : c'est un culte où toute divinité trouve son grand-prêtre, et les antiquaires de France sont un peu comme ces peuplades de l'Inde qui se prosternent devant les ustensiles de leur ménage, dont elles se font des *gris-gris* et des *manitous* sacrés. Chez nous, cette religion remonte très-haut dans la nuit des siècles ; mais c'est surtout au moyen âge et à la renaissance qu'il faut placer son plus splendide autel. Les quinzième et seizième siècles sont bien coupables, et, — n'en déplaise à toute la branche des Valois, jusqu'à la maison de Bourbon, — cette trop féconde période a doté la postérité d'une surabondance de chefs-d'œuvre trop facilement imités et contrefaits aujourd'hui. Aux yeux du véritable adepte, l'orthodoxie manque à bien des sectaires. Le bric-à-brac est une religion, c'est vrai ; mais on y canonise et on y béatifie pas mal d'hérétiques, et je trouve qu'on ouvre trop légèrement les tabernacles, pour y placer la vieille vaisselle dont on fait des vases sacrés.

Rien n'est neuf que le vieux, le vieux seul est nouveau!

Telle est la devise de ces Luther et de ces Calvins de l'art ; il leur faut de la rouille et du fruste à tout prix, et, à leurs yeux, un objet n'a jamais plus de valeur que lorsqu'il n'est plus bon à rien.

Oh ! Molière !... tu naquis, juste aujourd'hui 15 février 1622, deux cent trente-six ans et un mois trop tôt !...

Mais, heureusement pour la science et pour l'art, le dix-neuvième siècle, au milieu de ce véritable cataclysme d'hérésies et de dissidences, a élevé quelques temples privilégiés où se réfugient les vraies et saintes croyances ; c'est là que se conservent et se perpétuent les grandes traditions ; c'est dans l'ombre de leurs sanctuaires que se retrouvent les précieux trésors que le passé lègue à l'avenir... Ce sont là les arches bénies où l'art ancien se plaît à braver les envahissements des déluges de la barbarie moderne.

Ce sont ces nobles retraites, ignorées de beaucoup de nos lecteurs, que nous visiterons ensemble, si vous le voulez bien. La mission de la REVUE DES BEAUX-ARTS a pour but, — si je ne me trompe, — de constater les progrès et d'encourager les efforts ; c'est s'associer à sa tâche glorieuse, que de lui signaler l'art qui se cache dans la modestie.

Il y a quelques jours, Dantan jeune, — un vrai croyant, celui-là ! — me remit une carte de visite sur laquelle je lus, finement gravé : — LE CARPENTIER, *rue du Faubourg-Saint-Honoré*, 248 ; *tous les dimanches*, *de* 11 *heures à* 1 *heure*... — « Allez là, me dit-il, vous êtes annoncé et attendu, et vous m'en direz de bonnes nouvelles... » C'est précisément par cette formule que la *Cuisinière bourgeoise* termine le paragraphe de son civet de lièvre, et, bien que je soupçonnasse une mystification, je voulus en avoir le cœur net... Je suis allé, et voici mes bonnes nouvelles.

Après avoir traversé une petite avenue qui doit être charmante au mois de mai, l'on arrive à la porte que Dantan nous a signalée ; rien n'annonce que cette gracieuse maisonnette blanche à persiennes vertes, comme celle que rêvait Jean-Jacques, soit un temple ; c'est une pimpante retraite bourgeoise qui vous sourit de toutes ses fenêtres, vous salue de tous ses rideaux de mousseline brodée, et qui vous dit : Entrez, la porte est ouverte... Grimpez ces deux marches, vous y êtes ; mais, halte-là ! ceci est la partie prosaïque de la maison ; une voix vous invite à monter l'escalier qui est à votre droite. Là, au premier étage, vous vous trouvez en face d'une porte en chêne fouillée de sculptures et armée d'un *frappoir* en fer admirablement ciselé ; un ruban pend en guise de cordon de sonnette ; c'est la jarretière de je ne sais quelle reine de l'Inde ou de quelle sultane de l'Orient... Vous tirez, et une explosion de tam-tam vous annonce que vous allez entrer en plein pays féerique, et que là finissent, pour le visiteur, les persiennes à la Jean-Jacques et les mousselines à la financière.

En effet, l'huis de chêne a tourné sur ses gonds de bronze niellé ; vous pénétrez dans la demi-obscurité d'une salle où le jour ne pénètre lui-même que tamisé à travers d'admirables verrières, dont pas une n'a été profanée par l'outremer factice des restaurateurs du dix-neuvième siècle. Des panoplies se dressent aux murailles ; lances, haches d'armes, crochets, armets, casques, boucliers, hallebardes, mousquets — à in-

crustations d'or, d'ivoire ou d'acier, se mêlent aux krichs, aux casse-tête, aux poignards, aux dagues, aux miséricordes et à tout ce que l'infernal génie de la destruction a inventé de plus ingénieusement meurtrier. Là, figure la fameuse et terrible *poire d'angoisse*, coin de fer qui, placé dans la bouche du patient, se développait poussé par un ressort invisible, et le baillonnait en le strangulant, sans qu'il pût pousser un cri. Dans cette même salle est exposée une collection de serrures-antiques et moyen âge, dont le mécanisme et l'ornementation défient tout l'art de nos Fichet et de nos Huret modernes; chaque clé est un joyau qui participe de l'orfévrerie; c'est le plus incontestable spécimen de la patience et de l'habileté de nos consciencieux ouvriers de la belle époque. Cette histoire vivante de la serrurerie descend jusqu'à nos jours, et on remarque, non sans un pénible retour sur les horreurs du passé, une serrure ouvrée de la main de Louis XVI, lequel dut une partie de son agonie aux infâmes révélations du serrurier qui l'avait aidé dans la fabrication de la trop célèbre *armoire de fer*.

Les tables et les étagères de cette salle sont couvertes d'une multitude de bronzes aussi précieux par leur travail que par leur incontestable authenticité. Il y là de quoi meubler dix cabinets et recomposer une double collection, sans qu'on puisse s'apercevoir des vides.

La seconde pièce, ornée de magnifiques bahuts du seizième siècle, renferme la plus riche et la plus complète collection de *jades*, qui soit peut-être en Europe. L'œil étonné trouve là des coupes énormes taillées dans cette précieuse pierre dont les *Mille et une Nuits* même ne parlent qu'avec vénération; ces pierres sont fouillées, burinées et ciselées comme si l'artiste eût opéré sur la cire molle, et l'on reste confondu quand on pense que le jade a au moins la dureté du plus inattaquable diamant. Cette collection seule place très-haut le cabinet de M. Le Carpentier, et donnerait une voiture à quatre chevaux au propriétaire qui, moins amoureux de son art, consentirait à faire du brocantage.

Là aussi se déroule le musée chinois : rien de stupéfiant comme ces mille brimborions d'ivoire et de racine de palmier, où je ne sais quelle pointe de burin a osé sculpter les fibres microscopiques d'atomes presqu'invisibles : armez-vous de la loupe que vous présente le maître du lieu, et dites-moi si c'est la main d'un homme ou le *fiat* d'un dieu qui a pu produire de pareils chefs-d'œuvre. Dans ce buisson d'ivoire, vous découvrez des roses grosses comme un grain de poussière et où les picots des feuilles n'apparaissent qu'à travers une lentille. Dans une cosse de riz, c'est-à-dire dans un espace six fois moindre que dans une balle de blé, un artiste indien a sculpté, — *sculpté*, remarquez le mot, — la statue d'une divinité complète: c'est à croire que ce dieu a forcé le diable à faire son portrait!...

Tout à côté se trouve un tombeau égyptien en bois de cèdre sculpté : il contient sa momie, ses inscriptions et ses dates, et vous pouvez le faire monter en épingle : il est gros en tout comme l'ongle de Cléopâtre. C'est la mort en miniature!

Au milieu des cristaux de Bohême, des drageoirs en topaze, des statuettes bysantines, des enluminures du moyen âge, des coffres émaillés, des faïences de Limoges et d'Italie, des plats d'argent ou d'étain de l'immortel Briot, resplendit un délicieux plateau d'émail rehaussé de pierreries et de niellures d'une finesse ravissante; je m'approchai de ce rare bijou qui a tout le caractère des magnifiques joyaux du seizième siècle, et, après l'avoir examiné, je me crus autorisé à m'écrier que c'était du Benvenuto-Cellini. — C'est vrai, me répondit le maître en souriant; seulement, c'est du Benvenuto du dix-neuvième siècle et du 1er janvier 1858; attendu que c'est mon gendre qui me l'a fabriqué pour mes étrennes. — Votre gendre! qui ça, — Rudolphi, qui a épousé notre fille.

Voilà qui explique bien des choses! et il est évident que l'on s'étonne moins de rencontrer tant d'amour de l'art dans une maison où un tel artiste a été chercher sa femme. Mais ne trouvez-vous pas doublement gracieuse cette coquetterie de beau-père, mêlant les chefs-d'œuvre de son gendre aux précieuses collections de l'antiquaire?... et le connaisseur s'y trompe!...

La troisième salle est le vrai sanctuaire, le *sanctum sanctorum* du temple : c'est principalement la collection des vieux bois, et l'on s'y croit transporté au milieu des trésors de l'hôtel Cluny. Un plafond en chêne sculpté, à caissons et à culs-de-lampe, plane sur toutes ces richesses : là s'étalent tous les bois que le ciseau, la râpe et le burin peuvent animer et poétiser; depuis le casse-noisette fantastique jusqu'au dressoir gigantesque; vous vous arrêtez devant le médailler apporté d'Italie par Catherine de Médicis; un coquetier mirifique contient l'œuf historique, sur la coquille duquel Carrache a déposé la plus fine et la plus microscopique de ses peintures, et l'on y retrouve néanmoins toute la grâce et toute la vigueur du pinceau qui a créé l'*Apparition de la Vierge* et le tableau du *Silence*.

Énumérer les mille objets qui brillent dans ce musée du faubourg Saint-Honoré, serait impossible, et, ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans cette collection, c'est qu'elle est le fruit de quarante années de recherches et de

voyages, dont le propriétaire fut le constant *et le seul* héros; M. Le Carpentier a visité les cinq parties du monde : ces ivoires, il les a rapportés de la Chine; ce casse-tête, il l'a trouvé sur les bords du lac Ontario; ce jade, il l'a reçu à Bénarès, des mains d'un brahme ou d'un shatrias; cette pépite d'or massif, il l'a déterrée lui-même à San-Francisco, et c'est *le premier* échantillon qu'ait fourni la Californie, qui devait produire tant de lingots... J'ai dit qu'il avait créé tout cela à lui seul; je me suis trompé : il a près de lui un gracieux et dévoué collaborateur, et ce collaborateur, c'est le meilleur qu'il pût choisir : c'est sa femme, qui vous accueillera avec une courtoisie telle, qu'on croirait que c'est elle qui est reconnaissante du plaisir qu'elle procure à ses visiteurs.

J'allais quitter cette paisible oasis, blottie au milieu des tumultueuses agitations de notre Babylone, lorsque le propriétaire, soupçonnant, à je ne sais quel indice fatal, qu'il m'était arrivé parfois de commettre le péché de poésie, me glissa sous le bras quatre volumes de *fables* dont il est l'auteur... Un antiquaire qui fait des fables! Lafontaine collectionnant de vieilles rouillardes! Florian adorant le bric-à-brac!! Je me sauvai, redoutant de voir mon admiration pour l'antiquaire compensée par les égarements du poëte... Je rentrai chez moi, et feuilletai au hasard... mais je feuilletai si bien, que, malgré moi, entraîné par le plaisir, je lus tout le premier volume... A l'heure qu'il est, j'ai fini le quatrième... et je recommencerai demain. Tâchez, lecteur, d'avoir ces fables, et vous y serez pris comme votre serviteur; elles sont écrites avec les deux muses inspiratrices du vrai poëte : le cœur et l'esprit.

Au moment où je clos ce trop long article, je reçois un joyeux bas-relief de notre ami Dantan jeune : c'est la charge de notre antiquaire, entouré de tous les biblots les plus burlesques; au bas du médaillon, Dantan a écrit ce quatrain, qui sent son fruit :

Nommer Le Carpentier, c'est couronner les vœux
De qui connaît son cœur et son esprit aimable :
Bon ami, gai conteur, dévoué, très-nerveux,
N'oublions pas, surtout, qu'il est un homme... AFFABLE!

Sur ce, lecteur, allez un dimanche au n. 248 du faubourg Saint-Honoré, et... vous m'en direz de bonnes nouvelles.

GALOPPE D'ONQUAIRE.

SOCIÉTÉ ARTISTIQUE

DES BOUCHES-DU-RHÔNE.

TIRAGE DE LA LOTERIE DE TABLEAUX

Le tirage au sort des tableaux acquis par la Société artistique des Bouches-du-Rhône à sa dernière exposition [1], a eu lieu à Marseille, le 3 janvier, dans la grande salle du Musée. Un public nombreux et choisi avait répondu à l'invitation des membres de la commission administrative, et le maire de Marseille honorait la réunion de sa présence.

Cette Société, fondée en 1850, acquiert une importance qui s'accroît des sympathies qu'elle rallie autour d'elle, et si, après sept années d'existence, son but est aujourd'hui bien compris, bien apprécié, c'est qu'on s'est dit dans la cité phocéenne, comme à Lyon, comme à Bordeaux, qu'un pays s'élève et s'honore par la culture des Beaux-Arts, et qu'il ne suffisait plus à Marseille d'être une des premières villes commerciales du monde, mais qu'il fallait encore qu'elle prît une large part dans le mouvement artistique qui se prononce sur tous les points de la France.

Cette institution prospère de plus en plus; le nombre des actions souscrites s'élève à 1,762 produisant la somme de 17,715 francs; la perception des droits d'entrée et la vente des livrets ont donné un chiffre des plus satisfaisants, bien que l'exposition n'ait duré que six semaines, et de la balance des recettes avec les dépenses, il est résulté un boni de plus de *seize mille francs*, qui a permis à la commission de faire de nombreuses acquisitions.

La liste des tableaux achetés à cette exposition comprend des œuvres de mérite et appartenant à des peintres appréciés par le public. Ces achats, votés au scrutin secret, ont été faits de manière à concilier, autant que possible, les intérêts des artistes et ceux des actionnaires; ils se composaient de cinquante tableaux, trois dessins et dix-sept gravures et photographies accordées à la Société, à titre d'encouragement, par M. le ministre d'Etat et de la maison de l'empereur.

Voici le nom des artistes et le nombre des tableaux achetés pour la loterie : — MM. Anastasi, *un;* Lemmens, *un;* Veyrassat, *un*, et une gravure d'après Rembrandt; Diaz fils, *un;* Lenfant, de Metz, *un*; Bohm, *un;* Ponçon, *un;* Fichel, *un;*

1 La REVUE DES BEAUX-ARTS a publié, dans sa livraison du 15 novembre 1857, page 428, un compte rendu de cette exposition.

Jules Salles, *un ;* de Fontenay, *un;* Hintz, *un*; Théodore Frère, *un ;* Pinelli, *un;* Paul Flandrin, *un;* Legentile, *un;* Beaume, *un*; Barthélemy, *un ;* Lafon, *un;* Billotte, *un;* Coignet, *un;* Béranger, *un ;* Mme Henriette Ronner, *un ;* Esbrat, *un;* Gabé, *deux;* Delierre, *un;* Salmon, *un;* Mayer, *deux;* Monticelli, *un ;* Chandelier, *un;* Coignard, *un ;* Lalanne, *un;* Bouillon-Landais, *un;* Doze, *un;* Cauvin, *un;* Crapelet, *un;* Suchet, *un*; Lagier, *un;* Lamy, *un;* Maurice de Vaines, *un;* Grésy, *un;* de Larembergue, *un;* Rave, *un;* Mlle Elisa Wagner, *un;* Loubon, *un*; Dauzats, *un;* Huguet, *un;* Imbert, *un;* Palizzi, *un;* Isabey, *un ;* Antigna, *un;* Bellet-Dupoizat, *un*.

Les acquisitions faites en dehors de la Société s'élèvent à un chiffre qui n'avait pas encore été atteint. — L'administration municipale a voulu donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle porte au développement des Beaux-Arts, en consacrant, indépendamment de la subvention de trois mille francs qu'elle accorde ordinairement à cette Société, une somme de trois mille francs à l'acquisition de deux toiles importantes : la *Vue de Grenade*, œuvre d'un jeune artiste marseillais plein d'avenir, M. Engalière, enlevé trop tôt à sa famille et aux arts, et la *Vue des quais de Marseille*, par Ziem.

Quatre jolies toiles de M. Magaud : *Un regard vers le ciel ; Un regard vers la terre; Perrette; Retour des champs*, ont été acquises par l'Athénée, pour l'ornement d'un des salons de ce bel établissement.

Enfin, trente-trois tableaux ont été achetés par divers amateurs: *Marine*, Barry. — *Berger calabrais*, Lagier. — *Fête au dieu Pan*, Vollemot. — *Attelage de bœufs*, Van Marck. — *Paysage*, idem. — *Chèvres*, Simon. — *Moutons algériens*, idem. — *Marine*, Suchet. — *Nymphe endormie*, Rudder. — *Ferme française surprise par les Kabyles*, Rigo. — *Marine*, Jules Noël. — *Marine*, idem. — *Jacques Sarrazin*, Lazerges. — *Sculpteur*, Lanfant, de Metz. — *Graveur*, idem. — *Champ de foire* (fusain), Adolphe Leleux. — *Paysage*, Hoguet, — *Cheval et faisans*, Coninck. — *Cheval et levrettes*, idem. — *Intérieur de forêt*, Ciceri. — *La rue Mayousse*, Landais. — *Marine*, Bentabole. — *Paysage*, Brissot-Warville. — *Paysage*, idem. — *Famille bretonne*, Antigna.

L'ensemble de toutes ces acquisitions, qui s'élèvent à la somme de 13,000 fr., réunies à celles de la Société, forme un chiffre total de près de 28,000 fr. qui ont profité aux artistes.

Ceci constate un progrès important, car le chiffre des acquisitions faites à l'exposition de 1856 était inférieur de plus de 6,000 fr. à celui atteint en 1857.

Un local convenable pour les expositions manque encore à Marseille. La question de la construction d'un monument destiné à l'école des Beaux-Arts, aux expositions de peinture et aux réunions musicales, est à l'étude. L'administration municipale s'en occupe avec activité, et tout fait espérer qu'elle sera bientôt en mesure de prendre une décision à cet égard.

J. B. VIGNÉ.

CONCERTS ET SOIRÉES

DE LA QUINZAINE.

Le directeur de cette revue tient absolument à ce que je prenne pour en-tête de mon article *Concerts et soirées de la quinzaine*. Je veux bien faire acte de soumission; après cela, si j'étais tenté de manquer à la consigne, mon chef de file, Émile Gagneux, le terrible secrétaire de la rédaction, est là pour me rappeler à l'ordre.

J'obéis, mais je suis bien décidé, *in petto*, à prendre une grande place pour la soirée de vendredi dernier, et une toute petite pour les autres, quoique mon dernier compte rendu m'ait causé quelques désagréments.

On se rappelle que je commençais ma chronique en annonçant que j'étais allé dans quatre soirées. Après avoir consacré six colonnes aux deux premières, la place venant à me manquer, je terminais brusquement le récit des deux autres ; quelques malavisés prétendirent que c'était désobligeant pour celles-ci.

Quelques jours après je reçois deux lettres, l'une assez spirituelle, les docteurs le sont quelquefois, et l'autre, je dois le dire, assez impertinente, surtout par la manière dont elle m'a été transmise ; le messager était un grand jeune homme à moustaches en croc, dont l'aplomb m'a fort offusqué. Ce monsieur doit avoir servi dans les carabiniers et dans un grade *inférieur*, comme dit le peintre Galletti. J'avais bien envie de lui donner une leçon de politesse, mais j'ai craint de ne pas réussir, car je n'ai pas la répartie vive, et, comme Arnal, je ne trouve jamais la riposte que lorsque mon partner est en bas de l'escalier ; aussi, si ce monsieur me rapporte une seconde missive, cette fois, j'aurai une réponse toute prête : je demeure au premier étage et je laisserai ma fenêtre ouverte à son intention.

Donc, mon parti est bien pris; après avoir parcouru quelques concerts, j'irai m'installer rue d'Amsterdam ; ai-je d'ailleurs besoin de tant me fatiguer pour dire un mot, chaque quinzaine, des soirées qui se donnent sur la grande scène nommée le monde parisien. Il me faut parler des compositeurs, des chanteurs, des exécutants qui paraissent sur cette scène; mais ne sont-ce pas toujours les mêmes, qui font le tour de Paris? est-ce qu'en choisissant bien mon poste d'observation, je ne dois pas, un jour ou l'autre, les entendre tous. Ainsi voilà plusieurs années que je vais dans la même réunion, et si ma mémoire me sert bien, je me rappelle que dans ces petites soirées intimes, j'ai pu apprécier un nombre considérable d'artistes, en les voyant de près et en déshabillé. De cette façon j'ai eu occasion de serrer la main à Levasseur, Poultier, Chapuis, Frantz Wartel, Portehaut, Coulon, Sapin de l'Opéra. C'est là que j'ai pu causer quelquefois avec Faure, Hermann-Léon, Berthelier, Cœuilte

appartenant à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique; et tant d'autres dont les noms me viennent au hasard, Jules Lefort, Lion, Ferdinand Michel, Lamazou, Briant, les frères Lyonnet, Gozora, Paul Dervès, Emile Thierry, Brasseur, Levassor, Malézieux, Heuzey, Wiekerlin, Nadaud, Préval, Mlle Delaistre, Mme Batiste, Mlle Pauline Thys, Mme Lefebure-Wély, Mlle Bandéralli; on voit que les chanteurs représentent déjà une phalange imposante; si je passais à ceux qui cultivent l'Erard ou le Pleyel, l'orgue de Debain et d'Alexandre, je pourrais m'honorer d'être quelque peu l'ami de Lacombe, Goria, Quidant, Pasdeloup, Ketterer, Schilling, Paul Bernard, Pfeffer, Jouffroy, Soumis, Schœn, Carl Hermann, Lefebure-Wély, Jules Cohen, Alfred Lebeau, Batiste, Mlle Chaudesaigues, et parmi les violons, violoncelles et cuivres, se trouvent aussi de mes connaissances, Hermann, Saint-Léon, Sighicelli, Dancla, Maurin, Gros, Fournier, Bottesini, Van Gelder, Rignault, Nathan, les frères Piccioni, Gillette, Soler, Devroy, Scholtsmann, Paquis, Arban, etc., etc. J'en oublie certainement, que ceux-là me pardonnent, mais ma mémoire est *à bout*, ceci soit dit sans vouloir faire de jeux de mots sur le spirituel écrivain qui vient d'être décoré.

Il est certain qu'il manque quelques étoiles à cette pléïade, mais un peu de patience, et un jour nous les verrons se lever dans cet orient des arts. D'abord, je viens d'entendre dire tout bas que Roger et Bonnehée avaient fait une promesse pour la quinzaine prochaine. Pendant que je me livrais à ces réflexions, et que, mon carnet à la main, j'invoquais ces noms chers aux amateurs, les salons s'emplissaient, et le coin retiré que j'avais choisi était déjà tellement envahi, que sans m'en être aperçu, je me trouvai entouré, cerné par une bande joyeuse de ma connaissance; les uns me tendaient la main, les autres me regardaient d'un air narquois qui me donnait à supposer qu'on tramait contre moi un complot: en effet, je m'aperçus à temps que l'on voulait me souffler mon porte-notes que je venais de remettre dans la poche de mon habit, probablement pour surprendre ce que j'écrivais sur ces messieurs.

Je serrai mon bien contre ma poitrine et je levai les yeux pour compter mes ennemis. Je vis que je n'avais pas de grâce à attendre. J'étais entouré par quelques amis dont j'avais parfois médit. C'étaient d'abord trois sculpteurs : Dumont, de l'Institut; Desbœufs, Dantan; trois coloristes, Dubuffe, Palizzi, Durand-Brager et Théodore Delamarre, jeune peintre amoureux de la perspective, qui se fait publiciste à ses moments perdus. Le plus hardi était Ruggieri, artificier de Sa Majesté impériale, qui se rappelait probablement que, l'année dernière, j'avais écrit que son arrière grand-père était astrologue et nécromancien, et que ses ancêtres lui avait légué quelque chose de cabalistique dans le visage.

Serré de près, mon pauvre portefeuille allait probablement passer de mains en mains, lorsque tout à coup un silence profond se fit. Paul Dervès fut mon sauveur: il venait d'attaquer d'une voix vibrante la chanson des *Bœufs*, dont les paroles et la musique sont de Pierre Dupont. Depuis longtemps j'avais lu ces poésies, quelquefois j'avais entendu ces refrains, qui ont eu depuis 1848 un si grand succès au cabaret. « Mon cher, dis-je à Paul Dervès quand il eut quitté le piano, permettez-moi d'applaudir à votre heureuse hardiesse. — La voix d'un artiste, dit-il, est un instrument dont les cordes doivent vibrer pour tout ce qui est beau et grand. Or, certaines chansons de Pierre Dupont sont des chefs-d'œuvre de poésie, en tête desquelles je place les *Bœufs*. » Ce chant sauvage a vivement impressionné l'auditoire; on lui a fait promettre qu'il chanterait la prochaine fois les *Louis d'Or* et la *Mère Jeanne*.

Pendant cette conversation, Lacombe était installé au piano, et Van Gelder, son violoncelle en main, commençait l'exécution de la sonate de Mendelsohn. Avec quel religieux silence furent écoutés les deux artistes! avec quel ensemble cette belle œuvre fut exécutée! Je ne saurais à qui donner la palme. Après ce triomphe, Van Gelder, se retirant modestement à l'écart, laisse la place à Lacombe, qui nous fait entendre trois morceaux de sa composition.

Tendresse et Ingénuité, d'une exécution toute sentimentale, et *Polonaise*, enlevé avec un brio qui a soulevé d'unanimes applaudissements *pendant* et *après*. Pour que le triomphe des deux maîtres fût complet, il eût fallu entendre Van Gelder dans un solo; mais on nous a assuré que ce n'était que partie remise; nous verrons bien s'il tient parole.

Jouffroy, l'accompagnateur obligé de toute réunion d'élite, est là qui prélude en attendant son partner. J'écoutais plusieurs de ces messieurs, qui avaient entre eux une discussion assez originale; c'était Hyppolyte Lucas, assurant que celui qui se dirigeait vers le piano était Hermann-Léon, le brillant chanteur qui, il y a quelques années, avait eu une si grande vogue à l'Opéra-Comique. Galoppe d'Onquaire soutenait *mordicus* que le chanteur s'était retiré du théâtre et du monde, pour se faire trappiste : « Alors, disait Achille Jubinal, ce serait donc le peintre de genre qui fait ces jolis tableaux d'intérieur que l'on voit exposés chez Desforges. » La présence de l'artiste fit cesser un instant ces commentaires. « Je l'avais bien deviné, dit Jubinal, voyez sa moustache noire et son impériale, il ressemble à Salvator Rosa; c'est Hermann-Léon, le peintre, je le reconnais. — Voilà qui est plaisant, reprend H. Lucas, moi qui ne manque pas une première représentation à l'Opéra-Comique, je soutiens que c'est le baryton de la place Favart. » En ma qualité de chroniqueur, devant tout savoir, je pris la parole et je dis gravement : « Messieurs, vous avez tous raison : de même que Mélingue le comédien et Mélingue le statuaire ne font qu'un, de même Hermann-Léon le chanteur, Hermann-Léon le peintre ne font aussi qu'un individu. Il est vrai qu'Hermann a quitté le théâtre il y a plusieurs années dans la fleur de l'âge et du talent, mais ce n'est pas à la Trappe qu'il s'est retiré, mais bien dans un ravissant endroit semé de villas, que l'on appelle du nom poétique de *Cité des fleurs*. Cette oasis est située route de Clichy, à dix minutes de la barrière illustrée en 1815 par le père Lathuile et son cabaret. Dans cet endroit il s'est fait construire un charmant chalet, dans lequel se trouve un atelier qui serait envié de tous les peintres, où il se livre à des travaux sérieux. Ce séjour des arts est enrichi d'épées, de casques, cuirasses, vieux meubles que peuvent apprécier ceux qui, comme lui, sont passionnés pour les merveilles des siècles passés. C'est là qu'il s'adonne avec passion à la peinture, qui lui a valu sa double renommée. »

Cette explication, écoutée avec un certain intérêt, ne fut interrompue que par la voix d'Hermann-Léon, qui chantait *Plaisirs d'amour*, de Martini, et le *Roi de Thulé*, de Goëthe, musique de Léo Marnet. Chacun reconnut aussitôt ce chanteur d'un talent consommé, rappelant par sa méthode son professeur Delsarte. On croyait que ces deux morceaux si bien dits ne seraient qu'un prélude, et on s'attendait à ce qu'il allait attaquer son ancien et joyeux répertoire d'*Haydée* ou du

Caïd, ou bien encore ces fameux couplets des *Mousquetaires de la Reine* :

> C'était du temps du roi Henri,
> Messieurs, que se passait ceci.

L'artiste en resta là, mais on nous assure que nous ne perdons pas pour attendre.

L'orgue de Debain a droit de cité dans ces salons; voici Alfred Lebeau qui ajuste son tabouret de velours vert en attendant que, comme Jules Cohen, il ait sa chaise en bois merveilleusement sculptée avec ses chiffres entrelacés au dossier. Alfred Lebeau a déployé les ressources de son talent de compositeur et d'exécutant pour nous jouer : *Souvenirs*, mélodie ; l'*Inquiétude*, caprice, et l'*Appel des pâtres*, pastorale. Pendant l'exécution de ces trois morceaux, le jeune Maëstro, je dis jeune avec intention, car Lebeau n'a que vingt-deux ans, nous a tellement captivé, que, volontiers, on l'eût fait recommencer.

Voici un cavalier qui offre son bras à une jeune personne ; ce couple nous rappelle ces vers qui ont été si applaudis à la dernière soirée de 1857.

> Car l'auteur près de l'interprète,
> L'interprète près de l'auteur,
> C'est l'embouchure et la trompette,
> C'est le germe auprès de la fleur.

Ce quatrain peut s'appliquer à Mlle Pauline Thys qui se met au piano pour accompagner Jules Lefort, qui, avec cette ampleur, ce talent que vous lui connaissez, chante les *Saintes missions* et le *Retour à la maison*, de Mlle Pauline Thys.

C'est en vain que les bravos font voir à Lefort que l'on attend encore quelque chose de lui Il est trop galant pour nous céder ; il abandonne la place, priant Mlle Pauline Thys d'être elle-même son interprète. Cette jeune artiste puise dans l'album qu'elle a publié cette année, deux de ses nouvelles compositions : la *Mouche* et *Vive la France !* Cette exécution est saluée par les bravos qui s'adressent à son triple talent de poëte, de compositeur et de cantatrice.

Nadaud ne pouvait manquer à une telle fête. Aussi est-il pour ainsi dire porté au piano ; c'est en souriant qu'il s'exécute : il commence par la *Vie moderne*, l'*Aimable voleur*, la *Lettre d'un étudiant* ; il va sans dire que la *Réponse à la lettre* est demandée à grands cris. Je défie Nadaud de ne pas chanter la deuxième partie de cette pochade quand il a fait entendre la première. Heureux les salons et les amis qui le possèdent ; cette faveur n'est pas donnée à tout le monde. Avant tout, Nadaud est poëte, et si quelquefois vous le voyez sous les lambris dorés de quelque financier, soyez certain que ce n'est pas l'or du nabab qui l'a attiré.

Voici une étoile qui se lève : c'est Mlle Delaistre, premier prix du Conservatoire, fille de Delaistre, l'excellent acteur de la Gaîté et de l'Ambigu ; elle était venue avec Préval pour jouer une scène de *Démocrite*. Mlle Delaistre a dit son rôle en comédienne intelligente : elle a dans la voix, les gestes, les manières ce cachet de distinction qui lui tout d'abord obtenu un succès de bonne compagnie qui la suivra dans sa carrière dramatique. Quant à Préval, il imite, avec sa verve ordinaire, Samson, puis Régnier, puis Numa, etc., etc.

Schilling, excellent pianiste et compositeur, improvise un petit intermède dans lequel il joue son boléro et les chœurs du *Songe d'une nuit d'été*, d'Ambroise Thomas.

Il s'agissait de clore dignement cette soirée déjà si complète. Qui allait s'en charger ? Un artiste déjà connu dans les concerts, mais dont le nom commence à poindre dans les salons, un comique qui est destiné à y occuper bientôt une large place. Comme les vieilles gens, nous aimons à prédire l'avenir. Depuis bientôt huit ans que nous écrivons dans la REVUE DES BEAUX-ARTS, nous avons contribué pour notre faible part à attirer quelquefois l'attention sur certains talents. Nous dirons de l'artiste qui a obtenu un si beau succès, que d'ici à quelque temps, on lira certainement dans un grand journal un entrefilet ainsi conçu :

Hier, notre excellent comique Castel a été appelé à chanter aux Tuileries, devant Leurs Majestés Impériales. Parmi les morceaux qu'il a fait entendre, nous mentionnons le DISTRAIT, *de Jules Lovy, et* C'EST MA FILLE, *de Delange ; ces deux compositions ont eu un succès de fou-rire. Leurs Majestés ont daigné témoigner à l'artiste toute leur satisfaction.*

Pour aujourd'hui, il faut que Castel se contente des applaudissements qu'il vient de recevoir et de notre prédiction qui se réalisera à coup sûr. En veut-il la preuve? Qu'il lise dans la *Revue*, année 1853, page 101, un article intitulé : *Découverte d'un ténor*. Il verra qu'un jeune ouvrier ébéniste, dont nous avions suivi avec quelque intérêt les progrès et prédit même le succès, est engagé aujourd'hui au Théâtre-Lyrique. Il est vrai que, pour nous remercier, ce jeune ténor a complétement oublié de nous rendre notre visite de félicitations et qu'il a même négligé de nous remettre sa carte.

Ceci soit dit sans malice pour M. Castel, qui nous a paru un aimable garçon.

Maintenant, que mes cinq colonnes sont remplies, il me serait difficile de parler longuement du succès des frères Lyonnet à Bordeaux ; de la matinée dans laquelle le célèbre professeur Marmontel a réuni tous ses élèves, et cependant j'ai bien envie de dire quelques mots de la réunion qui a eu lieu chez Mme Coche, dans laquelle on a entendu le *Venite adoremus*, de Paul Bernard, et du concert que Géraldi vient de donner à Verdun, bien que l'on eût annoncé son départ pour la Russie, où il n'ira pas cette année. Au dire de quelques-uns, la fille de Géraldi, qui est une charmante personne de dix-sept ans, devait aller à Saint-Pétersbourg avec son père pour ses fiançailles ; mais il paraîtrait que le jeune futur, bien qu'il soit Russe, est impatient comme un Français, qu'il est arrivé à toute vapeur pour éviter le voyage à Mlle Géraldi, et qu'il ne l'emmènera que l'année prochaine.

Voilà pour les concerts ; un mot sur les soirées. On a beaucoup parlé du bal donné à l'Ecole-Militaire par la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angely, de celui de Mme Pilté, jeune Américaine, qui a tout l'entrain et la grâce d'une Française.

Quant aux comédies de salon, il faudrait un feuilleton entier pour enregistrer le succès du *Mariage à l'Epée*, paroles de Galoppe-d'Onquaire, et musique de Wiekerlin, joué d'abord chez Mme Orfila, ensuite chez Pitre-Chevalier, le directeur du *Musée des Familles ;* et de la petite comédie bouffe de *Calypso dans son île*, représentée par quatre amateurs, qui ne sont autres que quatre jeunes employés du ministère de l'intérieur.

HENRI DE SAINT-DIDIER.

MOSAÏQUE.

Une exposition des Beaux-Arts et de l'Industrie à Dijon. — Fonte de la statue en bronze de Napoléon Ier pour la ville de Cherbourg. — Erection à Mende d'une statue à la mémoire du pape Urbain V. — Le grammairien Lhomond et sa statue à Amiens. — Vente de la collection Barré à l'hôtel Drouot.— Prochaine vente de tableaux modernes par l'*Union des Arts*. — Nécrologie : Jean-Paul Alaux.

Il était question, et nous l'avions annoncé depuis quelque temps, que la ville de Dijon, qui possède un musée important, une école impériale des Beaux-Arts dont sont sortis plusieurs talents remarquables dans tous les genres, aurait une exposition de tableaux qui s'ouvrirait le 1er mai 1858 ; mais ce n'est plus d'une exposition de peinture qu'il s'agit maintenant, c'est d'une exposition universelle, qui commencera le 1er juin et finira le 15 juillet suivant. La Société des Amis des Arts, la Chambre de commerce de la Côte-d'Or, le Comité central d'agriculture, réunissent leurs efforts dans cette circonstance, pour donner à l'exposition le plus grand éclat. C'est dans les salles, les cours, les places adjacentes de l'ancien palais des États, qu'elle aura lieu. Elle réunira des tableaux, des gravures, des dessins, des sculptures, des produits de l'industrie et de l'agriculture, des machines agricoles. Une commission a été organisée à l'Hôtel-de-Ville ; c'est à elle que les exposants devront adresser leurs demandes et renseignements. Les envois des objets admis devront être faits le 15 mai. Il y aura une loterie pour les objets d'art dont on fera l'acquisition ; de plus, il est question de fêtes musicales et horticoles. A la clôture de l'exposition, il y aura distribution de médailles et de mentions honorables. On compte sur un immense concours de visiteurs.

Un statuaire de mérite, M. Levéel, a, on se le rappelle, été chargé, à la suite d'un concours dont il est sorti victorieux, de l'exécution d'une statue équestre de Napoléon Ier, pour la ville de Cherbourg. Le modèle était achevé l'année dernière, et il a été visité par l'Empereur dans l'atelier qui avait été accordé à l'artiste au dépôt des marbres. Après de nombreux travaux préparatoires, qui ont occupé plusieurs mois, on a procédé, le 5 février, à la fonte en bronze des principales pièces de la statue définitive. Cette difficile et intéressante opération a eu lieu dans les ateliers de la fonderie de M. Eck, et a complétement réussi.

La Ville de Mende, département de la Lozère, vient d'être autorisée par le gouvernement à élever, sur une de ses places publiques, une statue à la mémoire du pape Urbain V. — Guillaume de Grimoard, depuis pape sous le nom d'Urbain V, dont Pétarque disait : « Qu'en « lui, ni l'homme, ni le pape, n'avaient jamais fait un « mécontent, » naquit à Grisac, dans les Cévennes lozériennes, d'une ancienne et illustre famille. Moine de Saint-Victor, il prit, de son abbaye de Marseille, « com- « me d'un nid humble et pieux, son magnifique essor. » Pendant les huit années de son pontificat, si pleines et si brillantes, il déploya le plus grand caractère, et exerça une haute influence sur les destinées de l'Église et on peut dire sur celles de l'Europe chrétienne. L'église cathédrale de Mende a été fondée par Urbain V. C'est une église gothique, remarquable par ses deux clochers, dont l'un passe pour un chef-d'œuvre de délicatesse et d'art. En même temps que l'on se proposait d'élever une statue au pape, on pensait à dresser une image de l'Immaculée-Conception sur le portail de la cathédrale, entre les deux clochers, et à donner une plus vaste étendue à la place sur laquelle se trouvera le monument commémoratif. Pour arriver à la conclusion de ces grands travaux, qui donneront un aspect nouveau à la plus importante partie de la ville de Mende, patrie dans laquelle se trouvent le palais de l'évêché, devenu l'hôtel de la préfecture, et le palais de justice, on a fait appel à tous les concours. Des souscriptions ont été ouvertes, la commune, le département ont voté des fonds, le ministre de la justice a pris une part dans les dépenses. Cette initiative a pour but de dégager, en même temps, la cathédrale des édifices parasites qui la masquent et la déshonorent, et aussi celui de la restauration de sa porte principale et de sa façade occidentale. La Lozère est un des départements de la France, qui possède le moins de monuments anciens et modernes. On ne peut qu'applaudir aux efforts que font ses habitants, pour sortir de l'état d'infériorité relative où ils se trouvent placés. L'exemple donné par le chef-lieu sera peut-être suivi par quelques autres villes. On ne dit pas encore quel artiste a été chargé de l'exécution de la statue d'Urbain V, mais on ne tardera pas à le connaître. Cette imposante personnification de l'illustre pape ne peut être confiée qu'à l'un des statuaires les plus distingués de la capitale.

S'il est une réputation nettement, solidement établie en France, c'est celle du grammairien Lhomond. Le digne professeur est né en 1727 à Chaulnes, petit village du département de la Somme, dans l'arrondissement de Montdidier. Voué à l'enseignement, il fut quelque temps principal du collége d'Inville, puis professeur de sixième au collége du cardinal Lemoine. Il ne voulut jamais accepter d'autre grade et ne s'occupa que de travaux utiles à la jeunesse. Emprisonné en 1792, il fut rendu à la liberté par Tallien, qui avait été son élève, et mourut en 1794, âgé de soixante-sept ans. En sa qualité de chef-lieu du département de la Somme, la ville d'Amiens prétend élever une statue au modeste prêtre, au professeur dévoué. Lhomond n'est pas né dans ses murs, mais il est Picard, et, à ce titre, on le juge digne d'un hommage public et solennel. Une société s'est formée ; on a ouvert une souscription ; on y a convié tous les lecteurs du *De Viris Illustribus* ; comme le nombre en est grand, la souscription se remplira et l'érection du monument sera sans doute très-prochaine. Déjà le modèle de la statue du grammairien est fait ; c'est l'œuvre de M. Forceville qui, longtemps amateur, a pris place parmi les artistes. Lhomond est représenté debout, la tête nue et légèrement inclinée. Il est vêtu de la large toge de professeur. Dans la main droite, il tient quelques feuilles de papier. La main gauche est appuyée sur le bord d'une chaise. La tête est étudiée avec soin, et la figure respire le calme et la bienveillance. Si l'artiste y met du zèle, le marbre de cette statue pourra être terminé avant la fin de cette année.

La quinzaine qui vient de s'écouler a préoccupé les amateurs d'objets d'art ; elle a débuté par la vente de la jolie collection de tableaux modernes de M. Barré, à laquelle a succédé celle des miniatures historiques peintes par Mme de Mirbel. Le portrait de *Walter Scott*, avec autographe du célèbre romancier, a été vendu 300 fr., c'est un excessif bon marché ; celui de *Louis XVIII*, 175 fr. ; du *duc de Duras*, 300 fr. ; du *duc de la Châtre*, 150 fr., et d'*Ibrahim-Pacha*, 265 fr. Le portrait de Fenimore Cooper, traité en esquisse un peu largement, n'a atteint que 75 fr.

L'*Union des arts*, à laquelle était confiée cette vente où figuraient des œuvres de plusieurs de nos ar-

tistes modernes distingués, parmi lesquels MM. Bauderon, Bouton, Bentabole, Th. Chassériaux, Cossmann, Couturier, Detouche, Hillemacher, Hugard, le peintre si pittoresque des panoramas des Alpes ; Lottier, Alphonse Nègre, Salières, Vervloet, Kellin, Pruche, etc., annonce, pour les 25 et 26 février, une vente curieuse de dessins anciens et de gravures, principalement de l'école française du dernier siècle.

La vente des curiosités remarquables composant le cabinet de M. Humann, ne cesse d'attirer la foule ; ce n'est pas sans raison. Elle n'est pas encore terminée en ce moment, non plus que celles de MM. Lazerges et Huguenin.

Un artiste recommandable, Jean-Paul Alaux, frère de M. Alaux, membre de l'Institut, vient de succomber à une longue maladie. L'aîné des trois artistes qui ont jeté un véritable éclat sur leur nom, J.-P. Alaux, est né à Paris. Une sorte de vocation l'entraîna de bonne heure vers l'étude des arts, et, en 1827, il exposait au salon du Louvre, *un site de la côte de Floirac, près de Bordeaux*. Il avait beaucoup de goût, d'imagination. Il voulut tenter des voies nouvelles par une application différente de la peinture au théâtre ; il fonda sur le boulevart du Temple le Panorama dramatique, théâtre qui ne dura pas longtemps, quoique le système décoratif d'Alaux y fît merveille. Les vieux amateurs du théâtre se rappellent encore les décorations d'*Ismayl et Maryam*, du *Pauvre berger*, etc. L'insuccès du Panorama dramatique n'empêcha pas Alaux d'essayer une nouvelle entreprise, et de créer le Néorama, dont on a vu pendant longtemps les deux vastes constructions rue Saint-Fiacre, près le boulevart Poissonnière. Ce fut pour cet établissement artistique qu'il peignit les deux gigantesques représentations de la *Basilique de Saint-Pierre de Rome*, et de l'*Abbaye de Westminster*. Longtemps, ces deux ouvrages attirèrent la foule, mais pas assez cependant pour récompenser l'auteur de ses travaux, de ses efforts. Alaux fut encore obligé d'abandonner le Néorama, et le chagrin qu'il éprouva en voyant le succès fuir constamment des tentatives dont on ne pouvait méconnaître l'utilité, le mérite, fut l'une des principales causes de la maladie qui le força à se plonger dans la retraite. Il s'était confiné dans un village aux portes de Paris, à Vanves. C'est là qu'il a passé ses derniers jours, s'occupant toujours de l'art qu'il aimait ; c'est là qu'il a rendu le dernier soupir, laissant la réputation d'un honnête homme, d'un artiste de talent, digne d'une destinée moins pénible, moins traversée par des catastrophes contre lesquelles son énergie a fini par se briser. Par une étrange destinée, Jean-Paul Alaux est mort le même jour et presque à la même heure que celui de ses frères qui habitait Bordeaux. De cette famille honorable, il ne reste plus aujourd'hui que M. Alaux, le membre de l'Institut, doublement frappé dans ses affections de famille.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

THÉÂTRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE DE L'ODÉON. *La Jeunesse*, comédie en cinq actes et en vers, par M. Emile Augier. — THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. *Marcassin*, *la Chasse aux Biches.*

M. Augier a trompé un peu le public, qui s'attendait, d'après le titre de sa nouvelle comédie, à une expansion poétique de toutes les forces de la vie, à la mise en œuvre du vieux proverbe : *Il faut que jeunesse se passe*, et à toutes ces charmantes extravagances qui désolent les pères et les mères, mais à la fin desquelles le jeune homme se range à la vie commune, devient notaire, avoué, sous-préfet, et se marie à quelque aimable fille du voisinage. C'eût été trop facile, et le public était dans son tort. M. Augier a vu les choses à rebours. Il a vu en effet qu'un grand nombre de jeunes gens ne se montraient véritablement pas assez jeunes dans la société moderne, qu'ils agissaient, calculaient, intriguaient comme des vieillards, et qu'ils éteignaient avant le temps le feu sacré dans leur cœur. La jeunesse est la saison du désintéressement, des actions généreuses, de l'imprévoyance, de la foi en soi-même et dans les autres. C'est la nature qui l'a créée ainsi, comme elle a créé le printemps, et lorsque cet ordre éternel est interverti, on ne voit que de pauvres fleurs et de tristes fruits.

La comédie de M. Emile Augier est donc une satire de mœurs de la jeunesse du temps, lorsque cette jeunesse préfère aux intérêts du cœur les intérêts de l'argent, et qu'au lieu de se livrer à la chance du jeu, elle combine toutes sortes de martingales pour faire sauter la banque. Ce point de vue était nouveau, et la pièce de M. Augier en acquiert tout d'abord de l'originalité. Sa donnée ingénieuse et spirituelle rentre dans les lois de la bonne comédie. Voyons comment l'auteur a traité son sujet :

Philippe Huguet est un jeune avocat sans causes ; il a du talent ; il le dit du moins, et nous le croyons sur la foi de l'auteur, qui le fait parler en très-beaux vers ; mais il perd son temps dans la salle des Pas-Perdus. Personne ne s'adresse à lui. Tandis que Léon Duval (c'est l'auteur qui l'a nommé), comme un patricien de Rome, passe entouré d'une nombreuse suite de clients, Philippe Huguet se promène seul et triste, et lorsqu'il revient chez lui, après avoir déposé au vestiaire sa robe inutile, l'envie le mord au cœur, et il exhale ses amertumes devant sa mère. Celle-ci, qui a l'expérience de la vie, relève le courage de son fils ; elle lui fait entendre que la clientèle demande à être courtisée dans la personne de messieurs les avoués, et qu'il montre trop de hauteur de caractère. M. Joulin, avoué, lui témoigne quelque bonne volonté ; pourquoi ne pas faire des avances à M. Joulin ; on peut l'inviter à dîner, ainsi que sa femme : Philippe se récrie, parce que la réputation de Mme Joulin est détestable ; mais la bonne mère ne jette pas son regard par dessus les murs de la vie privée ; elle ne voit qu'une chose : l'utilité de M. Joulin. « Tout pour son fils, » voilà sa devise ; et madame Huguet ne recule devant aucune des conséquences de son système. Elle a une fille mariée à un brave et digne homme ; un vieux fat fait la cour à sa fille ; elle ne s'en émeut pas, parce que ce vieux fou peut être utile à son fils, et que sa fille est assez forte pour se défendre. Elle retient les emportements de Philippe, lorsqu'il est indigné de toutes ces manœuvres ; elle l'apaise. Enfin, s'il conserve encore quelques instincts généreux, ce n'est pas la faute de sa mère ; elle lui prêche une résignation qui n'a rien d'évangélique, car l'égoïsme est au fond de sa doctrine.

Philippe cède à toutes ces influences, et se laisse aller à des condescendances qu'on pourrait appeler presque des lâchetés ; mais il va se trouver atteint plus profondément encore. M. Joulin lui propose d'acheter sa charge d'avoué et de la payer avec la dot d'une héritière qu'il présentera lui-même au jeune homme. Or, Philippe est amoureux de sa cousine, une

jeune fille qui a été recueillie par sa mère. Cette brave dame a des ennemis dans sa propre maison, sans s'en douter. Philippe se révolte alors comme un lion; il veut rompre avec tous les liens dont on l'enchaîne, et épouser sa cousine Cyprienne. Mme Huguet en arrive alors à la démonstration complète de son système. Le bonheur ne peut se concilier avec la pauvreté! Elle en a fait la malheureuse expérience. Un mariage d'inclination ne lui a pas réussi : quand le foyer domestique est sans feu, le foyer du cœur ne le remplace pas. On vieillit, on s'enlaidit de bonne heure dans les soins du ménage; on cesse de plaire à son mari. Le pauvre Philippe, pendant toute cette scène, qui est très-bien traitée, est mis à la plus rude épreuve que puisse subir un jeune homme amoureux. Sa faiblesse reparaît encore. Il écoute les conseils de sa mère et donne son consentement pour acheter la charge de M. Joulin.

Cyprienne, la cousine de Philippe, désespérée de se voir délaissée par son cousin, se retire à la campagne chez la sœur de Philippe. Celle-ci, malgré sa mère, a pris la vie autrement que son frère. Elle est unie à un homme de sens, dont les désirs sont modérés comme les siens, et tous deux font valoir une ferme, leur unique richesse, et vivent heureux du produit de leur terre. Madame Huguet va les rejoindre elle-même, et passe quelques jours avec eux. Philippe, resté seul, pense à Cyprienne, et tout à coup, loin de sa mère, revenant à son amour, il veut essayer d'être riche du soir au lendemain pour pouvoir épouser sa cousine. Il possède cinquante mille francs de la succession de son père; il part pour Hambourg; il demande la fortune à la rouge et à la noire, mais la fortune lui tourne le dos. Il perd ses cinquante mille francs; il sera plus que jamais obligé d'épouser l'héritière de M. Joulin. Cependant, il veut revoir sa mère, sa cousine et sa sœur avant ce douloureux sacrifice. L'aspect de la nature, et surtout la vue de celle qu'il a tant aimée, rappellent dans son cœur toute la poésie de la jeunesse. Il devient élégiaque et bucolique comme un berger de Théocrite et de Virgile, et finit par se jeter aux pieds de Cyprienne et par lui demander pardon. Il vivra aux champs comme son beau-frère, qui lui prêtera pour s'établir tout l'argent dont il pourra disposer.

Repeuplez la campagne aux dépens de la rue.

Telle est cette comédie dans laquelle l'auteur a déployé beaucoup de talent, mais dont les personnages n'ont rien de très-sympathique, et qui, malgré le retour du héros aux vrais sentiments de la jeunesse, laisse une impression un peu pénible. La satire y remplace la gaieté, et les situations n'en sont pas émouvantes; mais le style en est élégant et gracieux, sauf quelques expressions triviales et préméditées, en désaccord avec le lyrisme général. M. Emile Augier recherche ces contrastes, que le goût, selon nous, n'approuve pas toujours. Cela cause une sorte d'égarement nerveux, et nous n'en voyons pas la nécessité. Le succès a été très-grand. L'enthousiasme des spectateurs a redemandé M. Augier, qui, en sa qualité d'académicien, s'est refusé à cette ovation juvénile. Fechter, Tisserand, Mme Lacressonnière, Mlle Thuilier, Mlle Périga, ont contribué au triomphe de l'auteur, et la *Jeunesse* remplira longtemps la vaste salle de l'Odéon.

Le Palais-Royal a augmenté son répertoire de deux pièces fort gaies. La première, pour Ravel, *Marcassin*; la seconde, pour Arnal, la *Chasse aux biches*. Ce sera deux bonnes folies de plus.

Nous sortons des Folies-Nouvelles, où Dantan, le spirituel statuaire, vient de donner une désopilante pantomime dans laquelle Legrand-Pierrot se surpasse. Cette joyeuse charge à la Dantan a été bruyamment applaudie. On eût dit que le public se croyait au square d'Orléans, dans la charmante galerie où l'auteur a exposé ses œuvres... et ses dominos.

HIPPOLYTE LUCAS.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 2 février 1858,

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE, PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

La correspondance comprend : Deux lettres de remerciements, l'une de Mme Vincent Calbris, et l'autre de M. Bidaut, pour le titre de membre honoraire qui leur a été accordé. — Une lettre de M. de Longpérier appuyant la candidature de M. Achille Lestrelin. — Deux numéros du *Builder*; renvoyés à M. Ch. Fournier. — *Bulletin de photographie*; renvoyé à M. Ch. Chevalier. — L'*Univers musical*; renvoyé à M. de Longpérier. *Bulletin de la Société d'horticulture* et *Annales des sciences, des arts et de l'agriculture*; renvoyés à M. Vavin. — Un numéro de l'*Art chrétien;* renvoyé à M de Montmeylian. — L'*Art au dix-neuvième siècle*; renvoyé à M. Moullat. — *Annales de la Société d'agriculture, arts et commerce du département de la Charente;* renvoyé à l'examen de M. Villemsens.

La correspondance étant épuisée, l'ordre du jour appelle la nomination de deux membres: M. Ach. Lestrelin, compositeur de musique, et M. T. Labourieux, homme de lettres, ayant obtenu la majorité des suffrages, sont proclamés membres résidants de la Société libre des Beaux-Arts.

M. Delaire fait un rapport sur la messe en musique de M. Ch. Manry, notre collègue. Ce rapport sera inséré aux travaux de la Société, et l'ouvrage de M. Manry déposé aux archives.

M. Vavin annonce qu'une statue de Jenner, par notre collègue M. Eugène Paul, est exposée dans la cour de l'Ecole de médecine de Paris. Une commission composée de MM. Dubouloz, Andréï, Vavin, Desjardins, Malpièce et Boitel, devra faire un rapport sur le travail de M. E. Paul, et sur les statues de saint Pierre et de saint Paul, placées sous le péristyle de l'église Saint-Sulpice, à Paris.

M. Vavin rend compte des intéressants travaux d'ameublements de M. Corplet pour S. A. I. le prince Napoléon. La Société félicite M. Corplet et remercie M. Vavin, qui propose de nom-

mer une commission pour faire un rapport sur des toiles à peindre, préparées au blanc de zinc. MM. Belloc, Dussauce, Dubouloz, Gavet et P. Carpentier devront faire l'examen de cette nouvelle manière de préparer les toiles.

M. le président annonce la présence de M. Lestrelin, qui promet son concours empressé; puis, M. le président donne lecture de l'adresse présentée à S. M. l'Empereur, au nom de la Société libre des Beaux-Arts, conformément à la décision prise par elle dans la séance précédente. Cette adresse est ainsi conçue :

« Sire,

« Permettez à la Société libre des Beaux-Arts de venir, à la suite des corps constitués de l'Etat, manifester à Votre Majesté toute l'indignation qu'elle a ressentie à la nouvelle de l'odieux attentat dirigé contre votre personne.

« Heureusement, les exécrables machinations préparées par des mains criminelles ont manqué leur but, et tout en déplorant qu'elles aient fait tant de victimes, on ne saurait trop se féliciter de ce que la France, sauvée d'un péril imminent, pourra encore prospérer, et les artistes pourront de nouveau se livrer avec sécurité à leurs nobles inspirations, sous votre autorité puissante et tutélaire.

« Pour la Société libre des Beaux-Arts, son président, Sire, de Votre Majesté, le très-humble et fidèle sujet,

« Delaire. »

La séance est terminée par une lecture de stances par notre nouveau collègue M. Granger, et par une pièce en vers intitulée : le *Choix d'une femme*, par M. P.-B. Fournier. Ces deux pièces ont provoqué d'unanimes applaudissements.

Le secrétaire-général,
GENDRÉ.

Nota. Le troisième mardi du mois se trouvant le Mardi-Gras, il n'y aura pas de séance à l'Hôtel-de-Ville.

Ordre du jour de la séance du 2 mars 1858. — Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demande d'admission. — Vote sur des candidatures. — Rapport de M. Tessier sur le projet de M. Lusson, relatif à l'église Saint-Eugène. — Rapport de M. Ch. Fournier sur l'*Annuaire de l'Athénée des arts*. — Rapport de M. Moultat sur un ouvrage de M. Bidaut. — Rapport de M. Villemsens sur les *Annales du département de la Charente*. — Rapport de la commission de la révision des statuts et règlements. — Communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 29 janvier 1858.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

La correspondance comprend :

Une lettre par laquelle M. Emile Bellier de la Chavignerie adresse sa démission de membre du Comité. Cette démission est mise aux voix et adoptée.

M. Valat, vice-président, fait hommage au Comité de treize numéros du *Journal des chemins de fer départementaux*, qui renferment divers articles de notre collègue.

M. le président dépose également sur le bureau un exemplaire des journaux le *Siècle*, le *Courrier de Paris*, l'*Entr'acte*, le *Ménestrel* et *Béranger*. Ces divers journaux ont fait avec bienveillance le compte rendu du dernier concert donné par le Comité dans les salons de M. Desolme. Dépôt aux archives.

M. Faiex lit un remarquable rapport sur un ouvrage intitulé : l'*Art et la Philosophie au Salon de 1857*, par MM. Gendré et Willems. M. Faiex s'élève avec justice contre le ton caustique et souvent trop léger, avec lequel cette revue du Salon est rédigée. Le véritable but de toute bonne critique devrait être, dit-il, de diriger l'artiste, et non de le décourager par une plaisanterie mordante. Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie; mais cela se rencontre rarement dans ces ouvrages de circonstance qui n'ont d'autre but que celui d'amuser les lecteurs aux dépens de l'artiste, quelquefois mal inspiré, il est vrai, mais qui peut souvent se relever victorieusement d'une chute, si le découragement ne vient pas l'abattre tout à fait.

M. Charpin fait ensuite un rapport très-favorable sur la *Vie du marin*, poëme par M. G. de la Landelle. La Société émet le vœu que le rapport de M. Charpin soit imprimé.

L'audition musicale, sous la direction de M. Chol, a terminé la séance.

En voici le programme :

1° Ouverture composée par M. Grué, membre du Comité, et exécutée par MM. Magnin, Douay, Grué, Neustedt et Anthiome, élève de M. Chol; 2° Duo de la *Traviata*, chanté par M. et Mme de Laossi; 3° Air de ballet, par Ch. Bériot, exécuté sur le violon par M. Magnin; 4° L'*Ange gardien*, romance composée par Mlle Pauline Thys, et *Merci*, de Gaston d'Albano, chantées par Mme de Laossi; 5° *Carnaval de Venise*, de Paganini, arrangé pour deux violons par M. Delpierre, exé-

cuté par Mlle Juliette Delpierre, âgée de 5 ans, et M. Jules-Napoléon Delpierre, âgé de 6 ans, tous deux élèves de M. Chol; 6° Chansons comiques, par M. Lefebvre; 7° Intermède littéraire: les *Marguerites* et le *Réveil du prisonnier*, par M. Amédée Douay, et *Blanc et noir*, fable par M. Chareau; 8° Trio composé par M. Neustedt, et exécuté par MM. Magnin, René Douay et l'auteur; 9° Air de *Jérusalem*, de Verdi, chanté par M. de Laossi.

Séance du 5 février 1858.

M. le président propose au Comité d'envoyer une adresse à l'occasion de l'attentat du 14 janvier dernier, commis sur la personne de S. M. l'Empereur, et présente une rédaction qui est acceptée.

Lecture d'une lettre de M. de Mercey, chef de de la division des Beaux-Arts, qui exprime, au nom de S. E. le ministre d'Etat, le regret de ne pouvoir accorder à notre collègue, M. Malzieux, le local qu'il avait demandé pour y déposer son remarquable et intéressant musée archéologique.

Dépôt du *Bulletin de la société archéologique d'Eure-et-Loir*, et aussi de la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, revue mensuelle publiée sous les auspices de la société artistique des Bouches-du-Rhône.

Recueil de chœurs et morceaux de chants, composés et offerts par l'auteur, M. Félix Clément.

Dépôt d'un numéro de l'*Europe artiste*.

Lecture, discussion et adoption des derniers articles des statuts.

M. Charles-Frédéric Neustedt, compositeur de musique, présenté par M. Chareau et M. Chol, est reçu à l'unanimité membre du Comité central des artistes.

L'état de santé de M. Lazerges ne lui permettant plus d'être membre actif du Comité, M. Louis Auvray propose d'accorder à M. Lazerges le titre de membre honoraire. Cette proposition obtient les suffrages de l'assemblée.

M. Henri Chareau est élu membre du conseil d'administration en remplacement de M. Durjon.

MM. Faiex, Antoine Cros, Poncet, hommes de lettres, et Valadon, peintre, sont nommés membres du conseil de rédaction.

Le secrétaire adjoint,
Louis REY.

Ordre du jour du 19 février 1858. — Rapports des commissions. — Réceptions des candidats nouvellement élus. — Propositions. — Elections. — A neuf heures, audition musicale.

Le Comité central des artistes a donné, le 10 février, son deuxième concert mensuel dans les salons de l'*Europe artiste;* en voici le programme: 1° Trio pour piano, violon et violoncelle, de Neustedt, exécuté par MM. White, R. Douay et l'auteur; 2° air de *Maria*, de Rudenz, chanté par M. Graziani, du Théâtre-Italien; 3° *Cosi fan tutte*, de Mozart, transcrit pour violon, violoncelle, piano et orgue, exécuté par MM. Anschütz, Douay, White et d'Aubel; 4° solo de violon de Ch. de Bériot, exécuté par M. Magnin; 5° air des *Mousquetaires*, par Mme Vian, élève de M. Laget; 6° *Don Pasquale*, morceau de piano, de Prudent, exécuté par M. Diemer; 7° trio de *Guillaume Tell*, chanté par MM. Rapiau, Rondit et Perrier; 8° *Carnaval de Venise*, pour deux violons, exécuté par Mlle Juliette (âgée de cinq ans), et M. J. Napoléon Delpierre (âgé de six ans). L'intermède littéraire devait être rempli par MM. P. Chareau, L. Auvray et Deschamps, mais il a été remplacé par une séance de prestidigitation de M. Andréoletti. Le concert s'est terminé par la *Création*, d'Haydn, transcrit pour violon, violoncelle, orgue et piano, par M. Freslon, et exécuté par MM. Douay, d'Aubel, White et Anschütz.

MÉLANGES.

Paris, 15 Février.

Le gouvernement a chargé M. Soulange-Teissier, connu par de bons et beaux travaux, de reproduire par la lithographie le tableau de M. Yvon, la *Prise de la tour de Malakoff*.

— Par décret impérial en date du 1er février, M. Edmond About, l'un des rédacteurs du *Moniteur universel*, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— Tout le monde connaît le *Danseur napolitain* de M. Duret, statue dont le bronze fait partie de la galerie du Luxembourg. Le gouvernement vient d'acquérir, du même artiste, le bronze d'une autre statue, le *Pêcheur Improvisant*, qui a été envoyé à l'une de nos expositions artistiques.

— Le buste du compositeur Lesueur, exécuté par M. L. Auvray, a été placé ces jours-ci dans le foyer de l'Académie impériale de musique. Le ministère d'Etat vient de commander à M. L. Auvray une des statues qui doivent décorer les niches du vieux Louvre.

— Le COURRIER FRANCO-ITALIEN est l'organe spécial des intérêts internationaux de la France et de l'Italie, ce journal vient d'entrer dans sa cinquième année, après avoir subi une transformation qui lui permet d'atteindre son but d'une manière plus complète. En prenant le format des grands journaux et en réduisant de moitié le prix de son abonnement, il a voulu augmenter son rayonnement et se rendre accessible à un public plus nombreux. Le succès de cette réforme atteste que la pensée qui l'a inspirée était juste.

Chacune des spécialités du journal a été confiée à des écrivains dont la compétence est irrécusable. Un système complet de correspondance a été organisé dans les principales villes d'Italie, et grâce à cette abondance d'informations précises, il n'est pas un fait saillant dans l'industrie, le commerce, l'agriculture ou les arts italiens, qui reste inconnu en France.

Prix d'abonnement: Un an, 12 fr.; six mois, 7 fr.

DU ROLE DES BEAUX-ARTS

DANS LA CIVILISATION.

I.

DE LA CIVILISATION DES BEAUX-ARTS CHEZ LES ASSYRIENS [1].

C'est le lot des choses nouvelles d'être accueillies avec enthousiasme. On s'enquiert du dernier venu, on s'empresse autour de lui ; on le félicite, on le fête, on est aveugle pour ses défauts, on n'a d'yeux que pour ses qualités ; on les proclame, on les multiplie, on les exagère. On a un tel besoin d'illusions, qu'on ne manque pas une seule occasion de s'en créer.

Ce fut le sort des monuments assyriens. On se prit pour eux d'une belle passion ; on les loua outre mesure ; pour un peu on aurait médit des frises du Parthénon.

Par bonheur, les chefs de ce mouvement inspirèrent bientôt une certaine défiance. N'étaient-ils pas ceux-là même à qui ces chefs-d'œuvre tant vantés devaient la lumière? Ces merveilles n'étaient-elles pas leurs enfants? Une réaction ne tarda pas à se produire.

Aujourd'hui, ces monuments ne peuvent plus être soumis qu'à l'appréciation d'une critique désintéressée et sans passion comme il convient. La critique indépendante, qui n'a d'autre ambition que le développement de l'art, doit empêcher la confusion des notions fondamentales ; elle ne permet point que l'on prodigue le titre de beau à ce qui n'est qu'à la mode, soit le nouveau ou l'original, soit le gracieux ou même le joli. Il lui appartient, sous sa responsabilité, de conserver purs les principes éternels et les saines traditions. Mais si elle s'élève avec force contre des prétentions exagérées, elle rend du moins justice aux mérites de l'œuvre qu'elle étudie, si secondaires qu'ils soient. Elle respecte le travail et les efforts de l'homme, elle lui en tient compte, elle lui sait gré de son intention et de cette foi en lui-même qui lui fait entreprendre.

Elle se gardera donc de traiter avec dédain les sculptures ninivites ; elle ne sera point rebutée par les défauts qui les

[1] Voir la précédente livraison, page 69.

déparent; elle n'hésitera pas à chercher quelles qualités peuvent compenser les errements de leurs auteurs.

Il en est une qu'on ne saurait leur contester ; c'est le talent avec lequel l'ornementation est traitée. Les habits, les harnais, on l'a dit, sont partout chargés de glands, de franges, de broderies. La poignée d'une épée, le manche d'un poignard sont des têtes de cheval, de taureau ou de lion; le fourreau, travaillé en bosse dans toute sa longueur, représente des groupes d'hommes, d'animaux, de fleurs. Les bouts d'un arc sont deux têtes d'oiseau; les fermoirs des bracelets sont des griffes de lion; les pieds des meubles sont des pommes de pin ou des pieds de taureau. Tous ces détails, fouillés avec soin et très-finis, indiquent par la finesse, par la légèreté, par la netteté de l'exécution, des sculpteurs doués d'une grande habileté pratique.

Mais il y a là matière à de plus sérieux éloges. La composition de ces accessoires, presque toujours élégante, gracieuse souvent et variée au gré d'une riche fantaisie, dénote chez les artistes qui les dessinèrent un goût assez délicat, un sentiment de l'harmonie des lignes assez développé, et surtout une grande fécondité d'invention.

Du reste, l'un de leurs ornements favoris, que l'on rencontre souvent le long des meubles et des épées et aussi dans les broderies des robes, a été adopté presque sans modification par les Grecs, chez qui il est devenu populaire. C'est celui que l'on désigne communément sous le nom de gousse.

Mais ce serait une faible compensation que cette ornementation mise en balance avec les fautes capitales qui ont été signalées dans les bas-reliefs ninivites. Heureusement, ces figures de lions et de taureaux ailés à tête d'homme, dont nous avons seulement fait mention, nous restent à examiner. Ces sculptures l'emportent de beaucoup sur les autres, sous deux rapports.

En ce qui regarde le praticien, elles nous montrent qu'il avait fait un grand pas entre le bas-relief simple et la statue isolée de plein-relief. Il n'en était pas encore arrivé, il est vrai, à dégager complétement sa figure du bloc de gypse qui la renfermait, pour en faire une ronde-bosse à l'air libre. Cependant, en sculptant les deux faces de leurs figures adhérentes l'une à l'autre dans les angles d'un bloc de marbre, on eût pu circuler autour sans s'apercevoir que c'était un bas-relief; si ce n'est aux intervalles encore remplis entre les jambes, on n'aurait pas vu que ce n'était point une statue que l'on avait sous les yeux. L'infériorité de ces procédés est d'autant plus regrettable, que le praticien n'avait qu'à répéter aux trois autres angles du bloc l'opération qui lui avait réussi au premier, pour avoir fait de la statuaire pure.

Mais qu'on laisse la partie matérielle de l'art; qu'on se place au point de vue purement artistique, et qu'on examine la facture des sujets en question. On y reconnaîtra un caractère de franchise et d'ampleur qu'on ne retrouve nulle autre part dans les sculptures assyriennes. C'est surtout la tête humaine de quelques-uns d'entre eux qui éveille notre admiration. La beauté s'y rencontre : une douce régularité dans les traits, une expression de sereine majesté, de dignité calme, de fierté, de force et de bienveillance à la fois. On ne peut méconnaître, en présence de ces nobles et intelligents visages, qu'ils sont l'œuvre de l'inspiration.

Tels sont donc, en somme, les monuments que nous étudions. Une multitude d'œuvres barbares sans attrait et sans vie, relevées par une qualité secondaire unique, commune à toutes indistinctement; parmi elles, quelques généreuses et très-rares exceptions révélant un véritable sentiment artistique. On y trouve l'absurde et le vrai, le laid et le beau installés côte à côte, chacun dans des circonstances bien déterminées et invariables, sans que l'un semble vouloir empiéter en rien sur le domaine de l'autre; il n'y a de goût et d'harmonie que dans les ornements, le

vrai et le beau ne se montrent que dans les têtes dont il vient d'être parlé ; tout le reste est uniformément mauvais, comme àdessein.

Si l'histoire des Assyriens était suffisamment connue, il serait facile de déterminer les causes qui ont imprimé à leurs œuvres artistiques un aussi singulier caractère ; car c'est aux révolutions sociales et aux institutions publiques qu'il faut demander le secret des destinées de l'art et de la littérature d'un peuple. Mais on sait à quel point cette histoire nous est étrangère. Il n'est donc pas possible d'appliquer ici la méthode qui sera employée plus tard en présence de documents nombreux et qui consiste à suivre concurremment les développements de l'art et de la société pour constater la relation intime, qui lie l'une à l'autre deux périodes de leurs existences respectives.

Il faut procéder d'une manière particulière pour résoudre la question, qui se pose ainsi : quel État politique et social a pu donner aux Beaux-Arts chez les Assyriens le caractère qui leur a été reconnu?

Il y a cette différence entre les doctrines philosophiques et les doctrines religieuses, que les unes, qui se présentent comme émanées de la pensée de l'homme, sont des idées que leurs auteurs discutent eux-mêmes au moment où ils les émettent, et qui ne tardent point à se modifier, tandis que les autres sont des révélations divines ; elles sont donc la vérité, et la vérité étant une, et, par conséquent, absolue, elles ne peuvent admettre de correction ; elles ne veulent point qu'on les critique ; elles ne peuvent être perfectionnées ; la moindre altération n'aurait, au contraire, d'autre effet que de les corrompre. De là l'invariabilité des dogmes.

Du dogme, cette immutabilité passe nécessairement dans la vie pratique du clergé, dans ses règlements, dans l'église, dans les institutions religieuses ; et si le gouvernement d'un État est lui-même au nombre des institutions religieuses du pays, si le gouvernement est théocratique, tout dans cet État, la législation comme l'administration, revêt la même forme d'absolutisme et d'immobilité.

Il en résulte une société dont tous les rouages fonctionnent avec une régularité uniforme, où tout se passe aujourd'hui avec la même monotonie qu'hier, où tout se passera demain dans le même ordre qu'aujourd'hui ; le changement, le progrès, y sont inconnus et redoutés.

On comprend que le spectacle d'un pareil état de choses soit peu fait pour développer l'imagination ou pour faire naître l'inspiration chez le littérateur ou chez l'artiste. Dès le jour où ce régime est définitivement établi, il n'a plus à produire des créations nouvelles, qui ne seraient ni comprises ni accueillies ; il doit se borner simplement à imiter les œuvres de ses prédécesseurs ; il n'y aura plus de fondateurs d'écoles à venir, mais des disciples fervents du passé, quel qu'il soit.

Si, en ce jour, l'art était encore dans l'enfance, s'il n'avait pas encore pris son sublime essor vers le monde idéal, s'il n'était encore qu'une étrange combinaison d'un peu de beau avec beaucoup de laid, de quelques précieuses qualités avec cent défauts grossiers, s'il montrait des progrès presque atteints, mais seulement à la veille de s'accomplir, tel il restera, jusqu'à ce que la chute de la théocratie lui permette de reprendre sa marche.

Mais tel nous apparaît l'art assyrien ; en lui nous trouvons ces contrastes bizarres ; en lui ce culte du passé ; et le bien comme le mal sont partout reproduits avec la même fidélité scrupuleuse ; en lui nous reconnaissons cette plante merveilleuse que le vent a glacée quand elle allait fleurir ; cet enfant divin, qui promettait de devenir un géant, mais dont un magicien, arrêtant tout à coup la croissance, a fait un nain pour jamais.

C'est à l'influence du gouvernement théocratique qu'il faut rapporter l'avortement de l'art chez les Assyriens.

L'étude de l'art chez les Égyptiens confirmera ce jugement.

Francis Aubert.

MOUVEMENT ARTISTIQUE

PROROGATION DE LA SEPTIÈME EXPOSITION ANNUELLE DE BORDEAUX.—PROCHAINE EXPOSITION D'OBJETS D'ART A CHARTRES.—UNE EXPOSITION A ROTTERDAM. — M. FRANCESCHI. — M. DEMESMAY. — L'OEUVRE DE PAUL DELAROCHE. — UNE GRAVURE DE THOMAS LANDSEER. — DONS A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE. — UN PATRE SCULPTEUR. — UN MANUSCRIT GOTHIQUE. — UN TABLEAU COMMANDÉ PAR LA REINE VICTORIA. — FOUILLES AU SUD DE L'ACROPOLE. — KEPLER ET LA CHAMBRE OBSCURE.

La septième exposition annuelle de la Société des Amis des Arts de Bordeaux, ainsi que nous l'avons annoncé, doit s'ouvrir le 1er avril prochain. Le dernier jour de délai pour l'envoi des objets d'art destinés à cette exposition avait été fixé au 20 février; mais, par suite d'un retard indépendant de la volonté du comité d'administration, ce terme de rigueur est prorogé jusqu'au 10 mars. Cette prorogation ne peut qu'être agréable aux artistes qui, surpris par le temps, se seraient vus forcés de renoncer à l'envoi de leurs productions. On sait que l'ouverture du salon bordelais doit coïncider avec l'inauguration des vastes et belles galeries dont la construction s'achève en ce moment, par les soins de l'autorité municipale, dans le *Jardin des plantes*, pour recevoir les œuvres de la peinture et de la sculpture. Ce sont là autant de motifs, ce nous semble, pour que cette solennité artistisque ait le droit de compter sur un concours plus empressé que jamais.

Une exposition publique d'objets d'art aura lieu à Chartres, au mois de mai prochain, par les soins de la Société archéologique d'Eure-et-Loir. — Pour cette exposition, qui s'ouvrira le 10 mai et se prolongera pendant un mois environ, tous les membres de la Société et toutes les personnes qui possèdent par collection ou par objets détachés, des meubles, ustensiles, armures, émaux, porcelaines, médailles, bijoux, tableaux, mais principalement ceux de ces objets qui se rattachent au pays chartrain, ont été invités à faire figurer à l'exposition départementale tout ou partie de leurs richesses. L'autorité municipale, M. le préfet, Mgr l'évêque, ont donné à cette œuvre utile et sérieuse les approbations les plus empressées, promettant en même temps l'appui de leur actif et bienveillant concours. — La commission d'organisation s'est assurée de la coopération pleine de bon vouloir et de générosité des possesseurs de richesses archéologiques du département, richesses qui, par leur nombre et leur valeur scientifique ou artistique, suffiraient pour attirer un grand nombre de visiteurs à cette exposition qui aura lieu dans le beau local de l'école Saint-Ferdinand, dont l'étendue et la disposition présentent les meilleures conditions pour l'installation convenable de tant de choses précieuses. — De plus, la Société archéologique, sur la proposition de la commission d'exposition, a décidé, dans sa séance de février, que les tableaux de l'école moderne seraient admis dans une salle spéciale. C'est donc à M. Lucien Merlet, secrétaire de la Société archéologique et de la commission d'exposition, qu'on doit s'adresser.

Amsterdam, La Haye et Rotterdam ont alternativement, chaque année, une exposition de peinture et de sculpture d'artistes vivants. C'est dans cette dernière ville qu'elle aura lieu cette année, dans la grande salle de la Société *Harmonie*. Elle sera ouverte le 9 mai et close le 5 juin 1858, terme qui pourra être prorogé de quinze jours. —Tous les objets d'art devront être envoyés du 14 au 28 avril prochain, *francs de port*, et adressés à la commission de l'exposition. Une lettre (*affranchie*), indiquant les noms et le domicile de l'artiste, devra accompagner l'envoi des objets d'art. Les artistes qui veulent se servir de l'intermédiaire de la commission pour la vente de leurs œuvres, feront connaître le prix qu'ils en demandent. En cas de vente, la commission fait une retenue de 5 pour 100 sur le prix obtenu pour couvrir les frais. La commission ne reconnaît aucune vente faite sans son intermédiaire. Sont exclus de l'exposition les objets qui, n'appartenant plus à leurs auteurs, ne seront pas accompagnés d'une autorisation écrite de l'auteur. — La commission se réserve le droit de placer ou non les œuvres d'art qui lui arriveraient passé le terme indiqué. Tous les exposants étrangers sont invités à désigner leur mandataire en Hollande et la voie de transport par laquelle ils désirent que leurs œuvres leur soient renvoyées. La commission directrice prend à sa charge les frais de transport sur le territoire hollandais, seulement pour le retour. — Après en avoir obtenu l'autorisation de son gouvernement, la commission se propose d'ouvrir une loterie et de consacrer le produit de la vente de billets à l'achat d'objets d'art.

S. Exc. le ministre d'État vient de confier à M. Franceschi, dont on a remarqué à la dernière exposition une très-gracieuse figure, une grande statue en marbre destinée à la décoration d'une des cours du nouveau Louvre.

La statue de la *Mater Christi*, de M. E. Demesmay, qui a figuré à la dernière exposition, vient d'être placée dans l'église Sainte-Geneviève.

La maison Goupil et Cᵉ a mis en vente depuis quelque jours la collection photographique des tableaux et de quelques dessins de Paul Delaroche. Les nombreux admirateurs de ce peintre célèbre peuvent ainsi consulter et visiter tous les jours les compositions qu'ils ont été admis à voir l'année dernière à l'École des Beaux-Arts. On ne saurait trop en remercier l'éditeur qui vient de tenter une si importante entreprise.

Il n'est bruit à Londres en ce moment, que de la reproduction par le burin du beau tableau de Mˡˡᵉ Rosa Bonheur, le *Marché aux Chevaux*. M. Thomas Landseer, graveur d'un grand talent et dont la réputation est faite, aurait parfaitement rendu l'œuvre de notre illustre compatriote.

M. de Saulcy, membre de l'Institut, a fait présent à la Bibliothèque impériale, d'un certain nombre de monnaies importantes parmi lesquelles se trouvent trois matapans d'argent du doge de Venise, Jean Soranzo, et du doge Michel Steno. La Bibliothèque a également reçu en don de M. Charvet une médaille en bronze de Barbara Borroméo, comtesse de Novellasa, dont les poëtes du XVIᵉ siècle ont célébré la merveilleuse beauté.

L'été dernier, M. Rouher, ministre des travaux publics et de l'agriculture, était aux eaux de Vichy. Il y rencontra un pâtre des environs de Clermont en Auvergne, ancien soldat de l'armée d'Afrique, et qui, son temps expiré, avait repris la houlette et son couteau. Pourquoi son couteau? C'est que ce pâtre, qui n'a jamais tenu un crayon de sa vie, sculpte des choses miraculeuses avec son couteau. Guidé par son goût inné, sans copier, seulement inspiré par l'admiration que lui font éprouver les chefs-d'œuvre de l'art gothique, M. Tixier, c'est le nom de ce pâtre, a sculpté en bois de noyer un autel de style gothique, haut de six mètres et d'une perfection de travail, d'un goût d'ornements, d'une pureté de style surprenants. M. Rouher vit ce chef-d'œuvre à Vichy, et conseilla à cet artiste rustique de venir à Paris. M. Tixier est arrivé à Paris depuis quelque temps. Sur la recommandation de M. Rouher, M. le ministre d'État vient de lui donner l'autorisation d'exposer son œuvre au palais de l'Industrie. Tout Paris voudra voir ce chef-d'œuvre.

Les ventes publiques, qui se succèdent avec une grande rapidité, remettent en lumière des ouvrages d'une extrême rareté, et surtout des manuscrits qui, longtemps conservés dans des collections de famille, nous donnent une exacte idée des talents de nos aïeux. On a pu voir, il y a quelques semaines, un magnifique in-folio gothique à deux colonnes, relié en bois, recouvert de veau doré, à compartiments et fermetures, qui date de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième. Il porte ce singulier titre : *Le livre qui est nommé le tableau de la Foy chrestienne*, et il est écrit en patois bas-allemand. L'écriture est fort régulière ; les initiales sont en or et en couleur, et on y trouve à peu près quatre-vingt bordures en or et en couleur, et presque autant d'arabesques dessinées à la plume. Il est en outre orné de soixante-dix miniatures sur fond d'or. L'une représente la *Trinité*, d'une singulière composition; l'autre les *Sept âges de l'homme*. Sur l'une d'elles, on voit Jésus-Christ dans un pressoir. — En examinant avec soin ces peintures vraiment admirables, on peut croire que l'artiste, auteur des miniatures du *Livre d'heures de Marie de Clèves*, a eu ce volume sous les yeux avant de commencer son chef-d'œuvre. Suivant la manière de l'époque, les extrémités sont fort longues, les corps quelquefois disproportionnés; les costumes originaux et les draperies des vêtements sont assez bien dessinés.

La reine Victoria a donné l'ordre à M. J. Phillips de peindre un grand tableau historique représentant l'*Alliance matrimoniale de l'Angleterre avec la Prusse*. On croit que le lieu choisi pour la représentation du mariage, d'après l'idée même de la reine, sera la chapelle. On trouvera dans ce tableau une série d'illustres personnages.

Un de nos correspondants d'Athènes nous écrit que, d'après l'ordre du ministère de l'instruction publique, on a mis la main à un travail qui, nous espérons, sera riche en résultats pour la science archéologique. Il s'agit de déblayer toute la partie du sud de l'Acropole, à partir du théâtre de Bacchus jusqu'à celui d'Hérode; ces deux édifices étaient unis par une galerie voûtée, qui paraît ne pas avoir souffert de grands dégâts pendant les invasions barbares; les travaux commencés la mettront bientôt à découvert.

On lit dans le *Cosmos :* « On a cru jusqu'ici que la chambre obscure avait été inventée en Italie, dans le seizième siècle, par Gapnutio, Léonard de Vinci ou Jean-Baptiste Porta. Or, une lettre très-curieuse, écrite par sir Henri Woolton à lord Bacon, mort en 1626, semble prouver que l'illustre Kepler avait, de son côté, fait la même découverte. Voici cette lettre : « J'ai passé une nuit à Lintz, la métropole de la Haute-Autriche, j'y ai trouvé Kepler, un homme fameux dans les sciences, comme votre Seigneurie le sait, à qui j'ai proposé d'adresser un de vos livres, afin qu'il voie que l'Angleterre possède des hommes capables d'honorer leur souverain comme il honore le sien par sa *Carmonica*. J'ai vu dans son cabinet un dessin de paysage sur papier qui m'a beaucoup intrigué et qui était fait de main de maître : je lui ai demandé qui l'avait fait. Il m'a

répondu par un sourire tel que j'ai dû conclure que c'était lui, et il se hâta d'ajouter qu'en faisant ce dessin, il n'avait pas agi en peintre, mais en mathématicien. Ceci me plaça sur le gril. Il m'apprit enfin qu'il avait une petite tente portative qu'il peut établir spontanément en pleine campagne, où il lui plaît, qui tourne comme un moulin à vent, qui peut regarder tour à tour tous les points de l'horizon, exactement fermée et sombre, à l'exception d'un petit trou d'un pouce et demi de diamètre; à ce petit trou se trouve adapté un long tube perspectif avec un verre convexe appliqué à celle de ses extrémités par laquelle il entre dans le trou, avec un verre concave à l'autre extrémité qui pénètre dans l'intérieur de la tente presque jusqu'à son milieu, et par lequel les radiations visibles de tous les objets extérieurs sont introduites et vont tomber sur une feuille de papier tendue pour les recevoir. Rien n'est plus simple alors que de suivre avec un crayon ou avec une plume tous les contours du dessin et de les reproduire dans sa vérité naturelle ; quand il est fixé, on fait tourner la tente doucement, on prend une nouvelle vue du paysage, et l'on peut ainsi dessiner tout l'horizon. J'ai cru devoir envoyer cette description à votre Seigneurie, parce que je pense que cet appareil pourra rendre de bons services pour la chorographie. Il serait peu généreux de l'employer à faire des paysages, car aucun peintre ne pourrait alors lutter contre la nature. »

Emile Gagneux.

LES PEINTRES ANGLAIS.

Très-connue, très-considérée dans le cours du siècle dernier, l'école anglaise, par suite de diverses circonstances, était restée presque inaperçue dans le mouvement artistique de notre temps. Les peintres anglais n'ayant pas l'habitude d'envoyer leurs œuvres à nos expositions, nous ne connaissions leurs tableaux que par la gravure, et, sur la foi du burin, on ne pouvait guère se faire une idée bien complète de leurs œuvres C'est seulement en 1855, lors du concours universel des Beaux-Arts, qu'en voyant ses productions, nous avons pu apprécier l'école anglaise et lui reconnaître une originalité marquée. Depuis, l'*Exhibition des trésors de l'art* à Manchester et les appréciations des critiques et des amateurs qui se sont produites à ce sujet, ont excité de plus en plus l'attention et fait naître le désir d'étudier avec soin une école qui, n'empruntant rien aux grands peuples artistiques du continent, ne doit qu'à elle-même son caractère et sa puissance. Ce désir avait d'autant plus sa raison d'être que, depuis quelques années, l'Angleterre, se concertant pour donner à l'art une impulsion nouvelle et un développement plus fécond, semble chercher à fonder une belle et forte école de peinture.

Un jeune écrivain, M. Léonce de Pesquidoux, l'auteur du *Voyage artistique en France*, dont la Revue des Beaux-Arts a donné l'année dernière une assez longue analyse et publié même des extraits, a eu l'heureuse inspiration d'aller étudier les artistes anglais chez eux-mêmes et de faire en Angleterre un travail analogue à celui que la France lui avait déjà fourni. Profitant de l'occasion que lui offrait l'exposition de Manchester, il a consacré plusieurs mois à visiter les musées britanniques. Voyageur infatigable, artiste curieux et insatiable, il a parcouru l'Angleterre dans tous les sens, il a couru du Nord au Midi, de Londres à Liverpool, et de Liverpool à Porstmouth, pénétrant partout, dans les collections particulières, aussi bien que dans les galeries publiques, notant tout avec une ardeur persistante et un soin minutieux.

De ses observations, de ses études, de ses comparaisons, M. Léonce de Pesquidoux a composé sur l'ancienne école anglaise un travail qui nous paraît devoir être d'un véritable intérêt pour l'histoire de l'art. On saura gré à l'auteur d'avoir révélé des peintres et des œuvres dignes d'étude et d'admiration, et de leur avoir donné la place qu'ils méritaient. Son ouvrage sur l'*Ecole anglaise* est en ce moment sous presse ; en attendant qu'il paraisse, nous croyons être agréable à nos lecteurs, en leur offrant comme primeur le fragment suivant que l'auteur a bien voulu nous communiquer.

E. G.

JOSHUA REYNOLDS.

1723 — 1792.

La vie de Reynolds se résume tout entière dans l'histoire de ses études, de ses impressions et de ses œuvres. Cet artiste, qui exerça pendant sa vie une autorité incontestée, et que les Anglais regardent comme leur plus grand peintre, ne ressemble en aucune façon aux autres peintres ses compatriotes ou ses contemporains. En effet, pendant que Hogarth, Gainsborough, etc., obéissant à la libre impulsion de leur génie, n'écoutent que leurs inspirations et n'étudient que la nature, Reynolds passe toute sa vie à combattre ses instincts et à étudier les maîtres, cherchant à

surprendre leurs secrets, à copier leur manière, et, par une destinée singulière, condamné en quelque sorte, par sa réflexion et sa volonté, à vanter et à admirer sans cesse ce qu'il lui fut impossible de reproduire ou d'imiter. — L'idéal lui inspire des pages magnifiques, et il ne peut jamais l'atteindre ; il estime fort le dessin bien plus que la couleur, et il ne sut jamais dessiner ; au contraire, il arriva souvent à des effets extraordinaires de coloris. Les maîtres qu'il exalte le plus sont ceux dont sa nature le rapproche le moins. Il met les Italiens fort au-dessus des Flamands, les Romains et les Florentins fort au-dessus des Vénitiens, et la plupart de ses tableaux ont emprunté leurs plus belles qualités aux maîtres qu'il déprise.

Tous les critiques ont loué Reynolds d'avoir ainsi lutté contre lui-même et triomphé de son tempérament. Est-ce donc ainsi que les artistes se forment? Ce qu'on a dit du poëte ne doit-il pas s'appliquer également au peintre ? Disons seulement que Reynolds ne naquit point peintre : Reynolds se fit peintre, il devint peintre par l'effort constant d'une volonté tenace et d'un enthousiasme acquis bien plus que naturel.

Sixième enfant d'un maître d'école de Plymton, dans le Devonshire, Reynolds commence par former son esprit par des lectures, au lieu de former son imagination par l'étude de la contemplation de la nature. Le *Traité de peinture* de Richardson lui révèle qu'il est peintre, et lui inspire en même temps pour Raphaël un enthousiasme sans limites. Reynolds n'a encore rien vu du peintre romain ; mais Richardson lui a prouvé que Raphaël était le plus admirable des artistes, et, dès ce moment, Reynolds se passionne pour Raphaël, parce que cela lui semble logique et raisonnable. Toute sa vie sera conduite avec la même froideur et la même méthode.

A dix-sept ans, Reynolds va à Londres et entre dans l'atelier d'Hudson, portraitiste médiocre. Il y passa trois ans et n'apprit presque rien. Après ce temps, Reynolds retourna dans son pays où il perdit encore trois années. Enfin, revenu à Londres à l'âge de vingt-trois ans, il exécute quelques portraits, entre autres celui du capitaine Hamilton, où il déploie, pour la première fois, une vigueur qu'il admirera encore à la fin de ses jours.

Le portrait d'Hamilton fit remarquer Reynolds. L'art était alors dans une extrême décadence, et les artistes, même médiocres, étaient fort peu nombreux. D'illustres patrons protégèrent le jeune peintre, et lord Keppel l'emmena avec lui dans une expédition maritime qu'il commanda en 1749. Reynolds visite l'Espagne, le Portugal, l'Afrique, les îles de Majorque, Minorque, et enfin il quitte l'escadre et passe en Italie ; c'est là surtout que commencent ses labeurs et ses luttes. Le voici en face de Raphaël, et il est forcé de s'avouer qu'il ne le comprend même pas. D'abord Reynolds s'irrite, se désespère ; mais il doit admirer et il admirera. La peinture, se dit-il, est comme tous les arts, elle a besoin d'une initiation préalable ; en voulant fortement, je finirai par comprendre Raphaël. Et là-dessus Reynolds passe de longues heures devant les tableaux rebelles ; il les copie avec acharnement, en parle sans cesse avec un enthousiasme qu'il n'éprouve pas, affectant, comme il l'a dit lui-même, de les admirer, bien qu'il ne le faisait réellement. A force de vouloir, il finit par se donner pour l'artiste romain une passion sincère.

Tous les peintres italiens passent successivement devant cet examen froid, méthodique et raisonné. Reynolds les analyse, les compare, les étudie autant en philosophe qu'en artiste. Il veut savoir le comment et le pourquoi de chaque chose : pourquoi Michel-Ange est plus puissant que Raphaël, et le Corrége plus gracieux ? Il réfléchit et médite sans cesse : c'est un critique plus qu'un peintre. De ce travail singulier, Reynolds retira beaucoup d'idées, beaucoup d'inspirations qu'il ne devait jamais réaliser, mais, en même temps, une masse énorme d'observations et de comparaisons qui firent de lui un critique d'art incomparable. Etrange situation qui mit toujours l'artiste en face d'un idéal qu'il ne put jamais atteindre !

A Venise, Reynolds étudie au point de vue de la couleur, Véronèse et le Titien. Il décompose en quelque sorte leurs tableaux ; plus tard même, il sacrifiera des toiles du Titien et enlèvera la peinture couche par couche pour surprendre les secrets de sa palette. Il n'examine ni le dessin, ni les figures, ni le sujet, ni la composition des maîtres vénitiens, mais simplement leur clair-obscur et leur coloris. Il noircit par moitié des feuilles de papier blanc et compare les teintes différemment graduées aux tableaux qu'il étudie. Il fractionne, il compte, il numérote, et voici sa conclusion : les Vénitiens donnent un quart du tableau à la lumière, un autre quart à l'ombre ; l'autre moitié aux demi-teintes. Rembrandt, au contraire, met huit fois plus d'ombre que de lumière. — Pour le coloris, Reynolds se livre aux mêmes pratiques et obtient les mêmes résultats : les tons chauds et vigoureux, le rouge, le jaune, doivent être appliqués aux masses de lumière ; les tons froids, au contraire, gris, bleu, vert, seront réservés aux demi-teintes ; mais il faut mêler savamment les tons chauds et les tons

froids. C'est par une série d'études semblables que Reynolds arriva à donner à ses peintures un air de parenté si frappant avec les peintures de certains maîtres.

Une chanson anglaise qu'il entend un soir à l'Opéra de Venise, lui ayant donné le mal du pays, Reynolds revient subitement à Londres, où il applique ses nouvelles théories. Il commence par le portrait de son protecteur, l'amiral Keppler. Ce portrait obtient un succès tel, que tous les peintres du temps sont effacés du même coup et qu'on ne s'occupe plus que de Reynolds. Dès ce moment, sa fortune est faite, et son pinceau ne s'arrêtera plus; mais comme depuis Van Dyck jusqu'à Lely et Kneller, le portrait avait été en quelque sorte un genre national en Angleterre, Reynolds est porté, plus qu'il n'aurait voulu peut-être, vers l'étude du portrait. Cependant ce genre convenait admirablement à sa nature froide, à son observation tenace, scrutatrice, et il en tira des effets merveilleux. Il étudiait les personnages avec une attention concentrée, non-seulement au physique, mais au moral, cherchant à rendre autant le caractère que la physionomie, et l'on peut dire que, pour lui, le portrait fut réellement l'évocation de l'âme.

Reynolds aborde aussi la grande peinture, l'histoire et la religion. *Ugolin* est le plus célèbre et le meilleur de ses tableaux. Nous étudierons plus tard ceux qui se trouvent à Malborough-Palace.

Avec sa nature, la forte éducation qu'il s'était donnée, et ses habitudes de méditation, Reynolds devait être aussi propre à manier la plume que le pinceau. Ses premiers succès lui ayant valu l'amitié des esprits les plus cultivés et les plus brillants de son époque, Johnson, Sterne, Goldsmith, Burke, Fox, Sheridan, etc., Reynolds acheva de puiser dans leurs conversations, l'élévation et la force qui auraient pu manquer encore à ses conceptions et à son style. Johnson dirigeait en ce moment un journal célèbre, le *Paresseux*, qui obtenait un grand succès. Il demanda quelques études d'art à son ami Reynolds; l'artiste composa et publia à cette occasion, trois articles qui révélèrent sa puissance comme critique et comme écrivain. Le premier article attaquait les faux principes de la critique contemporaine; le second traitait du style, de l'idéal et de la nature; le troisième s'occupait du beau. Ces articles, dans lesquels brillaient la plus forte érudition et le goût le plus cultivé, joints aux idées les plus grandes et les plus élevées, achevèrent de donner à Reynolds une renommée et une autorité extraordinaires.

L'artiste résolut de faire servir la puissance qu'il avait su acquérir au profit de l'art et de ses grands principes. Depuis longtemps il nourrissait le projet de fonder une école nationale; il obtint alors du souverain l'autorisation de créer une académie des Beaux-Arts. Nous parlerons tout à l'heure longuement de cette fondation, fait important dans la vie de Reynolds et dans l'histoire de l'art en Angleterre; nous donnerons en même temps l'analyse des discours célèbres que l'artiste prononça dans les séances de cette académie.

Tant de travaux de toutes sortes avaient donné à Reynolds la fortune et les honneurs. Le roi le créa chevalier; les plus illustres personnages recherchèrent son amitié. Riche, distingué, d'un extérieur agréable, de manières singulièrement douces et polies, Reynolds voyait affluer chez lui une société d'élite qu'il charmait par son esprit et son grand sens. Toutefois, ses dernières années furent attristées par des infirmités qui le frappèrent successivement, sans lui rien faire perdre de sa force ou de sa sérénité. Il devint sourd et ne put plus converser avec ses amis qu'au moyen d'un cornet acoustique. Il travaillait encore sans relâche, mais l'affaiblissement de sa vue le força de s'arrêter. Enfin, quelque temps après, une hypertrophie du cœur, que les médecins ne connurent point, vint lui causer de grandes souffrances et termina ses jours le 23 janvier 1792. — Reynolds fut inhumé en grande pompe dans la cathédrale de Saint-Paul, où son corps repose à côté des restes de Christophe Wren, l'architecte de ce grand monument.

Burke, le fidèle ami de Reynolds, a tracé de lui un portrait admirable : « Ce morceau, a dit un historien de Reynolds, est l'éloge de Parrhasius prononcé par Périclès; l'éloge du plus grand peintre prononcé par le plus grand orateur de son temps. »

Voici les dernières paroles de Burke : « Reynolds fut un des hommes les plus illustres de son temps, non-seulement grand peintre, mais encore écrivain éminent et philosophe profond. La perte d'aucun contemporain ne causera un chagrin plus général et plus sincère... »

Au premier coup d'œil, les tableaux de Reynolds, exposés à Malborough-Palace, vous attirent et vous charment comme les tableaux des maîtres qu'il a particulièrement étudiés. On croit voir des Rembrandt, des Van Dyck et surtout des Rubens et des Titien. Il faut même une certaine attention pour distinguer quelques points de différence ou quelque trace d'individualité. Par exemple, les personnages de Reynolds sont d'un type plus distingué que les personnages de Rubens. Je ne citerai pour preuve que le tableau

des *Trois Grâces ;* on ne peut pas dire, certainement, que ces Grâces soient grecques, et Reynolds n'a pas su oublier le type britannique ; mais elles sont incontestablement d'un galbe plus élégant et plus fin que les nymphes de Rubens. En outre, ce tableau a un air de parenté assez frappant avec les tableaux français du dix-huitième siècle : le sujet, d'abord, est ingénieux et mignard comme les sujets familiers aux peintres de notre école.— Les Grâces cueillent des fleurs et font des guirlandes dont elles entourent la statue de l'Hymen. — De plus, par leurs poses, par leurs attitudes d'une élégance trop cherchée, ces figures sont sœurs évidemment de toutes les figures langoureuses que les peintres galants du siècle dernier multipliaient sur leurs toiles et leurs panneaux. En revanche, par son aspect général, le tableau de Reynolds rompt complétement avec les habitudes de l'école française, et rappelle surtout, dans son exécution, le faire de Rubens. Le ciel, largement mouvementé, est rayé de nuances éclatantes ; les arbres, vigoureusement brossés, sont réchauffés avec du jaune, du bleu, de l'ocre surtout, et procèdent directement des paysages faciles et brillants de l'artiste d'Anvers. Comme tous les autres tableaux de Reynolds, les *Trois Grâces* frappent par l'éclat et la hardiesse de leur coloris. Moins étrange ordinairement, moins imprévu dans le choix de ses nuances que Rubens, l'artiste anglais est parfois plus doré, plus velouté, plus doux à l'œil, et c'est par ce côté surtout que son coloris se rapproche de celui du Titien.

On peut faire sur tous les tableaux historiques et religieux de Reynolds les mêmes critiques et les mêmes éloges : ils manquent d'idéal dans le type et l'expression des personnages : ils pèchent souvent contre les lois du dessin et de l'anatomie. Mais toujours ils sont très-remarquables par leur coloris et leur effet, dont le seul défaut peut-être est de porter la trace ineffaçable des études singulières qui formèrent et inspirèrent leur auteur.

De même que les *Grâces*, sujet mythologique, ne se rapprochent point de la tradition grecque, de même la *Sainte Famille* de Reynolds ne rappelle en aucune façon les grandes œuvres de l'École romaine. C'est dans ce tableau surtout que l'on sent particulièrement l'impuissance de Reynolds à imiter l'artiste divin qu'il s'était forcé à admirer, et qu'il exaltait sans cesse avec tant de passion : malgré le sujet, nous ne retrouvons ici rien de l'idéal, rien du sentiment et de l'expression qui font la grandeur des tableaux de Florence et de Rome ; et c'est Rubens, encore Rubens, que Reynolds a copié, probablement sans le vouloir.

Ainsi Reynolds, à force de patience et de résolution, a pu élever son esprit aux plus hautes sphères de son art ; et chaque fois qu'il prend le pinceau, il descend et tombe fatalement dans les régions secondaires. C'est en vain qu'il a passé des années en extase devant le génie de Raphaël ; en vain que sa pensée plane sans cesse dans le monde idéal ; en vain qu'il se fatigue à la poursuite du grand style et de la vérité générale : il reste toujours vulgaire et commun, le peintre de son pays et de sa race. Il ne peut donner à aucun de ses tableaux la marque de ses préférences et de son admiration ; au contraire, il imite malgré lui, dirait-on, les Vénitiens et les Flamands, et reproduit, comme en se jouant, leur vigueur et leur relief, leur éclat rayonnant et leur harmonieuse splendeur.

Ce n'est donc pas dans les tableaux d'histoire et de religion qu'il faut chercher le véritable caractère et la force de Reynolds ; ses figures de genre et ses portraits présentent certainement son talent sous un jour plus favorable. L'*Enfant Samuel* et l'*Age d'innocence* sont deux spécimens charmants de ses petits tableaux de genre. — L'*Enfant Samuel*, à genoux, les mains jointes, est une création pleine d'un sentiment gracieux et naïf. Il faut remarquer dans ce tableau l'emploi d'un procédé familier à Reynolds, et dont il a quelquefois abusé. Pour donner plus de valeur à ses figures, il les encadrait souvent dans des fonds sombres : presque toujours, pour les portraits particulièrement et même pour ses grandes compositions, il trouve moyen de placer derrière les personnages des arbres, des paysages, des draperies ou divers accessoires qui lui permettent d'user de tons très-foncés, ce qui donne à ses figures une vigueur énorme.

L'*Age d'innocence* est comme le pendant de l'*Enfant Samuel*, mais il est à mon avis supérieur : il représente une jeune enfant, assise en pleine campagne, au pied d'un arbre, et contemplant avec une joie mêlée d'étonnement le coucher du soleil. Ce tableau a de la grâce et un grand charme. Fidèle à son système des oppositions vigoureuses, l'artiste a revêtu la jeune fille d'une robe blanche, qui se détache sur un fond de paysage très-monté ; on peut apprécier dans ce cadre toutes les qualités de Reynolds et aussi ses défauts : la figure, d'une pâte souple et moelleuse, se meut réellement dans un air transparent. Les défauts s'accusent nettement : le dessin manque de pureté, de fermeté, de précision ; les pieds et les mains sont à peine ébauchés, et l'ignorance anatomique de Reynolds, la timidité et l'inexpérience de son crayon, se révèlent à chaque touche.

On voyait, à Manchester, un autre tableau du

même genre : la *Fille aux fraises*, qui est aussi populaire en Angleterre que l'*Age d'innocence*. Ce tableau, vendu dernièrement pour 50,000 fr., formait, avec le *portrait de Mlle O'Brien*, les deux beaux fleurons de l'exposition de Reynolds.

Mais Reynolds est surtout un portraitiste et c'est dans les portraits qu'apparaît sa supériorité; Reynolds apporta dans la pratique de ce genre la persistante énergie, la patience et la réflexion qui étaient les traits dominants de sa personnalité : il étudiait et scrutait, comme nous l'avons dit, l'homme moral avec autant de pénétration et de soin que l'homme physique, et il trouvait, en outre, dans la pose, le costume, le fond ou les accessoires, un moyen sûr et toujours nouveau pour rendre cette double ressemblance, tout en frappant le spectateur. C'est à ce point de vue surtout que ses portraits sont remarquables, parce qu'ils nous font pénétrer profondément dans l'intimité des personnages représentés, et qu'ils nous révèlent leur caractère, leurs habitudes et leurs passions.

Le *Portrait de lord Ligonier* est, dans ce genre, un morceau de premier ordre; il passe d'ailleurs pour un des bons portraits de Reynolds. — Le lord est calme, sur un cheval qui s'emporte, au milieu d'une bataille; il examine avec attention un point qui lui semble menacé; autour de lui, fantassins et cavaliers s'élancent au combat. — Ce portrait est à la fois un portrait et un tableau de bataille, dans lequel le personnage et les détails qui l'entourent se font valoir mutuellement. Il serait difficile de citer un portrait équestre supérieur à celui-là; justesse de modelé, éclat de coloris, relief et vie, le *Portrait de lord Ligonier* possède toutes ces qualités.

Le *Portrait de lord Heathefield* est encore une belle œuvre. — Heathefield est vêtu d'un habit rouge; il a l'épée au côté; il se tient sur le pont d'un navire : derrière lui, par un de ces coups de brosse fougueux et imprévus familiers à Rubens, au-dessous du fond sombre sur lequel le personnage se détache, Reynolds a ouvert une échappée lumineuse qui montre les lointaines perspectives de l'Océan. On peut dire que cette figure sort de la toile, qu'elle vit et respire; et comme elle est hardiment peinte et généreusement empâtée, franche de coloris, éclatante, harmonieuse dans sa gamme un peu sourde! Du reste, le personnage, ici comme ailleurs, saillit vigoureusement sur un fond presque noir, et il acquiert, par cette opposition, un relief prodigieux.

Le *Portrait en pied d'Hamilton* est de dimension plus considérable ; mais, à mon avis, il est inférieur aux deux premiers : il est moins transparent et moins fin.

J'ai vu encore à Oxford, dans la bibliothèque Bodléienne, un *Portrait d'homme* de Reynolds supérieurement traité, mais d'une façon bien différente. Ce portrait était, par exception, exécuté sans oppositions et sans tons hardis, dans une gamme grise, modérée, pleine de douceur et de tranquillité, qui d'ailleurs ne nuisait en rien à l'expression ou à la vie du personnage.

Tels sont les principaux tableaux de Reynolds exposés dans les galeries publiques. Mais l'artiste a d'autres titres au souvenir de la postérité, et ses discours lui assurent à jamais l'admiration de tous les amis de l'art, de même que les efforts qu'il a faits pour fonder une école en Angleterre lui ont acquis des droits éternels à la reconnaissance de ses compatriotes.

On sait quelles avaient été, avant Reynolds, les destinées de l'art en Angleterre. Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de rappeler en quelques mots ses différentes péripéties.

Inspirée par le catholicisme, l'architecture produisit en Angleterre les mêmes merveilles que sur le continent. Mais après l'expansion gothique, pendant qu'il renaissait si glorieusement en Italie et en Écosse, l'art s'éteignit et disparut subitement en Angleterre. Plus tard, seulement, des étrangers, Holbein, Mabuse, Zucchero, More, Mytens, aidés par les rois Henri VII et Henri VIII, essayèrent de réveiller les instincts artistiques des Anglais; déjà leurs exemples et leurs travaux avaient produit d'importants résultats, lorsque l'invasion d'une doctrine *iconoclaste* et puritaine vint détruire pour longtemps les germes que leur passage avait laissés.

Charles Ier voulut reprendre l'œuvre des peintres étrangers. Jaloux de la gloire des princes artistes d'Europe, possédé d'une passion généreuse pour les arts, ce monarque chevaleresque et brillant fit tout ce qu'il put pour doter son pays de la couronne radieuse qu'il enviait à l'Italie et à la France. Il recueillit des modèles, fonda des établissements, et convia les grands artistes d'Europe à sa royale hospitalité. Rubens et Van Dyck répondirent à son appel, et les peintres anglais qu'ils inspirèrent, les Stonce et les Dobson, auraient certainement, en continuant leurs traditions, fondé une école nationale, si des bouleversements sans exemple n'étaient venus emporter le roi, ses œuvres et ses projets. A partir de ce jour, l'anglicanisme victorieux ne toléra plus que la représentation du visage de l'homme, et le portrait devint plus que jamais, entre les mains des successeurs de Van Dyck, les Lely et les Kneller, le genre national par excellence.

Ainsi, pendant près de trois siècles, les artistes étrangers régnèrent presque seuls en Angleterre.

Ce ne fut qu'au commencement du siècle dernier, que Reynolds et Gainsborough vinrent prendre leur place, en donnant au genre pratiqué dans leur pays une force et une puissance inconnues depuis Van Dyck.

Léonce de Pesquidoux.

(*La fin prochainement.*)

LES

PETITS PEINTRES CONTEMPORAINS.

J'ai rendu justice à l'honorabilité du caractère de Rolz et à ses excellentes qualités. J'ai reconnu que Chauvinard possédait, à un haut degré, ce talent de convention qu'on nomme l'*acquit*, et qu'il y avait en lui l'étoffe d'un artiste de mérite.

Malgré ces équitables concessions, on a crié.

Les uns m'ont reproché d'être sévère, les autres de faire des personnalités.

Il m'est facile de répondre.

On a cru que je montrais les dents, je riais.

Si j'avais été sérieux, j'aurais dit à Chauvinard : L'attention publique est le patrimoine de ceux qui vivent de l'art ; en l'accaparant à l'aide de votre charlatanisme, vous commettez un vol au préjudice de tous.

Ai-je dit rien de semblable? Non, j'ai dit que Chauvinard était l'amant de cœur de la réclame; si c'est là une injure, on est forcé de reconnaître qu'elle a un côté flatteur.

Le second reproche n'est pas plus fondé que le premier.

En esquissant ces deux têtes d'artistes, je croyais faire des *charges ;* il paraît que j'ai fait des portraits. C'est un malheur, sans doute, mais par la photographie qui court, il est facile de s'en consoler; puis, il n'y a pas de ma faute, mes intentions étaient pures.

Cette déclaration n'étant pas forcée, j'espère qu'on m'en saura gré.

J'ajouterai que je me crois dans les conditions voulues pour peindre les *Petits grands hommes*, je ne les connais ni par des bienfaits ni par des méfaits. Ils ne m'ont jamais fait de bien; partant, je n'ai aucun motif de leur faire du mal.

Ceci posé, je ne vois pas d'inconvénient à continuer ma tâche.

III.

ISIDORE FLANOX.

Le talent de maître Flanox fait peu de bruit dans le monde ; malheureusement maître Flanox ne fait pas comme son talent.

Ses toiles n'encombrent ni les expositions, ni les boutiques des marchands de tableaux. En revanche, sa personne se trouve partout. Si vous avez, une fois seulement, mis le bout du pied sur le seuil d'une brasserie ou d'un café de deuxième ordre, vous avez dû voir un homme de trente-cinq ans environ, se pavanant au milieu de l'établissement.

Voici son signalement exact :

Cheveux roux hérissés;

Barbe inculte;

Paletot comme la barbe;

Pantalons comme le paletot ;

Bottes comme les pantalons, le paletot et la barbe.

Signes particuliers :

Ongles reprochables.

Cet homme, c'est maître Isidore Flanox.

Rien de ce qui touche à la vie des grands artistes n'est indifférent. C'est un bonheur pour le public et pour l'historien de les suivre pas à pas depuis leur enfance jusqu'au jour où la renommée s'en empare. On voit la vocation se développer, la sublime intuition de l'art percer à travers la matière.

Maître Flanox, ou plutôt le jeune Isidore, avait quatorze ans à peine lorsque son père jugea à propos de lui faire quitter les bancs de l'école où il n'avait jamais rien fait.

Le brave homme lui exécuta le *speech* que tous les pères prononcent en pareille circonstance.

— Mon fils, j'ai fait pour toi les plus grands sacrifices, je n'ai pas à m'en louer du tout; je voudrais pouvoir continuer, mais mes moyens trahissent mes volontés ; cela, du reste, servirait à peu de chose, puisque tu es paresseux comme une couleuvre. Néanmoins, te voici arrivé à l'âge où un homme entre dans la vie; il est temps de te décider à choisir une profession, un citoyen se doit à la société. Je ne contrarierai pas tes penchants; si tu as une vocation quelconque, parle franchement, je te laisse l'arbitre de ta destinée ; réfléchis bien et réponds.

— Je veux être peintre, répondit résolument l'enfant.

Son père lui allongea un soufflet splendide.

Le lendemain, Isidore était installé chez un avoué près du tribunal civil de première instance de la Seine, en qualité de *saute-ruisseau*. Flanox ne tarda pas à être victime de sa vocation pour la peinture. Le maître-clerc le surprit un jour ornant la figure de la justice qui se trouve sur le papier timbré, d'une magnifique paire de moustaches. Scandalisé d'une telle profanation, il

chassa le pauvre garçon d'une manière peu gracieuse.

De l'étude, Isidore passa dans un magasin de nouveautés. Son nouveau patron, excellent homme, lui montra tout d'abord une vive affection; il avait reconnu dans cet adolescent confié à ses soins, une merveilleuse aptitude pour le dessin. Voulant développer ce talent naissant par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, il confia à Flanox la confection de ces étiquettes trompeuses que les honnêtes marchands placent sur leurs marchandises.

Notre héros fit des prodiges; son nom est encore, après vingt ans, illustre dans la partie. Nul ne sut dissimuler plus adroitement que lui un petit chiffre sous un gros. Ses étiquettes furent des chefs-d'œuvre. Ce fut lui qui introduisit dans l'industrie le mot *depuis* microscopique.

Cette déplorable invention lui valut les compliments les plus flatteurs de ses collègues, l'estime de ses chefs, et une gratification de quinze francs.

Les affaires allaient au mieux, lorsque son invincible vocation vint encore faire des siennes. Son estimable patron le trouva un beau matin en train de dessiner des colombes qui se becquetaient sur des cœurs percés de flèches; présumant que ces oiseaux cyniques étaient destinés à sa fille, il chassa Isidore en le couvrant de choses désagréables.

Lorsque le pauvre martyr rentra chez son père, il fut reçu à bras fermés, naturellement. Ses parents décidèrent, séance tenante, qu'il n'avait plus qu'à s'engager.

Malheureusement pour Flanox et heureusement pour l'armée, le père mourut trois jours après cette décision.

Isidore restait l'unique enfant d'une mère pauvre, mais fort aveugle à l'endroit de monsieur son fils.

Notre héros eut peu de peine à obtenir de sa mère la permission de devenir un grand peintre.

— J'aurais préféré autre chose, dit la pauvre femme; mais enfin, puisque cela te convient, *fais-toi* peintre; aussi bien, il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens.

Isidore ne perdit pas de temps; il se fit présenter par l'un de ses camarades à l'illustre Gaspillou, qui voulut bien consentir à le recevoir en qualité d'élève.

Je me dispense de raconter les étonnements de Flanox lorsqu'il devint un des familiers du logis. Après avoir payé sa bienvenue, ainsi que ça se pratique journellement, il voulut se mettre à l'œuvre.

— Maître, dit-il respectueusement à Gaspillou, voulez-vous bien me dire quels sont les objets nécessaires à mon apprentissage, afin que, sans plus attendre, je puisse me les procurer.

— De quoi? de quoi? demanda le maître; quels objets?

— Mais, je ne sais; des toiles, des couleurs, des crayons, des pinceaux.....

— Ah bon! Eh bien! la première chose à acheter, si toutefois tu veux prendre l'art au sérieux, c'est une vareuse.

Inutile de dire que quelques minutes après Flanox apparaissait aux bourgeois de la barrière Pigale, orné de ce vêtement *voyoucratique*.

Les trois années qu'il passa dans l'atelier de Gaspillou furent, sans aucun doute, les plus fécondes de sa vie. Il apprit à manger des saucisses, à culotter des pipes, à jouer au bézigue, à cirer les bottes du maître et à faire la charge du portier.

S'il n'eût appris que cela, le mal n'eût certes pas été bien grand; mais ce fut là qu'il contracta cette étrange manie, — bien commune, hélas!— de raisonner sur l'art. Je devrais dire déraisonner, déraisonner serait plus juste, mais raisonner est le terme consacré.

C'est Flanox qui, depuis dix ans, a soulevé dans les estaminets toutes les querelles artistiques les plus absurdes. Le premier, il a émis l'opinion que le paysage était plus difficile que la *figure*, et Dieu sait ce que cette stupidité a amené de raisonnements oiseux, assommants et inutiles.

Pour comble de malheur, ayant peu de suite dans les idées, il combat le lendemain la théorie qu'il a inventée, approuvée la veille, si bien qu'il est impossible de se trouver près de lui sans être harcelé par des disputes assourdissantes et sans fin.

A ce désagrément il faut ajouter l'ennui d'entendre ce pauvre hère critiquant tout et tous; selon lui rien n'est beau, rien n'est bien. Ne lui demandez pas les talents qu'il aime, les gloires qu'il honore, il vous répondra :

— Il n'y a plus de gloire, il n'y a plus de talent. Où trouverez-vous un peintre aujourd'hui?

Est-ce Couture? Ses bonshommes ont l'air d'être en bois.

Est-ce Courbet? Il se gâte, il ne fait plus vrai.

Est-ce Meissonnier? Il fait de la miniature.

Est-ce Rousseau? Sortez-le de sa mare.

Est-ce Troyon? Sortez-le de sa vache, etc., etc.

L'art se meurt, l'art est mort!!!

Je voulais vous montrer Flanox d'une manière plus complète; mais au moment de pénétrer dans cette existence gorgée de bière et de tabac, j'éprouve une répugnance indicible. J'avais trop compté sur mon courage; j'aurais pu attendre ,

on a des jours de bravoure; mais à quoi bon? Vous connaissez l'homme mieux que moi, peut-être : si vous l'ignorez, c'est que le destin vous a favorisé; ne cherchez pas à le connaître.

Vous me demanderez peut-être pourquoi j'ai placé maître Flanox au rang des *petits peintres contemporains*, puisqu'il n'a rien produit.

A cette judicieuse question je répondrai que Flanox a un titre à l'illustration, Flanox a produit une œuvre, œuvre mystérieuse à la vérité, œuvre inconnue, qu'un événement bizarre, inouï, a anéantie à tout jamais. Mais cette œuvre remarquable, perdue sans espoir pour vous, pour moi et pour bien d'autres, a été vue et admirée par de vrais connaisseurs, par des hommes dont on ne saurait contester le mérite et le droit de juger un beau tableau, par MM. Gaspillou et Becquefigue.

Voici ce que l'un de ces illustres artistes m'a raconté à propos de cette merveille :

— Un jour, me dit le célèbre peintre, notre ami Flanox nous quitta, manifestant le désir de faire des études sur nature; il se dirigea vers les buttes Montmartre. Il faut vous dire que pour nous, qui ne sommes pas de ceux qui s'amusent à peindre le paysage traditionnel, tous les endroits sont bons, nous ne choisissons jamais: la nature est belle partout.

— Pardon, demandai-je, qu'appelez-vous, je vous prie, le paysage traditionnel?

— Cela dépend. Autrefois, en 1825, c'était un moulin, un pont et un torrent. En 1828, la campagne de Rome, des ruines et un ciel orange. En 1830, il y eut une révolution, on peignit tellement gris qu'on ne voyait plus rien. Depuis quelque temps on s'est épris *des vues pour tout de bon*, on va à Barbizon, à Marlotte, sur les côtes de Normandie, et on peint tout ce que l'œil embrasse. On approche du vrai mais on n'y est pas encore: nous seuls le touchons, nous procédons par l'unité simple.

— Mon Dieu, qu'est cela?

— Une petite partie d'un grand tout, je m'explique. Au lieu de peindre mille choses, nous n'en faisons qu'une : une maison, un arbre, une pierre, un coin de mur, la moindre chose. C'est peu, mais parfait. Pour en revenir à Flanox, il nous quitta; son air inspiré nous fit comprendre qu'il allait produire une grande chose. Nous le suivîmes. Ah! monsieur, nous ne nous étions pas trompés. Le sujet choisi par lui, — un *Peu d'herbe derrière un mur*, — était d'une simplicité extrême, mais pleine de poésie. Quelques touffes éparses, poussant vertes et tristes, semblaient demander au ciel la part de soleil dont elles étaient privées. La blancheur du mur faisait merveilleusement ressortir les tons verés et nacrés; un petit lézard gris courant sur le mur animait cette solitude. Le lézard vivait, l'herbe poussait! Lorsque nous regardâmes il nous sembla entendre chanter un grillon caché dans cette herbe; c'était admirable de vérité.

Hélas! il faut croire qu'il n'est pas permis à l'homme de surprendre les secrets de Dieu.

Ce fut cette vérité même qui perdit cette œuvre magistrale. La chaleur était étouffante, nous engageâmes Flanox à se rafraîchir dans un établissement voisin, le travail l'avait anéanti. A notre retour, nous fûmes frappés de stupeur; bien que le temps de notre absence eût été fort court, il avait suffi pour causer un affreux malheur. Une chèvre qui broutait près de là avait brisé sa corde et, trompée par cette herbe que Flanox avait rendue avec tant de vérité, elle avait léché la toile de notre ami.

Jules Noriac.

BULLETIN DES VENTES ARTISTIQUES.

COLLECTION HUMANN. — DESSINS DE M. LAZERGES. — BUSTES ET TERRES CUITES DE M. HUGUENIN. — TABLEAUX DE M. THIBAUDEAU. — VENTES PROCHAINES.

La précieuse collection formée par feu M. Humann, fils de l'ancien ministre des finances, a été l'événement important du mois de février. Elle n'a cessé, pendant huit jours, d'attirer à l'hôtel Drouot un grand concours de collectionneurs français et étrangers; l'ardeur qu'ils ont mise à donner des enchères qualifiées parfois de fabuleuses, par des spéculateurs dépités, prouve une fois de plus cette grande vérité devenue banale : à savoir que les belles choses ne se paient nulle part aussi cher qu'à Paris, de même qu'aussi les objets de qualité médiocre s'y vendent meilleur marché qu'ailleurs. — Puisse notre voix être entendue et cet avis profiter à qui de droit! mais c'est, nous le savons par expérience, prêcher dans le désert.

Nous nous proposons de signaler les prix des pièces les plus remarquables de cette collection d'objets d'art et haute curiosité, en suivant l'ordre du volumineux catalogue rédigé par M. Mannheim, l'expert.

SCULPTURES EN BOIS ET EN IVOIRE. — BRONZES D'ART FLORENTIN ET AUTRES, TERRES CUITES.

Ivoires. — Magnifique polyptique du quatorzième siècle, représentant au centre la Sainte-Vierge et l'enfant Jésus, sur les volets l'Annon-

ciation, la Crèche et l'Adoration des Rois, d'une hauteur totale de 39 centimètres; adjugé à un marchand anglais, 6,200 fr. — Très-beau groupe du quatorzième siècle, représentant la Vierge et l'enfant Jésus, 1,550 fr. — Un coffret de mariage de même époque, dont les couvercles et les côtés sont à compartiments, 2,250 fr. — Tryptique, même époque, avec sujets tirés de l'Écriture sainte, 705 fr. — Deux dyptiques, même époque, sujets religieux, avec sculpture ronde-bosse, vendus, le premier 510, le second 655 fr. — Délicieuse poire à poudre, époque Louis XIII, à forme ronde, avec sculptures représentant la chasse au lion et la chasse au cerf, 1,090 fr.

Bois sculptés. — Deux magnifiques bas-reliefs, forme carrée, représentant l'un Charles-Quint, l'autre Jean, comte de Montfort, en riche costume, avec la date de 1523 et le monogramme d'Aldegrave, 3,950 fr. — Un ostensoir, modèle tourelle, style ogival, 321 fr. — Figurine grotesque, représentant un cornard, dont la tête et les mains sont en ivoire, les ornements et attributs en argent, 365 fr.

Bronzes d'art. — Groupe en bronze florentin, triton assis sur trois dauphins formant trépied, 1,385. — Buste en bronze, Vénus de Médicis, grandeur nature, 580 fr.

Terres cuites. — Jolie statuette, femme satyre portant un épagneul, style de Clodion, 311 fr. — Statuette, bacchante debout, présentant des raisins à un enfant, 540 fr.

Objets divers. — Très-belle horloge du seizième siècle, à forme carrée et à dôme en cuivre doré et gravé, provenant de Gaston d'Orléans, 1,150 fr.

ÉMAUX DE LIMOGES, FAÏENCES ITALIENNES DE BERNARD PALISSY ET AUTRES, VITRAUX, VERRES DE VENISE, GRÈS DE FLANDRES.

Émaux de Limoges. — Hanap, peinture en grisaille, à double frise, représentant l'une le triomphe de Bacchus, l'autre Actéon, portant le monogramme de Pierre Rexmond, haut. 17 cent. et demi; vendu 5,150 fr. — Très-joli coffret à bijoux, en bronze doré à pilastres et supporté par des cariatides de femmes, avec 12 sujets tirés de l'Écriture, travail très-fin rehaussé d'or, 5,500 fr. — Triptyque, émail colorié du quinzième siècle, avec sujets religieux, 3,130 fr. — Magnifique coupe à piédouche et couvercle, par Jehan Courtois, figures coloriées, l'intérieur représente la Création, 2,500 fr. — Grand plat rond à ombilic, grisaille tintée par Pierre Rexmond, sujet tiré de l'Écriture, 5,000 fr. — Deux très-belles assiettes, datées 1560, grisailles teintées, sujets : Ève offrant la pomme et Adam et Ève chassés du Paradis, 2,050 fr.

Faïences italiennes. — Gros vase à potiche sur fond jaune avec portraits, 370 fr. — Petit vase à grosse panse, modèle theïère, émaillé sur fond blanc, 900 fr. — Magnifique assiette peinte en couleurs métalliques irisées, représentant une réunion de philosophes, et au revers la date de 1533 et la signature de Fra Xanto de Rovigo à Urbino, 1,420 fr. — Grand plat rond et creux, représentant au centre Persée délivrant Andromède, 510 fr.

FAÏENCES DE BERNARD PALISSY.

Deux petits chiens assis émaillés bruns, par B. Palissy, haut. 20 cent., 600 fr. — Coupe ronde, terre vernie en vert du Beauvoisy, style des faïences de Nuremberg, avec écusson au blason de France, 251 fr.

Vitraux. — Très-beau vitrail suisse, sujet : la Justice, avec blason, 230 fr. — Autre, idem : chevalier suisse et sa dame, 237 fr.

Verres de Venise. — Aiguière à filigranes blancs, goulot à trèfle, animaux en relief, haut. 25 cent., 681 fr. — Gobelet dont le piédouche est formé d'ailerons et de serpents, 265 fr. — Deux jolies petites burettes à filigrane quadrillé blanc, 225 francs.

Grès de Flandres. — Grande et belle cruche trouvée au château de Ribeauvillé, à deux belles anses, à salamandres et lézards sur le col, avec mascarons et blasons, datée 1573; vendue 472 fr.

BIJOUX, TABATIÈRES, ETC.

Deux tasses et leurs soucoupes émaillées et montées en argent, travail de Dresde, avec sujets et fleurs, 1,500 fr. — Boîte à baril ovale, à deux tabacs, en écaille blonde piquée et posée d'or à feuilles de vigne, 905 fr. — Bonbonnière de forme sphérique en écaille de Chine piquée et posée d'or, 565 fr. — Tabatière de forme carrée en émail de Saxe, à sujets mythologiques, 600 fr — Un bouc formant vase à boire, en argent repoussé et doré, travail du seizième siècle, haut. 35 cent., 1,525 fr. — Une autruche, tenant un fer à cheval dans son bec, en argent repoussé et doré, haut. 43 cent., 1,910 fr. — Gobelet en émail repoussé imitant l'ananas, 875 fr.

MINIATURES, ANCIENNES PORCELAINES DE SÈVRES, SAXE, ETC. GROUPES ET FIGURINES EN SAXE, BISCUIT.

Porcelaines de Sèvres. — Très-joli vase porcelaine de Sèvres tendre, fond blanc, festons de couronnes et guirlandes, 760 fr. — Ecuelle, avec plateau ovale et son couvercle, fond bleu turquoise, pâte tendre, 1,205 fr.

Porcelaines de Saxe. — Très-belle jardinière,

forme ovale, avec riche monture rocaille, 740 fr. — Grand et beau vase, orné de figurines et mascarons, 650 fr. — Très-belle bouilloire et son réchaud, sur fond blanc garni de festons et de guirlandes, 470 fr. — Très-beau cabaret en ancien Saxe, bords à écailles rouges, sujets champêtres, 13 pièces, 600 fr.

Groupes et figurines Saxe.—Joli groupe, le Concert, style Watteau, 4 figurines, socle rocaille, 395 fr. — Amour sur un trône, 340 fr. — Ménagère et ses ustensiles, 430 fr.

Miniatures. — Femme assise tenant un éventail, époque Louis XVI, riche costume, 900 fr. — Marie-Antoinette, 240 fr.—Un maréchal de France, par Weler, 370 fr.

LAQUES DE CHINE ET DU JAPON, CHINOISERIES, PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON.

Laques de Chine et du Japon.— Deux grands et beaux meubles, étagères à support, laque du Japon, fond noir à paysages et lozanges dorés, 2,070 fr. — Très-joli cabinet en laque, paysage doré, en relief, sur fond or, l'intérieur divisé à tiroirs, 805 fr. — Deux boîtes figurant des papillons, 630 fr.

Chinoiseries. — Cassolette, forme basse arrondie, en émail de Chine cloisonné, fond bleu turquoise, 735 fr. — Joli petit vase, même fond et fleurs variées, 249 fr.

Porcelaines de Chine et du Japon.—Deux beaux vases en porcelaine, laqués et burgautés à arbustes, montés en lampes, style Louis XVI, 1,350 fr. — Deux autres beaux vases en porcelaine du Japon, modèle mandarin à paysages, ornés de figures, 1,020. — Deux belles coupes en céladon craquelé, riche, monture Louis XVI, à trépied, bronze doré, 1,584 fr.

BRONZES MEUBLANTS.

Jolie pendule, modèle borne, à cornes d'abondance, en bronze ciselé et doré au mat, 995 fr. —Deux très-jolis candélabres, composés de deux épagneuls en bronze au vert antique, portant sur leurs têtes des pavillons chinois à trois lumières, 1,550 fr.

Deux feux à vases et galeries, en bronze ciselé et doré, style Louis XVI, 705 fr.

MEUBLES.

Très-joli cabinet. Travail italien en ébène, avec filets d'ivoire, avec arabesque, enrichi de pierres précieuses, 3,900 fr.—Autre joli meuble cabinet, forme carrée, travail indien, 1,260 fr.—Coffre de mariage, travail vénitien, forme carrée, 1165 fr. —Table en ancien boule, marquetée dessus, 761 fr. — Très-belle table à ouvrage, en bois de citron, pieds cannelés, garnie de bronzes très-fins et galerie à jour, 1,100 fr.

ARMES DU MOYEN AGE.

Hausse-col, travail italien, à médaillon, guerriers et trophées, 625 fr. — Grande et belle épée de chevalier, lame à deux tranchants, 850 fr. — Autre épée à deux mains, dont le pommeau, les croisillons et toute la garde sont richement ciselés en relief, à têtes de chérubins et ornements damasquinés argent, pièce très-rare, 1,820 fr. — Belle épée italienne d'estoc, à poignée en acier, médaillons et ornements damasquinés or, 800 fr. — Rapière espagnole, à corbeille, à ornements, rinceaux repercés à jour, 830 fr. — Grande et très-belle carabine à rouet, dont le canon tient huit figures debout, le bois entièrement recouvert d'incrustations en ivoire, 1,050 fr. — Grand et très-beau pistolet italien, à rouet, dont le canon et la batterie sont richement ciselés en relief, à figure de chevalier, blason et inscription. Le bois entièrement recouvert d'enroulements, animaux chimériques et ornements en ivoire, sculpté en bas-relief (vente Irrisson), 2,600 fr.

ARMES ORIENTALES.

Sabre à lame recourbée et flamboyante, en beau damas noir, enrichi de cartouches et inscriptions, fourreau en cuir gaufré, 3,120 fr. — Hache indienne, lame damas, supportée par une tête d'éléphant ciselée, 1,000 fr.—Hache d'armes à fleurs, en reliefs et ornements dorés, 1,025 fr. — Très-beau et très-riche poignard indien, dont la poignée, ainsi que les croisillons à têtes d'animaux chimériques et ornements de la plus grande finesse en argent ciselé, lame damas, fourreau en jade vert à beaux ornements incrustés d'or et grenats cabochons, 4,900 fr.— Joli poignard birman, dont la poignée à ornements est en vermeil repoussé et le fourreau en argent, 1,100 fr.

Les tableaux ne présentaient pas relativement une aussi grande importance. Deux scènes inspirées de Watteau, dues au pinceau de Diétrick, ont atteint 1,705 fr. — Un grand portrait de femme, 1,300 fr.—Un autre portrait de femme attribué à Van-Dyck, 755 fr. — Un Sneyders, d'une agréable composition, 800 fr. — Et une composition de Wille, la *Fille repentante*, dans le goût d'Aubry, peinture sèche, 880 fr.

Tel est le bilan sommaire de cette collection, qui a dû rappeler à M. Pouchet les beaux jours de la vente Hope.

La vente des dessins de M. Lazerges a obtenu des justes appréciateurs de son beau talent le succès que cet artiste en attendait. L'*Union des arts*, à laquelle elle était confiée, a fait vendre le

lendemain un beau buste en marbre de M. Huguenin, *Mater dolorosa*, acquis par un amateur distingué, M. le marquis du Blaizel. Des terres cuites, pleine d'esprit et de fougue, du même statuaire, ont trouvé aussi de chaleureux amateurs qui sont venus confirmer la haute opinion du mérite de M. Huguenin. Puis est venue la vente de la fin des tableaux de M. Thibaudeau ; parmi les bonnes toiles qui s'y trouvaient, nous pouvons citer un charmant portrait de la *Camargo*, par Greuze, vendu 2,500 fr.

Ces ventes sont à peine terminées, qu'il s'en annonce d'autres, parmi lesquelles la collection de gravures de feu M. d'Henneville, etc., une collection de dessins et de gravures en couleur de l'école française; on va même jusqu'à parler d'un tableau de Raphaël, qui serait mis en vente dans les premiers jours de mars. En est-ce bien un ? La question est peut-être indiscrète. Aussi nous vous ajournons pour y répondre au prochain numéro.

Hyacinthe Audiffred.

EXCURSION ARTISTIQUE
SUR
LES COTES NORMANDES.

VII.

TROUVILLE. — CH. MOZIN. — ISABEY. — ALEXANDRE DUMAS. — PITRE-CHEVALIER.

Trouville est le Boulevart Italien des plages normandes; le flâneur du macadam s'endormant sur un divan du café Richelieu, en digérant son succulent déjeuner, serait transporté par le tapis des Mille et une Nuits au milieu du Casino de Trouville, qu'il croirait, à son réveil, n'avoir pas quitté Paris, — la capitale , comme disent les bons bourgeois.

Il y a trente ans, Trouville n'existait pas, c'est-à-dire qu'il n'était pas connu : à peine si un infime petit point le désignait sur les cartes du département du Calvados, et encore il fallait que ce fussent des cartes bien détaillées. Une vingtaine de cabanes couvertes en chaume, ombragées de quelques maigres pommiers, couraient les unes après les autres sur la dune en amphithéâtre.

Ces masures, groupées à peu de distance de l'embouchure de la Touque, abritaient les familles d'une petite colonie de pêcheurs dont les modestes barques se balançaient mollement dans un semblant de port ; le tout abrité par un mince clocher pointu revêtu de son armature d'ardoises bleues. C'était l'asile de la simplicité et de l'innocence; le monde et ses prétendus enivrements n'avaient jamais soufflé de ce côté le vent des décevantes ambitions et des désirs inassouvis : à part le soleil on y pouvait réaliser ce doux repos envié par Mélibée, et le poëte était toujours certain de trouver sur ces plages, au sable fin et doux comme velours, le calme et la sérénité dont son âme a la soif inextinguible.

Trouville est l'une de ces cités qui abondent dans les départements formés de l'ancienne Normandie, et dont la terminaison vient du latin *villa*. La version la plus accréditée donne pour origine à cette appellation les partages nombreux de terres que Rollon fit entre ses compagnons. Les noms de ces guerriers se sont donc dès lors attachés à leur propriété rurale : ainsi, Alliquerville (ville d'Alquier), Rouville (ville de Rol), Villerville (ville de Viller), Trouville (ville de Turold), *Turoldi villa* disent les chartes.

Il est vrai que des savants, autorité respectable, vont plus loin dans l'interprétation et font dériver ce nom des Romains, *Turris villa*, village fortifié ou défendu par une tour, laquelle n'était peut-être qu'une simple vigie destinée à être aperçue en mer des nautonniers.

Nous doutons fort que les architectes qui ont creusé les fondations du Trouville actuel aient retrouvé les restes de cette tour, et nous aimons mieux nous en rapporter à la première étymologie et supposer que le manoir du farouche Turold, — car ce Danois devait être farouche, — était situé sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la chapelle Saint-Jean et l'ancien fief de Jacques d'Estimauville, seigneur de Monceaux.

On a dit qu'Alexandre Dumas avait été le Christophe Colomb de cette oasis de la Basse-Normandie; c'est là une légère erreur que notre devoir d'historien doit détruire, au risque de retirer un grain de sable au piédestal du colosse de notre littérature contemporaine pour lequel on sait notre admiration. Trouville a été *découvert* par M. Charles Mozin, un de nos plus habiles peintres de marine, élève de Leprince, et dont la première récompense officielle remonte à 1831.

L'été, Paris ne peut conserver ses artistes; il faut que la joyeuse bande s'envole vers les pays baignés de lumière et de soleil, vers les pâturages verdoyants, vers les forêts ombreuses : chacun tire de son côté, selon ses préférences, et le hasard dirige tout. Dans la vie de l'artiste n'est-ce pas lui qui tient la première place, qui joue le rôle principal? Hasard, merci, c'est toi qui fait naître les grandes choses!

M. Mozin, il était jeune alors, c'était en 1825, cherchait des points de vue et de la solitude;

quittant Honfleur et ses vases, il arriva, presque sans s'en apercevoir, entre les modestes cabanes d'un petit village situé au bord de la mer : il fut énivré, enchanté, séduit. Il y planta sa tente, c'est-à-dire ce fantastique parapluie qui fait si étrange figure dans la campagne et qui excite chez le paysan de si naïfs étonnements. Il y eut là pour l'artiste une petite mine à exploiter, — tous ces sites étaient vierges de tout regard, car les paysans et les pêcheurs ont bien autre chose à faire qu'à contempler le pays qu'ils cultivent; de sorte que M. Mozin coucha sur la toile toutes les faces de Trouville avec un tel amour de la tranquillité dont il y jouissait que, rien qu'en voyant ses paysages toujours terminés par la belle et large mer, on soupirait d'envie.

Il eut, malheureusement pour lui, l'idée maladroite d'envoyer ces toiles au Salon et d'indiquer orgueilleusement sur le livret : la *Plage de Trouville*, ou *Vue de Trouville*, ou les *Bords de la Touque*, enfin il signalait l'oasis avec toutes les tendresses de sa paternité; — c'est ce qui perdit tout.

Il y a toujours de grands esprits à l'affût des beautés de la nature, — Isabey jugea le pays sur ces échantillons aimables, il prit la diligence et courut à Trouville; — c'est dire que les toiles se succédèrent et que ce nom si respectable dans l'histoire de l'art servit encore à tirer de son obscurité le pauvre village. Après les peintres, vinrent les voyageurs, les touristes, et à leur tête Alexandre Dumas.

Tout ce que touche cet étonnant conteur devient or : il écrivit cent lignes sur Trouville, cent perles qu'il égréna sur cette plage; il vanta ce sable sur lequel un bain vaut dix années de santé, et la fortune de Trouville était faite.

— J'achète toute la plage! dit un ancien notaire, depuis la Touque jusqu'à la Falaise, et je bâtis ici un autre Dieppe!

Les pêcheurs de crevettes et de rougets le prirent pour un fou, et chacun fut trop heureux de céder sa masure pour un prix relativement exorbitant : cela formait à peu près un total de 10,000 fr. avec les frais. Mais les notaires proposent et le hasard dispose, — un incident sans valeur l'éloigna pour quelques jours de Trouville, et le projet s'envola.

Aujourd'hui la dune vaut 5 ou 6 millions : le notaire en est mort de chagrin.

Alexandre Dumas a porté bonheur à la colonie naissante des baigneurs : les artistes y affluèrent bien vite, les gens de lettres, eux aussi, accoururent et les gens du monde suivirent. C'est ainsi que commence toute belle affaire de cette nature : d'abord les hommes riches d'imagination, puis ceux qui sont riches d'argent.

Lesquels sont préférables? Des goûts et des couleurs...

Tout le monde voulut avoir son lopin de terre à Trouville, — cela devint un véritable engouement, et les maisons, les chalets, les villas entourées de verger, un Casino superbe et confortable, tout cela s'éleva comme par enchantement; puis la spéculation vint et les hôtels se multiplièrent; on vit ensuite de bons bourgeois, d'abord simples baigneurs, se transformer successivement en loueurs. Ils commençaient par louer une chambre restée vide dans leur installation, et après la chambre venait l'appartement; de là à la maison tout entière il n'y a qu'un pas. Puis une nouvelle maison se construisait avec même destination, et c'est ainsi que Trouville présente l'image d'une ville importante pouvant loger jusqu'à 20,000 personnes, tandis qu'en réalité, c'est-à-dire pendant l'hiver, elle n'abrite que 3 à 4 mille âmes au plus.

La fièvre de spéculation est la plus contagieuse de toutes : elle a étendu son bras charnu jusqu'aux artistes eux-mêmes. Tel qui s'était choisi la plus heureuse situation près de l'embouchure de la Touque, et s'était bâti avec toute la coquetterie du style et de la science archéologique un adorable nid entre les murs duquel naissaient ces tableaux incessants que lui offrait la mer, est devenu aujourd'hui un vulgaire logeur. *Proh!*

Il est vrai qu'en comptant les billets de banque, on a toujours la faculté de regretter le temps passé, et surtout le modeste village sur lequel se sont entées toutes ces constructions.

Une fois le Trouville tel qu'il est aujourd'hui accepté, il faut rendre justice au dévouement des hommes éminents qui ont aidé à son développement, soit officiellement, soit moralement : M. Vallée, l'ancien propriétaire du château d'Aguesseau, — M. le comte d'Hautpoul, — M. de Gisors, l'architecte du palais du Luxembourg, — M. Brenney, — le docteur Oliffe, — le baron Clary et M. Cordier surtout.

La mode s'étant déclarée pour Trouville, au même degré que pour Dieppe et pour Boulogne, la fashion connaît aussi bien aujourd'hui le chemin de son casino que celui de ces villes rivales; nous devons dire, cependant, que la cité de bains nouvellement bâtie sur les rives de la Touque l'emporte de beaucoup sur les bains de la haute Normandie, grâce à sa plage unie comme un satin, et sur laquelle le pied ne trébuche jamais contre un de ces odieux galets dont Dieppe, particulièrement, semble être le rendez-vous, le dépôt universel.

De plus, et nous aurons occasion de nous étendre sur ce bienfaisant avantage, la végétation de cette contrée, — c'est-à-dire l'arrondissement tout entier de Pont-l'Évêque, — jouit d'une vigueur sans pareille; les prés et les arbres y atteignent ce vert si riche, qui fait bien un peu le désespoir du paysagiste, mais dont l'agriculteur est justement fier; la rosée salée de l'Océan envahit tous les matins les prairies de la Haute-Normandie, portée par les vents terribles de l'ouest, et brûle un peu trop hâtivement les prairies; tandis que dans la vallée d'Auge, elle n'arrive que tamisée, en quelque sorte, et assez rarement pour n'être que vivifiante et jamais nuisible.

Il faut cependant tout dire, et si, jusqu'à ces dernières années, Trouville était plus *petit comité*, moins couru, moins fanatique surtout de ces lois de la mode qui obligent toute femme fréquentant Dieppe et Boulogne à l'exhibition de quatre ou cinq toilettes par jour,—il commence à sacrifier au Minotaure terrible qui dévore les fortunes les mieux assises. Trouville a une étiquette : trois toilettes sont déjà indispensables, et la robe montante n'a plus que des succès négatifs aux bals de son casino.

Maintenant, dirons-nous que la simplicité qui régna longtemps dans ce casino a puissamment contribué à asseoir la vogue de cet établissement : c'est une vérité, et elle conclut, encore une fois, à constater que les riches d'imagination ébauchent toute chose. Aujourd'hui, ce qui perpétuera cette vogue, c'est peut-être, précisément, l'étalage des toilettes et le luxe que déploient à l'envi les charmantes Parisiennes qui choisissent Trouville pour but de leurs pérégrinations de l'été, et de leurs luttes au steeple-chase de l'élégance.

Mais c'est affirmer d'avance que les vrais artistes, c'est-à-dire ceux qui se contentent de peu et n'estiment les gens que par leur rayonnement moral, fuiront ces plages où l'on ne peut pas vivre à moins d'un louis par jour,—et encore!

Ah! si nous parlons des bains de mer, c'est complet, à l'exception des cabines, toutefois, qui laissent beaucoup à désirer sous bien des rapports. Sir James Maxwell puisa sa quantité d'eau ordinaire pour ses expériences, et déclara que le flot était d'une exquise pureté, surtout en appuyant sur la falaise et en s'éloignant par conséquent de l'embouchure de la Touque, qui donne toujours, et nécessairement, une certaine quantité de vase.

Un simple cordeau, qui s'avance dans la mer, retenu au coin par un pieu solide, établit la ligne de démarcation des deux sexes de baigneurs : c'est on ne peut plus île de Taïti ; — mais la morale la plus sévère ne trouve rien à blâmer dans cette corde, en apparence si illusoire.

C'est une barrière infranchissable, et si jamais quelqu'audacieux Actéon osait en mépriser la faiblesse, les Dianes du flot salé auraient bien vite obtenu des tritons chargés du soin de les protéger contre les caprices d'Amphitrite, la punition du coupable. Qui sait même si, entourant le féal dans une ronde vengeresse, elles ne le feront pas absolument disparaître de la scène du monde.

Mais d'ailleurs, Actéon n'aurait que de minces satisfactions de ce côté, car tout prétexte est ôté, de par la loi terrible du règlement, aux écarts de l'imagination. Les dames ont des costumes qui leur montent jusqu'aux oreilles, et les hommes des caleçons descendant jusqu'à la cheville. Il n'y a pas de belles épaules possibles, et les mollets de caoutchouc sont très-bien portés. C'est comme cela; la décence le veut : arrière les dissidents! Ce n'est certes pas la peine, dira-t-on, de s'affubler de costumes de bains pour être plus vêtu qu'aux bals des faubourgs Saint-Germain ou Saint-Honoré.

Galletti était tout morose, en voyant ces naïades essayer de coqueter encore sous ces lugubres vêtements de laine, assez gracieux quand ils sont secs et vus de près, mais plus que laids quand l'eau de mer a rétréci l'étoffe et détruit tous les plis.

— Faites donc un tableau avec de telles baigneuses, s'écriait-il avec une indignation bien partagée, des fourreaux de parapluie mouillés qui marchent, surmontés d'une pomme de toile cirée!

— Mais comment voulez-vous les habiller, alors?

— Ah! c'est bien simple.

Et l'artiste, en quatre coups de crayon, esquissa sur son album une baigneuse revêtue du plus adorable costume qui se puisse imaginer. C'était excessivement coquet et du plus ravissant effet, — et les lois de dame décence étaient respectées avec une scrupuleuse complaisance.

Ah! si les femmes se faisaient indiquer leurs costumes, toutes leurs modes, par les peintres, et non par ces abominables couturières qui ne voient dans les modes inventées par elles que prétexte à lucre et ne se préoccupent jamais de la question d'art!... Mais ceci rentre dans les mystères de l'économie domestique; il vaut mieux s'abstenir, sous peine de se faire arracher les yeux par ces adorables brebis de Panurge, toujours trop heureuses de se faire exploiter.

En ce moment, nous étions sur le quai de Trouville.

— Messieurs, dit Galoppe-d'Onquaire, interrompant toutes les réflexions qui précèdent et échangées entre nous avec tant de variantes que nous n'avons pu les assigner à aucun, — Messieurs, voyez-vous la délicieuse habitation!

— Serions-nous en Hollande? fit sir James.

— En effet, Messieurs, sir James est connaisseur. Cette maison, ou plutôt cet hôtel, rappelle à s'y méprendre, les habitations qu'on trouve encore çà et là, bien diminuées, hélas! dans les rues des villes anséatiques. Cet hôtel appartient à M. de Gisors, l'habile architecte du Luxembourg, et c'est lui qui l'a construit.

— Tiens, fit Damoraux quelques pas plus loin et avec le plus profond étonnement; mais il y avait là un grand pavillon élevé de trois étages! — et il désignait l'angle où est situé l'hôtel de Paris.

— Eh! ce pavillon a été enlevé par une tempête. Pitre-Chevalier nous a raconté dans le *Musée des familles* cette histoire émouvante : vous ne l'avez donc pas lue?

— Je ne lis que le *Moniteur*, répondit Damoraux avec une intention d'Henry Monnier.

— Eh bien! le *Moniteur* a enregistré la chose, ce devait être dans le mois d'octobre 1856, si je me rappelle bien. C'était donc pendant la grande marée d'équinoxe, l'équinoxe est la terreur des riverains,— la mer montait! la mer montait toujours! comme disait Frédérick-Lemaître dans le *Docteur noir*, et les rues de la ville étaient littéralement submergées; les caves s'emplissaient, et, bien qu'on eût la perspective d'y faire des pêches abondantes après le départ des eaux, sans compter une mince couche de sel, la frayeur était générale.

Pendant ce temps, les maisons du quai étaient les plus exposées, car la vague venait battre avec furie contre les frêles remparts de briques et de moellons qu'elles lui opposaient. Le pavillon de l'hôtel de Paris était tout particulièrement menacé, la vague minait sa base et en quelques minutes tout s'écroulait. Les pierres, les meubles, les cheminées de marbre, tout fut brisé en un instant par cette force à laquelle rien ne résiste, transformé en galets et en allumettes.

Pitre-Chevalier, au milieu de la tourmente, s'était aventuré dans ce pavillon dont il avait jugé prudent de déménager dès les premières raffales, afin d'y chercher un bijou appartenant à sa fille et oublié dans la précipitation du sauve-qui-peut! Il n'avait pas plutôt mis le pied sur la terre, qu'un fracas horrible retentissait derrière lui : quand il se retourna, il n'y avait plus de maison. O les enfants!...

C'est cette circonstance, et surtout le prix énorme des terrains, qui ont décidé Pitre-Chevalier à chercher ailleurs l'emplacement où devait s'élever plus tard la villa qu'il méditait.

En effet, on a beau être à mille pas de l'*Hôtel de Paris*, il est dur de payer cent mille francs trois mille mètres de terrain : c'est plus cher qu'à l'avenue de l'Impératrice.

La journée s'avançait, et cependant nous ne voulions pas perdre de temps; en conséquence, et remettant au lendemain notre visite au chalet Cordier, la merveille de Trouville, nous nous plongeâmes à qui mieux mieux dans l'onde amère, en attendant le dîner et le Casino, où se préparait un concert.

Sir James nageait avec toute la méthodique circonspection d'un homme qui étudie; mais Galetti, Galoppe et moi gagnions le large avec une volupté sans égale, excursion que rendait sans danger le calme de l'onde, dont la surface, unie comme un miroir, était à peine plissée par intervalle au souffle du vent.

C'était, dans sa poétique réalité, le golfe de Naples; et le chalet Cordier pouvait, à la rigueur, passer pour le Vésuve, perché qu'il est sur les hauteurs et dominant Trouville, dont les maisons s'étagent en amphithéâtre, luttant entre elles d'élégance et de blancheur.

Albert Blanquet.

CONCERTS ET SOIRÉES

DE LA QUINZAINE.

Voici une quinzaine bien chargée; s'il me fallait parler seulement de toutes les invitations que j'ai eu l'honneur de recevoir, il me faudrait envahir toutes les colonnes de la Revue pour faire place à mon feuilleton; mais personne ne gagnerait à ce bavardage, pas même les artistes. Je me bornerai donc à glaner par-ci par-là, et je vous assure que la tâche ne sera pas toujours facile, surtout si je veux adresser un remerciement à tous mes hôtes.

Bien que le bal ne soit pas tout à fait dans mes goûts et dans mes allures, car à mon âge on laisse passer devant soi polka, redova et lanciers avec grande indifférence, cependant je ne pouvais me dispenser d'aller au splendide bal costumé donné par S. Ex. le ministre d'État aux Tuileries. On sait que les appartements du ministre sont situés dans le pavillon formant l'angle de la rue de Rivoli et du jardin des Tuileries, appartements qui, après la mort du duc d'Orléans, avaient été disposés pour S. A. R. le duc de Ne-

mours. Dans cette soirée, deux choses m'ont surtout frappé : d'abord l'éclairage aux mille bougies pailletées d'or, et ensuite la présence de deux dominos si bien masqués qu'il a été impossible à qui que ce soit de les reconnaître, et cependant tout le monde saluait profondément en les voyant passer; j'avoue franchement que j'ai fait comme tout le monde, mais je suis encore à me demander devant qui je me suis incliné si respectueusement.

Par exemple, au bal de Mlle Augustine Brohan, malgré les masques, j'ai reconnu bien des visages; il est vrai qu'il y avait un peu moins de décorum: la gaîté et la folie y régnaient en maîtresses, la châtelaine elle-même avait revêtu ce costume. Il n'était d'ailleurs pas difficile de deviner certains travestissements. Ainsi, le monsieur qui avait pris les habits de Diafoirus, dans la pièce du *Malade imaginaire*, était le médecin du Théâtre-Français; la gracieuse laitière et la bouquetière, avec costumes du temps de Louis XV qui l'accompagnaient, étaient MMlles Fix et Dubois, pensionnaires de la rue de Richelieu; la fringante Espagnole, à la mantille de dentelle noire et au peigne d'écaille, était Mme Ugalde. Quant à Mlle Madeleine Brohan, la sœur de l'amphitryon, ce devait être cette paysanne russe qui portait si bien le costume de fiancée. Il y avait aussi dans cette charmante soirée, un domino noir qui m'a fort intrigué, et qui avait un esprit de démon; elle savait tout; elle avait assisté à ce petit dîner à huis-clos donné par Mme de Renneville, directrice de la *Gazette rose* à ses rédacteurs, et où l'on n'admettait que les *rédactrices;* elle m'a soutenu que j'avais dû recevoir une invitation; elle m'a dit qu'elle savait que je m'intéressais vivement à une jeune artiste, Mlle Ducrest, qui va donner un concert; et que j'aurai deux louis à lui remettre pour quatre stalles qu'elle m'avait envoyées pour entendre la jeune artiste; dussé-je payer les deux louis j'irai à ce concert, et j'espère que Mlle Ducrest me confirmera dans l'idée que j'ai que cette jeune dame n'est autre que Mme de G*..., petite-fille d'un sénateur qui a été ministre des finances sous le premier empire, et dont le frère occupe aujourd'hui une certaine position dans l'administration. On m'a assuré aussi que les trois personnages qui ont apparu successivement en diable, en invalide et en roulier, ne font qu'un seul et même individu, bien connu dans un autre salon que celui de Mlle Brohan.

Pour revenir à une soirée quasi-officielle, il faut parler de la réunion qui a eu lieu dans l'hôtel du général Espinasse, actuellement ministre de l'intérieur. Cette soirée, presque intime, avait cela de particulier, c'est qu'elle inaugurait les salons d'un hôtel terminé depuis peu, et que, du même coup, elle était un adieu à ce même hôtel, car le lendemain le général allait s'installer au ministère de l'intérieur. Aussi, la rue de Calais, ordinairement si tranquille et si calme, retentissait-elle du bruit des équipages entrant et sortant sous les voûtes sonores de cette habitation. On arrivait aux appartements par un bel escalier en pierre de taille, avec balustrades découpées à jour. Les deux salons où l'on dansait sont de style Louis XV, et leur décoration blanche et or est identiquement semblable; les siéges, fauteuils, bergères sont recouverts en satin jaune bouton d'or, cachant complétement les bois. Les deux salons communiquent entre eux par une vaste porte à deux battants, et au moyen d'un petit chemin de fer caché, les deux vantaux se séparent et disparaissent dans les panneaux, de façon que les deux salons n'ont plus l'air que de former une seule et même galerie. Les lustres, aux lumières étincelantes, se reflètent à l'infini dans les glaces placées aux deux extrémités; aussi, en se retirant à l'aube du jour, les invités, en saluant la maîtresse de la maison, lui disaient-ils: «Il faut, Madame, que l'hôtel du ministère de l'intérieur soit bien splendide pour vous faire oublier cette délicieuse habitation.» Quant à l'architecte qui a dirigé l'exécution, il est inutile que je vous le nomme; vous le connaissez tous.

Je pourrais bien encore dire un mot du bal donné par S. A. I. le prince Jérôme; mais là je n'ai vu que des personnages officiels. Je passerai donc pour arriver à un concert assez intéressant qui a eu lieu dans un vaste appartement situé au premier, près le boulevart Montmartre. Le maître de la maison, critique de talent et directeur d'une publication artistique en voie de prospérité, avait offert l'hospitalité de ses salons au *Comité central des artistes*. Les invitations ont donc été faites en partie double; aussi, dans les nombreux invités, semblait-il y avoir deux nuances distinctes qui ressemblaient assez à deux cours d'eau venant de se réunir et dont chacun garde sa couleur; il est vrai de dire qu'à la fin de la soirée ces nuances se fondirent graduellement. Quant à moi, je n'ai pas eu à me plaindre de ma réception, car j'avais un pied dans les deux camps: en entrant je serrai la main au secrétaire du Comité central, homme du monde autant que statuaire distingué, et quelques instants après la maîtresse de céans me faisait passer dans un petit salon où se trouvaient réunis les intimes et les artistes exécutants. C'est là que, tout en festoyant un buffet confortablement servi, j'ai pu apprécier Graziani, le baryton du Théâtre-Ita-

talien, comme causeur, avant de l'entendre applaudir par les trois cents invités. C'est aussi là que j'ai pu prendre dans mes bras les deux intéressants virtuoses, Mlle Juliette Delpierre et Napoléon Delpierre, âgés l'un de cinq ans et demi et l'autre de six ans, qui ont exécuté sur le violon le *Carnaval de Venise* : petits prodiges, hélas! qui n'en seront peut-être plus quand ils auront vingt ans.

Par le temps qui court on ne se contente pas des soirées, on donne encore des matinées. Assez ordinairement ces raouts ont lieu le dimanche, de une à quatre heures; ainsi, la matinée de Mme Lyon, qui avait chez elle tous ses élèves, a été des plus intéressantes. Il est vrai que M. Lyon était là pour la charmer avec sa voix, et Mme Lyon avec son talent de pianiste-professeur. Les sociétés chorales ont aussi donné la leur dans la salle Barthélemy. Les sociétés étaient au nombre de seize; chacune avait à sa tête son chef. Plus de cinq cents choristes se trouvaient réunis ; le public se composait de presque tous les parents et amis. Les casquettes de loutre étaient en majorité : des pelures d'orange, lancées sur les spectateurs, pouvaient d'ailleurs le faire supposer. Nous connaissons certaines personnes qui ont bien regretté de s'être trouvées dans pareille cohue. Généralement, l'exécution a été médiocre, sauf le dernier chœur de Marsh de Beker, exécuté supérieurement par les trois sociétés allemandes réunies, formant un ensemble de cent chanteurs. Nous avons eu aussi la matinée de M. Pfeiffer, dans ses salons de la rue Neuve-des-Mathurins. Là on fait de la musique savante, sérieuse, qui est écoutée très-religieusement; on y rencontre souvent quelques célébrités. Il n'est pas rare d'y voir Rossini, Scudo, le célèbre critique de la *Revue des Deux-Mondes;* Blanchard, dont la rédaction est acquise à la *Gazette musicale*, Héquet, les deux frères Escudier, propriétaires d'un journal qui, depuis peu, a fait son apparition dans le monde des lettres; je veux parler du *Réveil*, qui a pour rédacteur en chef Granier de Cassagnac, et pour médecin le docteur Véron. Quant aux exécutants, ils varient et changent quelquefois; mais ceux que l'on retrouve toujours avec plaisir ce sont la maîtresse du logis et son fils, Georges Pfeiffer. Il faut entendre ces deux artistes jouer un duo sur deux pianos différents, c'est la perle du genre.

J'allais oublier Debain, qui a déjà donné trois matinées dans le mois de février, les mardis 9, 16 et 23. Ces agapes musicales, tenues dans les salons du célèbre organiste, sont des plus suivies. La place Lafayette est toujours encombrée d'équipages. Il est vrai que chaque fois on est certain d'entendre Lefebure-Wely toucher l'harmonicorde de cet habile facteur.

Maintenant que nous avons quelque peu parlé des matinées, revenons aux soirées, et surtout arrivons à celle de la rue d'Amsterdam, qui s'est donnée vendredi. Celle là était si extraordinaire, si brillante, que je renonce à la décrire. Contre l'habitude de la maison, il y avait un programme; il me sera bien plus commode de remplacer mon compte rendu par la publication de ce programme, qui à lui seul donne une idée complète de ce qui s'est passé. Ce prospectus était imprimé en lettres d'or sur de délicieux papier satiné, attention délicate pour les artistes; de cette façon ils n'avaient pas à craindre le froissement des feuillets retournés qui agace toujours les fibres de l'exécutant. A ce propos je vais vous raconter une petite anecdote :

Un artiste était au piano devant une nombreuse assemblée, chez M. M***, banquier. L'accompagnateur préludait depuis quelque temps, et le virtuose restait muet; son regard inquiet, plongeant dans les profondeurs d'un petit salon, aperçut un monsieur mollement assis dans un fauteuil, parcourant une gazette dont il froissait la feuille. Alors, l'artiste courroucé, s'écrie : « Eh! Monsieur, là-bas, est-ce que vous êtes venu au concert pour apprendre à lire ; si vous voulez, je vais aller vous donner une leçon. » Le silence se fit, et Darcier chanta.

Je reviens à mon programme que voici *in extenso.*

SOIRÉE DU VENDREDI 19 FÉVRIER 1858.

PREMIÈRE PARTIE.

Musique rétrospective.

Chant. — Mme Weckerlin-Damoreau, M. Hermann-Léon.
Clavecin. — M. Georges-Pfeiffer.
Viole d'amour. — M. de Kontski.
Viola di gamba. — M. Ernest Nathan.
Les arrangements des n°s 1, 6 et 8 ont été faits par

M. J.-B. WECKERLIN.

1° *La Mascarade de Versailles*, air de ballet de Lully, avec accompagnement de clavecin, de viole d'amour et de viola di gamba (1655).
2° *Variations* pour viole d'amour. — Lison dormait.
3° *Romance du Devin du village.* — J.-J. Rousseau.
4° *Romanesca*, air de danse pour viola di gamba. — Auteur inconnu (1560).
5° *Ah! vous dirai-je maman*, variations pour le clavecin. — Mozart.
Final de sonate. — Haydn.
6° *Tandis que tout sommeille*, sérénade. — Grétry.
Brunette, ou air tendre (1600).
7° *Sonate* pour clavecin et viole d'amour. — Haydn.
8° *Pavane*, air de danse tiré de l'orchésographie de Thoinot Arbeau (1579), avec accompagnement de clavecin, viole d'amour, viola di gamba et tambour de basque. — Auteur inconnu.

DEUXIÈME PARTIE.

Musique moderne.

Gozora. — Lettre au bon Dieu. — Lettre au Diable, par Henry Potier.
Frédéric Guiraud (violon). — Regrets, mélodie. — La Polonaise de Verdi, morceau de Vieuxtemps.
Mlle Banderali et M. Baroilhet. — Duo de Don Juan.
Baroilhet. — Le vieux Caporal de Béranger et Bonoldi.
Schilling. — La polka des Magots, de Fumagalli.
Mlle Banderali. — Cavatine de Rossini du Barbier.
A. de Vroye (flûte). — Air varié de Demersmann.
Pascal Lamazou. — Air de Figaro chanté en patois provençal, de Castil Blaze.
Georges Pfeffer. — Marche et final de Weber.
Roger (de l'Opéra). — Le Roi des aulnes, de Schubert. Simple chanson, de Vaucorbeil. — L'Andalouse, de Monpou.
Castel. — Le Serpent (avec instrument). — Les Plaisirs du ménage. — C'est ma fille.

Après avoir lu un programme dans lequel on compte quinze artistes et vingt-cinq morceaux exécutés, que reste-t-il à ajouter? Est-il nécessaire de constater le succès de Mme Weckerlin-Damoreau, la fauvette des salons, élève et émule de sa mère, celui de Baroilhet, qui a été accueilli comme s'il faisait sa rentrée à l'Opéra, celui de Roger, qui a eu un triomphe sans pareil, triomphe intime, de bon aloi, manifesté, par des poignées de main, des à-propos, des mots gracieux; aussi a-t-il répété deux fois les couplets de l'*Andalouse*, faveur inouïe de la part d'un artiste tel que Roger.

Félicitons aussi Weckerlin, qui s'était chargé d'organiser la première partie, tout entière consacrée à une musique qui compte près de trois siècles; les morceaux ont été choisis avec un rare bonheur ; on a surtout remarqué les couplets de *Brunette*, et *Pavane*, air de danse avec accompagnement des trois instruments, auxquels se joignait de temps à autre le tambour de basque.

Je pense que nous ne pouvons mieux terminer ce compte rendu qu'en publiant quelques mots écrits par un confrère que nous ne connaissons nullement, et qui, comme nous, a dû assister à cette soirée. Nous trouvons ce petit entrefilet dans une publication dont la rédaction en chef est confiée au talent de M. Francis Lacombe.

« Il y a, dans une délicieuse maison qui s'est construite rue d'Amsterdam, des réunions, le vendredi soir, où l'élite des arts se donne rendez-vous. On y entend d'excellente musique; les exécutants sont à leur aise dans ce salon où ils se sentent au milieu d'une foule intime. Leur talent y a tout l'abandon qui permet à l'inspiration d'étendre ses ailes, et nulle part ils ne chantent mieux que là. »

Henri de Saint-Didier.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théâtre-Italien. *Marta*, par M de Flottow. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin. *Aldara la Mauresque*, drame par M. Huguelman. — Théâtre du Palais-Royal. *Une Soirée périlleuse*, par MM. Marc-Michel et Choler; *Je croque ma tante*, par MM. Marc-Michel et Labiche.

Le sujet de *Marta* a toute la grâce d'une légende, d'un conte de fée; il se passe dans le royaume de la Fantaisie; comme celui de la *Sonnanbula*, il est emprunté à un ballet et il en a conservé l'allure idéale. Deux belles dames qui s'ennuient ont le caprice de se vendre au marché des servantes. Elles acceptent en riant les arrhes de deux beaux et jeunes fermiers; mais ceux-ci prennent le marché au sérieux, et les amènent dans leurs fermes. Ils les forcent d'abord de travailler et leur apprennent à tourner le rouet; mais l'amour ne tarde pas à se mettre de la partie, et les maîtres deviennent esclaves. Afin de rendre le mariage possible, vous pensez bien qu'un des fermiers au moins est un grand seigneur disgracié, qui reprend à la fin de la pièce sa fortune et son rang. Tel est tout le sujet que M. de Flottow a rendu populaire depuis longtemps déjà en Allemagne, grâce à sa musique légère et facile non moins que distinguée. La musique a le don suprême d'exprimer à ravir toutes les délicatesses de la galanterie et toutes les mélancolies des cœurs bien épris. M. de Flottow a usé de ce privilége, et rien de plus joyeux et de plus tendre, de plus poétique et de plus doux que ce charmant opéra, dont il aurait été bien fâcheux que nous fussions privés, sous le frivole prétexte que cette partition n'aborde pas les hautes régions de l'art.

M. de Flottow est un maître qui réunit à la gaieté italienne je ne sais quel charme allemand et sentimental, et le cœur et l'esprit trouvent bon compte avec lui. Il faut entendre vraiment les belles choses que se disent Mario et Mlle de Saint-Urbain; Mario avec son ton de gentilhomme sous son costume de riche fermier, et Mlle de Saint-Urbain, ravissante en paysanne, est la plus délicieuse servante qu'on puisse voir. Graziani et Mme Nantier-Didiée, de leur côté, n'offrent pas moins d'attraits, et l'amour s'exprime facilement entre ces quatre personnages dont toute la préoccupation est de se gronder ou de sourire. Il suffit d'une rose donnée à Mario pour le rendre le plus heureux des maîtres, et pour qu'il chante comme un rossignol. Il suffit de cette rose foulée aux pieds dans un emportement jaloux, pour que Mlle de Saint-Urbain se désole comme la tourterelle de Virgile. Heureux monde ! Si l'on porte à ce spectacle un esprit dégagé, on se laisse vraiment eni-

vrer par ces chastes et pures tendresses, qui reportent aux beaux jours de l'adolescence.

Le motif de la romance, *Qui sola virgin rosa*, emprunté, dit-on, à la mélodie irlandaise de Thomas Moore, *La dernière rose de l'été*, est d'une simplicité touchante. Le quatuor du *Rouet*, d'une coupe originale, produit beaucoup d'effet, et les chœurs sont traités avec une verve entraînante. On remarque aussi *L'air à boire* que chante Graziani; enfin, tout est vif, alerte, chantant, harmonieux, et le public bat la mesure en même temps que le chef d'orchestre. On doit savoir gré à M. Calzado d'avoir monté ce joli ouvrage de M. de Flottow.

La Porte-Saint-Martin s'est plu à remonter avec M. Huguelman, à l'époque où la lame de Tolède triomphait sur toute la ligne du boulevard. Le grand mélodrame historique, historique par le nom des personnages plus que par l'exactitude chronologique, a reparu accompagné de toute la magnificence dont le directeur actuel de la Porte-Saint-Martin se montre en général si prodigue. Voici Gonzalve, le héros de Florian, le grand capitaine, admirablement conservé sous son armure de fer; voici Jeanne de Castille, que l'histoire a surnommée Jeanne la Folle, qui gémit sur les infidélités de son époux, et la scène est traversée aussi par la Mauresque qui représente les sombres passions. M. Huguelman, très-familiarisé avec la littérature espagnole ancienne et moderne, et qui rédige même l'excellent recueil intitulé : *Revue espagnole*, *portugaise*, *brésilienne*, a tiré ce sujet d'une pièce moderne, de M. Famayo (*Lo cura de amor*), *La Folie de l'amour*, pièce composée par le jeune auteur dans le système dont nous avons parlé. M. Huguelman a rencontré d'ailleurs des scènes fort dramatiques qu'il a rendues vigoureusement, et le succès s'est déclaré en sa faveur. Un ballet plein d'entrain ajoute au charme de la représentation. Mais les pièces passent et les revues restent. Nous recommanderons surtout à nos lecteurs la *Revue espagnole* de M. Huguelman, revue qui est venue remplir, à l'égard de l'Espagne et du monde espagnol, le rôle de la *Revue britannique* à l'égard de l'Angleterre et du monde anglais.

Le théâtre du Palais-Royal s'est égayé dans deux pièces nouvelles, *La Soirée périlleuse* et *Je croque ma tante*. *La Soirée périlleuse* appartient à Hyacinthe, qui, pour faire le Lovelace, se lance dans toutes sortes de dangers, jusqu'à compromettre dix mille francs qu'il a dans son portefeuille, et qu'il perd dans une lutte acharnée. *Je croque ma tante* appartient à Ravel, non moins mauvais sujet, et qui mange lestement un petit héritage de sa tante avec une de ses locataires, tandis que sa femme est aux eaux. De la gaieté, deux acteurs aimés du public, voilà le succès.

Hyppolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

La commission chargé de soumettre à la Société libre des Beaux-Arts les modifications qu'elle croit à propos d'apporter aux statuts et règlements, fera, par l'organe de son président, M. Vavin, son rapport dans la prochaine séance qui aura lieu à l'Hôtel-de-Ville, le mardi 2 mars, à sept heures et demie du soir. Les membres de la Société sont instamment priés de ne pas manquer à cette réunion. On rappelle aussi à tous ceux qui se trouveraient en possession d'un ouvrage sur lequel ils auraient été chargé de faire un rapport, de vouloir bien en donner avis, afin de pouvoir se faire porter à l'ordre du jour dans le plus bref délai. Faute de remplir cette formalité, il arrive souvent que quelques rapports, d'ailleurs intéressants, ne peuvent plus être publiés dans la Revue des Beaux-Arts, à cause du manque d'actualité.

Le secrétaire général,
Gendré.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 19 février 1858.

Lecture du procès-verbal de la dernière séance. Le secrétaire-administrateur déclare que c'est par oubli que le nom de M. Delannoy ne figure pas sur la liste des membres du conseil de rédaction. Le procès-verbal est adopté.

La correspondance se compose : — d'une lettre de M. Marmontel, professeur au Conservatoire impérial de musique, qui remercie le Comité de l'accueil qui lui a été fait à la dernière soirée musicale du Comité;—d'une lettre de M. Dussauce, peintre, qui exprime également ses remerciements.

Après la lecture de cette correspondance, M. le président se félicite des rapports bienveillants et toujours fraternels qui existent entre les membres actifs du Comité et ceux-mêmes qui, par des causes de santé ou toute autre aussi légitime, ont cessé d'en faire partie, et il termine par deux bonnes nouvelles : il annonce que M. Riester, notre collègue, a obtenu une médaille d'honneur à l'Exposition de Belgique, et que M. Louis Auvray a reçu de S. Exc. le ministre d'État, la commande d'une statue en marbre.

L'archiviste dépose sur le bureau deux numéros de l'*Europe artiste*, dont l'un contient le

compte rendu du dernier concert donné par le Comité. Ces journaux seront déposés aux archives.

On procède ensuite à l'élection de M. Le Beaube, homme de lettres, présenté par MM. Paul Chareau et Henri Chareau, et à celle de M. Edmond Douay, professeur au collége de Sainte-Barbe, présenté par ses deux frères A. Douay et R. Douay. Ces candidats ayant obtenu l'unanimité des suffrages, sont proclamés membres du Comité, et reçoivent, ainsi que M. Castagnier, élu à la dernière séance, les compliments de M. le président.

La parole est accordée à M. Edmond Douay, qui prononce un discours sur l'*Alliance des Lettres et des Arts*. L'assemblée décide l'impression de ce discours, qui a été souvent interrompu par les applaudissements.

M. Louis Rey lit son rapport sur l'exposition faite, par MM. Bravay et Cᵉ, d'une partie de l'ameublement qui leur a été commandé pour S. A. le vice-roi d'Égypte.

On passe à la discussion et au vote de six articles du règlement, relatifs aux concerts et aux auditions musicales.

Le docteur Antoine Cros termine la séance par la lecture d'un discours intitulé : *Recherches physiologiques sur la nature et la classification des facultés de l'intelligence, et sur les fonctions spéciales des lobules du cerveau dans les actes de l'entendement et de la volonté.* L'heure avancée n'ayant pas permis à M. Cros d'achever la lecture de son savant et intéressant travail, notre collègue a bien voulu promettre la seconde partie pour notre prochaine séance.

Le secrétaire-adjoint,

Louis Rey.

Ordre du jour de la séance du 5 mars 1858. — Élections des candidats présentés.— Rapports de M. Faiex et de M. Auvray. — Propositions. — Suite du discours de M. Cros. — Nomination de commissions. — A neuf heures, audition musicale et littéraire.

MÉLANGES.

Paris, 1ᵉʳ Mars.

Le 11 février dernier, l'Académie française a procédé à l'élection de deux membres en remplacement de MM. Alfred de Musset et Brifaut. Nombre des votants, 33 ; majorité, 17. Après quatre tours de scrutin, M. de Laprade, ayant obtenu 17 voix, a été élu, et M. Sandeau, ayant également obtenu 17 voix après trois tours de scrutin, a été élu.

—Mlle Augustine Brohan, sociétaire du Théâtre Français, vient d'être nommée professeur de déclamation au Conservatoire, en remplacement de Mlle Rachel. Mlle Brohan exerçait déjà les fonctions de suppléante dans la classe dont elle devient titulaire.

—Nous apprenons qu'un des adeptes les plus habiles de l'art de Benvenuto Cellini, M. Rudolphi, orfèvre danois établi à Paris, vient de recevoir du roi de Danemark la croix de chevalier de l'ordre de Danebrog. Cette distinction accordée au travail et au talent, honore autant le monarque qui la confère que l'artiste qui en est l'objet.

— Les grands travaux entrepris pour la restauration de Notre-Dame de Paris ont complétement modifié l'aspect intérieur de la basilique. Une cloison provisoire, se prolongeant dans toute la largeur du transept, sépare aujourd'hui l'édifice en deux parties. Le chœur et le sanctuaire, dont les grandes voûtes vont être reconstruites, sont abandonnés en ce moment, et un autel provisoire a été installé à l'extrémité de la nef principale pour la célébration de l'office canonial. Lorsque cette restauration sera terminée, on commencera celle des voûtes du transept et de la nef, qui sont également infiltrées. A l'extérieur de l'église, les travaux sont poursuivis avec la même activité. La façade septentrionale qui se profile sur la rue du Cloître-Notre-Dame est attaquée sur tous les points, et différents changements seront apportés dans l'ornementation de cette façade. Entre les deux tours, il existait autrefois une flèche très-élevée qui pouvait rivaliser de finesse et d'élégance avec celle de la Sainte-Chapelle. Quelques doutes qui s'élevèrent sur la solidité de ce gracieux appendice le firent supprimer dans le siècle dernier. Il paraît entrer dans le plan des architectes de rétablir cette flèche, dont la destruction causa beaucoup de regrets, et qui figure dans tous les plans de Notre-Dame antérieurs au dix-huitième siècle.

— La femme d'un de nos plus gracieux pianiste compositeur, Mme Paul Bernard, vient d'ouvrir, rue Chabanais, 5, un cours de dessin et d'aquarelle à l'usage des jeunes filles du monde. Les tableaux de fleurs de Mme Bernard ont été trop souvent remarqués à nos expositions, pour que nous croyions nécessaire d'en faire l'éloge, et nous prédisons beaucoup de succès à cette utile entreprise.

DU ROLE DES BEAUX-ARTS

DANS LA CIVILISATION.

II.

DES BEAUX-ARTS CHEZ LES ÉGYPTIENS [1].

Il est des peuples qui semblent condamnés par leur situation géographique à vivre isolés du reste du monde ; d'infranchissables chaînes de montagnes, des mers, des déserts les environnent de toutes parts. Si la terre où ils ont grandi leur fournit en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, ils n'éprouvent ni les besoins du commerce, ni ceux de la conquête ; ils ne veulent pas s'exposer aux périls d'expéditions qui ne sont point urgentes ; ils ne communiquent avec les autres peuples que le jour où des étrangers viennent débarquer sur leurs plages ; solitaires au milieu des nations, ils vieillissent comme des anachorètes parmi les hommes, dans une retraite rigoureuse.

Cette existence à l'abri de toute influence étrangère, a pour effet de développer leur génie dans toute son originalité et dans toute sa force. Un cercle unique d'idées domine partout chez eux, et elles sont avec leurs croyances et leurs sentiments poussées jusqu'aux dernières conséquences ; tout se ressemble, le gouvernement, les lois, les lettres et les arts, et tout est absolu. Ainsi, le gouvernement n'y est point formé d'éléments divers : c'est une monarchie ou une oligarchie pure ; si le peuple est religieux, il l'est extrêmement, et le gouvernement est en outre un sacerdoce.

De cette double subordination de la pensée à l'unité et à l'absolutisme chez un peuple qui vit isolé, résulte l'immobilité la plus complète. Aucune révélation extérieure ne venant ébranler leur autorité, ses idées, parvenues de bonne heure à leur développement extrême, s'arrêtent bientôt pour demeurer les mêmes à jamais ; les lois et les mœurs de ce peuple sont éternelles ; ses arts se fixent, et ce peut même devenir un crime que d'en changer non pas les principes, mais les moindres habitudes pratiques.

Unité, absolutisme, immobilité, tels sont les caractères que présentent de nos jours encore et qu'ont toujours présentés les Chinois et les Japonais ; tels furent dans l'antiquité ceux des Israélites et des Egyptiens.

Habitants d'une oasis douée d'une fertilité sans égale et perdue au milieu des sables de l'Afrique et de l'Arabie, les Égyptiens n'en sortirent point. Étrangers à leurs voisins pendant des siècles, leur individualité put se former singuliè-

[1] Voir la précédente livraison, page 93.

rement originale ; ils en imprimèrent profondément le sceau à tout ce qu'ils inventèrent ; leur civilisation parut tout d'une seule pièce et revêtue d'un caractère d'immutabilité absolue.

Ce caractère est celui qui frappe surtout lorsqu'on passe en revue les monuments des divers âges de l'architecture égyptienne. L'influence d'un gouvernement incontestablement théocratique dans le fait, sinon complétement dans la forme, l'a rendu plus saillant et plus dominant encore.

Mais avant d'aborder l'examen critique de ces monuments, il est des distinctions à établir entre eux; il faut classer ces ruines sans nombre qui recouvrent le sol de l'Égypte; il faut distinguer l'art égyptien pur de l'art égyptien contemporain des Ptolémées, et celui-ci de l'art égyptien sous les empereurs.

Ni la violence brutale des conquérants Perses, ni le génie sympathique et insinuant des Grecs, ni les habiles efforts de l'administration romaine pour fusionner toutes les races, rien ne put entamer les idées et les mœurs de ce peuple, inébranlable comme ses pyramides. On dut lui laisser ses lois, et ses institutions religieuses conservèrent leur force jusqu'au siècle des Antonins.

Ce furent, au contraire, les vainqueurs qui prirent les usages des vaincus. Platon, qui visita l'Egypte après la conquête persane, en a laissé une description parfaitement identique à celle d'Hérodote. D'autre part, on a reconnu sur un pylône de Thèbes, que des noms de pharaons qui s'étaient trouvés endommagés, avaient été réparés sous les Ptolémées, preuve évidente du respect de ceux-ci pour le passé de l'Egypte.

Ils adoptèrent aussi les traditions artistiques des Egyptiens. Sur les cartouches dédicatoires de plusieurs temples construits dans le même style d'architecture que ceux des pharaons, Champollion jeune a lu les noms de Ptolémée, d'Alexandre, de Tibère et de Nerva.

Aussi, alors que la science hiéroglyphique ne permettait pas encore de lire les dédicaces, plus d'un monument construit sous les Grecs ou sous les Romains passait aisément pour une œuvre des anciens rois; il était fort difficile de déterminer à quelle époque de l'art égyptien appartenaient certains temples.

Aujourd'hui le classement est terminé, et chaque édifice a été reporté à l'époque de sa construction et rangé dans l'une des trois divisions indiquées plus haut.

La raison d'être de cette classification s'est trouvée confirmée par certains caractères communs que l'on a reconnu appartenir à la sculpture de toutes les constructions de la même époque ; caractères très-sensibles, quoique tout à fait secondaires, les principes d'imitation étant restés les mêmes. Ainsi, celle de l'époque égyptienne pure se distingue par la simplicité; celle de la période ptoléméienne montre plus de recherche et quelquefois de l'affectation; celle de la période romaine est gâtée par une exagération un peu grossière. Quant à l'architecture, moins sujette à varier puisqu'elle est « un art chiffré, » elle vit, il est vrai, l'inspiration lui manquer, mais matériellement elle se conserva intacte.

Les monuments de la première époque seront seuls l'objet de cet aperçu, car les autres ne sont en réalité que des copies; d'ailleurs il nous faut parcourir l'Égypte avec la même rapidité qu'un voyageur à qui une seule semaine aurait été donnée pour visiter cette ruine immense : il renonce à tout voir et court aux plus nobles débris, sans s'arrêter devant bien des merveilles qu'il a à peine le temps de se faire nommer et de saluer d'un regard en passant. Il remonte tout droit le vieux fleuve jusqu'aux lieux où fut Thèbes; là, il étonne un instant du bruit de ses pas les troupes d'oiseaux sauvages qui, depuis deux mille ans, peuplent seuls les antiques palais des pharaons; il les fait se souvenir que l'homme habita ces demeures avant eux et ils s'enfuient inquiets de l'y revoir; mais, le soir, ils en ont déjà repris possession pour jamais et

le voyageur est assis à la grande ombre des pyramides.

Rendons-nous donc directement dans ces pauvres villages à qui Thèbes a fait place et qui tiendraient, tous ensemble, dans la cour de son moindre palais. Demandons à Louqsor (le village des palais), à Karnac, à Gournah, à Medineh-Tabou (la ville de Thèbes), de nous révéler la splendeur de la cité aux cent portes.

En entrant dans le palais de Louqsor, on passait entre deux obélisques de granit rose de Syène, l'un de vingt-cinq mètres un tiers de hauteur, y compris son pyramidion, et portant deux mètres et demie à la base; l'autre, de vingt-trois mètres environ (c'est ce dernier qui a été transporté à Paris). Tous deux étaient recouverts de sculptures très-nettes; ils étaient surtout remarquables par leurs arêtes vives et bien dressées; leurs faces offrent encore à l'extérieur une légère convexité, calculée pour l'effet de ces monuments et exécutée avec une régularité et un soin parfait; sur une seconde ligne étaient rangés quatre colosses, assis, également en granit, et hauts de dix mètres, ce qui est six fois la taille d'un homme levé. De ces figures, qui ne sont autre chose que des portraits de Rhamsès-le-Grand, deux se trouvaient immédiatement derrière chacun des obélisques, et les deux autres, à égale distance des premières, devant le milieu des deux massifs d'un pylône d'une hauteur double de la leur. Ce pylône était aussi couvert de sculptures représentant, à gauche, une bataille et la défaite de l'ennemi, à droite, le roi assis sur son trône, recevant au milieu de son camp les chefs militaires et les envoyés étrangers. On traversait le portique de ce pylône pour pénétrer dans une vaste cour péristyle, ceinte d'une double rangée de colonnes dont le chapiteau simulait le bouton de lotus tronqué et toutes de dix mètres aussi. Au fond de cette cour, qui avait une superficie de deux mille cinq cents mètres, se trouvaient encore deux colosses assis, de même dimension que les premiers.

On passait entre eux avant de franchir un second pylône de dix-sept mètres d'élévation, qui donnait accès dans une avenue formée par quatorze colonnes hautes de quinze mètres sur trois de diamètre. On traversait ensuite un troisième pylône de même hauteur que le second, pour déboucher dans une cour semblable à la première. Puis, on rencontrait un portique soutenu par trente-deux colonnes, et enfin les constructions intérieures du palais, composées des appartements dont plusieurs salles avaient des colonnades, et dont la pièce centrale était un sanctuaire renfermé dans un autre.

Ces dernières constructions, jusques et y compris l'avenue des quatorze colonnes, sont plus anciennes que les autres et remontent au règne d'Aménophis III, le Memnon des Grecs et le dernier de cette famille des Thoutmosis (XVIIIe dynastie) qui expulsa les pasteurs. Le reste appartient au règne de Rhamsès-le-Grand (Sésostris) de la XIXe dynastie.

C'est la plus belle époque de l'art égyptien. Les pharaons venaient de recouvrer la Basse-Égypte, occupée pendant cinq cents ans par des étrangers (*impurs*) devant lesquels ils avaient dû émigrer, ne voulant pas subir leur domination. Avec les Arabes avaient disparu les craintes d'une invasion générale et les préoccupations de la guerre. Momentanément ralentie dans sa marche, la civilisation égyptienne était parvenue à l'apogée de sa splendeur.

Aussi, dans l'édifice qui vient d'être décrit, se trouvent tous les caractères de l'art égyptien. L'élévation des obélisques et des portiques, la grandeur des salles et des cours, rendue plus frappante par suite de leur disposition en enfilade, éveillent le sentiment du grandiose. Le nombre des colonnes, leur grand diamètre, la masse imposante des pylônes, représentent la force et la stabilité.

Cependant, ce palais semble une habitation de pygmées, auprès du palais du Sud, à Karnac.

Francis Aubert.

MOUVEMENT ARTISTIQUE

PROCHAINES EXPOSITIONS A BLOIS, A DIJON ET A METZ. — L'EXHIBITION D'ÉTÉ DU PALAIS DE CRISTAL DE SYDENHAM. — MISSION ARTISTIQUE DE M. CORDIER EN GRÈCE. — UN TABLEAU DE RUBENS. — EXPOSITION D'UNE MOSAÏQUE AU LOUVRE. — RÉTABLISSEMENT D'UNE STATUE ÉQUESTRE EN BRETAGNE. — UN ANTIQUAIRE DE CLERMONT-FERRAND. — FOUILLES A NOTRE-DAME DE PARIS. — DÉCOUVERTES DE MÉDAILLES A AUTUN. — UNE PIÈCE D'OR A L'EFFIGIE DE HENRI II. — UN MANUSCRIT D'ABD-EL-KADER. — LA GALERIE DE DRESDE. — NÉCROLOGIE : L'ORNITHOLOGISTE TEMMINCK; LE SCULPTEUR MARCHESI.

Une exposition des Beaux-Arts, où les artistes de tous les pays peuvent adresser leurs œuvres, sera ouverte à Blois, le 2 mai 1858, et close le 2 juin suivant. Le comité des Beaux-Arts de cette ville vient de publier le règlement relatif à cette exposition; nous en indiquons les principales conditions : — Chaque artiste ne pourra exposer plus de cinq ouvrages de même nature et ne pourront être présentés les copies, sauf celles qui reproduiraient une œuvre dans un genre différent, sur émail, sur porcelaine et par le dessin, et les ouvrages qui ont figuré aux expositions précédentes. — Chaque artiste, en envoyant ses œuvres, devra en même temps faire remettre une notice signée de lui, contenant ses nom et prénoms, le nom de ses maîtres, la mention des récompenses obtenues par lui et tous les renseignements nécessaires à la rédaction du livret. — Aucun ouvrage exposé ne pourra être reproduit sans autorisation de l'artiste. — Le port des ouvrages (aller et retour), sera compris dans les frais généraux de l'exposition; sont exceptés de cette mesure, les objets d'art qui ne seront point acceptés par le jury; le port de leur retour restera à la charge de l'artiste expéditeur. — Les récompenses qui seront accordées, consisteront en médailles d'or, d'argent, de bronze et en mentions honorables, et elles seront distribuées dans une séance solennelle. — Les ouvrages devront être adressés à *M. le président du Comité des Beaux-Arts*, *hôtel de la préfecture de Blois*, dans des caisses portant en caractères visibles et apparents, les mots : *Exposition de Blois*, le nom de l'exposant, la nature et le nombre des objets. Ils seront reçus à partir du 15 mars et devront être parvenus au plus tard le 15 avril.

Nous avons déjà annoncé, dans un de nos précédents numéros, l'ouverture prochaine d'une exposition des Beaux-Arts à Dijon. Cette ville qui déjà, à des époques diverses, a organisé des expositions remarquables et remarquées, ne pouvait rester stationnaire dans le mouvement général qui entraîne la province vers l'étude des arts.

Des changements ont été apportés aux dispositions précédemment prises que nous avions fait connaître. L'ouverture de cette exposition est prorogée, elle aura lieu le 20 juin et se terminera le 5 août suivant. Avant le 1er mai, les exposants devront se faire inscrire au secrétariat de la commission, établi à l'hôtel-de-ville de Dijon, en indiquant les dimensions et poids approximatifs, ainsi que la nature des objets qu'ils destinent à l'exposition. Ils ne devront les expédier qu'après avoir reçu l'avis d'admission qui leur sera donné dans la première quinzaine de mai. L'envoi des œuvres admises devra être effectué le 5 juin, au plus tard. — La commission supportera les frais de transport (aller et retour) des objets dont elle aura demandé par lettres spéciales l'envoi à l'exposant. — Des tableaux et objets d'art seront achetés de gré à gré par la commission et mis en loterie. — Des médailles et mentions honorables seront décernées par le jury. — Parmi les membres de la commission d'organisation, nous remarquons les noms de MM. Pérignon, directeur de l'École impériale des Beaux-Arts de Dijon; de Lacuisine, président de l'Académie de la même ville; Baudot, président de la Société archéologique; Suisse, architecte du département; J. Mercier, compositeur de musique et membre de l'Académie, etc.—La commission a déjà reçu des adhésions nombreuses de Paris, de la province et de l'étranger.

La Société des Amis des Arts de la Moselle a décidé qu'une exposition de peinture et de sculpture aurait lieu cette année à Metz, et s'ouvrirait le 26 avril prochain. — MM. les artistes sont invités à envoyer à Metz, à l'hôtel-de-ville, cinq jours au moins avant l'ouverture de l'exposition, les ouvrages destinés à être exposés. — La Société prend à sa charge les frais d'envoi à Metz des objets d'art qui lui seront adressés par la voie la plus directe, dont le poids, y compris la caisse, ne dépassera pas 75 kilog., et lorsque le lieu d'expédition ne sortira pas d'un rayon de 32 myriamètres; les envois arrivés après l'ouverture de l'exposition auraient à supporter les frais de transport, d'envoi et de renvoi. — La Société consacrera une partie des fonds dont elle peut disposer, à l'acquisition d'œuvres d'art qui seront ensuite réparties, par la voie du sort, entre tous les souscripteurs.

Cette exposition promet d'être des plus brillantes et aura d'autant plus d'intérêt pour les

amateurs, que, parmi nos écoles de province, l'école de Metz est peut-être celle qui possède aujourd'hui le plus d'artistes distingués.

L'exposition d'hiver du *Palais de cristal de Sydenham*, qui se termine le 10 avril 1858, bien qu'elle offrît aux amateurs une collection d'œuvres d'art vraiment remarquables, s'est ressentie, comme on devait s'y attendre, de la crise commerciale qui a sévi cet hiver sur le monde entier et principalement en Angleterre. Fort peu d'œuvres ont été vendues; mais l'exposition d'été qui commence le 1er mai prochain et finit le 30 septembre suivant, s'annonce du moins sous de plus favorables auspices. Un avis de M. le directeur de la galerie de Sydenham informe MM. les artistes qui ont envoyé des œuvres à l'exposition d'hiver, qu'ils peuvent les laisser pour l'exhibition d'été, en ajouter d'autres ou les échanger, s'ils le trouvent bon. Ils sont priés de faire savoir, avant le 20 mars, à M. H. Berthoud, rue des Maçons-Sorbonne, 15, s'ils acceptent cette proposition ou s'ils désirent retirer leurs tableaux le 10 avril.

A l'Exposition de 1857, on avait remarqué dans les galeries du palais de l'Industrie consacrées à la sculpture, une suite de bustes doublement intéressants au point de vue de l'art et de l'anthropologie. C'étaient des types arabes, africains dans leur plus magnifique expression. Tous ces travaux, pour l'exécution desquels l'artiste avait employé le bronze, les marbres de toutes les couleurs, étaient de M. Cordier, l'habile statuaire, auquel on doit le modèle de la statue de la *France* destinée à la place publique d'Alger, et dont nous avons parlé dans un de nos précédents numéros.

Le gouvernement, qui avait déjà donné à l'artiste la mission d'aller étudier en Afrique les types d'une race particulière, vient de lui en confier une nouvelle. Cette fois c'est la Grèce que M. Cordier va parcourir. Nous saurons bientôt, grâce à lui, si cette terre, célèbre à tant de titres, n'a pas dégénéré sous le rapport de la beauté de la ligne et des formes, et si elle possède encore quelques-uns des admirables modèles dont les artistes de l'antiquité nous ont laissé de si merveilleux témoignages.

Il y a en France une église, la cathédrale de Soissons, qui a le bonheur de posséder un tableau original de grande dimension de Rubens. C'est une *Nativité de Jésus-Christ*. Il a été peint en reconnaissance des soins que l'artiste célèbre reçut dans un couvent pendant un voyage où il tomba malade.

Une exposition intéressante se prépare au Louvre. Il est question d'y admettre pour quelque temps la mosaïque antique, le *Bellérophon*, qui paraît être dans un excellent état de conservation.

Mgr l'évêque de Quimper a donné des ordres pour qu'on commençât le travail de la statue équestre du roi de la Bretagne armoricaine, Gradlon, dont il a décidé le rétablissement sur la galerie de la façade occidentale de la cathédrale. L'inauguration de cette statue doit avoir lieu en 1858, à l'époque du congrès breton qui se tiendra au chef-lieu du Finistère.

On consacre dans les journaux bien des lignes à parler de gens dont le seul mérite, pendant le cours de leur vie, a été de faire du bruit, et souvent de la manière la plus fâcheuse. Qu'on nous permette de dire quelques mots d'un homme qui vient de mourir à Clermont-Ferrand, et qui, dans la position la plus modeste, entraîné par son goût pour l'étude et les recherches, a rendu de véritables services aux arts et à la science.

Son nom n'était ni brillant, ni sonore. On le nommait Mioche, et il était boulanger de son état. Il fabriquait et vendait du pain depuis son enfance, et jamais il ne pensa à changer de condition, à quitter une profession qui le mettait à même d'assurer une existence honorable à lui et à sa famille.

Mioche s'était occupé avec beaucoup d'intérêt des monuments anciens qu'il savait très-bien apprécier, et surtout des médailles et des monnaies. Son goût pour la numismatique s'accrut beaucoup par les découvertes qu'il fit dans les campagnes voisines de Clermont-Ferrand. Il fouilla avec persévérance les champs sur lesquels les Romains et les Arvernes combattirent tant de fois, et il y fit de merveilleuses rencontres.

Au fond de son officine, Mioche s'était réservé une retraite dans laquelle il avait consacré un assez grand espace à ses découvertes. Il avait là des armoires, des tiroirs, remplis des pièces les plus rares et les plus précieuses. Il était bien connu d'une foule de savants, de numismates, de collectionneurs, et il était en fréquente correspondance avec les Sociétés savantes d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie. On lui a vu refuser des prix considérables de pièces excessivement rares qu'il avait eu le bonheur d'arracher lui-même au sol qu'il explorait avec une ardeur sans égale.

Les fouilles entreprises dans le chœur de la basilique de Notre-Dame viennent d'amener la découverte de plusieurs sépultures d'évêques et

d'archevêques de cette métropole, dont quelques-unes paraissent remonter à une époque fort reculée. Près du maître-autel, on a rencontré les tombes de MM. de Beaumont et de Harlay, et une caisse en plomb sans inscription, qui renferme sans doute le cœur et les entrailles de M. de Choiseul. Un peu plus loin, se trouvaient différentes autres sépultures; elles contenaient des religieux, des prêtres, de grands personnages et des prélats. Dans ces dernières, on a recueilli un anneau épiscopal en cuivre, une crosse en bois tombée en poussière, et une seconde crosse en bronze, charmante œuvre du treizième siècle, ciselée et d'un travail exquis; elle a pour motif la Présentation, et se compose de trois délicieuses figurines.

Toutes ces tombes, construites en plâtre, reposent sur une vingtaine de petits supports de même matière, destinés, sans doute, à isoler du sol et à préserver de son humidité les cercueils en chêne auxquels se trouvaient confiés les dépôts funèbres. Une couche de plantes aromatiques servait de lit aux morts, à l'exception toutefois d'un moine qui gisait sur de la paille.

Enfin, on est arrivé à une autre tombe, de même nature, fermée par des dalles. A côté de la dépouille humaine qu'elle renfermait, se trouvaient un *Agnus* en argent et un anneau d'or, d'une grande simplicité, dans lequel était serti un saphir; enfin, sous la tête, un sceau en argent.

Grand, de forme ovale, d'une conservation parfaite et admirablement gravé, ce sceau représente une femme assise sur un trône, dont la forme rappelle le fameux siége de Dagobert, conservé au musée du Louvre. De la main gauche elle tient un sceptre surmonté d'un losange, de la droite un lys, non pas le signe héraldique qui caractérise l'antique blason des rois de France, mais une fleur véritable, un des lys des champs dont parle le Rédempteur, et qui, dit-il, ne travaillent ni ne filent; enfin, autour de cette figure, on lit l'inscription suivante :

Isabella regina Francorum Dei gratia.

Cette poussière, « vain reste de ce qui n'est plus, comme dit Bossuet, a été Isabelle de Hainaut, fille du comte Beaudoin V, nièce de Philippe d'Alsace, régent de France. Issue du sang carlovingien, femme de Philippe-Auguste, mère de Louis VIII, mariée et sacrée à Saint-Denis, en 1180, et morte en 1189, dans tout l'éclat de la jeunesse et d'une beauté dont les chroniqueurs et la tradition vantent l'incomparable perfection.

D'après les restes que contenait la tombe et d'après les proportions de cette même tombe, la taille de la reine Isabelle devait dépasser de beaucoup la taille ordinaire des femmes. Sans doute reposaient à ses côtés les deux enfants jumeaux morts en naissant, qui coûtèrent la vie à leur mère; mais sept siècles écoulés n'en ont laissé aucune trace.

Tous les ossements recueillis dans le chœur de Notre-Dame ont été déposés sous les arceaux d'un des bas-côtés de l'église.

On vient de découvrir à Autun, dans des fondations, cinquante médailles à l'effigie des empereurs Néron, Vespasien, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, et des impératrices Sabine et Faustine; elles se trouvaient à un peu plus d'un mètre de profondeur, dans un puits romain ayant à peu près cinquante centimètres de largeur à son orifice, et un mètre à sa base.

Dernièrement, un ouvrier de Mesnil-Amelot, en piochant la terre, a trouvé une pièce d'or qui fait maintenant partie de la collection de M. Lefèvre, à Meaux. Cette belle pièce, pesant environ vingt-deux francs, est à l'effigie du roi Henri II, et connue sous le nom de *Henri d'or*. D'un côté la tête du roi : HENRICUS II. D. G. FRAN. REX; au revers, quatre H couronnés formant une croix cantonnée de deux croissants et de deux fleurs de lys; au centre, un croissant, et, en haut de la croix, un soleil (qui était la marque des écus d'or introduite par Louis XI). DVM TOTVM COMPLEAT ORBEM. 1561, variante de la fameuse devise du roi Henri II : *Donec totum impleat orbem*, dont on a dit à tort, croyons-nous, que le sens réel était : *jusqu'à ce que ma maîtresse soit assise sur le trône*, puisqu'il paraîtrait que cette devise avait été adoptée par Henri de Valois, ainsi que le croissant qui en était l'emblème, bien avant sa regrettable liaison avec Diane de Poitiers.

Le manuscrit arabe qu'Abd-el-Kader avait adressé à la Bibliothèque impériale en 1855, et qui contient ses considérations philosophiques, religieuses et historiques, vient d'être traduit en français par un orientaliste, M. Gustave Dugat. Comme guerrier, homme politique, poëte même, Abd-el-Kader était connu de tous; mais, comme philosophe et historien, il ne s'était pas encore révélé. C'est sous cet aspect tout à fait nouveau que l'on va bientôt pouvoir l'apprécier. La traduction du *Livre d'Abd-el-Kader* est sous presse.

Le nouveau catalogue de la galerie de Dresde, que vient de rédiger M. le professeur Hübner, contient, comme introduction, une histoire de

cette célèbre collection, qui offre un grand intérêt.

La collection a commencé dans le cabinet de curiosités déjà formé dans le seizième siècle; elle se composait surtout d'anciens tableaux allemands, mais elle possédait, en outre, les deux principaux paysages de Claude Lorrain et la *Vénus* de Titien (sous la désignation apocryphe du roi Philippe II d'Espagne et de la signora Lauro). Ce n'est qu'au dix-huitième siècle que la galerie est devenue ce qu'elle est actuellement, et ce grâce à Auguste III (1733-1763) et à son ministre Brühl. Le roi Auguste et Brühl profitèrent habilement d'un embarras momentané d'argent du duc de Modène, François d'Este, pour acquérir, au prix de 100,000 sequins, cent tableaux de la collection de Modène. Cette somme énorme pour le temps, semble aujourd'hui bien faible, quand on pense que parmi ces cent tableaux se trouvaient toutes les œuvres d'élite de l'école de Bologne, les deux grands Paolo Véronèse, le *Christ della Moneta* et les six tableaux du Corrége, y compris la *Nuit* et la *Sainte-Madeleine*. On ne saurait se figurer que de soins, que de peines, que d'habileté diplomatique il a fallu pour mener heureusement à fin cette affaire. Par crainte de l'opinion publique, on dut tenir secrètes les négociations, et l'agent saxon Rossi examina en secret et sous un faux nom les tableaux. Italien lui-même, il a exprimé en termes touchants son repentir d'avoir privé sa patrie d'un bijou tel que la *Madeleine* du Corrége. Les tableaux arrivèrent en bon état à Dresde en août 1746.

Dans l'acquisition de la collection de Modène se trouva (comme si, dit l'auteur, le meilleur tableau allemand n'avait pu aussi venir alors que d'Italie) le beau portrait de Thomas Morret, d'Holbein, sous le nom de Ludovico Sforza il Moro de Leonard da Vinci. L'inestimable *Madone* d'Holbein avait été aussi achetée à Venise en 1743, pour la collection de Dresde. De Bâle, elle avait été vendue à Amsterdam; de là, par suite de la banqueroute du possesseur, elle vint à Venise, où le comte Algarotti, célèbre ami de Frédéric-le-Grand, la découvrit et l'acheta. Dans son compte, qui s'élève à environ 4,000 rixdales, figurent aussi, parmi d'autres nombreux articles, les présents faits au négociateur M. Ticpole, se composant de pièces d'argenterie, d'une canne à tête d'ambre jaune, montée en or, et des sommes assez considérables pour l'homme d'affaires et les domestiques della casa Delfino, dans laquelle se trouvait le tableau.

Dix ans plus tard, le Musée vint en possession de l'inestimable chef-d'œuvre qui depuis a fait de Dresde le but de pèlerinages sans nombre, de la *Madone Sixtine*. Déjà, lorsqu'il n'était que prince électoral, Auguste III l'avait vue sur le maître-autel des moines noirs de Saint-Sixte à Plaisance, pour lesquels Raphaël l'avait peinte, et avait témoigné le vif désir de l'avoir. En 1753, cette acquisition eut lieu pour le prix assurément très-modéré de 40,000 écus romains et une copie de même grandeur du peintre Nogari. L'année d'avant, le tableau, excellent dans son genre, de Guido Reni, *Ninus et Sémiramis*, avait été acquis au prix de 6,000 écus. Si la *Madone de Foligno* ne vint pas à Dresde, ce fut manque d'habileté de la part du négociateur. Car, bien que les circonstances pour faire des acquisitions en Italie fussent alors plus favorables qu'elles ne l'ont jamais été depuis, et que l'envie de vendre fût vivement excitée par les paiements comptants de la cour de Saxe, il fallait pourtant toujours, pour obtenir les plus célèbres tableaux, les dérober en quelque sorte. Le négociateur Guarienti reçut, pour sa correspondance avec Brühl, un chiffre dans lequel, par exemple, Torino signifiait Roma, Traieri scudi, fennig piastre, etc. L'achat de la *Tentation de Joseph*, de Cignani, à Venise, moyennant 600 sequins, fut annoncé à Brühl de la manière suivante : « J'ai acheté le Rigaud à Forli pour 600 gros. »

Parmi les grandes ventes qui eurent lieu en Allemagne et en France, la plus importante fu celle faite en 1748, moyennant 50,000 thalers, de 60 tableaux de la galerie de Prague, parmi lesquels se trouvaiont notamment les deux magnifiques portraits de Charles I[er] et de sa femme, de Van Dick, et la *Chasse au sanglier*, de Rubens. Les plus beaux Wouverman furent acquis à Paris.

C'est ainsi que, dans le court espace de 1743 à 1763 (l'année de la mort d'Auguste III) se forma la célèbre galerie de Dresde, grâce à un rare concours de circonstance heureuses mises habilement à profit, et au goût pour les arts d'un prince qui employa sans scrupule les ressources de son petit Etat à satisfaire sa passion. Depuis, la collection n'a reçu qu'une addition qui mérite d'être signalée, à savoir : le *Martyr de saint Rodrigue*, que le roi Frédéric-Auguste fit acheter de la succession du roi Louis-Philippe, moyennant 580 l. st.

M. Temminck, un des plus célèbres ornithologistes de notre époque, et associé correspondant de l'Académie des sciences, vient de mourir à Leyde. Il a légué au Musée de cette ville les précieuses collections d'histoire naturelle qu'il a recueillies dans tout le cours de sa laborieuse existence.

On annonce de Milan la mort de l'habile sculpteur lombard Marchesi. Cet artiste avait pris part à l'Exposition universelle de 1855. On se rappelle y avoir vu de sa main le *Sauveur*, une *Bacchante*, statues en marbre, le groupe de l'*Amour fraternel* et deux autres figures.

Emile Gagneux.

JOSHUA REYNOLDS.

1723 — 1792 [1].

Mais, comme nous l'avons dit, Reynolds ne se contenta pas de donner des exemples et des modèles aux artistes anglais, il voulut encore créer une école nationale, et, dès que ses succès lui eurent acquis l'autorité et l'influence nécessaires, il se consacra tout entier à la réalisation de son projet patriotique. Formé lui-même par l'étude des grands maîtres, il savait personnellement de quelle importance sont les modèles et les leçons pour le succès des artistes et l'avenir des arts. Il ne pensa donc plus qu'aux moyens les plus propres à offrir aux peintres de son pays ces ressources précieuses. La France lui parut posséder en ce moment les meilleures institutions, et il obtint du roi, en 1766, une charte qui créait une école et une Académie des Beaux-Arts semblables à celles qui existaient alors en France. Voici les statuts principaux de la charte royale :

Art. 1er. L'Académie des arts devait être composée de quatre membres. Art. 2. Chaque membre était discuté et élu sur une de ses œuvres exposée au jugement des académiciens. L'art. 6 organisait l'école. Neuf professeurs, choisis parmi les artistes les plus habiles, devaient professer tour à tour, en alternant chaque mois. Enfin l'art. 7 décrétait une exposition annuelle de tableaux.

Reynolds fut aidé dans son entreprise par l'aristocratie; il se forma des sociétés de touristes qui coururent l'Europe et l'Orient, cherchant partout des modèles et des débris, et publiant, par des textes et des illustrations splendides, le résultat de leurs travaux. Ainsi secondé, Reynolds ne doutait point du succès. Lui-même apportait dans l'entreprise l'énergique concours de son talent et de sa volonté. Tout naturellement il fut choisi le premier pour faire le cours public institué par l'art. 6 de la charte royale, et chaque année, pendant quinze ans, Reynolds prononça en séance solennelle un long discours sur l'art.

Voici l'analyse très-succincte de ces discours admirables, qui forment peut-être le plus beau monument d'esthétique qui existe.

Premier discours. 2 *janvier* 1762. — Après avoir fait l'éloge des sociétés savantes, Reynolds commença ses dissertations sur l'art par une question qui a été discutée de tous les temps. — Les règles sont-elles une entrave au génie?... Au contraire, répond l'orateur, elles le guident et le grandissent. Semblables à une armure, les règles écrasent les hommes faibles; elles trempent et rendent plus puissants les hommes forts. Un peintre de génie ne peut se passer de règles que lorsqu'il est maître de son art. — Reynolds s'élève ensuite contre le faire rapide de certains maîtres. Leurs élèves, dit-il, s'habituent à cette manière facile, persuadés qu'elle est un des caractères du génie, et ils n'apprennent plus rien, parce qu'ils n'étudient plus rien avec attention.

Deuxième discours. Décembre 1769. — L'étude de la peinture peut se diviser en trois périodes. L'élève doit commencer par apprendre les principes élémentaires. Dans la seconde période, il doit chercher des idées, étudier les maîtres et les règles de l'art. Enfin, pendant la troisième période, il comparera la nature aux grandes œuvres et aux règles reçues. Après avoir franchi ces différents degrés, il peut travailler et marcher seul. — Ici Reynolds, érigeant en théorie la pratique de toute sa vie, professe que rien ne féconde la faculté d'invention comme l'étude des maîtres. En effet, dit-il, rien ne produit rien, et l'invention n'est, à proprement parler, que l'application, sous une nouvelle forme, de nos souvenirs et de nos impressions. Le peintre qui n'a pas étudié les grandes œuvres croit inventer lorsqu'il ne fait que répéter. Mais il ne faut pas copier aveuglément les beaux ouvrages; il faut savoir discerner le bon du mauvais, et se borner à reproduire les parties remarquables de chaque tableau. — Les études doivent être peintes, et non point dessinées. — L'artiste doit travailler sans cesse, car le talent ne s'obtient qu'à force de travail.

1. Voir page 98.

Troisième discours. 1770. — Dans ce discours, l'orateur traite de l'idéal, qu'on appelle *gusto grande* en Italie, *genius* ou *great style* en Angleterre. — Il ne faut pas, dit Reynolds, imiter la nature, mais faire un choix dans la nature, et s'élever, par la contemplation de ses plus belles parties, à la conception d'une beauté supérieure à la nature. Phidias trouva la figure de Jupiter, non point dans la nature, mais dans son imagination, échauffée par la lecture d'Homère. La statuaire antique nous a laissé d'immortels chefs-d'œuvre de cette beauté supérieure à la nature, qui s'appelle le beau idéal. — Le beau idéal s'obtient donc par le choix, quoi qu'en ait dit Bacon, et même par l'observation de certaines règles, comme l'ont établi Apelles et Albert Durer. Si ces règles n'existaient pas, il s'ensuivrait que le beau n'est que le résultat du hasard, ce qui est absurde. Mais si la beauté a des règles fixes, comment expliquer les divers genres de beauté? la beauté de l'*Apollon*, qui n'est pas la même que la beauté de l'*Hercule* ou du *Gladiateur?* — Il est facile de répondre à cette objection. En effet, ces statues ne sont point la représentation d'un individu, mais la représentation d'une classe entière d'individus. D'ailleurs, si l'on pouvait réunir dans une seule statue les diverses qualités de ces trois statues, on ferait certainement une œuvre supérieure à chacune de ces œuvres. — L'artiste épris de l'idéal donnera à toutes ses productions un caractère élevé; cherchant à captiver l'esprit et non les yeux, il négligera les petits détails, et verra tout en grand. Reynolds a une très-petite estime pour les peintres qui, comme Téniers, Brauwer et Ostade, ont représenté des types ou des scènes vulgaires. Plus un artiste s'éloigne de la belle nature, moins il est digne d'admiration.

Quatrième discours. 1771. — Le peintre cherchera toujours la vérité et les idées générales; il supprimera dans la composition les détails particuliers, inutiles, ou seulement communs, car il doit avant tout donner à son œuvre un air de vérité générale et un caractère d'élévation. Bernin a eu tort de nous montrer David mordant sa lèvre quand il lance ses pierres contre Goliath, expression triviale qui n'est d'ailleurs qu'une vérité particulière.

Bien plus, il faut parfois s'écarter de la vérité historique. Dans un tableau d'histoire, les grands hommes n'apparaîtront que sous leurs grands côtés. — Pour ce qui est du coloris, Reynolds conseille d'éviter la multiplicité des teintes et des effets; il exclut le chatoyant et la bigarrure, surtout dans les draperies. Ainsi ont procédé les maîtres du grand style à Rome, à Florence, à Bologne; et en France, Poussin, Lesueur et Lebrun, qui ne sont, à vrai dire, qu'une colonie romaine. — Ici Reynolds, passant en revue les différents pays, juge sévèrement les écoles de Venise et de Flandre, qui n'ont point connu le grand style, et n'ont eu que des qualités de second ordre. Il compare le fracas de Véronèse et de Tintoret à la majesté de Raphaël. Le coloris des Vénitiens, dit-il, pèche contre la dignité et la simplicité nécessaires au grand style. Les Vénitiens ont créé l'art théâtral, qui a été ensuite introduit en France par Vouet, en Flandre par Rubens, en Espagne et à Naples par Giordano. Le style théâtral est bien inférieur au style sublime : le Parmesan et le Corrége ont seuls eu le don de fondre ces deux styles.

Cinquième discours. 1772. — Le style théâtral peut adoucir la sévérité du grand style. C'est ainsi que Louis Carrache a emprunté aux Vénitiens et au Corrége leur éclat et leur beauté, sans rien perdre de sa vigueur.— Reynolds compare ensuite les maîtres du grand style; il les étudie dans leurs peintures à fresque, seul genre vraiment digne du génie. Raphaël, selon lui, a plus de goût et de beauté que Michel-Ange; Michel-Ange a plus de fougue et de grandeur. Michel-Ange possède en outre un don qui l'emporte sur toutes les autres qualités : le sublime.

Sixième discours. 1774. — Dans ce discours, Reynolds parle de nouveau de l'utilité absolue d'étudier les grands maîtres. La peinture, dit-il, n'est pas un art de pure inspiration, et, si les artistes ne profitent point de l'expérience de leurs prédécesseurs, l'art ne pourra jamais progresser.

Septième discours. 1776. — Reynolds a démontré qu'il y avait pour l'artiste des règles invariables. Il est encore des règles non moins invariables pour le connaisseur. Le goût, c'est-à-dire la faculté de distinguer le beau de ce qui ne l'est point, s'obtient par l'étude et par l'application de certaines règles. La perfection de l'œuvre consiste dans la vérité et la beauté générale; c'est d'après ce principe que le connaisseur la jugera. Il ne faut point classer les peintres d'après le genre de leurs œuvres, mais d'après les impressions qu'elles éveillent dans l'esprit du spectateur. Un paysage de Claude vaut mieux qu'un tableau d'histoire de Giordano. — L'orateur parle ensuite des vêtements et de leurs modes; un artiste doit les respecter, en les ennoblissant autant que possible par le souvenir des costumes antiques.

Huitième discours. 1778. — Qu'est-ce que la beauté? où se trouve-t-elle? Bien que le peintre n'ait qu'un moment pour agir sur l'âme du spectateur, il peut cependant frapper aussi fortement que le poëte, par la variété, la nouveauté et le contraste; mais il doit se tenir dans une juste

mesure, éviter avec le même soin le trop de variété et le trop d'unité. Que le peintre recherche avant tout la simplicité, qualité, dit Reynolds, qu'il n'est point aisé de définir. Il faut être simple dans la composition, simple dans le dessin et les lignes, simple dans le coloris.

Le *neuvième discours* n'est qu'un discours d'ouverture, une harangue d'apparat.

Dixième discours. 1780. — Le dixième discours s'occupe tout entier de la sculpture, et ne rentre point dans le cadre des matières qui font l'objet de ce travail.

Onzième discours. 1782. — Les objets ne laissent dans notre esprit que le souvenir de leur ensemble; c'est donc en rendant cet ensemble qu'on leur donne leur caractère véritable. D'ailleurs, représentés de cette façon, ils nous frappent plus que s'ils étaient scrupuleusement exacts. Les grands artistes n'ont été grands que par cette faculté de généraliser. Raphaël a cherché l'effet général dans les formes; le Titien, dans le coloris. Ce principe de voir en grand s'applique à tous les genres de peinture.

Douzième discours. 1784. — Reynolds donne aux élèves différents conseils pour travailler avec fruit. Avant tout, ils doivent se défier de leur facilité; rien de ce qui est fait facilement n'arrive à la postérité. *Le temps n'épargne point ce qu'on a fait sans lui.* Le *Gladiateur* a peut-être demandé la vie d'un homme. Les artistes improvisateurs n'ont rien produit de bien frappant. Il est des peintres qui se vantent de n'avoir jamais rien emprunté à personne, et pourtant, dit Reynolds, dans les cartons qui sont à Hampton-Court, Raphaël n'a pas cru se déshonorer en prenant à Massaccio des têtes et des expressions. Un artiste habile s'assimilera donc autant que possible les beautés des grands maîtres.

Treizième discours. 1786. — L'art qui s'adresse à notre imagination et à notre sensibilité est soumis encore au contrôle d'une autre faculté supérieure qui est le résultat de nos souvenirs et de nos impressions. Cette faculté est l'intuition. Platon s'est trompé lorsqu'il a dit que la peinture était un art d'imitation. Sans doute un peintre doit savoir imiter les objets visibles, mais l'imitation pure ne peut être ni le principe ni le but d'aucun art. Reynolds, après avoir démontré que cette vérité s'applique à la poésie, à l'art dramatique et aux autres arts comme à la peinture, termine en disant qu'une œuvre d'art est d'autant plus belle, qu'elle s'éloigne plus de la nature ordinaire, c'est-à-dire de l'imitation pure. Que l'on compare, dit-il, le même paysage copié par un peintre vulgaire ou par un peintre de génie, et l'on verra la différence qui existe entre l'imitation de la nature et l'idéal.

Quatorzième discours. 1788. — Ce discours est consacré presque entièrement à l'éloge de Gainsborough, qui venait de mourir; j'en ai placé les principaux passages à la fin du chapitre qui traite de cet artiste.

Quinzième discours. 1790. — Reynolds sent que ce discours est le dernier qu'il prononcera. Il veut se résumer, et il récapitule ses précédents discours. Il s'est toujours appliqué, dans ses théories, à dégager la vérité générale des idées particulières; c'est ainsi qu'il est parvenu à classer l'art et à mettre quelque clarté dans les doctrines de ses prédécesseurs. — Tout le reste de ce discours est consacré à Michel-Ange. Reynolds a pour ce grand homme une admiration sans bornes. Michel-Ange est un génie original, sublime, l'Homère de la peinture, qui n'a trouvé qu'en lui le caractère grandiose et saisissant de ses compositions. Michel-Ange a la poésie du dessin. Raphaël doit à Michel-Ange sa majesté et son ampleur. Michel-Ange a enseigné le grand style à l'Europe entière, et les artistes n'auront chance de retrouver le grand style qu'en étudiant continuellement le maître florentin. — Je puis me rendre cette justice, dit Reynolds en finissant, que chacun de mes discours témoigne de mon admiration pour cet artiste vraiment divin, et je désire que les dernières paroles que je prononcerai dans cette enceinte soient : *Michel-Ange! Michel-Ange!*

Ce résumé peut donner une idée des doctrines de Reynolds et des discours qui les développaient.

Maintenant est-il permis de rechercher quels ont été les résultats de l'œuvre de l'artiste anglais et les destinées de l'école qu'il espérait fonder?...

Après que ce grand homme eut disparu, des scrupules politiques et des obstacles religieux vinrent compromettre le succès de sa fondation, et détruire peu à peu tout ce qu'il avait fait. — D'un côté, l'esprit puritain voyait avec peine le développement de l'art, qu'il regardait comme une œuvre de papisme et d'idolâtrie; de l'autre, le gouvernement, se croyant obligé d'obéir au système de *selfsupporting*, décréta que les arts ne devaient pas être une charge pour la masse de la nation peu soucieuse de leur succès, et qu'ils ne seraient encouragés, c'est-à-dire dirigés et rétribués comme toutes les autres choses, que par ceux qui les aimaient. L'Etat devait se tenir en dehors de toutes les tentatives et de tous les frais; il laisserait faire, et voilà tout.

Ainsi se trouva arrêté le mouvement commencé par Reynolds et quelques esprits d'élite. Il était évident que, privé des secours de l'Etat, l'art ne pouvait ni marcher longtemps, ni s'élever bien haut. En vain les grands seigneurs et les hommes distingués essayèrent-ils de lutter contre l'indifférence du public et de soutenir les artistes. Les efforts isolés, les encouragements individuels, ne purent point donner à l'art cette impulsion forte que l'Etat, avec ses ressources et sa puissance, aurait pu seul produire; et dès lors, l'art tiraillé en sens divers, sans guide et sans but, s'individualisa, s'égara, tomba peu à peu, parce qu'il n'eut plus d'autre règle que les caprices des particuliers.

D'autre part, le goût des collectionneurs pour les petits tableaux réalistes et populaires des écoles du Nord, les instincts artistiques de la nation et certaines affinités de race, tout sembla se réunir pour pousser les artistes anglais loin des hautes sphères et vers les genres secondaires.

Tous les critiques ont signalé, tous les amateurs d'art connaissent les défauts de l'école anglaise de nos jours. Le mépris de l'idéal, l'ignorance des grands maîtres et des grandes traditions, l'impuissance radicale à traiter les grands sujets, découlent naturellement des circonstances que nous avons mentionnées. Privés de l'étude des beaux modèles, les Anglais n'ont produit et ne peuvent produire qu'un art insulaire en quelque sorte, n'empruntant rien aux grands peuples artistes du continent, ne s'abreuvant qu'à ses sources, restreint dans ses observations, mesquin dans ses productions, défectueux au point de vue de la composition et de l'exécution. Plus envieux de la vérité et de l'expression que de la beauté et de la grandeur, les Anglais sont les successeurs directs des petits peintres flamands. Comme leurs pères, ils sont vulgaires dans les sujets de religion, exagérés ou faux dans le drame, ridicules dans l'histoire ou la mythologie. Mais, en revanche, ils sont admirables dans l'observation et l'étude du cœur humain. Recherchant toujours, comme les Flamands, les scènes domestiques, les mœurs, les types nationaux, les sujets de la vie ordinaire, ils les traitent avec une grande vérité, une observation parfaite, souvent même avec trop d'esprit et d'intention, et toujours avec une finesse et un humour inconnus à leurs modèles. Mais les Anglais sont inférieurs aux Flamands au point de vue de l'exécution, qui est moins ferme, moins franche, moins lumineuse, et qui pèche par les défauts contraires.

Et quel peut être l'avenir de cette école, ainsi jetée par la faute de son gouvernement en dehors des grandes voies de l'art? — Depuis quelques années, la nation tout entière semble se concerter pour donner à son école une impulsion nouvelle et un développement plus fécond. Des expositions très-nombreuses, très-considérables, répandent partout le goût de l'art et des tableaux. Les grands seigneurs et les riches particuliers reprennent avec passion la tâche glorieuse commencée à deux reprises différentes par Charles Ier et par Reynolds. En même temps le gouvernement, s'apercevant qu'il faisait fausse route, a changé son système : aujourd'hui il fonde des établissements, des écoles, des musées; il fait des commandes, encourage les artistes, et les paye généreusement. En un mot, l'Angleterre veut fonder une école de peinture, une belle et forte école. Peut-être que ses efforts, mieux combinés de jour en jour, parviendront à élever, à épurer le goût des artistes et du public; peut-être que, développant les ressources incontestables et les facultés originales des artistes nationaux, et aidées, en outre, par cette énergie froide, ferme et résolue qui fait le fond du caractère anglais, ces fondations et ces académies arriveront à produire tout ce que peuvent produire dans le domaine des arts l'argent joint à l'intelligence, à la persistance et à la volonté.

Léonce de Pesquidoux.

LES PETITS PEINTRES CONTEMPORAINS.

PLACIDE Ier

Placide! C'est avec une profonde émotion que j'écris ce nom; c'est avec respect que je le prononce. Placide est le plus grand des petits peintres.

Il s'en est fallu de l'épaisseur du brouillard gris qui couvre ses toiles vertes, qu'il ne m'échappât. Depuis dix ans je le suis pas à pas, ce bon Placide, craignant toujours de voir un biographe, spécial pour les célébrités, me l'enlever et s'enfuir avec lui à cheval sur un volume jaune lançant des flammes par les narines.

Que de craintes et d'anxiétés! Je ne voulais

pas le perdre; je le réservais pour en faire le roi de ce royaume étrange où chaque sujet se croit empereur, où chaque empereur se croit dieu. Dix ans se sont passés : il a persévéré dans le crime; son bon ange l'a abandonné : donc j'arrive; je m'en empare, et je le proclame le plus vraiment digne de ceindre la couronne *ruolzée* et de porter le sceptre en maillechort des monarques de l'empire de l'imparfait.

Après tout, c'est toujours une royauté, et peut-être vaut-il mieux être le plus grand des petits que le plus petit des grands.

Puis, il faut le dire : si, dans le royaume de l'imparfait, les sujets sont remuants, tracassiers, vaniteux et jaloux, ils ont une qualité immense : ils louent et exaltent avec frénésie le prince qu'ils se sont donné.

Ainsi, je vous le dis, le temps est arrivé où, du Ponent jusqu'à l'Orient, vous allez entendre une voix presque aussi imposante que celle de la Renommée crier sur tous les tons la gloire de Placide :

— Placide est grand !

— Placide est vrai !

— Placide est le génie du monde !

— Hors Placide, il n'est point de salut !

Ne vous effrayez point, ce jour-là, s'il y a de la réputation dans l'air : la gloire n'arrive pour les petits qu'au variable; le beau-fixe est seulement pour les grands.

D'ailleurs, on le sait, les élections se font dans le royaume de l'imparfait comme elles se faisaient jadis à la cour de Rome ; on nomme pape le plus vieux des cardinaux, et chacun vit dans l'espoir d'hériter de la tiare. Il arrive bien quelquefois un Sixte-Quint, qui, le jour de son sacre, jette ses béquilles aux quatre vents du chemin ; mais Placide approche de la soixantaine. Un artiste de soixante ans est un homme de deux siècles. Cette fois, les fils d'Éole ne récolteront ni béquilles, ni visière verte, — Placide Ier gardera ces ustensiles pour lui.

Pendant que nous allons dire d'où il vient, où il va, ce qu'il est, que la royauté lui soit légère , c'est le vœu le plus sincère de son obscur admirateur.

Placide Ier est né en....., ce qui prouve qu'il pourrait parfaitement être le camarade de collége de M. de Saint-Georges; mais il ne l'est point, par cette raison bien simple que le spirituel et gracieux auteur des *Mousquetaires de la reine* et de trente autres succès a fait ses classes à Paris, tandis que Placide Ier n'a fait qu'esquisser les siennes en Bretagne... ou ailleurs.

Ses parents, honnêtes et dignes bourgeois, l'avaient destiné au commerce : à leur place, tout le monde en eût fait autant. Placide était un garçon solide, aux épaules carrées, aux mains larges et fortes et plutôt faites pour remuer caisses et ballots que pour manier crayons et pinceaux.

La vocation se fit jour à travers la porte du magasin, et enleva le jeune homme qui la suivit, au grand désespoir de sa famille, qui en est restée longtemps inconsolable.

A cette époque, on se battait beaucoup et on ne peignait guère. Deux peintres seulement, avaient attiré l'attention publique d'une façon bien capable d'influencer des bourgeois. Ces deux artistes étaient David et Lethière, tous deux chefs d'école.

On sait l'histoire du conventionnel ; quant à celle de Lethière, elle est moins connue. Lethière était un mulâtre, ferrailleur, mauvaise tête. A la suite d'une querelle à l'*Estaminet militaire* de la rue Saint-Honoré, il tua deux officiers et en blessa trois.

Il y avait écrit sur l'enseigne de cet établissement :

Hic virtus,
Bellica gaudet.

Forcé de fuir, Lethière fut à Rome, où il devint directeur de l'école de peinture. Il faut lui rendre cette justice : tous ses élèves sont restés des amateurs de première force au fleuret et au sabre.

Comme on le voit, la terreur des parents de Placide ne manquait pas de raison.

Pourtant l'art éteint un moment allait se ranimer. Gassiès peignait l'intérieur de l'église de Saint-Prix qui se trouve au Louvre ; Cochereau avait également renié son maître et ses Grecs. Pagnest faisait son premier portrait, et Carle Vernet devenait populaire. Le jeune Placide finit, je ne sais comment, par vaincre le mauvais vouloir paternel et fit son entrée dans le monde artistique, à l'époque la plus bizarre du siècle, au moment enfin où les troubadours aux pourpoints abricot, à la toque garnie de plumes blanches, avaient tiré leurs épées dont la poignée était une croix *tréflée*, pour se défendre contre le *cuirassier* et les marins de la **Méduse** conduits par Géricault : la lutte fut longue mais décisive, Eugène Delacroix décida la victoire.

Placide était trop jeune et trop modeste pour se ranger d'un côté ou de l'autre ; du reste, Géricault ou Revoil, peu lui importait, il voulait peindre, voilà tout. Les premiers coups de crayon donnés, il partit pour Rome, « n'ayant d'autre intention, dit-il, avec modestie, que de reproduire la nature avec une scrupuleuse exactitude. »

Chaque matin, Placide prenait son carton et parcourait la campagne, croquant par ci, croquant par là. Apercevait-il une paysanne, un groupe de *Piferari*, un muletier, il se mettait à l'œuvre ; mais la nature ne se reproduit pas avec autant de facilité qu'on pourrait le penser. L'artiste lent, peu expérimenté et peut-être aussi trop scrupuleux, n'avait jamais le temps d'achever ses croquis. Le muletier passait, la paysanne allait cherchant l'amour, le *Piferari* cherchant des sols, si bien que lorsque le bon Placide revint, il ne rapporta qu'une collection de nez, de chapeaux, de têtes; mais de dessins pas.

Les mois, les années s'écoulèrent et on n'entendait point parler de lui, il ne produisait rien. Il avait trente ans, peut-être trente-cinq; ne sachant pas son métier, il s'était décidé à l'apprendre.

Ce sera un éternel honneur pour lui d'avoir eu le courage, la force et l'honnêteté d'étudier à un âge où l'on croit tout savoir; n'eût-il point produit plus tard des choses remarquables, il reste par ce fait digne du respect et de l'admiration des gens de bien.

Enfin, un jour, timide et tremblant, il montra son premier tableau. C'était un paysage représentant trois arbres; mais quels arbres! des arbres ressemblant à des arbres comme les baigneuses de Courbet ressemblent à des femmes. Le premier qui les vit les prit pour des mâts de Cocagne mal réussis, tant ils étaient hauts et dénudés. Le premier n'avait qu'une branche, le second possédait trois feuilles pour tout bien; quant au troisième, il n'avait ni branche ni feuille, mais en compensation il n'avait que la moitié de son écorce, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir la prétention d'abriter une petite femme en chocolat, assise à sa base.

On s'habitue à tout : aujourd'hui ces arbres sont reçus dans le meilleur monde.

Placide a fait depuis plus d'un million d'arbres, et pour le moins mille petites femmes en chocolat, ou, pour être plus vrai, il a réédité les trois arbres, revus, corrigés et considérablement augmentés — heureusement! — à un nombre infini d'exemplaires.

L'apparition de l'œuvre n'avait excité aucune haine, aucune jalousie. Celles qui suivirent n'eurent ni éloges ni éreintements. On en parla comme on parle de tout. Les brouillards qui couvrent toutes les toiles de Placide semblent les préserver du contact des passions.

Dans la vie d'un artiste, il n'y a qu'un pas de la tranquillité à l'oubli. C'en était fait de Placide et de sa gloire, si le caractère de l'homme n'était venu éveiller l'attention publique par sa singularité.

Pendant que les artistes, même les grands, se démenaient à qui mieux mieux pour attirer les regards de la foule, Placide, calme et silencieux, affectait de vivre en dehors de toutes les choses humaines. Ce fut lui qui répondit à quelqu'un qui lui demandait son opinion sur le tableau de la prise de la Smala d'Abd-el-Kader.

— Ma foi, Monsieur, je n'ai pas d'opinion du tout. Je vous avouerai même en toute humilité que j'ignorais complétement qu'Abd-el-Kader fît de la peinture.

Par suite d'une mauvaise chance inouïe, il arriva que pendant dix ans ses toiles furent placées dans les expositions comme si elles y fussent venues avec des billets de faveur. La onzième année on les mit dans un endroit plus apparent.

— Ah! mon Dieu! disait Placide les larmes aux yeux, je ne me consolerai jamais d'avoir pris la place d'un confrère.

Placide employa une petite ruse qui réussit à merveille à détromper ceux qui le soupçonnaient de lenteur. En causant, il laissait un rouleau de papier s'échapper de sa poche.

— Ah! disait-il en le ramassant, c'est un petit croquis que j'ai pris hier à l'Opéra, dans le fond de mon chapeau.

Ou bien encore :

— Tenez, voilà un pauvre petit arbre que j'ai croqué les larmes aux yeux, hier, sur la place de la Bourse.—On l'arrachait.—Je n'ai eu que le temps de l'esquisser. Il avait l'air si triste que j'en avais le cœur gros.

Et il montrait un dessin parfait, presque une étude.

Il répondait à la critique par des plaisanteries. Un homme du monde lui disait un jour :

— Je trouve, Monsieur Placide, que les marins qui grimpent sur les vergues du brick qui est sur le premier plan de votre vue du port de Bayonne, ne sont point proportionnés à la grandeur du navire, l'exiguité de leur taille jure avec l'ensemble.

— Des marins, quels marins voulez-vous dire? répondit Placide; mais, Monsieur, vous êtes dans l'erreur, ce ne sont point des matelots, ce sont des rats qui, ayant dévoré l'équipage, sont forcés — victimes de leur gloutonnerie — de faire eux-mêmes la manœuvre.

Allait-on le visiter dans son atelier, on trouvait un bon vieux en blouse bleue, coiffé d'un bonnet de coton blanc rayé de rouge. Simple comme un fermier du Berry, naïf comme un enfant, gai, causeur et riant, acceptant le blâme avec reconnaissance, les éloges avec un ravissement non

dissimulé. Tout cela n'était point naturel. On finit par s'en étonner; on crut à un faux bonhomme; on l'observa. Malgré la rigidité d'un long et minutieux examen, jamais Placide ne fut trouvé en rupture de simplicité. Sa joyeuse douceur ne se démentit qu'une fois : cet homme, d'une humeur si égale, fut, pendant trois jours, en proie à une douleur furieuse. Comme on lui demandait la cause de son irritation :

— Ne m'en parlez pas, répondit-il; je suis furieux, et j'en ai le droit : depuis trois jours tous les journaux de Paris s'occupent de moi.

— En diraient-ils du mal?

— Mon Dieu! non, au contraire, ils m'accablent de louanges; mais de quoi se mêlent-ils? Je ne m'occupe point d'eux; qu'ils me laissent en paix admirer la nature, entendre les oiseaux chanter dans les arbres, et écouter les chansons des cigales vertes et le murmure du ruisseau.

Un tel peintre était si différent des autres, que tout le monde désira connaître ce qu'il faisait.

A ce moment, les trois arbres que vous savez étaient arrivés à un haut degré de perfectionnement. La petite femme en chocolat, peinte désormais par un homme qui avait beaucoup travaillé, pouvait passer pour une femme en sucre. Tout était pour le mieux : à peine quelques imperfections dans le dessin parvenaient-elles à percer la couche de brouillard, de fumée ou de poussière inhérente aux œuvres de Placide. Cette peinture monochrome, sans contraste, avait l'aspect le plus sérieux du monde. L'admiration fut universelle.

Les moins enthousiastes comparent maintenant Placide à Claude Lorrain, et la comparaison, quoiqu'un peu bien prétentieuse, n'est pas dénuée de bon sens.

Cependant Placide ne sera pas un de ces génies qui marquent dans un siècle. Pourquoi? Je vais vous le dire. Il a eu le bien-être, le goût du travail, l'amour de son art, l'honnêteté et la conscience. Il a encore, Dieu merci, la force et la patience, mais une chose lui a manqué : la jeunesse!

Jules Noriac.

BULLETIN DES VENTES ARTISTIQUES.

UN TABLEAU ATTRIBUÉ A RAPHAEL. — LE CRUCIFIEMENT DU MASACCIO. — LES DEUX OUDRY DE LA COLLECTION DARBAUD JOUQUES. — VENTES PROCHAINES.

Le tableau attribué à Raphaël, auquel nous faisions allusion dans notre dernier article, représente les *Trois Grâces*. Comme sa propriétaire, Mlle G..., s'est décidée, au dernier moment, à ne pas l'abandonner aux chances périlleuses des enchères, nous n'entrerons pas dans les considérations historiques qu'on peut faire valoir pour ou contre son authenticité. S'il nous était permis de donner un avis à Mlle G..., nous lui conseillerions de faire enlever la couche de repeints qui recouvre ces trois types charmants comme d'un voile jaloux. Ils ne sauraient que gagner à cette transformation, car les Grâces sont comme la Vérité, elles demandent à être vues dans leur poétique nudité.

Sans nous étendre davantage sur ce sujet, nous allons vous entretenir d'une page capitale due au pinceau de Masaccio, l'un des plus célèbres maîtres dont s'enorgueillit l'Italie. L'origine de ce tableau, qui représente le *Crucifiement de N. S. Jésus-Christ*, non plus que son authenticité, ne sauraient, selon nous, être mises en doute. En effet, Vasari, dans son histoire des Beaux-Arts, parle d'un grand tableau du Masaccio, représentant le crucifiement, dont on avait perdu la trace. On prétendait déjà à cette époque qu'il avait dû être emmené dans l'île de Sardaigne, où il a été découvert par un amateur qui l'a envoyé à Paris pour être vendu à l'amiable.

L'épopée de la Rédemption de l'humanité est magnifiquement concentrée dans l'œuvre originale de ce grand maître de l'ancienne école florentine, qui servit plus tard de modèle à Pérugin, à Michel-Ange et à Raphaël lui-même.

Sa dimension est de 2 mètres 75 centimètres de hauteur sur 2 mètres de largeur.

Quand on se reporte à cette époque de l'enfance de l'art, où le secret de la peinture à l'huile n'était pas encore trouvé, on est saisi d'un saint étonnement à l'aspect de cette composition magistrale, où le Christ est en croix au milieu des deux larrons, ayant à ses pieds la Madeleine, les trois Maries et Saint-Jean, au milieu des cavaliers romains et de la foule de personnages groupés autour de ce drame mystérieux qui allait révolutionner le monde.

Ce n'est qu'en se pénétrant bien de la grandeur du style de cette œuvre, de la vérité dans les expressions si variées des figures, du précieux de l'exécution, qu'on peut alors comprendre de quel prix incalculable elle doit être pour l'histoire de l'art. Aussi, nous osons espérer que le musée du Louvre, qui ne possède aucun ouvrage du Masaccio, ou toute autre collection nationale, tiendront à honneur d'acquérir ce chef-d'œuvre de l'école primitive, qui demeurera exposé dans les salons de l'*Union des Arts*, rue Saint-Georges, nº 43, tous les jours, de midi à cinq heures, jusqu'au 1er avril seulement.

Nous ne saurions donc trop engager les amateurs à venir visiter ce tableau, qui, malgré l'époque reculée à laquelle il remonte, est vierge de toute espèce de retouches.

La vente de la collection de M. Darbaud-Jouques, ancien préfet des Bouches-du-Rhône, renfermait plusieurs bons tableaux, entre autres deux grandes compositions d'Oudry, sujets décoratifs, qui ont atteint à l'enchère 14,000 fr. On nous assure que les héritiers les avaient offerts, la veille de la vente, pour 8,000 fr.; ils n'ont donc rien perdu pour attendre. C'est M. Lebœuf de Montgermon, fils de M. Louis Lebœuf, ancien banquier, qui a fait cette importante acquisition digne de figurer dans un palais.

La collection de dessins et de gravures imprimées en couleur, mise en vente sous la direction de l'*Union des Arts*, était digne de l'attention des amateurs. Un dessin de Greuze, première pensée du *Fils puni*, qui est au Louvre, a surtout été très-remarqué; il en a été de même de cinquante charmantes vues d'Italie, par Nicole, dont plusieurs ont été acquises par un de nos braves généraux de l'armée de Crimée, M. Mellinet.

L'*Union des Arts* annonce pour le 18 de ce mois, la vente, pour cause de départ, de tableaux de nature morte, fruits et gibier, et de vues prises dans le golfe de Naples par un artiste de talent, M. Planson; et, pour le 24 mars, celle d'une jolie collection de tableaux anciens choisis avec beaucoup de goût par M. le docteur La.... On y remarquera surtout plusieurs productions agréables des maîtres de l'école française, et deux beaux tableaux de Jules Romain.

La vente des belles curiosités du cabinet de M. Humann a trouvé son pendant dans celle de M. Daugny; elle a, comme la première, attiré l'attention publique. Les nécessités de notre tirage ne nous permettront d'en rendre compte que dans notre premier article.

Hyacinthe Audiffred.

CERCLE ARTISTIQUE

DE LA RUE DROUOT.

Le Cercle artistique de la rue Drouot suit son mouvement ascensionnel; chaque jour il se recrute de nouveaux membres parmi les artistes et les amateurs des arts.

Aux termes du règlement, les élections pour le renouvellement du bureau viennent d'avoir lieu. M. Régnier a été réélu président; on sait que M. Régnier est amateur passionné des Beaux-Arts, et qu'il a voué aux artistes tout ce qu'il y a en lui de sympathie et de dévouement.

En acceptant de nouveau la présidence, M. Régnier a dit qu'il n'ignorait pas que sa réélection était due aux principes adoptés par le Cercle; qu'il savait très-bien qu'il n'avait d'autre titre aux suffrages de ses camarades que sa qualité d'amateur des arts, parce que le Cercle, ennemi de toute coterie, de tout système exclusif, ne voulait arborer aucun drapeau, appelant seulement à lui tout ce qui tient la plume, le pinceau ou l'ébauchoir, le burin ou le crayon; mais qu'il espérait que le temps n'était pas éloigné où ces principes de loyauté et d'honorabilité dans lesquels cette association veut constamment marcher, seront connus, appréciés de tous, et alors qu'il serait heureux de céder sa place à un nom moins modeste que le sien, à une personnalité illustrée dans les lettres ou les arts.

Après ces quelques paroles du président, on a procédé au scrutin pour nommer les vice-présidents, secrétaires, trésorier. Les élections ont donné le résultat suivant :

Vice-présidents: MM. Dumas fils et Duménil. Secrétaires: MM. Dumaresq et Arnaut. Trésorier: M. d'Ivernois. Membres du bureau: MM. Tabar, Baudit, Anastasie, Lambinet, Protais, Antigna, Guérard, Palizzi, Vetter, Norblin, Busson. Bibliothécaires, MM. Félix Pigeory et Louis Enault.

Les destinées du Cercle sont donc confiées aux

noms honorables que nous venons d'enregistrer, et qui ont plein pouvoir pour gérer au mieux les intérêts de la jeune association.

La Bibliothèque continue toujours à s'enrichir des dons qu'on veut bien lui faire. Les lettres et les envois lui arrivent de toutes parts ; la province répond aussi à l'appel qu'on lui a fait. Outre de nombreux envois de M. Duménil, de M. Lefeuve, de M. Anatole de Montesquiou, pair de France, voici les nouvelles lettres reçues que nous ajoutons à celles déjà publiées.

Mon cher Pigeory,

J'ai quelques brochures que je veux vous prier d'offrir au Cercle de ma part. Je serais heureux de vous en mettre d'autres de côté. Seulement, envoyez prendre ces premières un de ces matins.

Je vous prie de remarquer parmi celles-ci la publication intitulée : « *Une lettre inédite de Montaigne.* » Elle contient la reproduction autographiée d'une belle missive en quatre pages *in-folio*, adressée par le philosophe *Que sais-je ?* à Henri IV. Elle est la quatorzième et dernière que l'on ait trouvée de lui.

Je ne désespère pas d'en découvrir d'autres : *je suis sur la trace.* Si je réussis, il est possible que je mette du même coup la main sur du *Molière* !... Qu'en diriez-vous ?... Hein ?... Voilà qui surprendrait bien les amateurs d'autographes !

Agréez, etc.,

A. JUBINAL,
Membre du Corps législatif.

Monsieur,

Vous avez bien voulu, au nom du Cercle artistique, me faire l'honneur de me demander si je ne pourrais pas disposer de quelques ouvrages en faveur de la bibliothèque que vous y avez fondée.

Je n'ai là, sous la main, que trois volumes, *Brunes et blondes*, *Maurice de Breuil* et *Madame Rose*. Permettez-moi de vous les offrir, et veuillez croire que je me ferai un plaisir de compléter la collection aussitôt que l'occasion s'en présentera.

Agréez, etc.,

AMÉDÉE ACHARD.

Monsieur,

Veuillez permettre à l'un de vos abonnés d'offrir à la bibliothèque du Cercle artistique un volume qui ne sait pas résister à la tentation d'avoir des lecteurs aussi distingués que ceux de votre réunion, et qui y cède d'autant mieux, qu'il lui sera plus rarement donné d'aspirer à une bonne fortune de ce genre.

Agréez, etc.,
Bordeaux.

JULES DE GÈRES.

Monsieur,

Je profite de la première occasion qui se présente pour répondre à votre circulaire du 31 octobre dernier, qui ne m'a été adressée que très-récemment.

Vous recevrez, Monsieur, en même temps que cette lettre, deux volumes de poésies, par moi publiées à Paris en 1850 et 1854.

J'ajoute à cet envoi un volume de poésie, *l'Églantine solitaire* et l'*Esquisse géographique*, que l'auteur, Mme Guittet, qui habite Pont-l'Évêque, s'empresse à ma demande de joindre à l'envoi que j'ai l'honneur de vous faire.

Recevez, etc.
Pont-l'Évêque.

BORDES.

Monsieur,

J'ai l'honneur d'offrir, par votre honorable entremise, à la bibliothèque du Cercle artistique, trois volumes publiés par moi. Je les ai choisis parmi ceux qui peuvent quelque peu vous intéresser, croyant que mes autres ouvrages n'auraient aucun intérêt pour vos lecteurs.

Agréez, etc.,

THALÈS BERNARD.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien agréer le volume que je vous envoie. J'ose espérer que vous pousserez la bonté jusqu'à faire une petite place dans la bibliothèque du Cercle artistique pour y donner asile à ce faible tribut.

De cette offre modeste, le seul mérite est l'expression de mes sympathies artistiques.

Agréez, etc.,

GILBERT.

Monsieur et cher confrère,

Pardonnez-moi si je n'ai pas répondu plus tôt à votre cordiale demande. Mais je suis très-souffrant depuis plusieurs mois, et voilà mon excuse. D'un autre côté je me suis trouvé assez embarrassé, mon bagage est si mince, qu'il ne mérite guère de figurer dans vos riches archives. Voici quelques brochures pour vous prouver toute ma sympathie, en même temps que ma bonne volonté. Pour le reste, j'ai signé une trentaine de vaudevilles que je ne sais plus où trouver. Depuis dix ans la critique des livres et des pièces de théâtres m'absorbe. J'ai bien écrit là-dessus quelque chose comme trente volumes; mais ces feuilles volantes sont aux quatre vents qui emportent les travaux du journalisme. Si, plus tard, j'en réunis quelques-unes; si de tant de feuilletons oubliés je forme quelques volumes, par amour-propre de père, je m'empresserai de vous les envoyer. En attendant, veuillez, Monsieur, croire à mes à vives sympathies pour vous et pour tous ceux de nos excellents amis et confrères qui composent le Cercle artistique.

Votre très-dévoué, etc.

JULES DE PRÉMARAY.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire remettre la *Grammaire héraldique* que j'offre avec grand plaisir au Cercle artistique.

J'eusse voulu ne pas borner là mon envoi ; mais je n'ai en ma possession aucun exemplaire de mes autres livres.

Deux ouvrages sont en ce moment sous presse pour paraître en mars; aussitôt publiés, j'aurai l'avantage de vous les faire tenir.

La pensée qui a présidé à la fondation de ce Cercle, me semble trop louable pour que je ne m'empresse de m'y associer en apportant le faible tribut de quelques volumes.

J'ai l'honneur, etc.

GOURDON DE GENOUILLAC.

Comme on le voit, les rayons de la Bibliothèque continuent à se garnir, tant il est vrai que l'impulsion une fois donnée, les bonnes choses

vont toujours progressant, s'améliorant. La commission administrative du Cercle le sait si bien qu'elle s'occupe en ce moment de l'élaboration d'un nouveau règlement pour modifier, améliorer quelques dispositions des premiers statuts, ou combler des lacunes qu'on n'avait pu prévoir. C'est ainsi que procède toute association sérieuse qui veut prendre rang parmi les plus utiles et les plus honorables.

Félix Pigeory.

CONCERTS ET SOIRÉES

DE LA QUINZAINE.

En ce temps de carême, ce n'est pas une sinécure que d'être chargé de rendre compte de ce qui se passe dans le monde des arts. Matinées par ici, soirées par là, bals d'un côté, concerts de l'autre; à peine si l'on a le temps de s'y reconnaître, le plaisir devient quelquefois un travail lorsqu'il est pris à trop forte dose, et encore je ne parle que des meilleurs endroits; que serait-ce donc s'il me fallait énumérer tous les essais infructueux? que de curieuses études à faire! car aujourd'hui tout le monde veut donner son petit raout. Il y en a eu pour tous les goûts, pour tous les appétits, depuis les réunions du peintre Galletti, sous les lambris de son cinquième étage — où, après avoir entendu des artistes qu'on ne posséderait pas chez un bourgeois à moins de vingt-cinq louis, on nous servait à deux heures du matin un souper dont Lucullus n'eût pas fait fi, bien que le service ne consistât qu'en un immense plateau soi-disant laqué, sur lequel le jeune peintre paysagiste avait placé un énorme morceau de veau et de jambon, flanqué de cornichons et entouré de grosses miches de pain; — jusqu'à la soirée que M. le préfet de la Seine a donnée samedi dans les salons de l'Hôtel-de-Ville, où les laquais sont en bas de soie et en culotte courte. Entre ces deux extrêmes, il y a tout un monde. Peut-être y aurait-il un certain intérêt drôlatique à raconter les concerts avortés par le fait d'un accompagnateur qui oublie son rendez-vous sous prétexte qu'on ne le paye pas; d'une comédie de salon manquée à cause du jeune premier ne sachant pas son rôle; d'une autre, parce que la maîtresse de la maison avait annoncé que sa réunion serait des plus intéressantes, qu'elle avait invité à dîner le chanteur à la mode, lequel, apprenant la faveur qu'on lui réservait, s'était esquivé après le dessert, sous prétexte de fumer un cigare.

A ce propos, voici une petite anecdote qui concerne Géraldy : M***, cordonnier, a amassé une fortune assez rondelette à vendre des chaussures dans une des boutiques les mieux achalandées de la rue Montmartre; il est voisin de campagne du chanteur qui demeure près de Neuilly. Après vingt tentatives infructueuses, le bottier obtient de Géraldy la promesse qu'il viendrait dîner *sans façon* un dimanche. Le jour dit, l'artiste entre sans défiance dans la salle à manger et aperçoit vingt-cinq couverts; il devine l'intention du commerçant, qui avait invité à sa table sa nombreuse société et ses commis du faubourg Montmartre. En prenant le café, l'amphitryon lui dit de sa voix la plus agréable : « Cher voisin, tout le monde sait que vous êtes un fameux professeur; vous devriez bien nous faire l'honneur de chanter un grand air; — *histoire* de vous entendre. — Volontiers, dit Géraldy en prenant son chapeau, je vais aller chercher ma musique; seulement, après que j'aurai chanté, vous serez assez bon, vous que l'on dit un célèbre bottier, de nous piquer une paire de bottines, *histoire* de vous voir travailler; ça me fera beaucoup de plaisir et à ces Messieurs et dames aussi, j'en suis sûr.» Just Géraldy ne sut pas si M. X... s'était exécuté, car il ne remit jamais les pieds dans la maison.

A l'exemple de ce bottier, beaucoup de gens croient être quittes de toute obligation contractée envers un artiste en l'invitant à dîner ou à déjeuner; quelle erreur! O vous qui voulez avoir une soirée musicale ou une petite comédie de salon, permettez-moi de vous indiquer un moyen avec lequel vous n'aurez besoin ni de nombreuses visites, ni de courbettes, ni de flatteries : allez trouver un artiste, celui dont le talent vous est le plus sympathique, il n'est pas nécessaire de le connaître; dites-lui simplement : Monsieur, je désirerais organiser une soirée ou une opérette; je ne voudrais dépenser que quinze louis au minimum et vingt-cinq au maximum, avoir trois à quatre exécutants d'une certaine valeur artistique; veuillez vous en charger; et le jour venu, soyez persuadé que vous aurez quelque chose de bien et de convenable. Si votre timidité

ou votre dignité vous empêche de faire cette démarche, allez au nº 57, faubourg Montmartre, montez au premier étage, vous verrez écrit sur la porte : *Agence lyrique;* et là, au plus juste prix, vous obtiendrez le même résultat. Croyez-moi, maîtres et maîtresses de maison, agissez ainsi, et soyez persuadés que s'il en est qui ne suivent pas cette marche et qui réussissent, c'est que ceux-là possèdent ce que vous n'avez pas, ou ils sont artistes eux-mêmes, ou journalistes influents, ou grands seigneurs.

Tout le monde connaît Bertall, une des colonnes de l'*Illustration;* il peint et dessine comme personne. Quelquefois aussi il lui prend fantaisie de recevoir ses amis; mardi dernier, il y a eu brillante réunion chez lui, on a entendu 1º la *Volière*, de Nadaud, opérette qui a fait son tour de France; 2º les *Deux Aveugles*, par Berthelier et Sainte-Foy, deux talents différents qui ont chacun leurs admirateurs. La troisième partie a été livrée aux soins de Mme Coche, Edouard Lyon et Gustave Nadaud; il y avait les éléments de trois soirées; il n'y a que les artistes pour faire de ces tours de force; il faut bien que le talent et la réputation servent à quelque chose.

M. de Lapeyrière, le directeur général des chemins de fer de l'Ouest, a reçu aussi cette quinzaine; les deux frères Lyonnet, à eux seuls, ont fait les frais de la réunion. Le répertoire de ces deux Siamois du chant est assez varié pour défrayer une soirée; ces messieurs ont eu l'idée, au commencement de l'hiver, de le faire imprimer sur un papier glacé vert tendre. Il a été, dit-on, tiré à vingt mille exemplaires et envoyé dans tous les départements. Il s'ensuit que les Lyonnet sont très-demandés en province, et qu'on les voit plus souvent en wagon que dans les rues de Paris.

Aussi n'ont-ils pas eu loin à aller en descendant de leur wagon pour se rendre chez le directeur du chemin de l'Ouest, qui occupe un splendide appartement dans la rue d'Amsterdam, dans les bâtiments du chemin de fer. Après le concert, il y a eu lanterne magique; mais, au grand ébahissement des spectateurs, au lieu de monseigneur le Soleil et de madame la Lune, on a vu apparaître les portraits en charge de tous les administrateurs de la Compagnie. On a beaucoup ri, excepté, dit-on, ceux qui ont fait partie de l'exhibition.

Nous voici transporté chez Marmontel, le célèbre professeur qui a formé toute une génération de pianistes, et qui, de temps à autre, ouvre ses salons pour l'audition des œuvres de jeunes compositeurs. Ce soir-là, c'était le tour de M. de Vaucorbeil, fils de notre excellent acteur Ferville. Il n'en est pas à son début; il a déjà une certaine célébrité; il ne lui manque qu'une consécration : le succès du théâtre. L'assemblée était nombreuse, et les trois salons étaient remplis, seulement dans le dernier on entendait sans voir. Bien qu'arrivé trop tard, j'ai eu l'heureuse chance d'être reçu par la maîtresse de la maison, qui a eu la gracieuseté de me faire conduire par un petit couloir près des exécutants. Grâce à cette faveur inouïe, je me suis trouvé au premier rang, entre l'élite des arts et des lettres. C'étaient Reber, de l'Institut, Fiorentino, d'Artigue, le général Mellinet, qui a la passion de la musique militaire, Antony Deschamps, le marquis de Belloy, Paul Juillerat, Galoppe d'Onquaire, Louis Lacombe, Dantan, Panseron, Wartel, Karl Daclin, Jourdan, Bussine, Lyon, Mme Damoreau-Wekerlin, Mme Clara Pfeiffer, etc., etc.

La musique instrumentale a eu pour interprètes MM. Diemer et Guiraud, puis, MM. Vidal-Claudel, Émile et Alexandre Rignault, et pour le chant Stockausen et Roger, qui ont interprété la musique de Vaucorbeil comme elle méritait de l'être. C'est un succès incontestable; aussi, les mélodies de Vaucorbeil réunies en album vont-elles faire les délices de nos salons cet hiver, et de nos châteaux cet été. Quant à Roger, c'était ce soir-là qu'il nous faisait ses adieux; quelques jours après, il était parti pour Vienne, où il a un engagement; de là, il doit se diriger par le Danube vers Pesth, la capitale de la Hongrie, qui, il y a quelques années, a retenti des succès de Mlle Lagrange.

J'ai dans l'idée qu'une fois Roger descendant le Danube, il ira jusqu'à Constantinople : c'est tentant. Il n'y a qu'à se laisser bercer par les flots du fleuve-roi, au bout de quelques jours le bateau à vapeur vous transporte sur les rives du Bosphore. Nous souhaitons à l'éminent chanteur le baptême oriental. Si le sultan Abdul-Medjid apprend que l'artiste français est dans ses États, il est à présumer que le nouveau palais Beschell-Tasch, situé sur les bords du Bosphore, que Séchan vient de décorer si splendidement, retentira de la belle voix du ténor de l'Opéra français; et ce talent, qui rajeunit chaque jour, nous reviendra avec un laurier de plus.

De la demeure du professeur Marmontel à celle de Dantan il n'y a qu'un pas; car les lettres et les arts ont établi leur nid dans cette vaste cour que l'on appelle square d'Orléans. On sait que Dantan est célibataire, je m'attendais à voir chez le célèbre sculpteur beaucoup d'hommes et peu de dames; comme je lui manifestais ma surprise de trouver une réunion de femmes charmantes : « Que voulez-vous, mon cher? j'ai une serre, il

faut bien la peupler, et j'ai dû faire appel aux plus jolies fleurs. » Au reste, la soirée a été complète ; elle s'est divisée en deux parties : la première a été consacrée à la musique, c'étaient Duprez, Henri Herz, Mme Lemaire, qui arrive d'Italie, Sainte-Foy, Lamazou, Quétal, Lindau qui ont captivé l'auditoire. Quant à la seconde partie, Robert Houdin, l'ami et l'intime de la maison, en a été chargé, non pas le faux Robert Houdin, mais le vrai, le spirituel, le gracieux Robert Houdin, qui a fini sa séance par escamoter toutes les personnes qui se trouvaient là, Dantan lui-même ; c'est inouï, je n'ai jamais vu chose pareille.— Il n'y a qu'une seule chose qu'il n'escamote pas : ce sont les applaudissements unanimes.

Robert Houdin est retiré des affaires ; il ne pratique plus son art que pour son plaisir et pour ses amis, et quelquefois pour la *gloire de la France*, cette dernière phrase veut une explication : demandez-la au maréchal Randon, gouverneur-général de l'Algérie. Il vous dira que le magicien l'a accompagné dans quelques-unes de ses expéditions dans la Mitidja, et que, dans une certaine séance, il a stupéfié, ahuri, *épatté* les chefs arabes, les muphti, les kadi, etc., etc. Il arriva qu'un jour un cheik, plus incrédule que les autres, paraissait douter de la puissance du sorcier français. Robert Houdin le fit monter sur l'estrade et lui demanda s'il aurait le courage de le tuer? — Oui, dit l'autre. —Eh bien, dit l'habile prestidigitateur, prends ce pistolet, charge-le toi-même, mets-toi à dix pas et tire à mon commandement. — Ce qui fut dit fut fait ; l'Arabe, impassible, vise au front, le coup part ; et, à travers la fumée, il aperçoit Robert Houdin souriant, montrant entre l'index et le pouce la balle qu'il venait de saisir au vol. L'Arabe, confus, se prosterne et jure par Mahomet qu'un pays qui possède des sorciers comme Robert Houdin est le plus grand des royaumes.

Bottesini, le Paganini de la contre-basse, a donné son concert ; je n'ai pu y assister que quelques instants pour constater le succès du grand artiste, et la magnifique voix de Mlle Fiorentini, que l'on regrette vraiment de ne pas entendre plus souvent aux Italiens. Ce vendredi était justement le jour d'une soirée qu'il m'est impossible de manquer.

Le surlendemain, dimanche, était le jour du concert de Mme veuve Chaudesaigues, qui restera, au dire de tous, un des plus beaux de la saison, comme public, comme exécutants et comme recette. Tous les billets étaient payants : c'était plus qu'un devoir, c'était une obligation, car c'était le denier de la veuve. Tout ce que Paris renferme de gens de cœur qui ont connu, aimé et estimé Chaudesaigues, l'artiste bon et aimable par excellence, y étaient. On a évalué la recette à 5,000 fr. environ. Mais ceux qui ont véritablement fait une bonne action et une œuvre méritante, ce sont les exécutants qui ont concouru à cette œuvre pieuse. Voici, d'ailleurs, le programme qui en dira plus que la plume la mieux exercée :

Le *Plaisir du Chasseur*, Astoltz ; la *Noce du village*, Laurent de Rillé, chœurs exécutés par la Société chorale l'*Odéon*, sous la direction de M. Delafontaine.

1. L'*Angelus*, la *Montagnarde*, Lefébure-Wély, exécutés sur l'harmonicorde de Debain, par Mlle Louise Chaudesaigues.
2. *Air de la Somnambule*, Bellini, chanté par Mme Lefébure-Wély.
3. Les *Gouttes de rosée*, *Robin des Bois.*, Félix Godefroy, exécutés par l'auteur.
4. *Exil et Retour*, duo, Monpou, chanté par MM. Baroilhet et Lamazou.
5. *Grand duo sur des motifs de la Lucia*, pour deux harmonicordes, composé exprès par Lefébure-Wély, exécuté par l'auteur et Mlle Louise Chaudesaigues, son élève.
6. *Une rage d'amour*, paroles d'Hippolyte Guérin, Parisot ; *Toutou Mylord*, paroles de Delange, Parisot, chansonnettes chantées par M. Sainte-Foy, de l'Opéra-Comique.
7. Le *Vieux Caporal*, paroles de Béranger, Boldi, chanté par M. Baroilhet.
8. *Madrid*, introduction et boléro pour piano seul, H. Herz, exécuté par l'auteur.
9. *Air basque*, chanté par M. Lamazou.
10. *Fantaisie*, pour le violon, Hermann, exécutée par l'auteur.
11. *Rentrons chez nous*, Mlle Pauline Thys ; l'*Oiseau sur la branche*, Paul Henrion, romances chantées par Mme Lefébure-Wély.
12. Le *Réveil des Fées*, orientale, Félix Godefroid, exécutée par l'auteur.
13. Les *Cloches*, paroles de Frédéric de Courcy, Clapisson ; la *Tabatière*, paroles de Frédéric de Courcy, Plantade, chansonnettes chantées par M. Malézieux.

La *Prière de la Muette*, Auber.

Les *Deux Aveugles*, opérette (des Bouffes-Parisiens), paroles de Jules Moineaux, Offenbach, par MM. Pradeau et Gerpré.

Il va sans dire que Soumis tenait le piano.

Il y a eu un instant surtout où l'auditoire a été remué profondément, lorsque Mlle Louise Chaudesaigues est venue en grand deuil, présentée par son professeur, Lefébure-Wély. Il y avait quelque chose de touchant dans l'apparition de cette jeune personne venant pour ainsi dire remercier le public du bon souvenir que l'on donnait à la mémoire de son père et de l'encouragement que l'on voulait bien prêter à son jeune talent.

On sait que la dernière soirée de musique rétrospective, donnée dans les salons de la rue

d'Amsterdam, a eu un retentissement inaccoutumé; un grand nombre de journaux en ont rendu compte d'une manière toute spéciale, entre autres le *Courrier de Paris*, le *Ménestrel*, le *Chroniqueur*, l'*Indépendance belge*, le *Morning-Chronicle*, le *Times*, etc., etc. J'avais donc lieu de penser que la quinzaine suivante serait beaucoup plus modeste et se passerait à petit bruit; mais j'avais compté sans les habitués de la maison, qui sont arrivés en nombre, et cette fois ils ont encore été servis en rois.

Il y avait onze artistes, dont six chanteurs : le premier exécutant, dont vous connaissez le nom et le talent, le rival et l'émule de Servais, de Rignault et de Nathan, — c'est nommer Van Gelder, —a joué une mélodie de Heller, intitulée un *Feuillet d'album* et transcrite par lui-même pour le violoncelle; Van Gelder avait d'ailleurs un accompagnateur de son choix, talent souple et gracieux, c'était Mme Van Gelder.

Puis Armengaud, qu'on avait été enlever à un concert donné salle Pleyel, et qui est venu, avec une complaisance parfaite, jouer sur son violon, que l'on croirait enchanté comme celui de Paganini, une *Chanson vénitienne* de sa composition, qui a été demandée deux fois, et qui l'aurait été trois fois si l'on n'avait craint d'être indiscret. Deux jeunes instrumentistes lui ont succédé, MM. A. de Vroye, première flûte des guides de S. M., et Barthélemy, hautbois attaché à l'Opéra; ces messieurs ont joué un duo de Gattermann, le plus ravissant que j'aie jamais entendu; il a été exécuté avec une entente, une intelligence musicale parfaite. Quant à moi, je ne désire qu'une chose, c'est d'avoir la chance de l'ouïr encore à la prochaine soirée.

La partie instrumentale, qui a été courte, a laissé une large place à la partie vocale. Voici Portehaut, le baryton de l'Opéra, gracieux chanteur, homme du monde, aimable compagnon, que l'on a été arracher d'une large bergère où il s'était mollement enfoncé pour mieux écouter. Il a commencé, en s'accompagnant lui-même avec une grâce parfaite, par un air de la *Favorite : Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate*; puis la romance de *Si j'étais Roi!* d'Adolphe Adam, et enfin, *Fleurette*, de son crû, car Portehaut est à la fois charmant compositeur et bon musicien. Aussi, a-t-il captivé l'auditoire par le goût et la manière dont il a interprété les œuvres de Donizetti et d'Adolphe Adam, ainsi que sa jolie composition.

Voici Sainte-Foy, qui fait pour la première fois son entrée dans le salon de la rue d'Amsterdam. Son apparition est accueillie par un murmure approbateur qui se change en bravos et en rires du meilleur aloi, aussitôt qu'il nous eut fait entendre *Rage d'amour*, de Parizot et Bourget; *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait*, de Lhuillier; *Mon habit des dimanches*, de Paul Henrion; le *Toutou de Mylord*, de Parizot. Sainte-Foy est un comique hors ligne; il n'en existe pas qui réunissent mieux que lui le jeu de la physionomie au talent du chanteur. C'est d'ailleurs un comédien consommé, de bon ton, de bonne compagnie, d'excellentes manières, qui tient parfaitement sa place dans un salon; c'est une bonne fortune que de le posséder.

Ferdinand Michel a débuté par la pastorale du *Prophète*, de Meyerbeer; c'est une ancienne connaissance : lui aussi compose paroles et musique; et, en chantant sa romance, *Il dort*, il a fait venir les larmes aux yeux à son auditoire féminin.

Une soirée ne peut être bien remplie sans Préval, c'est lui qui a été le trait-d'union entre Ferdinand Michel et Géraldy; imitant Régnier et Samson, il leur a fait dire quelques jolies fables, puis il a lu la *Lettre d'un soldat à sa famille*, lecture qui réussira toujours quand Préval en sera le lecteur.

C'est Géraldy, accompagé par Soumis, qui se charge de terminer la soirée; il égrène quelques perles de son répertoire : d'abord, un air des *Nozze de Figaro*, qu'il dit en italien avec autant de facilité et de pureté que s'il chantait en français; la *Chanson du blé*, tirée des *Saisons* de Victor Massé, la *Chanson du cordier*, paroles de M. le marquis de Belloy, musique de M. Auguste Marie; il termine par le *Muletier de la Calabre*, de Richi.

La réputation de Géraldy est tellement établie, que cela me dispense de tout éloge; je me résumerai en disant qu'il n'y a qu'un Géraldy.

J'allais oublier Castel, qui est un de nos fidèles; il a terminé par les *Mystères de la province* et *C'est ma fille*.

Il était deux heures du matin, auditeurs, chanteurs, instrumentistes sont passés dans la salle du souper, et, tout en devisant sur les charmes de cette soirée improvisée, on se passait de main en main l'album de la maison, sur lequel se trouvaient les portraits de Sainte-Foy, de Portehaut et du docteur Thoirac, dessinés par Galletti et Charles Hugot, et le buste de Roger, que Delmas venait d'achever, et qui allait enrichir la collection déjà si nombreuse de l'amphitryon.

Henri de Saint-Didier.

Pour la quinzaine prochaine on nous annonce le concert de M. Charles de Kontski et Isidore

Marx, qui aura lieu le 18 mars 1858, à huit heures du soir, à la salle Pleyel, Wolff et Ce. Il est certain que M. de Kontski, qui a sa place marquée auprès des violons les plus émérites, doit contribuer lui-même à l'éclat de sa soirée.

Puis celui de Félix Jouffroy pour le 22 mars, à sept heures et demie du soir, salle Barthélemy. Si Jouffroy possède seulement quelques-uns des artistes de mérite qu'il a accompagnés cet hiver et dont il a les sympathies, il ne peut manquer de réussir. Celui de M. F. Barthélemy et Amédée de Vroye, pour le 23 mars, à 8 heures du soir, à la salle de Herz, avec le concours de Mmes Marie Dussy, de l'Opéra; Ernesta Grisi, Judith Lion : de MM. Renard, de l'Opéra ; Jules Lefort, Berthelier, Van-Gelder, Moor, de l'Opéra ; Rose, de l'Opéra-Comique.

Quant à M. et Mme Lyon, nous savons seulement qu'il y a un projet pour le 27; on dit les préparatifs merveilleux; on parle déjà des *Deux Aveugles* joués par Berthelier et Sainte-Foy.

Mais le concert qui doit être le roi de la saison, celui qui ne se donne qu'une fois par an, et qui a toujours un grand retentissement, tant à cause des talents qui y concourent, que de l'homme intelligent et bienveillant qui l'organise, c'est le 45e concert du *Ménestrel*, fixé au dimanche, 21 mars, dans la salle Sainte-Cécile, à deux heures de l'après-midi. C'est une bonne fortune de posséder un billet, car on les dit presque tous réservés aux abonnés de ce recueil musical.

Ce n'est pas tout; le même jour, un beau concert sera donné dans la salle Herz. La pensée qui préside à l'organisation de cette solennité musicale est une touchante pensée de pitié filiale; le bénéfice sera employé à payer les frais nécessaires pour ramener en France la dépouille mortelle de M. Eugène de Pradel, restée jusqu'ici à Wiesbaden. Nombre d'artistes de talent et de cœur se sont associés à cette œuvre. Le fils du célèbre poëte-improvisateur a obtenu le bienveillant concours de MM. Jules Lefort, Lyonnet et Darcier. Mlle Charlotte Dreyfus touchera de l'orgue Alexandre. Mlle Andréa Bourgeois déclamera une pièce de vers improvisée par Eugène de Pradel lors de son passage à Montpellier, et intitulée : *La Mort de la fille d'Young*. M. Jules Offenbach dirigera les chœurs de la société allemande la *Germania*. Une toute jeune et charmante personne, Mlle Jenny Sabatier, qui fait des vers et les dit bien, récitera une pièce en l'honneur de M. de Pradel. Enfin, on lira une notice biographique sur le poëte.

H. de S.-D.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre-Français. *Le Retour du mari*, comédie en quatre actes et en prose, de M. Mario Uchard. — Théatre du Vaudeville. *Le Pamphlétaire*, comédie en trois actes, de M. André Thomas. — Théatre du Palais-Royal. *A qui le bébé*, par MM. Siraudin et Bourdois.

Le *Retour du mari*, de M. Mario Uchard, n'a pas obtenu un succès aussi éclatant que sa *Fiammina*. On a cherché à expliquer les causes de la froideur du public. On a dit d'abord, non sans raison, que tout grand succès imprévu devait être en quelque sorte expié, et que les spectateurs se montrent, en général, sévères pour la seconde pièce d'un auteur applaudi avec enthousiasme : une réaction se fait invinciblement sentir; la malignité humaine reprend le dessus. On a dit encore, et cela est vrai, que le *Retour du mari* avait été composé avant la *Fiammina*, et que ce n'est pas la faute de M. Mario Uchard si cette comédie n'a pas précédé l'autre. Ce sont là des circonstances atténuantes ; mais si le *Retour du mari* n'a pas produit tout l'effet désirable, la véritable cause, c'est la monotonie de la situation, quelle que soit l'habileté avec laquelle l'auteur a essayé de la varier.

M. le baron de Méran a eu le tort d'abandonner sa jeune femme pour aller retrouver dans les colonies une ancienne maîtresse; et, celle-ci étant morte, il vient demander à madame de Méran la permission de rentrer dans le domicile conjugal en y ramenant une fille naturelle. La situation est vive et exceptionnelle. Madame de Méran, obéissant au désir de Son Altesse Madame royale, depuis peu rentrée en France, consent à recevoir son époux; mais en lui imposant des conditions faciles à comprendre : les époux n'au-

ront de commun que leurs intérêts. M. de Méran, par un caprice que la beauté de Mme Plessy justifie, redevient amoureux de sa femme; mais il a à lutter contre dix années d'absence et d'ingratitude et, qui plus est, contre une passion que madame de Méran a nourrie, et que le divorce, quelque temps en vigueur, devait légitimer. Cette passion, du reste, au dire de l'auteur, s'est conservée pure jusqu'alors; mais le divorce a été rayé de nos lois, le mari est revenu, et madame de Méran, exaltée par ces difficultés, se trouve dans un état déplorable. Le cœur de cette dame est frappé encore d'un nouveau coup; son amant est infidèle, et pour qui? La fille même de M. de Méran a causé ce changement dans les affections de M. de Gontran, l'amant de la dame.

Tel est le sujet que M. Mario Uchard s'est plu à développer. Il l'a fait avec une pleine intelligence dramatique dans le détail, mais sans prendre garde que le mari et la femme n'inspireraient guère de sympathie, et qu'une fois mis en présence, et l'étonnement de leur position respective passé, ils étaient condamnés à formuler l'un contre l'autre les mêmes accusations, d'une façon qui, à la longue, ne pourrait manquer de causer quelque impatience. A cela se joint un autre défaut. Lorsque tout devrait calmer madame de Méran, et le retour de son mari, et l'infidélité de son amant, et ce qu'elle doit à elle-même et au monde, sa tête se monte jusqu'à l'extravagance, et la pousse à des folies impardonnables : ne la voit-on pas courir se réfugier chez l'homme dont elle sait n'être plus aimée? M. Mario Uchard a voulu créer une héroïne comme celle de Marivaux, que des subtilités de l'esprit et du cœur conduisent au paroxysme de la passion, mais le fond en est trop sérieux et trop sombre pour ces broderies sentimentales, il y va de l'honneur de ses personnages et non d'une aimable surprise de l'amour; la morale, d'ailleurs, n'approuve guère le tableau de ces ménages où les grands devoirs de la vie sont traités d'une façon toute sceptique, où les fautes du mari semblent autoriser les fautes de la femme, et réciproquement. Le ton de cette comédie et de beaucoup d'autres de notre temps, est comme une injure faite à la société.

A part ces réserves, on ne peut que louer la franchise avec laquelle M. Mario Uchard aborde un sujet et en traite les principales scènes; il est heureusement doué, comme M. Alexandre Dumas fils; il a l'aptitude du théâtre, et son style, sans être semé de traits, est suffisamment distingué. Mme Plessy a joué en véritable comédienne le rôle de madame de Méran; elle s'est montrée tout à fait digne de sa réputation et du Théâtre-Français. Geffroy, qui ne recule jamais devant les rôles ingrats, et qui sait les faire accepter, a rempli celui du mari avec son talent habituel. Provost, dans un personnage de vieux marquis, léger de paroles, mais plein de bonnes intentions; Got, dans une espèce de caricature plaisamment jetée au milieu de l'action, Leroux et Mlle Stella Colas, ont prêté à la comédie de M. Mario Uchard un très-bon et très-utile secours. Cette pièce, que l'auteur a allégée à la seconde représentation par d'heureuses coupures, tiendra son rang quelque temps au répertoire. Son demi-succès pourrait bien même devenir un succès tout entier.

Le *Pamphlétaire* de M. André Thomas a paru sur le théâtre du Vaudeville et conquis ce qu'on appelle un succès d'estime. Il n'est que trop vrai, quoiqu'on se soit efforcé de le nier, que les types imaginés par M. André Thomas, existent et qu'ils ont même existé de tout temps. Basile chante toujours le grand air de la calomnie et se fait payer pour injurier les gens et pour leur rendre les plus mauvais services du monde. Entre ses mains, la liberté de la critique dégénère en licence, et il fonde ses moyens d'existence sur le scandale qu'il espère exciter ou sur les blessures qu'il croit faire à l'amour-propre. De temps à autre, les tribunaux lui apprennent qn'il fait là un sot et dégradant métier; mais c'est le seul qu'il puisse faire, et il n'en change pas... Quelquefois il s'abrite sous des noms révérés, fait étalage de grands principes, et se pose comme Caton le Censeur, chargé de reprendre les vices de ses contemporains; une autre fois il se déguise en bouffon, remplit l'office de Triboulet, riant de tout le monde et de lui-même; mais il calcule la portée de toutes ses médisance; il sait ce que rapporte une tirade vertueuse ou un bon mot. M. André Thomas n'est donc pas coupable d'avoir voulu flétrir ce genre d'exploitation, même en changeant un peu les couleurs pour se conformer à l'optique du théâtre. Sa pièce ne manque ni d'intérêt, ni d'élévation; elle ne trahit que l'inexpérience d'un premier début. Lafontaine, artiste si distingué et frère de l'auteur, a joué le principal rôle de cette comédie avec un zèle bien naturel et un incontestable mérite : les deux frères ont triomphé au point de vue de la fraternité. Cette page restera dans leur histoire comme un témoignage de bonne amitié. L'œuvre de M. André Thomas, nous l'avons dit, n'est pas sans reproche; mais il faut lui savoir gré des nobles sentiments qu'il a vaillamment exprimés. Le théâtre moderne nous a si peu habitués à cette corde-là.

La comédie de M. Alexandre Dumas fils devait engendrer des parodies; le théâtre du Palais-

Royal s'est mis sur les rangs. *A qui le Bébé*, a reproduit d'une façon grotesque les aventures de M. de Sternay et de son fils. M. de Sternay est devenu M. de Sterniais et tout à fait digne de son nom. Son fils Jacquot, représenté par Gil Perès, fier comme un homme qui a trente-deux sous à manger par jour, se montre naturellement peu respectueux pour son père et, méconnu par lui, se fait une réputation étourdissante en vendant des crayons sur la place publique. Tout cela est suffisamment gai, quoi qu'on puisse reprocher aux auteurs d'avoir trop suivi peut-être les traces de la comédie de M. Dumas fils. Ils ne nous ont pas paru donner un assez large essor à leur burlesque imagination.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Le procès-verbal de la séance de la Société libre des Beaux-Arts tenue le 2 mars, ne nous parvient qu'au moment de mettre sous presse; nous sommes forcés d'en ajourner la publication au numéro prochain. Nous publions seulement l'ordre du jour de la séance qui aura lieu mercredi 17 de ce mois :

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demandes d'admission. — Rapport de la commission de la révision des statuts et règlements et adoption des articles et paragraphes y relatifs. — Communications et questions diverses.

Nota. MM. les membres sont instamment priés de se rendre à la prochaine séance à sept heures et demie très-précises du soir, pour continuer la discussion des statuts et règlements.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 5 mars 1858.

Lecture et adoption du procès-verbal.

La correspondance comprend : — Deux numéros de l'*Europe Artiste* et une lettre de Mme Lottier, née Letourneur, artiste lyrique, par laquelle cette dame sollicite la faveur de se faire entendre dans la première séance musicale.

Le Comité admet par voie du scrutin, et à l'unanimité, M. et Mme Tranche de Lahaussi, artistes lyriques.

Il apprend, avec la plus vive satisfaction, l'engagement que vient de contracter avec le théâtre impérial de l'Opéra-Comique, M. Barré, membre de la section de musique.

M. Faicx lit, au milieu de l'attention générale d'un nombreux auditoire, un rapport sur une revue du Salon dernier, par notre collègue M. Louis Auvray.

Après des considérations générales sur la mission de la critique, M. le rapporteur s'exprime ainsi : « Le style c'est l'homme, a dit Buffon; connaissant l'homme, je devais connaître le livre. J'allais trouver cette sagesse de pensée, cette foi dans l'art, cette courtoisie qui distinguent notre collègue, qui l'ont fait l'âme de notre Société, qui l'ont fait, mérite plus grand à mes yeux, notre ami à tous. Ma tâche était donc non-seulement agréable, elle était facile.

« N'avez-vous pas, dans les pages 5 et 6 du livre de M. Auvray, la mesure de l'écrivain et du critique? Vous y trouvez la clarté, la limpidité du style. Avec quelle bonhomie il manie la satire, comme il se rit doucement de nos exigences, de nos travers, et quelle judicieuse réflexion termine ce passage relatif au jury :

« Il y aurait, ce nous semble, un moyen bien « simple de mettre un terme à ces petites mé« chancetés, ce serait de laisser ignorer au jury, « quel qu'il soit, le nom de l'artiste dont il exa« mine les œuvres. Cette mesure si simple et « d'équité réjouirait bien des artistes, et nous « tout particulièrement. »

« Voilà l'artiste, voilà l'homme. Je pressens qu'il a eu à se plaindre de quelques membres du jury, de quelques rivalités jalouses; il ne se récrie pas; il ne se plaint point; il indique un moyen bien simple de faire taire toutes les rancunes, d'apaiser tous les amours-propres; il trouve un honorable expédient pour rendre justice à tous; il veut que tout le monde soit sans peur et sans reproche.

« Quant à lui, juge pour un instant, il ne loue jamais sans un peu de critique, et ne critique pas sans donner quelques marques d'intérêt et d'encouragement. Il parle en maître un peu, en père souvent, en ami toujours.

« Assurément, si la critique peut avoir quelque puissance sur un artiste, voilà comme elle doit être faite; l'autorité du savoir est encore relevée par cette courtoisie, par cette grâce qui font accepter les plus fortes leçons, les plus rudes reproches. Oui, en écrivant ainsi, M. Auvray, vous êtes utile aux artistes, vous rendez certainement service à l'art : vous avez fait une œuvre sérieuse à tous égards. »

Après avoir applaudi ce rapport, le Comité décide qu'il sera imprimé.

Un membre signale à l'attention du Comité un tableau qui orne une des chapelles de Paris. Il croit que cette peinture, restée ignorée, est l'œu-

vre d'un grand maître de l'école vénitienne. Une commission est nommée pour examiner ce tableau et faire, s'il y a lieu, son rapport à la Compagnie.

La séance est terminée par une audition musicale et littéraire, dont voici le programme :

M. Guiraud, pianiste, élève du Conservatoire impérial de musique, a fait entendre une *Fantaisie* de Chopin et l'*Aragonaise*, morceau de sa composition. Dans ces deux œuvres, M. Guiraud a brillé par les qualités de son maître, M. Marmontel : savante méthode, puissance et légèreté du son, charme de l'expression.

Mme Dabadit, professeur de chant distinguée, a produit une de ses élèves, qui a fort bien chanté le grand air du *Barbier* : *Oui, Lindor a su me plaire!*

Les deux charmants enfants de M. Delpierre, la petite Juliette et son frère, ont de nouveau fait admirer le prodige de leur précocité artistique. La première a fait entendre un grand air de Berlioz, et plus tard, avec son frère, elle a exécuté les variations du *Carnaval de Venise*, de Paganini.

M. Jules Lebaube, admis récemment dans le Comité, a chanté les *Laboureurs*, chanson dont l'air et les paroles sont de sa composition. Comme poëte et comme musicien, M. Jules Lebaube est une heureuse acquisition pour le Comité central des artistes.

M. Amédée Douay a chanté avec esprit le *Caissier*, et M. Lefebvre a terminé la séance par une de ses désopilantes chansonnettes, qui provoquent le fou rire.

L'intermède littéraire a été rempli par MM. Amédée Douay, Jules Lebaube et Paul Chareau. Le premier a fort bien dit le prologue en vers d'une comédie dont il est l'auteur; M. Jules Lebaube a récité une fable de lui, qui se termine par une charmante pensée, et M. Paul Chareau a dit un de ses plus jolis apologues.

Le secrétaire général,

Brévière.

Ordre du jour du 19 mars 1858.

Réception des membres nouvellement élus. — Rapports des commissions. — Élection des candidats présentés à la dernière séance. — Suite du discours de M. Antoine Cros. — Propositions. — Nomination de commissions.

MÉLANGES.

Paris, 15 Mars.

M. Naudet, administrateur général de la Bibliothèque impériale, admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la retraite, a été remplacé par Taschereau, administrateur-adjoint.

— M. le comte de Nieuwerkerke n'a pas reçu vendredi dernier. Une blessure à la tête, causée par une chute de cheval au sortir du Louvre, force en ce moment M. le directeur général des musées impériaux de garder les appartements; mais, heureusement, cette blessure ne présente aucune gravité, et tout fait espérer que M. le comte de Nieuwerkerke recevra vendredi prochain, 19 mars.

— M. W.-N. Sanisbury, employé aux archives d'Angleterre, vient de découvrir dans cette collection, des papiers importants de Rubens, qu'il se propose de publier.

— Le professeur Georges Thomas vient de découvrir dans la bibliothèque de l'État, à Munich, un manuscrit italien, contenant toute une collection de sonnets, pour la plupart politiques, de Pétrarque, et qui avaient été ignorés jusqu'à présent.

— Toutes les chapelles de l'église Saint-Eustache sont peintes et décorées avec magnificence. Restait à mettre en harmonie avec ces chapelles les deux bras du transept, qui ont deux grandes portes au midi et au nord. Les travaux concernant la décoration et la peinture dans cette partie de l'église avancent rapidement, et avant peu la restauration de l'intérieur de cet édifice sera complète. On parle de détruire le fronton de cette église, dû au mauvais goût de la fin du siècle de Louis XV, pour le remplacer par une nouvelle entrée en rapport avec le style architectural de cette seconde basilique de la métropole.

— La cathédrale de Saint-Isaac sera inaugurée à Saint-Pétersbourg le 30 mai 1858, le jour de la fête du patron de l'église, qui est en même temps l'anniversaire de la naissance de Pierre-le-Grand. Ce remarquable monument, dont la construction a duré quarante ans, a coûté plus de 90 millions. Les travaux ont été dirigés par M. A. de Montferrand. La décoration est due au talent de M. le baron de Darschau. Parmi les richesses que contient le monument, on compte huit colonnes en malachite d'une hauteur de dix mètres environ, qui font l'admiration et l'étonnement de tous les étrangers. Ces colonnes ont coûté à elles seules 1,850,000 fr. Jusqu'à présent le malachite, vu son prix exorbitant, n'était employé que pour les petits objets ou les parures. Ce seul fait donne l'idée du luxe qu'on a déployé dans la construction de ce monument.

ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS

PAR M. F.-B. DE MERCEY [1]

L'auteur des *Etudes sur les Beaux-Arts* — il le dit au début de son avant-propos, — « n'a pas la prétention d'avoir fait ce « qu'on appelle un livre; il a voulu seule- « ment réunir et coordonner des morceaux « écrits à différentes époques, et, comme « ils traitent de l'art à tous les temps et « chez tous les peuples, il a suffi de les « placer à la suite, dans un ordre chrono- « logique, pour former un corps d'ouvrage « sinon complet, du moins à peu près lo- « gique. »

S'exprimer ainsi, c'est avoir trop de défiance de son œuvre ; il se peut que ces *Etudes sur les Beaux-Arts* aient été écrites sous l'inspiration du moment et à divers intervalles, mais elles ne forment pas moins un recueil à la fois harmonieux par la nature des matières qui y sont traitées, et logique par l'unité de doctrine qui y règne, par le sens général qui s'en dégage.

Une pensée domine dans tout l'ouvrage de M. de Mercey. L'humanité, dit l'auteur, va changeant éternellement d'idéal; le tempérament de chaque individu, de chaque race, de chaque époque, tend sans cesse à modifier l'archétype précédemment adopté, et l'histoire de l'art fournit la confirmation de ce principe ; mais si l'antiquité a pu s'exprimer elle-même et traduire son idéal dans une certaine forme de la beauté éternelle, les générations qui l'ont suivie ont un même droit, un devoir pareil. C'est à elles de créer leur propre idéal. Il existe, dit M. de Mercey, un beau moderne, et tout l'effort de nos artistes doit tendre à l'exprimer, à le produire.

Telle est la doctrine, l'idée principale exposée dans une introduction dont la haute portée philosophique annonce un penseur, avant que le reste de l'ouvrage ne révèle un érudit.

Le premier volume contient une série de chapitres où l'auteur, mettant à profit les dernières découvertes de la science contemporaine, retrace l'histoire des arts depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque du Bas-Empire. Il est à regretter que M. de Mercey ne nous ait dit que quelques mots sur l'Inde, et qu'il ait passé d'un pas trop rapide devant les grandes créations du génie égyptien; mais, en revanche, le chapitre où il traite de l'art assyrien est l'un des plus importants, l'un des plus complets de son livre. Pour ache-

[1] 3 vol. in-8° Arthus Bertrand, 1855-1857.

ver la série des études consacrées aux races orientales, il jette un coup d'œil rapide sur l'art judaïque et l'architecture et la décoration du temple de Salomon; puis, passant en Grèce, il explique les commencements de l'art pélasgique, raconte la formation des diverses écoles, dit, d'après les textes, ce qu'ont été les grands artistes dont il ne reste que les noms, parle de l'art chez les Étrusques, décrit avec détail le musée étrusque, fondé par Grégoire XVI, au Vatican, rappelle les efforts de la sculpture romaine, et montre l'art de l'antiquité s'ensevelissant dans les catacombes, et subissant une transformation sous l'influence du génie chrétien.

Le second volume tout entier est consacré à l'art au moyen âge et à l'art moderne. Après avoir passé en revue les diverses écoles italiennes, depuis les artistes naïfs de Sienne et de Pise jusqu'à Michel-Ange et à Raphaël, l'auteur nous parle de l'art moderne en Italie, en Piémont, en Allemagne, dans les Flandres, en Hollande, en Angleterre, en Espagne et en France. En ce qui touche les origines de l'art flamand, le lecteur pourrait désirer que les grands initiateurs du quinzième siècle fussent moins sévèrement traités; mais les chapitres sur les arts en Angleterre, sur la galerie du maréchal Soult et sur l'école française contemporaine, sont des monuments de critique judicieuse et élevée; ils prouvent évidemment que les matières artistiques, traitées par M. de Mercey, lui sont devenues familières par de longues et consciencieuses études. On remarque aussi le chapitre sur les écoles de Munich et de Dusseldorf; on sait qu'elles enseignent que depuis la renaissance, l'art, devenu païen, a fait fausse route, qu'il faut remonter aux sources pures, et que l'archaïsme est la loi de salut. L'infirmité de cet art de *résurrectionnistes* est clairement démontrée à l'aide du principe posé par l'auteur au début de son livre : que chaque évolution de l'humanité doit se traduire par une transformation de l'art.

Le troisième volume n'est, pour ainsi dire, qu'un recueil de pièces justificatives, à l'appui des opinions de l'auteur et présentant la statistique de l'art contemporain. Il contient un chapitre fort étendu sur la numismatique en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Rien n'est surtout curieux comme l'histoire des médailles gravées en France depuis 1789, et on trouve dans ce chapitre des renseignements qu'il serait, je crois, fort difficile de se procurer ailleurs.

Ce volume renferme aussi un long et interressant article sur le développement que, depuis quelques années, nos villes de province ont donné à la statuaire monumentale. Autrefois, l'inauguration d'une statue, dans nos provinces, était un événement qui ne se représentait que deux ou trois fois en dix ans; aujourd'hui on vote et on inaugure, dans nos départements, plusieurs statues chaque année. D'après des renseignements qu'il a lieu de regarder comme parfaitement exacts, M. de Mercey constate que, dans ces vingt dernières années, le nombre des statues en bronze ou en marbre, votées par les villes de province, s'est élevé à plus de cent.

On trouve aussi dans ce volume l'historique de l'Exposition universelle des Beaux-Arts en 1855, et c'est par là que se termine l'ouvrage. Cet exposé, traité au point de vue pratique et administratif, dit bien toutes les difficultés qu'a présentées l'organisation de cette exposition. C'est un document complet, et à ce titre fort précieux.

Cette analyse d'un ouvrage aussi bien coordonné dans son ensemble, est sans doute fort incomplète; mais elle suffit, je pense, pour en faire comprendre toute l'importance et inspirer le désir de le lire. Les *Études sur les Beaux-Arts* sont un des livres les plus intéressants qui aient paru depuis quelques années, et dont la lecture satisfait à la fois et celui qui se souvient et celui qui veut s'instruire.

Emile Gagneux.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE PARIS. — LES PLANCHES GRAVÉES DU BARON DESNOYERS. — M. DUMONT, DE L'INSTITUT, ET LA STATUE DE LA BOURDONNAIS. — PROJET D'UNE EXPOSITION A LIMOGES. — L'EXPOSITION DE LYON. — TROIS TABLEAUX DE M. SAINT-JEAN. — ACHAT PAR LE MINISTÈRE D'ÉTAT D'UN TABLEAU DE M[lle] LECRAN. — DON D'UN TABLEAU AU MUSÉE D'AIX. — L'ALBUM PHOTOGRAPHIQUE DE M. EDOUARD LE GRAY. — NOUVELLE MÉTHODE A CALQUER. UNE VENTE A L'HOTEL DROUOT. — LA STATUE DU MARÉCHAL SUCHET A LYON. — UNE STATUE ÉQUESTRE DE WASHINGTON. — UN MONUMENT A DUBLIN A LA MÉMOIRE D'OLIVIER GOLDSMITH. — LA STATUE DE MARCO POLO A VENISE. — LE PEINTRE BELGE H. LEYS. — M. L'ABBÉ COCHET, ARCHEOLOGUE. — DÉCOUVERTE D'UNE MÉDAILLE A QUÉBEC. — UNE STATUETTE EN BRONZE DÉCOUVERTE A XANTEN. — FOUILLES DANS LES ENVIRONS DE ROME. — FOUILLES A SAÏS, EN EGYPTE. — LES CHANSONS DE BÉRANGER EN RUSSE. — DESSÉCHEMENT DU LAC CÉLANO. — LE VOYAGEUR LIVINGSTON. — VOL D'UN TABLEAU D'AD. OSTADE. — NÉCROLOGIE : LE PEINTRE GAVEAUX NÉRON; LE SCULPTEUR ALBACINI.

La Société des Amis des Arts de Paris, fondée en 1789 dans le but d'encourager les Beaux-Arts et de venir en aide aux artistes, compta dès son origine, parmi ses membres et ses actionnaires, les plus beaux noms de l'aristocratie; et, forte de la pensée qui l'avait constituée, elle s'est toujours maintenue au milieu de toutes nos secousses révolutionnaires. Elle eut d'abord pour président M. le duc d'Aumont, ministre de la maison de Louis XVI. Après la mort du duc d'Aumont, M. le duc de Fitz-James fut appelé au fauteuil qu'il a occupé jusqu'en 1830.

Le début de l'association fut des plus heureux. De 1790 à 1793, cinquante à soixante mille francs furent annuellement consacrés à l'achat de tableaux; mais les mauvais jours survinrent, et, durant près de vingt années, la Société des Amis des Arts, paralysée dans ses munificences, n'eut plus pour elle que le souvenir du bien qu'elle avait fait. En 1817, plus brillante, plus riche que jamais, elle se reconstitua sous les auspices du duc de Berry, qui, peu après, devait léguer à la duchesse, sa veuve, le soin de continuer ses bienfaits. La période de 1825 à 1829 fut l'époque la plus brillante de l'association, qui comptait alors huit cents actionnaires et dépensait chaque année au delà de quatre-vingt mille francs en achats d'œuvres d'art. Les événements de 1830 enlevèrent à la Société une illustre et zélée protectrice; par bonheur, elle trouva presque aussitôt auprès de M. le duc d'Orléans, un patronage non moins zélé, non moins généreux. Mais elle n'était pas encore au terme de ses vicissitudes, et la catastrophe de 1848, plus que tout autre événement, devait paralyser ses efforts; malgré cela, elle ne s'est jamais laissée abattre, et quoiqu'elle n'eût plus à sa disposition autant de moyens d'être utile aux artistes, elle n'a jamais désespéré de sa cause.

Depuis quelques années, la Société des Amis des Arts a repris un nouvel essor, le nombre de ses souscriptions s'est sensiblement accru, et elle a retrouvé les moyens d'exercer l'action de son influence salutaire. M. le marquis de Tanlay n'a cessé de présider l'association depuis 1848, et, lors du renouvellement du bureau pour 1858, il a été maintenu dans ses fonctions. Le comité, qui tenait précédemment ses séances dans un rez-de-chaussée de la cour du Louvre, depuis les nouvelles dispositions qui ont été prises, a été obligé d'émigrer. Il se réunit aujourd'hui au Palais de l'Industrie, où deux salles ont été mises à sa disposition pour ses réunions. L'administration lui a promis, d'ailleurs, la jouissance d'une galerie pour l'exposition des œuvres d'art que l'association achète aux artistes.

La commission d'achat se compose cette année de MM. Ad. Moreau, le comte René de Bonneuil, Coupery, le marquis de Rivière et le baron de Crisenoy. Elle a fait l'acquisition de dix-sept tableaux, dont l'exposition aura lieu au Palais de l'Industrie dans le courant d'avril. En voici la liste :

Jules Hintz : *Vue de Guernesey*. — Justin Ouvrier : *Vue d'Aix-les-Bains*. — Dauzats : *Cour intérieure de la maison Canan, au Caire*. — Mlle Maria Chenu : la *Nuit*. — Mlle Atlain : un *Goûter dans les bois*. — Viollet-le-Duc : *Saules et moulin, à Montoire*. — Hermann Léon : *Intérieur*. — Eug. Desjobert : *Vue prise en Normandie*. — Hipp. Lanoue : *Vue du théâtre antique d'Arles*. — De Coninck : l'*Enfant prodigue*. — Coignard, *Paysage*.— Martin : *Paysage*. — De Cock : *Paysage*. — Mlle de Guimard : *Nature morte*. — Carl Girardet : *Paysage*. — E. Hillemacher : *Scène de Gilblas*. — Armand Dumaresq : *Épisode de la bataille de la Moscowa*.

Nous apprenons que, par suite d'un traité intervenu entre la liste civile impériale et les héritiers de M. le baron Desnoyers, le fonds de la chalcographie du Louvre s'est enrichi de la collection complète des planches gravées par l'illustre artiste.

M. Dumont, de l'Institut, vient de terminer la

statue de La Bourdonnais, ancien gouverneur-général des îles de France et de Bourbon. Ce monument, destiné à figurer dans le pays qui doit toutes ses grandeurs à l'habile administration et à la bravoure de son régénérateur, est remarquable par la majesté de son ensemble et par le fini de ses détails. L'artiste avait à vaincre une grande difficulté, puisque le costume du dix-huitième siècle, qu'il a religieusement conservé, s'opposait à toute pensée de draperie monumentale. Nous félicitons l'auteur de son succès, car il est complet.

La ville de Limoges aurait l'intention d'organiser dans ses murs une exposition artistique, industrielle et agricole, à laquelle seraient appelés à concourir douze départements. Une commission vient d'être nommée pour en arrêter les bases. Cette exposition aurait lieu à la fin du mois de mai prochain.

L'exposition de tableaux, ouverte à Lyon le 22 janvier dernier, n'a pas cessé un seul instant d'attirer la foule ; l'affluence des visiteurs est même encore telle en ce moment, qu'on a prolongé l'exposition jusqu'au 10 avril. La Société des Amis des Arts de Lyon a acheté un grand nombre de tableaux, et les amateurs ont su mettre la main sur les meilleures choses. Nouvelle preuve que le goût des arts s'acquiert et s'épure par le contact des expositions annuelles.

Le célèbre peintre de fleurs, M. Saint-Jean, comme tous les grands artistes, a toujours devant lui une longue série de solliciteurs à satisfaire : les amateurs les plus riches et les plus intelligents se disputent les productions de sa palette, en sorte qu'un tableau appartient déjà à son futur propriétaire avant son entier achèvement. M. Saint-Jean n'a pu, cette année, exposer au Salon de Lyon les trois beaux tableaux qu'il venait de terminer ; ceux qui les lui avaient commandés en exigeaient la prompte livraison, et tout ce que l'artiste a pu obtenir de ces jaloux propriétaires, c'est de les exposer pendant trois jours dans son atelier. Toutes les personnes qui ont été admises à les voir, ont rendu de nouveau hommage au talent du maître.

Le premier et le plus important de ces tableaux représente un bouquet déposé aux pieds d'une statue de la Vierge, patronne des matelots. L'oratoire est simple : une niche taillée dans le rocher ; mais que les fleurs sont saisissantes de coloris et de fraîcheur ! La gracieuse idée de l'artiste s'est vue traduite avec une vigueur et un éclat incomparable. — Le second ouvrage, de même dimension que le précédent, représente un bout de forêt, et sur le premier plan un cep chargé de ses grappes plantureuses ; on dirait des fruits de la terre de Chanaan, dorés à plaisir, gonflés par le soleil et éclatant sous leur peau transparente. — La troisième toile rappelle une disposition favorite de M. Saint-Jean : c'est un simple bouquet jeté négligemment à terre, côte à côte avec une feuille de choux et des fruits, fraises ou framboises. Ce petit tableau est digne de ses aînés.

On se rappelle qu'un tableau de Mlle Zéolide Lecran, le *Sommeil de Jésus*, avait été fort remarqué des connaisseurs au Salon de 1857. Cette œuvre, d'une adorable simplicité et toute imprégnée de la douceur évangelique, n'était que la réduction d'une plus grande toile que la modestie de l'artiste avait gardée dans son atelier, attendant sans doute que l'effet produit par la copie fît pressentir le succès réservé à l'original. Nous apprenons que M. le ministre d'Etat vient de faire l'acquisition de la grande toile de Mlle Lecran, pour en doter une des églises de nos départements.

On nous écrit d'Aix que le tableau accordé par l'empereur au musée de cette ville, est arrivé et a été mis en place. C'est une toile due au pinceau de M. Priliy. Le peintre a pris pour sujet le *Baiser de la Muse*. Un jeune homme est assis devant sa table de travail. La lampe qui a éclairé ses méditations nocturnes, expire aux premières lueurs de l'aube qui entre par la fenêtre ouverte sur un ciel limpide. La fatigue a fait tomber le poëte dans une somnolence pleine d'extase. Sa tête penche sur son cou, et sa main s'appuie sur un manuscrit inachevé. En ce moment, une blanche forme, avec une figure d'ange et des ailes aux épaules, se dresse derrière le bel endormi, et, s'inclinant avec précaution pour ne pas l'éveiller, dépose un baiser sur son front pâli. Cette composition est heureuse et bien entendue ; le dessin est sobre et correct et la couleur, un peu terne, jette un vague poétique sur tout l'ensemble de ce tableau.

Un de nos plus habiles photographes, M. Edouard Le Gray, ayant assisté aux manœuvres du camp de Châlons, en est revenu avec une galerie complète, une image exacte, une histoire générale de cette belle parade militaire. Parmi les scènes les plus remarquables qui composent cet album de photographie, il faut citer le *Panorama du camp*, la *Messe du camp*, la *Toilette des zouaves*, le *Jeu de la drogue*, le *Délinquant* et le

Récit, ainsi que des manœuvres d'artillerie, de cavalerie et d'infanterie. Cet album est un cadeau que l'empereur destine à chacun des officiers de sa maison et des généraux qui ont assisté au camp de Châlons.

Les méthodes à calquer employées jusqu'à ce jour donnent malheureusement assez d'embarras. Une nouvelle méthode, depuis quelque temps en usage, procure cet avantage qu'on peut reproduire directement sur un papier blanc, opaque par lui-même, un dessin, une figure, de l'écriture ou une peinture, non-seulement avec du crayon, mais tout aussi facilement avec de l'encre, de l'encre de Chine, ou avec des couleurs à l'eau. Elle est très-simple : on couche le papier sur lequel on veut reproduire le dessin sur l'original qu'on veut calquer, et l'on frotte le papier supérieur avec le coton trempé dans la benzine pure. Les parties frottées du papier, en recevant par le coton la benzine dans leurs pores, deviennent aussi transparentes que le meilleur papier huilé ou papier à calquer, de sorte qu'on reconnaît assez distinctement pour pouvoir calquer; l'original ne souffre aucunement, le papier lui-même ne devient ni chiffonné ni ondulé, mais reste parfaitement lisse et uni. Après l'achèvement de l'ouvrage, le papier redevient au fur et à mesure aussi blanc et aussi opaque qu'il était auparavant.

Une vente fort intéressante de tableaux anciens et modernes aura lieu à la salle Drouot, les 15 et 16 avril; elle se compose de la collection de M. Tousselin, peintre, économe du Musée du Louvre depuis plus de quarante ans. On comprend que, dans la situation exceptionnelle où se trouvait M. Tousselin, il est impossible que bien des chefs-d'œuvre ne se soient pas réfugiés dans le petit sanctuaire qu'il a pris plaisir à élever dans le grand temple de l'art. Nous croyons qu'il y aura là de quoi piquer la curiosité des véritables amateurs, et nous nous empressons de les informer de cette bonne nouvelle. — L'exposition publique aura lieu le 14 avril.

Le 11 mars, la statue du maréchal Suchet, à demi débarrassée des voiles qui l'entouraient, a été dressée sur son piédestal, sur une des places de la ville de Lyon. Comme la plupart des travaux accessoires de maçonnerie, de sculpture et de polissage des marbres sont terminés, tout annonce la prochaine inauguration de ce monument; et, autant que l'on en peut juger au milieu des embarras de construction qui en masquent encore la vue, cette œuvre ne sera pas un des moindres ornements de la cité lyonnaise.

Une statue équestre de Washington vient d'être placée à Richmond (Virginie). Cette statue, dont on vante beaucoup le mouvement et la noblesse, est l'œuvre du sculpteur Crawford.

On va élever à Dublin, dans le voisinage de Trinity College, une statue à la mémoire d'Olivier Goldsmith, l'auteur du *Vicaire de Wakefield*. Le comte Carlisle a pris l'initiative d'une souscription pour les frais de ce monument, et a souscrit pour 100 liv. st. Pendant sa vie, dit le *Morning Chronicle*, le pauvre homme mendiait son pain, aujourd'hui une statue va lui être élevée.

Venise se prépare, ainsi que l'annonce la *Gazette d'Augsbourg*, à rendre le même honneur à l'un de ses plus illustres enfants, le voyageur Marco Polo.

Le duc de Brabant a commandé à M. H. Leys, pour un des salons du palais de Bruxelles, un grand tableau représentant la *Création de l'ordre de la Toison-d'Or*.

A la fin de 1856 et au commencement de 1857, en démolissant la vieille église de Saint-Nicolas-de-Leur, au Havre, l'on recueillit divers fragments auxquels se rattachaient des souvenirs historiques. M. l'abbé Cochet vient de publier un rapport sur ces découvertes d'objets qui remontent aux quatorzième, quinzième et seizième, quelques-unes mêmes remontent au treizième siècle. Les pierres tumulaires, les débris de l'ancienne église de Leure, ont offert des restes de colonnes et de chapiteaux de diverses époques, des bas-reliefs, des pavés historiés, des vases funéraires de couleurs et de formes différentes.

Une circonstance fortuite vient d'attirer l'attention sur des faits historiques peu connus et qui méritent d'être rappelés. En exécutant des travaux aux fortifications de Québec (Canada), on a découvert dans les fondations d'un ancien bastion, une médaille en or, renfermée dans une boîte de plomb, scellée dans l'intérieur d'une pierre. En examinant cet objet précieux, on a trouvé le médaillon de Louis XIV, gravé sur un des côtés, et, sur l'autre, une inscription ainsi conçue : « Cette fortification a été commencée par ordre du roi le 25 avril 1687, par M. de Nouville, gouverneur, et sur les plans de M. de Vauban, commissaire-général des fortifications du royaume. »

Une trouvaille intéressante a été faite dans le Rhin, près de Xanten, grâce à la baisse extraordinaire du fleuve; c'est une statuette en bronze

qui rappelle les plus beaux modèles de l'antiquité romaine, et d'une exécution parfaite dans les détails. Xanten, sur la rive gauche du Rhin, à peu de distance de Clèves, est l'ancienne *Colonia Trajana* ou *Troya sanctorum*, d'où lui vient même son nom.

Une découverte importante a été faite dernièrement à Rome : on a retrouvé à cinq milles de cette ville, près la voie postale de Naples, dans une propriété du prince Barberini, une catacombe nouvelle avec une basilique ; la basilique, qui montre à l'œil étonné six colonnes des marbres les plus précieux, parmi lesquels on remarque le marbre vert antique avec des inscriptions, remonte, dit-on, au sixième siècle.

On sait que l'une des plus fameuses dynasties qui gouvernèrent l'Egypte fut celle qui eut pour patrie la ville de Saïs. Au rapport des historiens grecs, tous les rois qui composaient cette famille furent inhumés dans la ville qui les avait vu régner. Le vice-roi d'Egypte vient d'ordonner la recherche de leurs tombes. La direction des travaux est confiée à M. Auguste Mariette.

On annonce comme devant paraître prochainement à Saint-Pétersbourg une traduction en russe des *Chansons de Béranger* que prépare M. Kurotschkin. Quelques-unes de ces chansons, publiées déjà dans le journal *Russky Wjestnick*, ont reçu le meilleur accueil du public, et le journal qui les cite affirme que le sens et l'esprit de l'original ont été saisis et rendus avec une rare fidélité.

Une des plus admirables et des plus hardies entreprises de l'industrie moderne est, sans contredit, le dessèchement de la mer de Harlem, rendue à la culture. On ne peut voir sans émotion cette immense étendue de terrain, conquise par les eaux depuis le douzième siècle, reconquise aujourd'hui par l'industrie, et des prairies verdoyantes, de riches pâturages, surgissant là où, six années auparavant, régnaient les tempêtes et les naufrages.

L'exemple de la Hollande a trouvé des imitateurs chez les Italiens ; ceux-ci se disposent à dessécher le lac Celano, le lac Lucrin des anciens. Déjà deux mille ouvriers sont à l'œuvre. Plusieurs ruisseaux qui descendent des montagnes versent leurs eaux dans le Célano, qui n'a d'autre écoulement que l'aquéduc percé à grands frais sous l'empereur Claude, à travers le Salvanio et le haut plateau de Palanti ; mais cet aquéduc n'est pas assez spacieux pour déverser dans le Liris toutes les eaux qui affluent dans le lac.

Si cette entreprise, que dirige le prince Torlonia, arrive à bonne fin, elle tiendra, comme le dessèchement du lac de Harlem, une place glorieuse dans l'histoire des grandes entreprises de l'industrie du dix-neuvième siècle.

Le célèbre voyageur docteur Livingston est sur le point de quitter l'Angleterre pour entreprendre une nouvelle expédition dans l'intérieur de l'Afrique. Son gouvernement lui a fourni tout ce qui lui était nécessaire pour que ses découvertes aient un résultat favorable. Il lui a été alloué une somme de 5,000 livres sterl. pour l'aider à poursuivre son entreprise. Des hommes compétents lui seront adjoints. On a fait tout, enfin, pour seconder ses efforts. Le docteur Livingston doit se rendre d'abord au cap de Bonne-Espérance. De là, ses compagnons et lui seront transportés, à bord d'un bâtiment de l'Etat, à l'embouchure de la rivière Lambèse ; de là, on les conduira à 300 milles en amont de la rivière, sur une chaloupe à vapeur, et ce n'est que lorsqu'ils auront été mis à terre et en sûreté sur un point assez avancé du vaste continent, qu'on les abandonnera entièrement à eux-mêmes.

Il vient d'être commis dans la galerie de tableaux de l'Académie des Beaux-Arts à Francfort, un vol très-important. On a enlevé un précieux tableau d'Adrien Ostade ; c'est une perte considérable, car on évalue l'œuvre à 6,000 florins. Ce tableau, peint sur bois, fait partie de la collection laissée à l'Académie par le comte Lamberg.

Un de nos artistes de talent, qui était allé se fixer depuis quelque temps en Angleterre, M. Gaveaux (Néron), vient de mourir à Londres à la fleur de l'âge.

On annonce de Rome la mort du sculpteur Albacini, l'auteur de l'*Ajax*, de l'*Achille mourant*, du *Génie de la Beauté*. Il a légué toute sa fortune à l'Académie de Saint-Luc. Par testament il a disposé de 60,000 écus en fondation de prix de sculpture et en pensions à faire aux jeunes artistes qui ne sont pas favorisés de la fortune. Un article de ce testament met son tombeau au concours pour le prix de 3,000 écus.

E. G.

EXCURSION ARTISTIQUE SUR LES COTES NORMANDES.

VIII.

LOUIS-PHILIPPE A TROUVILLE. — LE PAVILLON DE M. DE PERTHUIS.—L'EMBARQUEMENT. — LE JARDINIER RACINE.

Notre dîner pouvait, à la rigueur, passer pour un souper, vu l'heure avancée; c'était à se croire transportés dans ces bonnes villes du Nord où les habitudes de nos pères se sont conservées. Galoppe d'Onquaire, qui avait rencontré entre deux lames un de ses amis dont le nom m'échappe, avait du nouveau à nous conter : des détails assez circonstanciés sur la fuite de Louis-Philippe, dont nous avions visité la veille, à Honfleur, la dernière habitation sur le sol de France.

Quand je dis du nouveau, le mot peut paraître un peu risqué; mais l'histoire de 1848 est déjà passablement vieillie, et les traditions commencent à s'entourer de ce brouillard que nos neveux tenteront de percer avec une curiosité bien excusable : les détails que nous rapportait Galoppe d'Onquaire étaient, du reste, entièrement nouveaux pour la plupart d'entre nous.

Le vieux roi, en quittant Paris, le 24 février, en compagnie de la reine Amélie, sainte femme s'il en fut, s'était d'abord réfugié à Dreux, où s'élève la chapelle monumentale fondée par une duchesse douairière d'Orléans, et qui renferme les tombeaux de cette famille.

Louis-Philippe passa la nuit à Dreux, et, comme Charles Quint dans *Hernani*, demanda conseil aux morts :

Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne!...

Agenouillé sur les tombes de ses aïeux, le roi sans couronne se sentit abandonné par tous et pria. Il eut de douloureux rêves, de sanglantes visions et les terribles années de sa jeunesse lui apparurent et l'épouvantèrent, car ce peuple venait de refaire la besogne dont il avait recueilli les fruits dix-huit ans auparavant.

Ah! le peuple! Océan! onde sans cesse émue!
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue!
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau!
Miroir où rarement un roi se voit en beau!

Le lendemain, incertain encore de ce que les députés avaient pu faire pour son petit-fils en faveur de qui il avait abdiqué; ne soupçonnant pas surtout le sauve-qui-peut général de cette foule de courtisans, sur le dévouement desquels il avait trop compté, et que la fière attitude de la duchesse d'Orléans n'avait pu rallier, Louis-Philippe gagna la Normandie et arriva à Trouville.

Il trouva dans cette petite ville des cœurs chauds et empressés qui s'occupèrent aussitôt de préparer son embarquement pour l'Angleterre. Il fut question d'abord d'un bateau-pêcheur—le patron était choisi,— c'était Barbey, syndic du port, aujourd'hui patron des barques de M. le comte d'Hautpoul; mais le bruit de la présence de l'auguste fugitif dans les murs de Trouville s'étant répandu, et surtout le but de son arrivée étant connu, toute la ville se porta sur les quais, persuadée qu'elle allait assister à l'embarquement du vieux roi.

Il y avait là, il faut le dire, beaucoup de curiosité, bien que nous soyions assuré que les habitants de Trouville eussent entouré le roi de respectueuses marques de sympathies; mais cette curiosité pouvait être fatale à son salut, car à cette époque une extrême indécision régnait dans les affaires, et le fantôme sinistre de 93 se dressait devant toutes les mémoires.

Les amis fidèles, à la tête desquels se trouvait le général de Rumigny, qui avaient accepté la tâche de protéger la fuite du roi, jugèrent donc plus prudent de le faire partir pour Honfleur, et il fut décidé que les proscrits s'embarqueraient sur le paquebot anglais l'*Express*.

Il s'agissait donc de quitter Trouville, et ce n'était pas chose bien facile, vu, non pas l'effervescence, mais l'agitation des habitants.

Un des anciens maires de Trouville, un vieillard, se chargea de conduire les fugitifs à travers le dédale des rues, pour gagner la route où devait se trouver une voiture attelée.

Il faisait nuit; le guide marchait le premier, ensuite le général de Rumigny, armé de deux pistolets, puis le roi, donnant le bras à Thuret, son valet de chambre, tandis que la reine s'appuyait sur l'autre; deux ou trois personnes suivaient, parmi lesquelles Barbey, le syndic du port.

On rencontrait de temps en temps de jeunes garçons chantant à tue-tête la *Marseillaise*, l'hymne sublime des mauvais jours, — des pa-

trouilles, improvisées par quelques citoyens zélés et trembleurs, et tout cela, joint à quelques rares vociférations entendues de loin, ne laissait pas que de rassurer fort peu le cortége.

Enfin, on arriva au but, et le général qui avait pris le commandement de l'expédition exprima au guide tous les remercîments des fugitifs, et ne put cependant lui cacher, en terminant, qu'il avait suspecté un moment sa fidélité.

— Vous avez eu cette pensée, Monsieur, s'écria le brave homme avec le plus profond et le plus sincère étonnement!

— Ma foi! oui, répondit le général; mais, — ajouta-t-il en montrant ses pistolets, j'étais bien décidé à vous brûler la cervelle.

Le bonhomme frémit et se hâta de regagner Trouville.

Deux heures après, on arrivait en vue d'Honfleur; mais ce port de mer avait, lui aussi, sa fièvre démagogique; de sorte que le général, en habile tacticien, jugea nécessaire de tourner la ville : car il s'agissait de gagner la côte de Grâce, où le roi devait trouver un asile sûr.

Un pavillon, dépendant d'une propriété de M. le colonel de Perthuis, —l'espèce d'auberge dont nous avons parlé, —servit de refuge à celui qui, pendant dix-huit années, s'était assis sur le plus beau trône du monde; mais, non-seulement ce pavillon était inhabité, il était inhabitable.

C'est un corps de logis carré, avec fronton, et percé de quelques fenêtres. Il est situé à l'entrée d'un assez joli parc. Cette propriété vient d'être achetée par une modiste bien connue, qui demeure place Vendôme, et qui a gagné sa vogue et sa fortune à fournir des têtes couronnées.

Elle coiffe encore toutes les duchesses possibles: son empire s'étend partout; car elle fournit la reine d'Angleterre, la duchesse de Nemours, la duchesse d'Aumale, la duchesse de Montpensier, etc., etc. L'achat est-il un souvenir ou une spéculation? nous l'ignorons.

Lorsque le roi et sa suite arrivèrent à cet asile, le 25 février, à la nuit, par le froid et la pluie, rien n'était préparé pour recevoir de pareils et de si illustres hôtes. Le père Racine, jardinier, vieux serviteur de la famille de Perthuis, habitait ce pavillon, et le général de Rumigny, qui le connaissait, lui donna les royaux vieillards pour l'oncle et la tante de son maître, M. et madame Lebrun, fuyant la tourmente révolutionnaire.

Racine avait le souvenir des anciens excès populaires et admettait la pieuse supercherie; mais le visage respectable des proscrits le frappa, et, bien que M. Lebrun eût coupé ses fameux favoris historiques, et caché l'éclat de son regard profond et fin sous d'horribles lunettes bleues, il montra au général des lithographies pendues à la muraille, et représentant le roi et la reine.

— Voilà bien les parents de mon maître, dit-il avec ce sourire narquois du paysan normand.

Il y avait dix personnes en tout, habitant désormais ce pavillon devenu historique, et que tant de pèlerins ont visité depuis : — le roi, la reine, le général de Rumigny, le général Dumas, M. de Pouligne, officier d'ordonnance, M. de Perthuis fils, M. Léon Besson, officier de marine, Thuret, Louise, femme de chambre de la reine, et Racine.

Le pavillon était composé de quatre pièces, dont une seule avec cheminée, laquelle tint lieu de salle à manger et de salon. Les ustensiles de ménage manquaient, et les assiettes étaient fort rares, dit M. Adolphe d'Houdetot, qui s'est fait l'historien de ces royales infortunes; Racine avait défense de rien acheter au dehors afin de ne point exciter les soupçons, de sorte qu'on s'industriait comme on pouvait. Le malheur, comme la mort, supprime les distances, et la déesse de l'étiquette s'était envolée des Tuileries, aux premiers coups de fusil *intelligents* de la garde nationale de Paris, vers les demeures où planent les ombres du duc de Saint-Simon, de madame de Noailles et de Louis XIV, ces grands-prêtres de l'entrave dorée et en perruque.

Thuret, assis à la table boiteuse, auprès du monarque déchu, servait et mangeait en même temps les grossiers repas qu'il organisait, en collaboration avec madame Louise et le père Racine. Louis-Philippe ne fut jamais très-recherché dans sa nourriture; il était d'une sobriété extrême, mais il avait bon appétit; c'est un héritage de famille qu'il tenait du Béarnais. Il ne trouvait pas, dans le pavillon délabré de la côte de Grâce, cette espèce de pain qu'il se plaisait à confectionner lui-même, et qui consistait en riz peu cuit et en blancs de volaille amalgamés en pâtée compacte; il fallait se contenter des miches parfois un peu rassises du bonhomme Racine.

On lisait avec une impatience extrême les journaux que M. de Perthuis fils se procurait à Honfleur, et Louis-Philippe ne laissait à personne le soin d'y jeter les yeux le premier. Il lisait à haute voix les plus mordantes diatribes que lançaient à son adresse toutes ces feuilles déjà vautrées à plat-ventre devant l'anarchie naissante, et où son âpreté pour l'or était présentée avec toute la couleur et le pittoresque du style le moins châtié.

Il fallait voir alors le vieux roi, frappant avec une majesté douloureuse et souriante sur ses goussets vides, et montrant sa chemise déjà pas-

sée à la couleur *Isabelle*, couleur dont il se plut à rappeler l'origine.

On sait que, pendant ce siége d'Ostende de 1604, que les écrivains du temps ont comparé au siége de Troie, la fille de Philippe II, Isabelle d'Espagne, fit vœu de ne pas changer de chemise tant que son mari, l'archiduc Albert, n'aurait pas pris cette place. Or, le siége ayant duré trois années, la chemise de l'archiduchesse finit par être de couleur brun-clair, nuance café au lait. La couleur *Isabelle* n'a pas une plus haute antiquité; le mot est plus joli que la chose.

Cependant, l'éveil donné par la curiosité trop empressée des habitants de Trouville, avait eu pour résultat de faire établir sur toute la côte une surveillance sévère.

M. Cordier, le sous-préfet de Pont-l'Evêque, sans être encore tout à fait destitué, avait vu arriver les commissaires du gouvernement provisoire, MM. Marie et Lebarillier, et, laissé sans nouvelles sur la direction prise par le roi, puisqu'il s'était d'abord rendu à Dreux, dans l'Eure-et-Loir, il apprit tout à coup qu'il se trouvait sur la côte.

Le jeune fonctionnaire commença d'abord par se soustraire à la surveillance des farouches commissaires, bons vivants au fond; ce n'était pas chose très-facile, et, muni d'argent, il monta en voiture et se fit conduire à Trouville. Là M. Cordier apprit, par des gens sûrs, que le roi était parti pour Honfleur; il s'y transporta immédiatement.

L'instinct du dévouement qu'avait pu inspirer à d'autres la grande infortune, le conduisit tout naturellement au château de M. de Perthuis, et, de là, au modeste pavillon. Son concours fut accepté avec chaleur.

La gendarmerie et la douane avaient reçu des ordres qu'elles exécutaient, il est vrai, très-mollement; mais il y avait à craindre le zèle toujours trop ardent des sectaires des doctrines nouvelles, déjà chauffés à blanc par les séides de Ledru-Rollin, et l'on commençait à voir rôder aux abords du plateau de Grâce des figures suspectes.

On faisait bonne garde au pavillon, mais tout cela démontra la nécessité d'agir sans retard. Le départ des proscrits fut fixé pour le 2 mars. Du reste, ce jour était on ne peut plus favorable, car il présentait l'avantage d'offrir double marée; c'est-à-dire que tout bateau, barque ou paquebot, pouvait profiter deux fois du courant pour se mettre en mer, sans attendre la nuit pleine.

Donc, grâce à cette circonstance, le paquebot, le *Courrier*, qui faisait la traversée régulière aller et retour, entre chaque marée de jour, du Havre Honfleur, put revenir à Honfleur sans exciter les soupçons; on procéda donc immédiatement à l'embarquement, et sans que personne s'en inquiétât.

Une fois en mer, car l'embouchure de la Seine est bien encore la mer, le roi se laissa aller à des regrets, il eut même des éclats de colère dont l'énergie couvrit parfois le bruit des vagues; mais la résignation revint dans cette âme éprouvée, et le royal proscrit prit part à la gaîté qu'excitait une certaine partie des voyageurs admis comme lui, sur le paquebot.

Une petite troupe de musiciens allemands était à bord, et exécutait avec plus de courage que d'harmonie des morceaux d'ensemble dont les orchestres des foires peuvent seuls donner une idée, moins les cymbales et la grosse caisse. Etait-ce hasard, nous le voulons absolument, car il y eut eu plus que de la cruauté à préméditer semblable exhibition,— mais le quatuor germanique joua le *Pif, paf, pouf* des *Huguenots*, c'est-à-dire la fusillade du 24 Février et le lâche abandon des prétendus fidèles, et *O Richard, ô mon roi, l'univers t'abandonne*, c'est-à-dire la fuite précipitée et imprévoyante du Pont-Tournant, la ruine d'un édifice élevé pendant dix-huit ans au milieu du choc des passions et des intérêts.

Une fois au Havre, le roi s'embarqua sur l'*Express*, et la machine força de vapeur vers l'Angleterre.

M. Cordier revint à Pont-l'Evêque, où l'attendaient les commissaires extraordinaires, lesquels, soupçonnant les motifs de son absence, lui dirent :

— Vous savez où est Louis-Philippe?

— Je sais, en effet, où est le roi.

— Le roi! il n'y en a plus! Vous allez nous indiquer où il se cache.

— C'est bien facile, Messieurs, il est à bord de l'*Express*, et fait voile pour l'Angleterre.

Fureur des proconsuls. Ils n'osèrent arrêter le sous-préfet, mais ils donnèrent l'ordre d'appréhender Barbey, qui s'était compromis à Trouville, et qui, loin d'en faire mystère, se vantait de sa généreuse action; — l'ancien maire, le guide, fut arrêté également; mais les commissaires eurent la pudeur de relâcher bientôt les prisonniers.

Quant au sous-préfet, le télégraphe le destitua promptement, ainsi que M. le comte d'Hautpoul, maire de Trouville, bien qu'il n'eût point trempé dans l'évasion du monarque.

Maintenant, interrogez le père Racine, encore aujourd'hui, après dix années passées sur ces événements, et le fidèle serviteur ne voudra jamais convenir de la qualité des illustres hôtes qu'il hébergea pendant plusieurs jours.

— Ce sont M. et Mme Lebrun, dit-il, l'oncle et la tante de M. de Perthuis.

Les romanciers et les peintres auront à prendre un jour dans cette légende, qui eut Honfleur et Trouville pour théâtres.

IX.

LE CHALET CORDIER. — LE CASINO. — TOUQUES. — HENRI V A TOUQUES. — SIÉGE DE TOUQUES PAR HENRI IV.

Trouville a de l'ambition : son budget peut, à la rigueur, non-seulement l'excuser, mais le lui permettre. Il y a si peu de cités qui soient en droit de se vanter d'un accroissement aussi rapide, que nous concevons fort bien l'impatience qui gagne ses honorables fondateurs. Avant peu Trouville sera donc une ville importante, un véritable port de mer, et, pour commencer, le génie militaire et maritime dresse ses plans, tire ses lignes et les fondations se creusent : c'est ainsi que l'on parle déjà d'un fort ou plutôt d'un fortin qui doit s'élever à la pointe de la Cahotte.

Gare aux empiétements ! le génie militaire est un terrible allié ; que de fois il a réalisé, pour les riverains, la fable des *Grenouilles qui demandent un roi* : voyez le Havre et l'admirable établissement de Frascati.

Exemple éternel et coûteux,—ce pauvre Frascati, construit en bois, — la pierre lui étant interdite, — engloutit chaque année des sommes folles

Pour réparer des *vents* l'irréparable outrage !

jusqu'au jour où quelque bourrasque effroyable emportera ces forts madriers et ces belles planches si admirablement peintes en trompe-l'œil.

Est-ce prescience de cet avenir glorieux,—est-ce la soif de l'indépendance qui ont engagé M. Cordier à bâtir sa résidence sur les hauteurs de ce qui fut Hennequeville ? C'est là une question qu'il ne nous appartient pas de trancher. Toujours est-il que l'ancien député de l'arrondissement de Pont-l'Évêque, après avoir contribué pour sa large part à doter Trouville d'un quartier tout entier, échelonné sur le coteau conduisant au domaine qu'il s'était réservé, a songé à élever au milieu de ce domaine une véritable villa.

De loin, c'est un chalet ; mais cette modeste apparence recèle toutes les conditions du manoir le plus confortable. Généralement les chalets, voire même ceux du bois de Boulogne, ont tout sacrifié à l'œil, à la vanité, au joli ; — ici, c'est autre chose : il y a le comfort et la délicatesse de goût.

Cette habitation est à la mode ; aussi, tous les guides, tous les albums en ont-ils tous dessiné une ou plusieurs vues ; mais il est nécessaire, pour s'en faire à distance une idée exacte, de compulser la collection du *Musée des familles*, qui en a donné, dans son numéro de septembre 1857, une vue complète.

Le Casino de Trouville est, pendant la saison d'été, le rendez-vous de la fashion : là, on prend des glaces et du café comme à Tortoni, et l'on a de plus des concerts qui brillent surtout par la qualité :

Géraldy, Gozora, Nathan, Eugène Ketterer, surtout quand il joue à deux pianos avec George Pfeiffer ;—Sivori, ce violon qui semble avoir hérité de Paganini la force et l'originalité,—Lebeau,—Lacombe, le grand pianiste — Lecieux, — Léon Reynier, — après cela, Levassor, l'acteur du Palais-Royal, le seul comédien de cette admirable troupe de grotesques, avant la venue d'Arnal, etc., et tant d'autres dont les noms nous échappent, ont fait la réputation de ses concerts depuis dix ans.

Trouvillle est un séjour charmant ; mais, il faut le dire, charmant surtout par ses alentours ; on y éprouve continuellement le besoin de s'en éloigner pour aller visiter ses environs, où le pittoresque, la nature et les souvenirs, promettent une ample moisson à l'amateur et au touriste.

Aussi, quelques jours après notre arrivée, nous étions en route pour le château de Bonneville ; c'était, du reste, notre chemin pour nous rendre à Villers-sur-Mer et à Cabourg, car on sera toujours obligé de remonter le cours de la Touque jusqu'à ce que Trouville se décide à jeter un pont carrossable, amorçant au beau milieu de son quai marchand.

Il faut donc traverser le village de Touques, un vieux bourg dont l'origine connue remonte à Charlemagne, et qui, au moyen âge, était une ville d'une certaine importance, divisée en deux paroisses ayant chacune son église, Saint-Pierre et Saint-Thomas, qui existent encore.

Saint-Pierre, réparée avec soin par le gouvernement, sur la demande de M. Le Normand, membre de l'Institut, est du style roman et remonte au dixième siècle, malgré l'opinion contraire de quelques antiquaires trop sévères pour les détails et qui ne se contentent pas de la tour à pans coupés irréguliers, assise sur le transept et dans les solides murs de laquelle s'ouvrent des baies doubles, surmontées du plein ceintre.

Il va sans dire que la porte occidentale est plus récente, elle date du règne de Louis XIII ; quant à l'autre église, sa dédicace à Saint-Thomas de Cantorbery, la victime des quatre chevaliers de

la suite de Henri II, nous dispenserait de chiffer son origine, si le savant M. de Caumont ne la faisait remonter au XIe siècle, tandis que Thomas Becket fut assassiné en 1170 et canonisé trois ou quatre ans après. Il y a eu cependant des réparations postérieures, le chœur et la tour surtout, dont les baies en ogives crient le quinzième siècle par toutes leurs élégantes nervures.

Touques a son histoire. Le Conquérant venait de mourir de la chute de cheval qu'il fit devant Mantes, livrée aux flammes après une faible résistance; tous ses serviteurs, médecins, prélats et chevaliers, s'étaient hâtés d'abandonner son corps pour rentrer dans leur demeure afin de veiller à leur fortune personnelle; ses gens pillaient ses effets, s'emparaient de ses armes, de ses vêtements, et laissaient nu sur le plancher le cadavre de ce souverain redouté qui faisait trembler la terre du poids de son corps et du bruit de son nom; on l'ensevelit, enfin, à Caen, au milieu d'une scène de scandale horrible. Pendant ce temps, son second fils, Guillaume-le-Roux, s'embarquait à Touques pour aller recueillir en Angleterre l'héritage paternel. Du reste, cette activité n'était pas de l'ingratitude, mais de la prévoyance, car les seigneurs normands voulaient donner la couronne à Robert, leur duc et fils aîné du Conquérant.

Guillaume-le-Roux, fort du testament verbal de son père, avait promptement réuni les seigneurs normands restés en Angleterre, ainsi que les prélats, et s'était fait immédiatement élire par eux et sacrer par le primat Lanfranc.

Plus tard, le 1er août 1417, les bords fleuris de la Touques virent arriver une flottille : c'était Henri V, roi d'Angleterre, qui débarquait avec seize mille hommes d'armes, dix-huit mille archers, un corps de sapeurs et d'ouvriers habiles, et un immense approvisionnement en machines de guerre et en artillerie. Il arrivait à la curée commencée par le duc de Bourgogne, l'allié de l'adultère Isabeau, et soumit en peu de temps presque toute la Normandie, réduite aux abois, épuisée, et qui ne voulait pas le reconnaître pour son souverain légitime : pas plus que le reste de la France ne voulait le reconnaître pour roi, bien qu'il eût épousé la fille de l'infortuné Charles VI, et que celui-ci, poussé par Isabeau, eût déshérité son fils.

Les Anglais ont si souvent fait invasion sur nos côtes, que l'on ne doit pas s'étonner de les voir exprimer à chaque instant leurs appréhensions des représailles que nous serions bien en droit d'exercer; ils ne seront pas revenus de longtemps des terreurs que leur causa le camp de Boulogne et les préparatifs gigantesques de Napoléon.

Plus tard, Touques fut ligueur, par la mort-dieu; il jurait par la messe et par messieurs de Guise, et il fallut qu'après sa victoire d'Arques, où le brave Crillon n'était pas, Henri IV se détournât de son chemin pour mettre le siége devant cette bourgade. La résistance fut honorable, mais courte, et le Béarnais montra son panache blanc, ce fameux guidon de l'honneur et de la victoire, dans les rues tortueuses de la petite cité. Ce fut le dernier jour de splendeur de Touques.

Aujourd'hui Touques est absorbé par Trouville et n'est plus que son faubourg. C'est un petit endroit calme et tranquille; sa grande rue seule est agitée par le passage des voitures, des cavaliers et des piétons, dont les uns vont admirer les grèves et les profondeurs de l'Océan, et les autres chercher la verdure et la fraîcheur des prairies.

Les touristes qui veulent le bon marché et fuir en même temps les distractions des bals et concerts, viennent se réfugier à Touques, sauf à franchir le matin les quelques kilomètres de la jolie route qui les sépare de Trouville.

Albert Blanquet.

BULLETIN DES VENTES ARTISTIQUES.

COLLECTION D'OBJETS D'ART DAUGNY. — COLLECTION DE TABLEAUX VÉRON. — VENTES BINET ET RICHARD. — TRAVAUX DE L'UNION DES ARTS.

Les ventes de la collection Daugny, dont nous parlions dans notre dernier article, et de celle de M. Véron, qui a été précédée d'un assez curieux prologue judiciaire, ont absorbé à elles seules l'attention des nombreux habitués de l'hôtel Drouot.

La collection d'objets d'art et de curiosité, formée par M. Daugny, ne renfermait pas des piè-

ces d'une beauté aussi exceptionnelle que celles que l'on a remarquées dans la vente Humann, mais elle accusait peut-être dans son ensemble un goût plus fin et plus minutieux chez son propriétaire. Les bois sculptés seuls étaient relativement assez médiocres; cependant, une statuette de *sainte Barbe*, debout, en très-riche costume, ouvrage allemand du seizième siècle, a été adjugée 1,600 fr.; deux bas-reliefs, en forme de frise, représentant des sujets mythologiques et signés Léon Baur, 700 fr.

Les ivoires étaient remarquables : un grand dyptique du quinzième siècle, à sculpture de haut relief, avec sujets religieux, placés sous des arceaux de style ogival, très-riches d'ornementation, a atteint 2,350 fr. — Une plus belle pièce encore, grand dyptique, dont les deux feuilles sont cintrées dans le haut, représentant, l'une, Jésus debout, et l'autre la Vierge Marie, travail précieux des premiers temps du moyen âge, 3,500 fr. — Une statuette de femme voilée, dont la légèreté transparente permet de voir la physionomie et les formes du corps, sculpture italienne d'un effet surprenant, 1,400 fr. — Beau bas-relief, l'*Adoration des Bergers*, attribué à Bouchardon, composition capitale d'une grande perfection, 2,400 fr.

Parmi les objets en argent, un très-beau calice du temps de Louis XIII, doré, décoré d'ornements en appliqués et découpés à jour en or émaillé, enrichis de pierreries et de perles, avec couvercle surmonté d'un ange, 2,300 fr. — Un autre calice du temps de Louis XIV, en argent repoussé et doré, orné de figures d'anges et de bas-reliefs, 1,000 fr. — Horloge astronomique du seizième siècle, en argent doré en partie, du nom de Gerhard Emmoser, 1579, dont le mouvement est contenu dans une sphère céleste portée sur un cheval ailé, 2,300 fr.

Dans les bronzes, une statuette de Vénus, travail florentin, a été adjugée 900 fr. — Une statuette de jeune femme debout, couronnée de pampres, travail florentin, 620 fr. — *Hercule terrassant l'Hydre*, provenant de M. le baron Michel, 480 fr.

Les miniatures offraient pour la plupart beaucoup d'intérêt. On y remarquait plusieurs portraits historiques, entre autres ceux de Diane de Poitiers, de Canova, de Mlle de Blois, de Mlle de La Vallière, de Louis-Napoléon, roi de Hollande, de Louis XVI, de Marie-Antoinette, et surtout une grande miniature ovale, représentant la famille du peintre Hall, sa femme et son enfant. Ce beau travail, qui, considéré comme le chef-d'œuvre de ce célèbre artiste, n'avait atteint que le prix modique de 700 fr. à sa vente, a été acquis par un riche amateur anglais, M. Ricketts moyennant 5,000 fr.

La collection vendue sous le nom de M. Véron se composait en majorité de dessins et de tableaux modernes, puis d'une vingtaine de tableaux anciens, dont nous allons d'abord parler.

Le plus important et le plus agréable de tous était incontestablement le portrait en pied de la duchesse de Châteauroux au bain, entourée de ses femmes. Cette agréable composition d'un ton fin et clair, d'un pinceau un peu maigre, dans laquelle le maniérisme élégant de l'époque n'est pas encore adopté franchement par l'artiste, hésitant encore dans la voie qu'il veut suivre, a été acquis par lord Hertford, moyennant 14,150 fr. — Le prétendu portrait de Mme de Pompadour, attribué imprudemment à Boucher, est resté sans nouvelles enchères à 2,100 fr. Et ce n'est que justice, car nous vous le demanderons, qu'avaient de commun les tons clairs et argentins de Boucher avec cette peinture lourde, commune et criarde que Trinquesse ou Vestier eussent à peine osé signer? Et vous, séduisante marquise, aux traits si charmants, au teint si délicat, qui se serait avisé de vous reconnaître avec cette face enluminée et si singulièrement travestie? Personne assurément. Vous fuyez l'éclat du grand jour; vos instincts de grande dame se révoltent contre cette curiosité indiscrète des amateurs dont vous refusez les offres séduisantes, et vous avez mille fois raison. Restez, croyez-nous, longtemps encore, non pas dans un couvent comme la tendre La Vallière, mais dans votre retraite solitaire de la rue de Pontoise. Prenez-y vos jours, et n'y recevez que les hommages de quelques admirateurs privilégiés, heureux mille fois de déposer encore à vos pieds le tribut de leur admiration; car, sachez-le, chère marquise, au risque de vous redonner un brin de coquetterie, malgré vos 120 ans, vos yeux brillent de tout leur éclat, et votre teint est aussi frais que les boutons de roses étalés sur votre robe de satin.

Mais revenons à nos tableaux. La *Vue de Venise* par Canaletti, d'une harmonie triste, d'une dimension désagréable, mais ornée de figures vivement touchées, a été adjugée 3,000 fr. — Le charmant portrait de Mlle Sallé, peint par Latour, n'a atteint que 1,500 fr.; il a été acquis par M. Norzy. — Celui de Mme de la Reynière, par le même artiste, est échu à lord Hertford pour 2,650 fr.—La duchesse de Malborough, par Reynolds, provenant de la vente Périer, 8,100 fr.

Nous passons sous silence les prix de toiles moins importantes, pour vous entretenir des œuvres de plusieurs de nos principaux artistes modernes, parmi lesquels Decamps régnait en maî-

tre. Jamais, on peut l'affirmer, le talent si brillant et si complet de ce peintre célèbre, qui allie à un si haut degré la vigueur de la touche et l'éclat du coloris au respect poétique de la forme et au profond sentiment de la couleur locale, n'avait pu être apprécié sous autant d'aspects différents. Son magnifique dessin du *Passage du gué*, où tant de vigueur s'allie à tant de mystérieuse poésie, et ses dix tableaux dans leurs gammes si variées eussent suffi à eux seuls pour attirer la foule, avide de revoir encore son tableau capital : *Joseph vendu par ses frères*, provenant du duc d'Orléans. Mais la curiosité, si grande qu'elle fût, ne pouvait rester exclusivement concentrée sur cette splendide réunion, autour de laquelle venaient se grouper des œuvres remarquables de Meissonnier, de Jules Dupré, de Théodore Rousseau, de Troyon, de Marilhat, de Scheffer, de Diaz et d'Eugène Lamy, et décupler ainsi l'intérêt de cette vente, qui fera époque dans les fastes de l'histoire de l'art. Il en ressortira une fois de plus, non pas cet enseignement, mais une nouvelle preuve que, si l'école moderne pèche par la grandeur de l'inspiration, par cette noblesse de caractère du style et de la pensée qui ont à jamais illustré certaines écoles anciennes, nulle ne saurait lui être comparée pour l'adresse merveilleuse du pinceau et la magie du savoir-faire.

Les qualités qui distinguent les artistes que nous venons de citer sont assez connues, pour que nous nous dispensions de faire des remarques spéciales sur chacun de leurs tableaux, dont nous allons indiquer les principaux avec leurs prix d'adjudication.

DESSINS. — Bonnington : une *Famille anglaise*, 560 fr; la *Place Saint-Marc*, 255 fr.; un *Château en Normandie*, 300 fr. — Decamps : le fameux *Passage du gué*, dessin rehaussé, 15,600 fr., à M. le baron de Rothschild; le *Grand'père*, 1,500 fr.; le *Polichinelle* 1,500 fr. — Eugène Lamy, quatre aquarelles, très- importantes : *Réception à la cour*, 1,320 fr.; le *Départ pour l'Opéra*, 1,050 fr.; le *Strand*, 1,300 fr.; la *Sortie de l'Opéra*, 505 fr. — Meissonnier : les *Bouquinistes du quai Conti*, 855 fr.; *Bonne et heureuse*, 850 fr. — Prudhon : *Aminta*, 1,005 fr.

TABLEAUX. —Bonnington : la *Tamise*, 1,360 fr.; *Vue de Boulogne*, 460 fr. — Couture : *Horace et Lydie*, 4,200 fr.; l'*Innocence*, 2,300 fr. — Decamps : *Joseph vendu par ses frères*, acheté 38,000 fr., acquis par M. le baron Sellières, 34,000 fr.; du même : en *Asie-Mineure*, 13,700 fr.; les *Voyageurs*, 6,925 fr.; le *Laboureur*, 4,150 fr.; une *Famille de Bohémiens*, 5,000 fr.; l'*Avant-rade de Smyrne*, à M. le baron de Rothschild, 11,200 fr.; le *Café turc*, 2,350 fr.; *Samson combattant les Philistins* (première pensée), 1,200 fr., à M. Werteimber; les *Grecs*, 2,375 fr.; le *Chenil*, 2,275 fr.; *Pêcheur maltais*, 2,150 fr. — Diaz : la *Fée aux bijoux*, 2,575 fr.; *Dans la forêt de Fontainebleau*, 2,250 fr.; *Tentation*, 2,250 fr.; la *Charrette*, 1,700 fr.; la *Danse des amours*, 1,380 fr.; le *Maléfice*, à M. le comte de Narbonne, 1,225 fr.; *Repentir*, 1,080 fr.; les *Trois sœurs*, 2,000 fr. — Jules Dupré : le *Soleil se couche dans la forêt*, 5,350 fr.; le *Retour du marché*, 2,620 fr. — Marilhat : la *Caravane*, petit tableau très-harmonieux, 4,150 fr., à M. Norzy. — Meissonnier : le *Liseur*, 8,200 fr.; l'*Audience*, 8,000 fr., à M. le comte de Narbonne; un *Muguet*, 3,050 fr., à M. de Rothschild. — Reynolds : le *Pont de Sèvres*, 1,125 fr. — Th. Rousseau : une *Ferme dans les Landes*, 4,000 fr.; le *Curé*, 4,350 fr. — Scheffer (Ary) : la *Bonne Mère*, 3,000 fr., à M. Hamot. — Troyon : des *Chèvres dans des roses trémières*, 2,200 fr.; le *Marécage*, 3,700 fr., etc.

Nous ne parlerons que pour ordre de la vente des tableaux anciens de M. Binet, ancien notaire à Dieppe. Nous doutons que le résultat de la première partie de cette tentative lui inspire un vif désir de continuer une seconde épreuve. Les tableaux de M. Théodore Richard, peintre très-renommé à Toulouse, ont été assez peu appréciés à Paris, où son œuvre capitale n'a pu dépasser 450 fr.; les autres ont varié de 70 à 250 et 300 fr.—Il y avait de jolies études, peintes consciencieusement, mais qui par malheur ne sont plus dans le goût du jour et qui, malgré leur mérite, n'ont atteint que des prix insignifiants.

L'*Union des Arts* a fait, dans cette dernière quinzaine, deux jolies ventes : l'une des œuvres de M. Planson, qui a réussi au-delà de toute espérance : un seul tableau a été retiré; et l'autre de tableaux anciens provenant de la collection de M. le docteur L..., parmi lesquels on remarquait plusieurs bons ouvrages, entre autres : un magnifique portrait d'homme, de Tournicus, acquis par M. de Laurès, et un beau tableau de chasse de Desportes, qui avait appartenu à Mme Vigée Lebrun.

Cette administration annonce encore trois nouvelles ventes pour la première quinzaine d'avril, avec le concours de M. Lecocq, commissaire-priseur, et de M. Rouillard, expert : une de tableaux anciens et modernes, pour les 5 et 6 avril; une de dessins anciens, parmi lesquels quarante dessins de Boilly, pour le 7, et une autre de tableaux capitaux, grande salle des séances, pour le lundi 12 avril.

Hyacinthe Audiffred.

JEAN DUQUENNE.

CHRONIQUE MONTDIDÉRIENNE.

Je n'ai jamais conduit un étranger sur la place de Montdidier (Somme), sans qu'il se soit empressé de me demander quelle était l'origine du *bonhomme* de bois qui figure sur le clocher de l'hôtel-de-ville et y frappe les heures avec une régularité qui ne s'est jamais démentie depuis près de deux cents ans. Bien des Montdidériens ignorent certainement eux-mêmes l'histoire de leur Jacquemar... ou Jacquemart... ou Jacquemard...Or, voici cette histoire, puisée aux sources authentiques, aux archives de la cité; j'ai pensé que ce court récit pourrait intéresser les lecteurs de la Revue des Beaux-Arts et je suis charmé de le leur adresser.

Louis-le-Gros, en 1108, avait établi les *Communes* et affranchi par là les vassaux d'une grande partie des redevances féodales ; les lois qui régirent le gouvernement de Montdidier jusqu'à l'époque de la révolution de 89, furent basées sur ces coutumes, et Louis XIV lui-même les avait confirmées par édit de 1676. En vertu d'une charte octroyée postérieurement par Philippe-Auguste, tout malfaiteur, tout criminel, arrêtés dans l'étendue de la ville, étaient soumis à la juridiction du mayeur et des échevins, qui seuls devaient en connaître et juger en dernier ressort : ils pouvaient en tirer satisfaction, *suivant leur bon jugement*, soit en les chassant, soit en saisissant leurs biens, à moins qu'ils ne relevassent du roi *en franc aller*. La peine de mort était prononcée par un tribunal plus élevé, à la poursuite et diligence de ces mêmes mayeurs et échevins, et dès qu'un condamné était exécuté, il appartenait de droit à leur juridiction, et nul ne pouvait *décrocher un pendu* sans leur autorisation bien précise, sous peine d'encourir des peines et des amendes fort considérables.

Le champ de justice, nommé aussi *fourches patibulaires*, était un terrain communal, sur lequel s'élevaient les potences destinées à recevoir les corps des pendus, et rarement on permettait l'enlèvement des cadavres qui, pour l'exemple, devaient se dessécher, servir de pâture aux *bestes de proie* et tomber en poussière au lieu même de leur exposition.

Or, les *fourches*, en 1620, étaient plantées dans un champ situé à gauche du chemin actuel du Mesnil, et ce terrain se nomme encore aujourd'hui, par corruption, la *Motte des frouques*. Elles avaient été ainsi placées sur la route de Beauvais, afin que les voyageurs et les habitants ne pussent entrer ni sortir de la ville sans jeter les yeux sur ces cadavres suspendus en l'air, et que le vent balançait comme ces épouvantails, dont nos horticulteurs—ces hauts justiciers de déesse Pomone, ainsi que les appelle Rabelais, — effraient encore aujourd'hui les oiseaux maraudeurs.

C'était un assez lugubre spectacle que celui-là, lorsqu'à la tombée de la nuit, un manant, revenant de son travail des champs, regagnait, seul et pensif, le logis où l'attendait sa ménagère. Rarement il se hasardait à passer près de la justice, et au claquement aigu des ossements agités par la bise du soir, plus d'un s'éloignait, en se signant, de ce funeste champ de mort... C'est peut-être à ce sentiment de frayeur qu'il faudrait attribuer la trace encore marquée d'une foule de petits sentiers détournés, et qu'on ne peut expliquer par l'idée qu'ils abrégeaient le parcours, puisqu'ils sont bien moins directs que la route elle-même.

Mais malheur à celui dont le champ, voisin de cette fatale enceinte, l'appelait à un travail sans cesse interrompu par l'horrible pensée du supplice et de la mort! Malheur au pauvre laboureur qui, à chaque retour de charrue, retrouvait devant lui, exacte et fidèle comme une menace, cette hideuse image de pendu, dressée là semblable à un fantôme dont l'ombre du soir centuplait les gigantesques proportions! Rien n'est long comme un pendu, dit Brantôme, si ce n'est l'heure qui précède la pendaison! Aussi, bien souvent, vaincu par une terreur superstitieuse, le pauvre travailleur abandonnait son labeur à la lugubre sonnerie de l'*Angelus* du soir, et la récolte se ressentait toujours de l'abréviation de la culture.

En 1624, le possesseur du petit terrain qui bordait le champ de justice, se nommait Jehan Duquenne, et ce terrain appartient encore aujourd'hui à la famille des *Duquenne*, jardiniers-maraîchers à Montdidier. Ce Jehan était un honnête ménager, cultivant quelques arpents de terre et payant avec une scrupuleuse exactitude les *palettes* et *havées* qui, à cette époque de législation seigneuriale, étaient encore prélevées comme dîme sur les céréales. Jehan Duquenne, franc et jovial Picard, se serait regardé comme

le plus heureux bourgeois de la capitainerie de Montdidier, si quelqu'un eût consenti à échanger deux journaux de terrain médiocre contre ses trois beaux arpents placés si près des gibets; car, lui aussi, redoutait fort l'approche du soir et le souffle de la bise, quand, par aventure, il se trouvait attardé dans son champ : souvent, pour se donner du cœur à l'ouvrage, il se faisait accompagner de son fils, petit enfant de six ans, qui, tout jeune et faible qu'il était, le reconfortait par sa présence; car nous sommes ainsi faits : seuls, nous tremblons, et la compagnie d'un enfant, d'un chien, d'un oiseau parfois, change la direction de nos idées; nous ne sommes plus seuls.

Un jour il advint que la culture de Jehan Duquenne se trouva en retard à cause des pluies abondantes qui n'avaient cessé de tomber pendant toute une semaine et qui l'avaient empêché d'aller au labour; il sentit qu'il fallait réparer le temps perdu et médita de travailler de bonne heure et tard... *Tard!...* mais ce mot lui faisait mal, car il résumait à lui seul toutes les terreurs paniques, les pensées lugubres, les claquements d'os, les grimaces horribles, les funestes projections d'ombres au clair de lune, et les chutes inattendues de fémurs et de tibias!... Enfin, rester *tard* au champ de justice était au-dessus de ses forces. Si encore il n'y avait eu là que des gibets et des potences, passe!... mais on avait précisément pendu, la veille, le fameux *Simon Leporc*, ancien sergent des armées huguenotes commandées par le duc de Bouillon et qui, après le siége de Montauban, était venu se cacher dans un faubourg de Montdidier, où il tâchait de gagner secrètement des partisans à la Réforme. On l'avait pendu haut et court, comme il convenait à un hérétique trop fidèle au manifeste de la Rochelle. — Eh!... par saint Jean, mon patron! se dit Duquesne, pourquoi ne détacherais-je pas le pendu?... Est-ce un si grand crime?... Je lui donnerai bonne sépulture et, grâce à moi, le pauvre diable dormira paisible en terre hospitalière : Dieu est miséricordieux; je prierai sa sainte mère pour le repos de l'hérétique, et qui sait si la bonne Vierge n'est pas aussi puissante auprès de lui que Mgr le cardinal de Richelieu!...

Et il partit chargé d'une pioche et d'un *louchet* en murmurant l'office des morts, sans oublier l'*Ave Maria* sur lequel il comptait plus que sur le reste.

Deux jours après, grande était la rumeur publique!... Le mayeur Charles Lecaron et les échevins, atteints dans leur droit le plus sacré, avaient mis en quête tous leurs sergents et archers : un cadavre de justicié avait disparu; on avait *décroché un pendu*, et cet attentat aux prérogatives et à l'autorité consacrées par les chartes de Philippe-Auguste, de Louis XI et de Louis XIII, ne pouvait demeurer impuni... Bref, on découvrit le coupable, et Jehan Duquenne fut saisi, châtié et jugé.

Il n'y allait pas moins que de la confiscation d'une bonne partie de son avoir, et le malencontreux citoyen flottait dans une étrange perplexité. Mais le chevalier Jehan de Blottefière, capitaine de Montdidier, et Charles Lecaron, le mayeur, étaient de bénins administrateurs qui, secondés de leurs braves échevins, se laissèrent aller à l'indulgence, excités d'ailleurs par les bons antécédents de Duquenne, que tout le monde aimait et estimait.

Or, on venait de terminer la construction de l'Hôtel-de-Ville commencé en 1620; un petit clocheton, pratiqué en lanterne-campanille au-dessus de la toiture, avait été élevé dans l'intention d'y placer une de ces horloges à la mode alors, et dont Cambray et Saint-Paul de Paris avaient introduit la coutume. Nos bons aïeux regardaient l'acquisition d'une *sonnerie à Jacquemart* comme une admirable conquête sur le progrès de la gnomonique encore dans son enfance; mais le trésor communal avait déjà fort pâti des réparations urgentes faites aux fortifications menacées par les Espagnols, et on avait remis à des temps meilleurs.

Ce fut alors que, sur la proposition du mayeur, le conseil condamna Jehan Duquenne à déterrer et replacer son pendu, et à faire *ouvrer et édifier* à ses frais *une pendule à Jacquemart*, composée de deux personnages, homme et femme, frappant les heures de *jour* et de *nuit*, porte l'ordonnance. C'est une erreur de dire qu'on y fit mettre alors d'autres marmots, — ainsi qu'on le croit à Montdidier; ce ne fut que trente ans après, — en 1654, qu'on les y ajouta.

Telle est l'origine de l'horloge de cette ville picarde, où l'on voyait jadis ces deux *frapparts*, dont l'un sonnait les heures, l'autre les quarts. Le nom de Jehan Duquenne est resté à ce héros de bois, et il y a longtemps déjà qu'il a eu la douleur de se voir abandonné par la compagne qu'on lui avait donnée. Un mauvais plaisant dit à ce sujet qu'on ne devrait jamais compter sur la fidélité d'une femme... même de bois; mais nous savons qu'elle fut enlevée du clocher par un coup de vent du fameux orage de 1724... ce qui ne la justifie pas d'un peu de légèreté!

Notre Jehan Duquenne de l'horloge est un petit vieillard sculpté en chêne de cinq pieds de haut : il porte le vieux costume du dix-huitième siècle, et ce n'est pas évidemment son habillement pri-

mitif; son petit chapeau en *lampion* a plus d'une fois changé de cocarde; il les a toutes portées avec une admirable résignation; il récapitule ainsi, dans son exemplaire stoïcisme, la conduite politique de beaucoup de nos hommes d'État qui surent se maintenir, en dépit des révolutions, au pinacle des honneurs... Jean Duquenne n'a jamais refusé de cocarde; aussi, est-il toujours sur son clocher. S'il pouvait parler, il serait homme à crier : — Vive le roi!... vive la ligue!... Aussi bien sonna-t-il pour la monarchie, la république et l'empire, sans cesser de recommencer pour la remonarchie, la rerépublique et le reempire... Je le soupçonne d'être un peu l'élève de Machiavel: la postérité dira si je me suis trompé.

Un tel héros ne pouvait échapper au martyre de la poésie; on sait que la vertu finit toujours par être jetée aux bêtes, aujourd'hui comme du temps de Dioclétien : voici une manière de complainte qui se chante dans la patrie de Duquenne depuis quelques vingt ans; les hommes du peuple la répètent en chœur, en revenant le soir de leur travail; tous vous soutiendront que c'est moi qui l'ai commise en sortant du collége.... c'est bien possible.... mais il y a si longtemps, que cela doit être.

Voici la complainte... Pour l'air... s'adresser au premier venu.

I.

Un roi de bois, couronné d'un chapeau,
Depuis longtemps gouverne notre ville,
Il a pour sceptre un modeste marteau,
C'est un clocher qu'il choisit pour asile;
Bien qu'il soit vieux et n'ait point de soldats,
A ses arrêts on obéit sans peine...
Ce roi sans cour, ce prince sans États,
Il fut, messieurs,
Par nos bons aïeux
Surnommé Jean Duquenne.

II.

Son œil a vu flotter plus d'un drapeau.
Sur le Donjon qu'on commit à sa garde,
Plus d'une fois, sur son petit chapeau,
La main du peintre a changé la cocarde;
Mais en dépit des révolutions,
Qu'il vit passer sans plaisir et sans peine,
Il a toujours rendu les mêmes sons...
Ah! que de gens
Sont moins conséquents
Que notre Jean Duquenne!

III.

Ce bon vieillard, interprète du sort,
Annonça l'heure où j'entrai dans la vie;
C'est encor lui qui, sur mon lit de mort,
Viendra tinter ma suprême agonie :
Il a marqué nos heures de plaisir,
Il marquera nos longs instants de peine;
Il nous vit maître... Il nous verra mourir!..
Ah! que de gens
Seront moins constants
Que notre Jean Duquenne.

IV.

Quand jeune fille, à l'âge de seize ans,
D'un amour pur sent murmurer la flamme,
L'instant heureux où viennent les amants
C'est encor lui qui l'annonce à son âme;
Nos grand's mamans, de leur saison d'amours,
Ont vu passer les heures avec peine...
Petits enfants, profitons des beaux jours,
Le temps s'enfuit,
Et qui nous le dit?...
N'est-ce pas Jean Duquenne!

Telle est la légende de *Jean Duquenne*; mais, comme il faut qu'elle ait au moins un mérite quelconque aux yeux des archéologues, je me hâte de signaler ce mérite : — c'est, tout bonnement, que contrairement à la plupart des chroniques ses consœurs, *elle est vraie...* et c'est quelque chose par le temps d'archéologie qui court.

Galoppe d'Onquaire.

CONCERTS ET SOIRÉES

DE LA QUINZAINE.

Pendant la quinzaine qui vient de s'écouler, le concert à bénéfice a jeté le plus vif éclat. Autrefois, il n'y avait que les sommités artistiques qui se permettaient de donner un concert à leur profit; aujourd'hui tout s'en mêle, il n'est pas une individualité de la plus mince valeur, qui ne tienne à voir briller son nom en grosses lettres noires sur une affiche jaune. Est-ce un bien,

est-ce un mal ? Je n'ai pas à résoudre la question, je constate un fait, et voilà tout; mais ce que je puis dire, c'est qu'il faut un grand courage et une grande abnégation à l'artiste qui se décide à ce genre d'exhibition.

Que de tourments et de tracas pour arriver à équilibrer les dépenses et la recette! En thèse générale, la recette est toujours humiliée.

Lorsqu'un chanteur ou un instrumentiste a décidé, *in petto*, qu'il donnera un concert, cette idée le suit partout, elle le domine. La saison d'hiver est employée par lui à ruminer les morceaux qu'il exécutera ou fera exécuter. La location de la salle est une circonstance aggravante dans sa pensée.

A partir de cette fatale décision, il devient le spectateur assidu de toutes les matinées et réunions musicales; il flatte les artistes à succès, les applaudit à outrance, etc., cultive leur connaissance. Lorsqu'un virtuose lui a promis son concours, son admiration pour lui devient extrême, il en parle à propos de tout et à propos de rien. Il vous aborde dans la rue en vous disant :—Connaissez-vous X., le célèbre hautbois? — Non. — Je vous le ferai connaître, c'est un talent étonnant; il doit se faire entendre à mon concert.

Dans les salons qu'il affectionne, — pour les bonnes relations qu'il s'y peut créer, — vous le verrez empressé et galant auprès des dames, poli et complaisant avec les hommes. Il donne officieusement des explications sur ce qu'il vient d'exécuter ou de chanter. C'est ainsi qu'il prépare, sans en avoir l'air, l'envoi d'une missive pleine de grâce et de billets.

Cette préoccupation constante a, comme toutes les mauvaises choses possibles, son bon côté. Elle met une martingale à la politesse et aux convenances, en rappelant aux gens du monde cette vérité éternelle, mais parfois incomprise, que « il faut s'aider les uns les autres. »

Le grand jour approche : l'artiste n'est plus un homme, c'est un bénéficiaire. Il se démène et s'agite comme un pensionnaire de Bicêtre, ce conservatoire de la folie triste. Le programme achevé, il court après l'un, sans vouloir lâcher l'autre, fait un appel à celui-ci, qui ne l'entend pas plus que celui-là. Il commande les bouquets pour les exécutantes, les voitures pour envoyer chercher les coopérateurs, et, dans les entr'actes de ces tribulations, il compte avec des palpitations indescriptibles le nombre des places louées.

Si, — j'allais dire par hasard, — les billets retournés sont en quantité considérable, il fait un envoi gratuit pour emplir la salle; ce qui explique le mélange d'un public de concert. Quel que soit un public, il vaut mieux que le vide.

L'artiste a épuisé près des journaux tout ce qu'il a d'insinuation dans l'esprit, d'éloquence dans le cœur, pour qu'ils annoncent son concert; pour arriver à ce but, il a sollicité ses connaissances à crédit et ses camarades de lettres. Il a fait des tours de force; pourtant, le plus difficile n'est pas fait, et il se creuse la cervelle, lorsqu'il en a, pour chercher le moyen de faire porter aux nues son concert avorté. Cette tension de l'esprit lui fait oublier son infortune.

C'est que, pour l'artiste, la publicité est le besoin le plus impérieux; il lui en faut à tout prix; pour lui, c'est la grande question *être ou n'être pas. To be or not to be,* ainsi qu'il est dit dans Shakspeare.

C'est que, voyez-vous bien, ce ne sont point les trois cents personnes qui emplissaient sa salle, public panaché, qui peuvent faire sa réputation. Il lui faut plus que cela, il faut que les mille trompettes de la réclame parisienne fassent retentir son nom d'échos en échos, jusque

Aux *quatre* coins de la machine *ronde*,

dont il est parlé dans le théâtre de M. Eugène Scribe, de l'Académie française.

Il est probable que si l'on songeait à toutes les peines qu'un pauvre artiste se donne, si l'on savait toutes les tribulations qu'il endure pour le plaisir de tous, on l'aiderait davantage. Qu'on ne croie pas que ce tableau soit chargé; les concerts des grands artistes se passent autrement, c'est vrai, mais ce sont des exceptions, et, d'ailleurs, les grands n'ont-ils pas été petits!

Le musicien est l'artiste dont les satisfactions sont les plus minces : son œuvre ne reste pas, elle s'envole et s'éteint comme une prière d'ange ou la plainte d'un désespéré. Ne fût-ce que pour cela, le musicien a droit d'être protégé comme le sont le peintre, le sculpteur et le graveur. Pour placer les œuvres d'un peintre, pour acheter les tableaux, fruit de son labeur, des sociétés artistiques se forment, on crée des loteries, des expositions; le concert, c'est l'exposition de l'artiste; aidez-le donc, soyez conséquent, juste et digne, et si vous l'entendez dix fois dans un salon, assis dans un bon fauteuil, en dégustant un sorbet sans bourse délier, ayez donc le souvenir, et payez au moins une fois le droit de l'applaudir.

Maintenant recommençons à rouler notre rocher; plus heureux que Sisyphe, nous en serons débarrassé après le carême.

A tout seigneur, tout honneur. Voilà le concert des Tuileries avec son brillant programme :

1. Chœur de *Moïse* (Rossini).
2. Duo des *Vêpres Siciliennes* (Verdy), chanté par MM. Bonnehée et Gueymard.

3. Air des *Vêpres Siciliennes* (Verdi), par M. Obin.
4. Duo de la *Magicienne* (Halévy), par Mmes Borghi-Mamo et Lauters-Gueymard.
5. Solon de violon exécuté par M. Alard.
6. Trio de *Guillaume-Tell* (Rossini), chanté par MM. Obin, Gueymard et Bonnehée.
7. Chœur et air de la *Magicienne* (Halévy). — Deuxième tableau du premier acte, par Mme Borgi-Mamo.
8. Air de *Jean de Paris* (Boïeldieu), par M. Bonnehée.
9. Duo de la *Favorite* (Donizetti), par Mme Borghi-Mamo et M. Gueymard.
10. Air du premier acte du *Trouvère* (Verdi), par Mme Lauters-Gueymard.
11. Air du *Philtre* (Auber), par M. Obin.
12. *Miserere du Trouvère* (Verdi), par Mme Lauters-Gueymard.

L'orchestre était dirigé par M. Girard.

Après les princes de la terre, les princes de l'art, royautés bien différentes, mais qui ont toutes deux leurs rayonnements.

Delsarte a donné son concert avec un immense succès, succès qui honore les auditeurs presqu'autant que l'artiste. Ce n'était point cette musique sautillante d'Adam ou étourdissante de Meyerbeer, — non, c'était un cours où l'habile professeur faisait *entendre* l'histoire de l'art musical depuis cinq cents ans.

D'un concert à un mariage il n'y a pas besoin de transition, la vie à deux est une ravissante symphonie lorsqu'elle n'est pas un affreux charivari.

Le raout donné par Géraldy à propos du mariage de sa fille avec M. Onsberg, était à la fois un concert et un bal, A ce double titre, il entre dans mon domaine. Les salons, bien que situés extra-muros, étaient resplendissants de lumières, de fleurs et de jolies femmes. Géraldy a payé son écot en roi; son répertoire a été largement mis à contribution. Que voulez-vous? on ne marie pas sa fille tous les jours. Il a d'ailleurs été admirablement secondé par Mme Joséphine Martin, MM. Nadaud, Malézieux et Alard ; en voilà assez pour constituer une ravissante soirée. A propos du célèbre violon, la petite histoire suivante circulait parmi les invités : on disait qu'Alard n'était arrivé un peu tard que parce qu'il avait été retenu chez un de nos riches financiers qui l'avait à dîner. Le turcaret moderne voyant entrer son hôte, l'aurait, dit-on, accueilli par ces paroles : Eh! mon cher M. Alard, il me semble que vous venez sans votre violon? — C'est vrai, Monsieur, aurait répondu l'artiste, mais mon violon n'avait pas faim.

Après le concert il y a eu bal chez Géraldy, et la fête s'est sans doute prolongée fort avant dans la nuit, car à deux heures du matin, la Polka, les Lanciers et la walse se succédaient sans interruption. On ne parlait pas encore du cotillon final.

J. Offenbach a donné une soirée, j'en parle sans trop savoir pourquoi, peut-être parce qu'on en a beaucoup parlé; on y a dansé, voilà tout, et c'est peu.

De cette soirée d'artistes nous allons, si vous le voulez bien, passer à une soirée artistique du salon de la rue d'Amsterdam, où l'art continue à marcher *crescendo*. Le concert, divisé en deux parties, a été religieusement écouté, et tous les morceaux applaudis avec un ensemble presque aussi parfait que celui des exécutants, et c'était justice, ainsi qu'on peut en juger.

Voici le programme de cette première partie :

M. Léopold Dancla, violon, accompagné par M. Delioux, *Impromptu* et *Savoyarde*, de sa composition. — M. Charles Delioux, pianiste et compositeur. *Regrets*, romance sans paroles. Le *Ruisseau*, études.—Le *Carnaval espagnol*, de sa composition. — Un trio composé par Léopold Dancla, joué par M. Alday, violon de l'Opéra-Comique, M. Arnaud Dancla, violoncelliste au même théâtre, et M. Léopold Dancla. — Quatuor de *Cosi Van Tutti* de Mozart, arrangé par Gounod, joué par Mme Lyon (piano) ; M. Nathan, violoncelle; M. Charles de Kontski, violon, et M. Alfred Lebeau (orgue). Ce quatuor a été chaleureusement bissé. — Duo de *Robin des Bois*, par Mme Lyon et M. Alfred Lebeau, et enfin le jeune Diémer, élève de M. Marmontel.— Une *Polonaise* de Schopin, jouée avec un aplomb et une sûreté de doigt remarquable. Cette partie toute instrumentale a été admirablement exécutée. Mme Lyon a délicieusement joué son duo, dans lequel elle a fait preuve d'une grâce parfaite.

M. Edouard Lyon a commencé la seconde partie toute vocale par le *Chant de Noël*, d'Adam, avec accompagnement d'orgue, par Alfred Lebeau. — Jules Lefort, *Simple chanson*, de Vaucorbeil. — *Plaisir d'amour*, de Martini. —*Aubade*, de Victor Hugo, musique de Viault. — Le *Biniou* d'Emile Durand. — Malézieux. —*Je grelotte*, de Nadaud, accompagné par l'auteur. Nadaud! Nadaud, dont le nom est le plus grand éloge, a fait entendre ses plus fraîches et ses plus nouvelles compositions: le *Cigare*, — *L'aimable voleur*,— La *Vigne vendangée*, —La *Lettre d'un étudiant*, — La *Réponse à la lettre*. — Castel, les *Plaisirs du ménage* et l'*A*, *B*, *C*, avec *accompagnement de moutard.* Ceci demande une légère explication.

Castel apparaît au piano. Il tire d'un sac de velours un charmant bébé, presque de grandeur naturelle. Son costume est celui d'un fils de

bonne maison : petite blouse, pantalon brodé, cheveux longs bouclés, mine intelligente et éveillée. Castel tient l'enfant dans ses bras, et la leçon commence. Le professeur prononce à voix haute et sonore les lettres de l'alphabet A B C D, etc. Une voix enfantine sort de la bouche du bébé et répète l'alphabet. De là on passe à la fable du *Renard et du Corbeau*. Un colloque s'engage entre le professeur, et l'élève, colloque vif et animé, drôlatique au possible. L'enfant se mutine, veut réciter du Télémaque ; il soutient, *mordienne*, à son professeur que c'est Calypso qui est sur un arbre perché, et qui tient dans son bec un fromage. Le professeur se fâche, le petit mutin répond, ou crie, ou pleure, et le public se tord et se roule en écoutant cette farce désopilante. Castel est fort connu comme chanteur comique. Je crois qu'en qualité de ventriloque, il ira aussi très-loin, peut-être trop.

Robert Houdin, qui doit être bon juge en cette matière et qui se trouvait là, assurait que depuis le célèbre Comte, ancien directeur du théâtre Choiseul, il n'avait jamais entendu une scène de ventriloquie aussi parfaite.

Noblesse oblige ; la réputation est la noblesse des artistes. Robert Houdin, qui se trouvait dans le salon comme un simple mortel, c'est-à-dire comme un des amis de la maison, a été mis en demeure par les beaux yeux et les doucereuses paroles de quelques-unes de ces dames, de payer le tribut de ses succès passés. Je crois avoir déjà dit quelque part que Robert Houdin est retiré, qu'il vit comme un bon bourgeois dans une charmante propriété située en Touraine ; quand je dis un bon bourgeois, je devrais dire un savant cherchant toujours à faire faire un pas à la science, car Robert Houdin est un chimiste et un physicien distingué. Une mission, qui l'honore, lui a été confiée par le gouvernement pour aller étudier dans nos possessions d'Afrique les pratiques religieuses des prêtres mahométans, qui, au moyen de fourberies, excitent souvent à la révolte des populations qui croient à leur puissance parce qu'elles leur voient faire des choses assez extraordinaires pour impressionner des ignorants. On sait que les marabouts mangent du verre pilé, se lavent les mains dans du plomb fondu, et touchent des barres de fer rougies au feu sans se faire aucun mal. Depuis notre conquête, ces manœuvres ont été souvent employées au détriment de notre puissance. Robert Houdin était peut-être le seul homme en France capable de démasquer ces prophètes jongleurs, c'est ce qu'il a fait victorieusement. Aussi a-t-il conquis en Afrique une réputation qui dépasse celle qu'il a en Europe. Les cheiks de toutes les tribus de l'Atlas lui ont délivré un magnifique firman, écrit en caractères arabes et revêtu du cachet sacramentel, où il est comparé au plus puissant des prophètes.

Mais cette digression nous a éloigné de notre soirée, et du petit *speech* que le célèbre prestidigitateur a prononcé, avec ce sourire fin et spirituel qui le distingue : « Mesdames, en me demandant quelques tours de ma façon, vous m'embarrassez fort. Je ne suis pas chez mon ami Dantan où, il y a quinze jours, j'avais apporté tout mon attirail ; ici, je n'ai ni théâtre, ni table, ni mise en scène, enfin, rien de ce qu'il faut pour réussir dans la difficile tâche que vous me demandez. Mais, cependant, comme je ne veux me soustraire à aucune des obligations imposées par vos grâces, je vais vous faire quelques petits tours intimes, qui à vos yeux, j'espère, ne représenteront que les chansonnettes de M. Castel ou de M. Malézieux. »

L'enchanteur se fait donner une bougie, à la flamme de laquelle il fait fondre et disparaître en quelques secondes une pièce de cinq francs ; ensuite, c'est un mouchoir qui se volatilise pendant qu'il s'en essuie le front.

Puis un jeu de cartes, qu'il prétend être en caoutchouc, qui, sous les yeux des spectateurs diminue insensiblement, et finit par tant diminuer qu'il disparaît complétement. Enfin, les tours se succèdent avec une aisance, une grâce parfaite, au milieu de jeux de mots, de traits d'esprit de gens difficiles à tromper, car il était serré de près et gardé à vue par Galoppe d'Onquaire, Jules Noriac, Hyacinthe Audiffred, Théodore de Lamarre, Ruggieri, Baroilhet, Galletti, Palizzi, Vekerlin, Jubinal, Hippolyte Lucas, Léonce de Pesquidoux, Dubuffe, Louis Esnault, Durand Brager, Émile Gagneux, Francis Aubert, etc., et votre serviteur, qui, avec les précités, déclare que Robert Houdin est le plus grand escamoteur des temps modernes, et qu'au seizième siècle il eût été brûlé comme sorcier.

Henri de Saint-Didier.

Concerts annoncés pour la quinzaine.

6 *Avril*.	M.	Ernest Nathan, violoncelliste. Salle Herz.
Id. —	M.	Marochetti, baryton. Salle Herz.
Id. —	M.	Biletta, compositeur. Salle Herz (matinée).
7 —	M.	Van Gelder, violoncelle solo du roi des Pays-Bas. Salle Pleyel.
Id. —	M.	Hermann, violoniste. Salle Herz.
8 —	M.	Hammer, pianiste. Salle Pleyel.
Id. —	M.	Salabert, chanteur bouffe. Salle Herz.

10 — M. Henri Fournier. Salle Herz.
11 — M. Deloffre, violoniste-compositeur. Salle Herz (matinée).
12 — Mme Marcolini et Mlle Mira. Salle Herz.
13 — M. Lecieux, violoniste-compositeur. Salle Herz.
14 — Mlle Humler, violoniste. Salle Pleyel
Id. — M. Alfred Lebeau. Salle Herz.
15 — MM. Lionnet frères, chanteurs. Salle Herz.
16 — M. William Krüger, pianiste-compositeur. Salle Herz.
17 — Mme Lefébure-Wély. Salle Herz.

H. de S.-D.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE

LA MAGICIENNE, OPÉRA EN CINQ ACTES DE M. DE SAINT-GEORGES, MUSIQUE DE M. HALEVY.

L'usage veut que les nouveau-venus fassent en tête de leur critique une profession de foi. Cet usage n'est pas absolument blâmable, puisqu'il sert simplement à développer un coin de vanité bien pardonnable après tout, mais il me semble inutile et je vous en ferai grâce.

Puis, que vous dirai-je que vous ne sachiez? et quel intérêt peuvent offrir des dissertations sur la difficulté d'un métier qu'on est libre de ne pas exercer? Il prend l'existence au rebours celui qui ne pénètre point dans toutes les missions de la vie comme on entre dans un salon; sans emphase, sans ébahissement, sans arrogance, sans timidité, avec modestie et honnêteté.

Qu'ai-je à craindre d'ailleurs de votre sévérité? Peu de chose en vérité, lecteurs. Ma chronique musicale se trouve intercalée entre la critique de M. Hippolyte Lucas, dont le brillant mérite fera vite oublier l'aridité et l'insuffisance de mon travail. Devant moi n'ai-je pas la causerie amusante et intarissable d'Henry de Saint-Didier; d'Henry de Saint-Didier, qui sera le plus amusant des chroniqueurs, le plus fécond même lorsqu'il n'aura plus peur de tacher d'encre ses manchettes de *gentlemen*. Je profiterai, du reste, de la bienveillance que vous accordez au confrère qui me précède, et vous ne penserez guère à moi en lisant le maître qui me suit.

J'ai tous les bonheurs. Pour mes débuts il m'arrive un chef-d'œuvre, une grande chose à étudier, à disséquer, à louer beaucoup, à blâmer un peu. J'aurais pu tomber sur *Don Pèdre* de M. Poise, ou sur les *Deux Pêcheurs* de M. Offenbach ou bien encore sur la *Demoiselle d'honneur* de M. Semet; il m'eût fallu trouver une opinion sur ces ouvrages, et, chose plus terrible encore, la dire après l'avoir trouvée.

En dépit de l'adage qui dit : A tout seigneur tout honneur, nous allons commencer par le poëme.

Le comte de Poitou, — lequel? Je l'ignore, — a fiancé sa fille à René de Thouars. Le jeune chevalier s'est croisé et l'on attend son retour. Un vieillard qui prétend revenir de la Terre-Sainte vient annoncer son arrivée, et disparaît sans qu'on sache par où. Un pèlerin qui s'évapore est un saint ou un démon, le spectateur est forcé d'attendre le second tableau pour être fixé à cet égard. Comme nous n'avons aucune raison pour laisser le lecteur dans la perplexité, disons tout de suite que ce vieillard n'est autre qu'un magicien quelque peu diable nommé Stello, lequel est amoureux de Mélusine, la magicienne. Tout le monde sait la fable de la fée Mélusine, créature moitié femme et moitié serpent,—chose qui n'est pas si extraordinaire qu'on pourrait le penser au premier abord, — belle la nuit, serpent le jour, c'est-à-dire tout le contraire des enchanteresses ordinaires.

Quoique magicienne, on peut avoir des faiblesses, Mélusine s'est éprise du chevalier René, et l'a attiré dans la forêt par le procédé qu'Armide avait employé pour faire venir Renaud dans ses jardins. Par son pouvoir magique elle envoie les plus doux songes au paladin endormi, qui, oubliant ses serments et son amour pour Blanche, devient amoureux de la sorcière, légèreté qui aura pour lui des désagréments sans nombre.

Pendant que Mélusine aime, que René dort, Stello veille; comme un Arthur dédaigné, il vient faire une scène à son infidèle, il crie, chante et menace; mais que voulez-vous, une femme qui n'aime plus n'a pas la moindre pitié dans le cœur, tous les hommes savent cela. Stello se retire ju-

rant de se venger; vraiment ce démon-là a toutes les allures d'un simple mortel.

Au second acte, René, près de Blanche sa fiancée, paraît rêver encore; la douce vision de la nuit précédente le poursuit; il est soucieux : l'image envolée lui fait oublier celle qui l'aime.

On a trouvé que cette incertitude amoureuse n'était pas naturelle et rendait René peu intéressant, on a eu tort. C'est, en effet, sortir du cadre vulgaire que de montrer un croisé inconstant, mais l'auteur est dans le vrai; il serait bien plus inadmissible qu'après un long voyage, avant d'avoir revu sa fiancée, René eût fait un songe si enivrant sans se le rappeler un peu, beaucoup même. Pendant qu'il rêve éveillé, une femme voilée lui dit tout bas : « Ta fiancée te trompe; viens à minuit t'assurer toi-même de sa trahison! » Cette femme, c'est Mélusine, cela va sans dire. A l'acte suivant, le pauvre chevalier va être victime de ses maléfices.

Nous voici devant le balcon de Blanche, Mélusine est là, René arrive: —Regarde! dit la magicienne.

Le page Aloïs s'avance avec une *mandoline*. — O hérésie!

Je me suis dispensé de parler du page jusqu'à ce moment, parce que je suis convaincu que le lecteur n'avait pas besoin que je lui présentasse le dameret pour se douter de son existence; partout où il y a une châtelaine il y a un page; une châtelaine sans page ne serait qu'une bourgeoise. Aloïs chante une romance, la fenêtre s'ouvre, et Blanche apparaît envoyant baisers et bouquet au beau chanteur. René n'est pas content; il y a de quoi. Mais tout cela n'est que magie: la Blanche du balcon n'est qu'une fausse Blanche, la vraie se montre aux spectateurs priant avec ferveur. René, qui n'a pas le don de seconde vue, part avec Mélusine, jurant de ne plus revoir l'infidèle. L'acte entier est consacré par la magicienne à persuader le chevalier de la trahison de sa maîtresse. Le public a trouvé que c'était long parce qu'il n'a point réfléchi que les amants ordinaires restent quelquefois un an ou deux avant de se convaincre que leurs maîtresses les trompent, et encore....

Dans une île enchantée, où la fée a transporté René, des ondines aux ailes transparentes, des naïades « filles de l'onde amère » versent au favori de leur reine les philtres les plus enivrants. Le chevalier a perdu le souvenir et s'abandonne au plaisir. Stello survient: il était temps. René tire l'épée, le fier paladin; mais un diable ne meurt pas pour si peu. L'épée se brise. Stello tuerait son rival, s'il ne préférait se venger plus cruellement. Il révèle à René la pureté de Blanche et les artifices de Mélusine; mais celui-ci, vous le savez, est difficile à convaincre, et il douterait encore si Stello ne lui montrait, au premier rayon du soleil naissant, la magicienne dans toute sa hideuse laideur.

Voilà les sorcelleries finies. Blanche, désolée, se rend dans un cloître où elle va finir ses jours. Une femme se précipite à ses genoux et lui demande pardon du mal qu'elle lui a fait. Cette femme n'est autre que Mélusine. Blanche pardonne. Mais l'enfer, moins bon que la jeune fille, vient réclamer sa proie, et la pauvre repentante serait à jamais perdue si la voix de ceux qu'elle a offensés n'implorait pour elle la clémence du Seigneur. Avant que le messager de Satan ne se soit emparé de la pécheresse, elle a pu saisir la croix de la rédemption et mourir en paix avec le Seigneur.

Au dernier tableau, Blanche et René vont s'unir dans le saint lieu.

Monsieur de Saint-Georges est un maître : les *Mousquetaires de la Reine*, l'*Éclair* (avec de Planard), la *Reine de Chypre* et trente chefs-d'œuvre le prouvent. La *Magicienne* ne sera qu'une perle ordinaire dans son écrin, mais ne le déparera point. Son poëme, élégamment écrit, habilement coupé et fort ingénieusement trouvé, a un défaut capital. Le personnage principal, celui sur lequel repose l'action, est mal dessiné. Les autres figures du drame se ressentent de cette nullité; sans l'immense talent des artistes chargés d'interpréter les autres rôles, on croirait voir un opéra joué par des comparses. Je ne suis pas de ceux qui prétendent que, dans les œuvres lyriques, les personnages doivent s'effacer devant un personnage unique qui soutient à lui seul l'édifice; au contraire, je pense, et l'expérience a prouvé, qu'il est possible de mettre en scène plusieurs individualités parfaitement marquées. Dans la *Juive*, œuvre admirable du même compositeur, Éléazar et le cardinal ont chacun leur part. Dans *Robert-le-Diable*, Bertram et Robert sont également partagés. Si, dans la *Favorite*, Fernand ne brisait point son épée, il n'aurait aucune supériorité sur le roi Alphonse. Tous ces personnages, fortement accusés, recueillent la même somme d'intérêt sans se nuire.

La partition est une œuvre magistrale qui ne peut être comprise entièrement à une première audition, mais qui est vite appréciée parce que le mérite et la science y débordent à chaque endroit. L'introduction qui supplée à l'ouverture absente se compose d'un vigoureux *tutti* et d'un mélodieux *andante*, qui fait pressentir un contraste. Un amateur d'harmonie imitative n'hésiterait pas à y démêler le bien aux prises avec le

mal. La *Prière*, la *Lecture* et l'*Entrée du Pèlerin*, *Merci mon bon Seigneur*, sont trois morceaux fort sympathiques. La ballade chantée par Mme Lauters, *Fraîche comme la fleur nouvelle*, parfaitement orchestrée, manque de mélodie; l'*Hymne à la bannière*, chantée par le comte, est assez médiocre et jure avec les morceaux précédents.

Le chœur des *Filles de la nuit*, chanté par les élèves du Conservatoire, et la mélodie en *la* mineur, *Dors, mon René*, dite par Mme Borghi-Mano, sont d'un style parfait et d'une grâce indicible. Au deuxième acte, le duo entre Mélusine et Stello, morceau d'une grande élévation, a seul captivé l'auditoire. Pour ne pas prolonger indéfiniment mes citations, je mentionnerai entre autres beautés un *andante* en *ré* majeur fort adroitement placé dans un trio et qui fait ressortir d'une manière éclatante les voix opposées des exécutants. Le dernier acte à lui seul suffirait pour rendre un maëstro illustre. Le compositeur s'y élève aux hauteurs absolues de l'art, je dirai presque du génie. Le duo des deux femmes est plein de passion, le chœur diabolique produit le plus grand effet et forme un contraste habilement travaillé avec le trio qui couronne l'œuvre. Ce trio, empreint de sentiment et de grandeur religieuse, modulé avec un art infini, a produit sur les auditeurs un puissant effet. Depuis bien des années, la salle de l'Opéra n'avait retenti de transports aussi chaleureux et d'applaudissements aussi légitimes.

Mme Borghi-Mamo a composé et chanté le rôle de Mélusine avec un talent hors ligne et une conscience qui mérite les plus grandes félicitations.

Mme Gueymard-Lauters possède une voix sympathique pure et étendue; elle possède encore — chose plus rare qu'un bel instrument, — une étincelle du feu sacré qui fait les grands artistes. Gueymard a été plein de bonne volonté dans son rôle sacrifié; Bonnehée, démon grêle et chétif, est un robuste et savant chanteur; Belval a fait grandement son devoir; Mlle Delisle a fait le sien, voilà tout.

La mise en scène de cet important ouvrage est d'une grande richesse, mais d'un goût contestable. L'Académie Impériale de musique ne devrait point tomber dans ce faux luxe de papier doré, qui ne fait d'effet que sur les provinciaux. Elle devrait surtout se méfier de la routine et prendre les costumes au sérieux ; ce qui serait pardonnable au Cirque est ridicule à l'Opéra. Je ne veux citer qu'une absurdité sur dix. Les dames de la cour du comte de Poitou portent toutes des robes *burelées d'argent et d'azur*. Ces armes sont bien, en effet, celles des Luzignan, descendants de Mélusine, qui les prirent suivant le collége de Ratisbonne en souvenir du miroir de la fée. Mais ce n'est pas une raison pour en charger les robes des châtelaines des environs et des dames de la cour du comte de Poitou.

La partie d'échecs jouée dans un ballet par des pièces humaines a produit deux effets bien différents sur les spectateurs. Ceux qui connaissent ce noble jeu y prenaient un plaisir extrême; les ignorants songeaient à une mystification. Quant aux femmes, qui comprennent tout sans rien savoir, elles bâillaient!

Hippolyte Munier.

Théâtre du Vaudeville : Les *Femmes terribles*, par M. Dumanoir. — Théâtre des Variétés : le *Pays des amours*, par M. Plouvier.— Théâtre de l'Ambigu-Comique : Le *Martyre du cœur*, par MM. Victor Séjour et Jules Brésil.

M. Dumanoir est un maître habile; deux cents ouvrages dramatiques, la plupart ingénieusement composés, lui ont enseigné tous les secrets de son art. Les *Femmes terribles*, du Vaudeville, nous paraissent un petit chef-d'œuvre du genre. Tout y est fin, spirituel, et quoi qu'on puisse reprocher à l'auteur quelques moyens un peu forcés, les caractères sont vivement et plaisamment tracés. M. Dumanoir a fait ressortir avec bonheur tous les inconvénients que peuvent avoir dans le monde les commérages des femmes prises au piége de leurs propres indiscrétions. Gavarni n'aurait pas mieux réussi. Mlle Fargueil joue, en comédienne consommée, le rôle de madame de Riz, dame excessivement légère en paroles, et l'exécution de cette comédie ne laisse rien à désirer par ailleurs. Le Vaudeville est sorti par un coup d'éclat de la situation où les *Fausses bonnes femmes* l'avaient mis. Les *Femmes terribles* sont les véritables *Fausses bonnes femmes* et le vrai pendant des *Faux bonshommes*.

Le théâtre des Variétés a rencontré également un succès avec le *Pays des amours*. La comédie de M. Plouvier, sans être aussi expérimentée que celle de M. Dumanoir, est remplie de jolis détails. C'est une page de la vingtième année, poé-

tiquement décrite, et dont le ton, tout en tranchant un peu avec le genre habituel des Variétés, n'est pas fait néanmoins pour éloigner un public ami de la gaieté. Cette pièce fait beaucoup d'honneur à l'esprit distingué de M. Plouvier. Mlle Judith Ferreira et Mlle Alphonsine donnent beaucoup d'attrait et de piquant aux rôles de femmes. M. Candeilh est un jeune premier suffisant, à une époque où il n'y a plus de jeunes premiers, et l'on ne peut que passer au théâtre des Variétés une soirée très-agréable.

L'Ambigu-Comique a rouvert ses portes, fermées, hélas! par la mort de son directeur, avec une salle toute fraîche et toute brillante, et une pièce nouvelle de MM. Victor Séjour et Jules Brésil. C'est un gros drame dans toute l'acception du mot, violent et douloureux. M. Castellano, traître en frac et en gants jaunes, traître élégant et gracieux, y torture le cœur de Mlle Page et celui de Laferrière, avec une odieuse persistance. On n'est pas plus scélérat, avec des manières de bonne compagnie. Laferrière a l'occasion de développer tout ce qu'il y a de fébrile et de nerveux dans son talent, et Mlle Page, douce et charmante, apparaît sous les traits d'une victime résignée. Cette pièce a inauguré heureusement la direction de M. Chilly, qui, longtemps acteur au théâtre de l'Ambigu-Comique, connaît le pays, et sait mieux que personne ce qui convient aux spectateurs des théâtres du boulevart.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 16 *mars* 1858.

Lecture et adoption du procès-verbal, après quelques rectifications.

La correspondance comprend : Deux numéros du *Builder*. Renvoyés à M. Charles Fournier.— L'*Univers musical*. Renvoyé à M. de Longpérier. — Le *Bulletin de la Société française de photographie*. Renvoyé à M. Charles Chevalier.—La *Muse des familles*. Renvoyée à M. P.-B. Fournier.—La *Revue de l'art chrétien* et le *Tombeau de Monseigneur Cart*. Renvoyés à M. Montmeylian. — Le *Congrès scientifique de France*, tenu à La Rochelle. Renvoyé à M. Pernot. — Le *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*. Renvoyé à M. Maillet. — Et l'*Art au XIX*[e] *siècle*. Renvoyé à M. Moultat. — Une lettre de M. H. de la Blanchère, demandant à faire partie de la Société libre des Beaux-Arts comme membre résidant, section de photographie. Cette demande est appuyée par MM. Charles Fournier et Eugène Paul, et sera renvoyée à M. Charles Chevalier. Des billets d'entrée à la séance publique annuelle de l'Institut historique de France, du dimanche 21 mars 1858, sont distribués aux membres.

La correspondance étant épuisée, l'ordre du jour appelle la discussion relative à la révision des statuts et règlements. Tous les articles et paragraphes révisés et proposés par la commission sont admis avec peu de changements : on s'arrête à l'article 32 de l'ancien règlement, ayant pour titre : *Des Publications*.

Avant de lever la séance, M. Vavin demande la parole pour expliquer sa pensée, relativement aux toiles préparées au blanc de zinc. Notre collègue rappelle succinctement que, dans un rapport sur la nature chimique des couleurs et sur leur emploi, par feu Hipp. Vanderbuck (4 décembre 1849), cet artiste n'osait pas encore, à cette époque, se prononcer sur l'emploi des préparations au blanc de zinc; « car, disait-il, la question « laisse encore planer trop de doutes pour qu'un « avis, qui semblerait devoir être favorable d'a- « près les expériences faites chez M. Chevalier, « puisse être donné, dès à présent, en parfaite « connaissance de cause. » Un procès vient d'avoir lieu au sujet de toiles préparées au blanc de zinc; M. Vavin pense que cette occasion devrait engager la société à donner suite au travail de M. Vanderbuck. Cette proposition est agréée, et par suite, MM. Belloc, Dussauce, Dubouloz, Gavet et Paul Carpentier sont désignés pour faire élucider de nouveau cette question intéressante.

Invitation à être exact à la prochaine séance, dans laquelle les derniers articles des statuts et règlements seront arrêtés.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le secrétaire général,
Gendré.

Ordre du jour de la séance du 6 *avril* 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance — Demandes d'admission. — Vote sur une candidature. — Dernier rapport de la commission de la révision des statuts et règlements et adoption des articles et paragraphes y relatifs. — Rapport du comité administratif sur la position financière de la Société. — Rapport de M. Texier sur le projet de M. Lusson, relatif à l'église Saint-Eugène. — Communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 19 *mars* 1858.

Lecture et adoption du procès-verbal.

La correspondance comprend : Une lettre de

M. André Douay; — le *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, un volume; — *Trésors d'art exposés à Manchester et provenant des collections royales, des collections publiques et des collections particulières de la Grande-Bretagne*, par W. Burger, deux volumes; — *Mémoire et journal de J.-G. Wille, graveur du roi*, par Georges Duplessis, avec une préface par Edmond et Jules de Goncourt. Ces deux ouvrages offerts par M. Brévière sont remis, le premier à M. Henri Chareau pour en faire un rapport, et le second à M. Alphonse Pauly pour le même objet. — Un volume: *l'Ame des Écoliers*, mémoires recueillis par Edmond Douay, professeur au collége Sainte-Barbe. Le rapport en sera fait par M. Paul Chareau.

M. Brévière, graveur de l'imprimerie impériale, fait hommage de deux types dessinés et gravés par lui, représentant une tête de Minerve. MM. Hulot et Zier, veulent bien se charger de reproduire par la galvanoplastie, ces deux types qui serviront à l'avenir de marque distinctive sur les publications et imprimés du Comité.

M. Goësin, graveur, dépose un volume d'ornements gravés, de sa composition, à l'usage des fabricants de bijouterie, et pour lequel il vient d'obtenir une médaille à l'exposition de Bruxelles. MM. Hulot et Brévière sont chargés d'un rapport sur ce recueil.

M. Castagnier fait un rapport sur les *Chœurs et morceaux de chant à l'usage des cours de musique*, par M. Félix Clément.

Le secrétaire-administrateur appelle l'attention du Comité sur quelques commissions nommées en 1857 et qui n'ont pas encore présenté de rapports. Il est pris de nouvelles résolutions à l'égard de chacune de ces commissions.

M. Edmond Douay lit un morceau de sa composition, une Étude de mœurs, qui est écoutée avec intérêt.

M. Périlhou est élu membre du Comité, section de littérature.

Le Comité décide que la séance du 2 avril n'aura pas lieu à cause de la solennité du jour.

Le secrétaire général,

Brévière.

Ordre du jour du vendredi 16 avril 1858.

Correspondance. — Réception d'un membre nouvellement élu. — Rapport de M. Henri Chareau. — Rapport de M. Lebaube sur l'ouvrage de M. Gilbert-Vergnon. — Rapport de M. Paul Chareau sur le volume de M. Ed. Douay. — Élections de nouveaux candidats. — Propositions diverses. — A neuf heures séance musicale et littéraire.

MÉLANGES.

Paris, 1er Avril.

M. Elias Robert, auteur de la statue de Geoffroy Saint-Hilaire, dont l'inauguration a eu lieu dernièrement à Etampes, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— Notre collaborateur, M. Albert Blanquet, vient de commencer dans le *Passe-Temps* la publication d'un nouveau roman, les *Amours d'Artagnan*, dans lequel la gaîté, l'intérêt, le pathétique et le terrible se marient avec une heureuse habileté. La connaissance que nous avons du talent et de la verve de l'auteur, et nos lecteurs ont pu les apprécier comme nous, nous donne le droit de prédire au livre un beau succès.

— Nous réparons un oubli de notre spirituel collaborateur H. de Saint Didier. Le concert de Mme de Pradel a été l'un des plus brillants de la saison, et le but honorable de la bénéficiaire a été rempli. Parmi les artistes de talent qui ont concouru à cette soirée, M. Callongues, artiste de l'Opera-Comique, a obtenu un fort grand succès.

— Le Musée du Vatican vient de faire l'acquisition d'une statue qui représente Dalmatius, neveu de Constantin le Grand. Elle a été découverte en creusant les fondations d'un bâtiment sur la *Piazza della Pilota*, au pied du Quirinal. Il paraît qu'elle ornait les bains de Constantin, qui se trouvaient dans cet endroit.

— Les travaux de la nouvelle église de Berlin, commencés en 1842 et interrompus par suite de la révolution de 1848, vont être repris d'après un nouveau plan. Les frais du monument sont estimés à 5,000,000 thalers (22,000,000 fr.). La Banque de Prusse et un grand nombre d'autres établissements financiers ont souscrit pour des sommes importantes à ce monument national.

— Le Musée royal d'Athènes possède un exemplaire manuscrit de l'Evangile; il porte la date de 480 après Jésus-Christ. Il y a donc 1378 ans que cet ouvrage existe.

— Un bénédictin de l'abbaye du Mont-Cassin, le P. Gravina, a le projet de publier par la photographie la collection de tous les tableaux célèbres contenus dans un monument sicilien, qu'on nomme le dôme de Monréale, et qui est situé aux portes de Palerme: cette collection coûtera, dit-on, 128,000 fr. environ, et le roi de Naples exige que ce travail se fasse.

DU ROLE DES BEAUX-ARTS

DANS LA CIVILISATION.

II.

DES BEAUX-ARTS CHEZ LES ÉGYPTIENS [1].

Le palais de Louqsor peut être considéré comme le type de ces grands édifices qui étaient à la fois des temples et des palais. Des cours, des salles à portique, peuplées de colosses et d'obélisques, reliées par des pylônes [2], dont les dimensions, se proportionnant toujours sur elles, allaient s'amoindrissant à mesure que l'on approchait des petits appartements et du sanctuaire, tel était aussi le palais de Karnac.

De Louqsor, on s'y rendait par une magnique avenue d'une demi-lieue, bordée, dans toute sa longueur, d'une double rangée de sphinx, qui se faisaient face d'un côté de la route à l'autre; ces statues, élevées sur de hauts piédestaux, comptaient six mètres du museau à la queue; leur tête de bélier avait plus d'un mètre de longueur; assis sur leurs jambes de derrière et agenouillés sur celles de devant, ils tenaient entre leurs genoux, sous leur menton, une statue de grandeur naturelle du roi Aménophis.

Le pylône d'entrée, haut de cent cinquante pieds, en mesurait trois cent cinquante sur sa largeur; il donnait accès dans une cour carrée, dont il formait, avec un second pylône de même dimension, les deux côtés opposés; à droite et à gauche, la cour était fermée par deux portiques de quarante pieds de haut, soutenus par des colonnes à chapiteau en forme de bouton de lotus tronqué. Au milieu de cette cour, à égale distance des pylônes, s'élevait, le long de la ligne qu'on suivait pour passer de la porte de l'un à la porte de l'autre, une rangée de colonnes de soixante-dix pieds de haut; leur chapiteau à campane ne soutenait

[1] Voir la 5e livraison, page 117.

2. Un pylône est formé de deux massifs ayant chacun la forme de la moitié inférieure d'une pyramide tronquée à base très-rectangulaire; leurs grandes bases sont situées dans le même plan. Entre eux se trouve intercallée une porte avec son encadrement.

rien que le dé qui les surmontait. L'entrée du portique du deuxième pylône s'annonçait par deux stèles prismatiques de quatre-vingts pieds. Entre chacun d'eux et le pylône se dressait une statue de granit gris représentant Rhamsès-le-Grand; ces statues, hautes de dix mètres, y compris leur piédestal taillé dans le même bloc, se regardaient.

La décoration de cette partie de l'édifice était en harmonie avec ses dimensions.

La paroi intérieure des galeries, les péristyles, les colonnes, les stèles, les façades des pylônes, tout, dans cette cour, était revêtu de sculptures d'un aspect imposant. Le fût des grandes colonnes isolées était divisé en zones horizontales, dont l'une, large de dix pieds, était occupée, dans toute sa hauteur, par une seule figure de prêtre ou de dieu. La surface des massifs des pylônes était partagée, par le milieu, en deux zones : sur la moins élevée étaient sculptés des personnages de cinquante pieds.

Toutes ces murailles, toutes ces colonnes, toutes ces sculptures étaient couvertes, du haut jusqu'au bas, de couleurs plus vigoureuses qu'éclatantes : le brun y dominait avec le bleu foncé, un jaune et un vert pâles, légers, faisaient seuls diversion à l'uniformité de ces teintes graves; impuissants à la rompre, ils la rendaient seulement plus sensible. Le ton général demeurait sombre et sans gaîté.

Ainsi, la sculpture et la peinture, ici simples auxiliaires de l'architecture, concouraient au même effet : cette impression mêlée de crainte et de respect que produisaient sur le visiteur les proportions écrasantes de tout ce qui l'entourait, devenait plus profonde à l'aspect de l'ornementation.

Le couloir formé par les massifs du second pylône, conduisait dans la salle dite hypostyle, la plus grande du plus considérable monument égyptien, celle dont la ruine « est la plus vaste et la plus splendide des temps anciens et modernes. » Elle s'étendait, à droite et à gauche de l'entrée, sur une largeur totale de plus de trois cents pieds (c'est la longueur de Saint-Pierre, de Rome) ; elle était moitié moins longue.

La toiture était soutenue par cent vingt-six colonnes à chapiteaux à renflement, toutes égales, en grosseur, à la colonne de la place Vendôme, et hautes de cinquante pieds. Ces colonnes, placées à des distances égales les unes des autres, étaient disposées, de chaque côté, sur sept rangées de neuf. Entre les deux rangées intérieures qui bordaient l'allée centrale de la salle, s'élevaient douze colonnes de la même hauteur que l'obélisque de Louqsor. Le diamètre de leur chapiteau à campane était tel, que vingt-un hommes se tenant par la main, les bras étendus, n'auraient point suffi pour l'embrasser complétement.

Dans le mur vertical, qui reliait la toiture soutenue par ces colonnes à celle que portaient les cent vingt-six autres, étaient pratiquées, à de grands intervalles, des baies à claires-voies, étroites et basses. C'est par ces seules ouvertures qu'un jour oblique était admis comme à regret; en sorte que la lumière n'éclairait complétement que la colonnade intérieure et rasait seulement le pied de la deuxième, laissant plus de cent colonnes dans la pénombre.

A la vue de cette « forêt de tours », revêtues, comme les hautes murailles, de sculptures et d'hiéroglyphes aux sombres couleurs, projetant l'une sur l'autre leur grande ombre au milieu de la demi-obscurité, on songeait aux géants mystérieux des temps passés; on se demandait si ce séjour n'était point une demeure construite par les dieux pour eux-mêmes et si l'on n'avait point à redouter leur colère pour avoir osé en franchir le seuil. A l'aspect de ces colossales figures qui apparaissaient de tous côtés et semblaient, dans le vague d'un crépuscule éternel, se glisser lentement le long des murs et autour des colonnes, comme pour surveiller le mortel impie, tout en accomplissant silencieusement quelque cérémo-

nie étrange, on tremblait que ces êtres surnaturels ne fussent en train de préparer le châtiment.

De cette salle, on sortait par un troisième pylône qui, moins élevé que les précédents, conduisait, avec un autre très-rapproché de lui, dans une cour comparativement petite, offrant un péristyle soutenu par des piliers prismatiques très-massifs, à chacun desquels était adossé un colosse, debout, les mains croisées sur la poitrine, et de même hauteur que son pilier (vingt pieds).

On traversait encore des pylônes et des vestibules, et l'on pénétrait enfin dans les appartements de granit, composés d'un sanctuaire environné d'un grand nombre de petites pièces.

Avant de quitter Thèbes, saluons la plus grande ruine de statue qui existe. C'est un peu plus bas que Louqsor, de l'autre côté du Nil, le colosse en granit rose de Rhamsès-le-Grand; quoique assis, il s'élève à la hauteur de dix-huit mètres; son pied a plus de quatre mètres de long. Il décorait ou plutôt présidait un temple-palais commencé et presque terminé par ce prince, le Rhamsesséum.

A peu de distance du Rhamsesséum, on trouve les ruines du palais de Memnon (Aménophis III, XVIIIe dynastie); « il ne reste plus de l'Aménophium que les deux colosses encore assis au milieu de la plaine de Thèbes, qu'ils remplissent de majesté. » Ces statues, hautes de cinquante pieds, sont des portraits de Memnon, leurs pieds ont plus d'un mètre d'épaisseur. De chaque côté du trône est une statue de femme, debout, dont la taille, qui est de quinze pieds, atteint à peine au jarret du géant.

Ces colosses, avec leur trône et les figures accessoires des deux femmes, étaient originairement monolithes. Ce fut un tremblement de terre, arrivé en l'an 27 avant J.-C., qui, ayant renversé la partie supérieure du colosse septentrional, produisit le phénomène vocal si fameux dans l'antiquité et attesté par les nombreuses inscriptions grecques et latines, dont les voyageurs ont chargé les jambes de Memnon. Septime-Sévère ayant réparé la statue vers l'an 222, le phénomène cessa complétement.

Dirons-nous adieu à cette vénérable terre de l'Égypte sans visiter les constructions les plus gigantesques qui se soient jamais élevées à la voix d'un mortel? Oublierons-nous ces pyramides qui ont contemplé tour à tour Alexandre, César et Napoléon, ces pyramides qui sont bien un peu françaises? Elles pourront perdre le nom de ceux qui les élevèrent, comme elles en ont déjà perdu les royales momies; mais elles transmettront aux derniers hommes le nom des Francs et le souvenir de leur valeur.

Il y a en Égypte plus de vingt pyramides (*pirama*, hauteur, en copte); mais on désigne du nom de grandes pyramides celles qui sont situées à Giseh, en face du Caire, sur le bord du désert. La plus septentrionale des trois, celle de Chéops, est aussi la plus grande : elle serait deux fois haute comme les tours de Notre-Dame, si le temps ne l'avait diminuée de vingt-quatre pieds en l'enfouissant. Sa démolition fournirait les matériaux de construction d'un mur de six pieds qui ferait le tour de la France.

A ses pieds un sphinx colossal dresse la tête au-dessus des ondulations de la mer de sable, comme un monstre marin qui vient respirer à la surface des flots. « Cette grande figure mutilée est d'un effet prodigieux; c'est comme une apparition éternelle. Le fantôme de pierre paraît attentif; on dirait qu'il écoute et qu'il regarde. Sa grande oreille semble recueillir les bruits du passé; ses yeux, tournés vers l'Orient, semblent épier l'avenir; le regard a une profondeur et une vérité qui fascinent le spectateur. » (Ampère). Les Arabes l'appellent le *père de la terreur*.

Il mesure quatre-vingt-dix pieds de long et en compte soixante-quatorze de hauteur; sa tête a vingt-six pieds du menton au sommet. Comme presque tous les sphinx à tête humaine, c'est un portrait de roi; il représente Rhamsès III. Entre

ses pattes on a découvert un petit temple rectangulaire, composé de deux pièces formées par des stèles de cinq mètres de haut.

A toutes ces constructions, à toutes ces statues, un caractère est commun; c'est celui de la force; force dans la forme, force dans les dimensions colossales.

Ainsi, partout, les salles, les portiques, sont soutenus par de larges piliers ou par de nombreuses colonnes d'un diamètre assez grand, par rapport à leur hauteur, pour paraître trapues malgré leur élévation réelle; partout on retrouve la forme de la pyramide, dans les obélisques, dans les stèles, dans les pylônes; or, la pyramide régulière est de tous les solides celui qui offre le plus de résistance au renversement, son centre de gravité se trouvant au-dessous de son centre de figure.

Quant aux proportions gigantesques de leurs œuvres, outre qu'elles réveillent encore l'idée de force, deux circonstances toutes locales suffisent à expliquer la passion que les anciens Égyptiens avaient conçue pour cette exagération du beau et du majestueux, dans la dimension du grand. La surface presque plane d'un pays, entouré de toutes parts par un horizon sans bornes, exigeait que tout y fût beaucoup plus grand qu'ailleurs, sous peine de paraître très-petit pour être hors de proportion avec l'entourage. Des carrières de granit, d'une richesse extraordinaire, leur facilitaient d'ailleurs les moyens de satisfaire à ce goût, en leur fournissant des blocs de dimensions merveilleuses.

Tout donc, dans les arts de ce peuple, parlait de la force; non point de la force active, mais de la force jointe à la stabilité, de la force déployée en vue de cette immobilité que nous avons signalée comme le trait saillant des anciens Égyptiens.

Aussi, à la seule inspection de leurs pyramides, de leurs colosses, à la vue d'un seul portique, d'un pilier ou d'une colonne, on entrevoit leur esprit.

On comprend la splendeur des tombeaux, les soins minutieux, infinis, dont la conservation des corps était l'objet; on comprend la vénération profonde, le culte, pour ainsi dire, qu'ils rendaient à la mort: car la mort, c'est la cessation du mouvement, de l'activité, c'est-à-dire de la variation, c'est l'immobilité.

On retrouve ce peuple, ennemi du perfectionnement, qui est un changement perpétuel; et on lit sans étonnement dans Platon, qu'il y avait des lois contre ceux des artistes qui s'écartaient « en quoi que ce fût » des modèles adoptés, défense qui subsistait « pour tout produit des arts. »

D'ailleurs, quand Platon ne l'aurait point dit, qui donc n'eût pas deviné des artistes esclaves, à l'aspect de ces palais uniformément distribués et décorés de même, à l'aspect surtout de ces statues sans mouvement et sans vie, toujours circonscrites entre des lignes verticales et horizontales, dans des attitudes raides et gênées. Il suffisait d'un coup d'œil sur leurs pieds serrés l'un contre l'autre, ou placés sur des lignes parallèles, sur leurs jambes toujours engagées dans le bloc par leur côté intérieur, sur leurs bras pendant le long du corps auquel ils sont adhérents, sur ces os et ces muscles si faiblement accusés, tandis que les nerfs et les veines ne le sont point du tout, sur ces sourcils, ces paupières et ces lèvres indiquées simplement par des lignes gravées en creux; il suffisait d'un regard sur tout cela, pour reconnaître un art frappé de stérilité à son adolescence, comme l'art assyrien, par une législation barbare.

Enfin, on reconnaît ce peuple chez qui l'établissement des castes garantissait l'immobilité de la constitution sociale.

C'est ici le lieu de relever une discussion dans laquelle un savant distingué n'a dû qu'au seul crédit de son nom, d'avoir le dernier mot.

On a lu dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 septembre 1848), un travail de M. Ampère tendant à établir la non-existence des castes dans l'Egypte ancienne : avec

une rare habileté, l'écrivain y présentait comme des preuves, des arguments simplement spécieux, et déplaçait ou étendait la question de manière à se fournir à lui-même des objections qu'il sut réfuter, mais qu'on ne lui eût certainement jamais faites. Son autorité préserva sa thèse d'un examen où elle eût péri, et les conclusions en furent adoptées.

Curieux de savoir sur quoi reposait cette opinion nouvelle, qui avait renversé une croyance vieille de deux mille ans, nous avons étudié avec soin l'étude de M. Ampère, tout disposés à nous laisser convaincre, prévenus même en sa faveur; force nous a été cependant de nous en tenir à l'opinion ancienne, la réfutation étant dépourvue de preuves suffisantes.

Aux yeux de l'illustre voyageur, trois conditions paraissent essentielles à l'existence des castes : s'abstenir de certaines professions qui leur sont étrangères et interdites, se préserver de toute alliance en dehors de la caste, exercer seulement la profession qu'on a reçue de ses pères.

Nous éliminons tout d'abord la seconde condition, elle n'a rien de nécessaire, car un guerrier peut fort bien épouser la fille d'un prêtre, sans pour cela sortir de sa caste et sans que ses enfants en sortent, si c'est la femme qui suit la condition de son mari.

Nous avons donc seulement à examiner comment M. Ampère établit la confusion des professions et leur non-hérédité.

1° De ce que sur le sarcophage d'un prêtre ou d'un guerrier, son titre militaire ou sacerdotal se trouve accompagné d'un titre indiquant qu'il était fonctionnaire civil, il conclut la confusion des professions, la non-existence des castes.

Mais du fait cité, on ne peut tirer d'autre conséquence que celle-ci : les fonctions *civiles* n'étaient pas attribuées à une classe d'hommes spéciaux; il n'y avait point de caste *civile*.

Or, jamais, dans le système que combat le savant égyptologue, il n'a été parlé d'une caste vouée aux fonctions civiles d'architecte, de juge, de gouverneur, etc., mais seulement des castes militaire et ecclésiastique.

C'est entre les fonctions militaires et les charges sacerdotales qu'il fallait aussi montrer la confusion : sur ce point capital, M. Ampère a donné un seul exemple : celui d'un prêtre de la déesse Athor, lequel était commandant d'infanterie : *ab uno disce omnes.*

2° Pour ce qui regarde la non-hérédité des professions, il invoque un monument funèbre élevé à la mémoire d'un général d'infanterie, où il est fait mention de son frère aîné, prêtre du Dieu Emphé, de son second frère également revêtu d'un titre sacerdotal, et de son père, qui était prêtre d'Ammon.

Or, que peut-on inférer de là? Qu'il a existé en Égypte des familles où les fils n'ont pas tous suivi la profession du père.

Mais à quelle époque existaient ces familles? c'est ce qu'on ne nous dit point. Aussi, tant qu'il n'est point prouvé que le monument cité appartient à une époque antérieure au règne des Psammitichus, sous lequel la mésintelligence des prêtres et des guerriers commença à confondre les castes, il est impossible qu'on le consulte sur des institutions qui n'existaient peut-être plus depuis des siècles lorsqu'il fut élevé.

On doit donc, jusqu'à de meilleures preuves du contraire, s'en tenir aux assertions formelles d'Hérodote, de Platon, de Diodore de Sicile, et croire à la séparation des castes militaire et religieuse, vis-à-vis l'une de l'autre et vis-à-vis de la masse du peuple.

L'existence de ces castes une fois admise, tout s'explique chez le peuple égyptien, tout a sa raison d'être; car tout se lie, tout s'enchaîne, tout concourt à l'unité de la civilisation, tout tend à un même but, à la réalisation d'une même idée. Cette idée, l'architecture et la sculpture nous l'ont révélée : c'est celle de la stabilité.

Francis Aubert.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

LE BUSTE DE BERNARD SARETTE. — LES TABLEAUX DE M. DURAND-BRAGER. — LES BUSTES DU GÉNÉRAL PAIXHANS ET DU MARÉCHAL EXCELMANS. — COMMANDE DE TABLEAUX POUR LE LOUVRE. — UNE STATUE A CHATEAUBRIAND. — L'ASSOCIATION DES ARTISTES PEINTRES. — COLLECTION DU VICOMTE DE SULEAU.—ENVOI DE STATUES A ATHÈNES. — UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DE POTHIER. — QUATORZE TABLEAUX DE FRAGONARD. — DÉCOUVERTE A LONDRES DE MONNAIES ANCIENNES. — ANTIQUITÉS CELTIQUES DÉCOUVERTES EN SUISSE. — FOUILLES A HÉLIOPOLIS. — NÉCROLOGIE : DE LAFAGE ; LE BARON DE NEIMANS.

M. le ministre d'Etat vient de décider qu'un buste en marbre de Bernard Sarette serait exécuté sur les fonds de son ministère, et placé dans l'une des salles principales du Conservatoire de musique.

Cette décision se rattache à une résolution qui remonte à plus de cinquante ans (2 germinal an III). Les membres du Conservatoire arrêtèrent à cette époque qu'il serait élevé un monument de leur gratitude envers le citoyen Sarette, auquel ils devaient la fondation et la conservation de l'établissement; mais les événements avaient empêché de donner suite à cette résolution.

M. le directeur général des musées, sur l'ordre de l'empereur, vient d'acheter de M. Durand-Brager sa collection de tableaux représentant la campagne de Crimée, ses épisodes, les positions de nos troupes, etc. Ces tableaux seront placés à Versailles dans une salle spéciale, avec ceux de MM. Yvon et Boulanger.

A la dernière Exposition des Beaux-Arts, celle de 1857, on avait remarqué un buste en marbre du général Paixhans exécuté par Mme Lefèvre-Deumier. Le Gouvernement, jaloux de donner à la mémoire du général qui a tant fait pour la science de l'artillerie, un témoignage de sympathie, vient de charger Mme Lefèvre-Deumier d'une reproduction de son buste. Ce morceau de sculpture, d'après un récent décret, prendra sa place dans les galeries nationales du Palais de Versailles.

Il a été également décidé qu'un buste en marqre du maréchal Excelmans, exécuté par M. Mercier, en 1853 ou 1854, serait placé dans les mêmes galeries. Ce souvenir était bien dû au brave soldat qui fut l'un des plus fidèles compagnons de Napoléon Ier et dont la carrière fut soumise à de si pénibles épreuves.

On s'occupe en ce moment, dans les bureaux du ministère d'Etat, de l'ornementation future et intérieure du Louvre. Un assez bon nombre d'artistes seraient appelés, et surtout des portraitistes, à faire un certain nombre de tableaux, tant en copies qu'en originaux.

La pièce qui précède la salle des séances ordinaires de l'Institut de France, vient d'être enrichie des bustes de plusieurs académiciens décédés, notamment ceux d'Eugène Burnouf, de Magendie et de Raoul-Rochette. Un large piédestal vient d'y être également disposé pour recevoir la statue en pied de Châteaubriand, qui doit être le principal ornement de cette pièce, comme celle de Molière l'est de la salle qui fait suite. On prépare, dit-on, une inscription pour accompagner le monument élevé en l'honneur de l'illustre écrivain.

L'assemblée générale annuelle de l'*Association des artistes peintres*, *sculpteurs*, *architectes et dessinateurs* a eu lieu ces jours derniers dans la grande salle du Conservatoire des arts et métiers, sous la présidence de M. le baron Taylor, membre de l'Institut. M. A. Dauzats, l'un des présidents élus, a, dans un rapport très-intéressant, rendu compte de la situation actuelle de cette association.

En 1857, il y a eu 153 adhésions nouvelles, ce qui est à peu près un quart de moins que le chiffre des adhésions de 1856, qui s'élevait à 807; mais il faut dire aussi que presque tous ces nouveaux sociétaires appartiennent à Paris, et que c'est là où cette association recrute le plus de membres. Le nombre total des inscriptions est de près de 20,000, mais celui des sociétaires actifs n'est que d'environ 9,000. Il y a là une sorte d'indifférence regrettable, car ceux qui oublient ainsi le lien qui devrait les unir à leurs confrères, nuisent en même temps à leurs intérêts propres.

Les adhésions de 1857 ont été l'occasion de nombreux témoignages de sympathie de la part des nouveaux sociétaires : 51 d'entre eux ont versé, à titre de première mise, une somme totale de 714 fr.

Le prince Napoléon, répondant au désir exprimé par le Comité, de voir son nom sur la liste des sociétaires, a souscrit pour 200 fr. par an.

Au 31 décembre dernier le compte des recettes et des dépenses se résumait ainsi : recettes, 61,513 fr. 92 c., ce qui, avec le restant en caisse de l'année précédente, formait un total de 63,031 fr. 65 c. ; dépenses, 60,649 fr. 24 c. sur les-

quelles figurent une somme de 33,303 fr. 90 c. pour achat de 1,470 fr. de rente 3 0/0, des pensions pour 10,807 fr. 88 c., et des secours pour 6,178 fr. Les rentes actuelles de l'association sont de 19,200 fr. Le chiffre des cotisations s'est élevé à près de 15,000 fr. Pour 1858, le nombre des pensionnaires a été élevé à 59. Ces 59 pensions seront desservies par une somme de 13,684 fr.

Le rapport de M. Dauzats rappelle un fait aussi touchant qu'honorable. Après la mort de Paul Delaroche, une exposition de son œuvre eut lieu, et le produit du droit d'entrée perçu fut versé dans la caisse de l'association. La famille du grand peintre, son exécuteur testamentaire, ses élèves, ses amis, ses éditeurs, les possesseurs de ses tableaux, s'unirent dans une même pensée et voulurent ainsi rendre un digne hommage à la mémoire de celui dont ils honoraient le talent et le caractère. Les 26,090 fr. 92 c. qui furent, à la suite de cette exposition, versés à la caisse de l'*Association des Artistes*, ne pouvaient avoir une destination meilleure.

La vente de l'intéressante collection de tableaux anciens formée par M. le vicomte de Suleau, et qui a coûté au propriétaire trente ans d'efforts et de recherches, est annoncée pour le 17 avril. Titien, Baroche, Garofalo, Andrea Sacchi, Sassoferrato, Canaletti, Bronzino, Murillo, Velasquez et d'autres encore, ont leur page glorieuse dans cette collection. Les écoles du Nord ne sont pas moins riches, un Hobbema, deux Rembrandt, et divers tableaux de Téniers, de Backhuyzen, de G. Van de Velde et de Wynantz. L'école française est représentée par Claude Lorrain, Poussin, Lebrun, Watteau, Pater et Boucher.

On vient d'embarquer de Marseille pour Athènes, sur le paquebot des Messageries impériales, dix caisses contenant quarante statues en plâtre, copies des chefs-d'œuvre de la statuaire antique se trouvant aux différents musées de l'Europe.

Cet envoi précieux, au point de vue de l'instruction, ne peut manquer d'aider puissamment les jeunes artistes hellènes si pleins d'excellentes dispositions, et qui ont fait preuve déjà de remarquables talents. Ces caisses, portant l'adresse du directeur de l'Ecole des Arts, à Athènes, sont, dit-on, un présent dû au patriotisme du jeune prince Ypsilanti, dont le nom rappelle un grand et religieux souvenir de la Grèce régénérée.

La ville d'Orléans, jalouse d'élever un monument à la mémoire de l'un des plus éminents jurisconsultes de la France, à Pothier, a ouvert une souscription qui commence à se remplir. Le modèle de la statue qui doit être coulée en bronze a été confié à M. Dubray, statuaire de mérite. Pothier sera représenté debout. On pense que cette œuvre d'art pourrait être livrée au commencement de l'année 1859.

Pothier naquit à Orléans en 1699, et mourut en 1772. On a fait de lui l'éloge le plus complet dans ces quelques lignes : « Pour apprécier dignement Pothier, il faut le considérer comme « jurisconsulte, comme professeur, comme magistrat, comme homme privé. Si l'on n'avait à « le juger que sous ce dernier rapport, on aurait « bientôt fait ; on dirait qu'il réunit toutes les « vertus : désintéressement, modestie, pureté de « mœurs, charité inépuisable, piété sincère et « vive. »

Ses ouvrages, résultat de travaux incessants, de recherches immenses, ont été autant de flambeaux pour l'étude des lois, leur classification. Leur caractère distinctif c'est un amour dominant du bon et du juste, une connaissance approfondie des lois divines et naturelles, et une habitude constante d'en faire dériver toute législation.

Il existe dans une maison de la ville de Grasse ou des environs, une collection de quatorze tableaux exécutés par Fragonard, et dont l'authenticité est autrement certaine que celle des Titien de M. About, dont on fit tant de bruit il y a quelque temps. En voici l'histoire.

Avant la Révolution, Fragonard avait été chargé par madame Dubarry de peindre quatorze sujets champêtres. Cet important travail achevé, l'artiste et la trop fameuse comtesse ne s'entendirent pas sur le prix. On discuta pendant quelque temps, puis les jours de désordre et de misère survinrent, et Fragonard se retira à Grasse, où il porta tous ses tableaux. Ils sont demeurés dans la même maison depuis cette époque, et on les dit parfaitement conservés et d'une exécution très-remarquable.

N'y aurait-il pas moyen de tirer de l'obscurité ces peintures, de les faire revenir à Paris? Fragonard était un peintre remarquable, un véritable artiste. Ses œuvres, en dépit de quelques excentricités, se distinguent par des qualités réelles, et le Musée du Louvre est loin de posséder une collection aussi importante et aussi précieuse que celle qui se trouve pour ainsi dire abandonnée dans la ville de Grasse.

Il y a quelques jours, des ouvriers employés à des démolitions à Londres ont découvert d'intéressants débris antiques. Ce sont des monnaies

de cuivre et d'airain, au nombre d'environ quarante, des poteries, des urnes, etc. Ces objets étaient à peine enfouis à quelques pieds dans la terre : leur origine remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Le plus ancien date de Vespasien. Parmi les médailles il en est une qui représente une tête de Nerva ; une autre représente Décius et une autre Valerianus. Celle-ci porte cette légende : IMP. C.-P. LIS. VALERIANVS AVG.

Une autre de Gallienus porte au revers une figure de femme et ces mots : SECVRIT. PERPES.

Une autre du même empereur est ornée d'un cerf et de cette légende : DIANÆ CONSERV. AVG.

Une douzaine de médailles sont de Victorinus, de Claudius et des trente tyrans.

Enfin, quelques médailles sont tellement frustes, qu'il est impossible de reconnaître à quel règne elles appartiennent. Il en est qui ont souffert de l'action du feu.

Un reste d'huile ou de l'eau se trouvait dans les urnes, absolument semblables d'ailleurs à celles découvertes dans les vieilles villes romaines.

Dans Saint-George's-Gate, les ouvriers ont trouvé les restes de vieilles fondations qui semblent avoir appartenu à une forteresse bâtie sur l'emplacement que devait occuper plus tard St-Mary-Magdalene.

Par suite de la décroissance des eaux du lac de Neuchâtel, en Suisse, un nombre considérable d'antiquités celtiques ont été découvertes dans le lit du lac, près du Petit-Cortaillod. Des épées curieuses, une hache en bronze et une quantité d'instruments aratoires ont été portés au musée.....

Les recherches entreprises à Saïs au commencement de février dernier, et dont nous avons déjà parlé, ont été contrariées par des infiltrations d'eau abondantes et imprévues ; on a dû les suspendre, mais en se proposant de les reprendre ultérieurement. C'est alors que le vice-roi a prescrit l'exécution de travaux semblables sur l'emplacement de Memphis ; les mêmes inconvénients se sont présentés. On s'est reporté vers Héliopolis ; c'est là que les fouilles viennent de commencer. Cette ville renfermait autrefois des édifices superbes et le temple magnifique de Phré ou du Soleil, qui lui a donné son nom ; des recherches faites au milieu de ces ruines amèneront inévitablement d'intéressantes découvertes.

On annonce la mort d'un très-jeune peintre, M. Georges Laujol de Lafage. Elève de Diaz, il avait débuté au Salon de 1851, et, depuis lors, il s'était montré assidu aux expositions. Ses œuvres y avaient été remarquées, et, s'il eût vécu, il aurait certainement tenu dignement sa place parmi nos paysagistes.

L'Afrique vient de faire une nouvelle victime parmi les savants européens qui se sont dévoués à l'exploration si périlleuse de cette partie du globe. M. le baron de Neimans, savant bavarois, a succombé le 15 mars, par suite d'une maladie nerveuse.

Emile Gagneux.

EXPOSITION

DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LYON.

LAZERGUES.— EUGÈNE DEVÉRIA.— LEGRAS. — GIGOUX. — F. BARRIAS. — OSCAR GUÉ.— BELLET-DUPOIZAT.— STEPHANE BARON. — GOUPIL. — HILLEMACHER. — MONGINOT. — BRUNEL-ROCQUE. — TH. DE HEUVEL.— Mlle CÉLINA LEFEBURE. — Mme FÉLICIE SCHNEIDER. — TYR. — Mlle LECRAN. — MAGAUD. — ARMAND LELEUX. — LEULLIER. — LUMINAIS.— Mlle A. WAGNER.— APPIAN. — SALTZMANN.— BOSSUET.— AIGUIER.— CARRAND. — CHEVALLIER. — ACHARD. — PAUL FLANDRIN. — LÉON FLEURY.— GIRARDON. — HOSTEIN. — DE KNYFF. — LAPITO. — PONTHUS - CINIER. — SERVAN. — DAUZATZ. — VIOT. — JUSTIN OUVRIÉ. — VAN MOER. — L. MEYER.— L. CARREY.— KIORBOE. — Mme HENRIETTE RONNER.— VAN KUYCK.— L. GUY.— SAINT-JEAN.— REGNIER.— SICARD — Mlle ELIZA WAGNER.— CHANTRE. — DUPASQUIER — LAYS.— MAISIAT. PERRACHON. — Mlle HERTL.

S'inquiétant, non sans raison peut-être, de la médiocrité croissante des expositions précédentes, on avait craint que les efforts de la Société des Amis des Arts ne parvinssent à rendre au Salon lyonnais l'éclat et l'intérêt qui semblaient lui échapper. Mais, heureusement, l'exposition s'est ouverte, cette année, au palais Saint-Pierre, plus nombreuse que jamais ; le livret accusait

656 objets d'art! Cet accroissement inespéré de richesses est un heureux démenti donné aux esprits craintifs. Quiconque s'intéresse au progrès de l'art doit s'en réjouir, car le nombre des toiles exposées a augmenté sans que la qualité ait baissé.

A quelle cause attribuer cette extension? Sans doute à l'absence d'exposition à Paris. Les artistes de la capitale se rejettent aujourd'hui sur la province; ils y envoient leurs productions dans l'espoir de les vendre. Il serait bien, cependant, qu'ils le fissent aussi un peu dans le but d'ajouter à leur réputation, et que surtout les grands noms et les grandes œuvres vinssent encore, comme il y a quelques années, fournir à ceux qui, en province, cultivent les arts, d'utiles termes de comparaison. Lyon n'a pas oublié les heureuses impressions produites à diverses époques par l'exhibition des œuvres des Horace Vernet, des Scheffer, des Gudin, des Calame, des Isabey et de tant d'autres artistes hors ligne. Aussi, regrette-t-on que les grands noms aimés du public et des artistes soient encore absents cette année, et qu'on ait laissé le champ entièrement libre aux nouvelles réputations.

Comme à l'ordinaire, les artistes lyonnais forment la grande majorité des exposants, et si Genève n'a envoyé cette année que d'assez rares spécimens de son école, la Belgique a dignement répondu à l'appel qui lui avait été fait par la Société.

Avant de commencer mes pérégrinations à travers le Salon de 1858, je dirai qu'au premier coup d'œil on regrette que les sujets qui parlent à l'imagination, au cœur ou aux croyances, soient en aussi petit nombre ou traités d'une façon trop peu sérieuse. Mais ce regret n'est pas nouveau, depuis quelque temps il se répète presque à toutes nos expositions. Cela vient, dit la critique, que, dans quelque genre qu'il traite, l'artiste se contente d'un résultat médiocre; qu'il n'étudie pas assez la nature et cherche dans de pénibles tâtonnements ce que la nature lui dicterait en deux mots, s'il se donnait la peine de la consulter; car elle seule peut soutenir le talent, le perfectionner et imprimer à ses œuvres ce cachet de vérité qui charme toujours. Si l'on reste froid devant son œuvre, si l'artiste ne la vend pas avantageusement, il doit s'en prendre à lui-même, car je ne sache pas qu'un seul tableau bien composé, bien peint, représentant un site ou un sujet bien choisi, soit resté invendu.

Maintenant, flânant dans la grande salle du palais Saint-Pierre, le livret à la main, je prends mes notes un peu au hasard et dis mes impressions à la vue de telle ou telle toile plus ou moins sympathique, comme le dirait le premier amateur venu, sans parti pris pour aucun système, pour aucune école, et surtout, bien entendu, sans avoir la prétention de formuler des arrêts. Je ne juge pas, je confie seulement au papier ce que j'éprouve. Si j'omets bien des noms, je sais d'avance que cette mission pourra blesser l'amour-propre de quelques-uns; mais, heureux de louer et peu enclin à blâmer, je ne veux citer que les ouvrages qui méritent d'être mentionnés; assurément, il en est bien d'autres qui auraient droit à mes appréciations; mais la critique aurait une plus large part que les éloges, je préfère m'abstenir.

Le grand tableau de M. Lazergues, représentant *Napoléon III visitant les inondés de Lyon*, qu'on a vu à Paris, à l'exposition de 1857, avait de droit sa place au Salon lyonnais, par son intérêt local et politique, peut-être aussi par son mérite réel. Cette œuvre est d'une conception habile et bien entendue; tous les groupes sont heureusement disposés; la couleur est cependant un peu terne, ce qui lui donne l'aspect d'une composition à la sépia. L'artiste, il faut l'avouer, a eu de grandes difficultés à surmonter; il serait, je crois, difficile de mieux rendre une scène dont le peintre n'a pu être témoin, et nous ne pouvons que féliciter M. Lazergues de s'être si bien acquitté d'une tâche dont beaucoup d'autres ne seraient pas sortis avec le même succès. — Les *Quatre Henri dans la maison de Crillon, à Avignon*, de M. Eugène Devéria, n'ont obtenu ici, comme à Paris, qu'un succès de coloris; mais la disposition des personnages est confuse, et l'intérêt se disperse de tous côtés au lieu de se concentrer sur ces quatre princes que la fatalité destinait à mourir assassinés. On aurait voulu retrouver dans la figure du Béarnais un peu plus de noblesse mariée à cette jovialité pleine de bonhomie qui fut l'apanage du bon roi, et qui, dans sa première jeunesse, devait être plus prononcée encore. Il a fallu à l'auteur beaucoup d'études pour arriver à l'exactitude de costumes et d'accessoires qui distingue l'exécution de son œuvre.

M. Legras se montre le disciple rigoureux de M. Ingres, on ne peut que le féliciter de ses convictions. Son *Refugium peccatorum, la Vierge accueillant et consolant une pécheresse prosternée à ses pieds*, est une peinture d'un grand mérite, remarquable par la sévère correction du dessin, par la chaste dignité de la pose, par l'expression de sérénité compatissante de la figure principale. Ce tableau, acquis par le gouvernement, a été donné à l'église Saint-Just de Lyon; il restera comme un monument de l'incontestable talent d'un élève de l'école lyonnaise. — *Tristesse*, du

même artiste, est une page pleine de sentiment.

Parmi les rares spécimens de peinture religieuse qu'offre le Salon, on cite la *Madeleine pénitente*, de M. Gigoux, œuvre d'une belle couleur, d'une grande puissance de modelé, à laquelle il faut cependant reprocher l'absence du sentiment religieux et la prédominance de la forme charnue sur la pensée morale. — *Jésus chez le Pharisien*, de M. F. Barrias, est une peinture sévère fort bien étudiée. Le *Christ consolateur*, de M. Oscar Gué, de Bordeaux, sujet bien rendu, œuvre d'un style plein de noblesse, mérite tous les éloges. — Nous avons de M. Bellet-Dupoizat, une *Tête de Saint-Jean-Baptiste* d'une belle couleur. Cet artiste a aussi exposé trois autres toiles, les *Trois Bohémiens*, la *Conduite des compagnons charpentiers* (XVIe. *siècle*), et la *Fuite après le meurtre*, qui ne manquent pas d'une certaine puissance de coloris.

M. Stephane Baron a sept tableaux à l'exposition; je ne dirai rien de son *Episode des massacres de Merindol*, qu'on a remarqué à Paris au Salon de 1857; mais j'ai plaisir à citer un *Portrait de femme* très-harmonieux et d'un beau modelé, comme aussi un *Effet du matin*, remarquable par un ciel d'une grande finesse de tons. — La *Maréchale d'Ancre* au moment où des gardes la séparent de son fils, de M. Goupil; il y a du mouvement, de l'intérêt, dans cette composition, mais trop de confusion dans le groupe principal, sans cela ce serait une œuvre assez réussie. — M. Hillemacher peint bien et conçoit habilement ses sujets : son *Rubens faisant le portrait de sa femme* est un tableau agréable d'aspect; il est fâcheux qu'il soit négligé dans certaines parties. — Si M. Monginot, en envoyant à Lyon ses *Noces de Gamache*, a voulu que le public lyonnais confirmât le jugement porté par le public parisien, j'ai hâte de lui dire qu'au Salon de 1858 comme à l'exposition de 1857, on a volontiers applaudi aux qualités de dessin et de coloris qui distinguent son œuvre.

Je citerai parmi les tableaux qu'on regarde avec plaisir et qui font foule autour d'eux : la *Liseuse*, de M. Brunel-Rocque, petite toile admirablement dessinée, bien comprise, bien peinte : c'est un petit Meissonnier, c'est tout dire; on regrette seulement que les fonds soient un peu rouges; — la *Bulle de savon*, de M. Th. de Heuvel, charmante petite composition parfaitement réussie; — la *Lecture de la Bible*, de Mlle Célina Lefebure, tableau plein de sentiment et d'une agréable couleur; — la *Lettre au pays* et *Souvenir de Picardie*, de Mme Félicie Schneider, compositions d'un grand sentiment, bien traitées et d'une bonne couleur; — *Jeune fille portant un sistre*, de M. Tyr, bien modelée et d'une heureuse expression, — et la *Veillée*, de Mlle Lecran.

Les cinq tableaux exposés par M. Magaud, de Marseille, sont pleins de charme; on y retrouve le pinceau fin et spirituel de l'artiste connu depuis longtemps par une série de ravissantes productions.—La *Jeune fermière* et la *Dévideuse*, costumes suisses, de M. Armand Leleux, manquent de finesse; elles n'ajouteront rien à la réputation du peintre.—M. Leullier nous offre une *Nourrice indienne surprise par un tigre;* sujet bien choisi, intéressant, mais traité faiblement. — Le *Grand Carillon*, de M. Luminais, est une composition exagérée, c'est fâcheux. Nous trouvons dans la *Fileuse de la vallée d'Ossau*, de M. Landelle, une étude gracieuse et des mieux réussies, et les *Naufragés en détresse*, de M. Berthélemy, présentent une scène bien rendue et d'un effet émouvant. — M. Terrier maintient sa réputation : les deux portraits qu'il a exposés sont d'une belle couleur; mais quelque habile que soit son pinceau, on voudrait lui voir un peu plus de fermeté. — M. Van Schendel, un *Marché hollandais*, *Clair de lune et incendie :* toujours les mêmes sujets offrant les mêmes qualités et les mêmes défauts, toujours de la peinture lisse.— Le *Café sur le Bas-Danube*, de M. de Tournemine : très-belle toile, touchée avec ce charme vague et indistinct qui est propre à l'artiste, mais qu'il ne faut pas regarder de trop près, sous peine de n'y plus rien distinguer. Lyon confirme le succès que cette œuvre avait obtenu à Paris, où on l'a vue à l'exposition de 1857.— Mlle A. Wagner poursuit avec talent le genre symbolique qu'elle a adopté depuis quelques années, et quand on voit son *Inspiration*, *figure allégorique*, composition d'un style élevé et parfaitement rendue, il faut applaudir à la persévérance de ses efforts et louer franchement son œuvre.

M. Appian est doué d'une heureuse fécondité : six paysages, deux intérieurs, toutes toiles assez bien réussies, surtout ses *Environs de Fontainebleau* où l'on trouve des qualités précieuses, finesse de touche et entente de la couleur. Il a aussi exposé des dessins au fusain, *Fantaisie*, *Écluse à Optevoz*, la *Gorge aux Loups*, qui sont fort beaux, et, comme toujours, traités de main de maître. — C'est dans la campagne de Rome que M. Saltzmann a rencontré les points de vue dont il a fait de fort jolis tableaux; il peint avec un charme infini; les ruines qui se dressent dans le *Ravin de Népi* sont superbes et d'un bel aspect. — M. Bossuet s'entend à faire resplendir les rayons d'un soleil ardent sur les ruines d'un palais moresque; sa *Ruine près de Marsham dans le Maroc* est une œuvre pleine de vérité, devant la-

quelle on oublie le mérite de la peinture, en croyant admirer la réalité. — M. Aiguier a le sentiment poétique ; il a conçu heureusement et composé avec soin trois jolis paysages où la lumière est cherchée dans d'excellentes intentions. — M. Carrand est en progrès ; les paysages qu'il a exposés l'attestent de plus en plus. — Je le constate avec plaisir, M. Chevallier a des toiles bien réussies, son *Soleil couchant*, ses deux *Vues de la vallée d'Optevoz*, et surtout son *Bord d'étang* d'une grande finesse de tons et d'un aspect vrai ; cet artiste fait de la peinture qui se soutient vue de près comme de loin. — Un ***Printemps*** (*vue prise à Anvers*), de M. Achard, est une toile finement et habilement touchée. — On ne trouve pas toujours dans M. Paul Flandrin cette fraîcheur de ton, cette juvénilité de coloris qui distingue l'école actuelle ; ses *Environs de Vienne en Dauphiné* laissent beaucoup à désirer sous ce rapport ; mais, en revanche, ses *Environs de Montmorency* sont vrais de couleur et forment un heureux contraste ; il est fâcheux que l'ensemble de cette composition, habilement traitée, soit compromis par trop de détails. — La *Vue de Bade*, de M. Léon Fleury, a été trouvée généralement d'un effet agréable. — Les paysages de M. Girardon sont tous très-fins de tons, mais un peu noirs ; observation qui toutefois ne détruit pas le mérite des œuvres de l'artiste. — On a remarqué avec plaisir la *Vue prise à Caudebec* et le *Ruisseau aux environs de Blois*, de M. Hostein ; l'effet en est vrai, la couleur bien sentie, mais on voit un peu trop la touche qui est par trop régulière. — La *Mare*, *souvenir des Ardennes*, l'*Avenue du château de Pétersheim* et une *Matinée d'automne*, de M. de Knyff, sont de magnifiques pages, déjà admirées à Paris en 1857, qui ont excité à Lyon les mêmes sympathies pour le beau talent de l'artiste belge. — M. Lapito n'a qu'une seule toile, *Vue du glacier la Yungfrau ;* fort beau spécimen de l'habileté du peintre, on y retrouve toutes les qualités qui distinguent ses œuvres. — C'est un habile pinceau que celui de M. Ponthus-Cinier, surtout d'une étonnante fécondité. Neuf paysages au Salon de Lyon ! ce sont presque toutes des compositions bien ordonnées et d'un beau dessin, auxquelles vraiment on aurait fort peu de chose à reprendre. — La *Sainte Marie l'égyptienne*, de M. Servan, sujet bien compris, effet de nuit bien rendu, fait honneur à l'artiste ; on reproche un peu de mollesse aux trois autres paysages qu'il a envoyés. — La *Vue prise à Damiette, après l'inondation du Nil*, de M. Dauzats, est peinte avec une correction de dessin et un coloris bien soutenus, qualités auxquelles on reconnaît le pinceau de l'artiste. — Le *Soir en Dombes*, de M. Viot, se fait remarquer comme une œuvre pleine de vérité et d'une belle couleur.

J'arrive à un éminent artiste, M. Justin Ouvrié, qui se distingue par la spécialité du genre dans lequel il excelle. Sa *Vue de Haarlem* est une œuvre des mieux réussies, telle qu'on devait l'attendre d'un artiste de cette valeur, et sa *Vue de Traarback sur la Moselle* charme par de belles oppositions d'ombre et de calme lumière. — On a beaucoup admiré, et c'était justice, une magnifique toile de M. Van Moer, *Place San Giovanni e Paolo, à Venise*, qui annonce un main habile et un sentiment sérieux des choses ; il y a beaucoup des procédés du Canaletto dans la manière de M. Van Moer. — Une des œuvres les plus remarquables du Salon est, sans contredit, la *Baie de Saint-Brelade, île de Jersey*, de M. L. Meyer, de La Haye ; les eaux sont admirables ; le seul reproche qu'on puisse faire à cette belle composition, c'est que le ciel est un peu blanc. — M. L. Carrey marche hardiment dans une excellente voie ; les six toiles qu'il a exposées, entre autres ses *Natures mortes*, sont, si nous ne nous trompons, de la belle et bonne peinture.

Parmi les productions des peintres *animaliers*, on a beaucoup remarqué le *Shetland-Pony*, de M. Kiorboë, déjà exposé à Paris en 1857 ; chez cet artiste, à force de vérité et d'étude consciencieuse, l'art atteint l'illusion de la nature animée. Mme Henriette Ronner semble marcher dans la même voie avec non moins de succès, peut-être même avec plus d'esprit et de charme dans le choix de ses sujets ; toutes les compositions qu'elle expose sont ingénieuses ; *Amitié*, *chien et chat* est surtout un délicieux tableau. — L'*Intérieur de basse-cour*, de M. Van Kuyck, témoigne du soin extrême que le peintre consacre à l'exécution de ses œuvres. — Un *Chenil*, de M. L. Guy, est d'une grande vérité.

Empêché par des travaux de commande, inconvénient obligé du succès, M. Saint-Jean n'a pu prendre part à l'exposition ; il a laissé le champ libre à ceux dont les heureux efforts tendent à s'approcher le plus près de la perfection du maître. — M. Regnier, professeur à l'école impériale de dessin de Lyon, n'a qu'une petite toile, la *Pâquerette des champs et le Papillon*, agréable d'effet et de couleur. — M. Sicard expose un *Bouquet de marguerites*, un *Bouquet de belsamines*, et un *Groupe de roses* (pastel), qui charment par le fini de l'exécution et la vérité de la couleur. — Mlle Elisa Wagner, un des talents les plus délicats et les plus ingénieux de l'école lyonnaise, compte au Salon quatre compositions renfermant d'excellentes qualités ; les fonds sont

un peu durs, c'est regrettable. — Les *Fleurs et études horticoles*, de M. Chantre, sont d'une exécution fidèle. — M. Dupasquier a une délicieuse toile qu'on a justement admirée; ce succès ne nous étonne pas et l'artiste doit y être accoutumé. — *Vase de fleurs et corbeilles de raisins*, de M. Lays, sont d'excellentes études qui offrent de très-précieuses qualités de couleur, de composition et d'habile imitation. — A peu de chose près, je puis en dire autant des études de M. Eugène Grobon. — Il me faut louer aussi les *Fleurs et* les *Fruits* de M. Maisiat, d'un harmonieux effet; — les *Etudes* si vraies et si bien peintes de M. Perrachon, et un fort joli petit tableau du même artiste, *Fleurs dans un vase*. — Mlle Hertl a exposé trois pastels d'une grande fraîcheur, *Pivoines, Azalées, Clématites, Géraniums et Roses*.

J'ai dit mes souvenirs et mes impressions; c'était la seule tâche que je m'étais donnée. Il ne me reste plus qu'à faire connaître le nombre et la liste des tableaux et objets d'art acquis par les amateurs et par la Société. Cette liste sera sans doute publiée très-prochainement; ce résultat est le couronnement obligé de la tâche de dévouement et de progrès que s'impose chaque année la Société des Amis des Arts de Lyon.

Victor Jolly.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES ARTS ET L'INDUSTRIE

A PROPOS D'UN OUVRAGE DE M. LE COMTE DE LABORDE [1].

Que de fois nous avons entendu des esprits chagrins médire de notre temps! Que de fois nous avons souri lorsqu'ils prétendaient qu'aucun travail sérieux ne se faisait aujourd'hui, que la littérature légère avait seule cours, et que c'était prendre une peine inutile que de songer à faire des recherches dont la foule s'inquiète peu, et dont l'auteur retire bien rarement honneur ou profit.

Suivant eux, tout est superficiel, rien ne s'approfondit, tout doit être sacrifié à l'apparence, et la forme l'emporte toujours sur le fond; l'architecture, la peinture, la sculpture, la gravure, toutes les branches qui divisent les Beaux-Arts, sont entièrement négligées; les artistes ont disparu pour faire place à des manœuvres. Nous avons des gens qui savent plus ou moins fidèlement exécuter; nous en avons peu qui sachent produire. Le génie est complétement absent; le terre à terre est à l'ordre du jour.

Rien de plus faux pour celui qui réfléchit, qui voit et qui compare, que cette triste remarque, qui semblerait nous faire croire que l'humanité marche à reculons, qu'elle tourne autour d'un cercle vicieux, et que les générations ne se succèdent que pour produire et pour oublier. Les *laudatores temporis acti*, dont nous parle Horace, sont aussi vieux que la terre; ils n'ont jamais cessé d'exister.

[1] De *L'Union des Arts et de l'Industrie*, par M. le comte de Laborde, membre de l'Institut. Paris, imprimerie impériale 1856, 2 vol. gr. in-8°.

Laissons-les dire, et faisons comme le monde, marchons.

Jetez un instant les yeux autour de vous, à l'une de ces heures où, pour se reposer des travaux de la journée, la foule se presse sur les boulevarts, éclairés aujourd'hui comme il y a vingt ans à peine les plus somptueuses résidences royales ne l'étaient pas, même les jours des grandes réjouissances; comme l'abeille butineuse errez de porte en porte devant ce vaste bazar, devant cette exposition permanente qui réunit tant de richesses et tant de produits dus à une activité vraiment infatigable.

Ne remarquez-vous pas combien le bon goût s'infiltre peu à peu dans ces milliers d'objets, qui ne recevaient jadis que le cachet de la routine, semblables à ces vieux romans de chevalerie du moyen âge, qui se débitent depuis plus de trois cents ans dans nos campagnes, imprimés dans le même format, avec des caractères identiques, sur un papier presque semblable, sans subir aucun changement.

Arrêtez-vous quelques instants devant la vitrine d'un de ces magasins, contemplez ces estampes, ces livres, ces bijoux, ces pièces d'orfévrerie, ces étoffes, ces tapis et ces mille riens que l'on appelle des articles de Paris, et voyez un peu si l'industrie ne fait pas chaque jour de nouveaux progrès, et si elle marche d'un pas boiteux.

Surtout faites bien cette remarque : il en est aujourd'hui de l'industrie, qui se met à la portée des plus humbles caprices, comme il en est du

crédit public, qui jadis constituait un privilége à l'usage de quelques marchands et de quelques riches financiers, et auquel toutes les classes de la société peuvent maintenant avoir recours.

Ne cherchez donc pas à établir de comparaison entre ces objets hors ligne, produits pour l'usage des princes ou des grands personnages, ou pour celui des riches communautés religieuses ou des hauts dignitaires de l'Église, à des prix fabuleux de main-d'œuvre et par des ouvriers qui n'étaient autres que des artistes, avec ce qui est fait aujourd'hui pour tout le monde, à la portée de toutes les bourses et de tous les besoins.

Que sera-ce donc si nous dirigeons notre pensée vers les vastes découvertes qui ont été produites en ce siècle sur l'application de la vapeur à la locomotion et à l'industrie, sur celle de l'électricité à la transmission des idées, sur les aérostats et sur ces mille inventions qui transforment leurs auteurs en des êtres surnaturels et doivent un jour ou l'autre servir de levier au monde entier.

Ce que je dis maintenant de l'industrie, je pourrais aussi le dire des Beaux-Arts, et si je voulais citer les productions remarquables qui ont été faites en ce siècle dans chacune des branches qui les composent, j'aurais certes fort à faire.

Non, personne ne peut douter aujourd'hui que nous soyons dans un siècle de transformation, nous devons être fiers de tout ce qui s'offre à nos yeux et de l'agitation fébrile qui dévore les esprits, car les lumières jaillissent de tous côtés et, bien dirigé, le feu sacré qui nous consume tous ne pourra produire que de bons résultats.

On reproche encore au siècle son incrédulité, et ce reproche est des moins fondés. Jamais la foi n'a été plus vive, jamais la croyance dans un Dieu créateur n'a été mieux établie; mais on veut tout élucider, on veut se rendre compte de tout pour tout approfondir. Jadis on pouvait composer un livre avec d'autres livres, et comme Vertot, faire le récit d'un siége avec les tableaux dépeints par l'imagination, ou bien encore, comme le géographe d'Anville, sans être jamais sorti de son cabinet, décrire de main de maître le monde entier. Aujourd'hui, on veut tout voir par soi-même, on remonte aux sources, on déchiffre les chartes, on interroge les inscriptions, on dépouille les palimpsestes et les manuscrits, jamais les fourmis laborieuses n'ont été en plus grand nombre [1] et jamais plus de travaux sérieux n'ont été produits.

Le goût pour les recherches historiques et pour tout ce qui nous rappelle d'autres temps est devenu une véritable passion. C'est à qui réunira des livres, des tableaux, des estampes, des médailles, de vieilles armes, des autographes, des vestiges quelconques d'autres époques.

On s'est beaucoup moqué des collecteurs, et l'on a répété avec Balzac, qui ne s'en privait pas, que la manie des collections était une véritable folie. On a eu tort, suivant moi; car le goût des collections a pour résultat d'exciter la curiosité, et quelle est la meilleure manière de s'instruire que la curiosité? N'est-ce pas elle qui éveille les premières idées de l'enfant, n'est-ce pas elle encore qui jusqu'au déclin de sa vie accompagne l'homme en lui donnant le désir d'acquérir de nouvelles et continuelles connaissances et de courir sans cesse après l'inconnu?

Qu'on ne s'y trompe pas, avec cet amour pour tout ce qui fait revivre le passé, avec ces nombreux travaux que produit chaque jour le labeur de nos écrivains, avec cette curiosité qui anime la foule et les gens les moins éclairés, et cette passion pour l'étude plus répandue qu'on ne le croit généralement, nous sommes appelés à voir de grandes choses.

Ne médisons donc pas de notre époque, et surtout ayons confiance en l'avenir.

Fénélon, le sage et illustre évêque de Cambrai, a écrit quelque part la pensée suivante: Vous prétendez que le monde est méchant, dur, égoïste; eh bien! supposez-vous un instant doué de toutes les qualités que vous désireriez voir dans les autres, et vous rencontrerez beaucoup de gens qui vous ressemblent.

Que ceux qui ont pour ainsi dire pris l'habitude de critiquer à tort et à travers tout ce qu'ils voient, qui médisent sans cesse de leur époque et de ce qui les entoure, s'occupent de travaux sérieux, qu'ils cherchent à se rendre compte de la peine que l'on a à produire, qu'ils apportent eux aussi leur pierre pour la construction de l'édifice, et il leur faudra bien peu de temps pour reconnaître combien ils se sont trompés.

Mais laissons de côté toutes ces observations, pour dire quelques mots du dernier ouvrage que l'un de nos écrivains les plus érudits, les plus laborieux et les mieux doués, M. le comte de Laborde, membre de l'Institut, a publié à l'occasion de l'exposition universelle de Londres, dont il était l'un des commissaires.

[1] Le *Courrier de la Librairie française* mentionne pour l'année 1857, 12,073 ouvrages imprimés. — 180 cartes géographiques et plans, 2488 estampes et emblèmes divers, 4,012 impressions musicales.

Le même journal, indiquait pour l'année 1856, 10,741 ouvrages imprimés, 2,564 estampes et emblèmes divers, 181 cartes géographiques et plans, 1,935 impressions musicales.

Cet ouvrage, tout français, où l'auteur sème les vérités par poignées, en nous éclairant sur nos défauts, en ranimant notre zèle, en réveillant notre ardeur parfois défaillante, est l'un des meilleurs livres qui aient été composés depuis longtemps sur les Beaux-Arts.

Le principal but que l'auteur s'est proposé, a été de démontrer que l'art et l'industrie devaient s'unir étroitement, et que de leur union seule pouvait résulter leur perfectionnement à tous les deux.

Après avoir bien établi la supériorité exercée par la France dans l'industrie, à plusieurs reprises depuis Charlemagne, et sans contestation, depuis Louis XIV, l'auteur nous signale les efforts qui sont faits de tous côtés pour nous ravir le sceptre et nous dépasser si la somnolence venait à nous gagner.

Il examine tour à tour quelles sont en vue de cette concurrence et de ces menaces perpétuelles pour l'avenir, les mesures à prendre, les réformes à introduire, les institutions à fonder pour soutenir la lutte et maintenir notre domination.

Il engage les artistes à renoncer au travail facile, à cette fécondité apparente qui n'est souvent féconde que parce qu'elle a su se débarrasser de toutes les entraves de l'étude, et qui rejette loin d'elle ce sage précepte : *Non multum sed multa.*

Après leur avoir montré les progrès de la science, l'impulsion que la chimie et toutes les découvertes de nos savants ont su imprimer à l'industrie, il se plaint de ce qu'une foule d'artistes laissent dépérir l'art tandis qu'une foule de praticiens le rabaissent dans des pastiches.

Nous n'en finirions pas si nous voulions accompagner M. de Laborde jusqu'au terme de son voyage. Un ouvrage comme le sien ne saurait s'analyser, il n'est pas possible d'en rendre compte. Il faut le lire, le méditer, le consulter sans cesse. C'est une mine précieuse de documents. C'est un excellent résumé de l'histoire de l'art à toutes les époques. C'est en même temps une suite d'idées généreuses, larges, bien conçues sur une foule d'améliorations qu'il serait désirable de voir introduire dans l'enseignement dans nos muséss, dans le classement de nos collections pour en rendre l'usage plus profitable, et l'accès plus facile aux artistes et à tous ceux qui, à un titre quelconque, ont besoin de les consulter.

Henri Lambert.

EXCURSION ARTISTIQUE SUR LES COTES NORMANDES.

X.

LE CHATEAU DE BONNEVILLE. — GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT. — HAROLD. — ÉDITH AU COL DE CYGNE.

Au sortir de la petite bourgade, nous étions sur la grande route qui conduit directement à Pont-l'Évêque.

A notre droite se trouvait le petit pont mobile jeté sur la Touques, et qui nous séparait des gras pâturages de la vallée d'Auge et de la verte route qui conduit à Villers-sur-Mer, à Dives et à Cabourg.

Un peu plus loin, sur la gauche, nous apercevions l'entrée d'un chemin montueux qui conduit aux ruines du château de Guillaume-le-Conquérant.

Il fut décidé que nous prendrions d'abord à gauche, et qu'une fois notre pèlerinage accompli on reviendrait sur ses pas traverser le pont qui nous ouvrait les portes de la véritable Normandie.

Aussitôt dit, aussitôt fait; une demi-heure après nous avions gravi les pentes qui nous amenèrent en face de ce qui fut un château-fort.

A première vue, rien de remarquable, un énorme fossé comblé à l'endroit du pont-levis, une petite porte moderne affectant le style moyen âge qui indique plutôt l'entrée d'une ferme que d'un château-fort. Le fossé s'étend à droite et à gauche. Il est planté de pommiers. — Avec les démolitions du château on a construit une maison; c'est l'habitation du propriétaire qui exploite une petite ferme aux environs.

Sic transit gloria mundi!

Des pommiers et un affreux pignon, là où commandait l'un des plus puissants rois de la terre!

Il ne reste debout que deux formidables tours, sentinelles qui dominent la vallée d'Auge, quelques parties de remparts et une splendide porte ogivale servant de sortie dans l'intérieur des

terres. — Ce manoir féodal était un véritable nid d'aigle ; mais il en est de ce repaire du Conquérant comme de toutes les grandes demeures du moyen âge : le temps y imprima sa main pesante, et sous cette pression, lourde comme un monde, se sont écroulés les hauts piliers, les colossales assises, les pierres et les briques;—puis le lierre a poussé ; cette parure toujours verte des ruines a étreint les restes de l'édifice de ses mille liens, et les garantit aujourd'hui contre les derniers coups du vent.

Nous avions donc devant nous une enceinte de murailles assez considérable, des créneaux béants d'où s'envole l'orfraie ou les hirondelles. Nous parcourions ces fossés autrefois pleins d'eau, et, pour le moment, comblés çà et là de broussailles et d'orties vigoureuses où glissent discrètement quelques lézards effrayés ou quelque couleuvre centenaire.

Galoppe d'Onquaire, l'amateur passionné des larges épées, des heaumes d'acier et des masses d'armes aux pointes aiguës, regrettait le pont-levis, que remplace avec désavantage un terre-plein formé des débris de la muraille ; mais en entrant dans la cour le spectacle est navrant : dix pieds au moins de débris s'élèvent sur le sol où piaffaient jadis les chevaux caparaçonnés, et tout le rez-de-chaussée et les caveaux ont disparu sous cet amas énorme. Ah! si l'on pratiquait quelques fouilles, peut-être exhumerait-on des richesses archéologiques.

La riche vallée de la Touques est dominée par le donjon encore assez bien conservé, et le soir, lorsque la lune projette sa lueur douteuse sur les hauts créneaux rongés par les végétations du hasard, on croit voir le fantôme du hardi conquérant de l'Angleterre, planant encore sur tous les points du territoire continental soumis à son pouvoir.

Guillaume est, sans contredit, l'une des plus grandes figures du moyen âge, l'une des plus éclatantes gloires de notre histoire. C'est au château de Bonneville, sa résidence favorite, qu'il conçut et mûrit le projet dont le succès a été et est encore un sujet d'étonnement et d'admiration. La vue de la mer, la beauté du golfe, les côtes d'Angleterre qu'il devinait de là, contribuaient puissamment à le fortifier dans son gigantesque désir.

Les archéologues normands, et Dieu sait s'ils sont nombreux, n'ont pas encore pu s'entendre sur une grave question, — c'est dire qu'elle reste encore à résoudre : à savoir, si c'est de Dives ou de Touques que Guillaume-le-Bâtard lança vers Albion ses nombreux vaisseaux. La prédilection du duc pour Bonneville, militerait donc puissamment en faveur de l'hypothèse qui place à l'embouchure de la Touques et même à celle de la Seine, l'embarquement de cette formidable expédition.

Cependant, Guillaume n'avait pas réuni ses barons sans de grandes difficultés : chacun avait bien promis son concours en hommes et en argent; mais, une fois hors des murs de Bonneville, le sang normand reprenait le dessus, et c'était à qui trouverait les prétextes les plus ingénieux pour retirer sa parole. Mais le duc avait, lui aussi, de la *cautèle*, et, sans avoir lu Machiavel, et cela pour l'excellente raison que le grand Florentin n'était pas né, il obtint individuellement ce qui menaçait de lui échapper en masse. En effet, aucun baron n'osa refuser à son seigneur ce qu'il lui demanda dans le silence du cabinet : il y avait d'ailleurs des cachots profonds à Bonneville, et peut-être aussi des oubliettes sous la dalle de l'oratoire; de sorte que chaque promesse fut enregistrée aussitôt par le chancelier du duc, et que l'exemple des plus riches et des plus puissants décida les autres.

D'ailleurs, les âmes de la trempe de celle de Guillaume entraînent promptement et facilement les indécis ou les faibles, et, ne se rebutant jamais à la vue des obstacles, finissent par les supprimer. Il fit en conséquence d'énormes préparatifs, et ne manqua pas de solliciter le secours du roi de France et de se munir de la bénédiction du pape. La bénédiction du pape arriva seule : c'était tout ce qu'il désirait. L'effet en fut immense.

C'était au château de Bonneville que Guillaume avait extorqué, d'abord, à Harold, le serment de l'aider à conquérir l'Angleterre ; car Edouard-le-Confesseur n'avait pas encore, comme il le fit à son lit de mort, légué sa couronne à Harold.

Harold était venu visiter Guillaume à Bonneville, et celui-ci lui demanda sa coopération pour obtenir la succession d'Edouard, en lui promettant une vaste seigneurie, de grandes richesses et la main de sa fille. Le fils de Godwin promit; mais le duc voulait un serment solennel, et fit mettre un missel sur une table couverte d'un drap d'or, qu'on avait fait apporter dans le jardin du château.

L'Anglo-Saxon jura; mais à peine avait-il achevé la formule de ce serment que lui dictait l'astucieux Bâtard, que celui-ci enleva le drap d'or, et alors apparut un vase d'argent massif, entre les flancs duquel se heurtaient toutes les reliques des saints dont l'évêque de Rouen avait la garde.

Harold poussa un cri de dépit et de rage; mais le serment était valable, et en entendant le rire infernal que laissa échapper le fils de Robert-le-

Diable, il lui sembla que tous les ossements contenus dans ce grand vase d'argent s'entrechoquaient entre eux et narguaient sa simplicité.

Six ans après, une fois le roi Édouard mort, Harold, fort de ce testament *in extremis*, s'empara du pouvoir et fit taire assez légèrement les scrupules de sa conscience qui lui reprochait son parjure avec assez de force; mais la raison d'Etat a des grâces particulières, et les seigneurs anglo-saxons n'affichaient nulle sympathie pour l'orgueilleux duc de Normandie. L'archevêque de Cantorbery fit même une cérémonie pour relever le nouveau roi du serment prêté, sans le savoir, sur les reliques des saints.

Mais l'opinion a une voix terribie, — plus éclatante que celle de la conscience, car elle brise les sympathies et perce les murailles; Harold fut déclaré traître et parjure. Le ciel même s'était déclaré contre lui, car la foudre était tombée sur le chêne à l'ombre duquel il avait juré au duc de Normandie de ne défendre que ses intérêts.

La guerre fut donc résolue, et les descendants de Rollon, montés sur d'innombrables vaisseaux, traversèrent l'Océan; le vieux sang danois bouillonnait en volant au pillage et à la conquête.

Achille Jubinal nous a raconté, d'après la fameuse tapisserie de Bayeux, cette expédition gigantesque. Le choc eut lieu à Senlac, et la fortune se déclara pour les Normands. La bataille prit le nom d'Hastings, village situé à neuf milles de Senlac, et cette éclatante victoire assurait enfin à Guillaume la possession de l'Angleterre.

La mort de Harold, tombé en combattant, le laissait donc sans compétiteur; mais le rusé Bâtard voulait que cette mort fût bien constatée, afin que nul imposteur ne s'imaginât de venir le troubler dans sa conquête; aussi avait-il ordonné que le corps resterait sur la terre, avec défense, à qui que ce soit, de l'inhumer.

Mais Guillaume avait compté sans la sollicitude et le cœur d'une mère qui, inquiète et éplorée, alla trouver une fille qu'Harold avait aimée; elle se nommait Edith au col de cygne, et sa beauté était sans pareille et célèbre à cent lieues à la ronde; elle la vit dans les larmes et couchée sur la dalle de sa demeure, demandant la mort, elle aussi; car, en mourant, Harold avait emporté son âme.

Édith suivit la mère de son amant, et, accompagnée de deux moines, commença la funèbre tâche.

Folle de douleur, échevelée, vacillante, elle allait d'un cadavre à l'autre, se penchant sur tous ces visages aux yeux ternes et sanglants, tachant ses belles mains à toutes les souillures du carnage, et emportant dans ses cheveux d'or le vertige de cette épreuve terrible.

Enfin, elle jeta un cri; Harold était là, gisant devant elle; son cœur ne s'y trompa point. Les deux moines s'emparèrent du cadavre rigide, et l'emportèrent avec eux.

Lorsque la blanche Edith au col de cygne eut vu descendre le cercueil de son amant adoré dans les caveaux du monastère de Waltham, elle donna tous ses biens, tous ses bijoux aux pauvres et à l'Eglise, ne se réserva qu'une dot modique, et entra dans un couvent, sombre refuge des grandes douleurs d'autrefois.

— Quel tableau à faire!... s'écria Galletti; — mais il n'y a que Delacroix pour oser l'entreprendre.

On sait que la noblesse anglaise d'aujourd'hui descend, à très-peu d'exceptions près, des compagnons du Conquérant; Guillaume avait confisqué tout le sol de sa conquête pour le leur partager. Cependant, ce ne fut pas à l'individu qu'il le donna, mais à la famille; la terre fut féodalisée, et le possesseur ne put ni vendre, ni partager, ni hypothéquer son domaine, aucun créancier n'eut recours contre lui, et l'héritier direct ne pouvait être frustré sans la sanction royale et sous les conditions les plus difficiles. Du reste, c'est ce système qui régit encore aujourd'hui l'Angleterre: un majorat et un usufruit transmissibles de génération en génération, et qui rendent le lord propriété en quelque sorte de sa terre.

Après le Conquérant, ses deux fils, Robert-Courte-Heuze, et Henri Ier résidèrent à Bonneville, et les échos de la vallée de la Touques répétèrent souvent les chants et les éclats des réjouissances des ducs.

Richard Cœur-de-Lion, ce héros trop vanté par les romans et les opéras comiques, un barbare souillé de tous les crimes et qui, disait-on, réunissait en sa personne les sept péchés capitaux, enferma dans le donjon de Bonneville Hugues de Chaumont, le ministre et le favori du roi Philippe-Auguste, qu'il avait fait prisonnier.

La captivité du ministre était loin de répondre à l'idée que s'en faisait le roi Richard; Guillaume de Lespinay était gouverneur du château, et sa sévérité et sa surveillance ne faisaient jamais défaut; mais il avait une fille d'une grande beauté et d'un cœur faible. Hugues de Chaumont, un fort vilain homme du reste, parvint à toucher ce cœur avec l'arrière-pensée de faire servir sa passion à sa délivrance.

Comment il s'y prit pour amener la jeune fille à endormir son père et à lui voler les clés d'une poterne, ce sont là développements de roman

dont nous devons nous abstenir. Toujours est-il que le père paya pour la fille, et que Richard, l'impitoyable roi que l'Angleterre dut s'estimer heureuse d'avoir vu partir pour la Croisade, fit pendre haut et court le pauvre Guillaume de Lespinay au donjon de Bonneville.

Une fois délivré, Hugues de Chaumont vengea Lespinay; la guerre était loin d'être terminée, et il se garda bien de conseiller la paix; de sorte que, six ans après, le château de Bonneville tombait au pouvoir de Philippe-Auguste. Repris plus tard par Edouard III, ce ne fut qu'en 1449 que, enlevé par Dunois, il fut définitivement réuni à la couronne de France.

François Ier en fit une résidence de chasse; mais les goûts raffinés du protecteur des arts se trouvaient à l'étroit entre ces murailles où la brutale puissance du moyen âge avait laissé son empreinte grossière; de sorte que le temps acheva l'œuvre de l'indifférence et de l'oubli.

Albert Blanquet.

CONCERTS ET SOIRÉES

DE LA QUINZAINE.

(Notre spirituel confrère, Henri de Saint-Didier, s'oubliant dans les délices de Capoue, ne nous a pas transmis son article en temps utile; nous ajournons au prochain numéro le compte rendu des splendides fêtes qui ont eu lieu cette semaine.)

CORRESPONDANCE [1].

Mon cher directeur,

Permettez-moi de vous transmettre, pour l'édification de vos lecteurs, la lettre suivante que je reçois d'un de mes anciens camarades de collége qui exerce en ce moment les hautes fonctions d'aristarque dans le *Porc-Épic*, journal artistique et littéraire d'une petite ville de province. En sa qualité de cancre incorrigible, soigneusement choyée et conservée depuis la classe de septième jusqu'à celle de rhétorique inclusivement, il n'a pu résister à son ardente vocation littéraire. Nous allons voir où elle l'a conduit:

« Tu sais, mon vieux camarade, par quel invincible attrait je me suis toujours senti poussé vers la critique théâtrale, artistique et littéraire. Il est bien vrai que j'ai peu étudié les théâtres antiques et modernes, étrangers et nationaux; que je me suis promené très-rarement au musée du Louvre; que je ne suis allé que bien peu au Théâtre-Italien et à l'Opéra, — jamais au Conservatoire,—et qu'il m'est impossible de chanter deux notes à peu près juste; mais j'ai toujours pensé que les Beaux-Arts étant une chose d'impression avant tout, l'érudition était un bagage inutile à qui veut les juger sainement, et que les impressions d'un homme bien organisé comme moi, exprimées dans le style que tu sais, seraient plus goûtées du public que tous les bavardages de messieurs les appréciateurs et experts jurés et assermentés. Fort de cette idée, j'ai offert de remplacer Théophile Gautier au *Moniteur*, Jules Janin aux *Débats*, etc.; mais les directeurs de ces feuilles m'ont tous dit qu'ils avaient des engagements avec ces messieurs. La mort de Gustave Planche m'avait donné une lueur d'espoir; Buloz n'a pas goûté mes théories. Me voilà donc, faute de mieux, rédacteur du *Porc-Épic*, le seul journal de ma localité, et jusqu'ici j'aimais mieux encore être le premier dans ma sous-préfecture que le second à Paris.

« Malheureusement, les occasions de critique littéraire ne sont pas fréquentes ici; notre théâtre, qui est en réparation depuis sept ans, ne s'est pas encore ouvert une seule fois pour la troupe dé-

[1] Le succès obtenu dans la REVUE par les *Petits peintres contemporains*, et la nécessité de sortir de temps en temps des nomenclatures froides et sérieuses inhérentes aux comptes rendus des expositions de province et de l'étranger, nous ont engagé à publier la plaisante boutade qu'on va lire.

(*La rédaction*).

partementale. En fait de Beaux-Arts, nous en sommes réduits aux journaux illustrés ou à quelques étalages d'estampes des marchands forains. Quant à la musique, tu jugeras de notre néant par ce seul fait que je crois sans exemple dans la statistique de la France :

« Il n'y a qu'un seul piano dans notre ville!

« Enfin, l'autre jour, en sortant de mon lit, vers l'heure de midi, je vois des groupes ameutés autour de grandes affiches bleues placardées à tous les coins des rues. Je m'approche comme les autres, et je lis, avec une émotion de joie mal contenue, l'affiche suivante :

« AVEC LA PERMISSION DE M. LE MAIRE,

« M. CHAPUZOTTI, premier ténor du grand Opéra;

« Mlle Elodie FRIPOUILLARD, première chanteuse de concerts;

« M. TAPDURSCHKOFF, pianiste de plusieurs cours d'Allemagne;

« M. RACKLOWSKI, célèbre violoniste polonais;

« Auront l'honneur de se faire entendre dans cette ville.

« Le premier concert aura lieu le 10 courant, dans *la grande salle du café du Champ-d'Asile.*»

« Cette affiche banale était mi-partie d'imprimé pour les indications qui devaient subsister, et d'écriture pour celles qui variaient suivant les migrations de la troupe.

« Enfin, me dis-je au comble de l'allégresse, elle est donc venue, cette occasion si ardemment désirée d'écrire un feuilleton local et autochthone, de ne plus servir à nos abonnés (oui, à nos abonnés!) la rinçure de nos confrères de Paris.

« Au jour et à l'heure dits, j'étais exact au rendez-vous, en grande tenue, à la place d'honneur, au premier rang, à droite sur l'estrade. Avec l'impartialité que tu me connais, je me demandai à l'avance si je ferais de l'optimisme ou de l'éreintement systématique. Je me décidai pour le premier parti, par cette haute considération que les prétextes d'articles étant rares dans notre endroit, il ne fallait pas décourager ceux qui me les fournissaient.

« La salle du Champ-d'Asile a été construite il y a une quarantaine d'années, comme l'indique son nom, par un cafetier qui dut la fermer bientôt faute d'une quantité suffisante de consommateurs. Depuis cette époque, elle s'ouvre deux ou trois fois l'an pour des bals par souscription qu'on appelle *redoutes* suivant la tradition immémoriale, — ou pour des solennités du genre de celle dont il s'agissait.

« Les murs étaient, comme de coutume, revêtus d'une colonnade rouge rehaussée d'agréments jaunes; sur une douzaine de banquettes portant la même livrée, se prélassaient une quarantaine de bourgeois et de bourgeoises endimanchés, représentant tout le contingent musical de l'endroit.

« Je n'ai pas beaucoup écouté la musique, seulement le ténor m'a paru mal remis d'un enrouement opiniâtre; la chanteuse, fille un peu mûre, avait des inflexions de voix qui rassemblaient, à s'y méprendre, aux tendres accents d'une chatte éplorée; le pianiste cassa une douzaine de marteaux de l'unique instrument ci-dessus mentionné, au grand désespoir des propriétaires qui se levèrent plus d'une fois sur leur banquette, avec l'intention évidente de demander grâce; quant au violoniste, je renonce à te donner une idée des grincements effroyables qu'il sut extraire de son instrument.

« Voici quelques fragments de l'article qui parut le surlendemain dans le *Porc-Épic* :

« Enfin, notre ville vient d'avoir une solennité musicale qui ne le cède en rien aux plus splendides *festivals* de la capitale. La vaste salle du Champ-d'Asile, où se pressait un public d'élite, magnifiquement décorée de draperies de pourpre, s'étonnait de voir ses échos réveillés par de mélodieux accents, par de savantes harmonies..... Commençons par l'habile ténor Chapuzotti; à tout seigneur, tout honneur! Par l'ampleur de son style et la pureté de sa méthode, il nous a rappelé Duprez aux plus beaux jours de *Guillaume Tell*... Quant à Mlle Elodie Fripouillard, nous avons reconnu en elle une cantatrice formée à l'école de Mme Damoreau. Elle a toute la beauté et toute la passion de Giulia Grisi il y a vingt ans.

« Que dire maintenant des éminents virtuoses qui ont si dignement secondé ces dignes interprètes de nos chefs-d'œuvre dramatiques? M. Tapdursckoff, dans une fantaisie de sa composition sur des motifs de la *Lucie*, s'est beaucoup rapproché des créations de MM. H. Herz, Prudent et autres sur les mêmes motifs. Son exécution a toute la morbidesse de Chopin unie à la verve entraînante de Liszt.... M. Racklowski est bien jeune encore, mais son présent nous répond de son avenir. Encore quelques efforts, il se placera entre Bériot et Vieuxtemps, et au même niveau que ces illustres artistes, etc., etc. »

« Le lendemain de l'apparition de mon article, je recevais les quatre lettres suivantes, émaillées de fautes d'orthographe dont je te fais grâce.

« Monsieur le rédacteur,

« Je trouve les quelques lignes que vous m'avez consacrées d'une froideur blessante pour moi. A peine remis d'une maladie du larynx qui m'a éloigné du théâtre pendant près de douze

ans, ma réapparition était un événement qui méritait d'être fêté plus dignement que vous ne l'avez fait. Vous m'appelez l'habile ténor, il ne vous eût pas coûté beaucoup plus de mettre l'*illustre* ténor. Vous vous êtes trompé si vous avez cru m'honorer en me comparant à M. Duprez. Je chante et ne braille pas. Je m'étonne que vous soyez à vous en apercevoir.

« Je ne vous salue pas,

« CHAPUZOTTI. »

« Monsieur,

« Mon Élodie n'a jamais été à l'école chez votre Mme Damoreau, il y paraît, je crois. Quant à sa beauté, ça ne vous regarde pas, ni les passions qu'elle peut faire. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'en aura jamais pour vous. Vous me faites l'effet d'un mal appris avec monsieur Giulia Grisi, que vous fourrez dans votre article, je ne sais à quel propos, nous n'avons jamais connu personne de ce nom-là.

« Ve FRIPOUILLARD. »

« Monsieur,

« Mon plus grand mérite musical est une originalité incontestable. Je trouve donc fort mal à propos que vous mêliez à l'appréciation, d'ailleurs assez bienveillante, que vous faites de mon talent, les noms de plusieurs de mes confrères auxquels je veux bien reconnaître quelque mérite, mais avec lesquels je décline toute comparaison; ma fantaisie sur la *Lucie* ne ressemble en rien à toutes celles, beaucoup trop nombreuses, qu'on a écrites sur les mêmes motifs. Quant à mon exécution, elle est ce qu'elle est : sachez seulement qu'il m'est aussi désagréable de la voir comparer au jeu poitrinaire de ce pauvre diable de Chopin qu'au jeu épileptique de M. Liszt.

« TAPDURSCHKOFF. »

« Monsieur,

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

« Donc, s'il vous plaît de vous assurer que je manie aussi bien l'épée que l'archet, trouvez-vous demain matin à cinq heures à l'*Hôtel du Tigre impérial* avec deux témoins. Je vous apprendrai qu'on ne me traite pas impunément en écolier.

« Vous êtes un cuistre!

« RACKLOWSKI. »

« Quatre lettres d'injures dont un cartel quand je m'attendais à deux invitations à déjeuner et deux à dîner!!! Décidément la place n'est pas tenable. Je renonce à la critique musicale en province. J'aime mieux la plus modeste place dans le plus humble des journaux de Paris. Tâche donc de me la trouver. Là, du moins, la modestie des artistes doit être égale à leur mérite, ils doivent même accueillir avec reconnaissance quelques conseils qu'on peut mêler de temps en temps à des éloges mérités.... »

Voyez donc, mon cher directeur, ce que vous pouvez faire pour mon pauvre camarade. Je pense absolument comme lui au sujet des artistes de la capitale, et il m'en coûterait trop d'être désabusé de cette naïve croyance par M. H. de Saint-Didier, votre si bienveillant collaborateur.

F.-B. DE BOISDENIER.

THÉATRES.

Quinzaine lyrique.

Quentin Durward : opéra-comique en trois actes de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Auguste Gevaërt.

Tout le monde connaît le roman de *Quentin Durward*; nulle œuvre de Walter Scott n'a eu en France un plus grand succès. Son apparition fut un événement. La *Dame blanche*, la *Fiancée de Lammermoor*, popularisées plus tard par la musique de Boïeldieu et de Donizetti, causèrent une bien moins grande impression. Quel que fût l'intérêt que pouvaient exciter le lieutenant Julien d'Avenel, ou :

Le bel ange dont les ailes...

Il n'approchait pas de celui qu'inspirera toujours l'odieuse et sublime figure de Louis XI.

Louis le onzième, comme tous les hommes doués d'une grande nature, a été fort diversement jugé. Les hommes politiques le tiennent pour un diplomate fin et audacieux, pour un monarque dont les pensées et les desseins eurent

des conséquences incalculables sur les destinées de l'Occident. Il est, suivant les uns, l'expression la plus grande et la plus digne de l'unité royale; pour les autres, il devient un niveleur couronné, triturant avec préméditation cette traînée de poudre qui devait embraser la nation et provoquer la commotion révolutionnaire. Pour les bourgeois et pour les femmes, Louis XI est un monstre dénaturé, devenant, sans autre motif qu'une cruauté horrible, le bourreau des siens.

Pourtant le succès qu'obtint sir Walter ne tient pas seulement aux passions ou à la terreur soulevées par ce nom, mais bien à la nature du roman. Jamais, avant *Quentin Durward*, un romancier n'avait fait du détail une chose importante, ce qui eût paru froid et monotone à un écrivain français ou italien, c'est-à-dire des descriptions minutieuses et sans fin, dont l'œuvre du romancier écossais est émaillée, fut pour Walter Scott un devoir de conscience. Inspiré par le chroniqueur, Philippe de Commines, il fit de l'histoire. Guidé par sa romantique pensée, il eut le bonheur d'adapter à ses études historiques une action dont les péripéties attrayantes devaient d'autant plus inspirer de curiosité que les acteurs étaient créés avec des qualités merveilleusement sympathiques. Le thème du roman est trop connu pour que nous donnions ici l'analyse du poëme étrange que MM. Cormon et Michel Carré ont brodé sur le livre du grand romancier. Disons seulement que jamais œuvre respectable ne fut hachée avec moins *d'ingéniosité*.

Certes, la scène a des exigences sans nombre; certes, il est difficile de mettre en trois actes et en bouts-rimés un roman dont Alexandre Dumas eût fait dix volumes; il faut forcément supprimer les personnages qui ne sont pas absolument nécessaires à la marche de l'ouvrage, élaguer des situations, parfois les plus intéressantes, parce qu'elles ne peuvent être transportées à la scène; puis il y a l'unité de lieu, la limite du temps et bien d'autres choses encore. Mais en vérité, ce ne sont point là des raisons que les auteurs pourraient faire valoir, eux, qui ont ajouté des situations qui n'existent pas, en ont forcé d'autres sans profiter des puissants effets dramatiques qu'ils n'avaient qu'à puiser dans le roman.

Je n'en veux donner qu'une preuve : Dans le roman, l'arrivée de Quentin traversant la rivière sur la foi de la fausse indication de Tristan, la vengeance qu'il tire de son lugubre mystificateur et enfin sa franchise avec le roi Louis qui le prend en affection, font du premier chapitre seul une action extrêmement intéressante, presque un drame. De ce chapitre les auteurs n'ont tiré qu'une scène assez médiocre; Louis XI prend Quentin en grande amitié parce qu'il le trouve dormant à la porte d'une auberge et qu'il a répondu grossièrement à Tristan qui lui parle avec politesse. J'avoue que je préfère le chapitre à la scène.

Outre les difficultés, dont je parlais tout à l'heure, il existe de la part du spectateur un parti pris qui rend la tâche du *metteur en pièces* presqu'impossible. Quand on lit un roman, surtout le roman d'un écrivain comme Walter Scott, on donne aux personnages des figures qu'on aime ou qu'on hait; puis, une fois ces types déterminés dans l'imagination, on trouve mal ceux qu'on n'a pas fait. Ainsi, à l'Opéra-Comique, quand, au lieu de ce jeune Écossais blond, doux, fort et élancé, brave et timide qu'on a rêvé en Quentin, on voit arriver Jourdan qui est petit, brun et laid, auquel les auteurs ont donné un rôle arrogant et hargneux, on est tout d'abord désillusionné, et volontiers on se dispose à être sévère.

Autre chose encore : l'expérience a démontré que de bons vers n'étaient point d'une nécessité absolue dans un opéra comique. Quelques fanatiques du mauvais ont été jusqu'à dire que la belle poésie nuisait à la musique. D'autres ont prétendu que le public voulait des choses *faciles à comprendre*; enfin, que les paroles rimées dans un libretto n'avaient aucune importance; tout cela est possible, mais on n'est pas forcé de le croire; pour mon compte, je trouve qu'on abuse un peu de la licence qu'on s'est octroyée et je ne pardonne pas à deux hommes d'esprit de dire des bêtises sous prétexte que c'est une habitude prise. Afin qu'on ne m'accuse pas de chercher la petite faute, je cite les premiers vers chantés dans *Quentin*.

> La calebasse
> Circule et passe
> De main en main,
> Ce *doux breuvage*,
> *Vaut bien*, *je gage*,
> *L'eau du chemin*.

Que vous semble de ce bohémien qui veut gager que le doux breuvage que contient sa bouteille *vaut* l'eau du chemin?

Laissons les naïvetés, les anachronismes, les invraisemblances de ce poëme auquel nous n'avons rien à demander puisqu'il a réussi, et passons à la composition musicale.

L'opéra de M. Gevaërt, sans être un chef-d'œuvre, le place au premier rang parmi les jeunes compositeurs. L'impression produite sur le public a été aussi grande que celle qu'avaient éprouvée les artistes à la répétition générale, et tout le monde a été reconnaissant au jeune maës-

tre qui venait interrompre une suite trop prolongée d'insuccès et de reprises.

Ce fut en 1853, je crois, que M. Gevaërt donna sa première pièce, *Georgette*, au Théâtre-Lyrique. *Le Billet de Marguerite*, représenté un an après, est une œuvre gracieuse et facile. *Les Lavandières de Santarem* (1855) n'obtinrent qu'un succès d'estime, ce qui est moins qu'un succès contestable. M. Gevaërt n'est donc pas à son coup d'essai, et le succès qu'il vient d'obtenir ne sera pas, nous l'espérons, une réussite de hasard, qu'on ne rie pas de ce mot. Nous sommes dans un temps fécond en chefs-d'œuvre minimes, où on s'enthousiasme volontiers du premier grand homme venu, quitte à lui rogner le lendemain les échasses qu'on lui a données la veille.

Les qualités qui distinguent l'œuvre nouvelle sont nombreuses. En première ligne il faut placer cette honnêteté de travail qui fait des Belges sinon des grands hommes, du moins des artistes consciencieux. Une grande habileté à faire produire aux masses chorales un effet qui serait splendide si l'orchestration n'était insuffisante. Enfin des idées mélodiques d'une grande fraîcheur.

Parmi les morceaux les plus remarqués, nous citerons la ballade chantée par Mlle Bélia,

Messire Tristan est un bon ermite.

deux romances chantées par Jourdan. La chanson à boire, dite d'une manière ravissante par Couderc. La ronde des bohémiens,

Jusqu'à ce soir
Ah quel espoir !
On ne pendra personne.

a été fort applaudie et méritait de l'être : rien n'est plus gracieux et n'a plus de couleur. Le final du second acte mérite les plus grands éloges. Le trio chanté par Faure, Jourdan et Barielle, dont la phrase se répète au final du troisième acte est une œuvre capitale. J'en passe et des meilleurs.

Les artistes ont vaillamment concouru au succès de l'œuvre.

Faure est la gloire nouvelle de l'Opéra-Comique comme Couderc en est la gloire ancienne, tous deux sont de grands comédiens dans *Quentin Durward* et Faure est tout simplement le plus grand chanteur du moment.

Jourdan est plein de bonne volonté et d'insuffisance.

MM. Prilleux et Beckers font assaut de médiocrité. Barielle (le Balafré), serait fort convenable s'il ne voulait faire que son devoir, la Gascogne le domine. Mlle Boulard, quoique essoufflée, est ravissante dans le rôle d'Isabelle de Croye. Mlle Revilly est là, comme toujours, une utilité fort convenable. Mlle Bélia (la bohémienne) se donne un mal infini pour montrer ses diamants qui brillent plus que sa voix.

Le jour de la première représentation, l'orchestre était tout de Belges encombré. Ces Messieurs, par un esprit de nationalité bien pardonnable, ont applaudi leur compatriote avec tant d'enthousiasme qu'ils ont failli compromettre son succès. Quel malheur qu'on ne puisse pas naître en Belgique sans être Belge !

Hippolyte Munier.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE-FRANÇAIS : *les Doigts de Fée*, comédie en cinq actes et en prose de MM. Scribe et Legouvé. — THÉATRE DU PALAIS-ROYAL : *Mademoiselle mon Frère*, de M. Clairville; *le Clou aux Maris*, par MM. Labiche et Moreau. — THÉATRE DE LA GAITÉ : *Germaine*, par MM. Dennery et H. Crémieux. — Rentrée de Mme Ristori.

Heureuses les couturières!... MM. Scribe et Legouvé viennent de leur décerner un brevet de noblesse et de leur élever un piédestal au Théâtre-Français !... Il ne dépend que d'elles de se créer des rentes et de changer leur atelier en une espèce de ministère où se traiteront les plus graves affaires de l'État. L'aiguille a enfin repris la haute position qu'elle doit occuper dans la société, et sur sa pointe on peut aisément bâtir des châteaux, qui ne seront pas des châteaux en Espagne. Mais il faut que les couturières aient des doigts de fée et de la vertu. Ce sont peut-être là deux conditions qui font que beaucoup de couturières restent en chemin et n'arrivent pas aux honneurs auxquels elles ont le droit de prétendre. Si elles n'ont que des doigts de fée, cela ne suffit pas ; si elles n'ont que de la vertu, cela suffit encore moins.

Quoi qu'il en soit, qu'elles aillent au Théâtre-Français, l'exemple que MM. Scribe et Legouvé leur offrent ne peut que leur plaire et les encourager; elles n'en lutteront qu'avec plus de force contre le préjugé qui ne les range pas assez parmi les femmes influentes dont l'autorité pèse dans les balances de l'économie politique; elles verront comment une duchesse, devenue leur égale, leur apprend le rôle qu'elles peuvent jouer dans le monde, et elles s'en retourneront dans leur mansarde pleines de joie et d'orgueil. Cela est salutaire.

Hélène, fille du duc de Lesleuven, est pauvre, et élevée, en quelque sorte par charité, chez des parents qui lui font sentir avec dureté sa situation. Elle a beau s'employer au service de la maison et gagner au centuple, par son travail, les douze cents francs qu'on lui a accordés comme pension, ses parents, peu généreux, la regardent comme une charge véritable; ils ne demanderaient pas mieux que de se débarrasser d'elle, et même ils vont jusqu'à inviter les autres membres de la famille à faire leur devoir en la recueillant à leur tour. Hélène est profondément blessée, elle prend la résolution de quitter leur maison, d'autant plus que son cousin, en revanche, lui rend trop de justice. Il l'aime, et elle sait que cet amour serait un embarras de plus. On l'accuserait de l'avoir séduit, entraîné... La famille entière crierait qu'elle a réchauffé un serpent dans son sein. Hélène, par fierté, cache à son cousin l'amour qu'elle ressent pour lui, car elle répond en secret à sa tendresse; elle assure même qu'elle en aime un autre, et elle part sous prétexte d'aller en Écosse, chez lady Evendal, faire l'éducation de jeunes Écossais.

Tristan, le cousin d'Hélène, se désespère; il se jette au milieu de tous les plaisirs et de toutes les dissipations de la vie, pour oublier l'ingrate. Il parcourt l'Écosse et l'Angleterre pour la retrouver. Nulle part il ne rencontre ses traces. Qu'était-elle devenue? Le lecteur le sait déjà. Hélène s'était faite couturière, et toutes les Palmyre du monde ne lui vont pas au petit doigt. — Elle a son entrée chez les plus grandes dames, et tandis que les solliciteurs les plus importants demeurent dans l'antichambre, elle pénètre jusque auprès de la divinité du lieu et obtient tout ce qu'elle veut. Ce sont là des jeux qui plaisent particulièrement à M. Scribe; il aime les grands effets produits par les petites causes, et souffle toujours volontiers des tempêtes dans un verre d'eau.

Il arrive que l'oncle d'Hélène, qui l'a si mal traitée, s'est jeté imprudemment dans des lignes de chemins de fer, qu'il y a compromis sa fortune et même celle de son fils dont il a hypothéqué les biens un peu légèrement. C'est Hélène, la couturière Hélène, qui remet tout en bon état par son savoir-faire; elle a obtenu pour son oncle une concession qui le sauve, et son cousin Tristan, la retrouvant vertueuse sur toutes les coutures, et découvrant qu'il en a toujours été aimé, tombe de nouveau à ses pieds et se relève son époux, quoique sa noble famille hésite encore à approuver cette union.

La comédie de MM. Scribe et Legouvé ne manque pas d'intérêt; bien que cet intérêt se borne en grande partie aux trois premiers actes, et qu'elle pourrait s'y terminer sans inconvénient, on n'y rencontre pas les hautes qualités de l'art. C'est un roman qu'on écoute sans déplaisir. Le luxe des toilettes y dépasse en général le luxe de l'esprit, quoiqu'il y ait quelques mots ingénieux entre autres, celui de cette grand'tante qui, appuyée sur ses parchemins, prétend que sa nièce aurait mieux fait de se mal conduire que de prendre l'état de couturière : « elle n'aurait pas du moins dérogé. » Le principal mérite de l'œuvre consiste dans la façon dont elle est jouée. Il n'y a là que des éloges à donner. Mme Madeleine Brohan a rempli le rôle d'Hélène avec beaucoup de naturel et de dignité à la fois. Delaunay, plein d'âme et de feu, a représenté avec un élan tout juvénile et tout charmant le cousin d'Hélène. Les autres rôles ont été aussi tenus à souhait; mais les honneurs de la soirée, c'est Got qui les a remportés. Chargé d'un rôle de bègue, qui a besoin, comme le fils de Crésus, d'une forte émotion pour que sa langue se délie, il a donné à ce personnage un cachet tout particulier; il en a fait une figure originale; il a tiré d'une infirmité physique, ce qui est toujours assez déplaisant, un comique de bon aloi.

Au Palais-Royal deux gais succès, une jolie petite pièce de M. Clairville, *Mademoiselle mon Frère*, dans laquelle Mlle Cico ayant revêtu un costume d'homme qui lui va fort bien, pour protéger sa sœur, se trouve aux prises avec toutes les indiscrétions d'un camarade comme Gil-Pérès; puis le *Clou aux maris*, vaudeville dont Mlle Aline-Duval et Ravel font les frais. Ravel luttant contre les souvenirs d'un premier mari qui lui donnent quelque tablature, finit par en triompher. Ces deux pièces inaugurent agréablement la nouvelle direction.

M. About est un homme d'esprit et un homme heureux. Tout lui réussit : il fait des romans, et M. Dennery, avec son habileté consommée, se charge de les mettre à la scène. Lafont, Mme Doche, lui viennent encore en aide, et la Gaîté compte un mélodrame intéressant de plus. *Germaine* : le dénouement en est curieux et hardi ;

M. Dennery a beaucoup ajouté à ce roman, et ce qu'il a ajouté n'est pas ce qu'il y a de plus mauvais, il s'en faut.

L'événement de la quinzaine est la rentrée de Mme Ristori, la seule tragédienne qui existe actuellement, car les tragédiennes s'en vont aussi bien que la tragédie; elle s'est montrée dans le rôle de Médée, qu'elle joue en grande artiste, et dans celui de lady Macbeth, où elle peut lutter hardiment avec les traditions des grandes actrices anglaises. Nous avons cru remarquer un progrès chez Mme Ristori, s'il nous est permis de parler de progrès en face d'un si rare talent; il nous a paru que Mme Ristori, à qui on pouvait reprocher peut-être un peu d'exagération de gestes à la façon italienne, avait voulu sacrifier à la simplicité française. De la peinture elle passe à la sculpture.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 16 avril 1858.

Lecture et adoption du procès-verbal après une rectification demandée par M. Vavin.

La correspondance comprend : Une lettre de M. le président annonçant qu'une affaire importante l'empêche de présider la séance. — Une lettre de M. Guérin demandant sa réinstallation de membre résidant. Cette demande est accueillie avec empressement, et M. le président proclame à titre de réinstallation, M. Guérin membre résidant de la Société libre des Beaux-Arts. — Une lettre de M. Duponey, demandant un rapport sur une collection composée de trente-trois numéros de la *Chronique de la Bigorre*, adressée à la Société. M. Villemsens est chargé de faire un rapport sur cette collection. — Une lettre de M. Deurbergue, ciseleur, demandant l'examen d'un travail. M. Gendré se rendra dans l'atelier de l'artiste pour examiner s'il y a lieu de nommer une commission à ce sujet. — Une lettre de M. Ernest de Bouteiller, accompagnant les *Mémoires de l'Académie impériale de Metz*. M. Maillet est chargé de faire un rapport sur ces Mémoires. — La deuxième partie de la vingt-cinquième session du *Congrès archéologique de France* est renvoyée à M. Pernot. — Trois numéros du *Builder*. Renvoyés à M. Ch. Fournier. — La *Muse des familles*. Renvoyée à M. P.-B. Fournier. — *Tout l'univers est plein de sa magnificence*, musique par M. Ed. d'Ingrande. Renvoyé à M. Lestrelin. — *Journal et comptabilité de la Société impériale et centrale d'horticulture*. Dépôt aux archives. — Deux numéros du *Bulletin de la Société d'études scientifiques de la ville de Draguignan*. Renvoyé à l'examen de M. Gavet. — Une *Notice de la vie de feu Théodore Richard*, peintre paysagiste, par notre collègue Horsin-Déon. M. Vavin est chargé d'en rendre compte. — Distribution aux membres de cartes d'entrée pour la 143e séance publique de l'Athénée des arts, sciences et belles-lettres de Paris.

La demande d'admission (section de photographie) de M. H. de la Blanchère, est renvoyée à M. Lemercier, vice-président de la section.

La correspondance étant épuisée, l'ordre du jour appelle la fin du rapport de la Commission de la révision des statuts et règlements. La Société admet avec quelques observations les derniers articles et paragraphes revus par la Commission.

M. Desjardins fait un rapport sur la situation financière de la Société. De justes félicitations sont adressées à M. Desjardins, rapporteur, et à M. Léon Fournier, trésorier.

M. Martin (d'Angers), lit une pièce en vers intitulée : les *Beaux jours*.

Avant de clore la séance, M. le président invite les membres à l'exactitude pour voter sur l'ensemble des statuts et règlements.

La séance est levée à 10 heures et demie.

Le secrétaire général,
Gendré.

Ordre du jour de la séance du 20 avril 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance — Demandes d'admission. — Vote sur une candidature. — *Vote sur l'ensemble des statuts et règlements.* — Rapport de M. Tessier sur le projet de M. Lusson, relatif à l'église Saint-Eugène. — Rapport de M. Pernot sur les mémoires de l'Académie de Stanislas de Nancy, et sur les mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Châlons-sur-Marne. — Rapport de M. Moultat sur un ouvrage de M. Bidault. — Rapport de M. Charles Fournier. — Rapport de M. Andréï sur les statues de MM. Emile Thomas et Eugène Paul. — Lecture de M. Alexis Granger. — Communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Ordre du jour du 16 avril 1858.

Correspondance. — Elections de quatre candidats. — Réception des membres nouvellement élus. — Discours de réception. — Rapport de M. Brévière sur les gravures de M. Goësin. — Rapport de M. Le Baube, sur les *Ecrits*, sur la *Musique*, de M. Gilbert-Vergno. — Rapport de M. Paul Chareau, sur un livre de M. E. Douay. — Propositions diverses. — A neuf heures, audition musicale dans laquelle on entendra :

1° M. Diemer sur le piano; — 2° Deux tyroliennes

sur le zithis (instrument du Tyrol bavarois), par M. Charles Sticher; — 3° L'air des *Mousquetaires*, d'Halévy, chanté par Mme Lottiet. — (Intermède littéraire, par MM. Amédée Dounay, Jules Le Baube, Paul Chareau); — 4° *Grande fantaisie* d'Allard, sur le violon, par M. White; — 5° Deux romances chantées par Mlle Bernard des Portes; — 6° Chansons comiques chantées par M. Lefebvre.

MÉLANGES.

Paris, 15 Avril.

On assure que l'Empereur assistera à l'inauguration du chemin de fer de Cherbourg et à celle de la statue équestre de Napoléon Ier, due au ciseau d'Armand Leveel, placée sur le port de cette ville.

— La Société royale des sciences d'Upsal, présidée, le 19 mars dernier, par le prince Oscar de Suède, a élu M. Garcin de Tassy, de l'Institut de France, membre de la section d'histoire et d'archéologie, en remplacement de feu Et. Quatremère.

— On vient de faire, à la bibliothèque de la Chambre de commerce de Paris, l'inauguration du buste de M. Legentil, par M. Cavelier. On sait que M. Legentil a été pendant longtemps président de la Chambre de commerce de Paris. Son buste est dû à une souscription non-seulement du commerce de la France, mais encore de celui des autres nations, telles que l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, etc.; un autre exemplaire du buste a été placé parmi les illustrations nationales du Musée de Versailles.

—M. Henri Bosch, pianiste distingué, donnera son concert, le 27 avril courant, à la salle Beethoven.

— Il est question d'ériger, à l'entrée du Bois de Boulogne qui fait face à l'avenue de l'Impératrice, une fontaine monumentale qui serait exécutée dans de colossales proportions. On dit aussi que le Bois de Boulogne devra chaque année être orné de groupes en marbre qui auront été commandés sur des modèles ayant obtenu des succès éclatants à nos expositions des beaux-arts.

— On compte dans l'église Saint-Germain-des-Prés, 22 grands tableaux peints à l'huile; Saint-Sulpice, 42; Saint-Thomas, 37; Val-de-Grâce, 10; Saint-Jacques-du-Haut-Pas, 32, Saint-Étienne-du-Mont, 71; Saint-Louis-en-l'Ile, 25; Notre-Dame, 65; Saint-Gervais, 39; Saint-Merry, 43; Saint-Leu, 35; Saint-Nicolas-des-Champs, 25; Bonne-Nouvelle, 10; Notre-Dame-des-Victoires, 28; Saint-Eustache, 47; Saint-Roch, 82; Saint-Philippe-du-Roule, 9; Saint-Louis-d'Antin, 17; Total: 629, dont plusieurs sont des premiers maîtres, tels que Raphaël, Le Poussin, Lesueur, etc. — Le nombre des vitraux et des ouvrages de sculpture est encore beaucoup plus considérable.

— L'église Saint-Remy de Dieppe, célèbre autrefois par la magnifique sonnerie placée dans la grande tour du portail, va voir la pauvre tinterelle rustique qui lui avait succédé remplacée par un superbe carillon de cloches qui vont être faites avec des canons pris à Sébastopol.

— Le plus ancien monument de la littérature russe, la plainte de Jegor, dont l'auteur est inconnu, et qui a été découvert en 1795, par le prince Moursin Pouchkin, a été traduit récemment en hongrois. Cette poésie traite de la captivité et de la fuite du prince Jegor, de Novogorod. Elle a été imprimée en 1795. Le manuscrit original a été détruit dans l'incendie de Moscou.

— On annonce la publication prochaine à Francfort d'un roman nouveau qui, sous le titre de *Mozart*, reproduira la vie du célèbre compositeur et n'aura pas moins de six volumes.

— La ville de Rome vient de s'enrichir de deux magnifiques tombeaux : celui du sculpteur Carlo Pinelli, exécuté par les soins de Rinaldo-Rinaldi, et celui du cardinal Angelo Maï, exécuté par Benzoni, d'après le plan qu'avait arrêté lui-même cet illustre philologue.

— Le peintre Kaulbach a achevé depuis peu le carton de la grande peinture murale dont il doit faire don au musée national germanique, et qui représente l'*Ouverture du tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, par Othon-le-Grand*. Ce carton sera exposé à Berlin.

— Le roi et la reine de Prusse viennent d'envoyer une somme de 1,000 florins au comité de souscription pour l'érection d'un monument à Luther, à Worms. Les autres princes de la famille royale ont également souscrit pour des sommes considérables.

— L'empereur de Russie vient de commander la traduction des ouvrages les plus remarquables qui ont paru depuis quelques années en français et en anglais. Parmi les premiers sur la liste, se trouvent l'ouvrage de l'Américain Prescott, sur le règne de Ferdinand et d'Isabelle, et son *Histoire de Philippe II*, l'*Histoire de la Grèce*, par Grote, et la *Conquête des Normands*, par Augustin Thierry.

— Sous ce titre : *Tout l'univers est plein de sa magnificence*, M. Edmond d'Ingrande vient de faire paraître, chez Lebau aîné, éditeur, rue Sainte-Anne, 4, un nouveau chœur à quatre voix d'homme, de sa composition.

DU ROLE DES BEAUX-ARTS

DANS LA CIVILISATION.

I.

DES ARTS CHEZ LES GRECS.

Nous lisons dans la Genèse que, de tous les êtres, la femme fut le dernier créé. Ainsi, parmi les créatures humaines, la plus charmante est la dernière; ainsi, l'art est toujours le plus tard venu des éléments de la civilisation.

Pour s'en convaincre il suffirait de parcourir l'histoire des divers peuples.

Mais la civilisation a suivi chez eux tous une marche constante dans l'ordre de succession, dans l'enchaînement des progrès, sinon dans le temps employé à les accomplir ; on peut donc, tirant de leurs annales les faits principaux communs à tous, résumer en une seule histoire celles de toutes les sociétés.

Et d'abord, les sociétés ont une seule et même origine.

Si la loi des transformations physiques, cette loi suprême et universelle dont il a été parlé plus haut, était absolue ; si, par elle, les êtres s'altéraient radicalement, dans leur essence, elle serait moins une loi de changement que de destruction. Il n'en est pas ainsi : son domaine est circonscrit par une autre loi qui sauve dans leur ensemble les éléments sur lesquels agit la première. Cette loi est celle de la conservation des êtres : conservation des espèces, conservation des individus.

L'existence de cette double loi se manifeste par les moyens d'exécution que lui fournit la constitution même des êtres, et surtout par l'importance prépondérante de tout ce qui, chez eux, se rattache à ces moyens. Ainsi toutes les fonctions des végétaux et des animaux sont subordonnées à celle de la génération, par laquelle s'accomplit la conservation des espèces ; elles la servent sans être payées de retour, elles arrivent à leur complet exercice longtemps avant elle et comme pour en préparer le développement; il semble même que la conservation des individus n'ait d'autre but que de leur laisser atteindre la maturité nécessaire à l'acte de la reproduction ;

il semble qu'ils n'existent que pour créer.

Quoi qu'il en soit, si les êtres sont condamnés à engendrer, ils ne le sont pas moins à vivre eux-mêmes. C'est ce que prouvent assez les moyens de défense dont la nature les a pourvus; les plantes sont revêtues d'une armure qui les garantit des intempéries de l'air; elles ont des dards et du venin pour les animaux qui les attaquent. Quant à ceux-ci, ils naissent tout vêtus et pour ainsi dire tout armés, à l'exception d'un seul.

Mais un instinct supplée à cette infériorité matérielle de l'homme; c'est l'instinct de la sociabilité.

Toutes les sociétés sont le résultat nécessaire de cette heureuse et bénissable faiblesse physique de l'homme. Impuissant à lutter seul contre une bête féroce qui l'attaquait ou contre la nature qu'il voulait ployer à ses besoins, l'homme appela un jour son semblable à son aide. Ce jour-là la société fut fondée.

Mais c'était une société sauvage, sans propriété, sans lois, sans pouvoirs, sans arts utiles; voyons comment elle acquit tous ces biens, comment elle se civilisa.

Deux voisins se contestant l'un à l'autre la jouissance d'un bien, des rixes s'ensuivirent d'abord ; mais plus tard on se soumit à des arbitres : on eut des juges. Ces sociétés grandissant, se rencontrèrent; elles eurent à leur tour des intérêts opposés qui furent réglés par la violence, et elles se considérèrent bientôt comme ennemies; elles prirent des chefs de guerre et les expéditions devinrent continuelles : les hommes étaient formés en tribus. La nécessité de l'obéissance envers le chef et les liens entre compagnons, resserrés par la communauté de l'entreprise, amenèrent la détermination des rapports des hommes entre eux; les jugements rendus antérieurement devinrent la règle de l'avenir, et la propriété fut garantie autrement que par la force : on eut des coutumes. La société était passée de l'état sauvage à l'état barbare.

La guerre est la mère des cités et de l'industrie; le besoin d'assurer pendant l'expédition un asile aux femmes et aux enfants, de mettre à l'abri les fruits de la moisson et le butin, fit fortifier les bourgs, ce qui suppose la connaissance des principaux arts industriels; ceux-ci se développèrent encore par le besoin qu'on éprouvait d'armes meilleures que celles de la tribu voisine.

L'agriculture se perfectionna en même temps et l'homme connut quelquefois le bien-être. Dès qu'il l'eut rencontré, il voulut le goûter encore; il était devenu assez intelligent pour comprendre que ce n'etait que par le sacrifice d'une partie de la liberté absolue de chacun que pouvait subsister la société qui lui procurait ces biens : il conçut l'idée du devoir comme condition du droit; l'idée du bien se révéla à lui dans le devoir accompli, et celle du juste dans le droit exercé. La morale naît; c'est la civilisation qui commence.

Elle commence avec les siècles héroïques; c'est l'époque des Thésée et des Hercule, ou des Théodose-le-Grand et des Charlemagne; c'est le temps de la lutte des habitudes barbares contre la morale naissante ou contre le génie du progrès; c'est alors que les États se fondent. La courtoisie envers la tribu étrangère, la bonne foi dans les traités, un certain droit des gens même apparaît; les petites sociétés de l'âge précédent cessent de se haïr par cela même qu'elles ne se connaissent point; elles se rapprochent; elles ont des entreprises en commun, après lesquelles elles ne se séparent plus. Alors aussi, devenus plus nombreux, les citoyens du même État ont des rapports trop compliqués pour que la simple coutume traditionnelle suffise; on écrit les lois sous le conseil du sage, et elles cessent d'être basées sur des décisions antiques rendues dans des circonstances oubliées, pour s'appuyer sur la seule justice.

Les chemins sont ouverts; la civilisation, dégagée de ses premières entraves, marche à grands pas. La vie de l'homme est moins tourmentée, plus régulière, plus douce. Il connaît le bien, il cherche le vrai, il atteindra le beau. Son âme s'é-

lève par le spectacle de ce qui l'entoure, par les institutions intelligentes auxquelles il est soumis, et qui tendent à le rendre meilleur et plus heureux, puisque tel est le but de toute bonne législation; insensiblement, il dirige vers lui tous ses efforts. Alors fleurit dans toutes ses branches l'intelligence humaine ; alors s'épanouissent toutes les merveilles de la civilisation, le commerce, l'industrie, les sciences, les lois, la philosophie, et la poésie célèbre avec des accents divins ceux qui ont fait à l'homme ces loisirs.

Pour l'art, il apparaît à la dernière heure; j'entends l'art dans sa plus sublime acception, l'art qui enfante le beau idéal, qui transporte l'homme chez les dieux ou chez les saints, l'art créateur, l'art, et j'explique sa lenteur à se produire.

L'intelligence de l'homme passe dans son développement par des phases constantes. Dans la première, elle est simple observatrice des faits; dans la deuxième, elle les compare, elle les classe et les analyse; dans la suivante, elle généralise ; dans la dernière, elle fait de la synthèse, elle est créatrice. Il n'est point donné à tous les esprits d'atteindre la dernière période. Ceux qui s'arrêtent dans la première s'appellent le vulgaire; on nomme esprits fins ceux qui entrent dans la deuxième; les intelligents sont ceux qui parviennent à la troisième; ceux de la dernière s'appellent Newton ou Phidias.

Mais l'intelligence, le génie même est stérile sans l'éducation. Il lui faut une certaine culture, il lui faut un enseignement, si borné qu'il soit; il lui faut une impulsion, et cette impulsion c'est surtout l'entourage qui la donne. Il faut autour de l'intelligence des faits intelligents accomplis, une indication de la route à suivre, des sujets sur lesquels s'exercer. Il faut aussi, pour que l'esprit parvienne à tel point, que l'entourage se soit lui-même développé jusqu'à telles limites.

Voilà pourquoi, dans un certain milieu, les plus hautes intelligences sont arrêtées dans leur essor et ne peuvent dépasser un certain niveau. Voilà pourquoi la plus belle intelligence, chez les sauvages de l'Ontario, n'ira pas au delà de la ruse; voilà pourquoi Clovis est le plus grand génie parmi les Francs, pendant leur période conquérante; voilà pourquoi il n'y eut point, dans le quinzième siècle, d'homme supérieur à Louis XI; il n'en pouvait pas exister. Voilà pourquoi Raphaël n'est pas né trois cents ans plus tôt. Les hommes ne font pas leur siècle, c'est le siècle qui fait l'homme; ce n'est que chez les peuples vraiment civilisés que se montrent les hommes vraiment grands et les hautes conceptions.

La plus sublime, c'est la conception du beau idéal. L'art n'apparaîtra donc jamais que pour couronner l'édifice de la civilisation.

Si l'art créateur ne date que du jour où un homme aperçoit, dans son esprit, une figure plus belle que tout ce qu'il a jamais vu, que tout ce qu'il pourra jamais rencontrer, du moins cet art est précédé, dès longtemps, par un autre bien digne aussi de sympathie et d'admiration, l'art imitateur. Celui-ci consiste à reproduire, avec fidélité, les êtres naturels; il se propose le vrai pour objet. Il a atteint son plus grand développement, lorsque l'artiste sait distinguer le beau de tout ce qui ne mérite point ce nom, et le choisit de préférence pour modèle, lorsque le goût est formé; alors il ne reste qu'un pas à faire pour passer de la conception du beau réel et partiel à celle du beau idéal, du beau complet, de la perfection. Ainsi l'art imitateur prépare les voies à l'art créateur.

L'histoire de l'art ne comprend donc pas seulement la grande époque et celle de la décadence, elle embrasse aussi l'imitation avec ses origines, ses perfectionnements dans l'exécution et ses progrès vers le vrai. Il nous faut donc, avant de rechercher les rapports entre l'état de la société athénienne et la splendeur artistique du siècle de Périclès, parcourir les siècles précédents. En suivant les progrès de l'art, nous signalerons les développements correspondants de la civilisation grecque.

Elle eut comme toutes les autres quatre grandes phases : la période sauvage, la période barbare, la période héroïque et la période civilisée, comme nous l'avons établi plus haut en thèse générale.

La période sauvage est celle où l'intelligence est encore, chez les hommes, à l'état embryonnaire ; elle ne s'est point encore éveillée. Les historiens nous apprennent que les Grecs de cet âge vivaient dans les antres et dans les forêts, se nourrissant de feuilles vertes et de racines, lorsque, vers l'an 1900, Phoronée « réunit en société les hommes qui auparavant vivaient épars et habitaient chacun de leur côté. Il établit aussi les *lois* (les coutumes) et les jugements. (Eusèbe). » Deux siècles plus tard, Polychaon et Messène « rassemblèrent des troupes à Argos et à Lacédémone et entrèrent dans ce pays, auquel Messène donna son nom ; ils y fondèrent plusieurs villes. » Nous sommes arrivés à la barbarie. C'est alors que le besoin des arts utiles rend les esprits curieux et observateurs, l'intelligence humaine est dans la seconde phase. Mais les mœurs sont encore féroces ; elles sont caractérisées par les sacrifices humains, par l'égoïsme local et par l'intolérance envers la société étrangère.

Les monuments de cette époque ne sont que ce qu'on en peut attendre : l'équivalent des dol-men et des men-hir gaulois, des signes commémoratifs et des symboles, de simples monolithes généralement bruts et des troncs d'arbres. On ne saurait raisonnablement interpréter d'une autre manière la tradition qui dit que les Telchines, contemporains de Phoronée, exécutèrent les premières images des dieux. Nous savons d'ailleurs que Vénus était anciennement représentée par une pierre blanche de forme conique. Du temps de Pausanias, on voyait encore à Phérée d'Arcadie les trente pierres informes qui avaient autrefois servi à représenter les dieux. Vers 1600, Eurotas élevait, en Laconie, un temple dont nous avons la description : cinq pierres brutes en formaient les quatre murs et la toiture.

C'est vers cette époque que parurent en Grèce les colonies étrangères, égyptiennes, phéniciennes, phrygiennes. Elles introduisirent un grand nombre d'arts nouveaux, et perfectionnèrent ceux qui étaient déjà connus. Cécrops établit l'usage de la sépulture ; il institua le mariage et les tribunaux (l'Aréopage). Mais ces colonies apportèrent chacune leurs cultes divers, et confirmant par là les inimitiés locales, prolongèrent l'isolement des villes.

Cependant la violence finit par faire place à la réflexion. Amphyction rassemble les peuples voisins des Thermopyles et leur fait prendre des mesures en commun contre l'ennemi commun ; la rivalité des villes va se perdre dans la rivalité des races. Nous approchons des temps héroïques ; c'est dans cette période que l'esprit humain passe de l'observation à l'analyse ; c'est alors que naît l'art d'imitation. On place des têtes sur les anciennes pierres symboliques. « Vers le temple du Céphise, à Argos, vous apercevez la *tête* de Méduse ; elle est en marbre. (Pausanias.) » Cette tête date du quinzième siècle avant notre ère. Plus tard, on indique par une incision sur la partie inférieure de la figure la séparation des cuisses. Enfin paraît Dédale : « les statues de ses prédécesseurs avaient les yeux fermés, les pieds joints, les mains pendantes et collées aux côtés. Dédale, le premier, rendit ces statues semblables aux êtres animés, en figurant la vie dans les yeux, le mouvement dans les jambes et dans les bras. » L'art d'imitation atteint sa première époque. En même temps naissent la musique et la poésie.

Francis Aubert.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

M. ABEL DE PUJOL. — EXPOSITIONS EN PROVINCE. — LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS DE CAEN. — LE MAIRE DU HAVRE. — LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE PARIS. — EXPOSITION ARCHÉOLOGIQUE A CHARTRES. — UNE COLLECTION DE PEINTURES AU PALAIS ARCHIÉPISCOPAL D'AIX. — UN MONUMENT EN L'HONNEUR DU COMTE DE LAS CASES. — PROJET D'UNE STATUE A FRANÇOIS VIÈTE. — UN DIORAMA AUX CHAMPS-ÉLYSÉES — LE PHOTOGRAPHE LÉON MÉHEDIN. — UNE DÉCOUVERTE DE M. THÉODULE DEVÉRIA. — LE DÉPLACEMENT DE LA COLONNE DU CHATELET. — LA FONTAINE DU BOULEVART DE SÉBASTOPOL. — LES PROJETS DE M. ÉTEX. — NÉCROLOGIE.

Dans une de ses dernières visites au Louvre, l'Empereur a parcouru plusieurs des ateliers dans lesquels se terminent de grands travaux de peinture et de sculpture. S. M. s'est particulièrement arrêtée dans celui qui a été accordé à M. Abel de Pujol.

Le célèbre artiste y est occupé depuis plus d'un an à reproduire sur une toile immense, le magnifique tableau qu'il avait peint sur le plafond de l'escalier du Louvre et qui a été récemment détruit. L'ouvrage de M. Abel de Pujol, dont S. M. s'est montrée extrêmement satisfaite, est destiné à devenir le plafond de la grande salle de la nouvelle bibliothèque du Louvre.

L'amour des arts se développe de plus en plus en province. Cet amour, qui est le caractère et pour ainsi dire la mesure de la civilisation d'un pays, se traduit dans une foule de villes par des actes appelés à réveiller et propager le goût des Beaux-Arts.

Ainsi que la Revue l'a déjà annoncé, Metz, Blois, Dijon, Angers, Avignon, préparent des expositions. Celle de Metz a dû s'ouvrir le 26 avril, elle promettait d'être brillante. L'exposition de Blois commencera le 2 mai, celle de Dijon le 20 juin, et celle d'Angers le 1er juin. L'exposition d'Avignon aura lieu du 3 au 6 mai.

Boulogne-sur-Mer aura aussi son exposition; elle s'ouvrira le 17 juin. Elle paraît devoir être remarquable et avantageuse aux artistes.

La ville d'Alençon n'est pas restée en arrière de ce mouvement artistique, elle organise une exposition qui ouvrira le 17 mai et durera un mois. La salle monumentale de la Bibliothèque publique, disposée et décorée avec soin, offrira aux artistes une vaste galerie, parfaitement éclairée et d'une beauté vraiment exceptionnelle. Une loterie, organisée par les soins de la Commission de l'exposition, assurera aux artistes le placement de quelques-uns de leurs tableaux, statues et autres objets d'art.

La Société des Beaux-Arts de Caen ouvrira dans cette ville une exposition artistique du 15 juillet au 15 août prochain. Les œuvres qui auront été admises aux expositions de Paris seront reçues de droit. Les récompenses, accordées sur la proposition du jury, consisteront en médailles d'or, d'argent, de bronze et en mentions honorables. Elles seront distribuées dans une séance solennelle. Le port des ouvrages (l'aller et le retour) sera compris dans les frais généraux de l'exposition; sont exceptés de cette mesure ceux qui n'auront pas été acceptés par le jury d'examen, le port de leur retour restera, dans ce cas, à la charge des artistes expéditeurs. — Les ouvrages seront reçus à partir du 15 juin et devront être parvenus à Caen le 1er juillet.

Le maire de la ville du Havre vient d'arrêter, conformément à une délibération du conseil municipal, qu'une exposition des Beaux-Arts sera ouverte au musée de cette ville le 1er septembre prochain et close le 30 du même mois.—Les ouvrages des artistes français et étrangers y seront admis. — Cette exposition comprendra les œuvres de peinture et de sculpture, celles d'architecture, les dessins, gravures et photographies. — Les frais de transport, d'aller et de retour, seront à la charge de la ville du Havre. — Les ouvrages seront reçus à partir du 1er août prochain, ils devront être rendus au Havre au plus tard le 15 du même mois. — MM. les artistes de Paris devront s'adresser à MM. Deforge et Carpentier, Chemin de ronde de la barrière de Clichy, 7, chargés de l'expédition des œuvres destinées à l'exposition.

L'époque choisie pour la réalisation de ce projet est des plus favorables, c'est celle de la saison des bains, qui attire tous les ans au Havre un nombre considérable d'étrangers. L'appel fait aux artistes par le maire de cette ville, sera accueilli avec empressement dans les ateliers de nos artistes, et sans nul doute que cette exposition, par la quantité et le mérite des œuvres envoyées, sera une des plus remarquables de la province.

La société des Amis des Arts de Paris, dont les séances se tiennent aujourd'hui au Palais de l'Industrie, où deux salles ont été mises à sa disposition pour ses réunions, vient de décider qu'à partir du commencement de l'exercice de 1858 à 1859, le prix des actions est fixé à *vingt francs*. Cette mesure ne peut que donner un nouvel essor à la société et étendre nécessairement, par un plus grand nombre de participants,

le cercle de son action et de son utile influence. Dans l'intérêt des artistes, on ne peut qu'applaudir à cette décision.

L'ouverture de l'exposition des tableaux achetés par la Société a eu lieu le 25 avril, dans une des galeries du palais de l'Industrie. C'est une collection de choix, et les œuvres exposées sont dignes de fixer l'attention des amateurs. La REVUE rendra compte prochainement de cette exposition.

L'exposition d'objets d'art que prépare en ce moment à Chartres la *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, promet d'être fort belle et des plus intéressantes, grâce au sympathique concours que la commission a rencontré chez tous les amateurs de curiosités, antiquaires, médaillistes, bibliophiles et collectionneurs en tout genre du pays chartrain. Depuis le 20 avril, les objets adressés à la société sont disposés et classés avec goût et une entente parfaite dans les différentes salles qui leur sont affectées, et tout fait pressentir que cette exposition offrira un magnifique coup d'œil.

Le palais archiépiscopal de la ville d'Aix renferme depuis longtemps une collection de peintures aussi précieuses qu'intéressantes. Ce sont les portraits, au nombre de dix-sept, je crois, des archevêques d'Aix. Ils forment une galerie. Vers l'année 1851, un artiste recommandable, M. T. Gibert, directeur de l'école de dessin et conservateur du musée d'Aix, examina cette galerie et publia une note sur la situation des peintures qui en faisaient l'ornement.

Quelques-unes lui parurent exiger des réparations indispensables; c'étaient les portraits des archevêques de Lhopital, de Richelieu, de Grimaldi, de Cosnac, de Vintimille, de Brancas, de Cicé, de Raiflon, remarquables comme objets d'art. Deux devaient être remplacés, ceux des archevêques de Beausset et de Richeri. Puis il paraissait convenable de compléter la collection jusqu'à nos jours.

Ce vœu a été exaucé de la manière la plus large. Trois peintres provençaux, MM. Coutel, Gibert et Richaud ont, dès l'année 1856, exécuté les portraits des archevêques de Mazarin, frère du fameux ministre de Louis XIII, et de Richary.

Cette année, MM. Coutel et Gibert ont été de nouveau chargés de deux portraits. Le premier doit reproduire les traits du savant Génébrard, achevêque vers le milieu du seizième siècle; le second, celui de monseigneur de Boisgelin, qui occupait le siége à la fin du siècle dernier. Un heureux hasard a permis que ces peintures eussent les mêmes dimensions. Il serait à souhaiter que nos palais archiépiscopaux, en France, réunissent de semblables collections. Ce seraient des témoignages historiques que l'on pourrait consulter avec fruit.

Sur la foi de quelques assertions dénuées de preuves, on avait cru que le comte Marie-Joseph-Emmanuel-Auguste-Dieudonné de Las Cases, compagnon d'exil de Napoléon Ier, était natif de Revel, dans la Haute-Garonne. Dans cette croyance, M. Massabiau, député au Corps législatif, et quelques autres hommes honorables de ce département, avaient eu l'idée de provoquer une souscription pour élever un monument à la mémoire du comte Las Cases. Aujourd'hui que l'on sait, à n'en pouvoir douter, que le comte naquit le 21 juin 1766, au château de Las Cases, commune de Dourne, réunie alors à celle de Blan, canton de Puylaurens, département du Tarn, et qu'il fut baptisé le lendemain dans l'église de Belleserre, le projet d'élever un monument en son honneur vient d'être repris par M. le général baron Gorsse, représentant du Tarn au Corps législatif.

Pour arriver à son but, le général a publié une biographie fort intéressante du comte de Las Cases, et il la termine par ces deux passages que je cite, parce qu'ils concernent la souscription et le monument.

« .... C'est à ce dévouement et à cette fidélité « absolus de Las Cases, vertus sublimes dont « l'humanité doit s'enorgueillir, que je désire « voir élever un monument national qui, rappe- « lant deux noms inséparables l'un de l'autre, « soit digne à la fois du sacrifice héroïque de Las « Cases et du monarque immortel qui en fut « l'objet.

« Quant aux frais de ce monument, je sollici- « terai auprès du gouvernement de Napoléon III, « une partie des fonds nécessaires à la dépense, « et si mes efforts sont couronnés de succès, « comme je n'en doute pas, je provoquerai alors « une souscription dans le département du Tarn, « souscription qui, j'ose l'espérer, sera grossie « par un nombre considérable de notabilités de « tous les départements de l'empire, désireuses « de contribuer à l'érection d'un monument des- « tiné à perpétuer la mémoire de Las Cases, et « à honorer ces vertus si rares : *Le dévouement* « *et la fidélité.* »

Dans cet appel à toutes les sympathies de la France, M. le général Gorsse n'a parlé ni de la forme du monument qu'il s'agirait d'élever, ni de la localité dans laquelle il serait placé, ni du choix d'un artiste. Ces questions sont sans doute réservées, et le concours est ouvert entre nos architectes et nos artistes. Il est utile de les en

prévenir. Le sujet proposé est doublement intéressant sous le rapport de l'art et de l'histoire. Il peut inspirer les compositions les plus heureuses, en même temps qu'il fournirait l'occasion de rendre hommage à l'une des illustrations de notre temps les plus dignes d'être présentées comme exemples.

Le conseil municipal de Fontenay a émis tout récemment le vœu de voir s'élever, sur la place municipale de cette ville, la statue en bronze du grand géomètre François Viète, inventeur des signes algébriques et de l'application de l'algèbre à la géométrie, né dans ses murs en 1540.

On ne peut qu'applaudir à un projet ayant pour but de rendre hommage à l'un des plus beaux génies du seizième siècle, qui devrait être aussi populaire en France que Newton en Angleterre.

On avait beaucoup parlé, l'année dernière, d'un panorama ou d'un diorama que M. Durand-Brager, l'auteur des curieuses peintures rappelant les principaux épisodes de la guerre de Crimée, avait obtenu l'autorisation de faire construire aux Champs-Élysées. Depuis il n'en avait plus été question. Cependant, cette affaire n'avait point été abandonnée; loin de là, on s'en occupait activement.

Il paraîtrait que M. Durand-Brager s'est entendu avec M. Bontron, architecte, qui se charge de toutes les constructions. L'artiste ne s'occupera que des peintures. Le terrain choisi serait dans l'avenue d'Antin, sur une de ces portions vagues du sol qui furent couvertes de constructions provisoires à l'époque de l'exposition universelle de 1855.

Cet emplacement est vaste. Le diorama en occuperait le centre. Il serait, par conséquent, isolé et seulement entouré d'arbres. Les matériaux employés seraient la pierre, la brique, le fer. L'extérieur de l'édifice devrait affecter les formes les plus monumentales, de manière à ce que les nouveaux bâtiments devinssent un point de vue pour les jardins qui viennent d'être plantés entre le Palais de l'Industrie et le cours la Reine.

Les projets, les plans, ont été soumis à l'examen de la préfecture de la Seine, et on espère qu'ils seront approuvés. Les travaux pourraient donc promptement commencer, et s'ils sont suivis avec activité, dès le printemps prochain les portes du diorama seraient ouvertes au public.

On ajoute, mais ceci n'est encore qu'un bruit, que la salle consacrée aux expositions de peintures panoramiques étant forcément très-élevée au-dessus du sol afin d'obtenir un jour parfaitement égal et pur, la base du monument offrirait une immense salle susceptible d'être utilisée pour des réunions, des concerts, même pour des représentations de pantomimes arlequinades. Plusieurs projets se présentent déjà, et tous ont pour but de donner plus de vie, de mouvement, d'éclat, d'animation à un quartier qui tend de jour en jour à devenir l'un des plus brillants, sinon le plus brillant de la capitale.

Un architecte, qui a fait une étude toute particulière de la photographie, M. Léon Méhedin, se propose, avant peu, de partir pour l'Orient avec une mission du gouvernement. Guidé par les conseils des savants les plus distingués, M. Méhedin a l'intention de prendre les vues d'une quantité considérable des monuments les plus curieux de la basse Egypte. L'emploi de la lumière électrique, appliqué à la photographie, lui permettrait même d'obtenir les vues intérieures des temples les plus obscurs.

M. Théodule Devéria, membre de la Société impériale des Antiquaires de France, vient de faire une découverte de la plus haute importance. Ce jeune savant est parvenu, après des recherches multipliées, à trouver un agent chimique assez puissant pour dérouler les papyrus recouverts d'un enduit de bitume sans atteindre aucunement les signes qui y sont gravés. Le premier rotulus qu'il a pu dérouler, et dont il a montré un fragment à la Société des Antiquaires dans sa séance du 14 avril, n'avait souffert aucune atteinte du bain d'éther sulfurique dans lequel il avait été immergé assez longtemps; il avait perdu seulement la couche épaisse de bitume qui le recouvrait depuis trois mille ans; le papyrus même avait repris sa couleur primitive, et le texte ressortait avec la même vigueur qu'à l'époque reculée où il avait été transcrit.

On ne saurait trop encourager les louables efforts de M. Devéria. Grâce à lui, les égyptologues pourront se servir de documents précieux qu'ils avaient considérés jusqu'à présent comme perdus pour la science.

Le déplacement de la colonne du Châtelet, commencé le 21 avril comme essai, a été achevé le lendemain, en présence d'une foule considérable attirée par l'étrangeté d'un travail qui n'a pas son analogue dans le passé. Un succès complet a couronné l'entreprise.

On sait qu'il s'agissait de fonder un piédestal à 12 mètres de l'ancien, de revêtir la colonne d'une chemise en charpente et de l'amener tout d'une pièce à son nouvel emplacement; la distance totale à parcourir était de 12 mètres 14 centimètres.

Le premier jour, le monument avait avancé de

60 centimètres en 59 secondes, la distance qui restait à franchir était de 11 mètres 54 centim.; dix-neuf minutes ont suffi pour la parcourir. A un signal donné par M. Bellu, entrepreneur de ce curieux travail, des ouvriers ont viré au cabestan. D'autres, placés derrière la colonne, faisaient effort, avec des crics, sur les bords du patin, afin d'aider à la manœuvre. Un ouvrier, posté à l'avant, calait la plate-forme à chacune des pauses que l'on faisait forcément pour donner le temps d'enrouler de nouveau les câbles aux cabestans. Enfin, à un coup de sifflet, on a cessé de virer : la fontaine était arrivée à la place qu'elle devait occuper!

Il reste encore une opération non moins délicate à accomplir, c'est celle qui consistera à élever la colonne avec son piédestal à la hauteur qu'elle doit atteindre; pour cela, il faudra remplacer l'échafaudage dont on a entouré le monument par un nouvel appareil qui l'enveloppera entièrement, et dont le sommet sera armé de moufles puissantes qui seront reliées à douze cabestans.

Une fois enlevée, la colonne sera maintenue avec un calage provisoire jusqu'à ce que le soubassement, dont les diverses parties sont en ce moment préparées, soit assemblé sous le monument; cette dernière opération n'aura guère lieu que dans quinze jours.

La hauteur totale de la fontaine sera alors de 22 mètres. Le poids du monument, entouré de la charpente, était, au moment du déplacement, de 200,000 kilogrammes.

Le boulevart de Sébastopol ne s'ouvre pas, sur la rive gauche de la Seine, dans l'axe du nouveau pont Saint-Michel. Il oblique un peu sur la gauche, tandis qu'une avenue semblable se dirige vers la droite sur la place Saint-André-des-Arts. L'angle qui unit ces deux boulevarts, vis-à-vis du pont, semble marqué pour l'érection d'un monument qui attire et fixe le regard.

D'après un projet formé par M. Davioud et qui vient d'être soumis au conseil municipal, il serait formé sur cet emplacement une place à peu près carrée, d'une superficie d'environ 4,500 mètres, bordée de constructions uniformes et plantée d'arbres. Au fond, s'élèverait une fontaine monumentale, dans le caractère des fontaines élevées à Rome au siècle dernier.

Du milieu d'une vaste niche se détacherait une statue colossale en bronze de la France; à ses pieds deux génies, également en bronze, celui de la Guerre et celui de la Paix; au-dessous de ce sujet, la fontaine coulant dans deux vasques successives, puis se répandant en plusieurs nappes, dont quatre figures partageraient les cascades. Ces figures, également en bronze, représenteraient l'*Abondance* et l'*Industrie*, le *Commerce* et les *Beaux-Arts*. Le mur dans lequel s'inscrirait la grande niche, serait orné de quatre colonnes en marbre rouge, à chapiteaux corinthiens en bronze et surmontées d'autant de statues de marbre blanc symbolisant la *Force*, la *Sagesse*, l'*Abondance* et la *Concorde*. Une inscription en or sur une plaque de marbre noir indiquerait que la ville de Paris a élevé ce monument pour perpétuer le souvenir de la glorieuse paix signée le 30 mars 1855.

On reconnaît dans ce projet de monument un échantillon d'architecture polychrome, à couleurs variées, comme un premier essai en a été tenté sous le portique de Saint-Vincent-de-Paul, et auquel M. Hittorf, membre de l'Institut, a consacré tout un livre.

En ce moment, c'est à qui se donne le plaisir de composer et de dessiner des plans pour compléter la métamorphose de la capitale, et comme les millions se trouvent aujourd'hui très-facilement sur le papier, on les jette des deux mains à profusion.

Un de nos statuaires, M. Etex, dans l'ardente activité de son imagination, vient, en attendant sans doute qu'il nous communique de plus vastes plans, de former le projet de relier de la manière la plus grandiose quelques quartiers de la rive gauche de la Seine à ceux de la rive droite, c'est-à-dire les Invalides, le Champ-de-Mars, le Gros-Caillou, les Champs-Elysées, le Trocadéro, le bois de Boulogne.

Aucune difficulté ne l'effraie. Il trouve que la lanterne du dôme des Invalides a le tort d'être vide, et il y place une statue en ivoire et en or de Napoléon Ier. De la place des Invalides il fait un square magnifique, change l'aspect du Champ-de-Mars, élargit le pont d'Iéna au moyen d'additions en fer et en fonte, s'empare de la montagne de Chaillot pour la niveler, la couvrir d'arbres, d'habitations ravissantes, de grands établissements publics, y planter une colonne monumentale en l'honneur de l'armée d'Orient, percer des boulevarts destinés à rejoindre Passy, le bois de Boulogne, les Champs-Elysées, établir des fontaines avec cascade et château d'eau, etc., etc.

Si M. Etex prépare de la besogne aux architectes, il n'oublie pas les sculpteurs, ses confrères. Il y aura pour eux des groupes, des statues, des frontons à tailler dans le marbre et dans la pierre, pendant bien des années, en admettant que les projets de l'universel réorganisateur puissent être adoptés. En attendant, M. Etex refait

Paris sur le papier, et la générosité de son crayon nous fait espérer une capitale qui effacera pour jamais les souvenirs des merveilles de Babylone, de Palmyre et de Memphis.

On annonce la mort de M. Louis Fould, frère puîné de M. Benoît Fould et de M. Achille Fould, ministre d'État et de la maison de l'Empereur. Il avait quitté depuis deux ans les affaires et se disposait à se retirer, avec ses rares et précieuses collections, dans l'hôtel qu'il s'était fait construire rue de Berry, lorsqu'il a été enlevé après une courte maladie. M. Louis Fould avait donné une preuve de son goût éclairé pour les arts et de son désir de contribuer à leurs progrès, en fondant, l'année dernière, à l'Institut, un prix de 20,000 fr. pour couronner le meilleur ouvrage sur l'origine des beaux-arts et leur histoire avant Périclès.

La *Gazette de Venise*, du 17 avril, annonce la mort de l'une des plus brillantes lumières des arts vénitiens et italiens. Le peintre des grâces, le célèbre coloriste, Natale Schiavoni, est mort à l'âge de 82 ans.

Emile Gagneux.

MONUMENTS PUBLICS.

MAISON NAPOLÉON-EUGÈNE.

A l'extrémité de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, un peu avant l'avenue qui conduit à la place de la barrière du Trône, s'élevaient de vastes bâtiments désignés sous le nom de *Magasins à fourrages*. Pendant longtemps, en effet, ils furent destinés à cet usage. Abandonnés ensuite, ils sont devenus, par une heureuse transformation, l'un des monuments publics les plus intéressants et les plus utiles de la capitale.

On sait qu'à l'époque du mariage de S. M. l'impératrice Eugénie, la ville de Paris vota, par l'organe de son conseil municipal, une somme considérable pour l'acquisition d'un collier qui devait devenir le plus bel ornement de la corbeille nuptiale.

L'hommage fut accueilli avec la plus gracieuse bienveillance; mais, par une de ces inspirations qui ne peuvent partir que du cœur, S. M. l'impératrice demanda que la valeur de ce riche présent fût affectée à la fondation d'un établissement destiné à recevoir et à élever une certain nombre de jeunes filles de la classe ouvrière, pauvres ou orphelines.

Telle a été l'origine de l'établissement de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, qui a pris le titre de *Maison Napoléon-Eugène*.

L'entrée de cette retraite n'offre pas l'apparence d'une demeure claustrale. Une grille, suivant une courbe élégante, la sépare de la voie publique, mais la vue du bâtiment n'est point interdite aux passants. De l'entrée principale les regards peuvent s'étendre sur des pelouses de gazon rafraîchies par une fontaine jaillissante qui s'élance d'une vasque aux proportions correctes et gracieuses.

La façade principale, couronnée d'un fronton surmonté de la croix, au pied de laquelle sont placés deux anges en adoration, est précédée d'un porche pour l'arrivée à couvert des voitures.

L'inscription : *Maison d'éducation de jeunes ouvrières*, *fondée en 1855 par S. M. l'impératrice Eugénie*, gravée sur une plaque de marbre incrustée au-dessus du fronton, indique la destination de l'édifice.

Le porche est décoré d'un groupe de la Vierge et de l'Enfant-Jésus, charmante composition exécutée, ainsi que les anges, par M. Seurre aîné.

L'entrée par ce porche est réservée à LL. MM. Deux portes latérales conduisent également dans le vestibule qui longe la façade.

La pièce qui fait face à l'entrée est le salon de l'Impératrice, vaste salle éclairée par sept fenêtres, en forme d'hémicycle du côté de l'entrée, et, de laquelle, on peut passer de plain-pied dans le parterre qui conduit à la Chapelle. La vue s'étend de ce salon sur de la verdure et des fleurs. Dans les parties demi-circulaires sont deux belles copies des portraits de l'empereur et de l'impératrice peintes, d'après M. Winterhalter, par M. Hansmann.

L'ameublement de ce salon est d'un luxe sévère. C'est là que S. M. l'impératrice reçoit la supérieure-générale, préside les conseils, appelle à elle les jeunes enfants.

Sur la gauche, une porte conduit dans un cabinet de travail meublé en bois de chêne et velours vert. C'est un lieu de recueillement, de travail intime.

De ce cabinet, comme du vestibule, on peut pénétrer dans la partie du rez-de-chaussée où se tiennent les classes. Celles-ci sont divisées avec autant d'intelligence que de soin. Une boiserie d'environ deux mètres de hauteur, les sépare du corridor, qui les suit dans toute leur longueur. Cette heureuse disposition permet à l'air de se renouveler avec la plus grande facilité.

Chaque classe est partagée, meublée, avec la même régularité. En face de la porte d'entrée, la chaire de la sœur, surmontée d'un crucifix, d'une statuette de la Vierge; à droite et à gauche, des bancs et des tables-pupîtres. Les fenêtres des corridors ouvrent sur des parterres intérieurs, et les fenêtres des classes sur l'espace planté compris entre les bâtiments et le mur de clôture qui sépare la maison du nouveau boulevart Mazas.

Des classes on parvient dans deux vastes préaux couverts. Les jours de mauvais temps ils servent de lieu de récréation aux enfants.

Les réfectoires sont également au nombre de deux, un pour les trois cents enfants qui doivent être admis dans l'institution, un pour les sœurs. Chacun est pourvu d'une chaire pour la lecture des livres saints pendant les repas. De cette partie de l'établissement on passe sous le vestibule qui précède l'entrée de la chapelle.

Ce petit monument, dont la coupe est heureuse, élégante, est aussi complet dans son modeste ensemble que le temple le plus fastueux.

La façade principale formant point de vue à la salle de l'Impératrice, compose, avec le bâtiment de l'administration où se trouve cette salle, une heureuse décoration pour le jardin des sœurs. Elle est formée, au rez-de-chaussée, d'un portique à arcades. Au-dessus, trois niches ornées des statues de la *Charité*, de la *Foi* et de l'*Espérance*, par M. Nanteuil, caractérisent la partie supérieure que surmonte un clocher quadrilatère où quatre cadrans marquent l'heure pour toutes les parties de l'établissement.

Une inscription également gravée dans le marbre et qui porte: *Sous la protection de la très-sainte Vierge et l'invocation de sainte Eugénie, cette maison est consacrée à la glorification de la religion et du travail*, complète l'heureux ensemble du frontispice de la chapelle.

Dans l'intérieur du vestibule on a eu la pieuse idée de placer des autels. Les jours de fête, des cérémonies générales ou particulières, il devient une annexe très-utile pour recevoir les parents des enfants qui désirent assister aux exercices religieux.

Une porte vitrée à deux battants conduit à la chapelle. Eclairée dans sa partie supérieure par des fenêtres distribuées à la hauteur de la tribune de l'orgue, — car on y a placé un excellent orgue, sorti des ateliers de Cavallié, — elle forme un carré long.

De chaque côté de la porte d'entrée se trouve un confessionnal. En avançant vers l'autel, par une voie largement ménagée, on aperçoit, à droite et à gauche, des bancs à dossiers en chêne. Le long des murs, des bancs sont destinés aux sœurs. De leurs places, elles peuvent facilement surveiller les enfants. Les douze stations, sculptées sur bois de chêne par M. Lequesne, sont les seuls ornements que l'on remarque sur les murailles.

Toute la décoration de la chapelle a été portée sur le maître-autel. L'hémicycle qui la termine a permis de donner une place importante à la peinture monumentale, et c'est là que M. Barrias a exécuté l'une de ses productions les plus intéressantes.

Le sujet du tableau, peint à la cire sur préparation à l'encaustique, c'est l'impératrice Eugénie agenouillée devant un autel, et faisant hommage à la Mère de Dieu du collier que lui destinait la ville de Paris.

Par une heureuse inspiration, l'artiste a conservé à Sa Majesté le costume qu'elle portait le jour de son mariage. Sa tête radieuse se lève vers la Vierge qui, du haut des nuages où elle est accompagnée de sainte Catherine et de saint Vincent de Paul, accueille avec un ineffable sourire l'hommage qui lui est adressé.

Pour compléter la pensée de ce tableau, M. Barrias a placé à la gauche de l'impératrice un groupe de petites filles, avec le costume de la maison, les unes debout, les autres agenouillées; quelques-unes apportant des rameaux et des fleurs.

A la droite de Sa Majesté est un groupe d'ouvriers, de jeunes mères, d'enfants, tous émus, attendris. Une jeune femme agenouillée est parvenue à saisir l'extrémité du voile blanc de l'impératrice. Elle le porte à ses lèvres avec reconnaissance.

De chaque côté de cet hémicycle sont les statues de saint Napoléon et de sainte Eugénie, exécutées par M. Calmels.

Le corps de la chapelle, entouré sur ses trois côtés de larges colonnades servant à abriter les enfants du soleil et de la pluie, s'élève au milieu de jardins et de préaux découverts, plantés de gazon, de fleurs et d'arbres. L'aspect du sanc-

tuaire, y est très-pittoresque. Sur la façade supérieure couronnée d'un fronton, et au-dessus des colonnades, sont deux statues; l'une de saint Charles Borromée, l'autre de saint Vincent de Paul, exécutées par M. Taluet.

En revenant dans le vestibule de la chapelle et en continuant la promenade sur la droite, on trouve les salles de travail. Ce sont de vastes pièces avec de longues tables de chaque côté, et, à l'extrémité, la table de la présidente. L'air, le jour sont répandus dans les ouvroirs, qui peuvent facilement réunir un grand nombre d'enfants, sans que jamais leur santé ait à souffrir de leur agglomération.

Sous ce rapport, les précautions les plus minutieuses ont été prises. Un système de chauffage partant d'un point central, répand une chaleur égale, et qu'il est facile de modifier ou d'augmenter, dans toutes les parties de l'établissement. Des claires-voies disposées dans les plafonds des classes, des ouvroirs du rez-de-chaussée, et que l'on peut ouvrir et fermer à volonté, permettent de laisser monter la chaleur dans les dortoirs, alors que les classes sont terminées.

Des conduits habilement ménagés donnent également les moyens d'amener l'eau dans des réservoirs qui la déversent ensuite sur divers points. Il était difficile de pousser plus loin les garanties de sécurité et d'hygiène.

Tout le premier étage, parfaitement distribué, est réservé aux dortoirs, à la lingerie, aux dortoirs des sœurs, à leur chambre de réunion et d'étude, à la bibliothèque, aux vestiaires, à l'infirmerie, à la pharmacie.

Des nécessités avaient été imposées à l'architecte dans la construction des bâtiments. La plus impérieuse, afin de diminuer les dépenses, avait été de se servir des fondations et des murailles des anciens bâtiments. Sur un plan déjà dressé, il fallait adapter des projets d'une nature toute différente. Cette difficulté a été surmontée avec beaucoup de bonheur; mais il en est résulté cette particularité bien inattendue, que le plan complet de l'établissement présente l'apparence d'un collier.

Cette apparence a été traduite avec beaucoup de goût et d'adresse par l'auteur du projet. Sur un délicieux dessin que j'ai pu voir, il a représenté, d'un côté, le plan complet de l'établissement, de l'autre, le même plan, mais sous l'aspect d'un riche collier.

Sur les chaînons qui en forment le tour, les distributions de salles, de classes, de dortoirs, sont remplacées par de gracieux ornements enchâssant des pierres précieuses. A la place de la chapelle est une riche croix en diamants, et une des extrémités de l'édifice a permis sa transformation en un médaillon sur lequel s'enlève, en forme de camée, le gracieux profil de l'impératrice.

Pas une ligne n'a été changée dans la configuration du plan. En remplaçant la pierre et la brique par des diamants et des rubis, la métamorphose a été opérée, et avec le dessin d'un monument, on a figuré une des plus élégantes parures qu'une femme puisse jeter sur ses épaules. En même temps, on a consacré le souvenir d'un des nombreux bienfaits que l'impératrice ne cesse de répandre.

A l'extrémité des bâtiments, sont les buanderies, alimentées par la vapeur, les séchoirs, les cuisines, la panneterie, l'office où se conservent les provisions.

C'est là que se complète l'éducation par l'apprentissage journalier de ces travaux, trop oubliés, trop dédaignés de nos jours, apprentissage qui forme de dignes mères de famille.

De ce côté, un terrain assez considérable était demeuré vague. Il avait été question de le céder à la spéculation, mais de cette cession serait résulté un grave inconvénient. L'asile aurait été dominé par des propriétés particulières. La sollicitude de l'impératrice a prévenu ce danger.

Sur la demande de S. M., ce terrain est devenu partie intégrante de l'établissement; on lui a même donné une destination spéciale. Disposé en jardin potager, avec une fontaine pour perspective, il a reçu des fleurs, des arbres, des plantes, des graines de toutes sortes. Ce jardin doit devenir un lieu d'étude d'une espèce particulière pour les jeunes élèves : celle de la nature dans ses produits les plus ordinaires.

On néglige trop ces premières connaissances dans les maisons d'éducation, et cependant elles sont d'une importance extrême. Dans toutes les situations de la vie, les éléments de l'histoire naturelle ne devraient être étrangers à personne.

A peine les terrains nécessaires pour la *Maison Napoléon-Eugène* furent-ils choisis, que la construction commença.

L'un des plus habiles et des plus illustres architectes de ce temps, M. Hittorff, chargé d'en tracer les plans, d'en diriger l'exécution, y mit un tel zèle, une telle activité que, commencés en juin 1854, les bâtiments furent achevés au mois d'août 1856.

Depuis le 1er janvier 1857, l'établissement est habité. Des élèves y ont été placées sous la direction et la surveillance des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Le nombre des pensionnaires s'élève déjà à plus de cent. Il augmentera successivement. Les enfants admis depuis l'âge de sept

et huit ans, peuvent demeurer dans la *Maison Napoléon-Eugène* jusqu'à vingt ans. Dans les premières admissions, une gradation était indispensable.

La généreuse pensée de l'impératrice a trouvé de toutes parts des interprètes, des auxiliaires aussi dévoués qu'habiles. L'œuvre est fondée, elle se perpétuera, entourée des bénédictions des familles et des témoignages de la reconnaissance publique.

Ch. d'Argé.

BULLETIN DES VENTES ARTISTIQUES.

COLLECTION DE M. LE BARON DE PLINVAL. — TABLEAUX DE M. COROT. — COLLECTION DE M. LE VICOMTE DE SULEAU. — CABINET DE M. JOUSSELIN. — TROIS DESSINS DE WATTEAU, ACQUIS PAR LE MUSÉE DU LOUVRE. — COLLECTION AROSA. — VENTES PROCHAINES DU CABINET DE LABLACHE; DE VINGT-UN TABLEAUX, PROVENANT DE LA GALERIE DE M. W. HOPE. — L'ÉCOLE ANGLAISE, PAR M. LÉONCE DE PESQUIDOUX.

Plusieurs ventes intéressantes ont eu lieu en avril, et, malgré les séductions précoces du printemps qui entraîne une partie du monde élégant vers les cascades du bois et les concerts du Pré Catelan, elles n'en n'ont pas moins été suivies avec une louable assiduité.

La première en date est celle de la collection des tableaux anciens de M. le baron de Plinval, confiée à l'*Union des Arts*, assistée de Me Lecocq, commissaire-priseur, et de M. Rouillard, expert. De gracieuses productions de l'école française du siècle dernier, si recherchées aujourd'hui, un Bassan, étincelant comme un rubis, et un magnifique tableau de Jordaens, eussent suffi pour légitimer l'empressement du public à cette vente, faite cependant sans ostentation.

Voici quelques-uns des prix :

Jordaens, *Jeune Femme à sa toilette*, 3,250 fr.— Vanloo, les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, retiré à 1,500 fr. faute d'enchère. — Davesne, le *Petit lever*, charmant sujet dans le goût de Baudoin, 380 fr. — Bassan, le *Christ au roseau*, petit tableau large comme la main, 505 fr.— Mme Vigée Lebrun, la *Princesse de Lamballe*, joli portrait ovale, 250 fr.—Heemskerke, le *Testament*, de la plus belle qualité du maître, 305 fr., etc.

Puis est venue la vente des tableaux de M. Corot, dont la manière d'interpréter la nature a le singulier privilége d'être portée aux nues par les uns et d'être amèrement critiquée par les autres. A entendre les premiers, M. Corot est un vrai poëte qui n'emprunte à la nature que son côté rêveur, les suaves et mélancoliques harmonies de son ensemble, sans se préoccuper plus qu'il ne convient des détails. Esprit moitié réaliste, moitié fantaisiste, qui laisse l'âme sous le charme de l'impression mystérieuse d'un de ces beaux songes que l'on aime tant à caresser. — A en croire les seconds, les paysages nébuleux de cet artiste ont un aspect funèbre capable de donner le spleen ; ses arbres, aux ramures échevelées, sont tristes comme des élégies ; ses paysannes et ses baigneuses n'ont jamais fait partie de la plus belle moitié du genre humain. Auprès d'elles les héroïnes de M. Courbet sont des types d'élégance... et autres aménités du même genre. Tel est pourtant, louanges ou critiques, le résumé fidèle et sommaire de la petite guerre livrée *mezza voce* entre les fanatiques et les adversaires de M. Corot, le jour de la vente, qui ressemblait fort à un jour de bataille. Qui l'a gagnée, direz-vous? Nous pourrions répondre comme une spirituelle actrice par un mot devenu célèbre dans le demi-monde : On n'a jamais pu savoir ! Nous préférons le faire plus catégoriquement par des chiffres officiels dont vainqueurs et vaincus ne manqueront pas de s'attribuer l'honneur :

Un *Soleil levant*, 1,460 fr. — Un *Soleil couchant*, 1,403. — Le *Concert*, 1,365 fr. — Un *Verger*, 1,180 fr. — Un *Soir*, 1,105 fr. — Tableaux moins importants, *Limousin*, 425 fr. —*Rotterdam*, 500 fr. — *Environs de Nantes*, 525. — *Montmorency*, 330 fr. — *Souvenir de Hollande*, 315 fr. — *Moulin à Boulogne*, 315 fr. — Plusieurs autres toiles ont varié de 100 fr. à 250 fr.

La collection des tableaux anciens de M. le vicomte de Suleau était loin de réunir autant de chefs-d'œuvre qu'en comptaient le catalogue raisonné et les réclames faites avec tant de prodigalité dans les divers organes de la presse. Le bon grain s'y trouvait trop absorbé par l'ivraie, pour que cette vente obtînt tout le succès que s'en était promis le propriétaire; son manque de réussite ne nous étonne pas ; si elle a détruit des illusions respectables, sans aucun doute, elle sera un nouvel enseignement qui ne peut que

profiter aux amateurs qui forment inconsidérément et sans le concours d'hommes éclairés, des galeries où les noms célèbres ne manquent pas, mais où les œuvres originales brillent par leur absence. Le public sérieusement acheteur, celui qui, dans les jours les plus néfastes de notre histoire, sait encore trouver de l'or pour en couvrir les chefs-d'œuvre, celui-là est sévère, inébranlable, c'est une sorte de cour de cassation artistique, qui, elle aussi, rend des arrêts, mais jamais des services. Il sait bien découvrir, sans le secours de personne, comme par un instinct qui lui est propre, les bonnes choses, grandes ou petites; ainsi qu'il vient d'en donner de nouvelles preuves dans la vente du cabinet formé depuis plus de quarante ans par l'économe du Musée du Louvre, M. Jousselin. Cet artiste estimable, contemporain des peintres du premier Empire, avec lesquels il avait été lié, avait eu l'heureuse idée de rassembler une certaine quantité d'œuvres de l'école française de la fin du dernier siècle et du commencement du dix-neuvième. — Elles ont trouvé de chauds acquéreurs, hommes de goût, parmi lesquels M. le comte de Nieuwerkerke, directeur général des musées impériaux, a fait, pour son compte personnel, plusieurs acquisitions intéressantes.

Quelques jours après, ce même public achetait à des prix élevés, dans une vente de tableaux et de dessins dont le collectionneur est resté inconnu, par excès de modestie, sans doute, un charmant tableau de Béga, 700 fr.; une belle composition de Jordaens, un peu lâchée, plus de 2,000 fr., et le Musée du Louvre, trois dessins de Watteau, à la sanguine, agréablement rehaussés de blanc, et jetés avec un esprit et une fougue qui les rendent incontestables.

La collection de tableaux modernes formée avec beaucoup de goût par un amateur, M. Arosa, renfermait de jolies toiles, la plupart de petite dimension, de nos maîtres à la mode.

Malgré ces éléments de succès et deux journées d'exposition, les prix obtenus ne nous ont point paru en harmonie avec le mérite des ouvrages.— En voici quelques-uns : Anastasi, *Bords de l'Oise* 100 f.—Bonvin, le *Livre d'Images* 107 f. — Couture, *Tête de Bacchante* 315 fr. — Charlet, le *Cuirassier* 76 fr.— Chaplin, le *Moulin* 80 fr.— Decamps, *Chasse au marais* 430 fr., *Nature morte* 250 fr. — Eugène Delacroix, *Cavaliers arabes* 1,000 fr., *Desdemona* 1,300 fr., le *Bon Samaritain* 740 fr., *Saint-Georges* 1,070.—Daubigny, *Boulogne-sur-Seine* 202 fr., *Paysage* 215 fr. — Paul Delaroche, *Tête et mains* (étude pour le tableau de l'hémicycle des Beaux-Arts) 181 fr. — Diaz, *Nymphe et amours* 1,030 fr., *Dessous de bois*, 255 fr., *Femmes grecques* 132 fr.— Delestre, la *Devineresse* 330 fr. — Gérôme, un *Pifferare* 660 fr., un *Arnaute* 1,150 fr. — Hamon, *Prudence* 495 fr. — Isabey, *Port normand* 295 fr. — Ph. Rousseau, le *Lièvre et la Tortue* 160 fr.— Roqueplan, *Paysage italien* 500 fr.—Paysage, *Effet du soir* 100 fr. — Les *Pyrénées* 50 fr. — Tassaert, *Sarah la Baigneuse* 380 fr., le *Nid* 275 fr. — Troyon, *Forêt de Fontainebleau* 355 fr. — Villevielle, *Chemin des Pommiers* 120 fr. — Ziem, le *Grand canal à Venise* 800 fr.

Mais c'est assez parler des faits accomplis, disons quelques mots de deux ventes importantes que va faire M. Pouchet, commissaire-priseur, dans les premiers jours du mois de mai. La première est celle de ce bon et estimable Lablache, qui avait une véritable passion d'artiste connaisseur pour les miniatures, les tabatières et les tableaux anciens. Pour peu que la centième partie de ceux qui l'ont tant de fois applaudi se donne rendez-vous à l'hôtel des ventes, les 3, 4 et 5 mai, la grande salle sera trop petite pour les contenir tous, on sera obligé de faire queue, car là encore les places appartiennent au premier occupant.

Puis viendra la vente de 21 tableaux anciens des premiers maîtres des Ecoles flamande, hollandaise et française, provenant de la galerie de M. W. Hope qui aura lieu le mardi 11 mai. La qualité de ces tableaux, si l'on s'en rapporte à l'avertissement du catalogue rédigé avec un remarquable talent par M. Charles Blanc, est tout à fait hors ligne. Leur authenticité ne saurait être mise en doute, aussi cette prochaine exhibition met-elle déjà en émoi toutes les têtes des heureux mortels assez millionnaires pour posséder quelques-uns de ces chefs-d'œuvre que M. Hope, lors de la révolution de 1848 avait jugé à propos d'envoyer, par prudence, en Angleterre.—Voici les noms des maîtres qui figureront dans cette solennité artistique, l'événement capital de la saison : Claude Lorrain, Hobbéma, Jean Steen, Philippe Wouverman, Paul Potter, David Teniers le fils, Rubens, Terburg, Slingelandt, Dietrich, Philippe Van Dyck, Gérard Dow, Karel-Dujardin, Paul Potter, Rembrandt, Greuze, Rotenhamer, Charlier et Gudin.

Nous ne saurions mieux terminer cet article qu'en recommandant à notre tour à nos lecteurs un livre qui peut leur être d'une utilité toute pratique pour les acquisitions qu'ils sont à même de faire des tableaux de l'Ecole anglaise.— Nous voulons parler du nouvel ouvrage de M. Léonce de Pesquidoux intitulé : l'*Ecole anglaise* trop peu connue jusqu'à ce jour en France. L'auteur qui l'a écrit à Londres même, sous l'inspiration des

chefs-d'œuvre de ces maîtres qui, depuis Thornilh jusqu'à nos contemporains, sont restés originaux, en donne une appréciation très-judicieuse, et nous initie à une foule de particularités intéressantes sur les tendances de cette école, sur la vie et surtout sur les travaux de ces artistes qui ne furent pas sans influence sur les mœurs et sur les événements de leur époque. C'est à ce double titre que cet ouvrage, simplement conçu, élégamment écrit, est digne de l'attention des collectionneurs et du succès qui a déjà accueilli le *Voyage artistique en France* du même auteur.

Hyacinthe Audiffred.

EXCURSION ARTISTIQUE SUR LES COTES NORMANDES.

XI.

LE MONT CANISY. — LA GRANDE MADEMOISELLE. — LE MARQUIS DE LASSAY. — LAUZUN. — LE COMTE DE LAURAGUAIS. — MADAME DU BARRY. — SOPHIE ARNOULD. — TOURGEVILLE.

En quittant le château de Guillaume-le-Conquérant, il nous sembla à tous qu'un grand poids était soulevé de dessus nos poitrines : nous respirions. En effet, plus de sombres légendes, car nous avancions vers les lieux témoins d'extravagantes amours et de douces folies.

Après les sombres tragédies, la comédie et ses grelots.

Toutefois, sir Maxwell rayonnait : il venait de mesurer, sur le sol français, l'empreinte du pas de géant de l'homme qui a commencé la fortune de l'Angleterre ; mais nous eûmes bien soin de tempérer un peu son enthousiasme en appuyant sur la nationalité du Conquérant. Du reste, à part les sentiments d'admiration que tout Anglais professe pour Guillaume, il ne lui sera jamais pardonné, de l'autre côté du détroit, de ne point être né sur les bords de la Tamise, voire même sur ceux de la Clyde. C'est ce qui fait que Wellington lui sera toujours préféré, avec ou sans Blücher et ses Prussiens.

Mais, du pied du donjon de Bonneville, la Normandie et toutes ses richesses nous apparurent, et la vue de ces merveilleuses gammes de tons verts eut le don de faire naître entre nous un véritable schisme. Le lecteur voudra bien se rappeler qu'au sortir d'Honfleur déjà quelques velléités de scission se manifestèrent dans la bande, et que la moitié des touristes voulait suivre le bord de la mer, tandis que l'autre désirait prendre tout bourgeoisement le chemin de tout le monde.

Or, en quittant les ruines de Bonneville, les mêmes idées se firent jour, et pendant que Galletti, Damoraux et sir Maxwell déclaraient qu'ils voulaient suivre la plage, Galoppe d'Onquaire et moi, curieux d'histoire et de romanesque, déclarâmes que nous nous enfoncerions au besoin dans les herbages, mais que nous prenions la route.

Un aimant nous attirait vers le mont Canisy, et les fantômes d'adorables femmes, voltigeant sur ses pelouses, nous promettait une ample récolte de notes et d'impressions.

Cependant, nous étions tous trop heureux de notre rencontre et des heures passées ensemble, pour ne point désirer nous retrouver bientôt : il fut donc décidé que Cabourg serait le point du rendez-vous, et qu'après avoir visité, — les uns, le mont Canisy, cette colline cythéréenne, Tourgeville et la Croix-d'Heuland, — les autres s'avanceraient à travers les sables vers Villers, Beuzeval et Cabourg-Dives.

Tout fut bien convenu ainsi ; mais on ne peut se vanter de diriger l'avenir, ainsi qu'on le verra par la suite. Chacun tira donc de son côté, comme les amoureux de Molière; il n'y eut ni pleurs ni soupirs; mais c'est égal, ce n'était pas gai.

Quelques instants après, le petit pont sur la Touque avait été franchi, et Galoppe et moi nous suivions la grande route jusqu'à Saint-Arnould.

A cet endroit le chemin se bifurque; il fallait quitter la voie large, unie et sablée comme l'allée d'un parc, pour nous engager dans un petit sentier montueux qui nous conduisit aux ruines du prieuré de Saint-Arnould.

Ces ruines, assises sur le penchant nord de la colline appelée le mont Canisy, entourées d'arbres et de buissons touffus, semblent le tombeau de quelque grand martyr du cœur. Les archi-

tectures, romane et ogivale, s'y marient harmonieusement, et le brave homme qui nous fit les honneurs d'une source minérale sortant de terre auprès du chevet et qui possède, dit-on, des propriétés merveilleuses pour les maladies de foie, ne sut nous dire d'où provenait l'énorme amas d'ossements et de crânes humains que renferme une crypte fort curieuse creusée sous le chœur.

Quel que soit le charme des souvenirs de saint Arnould d'Iveline, canonisé au vi^e siècle, nous en avions de plus intéressants à feuilleter sur le sommet de la colline, dont nous commençâmes sans tarder l'ascension, avec l'intention arrêtée de ne pas revenir sur nos pas et de regagner la grande route, en redescendant, une lieue plus loin, au village de Tourgeville.

Sur le sommet du mont Canisy s'élèvent quatre murailles entourant un escalier croûlant, et dont les marches ne sont plus guère montées aujourd'hui en toute sûreté que par les lézards et les oiseaux qui en ont fait leur demeure.

Cet escalier, dont l'enveloppe sert pendant le jour aux marins de point de repère indiquant l'approche de l'embouchure de la Seine, était autrefois l'escalier d'honneur du château de Lassay.

C'était un étrange extravagant que M. Armand-Léon de Medaillan, comte de Lesparre et marquis de Lassay ; d'abord, en qualité de son compatriote, il se posa, presqu'au sortir des pages, en rival de Lauzun, en portant ses vœux aux pieds de mademoiselle de Montpensier, celle qu'on appelait la Grande Mademoiselle. La petite-fille d'Henri IV, l'orgueilleuse fille de Gaston, l'amazone d'Orléans, la Bradamante, l'héroïne du combat du faubourg Saint-Antoine, celle qui osa faire pointer les canons de la Bastille sur les troupes du roi, et qui, riche de plus de sept cent mille livres de rente, monnaie de ce temps, et qu'il avait été question de marier à des princes, à des rois, à des empereurs, allait épouser Lauzun. Il y avait là, en effet, de quoi exciter la verve épistolaire de madame de Sévigné, et motiver cette féroce exhibition d'épithètes qu'on ne manque jamais de faire figurer dans les cours de littérature à l'usage des pensionnats de demoiselles.

Mais si Lauzun était séduisant, il menaçait d'être inconstant, et la Grande Mademoiselle en était furieusement enamourée ; si bien qu'elle usa d'un stratagème fort souvent employé en amour : elle le rendit jaloux, et l'épouvantail choisi fut le marquis de Lassay.

Or, Lassay, dans le but, — car il était sérieux, lui ! — d'éloigner de son rival l'objet de ses affections, avait souvent proposé à la princesse de venir passer la saison d'été dans son château des bords de la mer, en Normandie, d'où elle pourrait prendre si à l'aise des bains d'eau salée, — exercice fort salutaire pour les dames, et surtout, — ce qu'il se gardait bien d'ajouter, — pour celles d'âge un peu mûr. Dans un jour de dépit contre Lauzun, la princesse accepta.

Mais qui fut bien empêché, — ce fut Lassay... car le château n'existait pas, — si ce n'est dans son imagination. Heureusement son imagination était riche et sa bourse fort garnie ; si bien qu'il quitta Versailles et gagna au plus tôt ses landes et ses pâturages de Saint-Arnould.

En trois mois, le château fut construit. A quel prix ? Ce fut le secret de son intendant et la fortune de son architecte ; mais il échappait ainsi à la menaçante épithète de gascon, dont la princesse n'eût pas manqué de le souffleter, et réalisait une de ces grandes et belles folies chevaleresques dont notre siècle a plus que perdu les traditions généreuses.

Lorsque la princesse vint sur ce mont Canisy « où l'on se promenait, disait le marquis, sur les plus belles pelouses du monde et d'où l'on voit l'univers, » elle avoua que le site était d'une beauté surprenante, et qu'elle voudrait y finir ses jours en compagnie de l'homme aimé.

Mais l'homme aimé était Lauzun ; si bien que l'amour s'envola bientôt du cœur du marquis. Il en fut bien vengé par l'insolence de son rival envers la petite-fille du chef de la maison de Bourbon ; insolence qui allait jusqu'à se faire tirer ses bottes, — et que Louis XIV, quoique détestant cordialement Mademoiselle, ne laissa pas impunie.

Peu de temps après, veuf à vingt-trois ans d'une demoiselle Sibour, dit Saint-Simon, Lassay devint amoureux de la fille d'un apothicaire, la belle Marianne Pajot, si modeste, si sage, si spirituelle, que le duc de Lorraine, éperdu, la voulut épouser malgré elle, et n'en fut empêché que parce que le roi la fit enlever, pour lui éviter une mésalliance. Lassay, dont Louis XIV se souciait médiocrement, quant à l'établissement, l'épousa ; mais un tolle général, dont la surprenante beauté de Marianne ne put le garantir, le poursuivit aussitôt dans les grands et petits appartements de Versailles et de Marly.

Il n'hésita pas sur le parti qu'il devait prendre, et s'en vint cacher son bonheur sur ce doux mont Canisy, où il était sûr de l'indépendance ; où il pouvait surtout se consacrer tout entier à cette adorable femme, si digne, par ses vertus et ses perfections, de l'amour d'un roi. Peut-être y avait-il quelque chose de cela dans sa fuite, et ne se sentait-il pas l'étrange courage d'un Montespan ou d'un Soubise.

Marianne Pajot ne vécut pas longtemps, et, veuf une troisième fois de la trop galante Julie de Châteaubriand, bâtarde de M. de Condé, Lassay devint amoureux, dans son château de Normandie, de la marquise de Bouzols.

Hélas! les temps et les visages étaient bien changés : madame de Bouzols avait trente ans, mais Lassay en avait soixante-dix. Il trouva cependant le secret d'être heureux, et devint veuf une quatrième fois, dix ans après. Il renonça au monde et à l'amour, quoique à regret, et s'éteignit, plein de santé, mais usé par la douleur, à quatre-vingt-six ans.

C'était, comme on le voit, un rude amoureux que le marquis de Lassay ; son arrière-petit-fils ne laissa pas chômer la légende du mont Canisy.

Le duc de Brancas-Lauraguais qui, sous le nom de comte de Lauraguais, s'est fait une réputation méritée d'homme d'esprit, et dont les talents, les qualités et les défauts eussent suffi pour rendre célèbres une demi-douzaine d'individus, hérita du domaine de Saint-Arnould par sa mère, petite-fille de Lassay. Il eut pour ce château, bâti par un caprice amoureux, les sympathies que son caractère fantasque devait nécessairement ressentir, et ses prouesses amoureuses ont dû laisser des traces vivantes dans les hameaux et villages d'alentour. Aussi, ne parlait-il que de son cher mont Canisy aux réunions de l'OEil-de-Bœuf ; si bien que le roi daigna se rappeler qu'il y aurait peut-être moyen de restaurer le château de Bonneville et d'en faire une résidence d'été.

Quant à la maîtresse du roi, Cotillon III, comme on l'appelait, elle alla plus loin, comme nous allons voir.

On sait que ce fut le comte qui, lors de l'élévation extraordinaire de madame Du Barry, lui donna ce sobriquet dont les chansons du temps, et, depuis, le vaudeville, se sont emparés avec transport, — comtesse du Tonneau. Louis XV aimait le comte, mais il ne souffrait pas facilement qu'on baffouât l'objet de ses amours ; aussi la question d'envoyer M. de Lauraguais méditer à la Bastille sur les subtilités de la langue française, fut-elle agitée dans les petits appartements de Trianon. Heureusement, le roi était, avant tout, homme d'esprit, de sorte qu'il finit par rire lui-même de ce qui, pris au sérieux, pouvait acquérir des proportions colossales.

Peu de temps après, la favorite pardonna, elle était trop belle d'ailleurs pour conserver longtemps ses sourcils froncés à l'égard d'un homme aussi universellement accepté comme séduisant. Peut-être même est-il permis de supposer que le pardon fut scellé d'une manière charmante, car la comtesse du Barry partit un beau matin d'été pour le château de Lassay, — avec la permission de Sa Majesté, bien entendu, — où elle résida pendant plusieurs semaines, baignant dans les flots de l'Océan ce corps adorable et ces membres délicats dont la statuaire et la peinture nous ont transmis les riches perfections.

Elle avait emporté tout un monde là-bas, des bagages sans nombre, des gens, des femmes, voire même des animaux et surtout un ravissant petit canari dont elle ne pouvait se séparer. Mais si l'air de la mer, respiré sur les côtes de Normandie, est salutaire pour certaines organisations, il ne l'est sans doute pas pour la chétive poitrine des serins, car le pauvre oiseau tomba malade presque aussitôt son arrivée et termina enfin des jours semés jusque-là des biscuits les plus succulents et des baisers les plus doux.

Le comte de Lauraguais n'était pas seulement un causeur aimable et un savant distingué, il était encore poëte : nous en avons pour témoins quelques mauvaises tragédies. Il se chargea en conséquence de l'épitaphe du canari.

Peut-être, en cherchant bien, en soulevant les différentes couches d'humus qui recouvrent les anciens parterres de Lassay, retrouverait-on la petite pierre plate chargée de recouvrir les restes de l'oiseau chéri et sur laquelle se trouvent les dix versiculets composés par le comte, d'après Catulle, et que Dorat eût très-certainement signés.

Mais la plus brillante période d'existence du mont Canisi fut celle du séjour de la fameuse Sophie Arnould. Cette sirène de l'Opéra donna là des fêtes où toutes les recherches de la galanterie furent épuisées, et auxquelles accouraient à l'envi tous les gentilshommes du voisinage. Alors, dit Bachaumont, le comte de Lauraguais était le *premier objet de son cœur* ; seulement on avait quelque peu le droit de se demander si elle entendait dire le premier en date ou le premier en titre.

Sophie Arnould, disent les Mémoires du temps, n'avait cependant rien de merveilleux, — une figure longue et maigre, une vilaine bouche, des dents larges et une peau noire ; ses yeux, toutefois, étaient admirables, son esprit rachetait tout le reste. Fille à bons mots s'il en fut, étourdie, imprudente même, elle hasardait tout ce qui lui passait par la tête. Du reste, les anas nous ont conservé ses mots, sans compter ceux qu'on lui attribue. C'était une de ces créatures faites pour damner le genre humain ; et le comte de Lauraguais dans sa veillesse, car il est mort à quatre-vingt-douze ans, en 1824, s'écriait à son souvenir :

Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine!

Tout passe, et les séductions du château de Lassay n'étaient pas suffisantes pour fixer un cœur volage comme celui-là; si bien, que plus tard, il fut sérieusement question du mariage de la déesse d'opéra avec un architecte. Tout le monde la blâmait; car, après les plus grands noms de France et avec sa fortune, elle pouvait prétendre à une alliance au moins titrée : n'avait-elle pas l'exemple de plusieurs de ses camarades de l'Opéra ou de la Comédie-Française, devenues comtesses, baronnes et marquises.

— Que voulez-vous, s'écriait-elle, tant de gens ont cherché et cherchent encore à ruiner ma réputation, il faut bien que je prenne quelqu'un pour la reconstruire.

Mais l'architecte réfléchit, et au dernier moment, il renonça à recouvrir de son honorabilité les plaies profondes faites à cette réputation un peu trop dorée à la ceinture.

Étrange effet des souvenirs, en descendant le mont Canisy pour gagner Villers-sur-Mer, nous étions encore plus navrés qu'en quittant les ruines du château de Bonneville. Guillaume-le-Conquérant n'a laissé sur sa route que violences et terreurs; il a semé l'épouvante, et n'a récolté que l'admiration des siècles pour le vol hardi d'un royaume; mais les adorables femmes qui n'ont fait que passer au château de Lassay y laissèrent le souvenir de la grâce, de l'esprit et de la beauté, et ces souvenirs seront ineffaçables, parce qu'il y a quelque chose de plus fort, de plus solide, de plus éternel que toutes les vaines fumées de l'ambition, de l'orgueil et de la gloire, — l'amour.

Nous proposons qu'une statue colossale de Cupidon soit érigée sur le mont Canisy, ce serait un phare charmant pour les marins. Hélas! il y a vingt siècles, un tel projet aurait été pris au sérieux; aujourd'hui, il fera sourire de mépris les petits jeunes gens, qui se croient forts parce qu'ils parlent Bourse et cigare. Nous sommes sûrs d'avoir les dames pour nous. C'est quelque chose, — c'est tout!

Ce ne fut donc pas sans regret que nous quittâmes ces lieux, et remontant en voiture, nous prîmes à gauche pour rentrer dans le chemin de grande communication. Une demi-heure après, nous laissions souffler les chevaux à la porte de la petite église de Tourgeville, car la maison de Dieu est toujours à peu près la seule curiosité qu'offrent les villages. Nos pères se sont toujours plu à nous ménager des impressions, et nous plaignons fort le sort de nos arrière-neveux s'ils sont obligés de s'extasier devant les monstrueuses bicoques élevées aujourd'hui pour les besoins du culte.

Située près de la route, elle ne présente du reste que fort peu d'intérêt; mais ce qui attira notre attention, c'est un mot, inscrit au-dessous des noms de chacun des braves gens qui, de droit, ont place dans les stalles du maître-autel. Ce mot nous reportait à un siècle en arrière, et si nous n'avions pas été affublés de nos ridicules costumes contemporains, nous eussions fort bien pu nous considérer comme faisant partie des sujets de S. M. le roi Louis XVI.

Ce mot, le voici dans toute sa naïve et rétrograde éloquence : — ECHEVIN.

Eh quoi! les bons paysans de Tourgeville auraient quelque chose à démêler avec les *scabini* des capitulaires carlovingiens, lesquels ont été confondus à tort avec les *rachimburgi*, *ahrimanni* ou *boni homines* des anciennes lois barbares! Allez donc parler à Tourgeville de nos révolutions successives et des principes de 89, lorsque vous avez vu ce mot d'*échevin* si grassement étalé au-dessus des stalles de l'église, est-ce qu'on y croirait? Le libellé de la loi du 14 décembre 1789 qui organisa de nouvelles municipalités n'a jamais dû parvenir dans ces contrées heureuses, et il y a tout lieu de supposer que M. le préfet du Calvados n'est pour rien, ou fut peu de chose dans l'élection de ces magistrats ruraux.

Le sonneur de cloches de l'église, qui est à la fois bedeau, enfant de chœur au besoin, fossoyeur, etc., etc., nous montra au moment où nous sortions, le père X... qui fait des briques et vend du plâtre : c'était l'un des principaux *échevins* de Tourgeville, et nous eûmes une peine infinie à désabuser le bonhomme sur l'identité qui existe entre le titre qu'il s'arroge, et celui de conseiller municipal, auquel il a droit.

Mais le briquetier n'avait pas le temps de nous écouter, il partait pour Villers-sur-Mer, où, disait-il, la venue d'un Parisien avait bouleversé le pays.

— Et quel est ce Parisien? demandons-nous d'une seule voix.

— Je n'en sais rien, allez-y voir.

Albert Blanquet.

CONCERTS ET SOIRÉES

DE LA QUINZAINE.

Ainsi que disait une note de la Revue, je m'étais endormi dans les délices de la quinzaine la plus éblouissante qui se puisse rêver. Une autre raison aussi m'avait fait ajourner ma chronique; cette raison, la voilà :

Alors que les arbres se couvrent de feuilles, que les buissons fleurissent, que le ciel devient bleu, les artistes s'en vont ou se taisent pour faire place aux oiseaux, ces petits artistes du bon Dieu.

Ces barytons du printemps, ces ténors de l'horizon n'ont que faire de *critiques courriéristes* ou *chroniqueurs !* Dieu merci, leur réputation est faite.

A cette époque aussi je vous quitte moi-même; je vous quitte avec tous les regrets qu'on éprouve en se séparant d'amis bienveillants qui écoutent sans interrompre. Aussi avais-je ajourné mes adieux pour me figurer que je restais plus longtemps avec vous. En vérité, je vous devais bien cette gracieuseté.

Les explications données, les compliments achevés, je ne vois aucun inconvénient à reprendre le fil de mon discours, j'aurais tout aussi bien fait de commencer par là.

Gudin, le vrai Gudin, le grand Gudin, l'illustre Gudin, le célèbre Gudin, ainsi que disent mes confrères en chronique, Gudin a un cœur aussi grand que son talent, ce qui n'est pas peu dire. Ceci posé, il ne faut point s'étonner des merveilles entassées par lui dans son hôtel de Beaujon, pour l'*esbattement* de ses convives; il s'agissait d'une bonne œuvre : d'un bénéfice pour *Notre-Dame des Arts*. Vous savez, — si vous l'ignorez, je suis heureux de vous l'apprendre, — que l'œuvre de *Notre-Dame des Arts* a été instituée pour les enfants des artistes, comme la maison impériale de la Légion-d'Honneur pour les filles des légionnaires, comme La Flèche pour les descendants des héros pauvres et ignorés. Le but, comme vous voyez, est grand et utile; aussi tout le monde aurait répondu à l'appel de Gudin, si Gudin avait fait appel à tout le monde. Disons tout pourtant, derrière la bienfaisance se dressait le plaisir, et la charité, qui est femme, se montre volontiers avec ses diamants.

Pour la première fois, je crois, la lumière électrique avait été employée pour l'éclairage des cours et jardins. Il est impossible de dire le merveilleux effet de cette innovation sur les fontaines dont elle changeait les jets en larmes argentées, dorées, azurées; que sais-je, en gerbes d'opales, si vous aimez mieux. Mais comme il faut être juste envers tout le monde, même envers la lumière électrique, dût-on la blesser dans son amour-propre, je lui reproche très-sérieusement de donner à toutes choses les teintes les plus exorbitantes. Les feuilles des arbres, les algues marines, dont M. B. de Hell avait orné les fontaines, paraissaient bleues, les femmes paraissaient vertes et les hommes ne paraissaient pas du tout. Aussi les bougies des salons, plus nombreuses que les étoiles du ciel, ont eu un immense et légitime succès.

L'atelier du grand peintre était transformé en salle de spectacle. Une charmante pièce d'Alexandre Dumas devait voir le jour de la rampe, devant un public d'élite s'il en fut jamais. Le succès a été à la hauteur du public et de l'illustre maître qui, depuis trente ans, marche sur les succès.

On comprendra le sentiment qui m'empêche de donner ici l'analyse de l'*Honneur est satisfait*, pièce qui va être jouée incessamment au Gymnase. Le moment venu, mon spirituel confrère Hippolyte Lucas vous dira, avec son brio ordinaire, tout ce qu'il y a d'étincelante verve et de charmant esprit dans la pièce d'Alexandre Dumas; peut-être son érudition, si appréciée des lecteurs de la Revue, paralysant sa bienveillance-née, l'entraînera-t-elle à vous dire que cette spirituelle comédie est tirée d'une œuvre allemande ; ceci est son affaire, je m'en lave les mains.

Pendant que les artistes du Gymnase étaient vivement applaudis dans l'*Honneur est satisfait*, un concert avait lieu dans les salons du rez-de-chaussée. Les artistes qui ont osé lutter contre l'attrait que présentait la première *exhibition* d'un chef-d'œuvre, ont été au niveau de leur audace et grandement récompensés de leur courage par des applaudissements d'autant plus sincères que les auditeurs n'étaient là qu'à contre-cœur et eussent préféré être dans la salle du spectacle. La fête se terminait à trois heures du matin, et le produit, compté le lendemain, s'est élevé à la somme fabuleuse de *dix-huit mille francs*. Encore une fois, Béranger a eu raison :

> Le plaisir rend l'âme si bonne.

Le magnifique bal costumé, donné par Mme la

comtesse Walewska, eût été une bonne fortune pour le peintre qui eût pu y assister. Jamais galerie historique n'offrit une réunion aussi complète de costumes de tous les temps et de tous les pays : le moyen âge, la renaissance, le grand siècle, la régence se confondaient entre des Kleptes, des Chinois, des Pierrots, des Incroyables ; j'en passe.

Un domino gris-perle s'est transformé en Czarine ; la splendeur de ce costume presque oriental était éblouissante, la grâce de la Czarine plus éblouissante encore, et chacun pensait ce que disait le ménestrel Oury, il y a cinq cents ans, à l'épouse de son roi :

« Ci vous voïant la plus belle, ai bien pensé que vous étiez la royne. »

Passons à travers ce déluge de concerts, dont tout à l'heure nous parlerons, si la place ne nous manque pas, et arrivons sans plus tarder à la rue d'Amsterdam où a lieu le concert de clôture.

Je vous disais que chez Gudin le concert et le spectacle avaient lieu en même temps. Au même instant avait lieu le dernier concert de l'hôtel Pigeory. Explique qui pourra le don d'ubiquité que possèdent certains artistes et certains convives, je ne m'en charge pas, mais je puis affirmer avoir quitté l'hôtel Beaujon au moment où Geraldy, Malézieux, Anatole et Hippolyte Lionnet se disposaient à chanter, eh bien ! à mon arrivée à l'hôtel Pigeory, non-seulement ils m'avaient devancé, mais ils avaient tous trouvé le moyen de se faire entendre et applaudir.

La solennité musicale dont nous parlons, pour n'avoir pas eu un but philanthropique, n'en était pas moins intéressante au point de vue artistique et aussi comme spécimen des féeries splendides dont le monde parisien est si friand. Nous avons souvent parlé de ces soirées musicales ; nous y revenons avec plaisir; mais qu'on ne s'y trompe point, nous ne sommes pas attirés là par les éminents artistes qui s'y font entendre, la splendeur distinguée et harmonieuse des salons, la courtoisie et la grâce des maîtres de la maison, nous avons un motif plus sérieux, sinon plus agréable, à notre prédilection ; ces concerts sont les seuls qui, sous l'apparence gracieuse du plaisir, cachent un but réellement utile à l'art.

Que mon directeur crie si bon lui semble, je pars pour la Normandie demain et ne m'en inquiète pas autrement, et fier de l'impunité, je dirai de ses soirées ce que j'en pense.

Je dirai que c'est vraiment une noble pensée de vouloir que les plaisirs qu'on prodigue à ses hôtes soient autant d'échelons offerts aux artistes pour les aider à gravir cette pente sinueuse qui conduit à la renommée. A l'hôtel d'Amsterdam, si les grands artistes sont reçus avec égards et considération, les jeunes gens doués sont accueillis avec bienveillance et aménité; conseils, aide, encouragement leur sont prodigués ; aussi depuis dix ans, jamais les artistes du monde et le monde des artistes n'ont refusé de sanctionner une réputation consacrée dans ces salons hospitaliers. La moitié des illustrations actuelles y a débuté, l'autre moitié en fait partie. Aussi ces fêtes ne ressemblent-elles à aucune autre, les artistes, presque chez eux, se surpassent toujours, bien sûrs qu'ils sont que leur voix ou celle de leur instrument trouvera une fissure dans les tapisseries et arrivera à l'oreille du public, le dernier et suprême dispensateur de la réputation.

Voici une partie du programme de cette intéressante soirée :

1. Morceau de Weber, Diemer.
2. *L'Ave Maria*, Schubert. } E. Nathan.
3. *Villageoise*, Nathan. }
4. *Rentrons chez nous*, *l'Ange gardien*, Pauline Thys, chantés par l'auteur.
5. *Fantaisie* sur le violon, par Léon Le Cieux.
6. *Souvenir du village*, par le même.
7. *Le Credo des quatre Saisons*, Mutel, par l'auteur.
8. *Campanella et Valot*, de et par Goria.
9. *Arzaina*, air basque, Garot, chanté par P. Lamazou.
10. Air des *Folies Amoureuses* , Cimarosa , par Goria.
11. *L'Aimable Voleur* , la *Vigne vendangée*, de Nadaud, dits par l'auteur.
12. *Le Serpent de la paroisse*, par Castel.
13. Couplets de circonstance, Vulpian , chantés par Émile Thierry.

Aucun des artistes, chanteurs ou exécutants, n'est resté au-dessous de sa réputation ; faire l'éloge de semblables noms serait pléonasmatique.

Disons seulement que les spirituels couplets de M. Gustave Vulpian, qui étaient un remercîment à tous les artistes ayant concouru cet hiver aux charmes des concerts, ont été applaudis chaleureusement. La dernière note vibrait encore lorsqu'un magnifique feu d'artifice, surprise de Ruggieri, l'un des invités et des amis de la maison, a embrasé les jardins. Les convives ont traversé cette pluie de gerbes étincelantes pour se ranger autour d'une table que Chevet avait parée avec amour. Jusqu'au jour la cordialité la plus aimable n'a cessé de régner ; il fallait une fin là comme en toute chose, on s'est séparé au matin.

A la séance trimestrielle du collége Notre-

Dame de Sainte-Croix, le gendre de Geraldy, M. Adolphe Osberg, a chanté avec un grand succès l'air du *Chalet;* une belle voix et une bonne méthode assurent un rang brillant à cet artiste que Moscou nous prête. *Une Croix porte bonheur*, délicieuse romance composée et accompagnée par Hocmelle, a soulevé des salves d'applaudissements.

Le concert des frères Lyonnet a été très-brillant. Celui de Goria ne lui a cédé en rien. Géraldy, le laborieux professeur, a également convié le public. On sait que cet éminent artiste conduit le succès.

Pour finir, je constate l'immense succès obtenu, le 27 de ce mois, par M. Henri Bosch, jeune pianiste d'un rare mérite. Son concert a été remarquable; nous ne doutons plus que M. Bosch ne prenne place du premier coup parmi nos illustrations; on nous affirme que ce jeune artiste va nous être enlevé par la Russie; — tant pis.

Maintenant, lecteur, à l'année prochaine, jusque-là plus de musique, je vais quitter les salons pour les bords de la mer et je vous dirai de temps en temps ce que disent

Les flots qui sur la brise
Déposent leurs baisers rêveurs.

Henri de Saint-Didier.

THÉATRES.

Quinzaine lyrique.

Théatre-Lyrique : *Préciosa*, opéra comique de Weber, paroles de MM. Beaumont et Nuitter; *Almanzor*, opéra comique en un acte, musique de M. Renaud de Vilbac, paroles de MM. E. Labat et Louis Ulbach; la *Charmeuse*, opérette, musique de M. Gaspers, paroles de M. Ed. Fournier; la *Chatte métamorphosée en femme*, un acte, de MM. Mélesville et Scribe, musique de M. J. Offenbach.

La question de savoir s'il faut se soumettre, quand même, au goût du public, ou s'il est du devoir des auteurs d'imposer à la foule des œuvres vraiment faites dans les conditions de l'art, a été souvent agitée sans être résolue. Je crois parfaitement inutile de la remettre sur le tapis. Je constate simplement le bruit que la première représentation de *Préciosa* a soulevée dans le Landernau de la critique.

Les optimistes ont prétendu qu'il était fort heureux que les grands maîtres allemands trouvassent des gens d'esprit français pour faire un tout des beautés musicales qu'ils ont semées aux quatre vents du ciel.

Ce sont des lapidaires habiles qui enchâssent des diamants dans de riches montures d'or, ont-ils dit :

— Ce sont des Vandales, ont répondu les pessimistes. Il est certains chefs-d'œuvre auxquels aucune main humaine ne doit toucher.

Les uns et les autres ont eu tort. Le public est et sera toujours le juge souverain; le public a tous les instincts, toutes les intuitions; il sait tout sans avoir rien appris; il comprend tout sans savoir pourquoi. Qu'on lui donne des diamants bruts, il les appréciera sans monture; si au lieu de les enchâsser dans de l'or, on les place pêle-mêle dans du cuivre, il s'en contentera parce qu'après tout les diamants seront toujours là, mais il ne s'y trompera pas une minute.

MM. Beaumont et Nuitter se sont faits les sertisseurs des précieuses perles de Weber. Ils n'ont fait ni mieux ni plus mal que Castil-Blaze, leur maître d'apprentissage. On n'a pas à les louer; les blâmer serait injuste.

D'un mélodrame tudesque, pour lequel Weber avait écrit quelques airs, Castil-Blaze fit un drame en quatre actes, mêlé de chants, intitulé *Préciosa*. Plus tard, le célèbre violoniste Crémont remania, rogna ou ajouta, et fit de *Préciosa* une espèce de mosaïque musicale qui fut représentée en 1826, sous le titre des *Bohémiens*. Castil-Blaze et Crémont échouèrent complétement; leurs successeurs ont réussi. Dans toutes ces transformations, l'art n'a rien gagné, mais il n'a rien perdu. Beaucoup de bruit pour rien. Bientôt on fera un crime aux directeurs de gagner de l'argent, aux artistes de vivre, aux auteurs de manger. En somme, si la fable imaginée par les auteurs est d'une nullité complète, d'une caducité déplorable, elle vaut bien le mélodrame de Wolf, et MM. Beaumont et Nuitter, j'en suis sûr, n'atta-

chent pas grande importance à leur œuvre, qui n'est qu'un prétexte à musique.

La musique de Wéber, dans son admirable clarté, dans sa simplicité pleine de grâce, est le blâme le plus sévère qu'on puisse infliger à l'école allemande moderne, aux gens du *Sabbat*, comme dit Rossini. Écoutée avec respect, elle a été applaudie avec transport. Les couplets chantés par Mlle Borghèse, une artiste d'avenir, ont été bissés. Un *andante* et un duo, empruntés à une opérette du même maître (*Sylvana*), ont été intercalés dans *Préciosa* avec plus de bonheur que de nécessité. Somme toute, c'est encore un succès pour le Théâtre-Lyrique, et je ne serais pas étonné de voir *Euryanthe* et *Obéron* distancés par *Préciosa*. Ainsi soit-il.

MM. E. Labat et Louis Ulbach ont jugé à propos de rajeunir, ou plutôt de vieillir, une des plus jolies pièces de M. Scribe; *Almanzor* est une contrefaçon assez réussie des *Premières Amours*. Almanzor et dona Clorinde se sont aimés, le sort les a séparés; lorsque, devenus vieux, ils se retrouvent, il leur arrive exactement la même chose qu'aux jeunes gens des *Premières Amours*; ils ne se reconnaissent ni l'un ni l'autre pour l'objet aimé, et, toujours comme dans les *Premières Amours*, un mariage à côté termine tout cela.

En vérité, ce n'est pas la peine de tant crier après l'auteur des *Doigts de Fée* pour lui prendre son bien.

M. Renaud de Vilbac, organiste bien connu dans le monde des artistes, a écrit sur cette bouffonnerie une musique où l'on retrouve çà et là des idées qui, pour n'avoir pas été prises dans les *Premières Amours*, sont d'une nouveauté contestable. Cette imperfection certainement involontaire est rachetée par de précieuses qualités, une harmonie élégante, des accompagnements variés, une instrumentation sobre et savante.

Le théâtre des Bouffes-Parisiens a eu aussi deux premières représentations : la première, *la Charmeuse*, est une de ces innombrables *paysanneries* qui fourmillent au théâtre et que l'indifférence ne tardera pas à en chasser; la musique de M. Caspers n'est pas suffisante pour relever un genre vieillot et ennuyeux.

La Chatte métamorphosée en Femme a eu au théâtre de Madame, en 1827, un succès soutenu. C'est une des trois cents batailles livrées sur les planches par Scribe, qui est un homme de théâtre comme Duguesclin était un homme de guerre. Mme Jenny Verpré y était étourdissante de grâce et de chatterie, Mlle Tautin, qui a repris le rôle de Minette, est tout simplement ravissante. Mais la pièce a vieilli ; il en est des pièces comme de de toutes choses en ce monde. Les situations, les mots même, changent de mode, il faut en refaire d'autres. La musique d'Offenbach est facile, bien troussée sans doute, mais faite avec une rapidité qui est loin de lui être favorable. M. Scribe a eu grand tort de ressusciter cette vieille bleuette. Il lui eût été si facile d'en faire une autre ou si commode de laisser dormir celle-là !

Hippolyte Munier.

Quinzaine dramatique.

Théâtre-Italien : *Giuditta*, tragédie en cinq actes, par M. Giacometti; Mme Ristori, M. Majeroni. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *les Mères repenties*, drame en quatre actes, par M. Mallefille; *Yanko le bandit*, ballet de M. Théophile Gautier. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *la Nuit du 20 septembre*, par M. Xavier de Montépin. — Théâtre du Gymnase : *la Boîte d'argent*, de MM. Lurine et Deslandes; *les Femmes qui pleurent*, de MM. Siraudin et Thiboust. — Reprise de *Don Juan* au Théâtre-Français.

« Or, Holopherne, parcourant les lieux d'alentour, trouva que la source qui coulait dans l'un des canaux, vers la partie du midi, était hors de la ville, et il commanda qu'on coupât leurs canaux.

« Cependant, non loin des murailles, il y avait des fontaines où on les voyait furtivement puiser de l'eau, plutôt pour se rafraîchir que pour se désaltérer. »

Tels sont les versets de l'Ancien-Testament, et M. Giacometti va plus loin qu'eux; il fait empoisonner les sources et les fontaines par Holopherne. Aussi Judith, qui avait découvert une source nouvelle et qui était venue raconter à ses concitoyens avec transport cette bonne fortune, est-elle cruellement désappointée, lorsqu'elle voit mourir ceux qui y sont allés puiser de l'eau? L'idée de la vengeance entre dans son cœur; Judith revêt ses habits de fête, et se présente à Holopherne, espèce de Sardanapale, dont le camp

est transformé en lieu de plaisir. Alors commence la difficulté du sujet; il faut que Judith arrive à son but, c'est-à-dire à trancher la tête d'Holopherne, en défendant non-seulement son honneur, mais sa pudeur. Avec un homme comme Holopherne, la résistance n'est pas aisée; ce n'est point un Céladon, la carte du Tendre lui est parfaitement inconnue; il ne s'amuse pas à en parcourir les sinueux détours... Il faut beaucoup d'adresse à Judith, et il faut même qu'elle soit servie par les circonstances, pour que, colombe encore, elle ne laisse pas quelques plumes entre les griffes du milan. Mais la colombe cesse bientôt d'être intéressante, et l'on se met en vérité à plaindre le sort d'Holopherne, lorsqu'on le voit si méchamment mis à mort. L'assassinat, lorsqu'il est le résultat de l'artifice, et qu'une femme surtout emploie ses charmes pour l'accomplir, a quelque chose de si odieux, qu'aucun sentiment exalté de patriotisme ou de religion ne peut le faire accepter. C'est tout au plus si on pardonne à Charlotte Corday d'avoir frappé Marat dans sa baignoire. Elle, du moins, n'eut pas recours à une infernale coquetterie. Elle marcha largement dans la voie sanglante, et si ce n'est pas un ange, comme l'appelle M. de Lamartine, c'est du moins une honnête criminelle.

Cependant, au point de vue dramatique, ce qui fait la valeur de la pièce de M. Giacometti et le triomphe de Mme Ristori, c'est cette coquetterie même, et tous les soucis qu'elle suscite à la veuve de Manassès. Mme Ristori a montré dans quelques-unes de ses créations, et récemment encore dans *Macbeth*, le grand art d'exprimer avec séduction ce qu'elle ne sent pas et de laisser entrevoir ses véritables intentions sous le voile d'un langage flatteur. Ce double visage lui est fort utile dans Judith. Elle joue à contre-cœur avec la passion d'Holopherne, et le spectateur comprend son profond dégoût et ses craintes d'être obligée à céder plus de terrain qu'elle ne le veut, à faire plus de frais qu'il ne lui convient d'en faire, pour concilier l'assassinat et la vertu. L'ivresse d'Holopherne la tire heureusement de cette situation embarrassante; le monarque s'endort dans son alcove, et Judith, s'exaltant de plus en plus jusqu'à soulever, avec sa faible main, un large et lourd cimeterre, coupe la tête au malheureux qui rêve de sa beauté et qui l'appelle près de lui. Je m'attendais à voir la tête d'Holopherne dans la main terrible de Judith, mais le Théâtre-Italien a reculé devant cette tradition de la peinture; une suivante de Judith enveloppe la tête dans un sac ridicule, et l'emporte comme un fromage sous son bras. Mme Ristori a déployé un grand talent de tragédienne, dans ce rôle composé exprès pour elle, et dans lequel l'auteur a réuni avec habileté toutes les passions qu'elle exprime le mieux. N'oublions pas M. Majeroni, qui l'a fort bien secondée dans le rôle d'Holopherne, où il a su être à la fois sauvage et distingué. Le rôle de Judith sera pour Mme Ristori le succès de la saison.

Les *Mères repenties*, de M. Mallefille, ont rappelé, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, les succès littéraires que ce théâtre a obtenus autrefois. Ce ne sont point, en effet, les machines, les complications, les danses, ni tous les accessoires d'une mise en scène splendide qui ont valu à cette pièce une sorte d'ovation. M. Mallefille, écrivain habile et éloquent, n'a demandé d'intérêt qu'aux sentiments et aux idées. Il n'a rien voulu devoir qu'à lui-même, et deux simples décors lui ont suffi, sur cette vaste scène, pour renfermer un drame très-attachant. Deux mères, parties du plus bas monde, et dont l'une est arrivée au premier, tandis que l'autre est restée au bas de l'échelle, se retrouvent à vingt ans de distance. Chacune d'elles à un enfant, la grande dame une fille, la pauvre diablesse un fils. Il passe dans la tête de ce fils, assez mauvais drôle, d'épouser la fille de la grande dame, et sa mère consent à le servir. Toute la pièce est là. Il s'agit de forcer la main à une ancienne compagne, et Mme Laurent, qui représente la malheureuse, met tout en œuvre contre Mme Guyon, épouse d'un certain boyard Rowenkine, d'une physionomie très-originale. Il ne nous est pas possible de donner ici l'analyse de cette œuvre, dont nous sommes forcé de nous borner à recommander le style et l'action bien conduite. Elle fait beaucoup d'honneur à M. Mallefille; c'est une heureuse rentrée pour lui dans la carrière théâtrale, où il n'apparaît que rarement, mais toujours avec éclat. La pièce est très-bien jouée par Mme Guyon, Mme Laurent, et Brésil, chargé du rôle d'un boyard toujours ivre et qui ne parle que par monosyllabes. Nous avons remarqué aussi M. Charly, dans un rôle de diplomate. — La Porte-Saint-Martin a cru devoir joindre à ce spectacle un ballet de M. Théophile Gautier, *Yanko le bandit*, ballet amusant, danses vives et légères, beaux décors, costumes moldaves charmants, exécutés sur les dessins d'un artiste de mérite, M. Valerio.

Oh! la *Nuit du vingt septembre!* quelle nuit! on s'y bat en duel, on s'y empoisonne, on s'y assassine, on y perd l'esprit, à l'exception de l'auteur qui garde le sien, mais qui en fait un étrange usage! Oh! les substitutions d'enfants, les frères et sœurs qui vont se marier, les forçats qui s'échappent du bagne!... Oh! les mystères

de l'Ambigu! qui vous aime, aille vous voir. M. Xavier de Montépin a pour mère Anne Radcliffe; pour père Guilbert de Pixérecourt; il est né au clair de lune, dans le val du Torrent.

MM. Louis Lurine et Deslandes ont eu une tout autre origine. Ils sont nés auprès du dernier philosophe et de la dernière marquise; ils ont été élevés dans les salons où Crébillon fils et l'abbé Voisenon ont passé et enchanté la société du XVIIIe siècle; ils ont retrouvé l'esprit des jolis contes orientaux appropriés aux mœurs parisiennes. Voyez le chevalier d'Ilo, il assure avoir déposé son cœur dans une boîte d'argent; il en parle si sérieusement qu'on finit par le croire, car rien ne l'émeut. Une dame, plus curieuse que les autres, veut absolument voir ce que renferme la boîte! Qu'y trouve-t-elle? son portrait. C'était le cœur du chevalier. Tout cela est joli et bien dit.

Les *Femmes qui pleurent*, de MM. Thiboust et Siraudin, ont eu un succès de fou-rire. Les auteurs apprennent aux dames comment il faut pleurer pour obtenir des diamants, et aux maris comment ils reprendront la clef de leur secrétaire confiée imprudemment à la discrétion de leurs femmes. Les deux pièces dont nous venons de parler sont destinées à accompagner longtemps les *dernières* représentations du *Fils naturel*.

La reprise du *Don Juan*, de Molière, a eu lieu au Théâtre-Français, avec Bressant dans le rôle de Don Juan, et certes, on ne pouvait choisir un plus élégant cavalier. Bressant possède toute la grâce du personnage qui, malgré son irréligion, ses infidélités et ses roueries, n'en conserve pas moins un charme suprême. On hait, on exècre Tartuffe; on aime Don Juan en dépit de ses vices, on est presque sur le point de l'estimer. Voilà l'effet que produisent certaines qualités brillantes et généreuses dont il est doué! M. Bressant est, sans contredit, le meilleur don Juan qu'il nous ait encore été donné de voir. Nous le reverrons. Nous rendrons justice à tout le monde.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 20 avril 1858.

Le procès-verbal est lu et adopté sans rectification.

M. le président annonce la présence de M. Guérin, qui promet son concours empressé. La société applaudit à la présence et aux paroles bienveillantes de ce membre nouvellement réélu.

Correspondance : une lettre de M. Vavin, rappelant à la Société le désir qui a été manifesté par l'un de ses membres, il y a déjà quelque temps, de voir placer sur l'un des trumeaux de la nouvelle caserne du Château-d'Eau et aussi près que possible du lieu où était le laboratoire de Daguerre, une inscription commémorative de ce fait. M. le président fera à ce sujet, et dans le plus bref délai, les démarches nécessaires.—Une lettre de M. Berville, adressant à la Société des billets d'entrée pour la séance publique que la Société philotechnique tiendra le dimanche 2 mai prochain. — Une lettre de M. de Besnier demandant un rapport sur son *Syllabaire musical.* M. Martin (d'Angers) est chargé de faire immédiatement ce rapport. — Une lettre de M. Verly, architecte, accompagnant son ouvrage offert à la Société et ayant pour titre: *Description des médailles du règne de S. M. l'empereur Napoléon III.* M. Moultat est chargé de faire un rapport sur l'ouvrage de M. Verly. — Deux numéros du *Builder*, renvoyés à M. Ch. Fournier. — La *Revue de l'art chrétien*, à l'examen de M. Montmeylian. — Le *Bulletin de la Société française de photographie*, renvoyé à M. Ch. Chevalier. — *L'Art au dix-neuvième siècle*, à l'examen de M. Guérin. — Le *Précis historique sur le château de Nantouillet*, par M. de Longperrier-Grimoard, renvoyé à M. Ed. Lambert.

La correspondance étant épuisée, un membre annonce que M. Corplet a obtenu une médaille d'or de la Société des sciences industrielles présidée par M. Reboldy. M. le président félicite M. Corplet de cette marque de distinction.

Lecture est faite des statuts et règlements, et la Société vote sur l'ensemble. Les statuts et règlements sont adoptés à l'unanimité. De vifs remerciements sont adressés à M. Vavin, président de la commission, et à M. Edmond Lambert, secrétaire. La Société décide l'impression et le tirage à 500 exemplaires des statuts et règlements, suivis de la liste des membres de la Société.

M. Gendré rend compte de sa visite dans l'atelier de M. Deurbergue, ciseleur. Il y a lieu de nommer une commission pour apprécier les travaux de M. Deurbergue. Cette commission est composée de MM. Eugène Paul, Boitel, Andréï et Villemsens.

La société décide que la séance annuelle et publique aura lieu prochainement. La commission de cette séance est composée de MM. Dubouloz, Passot, Boitel, Andréï, Husson, Bridoux, Eugène Paul, Villemsens, Martin (d'Angers), Manry, Lestrelin, Vidal, Vinageras, Ch. Fournier, Maillet, Montmeylian, Renaud, Ed. Lambert, Brossard et

Créange. La commission se réunira les vendredis chez M. le président, à 7 heures 1/2. La première réunion aura lieu le vendredi 30 avril, à la même heure.

M. Moultat fait un rapport sur un ouvrage de notre collègue Bidaut.

M. P. B. Fournier rend compte de plusieurs livraisons de la *Muse des Familles*.

M. Granger termine la séance par la lecture d'une pièce en vers ayant titre : les *Claqueurs*. Cette pièce, vivement applaudie, est renvoyée à la commission de la séance publique.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

Le secrétaire-général,
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 4 mai 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance — Demandes d'admission. — Vote sur une candidature. Rapport de M. Villemsens. — Rapport de M. Charles Fournier.— Rapports sur différents sujets par MM. Andréï, Eug. Paul et Guérin. — Communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 16 avril 1858.

Le procès verbal est lu et adopté.

M. Marmontel, professeur au Conservatoire impérial de musique, et M. Dussauce, peintre, présents à la séance, sont invités à prendre place au bureau, après avoir reçu les félicitations de M. Paul Chareau, président.

On procède, selon l'ordre du jour, à l'élection de MM. Lefèvre, musicien, présenté par MM. Chol et Auvray ; — Destribaud, compositeur de musique, présenté par MM. L. Chareau et H. Chareau; — Blanc, homme de lettres, présenté par MM. Charpin et Paul Chareau; — Verbist, présenté par MM. H. Chareau et Paul Chareau; — Journault, présenté par MM. H. Chareau et P. Chareau. Ces candidats, ayant obtenu l'unanimité des suffrages, sont proclamés membres du Comité central des artistes.

La correspondance se compose : — d'une lettre de M. René Douay, qui s'excuse de ne pouvoir se faire entendre dans la soirée musicale de ce jour, pour cause d'indisposition; — du dépôt de quatre numéros de l'*Europe artiste;* — d'une cantate à quatre voix, de M. Edmond d'Ingrande, ayant pour titre : *Tout l'univers est plein de ta puissance*. Renvoyée au rapport de MM. Verbist et White.

M. Paul Chareau fait un rapport sur l'ouvrage de M. Edmond Douay, intitulé : l'*Ame des écoliers*.

M. Auvray annonce que, dans une réunion du conseil d'administration et de la section de musique, il a été décidé que le grand concert donné par le Comité aurait lieu *le 14 mai prochain*, à huit heures du soir, dans les salons de Pleyel, rue Rochechouart, 22, et que des dames patronesses voulaient bien se charger de placer les billets.

L'audition musicale, sous la direction de M. Chol, se composait d'un solo du concerto de Schopin, exécuté sur le piano par M. Guiraud; d'une fantaisie de Vieuxtemps, jouée sur le violon par M. White ; du *Riccordati*, de Godschalk et de la *Iota*, par M. Diemer. Ces jeunes lauréats du Conservatoire se sont montrés dignes de leurs précédents. Écoutés avec une vive sympathie, ils ont été tour à tour l'objet de fréquents applaudissements.

Mme Pottier et Mlle Bernard ont chanté, la première, le grand air des *Mousquetaires de la Reine*; la seconde, les romances : *le Fou de la Vallée* et *l'Ombre des lilas*. Toutes deux ont fait preuve d'un talent remarquable.

Le secrétaire général,
L. Brévière.

Ordre du jour du vendredi 7 mai 1858.

Correspondance. — Elections de quatre candidats. — Discours de réception. — Rapport de M. Henri Chareau. — Rapport de M. Brévière. — Rapport de M. Pauly. — Propositions diverses. — Nominations de commissions.

MÉLANGES.

Paris, 1er Mai 1858.

Les *Concerts de Paris* éliront domicile au Ranelagh, pendant la saison d'été, à partir du mois de mai.

— Parmi les concerts donnés à la salle Herz, on a surtout distingué celui de M. A. Castagnier. Ce jeune compositeur, élève d'Halévy, avait formé son programme de tous morceaux de sa composition. L'*ouverture*, exécutée par l'orchestre de l'Opéra-Comique, dirigée par M. Tilman aîné, a été fort applaudi. Ce morceau est une véritable symphonie dans laquelle M. Castagnier a su exprimer une promenade sur l'eau, puis une danse sur terre entre amis, une dispute, une réconciliation avec chants religieux, enfin une ronde générale dans la prairie. Toutes ces parties descriptives ont été parfaitement saisies; savamment orchestrées elles renferment de gracieuses mélodies. Mlle Dobré et M. Perrier ont chanté avec sentiment un *O salutaris* d'un style élevé et d'un caractère religieux. Ces deux artistes ont dit aussi avec une expression charmante deux mélodies d'un petit opéra reçu au Théâtre-Lyrique, et dont M. Castagnier attend la représentation.

DU ROLE DES BEAUX-ARTS

DANS LA CIVILISATION.

II.

DES BEAUX-ARTS CHEZ LES GRECS.

Pendant que l'art dépouille ainsi la froide enveloppe du symbole, la politique marche d'un pas égal.

Les éléments sociaux se dégagent peu à peu du chaos de la barbarie ; les pouvoirs se forment et les divers membres de l'État se les partagent. A cette époque, les gouvernements sont, en principe, des monarchies très-limitées, mais déjà héréditaires; le prince réunit quelquefois le pouvoir exécutif au pouvoir judiciaire; la puissance législative réside dans les assemblées des grands et du peuple.

Les États ne sont encore que des fédérations établies sur les bases les plus élémentaires; la première cité ne peut prendre la moindre décision qui touche les autres sans les consulter en congrès.

Telle est la situation de la Grèce lorsque l'envahissent les barbares Doriens.

Vers l'an 1500 avant J.-C., la Grèce s'était vue inondée par une race de conquérants descendus des bords glacés du Danube, par la race hellénique. Deux tribus de cette grande famille, les Ioniens et les Eoliens, avaient pénétré jusqu'au cœur du Péloponèse. Là, en présence de cette civilisation qui vient d'être décrite, elles se façonnèrent bientôt à ses enseignements.

Mais la troisième des tribus hellènes était restée à l'écart. Relégués dans les arides montagnes de la Thessalie, les Doriens étaient demeurés dans la plus complète barbarie : sans arts industriels, sans commerce, sans agriculture, la guerre, la chasse et les repas sont tout ce qu'ils aiment; ce sont les Germains de l'époque. Aussi, lorsqu'en l'an 1200 ils se précipitèrent à leur tour sur la Grèce méridionale, oublieux des liens du sang qui les unissent à ceux qui les occupent, lorsqu'ils s'y fixent, la civilisation y périt, et d'autant plus rapidement que la plus grande partie des anciens habitants allèrent demander à la terre étrangère la sécurité nécessaire au développement de l'intelligence.

Quelques Ioniens purent néanmoins se maintenir indépendants dans l'Attique. Si la commotion qu'ils ont ressentie est trop forte pour qu'ils puissent renouer la chaîne du progrès, du moins ils ne le proscrivent pas; s'ils n'avancent point, ils restent cependant à même de marcher, lorsque le jour en sera venu, sur les traces de ces autres Ioniens émigrés en Asie-Mineure.

Les vaisseaux fugitifs ont emporté dans leurs flancs les germes de la civilisation naissante, et tandis que les ténèbres se répandent sur l'Hellade, la lumière se fait de toutes parts sur les rivages de l'Asie grecque. Des cités nouvelles s'élèvent comme par enchantement; et là, sous un ciel toujours clément, toujours pur, au fond des riantes vallées, au penchant des collines inclinées doucement vers les flots bleus de la mer Icarienne, fleurit à l'abri des barbares la molle Ionie.

Calme est la vie, légères sont les lois sur ces bords heureux. Aussi l'existence est regardée comme un bien précieux, et la paix qui la ménage est le premier des bienfaits. Pendant les loisirs qu'elle procure, les uns se livrent à la méditation, et les sciences vont naître; les autres s'abandonnent à la rêverie, et l'amour va toucher du bout de son aile et animer les arts. Au sein de la plus belle race de la terre, revêtue d'un charme de plus par la transparence de l'atmosphère, qui adoucit et harmonise les lignes et les teintes, le sentiment du beau s'éveille, s'épure et se fixe, le goût se forme.

Le plus simple, le plus sensible, le plus saisissable des attributs du beau, c'est la proportion relative des parties, l'un de ses éléments essentiels d'ailleurs. Mais l'étude de la proportion est nécessairement précédée ou tout au moins accompagnée du développement des sciences. Examinons maintenant par quels autres progrès avait passé la société grecque d'Asie au sortir des temps héroïques.

L'esprit d'analyse s'est développé rapidement, l'an mille avant l'ère chrétienne, les arts industriels atteignent un degré tout à fait supérieur; ils ont cessé d'être au service du besoin pour rentrer dans le domaine du bien-être et de l'agrément. Il suffit de lire dans Homère les descriptions de ces manteaux de fin lin ou de laine teints de couleurs éclatantes, chargés de broderies d'or, de ces cuirasses diaprées, de ces casques ciselés, de ces coupes dont le travail surpassait la matière, de ces meubles ornés «d'or, d'ambre, d'argent, d'ivoire,» pour se convaincre que la société *grecque asiatique du dixième siècle*, se trouvait dans un état de civilisation matérielle avancé.

Qu'il nous soit permis ici une observation. On a dit et répété, en se fondant sur les passages en question, qu'à l'époque de la guerre de Troie la Grèce était parvenue à un degré honorable de civilisation. Cette assertion est la conséquence d'une méthode historique fort superficielle. On a oublié que le poëte épique devait nécessairement revêtir ses héros «divins» de toutes les grandeurs *imaginables*, et les orner entre autres, de toutes les splendeurs du luxe; d'où il suit qu'Homère les a entourés non-seulement de tout ce qu'il avait pu voir de plus précieux chez les premiers citoyens de l'Ionie, mais encore de ce que ces données réelles avaient mis son génie à même d'imaginer en ce genre. Remarquons en outre que la plupart de ces merveilles sont des présents ou des trophées rapportés de Chypre, d'Égypte ou de Phénicie. Nous n'avons donc dans Homère qu'une description avantagée du luxe de ses contemporains.

De son temps, cependant, l'architecture monumentale, l'architecture de pierre, était à proprement parler inconnue. Il n'est pas en un seul endroit de l'Iliade ou de l'Odyssée fait mention de colonnes, dans le sens moderne du mot, ni aucunement de chapiteau, de frise ou d'arcade, non plus que dans Hésiode ou Pindare. Il n'est parlé que d'ouvrages en bois; point de statues en pierre ou en marbre; point en bronze, Pausanias le dit expressément. Les constructions étaient sans doute encore tout en bois; les deux ordres

de l'architecture ne furent donc connus que plus tard.

L'émigration des Eoliens et des Ioniens en Asie avait été suivie de près par l'établissement de colonies doriennes sur ces mêmes rivages. Chacune des villes fondées n'étant rattachée aux autres que par un lien fédéral extrêmement faible, les trois branches de la race hellénique purent suivre à l'abri de toute influence les inspirations de leurs génies divers. Une civilisation commune n'efface pas ces différences de caractères dont les différences de langage sont la plus vivante expression. Chez les âpres et robustes Doriens, chez ce peuple aux mœurs simples, aux institutions dures, exclusives, aristocratiques enfin, la langue mère a revêtu une forme large et puissante, une beauté mâle et sévère. L'Ionien, au contraire, a vite subi l'influence du soleil oriental ; il parle des lèvres un langage harmonieux, il ne fait entendre que des sons légers, faciles et pleins de mélodie ; l'oreille la plus délicate n'y saurait trouver que des charmes infinis. Les institutions sont douces comme le dialecte ; la démocratie est le gouvernement cher aux Ioniens.

Les mêmes différences se manifestèrent dans leurs beaux-arts ; on sait combien les Doriens trouvaient enivrante et efféminée la musique ionienne ; on sait quelle différence d'élégance, de grâce et de légèreté séparent la colonne ionienne de la simple et sévère colonne d'ordre dorique.

Il y a dans la vie de tous les peuples une époque où ils se sentent invinciblement poussés vers la mer. C'est lorsque leur intelligence commence à concevoir l'existence de sociétés humaines par delà les mers ; la curiosité, le désir de se procurer des biens nouveaux, les livre au hasard des flots, et le sentiment d'une supériorité récemment éprouvée sur les forces de la nature, les encourage à tenter la fortune. Le peuple qui s'embarque le premier pour faire le commerce est le plus civilisé.

Les émigrés renouèrent donc avec l'Europe, vers le neuvième siècle, des relations qui avaient été presque entièrement interrompues. Ils apportèrent à cette partie de la Grèce, que l'invasion des barbares avait comparativement épargnée, tous les secrets de leur jeune civilisation, et l'ionique Athènes, la mieux placée pour entretenir des rapports fréquents, la mieux à même de mettre à profit les enseignements reçus, Athènes se trouva bientôt à la tête des villes grecques pour l'intelligence. Elle devait être un jour un foyer de lumières, resplendissant sur le monde entier.

On peut se demander pourquoi ce fut chez les Athéniens que l'art atteignit la perfection et non chez les Grecs de cette Asie où il était né, où il avait grandi libre d'entraves. Les causes qui semblaient en favoriser le développement chez les uns, existaient pourtant chez les autres ; la race était la même, c'était ce même type dont la beauté n'est pas le résultat d'une convention, mais de la comparaison des types, de toutes les races, et dont la supériorité est rendue manifeste par ce fait que plus un profil se rapproche du profil grec, pour la proportion des parties, pour l'angle qu'elles font entre elles, ou pour l'angle facial total, plus il nous éloigne de l'idée du laid, plus il éveille en nous l'idée du beau. Le ciel était le même, *tenue cœlum*, et, comme l'Ionie, l'Attique avait des fleuves limpides et de riantes vallées, « de doux figuiers et des oliviers toujours verts. » La langue était la même ; la religion la même, et le gouvernement semblable aussi en principe. Mais il suffit d'une seule différence pour arrêter l'une dans la marche qu'elle devait suivre concurremment avec l'autre. Ce qui étouffa l'art dans l'Asie, ce fut la faiblesse politique des colonies. Jamais elles ne furent en état de résister aux Orientaux, et comme les affaires politiques étaient pour les citoyens un souci insupportable, comme ils étaient trop indolents pour les prendre longtemps à cœur, il en résulta que parmi ces républiques pas une ne s'éleva à une puissance respectable. Or, ce n'est que chez un peuple dont la nationalité est bien déterminée, dont le territoire est bien circonscrit, et

dont le nom est respecté, que se peut produire ce qu'on appelle un grand siècle. Les arts ont besoin de la sécurité et de la liberté !

A ce mot, qui ne signifie ici qu'indépendance nationale, hâtons-nous de combattre un vieux préjugé ayant trait à l'influence de la liberté sur les arts.

On a répété à satiété cette vaine parole qui est devenue un axiome : *sans liberté point d'arts ni de lettres.*

Que si, cependant, nous interrogeons l'histoire la plus élémentaire, nous verrons sur-le-champ que des faits éclatants, incontestables et unanimes dans les conclusions qu'on ne peut s'empêcher d'en tirer, semblent prouver bien au contraire que les arts et les lettres ne prospèrent que sous un despotisme pour qui, dirait-on, ils réservent leurs splendeurs.

Était-ce un temps de liberté, celui où Périclès, après avoir doucement dérobé le pouvoir, dédommageait le peuple de ses droits perdus par des fêtes, par des distributions d'argent, par des bâtiments? Était-ce le temps de la liberté lorsque Auguste, tout en vivant comme un simple sénateur, réunissait en lui-même tous les pouvoirs de l'État? Était-ce le temps de la liberté sous Léon X et sous Laurent de Médicis? C'était précisément l'heure où elle venait d'expirer pour jamais. Ce n'était pas non plus un temps de liberté quand le roi-chevalier ne signait que par « son bon plaisir. » Ce n'était pas la liberté sous le prince qui, un fouet à la main, avait pour un demi-siècle imposé le silence à des Parlements.

Si l'on insiste, disant que la splendeur de ces règnes n'est due qu'à la liberté des temps précédents qui l'ont préparée, je demanderai combien de siècles se sont écoulés entre l'expulsion des Pisistratides et l'usurpation de Périclès, combien de siècles a duré la liberté à Athènes ; je répondrai que la liberté était morte cent ans avant le principat d'Auguste : le paysan d'Arpinum l'avait égorgée dans ses saturnales ; je demanderai si Borgia et Jules II avaient été des maîtres bien doux ; enfin j'avouerai mon ignorance des sympathies de Louis XI et de Richelieu pour « l'état populaire. »

Ajoutons que comme les arts fleurissent sans la liberté, de même il y a des peuples libres qui ne donnent que des artistes de second ordre ou moins encore. Il suffit de citer l'Arcadie, où la liberté était incomparablement plus grande qu'à Athènes, Rome républicaine, et l'Angleterre, à qui personne ne contestera, que je crois, sa liberté.

Loin de nous, cependant, loin de nous la pensée de rapporter au despotisme les plus nobles productions de l'esprit humain! Nous avons seulement tenu à montrer à quelles conclusions conduit un raisonnement, où figurent des mots pris dans un sens aussi peu déterminé que l'expression de liberté dans la formule que nous combattons.

Hâtons-nous donc de fixer la signification du mot liberté ; peut-être la formule deviendra-t-elle ainsi discutable, peut-être même deviendra-t-elle vraie.

Il est suffisamment établi qu'il ne peut s'agir ici de la liberté politique. Essayons d'une autre liberté ; pourrait-on dire, par exemple, que la liberté *civile* est une condition essentielle de la prospérité des arts et des lettres ?

Je le prouve. La liberté civile, soit absolue, complète, comme nous en jouissons aujourd'hui en France, soit restreinte aux effets élémentaires, rentre, avec tout ce qui tend à la protéger, dans ce qu'on appelle l'ordre public. Elle en est le fait constitutif le plus important, et à peine s'est-il fait, qu'elle en devient le principal but : sans liberté civile point d'ordre public ; le premier et le plus grand résultat de l'ordre public, c'est d'étendre la liberté civile et de lui donner la sécurité ; ils naissent, grandissent et meurent ensemble. Si donc, on pouvait établir que partout où les lettres ont jeté leur plus vif éclat régnait l'ordre public, et réciproquement que partout où règne l'ordre public, l'intelligence humaine se trouve dans les conditions les plus favorables pour se per-

fectionner et produire, ne serait-il pas démontré que *la condition indispensable à la prospérité des arts et des lettres, c'est la liberté civile?*

Or, dans quel temps les Athéniens goûtèrent-ils mieux les bienfaits de l'ordre public que sous la main ferme et douce de Périclès, après les scandales démagogiques qu'avaient causés les réformes d'Aristide? Quand l'ordre public fut-il plus parfait que sous Auguste ou sous les Médicis?

D'autre part, n'est-il pas vrai qu'il faut au recueillement et à la méditation de l'artiste ou du poëte l'absence de précautions vulgaires, le calme, le silence et le noble entourage soit d'une belle nature, soit de la demeure somptueuse; ils sont comme ces mères lacédémoniennes qui, pendant leur grossesse, s'entouraient des images d'Apollon, de Narcisse et de Vénus. Il faut plus encore, il faut qu'ils sentent dans l'air qui les environne le bien-être, le calme moral; il faut que le rugissement des passions haineuses leur soit épargné, il faut la certitude que rien du dehors ne les viendra détourner d'achever l'œuvre entreprise, sans quoi ils perdraient la foi dans le travail. Raphaël ni Murillo n'eussent point fait leurs madones en France au temps de la Ligue. Il faut aussi des encouragements, car l'enfantement est pénible; il faut des honneurs et de la considération : il est bon qu'un puissant monarque se baisse pour ramasser le pinceau échappé à la main de l'artiste. Il faut enfin et surtout les bienfaits de la munificence publique et privée; or, les démocraties orageuses sont pauvres.

Mais si la liberté civile n'est la condition essentielle de la prospérité artistique et littéraire que parce qu'elle est le fondement de l'ordre public, n'est-il pas évident que l'ORDRE PUBLIC FAIT LA PROSPÉRITÉ DES ARTS.

C'est l'ordre public et la paix ramenés par Périclès, qui firent de son siècle le type glorieux de la prospérité des arts et des lettres : *concordiâ crescunt.*

Francis Aubert.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

INAUGURATION DE LA STATUE DE CRILLON A AVIGNON. — LA STATUE DE COLBERT PAR M. GUILLAUME — PROJET D'UNE STATUE ÉQUESTRE DE NAPOLÉON Ier A ROUEN. — UNE SOUSCRIPTION OUVERTE A TROYES. — LES STATUAIRES MENN, DANIEL ET DANTAN JEUNE. — UNE STATUE COMMANDÉE A M. ÉMILE CHATROUSSE. — ENVOI DE TABLEAUX AU MUSÉE DE VERSAILLES. — LES BRONZES DE M. JACQUEMART. — TIRAGE DES LOTS DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LYON. — LES ACHATS DE LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE DE SAINT-ÉTIENNE. — OUVERTURE DE L'EXPOSITION ARCHÉOLOGIQUE A CHARTRES. — LES QUATRE STATUES DE M. DESPREZ. — TRAVAUX A L'ÉLYSÉE ET AUX TUILERIES. — CONCOURS D'ARCHITECTURE A LYON. — NOUVELLE APPLICATION DE LA GALVANOPLASTIE PAR M. GARNIER.

L'inauguration de la statue en bronze du brave Crillon a eu lieu, le 3 mai, à Avignon, avec une grande solennité, en présence de Mgr l'archevêque d'Avignon, de toutes les autorités de la ville et des derniers représentants de la famille Crillon, M. le duc et M. le marquis de Crillon.

La statue a une attitude imposante et toute martiale. La figure, pleine d'animation, respire ce courage altier qui rendit Crillon si redoutable à ses ennemis. Sa main gauche serre la poignée de son épée, sa main droite est armée du bâton, insigne de son commandement de colonel général du régiment des gardes. Son corps est revêtu de l'armure d'airain des anciens chevaliers dont il égala les plus hauts exploits. A ses pieds, l'artiste a placé le casque au cimier surmonté de panaches et des gantelets de fer.

En reproduisant l'image de Crillon et en le recouvrant de son armure, M. Veray s'est strictement conformé à la tradition historique et au programme qui lui avait été imposé. D'une réalité frappante, son œuvre gagne à être analysée. Les connaisseurs regardent la tête comme un chef-d'œuvre; modelée sur des portraits authentiques, elle est la ressemblance la plus fidèle du héros qui réunit en lui la généreuse impétuosité d'Achille et la force indomptable d'Ajax.

Les bas-reliefs, dus également à M. Veray, sont extrêmement remarquables. Le premier repré-

sente le brave Crillon sur le pont de Tours, faisant fuir l'ennemi qui s'en est rendu maître, et frayant un passage au roi de France. A côté de lui et devant le roi, auquel il fait un rempart de son corps, tombe percé d'un coup mortel le chevalier Berton, digne neveu du brave des braves. Le second bas-relief représente l'épisode de Pierre-Encise, à Lyon, où Henri IV, la main sur l'épaule de Crillon, le présente aux seigneurs florentins qui accompagnaient Marie de Médicis, en disant : Messieurs, voilà le premier capitaine du monde ! On connaît la réponse de Crillon.

Cette statue, nous écrit-on, fait le plus grand honneur à M. Veray, qui s'est inspiré non-seulement de son talent d'artiste, mais de ses souvenirs du pays natal, pour rendre aux Avignonais leur chevalier sans peur et sans reproche, et qui a si bien fait revivre dans la mâle expression de sa figure, l'âme forte et fière du héros et du chrétien.

—

Dans l'une des galeries du rez-de-chaussée du palais de l'Industrie on dressait, il y a quelques jours, le modèle du piédestal dessiné par M. Ballue, et destiné à supporter la statue de Colbert. On sait qu'une souscription a été ouverte pour élever, sur l'une des places de la ville de Reims, un monument à la mémoire de ce grand ministre, et qu'à la suite d'un concours, M. Guillaume a été chargé d'exécuter la statue. Piédestal et statue ont la moitié de l'élévation réelle du monument. Une commission s'est réunie pour donner son avis sur l'ensemble du projet. Elle se composait des ministres d'État, des finances, de la marine, des travaux publics, de l'archevêque de Reims, du maire de cette ville, du préfet de la Marne, etc., etc.

La statue de M. Guillaume est un bon et sérieux ouvrage. Le ministre de Louis XIV est représenté debout, vêtu de l'ample et majestueux costume du temps. Sur ses épaules est jeté un riche manteau. Colbert tient sous son bras gauche un portefeuille. Sa main droite s'appuie sur un guéridon couvert d'un tapis fleurdelysé et supportant quelques papiers.

La tête a dû être modelée d'après quelques bonnes peintures ou sculptures originales. Elle est légèrement penchée en avant. La physionomie est calme, grave, méditative. Vue de face ou de profil, la statue offre l'aspect le plus satisfaisant.

Le piédestal affecte une forme composée qui ne manque ni d'élégance, ni d'originalité. Il s'élève au-dessus de cinq à six marches circulaires entourées d'une grille. Les quatre faces du dé,—d'un seul morceau de granit ou de marbre, sans doute, — sont ornés de médaillons destinés à recevoir des dates, des inscriptions, le nom du ministre.

Grâce à l'étendue de la galerie qui permettait de juger la perspective, on a pu se rendre compte de l'effet que produira le monument sur une place publique. Il ne laisse rien à désirer.

—

La ville de Rouen a manifesté, depuis deux ou trois ans, l'intention d'ériger une statue équestre de Napoléon Ier sur la place Saint-Ouen. L'artiste distingué auquel on doit le modèle de la statue qui va être dressée, au mois de juillet prochain, sur la rade de Cherbourg, M. Levéel, a répondu à ce désir. Nous venons de voir dans son atelier un projet de monument qui pourrait bien être adopté. L'empereur est représenté dans une attitude calme et grave, sur un cheval aux formes fines et élégantes. Il semble passer une revue. Son costume est celui que la tradition a adopté : l'uniforme, la redingote et le petit chapeau.

—

Les anciens militaires, les médaillés de Sainte-Hélène, qui habitent le département de l'Aube, ont ouvert une souscription et demandé l'autorisation d'élever une statue à Napoléon Ier dans la ville de Troyes. Ils ont déjà réuni plus de quinze mille francs, et un statuaire, M. Janson, s'est mis à leur disposition. Cet artiste est un enfant du pays ; il est né à Arcis-sur-Aube. Elève de Ramey fils et de Simart, il a plusieurs fois envoyé ses œuvres au salon. Nous citerons, entre autres, le groupe d'*Héraclite et Démocrite*, la statue du général Pastonneaux, celle de *Diogène*, le *Repentir*, etc., etc.

—

Un souvenir bien mérité vient d'être accordé à la mémoire de M. d'Argout, l'ancien gouverneur de la Banque de France. Le gouvernement a ordonné que son buste serait placé dans la salle de la commission de surveillance des caisses d'amortissement et des dépôts et consignations. Ce travail a été commandé à M. Menn, jeune statuaire. Il aura pour pendant, le buste de Mollien, dont l'exécution est confiée à M. Daniel.

—

M. Dantan jeune a été tout récemment chargé par M. le ministre d'Etat et de la maison de l'empereur, de l'exécution d'un buste en marbre de M. Bineau, mort, il n'y a pas longtemps, ministre des finances en France. Ce morceau, aussitôt qu'il sera terminé, ira prendre place dans les galeries du musée de Versailles.

—

Le jeune statuaire auquel nous avons dû, à l'exposition de 1857, deux groupes d'*Héloïse et d'Abailard*, M. Emile Chatrousse, vient d'être chargé par le gouvernement de l'exécution d'une statue pour la décoration de la cour du Louvre.

—

On a enlevé récemment du palais de l'Industrie, pour les transporter au musée de Versailles, les portraits des maréchaux Pélissier, Bosquet, Canrobert, et plusieurs tableaux rappelant des épisodes de le guerre de Crimée : les *Sœurs de Charité*, de M. Appert ; les *Chirurgiens français soignant les blessés russes*, par M. Jules Rigo ; la *Bataille d'Inkermann*, par M. Doré.

On y a joint la *Prise de Zaatcha*, par M. Beaucé ; le *Retour de l'île d'Elbe*, dernier tableau de Garneray ; le *Bombardement de Salé*, par M. Gudin. Depuis quelque temps, on avait transporté la magnifique toile de M. Yvon, la *Prise de la tour Malakoff*.

Ce tableau, l'un des plus remarquables souvenirs que nous ait laissé la guerre d'Orient, si féconde en actions mémorables pour la France, a été reproduit par la gravure sur bois. Un dessinateur distingué, M. Soulange-Teissier, travaille maintenant à le reproduire en lithographie et sur une pierre de la plus grande dimension.

—

Pendant l'exposition des Beaux-Arts de 1855, on a remarqué, dans les galeries consacrées à la sculpture, deux bronzes exécutés par M. Jacquemard. Envoyés à l'exposition de Bruxelles, ils ont valu à leur auteur la récompense la plus honorable. L'un représente un lion s'arrêtant devant les membres à peine couverts de terre d'un pauvre pèlerin mort alors qu'il achevait un pieux voyage ; l'autre, une lionne couchée, jouant paisiblement avec un jeune chien qu'elle tient entre ses pattes de devant. Ces bronzes sont devenus la propriété du gouvernement, et l'on a tout lieu de croire qu'ils ne tarderont pas à orner les deux jardins qui s'étendent devant la colonnade du Louvre. Presque tous nos squares, nos places publiques, vont recevoir des groupes, des statues, des vases, qui étaient relégués dans des magasins et dont on ignorait presque l'existence. On donne même pour certain que le bois de Boulogne aura une large part de ces marbres, de ces bronzes, richesses artistiques longtemps enfouies dans l'obscurité.

Aux groupes en bronze de M. Jacquemard qui vont décorer les jardins entourant le Louvre, la rue de Rivoli, la place et le quai du Louvre, il faut ajouter l'*Enfant prodigue*, de M. Gumery ; la *Nymphe des fontaines*, de M. Desbœufs ; l'*Aurélia Victorina*, de M. Daumas ; le *Métabus fugitif*, de M. Raggi ; le *Daphnis et Chloé*, de Paul Gayrard groupe terminé par son père ; le *Zèbre attaqué par une panthère*, de M. Bonheur, frère de Mlle Rosa Bonheur. Toutes ces statues seront élevées sur d'élégants piédestaux.

—

Le tirage des œuvres d'art acquises par la Société des amis des arts de Lyon à la dernière exposition organisée par ses soins, a eu lieu, le 4 mai, à l'Alcazar, avec une certaine solennité. Une nombreuse assistance s'était rendue à cette fête artistique.

Avant de procéder au tirage des lots, la Commission de la Société a fait connaître les noms des artistes dont les œuvres, malgré son désir, n'ont pu être acquises et auxquels, suivant un usage adopté par elle depuis plusieurs années, elle a cru devoir décerner sa médaille, soit pour reconnaître le mérite des ouvrages, soit surtout pour remercier leurs auteurs d'avoir bien voulu contribuer à l'éclat de l'exposition lyonnaise.

Ce sont MM. Van Schendel et Van Moer, de Bruxelles, et MM. Dargent et Monginot de Paris.

Voici la liste des œuvres d'art achetées par la Société pour la loterie :

Appian, au *Bord du Loing* ; — Barrias, *Jésus-Christ chez le Pharisien* ; — Berchère, *Campements à Sarbout-el-Kadem* ; — Berthelémy, *Naufragés en détresse* ; — Bonirote, les *Echecs* ; — Brissot de Warville, *Vue prise à Verberie* (Oise) ; — Carrey, *Nature morte* ; — Castan, *Environs de Montpellier* ; — Chaine, le *Vivier* ; — Chantre, *Branche de prunes au pied d'un arbre* ; — Dauzats, *Vue prise à Damiette* ; — Dévéria, les *Quatre Henri dans la maison de Crillon* ; — De Gronckel, le *Bouquet offert à la mariée* ; — De Heuvel, la *Boule de savon* ; — De Knyff, *Avenue du château de Petersheim* ; — Laurens, *Deux têtes d'étude* ; — Lays, *Vase de fleurs* ; — Legrand, *Pommes et cerises* ; — Legras, *Tristesse* ; — Lehmann, *Portrait de Berjon* (dessin) ; Adophe Leleux, la *Toilette aux champs* ; — Loubon, *Bords du Rhône* ; — Luminais, le *Grand carillon* ; — Louis Meyer, *Baie de Saint-Brelade, île de Jersey* ; — Perrachon, *Fleurs dans un vase* ; — Petit, un *Atelier d'artiste* ; — Ponthus-Cinier, une *Nymphée* ; — Regnier, la *Paquerette et le papillon* ; — Robbe, *Fruits et gibier* ; — Roussin, une *Famille bretonne* ; — Sain, la *Petite travailleuse* ; — Servan, *Sainte-Marie l'égyptienne* (paysage) ; — Simon, *Aux Aigualades, chèvres et Marseille* ; — Stock, *Ruines du château de La Rochelle* ; — Terrier, *Chez soi* (fantaisie) ; — Viot, le *Soir en Dombes* ;

— Volle, *Octobre* (aquarelle); — Mlle Adélaïde Wagner, *l'Inspiration*; — Mlle Elise Wagner, *Vase de fleurs.*

Outre les acquisitions faites par la Société des amis des arts de Lyon, *cinquante-quatre* tableaux ont été achetés par des amateurs.

—

Plus de cinq cents tableaux et œuvres d'art avaient été envoyés à la première exposition organisée à Saint-Étienne, par les soins de la Société des amis des arts du département de la Loire, malgré la concurrence très-redoutable qu'avaient dû lui faire les expositions de Marseille et de Genève, ouvertes à la même époque. Cinquante-deux tableaux ou objets de sculpture ont été acquis par la Société ou par des amateurs. Voici la liste des tableaux et objets d'art achetés par elle à cette exposition :

Le *Vieux Paysan malade*, de Rahoult. — L'*Inquiétude* (étude de chevaux), de Paternostre. — Le *Lac*, de Chintreuil. — *Intérieur d'une école juive*, de Bellet-Dupoizat. — La *Plage du Havre*, de Barry. — *Environs de Neufchâtel*, de Rischgitz. — Le *Crépuscule*, de Loubon. — *Approche de l'orage*, de Ortmans. — L'*Étang* (fusain), d'Appian. — Le *Char de foin* (fusain), du même. — *Effet du soir*, de Ranvier. — Le *Meunier, son Fils et l'Ane*, de Pluyette. — *Fraises*, de Cathelineau. — *Poules et Coq*, de Verlat. — *Vue prise en Franche-Comté*, de Holtzapffel. — *Souvenirs de la campagne de Rome*, par de Curzon. — Le *Retour du Bois*, de Magaud. — Le *Repos*, du même. — *Souvenirs des bords du Rhône*, de Girardon. — Buste de *Vierge*, en cèdre, par Jarnieux. — *Rues d'Alger*, trois aquarelles de Camino. — *Taureau beuglant* (bronze), de Rosa Bonheur. — *Bélier couché* (bronze), de la même. — *Famille de chevreuils* (bronze), d'Isidore Bonheur.

—

La société archéologique d'Eure-et-Loir vient d'ouvrir, le 9 mai, à l'hôtel-de-ville de Chartres, une exposition d'antiquités et d'objets d'art véritablement digne d'exciter un vif intérêt. Le catalogue contient plus de onze cents numéros.

En arrivant sous le portail de l'école de Saint-Ferdinand, on peut, dès le premier coup d'œil jeté sur l'appropriation du local, se rendre compte de l'ensemble et des principaux détails du système adopté pour cette exposition.

Au centre et reliant ensemble les deux ailes, s'ouvre sur la cour une galerie transversale en arceaux, contenant les pierres se rapportant aux différents âges de la sculpture et de la statuaire monumentales. On y peut contempler les fragments du magnifique jubé de la cathédrale de Chartres, démoli dans la nuit du 24 au 25 avril 1763 et retrouvés par M. Lassus en 1849.

Dans les salles d'exposition, on a réuni et disposé, avec infiniment de goût, les nombreuses richesses provenant des châteaux princiers d'Anet, Maintenon, Villebon et autres demeures féodales du pays et heureusement conservées. Les époques gauloise et romaine, le moyen âge, la renaissance et les siècles qui ont suivi s'y trouvent représentés.

Parmi tant d'objets précieux qui méritent l'attention des visiteurs, nous citerons seulement : des tableaux de Murillo, Rembrandt, Mignard, Rubens, Corrége, Titien, Greuze, Fragonard, Léonard de Vinci, Chardin, Géricault, Prud'hon, Ingres, Horace Vernet, etc.; — des portraits enrichis de pierreries; de charmantes miniatures du quatorzième au dix-septième siècles; des mosaïques romaines; de beaux émaux parmi lesquels se remarquent ceux de Léonard Limousin; des faïences et porcelaines de Chine, du Japon, de Saxe, de France, entre autres de Pinaigrier et de Bernard de Palissy; de magnifiques armures d'une haute antiquité; des armes depuis Henri II jusqu'au fusil pris sur un chef arabe par le maréchal Canrobert, et la *flissah*, prise par le général Marbot, lors de l'expédition du col de Mouzaïa: des tapisseries, des meubles, des bahuts, ayant appartenu l'un à Mme de Maintenon, un autre ayant fait partie du mobilier de Diane de Poitiers; un autre, dans les tiroirs duquel la marquise de Brinvilliers cachait ses poisons, etc. Des livres, manuscrits et imprimés, sur vélin et autres, depuis le commencement du douzième siècle jusqu'au *Cours de Bezout*, donné en prix à Bonaparte à l'école de Brienne, avec un autographe de lui sur le premier feuillet. En terminant, nous citerons encore comme objet historique, la montre, enrichie de perles, avec le chiffre du roi et la couronne de France en diamants, que portait Louis XVI lors de sa détention au Temple.

—

La façade de la caserne de la garde de Paris, rue de la Banque, est entièrement découverte. On a même enlevé, la semaine dernière, les planches qui dérobaient aux regards les quatre statues allégoriques dont on a décoré les deux portes d'entrée.

Ces statues sont l'œuvre de M. Desprez, auquel on doit un assez grand nombre de productions remarquables, et qui a été dernièrement candidat à l'un des fauteuils vacants à l'académie des Beaux-Arts. Elles représentent la *Prudence*, l'*Ordre public*, la *Vigilance* et la *Force*.

La *Prudence* tient dans sa main gauche, un miroir entouré d'un serpent. La main droite, rapprochée de la tête, indique que la réflexion précède toujours l'action. L'*Ordre public* appuie la main gauche sur une épée dans le fourreau. Dans sa main droite est un sceptre orné d'un œil rayonnant. Le casque est surmonté d'un hibou. La *Vigilance* étend une main vers un coq qui se dresse à ses pieds, pour indiquer qu'elle veille avec lui. Sa main droite tient une épée nue appuyée sur son épaule. Il faut être prêt à marcher et à frapper au premier signal. La *Force*, appuyée sur une massue, a la main droite sur la hanche. La tête est coiffée d'une peau de lion.

Ces quatre statues sont bien composées, sagement exécutées. Un programme avait été imposé à l'artiste. Il l'a suivi avec une scrupuleuse exactitude, sans négliger cependant toutes les occasions qui lui étaient offertes de faire apprécier sa connaissance parfaite de la forme humaine et son habileté à draper une figure.

—

Les travaux entrepris au palais de l'Elysée se poursuivent avec la plus grande activité, et l'on en donne pour raison que l'empereur viendrait s'y établir après son séjour habituel au palais de Saint-Cloud. Cette détermination serait la conséquence de la restauration arrêtée du pavillon de Flore aux Tuileries. La façade de cette partie du palais, dont le mauvais état avait été signalé sous le règne de Louis-Philippe, menace complétement ruine aujourd'hui.

Pendant cette indispensable restauration, on s'occupera également de réparer la façade du palais et de la mettre en harmonie avec les bâtiments nouveaux qui composent le Louvre de Napoléon III.

En songeant à la rapidité imprimée aux travaux publics dans la capitale, il est permis de supposer que ces différentes restaurations seront terminées dans les commencements de l'année prochaine, ainsi que les importants changements qui s'opèrent dans le jardin des Tuileries, et déjà en voie d'exécution.

—

La Société académique d'architecture de Lyon, ouvrant chaque année, aux termes de ses statuts, un concours public pour l'encouragement à l'étude de l'art qu'elle cultive, propose aux architectes français et étrangers, pour sujet du concours de 1858, un *Lycée d'internes*. Cet édifice serait situé à proximité de Lyon et occuperait une surface de deux hectares, y compris les cours, jardins et promenades.

Les projets soumis au concours devront être transmis *franco* au palais des Beaux-Arts à Lyon, à l'adresse du secrétaire de la Société, avant le 1er décembre 1858. Les prix seront distribués aux auteurs des projets couronnés, dans la séance du premier jeudi de janvier 1859; ils consistent, pour le premier prix, en une *médaille d'or*, et pour le second, en une *médaille d'argent*.

—

Les progrès de la science et en particulier les découvertes remarquables de la galvanoplastie, ont donné lieu aux plus intéressantes applications de ces merveilleuses opérations chimiques. Il en est une, surtout, qui paraît devoir exercer une influence favorable à l'art de la gravure. Elle a attiré, depuis quelque temps, l'attention des savants, des artistes, des industriels.

Un inventeur, M. Garnier, a imaginé le premier, à ce qu'il paraît, un procédé pour consolider les planches de cuivre gravées destinées à l'impression en taille douce. C'est un problème qu'il n'était pas facile de résoudre et que l'on cherchait avec persévérance. Par l'usage, les planches de cuivre se fatiguaient, le travail du burin perdait de sa valeur, et les plus beaux travaux de nos artistes, au bout d'un certain temps, se trouvaient perdus ou arrivaient à un état d'infériorité déplorable.

Grâce au procédé de M. Garnier, mis en œuvre aujourd'hui par M. Tavernier, on serait arrivé à ce but si désirable. Le moyen est de recouvrir les planches d'une couche d'acier qui permet d'obtenir un tirage illimité et constamment uniforme. L'opération, fort simple, maintenant quelle est connue, consiste à déposer sur la planche, et sans altérer aucunement le travail de l'artiste, une couche galvanique d'acier excessivement mince.

Le frottement, pendant le tirage, ne s'exerce donc plus que sur la couche d'acier, et lorsqu'elle commence à se fatiguer, que le cuivre reparaît quelque part, on peut facilement enlever l'acier et le remplacer par une couche nouvelle.

De nombreuses expériences ont été répétées, autant pour s'assurer de la sûreté du procédé que pour répondre aux objections nombreuses faites par les artistes les plus intéressés, on le comprend, à bien connaître l'opération, à s'en rendre un compte exact.

Ces expériences ont été suivies du plus heureux résultat. On cite plusieurs planches de l'importante collection de M. Goupil, qui ont été soumises à l'aciérage et donnent d'excellents tirages, sans que l'on puisse trouver de différence entre les épreuves de la planche primitive et celles obtenues au moyen de la planche galvanisée.

Nous rappellerons les gravures de l'*Hémicycle* du Palais des Beaux-Arts, due au burin de M. Henriquel Dupont, le *Saint-Augustin*, gravé d'après le tableau de M. Ary-Scheffer; la *Vierge Aldobrandini*, gravée par M. Bridoux; les *Noces de Cana*, par M. Zachée Prevost; la *Françoise de Rimini*, par M. Calamatta, etc., etc.

Jusqu'à présent tout a concouru à constater l'excellence du procédé.

Emile Gagneux.

SEPTIÈME EXPOSITION

DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX.

On sait — la Revue a eu soin de le dire, — la part généreuse que la municipalité de Bordeaux a prise dans l'installation de la nouvelle salle mise à la disposition de la société des amis des arts de cette ville. Malgré l'activité apportée par d'intelligents constructeurs, les deux principales galeries ont seules pu être achevées cette année. Elles ont une longueur d'environ trente mètres chacune, sur sept et demi de large et sept de hauteur. Elles sont éclairées dans toute leur longueur par une lanterne en verre dépoli qui répand une lumière douce et égale, de manière à éclairer parfaitement tous les tableaux exposés.

Cet aménagement, aussi simple que conforme aux exigences artistiques, était bien fait pour justifier l'empressement du public bordelais; dès le premier jour, les portes ont été assiégées par la foule des visiteurs, et la terrasse du jardin public offrait une physionomie tout à fait inusitée. Hâtons-nous de dire que, malgré l'incertitude où s'était trouvée la commission de la société relativement à la capacité des galeries mises à sa disposition, —incertitude qui l'a forcée à restreindre ses invitations, du moins pour cette année, —l'aspect des galeries est on ne peut plus satisfaisant, et bien que les œuvres qu'elles renferment n'aient pas la prétention d'être de premier ordre, la grande majorité des toiles exposées est fort recommandable, beaucoup même sont dignes de figurer dans des collections de choix.

Les quelques lignes que nous écrivons en ce moment ne sauraient présenter un compte-rendu bien complet. Ce n'est qu'une simple mise en ordre de notes prises au courant d'une première visite, en attendant qu'un examen approfondi nous permette de rendre un compte détaillé de cette intéressante solennité artistique.

Parmi les œuvres hors ligne qui ont eu la première ovation de la foule, il faut placer tout d'abord *Charles-Quint au monastère de Saint-Just*. Ce riche joyau de la couronne de Robert Fleury, cette toile prêtée à la société par son heureux possesseur, M. Emile Péreire, a certainement obtenu les honneurs de l'inauguration, en compagnie de l'ouvrage *inédit* dû au pinceau de Mlle Rosa Bonheur, et dont l'artiste a voulu donner les prémices à sa ville natale. Ce charmant tableau représente *Trois bœufs écossais* de la race connue sous le nom de *Kylies*, qu'on a remarqués à l'exposition de l'agriculture en 1856. Mlle Rosa Bonheur en a fait l'étude dans les Highlands même, où elle s'est inspirée de la manière la plus heureuse du pays et des animaux qui l'habitent. Rien ne peut surpasser la vérité de cette scène. Ces trois petits animaux, d'un pelage différent, sont fièrement campés sur leurs montagnes, surveillant au loin l'approche des intrus qui viennent empiéter sur leur solitude. L'expression de leurs têtes est pleine de vie et de feu, et l'état à moitié sauvage dans lequel vit cette race hardie est parfaitement rendu. Ce tableau ne manquera pas de produire un grand effet en Angleterre, qui paraît être sa destination. Il serait à désirer que la cité bordelaise gardât pour elle ce tableau, dont la place semble marquée dans le musée de la ville natale de son auteur.

Toute la famille Bonheur, si largement douée, est dignement représentée à l'exposition bordelaise : la sœur de Mlle Rosa Bonheur, Mme Peyrol, par un *Paysage*, avec vaches s'abreuvant; et M. Isidore, par deux groupes d'animaux en bronze; un surtout, d'une dimension assez grande, mérite les plus grands éloges.

M. Troyon a envoyé plusieurs excellents tableaux. Malheureusement, les œuvres de ce grand artiste sont tellement recherchées qu'il lui a été impossible de disposer d'une de ses dernières qu'il avait cependant réservée pour cette exposition. Il y a suppléé par le prêt d'un *Paysage* d'une grande dimension, dont les animaux sont d'un bel effet. En outre, deux amateurs ont obligeamment dégarni leur collection pour com-

pléter l'envoi de cet artiste si justement aimé du public.

Corot, ce peintre de la nature poétique et élégante, a fourni un contingent des mieux choisis. C'est d'abord son beau *Paysage avec baigneuses*, qui lui a valu tant d'éloges à l'exposition universelle de 1855; puis deux autres paysages de moindre dimension, également pleins de charme et de rêverie.

Antigna a quatre ouvrages. Deux représentent ces sujets tristes et navrants, qui, traités avec une grande habileté, inspirent des sentiments pénibles. Celui qui trouve le plus d'admirateurs est la *Descente*, charmant tableau formant un contraste complet avec les autres. Il représente une bande de joyeux petits paysans traînant sur une ramée de branches une petite fille. C'est plein de vie et d'entrain, fin et transparent de couleur. — Bida a deux dessins faits avec son talent ordinaire.—Courbet a envoyé un fusain dont certaines parties sont dessinées avec une vigueur et un sentiment exquis, tandis que d'autres laissent à désirer au point de vue de l'étude et de la correction du dessin. — De Curzon a une fort belle exposition, composée de trois tableaux qui, si je ne me trompe, ont figuré au dernier salon de Paris. — Dauzats, cet artiste infatigable et consciencieux, qui ne manque jamais l'occasion de prêter aide et concours à la propagation intelligente des Beaux-Arts, est représenté par son tableau de la *Mosquée de Cordoue*, exposé l'an dernier à Paris, et par une charmante aquarelle. — Daubigny, par son suave *Soleil couché*, qui, avec la *Vallée d'Optevoz* et son frais *Printemps*, lui ont valu tant d'éloges à l'exposition dernière de Paris.—Decamps, par un exquis petit tableau : *Site de montagne* et le *Port de Smyrne* moins bien réussi.— Eugène Delacroix, par suite d'une longue convalescence, n'a pu terminer à temps une œuvre destinée pour la ville qu'il affectionne, mais il est du moins représenté par un brillant petit tableau, la *Malédiction de Desdemone*, appartenant à M. Papeleu, qui, non-seulement a exposé deux excellents paysages, œuvres de son pinceau, mais y a ajouté plusieurs toiles choisies dans une collection formée par lui avec autant de goût que de vraies connaissances. Le *Port de Smyrne*, de Decamps, lui appartient également.

Diaz, cet infatigable artiste, dont les succès augmentent de jour en jour, a sept tableaux de sujets divers. — Fauvelet en a trois d'une exécution soignée, mais dont l'effet général est presque nul.—Français a exposé un joli paysage.—Edouard Frère, quatre compositions, dont deux, la *Prière du matin* et l'*Oisiveté*, sont de vraies perles.—Son frère Théodore, six *Vues* d'Orient finement peintes. — Millet, un tableau très-remarquable, intitulé : *Vous gagnerez votre pain à la sueur de votre front*, appartenant aussi à M. Papeleu.—Pils, cet habile interprète de la vie militaire, qui a obtenu un succès si légitime à la dernière exposition de Paris par son *Débarquement des troupes françaises en Crimée*, a envoyé un *Épisode de la guerre devant Sébastopol*. Cette œuvre soutient dignement la belle réputation de l'artiste.

Comme on pourra peut-être en juger, malgré l'insuffisance de cette nomenclature faite à la hâte, l'exposition bordelaise est digne de ses aînées; elle justifie pleinement l'empressement que les autorités locales et les amateurs ont apporté à l'inauguration des nouvelles salles, et si, un instant incertaine de l'étendue du local dont elle pourrait disposer, la commission de la société s'est vue forcée de diminuer le nombre des invitations adressées aux artistes, on peut dire du moins que le mérite des œuvres exposées compense largement l'absence d'un plus grand nombre de toiles. Un fait seul est à regretter, c'est que l'administration du chemin de fer d'Orléans ait cru devoir augmenter le coût des transports; car, en définitive, cette augmentation pèsera sur les artistes, puisque, en diminuant les ressources de la société, elle la forcera de restreindre le nombre de ses achats.

Théodore Lejeune.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE PARIS.

EXPOSITION AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

Cette exhibition artistique n'a aucun but mercantile. La Société des amis des arts a acheté tous les ouvrages d'art qu'elle offre aux regards du public. Elle les réunit autant pour procurer à ses actionnaires une occasion d'apprécier les lots qui leur sont destinés que pour faire connaître au public le but on ne peut plus louable de son institution : « Encourager les

artistes et répandre partout le goût des tableaux et des gravures. »

Presque tous les genres sont représentés dans cette collection : le paysage, par des vues de M. Auguste Bohm; de M. César de Cock; de Karl Girardet; de M. Viollet-Leduc, de M. Hugues Martin; par de naïves études de M. Desjobert; une jolie toile de M. Alexis de Fontenay, une *Vue prise à Cardo*, dans le Tyrol italien; un tableau de M. Justin Ouvrié, offrant la vue de la petite ville d'Aix-les-Bains, enfoncée dans une magnifique vallée; les animaux, par de vigoureuses études de M. Louis Coignard; les fruits et les fleurs par une bonne composition de Mlle Pauline Allain; les natures mortes par de petits tableaux de M. Couder, qui s'est fait depuis longtemps une réputation dans ce genre, et un essai, très-finement étudié, de Mlle Eudes de Guimard; les marines, par une vue de l'*Ile de Guernesey*, un *Baleinier anglais*, *en réparation sur la côte*, de M. Jules Hintz; le genre, par une étude de Mme Maria Chenu, la *Nuit;* l'*Enfant prodigue*, de M. de Coninck; *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, de M. Hugues Foureau.

Les deux lots les plus intéressants de l'exposition sont un intérieur arabe, la *Cour de la maison Canan*, au Caire, chaud de coloris, vrai d'aspect, peint par M. Dauzats et dans lequel les détails d'architecture sont d'une merveilleuse finesse de pinceau; et un tableau de M. Hillemacker, rappelant un passage de la préface du roman de *Gil Blas*, les deux étudiants de Salamanque cherchant à trouver le secret de l'épitaphe du licencié Perez. Ce joli sujet, traité avec esprit, avait été bien accueilli à de précédentes expositions publiques; on le revoit avec plaisir.

Je n'ai remarqué qu'un seul tableau de sainteté, une *Sainte Cécile* de M. Charles Lefèvre, et une seule scène militaire : c'est une *Prise de la Grande Redoute*, à la bataille de la Moscowa, sanglante mêlée entre des cuirassiers français et des fantassins russes. Elle est peinte avec une grande énergie par M. Armand Dumaresq.

Grâce à la Société des amis des arts, nous avons eu, dans la peinture, le début d'un artiste lyrique. Tout le monde connaît et a applaudi au théâtre de l'Opéra-Comique, Hermann-Léon, comédien et chanteur distingué. Éloigné volontairement de la scène, l'artiste s'est fait peintre. Il y a, de lui, un très-curieux petit tableau de nature morte, un intérieur.

La Société, depuis sa fondation, a consacré régulièrement une partie de ses fonds à l'exécution d'une gravure d'après un tableau de maître. Ces gravures forment aujourd'hui une suite des plus remarquables et des plus intéressantes. On a eu la bonne idée de les exposer cette année avec les peintures nouvelles. Elles seules suffiraient pour témoigner de l'intelligente initiative prise par la Société dans l'intérêt des arts et de ceux qui les cultivent.

Portalais.

BULLETIN DES VENTES ARTISTIQUES.

VENTE DIAZ. — COUTURIER. — COIGNARD. — W. HOPE.

Depuis quelques années, M. Diaz a pris l'habitude de faire une vente spéciale des principaux tableaux qu'il sait brosser si facilement. Cette manière de procéder fournit ainsi tout naturellement l'occasion, à ses détracteurs comme à ses amis, de comparer la marche décroissante selon les uns, ascendante suivant les autres, de son pinceau, auquel personne, du moins, ne saurait refuser une incroyable fécondité.

La vente de ses onze nouveaux tableaux avait attiré à l'hôtel Drouot une véritable affluence d'amateurs et de critiques passionnés, avides d'étudier les gammes si diverses de son talent de coloriste qui, pour avoir subi de notables transformations, n'en reste pas moins un des plus éclatants de notre époque.

Deux paysages : la *Forêt de Fontainebleau* et la *Vallée de la Solle*, ont été surtout très-remarqués; ils sont peints avec une rare vigueur, l'air et le soleil s'y jouent avec une incroyable richesse de palette, la lumière y est peut-être trop éparpillée, elle eût gagné à être plus concentrée sur certaines parties. Parmi les sujets de genre : la *Fée aux joujoux* et l'*Amour puni*, quoique touchés dans un sentiment bien différent, se sont partagés l'attention. Le premier, étincelant de couleur, comme dans les maîtres vénitiens, formait un singulier contraste avec le second, dont le modelé, étudié avec une consciencieuse sévérité, est rendu avec cette morbidesse voluptueuse de tons qui rappelle les suaves compositions du Corrège et de Prudhon. Il est à désirer que M. Diaz fasse disparaître à sa première exhibition quelques négligences de dessin qu'on remarquait dans cer-

taines parties de ses tableaux de genre. Ces onze tableaux ont produit plus de 36,000 fr.

M. Couturier a donné la volée à ses coqs et à ses poules pour saisir au passage les lièvres, les pies et même les faisans. Ce changement de sujets n'est point, comme certaines personnes seraient tentées de le croire, un signe d'épuisement, mais plutôt une preuve de la facilité avec laquelle cet artiste ingénieux sait trouver dans la zone restreinte qu'il s'est tracée, de nouveaux motifs de composition que les amateurs ont paru goûter, si l'on en juge par les prix qu'ont atteint ses tableaux lors de la vente faite ces jours derniers. Les plus importants ont atteint 250 fr., tandis que les autres ont varié en moyenne de 70 à 150 fr.

M. Coignard est un de ces artistes consciencieux mais inquiets, qui semblent n'avoir pas encore trouvé la véritable voie dans laquelle ils doivent franchement marcher. Nous connaissions déjà deux Coignard, le premier qui peignait, il y a une dizaine d'années, des troupeaux de bœufs turbulents encadrés dans des paysages vigoureusement baignés dans la chaude lumière du couchant. Ces scènes avaient quelque chose d'original et de dramatique. Le second devait être un parent très-éloigné du premier, à en juger par la fadeur de ses tons pâles et ternes qui n'avaient rien à envier à la crudité d'une gouache. Aujourd'hui apparaît sur l'horizon un troisième Coignard, fraîchement débarqué de la vallée d'Auge avec une cargaison de vues de Normandie, prises certainement d'après nature, tant elles sont verdoyantes et plantureuses avec leurs troupeaux de bœufs et de vaches s'ébattant au soleil. Si on peut reprocher quelque chose à ces scènes si tranquilles de la vie agreste, ce n'est certes pas la fidélité, un daguerréotype n'irait pas plus loin, la couleur locale y éclate partout, sites, arbres, troupeaux, tout y est ressemblant, ce sont autant de portraits. Saluons donc le nouveau-venu, et ne nous étonnons pas de l'accueil que ses œuvres, empreintes d'un sentiment vrai de la nature, ont trouvé auprès du public.

Voici les prix des principaux tableaux : la *Chenière*, Bretagne, 951 fr.; *Vallée de Corbon*, bords de la Dive, 690 fr.; l'*Herbage de Reus*, Normandie, 505 fr.; *Abreuvoir près de Calonne*, 465 fr.; les *Prés de Boucheville*, 530 fr.; le *Doué de la taille*, 400 fr.; *Herbage sur la route de Beaumont*, 380 fr. Les autres toiles moins importantes ont atteint les prix suivants : *à Reus*, Normandie, 210 fr.; *à Saint-Etienne*, Normandie, 312 fr.; le *Doué de Beuzeval*, 200 fr.; le *Pré de la garenne*, 245 fr.; les *Deux camarades*, 281 fr.; *Écurie d'un peintre* d'animaux à Marlotte, 280 fr.; au *Bord de la Touque*, 148 fr. Nous ne serions pas surpris que la majeure partie de ces tableaux ait été acquise par des éleveurs du Calvados.

La foule qui, deux jours durant, a envahi la salle des séances de l'hôtel Drouot pour voir les tableaux provenant de la galerie de M. W. Hope, n'a pas fait défaut non plus le jour de la vente qui a été faite par M. Pouchet, assisté en cette circonstance de son prédécesseur, M. Ridel. L'attente de ce public d'élite, de cette aristocratie d'amateurs français et étrangers qu'on est sûr de retrouver dans ces occasions si rares, n'a pas été trompée cette fois. Les tableaux qui ont été l'objet de leur prédilection toute particulière sont la magnifique page de Claude Lorrain : *Paysage vu en automne au coucher du soleil*, où les inimitables qualités de ce grand maître de l'école française apparaissent étourdissantes de splendeur. Le *Départ de l'hôtellerie* par Philippe Wouverman, composition peu importante mais dans laquelle l'adresse incroyable du pinceau lutte d'esprit avec les contrastes de lumière que l'artiste a su habilement y ménager. L'*Homme à la chemise blanche* de Téniers fils, tableau de la plus belle manière de ce maître si spirituel, peint avec une franchise extrême dans ces gammes claires et argentines qui ont fait le désespoir de tous ses imitateurs. La *Sainte famille, accompagnée de sainte Elisabeth et de saint Jean-Baptiste enfant*, charmante composition, pleine de sentiment et d'harmonie, d'un faire précieux, l'un des meilleurs tableaux de chevalet de Rubens, dont les critiques ont fait avec justice l'éloge le mieux mérité. L'*Intérieur de parc*, de Dietrich, pastiche dans le goût de Watteau, où l'agrément de la couleur lutte avec une grande facilité de touche. La *Servante amoureuse*, de Philippe Van Dyck, plus connu sous le nom du petit Van Dyck; petite composition remarquable par la velouté de la touche et le charme du coloris. L'*Arracheur de dents*, tableau large comme la main, véritable merveille de savoir-faire et d'originalité. Le *Portrait d'homme* par Gérard Dow, œuvre qui réunit au suprême degré les qualités précieuses de finesse de ce maître si patient et si spirituel. Enfin la *Prairie* de Paul Potter, qui provient de la collection de Mme la duchesse de Berry; il ne porterait pas la date de 1653 qu'il n'en serait pas moins incontestable, tant les qualités de ce peintre si recherché aujourd'hui y apparaissent dans toute leur vérité.

Cette vente a produit la somme de 167,915 fr.

Voici, en suivant l'ordre du catalogue, les prix d'adjudication des importants ouvrages qui y figuraient : Claude Lorrain, *Paysage*, 22,000 fr.; Hobbéma, le *Moulin à eau*, 43,000 fr.; Jean Steen, la *Servante au corsage rouge*, 10,500 fr.; Philippe

Wouverman, le *Départ de l'hôtellerie*, 15,000 fr.; Paul Potter, la *Prairie*, 22,100 fr.; Téniers fils, l'*Homme à la chemise blanche*, 21,500 fr.; Rubens, *Sainte famille*, 4,200 fr.; Terburg, la *Leçon de musique*, 2,000 fr.; Slingelandt, *Intérieur hollandais*, 4,000 fr.; Diétrich, *Intérieur de parc*, 1,550 fr.; Philippe Van Dyck, la *Servante amoureuse*, 2,100 fr.; Gérard Dow, *Portrait d'homme*, 1,420 fr.; Karel Dujardin, l'*Ange et Tobie*, 3,000 fr.; Paul Potter, *Cheval moucheté*, 7,000 fr.; Jean Steen, l'*Arracheur de dents*, 870 fr.; Rembrandt, *Tête de vieillard*, 500 fr.; Greuze, *Jeune femme coiffée d'un chapeau surmonté de plumes*, 5,600 fr.; Rotenhamer, le *Jugement de Pâris*, 455 fr.; Charlier, la *Toilette de Vénus* et le *Triomphe d'Amphytrite*, 1,005 fr.; Gudin, un *Village sur les bords de la mer*, 1,700 fr.

Bien que la saison des ventes tire à sa fin, on annonce encore celle d'une collection de bons tableaux anciens composant le cabinet de M. Cazin, conseiller municipal à Aix-la-Chapelle, composée principalement d'œuvres des maîtres hollandais, flamands et français. Elle aura lieu le 27 mai par les soins de M. Lecoq, commissaire-priseur, assisté de M. Laneuville, expert.

Hyacinthe Audiffred.

LES PETITS PEINTRES.

NINA BRADI.

Nina Bradi est une brune, une brune que l'on connaît. Ses yeux sont bleus comme les arabesques d'une potiche, et sa peau est si blanche, si blanche, qu'on croirait, à la voir, que Nina est née blonde et qu'elle se fait teindre les cheveux. Ses dents deviennent rosées lorsqu'elle entrouvre les lèvres, tant ses lèvres sont purpurines et l'émail de ses dents poli et transparent. Ses sourcils sont nets et d'un dessin parfait; ses cils semblent deux rideaux de velours noir insuffisants à masquer deux étoiles. A Canton, son pied ferait la joie d'une femme de mandarin à boutons jaunes. A Paris, une duchesse serait fière de sa main. Deux signes noirs comme..... des signes, l'un sur la lèvre supérieure, l'autre sur la joue gauche, font admirablement ressortir les petites veines d'azur qui sillonnent ses tempes à travers ses accroche-cœurs.

Nina Bradi a quarante ans.

Voici son histoire racontée par elle-même :

« J'avais sept ans lorsque je perdis mon père, colonel d'un régiment de dragons dont j'ai oublié le numéro. Ma mère, en proie à une profonde douleur, ignorante des choses de la vie, ne s'occupa point des affaires de la succession. Des gens d'affaires, soudoyés par des parents cupides, profitèrent de son incurie pour nous dépouiller. Lorsque le bandeau tomba des yeux de ma mère, nous étions complétement ruinées. Heureusement, madame de Bradi était une de ces âmes fortes qui trouvent dans la religion la force de braver l'adversité; elle vendit son riche mobilier, ses diamants, ses bijoux, dont elle tira une somme de cent mille francs qu'elle consacra à mon éducation.

« Quoique fort jeune, je compris que je devais un jour être le soutien de ma bonne mère, et je travaillai avec une persistance, une bonne volonté qui faisaient l'admiration de mes maîtres.

« Mes énormes dispositions pour la peinture ne tardèrent pas à attirer l'attention sur moi. Mon professeur était un élève de Henry Scheffer; il parla de moi au maître qui voulut me voir. Ce fut une véritable révolution au pensionnat lorsqu'on apprit qu'un des plus grands maîtres de l'art moderne voulait bien se déranger pour visiter une bambine de quinze ans.

« Je me souviens, comme si c'était hier, de l'émotion que j'éprouvai la première fois qu'il me fut donné de voir l'homme célèbre auquel je dois tant de reconnaissance. Sa bonté pour moi fut parfaite; il ne chercha pas à cacher son admiration, et me demanda à ma mère, déclarant qu'il se chargeait de mon avenir. Cette demande combla nos cœurs de joie, ma mère accepta avec empressement.

« Trois ans après, j'exposais mon premier ouvrage, la *Fille du roi adoptant Moïse*. Mon succès fut complet; vous savez le reste.

Depuis ce temps, tout m'a réussi, et des progrès constants me font une vie semée de roses et de lauriers, et les peines de l'envie que j'y rencontre par fois n'ont jamais troublé ma sérénité. »

Le revers de cette narration est l'histoire de Nina racontée par autrui.

L'histoire de Nina est si simple qu'en vérité je ne sais si je dois vous la dire. Cependant il le faut absolument, sans cela vous ne pourriez comprendre ce qu'il y a de mesquin et de bourgeois dans certaines existences prétendues artistiques, de simple et d'ordinaire dans les vocations égarées.

Le père Bradi se prétendait peintre décorateur à la manufacture de Sèvres. La vérité est qu'il était *fileur*.

Ce terme technique exige une explication :

On nomme fileur un homme qui, du matin au soir, un pinceau à la main, fait au moyen d'un tour lancé avec rapidité, ces filets d'or, azur ou chocolat qui entourent les assiettes, les tasses ou les bols. Le tour agité, on pourrait croire qu'il suffit d'appuyer le pinceau pour obtenir un cercle ; c'est une erreur. Il est nécessaire, pour arriver à un résultat uniforme sur un quantité d'objets à filer, de posséder deux qualités *sine quâ non*, savoir, une main légère et un esprit borné. L'homme qui se permettrait de penser en faisant ce travail tout mécanique, ferait un fileur détestable. Le père Bradi a laissé dans cette branche d'industrie une réputation d'habileté incontestée.

Au demeurant, c'était un brave homme se grisant quelquefois, battant sa femme souvent et adorant sa petite fille qu'il traînait quelquefois à l'atelier pour lui faire chanter *Le Dieu des bonnes gens* et *Turlupin*, à la grande satisfaction des camarades charmés de trouver tant de grâce dans un âge si tendre.

La mère Bradi était — disons ses qualités d'un seul coup — brunisseuse, laide et acariâtre. Depuis vingt ans elle polissait l'or mat que son époux répandait sur les assiettes avec la profusion qui distinguait la manufacture royale de Sèvres à cette époque, c'est-à-dire en 1828.

Nina avait alors dix ans et promettait beaucoup ; elle a tenu davantage. Sa gentillesse et les chansons de Béranger en avaient fait l'idole des décorateurs de la fabrique ; c'était à qui la gâterait.

Lorsque la petite Bradi avait épuisé son répertoire, elle s'ennuyait. Alors, poussée par cette manie d'imitation que possèdent tous les enfants, elle s'emparait d'un morceau de porcelaine, câlinait l'un pour avoir un pinceau, cajolait l'autre pour avoir des couleurs, tracassait un troisième pour en obtenir un modèle. Il arrivait bien quelquefois que ses demandes étaient rejetées, mais alors l'enfant, d'un petit air moitié mutin, moitié suppliant, disait :

— Eh bien ! puisque vous ne voulez rien me donner, je ne chanterai plus *la gaudriole au gué*, moi, ah !

Cette menace produisait toujours son effet, on accordait tout ce qu'elle voulait. Heureuse et charmée, elle se retirait dans un coin et apprenait seule à faire des fleurs ornementées, comme les autres petites filles apprennent à coudre en faisant des robes à leurs poupées.

La révolution de juillet rendit Nina célèbre pendant trois mois. On venait de Saint-Cloud et du Bas-Meudon pour entendre chanter par elle *les Trois Couleurs sont revenues*. En l'écoutant, tous les assistants en général, et les gens de St-Cloud en particulier, étaient dans l'allégresse.

Il y a longtemps que je me demande pourquoi, en temps de révolution, les habitants des villes où sont placées les résidences royales, sont plus odieusement féroces que les citoyens des villes environnantes. Je n'ai trouvé que cette solution qui n'est pas neuve :

Que la reconnaissance est lourde aux mauvais cœurs.

Revenons à Nina.

Le père Bradi, qui était un excellent patriote, but si souvent à la France, qu'il contracta l'habitude de se griser régulièrement et de battre sa femme d'une façon irrégulière. Un jour, entre ces deux occupations, il mourut ; ses camarades l'enterrèrent en buvant du vin bleu aux mânes de ce brave.

La mère Bradi resta encore deux ans à la fabrique; mais sa vue baissait, baissait « que c'était une pitié ; » ne pouvant plus brunir, elle quitta Sèvres et vint habiter Montmartre. Montmartre est la patrie des expatriés et des femmes de ménage, la veuve du *fileur* avait choisi ce nouveau métier. Une de ses anciennes amies qui quittait Montmartre, lui laissait sa clientèle entièrement composée d'artistes. Les artistes ont rarement un ménage, mais ils ont une femme de ménage; ça les pose dans le quartier et ça ne coûte pas cher.

Madame Bradi eut l'honneur insigne de balayer l'atelier de l'illustre Gaspillou. Le célèbre peintre n'y était jamais. Cette absence perpétuelle suggéra à Madame Bradi l'idée de se faire remplacer dans cette occupation par Nina.

La jeune fille voyant l'atelier toujours vide, finit par le considérer comme sa propriété. Son balayage achevé, elle s'emparait de la boite d'aquarelle du maître, et peignait des fleurs impossibles et des oiseaux fantastiques, le tout entouré d'arabesques et d'ornements inouïs,

ainsi que seuls les peintres sur porcelaine savent les imaginer.

Gaspillou revenant un matin chercher sa pipe oubliée, trouva Nina absorbée dans son travail. Sa stupéfaction fut grande à la vue de la fille de sa femme de ménage peignant des fleurs qu'il croyait écloses dans son imagination.

— Qui t'a appris à faire cela, petite? lui demanda-t-il.

— Personne, moi-même.

— Et pourquoi passes-tu ton temps à ça?

— Ça m'amuse, répondit Nina.

— Vas me chercher ta mère! hurla Gaspillou.

L'enfant partit. Lorsque le maître fut seul, il se promena avec agitation. — Eh quoi! pensait-il, aurais-je le bonheur d'avoir déterré une vraie vocation; ce serait magnifique, vraiment. — Richesse de coloris, — sûreté de main, — pas de dessin, mais quel génie d'invention!

Madame Bradi revint, tout inquiète. Gaspillou eut peu de peine à la décider à lui confier sa fille.

— J'en ferai une grande artiste, dit-il; dans trois ans elle gagnera de l'or. Je ne vous demande rien, au contraire; elle me servira de modèle, je la paierai.

Cet *au contraire* décida la mère, et dès le lendemain Nina fut installée, et pour la première fois Gaspillou l'appela Ninetta; Nina était commun: Ninetta, selon lui, était préférable, le nom lui resta longtemps.

Après trois ans d'études plus qu'incomplètes, la prédiction de l'illustre maître se réalisa du moins en partie. Nina avait une réputation surprenante à Montmartre; elle avait eu le bonheur de peindre tous les portiers de la localité à raison de trente francs par tête.

Est-ce bien tête qu'il faut dire?

L'aisance était arrivée, grâce à l'avarice de la mère Bradi. Nina prit un atelier à elle toute seule, donna des leçons, fit des portraits et se livra à la peinture de genre à ses moments perdus. La vanité,—ses défauts ont quelquefois du bon—lui donnait du courage; elle travaillait du matin au soir. Bien dirigée, Nina eût peut-être fait quelque chose; malheureusement pour elle, livrée à ses penchants féminins, elle changea si souvent de genre qu'elle finit par perdre toute individualité; le plus grand malheur qui puisse advenir à un artiste.

Les intérieurs, les animaux, les natures mortes, le paysage, l'histoire, tout y passa. Nina faisait volontiers en même temps des fleurs et des pastiches de Ribeira.

Son premier tableau reçu au salon était intitulé la *Chute des feuilles*.

Une jeune fille assise sur un banc regardait tristement les arbres se dépouiller. Un vieillard, son père ou son grand-père, pleurait à côté d'elle, sans doute pour la rassurer.

Cette œuvre parfaitement léchée, mais dont la composition était détestable, ne produisit aucun effet, ce qui rendit la pauvre Nina bien chagrine; heureusement son courage ne l'abandonna pas; elle persévéra dans le crime et exposa successivement:

Un *Intérieur breton*,
La *Promenade du soir*,
Une *Vue de Naples*,
Des *Jeunes filles cherchant des fleurs*,
Le *Bey Jaloux*,
Un *Vase contenant des fleurs*
La *Vengeance du Giaour*, etc., etc.

Toutes ces charmantes choses ne vécurent même pas ce que vivent les roses, l'espace d'un matin, sauf Nina, sa mère et Gaspillou, personne n'y prit garde.

L'illustre maître en vint à dire qu'il était évidant que la presse avait organisé la conspiration du silence contre son élève. Quant à Nina, pâle, les dents serrées, les poings crispés, les narines dilatées, elle aspirait à la renommée et, nature impuissante, elle insultait la gloire qui se faisait trop attendre.

Pourtant son heure arrivait, elle allait sonner lorsqu'on ne l'espérait plus. Un bouleversement opéré dans les galeries de l'exposition mit en évidence un tableau de Nina portant le numéro 117. Voilà ce que disait le livret: 117 MADEMOISELLE NINA BRADI, *de Paris, élève de M. Gaspillou. Portrait de l'artiste.*

Mon Dieu, oui, c'était le portrait de Nina. L'élève de Gaspillou, ne sachant plus quoi exposer, s'était exposée elle-même.

Vêtue d'une amazone de velours noir, une cravate jonquille passée sous un col plat et moins blanc que son cou, coiffée d'un feutre gris à plume noire, une cigarette aux doigts, elle était si souriante et si railleuse, que les provinciaux n'hésitaient pas à la prendre pour Georges Sand.

Les artistes et les gens du monde pensèrent qu'une si ravissante femme devait avoir un énorme talent, et l'atelier de Nina fut bientôt encombré d'acheteurs, sauf les marchands, tout le monde achetait.

Nina recevait argent et félicitations en femme qui mérite tout cela. A peine levait-elle la tête pour recevoir les visiteurs. Ces manières, d'un goût contestable, charmèrent peu de gens. Bientôt quelqu'un ayant hasardé que les acheteurs venaient plus pour la jeune artiste que pour ses œuvres, Nina ne se montra plus à sa

clientèle empressée. Ses tableaux, grâce à la médisance, furent moins prisés, quelques fanatiques cherchaient à établir des cours fictifs mais sans succès.

Accablée par la réaction, Nina dut se résoudre à professer. — J'allais dire purement et simplement. — Elle a une dixaine d'élèves qui suivent assidûment son cours et qui professent pour elle une vénération pleine d'enthousiasme.

Excepté son visage, Mademoiselle Bradi ne peint plus rien. Elle a renoncé à la gloire. De toutes les faiblesses qui fondent sur l'humanité, elle n'a conservé que la jalousie. Elle se trouve mal lorsqu'on parle devant elle de Mademoiselle Rosa Bonheur.

Je n'aurais certes pas troublé l'incomparable auteur de *la Chute des feuilles* dans sa retraite, je n'aurais pas exhumé ses anciennes douleurs ni ses succès oubliés, si je n'avais un reproche grave et sérieux à lui adresser. Ce reproche le voici :

Nina Bradi ne démontre ni la peinture ni le dessin, elle enseigne les absurdités vaniteuses dont elle est imbue à de pauvres jeunes filles auxquelles elle prépare une vie pleine d'orages, alors que Dieu les avaient mises sur terre pour être heureuses en peignant pour les naturalistes des collections d'insectes et de papillons.

Jules Noriac.

RAYMOND GAYRARD,

SCULPTEUR ET GRAVEUR EN MÉDAILLES.

Les arts viennent de faire une perte sensible. M. Gayrard, statuaire distingué, est mort, mardi soir, 4 mai, à l'âge de près de quatre-vingt-un ans. Ses dernières années avaient été attristées par la mort de son fils Paul, qui promettait à la France un artiste remarquable, par celle de sa femme, qui ne l'a précédé que d'un mois dans la tombe. Ces deux épreuves avaient brisé le courage du vénérable octogénaire.

Raymond Gayrard était né à Rodez, — Aveyron, — le 25 octobre 1777.

Sa famille, occupée à Rodez de la fabrication des étoffes, le destinait au commerce, mais cette carrière ne convenait pas au jeune Gayrard. A dix-neuf ans, il s'enrôlait, faisait ensuite les campagnes de l'an VII, de l'an VIII et de l'an IX, était blessé aux batailles de Zurich et de Marengo.

A la paix d'Amiens, il quitta le service militaire, vint à Paris, et entra, comme praticien, dans les ateliers de M. Odiot. Ce fut dans cette maison qu'il connut M. Boizot, dont il reçut des conseils et des leçons. Il avait eu, à cette époque, le projet de partir pour la Russie; sa santé le força d'y renoncer. Il retourna à Rodez, et, pendant cinq années, travailla pour les orfèvres.

Cette position obscure et secondaire désolait le jeune artiste ; il se sentait capable d'autre chose que de ciseler des bijoux. A la mort de son père, il revint à Paris, et entra dans l'atelier de Taunay, où il se livra assidûment à l'étude.

Ses premiers succès furent pénibles, quoique mêlés de quelques succès imprévus. La vente d'un médaillon de Napoléon Ier et de Joséphine, improvisé pour ainsi dire, une collection de jetons pour la princesse Pauline, lui assurèrent quelques ressources. Plus tard, il obtint la protection de Denon.

Elève de Geoffroy pour la gravure en médailles et en pierres fines, les premiers travaux de Raymond Gayrard furent des médailles, des médaillons, quelques bustes. Le statuaire ne se révéla pas tout de suite.

Le catalogue de ses médailles s'élève à plus de deux cents. On peut citer, au nombre des plus curieuses, celles de la *Prise d'Alger*, — présentée en 1830 à Charles X ; — de la *Protestation des journalistes* en 1830, — très-rare aujourd'hui ; — du *Vote de l'Assemblée nationale sur les événements du 13 juin* 1849 ; — de la *Rentrée du pape à Rome* ; — de la *Fête de l'Hôtel-de-Ville*, après l'exposition de Londres ; etc., etc.

Parmi les bustes, je rappellerai ceux destinés à conserver les traits de souverains et d'hommes célèbres de notre époque : Louis XVIII, le Dauphin, Louis-Philippe, — plusieurs fois, — Napoléon III, Berthollet, — pour la bibliothèque de l'Institut, — Auger, Ancelot, Chaptal, l'évêque d'Hermopolis ; l'archevêque de Paris, Affre ; Pariset, pour l'Académie de médecine ; — Raynal, pour la bibliothèque de Rodez, etc., etc.

Les statues, les groupes exécutés par cet artiste sont également nombreux.

Raymond Gayrard a exposé, en 1819, la statue en marbre de l'*Amour* ; — en 1822, un *Samson* colossal ; - en 1835, la *Madeleine*, *Diane surprise*

au bain, *Lucrèce*; — en 1836, *Eve*; — en 1842, la *Vierge immaculée*; — en 1844, l'*Evêque d'Hermopolis*, statue en marbre; — en 1846, une *Vierge*, l'*Hiver*; — en 1848, la *Vierge présentant l'Enfant Jésus*, l'*Amour endormi*, le *Deuil*; — en 1852, la *France déposant son vote dans l'urne*, statue en marbre, etc., etc.

Il est également l'auteur de deux statues commandées en 1829 pour la décoration de la cour d'honneur du palais Bourbon, statues qui n'ont point encore été placées. Elles devaient représenter d'abord l'*Hérédité* et la *Restauration*. Après 1830, et à l'aide de quelques changements, elles devinrent la *France* et la *Liberté*.

On connaît encore de Raymond Gayrard une *Madeleine repentante*, statue en marbre accordée à l'église Notre-Dame-du-Havre; un bénitier pour la cathédrale de Rodez, groupe colossal en pierre; le fronton du Palais-de-Justice de Rodez, bas-relief en pierre; deux bas-reliefs pour la statue de Fourier, à Auxerre; un Christ à la colonne; plusieurs groupes d'enfants se livrant à leurs jeux; une statue de la peinture et des bas-reliefs pour le monument que la ville de Montpellier consacre à la mémoire de Fabre, fondateur du musée et de la bibliothèque de cette ville.

Raymond Gayrard a beaucoup produit; il n'a pas atteint le premier rang dans son art, mais il laisse plusieurs ouvrages estimables. Avant de mourir, il a eu le bonheur de terminer le dernier groupe de son fils, les deux charmantes figures de *Daphnis et Chloé*, qui vont orner l'un des jardins du Louvre.

D'une activité prodigieuse, le digne vieillard, presque au moment où la mort allait glacer sa main, s'occupait de l'esquisse de la statue d'Urbain V, qu'il avait été chargé d'exécuter pour la ville de Mende. C'est un héritage qu'il laisse à ses confrères et qui ne manquera sans doute pas d'être disputé. Le monument, par son importance historique et artistique, est digne d'exciter toutes les ambitions.

Ch. d'Argé.

EXCURSION ARTISTIQUE SUR LES COTES NORMANDES.

XII.

VILLERS-SUR-MER. — LES FRÈRES PARIS. — LE MARQUIS DE BRUNOY.

Galletti, Damoraux et sir Maxwell suivirent donc la plage pendant que nous étions restés sur les hauteurs et dans les herbages; ils n'avaient pas tardé à s'engager dans les dunes, et, peu de temps après, harassés d'avoir marché dans le sable, où ils enfonçaient jusqu'à mi-jambe, ils arrivaient au pied des falaises de Benerville, interrompues de temps à autre par des prairies verdoyantes protégées contre le flot par des talus en terrasses où poussent les herbes marines. Ils suivirent toujours, grâce à la marée basse, ne s'arrêtant qu'à peine pour répondre en souriant aux observations étranges faites par Damoraux sur la forme de tel ou tel coquillage, ou pour écouter d'une oreille distraite par le bruit du grand spectacle de l'Océan, les dissertations scientifiques de sir James sur la nature corrodante ou préservatrice de l'eau salée.

Enfin, après les dunes de sables amoncelés, vinrent ces prairies sans fin, autrefois envahies fréquemment par les flots, *marais* qui ont cédé devant l'énergie des propriétaires réunis en syndicat pour veiller à l'assainissement de ces plages et dans le sol desquels des canaux ont été percés pour l'écoulement des eaux. Depuis lors, ces relais de la mer sont devenus de grasses prairies ou pré salé, où paissent les paisibles bœufs et les veaux fringants.

Enfin, l'abaissement du sol permettant aux voyageurs de quitter le bord de la mer, ils arrivèrent, à travers ces gras pâturages, jusqu'à un petit hameau où se dressaient quelques maisonnettes couvertes de chaume, d'où s'échappaient de légers nuages de blanche fumée.

— Est-ce que c'est là Villers? demanda Galletti à un douanier qui surgit tout à coup de derrière un pli du terrain.

— Oui, Monsieur, répondit le soldat du fisc; mais vous ne voyez rien d'ici, vous êtes sur la place du Bourg, avancez quelques pas, et l'aspect va changer.

— Et que verrons-nous alors?

— Le nouveau Villers, car ces maisons-là sont le Villers ancien, celui qui existait avant la venue du Parisien.

— Quel Parisien? demanda Galletti.

Le douanier cligna de l'œil d'un air narquois et s'éloigna en sifflotant; car il ne pouvait supposer une si grosse somme d'ignorance de la part d'hommes à l'extérieur intelligent.

Cependant Galletti ne semblait pas se presser de voir le Villers nouveau, et tandis que ses deux compagnons marchaient en avant, il se contentait du paysage placé devant lui, lequel était gracieusement accompagné d'un petit clocher pointu saillant dans les arbres, et complétement dominé par les collines environnantes, continuation des falaises noires ou plutôt violâtres qui terminaient le tableau.

— Quant à moi, dit Galletti, je me contente de celui-ci. Je ne veux pas encore voir le nouveau, cela me gâterait l'ancien. Et de sa boîte il tira ses pinceaux, s'assit sur le timon d'une vieille voiture, esquissa un charmant paysage qui représentait quelques chaumières et des canards barbotant dans un ruisseau, et une bonne Normande accroupie, lavant son linge [1].

Mais avant de nous avancer dans le détail intéressant de ce petit coin de la Normandie, nous allons jeter un coup d'œil rétrospectif sur ce qu'était Villers avant que la mode se fût emparée de sa plage et de ses prairies pour en faire un des rendez-vous les plus attrayants d'une certaine partie de la gent parisienne.

Son origine remonte haut dans la nuit des temps, car pendant l'occupation de la Gaule, les Romains avaient placé des stations militaires dans ce pays des *Lecoxii* (Lizieux), comme dans les autres parties de leur conquête.

Du reste, son existence sous les rois mérovingiens est prouvée par des médailles d'or frappées à l'effigie de Clotaire et de Chilpéric, trouvées, en compagnie de briques romaines, dans les terres les plus basses du rivage. Il est même probable que la mer, en rongeant constamment le rivage, a recouvert de ses sables les constructions du petit port qui devait s'abriter à peu de distance des falaises des Vaches-Noires.

L'église vient, en outre, attester l'antiquité de ce hameau, et son importance indique qu'il a succédé à un bourg assez populeux. Le chœur et le portail sont d'architecture *romane*, pour employer le nom généralement adopté pour désigner le style qui se forma à partir du dixième siècle, lors de l'entière extinction des traditions de l'art antique. Ce serait pourtant bien là le cas d'appliquer le mot style *normand*, disparu à peu près complétement de la langue archéologique, laquelle, procédant par généralité, a voulu désigner par un seul terme, celui de roman, le caractère employé dans ses monuments par tout l'Occident chrétien.

N'oublions pas de mentionner une pierre tombale placée dans le sanctuaire, sur laquelle est gravée l'effigie d'un guerrier du moyen âge, avec casque et cuirasse; sépulture changée de place peut-être dans les remaniements multipliés du sol et des murailles, et dont quelques fouilles, pratiquées habilement sous la nef, nous donneraient très-probablement la clé; car il va sans dire que nous n'attachons aucune créance à l'opinion qui fait de ce guerrier un membre de la famille des Champagny, seigneurs d'Auberville, lesquels n'étaient qu'écuyers.

L'église est entourée, au Sud et à l'Est, par un cimetière dont la muraille, à hauteur d'appui, garde à l'un de ses angles une brèche par où s'introduisent les passants; car à travers les tombes, on trouve un chemin de traverse pour gagner les pâturages élevés, les fermes et les villages qu'ils abritent. Des pommiers ombragent les sépultures, et ce n'est pas sans un étrange serrement de cœur qu'on vient à penser qu'il se trouve des dents assez osées pour mordre et des estomacs assez chauds pour digérer ces fruits.

Après cela, le pommier n'a pas de signification particulière en Normandie; c'est l'arbre usuel, la condition *sine quâ non* de tout verger; on le voit pousser partout, sur les routes, dans les terrains vagues; pourquoi ne protégerait-il pas le dernier asile de ceux qui lui ont voué un culte si fervent et l'ont fait le rival de la vigne superbe?

Ne quittons pas l'église, elle va nous dire tout le passé de Villers, et sans vouloir compulser les registres de la fabrique, lesquels remontent d'une manière régulière à l'an 1640, arrêtons-nous au folio où se trouve la date du 4 mai 1751.

Nous y lisons l'acte de naissance d'Armand-Louis-Joseph, fils de M. Jacques Pâris, devenu depuis peu sire de Mont-Martel, puis comte de Sampigny, baron de Dagouville, seigneur de Brunoy, de Villers, de Fourcy, de Fontaine, de Châteauneuf, etc., etc., — et de dame Marie-Armande de Béthune, sa femme, — lesquels habitaient alors le château de Villers.

Que dites-vous, lecteurs, du fils d'un aubergiste épousant une fille du sang de Sully?

Cet enfant devint plus tard le fameux marquis de Brunoy, l'homme qui, dit Léon Gozlan, peint le mieux l'agonie du dix-huitième siècle.

Ce M. Pâris, seigneur de Villers-sur-Mer par suite d'acquisitions, était le quatrième fils d'un modeste aubergiste de Moras, en Dauphiné. Du

1 Ce joli tableau a été exposé au Cercle artistique, rue Drouot, et acheté de suite par un amateur du talent du jeune peintre.

reste, les quatre frères ont exercé en même temps, au siècle dernier, une grande influence sur l'administration des finances françaises. Le premier, Antoine Pâris-Duverney, fut garde du trésor royal; le second avait pris le nom de Pâris de la Montagne, de l'enseigne de son père, *à la Montagne;* le troisième fut Joseph Pâris-Duverney, à qui l'on doit la fondation de l'École-Militaire, conseiller d'État, l'oracle des gens d'affaires de son temps, et qui est surtout devenu célèbre par le procès fameux qu'eut à soutenir son légataire universel, le comte de Lablache, contre Caron de Beaumarchais, l'auteur de *Figaro.*

Le plus jeune, Pâris de Mont-Martel, s'enrichit dans d'heureuses spéculations et fut garde du trésor royal en 1730, et l'un des banquiers de la cour comme ses frères. La publication du registre de Louis XV, dont l'authenticité ne peut être contestée, a révélé les importantes opérations faites par le financier avec ce prince, qui, afin de récompenser ses services, érigea en marquisat la seigneurie de Brunoy, près de Corbeil.

C'était un homme de mérite et de savoir, et son hôtel était, à Paris, le centre attrayant où gens de lettres et artistes se coudoyaient dans une intelligente hospitalité. Nous disons *intelligente*, parce que loin de jouer au Mécène, il se contentait de faire preuve de sens et de goût en obligeant sans vanité et pour le seul plaisir d'obliger, et en encourageant sans les humilier les talents de toute nature qui venaient à lui.

Son fils fut l'héritier de son immense fortune, mais ce fut tout; car il n'eut jamais les goûts élevés ni les excellentes qualités de ce confident du roi Louis XV. Il est vrai qu'héritant de quelque chose comme quarante ou quarante-cinq millions, il avait à peu près le droit de se croire en possession de tous les dons de l'esprit et du talent.

C'était donc un plaisant original que ce nouveau marquis de Brunoy, et malgré sa noblesse de fraîche date, c'était à qui, des plus grandes familles de France, rechercherait son alliance : les plus belles et les plus nobles héritières défilaient devant lui ou se jetaient à sa tête, et ce petit-fils d'un hôtelier coquetant avec ces étranges bonnes fortunes, jouait l'hésitation et l'indécision.

Il prit à gages pendant quelque temps un généalogiste du cabinet du roi, et se fit expliquer tous les blasons qui briguaient l'honneur d'écarteler avec le sien. Jugez si Versailles et Trianon furent occupés alors, c'était une fièvre!... A qui ce nouveau Pâris, Brunoy ou fils de Priam, décernerait-il la pomme?..... Les familles ducales ou princières, les fils des preux de Charlemagne, les chevaliers des croisades ruinés par les magnificences raisonnées du règne interminable de Louis XIV, se résignaient et attendaient.

Enfin, pour en finir, et comme il faut à tout de la modestie, M. le marquis de Brunoy jeta le mouchoir à une Pérusse d'Escars-Charrost, un des grands noms de France.

Les fêtes de son mariage furent magnifiques. Le roi signa au contrat, c'était tout ce qu'apportait en dot Mlle d'Escars; mais le jeune marié fit royalement les choses : outre les conditions de pension, de servie et de douaire, il offrit à sa fiancée pour un million de diamants et de parures.

Mais ce mariage n'était qu'un calcul de sa part, et il n'eut pas de lendemain : après avoir ainsi constaté à la face de tous qu'il appartenait bien à la noblesse de France, puisque la famille la plus illustre l'avait recherché, il laissa à Paris la nouvelle marquise et s'en alla reprendre à Brunoy ses habitudes et ses goûts. Faisant sa compagnie des paysans, des plus humbles artisans, des laquais, voire même des plus ignobles vagabonds, il gaspilla ses millions en prodigalités qu'un gros volume ne suffirait pas à raconter, et qui, sous la plume de Léon Gozlan, ont inspiré cent pages étincelantes de style et de couleur.

Or, ce n'était pas sans une raison quelconque, sans un but, louable ou non, qu'un jeune homme abdiquait ainsi toute communion d'idées, toute manière d'être, toute ressemblance d'allures avec ceux de la caste dans laquelle il était entré deux fois si légitimement par le mariage de son père avec une Béthune, et par le sien avec une d'Escars. D'abord il avait paru à la cour avec un luxe que peu de gentilshommes et même des traitants eussent pu alors égaler sans se ruiner, — et tout à coup il disparut, courant à Brunoy se plonger dans les folies les plus disparates, les plus extravagantes, les plus inexplicables.

Cachait-il là un affront fait à sa noblesse de fraîche date, et l'impuissance où il était d'appeler en duel cet être aux cent mille bouches qu'on appelle l'Opinion? Cette hypothèse est aussi vraisemblable qu'une autre, car il fut plus tard impossible d'accuser de folie réelle un homme plein de raisonnements spécieux et de logique serrée.

Il inaugura le séjour qu'il comptait faire dans le chef-lieu de son marquisat, par les funérailles de son père : toute la route de Paris à Brunoy fut tendue en noir, sur cinq lieues de longueur à droite et à gauche, — tous les domestiques, tous les paysans furent habillés de deuil, — le château lui-même fut couvert complétement d'un drap noir, les arbres se voilèrent de crêpes, et les bassins, le canal et les jets du parc coulèrent de l'encre au lieu d'eau.

Cette colossale bouffonnerie noire devait être effroyablement saisissante, mais elle eut son pendant : il faut lire Petit de Bachaumont, qu'il ne faut pas confondre avec le Bachaumont de la Fronde, et qui a donné la chronique de ce siècle étrange, continuée après sa mort et toujours sous son nom, racontant une procession de la Fête-Dieu, organisée en 1772 par ce prodigue maniaque à Brunoy, dont l'église avait été dotée par lui des plus splendides ornements, de huit cloches, et où brillaient partout l'or, l'argent et les diamants.

Il dirigeait nécessairement la marche et le cérémonial, et l'étude qu'il avait faite des étiquettes de la liturgie compliqua considérablement les détails. Il y avait 150 prêtres loués à dix lieues à la ronde, habillés de chapes magnifiques, eux et deux cents autres chantres ou musiciens, c'était enfin un cortége auprès duquel ceux de *la Juive* et du *Prophète* eussent pâlis. Les reposoirs étaient nombreux et ornés à profusion des fleurs les plus rares.

Mais ce qui rendit la fête complète, ce fut un repas de 800 couverts, auquel il convia prêtres, chapiers et paysans, ses amis, et qu'il présida sous un dais avec le plus grand sérieux du monde : ce dais avait coûté trente mille livres. Les canaux, bassins et fontaines qui avaient coulé, versé ou lancé de l'encre à la mort de M. Pâris le père, offrirent cette fois des flots de vins de toute espèce. Il y avait la fontaine du Chambertin, le jet de Champagne mousseux, le canal de Bourgogne et les bassins d'Alicante et de Xerès.

Il va sans dire qu'on vint de Paris pour contempler ce spectacle annoncé à l'avance et auprès duquel les fameuses noces de Gamache n'étaient qu'une mesquine régalade ; c'était un vertige, on n'avait jamais rien vu de pareil, et le marquis ne s'en tint pas là, car il recommença quelques jours après la même masc...., non, la même procession.

Mais il eût dû se borner à des excentricités religieuses n'ayant que Paris ou ses banlieues pour théâtre ; il rêva un plus grand cadre à ses exhibitions, et eut le don de tenir Paris étonné pendant plusieurs jours à la nouvelle du projet qu'il méditait. Il annonça la résolution de se rendre en Palestine, afin d'y visiter le tombeau de Jésus-Christ et d'accomplir les douloureuses stations que l'Homme-Dieu souffrit pour le salut du genre humain. Un tel projet n'a rien, au fond, que de très-louable, et il n'est pas une âme élevée, un cœur haut placé, qui n'en ait rêvé l'exécution ; mais le marquis de Brunoy ne procédait pas comme tout le monde, lui !

Il devait faire ce long voyage à pied, dans le modeste costume d'un pèlerin vulgaire, en sandales, le bourdon au poing, l'escarcelle à la ceinture, tel enfin que nous n'en voyons plus guère aujourd'hui que dans les opéras et dans les mélodrames. Cependant, il y avait alors, comme à présent, quelque danger à traverser les solitudes de l'Orient, et les caravanes chrétiennes avaient à redouter de bien plus cruelles persécutions que celles des Musulmans qui se rendent à la Mecque. Or, le marquis avait recruté une petite armée d'hommes choisis, habiles au maniement des armes, qui, bien que possédés comme leur chef, pour la plupart, d'un profond sentiment religieux, devaient servir d'escorte au pèlerin. Les conditions d'émigration étaient séduisantes :

Une prime de six cents francs payée avant le départ, une pension viagère à ceux qui reviendraient en France, et tous les frais de route à sa charge, il y avait là suffisamment d'éléments pour recueillir les adhésions. Seulement, malgré le soin qui présida au choix de ces gardes-du-corps, les rangs étaient fort mêlés, et plus d'un coupe-jarret du quai de la Ferraille ou filou du royaume de Thune, fut enchanté de trouver l'occasion de s'en aller laver dans les eaux du Jourdain les souillures d'une existence plus pittoresque qu'exemplaire.

Mais la vanité, qui avait fait les frais d'imagination, fit avorter le projet, car le marquis se dégoûta bien vite d'un voyage pendant lequel il n'aurait à déployer aucun faste et où il se verrait confondu, vu la pauvreté de son habit, avec les mercenaires indignes qui l'escorteraient. Ah ! s'il avait pu faire joncher le chemin de feuilles de roses ou d'oranger, tendre les arbres de banderolles à son chiffre et marcher comme un preux vers ces contrées bénies du Seigneur. Ces considérations et le dégoût qu'il éprouva de se voir si peu secondé par l'archevêque de Paris, le détournèrent complétement de son projet, et le pèlerinage fut abandonné. Bachaumont, ou plutôt son continuateur, affirme même qu'un ordre du roi l'empêcha d'exécuter sa pieuse extravagance.

C'est alors qu'il passa en Angleterre, accompagné de deux prêtres, avec l'intention de s'y faire ordonner par l'évêque catholique de Londres, préparé déjà et tout disposé, moyennant quelques cadeaux, à fermer les yeux sur certains empêchements dont l'archevêque de Paris s'était ému.

La route d'Angleterre, à cette époque, c'était Calais, à peu près exclusivement ; mais le marquis avait un port de mer dans ses domaines ou aux environs, et il partit pour son château de Villers.

Ce château existe encore aujourd'hui dans

toute sa fraîcheur de conservation, il date du dix-septième siècle, fin du règne de Louis XIII, il est bâti dans ce style élégant et chatoyant à l'œil dont la place Royale, au Marais, et quelques rares maisons de Paris, nous offrent de précieux spécimens. Situé sur une colline, à plus de deux kilomètres de la mer, il jouit d'une vue splendide, et son heureuse disposition est telle, que la pente du terrain ferait croire que la mer est placée immédiatement au bord du parc, si son majestueux silence ne trahissait son éloignement.

A l'arrivée du seigneur châtelain, les vassaux, grands et petits, allèrent à sa rencontre, portant une bannière où rayonnaient ses armes : — *D'or à une fasce d'azur, chargée d'une pomme d'or, feuillée et tigée de sinople*, — un vrai blason de Normandie.

Le bruit des prodigalités de Brunoy était venu jusqu'au bord de la mer; on savait que le marquis avait renté tous les paysans, ses tenanciers, tous les artisans du voisinage, doté toutes les filles et tenu tous les enfants sur les fonts baptismaux; mais, hélas! l'humeur de l'héritier des quarante-deux millions de M. Pâris de Mont-Martel était bien changée, et le désappointement prit sur les visages la place des plus larges sourires d'espérance.

Le marquis n'était plus tourmenté que d'une pensée, celle de se donner tout entier à Dieu, et il se contenta, pour le moment, de promettre aux deux curés de Villers, car la paroisse était divisée en deux sections, de grandes choses pour son retour d'Angleterre.

Il savait un peu d'histoire et n'ignorait pas que Guillaume-le-Conquérant s'était embarqué à deux pas de ses domaines, à Touques ou à Dives; il se rendit à Honfleur et acheta un brick; mais malgré tout ce que les vieux loups de mer purent lui dire de sinistre sur le voisinage des falaises et des vaches-noires de Villers, il déclara à l'équipage qu'il voulait que le brick vînt mouiller en face de son château.

Au jour dit, le brick jeta l'ancre à l'endroit désigné, et la complaisance du vent et des marées protégea d'une manière évidente l'embarcation, sur laquelle furent transportés des vivres pour un mois et plus de cent mille livres en guinées, sans compter les ornements d'église à profusion. Toute la contrée assista à l'embarquement de ce jeune homme riche de tant de millions et qui marchait vraisemblablement au cardinalat, car l'or qu'il avait déjà répandu à profusion lui aplanirait les voies aux dignités ecclésiastiques.

Une fois à Londres, dans ce pays où la valeur personnelle n'était pas tout à fait un mot depuis Cromwell et malgré les restaurations de la royauté, il eut un moment l'espoir de voir sa noblesse d'hier acceptée dans les salons; mais la noblesse d'Angleterre est, entre toutes, la plus juchée sur ses ergots, — si bien que le marquis se rejeta, de l'autre côté du détroit, dans les mêmes prodigalités religieuses. Le clergé catholique anglais n'était pas le plus fort et les ministres protestants se plaignirent du scandale que donnait la ferveur d'un étranger. De toutes les sectes, c'est encore celles de Luther et de Calvin qui sont les moins tolérantes.

Il fallut un ordre du roi pour rappeler le marquis en France; et le petit brick revint aborder à Villers.

Dans son château le pauvre jeune homme trouva des gens de justice qui lui ordonnèrent d'avoir à se rendre à Paris pour comparaître devant M. le lieutenant civil au Châtelet. Les familles réunies des Pâris, des Béthune et des d'Escars lui intentaient un procès en interdiction.

Il était convaincu d'avoir dépensé plus de dix millions en deux ans.

Malgré un interrogatoire subi avec une lucidité extraordinaire et qui, —bien que les séances des tribunaux ne fussent pas publiques à cette époque—passa rapidement de bouche en bouche, l'interdiction fut prononcée.

Mais le peuple qui, jusqu'à ce jour, avait seul profité des largesses du marquis, exprima son opinion par des murmures et, fort de cet appui, le marquis appela de la sentence du Châtelet. Le Parlement cassa l'arrêt.

Les paysans portèrent leur bon seigneur en triomphe.

Ce que la justice ne fit pas, un prince l'accomplit.

Le comte de Provence, depuis Louis XVIII, avait envie de Brunoy depuis longtemps, et ses agents, profitant traîtreusement d'une heure d'ivresse, firent signer la cession de ce magnifique domaine. Quand le marquis se réveilla, sa colère se brisa contre une lettre de cachet.

On n'osait pas l'emprisonner à la Bastille, mais on l'exilait à son château de Villers.

Les vassaux vinrent encore une fois au-devant du seigneur; mais il avait vieilli de dix ans au souffle de l'adversité : il se complut encore dans quelques rares pratiques religieuses, augmenta le clergé de sa paroisse, ce qui éleva à trois le nombre des prêtres qui desservaient la modeste église de Villers, et languit ainsi, vaincu par la douleur et l'ennui.

Cet étonnant prodigue, ce mystère vivant, cette énigme, n'en déplaise à Léon Gozlan qui, dans son charmant livre, le fait s'éteindre dans une

maison religieuse de Saint-Germain, — mourut bientôt à Villers, avant d'avoir pu y réaliser, pour le bonheur de ses vasseaux, les projets que son âme généreuse avait formés.

Le registre de la paroisse en fait foi, à la date du 11 avril 1781, huit curés ayant signé l'acte mortuaire.

A Brunoy on ne crut pas à la mort du marquis; aujourd'hui encore, après soixante-dix ans passés, les vieillards sont convaincus que le comte de Provence le fit enfermer à la Bastille, puis à Lyon, à Pierre-en-Cize, où, nouveau Masque-de-Fer, la révolution le trouva tout à fait fou ou mort, avec un bâillon entre les dents, au fond d'un cachot.

A Villers, il ne reste que son château et son magnifique parc, lequel appartiennent à M. Pâris d'Illins, un des héritiers en ligne collatérale.

Mais avant de passer au Villers nouveau, nous allons voir ce qu'il était sous la révolution et sous l'empire.

Albert Blanquet.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Ambigu-Comique : Reprise de *Benvenuto Cellini*. — Palais-Royal : l'*Avare en gants jaunes*, par MM. Anicet Bourgeois et Labiche. — Répétition de la *Fedra ;* Mme Ristori.

Rien de plus curieux que les *Mémoires* de Benvenuto Cellini. On y retrouve toute l'insensibilité d'un temps où la vie de l'homme était comptée pour peu de chose, et où chacun se croyait en droit de se faire justice et de détruire ses ennemis par le fer et par le poison. On y retrouve aussi l'influence heureuse de la renaissance des arts et des lettres, et le noble goût des choses bien faites et des choses bien dites qui s'était emparé de la société tout entière. On attachait une grande importance au moindre objet ciselé par un habile orfèvre, au moindre sonnet tombé de la plume d'un poëte , à une lettre louangeuse d'un satirique, lors même qu'elle venait d'un Arétin... Les artistes, les poëtes, les écrivains en éprouvaient un indicible élan qui communiquait à toutes leurs œuvres un cachet de perfection. Ils étaient appréciés, ils marchaient de pair avec tout ce qu'il y avait de noble et de grand, et c'est là la vraie vie de l'artiste ! Il n'y a de progrès pour lui qu'à cette condition. Benvenuto Cellini a une physionomie particulière à côté de Michel-Ange et de Raphaël. Il est comme eux maître dans son art; mais son caractère inquiet et batailleur le poussa de pays en pays tel qu'un juif errant. Il consuma ses forces dans un perpétuel exil, dans une lutte incessante contre ses bienfaiteurs.

Benvenuto Cellini a eu une phase héroïque dans sa vie et qui le fait absoudre de bien des fautes. Il a défendu le fort Saint-Ange contre les troupes du connétable de Bourbon et du prince d'Orange, avec une vaillance digne de figurer dans l'histoire. Il est même plus que probable que le canon qu'il a pointé a tué le prince d'Orange et jusqu'au connétable de Bourbon. Il eût été à désirer que Benvenuto Cellini s'en fût tenu à ces deux exploits; mais sa main, aussi habituée à manier le poignard que le ciseau, a frappé plusieurs fois des adversaires moins redoutables, sans le plus léger scrupule. Il y a chez cet homme une incroyable absence de sens moral. Quelque haute protection venait toujours l'arracher à ses démêlés avec la justice, et il continuait sans remords son existence aventureuse, semée de meurtres et de chefs-d'œuvre. On sait que François Ier le protégea spécialement, le logea dans le Petit-Nesle, le combla de faveurs, et c'est à ce moment que M. Paul Meurice l'a pris pour en faire le héros de son drame.

Nous n'avons guère besoin de rappeler le succès que ce drame a obtenu autrefois à la Porte-Saint-Martin. Cent représentations et plus ont attesté la valeur de cet ouvrage, que l'Ambigu-Comique a la bonne pensée de reprendre. Mélingue, sculpteur de mérite non moins que comédien éminent, a fait du rôle de Benvenuto Cellini une création toute spéciale. Son habileté et sa promptitude à faire sortir de ses doigts, sous les yeux des spectateurs, une gracieuse statuette, conditionnée selon toutes les lois de l'art, surprend et charme le public au delà de toute expression. Le succès est là non moins que dans la fonte magnifique de Jupiter; M. Paul Meurice a joint à ces effets des qualités littéraires dont il faut lui savoir gré. Il n'y était pas obligé.

Le théâtre du Palais-Royal a donné tout simplement la contre-partie de l'*Avare*, de Molière; on voit que le théâtre du Palais-Royal n'y va pas de main morte. C'est le père qui est folâtre et dissipé; c'est le fils qui est plus économe et plus rangé qu'il n'est nécessaire; c'est le fils qui prête de l'argent au père à un taux usuraire, sans savoir à qui il a affaire; en un mot, c'est le monde renversé, et ce sens dessus dessous va très-bien à cette scène comique, qui a son monde particulier et ses événements comme on n'en voit pas ailleurs. M. Anicet-Bourgeois a associé son expérience scénique à la gaieté de M. Labiche, et de cette association est résulté une œuvre dans laquelle des caractères de comédie se mèlent à toute l'excentricité du genre. Ravel et Delannoy sont très-amusants tous les deux.

Nous sortons de la répétition de *Fedra*, et nous croyons pouvoir prédire à Mme Ristori son plus beau triomphe. Jamais la passion n'a été portée à un plus haut degré. La scène de la déclaration de Phèdre à Hippolyte, et la scène où la jalousie vient ajouter de nouvelles douleurs à celles qu'elle ressent, n'ont jamais été jouées avec une telle supériorité. Vénus est là *tout entière à sa proie attachée*, et Mme Ristori, elle-même, est autant au-dessus de *Mirra*, que la *Phèdre* de Racine est au-dessus de la pièce d'Alfieri.

Disons, à propos de Mme Ristori, que nous avons entendu, dans un salon, de très-beaux vers de M. Ballande en son honneur. Nous demandons l'impression.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 4 mai 1858.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal, M. le président fait part à l'assemblée de ses démarches relatives à l'inscription commémorative de Daguerre, et annonce la mort récente de M. Aubry-Lecomte. M. Paul Carpentier est invité à faire la notice nécrologique de notre regretté collègue.

La correspondance comprend : une lettre de M. Charles Chevalier au sujet de la candidature de M. de la Blanchère, photographe ; une lettre de M. Justin Mathieu, demandant que son atelier soit visité. MM. Eugène-Paul Boitel et Andréï sont chargés de rendre compte des ouvrages de M. Mathieu ; une lettre de MM. Henry et Martin, demandant l'appréciation de la Société sur les pianos à double système de clavier et cylindres ; une lettre de M. Kelsen, désirant également qu'une commission soit nommée pour rendre compte d'un orgue jouant seul au moyen d'un mécanisme d'horlogerie. MM. Martin (d'Angers), Manry et Lestrelin composent la commission chargée de faire un rapport sur ces instruments; un numéro du *Builder*, renvoyé à l'examen de M. Charles Fournier ; les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, renvoyés à M. Pernot, et l'*Art au XIXe siècle*, renvoyé à M. Guérin.

La correspondance étant épuisée, l'on procède à la nomination de M. de la Blanchère, qui, ayant réuni la majorité des suffrages, est proclamé membre résidant de la Société libre des Beaux-Arts, section de photographie.

M. Villemsens lit un rapport sur les *Annales de la société d'agriculture, arts et commerce du département de la Charente.*

M. Andréi en lit un autre sur les statues de Jenner, par M. Eugène Paul, et de saint Pierre et de saint Paul, par M. Emile Thomas. La société félicite ces messieurs sur leur travail.

Les membres de la commission pour la séance publique, sont prévenus que les réunions auront lieu les vendredis, à huit heures du soir, chez M. le président, rue Saint-André-des-Arts, 58.

Le secrétaire-général,
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 18 mai 1858.

Lecture du procès-verbal. — Demandes d'admission. — Deux rapports par M. Villemsens.— Rapport par M. Charles Fournier. — Rapport de M. Ed. Lambert, sur le précis historique du château de Nantouillet, par M. de Longpérier-Grimoard — Lectures, communications et questions diverses.

MÉLANGES.

Paris, 15 Mai 1858.

L'Académie des sciences, dans sa séance du lundi 3 mai, a procédé à l'élection d'un académicien libre à la place de M. Largeteau. M. Bégin a obtenu 27 voix au premier tour de scrutin et 30 au deuxième tour; M. le comte Jaubert a obtenu 21 voix au premier tour et 31 au second. En conséquence, M. le comte Jaubert a été élu.

— Une vente très-intéressante d'épreuves photographiques de choix et tirées spécialement pour cette circonstance par leurs auteurs, aura lieu mardi et mercredi prochains, 18 et 19 mai, à l'hôtel Drouot, salle n° 5, au premier étage, et lundi 17 mai, l'exposition publique de cette collection, qui offre un grand intérêt par la variété des sujets, monuments, vues, études reproductions diverses, etc.

DU ROLE DES BEAUX-ARTS

DANS LA CIVILISATION.

III.

DES BEAUX-ARTS CHEZ LES GRECS.

Nous avons parcouru rapidement l'histoire de la civilisation en Grèce; nous avons dit quelles causes physiques et politiques y rendaient possible un grand siècle et pourquoi Athènes était devenue « l'école de la Grèce ». Cherchons maintenant quelle était l'éducation artistique des Grecs au cinquième siècle, quelques années avant Périclès, et quelle fut la circonstance déterminante du mouvement auquel le monde doit le Parthénon.

Une institution avait surtout popularisé le sentiment du beau réel en statuaire : c'était celle des jeux publics.

Le plus insigne honneur que pût ambitionner un Grec, c'était le prix aux jeux olympiques. Le vainqueur était un sujet d'admiration pour la Grèce entière, sous les yeux de qui il avait triomphé ; par ses seules mains sa patrie l'avait emporté sur toutes les autres cités ! Et de quelles récompenses on le comblait ! Il était, sa vie durant, entretenu aux frais du public ; on lui élevait des statues dans sa ville natale et sur le champ de combat ; on lui faisait les plus pompeuses funérailles et il transmettait sa gloire à ses enfants.

Ces immenses avantages, tant honorifiques que réels, offerts aux triomphateurs, eurent pour résultat de faire rechercher la victoire avec fureur. On éleva les enfants avec le plus grand soin de leur développement physique : la gymnastique fut pendant longtemps de beaucoup la première branche de l'éducation. Sans doute l'intelligence en est le grand but ; mais la culture de l'intelligence ne doit pas exclure celle du corps ; elles se complètent l'une par l'autre; rien d'ailleurs ne saurait motiver une pareille exclusion. Ces soins matériels ont-ils éteint l'intelligence des Grecs ? L'homme, enfin, ne vaut-il pas un peu de la peine que l'on se donne chez bien des peuples modernes pour l'élève des bestiaux et le perfectionnement de la race chevaline ?

L'éducation des jeunes Grecs des deux sexes, réglementée d'ailleurs, dans la plu-

part des républiques, par des dispositions expresses, forma, concurremment avec de sévères prohibitions contre les mariages entre adolescents, un peuple sain et robuste chez qui les adolescents n'étaient point des enfants malingres, ni les jeunes gens des vieillards.

De la sorte, les Grecs avaient sans cesse sous les yeux les plus belles formes humaines possibles. Le costume leur permettait en outre d'en observer continuellement le jeu.

Un charme relevait encore ces beaux corps. C'était une certaine mesure, une dignité naturelle dans le mouvement comme dans l'immobilité; c'était cette noblesse d'allure, de démarche, d'attitude, qui est le propre de certains peuples et qui demeure longtemps leur apanage à travers les siècles et les conquêtes, cette majesté qui ne se retrouve plus chez les Grecs modernes, mais qui éclate dans toute l'Italie; il n'y a rien que de vrai dans les poses pleines de fierté des moissonneurs et des pêcheurs de Robert; on voit, d'ailleurs, passer aujourd'hui dans les rues de Paris, tel mendiant romain qui se drape dans ses haillons avec une incroyable majesté, en vrai descendant du peuple à la toge, *gens togata*.

De ces faits est sorti un malheureux système matérialiste sur *les causes de la perfection de la sculpture antique;* on leur attribue exclusivement cette perfection. Nous avons plus haut laissé entrevoir, autant qu'il était possible dans une question secondaire, nos idées sur le beau; nous ne pouvons voir dans l'éducation matérielle et dans le costume des Grecs qu'une préparation, qu'un auxiliaire au sentiment artistique et non une cause créatrice d'œuvres dues seulement à l'inspiration.

Les jeux eurent un autre effet. Ce fut de multiplier extrêmement les œuvres artistiques, et, partant, les artistes. Ceux-ci cependant ne perdirent rien de la considération qui leur est due; ils travaillaient presque uniquement aux statues des dieux et des triomphateurs, exerçant ainsi, tantôt une sorte de ministère sacré, tantôt une sorte de fonction publique, en exécution d'un décret des magistrats; de plus, leurs œuvres devaient être, celles-ci un objet d'adoration, celles-là de respect, un souvenir, un enseignement.

De ces circonstances, les Grecs reçurent une éducation artistique qui leur inspira un profond amour de la convenance et du beau. C'est ainsi qu'une loi des Thébains défendait aux artistes d'imiter autre chose que le beau. Il y avait dans plusieurs villes des concours et des prix solennels de beauté.

Le fond du caractère grec ancien c'est la vivacité. Le génie de sa langue en fait foi : le grec est avant tout un idiome qui se prête merveilleusement à peindre toutes les nuances de la pensée avec rapidité. Je n'en veux pour exemple qu'une seule tournure constamment employée : le Grec ne dit point « *arrivé* », mais « *sois arrivé* » ; au moment où il donne un ordre, il le voudrait voir exécuté déjà.

Or, de tous les Grecs, les Athéniens étaient les plus vifs et, par suite, les plus mobiles; ils étaient les plus inquiets, les plus légers, les plus difficiles à conduire Ils portent aujourd'hui aux nues tel homme qu'ils briseront demain; hier, il leur fallait la guerre ; ils voudront aujourd'hui la fête et le spectacle, mais un bon mot les fera changer d'avis. Ils étaient encore les plus enthousiastes, les plus ambitieux, les plus aventureux, les plus généreux, les plus insouciants dans l'adversité, les plus joyeux dans le succès, les plus *artistes*, en un mot. Ce fut donc surtout chez eux que l'éducation artistique porta ses fruits. Tout était prêt lorsque parut Périclès!

Il ne suffit point qu'un peuple soit préparé à un événement, il ne suffit point qu'il l'attende, qu'il y aspire, il faut encore que l'occasion se présente qui le fasse s'accomplir, et cela au moment opportun, ni plus tard, ni plus tôt, autrement toutes les espérances, tous les désirs, tous les efforts sont stériles; après avoir longtemps attendu en vain, on les porte sur un autre objet.

L'occasion qui produisit les monuments de Périclès s'appelait Aspasie. Jeune et belle, douée d'une de ces vives intelligences qui apprennent ou devinent tout, savante, lettrée, parlant vingt langues avec élégance, spirituelle et surtout aimable, elle n'avait que de nobles goûts. Elle s'entoura de jeunes étrangères formées à la même école, et bientôt tout ce qu'il y avait à Athènes d'illustre par le talent, par la naissance, par la fortune, sollicita d'être admis à sa cour. Alors naquit une société d'élite, dont le bon ton était la première loi et « les choses de l'esprit » la principale occupation. Les intelligences mises en mouvement, Aspasie n'eut plus qu'à donner le signal par la voix de Périclès pour faire sortir du sol des chefs-d'œuvre immortels. Ainsi, dans la gloire de Périclès, il faut faire la part d'Aspasie ; ainsi, en méditant le Dante, il nous faut songer à Béatrice ; ainsi nous aimons plus d'une muse en aimant Raphaël, ainsi nous trouvons toujours quelque femme mêlée à toute grande œuvre.

Des merveilles de cet âge, la plus noble est le Parthénon. Mais qu'en peut-on dire qui n'ait été dit déjà? Quelle description en peut-on faire qui ne paraisse une gauche et incomplète reproduction d'un traité aussi immortel que son sujet? Dans ses *Lettres à Canova*, M. Quatremère de Quincy a étudié avec une science profonde, avec un talent de déduction qui est presque du génie, toutes les beautés de conception, d'exécution, d'ensemble, de détail et d'effet de ces frises et de ces métopes qui font le désespoir de tout ce qui manie le ciseau ; de ces statues des frontons qui sont le dernier mot de l'art, que l'on ne surpassera jamais et que l'on n'a jamais égalées. Quel homme d'ailleurs n'est pas allé demander à la procession des Panathénées et au combat des Centaures les secrets du grand art? Quel homme n'a pas reconstruit le Thésée et l'Ilyssus, ces ruines glorieuses qu'un homme intelligent a courageusement arrachées à la barbarie ottomane, sans se laisser étonner par les colères irréfléchies de l'Europe entière.

Quant au temple en lui-même, on peut proclamer hautement que jamais édifice ne répondit mieux à sa destination, pour la disposition, pour l'aspect et pour les dimensions. Jamais édifice ne présenta des proportions plus heureuses, une ornementation d'un goût plus pur, assez riche pour charmer par la grâce et par la variété, assez sobre pour ne point sortir de son importance secondaire, plus d'harmonie enfin, d'unité, jointe à une telle simplicité, plus de grandeur, plus de beauté.

Nul n'oserait faire un reproche aux immortels auteurs du Parthénon. Exprimons du moins un regret : il eût fallu dans le sanctuaire une statue qui réunît en elle-même toutes les qualités que nous avons signalées dans ce temple qui ne devait être en quelque sorte qu'une manifestation de la personnalité de Minerve, qu'une enveloppe moulée sur elle, un miroir où elle se réfléchissait. Ce n'était donc pas par une lourde statue chryséléphantine que devait être habité le Parthénon, mais par une Minerve en simple marbre parien.

Telle avait été, du reste, l'intention première de Phidias, et lorsqu'il s'en expliqua sur la place publique, on l'approuva d'abord; malheureusement il crut devoir ajouter qu'il en coûterait moins cher : on lui ordonna aussitôt de se taire, et il fut décrété que la statue serait en or et en ivoire. Phidias est donc répréhensible pour n'avoir point su résister et faire triompher le bon goût; il lui incombait de sauver les Athéniens du luxe vulgaire des financiers orientaux; si Phidias se fût écrié qu'une semblable statue ne saurait s'accorder avec le temple, qu'elle serait d'un goût détestable, les Athéniens eussent compris Phidias.

Quant aux autres œuvres de ce temps, elles nous sont inconnues : j'entends qu'il n'en reste que peu de vestiges, qu'une simple description, ou que la date en est contestable ; car nous avons constamment

rejeté de notre cadre toutes les œuvres appartenant à l'une de ces trois catégories. C'est une méthode qui restreint le domaine des observations, mais elle a l'avantage de ne donner que des résultats certains.

C'est cette même méthode qui nous interdit d'aborder l'étude de la peinture grecque. D'Apelles et de Parrhasius, nous ne savons rien que par des descriptions qui sont bien loin d'inspirer à tout le monde la même confiance : on cherche en vain dans les auteurs anciens qui font mention des peintres, l'éloge de ces qualités qui sont communes à ceux de toute grande époque, ou les enthousiasmes qu'inspire infailliblement la belle peinture. Sans nier toutefois, nous nous tenons donc sur la réserve.

Cette lacune laisse peu de chose à dire sur l'époque d'Alexandre.

Après Phidias, l'art se soutint peu de temps au degré sublime où il s'était élevé ; il arriva ce qui était inévitable : on s'écarta peu à peu du beau pour faire du gracieux ; on négligea l'ensemble pour le détail, on mit plus de recherche, on finit davantage, on ne fit plus de grand.

Puis, lorsque les successeurs d'Alexandre lui eurent fait les « sanglantes funérailles » qu'il avait prédites, lorsque, après eux, celles des républiques qui avaient recouvré l'indépendance se furent entre-déchirées à leur tour, lorsque tant de bouleversements eurent enseveli le patriotisme sous les ruines de tant de gouvernements qui s'étaient succédé en si peu d'années, lorsque tant de désordres, tant de maux, tant d'incertitudes dans les affaires de la Grèce eurent ébranlé la morale et permis à la corruption de s'afficher aux yeux des peuples, lorsqu'on ne vit plus que cupidité et jalousies, vengeances et trahisons, l'art disparut de cette terre qu'il avait fécondée entre toutes : le beau ne pouvait vivre au sein du mal.

Bientôt viendront les Romains avides, qui ne laisseront même pas aux fils des concitoyens de Platon, la triste consolation de contempler les chefs-d'œuvre de leurs aïeux.

Francis Aubert.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

LES TABLEAUX DE L'ÉCOLE FLAMANDE. — UNE EXPOSITION A LOUVIERS. — LA STATUE DE LESUEUR. — UN TABLEAU DE M. EUGÈNE DELACROIX. — DES PORTRAITS PAR M. HEIM. — LE GRAVEUR ZACHÉE PREVOST. — UNE MÉDAILLE DE M. CAQUÉ. — HOMMAGE A M. HARDY. — UNE STATUETTE DE HOUDON. — VENTE DE LA COLLECTION VAN DEN BERGHEN. — LE COURS DE M. DELSARTE. — OUVERTURE DU MUSÉE DE LA TERRE-SAINTE. — L'EXHAUSSEMENT DE LA COLONNE DU PALMIER. — UN ANTIQUAIRE. — LE MUSÉE D'ALGER. — LA MAISON DE PIERRE A TOULOUSE. — LA STATUE DE JENNER A LONDRES. — UNE DÉCOUVERTE A MARCILLY. — NÉCROLOGIE : ADOLPHE DELESTRE, KELLIN, LOUIS PRÉVOST.

La restauration des tableaux de l'école flamande que possède le musée du Louvre, est aujourd'hui terminée. Nous lisons dans le *Moniteur :*

« De graves détériorations se manifestaient « chaque jour dans les tableaux de la galerie de « Marie de Médicis. La peinture, se détachant de « la toile, menaçait de tomber par écailles. Il « fallut absolument, pour sauver ces chefs-d'œu« vre d'une destruction complète, procéder à « leur rentoilage. Cette opération entraînait né« cessairement celle du dévernissage, qui a été « exécuté avec les précautions les plus minu« tieuses.

« L'administration a profité de cette circons« tance pour enlever toutes les retouches et ad« ditions inutiles faites à différentes époques aux « tableaux de Rubens. Elle a cru de son devoir « de montrer au public les peintures dans leur « état réel, avec les dégradations inévitables cau« sées par le temps, et non telles que les avaient « faites des restaurations inopportunes, et sur« tout de nombreuses couches de vernis jaunes « qui en altéraient la finesse et l'éclat.

« On a laissé momentanément des traces de « l'ancien vernis sur les nos 436, 437, 440, 451, « 453, 457. — Le n° 432 a été déverni à moitié et « en travers, afin de montrer plus clairement que « le même ton régnait sur toutes les peintures. »

On a eu longtemps, dans les musées français, une manie déplorable à l'endroit des tableaux ; c'était de les vernir, sous le prétexte de les conserver. Les hommes de goût et les vrais connaisseurs n'avaient pas de mots assez énergiques pour blâmer ce procédé soi-disant préservateur. L'effet résurrecteur du *dévernissage*, qu'on vient d'appliquer d'une façon si intelligente aux peintures de Rubens, leur donne aujourd'hui complétement raison. On ne saurait donc trop louer la direction du Louvre, qui s'est enfin décidée à nous montrer les tableaux tels qu'ils sont, *sous leur aspect réel*, et non encroûtés sous une dizaine de couches de vernis.

Ce fait agitera profondément, à coup sûr, le monde artistique. Plus d'une question vont être soulevées; on se demandera si ces nettoyages ont été exécutés conformément aux prescriptions de l'expérience, ou s'ils ne sont que des récurages. Un de nos collaborateurs, fort expert en pareille matière, se propose, dans un prochain article, d'examiner ces questions avec toute l'impartialité que commande un pareil sujet.

—

Une exposition des Beaux-Arts, à laquelle les artistes nés ou domiciliés en Normandie sont invités à prendre part, sera ouverte à Louviers, le 14 juillet 1858, jusqu'au 2 août inclusivement. Les œuvres envoyées seront soumises à l'appréciation d'un jury. Les récompenses qui seront accordées sur la proposition du jury, consisteront en médailles d'or, d'argent, de bronze et en mentions honorables. Des objets d'art pourront être achetés pour former une loterie dont l'organisation et le tirage auront lieu pendant la durée de l'exposition. Les exposants devront avoir envoyé leurs œuvres avant le 5 juillet 1858, à l'adresse de M. le maire de Louviers, à l'Hôtel-de-Ville. Les frais de port sont à la charge des exposants, sauf le retour des ouvrages qui auront obtenu des récompenses. La Compagnie du chemin de fer de l'Ouest accordera une réduction de moitié dans le prix du transport des ouvrages envoyés à l'exposition de Louviers.

—

Une statue en marbre blanc du peintre Lesueur, due au ciseau de M. Husson, qui a déjà orné le jardin du Luxembourg d'une statue en marbre représentant Anne de Provence, vient d'être placée dans la pépinière du même jardin, devant les restes du petit cloître des Chartreux. Certes, si statue devait jamais être mise en pareil endroit, ce devait bien être celle de Lesueur, qui vécut et travailla pour cet ordre religieux.

Le grand peintre est représenté méditant et rêvant. Il a le visage incliné vers le coude droit; sa main gauche tient une palette et des pinceaux. Derrière lui, et comme point d'appui, se trouve un pan de marbre sur lequel sont écrits les noms de ses principales œuvres : le *Martyre de saint Laurent*, *saint Paul à Éphèse* et la *Vie de saint Bruno*. La statue est placée sur un piédestal en pierre, orné de chaque côté d'un médaillon en marbre blanc veiné.

Cette nouvelle œuvre fait grand honneur au statuaire.

—

On n'a pas oublié le tableau de M. Eugène Delacroix, représentant *Marc Aurèle mourant*, et qui donna lieu à de si ardentes polémiques lorsqu'il parut pour la première fois au Salon du Louvre, en 1845. En 1855, il figura à l'Exposition universelle avec la plus grande partie des œuvres de l'auteur.

Cette toile, intéressante sous beaucoup de rapports, était rentrée dans l'atelier de l'artiste. Le gouvernement vient d'en faire l'acquisition. Devenue la propriété du ministère d'Etat et de la maison de l'empereur, elle ne tardera pas, nous en avons l'espoir, à prendre place dans la galerie du musée du Luxembourg, qui possède déjà plusieurs ouvrages de M. Eugène Delacroix.

—

M. Heim, le membre de l'Institut, outre ses remarquables tableaux d'histoire qui lui ont valu, à l'Exposition universelle de 1855, une récompense éclatante, a peint un tableau de genre que l'on a revu avec plaisir à cette époque. C'était la *Distribution de récompenses aux artistes*, par Charles X, dans le grand salon du Louvre.

Indépendamment du mérite de l'exécution, ce qui donne à cette toile une valeur particulière, comme page historique, ce sont les portraits, d'une ressemblance parfaite, de certains personnages et surtout de nos artistes les plus distingués. Depuis quelque temps, ce tableau se trouve au musée du Luxembourg.

M. Heim a eu l'heureuse idée de continuer ses intéressantes études sur les artistes contemporains. Nous ne savons s'il a l'intention de faire un pendant à l'œuvre que possède le musée du Luxembourg, mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a terminé déjà une assez grande quantité de portraits des membres composant les cinq académies. Ce sont des dessins au crayon noir, rehaussés de blanc, dans d'égales proportions, touchés avec une vigueur, une énergie remarquables et d'une merveilleuse ressemblance. L'artiste ne s'est pas contenté de reproduire les traits

avec une fidélité scrupuleuse, il a su donner une exacte idée du caractère, de l'allure de chaque personne. Ses dessins, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont autant des caractères que des portraits.

Nous avons vu avec le plus vif intérêt cette collection, déjà fort importante par le nombre, et nous y avons reconnu nos littérateurs, nos savants, nos artistes, comme si un photographe habile les faisait passer successivement sous nos yeux.

Voilà M. Abel de Pujol, ce digne enfant du Nord, avec son calme et sa placidité habituels; M. Robert-Fleury, avec ses airs inquiets et inquisiteurs; M. Duret, avec sa pose superbe et son profil découpé comme dans un bas-relief; M. Ambroise Thomas et M. Martinet, avec leur extérieur tout à fait dramatique; M. Reber, qui ressemble à un jeune homme sérieux; M. Ravaisson, avec son masque ridé; M. Lemaire, avec toute l'importance phlegmatique d'un homme qui réunit en lui la triple qualité de statuaire, de député, de commandant de la garde nationale.

Parmi les savants, nous avons reconnu, au premier aspect, la figure si profondément intelligente de M. Thénard ; les traits fins de M. Brongniart; la figure tout à fait académique de M. Flourens ; la tête légèrement aristocratique de M. Dumas; celle du vénérable M. Duméril; le front si superbement ombragé du docteur Rayer.

Tous ces portraits sont parlants, animés. Il y en a un surtout qui nous a particulièrement frappé, c'est celui de M. Sainte-Beuve. L'académicien a eu le courage de se faire représenter avec le petit bonnet de soie noire qui couvre d'ordinaire son crâne complétement dénudé.

—

L'artiste auquel on doit les belles gravures des *Noces de Cana* et du *Repas de Jésus chez Simon le Pharisien*, M. Zachée Prevost, commence, en ce moment, une nouvelle gravure avec l'appui du gouvernement. Le sujet choisi est la *Vierge au donataire*, de Van Dyck.

—

Le musée monétaire vient de s'enrichir d'une nouvelle médaille gravée par M. Caqué. Elle est destinée à rappeler et à conserver le souvenir de la prise de Bomarsund. Sur la face est l'effigie de l'empereur avec la légende : *Napoléon III, empereur*.

Le revers se compose de deux figures allégoriques aux draperies flottantes, toutes deux l'épée à la main, l'une portant les étendards de la France, l'autre agitant la palme de la Victoire. Toutes deux dominent le port et les établissements militaires de Bomarsund que bombardent et canonnent les vaisseaux et les vapeurs de notre marine. En exergue sont écrits ces mots : *Prise de Bomarsund, 16 août 1854*.

Il y a du mouvement et de la vie dans les deux figures allégoriques.

—

Un de nos hommes les plus instruits, les plus habiles dans une science que l'on ne saurait trop propager, celle de la culture des arbres, a reçu tout récemment un éclatant témoignage de la reconnaissance de ceux qui suivent ses cours. Ils lui ont voté et présenté une médaille, sur la face de laquelle est le portrait, vu de profil, du vénérable professeur.

Dans le centre du revers, se lit cette inscription : *A M. Hardy, ses élèves reconnaissants*, 1858. « *Une science toute d'application ne peut bien s'enseigner qu'au moyen d'une démonstration raisonnée des faits.* » (Traité par J.-A. Hardy. 1re édition, 1858.)

Ce même revers offre pour légende ces mots : « *Cours d'arboriculture du jardin du Luxembourg.* »

—

Depuis quelques années on a remarqué que les objets d'art formant un petit volume ont plus que triplé de valeur, surtout ceux des anciens maîtres, tels que les statuettes, les groupes en marbre, ainsi que les émaux et les miniatures dont ce dernier art, il faut l'avouer, décline tous les jours depuis la reproduction des portraits à bon marché par le daguerréotypage et la photographie.

Ainsi dernièrement, à la vente après le décès de M. Daugny, une petite miniature ovale, qui avait coûté 460 fr. à la vente de M. Saint, a été adjugée au prix de 5,800 fr., et il y a quelques jours encore, à la vente des meubles de M. le comte du B... de M..., une petite pendule en marbre blanc sculpté, attribuée à Houdon et représentant un *Amour méditant*, grandeur demi-nature, a été adjugée au prix fabuleux de 9,800 fr. Ce qui fait avec les frais 10,290 fr.

—

La collection de tableaux de feu M. Van den Berghen, de Bruxelles, dont la vente, commencée depuis plusieurs semaines, se poursuit encore en ce moment, jouissait en Europe d'une certaine réputation. Aussi, des amateurs anglais, français, hollandais, américains, s'étaient-ils donné rendez-vous à Bruxelles pour disputer aux enchères les productions les plus parfaites des

sommités artistiques des écoles modernes flamande, hollandaise et française réunies par cet amateur, pour lequel l'amour de l'art était une passion. La vente de cette galerie a produit jusqu'à ce jour la somme de 236,626 fr. 50 c. Il reste encore les objets d'art et un grand nombre de tableaux, dont la vente aura lieu immédiatement après celle des médailles et des monnaies, et puis on vendra plus de quatre cents aquarelles et dessins très-remarquables.

Le résultat de cette vente semble prouver que les œuvres des artistes modernes ont conservé dans l'appréciation des amateurs une place distinguée. En effet, tous les tableaux acquis par M. Van den Berghen ont atteint leur valeur, beaucoup même l'ont dépassée, si bien que cet amateur, qu'on accusait d'avoir follement dépensé une partie de sa fortune, s'est trouvé avoir fait une excellente affaire. Ses héritiers doivent, du moins, être de cet avis. — Le succès de cette opération est dû aussi en grande partie à l'activité et au tact si généralement appréciés de M. Etienne Leroy, l'habile expert du musée de Bruxelles.

—

M. Delsarte a ouvert, le 19 mai, dans le salon du Cercle des Sociétés savantes, quai Malaquais, un cours d'esthétique appliquée. Dans ce cours, qui doit avoir dix leçons, M. Delsarte se propose de ramener à des lois fixes et positives l'étude du beau dans l'homme expressif. Suivant lui, l'homme expressif se compose de trois choses : la diction qui fait l'orateur, le geste (la plastique) qui fait le peintre, l'inflexion qui fait le musicien. Féconder par la déduction une science d'observations confuses et incohérentes, réduire l'art à la science, substituer aux caprices de la fantaisie et aux incertitudes de l'inspiration des règles précises, en quelque sorte mathématiques, tel est le résumé de la science nouvelle que M. Delsarte se propose de développer.

—

L'ouverture du musée de la Terre-Sainte a eu lieu, la semaine dernière, dans les caveaux du Panthéon. Ce musée, le seul en ce genre qu'on possède en Europe, se compose de diverses collections recueillies en Palestine dans l'expédition scientifique de M. de Saulcy, membre de l'Institut, en 1850 et 1851, et d'un vaste plan en relief de Jérusalem, dont les savants de France et d'Angleterre ont reconnu l'exactitude et la fidélité. Un savant, qui a fait une étude spéciale de Jérusalem, donnera aux visiteurs l'explication des monuments chrétiens de la ville sainte.

—

L'exhaussement de la colonne de la place du Châtelet a eu lieu, le 19 mai, en présence des principaux fonctionnaires de la préfecture de la Seine.

Le même système de tirage employé précédemment pour la translation horizontale du monument, a de nouveau été mis en usage, après avoir été disposé de façon à agir verticalement. Il avait à soulever un poids de plus de 180,000 kilogrammes, en y comprenant celui de l'appareil en charpente ajouté à celui de la colonne.

La veille, une opération d'essai avait eu lieu. Les douze cabestans avaient été mis en mouvement afin de tendre tous les faisceaux de câbles, et constater leur puissance et leur efficacité.

Après quelques tours imprimés aux machines on a vu la masse se détacher du sol et être véritablement suspendue en l'air. Tout à coup, le crochet en fer qui retenait l'un des moufles s'est rompu, sans que pour cela la colonne ait eu à souffrir, son poids étant resté à la charge des autres crochets; celui rompu ayant été remplacé, l'exhaussement définitif a été commencé le 19, vers huit heures du matin. Une équipe de quatre-vingts ouvriers manœuvrait les cabestans, sur les indications du maître charpentier et de l'architecte.

On aurait pu, en moins de deux heures, opérer l'exhaussement à cinq mètres du sol; mais on a jugé plus prudent, pour la sûreté du travail, de ne faire que des soulèvements graduels. Ainsi, chaque mouvement imprimé aux appareils faisait monter la colonne de dix-huit à vingt centimètres, et l'espace laissé vide était aussitôt comblé par des pièces de bois glissées sur les quatre faces, et qui ont successivement formé la base sur laquelle repose maintenant le monument.

L'opération a été terminée à six heures du soir.

Le lendemain on a commencé la construction du piédestal en pierre et du bassin, qui formeront la fontaine publique que surmontera la colonne du Palmier.

—

Un antiquaire passionné pour la science, M. Arthur Forgeais, fondateur-président de la société de sphragistique, vient de publier une notice des plus curieuses *sur des plombs historiés* trouvés dans la Seine. C'est le compte rendu de ses recherches pendant plusieurs années. Il a voulu savoir quels étaient les secrets que la Seine renfermait dans son sein; pour cela, il a guetté le pêcheur de sable qui drague au lever du jour, il a suivi à la piste, de chenal en chenal, le ba-

teau creuseur, perçant de l'œil les blocs de terre, de vase ou de pierre amenés à la surface. Au milieu de tout cela, il a découvert, en quelques années, plus de huit cents objets, parmi lesquels des angons francs, des épées romaines, des haches celtiques, des statuettes en ivoire du treizième siècle, des crosses byzantines, des monnaies du moyen âge, un bâton maître-chantre orné de sculptures, et enfin des enseignes de pèlerinage, des jetons de confréries et de corporations, etc., etc. Ce sont ces objets qui ont donné lieu à la publication de M. Forgeais. On y trouve, entre autres, le *fac-simile*, gravé sur l'original, de la fameuse amulette que Louis XI accrochait à son chapeau.

On y voit un saint Eloi forgeant, un saint Fiacre avec sa bêche; le jeton des épingliers de Paris, celui des cordonniers, des charpentiers, des marchands de poissons, etc. On y rencontre aussi quelques médailles, parmi lesquelles il faut distinguer à plusieurs titres celle de Charles, duc de Bourgogne, frappée vers 1470, à l'époque où le Téméraire défaisait les Liégeois à Saint-Iron et humiliait les Gantois révoltés; d'un côté cette médaille représente le duc Charles avec l'exergue suivante:

Dux Karolus Burgundus.

De l'autre, dans le champ qui est semé d'étincelles, on voit les deux briquets étincelants séparés par un bélier. Au-dessus et au-dessous on lit ces mots :

Je l'ai emprins;
Bien en aviengne!

Orgueilleuse devise de ce prince, qui, selon la parole d'un historien, « était le plus puissant de tous les princes qui n'étaient pas rois, lorsque peu de rois étaient aussi puissants que lui. »

—

Le musée d'Alger vient encore de s'enrichir de plusieurs objets provenant des ruines de Carthage et d'Utique. Le morceau principal est un bas-relief en marbre blanc donné par M. Léon Roches, consul général à Tunis. Ce morceau, qui appartient à la plus belle époque de l'art romain, contient quatre personnages, dont trois adultes d'une hauteur de 0,77 cent. Ce sont, en procédant de gauche à droite, une femme admirablement drapée, abritant sous son manteau un enfant qui tient à la main le *parazonium*, glaive avec son ceinturon, un guerrier armé de toutes pièces et un esclave. Ce bas-relief, haut de 0,98 cent. et large de 1 mètre 13 cent., présente un camp en retraite de 11 cent. 1/2 sur les bords supérieur et inférieur. La finesse des détails fait supposer qu'il était scellé dans un soubassement à portée de vue.

Les autres objets, envoyés par M. Alphonse Rousseau, premier drogman du consulat général, sont : un autre petit bas-relief en marbre, deux têtes en marbre, deux pierres tumulaires puniques, une petite statue et deux fragments de mosaïque.

Le musée central a en outre reçu une magnifique colonne d'onyx calcaire avec son chapiteau (environ 3 mètres de hauteur) envoyée de Tlemcen par les soins de M. Majorel, préfet d'Oran. Ces précieux échantillons de l'art à sa belle époque proviennent de Mansourah.

—

La *Maison de pierre* est, comme on sait, un des monuments historiques les plus curieux de la ville de Toulouse; mais, malgré les souvenirs qu'elle rappelle, malgré les efforts tentés par le génie de Bachelier pour conserver les débris de l'antiquité sans enlever à l'édifice le cachet de la Renaissance, la *Maison de pierre* n'était pas encore achevée. La façade attendait plusieurs de ses colonnes, et le sculpteur n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main aux statues qui la décorent.

M. Calvet-Besson, devenu récemment propriétaire de cette maison historique, a repris l'œuvre interrompu depuis plus de deux siècles. Les travaux marchent avec activité. Bientôt la façade étalera avec orgueil ses colonnes cannelées, ses figures allégoriques, ses aigles puissantes, ses pélicans au col arrondi. Au-dessus de la grande porte on aperçoit complétement restauré le casque de chevalier qui le surmonte, l'ancien écusson portant un aigle sur champ d'or, au chef d'azur avec soleil d'argent.

Les travaux de restauration et d'achèvement feront honneur à l'architecte qui les dirige; ils feront également honneur à M. Calvet-Besson, qui n'a reculé devant aucune dépense.

—

On a inauguré, ces jours derniers, à Londres, sur la place de Trafalgar, un monument à la mémoire de Jenner, le célèbre inventeur de la vaccine. Jenner, après vingt années d'observations, livra sa découverte à la publicité, et le gouvernement anglais lui vota comme récompense une somme de 30,000 liv. st. (750,000 fr.)

Le monument consiste en une statue de bronze représentant l'illustre médecin; cette statue est placée près celle de sir Charles Napier. Une souscription, à laquelle ont pris part toutes les

nations du monde, a servi à élever ce monument à la mémoire d'un des principaux bienfaiteurs de l'humanité.

L'inauguration a eu lieu avec une certaine célébrité, en présence du prince Albert et d'un grand nombre de personnages.

—

On vient de découvrir dans la commune de Marcilly, près Vitteaux (Côte-d'Or), un bloc de pierre blanche couvert de fort belles sculptures de la meilleure époque romaine. Ce bloc avait été creusé postérieurement, et avait servi de cercueil à quelque chef barbare. Trois faces de ce bloc portent les traces de bas-reliefs. L'un d'eux représente le buste d'un homme entièrement nu, à l'exception d'une épaule à moitié recouverte par les plis d'un manteau. Sur un autre, on aperçoit une femme vêtue d'une tunique qui s'agrafe sur l'épaule, et dont les manches, mi-fendues, s'attachent au-dessus du coude. Elle porte une assez longue chevelure qui retombe en boucles gracieuses sur le cou et derrière la tête. La troisième face a souffert de telles mutilations qu'il est difficile de distinguer exactement ce qu'elle représente. Rien de plus énergique que le modelé du premier de ces bustes, rien de plus achevé.

—

A l'exposition de 1857, on remarquait quatre jolis tableaux de genre ou de chevalet, représentant des scènes de la vie intime. Trois de ces sujets étaient empruntés aux contes et aux fables de La Fontaine: c'étaient les *Femmes et le Secret*, les *Devineresses*, la *Clochette*. Un autre, de plus grande dimension, offrait les détails d'une fête de village, au Val, dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye. Ces toiles étaient touchées avec autant d'esprit que de délicatesse. Elles annonçaient un pinceau facile et observateur.

Ces différents ouvrages étaient de M. Adolphe-Alexandre Delestre, jeune peintre, né à Paris, élève d'Eugène Delacroix, et qu'une mort aussi funeste qu'inattendue vient d'enlever à sa famille, à la suite d'une maladie terrible. Épuisé par un travail excessif, il fut attaqué d'une fièvre qui ne tarda pas à dégénérer en folie furieuse. Il a succombé le 3 mai à l'âge de trente-quatre ans.

A l'exposition universelle de 1855, Adolphe Delestre avait aussi quelques jolis tableaux On lui doit, dans ces derniers temps, les plafonds de deux salles de spectacle, le théâtre des Variétés de Bordeaux et le théâtre de Besançon. Tout semblait annoncer en lui un talent facile et gracieux que l'expérience et l'étude auraient mûri et fait grandir.

—

Les arts viennent de faire une nouvelle perte; Nicolas-Joseph Kellin, aquarelliste bien connu en France et à l'étranger, est mort dans sa 69e année à Samer, près Boulogne-sur-Mer, qu'il habitait depuis quelques années. Elève de Roqueplan et de Bonington, Kellin a beaucoup produit; plusieurs de ses œuvres ont été acquises par la famille d'Orléans, à l'époque où l'artiste était dans toute la force de son talent. En 1845, il exécuta pour S. A. I. le prince Louis, actuellement Napoléon III, plusieurs dessins représentant de très-curieux et anciens canons trouvés à diverses époques et déposés au musée de Boulogne. Il a très-souvent envoyé de ses productions au Salon de Paris et dans les expositions de province, et dernièrement encore, à Lyon, au palais Saint-Pierre, on admirait cinq de ses charmantes œuvres.

—

Le musée britannique vient de faire une grande perte dans la personne de M. Louis-Augustin Prévost, un Français polyglotte, conservateur des collections chinoises.

M. Louis-Augustin Prévost, né en Champagne, à Troyes, en juin 1796, avait passé la plus grande partie de sa vie en Angleterre. Il se fixa, en 1823, dans le Royaume-Uni, où l'avait emmené la famille Ottley, pour être précepteur des enfants. Dès lors il ne quitta plus l'Angleterre; il ne fit pas un seul voyage sur le continent. Il se maria, en 1825, à une Anglaise qui lui survit. Il perdit son fils unique au combat de Balaclava.

M. Prévost se fit professeur de langues et compta Charles Dickens au nombre de ses élèves. Mais, tout en enseignant, M. Prévost étudiait afin d'apprendre encore. Le chinois était sa langue de prédilection. Après le chinois, il apprit tous les idiomes de l'Europe, de l'Asie et même de la Polynésie. Le français, l'anglais, l'italien, l'allemand, le latin, le celtique, le slave lui étaient extrêmement familiers. Comme quelques-uns de ses compatriotes, il était très-enthousiaste d'Ossian, et lisait ses poëmes dans l'original, mais il s'intéressait plutôt à la forme du langage qu'aux pensées exprimées.

Grâce à des travaux perpétuels, il acquit la connaissance plus ou moins parfaite de quarante langues. Ses remarquables connaissances le firent entrer au musée britannique en 1843, et pendant les quatorze ans qui suivirent, il s'occupa spécialement du classement des livres chinois, prêtant d'ailleurs le secours de son savoir quand il s'agissait d'éclaircir un texte européen ou asiatique.

Emile Gagneux.

BULLETIN DES VENTES ARTISTIQUES.

VENTES MERIGHI. — DE JUMILHAC. — DE M. LE VICOMTE DE M.... — DE M. CAZIN.

Une agitation fébrile, semblable à celle qui précède l'agonie des mourants, règne depuis quelques jours à l'hôtel Drouot, qui veut en vain donner encore quelques signes de vie. Les ventes artistiques s'y débattent dans un dernier effort; mais les premières chaleurs vont leur porter le dernier coup. Les étrangers, les riches amateurs plient déjà bagage et se disposent à partir, les uns pour leurs terres, les autres pour les eaux ou les bains de mer. Aussi, n'avons-nous que tout juste le temps de vous parler des faits intéressants de la quinzaine qui vient de s'écouler.

La collection de tableaux anciens du major Merighi mérite, à tous égards, les honneurs de la préséance. Les réclames dont on a si maladroitement rempli les colonnes de toute la presse parisienne à cette occasion, n'ont pu aboutir qu'à un fiasco. C'est, avec la collection de Suleau, le plus grand désastre de la saison. Puisse cette leçon, jointe à tant d'autres inutiles à rappeler ici, profiter à certaines personnes qui, en s'exagérant infiniment trop les qualités des œuvres médiocres qu'elles possèdent, sont assez naïves pour croire que le public qui fréquente les ventes pourra se laisser prendre par ces grossiers hameçons, capables de flatter quelquefois la vanité des sots, mais jamais d'influencer l'esprit d'un homme éclairé. Qu'importent à l'amateur sérieux, ou au spéculateur, toutes ces anecdotes plus ou moins fantastiques sur l'origine de tel ou tel tableau? Tantôt il sort du palais du duc X..., tantôt d'un couvent, tantôt de la famille d'un doge... Il sortirait de chez notre Saint-Père le Pape lui-même, qu'il sera toujours une belle et bonne médiocrité, si c'est une œuvre douteuse ou repeinte, bonne à être reléguée dans les greniers, ainsi qu'il est arrivé lors de la vente du cardinal Fesch, qui, à côté de tableaux de premier ordre, avait eu la manie d'amasser des monceaux de toiles qu'on offre encore aujourd'hui, à Rome, pour un écu.

On a prétendu, en ce qui concerne la collection Merighi, que les tableaux qui la composaient, avaient dû être cachés près de Vérone, en 1796, dans la crainte que les commissaires français ne missent la main dessus pour les envoyer à Paris. Cette précaution était, selon nous, parfaitement inutile; nos délégués, hommes de goût, avaient bien d'autres choix à faire. Nous n'entrerons pas dans des critiques de détail sur chaque tableau; l'espace qui nous est réservé n'y suffirait pas. Nous nous bornerons à dire ceci: Deux tableaux, vrais et d'une agréable composition de Panini, ont été vendus, l'un 1,000 fr., l'autre 650 fr. La *Sainte famille*, d'André del Sarte; le *Christ en croix*, de Van-Dyck, et la *Galathée* du Titien, ont dû être retirés faute d'enchères. La *Vie et la Passion de Jésus-Christ*, de Lucas de Leyde, a atteint 8,200 fr. Voici quelques-uns des prix auxquels les autres tableaux ont été adjugés. Un *Tryptique*, école de Bruges, 1,050 fr.; un saint François, attribué à Murillo, 1,050 fr.; deux tableaux du Poussin, 980 et 900 fr.; un *Moine*, par Zurbaran, 720 fr.; l'*Adoration des Bergers*, de Rubens, 1,186; un portrait d'Infante, attribué à Vélasquez, 1,650 fr.; les autres ont varié de 400 à 550 fr.

Une autre vente, bien autrement intéressante, a eu lieu ces jours derniers au château de Bazemon, près Saint-Germain, après le décès de Mme la comtesse Jules de Jumilhac. Des bronzes, des tableaux, de très-curieux costumes du temps, des dessins, une bibliothèque et jusqu'à un petit parc d'artillerie, composé de quatre pièces avec leurs accessoires, qui avaient appartenu au maréchal de Richelieu, ont fourni pendant une huitaine un aliment aux nombreux spéculateurs qui n'avaient pas craint de faire le voyage. Le baron de Rothschild et le marquis d'Hertford y avaient envoyé des représentants; ce dernier y a fait acheter un tableau de Philippe Wouverman, représentant un cheval, moyennant 5,000 fr. Deux colonnes en porphyre, mises à prix par un expert de la province, M. Denis, marchand à Caen, à 50 fr., et annoncées d'abord comme étant du simple marbre, allaient être adjugées à 500 fr., lorsque, après un examen plus attentif de la part des enchérisseurs, on reconnut que ces colonnes étaient en porphyre et elles furent poussées jusqu'à 3,000 fr. pour M. de Rothschild. Qui fut le plus étonné du public ou de M. Denis, le premier expert de Caen? Un joli tableau, *Déjeûner champêtre*, dans le goût de Vanloo, par Detroy, a été acheté 500 fr. par un marchand. Il y avait aussi plusieurs dessins intéressants de Boucher, et une œuvre capitale par Norblin.

La vente des tableaux de M. le vicomte de M..., composée seulement de treize tableaux, se recommandait à l'attention des amateurs par des œuvres de mérite, de l'authenticité desquelles

M. Laneuville, expert, n'a pas hésité à se rendre personnellement garant. Nous y avons retrouvé en bonne compagnie l'*Entrée d'un bois*, de Jacques Ruysdaël, provenant de la collection Patureau. — Une grande marine, *Vaisseaux de guerre en rade*, attribuée à Backuysen, n'a atteint que le chiffre de 1,000 fr.; on assurait que son propriétaire l'avait payée plus de dix fois autant. Voici au surplus les prix d'adjudication de ces tableaux, qui peut-être eussent été plus élevés s'ils fussent venus avant la vente Hope.

Backuysen, *Vaisseaux de guerre en rade*, 1,000 fr.; du même, les *Approches d'une tempête*, 7,600 fr.; Pierre de Hoog, *Intérieur*, 10,800 fr.; Lingelbach, *Départ de chasse*, 4,550 fr.; Mieris, la *Dame de qualité*, 980 fr.; Ad. Ostade, le *Joueur de vielle*, 4,100 fr.; Jacques Ruysdaël, *Entrée d'un bois*, 4,000 fr.; Sasso-Ferrato, la *sainte Vierge et l'enfant Jésus*, 4,800 fr.; Slingelandt, la *Petite fille à la cage*, 620 fr.; Téniers fils et Zorg, *Intérieur de cuisine*, 1,505 fr.; Ad. Van den Velde, *Pâtre gardant un troupeau*, 9,500 fr.; Weninx, *Débarquement de troupes près des remparts d'une ville*, 850 fr.; Philippe Wouverman, *Chasse au marais*; 2,900 fr.

La collection de M. Cazin, conseiller municipal à Aix-la-Chapelle, n'était pas riche en œuvres originales, ce qui prouve qu'il y a des rêveurs partout, aussi bien en Allemagne qu'en Italie. Nous comprenons parfaitement l'embarras de l'expert chargé de diriger une pareille vente; aussi approuvons-nous en tous points la réserve avec laquelle il a cru devoir présenter ces tableaux au public, et mettre sa responsabilité à couvert; c'était agir sagement en présence d'attributions pompeuses que les acheteurs sérieux se seraient bien gardés de ratifier. Il serait à désirer, dans l'intérêt de l'art, qu'on fondât une école préparatoire à l'usage des amateurs novices pour les mettre en garde contre le péril des acquisitions hasardeuses, leur amour-propre et surtout leur bourse ne sauraient qu'y gagner.

Hyacinthe Audiffred.

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DU LOUVRE.

LE LOUVRE EN L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — LES LOGEMENTS D'ARTISTES.

Le Louvre, tel que nous le voyons aujourd'hui, noblement isolé au centre de la capitale, débarrassé des ruines, des ruelles immondes qui l'enveloppaient de toutes parts, réuni aux Tuileries par une suite de palais magnifiques, ne nous permet guère de nous former une idée de ce qu'il pouvait être dans son ensemble, en l'an III de la République française.

Si nous nous en rapportons aux souvenirs de quelques artistes auxquels il a été possible d'y pénétrer dans leur jeunesse, ce palais, si brillant aujourd'hui, si admirablement partagé en salons immenses, en galeries somptueuses se suivant sans interruption, contenant les chefs-d'œuvre des arts dans tous les genres, était, il y a soixante-dix ans, le plus extraordinaire hôtel garni que l'on puisse imaginer. L'un d'eux allait même jusqu'à le comparer à la Cour des Miracles!

A cette époque, en effet, le Louvre avait été envahi de toutes parts avec tant d'empressement, de précipitation, que, suivant mes narrateurs, quelques-uns de ces locataires improvisés, s'apercevant trop tard qu'ils n'avaient ni escaliers pour parvenir dans les coins qu'ils avaient conquis, ni fenêtres pour les éclairer, improvisèrent les uns et les autres de leur autorité privée. On vit, pendant quelque temps, des espèces de cabanes plaquées sur les vieux murs du palais. C'étaient les passages indispensables. Dans un endroit, il y en avait deux superposés! Quant aux fenêtres, on s'était contenté de faire percer des trous.

Ce fut contre cette invasion qu'eut à lutter l'énergie de Napoléon Ier, et ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à triompher des résistances, des réclamations qu'on ne cessait de lui adresser.

Dans la *Notice sur le Louvre*, publiée par M. de Clarac, je trouve ces quelques lignes qui ne me permettent pas de douter de la véracité de mes vieux amis :

« ..... On finit même par ne plus entretenir ce
« palais, qui se dégradait de toutes parts. C'était,
« pour ainsi dire, une proie que se partageait une
« foule d'artistes et d'autres personnes qui y lo-
« geaient à leur fantaisie, et qui auraient fini
« par être ensevelis sous ses débris, si l'empe-
« reur n'avait pas mis un terme à ces désordres
« en décrétant que le Louvre serait *déblayé*, ré-
« paré et continué... »

Le fait se trouve ainsi consigné d'une manière irrévocable par l'ex-conservateur des antiques. Il n'a jamais été ni contredit, ni démenti. Mais le hasard, ce bienveillant protecteur des historiens, a fait tomber entre mes mains une preuve bien autrement convaincante. C'est un tableau exact, détaillé, officiel, — si je puis me servir de ce mot, — de tout le personnel occupant le palais du Louvre, alors que le gouvernement voulut se rendre compte de la situation du monument que l'on voulait préserver de la ruine. Ce document, qu'il m'a été permis de compulser, d'analyser, porte le titre suivant: « TABLEAU GÉNÉRAL DE LA « DISTRIBUTION DES LOGEMENTS DU BATIMENT NA- « TIONAL *et de la galerie du muséum, avec des ob-* « *servations particulières.* »

Il est terminé par ces lignes, précisant la date du travail de la manière la plus nette:

« Vu et certifié par moi, architecte, inspecteur « des bâtiments de la République au départe- « ment de Paris, soussigné.

« A Paris, ce 24 pluviôse, l'an III de la Répu- « blique française une et indivisible.

« HUBERT. »

D'après le *tableau général* dont je viens de parler, les seuls bâtiments du Louvre étaient divisés en onze ou douze *départements*. C'était comme une république à part dans Paris, — la capitale de la République. — On avait partagé le vieux monument, comme on avait administrativement partagé le sol de la France.

Je suivrai l'ordre adopté par l'architecte inspecteur Hubert. Grâce à lui, nous allons connaître en détail les habitants de ce labyrinthe, où il ne devait pas être facile de se diriger en l'an III de la République une et indivisible. Il me semble même qu'un plan était absolument nécessaire pour ne pas se perdre dans les sinuosités de ce caravansérail dont les gloires artistiques du temps s'étaient emparées pour s'y loger tant bien que mal, et plus mal que bien, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs tantes, leurs nièces, leurs amis, leurs amies, leurs élèves, et leurs *hommes* ou *femmes de confiance*. Alors on ne se serait pas avisé de se servir du terme de *domestique*.

Suivons donc le chemin indiqué par l'architecte inspecteur Hubert, auquel je vais être obligé de faire des emprunts. Grâce à ses indications, au souvenir que l'on peut avoir des rues, — maintenant démolies, — qui avoisinaient et enveloppaient le Louvre d'une ceinture noire, fétide et malsaine, nous allons parcourir le grand hôtel des artistes français [1].

[1] Tous les passages guillemetés sont empruntés aux notes d'Hubert.

« PREMIER DÉPARTEMENT. — A GAUCHE, PAR LA PORTE DU CÔTÉ DE LA RUE FROIDMANTEAU. »

Règle générale: A l'entrée de chaque *département*, on trouvait un portier, un concierge, un traiteur; souvent un portier-traiteur, un concierge-traiteur. On faisait la cuisine aux quatre points cardinaux du palais, sans doute pour être agréable aux célibataires, aux élèves et à ceux des habitants qui n'avaient pu établir une cuisine et une salle à manger dans ce qu'ils appelaient leurs logements.

Commençons maintenant nos visites en indiquant le nombre des pièces occupées légitimement ou par droit de conquête et celui des habitants. Çà et là, nous aurons l'occasion de faire quelques observations assez curieuses.

« Le sculpteur Rolland, sept pièces à l'entresol, dont une qui n'est pas éclairée (sa femme, une fille et une femme de confiance); — le peintre Peyron, quatre pièces au premier, trois autres obscures à l'entresol avec jardin (sa femme, une fille et une femme de confiance); — l'architecte Vignon, sept belles pièces, tant au rez-de-chaussée qu'à l'entresol, avec escaliers particuliers (une fille de confiance); — le peintre Robin, quatre pièces, dont une noire, et trois cabinets à l'entresol (sa femme et des enfants); — le peintre Gérard, trois pièces et un cabinet à l'entresol du premier étage (sa femme et une fille de confiance); — le peintre Bonvoisin, membre du Conservatoire du muséum, cinq pièces au premier étage, deux à l'entresol et un grand atelier (sa mère et une nièce); — le peintre Jollain, deux pièces au premier étage et quatre à l'entresol (sa femme et une fille de confiance); le peintre Lemonnier, sept pièces au premier et quatre à l'entresol avec cabinets et corridors (sa femme, sa fille et une femme de confiance); — le dessinateur Moreau, le jeune, quatre pièces au premier et cinq à l'entresol (sa femme, sa sœur et une femme de confiance); — le peintre Redouté, deux pièces au deuxième, un petit entresol et deux autres pièces dans les combles (sa femme, un enfant et une fille de confiance); — le peintre Schalle, trois pièces (sa femme, deux enfants, la sœur de sa femme et une fille de confiance); — le dessinateur Guignet, deux petites pièces et un cabinet sous les combles (sa femme et une fille de confiance); — le sculpteur Georgerie, trois pièces et un cabinet au deuxième étage (sa femme, une tante et une sœur); — l'architecte Brebion, treize pièces, tant grandes que petites, dont cinq chambres et huit cabinets, cuisine, grenier et

cave (sa femme, son fils, sa fille, sa sœur et une fille de confiance) ; — le peintre Lebarbier, sept pièces, dont quatre chambres au second, deux autres petites dans les combles et une cuisine (sa femme, deux filles, une amie et une fille de confiance) ; — le peintre Moreau l'aîné, trois pièces au deuxième, cinq petites dans les combles (sa femme, deux enfants et une femme de confiance). »

Je ne cite, comme je ne citerai dans la suite que les artistes ; mais ces peintres, ces sculpteurs, ces architectes, ces dessinateurs, n'étaient pas les seuls habitants de ce premier *département*. Près d'eux, au-dessus, au-dessous d'eux, avaient trouvé moyen de se faufiler, un opticien, un ancien menuisier, un ancien tailleur de pierres, un fabricant de boucles, et même le fameux physicien Charles, qui avait là son cabinet et ses machines.

Dès le début de ces recherches, on peut remarquer une choquante inégalité dans la distribution de ces logements ou conquis, ou accordés par la faveur, ou obtenus on ne sait à quel titre. Les uns se prélassent dans des appartements vastes et commodes ; les autres s'étouffent dans de véritables taudis. On voyait cependant gravés sur tous les murs du Louvre les mots sacramentels : *Égalité, fraternité !...*

« SECOND DÉPARTEMENT. — A DROITE, PAR LA PORTE DU CÔTÉ DE LA RUE FROIDMANTEAU. »

Ici, les listes n'indiquent, comme naturels de l'endroit, qu'un horloger, le ci-devant concierge des salles de l'Académie des sciences, et le portier-traiteur Michel. Je dois faire observer que les pièces et galeries de ce côté étaient depuis longtemps occupées par les salles des antiques, de la marine, de la *ci-devant* capitainerie, de la *ci-devant* Académie des sciences, par un grand cabinet de machines. Probablement, il n'y avait pas eu moyen de les envahir.

Puis, à cette époque, l'une de ces salles était employée au *profit de la République*, — mais on ne dit pas quel était ce profit, — et la salle de la *ci-devant* capitainerie était sous les scellés. Pourquoi cette rigueur? J'en trouve la raison dans une note de l'architecte-inspecteur Hubert ou de ses commis. Elle est trop curieuse pour ne pas être conservée.

« Elle renferme sous les scellés, — la salle, —
« différents effets appartenant à la nation, entre
« autres des meubles que le dernier tyran avait
« fait faire dans le faubourg Antoine, sous l'insi-
« dieux prétexte d'employer des ouvriers. »

« TROISIÈME DÉPARTEMENT. — PORTE DU « CÔTÉ DE LA RUE DU COQ. »

Par les motifs que je viens de faire connaître, il n'avait pas été possible aux artistes, toujours si amateurs de logements gratuits, de pénétrer dans le *deuxième département* ; mais, dans le troisième, c'est autre chose. Il y avait foule.

« Le peintre Robert, atelier avec entresol ; — le sculpteur Julien, logement de trois petites pièces avec atelier (deux élèves et une femme de confiance) ; — le sculpteur Desenne, deux chambres, deux cabinets, un corridor, à l'entresol (sa sœur et une femme de confiance) ; — le sculpteur Pajou père, atelier au rez-de-chaussée ; — le sculpteur Berruer, quatre pièces, dont une noire, à l'entresol, cuisine, grenier, cave et atelier (sa femme, sa belle-mère et une femme de confiance) ; — le peintre Chaise, cinq pièces au premier étage et un atelier (sa femme, deux enfants et une femme de confiance) ; — le peintre Taillasson, trois pièces avec cuisine ; — l'architecte de Wailly, sept pièces (sa femme, sa belle-mère et un homme de confiance) ; — le peintre Hacquin, trois petites pièces, cuisine et petite cave (sa femme et une fille de confiance) ; — le peintre Renould, deuxième étage et entresol, atelier, deux cabinets, chambre à coucher, cuisine, salle à manger, garde-meuble, grenier et cave (son frère, une femme de confiance et le fils de cette dernière) ; — le peintre Wicard, atelier, deux pièces au second, deux autres et cabinet au dessus et deux greniers (sa sœur) ; — le graveur Morel, atelier avec entresol et deux autres pièces ; — le peintre Vincent, deux ateliers et un cabinet, petit entresol au-dessus et un grenier ; — l'architecte Brebion l'aîné, six pièces au rez-de-chaussée avec chambre de cuisinière, petit entresol, sept petites pièces et deux cabinets à l'entresol, au-dessous deux caves et escalier particulier (sa femme, sa fille, sa sœur, deux filles et un homme de confiance) ; — l'architecte Lannoy, cinq pièces et quatre petits cabinets, une cave et un caveau (sa femme, un enfant et une fille de confiance) ; — le professeur d'architecture David Leroy, trois pièces, petits cabinets et une cave, plus une pièce pour le concours des élèves (une fille de confiance) ; — le professeur de sculpture et peinture Durameau, trois pièces, dont une avec entresol, deux obscures avec un grenier ; — le professeur de traits pour la coupe des pierres, Rieux. »

Il y avait dans ce département des balayeurs, des employés, d'anciens concierges, des ci-devant portiers, qui s'étaient entassés dans les combles, même dans les loges des anciens élèves de l'Académie.

C'était aussi de ce côté que demeurait Sedaine, alors âgé de soixante-seize ans. Il occupait

depuis 1768, en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie d'architecture, treize pièces au premier étage, dont quatre en entresol, la plupart petites. Il habitait ce logement avec ses deux filles, une sœur, une amie et deux femmes de confiance.

Un autre homme de lettres, Lavallée, occupait cinq petites pièces à l'entresol du premier étage et trois greniers, avec son fils et un homme de confiance.

« QUATRIÈME DÉPARTEMENT. — PORTE DU CÔTÉ DE LA COLONNADE. »

J'ai eu beaucoup de peine à me rendre compte de ce que pouvait être cette *porte du côté de la colonnade*, et je suis forcé d'avouer que je n'ai pu y parvenir. Je ne pense pas qu'il s'agisse de la grande porte du milieu. Dans tous les cas, on avait bien su alors la trouver pour s'introduire dans le palais.

« Le sculpteur Houdon, six pièces, deux cabinets et six autres petits cabinets non éclairés (sa femme, trois enfants et une fille de confiance); — le peintre Cazin, semblable local (sa femme) ; — le sculpteur Bridan, quatre pièces, dont une non éclairée, avec un grand atelier de cinq croisées (sa femme, sa fille et une femme de confiance) ; — le sculpteur Monnot, trois pièces et un atelier (un élève et une femme de confiance); — le peintre Renaud, grand atelier au premier étage, avec petits cabinets, deux pièces et entresol avec escalier particulier, autre atelier, cabinet et grenier au-dessus; — le peintre Lagrenée, atelier; — le peintre David, trois pièces au premier étage et un atelier (un citoyen employé aux postes et une femme de confiance) ; — le peintre Fragonard, atelier commun avec le citoyen David; — le peintre Machy, trois pièces au premier étage, et deux en entresol prises sur l'escalier (sa femme, sa fille artiste et une femme de confiance); — le peintre Vernet, atelier; — le peintre Genillion, quatre petites pièces et un grenier; — le peintre Lesueur, trois pièces au premier, quatre à l'entresol (sa femme, sa tante et une femme de confiance) ; — le peintre Callais, quatre pièces et trois petits cabinets (sa femme, son frère et une femme de confiance) ; — le peintre Huet; — le peintre Sablé, une seule pièce distribuée dans l'intérieur par le citoyen Sablé (une femme de confiance) ; — le peintre Suvée, quatre pièces et un grenier, avec un atelier séparé situé auprès de celui du citoyen Perrin, et composé de deux pièces (sa femme, une pensionnaire et une femme de confiance) ; — le peintre Barthélemy, six pièces, y compris la cuisine et l'atelier avec un grenier (sa mère et une cuisinière) ; — le peintre Monnet, un cabinet et un atelier (sa femme et une femme de confiance) ;— le peintre Desoria, une pièce, un atelier et un grenier ; — le peintre Perrin, un atelier. »

Avec l'inévitable portier-traiteur et un autre portier, ce département possédait encore un mécanicien nommé Tremelle, tenant une filature de coton. Il occupait, avec trois enfants, trois pièces, deux cabinets, une soupente, avec atelier de filature, le tout au rez-de-chaussée, et entresol sous la colonnade, à droite du côté extérieur du muséum. La jouissance de ce logement lui avait été accordée, *comme artiste*, en 1762, et elle lui avait été confirmée le 19 décembre 1792, par le ministre Rolland.

Ce qui me semble assez original, c'est la *seule* pièce du peintre Sablé, distribuée dans l'intérieur *par lui-même*, suivant les notes, et dans laquelle il demeurait avec une femme de confiance. Comment avait-il pu distribuer cette unique pièce? Elle était donc bien grande, pour qu'on pût la métamorphoser en une demeure à peu près habitable ?

Ch. d'Argé.

(*La suite prochainement.*)

QUELQUES MOTS SUR LA BIJOUTERIE

A L'OCCASION DE L'ŒUVRE DE M. GOESIN.

La bijouterie est de toutes les industries artistiques, celle qui, prenant pour guide de bons maîtres, peut le mieux, par l'élégance de la forme, la finesse de l'exécution, la variété et la richesse des accessoires, mettre au jour les plus charmantes productions. Les maîtres dont le goût est le plus pur dans cet art, sont assurément ceux du quinzième et de la première moitié du seizième siècle. Aussi, parler de bijouterie, c'est évoquer le souvenir de cette merveilleuse époque où, des ateliers d'orfévrerie et de joaillerie florentine, sortaient tant de si éminents artistes. En effet, Felippo Brunelleschi monte les pierreries, manie le ciselet mieux que personne, fait des horloges

d'une beauté extraordinaire, découvre les règles de la perspective qu'il enseigne à Masaccio; il est statuaire comme Donatello, et devient l'architecte hardi de la brillante coupole de Santa-Maria del Fiore.

Dans un concours ouvert par les marchands de Florence pour l'exécution des portes du baptistère de Saint-Jean, cet artiste, ainsi que Donatello, le grand, l'incomparable sculpteur, est vaincu par Lorenzo Ghiberti, qui dut son succès au précieux fini de son bas-relief et à son excessive habileté d'orfèvre ciseleur. Antonio Pallajuolo, tout jeune encore, travaille, avec Maso Finiguerra et beaucoup d'autres, aux fameuses portes de bronze du baptistère, sous Lorenzo; il le quitte et tient boutique d'orfèvre joaillier, à Florence, où il acquiert une vogue considérable; puis il devient grand peintre comme il fut aussi sculpteur. Dessinateur fécond et plus correct que son compétiteur Maso, il le dépasse encore dans la gravure, dont il perfectionne les procédés. Il est le premier qui eut l'idée d'étudier l'anatomie sur les cadavres; en cela, il fut le précurseur de Michel-Ange, et il entendit mieux le nu qu'aucun des artistes qui l'ont précédé, au dire de Vasari.

Benvenuto Cellini, dans son *Trattato dell' Oreficeria*, où il rend toute justice aux orfèvres-bijoutiers-joailliers venus avant lui, dit d'Antonio : « Cet excellent artiste dessinait avec une si « grande perfection, que non-seulement les or- « fèvres se sont servi de ses inventions, mais « beaucoup de peintres et de sculpteurs lui ont « dû leur réputation. Maso Finiguerra, qui n'eut « point de rivaux pour graver les niches, profita « lui-même des dessins d'Antonio. »

Ces artisans illustres ont été si nombreux et ont tant produit, qu'il faudrait des volumes pour mentionner leurs noms et leurs chefs-d'œuvre.

Les ateliers d'orfèvres-joailliers ont été le berceau de la gravure en taille-douce. En Italie, Baccio Baldini, Botticello ou Sandro Filipepi, Marc-Antoine Raimondi, Marc de Ravenne; en Allemagne, Martin Schoen, Israël van Mecheln, Zagel, Albert Durer; en France, Etienne de Laune ou Stéphanus, Noël Garnier, Woeriot et tant d'autres, ont pratiqué l'orfévrerie.

Depuis l'origine de la gravure jusqu'au milieu du siècle dernier, la quantité de pièces charmantes gravées comme modèles spéciaux à l'usage des bijoutiers-orfèvres-joailliers, est considérable. La plupart de ces pièces, excessivement rares aujourd'hui et très-recherchées des collectionneurs, ont péri dans les mains des ouvriers qui les utilisaient.

Le cabinet des Estampes, par les soins de M. Duchesne aîné, a recueilli et classé une partie de ces petits maîtres ornemanistes; précieuse collection qui, bien qu'incomplète, ne comporte pas moins de vingt et quelques volumes petit in-folio. Nous reviendrons quelque jour sur les noms et le mérite respectif de ces maîtres dont beaucoup ont été orfèvres-joailliers.

Quelques pièces isolées de l'œuvre de plusieurs d'entre eux ont été reproduites dans ces derniers temps. Le but atteint par les publications de ce genre a été particulièrement de piquer la curiosité des artistes et des amateurs. Le choix des pièces, comme celui des maîtres, n'y est pas toujours fait avec tout le discernement nécessaire. Certes, l'éducation industrielle eût pu y gagner davantage. Un mélange sans suite d'inventions bizarres réunies à celles du meilleur goût, quelquefois sur les mêmes planches, ne peut guère amener qu'une regrettable confusion de styles. Il faut espérer qu'un éditeur intelligent fera quelque jour un bon choix des meilleurs maîtres, et les publiera tels quels, sans y ajouter rien du crû de ses collaborateurs ni du sien. Il composera ainsi un parfait répertoire des modes nouvelles, celles-ci étant le rajeunissement perpétuel du passé.

Il ne faut pas croire pourtant, qu'en l'absence de bons modèles, si le style de la bijouterie avait beaucoup baissé sur la fin du dix-huitième siècle pour tomber tout à fait sous le premier Empire et la Restauration, il ne se soit relevé depuis.

En effet, depuis quinze ans, les bijoutiers-orfèvres et la joaillerie française ont montré les choses les plus charmantes, et nous connaissons bon nombre d'artistes qui enfantent chaque jour de véritables merveilles de goût et d'ajustement, dignes en tout point des maîtres de la meilleure époque; les métaux précieux, les brillants et les perles ne sont qu'un appoint à la valeur de leurs productions. Ces artistes marchent parfaitement sans guide; mais la bijouterie parisienne, la fabrique qui produit tant, à tous les prix et pour tous, il lui en faut un qui lui trace chaque jour du nouveau, qui lui permette de créer sans relâche, sans s'écarter du bon goût.

Ce guide, véritable précurseur de la mode en fait de bijouterie et de joaillerie, elle le possède depuis dix ans environ. M. Goësin, qui paraît ne relever de personne pour le dessin, fournit à la fabrique une variété infinie de gracieux modèles. La fantaisie y a une grande part, mais la question pratique, la facilité d'exécution, n'y est jamais sacrifiée. Les caprices du burin savent se limiter aux exigences de la fabrication.

Un des mérites de M. Goësin, qui n'a pas composé moins de 1,200 dessins en 111 planches in-

folio, c'est une extrême modestie. Celui-là ne cherche point à dissimuler l'artisan derrière l'artiste. Il se fait honneur d'avoir pratiqué longtemps la bijouterie et de savoir à fond son métier. En cela, il a raison; son titre d'ancien bijoutier-joaillier est assurément le meilleur passeport pour son œuvre, lequel mérite bien d'ailleurs l'accueil que lui fait la fabrique.

Heureux monsieur Goësin! Ses capricieuses inventions converties en or, resplendissantes des brillants et des perles qu'il paraît particulièrement affectionner, feront longtemps l'ornement et la joie des jolies femmes de tous les pays. Ceci est dit sans exagération; en effet, si les femmes de tous les pays civilisés ou non, suivent avec beaucoup d'empressement les modes de Paris, bien certainement la bijouterie parisienne jouit d'une égale faveur auprès d'elles. M. Goësin peut encore être assuré que les collectionneurs à venir, les curieux du passé, il y en aura toujours, rechercheront son œuvre, en achèteront les lambeaux à prix d'or, pour étudier le goût de notre époque. L'histoire de la bijouterie, il faut le reconnaître, ne peut guère être faite sur les monuments. Ces riches futilités de l'art se transforment et périssent bien plus vite que le moindre dessin ou la plus modeste gravure.

Hulot,
Graveur-adjoint des Monnaies.

EXPOSITION ARCHÉOLOGIQUE ET D'OBJETS D'ART

A CHARTRES.

Dans sa remarquable histoire de Chartres [1], dont le dernier volume vient de paraître, M. de Lépinois s'exprime ainsi : « L'aptitude des Char-
« trains pour les travaux de l'intelligence ne s'est
« donc pas démentie, et nous espérons que les
« efforts de la *Société archéologique* nouvellement
« fondée, tendront à la diriger de plus en plus
« vers les études sérieuses qui, seules, procurent
« des succès durables. »

L'appel de l'historiographe du pays chartrain a été entendu ; la *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, créée il y a deux ans à peine, par l'infatigable M. de Caumont, a ouvert le 10 mai dernier une exposition archéologique et d'objets d'art dans les salles de l'Ecole Saint-Ferdinand, sur le boulevart Saint-Michel, et c'est la première de ce genre qu'on ait vue dans la Beauce.

La Beauce, en effet, avait été plus renommée jusqu'à ce jour par la fertilité de ses plaines, que par ses tendances artistiques ; si elle a donné naissance à des théologiens, des guerriers, des médecins, des jurisconsultes et des écrivains célèbres, elle a produit très-peu d'artistes, ce qui étonnera d'autant plus ceux qui ont admiré son imposante basilique dont la vue doit inspirer le sentiment de l'art.

La tentative récemment faite a, suivant nous, une signification sérieuse ; le résultat obtenu dépasse toutes les prévisions ; le chiffre éloquent de 1406 objets exposés, parmi lesquels, hâtons-nous de le dire, peu sont sans valeur réelle, parle assez haut : il ne s'agit pas encore d'une exposition d'artistes vivants, comme on en voit périodiquement dans bon nombre de nos départements ; mais c'est un premier pas fait vers l'adoption, dans un avenir prochain, de cet usage, dont les artistes et le Musée naissant de la ville de Chartres ne tarderaient pas, sans doute, à ressentir les généreux effets; nous avons remarqué peu d'œuvres contemporaines ; un tableau de M. Eug. Lepoitevin, *la loi de la force*; deux charmants paysages de M. Ph. Rousseau ; une Vierge en marbre de M. Leharivel ; une série de bustes de M. Chenillion; d'intéressantes études empruntées par le savant et modeste M. Paul Durand, à la cathédrale de Chartres ; le buste de Denecourt, le sylvain de Fontainebleau, l'ami et le guide des artistes, exécuté par M. Ernest Lahaye et exposé par la Société archéologique à qui il appartient ; enfin, des pastels d'un jeune instituteur communal des environs de Chartres, M. Ed. Moulinet, dont les heureuses dispositions pour la peinture ont attiré l'attention de M. le Directeur général des Musées, qui l'a fait généreusement entrer dans l'atelier de M. Eugène Giraud.

Le catalogue de l'Exposition d'Eure-et-Loir est un curieux et précieux inventaire des richesses artistiques et archéologiques disséminées dans le département ; les artistes, les archéologues, les collectionneurs et les historiens le consulteront avec intérêt. Chacun a fourni son contingent avec un louable empressement.

1. Tome II, page 527.

La cathédrale de Chartres, l'église Saint-Pierre, l'église Saint-Piat, l'évêché, l'Hôtel-Dieu, l'hospice Saint-Brice, le couvent Saint-Jacques, les Carmélites, l'école Saint-Ferdinand, figurent au nombre des exposants ; le clergé est représenté par MM. Brière, curé de Notre-Dame ; Dallier, curé de la Madeleine, de Châteaudun ; Souazay, curé de Saint-Valérien de la même ville, et Hautin, son vicaire ; Bazalgette, curé de Champhol ; Dufresne, curé de Coudray-au-Perche; Lecomte, curé de Fontaines-lès-Ribouts ; Carré, curé d'Illiers ; Henault, curé de Lucé ; MM. les abbés de Borville, Calluet, Hatey, Legendre et Vilbert ; voici maintenant la liste par arrondissement des principaux collectionneurs beaucerons : à Chartres, MM. Baudouin, Calluet, P. Durand, Filz, Fournier des Ormes ; Garnier ; Garnier-Courtois ; J. Greslou, Laye ; Cam. Marcille ; Ouvré de Saint-Quentin ; Is. Prévosteau ; Roux et Sainte-Beuve ; à Chateaudun, M. l'abbé Souazay ; à Dreux, MM. Gromard, d'Alvimare, Lamésange ; à Nogent-le-Rotrou, M. O. des Murs ; dans les environs, M. le duc de Montmorency, au château de Courtalain ; M. le marquis de Gasville, à Meslay-le-Vidame ; M. le duc de Noailles, au château de Maintenon ; M. Gillard, à Nogent-le-Roi, et M. le marquis de Pontoi-Pont-Carré, au château de Villebon.

Deux éléments dominent dans l'exposition qui nous occupe : l'*élément religieux* et l'*élément chartrain* ;

Pour l'*élément religieux* nous citerons : une belle Vierge de Mignard ; une *Vierge à la pomme*, de J. Stella (1654) ; un médaillon en plomb, de la Vierge, provenant des galeries de la cathédrale ; une statuette en émail noir de la fin du seizième siècle, qui est la plus ancienne représentation que l'on connaisse de la Vierge sous terre ; des chemisettes de Notre-Dame en argent et en cuivre ; des bas-reliefs provenant de l'ancien ubé de Notre-Dame de Chartres ; six magnifiques émaux de Léonard Limousin, saint Pierre, saint André, saint Jean, saint Jacques, saint Philippe, saint Thomas, provenant de l'ancien château d'Anet ; des reliquaires, des calices ; des ivoires des treizième, quinzième, seizième et dix-septième siècles ; une lettre olographe de François de Sales à la mère Charlotte de Bréchard (27 août 1625) ; des heures latines écrites sur vélin en 1365, par l'ordre de Philippe de Flavigny et ayant appartenu à Madame de Chantal ; un autel de granit offert à Notre-Dame en 1420, par les Anglais, alors possesseurs de la ville ; un crucifix en bois donné à M. de Fleury, évêque de Chartres, par Marie Leczinska ; des estampages de statues de Notre-Dame ; des émaux et un assez grand nombre de tableaux et de dessins attribués à des maîtres des écoles italienne et française.

Pour *l'élément chartrain* signalons : le *Traité de Bretigny* (1360), tableau sur bois du dix-septième siècle ; le *Siége de Chartres par le prince de Condé* (1568), du seizième siècle ; le *Siége de Chartres* (1591), par François Porbus le fils ; les portraits de sept évêques de Chartres, celui du duc de Saint-Simon, vidame de Chartres ; de Jérôme Pétion, par Ducreux, et de Clément Metezeau, natif de Dreux, l'inventeur de la digue de La Rochelle ; les empreintes en soufre des sceaux de plusieurs personnages importants du pays chartrain ; un carton de médailles dunoises ; des livres d'heures à l'usage de Chartres, de 1502, 1507 et 1576 ; des pièces inédites de Guillard et de Collin d'Harleville ; le testament de Marceau ; des lettres olographes adressées à ce général ou émanées de lui (20 vendémiaire, 4 frimaire, 21 germinal et 7 pluviôse an III) ; des lettres de P. Nicole (novembre 1689) ; de Dom. Liron (7 juin 1730) ; du célèbre curé de Champrond, J.-B. Thiers (8 septembre 1687) ; du sculpteur Bridan, à l'occasion d'un crucifix exécuté pour Notre-Dame (4 mars 1773) ; d'Émira Marceau, sœur du général et femme du graveur Sergent (18 septembre 1826) ; enfin, diverses vues du département reproduites à l'huile ou à l'aquarelle, par Fournier des Ormes, J. Jacottet et Lenfant de Metz, ainsi que les photographies de Bisson frères, Boisguyon, Dejonge, Delessert et Gallas. Nous avons constaté avec peine que la mémoire d'André Félibien, « l'un des créateurs de l'esthétique, » et qui a tant fait pour la cause des arts, n'était pas représentée à l'exposition d'Eure-et-Loir.

Il nous reste à dire deux mots de l'exposition d'Eure-et-Loir, au point de vue de l'art, de l'archéologie ou de l'histoire en général ; c'est un riche musée où figurent des meubles, des porcelaines, des objets du culte, des armures, des incunables, des autographes parfois du plus grand prix. Toutefois, à tout seigneur tout honneur ; salut donc à la salle Marcille. La *Société archéologique* a eu l'heureuse idée, et nous l'en félicitons, de consacrer une *salle spéciale* aux richesses (et celles-là ne sont pas contestables) dont M. Camille Marcille, de Oisème, le digne héritier et le libéral continuateur du regrettable collectionneur [1], dont les arts sont encore en deuil, a bien voulu enrichir momentanément les salles Saint-Ferdinand ; on connaît déjà ses Clouet,

[1] Marcille, (François-Martial), peintre et amateur, né à Orléans le 7 juillet 1790. Mort à Paris, le 3 novembre 1856. Voyez REVUE DES BEAUX-ARTS, 15 novembre et 1er décembre 1856.

ses Corrége, ses Van Dyck, ses Rubens, ses Géricault et surtout ses Prud'hon, si patiemment colligés. Ils sont tous là et en première ligne, *Psyché*, dont tout récemment encore M. Charles Blanc entretenait le public amateur dans sa lettre à M. Barroilhet; puis les *Vendanges*. — Hubert-Robert, Steuben, Ingres, H. Vernet, les frères Lenain, Lantara, sont aussi représentés à Chartres; nous ne pouvons passer sous silence un admirable portrait de femme dû au pinceau d'Amable-Louis-Claude Pagnest, né le 9 juillet 1790, et mort à vingt-huit ans, le 25 mai 1810. Le Louvre a conservé une toile de cet élève de David, d'autant plus précieuse (le portrait de M. de Nanteuil-Lanorville) que cet artiste, enlevé à la fleur de l'âge, n'a laissé qu'un très-petit nombre d'ouvrages.

Les coureurs de curiosités ne verront pas non plus sans intérêt un *Massacre des Innocents*, miniature sur vélin, ayant appartenu à Paul Godet des Marais, évêque de Chartres, œuvre, au dire du vicaire-général Texier, de Mme de Maintenon, à qui ses biographes, si nous ne nous trompons pas, n'avaient pas, jusqu'à ce jour, attribué ce talent; nous rappellerons le portrait de Louis-Pierre-Maximilien de Béthune, sixième duc de Sully, peint par la célèbre académicienne Sophie Chéron, auteur de diverses poésies et traductions, en outre musicienne, et qui fit honneur à son maître de luth Soléras; nous avions déjà signalé cette toile aux lecteurs de la Revue [1]; nous renouvellerons le regret que nous exprimions alors, qu'un graveur de talent n'ait pas encore reproduit cette œuvre remarquable.

Nous terminerons ce rapide examen, car l'espace nous est limité, en mentionnant deux tableaux de Robert-Léopold Leprince [2], dont la sœur, habile musicienne, est fixée à Chartres, puis le dernier ouvrage de Jean-Germain Drouais, fils et petit-fils de peintres, mort lui aussi à vingt-cinq ans, également élève de David, — « qui ne pouvait plus se passer de son élève » qu'il accompagna à Rome. Le *Philoctète exhalant ses imprécations contre les Dieux* est à l'exposition d'Eure-et-Loir; il n'en est pas le moins beau fleuron, et il appartient à Mme Paris de Lamaury.

La *Société archéologique d'Eure-et-Loir* a choisi pour ouvrir son exposition l'époque la plus favorable, celle du mois de mai; c'est alors que se tient à Chartres l'antique foire franche des Barricades, instituée par lettres-patentes d'Henri III (mai 1588); chaque jour, pendant sa durée, les étrangers et les gens de la campagne affluent vers la ville; ces derniers pourront ainsi apprendre à respecter l'*antiquaille*, et acquérir pour les *vieilleries* qui ont été transmises de génération en génération, le degré d'estime qui leur est dû; de cette manière bien des objets seront préservés du vandalisme, et, mieux appréciés, ils iront enrichir le musée de la ville.

Une dernière observation à ce sujet. Fondé en 1833, par feu le commandant de Villiers, le musée de la ville de Chartres (à 2 heures de Paris), ne contient, au moment où nous traçons ces lignes, que 101 objets d'art, et le touriste est étonné de ne pas y trouver de catalogue. Toutefois il existe un noyau de véritables richesses en tous genres. Pour ne parler que des beaux-arts : nous citerons les funérailles de Marceau, par Bouchot, et l'un des meilleurs portraits de Largillière, au dire de d'Argenville, celui de Charles Gobinet, principal du collége Duplessis, que le burin a plusieurs fois reproduit.

Espérons, grâce à l'incessante sollicitude de la Société archéologique, qu'une ère nouvelle va commencer pour le musée de Chartres, et que le département d'Eure-et-Loir offrira prochainement à nos artistes contemporains une nouvelle occasion de se produire.

Emile Bellier de la Chavignerie.

1 Revue des Beaux-Arts, tome VII, 1856, pages 255 et suiv.

2 Né à Paris, le 14 novembre 1800. — Mort à Chartres, le 6 février 1847.

Nos lecteurs nous doivent cette justice, que chaque fois que le véritable intérêt des artistes a été mis en cause, nous n'avons pas hésité à demander l'examen et la solution des questions qui pouvaient les intéresser. En présence des ravages causés par les craquelures de la peinture contemporaine, nous avons cru devoir provoquer un examen, une espèce de consultation, et nous nous sommes adressé à l'une des personnes les plus compétentes à ce sujet, à M. Théodore Lejeune. Les restaurations capitales exécutées par cet artiste sur les peintures du dôme des Invalides, sur celles de la chapelle de la Trinité au palais de Fontainebleau, sont les garanties qui nous ont engagé à faire appel à sa bonne volonté. M. Théodore Lejeune était plus que tout autre apte à traiter cette question, toute de compétence. C'est donc avec confiance que nous nous sommes adressé à lui et que nous publions l'intéressant travail qu'il nous adresse.

Félix Pigeory.

DU CRAQUELAGE DES PEINTURES MODERNES

ET DES CAUSES DE LEUR DESTRUCTION.

« La conservation des chefs-d'œuvre « des grands maîtres devient un devoir « envers leur mémoire et envers la « nation dont ils sont l'illustration et « la gloire. »

HORSIN.

Mon cher Directeur,

Comme vous le dites avec raison, une grave question préoccupe depuis longtemps les artistes et les amateurs de tableaux modernes; il s'agit de l'anéantissement par les craquelures de beaucoup d'œuvres de premier ordre, qui, avant cinquante ans, seront vouées à l'oubli et reléguées dans les greniers des fils de leurs possesseurs actuels.

Loin de servir d'enseignement utile à ceux qui s'en affligent, ce ver rongeur est en quelque sorte accepté par eux comme une nécessité fatale; on oublie que la grande majorité des productions que nous ont léguées les anciens peintres, ne portent aucune trace de cette lèpre, sinon un émaillage produit par le temps et qu'il ne faut pas confondre avec les gerçures qui dénaturent une grande partie des œuvres contemporaines.

Suivant les uns, cette conservation est due à un procédé secret, à l'association d'un corps gras dont la tradition s'est perdue au courant des âges; suivant les autres, ce procédé peut se remplacer par des pommades, des mixtions au sel de Saturne, l'huile grasse, les vernis *à retouche* et divers autres siccatifs, au nombre desquels celui dit de Harlem tient le premier rang. Quelques-uns même ont préconisé la litharge; mais ce que beaucoup ont négligé, c'est de rechercher la cause du mal là où elle se trouve, plutôt que dans les ingrédients mis en usage; non pas que je veuille absoudre de leur pernicieuse influence ceux que je viens d'énumérer; mais parce que les graves accidents qu'ils déterminent, sont compliqués par la mauvaise pratique ainsi que par les apprêts des toiles; j'ajouterai la détestable composition de certains vernis dits de premier choix.

Bien des gens ont écrit sur cette matière, mais peu de vrais praticiens ont traité ces questions pratiques, soit par modestie, soit par tout autre motif. De là sont nés les palliatifs non contrôlés par l'expérience; les eaux, les huiles, les pommades, les vernis, les mixtions, les siccatifs surtout, ont abondé dans les officines artistiques et ont été malheureusement employés, sans essais préalables, à la confection d'œuvres de premier ordre.

Je crois être logique en commençant l'examen de cette question par l'analyse des procédés mis en usage par les maîtres anciens, procédés que l'on croit à tort perdus, et qui ne résident, ainsi que j'espère le démontrer, que dans une franche pratique et dans l'emploi réfléchi des couleurs qui peuvent se superposer sans nuire à leur dessication.

Il est évident, pour quiconque se donne la peine d'étudier et de comparer les anciens procédés avec ceux de notre époque, que, sous le rapport de la franchise d'exécution, l'avantage est aux premiers. En effet, que voit l'œil exercé dans la plupart des œuvres contemporaines: fatigue des teintes locales par des glacis et des superfétations de tons, tâtonnements dans les lignes; abus des *repentirs ;* fonds lourds où les changements les plus opposés se décèlent. On voit qu'il n'y a rien d'arrêté d'avance et que presque tout est remis au hasard de l'inspiration. Quant à la partie mécanique, elle est d'une négligence incroyable.

Une pratique aussi aventureuse, aussi peu conforme aux affinités chimiques des différentes couleurs, doit de toute nécessité produire les résultats les plus déplorables. Les frottis de bitume et d'huile grasse, les terres, les orpins, les couleurs minérales et végétales mêlées ensemble, puis recouvertes par des teintes plates avant que l'évaporation de l'huile se soit produite; les demi-pâtes recouvrant les glacis, ce qui est contraire aux premières notions; l'emploi fréquent des bains d'huile pour reprendre le travail de la veille; les glacis superposés pour produire une harmonie factice, puisqu'elle ne tarde pas à s'enterrer dans la teinte locale ou à être rongée par le travail de concrétion.

Reste la cause la plus pernicieuse, l'emploi du vernis soi-disant fin, dont l'esprit-de-vin est souvent la base, et qui, après s'être infiltré dans la

surface peinte avant qu'elle soit entièrement sèche, finit par l'écarter dans sa concrétion exagérée et produit un *fendillement* qui dégénère en craquelures au bout de quelques années.

Voilà, il faut l'avouer, les causes déterminantes des gerçures qui suivent l'assombrissement de la plupart des tableaux modernes. Si l'on ajoute l'emploi de toiles dont les impressions ne sont pas entièrement sèches, ou qui ont été trop imprégnées d'huile, on aura l'énoncé fidèle de ce qui a produit et de ce qui produira la destruction des œuvres de notre époque.

Il y a bien loin de cet oubli del a partie mécanique, aux soins apportés par les anciens maîtres à la confection de leurs ouvrages. Combien d'artistes modernes, même d'un talent fort secondaire, dédaigneraient les précautions minutieuses employées par leurs aînés dans le maniement du pinceau, la trituration des pâtes et l'affinité des couleurs? Beaucoup répondraient que ces préoccupations paralysent le génie, détournent l'esprit au profit de la main, enfin une foule d'arguments plus ou moins spécieux. Et cependant, il est un maître dont le génie et l'excellence des procédés manuels ne peuvent être contestés, c'est Rubens, dont il n'existe *aucun tableau* craquelé; car, je le répète, il ne faut pas confondre *l'émaillage* avec cette maladie pernicieuse dont nous nous occupons : l'un est la beauté d'une peinture et l'autre en est la perte.

Afin que cette conservation ne soit pas attribuée au hasard ou à toute autre cause indépendante de la volonté du grand maître, écoutons les conseils qu'il donnait à ses élèves : « *Commencez*, disait-il, *à peindre légèrement vos ombres; gardez-vous d'y laisser glisser du blanc*; *c'est le poison d'un tableau*, *excepté dans les lumières*; *si le blanc mousse une fois cette pointe brillante et dorée*, *votre couleur ne sera plus chaude*, *mais lourde et grise*. Après avoir enseigné cette précaution si nécessaire pour les ombres et avoir désigné les couleurs qui peuvent y nuire, il continue ainsi : *Il n'en est pas de même dans les lumières*; *on peut charger ses couleurs tant qu'on le juge à propos : elles ont du corps; il faut cependant les tenir pures; on y réussit en plaçant chaque teinte dans sa place et près l'une de l'autre*, *en sorte que d'un léger mélange fait avec la brosse ou le pinceau, on parvienne à les fondre en les passant l'une dans l'autre sans les tourmenter*, *et alors on peut retourner sur cette préparation et y donner des touches décidées qui sont toujours les marques distinctives des grands maîtres*.

C'est avec cette maxime, suivie par la plupart des peintres de son époque, que Rubens est parvenu à obtenir la légèreté et l'exécution intelligente qui distinguent ses œuvres. Sa peinture n'a que l'apparence d'un glacis; mais, quoi qu'il tirât souvent des tons de l'impression de sa toile, elle est cependant entièrement couverte de couleur, dont la conservation prouve qu'il connaissait parfaitement celles qui n'altéraient ni la vivacité, ni la durée des autres.

Il est donc rationnel de conclure que l'on peut éviter le craquelage en prenant les précautions suivantes :

1° En choisissant une toile dont l'apprêt soit parfaitement sec, ce qui se reconnaît lorsqu'il est friable sous le grattoir;

2° En ne fatiguant pas les teintes locales par des superfétations de tons et des glacis réitérés;

3° En délayant ses couleurs avec deux parties d'huile de lin bien clarifiée et deux parties d'essence de térébenthine rectifiée;

4° En peignant le plus possible au premier coup, et, dans le cas contraire, en laissant parfaitement sécher son ébauche à *l'air*. Le poêle fait graisser et le soleil ronge les couleurs;

5° En ne baignant pas son tableau avec de l'huile, ni avec les différents vernis à *retoucher* pour reprendre le travail des jours précédents; car l'huile appliquée ainsi vient augmenter le gras de la teinte, et le moindre inconvénient des vernis à retouche est de crisper les dessous.

Beaucoup de peintres flamands ont fait usage d'un vernis à retouche qu'il n'est pas sans intérêt d'indiquer ici. Il se compose de deux parties d'essence rectifiée et une partie de vernis copal le plus blanc possible. L'essence opère la volatilisation de l'huile des teintes, et le peu de copal qui reste à la surface n'a pas assez de ductilité pour provoquer des craquelures. Employé avec discrétion sur un tableau sec, ce vernis à retouche n'offre aucun danger et rend de grands services pour fouiller dans les embus.

Il reste un point à traiter, et c'est le plus important de tous : le vernissage définitif, dont les déplorables résultats en ont fait mettre en question la nécessité. Il est pourtant impossible de le rejeter, car, bien appliqué, c'est e préservatif le plus puissant d'un tableau : lui seul reçoit les émanations, les fumées et les vapeurs grasses; il en préserve les peintures, et lorsqu'elles en sont trop chargées, il suffit de l'enlever et d'en appliquer un autre. Malheureusement cette opération se fait la plupart du temps sans observer les précautions indiquées par l'expérience; en voici les principales :

Un tableau doit être verni le plus tard possible : un an suffit à peine pour la dessication des parties foncées. Le meilleur est de n'y procéder qu'autant que l'eau s'étend lisse sur la couleur

après un ou deux coups d'éponge. L'eau formant des globules annonce que le *dégraissage* de la peinture n'est pas entièrement opéré.

Lorsqu'il est reconnu, par les signes énoncés plus haut, qu'un tableau peut être verni, on doit le laver pendant au moins cinq minutes avec de l'eau tiède; puis, après l'avoir essuyé avec un linge non pelucheux, un vieux foulard, par exemple, profiter du moment où il est encore moite pour lui donner un encollage, afin d'isoler le vernis de la couleur; car, il ne faut pas l'oublier, c'est l'introduction du vernis dans la couleur qui provoque celle-ci à se fendiller sous son action dessicatoire.

Il ne s'agissait que de trouver un encollage qui réunît les qualités voulues sans être sujet à la décomposition comme ceux qui sont à base de colle de peau, de blanc d'œuf, de sucre candi, etc. Voici celui que maintes expériences faites à de longs intervalles ont désigné comme le plus inoffensif et le plus isolant. C'est une dissolution de gélatine dans du *vinaigre de vin* jusqu'à la consistance de l'huile grasse. Cet encollage se conserve longtemps dans une bouteille bouchée et s'applique avec une éponge fine en frottant très-doucement la peinture dans le même sens.

Comme je l'ai dit plus haut, on profite de l'état de moiteur qui suit le lavage, et avec un linge fin ou un foulard, on enlève la plus grande partie de l'encollage en l'essuyant d'une manière égale. Le peu qui reste suffit pour isoler le vernis, qui, s'il se craquèle, se craquèlera en dessus, n'ayant pas pris racine dans la couleur en s'imbibant. Pour ces craquelures, ce n'est plus qu'une question de déroulage ou de dissolution par les spiritueux, ou mieux encore par l'application d'un vernis chaud.

A l'encontre de certains industriels qui préconisent leur vernis fin, leur vernis fixe, leur vernis glace, etc., etc., l'expérience a démontré que le meilleur est celui qui s'enlève le plus facilement. En effet, il est de la dernière évidence que plus le vernis est dur, plus l'opération du nettoyage peut compromettre une peinture. Voici, à ce point de vue, la composition de celui que les peintres les plus soigneux de l'école des Pays-Bas ont employé avec succès. Il a sur le vernis, dit de Hollande, l'avantage de la légèreté, et il s'enlève plus facilement que les vernis modernes, qui, pour la plupart, doivent leur blancheur à à l'esprit de vin:

Faire bouillir pendant huit heures au bain-marie une livre d'essence de térébenthine et 375 grammes de gomme mastic épurée, mettre en bouteille après le refroidissement. Par ce procédé on obtient un vernis six fois moins cher et incomparablement meilleur que le plus fin des vernis actuels.

La dissolution doit se faire dans un vase de grès *neuf*, que l'on conservera pour les opérations ultérieures, sans jamais l'employer à un autre usage.

Voici, mon cher directeur, ce que l'expérience des autres et une longue pratique personnelle m'ont enseigné. Puisque, dans l'intérêt de l'art, il vous a plu de faire appel à ma bonne volonté, j'y réponds avec un sensible plaisir; car, ainsi que vous, je pense qu'il y a trop de gens qui, dans un but mercantile, font un secret de ce qu'ils ont pu apprendre, et qui oublient trop souvent que « vouloir savoir pour acquérir uniquement la « science, c'est orgueil; mais apprendre pour « enseigner ensuite, c'est sagesse, désintéresse- « ment et prudence. »

Théodore Lejeune.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Vaudeville : les *Lionnes pauvres*, par MM. Emile Augier et Édouard Foussier. — Gymnase : l'*Héritage de M. Plumet*, par MM. Barrière et Capendu. — Odéon : l'*Ecole des ménages*, comédie en vers, par M. A. de Beauplan.

On a beaucoup crié contre l'immoralité de la pièce de MM. Émile Augier et Ed. Foussier avant qu'elle ait paru sur la scène du Vaudeville, et il s'est trouvé que, comme le *Mariage d'Olympe*, elle aura peut-être un jour l'honneur d'être louée en pleine Académie pour ses excellentes intentions. Les auteurs mettent, il est vrai, le vice à nu avec une effroyable franchise; ils étalent les

plaies les plus secrètes de la société d'une façon brusque et hardie, à l'instar des chirurgiens d'hôpitaux; mais, pour obtenir la guérison, il ne faut pas toujours garder les ménagements d'une stricte pudeur. Ils prennent soin de l'expliquer eux-mêmes dans l'exposition de leur pièce avec assez d'habileté, afin que le spectateur ne se choque pas du tableau un peu vif qu'ils vont lui mettre sous les yeux.

Les *Lionnes pauvres* appartiennent à la catégorie des femmes qui, poussées par le démon du luxe et de la vanité, et regardant la pauvreté comme un opprobre, cherchent ailleurs les ressources qu'elles n'ont pas chez elles, et ruinent quelquefois le ménage des autres en apportant la honte dans le leur. Séraphine est une de ces femmes qui n'ont pas sucé le lait de la tendresse humaine, comme dit le poëte, une lady Macbeth devenue lionne et qui veut à tout prix porter des volants d'angleterre, une poupée sans cœur couverte de cachemires et de bijoux. Son mari, plongé dans les travaux du notariat, ne connaît rien à ces chiffons; il en ignore la valeur; il croit que sa femme rencontre des occasions superbes, des bons marchés surprenants, que le Temple lui fournit ces colifichets; mais l'œil d'une femme, et surtout l'œil d'une rivale, est moins facile à tromper. Thérèse s'aperçoit bientôt que c'est son mari qui paie les chapeaux de Séraphine, qui lui donne le superflu, tandis qu'il lui refuse le nécessaire, et cette révélation porte un coup terrible à son bonheur. Le mari de Séraphine, éclairé par une couturière, comprend à son tour la raison de cette opulence dont il est entouré; et ce drame intérieur s'élève au plus haut degré de l'intérêt. Deux personnes honnêtes et pures sont frappées à jamais par la légèreté et le vice; le malheur est entré d'une manière irréparable dans deux maisons à la fois.

Cette pièce de MM. Émile Augier et Edouard Foussier est très-adroitement conduite jusqu'au dénouement, qui seul ne nous a pas paru satisfaisant, car le châtiment de la coupable Séraphine ne se laisse qu'entrevoir, et dans un avenir assez lointain. Elle n'expie pas ses fautes sous les yeux du public. Quoi qu'il en soit, la pièce produit un grand effet, et c'est à coup sûr celle où M. Augier a déployé le plus de talent dramatique. C'est une conception plus forte et plus vivante que la *Jeunesse* et *Gabrielle;* le style est net et précis, à la hauteur du sujet, l'exécution en a été des plus remarquables. Mlle Fargueil s'est décidément placée au premier rang de nos actrices. Les rôles vertueux lui conviennent aussi bien que les Marco et les Dalila; elle a joué celui de Thérèse, la femme trompée, avec beaucoup d'énergie et de sensibilité. Mlle Dinah-Félix est d'un terrible réalisme (le mot a cours) dans le personnage de Séraphine, et toute la vigueur de Mlle Rachel se retrouve dans sa diction. Félix s'est montré plein de naturel, et M. Chotel s'est acquitté du rôle difficile du mari de Séraphine avec une convenance, une dignité, un sentiment profond qui lui ont valu le plus chaleureux accueil. M. Chotel n'est pas du reste le premier venu; il a joué autrefois avec succès à l'Odéon; il a accompagné Mlle Rachel dans ses tournées départementales, il a dirigé les théâtres de la banlieue avec intelligence ; mais il n'avait jamais eu l'occasion si propice pour développer ses qualité de comédien expérimenté ; n'oublions pas M. Nertann qui fait aussi très-bonne figure dans cet ensemble.

MM. Barrière et Capendu ont pris au Gymnase une revanche des *Fausses bonnes femmes*. *L'Héritage de M. Plumet* offre une comédie très-vive dans les détails, avec une scène d'un ordre supérieur au troisième acte. Il s'agit de ces parents d'un vieux garçon riche, qui comptent sur son héritage comme sur une chose due et ne veulent pas lui permettre le mariage : la donnée est triste et comique à la fois, elle ne montre pas l'espèce humaine sous son beau côté, mais les auteurs ont su être plaisants. On peut leur reprocher de n'avoir pas noué une action assez forte, et d'avoir un peu abusé du même procédé dans la disposition de leurs scènes comiques; mais on ne peut leur reprocher d'avoir manqué d'esprit; il y en a beaucoup dans cette comédie, et d'une nature franche et de bon aloi. L'excellente physionomie de Geoffroi broche sur le tout. Il est impossible d'être plus naïvement bonhomme, de mieux représenter une de ces girouettes humaines que le dernier souffle fait toujours tourner. C'est une agréable soirée à passer au Gymnase.

Nous aurions dû, en faveur de la comédie en vers et du théâtre de l'Odéon, et même de la priorité, signaler d'abord la pièce de M. de Beauplan, l'*Ecole des ménages*. Mais il y a déjà quinze jours que la pièce est jouée; elle a eu son retentissement ; elle n'a plus besoin de publicité ; des vers spirituels, des scènes comiques, un intérêt soutenu, ont fait réussir, dans une mesure raisonnable, la comédie de M. de Beauplan. Mme Lacressonnière, Tisserand, Clarence, ses principaux interprètes, ont été vivement applaudis. Mlle Bérengère, Mlle Ramelli, et la jolie Mademoiselle Debay, ont contribué aussi au succès. La littérature doit savoir gré à M. de Beauplan de cette tentative. Une comédie en cinq actes et en vers, *Rara avis !*

Hippolyte LUCAS.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 18 mai 1858.

Le procès-verbal est lu et adopté

La correspondance comprend une lettre de M. Duquère, adressant à la Société des billets d'entrée pour la séance annuelle du jeudi 13 mai 1858, tenue par la *Société des enfants d'Apollon*. — Une lettre de notre collègue M. Horsin-Déon signalant une erreur qui sera rectifiée. — Une lettre de M. Tessier demandant à être porté à l'ordre du jour pour faire un rapport dans la prochaine séance. — Une lettre de Mlle Zéolide Lecran, faisant part à la Société que S. Exc. le ministre d'État vient de faire l'acquisition de son tableau le *Sommeil de Jésus*, qui a figuré à la dernière exposition. — Une lettre d'invitation de M. Labourieu pour la séance d'installation du Musée d'art industriel, tenue le 18 mai 1858, dans la salle de l'hémicycle du Conservatoire des arts et métiers. A cette occasion, M. Gendré fait part à l'assemblée que beaucoup de membres de la Société libre des Beaux-Arts, qui étaient présents à cette séance, se sont inscrits pour l'œuvre si bien développée par nos collègues, M. Mirault, président, et M. Labourieu, secrétaire de la Société d'encouragement de l'art industriel en France. — Une lettre de notre correspondant M. William Meade, photographe américain, nous annonçant la mort de son frère, Charles Meade, également correspondant de la Société libre des Beaux Arts. Il joint à sa lettre une pièce de vers en anglais. M. Ross Wallau, qui en est l'auteur, s'est étudié à faire ressortir les services rendus à l'art photographique par le défunt. La Société regrette que cette pièce de vers ne soit pas écrite en français, pour être insérée dans nos publications; elle charge M. Moultat d'adresser à M. Meade une lettre de condoléance au sujet de la mort de son frère.— Le *Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture*. Dépôt aux archives. — La *Muse des familles*. Renvoyée à l'examen de M. P.-B. Fournier. — Deux numéros du *Builder*. Renvoyés à M. Charles Fournier. — Les *Mémoires de l'Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*. Renvoyés à M. Chaudet. — Le *Bulletin de photographie*. Renvoyé à M. Charles Chevalier. — La *Revue de l'art chrétien*. Renvoyée à M. de Montmeylian.

M. Villemsens fait deux excellents rapports. Le premier, sur une collection de la chronique de Bigorre, et le deuxième, sur les travaux de ciselure de M. Deurbergue. Ce dernier rapport est renvoyé à la commission des récompenses.

M. Edmond Lambert termine la séance par la lecture de son rapport sur un ouvrage de notre collègue M. de Longpérier, *Précis historique du château de Nantouillet*.

La séance est levée à dix heures.

Le secrétaire-général,
Gendré.

Ordre du jour de la séance du 1er juin 1858.

Lecture du procès-verbal. — Demandes d'admission. — Rapports de MM. Tessier et Charles Fournier. — Lectures, communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 7 mai 1858.

Le procès-verbal est lu et adopté.

M. Valat, vice-président, qui occupe le fauteuil en l'absence de M. Chareau, donne connaissance de la correspondance, qui se compose : d'une lettre de M. Paul Chareau, — d'une pièce de vers de M. Blanc, imprimée dans le *Monde élégant*, et dédiée à M. A. de Lamartine, — d'une pièce de vers de M. E. Delaunay, — de trois numéros de l'*Europe artiste*, — d'une cantate à trois voix de M. E. d'Ingrande. Cette cantate est renvoyée au rapport de MM. Verbist et White, déjà chargés de l'examen des œuvres de M. d'Ingrande.

Il est procédé à l'élection de MM. Warot, professeur et compositeur de musique, et Laffiteau, amateur. Ces deux candidats, présentés par MM. Paul Chareau et Louis Auvray, réunissent l'unanimité des suffrages et sont proclamés membres du Comité central des artistes.

M. Valat, à l'occasion d'une médaille exécutée par M. Albert Barre, graveur général des monnaies, reproduisant les traits de M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, fondateur de la société zoologique d'acclimatation, a rappelé les titres de cette société à la reconnaissance publique, en signalant quelques-uns des bienfaits dont elle a déjà doté la France après quatre années seulement d'existence.

M. Auvray dépose sur le bureau les nouveaux timbres et cachets du Comité, gravés par M. Brévière et reproduits par la galvanoplastie par M. Zier. Des remerciements sont votés à ces deux artistes, et une commission, composée de MM. Hulot, Brévière et Auvray, est nommée pour visiter les ateliers de M. Zier et faire un rapport sur ses intéressants travaux.

Séance du 21 mai 1858.

Après la lecture et adoption du procès-verbal, M. Paul Chareau, président, passe à la correspondance composée : d'une brochure de M. Carlier, membre du comité, ayant pour titre : *Ré-*

flexions on Society. Renvoyée au rapport de M. E. Douay, et de deux numéros de l'*Europe artiste*.

M. Auvray rend compte du concert public donné par le comité, le 14 de ce mois, dans la salle Pleyel. Le comité adresse de vifs remerciements à MM. Charpin, H. Chareau, L. Rey, Deaunay, Valadon et Journault, commissaires, et aux artistes qui ont pris part à ce concert; tous ont fait preuve de talent, de zèle et de bonne volonté.

Les dames patronesses reçoivent aussi tous les éloges qu'elles méritent pour leur zèle empressé, et, sur la proposition de M. Auvray, le Comité décide que le diplôme de membre honoraire sera adressé à Mesdames Paul Chareau, Verbist, Charpin et Valat, ainsi qu'à MM. Wolff, Herbault et Pellem.

M. le président désigne comme méritant particulièrement tous les remerciements du Comité, MM. de Rothschild et Millaud, banquiers, pour leur appui des plus généreux.

M. Warot, présent à la séance, prend place parmi ses collègues, après avoir reçu les félicitations de M. le président et promis son concours empressé.

Le Comité procède à l'élection de M. Valat fils, ingénieur civil, présenté par MM. P. Chareau et Valat père;—Alphonse Millaud, présenté par MM. P. Chareau et Charpin; — Géraud, présenté par MM. Charpin et P. Chareau; — Alfred Paz, présenté par MM. Henri Chareau et P. Chareau.

Une commission est nommée pour visiter l'atelier de photographie de M. Martin. Elle se compose de MM. Hulot, Brévière, Huber, Rey et H. Chareau.

Le secrétaire général,
L. Brévière.

Nous publions le résumé du rapport de M. Paul Chareau sur l'ouvrage de M. E. Douay, l'*Ami des écoliers*[1], lu dans la séance du 16 avril 1858, qui, faute de place, n'a pu être inséré dans le numéro du 1er mai dernier.

« Il y a dans l'ouvrage de M. E. Douay une originalité qui n'exclut ni l'austérité de la pensée, ni la solidité du jugement. Partant de cette idée que la vie de l'homme est, du berceau à la tombe, un enseignement incessant, l'auteur a entrepris d'en dérouler le vaste tableau et d'appeler l'attention sur tous les plans qui en forment l'ensemble, qui en complètent l'harmonie.

« L'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, sont les trois aspects qu'il veut d'abord rendre saillants. Rattachant par une habile gradation le développement du cœur et de l'intelligence au développement des plus nobles passions, il arrive à cette grande époque de la vie où la collectivité humaine caractérise les générations, où l'enseignement reçu trouve une nécessaire application et se complète encore par de sérieuses études, où le génie d'un peuple se manifeste tantôt par une exhubérance de force et de vigueur, tantô par une lutte incessante contre l'engourdissement et la défaillance, afin de maintenir dans la voix du progrès les arts, les lettres et les sciences ces grands civilisateurs de l'humanité.

« La forme est saisissante par la variété et par la judicieuse appropriation à toutes les circonstances dans lesquelles il place l'adolescent. Il se garde de tomber dans la raideur et la sévérité de la pédagogie; il est tout à fait naïf, spirituel, élégant. Son ouvrage sera bientôt dans les mains, non pas seulement des écoliers, mais des mères de famille. Les premiers y rencontreront à chaque page de généreux et salutaires préceptes, les secondes y trouveront un guide sûr et capable d'éclairer leur tendre sollicitude. »

[1] Chez Dutacq, éditeur, rue Saint-Benoît, 24.

Ordre du jour du vendredi 4 juin 1858.

Correspondance. — Réception des membres nouveaux. — Elections de cinq candidats. — Rapport de M. A. Pauly. — Rapport de M. Henri Chareau. — Propositions diverses.— Nominations de commissions. A neuf heures séance musicale dans laquelle on entendra :

1° Trio composé par M, Grué. — 2° Deux romances chantées par Mlle Bernard-Desportes. — 3° Solo de violon par M. Magnin. — (Intermède littéraire par MM. Blanc, Charpin et A. Douay). — 4° Fantaisie sur le piano par M. L. Diemer. — 5° Air chanté par M***. — 6° Solo de violoncelle par M. Lasserre.

MÉLANGES.

Paris, 1er Juin 1858.

Par décret du 14 mai, le comte de Laborde directeur général des archives de l'Empire, a été nommé membre de la commission chargée de recueillir et de publier la correspondance de l'empereur Napoléon Ier.

— Il y a quelques jours, une réunion de jeunes filles et de jeunes mères attirait dans un coin du faubourg Saint-Germain, rue Pavée-Saint-André, quelques pères de famille attentifs, quelques amateurs discrets.

C'était la fête destinée à faire entendre les élèves dont M. F. Le Couppey, professeur au Conservatoire, dirige les études musicales dans la maison d'éducation pour les jeunes filles, dirigée par MM. Réaume et Feillet. C'est un petit conservatoire, que cette charmante école où toutes les leçons sont surveillées ou données par des maîtres du grand Conservatoire : solfége, harmonie, accompagnement, chant, rien n'y manque.

DU ROLE DES BEAUX-ARTS

DANS LA CIVILISATION.

IV.

DES BEAUX-ARTS CHEZ LES ÉTRUSQUES.

La mer montante assaillit tour à tour les rochers des plages voisines ; elle les isole, et un à un ils disparaissent sous ses flots; bientôt de l'horizon à la digue on n'aperçoit qu'un seul élément. Ainsi firent des empires, les invincibles armées romaines.

Mais si *la Ville* absorba le monde entier, elle ne le détruisit point. Le peuple-roi était doué d'un esprit trop sérieux et trop pratique pour négliger de conserver ce qu'il avait si laborieusement acquis. Aussi, jusqu'à la fin des Antonins, jusqu'aux jours où la corruption atteignit le comble de l'absurdité et de l'infamie, le sort des provinces fut-il, en général, non pas heureux, cela n'est point de ce monde, mais comparativement supportable. On respecta leurs lois, leur langue et leurs mœurs autant qu'il était compatible avec les intérêts du vainqueur ; on encouragea leurs arts.

Les Romains allèrent plus loin encore : « Si quelque nation tenait de la nature ou de son institution (militaire) quelque avantage particulier, ils en faisaient d'abord usage. » Cette méthode de s'approprier sans préjugé tout ce qu'ils trouvaient d'utile ou d'intelligent chez leurs sujets, fit, suivant Montesquieu, la grandeur des Romains dans la guerre. Elle ne la fit pas moins dans les diverses branches de la civilisation, lorsqu'ils la leur appliquèrent. Des Orientaux ils apprirent l'industrie et le commerce, des Carthaginois l'art nautique, des Grecs la philosophie et les sciences; à ceux-ci ils doivent aussi leurs beaux-arts, dont les Étrusques et les habitants de la Grande-Grèce leur avaient donné les premières notions.

Lorsqu'au troisième siècle, Rome soumit l'Étrurie et la Grande-Grèce que la corruption avait mises à la merci du premier agresseur, les arts y étaient morts avec la sécurité. Mais les monuments du passé existaient encore. Le consul Fulvius Flaccus fit enlever de Volsinium et transporter à Rome deux mille statues. Dans

ce fait, qui se répéta chaque fois que les Romains prirent une ville, dans cette manière de pillage officiel des temples et des places publiques, éclate tout le génie de Rome. Il plaisait peu à ces fiers soldats de s'astreindre à une étude et à un travail qui n'avait pas pour but la guerre et la conquête du monde. « Songeons plutôt, disaient-ils, à subjuguer les peuples ; tel est l'art que nous voulons cultiver. » Mais ils voulaient aussi que Rome eût ses splendeurs ; ils voulaient que ce forum où ils allaient chaque jour donner leurs suffrages, ce champ de Mars où ils s'exerçaient continuellement, ces voies où passaient les cortéges des triomphateurs, fussent dignes de ces solennités. La vie publique, toute publique qu'ils menaient, leur faisait rechercher les œuvres d'art auxquelles leurs instincts guerriers leur défendaient de travailler de leurs mains. Toute l'histoire artistique de Rome est dans ces deux tendances.

Dans les temps les plus reculés, on se contentait d'appeler à Rome des sculpteurs étrangers ou Grecs, pour l'occasion ; et ce ne fut guère qu'après que la conquête de la Grèce eut amené à Rome une quantité de chefs-d'œuvre et d'artistes, que naquit le sentiment et le goût des arts.

Mais les Romains furent continuellement entraînés par leurs instincts pratiques, par leur passion pour les affaires politiques, et il n'y eut en réalité à Rome que des pastiches grecs; il n'y eut point d'art romain, point de statuaire romaine, point d'architecture romaine. La question de savoir si l'ordre dit composite est véritablement un ordre à part ou une simple variété du corinthien, a été tranchée victorieusement par M. Quatremère.

Il n'y a donc pas, à proprement parler, d'étude à faire sur l'art chez les Romains; mais seulement sur les peuples qui leur ont fourni des modèles. Parmi ceux-ci nous n'avons traité que des Grecs; il nous reste à parler des Etrusques et des habitants de la Grande-Grèce.

Deux mots d'abord sur l'histoire de la plus antique Italie.

Vers l'an 1700, des Pélasges illyriens l'avaient conquise tout entière. D'autres peuples leur en enlevèrent dans la suite diverses parties : ce furent, à l'issue de la guerre de Troie, ces colons helléniques qui occupèrent quelques points des côtes méridionales, et les Étrusques qui parurent sur les Alpes vers le même temps; ces derniers s'emparèrent de tout le pays entre le Tésin , l'Arno et l'Adriatique, pour plus tard, en 800, s'étendre jusqu'au cœur de la Campanie (à Nole, à Capoue, à Atella, à Acerræ). Enfin, au huitième siècle, se firent, dans l'Italie méridionale, qui prit le nom de Grande-Grèce, les principaux établissements helléniques préparés par ceux du onzième. On verra plus loin l'utilité de ces délimitations géographiques.

De l'histoire privée de ces peuples, on ne sait guère que ce qui suit :

Les Étrusques étaient constitués en fédérations tout à fait semblables à celles de la Grèce héroïque. Ils parvinrent à une grande puissance maritime de 700 à 400, et leur prépondérance reçut au cinquième siècle les premières atteintes, à la suite d'une longue lutte contre les Samnites, descendants des anciens Italiens; au troisième siècle, les Étrusques étaient les sujets de Rome.

L'histoire des colonies grecques de l'Italie est parfaitement semblable à celle des colonies grecques de l'Asie mineure; le luxe, l'insolence des enrichis ayant corrompu les mœurs, l'anarchie se fit; les fédérations furent dissoutes, et lorsqu'apparut un ennemi sérieux il fallut passer sous le joug presque sans s'être défendu. Les plus beaux temps de ces républiques furent le septième et le sixième siècles, période d'un grand développement intellectuel; elles marchent de pair avec l'Asie-Mineure pour la philosophie, la morale, les sciences, la poésie et les arts.

Des monuments artistiques de ces temps, fort peu subsistaient il y a deux mille ans, tant la guerre avait déjà labouré l'Italie ! Quelques statues de bronze, quelques tombeaux, quelques camées et

incises, et de la poterie en grande quantité, sont les seuls documents que nous ayons à consulter sur les arts de cette époque reculée.

Ils portent tous les caractères d'un art bien jeune encore. C'est, en architecture, la solidité, considérée comme seul but; c'est, dans les dessins de ces vases, que tout le monde a eus entre les mains, une certaine sécheresse de lignes, une raideur d'attitudes, une abstraction des muscles décélant des artistes peu instruits dans l'anatomie; et, d'autre part, une grande fermeté, une grande hardiesse dans l'exécution, qualités inséparables du procédé employé à la décoration des poteries dont il s'agit, procédé qui n'admettait ni les tâtonnements, ni les repentirs; une noble élégance dans les proportions un peu grêles, et surtout une variété et un goût infinis dans la forme de ces vases; autant de qualités et de défauts qui annoncent une civilisation dans laquelle les sciences apparaissent seulement, une civilisation qui sort des temps héroïques. Tels sont les faits artistiques qui, chez les Étrusques comme chez tous les peuples que nous avons passés en revue, s'accordent parfaitement avec l'état social et politique indiqué.

Cette assertion, toute simple et toute catégorique, suffit à renverser une opinion étrange qui s'est fait jour depuis quelque temps sur l'origine des Etrusques.

De leur manière artistique, de ses ressemblances avec la manière des Égyptiens, on a induit que les deux peuples pourraient bien être frères. Cette conjecture, en opposition flagrante avec les faits historiques et la probabilité, a séduit quelques esprits amoureux du mystère et de la rêverie, plutôt que des faits lumineux et raisonnés; on n'a pas pris garde que la base sur laquelle elle reposait était impossible. Ce n'est point l'identité des races égyptienne et étrusque qu'il faut conclure des défauts et des qualités communs aux arts de ces deux peuples. Ce raisonnement singulier nous amènerait aussi à dire que les Gaulois sont frères des Etrusques; nous avons en ce moment sous les yeux telle figurine de fer, trouvée dans un tombeau celtique, que, sans le costume, sa facture ferait aisément prendre pour une antiquité étrusque. Cette même méthode nous ferait induire la communauté d'origine des Égyptiens et des anciens Mexicains. Il suffit, pour s'en convaincre, de visiter le petit musée d'antiquités américaines, au Louvre; on ne peut dire qu'elles ressemblent aux antiquités égyptiennes, elles sont absolument pareilles.

La conclusion qu'il faut tirer de ces analogies si nombreuses et si frappantes, c'est l'uniformité de la marche de l'art chez tous les peuples, c'est l'invariabilité de ces phases par lesquelles il passe plus ou moins vite, suivant les circonstances.

Prenons un exemple. Supposons que deux enfants, doués d'une même aptitude mais de race et de temps différents, aient représenté, par le dessin, un même objet; si ce dessin a été leur premier essai artistique, il est incontestable qu'ils seront tombés absolument dans les mêmes fautes. Les débuts artistiques sont les mêmes chez tous les hommes. D'un autre côté, si tel enfant fait plus de progrès que tel autre, s'il se débarrasse plus vite de ses grossiers défauts, s'il arrive plus tôt à la connaissance ou au moins à la recherche de la proportion, de la vérité, de l'élégance, c'est uniquement parce qu'il s'est trouvé dans des circonstances plus favorables : il a eu un meilleur maître, il était plus avancé dans les autres connaissances; l'un rencontre sur la même route plus d'entraves que l'autre, il en est même pour lui d'infranchissables.

C'est une affaire d'intelligence, et, nous l'avons dit, l'intelligence est une dans son développement. Elle s'arrête à tel point, ou bien elle atteint les dernières limites; cela tient aux circonstances; sa variété est dans le plus ou moins; ainsi de l'art.

Mais ce qui est vrai de l'intelligence et de l'éducation des individus, l'est également

ment de l'intelligence et de l'éducation des peuples.

Il n'y a donc pas à parler absolument d'art grec, d'art romain, d'art égyptien; il n'y a qu'un seul art avec des nuances; comme il n'y a point d'intelligence française, d'intelligence orientale; ce n'est une question ni de temps, ni de lieu.

Une autre question a été soulevée sur les Étrusques. On leur avait d'abord attribué, sans contrôle, tout ce qui s'était rencontré en Italie de monuments et de vases antérieurs à la belle époque grecque. Les constructions pélasgiques, vases grecs, découverts à Crotone et à Tarente, étaient devenus étrusques au sortir de la terre. Une réaction se fit naturellement, mais absurde; on avait trop donné aux Étrusques, on les dépouilla de tout. Un érudit allemand, que le dernier siècle a élevé avec acclamation sur un immense piédestal, où il n'est encore aujourd'hui que parce qu'on ne le lit plus, déclara que tous les « prétendus vases étrusques » devaient être attribués aux villes de la Grande-Grèce; il osa même affirmer, d'un ton négligé, qu'on n'avait pas trouvé un seul vase en Toscane. La discussion fut longue et finit par être abandonnée sans que personne eût donné une solution. De nos jours, Quatremère de Quincy, le maître des maîtres, ne s'en est point occupé; sans doute il était au-dessous de son talent de traiter une question aussi facile, sinon à résoudre, du moins à éclaircir.

Voici comment on peut distinguer les vases grecs des vases étrusques, les inscriptions sont le signe le plus sûr. Après les inscriptions viennent les costumes des figures et le lieu où la pièce aura été trouvé, sachant, ce qui a été dit plus haut, quels pays furent habités ou non habités par les Étrusques ou par les colons grecs; le style du dessin en général : le véritable étrusque est caractérisé par la sécheresse que nous avons signalée; tandis que l'étrusque grec, pour ainsi parler, affecte des contours plus sinueux et plus chargés. Enfin, les sujets traités seront encore un indice, quoique souvent insuffisant, les Étrusques ayant reçu de la Grèce leurs institutions religieuses et la plupart de leurs coutumes.

Francis Aubert.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

UN NOUVEAU GROUPE DE M. JOUFFROY. — ACHAT DE L'*Ariane abandonnée*, PAR LE MINISTÈRE D'ÉTAT. — LA STATUE DU MARÉCHAL GÉRARD. — UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DE BAILLOT. — LA DÉCORATION INTÉRIEURE DU NOUVEAU LOUVRE. — UNE STATUE DU GÉNÉRAL PETIT. — MM. TABAR, GOSSE, LAFONT ET CHARLES LEFEBVRE. — DÉCORATION DE LA BOURSE DE MARSEILLE. — LA GALERIE D'APOLLON AU LOUVRE. — LES CANDIDATS AU GRAND PRIX DE SCULPTURE EN LOGE. — M. LÉON DE MÉHÉDIN. — PROCHAINE EXPOSITION A ANVERS. — L'EXPOSITION DE DIJON. — CLÔTURE DE L'EXPOSITION DE BESANÇON. — AGRANDISSEMENT DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS. — PREMIÈRE SÉANCE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES. — LA CORRESPONDANCE DE NAPOLÉON Ier. — LE PANORAMA-DIORAMA DU COLONEL LANGLOIS. — DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES A ARLES. — FOUILLES A ATHÈNES. — UN MANUSCRIT DU DANTE — LA NOUVELLE CATHÉDRALE DE BERLIN. — LE MUSÉE BRITANNIQUE. — NÉCROLOGIE : JOSEPH LECOINTE, ARCHITECTE.

L'un des membres les plus distingués de l'Académie des Beaux-Arts, l'auteur de la ravissante statue du *Secret à Vénus*, de l'*Ariane abandonnée*, de tant d'autres ouvrages remarquables, M. Jouffroy, vient de terminer le modèle d'un nouveau groupe qui a obtenu les suffrages des artistes et des gens de goût. Reproduit en marbre, il deviendra, bien certainement, l'une des plus gracieuses compositions de la statuaire contemporaine.

Le sujet en est nettement indiqué. C'est la *Lutte de l'Innocence avec l'Amour*, de la jeune fille avec la passion naissante. Tombée dans de vulgaires mains, cette pensée eût été grossièrement traduite. Personnifiée par un artiste intelligent, expérimenté, elle n'a pas cessé d'être chaste.

C'est, en même temps, la réalisation des formes les plus séduisantes, les plus voluptueuses, les mieux faites pour attirer, pour charmer les regards, et de ce moment solennel où l'innocence sent battre son cœur, frémir le sang dans ses veines, où les sens s'éveillent, où elle va céder aux premières émotions du plaisir.

La jeune fille est entièrement nue. Sa tête charmante est légèrement renversée en arrière. Son bras gauche soutient quelques draperies que l'Amour, sous les traits d'un enfant vif et malin, est déjà parvenu à écarter. La main droite lutte faiblement contre les tentatives du méchant petit Dieu.

Il y a dans l'ensemble de cette composition un charme indéfinissable. La grâce y est unie au sentiment avec autant de bonheur que de talent véritable.

Avant de faire partie de l'Académie des Beaux-Arts, M. Jouffroy avait terminé le marbre d'une *Ariane abandonnée*, aussi remarquable par la grâce, la morbidesse des formes que par le charme de l'exécution. Cette statue était peu connue, n'avait pas quitté l'atelier de l'artiste; quelques amateurs seulement avaient pu l'étudier et l'admirer dans le silence et le recueillement. Ce beau morceau de sculpture vient d'être acheté par M. le ministre d'État et de la maison de l'Empereur, sans doute pour l'un des palais impériaux ou l'un des monuments de la capitale.

La statue du maréchal Gérard vient d'être inaugurée à Damvilliers, dans le département de la Meuse. On sait que cette statue est l'œuvre de M. Cordier. Elle a été exposée longtemps aux Champs-Élysées.

A la mort de Baillot, l'un des plus grands violonistes qui aient jamais existé et le fondateur en France de l'école du violon, une souscription avait été ouverte parmi ses amis, ses élèves et ses nombreux admirateurs, pour lui élever un monument, et une commission, composée de MM. Auber, Ingres, Hittorf, Pillet-Will, Mialhe, Vidal et Robberecht, avait décidé qu'un buste en marbre serait exécuté par M. Briant, sous la direction de M. Ingres, qui, ami intime de Baillot, avait reproduit lui-même ses traits dans un de ces dessins admirables qui valent les plus beaux tableaux.

C'est ce buste qui vient d'être placé au musée historique de Versailles, dans une galerie qui conduit à la salle de spectacle. Cette galerie ne contient que douze bustes. Ce sont ceux de Molière, Racine, Lafontaine, Quinault, Beaumarchais, Lachaussée, Ducis, Lesage, Gluck, Lulli, Grétry, Baillot. Par son génie d'exécution, par son aspiration incessante vers le beau, Baillot était digne de figurer dans cette illustre compagnie.

A Paris, où le mouvement artistique ne s'arrête jamais, les ciseaux, les pinceaux travaillent toujours. On commence à parler, mais tout bas, bien bas, afin de ne pas trop exciter certaines ambitions difficiles à contenter, de la décoration intérieure du nouveau Louvre. Parmi les élus, on cite déjà M. Muller, qui serait chargé du plafond d'une des plus grandes salles.

Un élève de Pradier et de David (d'Angers), M. Boitel, auquel on doit un buste du général Petit, a composé l'esquisse d'un monument plus complet en l'honneur de ce digne militaire. C'est une statue du général, rappelant par sa pose et son action la dramatique scène des adieux en 1814, dans la cour du palais de Fontainebleau.

M. Tabar exécute en ce moment, pour le compte du gouvernement, un tableau représentant un épisode de la guerre de Crimée. M. Gosse poursuit avec ardeur la peinture d'une chapelle entière pour l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet; M. Lafont est sur le point de terminer les peintures d'une des chapelles de l'église Saint-Sulpice. M. Charles Lefebvre est également chargé de l'exécution d'un vaste tableau pour la chapelle de l'École-Militaire.

Le mouvement imprimé à Marseille depuis quelques années a ranimé chez les habitants de l'antique Phocée le goût des arts qui y sommeillait un peu. Tout en s'occupant de vastes et grandioses monuments, ils pensent à les orner de statues, de bustes.

On sait que la Chambre de commerce de cette importante cité fait construire une Bourse monumentale. L'Empereur en posa la première pierre en 1852, dans une cérémonie dont les Marseillais ont conservé le souvenir.

Il a été récemment décidé, pour consacrer ce souvenir d'une manière plus durable, que dans l'intérieur de l'édifice on érigerait trois statues

colossales représentant l'empereur Napoléon III, la France et la ville de Marseille. Un sculpteur parisien, M. Ottin, serait, assure-t-on, chargé de l'exécution de cet important travail.

M. le ministre d'Etat a donné aux artistes des Gobelins l'ordre de placer dans tous les trumeaux vides de la galerie d'Apollon, au Louvre, les portraits de nos plus grands artistes.

Trois de ces portraits sont terminés et placés dans leurs magnifiques encadrements. Ce sont ceux de Philibert Delorme, d'Eustache Lesueur et de Mansard.

Les concurrents au grand prix de sculpture sont entrés en loge, à l'école des Beaux-Arts, le 7 juin, après la dictée du programme. Les candidats ou logistes sont au nombre de huit : MM. Delaplanche, élève de M. Duret; Hiolle, élève de M. Jouffroy; Delorme, élève de M. Jouffroy; Lechesne, élève de MM. Duret, Simard et Debay; Cugnot, élève de M. Duret et Diebold; Garnier, élève de M. Duret, et Watrinelle, élève de M. Toussaint.

Il y a peu de temps nous parlions de la mission dont vient d'être chargé un architecte photographe très-habile, M. Léon de Méhédin, celui qui, le premier, est parvenu à obtenir de vastes épreuves panoramiques d'un seul morceau. Cette mission doit, assure-t-on, durer deux ans, et l'itinéraire du voyageur est des plus curieux.

Première année : Paris, — la Belgique , — l'Angleterre, — la Hollande, — les bords du Rhin, — la Suisse, — la Lombardie , — l'Italie , — la Sicile.

Deuxième année : la Grèce , — la Turquie d'Europe , — l'Asie-Mineure, — la Syrie , — la Palestine, — l'Egypte, — Tripoli , — Tunis , — l'Algérie, — le Maroc , — l'Espagne, — Paris.

Le but de ce long et utile voyage est la reproduction des œuvres les plus remarquables en peinture, sculpture, gravure, armes, meubles, vases, etc., monuments, ruines, et panorama de villes, lieux remarquables. Leur réunion doit devenir plus tard la propriété du gouvernement.

Il y aura, cette année, exposition de peinture et de sculpture à Anvers. Elle commencera le 8 août.

L'exposition artistique, industrielle et agricole de Dijon commencera sans doute le 20 juin. On s'occupe avec la plus grande activité des préparatifs. L'architecte de la ville dispose devant le palais du musée un portique provisoire destiné spécialement aux machines, aux instruments aratoires, aux inventions nouvelles. Un assez grand nombre de statues, de tableaux, de dessins, d'objets d'art ont été déjà envoyés, et tout donne à croire que l'exposition sera aussi brillante que variée.

L'exposition des Beaux-Arts de Besançon est terminée depuis quelque temps. Le comité y avait admis 295 œuvres d'art.

Parmi les tableaux d'histoire, on a signalé : la *Veillée d'Austerlitz*, de M. Jean Gigoux ; un *Albanais*, de M. Gérôme ; l'*Amour maternel*, de M. Billard, et un *saint Sébastien*, de M. Giacometti.

Comme à toutes les expositions de peinture, les tableaux de genre y étaient en grande majorité. On a beaucoup remarqué la *Pêche et la Promenade*, de M. Henri Bacon ; l'*Enfance de Grétry*, *Lantara peignant à la guinguette*, de M. Faustin Besson ; la *Partie de volant*, de M. Tony Faivre ; l'*Enfance du général Hoche*, de M. Puget ; une *Mascarade aux flambeaux*, de M. Armand Frayer, et deux charmantes petites toiles, le *Travail* et la *Prière*, de M. Victor Jeanneney.

Au nombre des œuvres de sculpture, il faut citer le *Vercingétorix*, de M. Weisse, un *Buste de jeune fille*, de M. Jean Petit, et un *Buste de Rachel* par Clésinger.

Cette exposition a laissé de beaux souvenirs, et tout fait espérer que dans peu de temps une épreuve plus solennelle aura encore lieu.

Il était question depuis longtemps que l'école des Beaux-Arts serait agrandie du côté du quai Malaquais. M. Duban, architecte de l'école, vient d'être mis en possession des terrains destinés à cet agrandissement. L'emplacement est admirablement disposé pour faire valoir le talent de l'architecte. Les travaux vont commencer très-prochainement.

Le ministre de l'Instruction publique a présidé, le 31 mai, la première séance du Comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, organisé par arrêté du 22 février 1858. Il a développé la pensée essentielle de la nouvelle organisation, et fixé la portée des dispositions diverses qui désormais assurent aux sociétés savantes, sous la protection de l'Etat, un cen-

tre commun de ralliement. Le ministre a annoncé qu'un rapport sur les travaux réunis par le Comité serait, à l'expiration de l'année, présenté à l'Empereur, qui suit avec un vif intérêt les efforts des sociétés savantes pour entretenir sur tous les points du territoire le mouvement intellectuel dont l'activité toujours croissante est un honneur pour la France.

Le magnifique ouvrage dont le gouvernement a pris l'initiative, la *Correspondance de Napoléon Ier*, a été imprimé, on le sait, dans un format exceptionnel. Pour lui procurer une plus grande, une plus utile publicité, M. Henri Plon, l'imprimeur de l'Empereur, a été autorisé à le publier dans un format particulier. Le premier volume de cette édition, pour ainsi dire populaire, paraîtra dans les derniers jours de ce mois.

On a beaucoup parlé d'un projet de Panorama qui devait être construit aux Champs-Elysées, par les soins d'une société, dans le but d'utiliser les pinceaux de M. Durand-Brager et de fournir à cet artiste les moyens de rappeler les nombreuses scènes guerrières qu'il a eu occasion d'étudier et de recueillir en Crimée sur les champs de bataille.

Il paraît que le projet de la société restera à l'état..... de projet. Il n'en est plus question, nous ne savons pour quel motif et nous n'avons point envie de pénétrer le mystère; mais pendant que l'on faisait courir les annonces d'un magnifique palais panoramique, un homme qui ne disait rien, mais agissait, M. le colonel Langlois, l'ancien propriétaire du panorama abattu lors de l'érection du Palais de l'industrie, se mettait en mesure de réaliser une pensée de l'Empereur et de doter notre magnifique promenade des Champs-Elysées d'un établissement qui ne peut manquer d'y obtenir un grand succès.

On assure que le colonel Langlois s'est définitivement entendu avec la préfecture de la Seine, pour l'occupation et la location d'un terrain, la construction d'un vaste monument, qui ferait pendant au cirque de l'Impératrice, et que, dans peu de temps, architecte, maçons, artistes, vont se mettre à l'œuvre pour fonder dignement le Panorama-Diorama Impérial.

Arles continue d'être la ville des découvertes archéologiques. Dans ces derniers temps, le niveau du Rhône s'y était tellement abaissé qu'il laissait à nu des parties de son lit inexplorées jusqu'alors. C'était plaisir d'y étudier les substructions des quais et édifices romains, et d'y voir s'ébattre une armée improvisée de chercheurs grattant les sables, remuant les graviers, et découvrant soit des médailles romaines, soit des monnaies de nos anciens rois, soit des fragments de bronze ou des poteries. Une majolique du seizième siècle, portant l'aigle à double tête, aux ailes et aux serres éployées, avec une tête d'homme se détachant en clair au centre du corps dont les reflets métalliques or et bronze pourpré sont d'une grande richesse, a été trouvée entière dans un banc de sable, vis-à-vis l'ancien prieuré des ordres réunis de Malte et du Temple. A quelques mètres du même endroit, devant l'embarcadère de la porte Saint-Jean, on a vu apparaître en entier un énorme sarcophage romain planté dans le sable par un bout et en partie rompu, avec tous les fragments posés de telle façon qu'il était évident qu'il se trouvait là non à sa place primitive, mais à la suite d'un échouement. Retiré du Rhône et transporté au musée, ce sarcophage est celui que l'on avait déjà vu pendant la sécheresse de 1639, et dont l'inscription fut alors relevée et consignée aux archives d'Arles.

Ce monument, sculpté sur trois faces, est d'une grande richesse : sur le grand côté antérieur, le centre est occupé par le cartouche où est gravée l'inscription; à droite et à gauche de ce cartouche se déploient deux guirlandes dont les deux bouts sont tenus par des génies; le milieu, relevé, porte sur une tête ailée aux grands cheveux enchevêtrés. Cette tête, d'un très-beau caractère, doit être celle de Némésis, qui, chez les anciens, personnifiait la conscience. Autant qu'on en peut juger par leur état fruste, les génies des angles sont des victoires ailées et portant la palme. Sur un des petits côtés, est un grand vase d'eau lustrale accosté de deux griffons posant un pied sur le bord. L'autre côté, le plus important, porte, en bas-relief, Léda caressée par le cygne divin; derrière, l'Amour éteint son flambeau. Le travail de ces sculptures est lourd; mais l'ordonnance est belle, le caractère large et d'un heureux mouvement.

On nous écrit d'Athènes : « Les fouilles du théâtre d'Hérode Atticus touchent à leur fin. Le résultat est très-satisfaisant; non-seulement toute la façade de ce monument, construit dans le style romain, est dégagée des décombres, mais le magnifique théâtre lui-même, les gradins en marbre et le proscenium sont débarrassés des

débris du sable, de la terre et des poutres à moitié brûlées qui les encombraient depuis plus de mille ans, et présentent actuellement un fort bel aspect. Le théâtre pouvait bien contenir environ douze mille spectateurs, qui trouvaient place sur des gradins en marbre, qu'un terrible incendie, ainsi que les fouilles en ont fourni la preuve, a changé en chaux ordinaire. Il y a peu de temps, on a aussi trouvé dans cet endroit une statue d'homme fort bien exécutée, à laquelle manquaient toutefois la tête et le bras droit. La tête a été découverte peu après; elle offre cette singularité remarquable, au point de vue de l'art, que les cheveux sont dorés et que les sourcils et l'iris des yeux sont peints.

On vient de faire à Florence une découverte dont toute l'Italie lettrée s'occupe en ce moment. Il s'agit d'un manuscrit du Dante qu'on croit écrit de la main même de Pétrarque. On conçoit le double intérêt qu'offre un manuscrit si ancien et copié par un tel écrivain.

Le grand-duc et surtout le prince héréditaire, qui s'intéresse beaucoup aux lettres, ont prié le savant Amici de visiter toutes les bibliothèques où il y a des manuscrits de Pétrarque, d'en prendre des *fac-simile* par la photographie, afin de les comparer avec le manuscrit de Florence.

M. Amici est venu, à cet effet, à Milan, où l'on possède, à la bibliothèque ambroisienne, un Virgile copié, assure-t-on, par Bocace, mais avec des annotations de la main de Pétrarque. Sur un feuillet, on trouve une note écrite par Pétrarque le jour même où il perdit sa Laure et mentionnait ce fait.

Les projets de la nouvelle cathédrale de Berlin sont arrêtés depuis longtemps, et le célèbre Cornélius a dessiné tous les cartons du Campo-Santo qu'on doit y joindre. Mais la construction, longtemps interrompue, dépasse à peine la terre, et malgré toutes les peines qu'il a prises, le ministre du commerce n'a pu réunir que les fonds nécessaires pour les travaux d'une année. Cet édifice doit être surmonté d'une coupole toute semblable à celle de la basilique de Saint-Pierre à Rome et qui ne sera que de quarante pieds moins élevée.

La dépense pour le musée britannique pendant l'année qui a fini le 31 mars 1858, a été de 67,772 l. st. dont 32,441 l. st. pour traitements, 16,919 l. st. pour acquisitions et 11,860 l. st. pour reliures, etc.

Le nombre des visiteurs en 1857 s'est élevé à 621,034; en 1856 il avait été seulement de 361,714. De janvier à avril 1854 inclusivement, le nombre des visites de lecteurs a été de 19,242. La nouvelle salle de lecture a été ouverte aux lecteurs le 18 mai 1857, et de ce jour à la fin de l'année le nombre des visites de lecteurs s'est élevé à 75,128. Total, 94,370 en 1857.

20,244 volumes ont été ajoutés à la bibliothèque (730 donnés), et 812 journaux ont été acquis. Parmi les manuscrits on peut citer un papyrus grec (à l'état de fragment) contenant une partie de la dernière oraison funèbre d'Hypérides, prononcée à Athènes après la bataille de Lamia, 323 ans avant Jésus-Christ; 15 papyricoptes et trois manuscrits sur cuir en dialecte sahidique; le manuscrit grec des fables d'Esope de Babrius (sur vélin); un exemplaire des Evangiles en latin (sur vélin) du dixième siècle; les huit premiers livres de l'Énéide avec scolies (dixième siècle); le psautier latin de l'évêque de Grandisone (d'Exeter), 1327-1369; un précieux exemplaire de Gewels, *Confessio amantis*, les Evangiles en arménien, en lettres onciales (onzième ou douzième siècle); les papiers de la famille Bentinck, spécialement ceux du comte Bentinck, ambassadeur de Hollande à Aix-la-Chapelle en 1748, et conseiller de Guillaume IV, prince d'Orange (1681-1774); de curieux autographes de L. Pulci, Gonzales de Cordova, Paul Véronèse, L. Caracci, Voltaire, Racine, Henri III de France, George Ier et George II, etc.; les grands sceaux de Guillaume Ier, Henri Ier, Etienne, Richard Cœur-de-Lion et Henri III; le timbre original en argent employé pour la signature de George IV en 1830, et de belles empreintes de l'obvers et du revers du grand sceau de la reine Victoria.

Dans la section des antiquités, la collection Budrum, qui est arrivée en Angleterre en juillet dernier, est la plus intéressante nouveauté. La partie la plus importante de cette collection se compose des débris du mausolée élevé par Arthémise, reine de Carie, à son époux Mausole, 350 ans avant Jésus-Christ, et qui était une des sept merveilles de l'ancien monde.

Les sections de l'histoire nationale ont été enrichies de spécimens beaucoup trop nombreux pour pouvoir être mentionnés, et les anciennes médailles ajoutées à la collection existante exciteront sans nul doute la cupidité des numismates.

On a continué pendant l'année dernière, la copie et la lithographie des inscriptions cunéiformes d'Assyrie et de Babylone. Voici le résultat de ce travail jusqu'au 12 février 1858 : sept inscriptions formant 12 feuilles et 818 lignes achevées, et 500 exemplaires tirés; quatre ins-

criptions formant 9 feuilles et 918 lignes, terminées et prêtes à être imprimées, et six inscriptions formant 15 pages dans un état de copie avancé.

Un architecte autrefois célèbre, M. J.-F. Joseph Lecointe, vient de mourir à Versailles dans un âge avancé. Né à Abbeville, le 21 juillet 1783, il avait été l'élève de Bellanger, et il avait complété son éducation artistique par un voyage en Italie et en Hollande. Le gouvernement de la Restauration eut souvent recours au talent de M. Lecointe.

Emile Gagneux.

NETTOYAGE DES RUBENS

DITS DE LA GALERIE DE MÉDICIS.

Par une note insérée dans le *Moniteur* et que la REVUE a reproduite dans son numéro du 1er juin, l'administration des musées a cru devoir informer le public des motifs qui l'avaient déterminée à entreprendre la réparation des Rubens composant la galerie de Médicis, soumettant, en quelque sorte, cette grande opération au jugement des connaisseurs.

L'intérêt de l'art nous prescrivait d'autant plus de nous rendre compte avec soin du résultat de cette restauration, que, depuis quelque temps, il circulait les bruits les plus sinistres, les plus alarmants, au sujet de ces divers nettoyages, opérés jusqu'à l'*effacement*, suivant les uns, jusqu'au *récurage*, suivant les autres.

Bien que depuis longtemps notre opinion personnelle fût acquise à une mesure qui allait enfin donner satisfaction aux vrais amateurs, en leur montrant les trésors de notre musée sous leur aspect réel, ce n'est pas sans quelque inquiétude que nous sommes allé au Louvre pour examiner, avec l'impartialité que commande un pareil sujet, ce que pouvaient avoir de fondé les amères critiques et le prétendu désespoir de certains détracteurs.

Maintenant que nous avons pu en juger par nous-mêmes, nous répétons que nous approuvons hautement la détermination prise par l'administration de nous montrer les tableaux sous *leur aspect réel*, et non enfouis sous une dizaine de *couches de vernis*.

Ce que nous disons ici n'est point une défense entreprise par suite de suggestion, ou le résultat d'une sympathie exclusivement vouée à l'administration du musée. Chaque fois que ses mesures nous ont paru inspirées par un véritable dévouement à l'art, nous nous sommes empressé de les approuver, de les encourager même, mais il ne s'ensuit pas que nous ayons renoncé à l'indépendance de notre opinion, au point d'approuver tout sans contrôle. Ce qui suit prouvera qu'au besoin nous savons faire nos réserves.

Ceux qui critiquent avec tant de véhémence le système de *dévernissage* suivi pour les tableaux de Rubens, oublient malheureusement « que le véritable respect de l'antiquité ne consiste pas dans la conservation des crasses qui couvrent l'œuvre d'un grand maître et en cachent les beautés; mais qu'il est dans la conservation de ses ouvrages, dans les soins qui les préserveront des accidents qui peuvent en abréger la durée. »

Prenant à la lettre ce cri jeté il y a quelques années : *Périsse le maître plutôt que d'y toucher!* ils accusent l'administration d'avoir fait *récurer*, *lessiver* jusqu'à la corde les chefs-d'œuvre de l'école flamande; mais ils se gardent bien de dire ce qu'il fallait faire pour empêcher ces peintures de tomber par écailles, car c'eût été là leur propre condamnation. Ils se contentent, comme toujours, de crier au mal sans indiquer le remède. Eh bien! nous, dont les longues études spéciales autoriseraient suffisamment notre intervention dans ce débat, en même temps que l'indépendance de notre opinion nous en donnerait le droit, nous affirmons que cette mesure était tellement urgente, que s'il y a un reproche à adresser à l'administration du musée, c'est de l'avoir différée aussi longtemps.

Peu de rentoilages ont été aussi bien exécutés que ceux de ces toiles immenses. Quant à leurs nettoyages, s'ils ne sont pas entièrement réussis, ce sont des conseils qu'ils doivent provoquer et non la réprobation lancée par des esprits enclins à blâmer ou intéressés peut-être à dénigrer ce qu'on a fait.

J'avoue toutefois qu'une complète harmonie ne règne pas dans le nettoyage de ces œuvres magistrales; comme praticien, comme amateur, je

le déplore ; mais il ne s'ensuit pas que ces tableaux soient détruits, parce que le nettoyage n'a pas respecté la première crasse, et que son égalité frise la froideur. Puisque cette faute a été faite, un simple *velatour* eût suffi pour la réparer. Déjà même on a commencé cette *réharmonisation*; mais il eût mieux valu l'exécuter avant d'exposer ces tableaux aux criailleries d'un public partial ou prévenu.

Maintenant nous devons dire que nos éloges cessent lorsqu'il s'agit du pauvre *Cima da Conegliano*, ce triste supplicié qui grimace au mur; nous ne saurions approuver ce nettoyage, ainsi que ceux, moins *vifs* cependant, du Dosso Dossi, du Bassan, du Falcone, du Mola, du Piètre de Cortone, qu'il était si facile de réharmoniser après coup ou de nettoyer moins avant, comme on l'a fait au Titien (n° 460) et au Tintoret (n° 351).

Que d'accord avec les hommes d'expérience on étudie donc ce qui convient le mieux à la préservation de nos toiles; que l'on évite la précipitation et tous les moyens expéditifs qu'elle suggère ; qu'on bannisse l'emploi des substances alcalines ; car l'huile, qui forme la base de la peinture, dissoute qu'elle est par les alcalis, est insuffisante pour garantir les couleurs de l'action corrosive des *margrates* (1), mais qu'on livre nos chefs-d'œuvre à l'étude des jeunes artistes sous leur *aspect réel*. Alors l'élève qui vient chercher un enseignement ne trouvera plus ces teintes monochrômes qui enterrent les finesses et les passages de tons si utiles à étudier. Alors il ne copiera plus les ciels des Claude avec du jaune de chrôme mélangé d'ocre jaune; les bleus ne seront plus des verts, les jaunes des roux, les chairs seront ce qu'elles doivent être et non des peaux de mulâtres; les gris reparaîtront dépouillés de leur voile bistré; en un mot, les maîtres seront ce qu'ils ont été à l'époque de leur gloire, et l'on ne doutera plus du jugement de notre nation en nous voyant regretter la couche enfumée qui dérobe leurs œuvres à l'admiration des vrais connaisseurs.

Telle est notre opinion, basée sur nos convictions et les études auxquelles nous nous sommes livré. Nous n'avons pas la prétention de ramener aux saines doctrines ceux qui ne voient dans cette mesure conservatrice qu'un mal irrémédiable, qu'une destruction complète de nos galeries; nous n'avons voulu nous adresser qu'aux amateurs de bonne foi dont le jugement pourrait être faussé par les déclamations de la croisade artistique entreprise depuis quelques jours, qui, dans son prétendu respect pour les grands maîtres, croit sans doute que c'est en se croisant les bras devant les ruines de leurs œuvres, qu'on parviendra à en arrêter la destruction.

Théodore Lejeune.

1. L'alcali volatil ou esprit d'ammoniaque est à base de chaux et d'urine, avec addition d'acide chlorydrique. Ces deux corps ont la propriété de dissoudre les corps gras, d'attaquer vivement les couleurs végétales, de décolorer celles qui sont minérales : l'indigo, par exemple, quand il n'a pas été dissous à l'acide sulfurique, est susceptible de verdir ; quand il est fixé par la chaux et le sulfate de fer, il subit une réaction contraire, il passe au brun foncé. Il en est de même des jaunes à base végétale, les uns blanchissent, les autres verdissent. Toutes les couleurs minérales à base de fer poussent au noir, et les laques *violassent* au contact des alcalis.

Tous ces désordres ne se produisent pas immédiatement, mais les margrates résistent à l'eau fraîche; il s'inscrustent dans les pâtes et finissent par les ronger.

LES PETITS PEINTRES

INTERMÈDE.

Personnages;

NINA BRADI.
CHAUVINARD.
ROLZ.
PLACIDE.
FLANOX.
GASPILLOU.
UNE BONNE.

(*La chambre à coucher de Nina.*)

NINA.

Trois heures... sortirai-je?... Je ne sais où aller... Dieu! que la vie est monotone... Prenons nos pinceaux. (*Elle s'assied devant une petite toilette Pompadour, et se met du blanc et du rouge sur la figure avec une patte de lièvre.*) Quel siècle que le nôtre! Être obligée, pour être comme tout le monde, de s'enluminer comme une estampe d'Épinal. Ah! une grande artiste est bien malheureuse. Si j'étais simplement une grande dame,

une bourgeoise même, je pourrais faire à ma guise, suivre mes fantaisies et personne ne trouverait à redire à cela. Je pourrais, si cela me plaisait, sortir au grand jour avec la figure que Dieu m'a donnée ; le monde trouverait cela tout simple, ou, pour mieux dire, il ne s'en inquiéterait guère. Le monde n'a de cruauté que pour ceux qui s'élèvent au-dessus du vulgaire et deviennent grands. Que demain il me plaise à moi, dont l'existence a été toute de travail et de douleur, à moi dont la vie a été une admiration sans fin pour les splendides simplicités de la nature, qu'il me plaise d'aller au bois sans ces avalanches de crins sur les hanches, sans ces couches de vermillon et de blanc de céruse sur le visage, on criera au scandale, ou tout au moins à l'excentricité. C'est tout simple, je ne serais pas ridicule comme tout le monde. Alors on dira que je veux être remarquée. Les provinciaux et les étrangers eux-mêmes resteront ébahis jusqu'à ce qu'une âme charitable vienne leur dire : « Ne faites pas attention, c'est *Nina Bradi*, une artiste, une originale, qui aime à se faire regarder. » Maudit cent fois soit le jour où l'ambition est entrée dans mon âme, et où, pour mon malheur, j'ai rêvé la gloire ; fumée absurde qui brûle sans parfum.

LA BONNE (*annonçant*).

M. Gaspillou !

GASPILLOU.

Bonjour, ma petite Nina. Toujours belle ; je ne te presse pas sur mon cœur pour ne pas te contrarier et pour n'avoir pas l'air de faire comme tout le monde ; c'est mon genre à moi de ne pas faire comme tout le monde.

NINA.

Bonjour.

GASPILLOU.

Voilà un bonjour qui ne manque pas de sécheresse. Est-ce ainsi, ô Nina ! que tu reçois celui qui, le premier, guida tes pas dans ce monde, où tu passes comme un brillant météore ?

NINA.

Ne rions pas ; ce sera pour demain, aujourd'hui je suis peu en train.

GASPILLOU.

Pourquoi cela ?

NINA.

Tenez, Gaspillou, je serai franche avec vous, la vie m'ennuie...

GASPILLOU.

Et moi donc !

NINA.

Je finis par croire que j'y suis entrée par le mauvais côté.

GASPILLOU.

Il y a du noir sur la palette ; je m'en vais.

NINA.

Soyez sérieux une fois seulement, cher, et restez. Je vous parle de mes chagrins, mais je ne vous fais pas de reproches...

GASPILLOU.

Il ne manquerait plus que ça.

NINA.

Et pourtant !...

GASPILLOU.

Voyons, Nina, pas de bêtise. Flanox est là dans l'antichambre ; il peut nous entendre. Je t'en supplie, ne me le gâte pas.

FLANOX (*passant sa tête à travers la porte entrebâillée.*)

Pardon, je désirerais avoir des renseignements sur la solvabilité de M. de Rothschild ?

GASPILLOU.

Que te disais-je ?

NINA.

Voyons, entre.

FLANOX (*s'étendant sur un divan*).

Euh ! il fait soif, ici.

GASPILLOU.

Attends donc d'être entré pour demander à boire.

FLANOX (*regardant les tableaux*).

Ah ça ! mais ! c'est un dépôt de croûtes, ici !

NINA.

Que vous êtes bien tous les mêmes.

FLANOX.

J'en appelle à Gaspillou : pas vrai, maître, que ce n'est pas de la peinture ça ?

GASPILLOU (*sentencieusement*).

C'est de la peinture, si, mais ça n'est pas de l'art.

LA BONNE.

Madame ! c'est M. Rolz.

GASPILLOU.

Bon, c'est moi qui ne peux pas voir ce crétin-là.

FLANOX.

Et moi donc.

NINA.

Entrez dans mon parloir. (*A la bonne*). Faites entrer.

ROLZ (*saluant*).

Que le Seigneur soit avec vous, Madame ; c'est ce que je puis lui souhaiter de plus agréable.

NINA.

Toujours galant.

ROLZ.

Que voulez-vous ? Il faut bien être quelque chose.

NINA.

Que vous êtes aimable de m'être venu voir en ma lointaine Chartreuse.

ROLZ.

Il faut bien être quelque part.

NINA.

Ah! vous n'êtes plus galant.

ROLZ.

Dites que je suis grossier, ça ne me déplaît pas; moi, je ne fais rien comme le vulgaire, je suis galant ou grossier, bien mis ou malpropre, gai ou triste quand je veux, nul ne peut me forcer à faire ce que je ne veux pas.

NINA.

Je suis contente de vous voir pour vous demander votre avis; comment trouvez-vous ça? (*Elle lui montre deux toiles*).

ROLZ.

Tiens, un Chauvinard...

NINA.

Et un Placide.

ROLZ.

Bien du plaisir, je ne suis pas fou de ces gaillards-là.

NINA.

Contesteriez-vous leur talent.

ROLZ.

Moi! par exemple.

NINA.

Eh bien?

ROLZ.

Eh bien! je n'aime pas leur genre, voilà tout. Voici un paysage de Placide. Qu'est-ce que ça prouve? Trois arbres et une femme qui casse des noisettes, qu'est-ce ça veux dire? Votre Chauvinard, c'est la *Descente d'Orphée aux enfers*, je crois?

NINA.

Pour en retirer sa chère Eurydice, oui, mon cher.

ROLZ.

Et puis après? qu'est-ce que ça prouve encore. Voyons ces machines-là? Où est l'idée philosophique?

NINA.

Mais elle y est parfaitement, cela prouve que la mission de la femme est de casser des noisettes, et l'autre qu'on doit aller chercher sa femme partout où il ne devrait pas lui plaire de résider.

ROLZ.

Possible, mais ce n'est pas fort.

LA BONNE.

M. Chauvinard fait demander si Madame veut le recevoir.

NINA.

Certes!

ROLZ.

Alors bonsoir, je ne veux pas me trouver nez à nez avec ce Monsieur.

NINA.

Passez au salon. (*Il sort*).

CHAUVINARD. (*Saluant*).

Madame.

NINA (*De même*).

Monsieur.

CHAUVINARD.

Madame, j'ai pris la liberté de venir vous demander un renseignement. On m'a dit que vous arriviez d'Allemagne.

NINA.

C'est une erreur, Monsieur. Je n'ai pas quitté Paris.

CHAUVINARD.

Tant pis, mon Dieu, tant pis! Si vous étiez de retour d'Allemagne, je vous demanderais ce qu'on dit là de ma *Danaé*.

NINA.

Je l'ignore.

CHAUVINARD.

On en dit énormément de bien, j'en suis sûr.

NINA.

Mais alors?...

CHAUVINARD.

Ah! je vais vous dire, mes succès m'ont fait des ennemis sans nombre; les feuilles m'attaquent violemment, on y fait ma charge: des idiots, des folliculaires, des gens jaloux de toute gloire; mais, ça m'est égal, tous les honnêtes gens sont pour moi; à chaque nouvelle attaque tout Paris dépose sa carte chez mon portier.

NINA.

Ça ne doit pas amuser le portier.

CHAUVINARD.

Comme ci, comme ça... Ah! voilà mon *Orphée!*

NINA.

Vous le voyez en bonne compagnie, entre un *Rolz* et un *Placide*

CHAUVINARD.

Placide est un grand peintre.

NINA.

Mais Rolz aussi, il me semble.

CHAUVINARD.

Rolz est fou, fou à lier; s'il continue, il fera du Courbet Louis XV.

NINA.

Il y a du vrai dans ce que vous dites là.

CHAUVINARD.

Certainement. Pour Placide, c'est différent;

c'est un grand, grand peintre; malheureusement, ses toiles ont un ton monochrôme déplorable, peu de dessin, et il ne sait pas choisir ses sujets. A part ça.....

LA BONNE (*annonçant*).

M. Placide!

NINA.

Faites attendre. (*A Chauvinard.*) Voulez-vous passer dans mon atelier?

CHAUVINARD.

Volontiers, je n'aime pas à me trouver avec les gens qui ne sont pas dans mes eaux. (*Il sort.*)

PLACIDE.

Bonjour, chère enfant.

NINA.

Bonjour, cher maître.

PLACIDE.

Hélas! je ne suis point votre maître, ça me rendrait trop heureux, mon nom deviendrait immortel.

NINA.

Que vous êtes aimable.

PLACIDE.

C'est possible, je ne sais pas.

NINA.

Vous n'en avez que plus de mérite.

PLACIDE.

Vous croyez?... Mais, je ne me trompe pas, voilà quelque chose de moi.

NINA.

Oui, cher maître, un paysage que vous fîtes pour Julian qui me l'a cédé; je vous ai donné la place d'honneur; vous êtes entre un *Rolz* et un *Chauvinard*.

PLACIDE.

Rolz?... Chauvinard?... Connais pas.

NINA.

Mais vous ne connaissez que ça, Chauvinard, qui a fait la *Danaé*, vous savez?

PLACIDE.

Du tout.

NINA.

Un élève de Delacroix. Vous connaissez Delacroix, je pense?

PLACIDE.

Je vis si retiré, si vous saviez; je ne connais que Claude Lorrain.

LA BONNE.

Le coiffeur de madame.

NINA (*passsant dans son cabinet de toilette*).

Vous permettez?

PLACIDE.

Comment donc! chère enfant... (*Seul*). Elle est charmante, elle me rappelle madame Tallien. (*Gaspillou, Flanox, Rolz et Chauvinard, ennuyés d'attendre et n'entendant plus causer, entrent en même temps*).

GASPILLOU.

Ah!... Salut aux plus grands peintres de l'époque. (*Tous saluent.*) Flanox, mon élève bien-aimé, regarde bien ces Messieurs, regarde aussi la pendule, et souviens-toi toute ta vie qu'aujourd'hui, à quatre heures, tu as eu l'insigne honneur de voir réuni les trois grands artistes du siècle.

CHAUVINARD.

J'accepte cet éloge pour ces Messieurs, mais pour moi...

PLACIDE.

Que dites-vous? Votre *Orphée* est une œuvre.

CHAUVINARD.

Je donnerais dix *Orphées* pour un de vos *Bords de l'eau*, ou pour une fantaisie de Rolz.

ROLZ.

Vous êtes bien bon, mais je ne vous approche l'un et l'autre, ni de près ni de loin.

CHAUVINARD.

Ah! mon cher maître, vous êtes appelé à remplacer Géricault.

PLACIDE.

Géricault? ah! oui, je me souviens d'en avoir entendu parler, il paraît que c'était un fameux peintre. (*Ils sortent*).

LA BONNE.

Ah! les hommes!

NINA.

Ah! les peintres!

Jules Noriac.

HOTEL DES VENTES

VENTE D'ÉPREUVES PHOTOGRAPHIQUES.

Le 17 mai dernier et jours suivants, la Société française de photographie a exposé et mis en vente une collection d'épreuves de choix qui a témoigné d'un progrès réel dans l'art intéressant au perfectionnement duquel elle s'est vouée.

Un an à peine s'est écoulé depuis la grande exposition que le public a pu admirer pendant plusieurs mois dans les vastes salles du boulevart des Capucines, et depuis ce délai si court, artistes et amateurs qui s'étaient mesurés sur ce pa-

cifique champ de bataille, se sont piqués d'émulation et surpassés eux-mêmes.

En instituant ces ventes, qui doivent être annuelles, la Société se propose un double but : encourager l'art lui-même en rapprochant sur un même point les produits et tous ceux qui s'en occupent, et initier le public peu connaisseur, sinon à la photographie proprement dite, tout au moins à l'appréciation de ses produits ; aussi, s'est-elle fait une loi de n'admettre à cette réunion que des pièces d'un choix irréprochable, exécutées tout exprès pour la circonstance avec un soin particulier.

La photographie est devenue, pour plusieurs hommes de fortune et de loisir, un goût sérieux, une occupation à tous égards intelligente et louable ; beaucoup d'amateurs luttent à armes égales avec des photographes de profession ; ils ne sauraient donc s'étonner d'être confondus avec eux dans la rapide revue que nous allons faire des pièces que nous avons particulièrement remarquées, tant à l'exposition qu'à la vente elle-même.

Avec la courtoisie qui caractérise notre pays, occupons-nous d'abord des étrangers : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! » Le coryphée de cette école est M. Roger Fenton, qui nous a envoyé plusieurs vues du Parlement, et surtout des paysages montagneux d'une profondeur, d'une limpidité d'eau et d'atmosphère que les peintres les plus vaporeux de son pays ont rarement égalée. Ces paysages vous dispenseraient de parcourir les beaux sites qu'ils reproduisent, s'ils ne vous donnaient un désir enragé d'aller y faire un pèlerinage.

Après l'Angleterre, la Belgique, notre voisine. Outre quelques excellents artistes dont nous regrettons que les noms échappent à notre mémoire, nous avons été particulièrement frappés par les reproductions de tableaux de M. Fierlants. En France, plusieurs photographes, en tête desquels nous placerons M. Richebourg, ont produit de magnifiques épreuves d'après les peintres modernes; mais nous n'avons rien vu de bien satisfaisant d'après les maîtres anciens. M. Fierlants a pris à partie les *primitifs* de l'école allemande et flamande dont la Belgique possède d'admirables spécimens. Jean Van Eyck, Memmling, Roger de Bruges, ont posé devant son objectif et se sont reproduits en épreuves d'un intérêt inestimable; car aucun graveur, de nos jours, n'aurait un burin assez patient, assez précieux, pour retracer avec la fidélité voulue tant d'adresse et tant de conscience, un fini si extrême uni à tant de naïveté. Nous avons remarqué principalement dans la série de M. Fierlants, une madone de Jean Van Eyck, adossée à un fond qui représente, dans ses infinis détails la construction d'une cathédrale, chef-d'œuvre d'une patience bénédictine, et un portrait de moine, d'après Memmling, que l'on jurerait exécuté d'après nature ; ce qui ne veut pas dire que M. Fierlants ne soit pas non plus un habile paysagiste : ses vues du parc de Bruxelles sont là pour en faire foi.

M. Lorent, de Venise, est-il bien un Vénitien ? Son nom semble nous le dénoncer comme compatriote. Le talent n'a pas de patrie. Français ou Vénitien, M. Lorent, qui avait exposé l'an dernier les plus grandes et les plus belles épreuves que *Venezia la bella* ait su inspirer aux nombreux objectifs incessamment braqués sur ses charmes, avait envoyé des épreuves inférieures, quant à la grandeur, mais non moins intéressantes.

Nos photographes français étaient, comme de raison, en grande majorité. MM. Baldus et Bisson continuent à exposer des vues d'un très-grand format et d'une exécution irréprochable ; des reproductions d'estampes rares et précieuses d'une identité si parfaite, qu'elles tromperaient le plus fin connaisseur si le grain du papier collé sur bristol et l'estampille de M. Bisson ne l'avertissaient avec une glorieuse loyauté. M. Legray nous a rapporté tout le camp de Châlons avec ses mille épisodes stratégiques, intéressants et animés comme des tableaux d'Horace Vernet, dans son portefeuille, où, de temps en temps aussi, il s'amuse à confisquer le soleil, les nuages et les flots de la mer, toutes ces choses si changeantes et qui posent si mal. M. Nadar est resté le plus miraculeux des portraitistes, tour à tour, suivant ses modèles, Titien, Holbein ou Rembrandt. M. Jeanrenaud a vu une de ses épreuves, de dimension fort modérée, représentant l'une des vues aquatiques de Dordrecht, monter au prix fantastique de quarante francs. L'heureux acquéreur de ce Van der Heyden dans les prix doux, savait bien ce qu'il faisait.

Les ventes de la Société de photographie présentent encore un attrait ; c'est que là seulement on peut acheter des épreuves d'amateurs que ces messieurs ne livreraient partout ailleurs pour aucun prix. Exemple : Vous figurez-vous l'hôtel Aguado métamorphosé en magasin d'estampes, ou bien encore MM. Paul Périer, de Bérenger, de Noailles vendant leurs produits à domicile ? Ce serait dommage pourtant que les travaux de ces habiles amateurs ne pussent arriver qu'à leurs amis, quelque nombreux qu'ils soient.

Paysages, tableaux, portraits, estampes, vues d'architecture, attributs, tout se trouvait réuni à cette vente aussi remarquable par le nombre que par la qualité des objets. Nous sommes forcé

d'abréger cette revue et de ne citer que pour mémoire les noms de MM. Bayard, Davanne, Fortier, Penne, Delandre, Toulouse, Furne et Sylvy, Robert de Sèvres, qui offrait à la fois aux amateurs, pour quelques francs, cinq ou six de ces vases que les millionnaires de la plus belle venue oseraient à peine se permettre en original, et enfin M. Bertsoh, qui s'est voué à la photographie infinitésimale et vous met sous les yeux tous les monstres qui habitent notre épiderme et quelques-uns de ces animalcules dont il faut des millions pour compléter un millimètre cube, et dont néanmoins l'agrégation constitue la Cordilière d'Amérique!

Nous faisons toutes nos excuses à tous ceux que nous sommes forcés d'omettre dans ce dénombrement qui deviendrait bien facilement homérique.

Le montant de cette vente a été celui auquel pouvaient s'attendre les prévisions les plus sages : néanmoins, beaucoup d'objets ont été livrés à des prix inférieurs à leur valeur réelle. C'était un attrait de plus pour les petites bourses et pour la classe, passablement nombreuse, des gens qui aiment à faire de bons coups.

Aux premiers temps de l'art photographique, il arrivait trop souvent que les praticiens, par négligence ou inexpérience des procédés qu'ils employaient, voyaient leurs épreuves subir des altérations profondes, parfois même s'effacer graduellement et disparaître peu à peu. Grâce aux méthodes nouvelles et au progrès de la science, tout porte à croire que ce grave inconvénient n'est plus à craindre. Néanmoins, l'impression photographique n'a pas pour elle la consécration séculaire des estampes et des livres imprimés à l'encre ordinaire. De plus, avec quelque soin que procède le photographe, le soleil et la lumière sont des agents capricieux et dont aucune science humaine ne peut régler ni même apprécier le mode d'influence avec quelque précision. De là, une fâcheuse inégalité qui se produit nécessairement dans le tirage des épreuves.

Frappé de ces inconvénients, M. le duc de Luynes, dont le nom s'attache, comme par une glorieuse attraction, à toutes les découvertes importantes qui sont du domaine de la science ou de l'art, a fondé un prix de 8,000 fr. offert à l'auteur de la découverte d'un procédé qui transformera le cliché ou épreuve négative, en une planche susceptible, sans l'intervention des retouches à la main, de reproduire, au moyen de l'encre d'imprimerie ordinaire, des épreuves identiques à celles qu'on obtient par le procédé de l'insolation. Parmi les nombreux concurrents qui se disputent l'honneur de cette précieuse découverte, nous avons distingué MM. Pretsch, de Londres, Lemercier et Poitevin, artistes français, mais surtout M. Nègre qui nous paraissait, dès l'an dernier, *tenir la corde*, s'il nous est permis d'employer une métaphore hippique, mais ce grand procès ne sera jugé qu'en 1859, il ne nous est pas permis d'anticiper sur les événements.

En attendant, nous allons assister à un concours plein d'intérêt, quoiqu'il ait pour objet un prix moins important décerné par le même fondateur. Il s'agit d'une rémunération de 2,000 fr. offerte à celui ou à ceux qui, dans l'espace de deux années, auront fait faire les progrès les plus importants au tirage des épreuves positives et à leur conservation.

Le concours relatif à ce prix devait être clos le 1er juillet de cette année; cette clôture est ajournée au 1er octobre, ou peut-être au 1er janvier prochain.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

F.-B. de Boisdenier.

EXCURSION ARTISTIQUE SUR LES COTES NORMANDES.

XIII.

VILLERS-SUR-MER. — LA MESSE SOUS LA TERREUR. — LES CONTREBANDIERS. — PAUL DERVÈS. — ALPHONSE KARR. — HIPPOLYTE CASTILLE. — FAUSTIN BESSON. — FÉLIX FIGEORY. — LES BAINS DE VILLERS.

La révolution n'apporta pas une notable modification aux mœurs paisibles des habitants de Villers, et les possesseurs du château ne furent pas inquiétés par les proconsuls envoyés en Normandie par la terrible Convention : il y avait à craindre cependant, car les frères Pâris étaient de ceux qui figuraient sur les registres financiers du roi Louis XV; ils avaient eu leur part de cette royale curée, et, malgré l'honorabilité probable de leurs opérations, il était bien permis

aux soupçonneux réformateurs de trouver un peu exagérés les bénéfices réalisés.

Nous ignorons ce qui eut lieu positivement à cette époque et à ce sujet ; mais ce château se trouvant aujourd'hui habité par un héritier des Pâris, il y a de quoi fixer les doutes.

Les prêtres, seuls peut-être, y eurent à souffrir de la grande tourmente sociale : proscrits, traqués, emprisonnés, massacrés, ils fuyaient à l'envi, laissant pour la plupart leurs ouailles sans pasteur et sans guide, renonçant à un martyre inutile ou ne s'éloignant qu'afin de mieux tromper la persécution.

C'est ainsi que nous voyons le petit village de Villers fournir l'exemple de l'un de ces dévouements dont cette époque fourmille, mais qui n'en devraient pas moins être perpétuellement offerts au respect et à l'admiration des générations qui se succèdent.

Il est minuit, — l'heure habituelle du crime,— et des ombres noires errent dans la campagne, inquiètes, rapides, indécises, s'arrêtant parfois tout à coup, surprises par un bruit lointain, puis reprenant leur course avec courage. Les unes viennent par les hauts sommets des falaises; les autres, par les sentiers glissants des bocages, à travers les gras pâturages alors couverts de neige; — ceux-ci se hasardant entre les intervalles caillouteux des sombres Vaches-Noires ; — ceux-là enfin, montés sur une frêle embarcation, abordent sur la plage unie, sur le sable de laquelle ils ressortent comme un point noir au clair de lune.

Toutes ces ombres, hommes, femmes, enfants, vieillards, se dirigeaient comme les rayons d'un cercle immense vers un seul milieu : ce milieu c'était la modeste église de Villers-sur-Mer.

Ils entraient tous dans le cimetière, et une petite porte s'ouvrait discrètement, qui recevait l'une après l'autre ces ombres empressées ; puis, les vitraux se coloraient faiblement, et peu après l'on entendait une faible sonnerie.

C'était l'abbé Mariette, l'ancien curé de Villers, qui, au risque de la vie, s'en venait ainsi célébrer le saint sacrifice pour celles de ses ouailles qu'il savait désireuses de cette suprême consolation.

D'autrefois, le rendez-vous n'était pas dans l'église même, on l'avait fixé dans quelques fourrés épais; de là, l'œil et l'oreille au guet, les fidèles pouvaient à coup sûr faire évader toujours à temps le courageux pasteur. Enfin, lorsque les persécutions devinrent plus directes, sollicitées peut-être par quelque dénonciation, ce fut à bord d'un bateau que les membres fervents de la petite paroisse se rendirent pour assister à cette messe toujours trop rare, et qui, par cette raison forcée, se trouvait décuplée de valeur.

Magnifique spectacle, profond enseignement! la voix du prêtre se mêlant aux mugissements des vagues en courroux et celles des assistants, libres et ferventes, dominant de leurs réponses consacrées ce grand bruit de l'élément,— toutes unies dans un même cantique, dans une même prière, au milieu de l'immensité!

Qu'est-il devenu, ce bon curé Mariette, vulgairement appelé maître Jacques, à cause de ses ingénieuses ressources pour remplir son ministère, sans doute ?...

Est-il mort dans une émigration définitive, ou bien a-t-il payé de sa tête son sublime dévouement?... Nos recherches ont été infructueuses sur ce point.

Sous l'Empire la petite église se rouvrit; mais une nouvelle industrie, encouragée par les bénéfices parfois fabuleux qu'elle procurait, la contrebande, passa en quelque sorte dans les mœurs du pêcheur normand.

Le blocus continental, ce plan gigantesque au moyen duquel Napoléon voulait ruiner le commerce de l'Angleterre, et qui eut pour résultat de provoquer chez nous la création d'un grand nombre de fabriques dont les Anglais avaient eu jusque-là le monopole,— cette prohibition générale de tout produit britannique excita l'ardeur d'acquérir qui a toujours distingué le paysan normand.

Qui se douterait aujourd'hui, en voyant le calme et la bonhomie de quelques-uns des habitants *primitifs* de Villers, que ce petit coin de terre où s'élevaient alors une douzaine de maisons, si l'on peut appeler cela des maisons, était le refuge de contrebandiers tellement habiles, tellement infatigables, que les petits corps-de-garde de la douane, s'échelonnant sur la plage à très-peu de distance les uns des autres, étaient insuffisants pour réprimer cette industrie que les lois punissent sans avoir jamais pu la flétrir.

Les fraudeurs s'embarquaient sur de frêles bateaux et gagnaient l'Angleterre, où ils chargeaient les marchandises prohibées ; puis, s'en revenant en vue de Villers, ils attendaient l'instant propice pour en tenter le débarquement. Leurs affidés se tenaient embusqués, soit entre les sombres récifs des Vaches-Noires, soit dans le ravin de la Roche, et si le Dieu du commerce, qui est en même temps le Dieu des voleurs, les favorisait, il y avait pour les hardis aventuriers une somme de bénéfices bien loin souvent d'être en rapport avec les dangers affrontés.

Il en fut ainsi pendant longtemps, car certaines habitudes ne sont pas facile à déraciner, et

le fisc a toujours de si singulières prétentions qu'on se fait presque une loi de le frustrer, — quitte à faire restituer une somme minime, à l'article de la mort, fidèlement mentionnée au *Moniteur*. Nous suivons en conséquence les contrebandiers de Villers jusqu'en 1833, où, par une des plus terribles tempêtes qu'on ait jamais vue de mémoire d'homme, une forte expédition tenta d'opérer le débarquement d'une quantité considérable de marchandises de valeur. Il fallait vraiment avoir le diable au corps pour affronter ce péril imminent, mais on comptait sur la pluie aveuglante et le bruit assourdissant des vagues pour mettre en défaut la vigilance des soldats du fisc.

Or, les douaniers avaient eu trop de déconvenues avec ces spéculateurs à force ouverte, pour se relâcher de leur surveillance. Ils faisaient bonne garde du haut des nids qu'ils avaient bâtis en haut ou à l'abri des falaises, ils reconnurent les symptômes d'une opération et se présentèrent en force respectable. Les contrebandiers furent contraints d'abandonner les marchandises et regagnèrent le large; mais leurs barques légères ne purent tenir contre la tourmente, et les vingt-quatre hommes qui les montaient ne reparurent jamais.

Cette catastrophe suffit à contenir l'esprit d'aventure qui, des vieux, menaçait d'envahir la jeune génération ; d'ailleurs, les chefs manquaient pour la plupart, et chacun se contenta de la profession qui, jusque-là, l'avait ostensiblement fait vivre, sinon largement, du moins honorablement.

Ainsi, lecteur, quand vous irez à Villers, observez d'un œil discret, parmi les promeneurs, telle figure paterne, telle tournure un peu délibérée, tel sourire narquois qui accompagne vos réflexions, et dites-vous, — j'ai devant moi l'un de ces hardis compagnons qui ont donné tant de fil à retordre à la milice verte des côtes, — interrogez-en quelques-uns, et vous ouïrez des histoires merveilleuses d'audace et de ruses, à remplir un volume, à alimenter dix romans.

Après ce regard jeté en arrière, nous allions quitter la place du bourg et ses souvenirs évoqués, lorsqu'en tournant et à deux pas de Galletti, qui peignait toujours avec ardeur, nous aperçûmes une tournure de connaissance.

C'était Paul Dervès, que nous avons laissé à Villerville, étudiant les chances ou les avantages qu'y pourrait présenter un établissement de bains de mer. Il n'avait pas rencontré sur les autres points de la côte l'idéal poursuivi : — là, c'était la nature de la plage qui n'offrait pas les conditions voulues; là, des vents dont le souffle faisait tourbillonner le sable et posait en quelques heures un pouce d'épaisseur sur la terre ; ici, des environs arides: de ce côté, pas de voies de communications, etc., etc.

— Alors, vous vous fixez à *Villier ?* demanda Damoraux, qui ne pouvait parvenir à prononcer le nom de ce village convenablement, c'est-à-dire *Villers*.

— Parfaitement, vous voyez en moi le directeur de l'établissement.

— Alors c'est vous qui êtes le *Parisien* dont on parle tant dans les environs?

— Non.

— Quel est-il donc enfin?

— Vous le saurez tout à l'heure, c'est votre ami à tous; avant de vous le nommer, laissez-moi vous dire ce qu'il a fait. C'est de la mise en scène, si vous voulez, mais vous êtes tous des hommes d'imagination et de goûts artistiques, et vous pardonnerez en faveur de l'intention.

Paul Dervès, disons-le en passant, est quelque chose de plus qu'un chanteur de salon, c'est d'abord un Barbiste; il a été clerc de notaire, et s'il n'a pas aujourd'hui son nom inscrit sur le tableau de l'ordre des avocats, c'est que la musique a été pour lui ce grain de sable qui empêche l'engrenage de tourner. Mauvais vouloir de son père, — pour qui un artiste, un poëte, un musicien ne sont que la variété plus ou moins épanouie du genre mauvais-sujet,—portion congrue, adversités, déboires de toutes sortes, rien n'a pu vaincre la vocation, cette voix impérieuse contre laquelle les obstacles finissent toujours par se briser. Il y a donc en lui deux hommes, l'artiste et l'homme qui sait, et qui plus est conteur, conteur charmant, nous allons en juger :

Il y a quelques années, en novembre 1855, un homme qui est artiste, homme de lettres et quelquefois architecte, lut par hasard, dans un journal, la mise en vente d'un bien rural situé à Villers-sur-Mer.

Cette annonce qui, dans tout autre moment, l'eût laissé froid, eut le don de l'enflammer du désir de voir. Tout le monde achète des terres en Beauce, en Brie, sur les bords de la Loire, en pleine Normandie, mais on songe généralement peu aux bords de la mer. Or, notre Parisien avait toujours désiré se fixer à proximité de l'Océan et cette annonce répondait trop à ses secrets désirs pour ne pas être lue avec avidité ; mais vingt-quatre heures à peine le séparaient du moment de la vente, et il se trouvait, de plus, à cent lieues de Paris.

Il est des natures d'homme pour lesquelles il n'y a pas d'obstacles, et les chemins de fer ont été inventés pour répondre à leur besoin d'activité

et d'énergie. Celui-ci prend donc le premier convoi, arrive à Paris comme une bombe, s'assure des fonds nécessaires, emmène un ami et se met en route pour la mer!

A deux heures après midi ils étaient à Lisieux. A cinq, ils entraient chez un notaire de Pont-l'Evêque chargé de la vente. A huit, ils montaient en cariole, malgré l'ignorance du cocher sur la situation précise du village qu'ils cherchaient et malgré l'une des plus noires nuits qu'on pût imaginer.

La voiture a beau verser, personne n'est blessé, et c'est en riant qu'on descend un chemin d'une rapidité extrême, au risque de verser encore deux ou trois fois.

Pas de gîte pour la nuit; Villers est un petit village qui possède sept à huit maisons de pêcheurs inhospitaliers; les fenêtres s'ouvrent, mais les portes restent fermées pour les étrangers qui osent troubler le sommeil des paisibles habitants; l'aubergiste Mathieu, lui-même, ment à son enseigne, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il consent à servir de guide pour conduire les voyageurs à la ferme des Bosquets, — le bien rural en vente, — et encore parce que l'un de ces messieurs s'en déclare d'avance propriétaire et que Mathieu songe déjà à escompter l'avenir, tout en s'étonnant de cette circonstance assez invraisemblable.

L'étonnement du fermier ne fut pas moindre: le père Sandret, brave et digne Normand, sait fort bien que l'adjudication ne doit avoir lieu que le lendemain; toutefois rien n'est impossible aux visiteurs, et ceux-ci ont tant d'assurance que des doutes plus prolongés friseraient l'impolitesse.

Tout a un aspect magique au bord de la mer, et les pièces de terre labourées, les herbages, les bestiaux font si bien tableau, terminés qu'ils sont toujours par l'immensité de l'Océan, qu'il faudrait être affligé d'un cœur de rocher pour rester froid devant ces séductions. La propriété des Bosquets fut déclarée admirable, et le lendemain la vente est terminée à l'amiable.

— *Veni, vidi, vici!* s'écrie le Parisien, je m'incruste, j'y finirai mes jours.

Et il repart pour Paris, chat en poche.

Mais l'homme propose et Dieu dispose, et vous allez voir comment on arrive, de simple propriétaire rural qu'on voulait être d'abord, à fonder une ville!

— Comment, fonder une ville!

— Certainement, Villers sera avant dix ans une ville comme Trouville l'est devenue; laissez faire la mode et le mouvement qui pousse tout le monde à se rapprocher de ce grand lac que Dieu n'a certainement pas créé pour l'exploitation exclusive des crevettes, moules, huîtres et autres crustacés ou ovipares. Rapprochons-nous de cette image de l'infini et de l'éternel, nous y deviendrons tous meilleurs.

Une fois certain de posséder, la réflexion vient, et avec la réflexion tout un monde.

Un jalon existait cependant. Le curé de la paroisse avait su décider son neveu, négociant à Paris, à se bâtir une petite maison de plaisance sur le bord de la mer; mais insensiblement les fouilles augmentaient, le rez-de-chaussée s'élargissait, et ce qui ne devait être d'abord qu'un pied-à-terre avait revêtu tout à fait les apparences d'une véritable maison de rapport; puis, sur les conseils du curé, la maison se transformait en une sorte d'hôtel, afin de répondre aux besoins de quelques touristes qui, chaque année, fuyaient l'élégant Trouville, ou des artistes alléchés par les vues séduisantes qu'offrait ce village inconnu, aux gras pâturages, aux bouquets de taillis toujours verts, aux falaises gigantesques.

Il se produisait là ce qui s'était produit à Trouville plusieurs années auparavant; — les artistes ouvraient la marche, Alphonse Karr en tête, qui a placé à Villers la scène de la *Famille Alain*, un roman étincelant d'esprit; c'est ainsi que nous lisons dans le *Musée des familles* de janvier 1856, une ravissante nouvelle d'Hippolyte Castille, intitulée : *le Moulin abandonné, voyage à la suite d'un âne*, dans laquelle cet écrivain, en compagnie de Faustin Besson, le peintre, l'auteur du plafond de la chambre à coucher de l'Impératrice, — une merveille de grâce et d'à-propos, — et de Demesmay, le sculpteur, assiste au petit drame des amours de deux jeunes Anglais, joué sur le verdoyant théâtre de Villers, une œuvre qui contient une saveur de style et de douce philosophie qui serait assurément du goût du lecteur, si la place ne faisait défaut.

Faustin Besson laissa même à Villers des traces de son talent, en peignant, pour l'auberge des deux frères Mathieu, une mirifique enseigne représentant deux de ces plantureux campagnons que la tradition donne à saint Antoine; enseigne égarée aujourd'hui, croyons-nous, et qui, si elle se retrouvait, maintenant que Besson est un peintre classé et coté, aurait une certaine valeur vénale. O imprévoyance du paysan normand qui ne croit qu'aux veaux qu'il engraisse!

Castille et sa bande logèrent chez le père Mathieu, dont l'auberge avait un petit verger où ils dînaient sous les pommiers inclinés par le vent.

« A droite, nous apercevions la mer au-dessus d'un champ de blé, entre la verdure et les chaumes. A l'horizon, quelque petite voile découpée en aile d'oiseau... En face nous avions la ferme,

la bonne vieille église avec son portail au cintre surbaissé, et le petit cimetière... »

La description est restée, mais le verger a dû disparaître pour faire place à une belle et large rue; mais n'anticipons pas...

Donc, des artistes et des touristes venaient se baigner à Villers et loger chez le neveu du curé ou chez les fermiers du voisinage : c'étaient M. Duclerc, l'ancien et jeune ministre des finances, cherchant la solitude et l'obscurité; — Battaille, de l'Opéra-Comique, ou, pour être plus exact, du Conservatoire ; — Henriquel-Dupont, le graveur; — Sir Thomas Becket, un descendant de la famille du fameux archevêque de Cantorbéry ; — André Giroux, le peintre, et, ce qui ne gâte rien, le gendre de M. Rouland, ministre de la justice ; — les fils du duc de Montébello ; — les peintres Paul Huet et le capitaine Lafond qui a fait le tour du monde, etc., etc., une longue liste où brillent encore quelques noms célèbres.

N'était-ce pas une révélation ?

Oh ! soyez tranquille, le grain tombait sur une terre fertile et vigoureuse : notre Parisien a le coup d'œil prompt, décisif, sûr.

Deux mois après, en plein janvier, il part pour Villers, c'était en 1856. En huit jours il avait fait son choix et achetait sur la plage une étendue de 100,000 mètres.

Le mètre n'avait pas absolument à Villers la valeur du mètre à Paris, dans les rues Vivienne et de Rivoli; mais les Normands ne se dessaisirent qu'à bonnes conditions et vendirent à peu près le double du prix courant des terres dans le pays.

Peu de temps après, des études sérieuses sont faites pour préparer les voies de communication de la ville à fonder : c'est d'abord une rue de 500 mètres allant de l'église à la grève.

La rue commençait à deux pas du ruisseau de la Roche, où Castille avait placé l'introduction, l'exposition de son petit roman, et finissait sur le terrain du verger où il avait dîné avec ses amis.

Cette voie, large et bien plantée, satisfit tout d'abord les premiers baigneurs qui se présentèrent et logèrent selon leurs habitudes; elle fut baptisée, d'un commun accord, du nom ambitieux de rue du *Casino*, car elle aboutissait aux premiers pilotis sur lesquels devaient être construits le salon de conversation, le bureau des bains et les cabines des bains elles-mêmes. Après celle-là vinrent celle de la plage, qui trace l'une des sections du grand delta formé par le casino, puis la rue de l'Église, la rue du Presbytère, et enfin les projets d'alignement soumis à l'autorité, et qui doivent plier le vieux Villers aux exigences du nouveau.

On conçoit bien qu'avec de tels éléments il y avait de quoi tenter d'autres amateurs; d'ailleurs, notre Parisien est peut-être l'homme de France qui a le plus de connaissances ; aussi ne manqua-t-il pas d'amis pour seconder son dévouement. Des terrains furent achetés et les constructions commencèrent à l'envi et avec une activité sans égale. Tout s'y prêtait, quoique les gens du pays comprissent difficilement que la fortune leur arrivait.

C'est ainsi que s'élevèrent les villas du baron de Bonnemains ; — de Pitre-Chevalier, directeur du *Musée des Familles ;* — d'Achille Naquet, ingénieur géomètre de la ville de Paris, le fondateur du quartier Boulogne, et, ce qui ne le gâtera pas aux yeux du lecteur, l'un des hommes les plus gais et les plus spirituels ; — du baron Martineau des Chenetz, qui, fuyant le bruit futur, s'est placé en vedette isolée, sur la route, à un kilomètre du village, où il a bâti un des plus délicieux *cottages*; — M. Valabrègue, qui a choisi l'un des points culminants de la falaise et dont la maison domine déjà tout le pays.

Il va sans dire que tout cela venait après les constructions du chef de la colonie naissante ; mais l'émulation était grande et on voulait arriver le premier.

Lorsque Romulus fonda la ville qui devait plus tard dominer et asservir l'univers connu, il n'y eut certainement pas autant d'activité et d'empressement. Il est vrai que les premiers Romains furent obligés d'enlever les Sabines, et que, par conséquent, ils n'avaient à satisfaire aucun de ces adorables caprices qui constituent aujourd'hui la vie privée.

Parlerons-nous d'une œuvre toute philanthropique, puisqu'elle profite à tous : la construction d'une boulangerie-modèle, dont le four, *système Rolland*, est l'une des plus merveilleuses et en même temps des plus simples inventions de l'industrie moderne ; un four qui, pour une somme de combustible relativement insignifiante, cuit une quantité de pain suffisante pour un régiment, et avec une précision, un degré de siccité et de dorure bien rares à trouver ailleurs qu'à Paris.

Cependant l'essentiel, le but, le mobile, la grande chose, c'était l'établissement de bains : et il s'agissait de lui donner des conditions, non-seulement d'élégance et de comfortable, mais encore de durée, susceptibles d'en faire une sorte de curiosité.

— Ainsi, Messieurs, dit Dervès en terminant, voilà, *grosso modo*, bien imparfaitement, sans doute, l'histoire rapide de la nouvelle cité, et vous comprendrez qu'il m'est interdit de m'étendre davantage ; je vous dirai seulement que tout

me conduit à lui prédire une prompte prospérité.

— Ah ça! mais le nom du fondateur?... fîmes-nous tous en chœur.

— Eh! il y a une heure que je vous mets le doigt dessus.

— Mais enfin...

— C'est votre ami, vous ai-je dit.

— On en a tant !...

— C'est Félix Pigeory.

— Lui!... Eh! conduisez-nous bien vite, il y a longtemps que nous ne l'avons vu, et...

— Il est à Paris. Il ne fait actuellement que de rares apparitions, ses affaires sont partout, à droite, à gauche, dans la capitale, dans la province, au nord, au midi, il est toujours en route, fatiguant des chevaux ou roulant sur les chemins de fer, il va bâtir des villas, des châteaux... Essayez de le retenir pendant huit jours, et vous serez fin. Cependant, absent des villes ou présent, tout y marche, — son influence est dans l'air, et l'activité de tous répond à la sienne.

— C'est dommage, dit Damoraux, s'il avait été là j'aurais acheté un terrain!

— Voyons les bains, mon cher Dervès, et d'abord permettez-moi de vous féliciter d'être à la tête d'un établissement qui est destiné à prendre de vastes proportions. Vous avoir choisi pour directeur, c'est plus que de l'habileté.

Dervès nous fit les honneurs du Casino et nous montra ce qu'il venait de nous décrire : les cabines et les bains d'eau chaude, l'ingénieux système au moyen duquel tout cela se démonte pendant l'hiver, la prise d'eau du ravin de la Roche qu'il est question de faire servir à un établissement important d'hydrothérapie.

Nous allions de surprise en surprise; car tout cela a été improvisé en quelque sorte, sans réclames et sans actionnaires... et pourtant Dieu sait si l'on a abusé, depuis longues années, de cette engeance taillable et corvéable à merci, et dont la race ne sera point perdue ici-bas, même après un cataclysme comme le déluge. Le dernier actionnaire et sa femelle trouveront toujours une arche de Noé pour se réfugier.

De la terrasse, qui règne sur une longueur de 400 mètres, on a un magnifique spectacle et une large étendue de mer; nous descendîmes sur la plage où se pressaient les baigneurs.

Il y avait les deux guides-baigneurs ; l'un qui avait nom Austerlitz, et l'autre qui attira notre attention par sa ressemblance avec Sainville, cet estimable acteur du Palais-Royal, mort récemment, et dont le rire était si communicatif. Galoppe d'Onquaire le reconnut parfaitement pour l'avoir vu autrefois à Trouville.

En effet, Abenoit a été l'un des guides-baigneurs, lorsque se sont fondés les établissements de Frascati, de Trouville, de Luc, de Lyons et aujourd'hui de Villers: c'est le juif errant des baigneurs de la côte.

Ce n'est pas sans raison qu'on affirme que, sur cette plage hospitalière, les guides sont les plus honnêtes et les plus réservés des hommes. Leur pied est sûr, leur main leste, leur tête saine.

Autrefois il se rencontrait de robustes Normandes qui remplissaient l'emploi de *guides* et s'en acquittaient admirablement; nous leur ferons l'injure de leur préférer le sexe fort; car, aptitude, égalité d'humeur et soins spéciaux à part, les baigneuses surprises tout à coup par un danger qui souvent n'existera que dans leur imagination, seront vite rassurées par la présence d'un homme à leurs côtés.

Les fonctions de guide sont des plus délicates, et l'on concevra facilement qu'il soit de toute nécessité que ceux qui s'y vouent réunissent une foule de vertus sans lesquelles nous les déclarons complétement impossibles.

La discrétion est l'une des principales, sinon la plus importante condition de son service : en effet, le guide est appelé à pénétrer bien des secrets, à connaître certains mystères de santé, de conformation ou même de simple toilette, — questions fort graves d'où dépendent souvent la tranquillité, la considération et même la vie de certaines personnes.

Moralité irréprochable et éprouvée, tempérance fondamentale, probité solide, politesse constante, dévouement toujours prêt, — tels sont les principales des mille qualités dont ils doivent offrir l'assemblage. Et, à ce sujet, nous lèverons un petit lièvre qui a son importance : à savoir quelles sont les limites de la tempérance, de la sobriété des guides; car il est fort peu de baigneurs qui n'aient remarqué et fait observer la fréquence des exhalations alcooliques des guides.

Qu'on n'aille pas inférer de cette circonstance que ces braves gens se livrent à des abus de cette nature; mais, ainsi que nous l'expliqua le docteur Foubert, jeune médecin attaché à l'établissement de Villers, l'ingestion de quelques petits verres d'eau-de-vie est une conséquence forcée de l'état.

Le guide passe bien, en moyenne, sept à huit heures par jour dans l'eau, et ce milieu, comparativement à la chaleur naturelle du corps de l'homme, devient à la longue glacial et peut provoquer des refroidissements qu'il importe de prévenir. Les liqueurs fortes n'ont pas encore été remplacées, et jusqu'à ce qu'on leur trouve un équivalent, le marin y trouvera toujours des trésors de chaleur, artificielle, il est vrai, mais effi-

cace. De plus, le séjour dans l'eau s'oppose au travail de l'évaporation naturelle; et tel homme qui boira deux petits verres exhalera à peine cette odeur parce qu'elle sortira de son corps par tous ses pores, tandis que le guide, pour en avoir ingurgité un seul, n'ayant que la respiration pulmonaire pour évacuation transpiratoire, aura toutes les apparences d'un homme intempérant.

D'ailleurs, les baigneurs ont eu très-rarement à éprouver les effets de l'ivresse d'un guide. Il y a dans tout établissement bien organisé trop de personnes chargées de la surveillance, pour ne pas interdire toute fonction à celui qui s'en montrerait subitement indigne.

Mais le docteur Foubert et Dervès sont des hommes trop compétents pour laisser dans notre esprit le moindre doute, la moindre obscurité sur l'usage et l'excellence des bains de mer,—passe-temps de mode si l'on veut, mais dont l'utilité est impérieuse et réelle. Il est des médecins, et parmi ceux de l'antiquité surtout, qui ont prétendu trouver dans l'eau de mer la panacée universelle.

Eh! pourquoi pas?... Dieu ne l'a pas versée en aussi grande abondance sur le globe pour aider seulement aux opérations du commerce.

Sir James Maxwell venait, pendant que nous causions, de faire sa petite expérience sur les eaux de Villers, et son visage exprimait une satisfaction évidente. Nous le laissâmes avec le docteur, il était sûr de trouver à qui parler, et le soir même il nous communiqua ses notes, à travers lesquelles nous allons pratiquer quelques saignées pour l'édification du lecteur.

Albert Blanquet.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre-Français : Reprise de l'*Ecole des Vieillards*, Beauvallet, Mme Madeleine Brohan. — Théatre impérial du Cirque : les *Mers polaires*, drame en cinq actes et six tableaux, par M. Charles Edmond. — Théatre de la Gaité : le *Pont rouge*, drame, par M. Ch. Deslys et Barbara.

Le Théâtre-Français vient de reprendre l'*Ecole des Vieillards* de Casimir Delavigne, et cette comédie est assurément l'une des meilleures qui aient été composées de notre temps. Elle n'a pas vieilli, parce que les bonnes comédies ne vieillissent pas. Elle n'est pas fondée sur des caractères exceptionnels, ni sur les ridicules passagers de la société, mais sur la vérité éternelle des mœurs. De tout temps la vieillesse a été, et la vieillesse sera sensible aux grâces de la jeunesse, et des mariages mal assortis compromettront le bonheur de ces ménages où le printemps a le tort de s'unir à l'hiver. Ce qu'on doit admirer chez M. Casimir Delavigne, c'est le tact, le goût, le sentiment des bienséances sociales avec lequel il a traité son sujet : il a su faire voir tous les inconvénients d'un mariage disproportionné, sans employer cette violence dramatique que nos auteurs modernes recherchent beaucoup trop ; il est resté dans le salon, et n'est point entré dans l'alcôve, sous prétexte de frapper plus fort en étalant toutes les plaies de l'adultère; son Hortense de l'*Ecole de Vieillards*, a tous les défauts de son âge, la légèreté, la coquetterie, le goût du monde ; mais elle est susceptible d'être corrigée, et la leçon qu'elle reçoit suffit à lui montrer tous les dangers qu'elle court; elle est honnête, elle n'a besoin que de se garder de l'entraînement des passions. Si l'on prévoit qu'un fond de tristesse demeurera pour toujours dans la maison de Danville, qu'il habite le Havre ou Paris, et c'est la moralité du sujet, on n'a pas du moins à craindre des catastrophes terribles. Le tableau offert par M. Casimir Delavigne n'a rien de blessant ni de douloureux ; il n'agace pas les nerfs; il n'offense ni la modestie, ni la pudeur; il est de ceux où la mère peut conduire sa fille. M. Casimir Delavigne a su faire rire les honnêtes gens, ce qui est le but de la comédie, et une rude entreprise comme dit Molière. Nous insistons sur ce point, parce que la comédie actuelle fait trop souvent rire aux dépens de la morale, quand elle fait rire. M. Beauvallet jouait pour la première fois, à Paris du moins, le rôle de Danville, créé par Talma, et M. Beauvallet l'a rempli avec toute l'autorité voulue; il a su modérer les éclats de sa voix terrible, et rester dans les limites de la passion bourgeoise ; il ne s'agit pas, en effet, des fureurs d'Oreste ; quelque vive que puisse être la jalousie chez un simple bourgeois, le respect humain, les

habitudes du monde s'opposent aux fureurs tragiques ; il faut concentrer son jeu, et mettre une sourdine à sa colère. M. Beauvallet, artiste de mérite et trop peu employé, a trouvé là une occasion d'utiliser son talent. Mme Madeleine Brohan joue le rôle d'Hortense avec beaucoup de charme et de distinction ; Provost, Monrose, Leroux, les secondent à merveille, et cette soirée a été très-bonne pour la Comédie-Française.

Le théâtre impérial du Cirque a fait faire un voyage de long-cours aux mers polaires avec M. Charles Edmond pour capitaine, et triomphé de tous les éléments. M. Charles Edmond ne s'est pas perdu, comme son héros sir John Franklin ; il n'a pas fait naufrage, et la critique n'est pas obligée d'aller le chercher sous les débris de son vaisseau. C'était une chose délicate que de mettre en scène des personnes qui existaient hier et dont quelques-unes existent encore aujourd'hui. M. Charles Edmond a raconté tout cela avec bonne grâce, comme il a raconté dernièrement un autre voyage, et il a mis à profit des observations qu'il a pu faire lui-même sur les Esquimaux. Ce drame est orné d'un ballet très-curieux, où les danses de ces peuplades sauvages produisent le plus pittoresque effet. On se croit transporté, par la vérité des costumes et de la mise en scène, au musée du prince Napoléon.

On nous assure que la Gaîté fait répandre beaucoup de larmes avec un drame très-attachant, le *Pont rouge*. Nous passerons ce pont-là un de ces soirs ; car il paraît que ce n'est pas le *Pont cassé* des Ombres chinoises.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 1er juin 1858.

Le procès-verbal est lu et adopté sans rectification.

M. le président annonce, au nom de la commission de la séance publique, que la salle Herz sera à la disposition de la Société le 20 juin, jour fixé pour la séance annuelle.

La correspondance comprend :

Une lettre de M. D. Marassich, ingénieur civil, demandant son admission de membre résidant, section d'architecture. Cette demande est appuyée par nos collègues MM. Blondin et Montmeylian, et elle sera renvoyée à M. Rolland, président de la section. — Deux numéros du *Builder*. Renvoyés à M. Ch. Fournier. — Deux volumes des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers*. Renvoyés à M. Maillet. — Les *Mémoires de la Société scientifique des Hautes-Pyrénées*. Renvoyés à M. Villemsens. — Une élégie ayant titre : *Une heure dans un cimetière*, par notre collègue M. Vieillard. Cette pièce de vers est distribuée aux membres et sera déposée aux archives.

M. Moultat annonce la mort de M. Kellin, habile aquarelliste. M. Ed. Lambert est chargé de la notice nécrologique de notre regretté collègue. M. Moultat annonce aussi que la statue d'Eustache Lesueur est placée dans le jardin du Luxembourg. M. le président soumet à la Société la rédaction de l'inscription qui doit être gravée sur le piédestal. Cette inscription est ainsi conçue : *Statue élevée en ce lieu, selon le vœu et au moyen d'une souscription recueillie par les soins de la Société libre des Beaux-Arts.* 1858.

M. Ch. Fournier fait un rapport sur l'*Annuaire de l'Athénée des arts, sciences et belles-lettres de Paris*. Cet annuaire sera déposé aux archives.

M. Granger termine la séance par la lecture d'une pièce en vers intitulée : *Sur la difficulté de se produire*. Cette pièce est renvoyée à la commission de la séance publique.

Avant de clore la séance, les membres de la commission pour la séance annuelle sont priés d'être exacts à la réunion des vendredis chez M. le président.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le secrétaire-général,
Gendré.

Ordre du jour de la séance du 15 juin 1858.

Lecture du procès-verbal. — Demandes d'admission. — Vote sur une candidature. — Rapport de la commission pour la séance publique. — Lecture du compte rendu par M. le secrétaire-général. — Rapports par divers membres. — Lectures, communications et questions diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

RAPPORT SUR UN OUVRAGE DE M. DE LONGPERRIER, INTITULÉ : PRÉCIS HISTORIQUE DU CHATEAU DE NANTOUILLET.

M. de Longperrier Grimoard, que vingt-quatre années d'études archéologiques sur les principaux châteaux qui existent ou qui ont existé en France, ont, à juste titre, rendu si célèbre, a fait hommage à la Société libre des Beaux-Arts du précis historique du château de Nantouillet *(Nantoliacum, Nanthouletum)*, petit village du canton de Claye (arrondissement de Meaux) à 7 lieues de Paris, près du collége de Juilly.

Admirablement exposé, réduit aujourd'hui à l'état de ferme, ce château conserve, malgré

sa transformation moderne, un restant de célébrité, en raison de ses nombreuses et admirables sculptures.

Il fut, assure-t-on, terminé pendant les dernières années du cardinal Du Prat, il y a donc près de trois siècles.

En approchant du château de Nantouillet, ce qui attire et frappe d'abord les regards, c'est l'énorme tour de briques à chaîne de pierre, qui semble avoir pris racine au fond de l'abîme formé par le large fossé d'enceinte; puis la porte monumentale, élevée à l'entrée de la cour du manoir. Cette remarquable construction présente de riches détails d'architecture qui sont, comme tout l'édifice, du style le plus pur de la Renaissance.

Le cour, de forme carrée, est entourée de bâtiments qui la ferment complétement; le corps de logis fait le fond; sa façade, tout en pierres de taille, est percée d'un double rang de fenêtres de différentes largeurs, dont les tableaux, rentrant en ébrasement, présentent de délicieux rinceaux formés d'emblèmes où les sculpteurs ont lutté de finesse et d'esprit. La porte, aux angles arrondis, est aussi d'un beau travail du même genre.

Dans l'angle de l'aile droite du château, on aperçoit une jolie petite porte surmontée de la Salamandre de François I[er], flatterie facile à comprendre de la part d'un ministre, mais qui ne prouve pas le moins du monde que le château de Nantouillet ait été construit par ce roi comme on a voulu le faire croire. Cette entrée conduit à un escalier ajouré, dont le noyau est semé de trèfles, comme les délicates colonnettes torses qui divisent les ouvertures donnant sur la cour.

En entrant dans le château, au rez-de-chaussée, à droite, après avoir traversé une assez grande salle dans laquelle se trouve une énorme cheminée au manteau doré portant des trèfles; l'on descend ensuite par un étroit escalier, à un petit caveau entièrement revêtu de pierres de liais, et dont le plafond est formé de caissons carrés irréguliers, comme la petite pièce qui le précède; c'est dans ce caveau, selon la tradition, que le cardinal cachait ses trésors.

A gauche du vestibule est la pièce d'honneur, probablement l'ancien salon du château. Au-dessus du manteau de la cheminée, soutenu par deux petites colonnes à chapiteaux corinthiens, se voit un écu penché, aux armes des Du Prat, surmonté du casque de profil orné de lambrequins.

La voûte du vestibule et le berceau rampant de l'escalier sont décorés de nervures croisées, dont les points d'intersection portent des culs-de-lampes variés à l'infini. Au premier palier se trouve une porte de chêne sculptée sur laquelle ou lit: *Heurtaud — A — Point;* ce qui donne à supposer que ceux qui heurtaient mal à propos avaient peu de chance de la voir s'ouvrir pour eux.

A l'étage supérieur, dont toutes les salles ont été transformées en grenier, se trouve l'oratoire ou chapelle particulière du cardinal, séparé du palier de l'escalier par une boiserie à fuseaux ajourés formant barrière d'un côté et porte de l'autre.

L'autel est composé d'une seule lame de pierre, soutenue en avant par deux pilastres carrés; en montant quelques marches du grand escalier, on arrive à une petite tribune donnant sur l'oratoire.

Au rez-de-chaussée, en dehors du vestibule, un perron double conduit au petit jardin en plate-forme, situé derrière le château flanqué de deux tourelles de ce côté, au Levant.

Deux charmantes et délicates colonnettes placées sur le devant, semblent aider ce pilier à supporter la petite chapelle que nous venons de décrire, et qui forme un avant-corps dont le toit conique, surmonté d'un poinçon, se détache complétement du reste des bâtiments.

Dans l'angle rentrant de droite, longeant la chapelle, existe une petite tourelle, hors œuvre, servant d'escalier à cet oratoire et s'arrêtant au premier étage en cul-de-lampe, ayant pour sujets principaux *Samson déchirant la gueule d'un lion*, et terminée par une fort belle coquille. Ces détails, merveilleusement ciselés, sont ravissants comme toute cette partie du château, sans contredit la plus remarquable de l'édifice par son exquise légèreté.

Le château de Nantouillet se distingue des autres châteaux par l'unité de style qui a présidé à sa construction, unité qu'il doit à la prodigieuse rapidité avec laquelle il fut élevé.

M. de Longperrier, par ce travail, a fait preuve de beaucoup de talent pour un ouvrage dont les détails, puisés aux sources mêmes, sont frappants de vérité et parfaitement exprimés. Nous ne chercherons pas à faire l'éloge d'un homme dont le mérite comme écrivain est incontestable, et qui a rendu de si nombreux services à l'archéologie.

Nous ne terminerons pas ce compte rendu sans demander le renvoi aux archives de la Société du *Précis historique du château de Nantouillet*, qui y tiendra, nous en sommes persuadés, le rang dont il est digne.

Ed. Lambert.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 4 juin 1858.

Le procès-verbal est lu et adopté après la rectification des noms de MM. Dantelme et Moulin, ainsi que l'oubli d'avoir mentionné la lecture du rapport fait par M. Hulot sur l'ouvrage d'ornementation de M. Goësin, rapport que la Revue des Beaux-Arts a publié dans son numéro du 1er juin.

La correspondance se compose : d'une lettre de M. T.-H. Noellac qui s'excuse de son absence; de deux numéros de l'*Europe artiste*, et du *Bulletin et règlement de la Société académique des Hautes-Pyrénées.*

M. Lebaube fait hommage au Comité d'un volume de ses poésies, intitulé : *Glanes ou essais sur le cœur humain.*

Il est procédé à l'élection de M. Lopez Moïse, présenté par MM. Géraud et Paul Chareau; — de M. Gustave Millaud, présenté par les mêmes. Ces deux candidats ayant réuni les suffrages, sont proclamés membres du Comité central des artistes.

M. Paul Chareau cède le fauteuil à M. Valat, vice-président, pour la réception de M. Valat fils et de MM. Blanc, Millaud (Alphonse) et Géraud, nouvellement élus, et auxquels il adresse un discours qui a été fort applaudi par l'auditoire.

M. P. Chareau occupe de nouveau le fauteuil et donne la parole à M. Alphonse Pauly, qui fait un rapport sur les *Mémoires et Journal de J.-G. Wille, graveur du roi*, publiés d'après les manuscrits autographes de la bibliothèque impériale, par Georges Duplessis, avec une préface par Edmond et Jules de Goncourt. — M. Henri Chareau fait également un rapport sur l'intéressant ouvrage de M. W. Burger, intitulé : *Trésors d'art exposés à Manchester et provenant des collections royales, des collections publiques et des collections particulières de la Grande-Bretagne.*

M. F. Muratori, de Ravenne, présente une collection de dessins *au canivet* de sa composition, dont l'examen est renvoyé à MM. Auvray, H. Chareau et Guilletat.

M. Brévière, rapporteur, fait l'éloge des albums de l'Algérie photographiée par M. Moulin, et destinés à être offerts à S. M. l'empereur Napoléon III et à la reine Victoria.

Une commission, composée de MM. Huber, Auvray, H. Chareau, Rey et Brévière, est chargée de visiter l'atelier de M. Saint-François, peintre paysagiste.

La partie musicale de la séance a commencé à neuf heures. On a entendu un nouveau trio de M. Grué, dont la science harmonique a été fort appréciée des artistes et du public; — Mlle Bernard des Portes a chanté avec un sentiment délicieux : *Petits enfants ne pleurez pas*, mélodie de Mme de Poly; — un solo de violon, composé et exécuté par M. Magnin avec le charme qui distingue son talent. — Des chansonnettes, dites par MM. Lefèvre et Géraud, ont terminé gaîment cette séance, dans laquelle on avait écouté et applaudi plusieurs pièces littéraires : *Amour et génie*, poésie dédiée à Lamartine, par M. E. Blanc; — un très-joli prologue en vers, par M. A. Douay; — la *Justice à la turque*, par M. Charpin ; — *Thomas Lapin* et *Les deux chattes et le chien*, fables, par M. J. Lebaube.

Le secrétaire-général,
L. Brévière.

Ordre du jour du vendredi 18 juin 1858.

Correspondance. — Election de candidats. — Réception des membres nouveaux. — Rapports des commissions. — Propositions diverses. — Nominations de commissions.

MÉLANGES.

Paris, 15 Juin 1858.

Le grand-duc de Toscane vient de conférer à M. Ingres, de l'Institut, la décoration de l'ordre de mérite de Saint-Joseph.

— Il paraît certain qu'on invitera au jubilé prochain de l'université d'Iéna, les quatre savants les plus illustres parmi ceux qui ont fait leurs études à l'Université de cette ville avant le commencement de ce siècle. Ce sont M. Alexandre de Humboldt, M. Arndt, le célèbre poëte national, Mr. Hase, l'un des conservateurs au département des manuscrits à la bibliothèque impériale de Paris, et M. de Schubert, à Munich.

— Munich, la capitale de la Bavière, célébrera au mois de septembre prochain, le 700e anniversaire de sa fondation. De grandes fêtes sont données à cette occasion par la municipalité. On parle, entre autres, d'un cortége costumé qui donnera, en quelque sorte, un tableau historique du développement de Munich.

— On vient de terminer, dans la fonderie royale de Munich, la statue équestre de Bolivar, héros péruvien qui a émancipé son pays de la domination espagnole. Cette statue est destinée à orner la grande place de Lima.

— La maison où a demeuré Isaac Newton, dans le village de Woolshorpe (Linconlshire), a été vendue tout récemment; elle sera démolie, et à sa place doit s'élever un collége exclusivement consacré aux sciences.

LES BEAUX-ARTS

SOUS LOUIS XIII.

HISTOIRE DE L'ADMINISTRATION EN FRANCE SOUS LE CARDINAL DE RICHELIEU, PAR M. J. CAILLET [1]. — LE POUSSIN, SA VIE ET SON OEUVRE SUIVI D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE PHILIPPE DE CHAMPAGNE, PAR M. BOUCHITTÉ, RECTEUR D'ACADÉMIE [2]. — L'ART FRANÇAIS AU XVII[e] SIÈCLE, PAR M. COUSIN [3].

Après les tentatives sérieuses de François I[er], de Henri IV [4], les Beaux-Arts pouvaient-ils être regardés comme acclimatés en France ? la patrie de Jean Cousin, de Germain Pilon, de Du Cerceau, de Martin Fréminet, allait-elle enfin prendre le rang que lui assignaient son importance politique, sa nature enthousiaste, ses généreuses aspirations vers ce qui est grand et beau? Au commencement du dix-septième siècle, on put craindre un instant, sinon un avortement complet, du moins une longue défaillance ; les artistes qui avaient aidé Henri IV et secondé ses grands projets, étaient ou morts ou âgés pour la plupart, et ils n'avaient pas laissé d'élèves ; ceux que la Providence destinait à recueillir leur héritage, à les remplacer, à les faire même presque oublier, avaient à peine terminé leurs études; aucune clarté dans le ciel n'indiquait encore l'éclatante splendeur dont l'art français devait briller bientôt après.

L'art français au dix-septième siècle, c'est principalement la peinture, et cependant, en 1619, à la mort de Martin Fréminet, premier peintre du roi Henri IV, l'école française périssait tout entière avec lui ; le talent rude, austère, un peu tourmenté, du *Michel-Ange français*, avait été sans séduction pour ses contemporains, et le peintre de la chapelle de Fontainebleau n'avait formé aucun disciple qui pût devenir un maître à son tour. Dans cette pénurie de talents prêts, Marie de Médicis, pour peindre la galerie du Luxembourg (1620 - 1623), avait été obligée de recourir au chef de l'école flamande, Paul Rubens ; la brosse fougueuse et la riche palette de ce peintre colossal enrichirent la demeure de la régente de chefs-d'œuvre dont notre Louvre s'honore encore

1 Garnier frères, Palais-Royal, 215 bis, et Durand, rue des Grès-Sorbonne, 7.

2 Didier, quai des Augustins, 35.

3 *Le vrai, le beau, le bien*; appendice. Didier.

4 Voir REVUE DES BEAUX-ARTS. — Sur Henri IV, liv. des 15 avril et 1[er] mai 1857.

aujourd'hui ; mais il inspira plus d'étonnement et d'admiration que d'entraînement et de sympathie, et, bientôt, le titre de premier peintre du roi passait, en 1627, à Simon Vouet « espèce d'éclectique entre les diverses écoles italiennes, facile, abondant, agréable, sans originalité, sans défauts saillants, doué de peu d'élévation et de beaucoup de savoir-faire et de métier ; Vouet, en deux mots, c'était l'harmonie dans le médiocre [1] ».

L'étonnant succès de quelques tours de force fit sa fortune et sa renommée ; à quatorze ans, une Française de haute naissance l'appelle en Angleterre pour faire son portrait; peintre de l'ambassadeur français à Constantinople, il peint de mémoire Achmet Ier, qu'il n'avait vu qu'une seule fois à l'audience solennelle ; il se rend ensuite en Italie, prend pour maîtres le Guide et Paul Véronèse ; travaille pour le pape Urbain VIII à l'embellissement de Saint-Pierre et de Saint-Laurent ; pour les Doria, à l'exécution de leurs nombreux portraits de famille. C'est là sa première manière, forte, savante, mais un peu accusée.

Louis XIII l'appelle en France, le loge au Louvre, lui donne une pension considérable, et prend de lui des leçons de pastel; il le charge des « peintures de ses maisons royales et de la conduite des patrons de tapisseries auxquels Sa Majesté voulait que l'on travaillât. » En 1632, Vouet peignit pour Richelieu la galerie et une chapelle de son palais à Paris, et une chapelle de sa maison de Ruel. C'est alors que, pour satisfaire aux nombreuses demandes de sa haute clientèle, il s'habitue à une pratique expéditive, qui altère sensiblement dessin et coloris. La *Présentation au temple*, que l'on voit au Louvre, est un de ses meilleurs ouvrages; Vouet a décliné dans sa *Réunion d'artistes*, la *Charité romaine*, le *Christ au tombeau* et la *Sainte Famille*. Avec un maître comme Vouet, malgré le grand nombre de ses élèves, l'école française courait le plus grand des périls : celui de mourir en naissant et d'être enterrée dans la vulgarité.

A côté de Vouet, nommons encore Jacques Stella, de Lyon ; venu d'Italie à la suite de notre ambassadeur, le marquis de Créqui (1634), il se rendit à Paris, où il n'avait pas dessein de demeurer ; mais Jean-François de Gondy, archevêque de Paris, lui ayant donné de l'emploi, le cardinal de Richelieu, toujours à la piste du talent, dit M. Caillet, entendit parler de lui, sut qu'il allait partir pour l'Espagne, l'envoya chercher et lui fit entendre qu'il était bien plus glorieux de servir son roi et son pays que les étrangers; puis il le présenta au roi qui le reçut au nombre de ses peintres, lui donna une pension de 1,000 livres avec un logement dans la galerie du Louvre. Richelieu lui commanda le portrait du Dauphin et lui fit faire un grand nombre de tableaux, tant pour son palais de Paris que pour celui de Richelieu. Sublet des Noyers, surintendant des bâtiments du roi, le chargea aussi de plusieurs dessins pour les livres qu'on imprimait au Louvre ; dessins qui étaient gravés par Rousselet, Mellan et Daret.

Laurent de la Hire ou La Hyre, élève infidèle de Vouet ; grâce à des qualités particulières de perspective, il peut soutenir la comparaison avec les grands maîtres du paysage ; Moïse Valentin qui, dans ses toiles, rappelle la dangereuse manière du Caravage, son modèle ; Jacques Blanchard, imitateur de l'école de Venise, le meilleur coloriste de l'époque ; Sébastien Bourdon, d'abord soldat; son colonel, frappé de son talent de dessinateur et de peintre, lui donna son congé et le rendit aux arts, sa véritable vocation.

Voilà les peintres qui, avec Philippe de Champagne, durent suffire aux travaux considérables ordonnés par Louis XIII, par Richelieu, par de riches monastères, par des prélats amis des arts, par des seigneurs jaloux d'embellir leurs demeures ou de transmettre à la postérité les traits de leur visage et le souvenir de leurs exploits.

1 H. Martin, *Histoire de France*, t. XIII.

M. Caillet parle encore d'un peintre nommé Louis Bertrand; il a trouvé aux archives du ministère de la guerre qui, alors, dépendait également de Sublet des Noyers, deux pièces relatives à ce peintre, chargé par Louis XIII de dessiner les antiquités du Midi de la France. On voit dans la première, en date du 28 juin 1642, que le sieur Bertrand était exempté de toutes charges publiques et du logement des gens de guerre. La deuxième, en date du 29 juin, est ainsi conçue : « Le roi ayant été satisfait du travail de Louis Bertrand, peintre, dans le plan et portraict qu'il a tiré du pont du Gard, et voulant qu'il fasse le semblable des antiquités de Nismes, Arles et Orange, Sa Majesté a commis et ordonné ledit Bertrand pour lever le plan et portraict des arènes de la Maison-Carrée et du temple de Diane de la ville de Nismes, et aussi des antiquités dans Orange [1]. »

On a pu remarquer le logement du Louvre revenant comme un privilége constant accordé au mérite; plusieurs raisons expliquent cette faveur; c'était d'abord suivre la politique de Henri IV, «dont le dessein avait été, dit Sauval, de loger en son Louvre les plus grands seigneurs et les plus excellents maîtres, afin de faire comme une alliance de l'esprit et des Beaux-Arts avec la noblesse et l'épée ; » mais le principal motif était de soustraire ces artistes à la tyrannie des corporations ; au Louvre, ils jouissaient d'une indépendance qui leur avait manqué jusqu'alors, et pouvaient se livrer en toute liberté aux inspirations de leur génie. On voit dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, publiés par M. Anatole de Montaiglon, que l'une des raisons qui éloignaient de la France et retenaient en Italie ou dans d'autres pays beaucoup d'artistes éminents, c'était le besoin d'échapper aux persécutions incessantes que les *jurés* ignorants et égoïstes de la corporation des *peintres* ou *imagiers* dirigeaient contre quiconque refusait de se placer dans la dépendance de gens dont toute l'industrie se bornait à dorer ou à enluminer les statues des saints dans les églises.

Aussi, avant l'établissement de l'*Académie royale de peinture*, qui eut surtout pour objet de créer une distinction formelle entre les *peintres artisans* et les *peintres artistes*, ceux-ci n'avaient d'autre moyen, pour s'affranchir de règlements qui étouffaient tout talent, que de recourir à la protection de quelque seigneur puissant ou du roi. Et comme l'a bien dit M. de Chenevières, « à partir de cette époque, les logements du Louvre ont été vraiment l'abri, le cœur et le foyer de l'art français et de l'industrie française. Pendant deux siècles, tout est sorti de là [1]. »

Avec Philippe de Champagne, nous avons nommé un des quatre maîtres qui font la gloire de la France au dix-septième siècle; Champagne, Poussin, Lesueur, Lorrain. Tous quatre ont eu, au plus haut degré, l'inspiration morale, immortelle comme l'âme, et qui communique cet heureux privilége à tout ce qui porte sa puissante empreinte. L'artiste qui veut apprécier ces génies à leur véritable valeur, se sentir grandir avec la gloire de l'art national, doit lire et relire l'éloquente apologie de M. Cousin, dans son livre *Du vrai, du beau et du bien* : *l'Art français au dix-septième siècle*. Pour expliquer le Raphaël français, le peintre de saint Paul à Ephèse, de saint Paul dont la tête est celle « de Jupiter olympien animé par l'esprit nouveau;» Lesueur, le peintre du sentiment; Poussin, le peintre de la pensée, le philosophe de la peinture; Lorrain, le paysagiste sans rival; Philippe de Champagne, le portraitiste, M. Cousin

1 *Archives du ministère de la guerre*, t. LXIX, n°s 544. 550, et J. Caillet, p. 513.

1 Voir les *Archives de l'art français*, t. I, p. 193, les lettres-patentes du 22 décembre 1608, par lesquelles Henri IV voua les logements situés sous la grande galerie du Louvre aux artistes renommés qu'il attirait de tous les points du royaume et des pays étrangers. Voir aussi divers brevets accordés par Louis XIII à des artisans ou à des artistes pour être logés au Louvre.

élève son style à la hauteur de ces génies; c'est un maître, un véritable artiste interprétant, analysant, discutant, commentant des maîtres, s'enthousiasmant devant leurs grandes et belles pages ; ce chapitre est un vrai manuel du goût et restera toujours comme un des plus beaux écrits à l'honneur de l'art, malgré quelques erreurs traditionnelles, comme, par exemple, le passage où il apprécie la musique religieuse à Rome. « Heureux ceux qui, à Rome, au Vatican, dans les solennités du culte catholique, ont entendu les mélodies de Léo, de Durante, de Pergolèse, sur le vieux texte consacré, etc., [1]. »

A côté de cette brillante esquisse de M. Cousin et pour la compléter, nous recommanderons à nos lecteurs l'ouvrage récent de M. Bouchitté, auquel l'Académie vient d'accorder un de ses plus beaux prix — Le *Poussin et Philippe de Champagne.* — Philippe de Champaigne, comme il l'écrivait lui-même, ou de Champagne, ainsi que l'autorisent les changements survenus dans l'orthographe du nom de cette province d'où sa famille était originaire, naquit à Bruxelles. Cette naissance à Bruxelles a donné lieu à une singulière bizarrerie; un Français, homme d'un savoir et d'un goût incontestables, M. Villot, dans sa Notice des tableaux du Louvre, place Champagne dans l'école flamande; en revanche, un Allemand, M. Waagen, dans son livre : l'*Art et les artistes à Paris*, Berlin, 1839, le rend à l'école française; MM. Caillet, Cousin et Bouchitté discutent également cette question, et d'après les qualités, les travaux et les circonstances de sa vie, rattachent Champagne à notre école. Les liaisons de cet artiste et de Poussin ont engagé M. Bouchitté à placer dans son livre le peintre de Richelieu à côté de son ami, et sauf l'étendue, il a apporté le même soin, la même sûreté de goût, une érudition aussi profonde dans cette notice que dans le grand travail sur Poussin; M. Bouchitté va peut-être même un peu loin dans son admiration, lorsqu'il dit que la nature du Poussin et de Champagne était la même, la différence du génie n'étant que dans le degré (p. 414). Cette réserve faite sur Ph. de Champagne, nous ne pouvons qu'applaudir et louer la notice de M. Bouchitté; quelles intéressantes analyses des tableaux du maître, celle du tableau de la *Guérison miraculeuse de la fille de Champagne*, Catherine-Suzanne, religieuse à Port-Royal; celle de l'*Apparition de saint Gervais et saint Protais à saint Ambroise*, dans la cathédrale de Milan, nous ont particulièrement frappé. M. Bouchitté n'insiste peut-être pas assez sur le mérite du portraitiste, mérite si bien senti par M. Cousin. « Ce qu'il y a de plus grand en lui, c'est le peintre de portraits. Ici la vérité et le naturel sont particulièrement à leur place, relevés par le coloris et idéalisés en une juste mesure par l'expression. Les portraits de Champagne sont autant de monuments où vivront à jamais ses plus illustres contemporains. Tout y est frappant de réalité, grave et sévère, avec une douceur pénétrante. On perdrait les écrits de Port-Royal qu'on retrouverait Port-Royal tout entier dans Champagne. Voilà bien l'inflexible saint Cyran, comme aussi son persécuteur, l'impérieux Richelieu; voilà le savant, l'intrépide Antoine Arnaud, auquel les contemporains de Bossuet ont décerné le nom de Grand ; voilà Mlle Angélique Arnaud, avec sa naïve et forte figure; voilà la mère Agnès et l'humble fille de Champagne, la sœur Sainte-Suzanne. Ajoutez à tous ces portraits celui de Champagne lui-même, car le peintre peut être mis à côté de ses personnages [1]. »

La vie de Poussin s'écoula presque tout entière dans son atelier; son histoire est

1 Le rapport de M. F. Danjou dans les *Archives des missions scientifiques*, publiées par le ministère de l'Instruction publique, nov. 1850, p. 634 et suivantes, prouve que ces prétendus souvenirs de musique chrétienne fort ancienne, n'est qu'un écho de la plus mauvaise musique dramatique du dix-huitième siècle, inférieure comme goût et comme ancienneté au plain-chant de nos plus pauvres hameaux.

1 Cousin. Dixième leçon, p. 250. A cette liste, M. Cousin aurait pu ajouter le portrait de Mazarin, qui a été longtemps dans la galerie du Palais-Royal.

donc presque celle de ses tableaux. M. Bouchitté n'en a pas moins cherché, avec le plus grand soin, à recueillir toutes les circonstances de la vie de ce peintre. Premières études, premiers travaux, premiers succès (sujets religieux peints pour les capucins de Blois, bacchanales pour le château du comte de Chiverny), tout est religieusement consigné ; M. Bouchitté est comme le voyageur qui aime à constater à la source même le mince filet d'eau qui deviendra bientôt un grand fleuve. A côté de ces détails intéressants, et qui, en faisant connaître la nature, font mieux comprendre le talent de l'artiste, nous aurions désiré que M. Bouchitté insistât plus longuement sur la corruption du goût en Italie à cette époque de l'école du Caravage, qu'il nous montrât Poussin résistant à cette vogue, à cet engouement du faux, sachant se préserver de cette subtilité, de ce raffinement de sentiment, de cette afféterie qu'aurait pu lui inspirer son premier protecteur, le cavalier Marin, et se prémunir contre cette influence pernicieuse. En Italie, où l'avait entraîné Marin, Poussin étudie avec le sculpteur Duquesnoy, son ami ; M. Bouchitté nous tient au courant de leurs moindres travaux ; pour avoir un sentiment plus vif et plus juste du relief des formes humaines, sous la direction de son ami, il modèle d'après les statues et les bas-reliefs si nombreux à Rome, exercice utile et rarement pratiqué par les peintres ; il fréquente l'atelier du Dominiquin, dans lequel il peignait d'après le nu, étudie et note les proportions de l'Antinoüs et des plus belles statues de l'antiquité : le Laocoon, Niobé, les Lutteurs, l'Apollon, la Vénus de Médicis; puis il dessine d'après Raphaël et Jules Romain, ou, pour mieux dire, « considérait attentivement ce qu'il y voyait de plus beau et s'en imprimait de fortes images dans l'esprit, disant souvent que c'est en observant les choses qu'un peintre devient habile plutôt qu'en se fatigant à les copier. » A ces études il joignait la perspective, la géométrie, l'optique, l'anatomie. C'est grâce à cette persévérance, à ces travaux variés, qu'il atteignit ce haut degré de perfection, et que sa réputation le fit enfin appeler en France par Louis XIII.

Parmi les chapitres de ce livre qui nous ont le plus frappé et semblé le plus neufs, nous signalerons ceux où l'auteur parle d'un projet qui honore Louis XIII et Richelieu : il s'agissait de fonder en France une *Ecole de sculpture et de peinture*, sous la direction des deux amis Duquesnoy et Poussin ; Baldinucci, dans sa *Vie de François Duquesnoy*, et les lettres de M. de Noyers, confirment ce fait et ajoutent qu'avec eux Louis XIII appelait encore Pietre de Cortone et l'Algarde qui avait été quelque temps le compagnon d'études de Poussin et de Duquesnoy, quatuor illustre que Louis XIII surnommait : « la troupe des vertueux. »

Dans un autre chapitre, M. Bouchitté nous fait voir l'influence de Poussin à Rome, après son retour. Sa réputation déjà grande, son titre de peintre du roi, le désignaient à l'estime des Romains et plus encore au respect des artistes français qui venaient en foule s'instruire dans ce vaste musée qu'on appelle l'Italie ; aussi une sorte d'école se forme-t-elle autour de lui, et peut-on regarder Poussin comme le précurseur des directeurs de l'école française à Rome, dont il est le fondateur à plus juste titre que Louis XIV. Chargé par son ami et son protecteur, Paul Fréart de Chantelou, secrétaire de Sublet des Noyers, de lui faire des copies des chefs-d'œuvre de Rome et de réunir ce qu'il pourrait trouver de plus précieux parmi les fragments des Antiques mis à découvert par les fouilles, Poussin, seul, sans bureaux, sans agents, sans secrétaire, suffit à tout, rassemble autour de lui Pierre Mignard, François Lemaire, Evrard, Lerieux, Nocret, Chapron, le Napolitain Chieco, Lebrun, qui devait plus tard être le premier directeur officiel de l'école française à Rome ; Sébastien Bourdon, ses beaux-frères Jean et Gaspard Dughet ; c'est ainsi qu'un simple particulier, véritable ami des arts, aidé par un grand artiste, faisait alors à Rome, dans de moin-

dres proportions, il est vrai, ce qui se fit plus tard par l'entremise du gouvernement de la France, sous les yeux d'un directeur officiel.

Pour en finir avec l'excellent livre de M. Bouchitté, nous dirons que la seconde partie est consacrée à l'examen de l'œuvre de Poussin et offre un grand intérêt; la troisième renferme des notes très-curieuses, entre autres un recueil des observations de Poussin sur la peinture, rassemblées par Bellori d'après les conversations, les lettres, notes, etc., du peintre d'*Eudamidas*.

A la peinture, nous rattacherons la peinture sur verre, qui produisit encore quelques belles œuvres. Arnaud Moles fit les vitraux de la cathédrale d'Auch en 1613; Lempy peignit l'entrée de Henri IV à Paris, curieuse verrière aujourd'hui à la bibliothèque de Troyes; les Laudin soutiennent la gloire de l'art du Limousin, la peinture sur émail; Nicolas, l'aîné de cette famille, fut un des plus grands maîtres dans cet art; ses émaux sont souvent d'admirables tableaux, comme on peut encore le voir dans la *Mort d'Abel*, le *Sacrifice d'Abraham*, l'*Adoration des Mages*, les *Noces de Cana*, et *Jésus en croix*, à la cathédrale de Limoges. Ils sont remarquables d'exécution; composition, dessin, couleur, tout mérite les plus grands éloges. A la même époque, un orfèvre de Châteaudun, nommé Jean Toutin, trouvait, vers 1632, la manière de faire les émaux épais et opaques sur or; il laissa une école dont les travaux, portraits, bagues et boîtes de montre furent très-célèbres au dix-septième siècle. On cite parmi ses élèves Dubié, Morlière, Robert, Vauquer et Pierre Chartier [1].

On peut encore rattacher la tapisserie à ces différentes branches de l'art, puisque nous voyons les premiers peintres du roi chargés de fournir des dessins pour les manufactures de la Savonnerie et du faubourg Saint-Germain, rue de la Planche, qui fut plus tard la manufacture des Gobelins. Vouet, nous l'avons déjà vu, avait été chargé par Louis XIII de ces détails, ce fut aussi un des griefs du Poussin; aimant à méditer longuement ses sujets, il se plaint plus d'une fois dans ses lettres qu'on l'occupe à un trop grand nombre d'ouvrages [2]. « Je ne saurais bien entendre ce que Monseigneur désire de moi, dit-il dans une lettre du 7 avril 1642, d'autant qu'il m'est impossible de travailler en même temps à des frontispices de livres, à une Vierge, au tableau de la *Congrégation de Saint-Louis*, à tous les dessins de la galerie du Louvre, enfin à des tableaux pour les tapisseries royales [3]. » Ces manufactures avaient pour directeurs, l'une un nommé Dupont, de Paris, et l'autre Marc Comans et Pierre de la Planche, dont le privilége fut continué à leurs enfants par Louis XIII en 1641 et 1643.

A. Feillet.

(*La suite au prochain numéro.*)

1 Pour les développements, voir *Recherches sur la peinture en émail*, par L. Dussieux.

2 Bouchitté, — Le Poussin.

3 M. L. Dussieux, dans l'*Art considéré comme le symbole de l'état social*, cite les noms et les travaux des plus célèbres tapissiers.

Ne pouvant ajourner les publications annoncées, nous nous trouvons forcé de remettre à notre prochain numéro une étude sur Ary Scheffer.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

LA STATUE ÉQUESTRE DE NAPOLÉON Ier DANS LES ATELIERS DU FONDEUR ECK. — UN VOEU DE VOLTAIRE RÉALISÉ. — LA GALERIE D'APOLLON AU LOUVRE. — LE SCULPTEUR AIMÉ MILLET. — M. EUGÈNE GIRAUD. — UN ÉPISODE DE LA CAMPAGNE DE CRIMÉE, PAR M. JULES RIGO. — UN BUSTE DE BÉRANGER, PAR Mlle DUBOIS-DAVESNES. — LA SALLE DES RÉUNIONS DE L'INSTITUT DE FRANCE. — PROROGATION DE L'EXPOSITION DE DIJON. — L'EXPOSITION LECHESNES. — NÉCROLOGIE : LE PEINTRE GAMER-DUPASQUIER. — **Mouvement théâtral**. — **Étranger**. — ANGLETERRE. — AMÉRIQUE. — AUTRICHE. — ALLEMAGNE. — ESPAGNE. — **France**. — OPÉRA, OPÉRA-COMIQUE, THÉATRE-LYRIQUE, THÉATRE-FRANÇAIS, GYMNASE, VARIÉTÉS, PALAIS-ROYAL, PORTE-SAINT-MARTIN, AMBIGU, GAITÉ, HIPPODROME. — **Province**.— Mmes SAINT-MARC, LUTHER-FÉLIX ; MM. TISSERANT, OFFENBACH, AMBROISE, DARCIER, MONTAUBRY ; Mlle CÉLINE MONTALAND, M. LIGIER.

La statue équestre en bronze de Napoléon Ier, que M. Armand Leveel a exécutée pour la ville de Cherbourg, est complétement terminée depuis deux jours. La fonte en avait été des plus heureuses. On sait que, dans l'intérêt de la solidité et de la conservation des statues de métal, cette fonte, aujourd'hui, se fait par fragments. On y trouve cet avantage que les parties traitées ainsi séparément sont beaucoup plus soignées, et que l'on évite les graves inconvénients qu'il n'est pas toujours possible de prévenir dans une fonte d'un seul jet.

La statue a été montée, ajustée, et on peut la la voir aujourd'hui dans les ateliers de fonderie de M. Eck, rue des Trois-Bornes, telle qu'elle sera placée sur le piédestal que M. Geufroy, architecte de la ville de Cherbourg, a érigé sur le quai Napoléon, en regard de la rade; piédestal de granit durable comme le bronze magnifique qui reproduit l'œuvre de M. Armand Leveel.

En lisant l'article que notre collaborateur, M. Ch. d'Argé, a publié sous le titre d'*Une page de l'histoire du Louvre*, et en nous félicitant de voir ce magnifique monument terminé, grâce à une volonté énergique et persévérante, nous nous sommes rappelé qu'il y a déjà longtemps des voix éloquentes s'élevaient de toutes parts pour obtenir cet heureux résultat. Parmi elles nous ne saurions oublier celle de Voltaire, cet admirable génie si jaloux de ce qui pouvait intéresser l'honneur et la gloire de la France. C'était lui qui s'écriait, il y a plus de cent ans :

Monument imparfait de ce siècle vanté
Qui sur tous les beaux-arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à la postérité?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever.

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique
On laisse ensevelir ces chefs-d'œuvre divins!
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains!

Louvre, palais pompeux dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et ton appui,
Embellis les climats que sa vertu décore
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

En jetant au hasard ces vers, peu connus aujourd'hui, Voltaire prêcha, comme l'on dit, dans le désert. Il a fallu que tout un siècle s'écoulât pour que nous puissions voir réaliser le vœu de l'un des hommes les plus célèbres de la France.

Depuis l'intelligente et splendide restauration que l'on en a faite, la galerie d'Apollon, au Louvre, ne cesse de recevoir de nouveaux ornements. On commence à poser les portraits en tapisserie des artistes peintres ou architectes qui ont contribué à l'érection ou à la décoration du palais; on y a ajouté des peintures représentant des vues du monument. De nouveaux médaillons viennent d'être confiés à plusieurs artistes. Ce sont MM. Chavet, Brisset, Appert. Tous trois doivent composer des sujets allégoriques rappelant des épisodes de l'histoire du Louvre aux temps de François Ier, de Louis XIV, de Napoléon III. Toutes ces peintures serviront de modèles à des tapisseries exécutées, comme les portraits, aux Gobelins, car cette célèbre manufacture a aussi sa part dans la noble mission d'achever le Louvre.

Le succès aussi brillant que mérité obtenu par M. Aimé Millet à l'exposition de 1857, — la médaille d'honneur pour la sculpture, — ne pouvait manquer d'attirer l'attention du gouver-

nement sur cet artiste. Le jeune créateur de l'*Ariane abandonnée* qui préoccupa si vivement l'attention publique, vient d'ètre chargé de l'exécution d'une statue en marbre pour la décoration de la cour du Louvre.

M. Eugène Giraud s'occupe, assure-t-on, de l'exécution d'un tableau représentant une soirée de réception dans les nouveaux appartements qu'occupe au Louvre le directeur des musées impériaux.

On parle d'un tableau que termine en ce moment M. Jules Rigo, et dont le puissant intérêt ne saurait être méconnu après les preuves d'abnégation, de courage, de dévouement, données par les soldats français pendant la mémorable campagne de Crimée. Le sujet en sera facilement apprécié. C'est le général Canrobert visitant les tranchées pendant l'hiver que les troupes françaises passèrent devant les murs de Sébastopol. Nous n'avons pas à parler aujourd'hui du mérite de l'exécution, mais on peut croire qu'il ne manquera pas d'être apprécié à la prochaine exposition, dont il sera l'une des pages les plus intéressantes.

On n'a pas oublié les essais intéressants de Mlle Dubois Davesnes, fille de l'honorable régisseur de la Comédie-Française. Entraînée par un goût particulier vers l'étude des arts, cette jeune personne fut successivement élève de MM. Léon Cogniet et Desbœufs; mais c'est à la sculpture qu'elle a donné la préférence, et, de bonne heure, elle a abordé nos expositions avec des études qui se distinguaient par la régularité de l'exécution et la connaissance de la nature. En 1857, elle exposa un buste de Béranger qui obtint un certain succès. Le poëte chansonnier avait bien voulu poser souvent devant la jeune fille.

Ce talent naissant qui se forme dans le silence et la retraite, qui peut et doit grandir, méritait des encouragements; ils viennent d'aller au devant de lui. Frappé de la grande ressemblance qu'offrait le buste de Béranger, M. le ministre d'Etat vient de commander à Mlle Dubois-Davesnes l'exécution en grand de ce buste.

Au palais de l'Institut de France, une salle ou galerie d'une vaste dimension, est destinée aux réunions hebdomadaires de chacune des cinq Académies. L'une a choisi le mercredi, c'est l'Académie des Inscriptions; l'Académie française a pris le jeudi; celle des Sciences morales, le vendredi; celle des Beaux-Arts, le samedi. C'est dans cette salle que l'Académie des sciences, seule, reçoit tous les lundis le public auquel elle a bien voulu, il y a longtemps déjà, et sur la proposition de l'illustre François Arago, accorder la faveur précieuse de partager, pour ainsi dire, ses importants travaux.

Depuis sa construction, la salle a été ornée de plusieurs portraits peints d'hommes célèbres. Ils garnissent sa frise. Des bustes sont placés sur les quatre piédestaux-calorifères construits dans les angles; six niches ont été disposées pour recevoir des statues.

Ces statues, en marbre blanc comme les bustes, représentent Corneille, Puget, Poussin, Molière, Lafontaine, Racine.

Le gouvernement est dans l'usage de faire exécuter par les artistes les plus habiles les bustes de la plupart des membres de l'Institut. La collection de ces honorables souvenirs consacrés à nos illustrations dans les sciences, les lettres et les arts, est déjà considérable; elle menaçait même de devenir encombrante. On a eu l'heureuse idée de les disséminer dans la Bibliothèque ancienne, dans les galeries qui viennent d'y être ajoutées, et l'on a disposé dans la grande salle des séances dix-huit socles pour recevoir un nombre égal de ces images vénérées.

Dans l'origine on n'avait pas songé à donner à ces bustes des proportions pareilles; on en a donc plusieurs de tailles différentes. Depuis on a remédié à cet inconvénient, et actuellement on peut être certain que l'Institut de France possédera une collection de portraits qui n'aura pas sa pareille au monde.

On a placé depuis quelques jours, sur les piédestaux des angles, les bustes de Gros, de Cuvier, de Laplace et de Droz. Ces bustes ont des dimensions colossales.

Sur les socles sont déjà ceux d'Ennius Visconti, Monge, Lagrange, Raynouard, Cartellier, Jouffroy, Letronne, Andrieux, Chérubini.

Par cet arrangement, les cinq Académies formant l'ensemble de l'Institut de France, c'est-à-dire l'Académie française, celles des Sciences, des Beaux-Arts, des Inscriptions et Belles-Lettres, des Sciences morales et politiques, se trouvent avoir sans cesse sous les yeux les plus illustres représentants et interprètes des connaissances humaines.

L'Exposition artistique et industrielle de la ville de Dijon, qui devait avoir lieu le 20 juin, est remise au 8 juillet prochain.

Quelques jours de retard ont été jugés nécessaires pour compléter les préparatifs, terminer les constructions provisoires, ranger les tableaux, les statues, les dessins, les meubles, les instruments qui arrivent de toutes parts.

Pour tous les envois faits par les artistes, les inventeurs, le terme fatal était le 25 juin.

Une exposition d'objets d'art, organisée par M. Auguste Lechesnes, de Caen, sculpteur ornemaniste, a commencé, la semaine dernière, aux Champs-Élysées, à l'angle de la nouvelle rue qui va rejoindre l'avenue Montaigne, sur une partie du terrain que couvrait naguère le Jardin-d'Hiver. C'est tout simplement une clôture en planches, formant un carré, avec une façade peinte représentant un portique dans le style de la Renaissance. On l'a décorée de drapeaux, et, sur le fronton, on lit ces mots tracés en lettres monumentales : *Exposition*, — *Bronzes d'art*, — *Sculpture*.

M. Lechesnes est un artiste intelligent, habile. Il a fait une étude particulière des animaux, et sa main sait modeler les espèces les plus différentes de formes et d'extérieur, avec autant de vérité que de sentiment. Il ne s'est point contenté de la représentation vulgaire de la nature, et d'être, si je puis m'exprimer ainsi, un naturaliste exact et patient; il a su dramatiser ses sujets.

Nous n'oublierons jamais le plaisir que nous ont fait éprouver les sculptures dont il a orné l'une des plus élégantes demeures de la rue de Laval, maison construite par M. Deveisnes. Il avait à représenter des oiseaux dans le feuillage. Son imagination a su créer un véritable poëme. C'est toute la vie de l'oiseau qu'il a taillée dans la pierre : ses amours, ses combats, sa naissance, ses dangers, sa mort. A travers ces principaux chapitres d'existences si éphémères, l'artiste a su jeter les épisodes les plus intéressants : la mère apportant la nourriture à ses petits, les défendant contre les attaques de la couleuvre perfide, les jeux sous la large feuille de vigne qui court de toutes parts pour abriter ces scènes naïves. On va bien loin en quête de sculptures étranges et bizarres, et l'on ne pense pas à s'arrêter un moment devant une œuvre complète remplie de goût, d'élégance et de charme.

Peu satisfait sans doute de cette indifférence, à laquelle il faut s'attendre cependant dans les arts et dans les lettres, M. Lechesnes a pris une résolution énergique et dont on ne saurait trop le féliciter. Il a rassemblé ses ouvrages, n'a pas reculé devant les dépenses que devait lui occasionner le transport de masses énormes, et a été résolument s'offrir à la publicité et à la critique, non pour les braver, mais pour leur demander un équitable jugement, un bienveillant appui. Nous ne connaissons pas de manière plus honorable d'aller au devant de la protection que tout artiste, ayant la conscience de ses forces et de son talent, a le droit de demander à ceux qui peuvent avoir besoin de mettre ce talent en œuvre. « Voyez, « dit-il à tous; jugez-moi; je ne vous demande « ni complaisances, ni faveurs; je ne sollicite « que la vérité. » Ce langage a été entendu, et l'artiste ne se plaindra pas de l'avoir tenu.

Là se trouvent, entre autres, quelques ouvrages déjà connus et qui ont figuré à nos différentes expositions : les *Dénicheurs*, groupes d'enfants qui ont figuré en plâtre à l'exposition universelle de 1855, et en bronze au salon de 1857, expression animée, dramatisée de ces deux vers :

> Dieu seul a droit sur tout ce qui respire.
> Ne pouvant rien créer, il ne faut rien détruire.

Les réductions de deux groupes en pierre représentant des dragons, commandés par le gouvernement pour la décoration de la porte du Dragon à Versailles; les esquisses en grandeur d'exécution d'une frise d'un des grands pavillons du Louvre. Cette frise, qui avait été exécutée, a été détruite et grattée lors des changements qui ont été faits dans l'ornementation de ces pavillons, il y a deux ans.

On y remarque aussi des vases élégamment ornés, des réductions de sujets exécutés pour différents monuments; tous représentant des animaux en chasse, au combat, pris parmi les types les plus beaux, les plus énergiques.

L'ouvrage le plus remarquable de cette exposition et le plus nouveau, — l'artiste vient de le terminer, — c'est le groupe immense que M. Lechesnes désigne sous ce titre : L'*Amour domptant les bêtes féroces*. C'est une caverne sur le sommet de laquelle est monté un lion colossal poussant un rugissement de triomphe. De tous côtés sont de magnifiques animaux, vigoureusement modelés; des tigres, des lionnes, des panthères, d'énormes serpents entrelacés. Au milieu de ces bêtes féroces se roule le petit Amour qui a dompté ces natures sauvages.

Ce groupe, qui serait admirablement placé au milieu des arbres de l'une de nos promenades publiques, est exécuté avec autant de vigueur que d'énergie. C'est une sorte de mêlée furieuse

dans laquelle, cependant, l'artiste a su rappeler la nature dans ses formes les plus nobles et les plus sévères.

Dans un coin de cette exposition improvisée, figurant un jardin dans lequel Lemichez a envoyé des fleurs ponr garnir les plate-bandes et les corbeilles, se trouve une tente sous laquelle M. Lechesne a placé de petits objets modelés et ciselés avec une délicatesse extrême. C'est ce qu'il appelle ses *Epingles.* On ne se douterait guère que la main qui a pétri les groupes dont nous venons de parler, s'est occupée de ces menus bijoux offrant tous des sujets heureux, et traités avec un goût parfait. L'artiste, par ce moyen, a su rassembler tous les spécimens de l'art qu'il n'a cessé de cultiver avec la plus louable persévérance.

Un jeune peintre, M. Gamer-Dupasquier, vient de mourir en peu de jours des suites d'une fluxion de poitrine. Il avait paru à quelques-unes de nos expositions du Louvre. M. Gamer-Dupasquier avait épousé Mlle Ernestine de Saint-Yvon, nièce de M. Gérin, qui fut pendant presque toute sa vie caissier du ministère de l'intérieur.

En quittant la salle Ventadour, Mme Ristori est allée à Londres avec toute sa troupe. Si l'on en croit certains journaux de théâtre, l'artiste italienne a fait merveille. Mais, d'après des correspondances particulières, on serait tenté de penser à un dernier effort de la réclame. La tragédie aurait-elle enfin rendu l'âme au milieu des brumes de la froide Angleterre?

Au théâtre de Covent-Garden, a eu lieu la première représentation de *Fra Diavolo.* La Reine y assistait.

Gardoni jouait le rôle du bandit, qu'il a mieux chanté que rendu. MM. Néri-Baraldi, Zelger et Tagliafico complétaient l'ensemble. Mais les honneurs de la soirée ont été pour Mme Bosio.

Au théâtre de Sa Majesté, on a donné *Luisa Miller* au bénéfice de Mlle Piccolomini.

Quelques jours après, *Lucrezia* était interprétée par Mlle Titjens, avec M. Bélart et Mme Alboni pour partenaires.

A Drury-Lane, les *Noces de Figaro* ont vivement fait applaudir Mme Viardot et M. Lucchesi.

Une troupe de comédiens français vient d'arriver à New-York, et y a conquis ses lettres de naturalisation.

Le répertoire qu'elle exploite est celui du Vaudeville. Les Variétés et le Palais-Royal sont les fournisseurs.

On vient de représenter, sur le théâtre de Vienne, un opéra en trois actes, *Clarisse Harlowe*, paroles de M Sacchero, musique de M. Perelli.

Debassini était chargé du rôle de Lovelace, et Mme Médori de celui de l'héroïne.

Le grand festival annuel de Bade sera dirigé par M. Berlioz. Parmi les virtuoses chanteurs engagés pour cette solennité, qui doit avoir lieu le 22 août, on cite les noms de M. Roger et de Mlle Artot.

Mme Tedesco vient de partir pour Barcelone, où l'attend un succès égal à celui qu'elle a obtenu à Lisbonne.

A l'Académie Impériale de musique, la *Magicienne* poursuit le cours de son succès.

Mlle Artot a remplacé à l'improviste Mme Gueymard-Lauters dans le rôle de Blanche, et elle y a obtenu un vrai triomphe. Mme Borghi-Mamo chante remarquablement le rôle de Mélusine.

Roger, revenu d'une longue tournée en Allemagne, a fait sa rentrée dans le *Prophète.* Mlle Artot remplissait le rôle de Fidès, celui de son premier début. Mlle Poinsot a rendu celui de Berthe avec un beau sentiment dramatique.

Renard a remplacé au pied levé son camarade Gueymard dans le personnage de René de Thouars. Le public l'a récompensé de son zèle par de nombreux bravos.

Le ballet que répète Mme Ferraris donne les plus grandes espérances. M. Petipa a accompli, dit-on, de nouveaux prodiges.

On répète activement la *Sacountala*, de MM. Théophile Gautier et Royer.

L'Opéra-Comique a donné ce mois-ci deux petits actes d'une assez mince importance et dont la réussite est très-contestable, les *Fourberies de Marinette* et *Chapelle et Bachaumont.* Nous donnons encore la préférence au dernier.

Une reprise des *Trovatelles* s'est effectuée sans le moindre bruit.

Quentin Durward se joue de deux jours en deux jours.

M. Meyerbeer a promis, depuis deux ans, à l'Opéra-Comique, un opéra en trois actes, intitulé : le *Pâtre de Cornouailles*, et l'Opéra-Comique attend l'opéra de M. Meyerbeer comme le grand Opéra attend l'*Africaine*.

D'un autre côté, M. Limnander a également à l'Opéra-Comique un ouvrage en trois actes, intitulé : *Bleus et Blancs*, et dont le sujet se passe en Bretagne, comme le *Pâtre de Cornouailles*.

M. Meyerbeer ne veut pas laisser passer l'opéra de M. Limnander, et l'Opéra-Comique lui dit alors : Donnez-nous le *Pâtre*. Mais Meyerbeer fait si bien la sourde oreille, que M. Nestor Roqueplan a été obligé de partir pour Spa, où se trouve l'illustre maëstro, afin de le forcer à donner une réponse.

Dans huit jours, suivant la réponse de Meyerbeer, on mettra à l'étude le *Pâtre de Cornouailles* ou *Bleus et Blancs*.

Mlle Pannetrat doit débuter prochainement dans les *Monténégrins*.

On va reprendre, dit-on, le *Valet de chambre*, de Caraffa, et *Lady Melvil*, de Grisar.

M. Roqueplan nous promet, pour cet hiver, un opéra de M. Clapisson, intitulé : les *Trois Nicolas*.

Les *Noces de Figaro* vont être interrompues en plein succès par la clôture du Théâtre-Lyrique.

Mlle Marimon a débuté, la semaine dernière, par le rôle de Zora, dans la *Perle du Brésil*. La jeune artiste a déjà fait ses preuves, et le public était d'avance tranquille sur le résultat. Il a dépassé toutes les espérances.

L'unique nouveauté que le Théâtre-Français nous ait offerte en ces derniers temps, n'a pas été très-goûtée de tout le monde, et nous sommes au nombre de ceux qui croient à une erreur de deux hommes d'esprit, MM. Siraudin et Méry. Les *Deux Frontins* méritent d'être mis à la porte.

Les reprises d'*Amphitryon* et de *Don Juan* ont été mieux accueillies. L'*Ecole des Vieillards* a fait *four*. *Britannicus* et *Polyeucte*, qu'on voit revenir sur l'affiche, servent à rappeler le souvenir de l'illustre morte, et nous croyons que M. Empis songe sérieusement à maintenir la tragédie au répertoire.

Le Gymnase s'est vu obligé de renforcer l'*Héritage de M. Plumet* d'une comédie alerte dont le succès ne se ralentit pas, je veux parler des *Femmes qui pleurent*.

Ces jours-ci, au bénéfice d'un artiste, M. Montigny a donné la première — à son théâtre — de l'*Honneur est satisfait*, un acte amusant et spirituel, cent fois meilleur que vingt autres pièces du même auteur, M. Alexandre Dumas père.

Mlle Delphine Marquet a remplacé Mme Rose Chéri dans le rôle de la baronne d'Ange, du *Demi-Monde*.

Au Vaudeville, les *Lionnes pauvres*, et toujours les *Lionnes pauvres*.

Le public ne se plaint pas.

Grande activité au petit théâtre des Variétés. *Vert-Vert* a servi à la rentrée de Mlle Scriwaneck. C'est tout ce qu'on en peut dire.

Une débutante, Mlle Pauline Ximénès, n'a pas eu de chance.

La grande féerie d'été, intitulé : les *Bibelots du Diable*, se répète avec une louable ardeur. C'est la première pièce importante qui doit tenir tête au thermomètre.

A la Porte-Saint-Martin, M. Marc Fournier a eu l'ingénieuse idée de remonter les *Bohémiens de Paris*, en attendant le *Faust*, de M. Dennery.

J'ai entendu parler aussi d'une *Catherine de Médicis*, un grand drame de M. Devicque, dans lequel doit débuter Mme Belval, par le rôle de François II. On dit cette dame jolie à miracle.

Après la reprise de *Benvenuto*, par Mélingue, M. Chilly a fermé ses portes pour préparer sa grande épopée indienne, les *Fugitifs*. Elle a réussi, beaucoup réussi.

Il y a des décors superbes, et, en général, les artistes jouent avec un ensemble rare à l'Ambigu.

Un ballet accompagne l'œuvre nouvelle de MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué. Un danseur comique de la Scala a été fort applaudi à la première représentation.

La Gaîté est une caverne. On y vole, on y empoisonne, on y assassine plus encore qu'à l'ordinaire.

Faut-il vous parler de la grande féerie équestre de l'Hippodrome, *Pékin la nuit?* Cela peut être une idée originale, mais elle n'est pas amusante.

Pendant leurs congés ou la fermeture de leurs théâtres, beaucoup d'artistes courent la province.

Ainsi, Mlle Saint-Marc, du Vaudeville, a joué au théâtre des Variétés, à Toulouse. Mme Luther-Félix a donné à Lille plusieurs représentations devant les banquettes. MM. Tisserant, Guichard, Mlle Moisé sont à Rouen.

Offenbach, de retour de Marseille, va partir pour Vienne et Berlin avec tous ses *Petits prodiges*, — je parle de ses artistes. Il a même, M. Offenbach, composé dans ses heures de loisir un opéra comique qui sera joué à Marseille en novembre prochain, et dont MM. Lopez et Dartois ont écrit les paroles. Cela s'intitule : *Rita la bohémienne.*

M. Ambroise, des Variétés, a joué à Metz plusieurs de ses principaux rôles.

Darcier va passer son été aux bains des Pyrénées, où l'attendent de brillants engagements.

M. Montaubry, le futur ténor de l'Opéra-Comique, a chanté avec beaucoup de succès la *Dame blanche* à Liége.

Céline Montaland donnera des représentations à Aix-les-Bains, pendant les mois de juillet et d'août.

M. Ligier a joué *Hernani* à Bordeaux.

Emile Gagneux.

CORRESPONDANCE BELGE.

EXPOSITION PROCHAINE D'ANVERS. — STATUE ÉQUESTRE DE LÉOPOLD Ier. — DÉCORATION ET RESTAURATION DE MONUMENTS. — RESTAURATION DES RUBENS. — ESCALIER DE SAINTE-GUDULE A BRUXELLES. — CERCLE ARTISTIQUE D'ANVERS. — CONGRÈS ARTISTIQUE A BRUXELLES..

Anvers, le 25 juin 1858.

Monsieur,

Deux grandes questions occupent en ce moment notre bonne ville d'Anvers. Ce sont, d'un côté, celle de son agrandissement ; de l'autre, celle de notre exposition triennale.

Je ne vous entretiendrai que de cette dernière, celle-là seule étant de notre compétence. Ainsi que vous l'avez annoncé dans votre dernière livraison, elle doit s'ouvrir le 8 août, et les ouvrages devront être arrivés au plus tard le 23 juillet. Parmi les artistes d'Anvers qui y exposeront, et dont il m'a été donné déjà de voir les ouvrages, je puis vous citer M. de Keyser, directeur de notre académie de peinture, qui aura au Salon deux toiles de maître : un *Milton avec ses filles* et un *Dante* arrivant à la porte de je ne sais quel couvent, et répondant au moine qui le reçoit et lui demande ce qu'il cherche, *la paix !*

M. Leys, le héros de notre école à votre exposition universelle, travaille à un *Prêche de la réforme au quinzième siècle.* M. de Braeckeleer, M. Dyckmans, M. Van Regemorter, notre doyen d'âge et président de la section des arts plastiques de notre cercle artistique, M. Jacob Jacobs, MM. Ruyten, Pauwels, Van Lerins, Minguet, Col, Huysmans, de Taye, Lies, Schæfels, Mols, Lamorinière, Bource, Wittkamp, Ducayes, sculpteur, Schadde, architecte, etc. Tels sont les noms des artistes de notre ville dont je puis déjà vous assurer la coopération à cette solennité artistique.

On nous promet aussi bon nombre d'œuvres remarquables de la France et de l'Allemagne. Ces dernières sont toujours les plus nombreuses ; à quoi l'attribuer ? Je pense que, chez vous, on croit généralement qu'il n'y a qu'une seule exposition nationale en Belgique, et on se trompe.

En effet, il y en a trois instituées par l'empereur Napoléon Ier ; celles de Bruxelles, d'Anvers et de Gand. Si cette dernière a presque perdu toute son importance, il n'en est pas ainsi de celle d'Anvers, qui, en bien des points, en a autant, si ce n'est plus, que celle de Bruxelles. Dans cette dernière, le gouvernement décerne des croix et des récompenses. Ce qui est de quelque importance aussi, c'est qu'à la dernière exposition, la Société instituée à Anvers pour l'encou-

ragement des Beaux-Arts, et qui prend cette exposition sous son égide, y a acheté pour 70,000 francs d'œuvres d'art, destinées à être mises en loterie. Je ne compte pas dans cette somme les tableaux achetés par des particuliers, non plus que ce que la Société paie au graveur pour la reproduction du tableau choisi à être offert à ses souscripteurs.

Vous voyez, Monsieur, que ces chiffres sont de nature à pouvoir engager beaucoup de vos artistes à exposer en plus grand nombre.

La gravure qui vient d'être distribuée aux souscripteurs de ces trois dernières années, est une œuvre magnifique due au burin de notre graveur Michiels, d'après le tableau de G. Wappers : *Pierre-le-Grand à Saardam.*

La souscription qui se fait en notre ville pour la statue équestre à ériger au roi, s'élève déjà à 90,000 francs, recueillis exclusivement jusqu'ici parmi la noblesse, le commerce et la haute bourgeoisie.

La commande de ce monument a été confiée à M. J. Geefs.

Comme en France, on s'occupe beaucoup, depuis quelques années, de restaurer en Belgique les plus beaux monuments. Après l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, c'est celui d'Anvers, dont on vient de commencer la restauration. Plusieurs de nos églises, et surtout celle dite des Jésuites, ordonnée par P.-P. Rubens, ont fait peau neuve, grâce à la munificence nationale. La superbe tour de notre cathédrale va enfin être remise à neuf du haut en bas, après une restauration de trente années.

La Bourse, ce vieux monument du quinzième siècle, est devenu, grâce à une contribution forcée prélevée sur les négociants de notre place pour permettre à notre concitoyen Marcellis de faire un chef-d'œuvre d'art industriel en recouvrant en verre ce beau mouument. C'est là, nécessairement, dans les salles au-dessus des galeries, que devait se loger la chambre de commerce. Sa décoration a été confiée à MM. Guffens et Swerts, qui y reproduisent à fresque les principaux personnages et les plus célèbres faits de nos annales commerciales. C'est une œuvre capitale qui sera, dit-on, terminée pour l'époque de notre kermesse (15 août). Cet important travail, joint à la décoration de l'église Saint-Nicolas (en Flandre), qui occupe ces artistes, les empêchera probablement, malgré l'habileté de leur pinceau, d'exposer autre chose que leurs principaux cartons.

On s'occupe aussi du projet de la décoration, au moyen de souscriptions volontaires, de notre nouvelle église Saint-Georges.

M. Bellemont, encore un de nos jeunes artististes, est chargé de décorer aussi une chapelle nouvelle dans une autre de nos églises.

Puisse ce goût de peinture monumentale se répandre de plus en plus et gagner enfin les sympathies de nos riches propriétaires et négociants, et nous aurions bientôt fait de notre ville une petite Gênes, la ville aux palais artistiques.

Votre estimable revue et vos journaux français se sont tous beaucoup occupés du nettoyage des *Rubens* du Louvre.

D'après les uns, on s'en est tiré à merveille; d'après les autres, on a mal fait. Que faut-il en croire? Quant à nos deux Rubens de la cathédrale, dont le nettoyage a été confié à M. E. Le Roy, qui a bien mérité par ce consciencieux travail de tous les artistes et connaisseurs, je puis vous assurer qu'ils n'ont fait qu'y gagner, et que le travail du grand maître a été respecté. Un homme éminent, à la perte duquel nous avons tous pris une vive part, M. P. Delaroche, vint, il y a trois ans, expressément à Anvers pour assister à la restauration de ces belles pages, dont il ne pouvait se rassasier la vue. Pendant son séjour chez nous, il s'y rendit cinq ou six fois, et témoigna toute sa satisfaction pour l'habileté avec laquelle M. E. Le Roy avait surmonté ces délicates difficultés.

Nous venons récemment de voir arrêter, enfin, par l'édilité de notre capitale, le modèle de l'escalier monumental qui doit s'ériger devant le porche de la cathédrale de Sainte-Gudule. L'exécution de ce projet, dû à notre habile architecte M. F. Durlet, coûtera, dit-on, au delà d'un million. M. Durlet est l'auteur des belles stalles qui ornent le chœur de notre cathédrale d'Anvers, qui étaient tant admirées par feu P. Delaroche. Il vient d'être décidé qu'on les compléterait en en peignant le pourtour extérieur à fresque.

Nos artistes prennent une part bien vive à la perte que viennent encore de faire les arts, en la personne de M. A. Scheffer. Voilà que la ville d'Anvers vient de se voir enlever, en sa personne et en celle de Paul Delaroche, deux de ses académiciens dont elle s'honorait de plus, et ce sans qu'elle ait pu leur faire la commande qu'elle fait

tour à tour à chacun de ses membres pour se former un musée moderne.

On parle beaucoup ici de remplacer feu M. P. Delaroche par M. Flandrin. Qui prendra-t-on pour remplacer M. Scheffer? Cette élection doit se faire en assemblée générale des membres de l'académie, au mois d'août prochain.

La dernière œuvre que la ville a commandée à un des académiciens, est une statue en marbre à exécuter par M. De Bay.

Les séances d'hiver viennent de se terminer. Une des plus intéressantes que nous ayons eu, est certes l'exposition des œuvres de feu P. Delaroche, reproduites par la photographie.

Notre cercle est une société organisée spécialement dans le but d'avoir, en hiver, une conférence ou exhibition artistique quelconque, chaque semaine. On y invite, à se faire entendre, les principaux savants, professeurs, ou artistes étrangers et du pays. En outre, chaque artiste qui vient de terminer une œuvre quelconque, peut l'exposer au cercle avant qu'elle ne quitte la ville ou le pays.

Cette société vient d'organiser, avec le concours de notre ville, un grand festival de chant d'ensemble. Toutes les villes, tant étrangères que du pays, sont invitées à y prendre part. Il est étonnant que, comme pour nos expositions, ce soient encore les sociétés allemandes qui y accourent généralement en plus grand nombre. Comme je suppose que vous devez avoir chez vous des sociétés aussi, qui voudraient bien nous honorer de leur présence, je me propose de vous envoyer le programme détaillé de ce concours, dès qu'il sera imprimé.

C'est M. Wilmotte, particulier, conseiller communal, un des directeurs du Cercle et violoniste distingué, qui a été chargé par la ville de l'organisation de cette solennité musicale.

M. Éric Corr, notre habile graveur, vient d'être nommé par la section des arts plastiques du Cercle, pour être son délégué au Congrès artistique qui doit se tenir à Bruxelles au mois de septembre de cette année.

Je termine, Monsieur, en vous promettant de vous tenir plus au courant, une prochaine fois, de notre exposition. Je vous fais mille excuses sur ma prolixité, vous n'en prendrez, du reste, que ce que bon vous semblera, la millième partie, si vous voulez. J'ai voulu seulement vous montrer mon bon vouloir et vous prouver qu'Anvers, la vieille Anvers du quinzième siècle, vit toujours pour les arts. Nous avons toujours le feu artistique en nous, et tandis que Rome, Florence, Madrid, Venise, sont mortes ou dorment d'un sommeil léthargique, nous vivons de la vie la plus active et la plus prospère.

Recevez, Monsieur, avec mes salutations l'assurance de ma haute considération,

J.-B. Huysmans.

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DU LOUVRE [1].

LE LOUVRE EN L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — LES LOGEMENTS D'ARTISTES.

(*Suite et fin.*)

« CINQUIÈME DÉPARTEMENT. — PORTE DU CÔTÉ DU QUAI DITE DE L'INFANTE. »

« Le peintre Picault, chargé de la restauration des tableaux, six pièces (sa femme, un enfant adoptif et une femne de confiance); — le peintre Ducreux, quatre pièces au premier et quatre à l'entresol, cuisine, jardin et cave (sa femme, deux filles et une femme de confiance); — le sculpteur Millot, deux pièces, un cabinet, sans atelier (sa femme et un jeune élève); — le sculpteur Moitte, atelier; — le sculpteur Gois, atelier dans lequel il a lui-même formé son logement, petit jardin et cave (son fils, deux élèves, une femme de confiance, une cuisinière et son mari). »

Avec les artistes que je viens de citer, logeaient, de ce côté, un mécanicien avec sa femme, deux enfants et un apprenti; le concierge du muséum; un portier tailleur; un portier particulier et un portier traiteur.

1. Voir page 247.

Je rencontre encore les noms respectables d'un homme de lettres, d'un professeur de géographie. Le Brun, avec une fille de confiance, occupait sept pièces. Comme contraste, Edme Mentelle en avait deux, une cuisine, un cabinet, une cave, et il habitait ce modeste logement avec sa femme, son neveu et une amie.

« SIXIÈME DÉPARTEMENT. — ANGLE DE LA COUR A DROITE ADOSSÉ A LA COLONNADE. »

Il s'agit probablement ici de l'intérieur de la cour, de cette partie près de laquelle se trouvait un puits, métamorphosé plus tard en fontaine, et qui n'a complétement disparu qu'après 1830.

« Le sculpteur Foucou, atelier ;—le peintre en émail Pasquier, atelier ; — le peintre et graveur Debucourt, trois pièces et une petite antichambre ; — le peintre Giroux, atelier ; — les sculpteurs Dejoux et Julien, atelier ; — le sculpteur Boizot, atelier ; — le sculpteur Le Comte, quatre pièces dont deux noires et un petit jardin ; — le sculpteur Francin, trois pièces (sa femme et deux filles) ; — le sculpteur Dumont, trois pièces (sa mère et une femme de confiance) ; — le peintre Doyen, atelier composé de deux pièces ; — le peintre Mouchette, deux pièces et deux cabinets (sa femme et trois enfants) ;—le peintre Labille, trois petites pièces au premier formant atelier, quatre pièces et deux cabinets à l'entresol et deux petits greniers (deux amies artistes et une femme de confiance) ; — le peintre et ingénieur Lespinasse ;—le restaurateur de tableaux Laporte, une seule pièce sans cheminée ; — le sculpteur Moitte, deux petites pièces et un cabinet ; — le sculpteur Foucou, trois pièces (sa femme et un jeune élève) ; — le sculpteur Boizot, sept pièces (sa femme, deux enfants et une cuisinière). »

On a pu remarquer que ces trois sculpteurs, outre leurs logements, avaient pu se procurer des ateliers dans une autre partie du palais.

Parmi les célébrités de ce département, je citerai le mathématicien Mauduit, huit pièces (quatre enfants, une femme de confiance et une cuisinière) ; — la citoyenne Thomas, sœur de l'académicien, cinq pièces et deux garde-robes (sa nièce et deux femmes de confiance); — le professeur de mathématiques Dufort, trois pièces et trois cabinets de l'entresol avec escalier particulier; — le célèbre horloger Janvier, quatre pièces, y compris son laboratoire et une cuisine (une fille adoptive, un ami et une femme de confiance); — l'opticien Carrochez, quatre pièces (sa femme et sa fille) ; — Raup-Batestin, homme de lettres, cinq pièces et plusieurs cabinets (sa femme, un ami et une cuisinière). »

De ce côté, il n'y avait que deux portiers.

« SEPTIÈME DÉPARTEMENT. — ANGLE DE LA COUR A GAUCHE PAR L'ESCALIER DES ARCHIVES DU CI-DEVANT GRAND CONSEIL. »

« Le peintre Boze, cinq pièces (sa femme, six enfants, un fils adoptif et une cuisinière) ; — le sculpteur Beauvallet, quatre pièces et un atelier (sa femme, sa fille et un jeune élève); — l'architecte Norry, quatre pièces (sa femme) ;—le sculpteur Lesueur, deux pièces et une autre en commun avec le citoyen Norry (sa femme, sa fille et une cuisinière); — le peintre Duvivier, deux pièces (sa femme, un élève et une cuisinière) ; — le peintre Topino-Lebrun, celui qui porta sa tête sur l'échafaud, un atelier et quatre cabinets ; — le peintre Giroux, un atelier, deux chambres et un cabinet;—le peintre Vanloo, alors âgé de soixante-quinze ans, six pièces (sa femme et deux femmes de confiance). » Il occupait ce logement depuis vingt-deux ans.

Autres locataires : « Cannebière, professeur de mathématiques, deux pièces ; Cheyré, garde des archives, trois pièces (sa femme, deux neveux, la mère de sa femme et une cuisinière) ;— Mitet-Mureau, homme de lettres, quatre pièces (sa femme, sa fille et une cuisinière) ;—Domergue, professeur de langue française, six pièces et trois cabinets en entresol avec petit escalier particulier, plus quatre autres pièces noires avec un grand escalier intérieur (une fille de confiance) ; — puis deux portiers. »

« HUITIÈME DÉPARTEMENT. — PORTE DU PAVILLON DIT DE L'INFANTE.

« Je ne trouve dans ce département que trois gardiens et un portier, mais le portier pouvait compter. Il avait avec lui sa femme, neuf enfants et un de ses parents. Tout cela vivait dans sept petites pièces et un grenier.

« NEUVIÈME DÉPARTEMENT. — PORTE DU SALON D'EXPOSITION DES TABLEAUX. »

« Le sculpteur Dejoux, trois pièces, deux cabinets, une cuisine et deux caves ; — le peintre Langlois, trois pièces (sa femme et ses deux fils); — l'architecte Moitte, une seule pièce (sa femme); — le sculpteur Chaudet, une pièce formant atelier et quatre cabinets (sa femme et une fille de confiance); — le peintre Forterre.»

Il n'y a pas de désignation de logement. A côté du nom de l'artiste se trouve cette terrible ligne : *Il est réputé émigré, les scellés sont sur son logement.*

Là, outre le portier-traiteur, étaient les logements de quelques gardiens et balayeurs.

« DIXIÈME DÉPARTEMENT. — MAISON DU CI DEVANT PREMIER PEINTRE. »

« Vien, père et fils, huit pièces, un atelier, cui-

sine, deux caves, plusieurs chambres lambrissées et une remise (sa femme, son fils, sa bru et trois personnes de confiance); — Ledreux, premier dessinateur, garde du dépôt des plans et dessins des bâtiments de la République, cinq petites pièces (sa femme et une cuisinière). »

« GALERIE DU MUSÉUM. »

Cette désignation ne doit pas faire croire qu'il s'agit de la grande galerie de peinture. On ne veut parler que des appartements, plus tard occupés par la bibliothèque du Louvre. Ils étaient tous très-convenables. On peut dire que c'était le département aristocratique du Louvre.

« Le peintre Fragonard, huit pièces, cuisine, cabinets et cave; — le sculpteur Mouchy, six pièces, cabinets, dont un sur le quai (sa femme, son fils et une cuisinière); — Sylvestre, un semblable logement et deux petits caveaux (son fils, sa bru, le citoyen Hamel, deux enfants et une femme de confiance); — le peintre Restout, six pièces, deux cabinets, dont un sur le quai avec cave (une amie et un homme de confiance); — le peintre Regnault, cinq pièces, cuisine, cabinets, dont un sur le quai avec cave et puits (sa femme, deux enfants et une femme de confiance); — le peintre en émail Pasquier, sept pièces, cabinet sur le quai, cave et grenier (une femme de confiance); — le sculpteur Pajou, dix petites pièces, cave et cabinets sur le quai (sa femme, son fils, sa fille, une femme de confiance et une cuisinière);—le peintre Robert, six pièces, une cave et un cabinet sur le quai (sa femme, une cuisinière et un homme de confiance); — le peintre Duplessis, six pièces, une cave et un cabinet sur le quai;—Mme Coster, née Vallayer, huit pièces, cabinet, cave et grenier (son mari); — Vernet, sept pièces, cabinet et cave (sa femme, deux enfants et une femme de confiance); — le peintre Lagrenée, six pièces, cabinets, cave et grenier, (sa femme, son fils, sa belle-sœur, une cuisinière et un homme de confiance);—le graveur en médailles Duvivier, sept pièces, cuisine, cabinets, grenier et cave (sa femme, deux enfants, une cuisinière et un homme de confiance); — le graveur Berwick, six pièces avec cabinets (une femme de confiance); — le graveur en pierres fines Leguai, six pièces, cave et cabinet sur le quai (deux nièces, un homme et une femme de confiance);—le peintre Lagrenée l'aîné, huit pièces, cuisine, cave et cabinet sur le quai (sa femme, son fils, un neveu et une femme de confiance, un autre fils à l'armée, aide de camp du général Pichegru);—le peintre Hue, huit pièces, cuisine, cave et cabinet sur le quai (sa femme, sept enfants dont deux aux frontières, et une cuisinière); — le peintre Dumont, six pièces, cuisine, cave, cabinet sur le quai (sa femme, deux enfants et deux personnes de confiance); — le peintre Vincent, deux grandes pièces, trois cabinets, cuisine et cave (un ami et une femme de confiance). »

Dans cette colonie favorisée, je rencontre encore le garde de la monnaie et des médailles Decotte; — le fourbisseur Gonnot; — le joaillier Menière;—le mécanicien Leroy;—l'orfèvre Auguste; — l'horloger Robin; — l'hydrographe Buache; — le mathématicien Bossut; — l'homme de lettres Borelli, chargé alors de la rédaction du *Journal de l'Instruction publique*. Il avait obtenu la jouissance de son logement, composé de six pièces, cuisine, cave et cabinet sur le quai, « comme ayant été expulsé, disent les notes de « l'architecte inspecteur Hubert, par le roi de « Prusse actuellement régnant, à cause de son « attachement à la révolution française. »

Il y avait des mutations fréquentes. Dans des notes supplémentaires, je trouve en effet la preuve que bien d'autres artistes ont eu des ateliers, des logements dans le Louvre : Mérimée, Neveu, Perrin, Mme Bouilliard, portraitiste, de Marne, Guillaume Letiers, Paul Villers, le miniaturiste, Constant Bourgeois, André Noël, Charles Thévenin, Van Spaendonck, Bernardin de Saint-Pierre, Jacques Dusseaux, Van Daël, le sculpteur Gaulle, Van den Burk, Garnier, Landon, Guérin, Pougens, Valenciennes, le paysagiste, Monnet, Champcourtois, Ducis, Greuze, Cailhava, Bitaubé, Lemot, Prudhon, Girodet, — tous deux demeuraient dans le pavillon dit des Sept-Cheminées, — Dacier, Pierre Didot l'imprimeur.

Sur ce malheureux Louvre était un télégraphe, et nécessairement tout le service du télégraphe était logé dans les environs. Il y avait encore, çà et là, des boutiques qui se louaient! Mais je n'ai pas pu savoir au bénéfice de qui étaient perçus les loyers.

Une note porte « que la section des gardes-« françaises s'est emparée d'une vaste pièce pour « y établir un dépôt de... bouteilles cassées. »

Dans une autre, on se plaint vivement que quelques demoiselles des rues Froidmanteau et Champfleury aient trouvé moyen de se glisser dans le palais. Leur présence est une perpétuelle occasion de scandale...

Dans les tableaux d'Hubert, on voit bien deux colonnes portant ces titres : *Dates des concessions, par qui faites?...* Mais elles ne sont pas souvent remplies, ce qui prouve que l'usurpation s'était opérée sur une large échelle.

Généralement les concessions, et ce sont les plus nombreuses, ont été faites par le ministre

Rolland, d'autres en vertu du décret relatif à l'encouragement aux arts, plusieurs par les ministres Garat et Paré.

Les anciennes, celles qui avaient été accordées dans les derniers temps de la monarchie, avaient été contresignées par M. de Maurepas, M. d'Angivilliers, M. de Marigny, etc., etc.

A quelques pas du Louvre était un vaste hôtel que l'on a fait récemment disparaître pour ouvrir la rue de Rivoli; c'était, pour me servir des expressions du TABLEAU GÉNÉRAL, « la maison « Nationale dite d'Angivilliers, rue de l'Oratoire, « division du Muséum. »

Là demeuraient : madame Piccinni, veuve du compositeur, avec ses deux filles; la fameuse Sophie Arnoult, alors âgée de soixante-deux ans, avec une femme de confiance, — elle avait cinq pièces au premier étage, avec cabinets, garde-robe et cave; — Naigeon, le membre de l'Institut; madame Benoît, peintre ; le sculpteur Ramey; l'historien Anquetil; l'architecte Verniquet; Antoine Taunay; le peintre Jérôme Langlois; Joseph Ducreux, Lespinasse, Houel, peintre; Chaudet, Bidault, madame Delaistre, peintres de portraits; le sculpteur Millot; plus, des horlogers, des mécaniciens, des gardiens, des portiers.

Tout ce qui porte un nom illustre dans les arts, tout ce qui a travaillé à honorer l'école française, tous les hommes qui nous ont légués leurs chefs-d'œuvre en tous genres, ont donc été plus ou moins longtemps les hôtes du Louvre. Tous ont inscrit leurs noms sur les états de l'architecte-inspecteur Hubert. Etait-ce manie, était-ce nécessité? Je ne saurais le dire. Je me contente de constater le fait.

Après ces renseignements, ces détails intimes, dont l'authenticité ne saurait être mise en doute, je me demande comment le Louvre a pu résister non pas à cette invasion, mais à cette occupation—d'autant plus dangereuse qu'elle était sans cesse renouvelée, — de savants, de littérateurs, d'artistes, de protégés pris dans toutes les classes de la Société ?

Il est facile de se rendre compte de la quantité de pièces qui composaient les logements de cette masse de locataires ne payant pas de termes, du nombre des habitants, égal à celui d'un chef-lieu d'une certaine importance ! Mais comment les envahisseurs étaient-ils parvenus à couper, à diviser les salles, les rez-de-chaussée, les galeries dans lesquels ils s'étaient introduits ? Comment avaient-ils pu s'isoler les uns des au-autres, rendre à peu près habitables ces demeures que chacun arrangeait suivant son caprice ? Comment avaient-ils pu les accommoder aux besoins de chaque couple, de chaque famille ? Il fallait vivre, respirer, agir, dans les innombrables compartiments de la royale demeure. Je me demande encore, — car il est impossible de ne pas descendre aux détails les plus vulgaires, — sur quoi étaient appliquées les cheminées indispensables à tant de salons, de chambres, de cabinets, d'ateliers ? On ne jouissait pas au Louvre, parce qu'on y était logé gratis, de priviléges particuliers, d'une température exceptionnelle. Il fallait se chauffer en hiver, préparer les repas en toutes saisons. Tout ce monde n'allait pas déjeuner ou dîner chez les portiers-traîteurs !

Je doute que l'on puisse jamais résoudre ce problème. Les habitants d'un des douze départements du Louvre, avaient-il seulement connaissance de ce qui se passait dans l'un des départements limitrophes ?

Napoléon I[er] parvint à dissiper cette agglomération qui s'opposait à la réalisation de ses grands projets. Les artistes se jetèrent alors sur la Sorbonne dont ils s'emparèrent, et qu'ils occupèrent pendant près de vingt ans. Mais au sujet de cette occupation les documents me manquent. Je laisse à un confrère plus heureux le soin d'écrire à son tour cette page originale de l'histoire du monument fondé par Richelieu.

CH. D'ARGÉ.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

LES SIRÈNES[1].

ESSAI HISTORIQUE PAR M. G. KOESTNER.

L'auteur des *Danses des morts*, de la *Harpe d'Eole*, des *Voix de Paris*, M. Georges Kastner, vient d'ajouter un nouvel et important ouvrage à l'ensemble déjà si varié de ses études historiques et musicales. Les *Sirènes*, tel est le titre de cette publication qui offre, comme les précédentes, un double intérêt, puisqu'une composition inspirée

[1] Paris, chez G. Brandus et Dufour, — grand in-4° de 164 pages, avec 12 planches gravées, et terminée par une partition grand in-folio de 207 pages.

au savant musicien par le sujet même de ses recherches, y trouve place à la suite d'un essai plein de vues nouvelles et de renseignements curieux sur l'antique fable dont le titre même du livre évoque le souvenir. Le but de M. Georges Kastner a été de prouver, une fois de plus, combien l'art musical gagne à élargir et à renouveler son horizon par l'étude et l'interprétation de certains sujets historiques ou scientifiques. Il suffit de donner une idée de son nouvel ouvrage sur les sirènes pour montrer que le but ainsi défini a été pleinement atteint. L'*Essai* de M. Kastner, précédé d'une introduction générale sur le mythe des sirènes, se divise en deux parties. Dans la première, les sirènes sont considérées au point de vue mythologique et légendaire;— dans la seconde, l'auteur groupe les renseignements des historiens et des voyageurs, il analyse les documents fournis par les arts du dessin, il rappelle enfin les plus remarquables créations poétiques auxquelles la fable des sirènes a donné naissance. Les premiers chapitres nous conduisent des gracieuses fictions de l'Olympe antique aux récits merveilleux des épopées scandinaves, et enfin aux poétiques légendes de l'Allemagne. La sirène nous apparaît d'abord sous les traits que lui a donnés Homère; ce sont deux belles vierges épiant les voyageurs et les attirant au milieu des écueils. Bientôt la philosophie intervient, et le mythe d'Homère, interprété par Pythagore, par Platon, prend une signification nouvelle. La perfide enchanteresse se transforme en un génie protecteur des âmes, chargé de les guider, de les diriger à travers les mystérieuses épreuves de l'autre vie. Vient le moyen âge et la fable des sirènes se morcèle en de nombreuses légendes où se jouent mille fantômes, dont on ne peut méconnaître la parenté avec les déités perfides qui figurent dans l'*Odyssée*. Nixès, Elfes, Ondins, telle est la bizarre postérité qui perpétue dans l'Europe du nord le souvenir des fables antiques. Une fois le mythe étudié sous ses divers aspects, reste à en montrer l'intérêt au point de vue musical, et ici se placent de curieuses observations sur les diverses formes de l'*incantation* dans l'antiquité comme au moyen âge, sur la vertu magique attribuée à la voix humaine et à certains instruments, tels que le cor, la flûte, le violon, le tambour même. M. Kastner est ainsi amené à étudier une autre légende non moins remarquable au point de vue musical que la légende des sirènes. Nous voulons parler de la légende du cygne. On sait quel rôle tient le cygne dans les récits des poëtes de l'antiquité, et dans les traditions chevaleresques. La fiction de l'agonie mélodieuse de cet oiseau est une des plus touchantes qui existent; M. Georges Kastner traite ce curieux sujet en érudit et en musicien: il fait surtout remarquer les rapports qui existent entre les femmes-cygnes des poëmes scandinaves, et les sirènes ailées de certains monuments antiques. A cette première partie de l'ouvrage où l'histoire musicale est éclaircie par l'histoire légendaire d'un jour si nouveau, succèdent d'abondantes recherches sur les données réelles qui peuvent expliquer la fable des sirènes. Divers récits de voyageurs sont cités et commentés. Des bas-reliefs, des vases antiques, des sculptures, des tapisseries du moyen âge sont décrits et analysés. Enfin les poëtes sont interrogés aussi bien que les artistes, et depuis Shakspeare jusqu'à Goethe, M. Georges Kastner ne néglige aucune occasion de citer les pages éloquentes qu'ont inspirées les sirènes. Musicien, il n'a garde d'ailleurs d'oublier les compositions musicales où la sirène est évoquée, soit sous la forme classique, soit sous la forme légendaire.

Une symphonie vocale et instrumentale termine l'ouvrage. Elle se distingue autant par l'abondance des idées mélodiques que par la fraîcheur de l'inspiration. La scène des *Sirènes* et des *Enchanteurs* qui essayent de s'emparer de l'esprit et de l'âme du poëte, est surtout traitée avec un rare bonheur. Le musicien y introduit différentes combinaisons instrumentales parfaitement appropriées au caractère mystérieux du sujet. Il faut citer aussi la *Chanson de la jeune fille*, fraîche et suave comme un bouquet de primevères ou une guirlande d'aubépine, et enfin des morceaux d'ensemble où M. Georges Kastner a déployé de nouveau les ressources de son talent dans l'art de grouper les voix et de les marier aux masses instrumentales.

Telle est, en peu de mots, l'ordonnance d'une publication aussi digne de l'attention des érudits que de l'attention des artistes, et qui rencontrera bientôt parmi tous les lecteurs éclairés l'accueil sympathique qui n'a manqué à aucune des autres productions de l'auteur.

A. ELWART,

Professeur au Conservatoire impérial de Musique.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre-Français : *Les deux Frontins*, comédie en un acte et en vers de MM. Méry et Siraudin.— Gymnase-Dramatique : *l'Honneur est satisfait*, comédie en un acte et en prose de M. Alexandre Dumas père. — Ambigu-Comique : *les Fugitifs*, drame en cinq actes de MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué.

Le Frontin de nos vieilles comédies a-t-il existé, ou n'est-ce qu'un personnage d'invention ? Il a pu exister, parce que si le théâtre est l'expression de la société, la société est aussi quelquefois l'expression du théâtre, et que les types que l'imagination du poëte y crée, arrivent à passer dans la réalité. L'ancien valet de nos comédies, un peu fourbe et toujours d'accord avec le fils pour tromper le père, est emprunté aux comédies de Térence, qui l'avait lui-même emprunté à Menandre, et l'on voit que le personnage est d'une haute origine. Je m'étonne que M. Méry, pendant qu'il y était, n'ait pas donné sa généalogie dans ses vers spirituels.

Le vieux Frontin prenait bien quelques libertés avec son maître ; mais il savait que l'autorité était de son côté, qu'au bout du compte il lui restait aux pieds un anneau de sa chaîne antique ; aussi ne procédait-il que par ruse, et s'il gouvernait la maison, c'était à force d'adresse et de subterfuges de toutes sortes. Selon MM. Méry et Siraudin, tout cela est changé : le valet de chambre de nos jours est un *prix d'honneur* qui n'a pas trouvé sa place dans la société, et qui entre au service avec la conscience de sa supériorité. Il le prend avec son maître sur le ton d'un docteur, d'un pédadogue, et lui enseigne à vivre. Il mange à sa barbe son dîner sous prétexte de lui montrer comme il faut rompre et non pas couper son pain, et se servir de la fourchette et du couteau. C'est un professeur de civilités, un guide de politesse, un maître des élégances en habit noir, en cravate blanche, et non plus en livrée ; en un mot, c'est un jeune premier qui a pris le rôle de Frontin.

M. Méry a trouvé dans ce contraste un ingénieux prétexte pour faire entendre au public du Théâtre-Français un langage auquel il n'est plus guère habitué, celui des vers, bons, francs et gais ; il a semé l'intrigue légère de sa comédie d'une foule de ces traits vifs et brillants, de ces feux d'artifice de style, dont son esprit est garni comme un arsenal. Voici, par exemple, le tableau de Paris :

> L'univers est chez nous, ne suivons pas la foule.
> Ce globe ne vaut pas la peine qu'on le foule ;
> On ne doit voyager que dans Paris. Je vois,
> Le cœur serré, partir chaque jour les convois ;
> Où vont-ils? Nommez-moi d'autres villes qui donnent
> A ces chrétiens errants tout ce qu'ils abandonnent ?
> Où retrouveras-tu, coureur extravagant,
> La pluie et le soleil du boulevard de Gand ?
> Une ville qui donne un plaisir à toute heure !
> Le théâtre où l'on rit, le théâtre où l'on pleure;
> Des jardins et des bois semés de promeneurs;
> Des restaurants garnis d'un peuple de dîneurs;
> Cinq cent mille piétons circulant à leur aise ;
> Un public prosterné devant un *ut dièze*,
> Et l'année accordant par faveur aux ennuis
> Trois cent soixante jours de fête, et pas de nuits!

Ne demandez pas à cette pièce autre chose qu'une succesion de tableaux dans le même goût ; c'est un panorama spirituel qui se déroule, où l'auteur a pour ainsi dire la baguette à la main ; mais, quand ils sont bien réussis, ces exercices de l'esprit ne déplaisent pas. MM. Samson, Leroux, Monrose, et une débutante dont le nom nous échappe, ont fait leurs efforts pour donner à cette épître satirique l'air et le ton d'une véritable comédie.

La jolie petite comédie de M. Alexandre Dumas père, jouée dernièrement chez M. Gudin avec tant de succès, a passé au théâtre du Gymnase dramatique, où elle a été accueillie comme elle méritait de l'être, mais par un public moins nombreux, hélas ! que chez M. Gudin. La solitude se fait dans les théâtres, et c'est vraiment dommage que de si jolies petites perles ne soient pas réservées pour une meilleure saison.

Tout le monde a lu le journal d'*une Dame Anglaise*, publié par le docteur Maynard. C'est un récit terrible et touchant à la fois, un épisode sanglant de cette guerre de l'Inde qui est venue étonner l'Angleterre ; nous ne raconterons pas les longues aventures qui ont servi aux deux auteurs à soutenir la curiosité jusqu'au bout de leurs œuvres, mais on peut s'en rapporter pour l'intérêt à MM. Anicet Bourgeois et F. Dugué. Ils ont fait leurs preuves ; l'originalité de ce drame consiste particulièrement dans les mœurs nouvelles que les auteurs avaient à dépeindre, et dont ils ont tiré un très-grand parti. Le drame

des *Fugitifs* aura le succès de la *Case de l'Oncle Tom.*

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 15 juin 1858.

Le procès-verbal est lu et adopté sans rectification.

La correspondance comprend plusieurs lettres auxquelles il sera répondu, et diverses publications renvoyées aux rapporteurs ordinaires.

M. de Gisors, architecte du Luxembourg, ayant obtenu la majorité des suffrages, est proclamé, par M. le président, membre honoraire de la Société libre des Beaux-Arts.

M. D. Marassich, ingénieur civil, ayant également réuni la majorité des suffrages, est proclamé membre résidant de la Société.

La Commission pour la séance publique fait son rapport sur l'organisation de cette séance, qui aura lieu le 20 juin (salle Herz), dans l'ordre établi par le programme admis dans son entier, ainsi que les lectures qui ont été lues et applaudies.

Avant de clore la séance, les membres sont prévenus que les élections du bureau et des autres fonctionnaires de la Société, se feront par votes réguliers dans la prochaine séance, le 6 juillet 1858, aussitôt après la lecture et l'adoption du procès-verbal des séances du 15 et du 20 juin.

La séance est levée à 10 heures et demie.

Le secrétaire-général,
Gendré.

Notre prochain numéro contiendra le compte-rendu de la 24e séance annuelle de la Société libre des Beaux-Arts, qui a été tenue le 20 juin 1858, dans la salle Herz.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 18 juin 1858.

Le procès-verbal est lu et adopté après une légère rectification.

M. Paul Chareau, président, donne lecture de la correspondance, qui se compose d'une invitation de M. le président de la Société libre des Beaux-Arts, d'assister à la séance publique annuelle de cette Société. — Une commission est immédiatement désignée pour répondre à ce témoignage de bonne confraternité.

M. Ed. d'Ingrande fait hommage au Comité d'un quatuor sans accompagnement, de sa composition; il est renvoyé au rapport de MM. Verbist et White.

M. Emile Delaunay fait également hommage d'une pièce de vers imprimée, ayant pour titre : *Illusion.* — Renvoyée au rapport de M. Amédée Douay.

M. Henri Chareau fait don aux archives du Comité de deux numéros *The Art journal*, dans lesquels se trouve un compte rendu de l'exposition des Beaux-Arts à Manchester.

Il est aussi déposé deux numéros de l'*Europe artiste.*

Il est procédé, par le scrutin, à l'élection de M. Auguste Roblin qui, ayant réuni l'unanimité des suffrages, est proclamé membre du Comité central des artistes, section de littérature.

M. le président donne la parole à M. Edmond Douay, pour la lecture d'un rapport sur l'ouvrage d'un de nos collègues résidant en Angleterre.

« Cette brochure a pour titre : *Réflexions sur la société*, par Antoine Carlier, membre du Comité central des artistes de Paris. L'auteur aurait pu dire par Ant. Carlier, auteur de gentilles pâquerettes, de généreuses satires, d'œuvres diverses qui s'inspirent de cette devise qu'il prend pour épigraphe : *C'est la vertu qui ouvre à la vie le chemin du calme.* M. Carlier a préféré se rappeler qu'il était un des nôtres et de s'en faire un titre auprès du public anglais, en souvenir de la patrie absente et des liens qui, dans le Comité central des artistes, unissent les cœurs et les intelligences. »

Ce rapport, écrit avec le talent que M. Ed. Douay met dans toutes ses œuvres, sera imprimé dans les publications du Comité.

Après cette lecture, M. Ed. Douay dit que, révolté des injustes attaques dont M. de Lamartine a été l'objet, il lui a adressé quelques vers, auxquels l'illustre poëte a daigné répondre par quelques lignes on ne peut plus gracieuses et plus piquantes.

Sur la proposition du secrétaire-administrateur, le Comité décide que le banquet anniversaire de sa fondation, suivi d'une soirée musicale et littéraire, sera célébré le 16 juillet prochain, dans les salons de Deffieux, chez lequel on pourra souscrire à partir du 1er juillet. Une autre liste de souscription sera présentée, à domicile, à tous les membres de la Société.

Le secrétaire-général,
L. Brévière.

Ordre du jour du vendredi 2 juillet 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Election de deux candidats. — Réception de nouveaux candidats. — Rapports des commissions. — Nomination des commissaires du banquet annuel. — Propositions diverses. — Nominations de commissions.

LES BEAUX-ARTS

SOUS LOUIS XIII[1].

ADMINISTRATION DE RICHELIEU, PAR M. J. CAILLET[2]. — LE VRAI, LE BEAU ET LE BIEN, PAR M. COUSIN[3]. — MADAME DE MONTMORENCY, PAR M. AM. RENÉE[4]

(*Suite et fin.*)

Moins riche en grands et illustres noms que la peinture, la sculpture n'est cependant pas entièrement deshéritée. Avec Jean de Douai ou de Bologne, Francheville, Biard, Barthélemy Prieur, que nous avons déjà vus sous Henri IV, finissait cette belle école de la Renaissance, rivale en quelque sorte des écoles grecque et florentine. Au dix-septième siècle, « la sculpture, dit M. Cousin, change de caractère : elle n'a plus le même agrément, mais elle acquiert un surcroît de force et l'inspiration morale et religieuse qui avait trop manqué aux plus habiles maîtres de la Renaissance. En est-il un, Jean Cousin excepté, qui soit supérieur à Jacques Sarrazin? » Le chef de cette école du dix-septième siècle est Simon Guillain. Nous regrettons de ne le voir cité ni dans M. Cousin ni dans M. Caillet. Guillain naquit à Paris, en 1581, d'un père sculpteur obscur, alla à Rome, où il étudia plusieurs années sous d'habiles maîtres. A son retour à Paris, il fut chargé d'importants travaux, entre autres du monument qui se trouvait à l'extrémité du Pont-au-Change, et qui fut démoli en 1787. Ce monument était composé des figures en bronze de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Louis XIV enfant et d'un bas-relief en pierre de liais. Alexandre Lenoir en a donné le trait dans son *Musée des monuments français*, t. V. On connaît encore les *statues* qui décoraient le portail et l'église de la Sorbonne, les *quatre Evangélistes* de Saint-Gervais, le *maître-autel* de Saint-Eustache. Lenoir est parvenu à sauver un bas-relief de cet artiste représentant le dernier combat de Louis Potier, marquis de Gèvres, dans lequel on a remarqué les figures de la Renommée et des Parques (*Musée des monuments français*, t. V). Les ouvrages de Guillain se recommandent en général par la grande correction du dessin et la délicatesse du ciseau.

1 Voir page 285.

2 Durand, r. des Grès-Sorbonne, 7, et Firmin Didot.

3 Didier, quai des Augustins, 35.

4 Firmin Didot, 56, rue Jacob.

Guillain, qui ne mourut qu'en 1658, eut une grande influence, une sorte d'autorité sur les artistes de son époque, c'est à lui qu'on doit, en quelque sorte, la formation des Académies de peinture et de sculpture; il imagina, en effet, le premier, d'engager ses confrères à se réunir une fois chaque semaine pour traiter des questions d'art, et ces assemblées donnèrent naissance à l'Académie dont il fut un des premiers recteurs.

Après Guillain, nommons Jacques Sarrazin, grand artiste, aujourd'hui presque oublié, disciple à la fois de l'école française et de l'école italienne; il est dans la sculpture le digne contemporain de Champagne et de Poussin. Rappelé en France par Richelieu, Jacques Sarrazin en peu d'années a produit une foule d'ouvrages d'une rare élégance et d'un grand caractère : les cariatides du pavillon de l'Horloge, au Louvre; le tombeau de Henri de Condé, le père du grand Condé, recueilli par Lenoir dans son *Musée des monuments français*, et enfin la statue du cardinal de Bérulle agenouillé, qu'on peut voir dans la chapelle des Carmélites, rue d'Enfer, 67.

C'est là, ou bien dans le charmant chapitre de M. Cousin, qu'il faut aller étudier et admirer Sarrazin, car malheureusement le Louvre n'a de lui qu'un petit nombre d'ouvrages peu importants, un monument funèbre de l'abbé de Bernay, Hennequin, petit chef-d'œuvre d'élégance; deux petites statues pleines de grâce, et un buste très-ressemblant en bronze de Pierre Séguier, le chancelier de France et le protecteur de l'Académie.

Au-dessous de Sarrazin, les frères François et Michel Anguier, sont encore des artistes que l'Italie apprécierait à leur juste valeur, et dont cependant nous avons laissé tomber la mémoire dans l'oubli. M. Cousin les venge glorieusement de cette ingratitude, et son jugement sera celui de la postérité mieux renseignée. François Anguier a produit le tombeau de Jacques-Auguste de Thou, orné de sa statue et de celles de ses deux femmes: la statue de l'historien se trouve aujourd'hui au Louvre; les statues du duc et de la duchesse de Tresmes, le monument de Henri de Chabot qui rappelle le *Gladiateur mourant*, le mausolée du duc de Montmorency. Le livre de M. Amédée Renée (*Madame de Montmorency*), fournit d'intéressants détails sur ce monument. Le plan fut dressé par madame de Montmorency, l'inconsolable veuve de l'insurgé de Castelnaudary; pour rendre sa pensée, elle appela de Paris, François Anguier qui fut assisté dans ce travail par Thomas Renaudin, auquel on doit la statue de la Noblesse; un autre sculpteur assez renommé, Thibaud Poissant, y travailla aussi. Anguier fit les statues du duc et de la duchesse, les statues allégoriques d'Hercule et de la Libéralité, les deux Génies, l'urne et les armoiries[1]; son frère, Michel Anguier, plus jeune, appartient plutôt au règne de Louis XIV, c'est à lui qu'on doit les bas-reliefs de la porte Saint-Denis et l'admirable buste de Colbert qu'on voit au musée. François Anguier jouissait d'une très-grande faveur auprès de Louis XIII, qui lui donna un logement au Louvre et lui confia la garde de son cabinet des antiques.

La sculpture en bois, qui cessa bientôt d'être cultivée comme art important, peut encore fournir cependant à cette époque les noms de Blanet, de Lestocart, etc.

Sous Louis XIII et pendant la régence d'Anne d'Autriche, on exécuta de grands bronzes sur les modèles des sculpteurs Guillain et Anguier. La famille Chaligny se distingua en Lorraine pendant trois générations, par ses beaux ouvrages en bronze. Le premier, Jean Chaligny, mort en 1615, appartient surtout au règne de Henri IV; il fondit la fameuse couleuvrine de vingt-deux pieds dont le P. Daniel a conservé le dessin dans son *Histoire de la Milice française*, t. Ier, pl. 28. Son fils, David Chaligny, mort en 1631, commença le cheval de bronze qui devait

1 Tous ces travaux se trouvent dans le savant et national ouvrage de Lenoir.

porter la statue de Charles III, duc de Lorraine. Son frère Antoine acheva ce cheval et exécuta le modèle en terre de la statue du duc. Louis XIV s'empara du cheval et le fit transporter à Dijon, où il servit à une de ses statues équestres. La statue du duc, achevée par Antoine Chaligny et son fils Pierre Chaligny, est aujourd'hui au musée de Nancy. Chaligny fut nommé commissaire-général des fontes de l'artillerie de France, son fils lui succéda dans sa charge en 1665.

Devant ces faits doit tomber une erreur très-répandue, que l'art de la fonte fut longtemps inconnu en France ; cette erreur avait été surtout accréditée par un fait mal interprété. En 1614, le duc de Toscane fit faire à Florence, et offrit à sa nièce, Marie de Médicis, la statue en bronze de Henri IV, que Jean de Douai, sculpteur français fixé à Florence, avait sculptée. Ceux qui se sont appuyés, dans leur argumentation, sur ce fait d'une statue faite à l'étranger, ignoraient sans doute que cet ouvrage n'était pas une commande de Marie de Médicis, mais bien un cadeau du duc de Toscane, et que les quatre statues de bronze représentant les quatre parties du monde alors connues, placées aux quatre coins du piédestal, et que l'on peut voir encore au musée du Louvre, avaient été fondues en France.

Nous pouvons encore citer parmi les travaux de cette époque, la statue équestre de Louis XIII, exécutée aux frais de Richelieu et dressée sur la place Royale le 23 septembre 1639. On y lisait cette inscription : *Pour la glorieuse et immortelle mémoire du très-grand et très-invincible Louis-le-Juste, XIIIe du nom, roy de France et de Navarre. Armand, cardinal duc de Richelieu, son principal ministre dans tous ses illustres et généreux desseins, comblé d'honneurs et de bienfaits par un si bon maître et un si généreux monarque, luy a fait élever cette statue, pour marque éternelle de son zèle, de sa fidélité et de sa reconnaissance*, 1639.—Le cheval avait été fait par Daniel Ricciarelli, et la statue par Biard, fils de Pierre Biard, le sculpteur de Henri IV, à qui on doit ce chef-d'œuvre, le bas-relief de *Henri IV à cheval*, sur les portes de l'Hôtel-de-ville. — Le seul renseignement que nous ayons trouvé sur Biard fils est cité dans le livre de M. Caillet, et emprunté à la *Gazette de Théophraste Renaudot* (25 nov. 1634). « Le sieur Biard, sculpteur du roi, jette en fonte à Paris une figure de bronze de douze pieds de haut, représentant une *Galathée* dans une conque marine, et ayant sous ses pieds un monstre marin de huit pieds de largeur : le premier ouvrage de cette grandeur et beauté qui a été jamais fait en France. » Cependant aucune biographie ne fait mention de cet artiste.

Nous prendrons pour guide de notre étude sur la gravure en médailles, le livre de M. Caillet ; c'est le travail le plus étendu et le plus complet que nous ayons encore sur ce sujet ; déjà, il y a quelques années, M. Berry avait fait un savant ouvrage sur la même matière, *Etudes et recherches historiques sur les monnaies de France*, 2 vol. in-8° et atlas 1852-1853; l'ouvrage de M. de Mercey sur la gravure en France n'a pas été moins utile. Profitant des travaux de ses devanciers, M. Caillet les a complétés par l'étude des ordonnances des monnaies et autres pièces tirées des archives de l'hôtel des Monnaies, que M. Pelouze, président de la commission de cet établissement, avait fait mettre à sa disposition. Grâce à ces documents inédits pour la plupart, M. Caillet nous fournit de précieux renseignements, qui jettent une vive lumière sur toute l'histoire de la fabrication des monnaies et de la gravure en médailles, fabrication qui parvint, sous Louis XIII, à un si haut point de perfection.

M. Caillet rend à Guillaume Dupré, le grand Dupré, comme on l'appelait, à Jean Varin, à Nicolas Briot, la part qui leur revient dans toutes ces réformes. Ils ouvrirent, en effet, une ère nouvelle en France pour le monnayage, en établissant pour la première fois l'unité et la conformité des types, et en mettant ainsi un terme à la

confusion qui avait régné jusqu'alors dans notre système monétaire, et favorisé d'une manière déplorable le faux-monnayage. C'est alors, pour la première fois, que les nouvelles monnaies, dont les coins avaient été gravés par Briot et Varin avec une perfection jusqu'alors inconnue, furent entourées d'un fort cordon en grenetis qui, en donnant un relief à la pièce, sous le rapport du coup d'œil, permettait de reconnaître immédiatement toute altération provenant du rognage. M. Caillet remarque qu'alors les pièces d'or furent désignées sous le nom de *louis*, mais ce n'était pas leur seule dénomination; des ouvrages du temps, entre autres des Mazarinades, citées par M. Moreau dans son savant catalogue, nous apprennent qu'on les désignait aussi sous le nom de *justes*, du surnom de Louis XIII; le mot de louis a prévalu. Ces réformes, on le voit, étaient d'une grande importance; aussi on ne peut qu'applaudir à l'inscription qui se trouve sur des médailles frappées en mémoire de ces événements : A Louis XIII, LE RESTAURATEUR DE LA MONNAIE.

Parmi les graveurs sur pierres fines, nous n'avons à nommer que Fontenay, dit Coldoré, que nous avions déjà rencontré sous Henri IV; Etienne Duval et Palliot, comme graveurs sur bois; les artistes graveurs en creux ou en taille-douce furent nombreux, célèbres, et préparèrent la brillante pléiade du règne de Louis XIV; nous nommerons Michel Lasne, Mellan, Daret, Abraham Bosse, les deux Audran (Karle et Claude), Pérelle, Chaperon, Grignon à qui on doit un portrait de Jacques Cœur en tête de la notice que Denis Godefroy a consacrée à ce financier célèbre et malheureux, dans le volume des *Chroniques de Charles VII*, portrait qui a une grande et belle expression; Labelle ou de la Belle, de Florence, le rival de l'inimitable Callot. Richelieu le chargea de dessiner et de graver le siége d'Arras; il grava aussi les décorations de théâtre et les principales scènes de la tragi-comédie de *Mirame*; enfin, Callot, aussi célèbre par son patriotisme que par son grand talent. Callot avait été chargé par Louis XIII, en 1628, de graver le siége de La Rochelle. En 1633, après la prise de Nancy, qui était la patrie de Callot, Louis XIII envoya chercher ce grand artiste et lui demanda de faire passer à la postérité le souvenir de sa nouvelle conquête. Callot refusa avec fermeté, ajoutant qu'il se couperait plutôt le pouce que de rien faire contre son pays. Louis XIII, loin de s'offenser de cette fière réponse, dit que le duc de Lorraine était bienheureux d'avoir de tels sujets, et offrit même à Callot une pension de mille écus s'il voulait s'établir en France; le courageux artiste préféra son indépendance à la fortune.

Le chapitre du livre de M. Caillet, *Paris sous Louis XIII*, est du plus grand intérêt, surtout au point de vue de l'architecture, des constructions et des monuments de cette époque; l'auteur n'indique pas seulement les noms et les travaux des principaux architectes, Lemercier, Le Muet, Desbrosses, etc., que l'on trouve à peu près partout, il nous fait connaître les ouvrages qui avancèrent l'architecture civile : *Manière de bien bastir pour toutes sortes de personnes*, par P. Le Muet. 1647, Paris, H. Langlois, in-folio. *Livre d'architecture, d'autels et de cheminées, de l'invention et de dessin de J. Barbet*, gravé à l'eau forte, par Abraham Bosse. Paris, 1633, petit in-folio, etc. On peut aussi avoir de curieux détails sur le prix des loyers, qui paraît s'être beaucoup élevé à cette époque. Voir *Règlement général pour le rabais des loyers des maisons*. Paris, 1625, petit in-8°, etc.

Notre rapide revue serait incomplète si, à tous ces travaux de Paris, Louvre, Tuileries, Palais-Cardinal, Luxembourg, Sorbonne, etc., nous n'ajoutions le château de Richelieu, dans la ville de ce nom; suivant Germain Brice, le cardinal dépensa plus de 10 millions pour embellir cette résidence. Ce château était, avant la construction de Versailles, la demeure la plus splendide de la France. Richelieu y avait réuni toutes les merveilles de l'art

antique et de l'art italien. On y voyait des peintures de Philippe de Champagne, de Poussin, de Fréminet, de Claude Deruet. Le père Babin, dans une relation citée par M. le comte de Laborde, dans son ouvrage sur Athènes, appelle ce château le *Miracle de la France*, le *Chef-d'œuvre des ouvriers de ce temps*, et ne craint pas d'établir une comparaison entre les figures et les statues qui en étaient l'ornement et celles qui décoraient le frontispice du Parthénon. L'architecte de cette demeure dont les proportions étaient vraiment grandioses, fut Jacques Lemercier, un des artistes favoris du cardinal [1].

Le château de Richelieu n'était pas le seul manoir hospitalier aux artistes à cette époque. M. Amédée Renée, dans son intéressante monographie de Montmorency, étudie (voir les pièces justificatives qui forment un grand tiers du volume), les demeures et les châteaux de cette famille.

L'historien des arts peut y recueillir d'utiles renseignements; l'auteur examine successivement les divers hôtels des Montmorency à Paris, et particulièrement celui de la rue Sainte-Avoie, le château de la Grange-des-Prés, près de la ville de Pézenas, dans une délicieuse situation sur les bords de l'Hérault, bâti sous Louis XIII, celui de Chantilly qui passa, après l'exécution du duc, aux Condé, et où l'amiral de Louis XIII fit élever une statue équestre au connétable de Henri IV, son père; le château d'Écouen, dont plusieurs dépouilles opimes, entre autres les *Deux captifs* de Michel-Ange, allèrent embellir le château de Richelieu [2].

Le livre de M. Caillet est encore très-curieux par ses détails sur l'art dramatique, sur la condition des comédiens de cette époque; condition que le goût de Richelieu pour le théâtre contribua beaucoup à améliorer. Ce chapitre XV abonde en faits peu connus. M. Caillet ni M. Cousin ne disent rien de la musique, peu florissante alors, il est vrai; la musique religieuse de chambre et d'orgue était seule cultivée dans la première moitié du dix-septième siècle, la musique dramatique ne datant réellement en France, malgré quelques essais tentés au seizième siècle, que de Mazarin, vers 1645.

Tel est l'ensemble des Beaux-Arts sous Louis XIII, brillant et fécond, grâce à l'initiative, à la protection intelligente de Richelieu qui, pendant toute sa puissante administration, se montra constamment passionné pour la grandeur de la France, et sut communiquer son patriotisme à toute cette forte génération de grands esprits et de grands talents qui fit la gloire du règne de Louis XIII et de Louis XIV [3].

A. Feillet.

1 Voir pour les développements sur cette demeure, le *Château de Richelieu*, par Jean Marot, 1660.

2 M. de Laborde a fait sur le même sujet un livre auquel nous reviendrons dans un autre travail : *le Palais Mazarin et les principales habitations au dix-septième siècle*.—L'ouvrage de M. Am. Renée est d'une lecture facile et attrayante, malgré le manque d'unité dans la composition, défaut produit par un intérêt divisé également entre M. et Mme de Montmorency, et par l'importance exagérée du cachet littéraire qu'il accorde trop généreusement à l'hôtel Montmorency, rival, inconnu jusqu'ici, de l'hôtel Rambouillet. M. Renée dissimule ces légères taches par un style souvent heureux en mots justes et pittoresques « la sainte de l'amour » par exemple, appliqué à son héroïne. Le plus grave défaut, selon nous, de ce livre qui se présente comme sérieusement fait, c'est le manque de vérité historique; puisque M. Renée cherche, et quelquefois avec succès, comme pour le combat contre Soubise, la prise de Ré et d'Oléron, le projet de la digue de La Rochelle, etc., à relever la gloire de son héros, en allant puiser aux vraies sources, comment se fait-il qu'après les travaux de MM. Sismondi, Henri Martin, Michelet, Rémusat, Caillet, etc.; comment se fait-il qu'ayant en main le *Testament politique* où Richelieu exprime si nettement ses intentions et sa règle de conduite envers la noblesse, M. Renée prête au grand ministre français un caractère qu'on peut accepter jusqu'à un certain point dans *Marion Delorme* et dans *Cinq-Mars*, mais que l'histoire équitable ne saurait admettre comme vrai. Par des ouvrages de ce genre, M. Renée pourra obtenir les éloges et les suffrages d'une certaine coterie, mais il ne s'élèvera pas au rang d'historien que semblaient lui assurer les *Nièces de Mazarin*.

3 Pour rendre à chacun sa vraie part d'initiative dans ce mouvement des arts, il faut associer à Richelieu, son ministre Sublet des Noyers qui, naguère, n'était connu que pour avoir appelé Poussin en France, et fait brûler la *Léda*, de Michel-Ange. M. de Chennevières, dans le tome III des *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France*, a donné d'intéressants détails sur la part qui lui revient dans les progrès des arts à l'époque qui nous occupe.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

UNE EXPOSITION DES BEAUX-ARTS, EN 1859, AU PALAIS DE L'INDUSTRIE. — OUVERTURE DE L'EXPOSITION DE DIJON. — L'EXPOSITION D'ALENÇON. — L'EXPOSITION D'ANGERS. — PROROGATION DE L'EXPOSITION DE CAEN. — M. SCHNETZ, DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE DE FRANCE, A ROME. — LES PROCHAINS ENVOIS DE LA VILLA MÉDICIS. — UN MONUMENT EN L'HONNEUR DU MARÉCHAL JOURDAN. — INAUGURATION A CARPENTRAS DE LA STATUE DE Mgr D'INGUIMBERT. — UN BUSTE DE ROSSINI, PAR DANTAN JEUNE. — LA DESCENTE DE CROIX, DE DANIEL DE VOLTERRE. — UN BAS-RELIEF TROUVÉ A GERJA. — LA FONTAINE DE SÉBASTOPOL. — LA SALLE DES MARTYRS AUX MISSIONS ÉTRANGÈRES. — UN DESSIN DE Mme O'CONNEL. — UN AUTOGRAPHE DE SHAKSPEARE.—LA BIBLIOTHÈQUE DE MUNICH. — L'ÉGLISE DE SAINT-ISAAC A SAINT-PÉTERSBOURG.

Il a été décidé, assure-t-on, qu'une exposition des Beaux-Arts pour la peinture, la sculpture, la gravure, aurait lieu en 1859. Il est plus que probable que les œuvres de nos artistes seront placées, comme en 1857, dans les galeries du palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées, les salles du nouveau Louvre n'étant point encore terminées. L'ouverture de l'exposition serait, ajoute-t-on, fixée au mois d'avril, et l'envoi des ouvrages au mois de mars.

L'exposition de Dijon a été ouverte le 8 juillet, ainsi qu'il avait été annoncé.

Les autorités municipales n'ont rien négligé pour donner à cette exposition, consacrée aux produits des arts, de l'industrie et de l'agriculture, tout le développement et tout l'éclat nécessaires. Elles ont eu soin de s'assurer le bienveillant concours des notabilités de la ville et du département, et la commission d'exécution (section des Beaux-Arts), composée de MM. Pérignon, Cugnotet, Joli et Lagier, s'est acquittée avec un louable zèle du rôle actif qui lui était confié.

Cette exposition présente, au premier coup d'œil, un ensemble des plus agréables et des plus satisfaisants. La plupart de nos artistes les plus renommés y sont représentés. Si elle ne renferme pas un grand nombre d'œuvres capitales, les productions de mauvais aloi, sauf de bien rares exceptions, en ont été du moins éliminées avec soin. C'est un acte de courage et de bon goût dont on doit savoir gré à la commission, qui a tenu aussi à faire jouir les amateurs étrangers des principales richesses que renferme le musée de Dijon. Grâce à cette attention, ces visiteurs peuvent en même temps admirer la salle des sculptures, celle qui la suit, et surtout la grande salle des Gardes, où sont placés les tombeaux des ducs de Bourgogne, les statues et les bustes des hommes illustres de cette province, et plusieurs tableaux importants.

Voici ce qui a été fait pour les ouvrages des artistes anciens, dont un catalogue, rédigé, il y a quelques années, donne la description détaillée. Quant aux œuvres envoyées par les artistes modernes, elles ont été disposées avec goût dans les différentes salles du musée, où, depuis l'ouverture de l'exposition, les artistes et les amis des arts se portent avec empressement.

Près de cent cinquante artistes ont concouru à l'exposition d'Alençon, où ont figuré plus de cinq cents tableaux, gravures, aquarelles, lithographies, statuettes, vitraux et autres objets d'art. Histoire, paysage, genre, portrait, nature morte, rien n'a manqué à la collection de tableaux réunis dans cette ville.

Comme tableaux d'histoire, on a remarqué la *Démence de Charles VI*, de M. Magaud, et *Samson et Dalila*, de M. Gislain. La première de ces toiles figurait à Paris, à l'exposition de 1857; la seconde n'avait point encore été exposée : c'est une œuvre bien faite.

Les paysages étaient assez nombreux; MM. Henri de la Blanchère, Alfred Foulongne, Georges Bouet, Mozin, Michelez, Tamisier, Legrip, ont envoyé d'excellentes choses.

Parmi les toiles de genre, on a cité le *Vieux Vagabond*, de M. Monanteuil; la *Prière*, de Mlle Lecran; l'*Aiguiseur philosophe*, de M. Paul Hamon; deux charmantes toiles de Mlle Eudes de Guimard; le *Séducteur* et le *Nécromancien*, de M. Duveau.

Nous avons à signaler quelques portraits de M. Gislain, et surtout le portrait d'un ancien magistrat d'Alençon, d'une ressemblance parfaite, peint par M. Melotte.

Il y a aussi de fort jolies choses parmi les tableaux de fleurs et de nature morte, entre autres les *Fleurs et Fruits* et l'*Offrande à la sainte Vierge*, de Mlle de Lonchamps; le *Bouquet de roses* et les *Fruits suspendus à un mur*, de Mme de Saint-Albin; les *Dahlias*, *Roses*, *Primevères*, de Mlle Hertel; le *Pensez-y bien* et le *Pot-au-feu*,

exposé au Salon de 1857, de M. Paul Hamon, le peintre de nature morte.

Voici quelques-unes des récompenses décernées par le jury : Médailles d'or, MM. Le Harivel Durocher, à Paris (sculpture) et Richard, à Alençon (dessins); — peinture : médailles d'argent, M. Bouet, à Caen; Mlle Eudes de Guimard, à Paris; MM. Paul Hamon, à Batignolles; Magaud, à Paris; Melotte, à Rouen; Morin, à Rouen; Mme de Saint-Albin, à Paris.

M. Langlois (Polyclès), à Sèvres, a obtenu la médaille d'argent pour les aquarelles, et M. Monanteuil, la même récompense pour le dessin à la mine de plomb.

Des tableaux de MM. Achille Oudinot, Francis Blin et de Mlle Lonchamps ont été achetés pour le musée d'Alençon, et parmi les œuvres d'art dont on a fait l'acquisition pour la loterie, nous citerons deux aquarelles de Mlle Morin, deux dessins de M. Polyclès Langlois; les *Flâneurs*, paysage, par M. Oudinot; l'*Horticulture*, par M. Hédouin; un paysage de M. Engelhardt; la *Vue du Mont Saint-Michel*, par M. Monanteuil; des bronzes de M. Isidore Bonheur; le *Nécromancien*, de M. Duveau; la *Petite fermière*, par Mlle de Guimard; des *Terres cuites*, de M. Fourdrin; la *Falaise de Dieppe*, par M. Bentabole; les *Enfants*, par M. Harpignies, et les *Bords de la Seine*, par M. Desjobert.

L'exposition d'Angers, ouverte dans les premiers jours du mois de juin et close le 30 juin, comprenait l'agriculture, l'horticulture, l'industrie et les beaux-arts. L'exposition a reçu, pendant un mois, 96,000 visiteurs.

Dans la section des beaux-arts (dessins), on a remarqué quelques paysages d'une touche très-ferme dus à M. L.-R. Lebiez; un portrait d'homme de M. Bodinier; plusieurs autres portraits de M. Laplacet; des photographies généralement bien réussies. Parmi les sculptures, il est juste de mentionner : de M. d'Enecheau, le buste du sous-lieutenant porte-drapeau Poitevin, tué glorieusement à l'Alma; de M. Julien Roux, les bustes de M. Béraud, conseiller à la cour impériale d'Angers, et de M. Delaroche, conservateur du muséum d'histoire naturelle. Dans la peinture on a cité les trois scènes italiennes de M. Bodinier, l'auteur de *la Prière du soir dans la Campagne de Rome*; la toile où M. Moulin a représenté l'Empereur visitant les ardoisières après les inondations de 1856; un tableau de M. Pignerolles, dont le sujet est encore une inondation, celle-ci en Italie; *le Passage de la Mariée*, de M. Vaumont, de Rennes, et les verrines de M. Thierry, peintre verrier d'Angers.

Une des salles de l'exposition avait été convertie en une sorte de musée archéologique où les amateurs de curiosités avaient envoyé une foule d'objets rares et précieux par leur ancienneté ou les souvenirs historiques qui s'y rattachent; on a examiné avec beaucoup d'intérêt cette collection improvisée, dans laquelle figurent des émaux anciens et des miniatures de nos meilleurs maîtres; des retables et des panneaux peints par des artistes célèbres, des médaillons, des tapisseries, des dessins sur vélin, des pseautiers et des missels du moyen âge, des meubles de diverses époques, des ivoires délicatement travaillés, des antiquités de tout genre, des landiers et des plaques de cheminée, comme on en voyait dans les vastes salles de nos vieux châteaux; enfin divers échantillons d'histoire naturelle, animaux empaillés, dépouilles de bêtes fauves, coquilles, fossiles, etc. N'oublions pas une pièce des plus curieuses : c'est un délicieux portrait de Marie-Antoinette, peint par Drouet père.

Plusieurs objets d'un haut intérêt avaient été envoyés par M. Las Cases; dans le nombre on a remarqué : un manuscrit de M. Las-Cases père, annoté par Napoléon Ier; plusieurs pièces du nécessaire de campagne de l'illustre guerrier; enfin le plan de la bataille d'Austerlitz, dessiné par le vainqueur lui-même, et la plume qui a servi à tracer ce curieux autographe.

Le premier juillet a eu lieu, dans le local de l'exposition, la distribution des récompenses. La médaille d'or (Beaux-Arts), a été décernée à M. Jules Lenepveu, peintre à Angers.

L'exposition de peinture et d'objets d'art, qui devait s'ouvrir à Caen le 15 juillet 1858, n'aura lieu que dans le courant de l'année 1859.

Cette décision a été prise à la suite d'un vote par lequel le conseil municipal de Caen a ordonné qu'il serait immédiatement procédé à la restauration de la grande salle des réunions publiques, qui ne peut plus servir aux expositions, et à la construction d'une vaste salle d'exposition, qui sera, dès l'année prochaine, mise à la disposition de la société des Amis des Arts de cette ville.

De nouvelles circulaires annonceront l'époque précise à laquelle aura lieu l'exposition de 1859.

Par décret de l'empereur, en date du 7 juin,

M. Schnetz, directeur de l'Académie de France à Rome, est conservé dans ses fonctions pour l'année 1858-1859.

Aux termes des règlements, le directeur de cette académie doit être changé tous les cinq ans; mais, cette année, dans le sein de l'Académie des Beaux-Arts, il ne s'est pas trouvé un artiste prêt à abandonner ses travaux pour se rendre à Rome. L'année prochaine, sans doute, une autre décision pourra être prise.

Presque au moment où nos jeunes artistes entraient en loge à Paris, on exposait à Rome, suivant l'usage, les ouvrages que les pensionnaires de la Villa Médicis doivent avoir terminés pour les envoyer en France et permettre d'apprécier leurs travaux et leurs progrès. Ces productions sont attendues prochainement à Paris. Avant qu'elles soient offertes aux regards du public, dans les salles de l'École des Beaux-Arts, nous pourrons, sommairement, en faire connaître les principales.

Dans la grande peinture ou peinture dite historique, nous citerons, de M. Lévy, *le Souper libre*, qui rappelle un épisode du temps des persécutions contre les chrétiens. Saint Sature adresse la parole au peuple : « Remarquez bien nos visages, » dit-il, afin que vous nous reconnaissiez à ce jour « terrible où tous les hommes seront jugés. »

Cette scène est empruntée aux *Actes véritables des martyrs*, de Thierry Ruinart. La composition en a été trouvée aussi dramatique qu'originale.

M. Maillot a un *Saint Luc* d'après un tableau de Raphaël de la galerie de l'Académie de Saint-Luc à Rome; la copie d'un fragment des fresques de Raphaël, conservé dans la même galerie, — copie peinte sur toile imprimée au plâtre pour imiter la fresque,— et une esquisse d'un tableau dont le sujet est emprunté aussi aux vies des martyrs, *Martyre de sainte Julitte*.

M. Giacomotti envoie une figure peinte représentant *Saint Vincent de Saragosse*, l'esquisse d'un tableau offrant *Agrippine, femme de Germanicus, quittant la campagne de Rome après une sédition*. Il y a, dans ce sujet, de la vie et du mouvement.

M. Clément a donné une étude, peinte d'après nature, des dessins d'après des bas-reliefs antiques, représentant des figures à cheval, et des fragments dessinés d'après l'*Incendie du bourg*, de Raphaël.

M. Delaunay a peint un sujet gracieux, la *Leçon de flûte*, d'après nature, et y a joint des dessins d'après un bas-relief de Phidias et l'*Héliodore*, de Raphaël.

Seul représentant de la peinture de paysage historique, M. Bernard envoie un paysage représentant la *Fuite de Néron*. On trouve, dans ce tableau, des parties remarquablement traitées.

Dans la sculpture, le morceau le plus important est de M. Le Père. C'est une figure en marbre de *Lyssia*, femme du roi Candaule, d'après le plâtre exposé l'année dernière à l'École des Beaux-Arts. On cite encore, de cet artiste, une tête de *Bacchante*, en marbre; une esquisse en ronde bosse, du *Baptême du Christ ;* un portement de croix, esquisse en bas-reliefs.

M. Carpeaux est l'auteur d'une seule figure d'étude.

On doit à M. Chapu la copie en marbre du fameux bronze antique du musée du Capitole, le *Tireur d'épines*.

M. Maniglière n'a qu'un bas-relief en plâtre, représentant la *Mort d'Abel*.

Le jeune graveur en médailles et en pierres fines, M. Dubois, actuellement à Florence, a fait un bas-relief en cire, une figure d'étude, les copies en cornaline d'un camée antique, d'une pierre gravée antique, et un médaillon en cire, une tête d'étude.

Les dessins envoyés par les architectes promettent de bonnes études. On cite le projet d'une *Caserne de cavalerie*, par M. Ginain; les dessins et restaurations du *Mausolée d'Adrien* et du *Château Saint-Ange*, par M. Vandremer; les dessins du *Temple du Soleil* et du *Temple de Vesta*, à Rome, par M. Bonnet; les dessins du *Temple de la Concorde* et du *Tombeau de Cornelius Scipion*, par M. Daumet; les dessins du *Théâtre de Marcellus*, par M. Heim.

Par suite des maladies graves qui ont particulièrement sévi contre nos jeunes graveurs pendant près d'une année, leurs travaux seront peu nombreux. On ne parle que d'une planche, la *Sybille Delphica*, d'après la fresque de Michel-Ange, d'une tête d'étude, d'une tête de Christ, par M. Bellay.

Un portrait d'après Giorgion, la *Création de l'Homme*, d'après Michel-Ange et des dessins d'après l'antique ont été exécutés par M. Soumy.

Un portrait de la galerie Borghèse, Marie de Médicis, par Van-Dyck; deux dessins d'après la *Dispute du saint Sacrement;* d'autres d'après nature et d'après l'antique, forment le contingent de M. Gaillard.

Telle qu'elle est, cette suite d'objets d'art promet une collection intéressante et capable de justifier l'empressement que le public met tou-

jours à suivre les expositions annuelles de l'École des Beaux-Arts.

Le maréchal Jourdan est un enfant de Limoges. Son pays natal a pris récemment la résolution de lui élever un monument sur l'une des places de la ville. Une commission composée des notabilités de Limoges, et présidée par le maréchal Magnan, après avoir elle-même donné l'exemple, a ouvert une souscription à laquelle on s'est empressé d'adhérer de toutes parts.

Le monument, dont l'exécution est confiée aux soins de M. Duban, se composera d'une statue pédestre en marbre élevée sur un piédestal orné de bas-reliefs qui représenteront sans doute la bataille de Fleurus et le passage du Rhin.

M. Élias Robert a fait le modèle de la statue. Il représente le célèbre guerrier à l'époque la plus brillante de sa carrière militaire, alors qu'il était dans toute la force de l'âge. Sa tête est nue; il porte l'uniforme sévère des généraux en chef sous la République. De son bras gauche tombe un large manteau qu'il vient d'écarter pour mettre la main sur la poignée de son sabre. Ce mouvement rappelle les paroles qu'il prononça au moment du combat : « Pas de retraite! »

Le modèle promet une bonne statue, d'un excellent effet, et M. Élias Robert est homme à justifier les espérances qu'il fait concevoir.

Le 23 mai dernier, on a inauguré à Carpentras la statue en bronze de Mgr d'Inguimbert, ancien évêque de cette ville. Tous les sentiments sont unanimes pour reconnaître le mérite de cette composition de M. Daumas. Le prélat est représenté en surplis et avec la mozette, la main droite levée et deux doigts étendus comme pour bénir la cité. Il a la tête légèrement tournée vers la ville dont il a été l'édification et le bienfaiteur. Dans sa main gauche, il tient un rouleau dont le pli porte ces mots : *Hôtel-Dieu... — Bibliothèque...* dont il a doté la ville; ces mots résument toute la vie du pieux et savant prélat.

L'œuvre de M. Daumas, nous écrit-on, est remarquable par la perfection de la tête, par l'harmonie des lignes, et nul ne passera sous ce front que la pensée incline, sous ce regard que la sollicitude remplit, sous ces lèvres d'où semble déborder le miel de la charité, sans penser que c'est là l'image d'un savant, d'un apôtre, d'un saint.

Ajoutons que M. Daumas a trouvé dans M. Maurel, fondeur à Marseille, un collaborateur aussi habile qu'éclairé.

M. Dantan jeune a modelé un buste de Rossini dont on admire surtout la grande ressemblance. L'artiste en a fait mouler quelques épreuves, et il s'est empressé d'en adresser une à M. le ministre d'État et de la maison de l'empereur, avec prière de vouloir bien l'accepter pour le foyer de l'Académie impériale de musique. Cette offre a été accueillie avec toute la gracieuseté possible, et le buste du célèbre compositeur ne tardera pas à se trouver au milieu des images des plus illustres musiciens de toutes les époques.

Une correspondance du *Messager du Midi* contient une nouvelle pleine d'intérêt pour les arts. Notre gouvernement fait, en ce moment, transporter de Rome à Paris la *Descente de croix*, de Daniel de Volterre. Elle n'était comparable, dans cette patrie des chefs-d'œuvre, qu'à la *Transfiguration*, de Raphaël; au *Saint Jérôme*, du Dominicain; à la *Madone de Foligno*. La *Descente de croix* avait été commandée à son auteur par Hélène Orsini, qui en fit don à l'église de la Trinité. Voici ce que dit un journal italien, fort désolé de ce qui arrive :

« Ce malheur est sans remède. Le magnifique tableau est en route pour Paris. Le gouvernement français, pour nous l'enlever, s'est appuyé sur ce que l'église de la Trinité, où se trouvait le tableau, a été bâtie par Charles VIII de France, lors de l'expédition d'Italie, et restaurée, en 1816, par Louis XVIII, qui en céda la jouissance aux sœurs du Sacré-Cœur, en s'en réservant la propriété. »

A l'une des dernières séances de l'Académie des sciences, M. Tessier, connu par ses beaux travaux archéologiques, a présenté de curieux vestiges de l'art en Afrique. Ce sont des bas-reliefs trouvés en grand nombre à Gerja, ville à deux cents kilomètres au-dessus de Tripoli, et qui prouvent que chez les anciens Numides on s'occupait des travaux de la sculpture.

L'un de ces bas reliefs fait connaître un fait intéressant. Il représente une charrue, l'ancienne

charrue romaine, à laquelle est attelé un chameau. On en tire naturellement cette conséquence, que le chameau était employé comme bête de trait, qu'il remplaçait ou aidait le cheval dans les travaux agricoles, et que dans nos possessions africaines on pourrait le dresser pour le même usage.

Plusieurs membres de l'Académie ont donné à cette occasion des renseignements qui permettent de croire à la possibilité de l'éducation du chameau. On a rappelé les chameaux du Jardin-des-Plantes, faisant le service d'un manége à eau; ceux qui, en Egypte, en 1850, furent employés au tirage des bateaux dans les environs de Saint-Jean-d'Acre. On aurait pu ajouter qu'ils ont été, dans d'autres pays, attelés à des pièces d'artillerie. Le bas-relief présenté par M. Tessier n'en est pas moins d'un haut intérêt; il est un témoignage irrécusable des habitudes numides, et, sous ce rapport, il était digne de l'attention de l'Académie.

Les onzième et douzième arrondissements de Paris, si longtemps délaissés, commencent à prendre une apparence tout à fait nouvelle, grâce surtout au prolongement du boulevart de Sébastopol sur la rive gauche de la Seine.

L'immense et large voie qui leur sert pour ainsi dire de limite, et qui, du nouveau pont Saint-Michel, passe sur le sol occupé naguère par une foule de rues noires et tortueuses, gravit déjà les hauteurs du Quartier Latin pour s'arrêter, en longeant le jardin du Luxembourg du côté de la rue de l'Est, vers les quartiers de l'Observatoire et de la barrière Saint-Jacques.

Des ruelles sans nom, des habitations vermoulues et fétides vont disparaître encore pour faire place à des maisons plus commodes, il faut l'espérer; mais la plus importante métamorphose de ces quartiers populeux qui demandaient depuis si longtemps des réformes indispensables, va avoir lieu sur la place Saint-Michel, tellement inégale et irrégulière, que l'on avait désespéré depuis longtemps d'y rendre la circulation sans danger.

Ce vieux carrefour, au milieu duquel est une station de voitures publiques ayant toujours l'air de se renverser les unes sur les autres, tant le sol est abrupte, va devenir un magnifique square de près de 4,000 mètres de surface.

L'antique fontaine qui y a été construite sera enlevée; mais, un peu plus loin, dans une situation magnifique, près de l'une des entrées du Luxembourg, va s'élever la fontaine de Sébastopol. Ce nouveau monument recevra sans doute dans ses réservoirs les eaux de Rungis qui, conduites à Paris par le bel aqueduc que Marie de Médicis fit construire à Arcueil par Jacques Debrosses, n'iront plus se perdre obscurément dans les ruisseaux des rues Saint-Jacques et de la Harpe.

Cette fontaine, dont le projet a été dessiné par M. Daviou, et dont nous avons déjà parlé dans un de nos précédents numéros [1], a été décidée par la Préfecture de la Seine, et pour que les travaux marchent avec autant d'activité que de régularité, les artistes chargés de son ornementation viennent d'être officiellement prévenus des œuvres qu'ils auraient à y exécuter.

L'ensemble du monument offre une façade grandiose décorée avec beaucoup de goût et de luxe. Elle se compose, dans la partie inférieure, d'une arcade élégante formant niche, de quatre colonnes entre lesquelles seront sculptés des trophées, ceux de la Paix et de la Guerre. Dans la niche se dressera la statue de la France, par M. Duret, debout, appuyant la main gauche sur son épée, et de la droite tenant son sceptre.

Sous ses pieds est une vasque recevant la nappe d'eau et la versant dans un bassin très-vaste entouré d'une grille, et sur les bords duquel s'élèveront quatre statues symboliques en bronze, assises et représentant les *Beaux-Arts*, par M. Dumont, l'*Agriculture*, par M. Jouffroy, le *Commerce*, par M. Jaley, les *Sciences*, par M. Lemaire.

Au-dessus de cette partie de la façade est un soubassement orné de quatre statues dans le droit des colonnes de la partie inférieure. Ces statues, également symboliques, mais en marbre, représenteront la *Sagesse*, par M. Guillaume; la *Justice*, par M. Élias Robert; la *Prudence*, par M. Auguste Barre; la *Force*, par M. Gumery. Au milieu sera une inscription ou un bas-relief destiné à rappeler le souvenir mémorable de la paix signée à Paris après la campagne non moins mémorable de Crimée.

Le monument se termine par une sorte de fronton dans le goût de l'architecture des pavillons du Louvre, supportant deux figures couchées dont l'exécution est confiée à M. Auguste Debay, et qui s'appuieront sur un écusson aux armes de la ville de Paris. Il est probable que le milieu de ce fronton sera orné d'une tablette avec inscription votive.

Les mesures sont si bien prises, que la fontaine sera terminée en même temps que le bou-

1 Voir page 196.

levart sera livré à la circulation sur toute cette partie de la capitale.

Paris contient souvent des choses curieuses que ses plus anciens habitants ne soupçonnent guère. Qui d'entre eux, par exemple, se doute qu'il existe, rue du Bac, aux Missions étrangères, une *salle des martyrs*, autour de laquelle se trouvent des peintures faites par des chrétiens chinois, et contenant de pieux et tragiques ossements? Qui nous l'apprend?

C'est un étranger, un ministre anglican de l'Université d'Oxford. C'est dans un livre des plus curieux, intitulé : *Journal d'un voyage en France et lettres écrites d'Italie par Thomas William Allies, recteur de Launton* (Oxford), qu'on découvre les lignes suivantes sur la *salle des martyrs* de la rue du Bac :

« Les peintures chinoises représentent le martyre de Mgr Borie; celui de M. Cornay, et les tortures infligées aux chrétiens indigènes. D'un côté de la salle se trouvent cinq armoires à panneaux et portes de verre. Celle du milieu contient presque tout le squelette de Mgr Borie; des deux autres côtés sont les ossements de M. Cornay et de M. Jauard, ceux d'un prêtre chinois, martyr, et des reliques de saint Prospère envoyées de Rome. De l'autre côté de la salle se trouvent de longues armoires contenant d'autres souvenirs touchants. Des chaînes, une lettre écrite par Mgr Borie après sa condamnation à mort, son étole, des fragments de la cangue de prêtres indigènes qui ont été martyrisés, et, dans une autre armoire, la cangue complète de Mgr Borie; effrayant instrument de supplice quand il est fixé au cou et qu'on est obligé de porter jour et nuit, comme il le fit, depuis sa condamnation jusqu'à sa mort, c'est-à-dire depuis juillet jusqu'en novembre 1838. Au-dessus de la porte, il y a un tableau représentant les *soixante-dix serviteurs de Dieu* martyrisés en Cochinchine et dans les pays voisins pendant ces dernières années.»

Mme O'Connell, condamnée par le tribunal de première instance pour avoir fait, sans l'agrément de la famille Félix, un magnifique dessin représentant Rachel morte, s'occupe en ce moment d'un autre dessin contre lequel la famille Félix ne pourra pas réclamer; c'est Rachel dans un de ses rôles les plus beaux, dans Pauline, de *Polyeucte*. L'artiste a choisi le moment où l'héroïne inspirée se convertit tout à coup à la religion chrétienne et s'écrie : « Je sais, je vois, je crois.» On dit que ce dessin est magnifique.

Une signature autographe de Shakspeare, au bas d'un acte d'hypothèque sur une maison de Blackfriars, daté du 11 mars 1612-1613, considéré comme le plus bel autographe connu, a été mis en vente dernièrement à Londres et acheté 315 liv. sterl. (8,875 fr.) par M. Bones, pour le musée britannique. Il a été vendu en même temps un choix d'éditions de Shakspeare, qui ont atteint de hauts prix, entre autres un exemplaire non daté d'*Hamlet*, qui a été acheté 24 liv. st. 10 sh.; un exemplaire de la seconde édition du *Merchant of Venise*, qui a été acheté 14 liv. st. 15 sh.; un exemplaire de la seconde édition de la *Comedy of sir John Falstaff and the Merry Wives of Windsor*, qui a été acheté 13 liv. st. 13 sh.; une belle copie des *Shakspeare's Sonnets*, 1609, achetée 154 liv. st. 7 sh.; la *Tragedy of Romeo and Juliet*, 1609, achetée 86 liv. st.

La bibliothèque royale de Munich vient de faire une vente de ses exemplaires doubles les plus curieux.

La bibliothèque de Munich est la plus importante de l'Allemagne, tant à cause de ses richesses littéraires que pour son organisation. Fondée par le duc Albert V de Bavière, au seizième siècle, elle ne comptait encore au commencement du dix-septième, que 17,046 volumes. Ce fut l'électeur Ferdinand-Marie qui contraignit les libraires à y faire le dépôt gratuit d'un exemplaire de tous les ouvrages édités par eux.

Sous le roi Maximilien-Joseph (1803), elle s'accrut de toutes les collections des couvents: mais c'est à Louis Ier que cet établissement fut le plus redevable, car c'est lui qui a fait ériger le splendide bâtiment que la bibliothèque occupe actuellement. Le nombre des livres imprimés y est de 800,000, dont 13,000 incunables, et 300,000 brochures; celui des manuscrits est de 220,000.

Une commission, composée de savants et d'hommes compétents (1814), a fait elle-même la division des matières, au nombre de 12, qui se subdivisent à leur tour en 180 catégories. Il entre tous les ans à la bibliothèque de 2 à 3,000 volumes; le nombre des lecteurs y est de 6,000, celui des livres communiqués de 18,000 par année. En effet, de même qu'au *British Museum*, à Londres, on n'y est admis qu'avec une carte.

Les ouvrages de littérature légère, d'agrément et même les traductions des classiques, les

grammaires et autres livres qu'on peut se procurer facilement au dehors, n'y sont pas communiqués, la bibliothèque étant destinée uniquement pour les recherches sérieuses.

Cette disposition explique comment les employés ont pu dresser l'excellent catalogue dont on se sert actuellement, et qu'on annonçoit en 1813 comme devant former une collection de 180 volumes in-folio. Le catalogue méthodique est en préparation; les manuscrits seront décrits dans des catalogues raisonnés.

Le prêt des livres au dehors, interdit par Ferdinand, a été autorisé en 1802 par le roi Maximilien-Joseph.

La consécration de la célèbre église de Saint-Isaac a été faite, à Saint-Pétersbourg, le 11 juin dernier. Nous avons eu déjà plus d'une occasion de parler de ce somptueux édifice, où l'on n'a rien épargné, ni l'or, ni la malachite, ni le marbre, ni le bronze, ni le granit surtout, qui y figure dans des proportions dont on pourra se faire une idée quand on saura que ses quatre portiques sont soutenus chacun par 12 colonnes monolithes de 56 pieds de hauteur sur 7 de diamère. Chacun de ces portiques est couronné d'un fronton.

Les bas-reliefs sont l'œuvre de deux artistes étrangers, MM. Lemaire, de l'Institut de France, et Vitali. Chaque fronton est surmonté de trois figures en bronze; au sommet, un des évangélistes, et à chaque coin, un apôtre. Des anges agenouillés, également en bronze, sont placés sur des pilastres cannelés, à chaque angle du toit, dont ils terminent la décoration. Toutes les colonnes qui ornent l'édifice, au nombre de plus de cent, sont des monolithes taillés dans des quartiers de rochers de Finlande, et chacune a coûté plus de onze milles roubles (44,000 fr.). La grande coupole, avec ses fenêtres en arcade, rappelle beaucoup celle de Saint-Pierre de Rome; sa base, en marbre gris comme les murs, porte 24 colonnes de granit avec des chapiteaux corinthiens au-dessus desquels règne une galerie ornée d'une balustrade en bronze, que décorent 24 figures d'anges du même métal. La dorure de cette coupole et de la lanterne a été opérée d'après un procédé inventé à Saint-Pétersbourg même, par le savant chimiste Jacobi, et a nécessité l'emploi de 247 livres d'or pur.

Une porte colossale et magnifique forme la grande entrée, sous le portique occidental. Elle ne mesure pas moins de 49 pieds de haut sur 38 de large, et son ensemble, ses bas-reliefs comme ses ornements en bronze, sont dus au talent de Vitali, artiste italien.

Les autres portes de l'église, également en bronze et au nombre de six, se distinguent de même par une riche ornementation. Quant à la dimension intérieure de l'église, elle paraît minime si on la compare à l'immense hauteur de la coupole, qui s'élève à 296 pieds. Les murs, recouverts de marbre blanc, portent des incrustations de toute espèce et de toute couleur; le sol est en marbre gris arrangé à l'instar du parquet, et qui se développe sur 4500 mètres carrés pour se réunir au milieu en une magnifique rosace de diverses couleurs.

Le maître autel, consacré à saint Isaac, fait face à l'entrée principale, ou *ikonostas*, en marbre blanc; il repose sur huit colonnes gigantesques en malachite, extraites des mines de Nijnii-Taguilsk (gouvernement de Perm). Les grandes portes de l'autel, en bronze coulé, se rattachent à deux colonnes de lapis lazuli d'une beauté rare et dont il serait difficile de déterminer le prix; au-dessus d'elles brille une arche dorée, où des figures de saints se détachent sur des sculptures représentant des scènes de la Bible. L'entre-colonne est occupée par deux rangées d'images colossales superposées; celles du Christ, de la Vierge, de saint Isaac et de saint Alexandre Nevskii sont exécutées en mosaïque, d'après les dessins de Neff, par des artistes que l'empereur Nicolas avait fait venir de Rome.

Au fond de l'autel, en face de la porte, on voit encore une image colossale de Jésus-Christ, peinte à Munich, sur verre mat, de manière à laisser pénétrer le jour du dehors. Les *ikonostas* de deux petits autels consacrés à saint Alexandre Newskii et à sainte Catherine sont aussi en marbre blanc sur fond d'or, et la balustrade qui les sépare de l'extérieur resplendit d'or et d'ornements.

Des critiques trouvent que le style général de l'édifice manque d'originalité et qu'il n'y a pas assez d'harmonie entre les différentes parties; les savants et les artistes en décideront. En attendant, et bien que le compte général des dépenses n'ait point encore été publié, on assure qu'elles s'élèvent à un total de 88 millions de roubles argent, ou 352 millions de francs, chiffre dont nous ne nous portons nullement garant.

L'architecte, M. de Monferrand, a reçu à cette occasion 40,000 roubles argent de cadeau et le brevet d'une pension de 5,000 roubles argent, de plus le rang de conseiller d'Etat actuel et une médaille commémorative ornée de diamants. Le président de la commission, comte Gourieff, a eu le portrait de l'empereur, et M. de Prianichnilhoff a eu une boîte à portrait.

Emile Gagneux.

PHILOSOPHIE DU SALON DE 1857

PAR CASTAGNARY[1].

Une couverture rose, fraîche et charmante, papier vergé, typographie soignée, bois gravés, lettres ornées, — tel est, au matériel, ce petit livre à la fois élégant et simple, sorti hier seulement des presses intelligentes de M. Poulet-Malassis, l'éditeur de la jeunesse chercheuse.

Hier est peut-être un peu tard; le Salon de 1857 est déjà si loin de nous! mais l'œuvre est remarquable, et dès lors le temps ne fait rien à l'affaire; nous devons nous en occuper. Prouvons maintenant que nous ne jugeons pas à la légère. Ce qu'on nous annonce n'est pas une opinion telle quelle sur les artistes de nos jours, une description pure et simple des tableaux exposés par eux, quelque chose enfin, comme un livret délayé à l'eau claire. C'est plus et mieux que cela. C'est une philosophie, c'est-à-dire une théorie systématisée des aspirations et des résultats de l'art à notre époque.

La tentative est sérieuse; voyons comment l'auteur a compris et réalisé son œuvre.

Trois périodes, dit-il, ou à peu près, se partagent l'histoire du monde : religion, philosophie, science. La seconde élimine la première, la troisième élimine les deux autres; telle est la marche de l'esprit humain.

Cette théorie n'est point neuve en philosophie; M. A. Comte l'a posée d'abord, M. Proudhon l'a reprise et développée plus tard. Aujourd'hui, elle fait son chemin.

Nous la connaissions, mais nous n'avions jamais pensé qu'elle pût impunément sortir de son domaine métaphysique et s'aventurer dans le monde calme et impassionné des Beaux-Arts.

C'est pourtant cette théorie audacieuse que M. Castagnary a cru pouvoir appliquer, toute indémontrée qu'elle reste encore, à la critique du dernier Salon.

Selon lui, la peinture religieuse, information première de l'art, manifestation vierge des sociétés vierges encore, expression de l'élancement primitif de la terre vers le ciel, la peinture religieuse n'est plus et ne saurait plus être. La foi s'étant écoulée de l'humanité, la peinture religieuse a perdu tout à la fois son but et sa raison d'être. L'artiste n'y trouverait rien qui émût son époque et y éveillât même un simple écho.

« Que chercherait-il encore, c'est toujours « M. Castagnary qui parle, dans la légende chré- « tienne? L'étoile qui guidait les Mages ne brille « plus à l'horizon. L'enfant Jésus ne sommeille « plus sur les genoux de la Vierge-Mère. La « paille de l'étable, dispersée par le monde, fou- « lée aux pieds des incrédules, n'est plus qu'un « fumier infécond; l'étable elle-même, lézardée « en tous sens, a croulé de vétusté, et les bœufs « pacifiques qui, allongeant leurs muffles noirs « vers le Dieu nouveau-né, regardaient curieu- « sement la brume de leurs naseaux se changer « en auréole autour de son front, ont rompu la « crèche sainte et se sont enfuis vers les grandes « plaines pour y mugir à l'aise, loin de ces hom- « mes qui ont toujours besoin d'un Rédempteur. »

Suivons M. Castagnary dans sa théorie; la peinture historique, à son sens, n'est plus et n'a plus de raison d'être.

« Entre le ciel et la terre, écrit-il, sont les « héros, les demi-dieux, la légende de la guerre « et l'histoire. L'art, comme il l'avait fait pour la « religion, s'est mis au service de l'héroïsme. Il « a figuré les récits des batailles, les types des « grands capitaines et des rois malheureux; il a « raconté l'infortune des dynasties, les rigueurs « de l'inexorable destin. Mais à mesure que la « société s'organise sur l'équilibration de ses « propres forces, l'âpre rationalisme des races « anciennes s'efface, les grandes querelles s'a- « paisent, le côté épique de l'humanité s'amoin- « drit. Aujourd'hui, la grandeur et la décadence « des peuples ne s'expliquent plus par des rai- « sons tirées de l'ordre politique, mais bien par « les déductions de la science sociale. L'histoire, « par le mouvement du temps, se convertit en « économie politique.

« La peinture politique n'a donc plus qu'à faire « son acte de contrition et se préparer à la mort. « Et de même que dans la vie sociale, l'absorp- « tion sociale implique un agrandissement de « l'individu, de même la disparition de la pein- « ture historique se résoudra pour l'art en un « accroissement de puissance. »

La peinture religieuse, dont la référence sociale est la foi et la théocratie; la peinture historique, dont la référence sociale est la philosophie et le gouvernement militaire, étant éliminées, que reste-t-il?

Nous allons le savoir.

1. Ed. Poulet Malassis et Broise, 9, rue des Beaux-Arts, Paris).

« J'ai chassé Dieu, va crier l'artiste, et je renie « l'histoire. Ah ! si le ciel s'éloigne, que du moins « la terre ne s'amoindrisse pas ! Formes calmes « et sereines de la divinité, images véhémentes « des passions épiques, qu'avez-vous donc fait « pour n'être plus aux yeux de la société qui « m'entoure qu'artifice et convention ? Elle ne « vous comprend plus, et vous délaisse. Vous « partis, que me reste-t-il ? que reste-t-il à l'art « éperdu ?

« Ce qu'il te reste, artiste ? Ce qu'il reste à ton « génie ? Il te reste l'Homme et la Nature, c'est-« à-dire tout ce qui est.—Les dieux sont partis ! « mais crois-tu donc que Jupiter ait emporté avec « lui la Puissance, et Minerve la Sagesse, et Vénus « l'immortelle Beauté, et Jésus l'éternel Amour ? « Non, l'Amour, la Beauté, la Sagesse, la Puis-« sance étaient en toi. Tu t'en étais un moment « dépouillé pour en parer les dieux, voulant les « faire grands et rester petit, les faire beaux et « demeurer laid. Mais eux disparus, toutes les « vertus et toutes les grâces dont tu les avais « doués, et qui sont ton bien, te reviennent ; tu « hérites de tes dieux morts, et tu grandis de « tout leur néant. — Les héros sont partis ! mais « crois-tu qu'ils aient emporté avec eux l'amour « et la haine, la vengeance et le pardon, l'adul-« tère et le meurtre, les forfaits éclatants et les « dévouements farouches ? Non, toutes ces cho-« ses étaient aussi ton partage et te reviennent. « Comme tu as hérité de tes dieux, tu hérites de « tes héros. Les passions bonnes ou mauvaises « dont ils ont été les incarnations passagères « demeurent en toi, et pour toujours, afin que « tu apprennes, dans leurs luttes et leurs com-« bats, à épurer ton cœur et élever ton âme ; « car c'est en travaillant sans relâche à l'exalta-« tion de ton être, et par suite à l'apothéose de « l'homme, que tu justifieras la moralité de l'art.

« Marche donc désormais sans regret et sans « crainte : tu es dès à présent dans la voie. Ce ne « sont plus des dieux et des déesses, des héros « et des récits épiques que ton art fortuné va « configurer et traduire, c'est toi-même, ce sont « les scènes de ta vie, c'est la nature qui t'enve-« loppe. Là est toute vérité, là est toute poésie. « Laisse dire ceux qui, te voyant aller, parlent « d'amoindrissement et de décadence : la plus « belle conquête de l'homme, c'est l'homme, et « je n'en sais pas qui ait été à la fois plus provi-« dentielle et plus héroïque, ni qui ait coûté à « l'homme plus de pleurs et de sang. Entre donc « dans le vaste champ qui s'ouvre à ton activité « rajeunie, dans ce champ où tu es à toi-même « ton dieu et ton héros. Regarde l'homme que « tu ne connais pas : il n'y a rien de plus beau, « de plus grand que l'homme sur la terre. Re-« garde la nature, que tu connais à peine : il n'y « a rien de plus grand, de plus beau que la na-« ture sous le ciel. La nature et l'homme, le « paysage, le portrait et le tableau de genre, « voilà tout l'avenir de l'art. N'y a-t-il pas encore « là plus qu'il n'en faut pour surpasser les an-« ciens et les modernes ? »

Il est difficile d'être plus éloquent que M. Castagnary, mais encore nous ne pouvons, nous, accepter ces conclusions ingénieuses et hardies que sous toutes les réserves de l'avenir.

Poursuivons cependant ce curieux travail, qu'il faudrait reproduire tout entier, si l'espace nous le permettait.

L'homme et la nature étant donnés comme objets exclusifs de l'art futur, l'auteur réduit la peinture à ces trois termes :

La nature, le paysage ;
L'homme, le portrait ;
La vie humaine, le tableau de genre.

Assurément, pour marcher avec tant de résolution à travers ces questions élevées, et pour les trancher avec une telle décision, il faut être jeune encore et ne pas craindre de se mettre sur les bras écoles et académies : *Generose puer*.

M. Castagnary traite ensuite successivement du paysage, du portrait et du tableau de genre, exaltant les deux premiers, les regardant comme le point culminant de l'art, et infériorisant l'autre, le tableau de genre, domaine de l'action turbulente.

Peu de noms sont cités dans ces pages trop courtes : Rousseau, Daubigny, Corot, Millet pour le paysage ;— Ingres, pour le portrait ;— Knauss, Hébert, Stevens, pour le tableau de genre.

Mais tout cela se lit avec charme et intérêt. La phrase, ample et nombreuse, vous séduit singulièrement par des artifices cachés. On se laisse entraîner, tout en protestant çà et là contre des sophismes et des paradoxes qu'on signale bien vite, mais qu'on serait peut-être embarrassé de réfuter, tant votre jugement se trouverait ébranlé par l'harmonie captieuse qui bruit sans cesse dans ce petit ouvrage.

Voulez-vous deux citations prises au hasard, et qui vous donneront une idée plus parfaite du style de M. Castagnary ?

« Je range, dit-il, parmi les paysages les *Gla-« neuses* de Millet. A la vérité, la nature n'y est « qu'un prétexte, qu'une occasion. Toute la pen-« sée se concentre sur les trois personnages qui « peuplent cette scène. Mais ces personnages « sont des paysannes ; ils accomplissent un acte « de la vie des champs. Or, j'admets difficile-« ment qu'on puisse séparer le paysan de la na-

« ture. Il en fait en quelque sorte partie intégrante « comme l'arbre, comme le bœuf. L'individualité « est assurément plus accusée chez lui que chez « l'animal ou la plante, puisqu'il soumet l'un et « utilise l'autre. Mais, au point de vue de l'art, « il se trouve être simplement le terme le plus « élevé d'une série, qui commence au végétal « pour s'arrêter à lui, paysan ; en telle sorte qu'il « est attaché à la nature par des chaînes plus « solides que celles du servage, je veux dire par « les lois de l'harmonie. Aussi bien que le chêne « dont il a la force, aussi bien que le bœuf dont « il a la lenteur, il s'harmonise avec la nature « qui l'entoure, à la fois par son costume, par « sa démarche, par ses attitudes. Dans les champs, « qu'il travaille ou qu'il repose, il est magnifique « de couleur, de forme et d'allure ; partout ail- « leurs il est grotesque et laid. Par contre, l'hom- « me des villes, transporté dans un paysage, me « paraît ridicule : il gêne l'œil et fait tache.

« Sur une terre grise où se hérisse encore le « chaume que la faucille a tranché, trois pay- « sannes, vêtues de drap commun tombant à « plis lourds, se courbent vers le sol. Elles ra- « massent les épis que l'œil perspicace du pro- « priétaire a oubliés. Leur tête encapuchonnée « laisse à peine voir leurs traits grossiers. Qu'im- « porte ? Elles n'ont pas de nom, elles ne sont pas » telle ou telle femme ; elles sont une race, elles « sont une fonction sociale : elles glanent quand « les autres ont moissonné. Leur tablier relevé « en corbeille, est noué par les deux bouts der- « rière leur dos. C'est là qu'elles mettent les épis « sans tige que le hasard a jetés dans les plis du « sillon. Quant à ceux auxquels le chaume adhère « encore, elles les tiennent réunis en bouquet « dans leur main gauche ramenée sur leurs « reins. C'est ainsi que, toujours courbées et « acharnées au travail, elles vont sans rele- « ver un moment la tête. Le ciel pourrait « à son gré les cuire de soleil ou les tremper « de pluie, elles n'ont pas le loisir de s'en « inquiéter ; car ce qu'elles cueillent ainsi de « leur main rouge et durcie, c'est du pain « pour l'hiver. Seulement, au lieu de cueillir ce « pain comme les maîtres, à pleine brassée et en « plein champ quand les blés sont debout, elles « ramassent les miettes tombées après que ces « maîtres ont passé. Or, dans le lointain, cepen- « dant que les malheureuses fatiguent et ahan- « nent, les moissonneurs poussent joyeusement « les gerbes sur des charrettes et pressent le dé- « part vers le village, dont les maisons blanchis- « sent à l'horizon, et où les attendent le repas, « le vin et la danse.

« Cette toile, qui rappelle d'effroyables misè- « res, n'est point, comme quelques-uns des ta- « bleaux de Courbet, une harangue politique ou « une thèse sociale : c'est une œuvre d'art très- « belle et très-simple, franche de toute déclama- « tion. Le motif est poignant à la vérité ; mais, « traité comme il l'est, dans le plus haut style, « avec largeur, sobriété et franchise, il s'élève « au-dessus des passions de parti, et reproduit, « loin du mensonge et de l'exagération, une de « ces pages de la nature vraies et grandes, com- « me en trouvaient Homère et Virgile. »

Arrivant au portrait dont il discute, avec un esprit charmant, la possibilité ou le ridicule : « La voici venir, celle devant qui les théories les « plus rigides se troublent et hésitent, les faits « les mieux groupés prennent la fuite et se dis- « persent. Elle vient dans sa beauté, sa grâce, sa « coquetterie, et me dit de sa voix douce : — « Et « moi, quel sort me réserves-tu ? Je suis ce qu'il « y a de meilleur dans l'homme. Je m'appelle « beauté, amour, charité, dévouement. Tout ce « qui s'est fait de grand et de bon sur la terre « a été préparé, réalisé et conservé par moi. J'ai « pris ma part de vos luttes et de vos combats ; « j'ai brillé à l'égal de vous dans les spéculations « de l'esprit ; j'ai été poëte avec Sapho, philoso- « phe avec Hypathie, politique avec Médicis : « m'exclurais-tu du portrait ? » — Femme char- « mante, je vous en exclus.

« Artistes, j'en appelle à vous ! Quand vous « rencontrez un homme, votre premier mouve- « ment n'est-il pas de lui regarder au front ? « Vous vous inquiétez peu des lignes et du mou- « vement de son corps ; vous allez droit à l'in- « telligence, au cœur ; vous voulez savoir ce qu'il « vaut comme esprit, comme volonté, comme « passion. C'est la mesure de son individualité, « c'est le portrait que vous cherchez en lui. — « Quand vous rencontrez une femme, au con- « traire, quelle est votre première pensée ? Ce- « lui qui concevrait ici quelque idée obscène n'a « jamais compris l'art ; il est déshérité de toute « esthétique. La tête, n'est-ce pas, quelque belle « qu'elle soit, vous attache peu ; vous vous hâtez « de découvrir mentalement les voiles dont le « corps s'enveloppe ; et votre esprit se met à « construire, en partant des plans que votre œil « a vus, ceux que le vêtement vous dérobe : il a « hâte et besoin de retrouver la forme entière. « C'est que ce n'est pas l'individualité de la « femme, ce n'est pas le portrait que vous cher- « chez en elle ; c'est la statue. La femme, en « effet, être infixe, d'une individualité molle et « flottante, ne réunit aucune des conditions exi- « gées pour le portrait ; elle a toutes celles que « demande la statuaire. Sa beauté purement

« plastique, la mollesse de ses contours, la pu-
« reté de ses lignes, l'heureuse harmonie de tout
« son corps si bien équilibré, relèvent éminem-
« ment du ciseau et du marbre. Le ciseau peut
« seul transmettre, et le marbre immaculé seul
« recevoir les mystiques confidences que l'hom-
« me se fait à lui-même, dans les régions élevées
« de l'art, sur la femme, cet être de toute pureté,
« cette idole aimée à la fois comme mère, comme
« sœur, comme épouse, comme fille, et dont la
« statuaire est véritablement le culte. Amour!
« dit la forme ; admiration ! dit l'harmonie ; piété !
« reprend le marbre. La peinture passionnée et
« avide de mouvement s'accommoderait mal de
« cette tranquille extase qui va si bien à la chair
« blanche de la statue. C'est que la toile est
« chaude, tandis que le marbre est froid ; c'est
« que le pinceau est brutal, violent, charnel,
« tandis que le ciseau est caressant, discret,
« chaste.

« Femmes de France, femmes du pays où
« mûrit la vigne et où l'homme s'enflamme com-
« me la paille, vous, les premières de la terre
« pour la grâce et l'esprit, quittez donc l'atelier
« des Dubufe, des Perignon, des Ricard, et allez
« frapper à la porte de leur voisin le sculpteur.
« Deux choses inespérées vous y attendent :
« peut-être une régénération de la statuaire, et
« à coup sûr une résurrection du grand amour.
« Voulez-vous savoir, en effet, vous, les plus di-
« gnes d'aimer toujours et de toujours être ai-
« mées, pourquoi vos passions et celles que vous
« inspirez sont pour la plupart passagères et
« s'émiettent en caprices? C'est parce qu'entre
« l'homme et vous, vous avez placé le portrait.
« Le portrait n'exprime que vos grâces volup-
« tueuses, la coquetterie de votre toilette, la
« fraîcheur de votre épiderme. Il s'adresse exclu-
« sivement aux sens et ne sait rendre que les
« côtés superficiels et fugitifs de votre être. Au
« contraire, confiez à la statue le soin de vous
« exprimer, chargez-la de parler de vous à l'hom-
« me, et vous verrez l'amour s'élever et redeve-
« nir vivace ; car la statue s'adresse à l'intelli-
« gence, et l'impression qu'elle y produit, pure
« de toute sensualité, demeure inaltérable. »

Après avoir tout traité, tableaux de genre, sculpture, etc., avec cette éloquence et ce charme qui remplit chacune de ses pages, M. Castagnary, fatigué de sa course brillante à travers les fantastiques pays de l'art, s'arrête et se résume. S'il a des craintes pour notre génération artistique, s'il a peur qu'elle passe sans avoir donné sa formule, emportant avec elle le secret de son génie, il a aussi des espérances chaleureuses. Il sait que par toutes les avenues de l'esprit humain s'élancent vers l'avenir de jeunes hommes aux idées ardentes, au talent déjà mûr, et capables en respectant le passé d'innover dans le présent. Seulement, il voudrait que tous ces efforts intelligents de l'art fussent concentrés sur la *nature*, sur l'*homme*, sur la *vie humaine*.

Emporté au courant de ses idées abstraites, perdu dans le nuage d'une philosophie aussi serrée que spécieuse, peut-être M. Castagnary s'est-il placé sur un terrain qui empêchera de certains esprits d'accepter l'absolutisme de ses théories, même sous bénéfice de paradoxes ; il n'en restera pas moins pour tout le monde un livre remarquable, et qui ferait honneur au critique le plus habile.

Eugène Milo.

EXCURSION ARTISTIQUE SUR LES COTES NORMANDES.

XIV.

LE CASINO. — LES BAINS DE MER. — CONSEILS ET COURTS PRÉCEPTES.

Disons d'abord un mot du Casino qui, à lui seul, demenderait plusieurs pages. Figurez-vous un enclos de deux mille mètres dessinés en jardin anglais, et, chose rare sur les côtes de l'Océan, les plouses y sont vertes et les fleurs épanouies ; de plus, un joli ruisseau d'eau douce coule le long d'une haie de tamarin. Ce jardin, entouré de grilles légères, est en forme d'éventail et va en s'élargissant vers le bord de la mer, où il se termine par une élégante galerie située à trois mètres environ au-dessus des vagues qui arrivent se briser au pied des colonnettes qui la soutiennent.

Les habitués viennent promener leurs rêveries, écouter les bruits lointains ou babiller des choses de la veille et du lendemain. Au milieu de ce

jardin s'élève le petit temple où l'on se réfugie le jour pour lire et faire de la musique, et le soir, pour dessiner, broder ou danser.

La construction en est svelte et légère, c'est un pavillon de forme polygonale, entouré de vitrines qui laissent découvrir tous les horizons; au-autour de ce kiosque règne un gracieux portique où l'on vient s'abriter des rayons trop ardents du midi. La décoration intérieure est comprise comme un bosquet riche dont les élégantes arabesques se dessineraient sur un ciel peint. Cela donne l'aspect d'un grand kiosque de jardin dont les découpures seraient luxurieusement envahies par de vivaces chèvrefeuilles. Dans les travées du plafond qui forme la coupole sont peints de beaux enfants nus, dont les chairs pleines de morbidesse et animées de ce vif incarnat dont Boucher avait le secret, tiennent, les uns, des instruments de musique, les autres, les engins de la pêche.

Cette décoration claire, harmonieuse de tons, donne à cette jolie salle d'où l'on a banni l'art, un aspect de fraîcheur et de simplicité élégante, préférable à la richesse qu'il était si facile de simuler; c'est le déshabillé coquet et doux de la bonne société, et non le luxe criard et tapageur du demi-monde. Il y a de sincères éloges à adresser à ce sujet aux artistes qui ont compris le parti qu'ils devaient tirer de ce Casino, et c'est en vain que nous y avons cherché la signature de MM. Derchy et Arbant, ce dernier élève de Séchan, le Raphaël de la décoration. On nous assura pourtant qu'elle devait se trouver quelque part; ceci est un détail qu'on ne peut appliquer à beaucoup d'artistes dont on aperçoit le nom avant l'œuvre.

Un escalier à double rampe nous descendit aux cabinets de bains, justement situés au-dessous de la galerie que nous venions de parcourir; le docteur qui nous faisait les honneurs nous fit remarquer toutes les proportions de ces cabinets qui ont deux mètres de large sur deux mètres de long, et surtout un petit robinet placé sous chacune des banquettes, lequel amène l'eau chaude pour le bain de pied, si nécessaire en sortant de la mer; de là il nous fit entrer dans son cabinet de consultation, boudoir tendu en Perse et situé au centre des cabines de dames.

C'est sur la table de ce charmant réduit que nous compulsâmes les notes de sir James, et que nous écrivîmes, sous la dictée du docteur Foubert, les conseils ou plutôt les préceptes d'après lesquels tout baigneur doit se conduire en présence de la mer.

Nous allons sortir, pour quelques pages, de notre cadre artistique; mais nous cédons aux exigences de quelques lecteurs, passionnés du bain de mer. *Lugete Musas !*

Il est peu de moyens thérapeutiques employés par la médecine qui soient doués d'une action aussi efficace, aussi énergique, aussi immédiate surtout que les bains de mer. A part le plaisir éprouvé à se sentir en face d'une masse d'eau aux horizons infinis, entouré d'un air pur, dégagé de tous les miasmes nés forcément de l'agglomération des individus dans l'intérieur des terres; l'eau de la mer a des propriétés médicamenteuses dont les personnes d'organisation faible ou épuisée ne peuvent que ressentir bientôt les heureux effets. Les autres, ceux dont la force est exubérante et la santé parfaite, y doublent leur énergie et perpétuent entre eux cette vigueur dont on a tant besoin au milieu des traverses de la vie.

La vie des bains de mer a, de plus, son effet moral, car elle offre la tranquillité d'âme et la quiétude d'esprit à un si haut degré, qu'insensiblement et malgré soi on se surprend à contempler l'existence sous un aspect nouveau, et à se rapprocher du principe divin qui la dirige.

La contemplation de l'infini, — dit le docteur Le Cœur, de Caen, dans son remarquable *Guide médical et hygiénique du baigneur*, — dont l'image s'offre à la vue; la monotonie active des vagues dont le mouvement fascine tellement les regards, que souvent on surprend des promeneurs fixés à la plage dans une rêverie profonde; le retour à des penchants qui s'annonce par le plaisir avec lequel de grandes dames et des hommes sérieux s'occupent à ramasser des coquilles, de petits cailloux, des brins d'herbes marines, des varecs détachés des rochers et rejetés par la mer; les sentiments de moralité qui, alors, se réveillent dans l'âme, le retour aux idées véritablement religieuses qui s'opère dans l'isolement et en présence de toutes ces grandes scènes de la nature, n'est-ce donc pas une somme de sensations et de jouissances que rien ne peut égaler, et qu'on ne remplacera jamais que par des frivolités ou des plaisirs de convention.

Les bains, par l'énergie de leur action, ne peuvent convenir à toutes les organisations; c'est pourquoi il est nécessaire que la médecine en pèse, en discute l'opportunité avant de les ordonner; leur température, qui varie de quinze à vingt-cinq degrés centigrades sur les plages normandes, les sels, les matières végéto-animales que la mer contient, soit en dissolution, soit en suspension et dans de si énormes quantités, sa densité, sa pression, les phénomènes qu'ils produisent sur certaines organisations nerveuses, — tout doit entrer sérieusenent en balance, et le médecin qui les ordonnerait comme un remède

banal et insignifiant, souvent pour se débarrasser d'un malade, serait coupable de lèse-humanité.

Quoiqu'il soit loisible de prendre des bains de mer partout où une plage se rencontre, il n'est pas indifférent de spécifier la préférence qui doit être accordée à telle localité sur telle autre; cependant, comme nous ne prétendons pas exercer la moindre pression morale sur le choix des amateurs, nous allons nous borner à indiquer les principales conditions d'une bonne exploitation, — libre après cela au lecteur de les appliquer lui-même.

Du reste, nous nous appuyons du docteur Le Cœur, si expert en ces matières; car c'est aidé de son livre que sir James avait pris ses notes

Les fleuves et les rivières, en se jetant dans la mer, produisent aux environs de l'embouchure,— et parfois à plusieurs kilomètres d'étendue,—une modification importante dans ses propriétés physiques et chimiques. La force du courant de l'eau douce et la densité de l'eau de mer s'opposent à une mixtion complète, laquelle n'a lieu que graduellement, et, par conséquent, diminuent sensiblement la quantité de sels dont on recherche précisément l'action énergique.

De plus, la plage devient vaseuse et accessible aux galets, et même il se rencontre des sables mouvants, parfois fort dangereux, et dont les fluctuations dérangent entièrement l'aspect primitif de l'endroit préféré. Il sera donc bon de fuir autant que possible le voisinage des fleuves et des rivières, ainsi que celui des terrains marécageux; ces derniers ayant l'inconvénient de rendre intolérables les instants passés hors de l'eau.

On conçoit que la composition chimique de l'eau de mer doive varier, selon qu'elle est plus ou moins mêlée à l'eau douce, et voici les résultats de diverses expertises ou observations de sir James :

La soude, la magnésie, la potasse, la chaux, l'acide hydro-chlorydrique, l'acide sulfurique, l'acide carbonique, le brôme, l'iode, constituent, soit à l'état libre, soit à l'état de combinaison, les grands principes de l'eau de mer, et c'est de la réunion intime ou du voisinage de ces divers éléments que se forment les sels, — la substance la plus perceptible, et dont l'évaporation amène si facilement la naissance.

Donc, à part la mer Morte, ainsi nommée parce que ses eaux ne sont habitées par aucun être vivant, vu la trop grande quantité de matières salées, les différentes mers offrent de notables dissemblances, et pour nous borner à deux analyses, nous voyons que l'eau de la Méditerranée contient 4 pour cent de sels, tandis que l'eau de la Manche en contient 3 et demi pour cent.

Quant aux autres substances, la Manche contient neuf fois plus de chaux que la Méditerranée, tandis que la Méditerranée renferme plus du double de magnésie et d'acide sulfurique; mais nous devons dire, en faveur de la Manche, qu'elle contient plus du double de brôme et d'iode. Cette dernière substance surtout établit son immense supériorité comme moyens et comme efficacité heureuse sur l'économie humaine.

La mer change de couleur selon les latitudes qu'elle baigne : rouge vermeil en Californie, noire aux Maldives et sur une partie des côtes de la Russie méridionale, bleue dans la Méditerranée, — elle est, dans l'Océan, d'un bleu verdâtre et parfois d'un vert foncé. Ces différences de tons proviennent de diverses causes,—reflets du fond sur lequel la mer repose, matières terreuses, sablonneuses ou végétales qu'elle tient en suspension; nuages dont le ciel est chargé, et qui se reflètent dans les eaux; mélange des eaux des fleuves ou rivières; toutes causes étrangères et qui ne tiennent pas contre l'isolement dans un vase.

L'odeur de l'eau de mer est due à l'infusion incessante des végétaux que le ballottement arrache aux bas-fonds et aux rochers; elle tient de l'odeur du chlore et de l'iode, — et cette odeur devient insupportable, si l'eau vient à être retenue dans des mares ou dans un vase où elle se corrompt.

La saveur de l'eau de mer est extrêmement désagréable, nauséabonde, âcre, salée, saumâtre, amère, — produit de la décomposition des masses énormes de substances animales et végétales, — ce qui la rend absolument impossible comme boisson.

Relativement à l'eau ordinaire, elle a une pesanteur spécifique extraordinaire, due à la présence des sels.

Mais ce qui excite le plus la curiosité et l'étonnement de cet élément, ce sont les marées; le flux et le reflux, — dont les règles sont soumises à des variations consignées d'avance sur des tableaux à l'usage de tous.

Pendant les dix premières heures du soir, la mer *monte*, c'est le flux, —et lorsqu'elle a atteint son niveau le plus élevé, lorsqu'elle est *à la haute mer* ou *pleine mer*, le reflux commence à se produire. La mer alors met six autres heures à descendre jusqu'à ce qu'elle arrive à la *basse mer* ou *marée basse*.

Bien que l'aient prétendu certains auteurs, la mer ne reste pas haute ou basse un certain espace de temps, elle redescend dès qu'elle est

arrivée à son maximum de hauteur; — de même qu'elle remonte dès qu'elle a atteint son maximum d'abaissement.

Ce phénomène se produit donc deux fois en vingt-quatre heures, et ces oscillations de la mer sont en rapport avec les révolutions de la lune, avec une différence de cinquante minutes. En effet, si la pleine mer a lieu aujourd'hui à midi, demain elle arrivera à midi cinquante minutes environ, après demain à une heure quarante minutes, et ainsi de suite. Dans l'intervalle des deux marées du jour et du lendemain, il en est une intermédiaire que l'on peut appeler la marée de nuit, et qui, étant également éloignée des deux précédentes, arriverait le premier jour à minuit vingt-cinq minutes, et le second à une heure quinze. Ainsi, le terme *moyen* de la durée de deux marées est d'un jour cinquante minutes; or, c'est aussi le temps *moyen* qui s'écoule entre le passage de la lune au méridien d'un lieu et son retour au même méridien [1].

L'accord qui existe entre les mouvements de la lune et ceux de l'Océan conduit tout naturellement à penser que les premiers sont la cause à laquelle on doit attribuer les seconds; tandis qu'ils ne sont réellement qu'un phénomène particulier de l'attraction universelle.

Du reste, la théorie des marées est excessivement compliquée; elle s'appuie de tables dressées relativement aux distances de la lune et du soleil, à leur état de périgée ou d'apogée, toutes choses auxquelles nos lectrices n'accorderaient qu'une fort mince attention, et que dix colonnes ne suffiraient pas à définir d'une manière satisfaisante pour elles.

Il n'est pas tout à fait indifférent de se baigner indistinctement à tout état de la mer; elle apporte, en effet, en montant, une sorte d'écume composée de matières végétales et animales en décomposition, tandis qu'aussitôt le commencement de la descente, les matières étrangères gagnent rapidement le large; du reste, ces amas de matières plus ou moins sales sont subordonnés aussi à la structure particulière des plages. Une plage accidentée, voisine de hautes falaises, est généralement plus exempte de cet inconvénient que celle qui est à peu près plate; car alors il ne s'établit pas facilement de circulation au vent qui pousse ces détritus vers le rivage, et, par conséquent, ils se trouvent maintenus à une assez grande distance au large.

Le bain est à peu près impraticable lorsque la mer est tout à fait basse, car à cette circonstance de la présence des immondices, il faut joindre la difficulté qu'on éprouve à aller chercher l'eau à de grandes distances.

Il est juste, cependant, de préconiser le bain pris à la marée montante, parce que la lame, en venant déferler violemment sur le rivage, rencontre le corps du baigneur et se brise sur lui en produisant une sorte de flagellation, une action analogue à celle d'une douche à courts intervalles. Cette percussion, ajoutée à l'action excitante de l'eau de mer, en augmente assurément les effets bienfaisants.

Qu'on ne s'inquiète pas alors des courbatures, des fatigues musculaires, de certaine effervescence douloureuse de la peau. Un peu de sommeil rétablira l'équilibre.

Contrairement à l'opinion généralement admise par les baigneurs, il est constaté que la mer calme a ses eaux moins froides que lorsqu'elle est agitée; cette considération doit engager les personnes faibles à renoncer à se mettre au bain lorsque le mauvais temps menace. Il faut, pour qu'un bain puisse produire des effets salutaires, que la lame soit d'une force modérée.

A part les principes d'hygiène, la prudence conseille de s'abstenir presque entièrement des bains lorsque la mer est houleuse, car il arrive que les plus forts nageurs sont dominés par la force des courants, et peuvent être entraînés au large si la mer descend, ou rejetés avec tant de violence sur le rivage, si elle monte, qu'on en a vus en être estropiés.

Le courage ne consiste pas à braver un danger pour une mince satisfaction d'amour-propre; nous avons vu des nageurs-*poseurs* hésiter à se jeter à l'eau pour sauver leur semblable, exposé à périr, et perdre en une minute le fruit d'une réputation acquise par une série d'ineptes bravades.

Malgré les principes émis précédemment, le temps le plus favorable pour le bain est la seconde moitié de la journée, entre le déjeuner et le dîner; à jeun les forces sont sans énergie, et la température de l'eau peu élevée; le soir, à la nuit, le bain est lugubre et l'eau s'est déjà refroidie; tandis que dans la journée, la chaleur de l'eau, en harmonie avec celle du corps, ne peut jamais produire la moindre réaction nuisible.

D'ailleurs un bain sera d'autant plus salutaire qu'il aura été pris avec plaisir. Cela nous fait songer aux malheureux enfants qu'on traîne souvent par force à la mer, et qu'on expose ainsi à de véritables congestions cérébrales, — au lieu de les amener petit à petit à les leur faire désirer.

Il y a avantage à se baigner le corps protégé par des vêtements plutôt que laissé dans sa nu-

1 Thillaye.

dité; du reste, à part quelques cas spécifiés et pour lesquels la nudité est recommandée, il est généralement admis que l'on se baigne habillé. C'est une question de morale et de convenance sur laquelle nous ne nous étendons pas.

Tout vêtement neuf ou vieux est bon pour cet usage, mais il en est de généralement adoptés, qui, malgré leur peu d'élégance, sont préférables à tout autre : c'est la chemise et le pantalon de laine, un peu amples, enjolivés selon le caprice, montés autant que possible sur une seule ceinture, de manière à former un tout et afin de ne pas trop serrer l'abdomen. Des hiatus, baies ou fentes devront être ménagés sous les aisselles afin de laisser une sortie à l'eau.

Les dames y ajoutent un petit jupon court comme celui des vivandières : ce jupon dissimule l'ampleur des hanches et prévient les suites de certains accidents.

Du reste, l'imagination des couturières travaille chaque jour à modifier ce costume, et quand elles se seront décidées à convier les artistes, ou même les tailleurs, à une réelle collaboration, elles arriveront vite à satisfaire nos baigneuses qui, jusqu'au fond des mers, veulent conserver leurs habitudes d'élégance, et seraient en effet fort mortifiées si Vénus, leur idéal, s'avisait de leur disputer la pomme de beauté sur la plage.

Que les dames se gardent de tout vêtement trop léger ou d'étoffe autre que de laine brune; à moins qu'elles n'appartiennent à l'école plastique d'Aspasie, dont la plus belle parure consistait à décrocher sa tunique et à la laisser glisser à ses pieds.

La coiffure, chose importante, est généralement mal comprise. — Le bonnet en toile cirée doit être rejeté, il a des inconvénients multiples : d'abord il n'empêche pas les cheveux de se mouiller; ensuite, il s'oppose à la vaporisation de la transpiration, — ce qui entraîne des maladies du cuir chevelu, la chute des cheveux, des névralgies, des maux d'oreilles ou de dents, et cause à la face des rougeurs ou des marbrures désagréables à l'œil.

Un foulard, un madras, un bonnet ordinaire, tout tissu perméable, et préférablement un filet, telle est la coiffure qu'il convient d'adopter; d'ailleurs il est absolument nécessaire de plonger souvent la tête dans l'eau ou de se la mouiller fréquemment afin d'éviter les coups de soleil.

L'eau de mer n'est pas nuisible à la chevelure, au contraire.

Il est essentiel de se chausser pour aller à la mer. Quelque fin que soit le sable de la plage, il peut s'y rencontrer un fragment de verre, de porcelaine ou même de coquillage, et la blessure qu'il produirait pourrait être rendue des plus douloureuses par le contact avec l'eau salée. La meilleure chaussure consiste dans le chausson ou mieux le brodequin de tresses, dit de lisières, avec semelle de cuir épais et non corroyé.

Ainsi armé, le baigneur n'a plus qu'à s'avancer vers l'élément que les poëtes ont appelé perfide.

Nous avons dit qu'il était indispensable de se faire accompagner d'un *guide ;* mais avant de se mettre à l'eau il est bon d'attendre que la sueur ou la moiteur de la peau ait disparu, et à cet effet on fera bien de prendre un bain d'air en se promenant pendant cinq à six minutes sur la plage. Il est ensuite nécessaire de ménager la transition avec l'eau froide, et à ce sujet il existe plusieurs coutumes et certains préjugés qu'il est utile de connaître, mais qu'on est libre de respecter ou de rejeter.

Certains baigneurs entrent dans l'eau progressivement, ne livrant à l'élément que les parties de leur corps l'une après l'autre. Cette méthode serait excellente si on procédait à la manière d'Auriol, en marchant sur les mains et la tête en bas; mais la gymnastique n'ayant pas encore pénétré dans les masses jusqu'à cette perfection, nous n'hésitons pas à proscrire l'immersion graduelle, — cause fréquente de congestions et début de maladies terribles.

L'immersion brusque est préférable : s'avancer bravement dans la mer, présenter le front aux vagues, se plonger en entier en se baissant si l'on ne sait pas nager, ou se faire plonger par le *guide* en commençant par la tête.

Ce dernier procédé est barbare, mais il sera toujours préférable à l'immersion graduelle : du reste il ne s'applique qu'à ceux qui ne savent pas nager, ou n'ont pas assez d'énergie dans le caractère pour courir à la rencontre de la première vague, même étant tenus par l'anneau de la ceinture.

Pour ceux qui savent nager, rien n'égale une *tête piquée* du haut d'un escalier si la mer est dans son plein, ou du pont d'une vieille barque amarée à quelque distance du bord et ne servant qu'à cet usage.

Quant à se faire verser un ou deux seaux d'eau sur la tête avant d'entrer à l'eau, c'est complétement insuffisant, surtout pour ceux qui se couvrent la tête de l'horrible béguin de toile cirée.

Le baigneur valide doit se donner dans l'eau le plus de mouvement possible, éviter de rester en place quand même il y exécuterait ces gestes de haut en bas et de bas en haut, qui le font ressembler à un singe ou au piston d'une machine

à vapeur, quand même il se ferait promener par le guide sur le dos ou sur le ventre. Et nous applaudirons toujours à ces charmantes danses en rond qu'exécutent certaines compagnies d'amis en bonne humeur, si enclins parfois à se jouer des tours ou des niches qui sont eux-mêmes une excellente gymnastique.

La vieille barque amarrée, une bouée, un débris de mâture flottant, une estacade à gravir et à descendre, — excellents engins qu'un établissement de bains saura toujours faire apprécier. La ceinture dite de *sauvetage* est un véritable trésor pour ceux qui ne savent pas nager: ils peuvent à l'aide de cet instrument se livrer à toutes les excentricités possibles, même par les mers les plus houleuses, sans crainte d'accident, et s'habituer ainsi à affronter l'élément qu'ils vaincront plus tard par la natation.

La durée du bain de mer ne doit pas excéder quinze minutes, même pour les personnes les mieux portantes. Libre à elles de le renouveler après une promenade sur la plage en plein soleil. Du reste, lorsque le baigneur éprouve dans l'eau un premier frisson, c'est l'avertissement préalable, il ne doit pas attendre le second.

A la sortie du bain les affusions d'eau froide sur le crâne sont excellentes, huit à dix seaux jetés coup sur coup, le baigneur assis sur le sable, préviendront les maux de tête, les rougeurs et l'alourdissement.

Un manteau, une pelisse, jeté sur le corps par le guide ou un domestique, aideront à gagner la cabine, à moins que le soleil ne soit ardent : auquel cas il est préférable de se laisser un peu sécher au contact de l'air. Mais en toute saison il faut se promener sur la plage avant de gagner la cabine; à moins de pluie, bien entendu.

Il est nécessaire de ne pas s'essuyer le corps complétement, et d'éviter tout frottement; car c'est alors enlever la mince couche de principes salins déposés par la mer sur l'épiderme.

Quant aux cheveux, il faut en exprimer l'eau avec un linge sec et non chauffé, puis les laisser surtout au grand air. Les dames les disposent en nattes peu serrées, en boucles, ou même épars; mais elles devront s'abstenir de cosmétique et de pommades,—si elles peuvent,—pendant toute la durée de la saison des bains. Elles en éprouveront peut-être quelque ennui, rélativement à l'élégance, mais les résultats en seront si beaux qu'elles s'applaudiront plus tard d'avoir suivi ce conseil.

Ne vous mettez jamais au lit après le bain de mer, lecteurs, mais faites de la gymnastique rationnelle,— la marche, la danse, des sauts, des cabrioles si l'on peut, des poses académiques, des gambades, différents jeux actifs,— tout, excepté le repos. Soyez ridicules pendant quelque temps s'il le faut, mais rétablissez une bonne circulation dans vos membres, exercez la contraction musculaire, et vous en sentirez les bienfaisants effets.

Il n'est pas prudent de manger copieusement après le bain; mais avant cette gymnastique on peut prendre à l'intérieur un cordial léger : de vin vieux, de vin d'Espagne, de vin chaud, un grog, — le thé, la camomille, un bouillon gras, du café, — mais surtout pas de boissons rafraîchissantes ni de laitages.

Une heure ou deux après,— le repas ordinaire; et d'ailleurs nous dirons à ceux qui pourraient croire cet intervalle exagéré, que les plus affamés emploiront toujours bien cette heure-là par la toilette et la gymnastique.

Pour les personnes malades, un médecin intelligent doit savoir répondre à toutes les prescriptions particulières, sur le mode, la durée et la fréquence des bains : nous les renverrons donc aux représentants de la science pour toutes les lacunes qu'elles trouveront ici.

Le Casino de Villers, comme tous les Casinos — en italien *Casini* —des établissements de bains se transforme très-facilement en salle de bal; mais la danse du soir ne réussit pas aux baigneurs, car il n'est plus le soleil pour sécher la moiteur du corps que la bise saisit brusquement: c'est pourquoi le concert forme plus généralement, avec le jeu et la lecture, le passe-temps des soirées.

C'est gracieux et même imposant de voir cette douce réunion, bruissant et chantant à dix pas des sombres évolutions de la vague si terrible à entendre la nuit; et ces concerts ne sont pas un des moindres attraits de la saison des bains de mer.

A Villers, Dervès est un organisateur précieux; ses relations avec les sommités de l'art, déjà habituées à se rencontrer dans les salons parisiens, sont une garantie du goût qui préside à ces charmantes exhibitions. Que d'artistes ont déjà défilé à Villers, et l'avenir ne sera certainement pas au-dessous de ce présent et de ce passé.

Mais malgré la beauté du site, car Villers est une véritable oasis de verdure et d'ombrages, malgré l'urbanité des baigneurs, malgré surtout l'annonce de l'arrivée prochaine de notre ami — le magicien de tout ce petit monde féerique, il nous fallait continuer notre pérégrination.

Il n'y eut pas cette fois de schisme, et il fut décidé d'un commun accord que le lendemain, au point du jour, la petite caravane irait à Dives et à Cabourg par la croix d'Heuland.

Damoraux seul tenait à rester quelques jours de plus, il venait d'acheter, séance tenante, un petit terrain rue du Casino, pour la modique somme de cinquante louis, et sur ce domaine mitoyen avec le jardin du presbytère, il était en train de traiter à forfait de la construction d'un pavillon que l'on devait lui livrer dans deux mois.

Il fut donc décidé que Damoraux nous retrouverait à Cabourg, à la condition expresse qu'il passerait par Beuzeval et qu'il se chargerait de nous donner des notes sur ce village qui, nous disait-on, a aussi des tendances à devenir bain de mer.

De cette façon aucun des petits endroits de la côte normande ne pouvait nous échapper.

Comptez sur moi, dit Damoraux, je vous raconterai mes impressions à ma façon, et si vous n'êtes pas satisfaits, c'est que vous serez difficiles!

Sur cette assurance nous gagnâmes la couche hygiénique que nous avait préparée à chacun Mme Abenoist, l'excellente ménagère du guide-baigneur de l'Infante d'Espagne, aujourd'hui simple et modeste hôtelier à Villers-sur-Mer.

Albert Blanquet.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre-Français : l'*Arioste*, comédie en vers, de M. Charles Lafont. — Palais-Royal : *Madame est aux eaux*, par MM. Labiche et Villemar.

« Ils étaient véritablement heureux les chevaliers du vieux temps: tous rencontraient dans les vallons, dans les obscures cavernes, dans les forêts sauvages, retraites des serpents, des lions et des ours, ce qu'aujourd'hui les meilleurs yeux auraient peine à trouver dans les palais splendides, je veux dire de gracieuses femmes, unissant la fraîcheur de la jeunesse à tout l'éclat de la beauté. »

Ainsi s'écrie l'Arioste lui-même, et de son temps ces merveilleuses rencontres n'avaient plus lieu. Cette époque où s'exhalait le dernier souffle des croisades, ne possédait plus de Marphise, de Bradamante, de Dorabie. Il est même vraisemblable qu'il faut absolument reléguer dans les rêveries des romanciers et des poëtes ces jours charmants où l'on trouvait sur son chemin des forêts vierges et de nobles demoiselles qui, à la suite de si nombreuses aventures, devaient finir par ressembler fort peu aux forêts, si l'on en juge par l'histoire de la belle Angélique.

L'Arioste s'est emparé de toutes les traditions romanesques qui avaient cours de son temps; il a mis à contribution *Lancelot du Lac*, *Tristan le Léonais*, *Giron le Courtois*. Il s'est empreint de l'esprit de ces fantastiques ouvrages, mais en homme sceptique et railleur, qui n'a pas foi dans ce qu'il raconte avec tant de charme. L'Arioste a composé son poëme dans un siècle spirituel et voluptueux, dont les mœurs se sont reflétées dans ses tableaux; nul ouvrage plus séduisant n'est sorti de la main des hommes, et c'est à bon droit que l'Arioste a été nommé divin. Quelle inépuisable variété, sans que la diversité des intrigues nuise en rien aux caractères bien tracés des personnages! Tels ils sont au début, tels ils sont au dénouement! Quels vers faciles et doux! L'Arioste est un véritable enchanteur; il semble avoir dérobé les secrets de son Alcine; il nous promène dans un jardin merveilleux.

La vie de l'Arioste offre des particularités assez curieuses : qui croirait que l'aimable écrivain, après avoir mis son poëme sous la protection de sa maîtresse et crayonné plus d'une scène amoureuse avec une extrême complaisance, eût voulu au lieu de roses de Pœstum, coiffer son front du chapeau de cardinal? Il espérait que le pape Léon X lui ferait cet honneur, sans doute parce que ses chevaliers distribuaient de temps à autre quelques grands coups d'épée aux infidèles; mais le pape Léon X crut devoir seulement, oublieux d'anciennes promesses, baiser le poëte sur la joue.

Cependant, l'Arioste a été le gouverneur d'une province; oui, pendant trois ans; oui, gouverneur de la Garsagnana, petite province des Apennins. Il fut chargé d'y apaiser la guerre civile, car la discorde était dans la Garsagnana, comme au camp

d'Agramant. Voyez-vous l'Arioste transformé en pacificateur! Parmi ses subordonnés, il y en avait quelques-uns qui avaient pris son poëme au sérieux, à ce qu'il paraît, et qu'ils mettaient en pratique l'histoire de ce chevalier dont le bras démontait chaque cavalier rencontré sur son chemin afin de lui dérober sa monture; plusieurs chevaliers errants, en un mot, s'amusaient à détrousser les passants sur les grandes routes. La justice, moins polie que l'Arioste, les appelait tout simplement des bandits, et voilà que le poëte se vit obligé de les poursuivre et de les ranger dans l'ordre commun. Pauvre poëte! comme son cœur dut saigner quand il se trouva chef de la police d'un royaume, forcé de sévir contre certaines actions qu'il avait colorées des plus belles teintes de son génie.

Un jour, à la tête d'une escorte à cheval, il commandait une expédition contre des révoltés de l'espèce de ceux que Schiller a appelés *brigands*. Il y en avait un nommé Pacchione ou Facchione qui était célèbre. Facchione, n'ayant que peu de monde avec lui, se trouva tout à coup en présence de la troupe de l'Arioste; la défense lui parut impossible. Il était homme d'esprit; il s'avança aussitôt vers le gouverneur, la toque à la main, et récita deux joyeuses strophes du *Roland furieux*. Le chantre de la chevalerie ne put s'empêcher d'être flatté de cet hommage imprévu; il accorda sur-le-champ la liberté et la vie au révolté, et lui dit d'aller se faire pendre ailleurs. Quel poëte aurait le courage de mettre à mort un brigand qui sait ses vers, après avoir trouvé dans ce monde tant d'honnêtes gens peu soucieux de sa poésie. Cette circonstance atténuante sauva Facchione, qui salua humblement l'Arioste en lui disant tout bas : « *Adieu, gouverneur. — Adieu, bandit*, » répondit gravement le fonctionnaire public. Mais il est probable que Facchione serra à la dérobée la main de l'Arioste en murmurant à voix basse : « *Adieu, poëte*, » et que l'auteur du *Roland furieux* répondit plus bas encore : « *Adieu, paladin.* »

Telle est l'anecdote qui a fourni à M. Charles Lafont le sujet de sa comédie. La mine un peu rébarbative de brigands italiens donne à cette œuvre un côté plus sérieux qu'il ne le faudrait peut-être; mais elle est d'un poëte, d'un poëte qui a fait ses preuves, et qui, dernièrement encore, a publié un charmant volume de vers, sous le titre de : *Légendes de la charité*. Il y a de fort bons vers dans la comédie de M. Charles Lafont, une intrigue suffisante, et l'on ne saurait reprocher à la Comédie-Française d'avoir joué cet acte tout à fait littéraire et digne de figurer sur sa scène, quoique, à notre avis, l'anecdote offrît plutôt matière à un opéra-comique qu'à une comédie.

Pourquoi Madame est-elle aux eaux? Demandez-le à MM. Labiche et Villemar. C'est tout une histoire conjugale. M. Dandinet vient d'avoir une scène violente avec sa femme; elle a dansé toute la nuit avec un officier plein de galanterie, et à la rentrée du bal, un officier montait à la fenêtre de Mme Dandinet, et le mari a enlevé son chapeau à la pointe de son sabre de garde national. Il se croit donc sûr de son malheur. Il se sépare aussitôt de sa femme, et pour sauver les apparences, il est convenu que Madame sera aux eaux. M. Dandinet ne tarde pas à regretter sa femme; sa fille lui tombe sur les bras et redemande sa mère; le bruit circule qu'il est mari séparé; on lui donne les torts; on ne veut plus le recevoir dans la société; une femme de chambre de Madame s'établit en maîtresse dans la maison, et Dieu sait l'éducation qu'elle donne à Mademoiselle; enfin, Dandinet s'aperçoit qu'il a soupçonné sa femme à tort. L'amant prétendu n'était autre chose que le frère de sa femme, qui montait à un étage supérieur. Tout s'arrange; la pièce est fort gaie et fort bien jouée. Delannoy, Mmes Dupuis et Pelletier en font les honneurs.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 6 juillet 1858.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal, le président ouvre la correspondance qui comprend plusieurs lettres de remercîments et différentes livraisons de publications hebdomadaires ou mensuelles, qui sont renvoyées aux rapporteurs ordinaires.

L'ordre du jour appelle le scrutin pour le renouvellement du bureau pour 1858-1859.

M. le président adresse à ce sujet à la Société une allocution qui est écoutée attentivement et unanimement applaudie.

M. P.-B. Fournier, ayant réuni la majorité des suffrages, est proclamé président.

MM. Rouget et Gendré sont nommés vice-présidents, et M. Montmeylian, secrétaire-général.

La suite des nominations est remise à la prochaine séance.

Le secrétaire-général,
Gendré.

Ordre du jour de la séance du vendredi 20 juillet 1858.

1° Lecture du procès-verbal de la séance précédente; — 2° Nomination des secrétaires-adjoints, du trésorier, de l'archiviste, des présidents et vice-présidents de section; — 3° Rapport de M. Alexandre Tessier.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 2 juillet 1858.

Le procès-verbal est lu et adopté.

Mme Renard, veuve d'un de nos bien regrettés collègues, fait hommage au Comité d'un numéro du journal l'*Illustration* contenant une biographie et un portrait de son mari. M. Paul Chareau, président, remercie Mme Renard au nom du Comité.

Il est procédé par le scrutin à l'élection de trois nouveaux membres. — Mlle Petit-Jean, pianiste, présentée par MM. P. Chareau et Chol; — MM. Savart, homme de lettres, présenté par MM. Poncet et Auvray; — Guillot, artiste lyrique, présenté par MM. Chol et Lucas, ayant réuni la majorité des suffrages, sont proclamés membres du Comité central des artistes.

M. le président invite M. Guilletat à lire son rapport sur les œuvres de M. Muratori de Ravennes. Ce rapport, qui a constamment éveillé l'intérêt de l'assemblée, sera imprimé dans les publications du Comité.

M. Edmond Douay lit son rapport sur l'ouvrage de notre collègue M. Jules Lebaube : « *Glanes ou Essai sur le cœur humain*, tel est le titre du livre que vient de faire paraître notre collègue M. Lebaube. C'est une œuvre dogmatique, un ensemble de maximes et d'analyses psychologiques où se mêlent quelques vers et quelques portraits; c'est, en quelque sorte, la gerbe des mille épis qu'il a recueillis dans les champs de la vie et de l'âme humaine, et il vient fraternellement nous en donner notre part.

« ..... Il n'y a qu'un esprit vigoureux qui ait pu composer ce livre. On y trouve de la force, de l'élévation, des élans pleins de jeunesse qui donnent de la vie et du mouvement aux leçons de la philosophie; et le charme d'un enseignement sympathique, éloigné du pédantisme, attire vers l'auteur, comme pour accroître les difficultés de notre tâche, en nous faisant aimer jusqu'à ses défauts mêmes.

M. Lebaube n'aime pas les préfaces; tant d'écrivains en abusent! « Préface, dit-il, sorte « d'étiquette ou de réclame placée en tête d'un « livre, rédigée par l'auteur lui-même ou par un « de ses amis pour dissimuler l'ouvrage et faire « tort à l'auteur... » Il conserve jusque dans les abstractions de la métaphysique des élans de cœur et de jeunesse; c'est vous dire qu'il n'est point misanthrope. « Ceux qui disent le plus de « mal du monde sont généralement ceux qui le « connaissent le moins. C'est comme ceux qui « critiquent un livre sans l'avoir lu. » — Avec la sagesse antique, il nous rapporte les avantages du silence. « Dans le monde où tu vas entrer, veux-« tu avoir un chemin facile ? apprends à te taire « et à parler à propos... »

Après de nombreuses citations, M. Edmond Douay termine ainsi ce rapport : « J'espère que votre opinion s'est déjà formée sur les qualités générales du talent de M. Lebaube, c'est un psychologiste ingénieux, souvent hardi, parfois profond, toujours spiritualiste; il cherche l'image pour rendre ses idées, et souvent il la trouve avec bonheur. Est-ce à dire qu'il nous maintienne incessamment sur les hauteurs où nous l'avons suivi, et que nous n'ayons qu'à accompagner d'un long applaudissement le vol audacieux de ses pensées? Ce n'est point une gloire si retentissante que l'auteur a cherchée, c'est un essai sur le cœur humain qu'il nous offre, et nous répondons avec lui : « L'écrivain le plus heureux est « celui qui fait excuser ses faiblesses et chérir « ses vertus. »

L'archiviste dépose le premier volume du registre matricule du personnel du Comité.

Sur la proposition de MM. Auvray et Chol, M. Lajet, professeur au Conservatoire impérial de musique, est nommé membre honoraire du Comité central des artistes.

Une commission est nommée pour visiter les ateliers de Mme veuve Grandjean; elle se compose de MM. Guilletat, Lucas et H. Chareau.

Avant de terminer la séance, M. le président nomme les commissaires du banquet qui aura lieu le 16 de ce mois, chez Deffieux, boulevart Saint-Martin, 20. — Ce sont MM. Rey, Charpin, Valadon, Frison, Valat, Cros, Guilletat et Journault.

Henri Chareau,
Administrateur.

Note du secrétaire-administrateur.— MM. les membres du Comité sont prévenus qu'il n'y aura pas de séance le 16, jour du banquet anniversaire de la Société, et MM. les commissaires de cette fête sont priés de se trouver le 16, à quatre heures précises, chez Deffieux.

Ordre du jour du 6 août 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Rapport de la fête du 16 juillet. — Rapport de M. Valadon sur les peintures de M. Saint-François. — Election de cinq candidats. — Réception des nouveaux membres. — Propositions diverses. — Nomination de commissions.

MÉLANGES.

Paris, 15 Juillet 1858.

Dans sa séance du 3 juillet, l'Académie des Beaux-Arts a procédé au jugement définitif du concours de composition musicale.

Le premier grand prix a été accordé à M. David (Samuel), élève de MM. F. Halévy et Bazin.

Le second grand prix a été accordé à M. Cherouvrier (Edmond-Marie), élève de M. Leborne.

LA TOSCANE

LE MIDI DE L'ITALIE[1].

NOTES DE VOYAGE, ÉTUDES ET RÉCITS

PAR F.-B. DE MERCEY.

« Que de fois, dès que nous avons eu mis le pied sur le sol de l'Italie, ce purgatoire d'un noble peuple, n'avons-nous pas rencontré l'ombre de Casella : Casella dans la politique, Casella dans les lettres, Casella surtout dans les arts! Le maître chéri qui nous a tant appris accourt à notre rencontre, nous étendons les bras, nous croyons le saisir; nous ne rencontrons que le vide. Ne soyons pourtant ni aveugles ni injustes, reconnaissons que ces hommes d'autrefois qui ont illustré l'Italie ont laissé des héritiers; mais le génie, qui, sur cette terre privilégiée, fut si longtemps comme la règle, n'est plus aujourd'hui qu'une rare exception. Pour un vivant, que de Casella! Toutes ces figures ont la décevante apparence de la vie; elles se meuvent, s'agitent, discutent, se passionnent, aiment et haïssent. Leur voix, comme celle du maître du Dante, fait entendre les plaintes les plus éloquentes et les plus doux concerts. Que leur manque-t-il pour ressembler à leurs pères? Ce qui manque à cette Italie elle-même pour ressembler à l'Italie des quatorzième et quinzième siècles : la vie, un corps.

« Ces mots paraîtront sévères; peut-être aussi trouvera-t-on que, dans le cours de ces études, nous aurions pu nous montrer plus sobre de critiques; il est tels jugements qui nous seront reprochés comme autant de sarcasmes. Avouons-le, le désappointement nous arrachait ces mots amers; les choses nous semblaient si différentes de ce que nous avions attendu. Cependant notre cœur est plein de sympathies si vives pour ce pays et pour ce peuple, auxquels nous devons tant de bonheur et qui nous ont légué de si glorieuses traditions, que, si nous avions pu réellement les offenser, nous nous empresserions de faire amende honorable. Quelles que soient leurs défaillances d'aujourd'hui, nous avons foi en eux, et nous ne voulons pas croire à leur mort définitive. »

1. Perrin-Arthur Bertrand, éditeur de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 21.

Ainsi s'exprime M. de Mercey dans la préface de la *Toscane.*

Cette préface est une reproduction infiniment diminuée, dans laquelle se retrouvent en petit les trois qualités qui font du livre de M. de Mercey une œuvre savante, recommandable et intéressante.

Une grande conscience dans les jugements, une remarquable finesse d'observation et une complète liberté d'appréciation sont nécessaires à l'écrivain qui, dans un but commun d'utilité, raconte ses impressions de voyage.

Dire et juger ce qu'on a vu après tant d'autres est véritablement une œuvre difficile; l'accomplir comme l'a fait l'auteur du *Voyage en Toscane,* c'est vaincre une impossibilité.

La meilleure manière de faire partager à nos lecteurs le plaisir que nous avons pris à suivre le voyageur, c'est de les conduire avec nous de Paris à Pise, de Rome à Florence. Que la longueur du chemin ne les effraie pas, nous aurons de quoi nous distraire.

La conscience est la vertu des voyageurs, parce sans doute bien peu la possèdent. Le nouvel historien du *Midi de l'Italie* a parfaitement compris cela, aussi nous mènera-t-il d'étape en étape, nous montrant tout, nous expliquant tout, mais si clairement, si synthétiquement, qu'à peine aurons-nous le temps de l'écouter.

Parfois nous le verrons admirant sincèrement, blâmant avec justice et justesse.

Nous l'entendrons se livrer aussi à de fines et profondes railleries, pleines de ce sel attique si rare de nos jours.

Ainsi fait-il à Rochefort, en Bourgogne, où il croit avoir rencontré *Jacques Bonhomme et son seigneur.*

Le seigneur a disparu, Jacques Bonhomme est resté. Jacques Bonhomme a maintenant de bons habits de drap bien chaud, d'épais souliers d'un bon cuir, un large chapeau de feutre; sa maison, son champ sont à lui, et, dans son bahut, il a un grand pot plein d'écus qu'il n'enterrera pas, mais avec lequel il se propose d'acheter une pièce de terre qui dépendait autrefois du domaine de son seigneur. Celui-ci a fait de mauvaises affaires à la Bourse, et a besoin de quelques milliers d'écus pour payer ses différences.

Lyon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères et la Corse fuient devant nous, mais pas avec tant de rapidité que nous ne puissions voir tout ce qui demande un regard, examiner tout ce qui mérite l'attention.

Disons mieux; en parcourant avec M. de Mercey ces villes qui nous sont familières ainsi qu'à tout le monde, nous y trouvons, grâce à lui, des richesses et des beautés que nous étions loin de leur supposer.

Ici, c'est un chapitre de vingt pages qui contient l'histoire et la statistique de la Corse.

La Corse est bien petite, dira-t-on; sans doute, mais vingt pages c'est bien peu de chose, et pourtant cela forme un tout clair et complet.

Avant de quitter la France pour saluer la terre italienne, l'auteur tient à nous laisser une idée parfaite de la situation générale des différentes classes de la société en Corse. Pour arriver à ce but, il nous raconte une histoire qui, quoique un peu romanesque, remplit parfaitement son but, et, ne le remplirait-elle pas, qu'elle est si saisissante et si parfaitement dite, que le lecteur y gagnerait encore. *Faustine Maro* est une nouvelle qui rappelle celles du bon temps d'Alexandre Dumas, du Dumas de la *première manière.*

Et maintenant nous voici à Libourne, puis à Pise, puis à Florence ; à partir de Pise, — Livourne est une ville peu artistique, — nous visitons avec une scrupuleuse attention les monuments, les musées; pas une arabesque qui ne soit jugée, pas une toile qui ne soit discutée. Ce n'est certes pas un homme d'une compétence si généralement acceptée que nous nous permettrons de suivre dans ces appréciations toujours si remarquables et dans ces jugements sans appel possible ; quel que soit le désir que nous en pourrions avoir, notre cadre ne saurait nous le permettre; nous n'en parlerons donc pas,

mais qu'il nous soit permis de regretter, pour nous et pour nos lecteurs, de ne pouvoir les consigner tous dans notre REVUE.

Cette ardente passion pour les œuvres d'art n'empêche jamais M. de Mercey de s'occuper de choses qui peuvent intéresser les gens du monde. Il est rare qu'on ne le voie pas, au retour d'une excursion artistique, déposer sa vaste érudition pour se livrer à des études de mœurs toujours étudiées et appréciées avec finesse et profondeur.

Ainsi, après avoir constaté chez les Florentins une soif ardente du plaisir, l'auteur s'exprime ainsi :

« Ce besoin de plaisir des Florentins, cette grande liberté de mœurs, cette répulsion pour tout ce qui est ennui ou gêne, cette suprême indifférence à l'endroit de toutes ces affaires, ailleurs si sérieuses et si pressantes, qui, sous le nom de politique, occupent tout le reste de l'Europe, m'ont reporté, en quelque sorte, en plein dix-huitième siècle. Je me figure que, vers 1750, on vivait à Paris, à Venise ou à Rome, comme à Florence aujourd'hui. Un grave moraliste aurait quelquefois froncé le sourcil, et le *for shame* des Anglais eût pu souvent se faire entendre au milieu de toute cette foule amusée et si peu affairée ; mais, je dois le proclamer sur-le-champ, auprès des nôtres, tous ces vices des Italiens sont des vices d'agneaux. Nous, depuis que, vers la fin du dernier siècle, nous avons goûté au sang, nous sommes redevenus barbares ; nous sommes des loups, toujours prêts à nous entre-dévorer ; nos vices sont affreux.

« Peut-être l'époque n'est-elle pas éloignée où, sous prétexte de politique, cette contagion d'idées plutôt subversives que libérales gagnera les Italiens. Il y a là aussi des passions secrètes, des cœurs ulcérés. La haine de l'étranger vit dans plus d'une âme, et les souvenirs de 1797 et de 1820 ne sont pas oubliés. Plus d'une main pourra saisir l'arme des Fieschi, des Alibaud et des Meunier ; mais ce n'est pas à Florence, c'est à Rome ou à Modène qu'apparaîtront ces nouveaux Brutus, plus aveugles que l'ancien et, comme lui, si funestes à la liberté.

« Le bon sens seul modère ce besoin de plaisir et empêche l'abus ; le bon sens, il est vrai, tend à faire prévaloir la morale des intérêts, mais ici cette morale n'a rien d'outré et s'arrête au bien-être et à l'utile.

« Boccace, en parlant de l'économie florentine, s'écriait : *Abbominevole avarizia de' Fiorentini*. Dante, parlant des vieux temps de sa patrie, la qualifiait de *sobria e pudica*. L'économie des Florentins est toujours excessive. Leur sobriété, en prenant ce mot dans sa plus large acception, est la même que par le passé. Impossible de vivre d'une manière plus rangée et à moins de frais que ne le font les honnêtes bourgeois de Florence. Il n'est donc pas surprenant que les caisses d'épargne et autres établissements analogues aient si parfaitement réussi dans ce pays, et que l'industrie et le commerce y soient toujours en grand honneur. La noblesse florentine n'a pas cru déroger en se faisant industrielle, et nous devons reconnaître que la Toscane, ce petit pays qui n'a que l'étendue d'un de nos grands départements, a fait fort belle figure à l'exposition universelle de l'industrie.

« Au nombre des exposants, nous avons vu figurer les noms de quelques-uns des grands seigneurs du pays, du marquis Ginori, des marquis Louis et Come Ridolfi, et c'est une charrue que ce dernier a exposée, charrue qui rivalisait avec celle de M. le comte Cambray-Digny. Viennent après eux les Lambruschini, les Campi, les Ricasoli, les Strozzi, les Bartolommei, les Petrucci, les Garzoni, les Pieri Pecci, les Panciatichi, les Gherardesca, les Pazzi, appartenant tous à la première noblesse de Toscane.

« Il est à regretter cependant que l'imagination ait si complétement battu en retraite devant l'utile, et que les arts, à cette même exposition, aient fait une si triste figure. Les Médicis savaient faire fortune par le commerce, mais ils savaient aussi

faire de cette fortune l'emploi le plus magnifique et le plus éclairé. A Florence, il n'y a plus aujourd'hui que des Médicis de passage qui viennent du nord, et qui n'achètent dans les magasins de curiosités que des originaux douteux ou des copies de vieux tableaux. Aussi, malgré son Académie des Beaux-Arts et son école de peinture, la Toscane aujourd'hui n'est-elle pas en progrès. Il existe à Florence et à Sienne des hommes de talent; mais, dans ces vingt dernières années, aucun artiste de génie; peintre ou sculpteur, ne s'est manifesté. »

Le chapitre suivant est consacré à la famille Bonaparte, qui se trouvait alors à Florence. Les sentiments si vrais et si sincères qui y sont exprimés par l'auteur sont de ceux qui honorent hautement ceux auxquels ils sont adressés et celui qui les exprime.

Nous nous apercevons que nous avons essayé une tâche impossible; en effet, comment suivre ce maître dans les palais, les places publiques, les églises, les académies. Tandis que nous le croyons à la bibliothèque Laurenthienne, au palais Pitti ou à la chapelle des Princes, il visite les environs de Florence, les villas Palmieri, Morzi et Carregi, le Paggio impériale ou la Chartreuse de Florence.

Si, cependant, plus présomptueux que nous, vous avez le désir ou la prétention de l'atteindre, dépêchez-vous, il va quitter les maisons de Michel-Ange, de Benvenuto Cellini ou de Machiavel pour s'occuper de mœurs, d'agriculture et d'industrie.

Puisque aussi bien nous avons prononcé ce grand nom de Machiavel, demandons au savant voyageur son opinion sur cette grande figure historique toujours jugée si diversement.

« On jugera Machiavel d'autant moins sévèrement qu'on se reportera au temps où il a vécu. Alors on n'avait pas reconnu que la société n'existe que pour le bien-être de l'individu; tout au contraire, l'individu était sacrifié à l'État, les membres au corps, ou tout au moins leurs rapports mutuels n'étaient ni bien établis ni bien définis.

« Machiavel ne s'occupa donc guère que du corps et surtout de ce qui le fait vivre et agir, de la tête. Il rechercha avec une certaine sollicitude ce qui peut fonder la domination du prince et la rendre durable. Il faut en convenir, et cela plutôt à la honte de son époque qu'à la sienne, pour assurer cette stabilité tous les moyens lui semblent bons.

« La sincérité même dont Machiavel fait preuve dans le développement de ses théories, soit qu'il ait tort, soit qu'il ait raison, nous prouve qu'il ne les regardait pas comme condamnables. Nul homme ne s'est laissé moins éblouir par les artifices du style ou par un paradoxe. S'il avance une opinion, c'est qu'il la regarde comme bonne; il s'inquiète peu qu'elle soit nouvelle, et dans sa manière de l'exprimer il repousse toute vaine parure. On peut dire que Machiavel n'a jamais fait une phrase ni soutenu un sophisme de propos délibéré. Bien qu'il ait pu varier et, après avoir servi longtemps la république, passer du côté des Médicis, devenus les plus forts, mais qui, du moins, ne l'ont jamais accablé de leurs faveurs, on peut dire qu'au fond il est toujours resté bon citoyen. Partout, dans ses ouvrages, il déplore les malheurs de l'Italie, il exalte son ancienne gloire et il lui souhaite une plus brillante destinée. Il a horreur de l'intervention et de la domination des étrangers; car c'est là surtout ce qui cause la ruine et la mort d'un pays. »

Le premier volume *De la Toscane et le midi de l'Italie* se termine par une appréciation fort ingénieuse des effets et des causes du brigandage dans les États de l'Église.

Un épisode des plus émouvants, dans lequel le docteur Warington joue un grand rôle, et, je crois, traduit de l'anglais, sert de paraphrase au dernier chapitre. Le charme des récits est là aussi complet que dans la Nouvelle *Faustine Moro* dont nous parlions plus haut.

Pour faire comprendre l'importance du

deuxième volume, nous nous bornerons à rappeler les sujets qui y sont traités. Ainsi :

A Rome, Saint-Pierre, le Vatican, le Forum, le Colysée, le Capitole et les ruines, les églises et les palais, le Transtévère et le Panthéon, toutes les expositions de peintures publiques ou particulières, sont étudiés avec une science parfaite de l'art.

La campagne de Rome, et ses environs poétiquement décrits, donnent à l'imagination un aliment qui la repose.

De Rome à Naples, de Naples à Salerne, de Salerne à Amalfi, d'Amalfi à Sorrente, les mêmes études consciencieuses, les mêmes observations, les mêmes jugements droits et profonds, l'infatigable investigation de l'auteur dans tout ce qui touche les Beaux-Arts, rendent cet ouvrage l'œuvre la plus complète et la mieux pensée qui ait été écrite sur l'Italie moderne, pour ne pas dire *contemporaine*, ce qui n'est pas très-français.

Dans ce volume comme dans le précédent, M. de Mercey s'est occupé de l'agriculture, de l'hygiène, des mœurs et du théâtre. Nous nous permettons encore une citation qui prouverait à nos lecteurs, s'ils ne connaissaient depuis longtemps l'auteur de ce livre, que M. de Mercey est non-seulement un artiste consommé, un écrivain remarquable, mais encore, ce qui ne gâte rien, un des hommes les plus spirituels de notre temps.

«—J'ai passé plus d'une agréable soirée dans un salon où se trouvaient réunis plusieurs grands seigneurs et *monsignori* romains, quelques abbés de beaucoup d'esprit, dont l'un fait des vers et de fort jolis vers, sans se croire poëte pour cela, et plusieurs lettrés. Ces derniers semblaient se mordre les doigts de ne pouvoir écrire dans les grands journaux politiques, comme on fait à Paris, et d'être obligés de se borner à rédiger de lourdes colonnes de lieux-communs sur la morale, abstraction faite de la philosophie, ou de longues dissertations sur des objets déjà cent fois analysés et décrits. Une des grandes préoccupations de ces lettrés ultramontains, c'est de savoir combien, en France, il se vend d'exemplaires de tel ou tel livre, si M. Jules Janin a cheval et voiture, et M. Alexandre Dumas maison de ville et maison des champs. Ils en sont encore à supputer, à décrire et à envier les magnificences de l'île de Monte-Christo.

« Il faut convenir, pourtant, qu'on rencontre chez beaucoup d'entre eux ce fonds de sérieux, je dirai presque d'ennuyeux, qui plaît tant aux pédants et dont nos petits journaux, si amusants, ne nous ont peut-être pas complétement délivrés. Il y a certaines choses dont on voudrait bien rire ou faire rire ; mais on ne l'ose pas. On ne se moque guère des individus qu'à huis clos et à voix basse. On n'a pas encore élevé le commérage à l'état de journal ou même de livre, comme chez nous.

D'autre part, dans l'habitude ordinaire de la vie, on s'adresse des compliments exagérés ou l'on se renvoie de grosses injures, et l'on ignore cet art, qu'à Paris on possède à un si rare degré, de se dire, avec esprit et de manière à ne pas offenser, des vérités peu agréables, d'être naturel avec convenance, franc avec mesure, mordant avec courtoisie. L'impertinence, c'est la sottise qui parle ; la maladresse, c'est quelquefois la sottise qui se tait ; et, nous devons le reconnaître, en général, l'écrivain français n'est impertinent ou maladroit que quand il veut bien l'être. »

Cette dernière phrase nous donne à penser — bien tard à la vérité,— que nous pourrions bien avoir été impertinent nous-même en parlant aussi longuement d'un ouvrage assez remarquable pour n'avoir besoin des louanges de personne.

Félix Pigeory.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

LE SALON DE 1859. — CINQ TABLEAUX DE LA GALERIE SOULT. — TRANSPORT DE LA STATUE DE NAPOLÉON Ier A CHERBOURG. — LE PIÉDESTAL DE CETTE STATUE ÉQUESTRE. — DÉCORATION DU PONT DE L'ALMA. — TORSE D'UNE STATUE ANTIQUE A DIJON. — UN GROUPE EN BRONZE DE M. LECHESNE. — M. DE SAULCY ET M. AGASSIER. — RÉUNION DES CINQ ACADÉMIES, LE 15 AOUT, AU PALAIS MAZARIN. — CLÔTURE DU COURS DE M. DELSARTE. — PROJET D'ÉTABLIR UN DIAPASON. — LA CARTE DES GAULES. — LES SALONS DE LA PRÉFECTURE D'ÉVREUX. — FOUILLES A AMBRUGEAT, PRÈS MEYMAC. — UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DE CHRISTOPHE COLOMB. — UNE INVENTION POUR DURCIR L'ALBATRE. — UN MANUSCRIT DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE. — LA TRAGÉDIE EN ALLEMAGNE. — NÉCROLOGIE : M. DE MONTFERRAND.

La bonne nouvelle, annoncée comme très-probable dans notre dernier numéro, qu'un Salon se préparait pour le printemps prochain, se trouve confirmée par un avis publié par le ***Moniteur*** du 13 juillet, dont voici le texte :

« Le directeur général des musées impériaux, intendant des Beaux-Arts de la maison de l'Empereur, a l'honneur d'informer MM. les artistes qu'une exposition des œuvres des artistes vivants aura lieu en 1859.

« Cette exposition sera ouverte le 15 avril, et sera close le 30 juin suivant.

« MM. les artistes devront déposer leurs œuvres au palais des Champs-Elysées, du 15 février au 1er mars 1859. »

D'après ce que l'on raconte déjà des travaux qui se font dans les ateliers de nos peintres, cette exposition promet d'être intéressante et nombreuse. Quelques noms nouveaux doivent s'y produire et s'y recommander de la manière la plus favorable.

On sait que des sommes importantes ont été accordées au gouvernement afin de lui fournir les moyens d'acquérir quelques tableaux importants de la collection du maréchal Soult qui n'avaient pas été vendus en 1852. Grâce à cette mesure, on pense que le musée du Louvre ne tardera pas à voir figurer dans ses galeries la *Nativité de la Vierge*, le *Miracle de San Diégo*, par Murillo; *Saint Pierre et saint Raymond*, les *Funérailles d'un évêque*, par Zurbaran; *Saint Basile dictant sa doctrine*, par Herrera le Vieux.

Démontée dans les ateliers de M. Eck, où elle a été visitée par une affluence considérable, la statue équestre en bronze de Napoléon Ier, qui va être inaugurée à Cherbourg, a été transportée dans la journée du 16 juillet dans les vastes dépendances du chemin de fer de l'Ouest.

Il n'était pas facile de charger une semblable masse de métal sur les wagons de transport. On y est parvenu cependant avec le plus grand bonheur. Il n'a pas été nécessaire d'employer d'appareils spéciaux; ceux du chemin de fer ont suffi.

Dans la matinée du dimanche 18, le train portant la statue s'est mis en route pour Cherbourg où il a dû arriver vers la fin de la journée. Des ouvriers accompagnaient le convoi pour commencer aussitôt leurs travaux sur le quai Napoléon.

L'auteur du modèle de la statue, M. Leveel, s'est mis lui-même, le mardi 20 juillet, en route pour Cherbourg afin de surveiller la pose de son œuvre.

Le piédestal de la statue équestre de Napoléon Ier, qui va être prochainement inaugurée à Cherbourg, est aujourd'hui terminé. Voici quelques détails sur ce beau monument qui fait le plus grand honneur à celui qui en a été chargé, M. Geufroy, architecte de la ville.

L'emplacement qui est assigné à la statue, sur le quai Napoléon, est délimité au Nord par la rade et la digue; au Sud, par la place d'armes avec laquelle il se confond; au Levant, par la jetée de l'Ouest, l'avant-port du commerce et l'église principale de la ville; et enfin au Couchant, par le fort de Longlet et le port militaire. Le point de cet emplacement est celui qui résulte de l'axe de la place d'armes, déterminé au Sud par la fontaine publique, en avant de l'Hôtel-de-Ville, et prolongé jusqu'à la rencontre de l'axe de la place Napoléon, compris entre la rade et le nouvel alignement des constructions qui bordent cette place, c'est-à-dire à trente mètres de la tablette des quais.

Ainsi établie, la statue décorera non-seulement la place Napoléon, mais encore la place d'Armes, dont les limites seront mieux accusées à l'extrémité nord par le parallélisme qui ressortira de la

statue avec la fontaine et le monolithe de 9 mètres 77 de hauteur élevés à l'extrémité opposée.

L'emploi du granit étant prescrit pour la construction du piédestal, M. Geufroy a pensé, d'accord avec le statuaire, qu'en raison de l'importance de la statue, du vaste horizon qui l'entoure, de la grande reculée que donnent les dimensions des deux places, et de la nature même du granit, beaucoup de réserves lui étaient imposées au point de vue de l'ornementation. Aussi s'est-il attaché à une combinaison de lignes dont l'ensemble exprime le caractère grave qui convient à un monument de ce genre, et qui réunit ces deux conditions qu'il s'était posées : *la puissance et la simplicité*. M. Geufroy a rendu son idée et réalisé son projet avec un rare bonheur.

Les dimensions de la terrasse en bronze sur laquelle repose la statue, sont de 4 m. 05 de longueur sur 1 m. 68 de largeur, présentant des angles abattus en pan coupé de 0 m. 22 de face. Cette disposition, qui commandait la forme du piédestal, offrait l'avantage de donner plus de légèreté à l'ensemble, plus d'ouverture aux angles, plus de moelleux aux lignes, sans pour cela diminuer leur fermeté.

Voici la description d'un piédestal.

Il est divisé en quatre parties : l'entablement, le dé, l'embase et le socle. Le tout est encadré 1° d'un dallage mosaïque en asphalte pour isoler le monument, 2° d'une grille en fer pour en défendre l'approche, 3° d'un trottoir qui en limite le périmètre. Les dimensions générales sont : à la hauteur de la plate-forme, sous la terrasse de la statue, de 4^{m} 25 de long sur 1^{m} 90 de large ; à la hauteur du dé, de 4^{m} 50 de long sur 2^{m} 15 de large ; à la partie inférieure de l'embase, sur le socle, de 6^{m} 10 de long sur 3^{m} 75 de large ; et au socle, de 10^{m} 10 de long sur 7^{m} 75 de large ; La mosaïque, qui vient ensuite, et qui forme un tapis étendu au pied de la statue, aura 2^{m} 00 de large, y compris la bordure qui porte la grille ; de sorte que cette dernière, qui constitue l'encadrement proprement dit du monument, a pour côtés 14^{m} 10 de long sur 11^{m} 75 de large. La hauteur totale du piédestal est de 5^{m} 00 depuis le dallage en mosaïque jusqu'à la plate-forme, élévation à peu près égale à celle de la statue qu'il doit recevoir, et qui a 5^{m} 20.

Ce piédestal, d'un style noblement sévère qui lui donne un ton de grandeur, est une œuvre d'art magnifique. Il est d'ailleurs en harmonie parfaite avec le style de la statue qu'il doit porter, et leur ensemble constituera un monument qui sera l'orgueil de Cherbourg et fera l'admiration des étrangers.

Quatre statues pédestres de soldats, pris dans les armes qui ont fait la campagne de Crimée, ont été commandées pour décorer la partie supérieure des quatre éperons des deux piles du pont de l'Alma récemment construit dans l'axe de l'avenue Montaigne. Elles sont terminées, et l'on enlève les baraques qui abritaient les artistes. Une, qui l'est entièrement, du côté des Champs-Élysées, laisse déjà voir un troupier de l'arme de ligne, en complète tenue de campagne, les coudes appuyés sur son fusil : il est coiffé du képy, vêtu de la capote grise retroussée, les guêtres boutonnées par-dessus le pantalon, portant, outre le sac, le couteau-poignard et la cartouchière, le bidon, la gamelle, etc. ; à ses pieds sont un tambour renversé, un tas de boulets et de biscaïens, et des drapeaux.

Sous peu de temps, les trois autres statues, consacrées aux autres armes de l'armée expéditionnaire, vont être découvertes.

Dijon possédait autrefois un magnifique établissement religieux : c'étaient les Chartreux, fondés par Philippe-le-Hardi. De catastrophes en catastrophes, le monument, en grande partie ruiné, démoli, a fini par devenir une maison d'aliénés pour le département de la Côte-d'Or et les départements voisins. C'est dans les jardins de cet ancien couvent que se trouve le fameux *puits de Moïse*, admirable spécimen de la statuaire à une époque dont on approche difficilement aujourd'hui.

Dans le jardin qui conduit à ce puits merveilleux, on trouve quelques débris de sculpture rassemblés dans un coin, et parmi ces débris, le torse d'une statue qui a vivement excité notre attention et notre intérêt.

C'est celui d'une femme nue. Nous n'essayerons pas de rechercher comment ce morceau, d'apparence très-profane, se trouvait dans les débris d'ornements d'une maison religieuse, renommée par la sévérité de ses mœurs et sa piété — elle peut avoir été trouvée autre part, — mais ce qu'il y a de bizarre, c'est la ressemblance de ce torse avec celui de la Vénus de Milo.

Elle est telle, qu'on pourrait supposer que ce morceau, privé de tête, de bras, a été exécuté d'après l'admirable fragment que possèdent les galeries du musée du Louvre. C'est le même mouvement, la même inflexion dans les lignes les plus gracieuses du buste. Le hasard produit de singuliers résultats, mais rarement il joue un rôle aussi complet que dans la circonstance que nous venons de rappeler.

Nous donnions, il y a peu de temps, des détails sur l'exposition intéressante que M. Auguste Lechesne a faite dans la grande avenue des Champs-Elysées, à la place occupée naguère par le Jardin d'hiver. Cette exposition, regardée d'abord comme une témérité, a porté bonheur à l'artiste. La foule y est venue curieuse et empressée; plusieurs ouvrages ont attiré particulièrement l'attention; et, enfin, le succès a couronné les efforts persévérants de M. Lechesne. Parmi les ouvrages achetés, on cite un magnifique groupe de chasse, en bronze, acquis par M. le ministre d'Etat et de la maison de l'empereur.

Parmi les nouvelles qui occupent en ce moment le monde scientifique, il en est deux qui sont le sujet de toutes les conversations. On raconte que M. de Saulcy pourrait bien être nommé directeur général des bibliothèques de la France, et que M. Agassier, le célèbre naturaliste, serait rappelé en France pour occuper une chaire importante à Paris, et même être placé comme directeur à la tête du Muséum d'histoire naturelle. Ceci, pour nous servir de l'expression consacrée, sous toutes réserves.

Le 15 août prochain, jour de la fête de l'Empereur, il y aura, au palais Mazarin, réunion des cinq académies composant le corps de l'Institut de France. Des lectures seront faites par un membre de chacune de ces académies. On parle de mémoires très-curieux et très-remarquables par les représentants de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts.

M. Delsarte vient de terminer son cours d'esthétique dont, il y a quelque temps, nous avons annoncé l'ouverture. Son succès a été fort remarquable. MM. Cousin, Henry Lehmann, le R. P. Félix, A. Guéroult, les princesses de Chimay et Czartoryska, des écrivains, des artistes, des hommes du monde, se pressaient dans la trop étroite salle des sociétés savantes, pour entendre l'exposition de la méthode nouvelle.

Un arrêté de M. le ministre d'État confie à une commission de savants et de compositeurs, la mission d'établir un diapason constant, un diapason modèle, type normal unique, un point de départ de la note, unité de son, pour ainsi dire, comme il y a une unité de mesure.

Cette question si intéressante pour l'art musical, au point de vue surtout de l'interprétation des chefs-d'œuvre, mérite un examen approfondi.

Une commission vient d'être instituée à l'effet de procéder à la classification des documents déjà recueillis au ministère de l'instruction publique, et qui lui seront ultérieurement transmis pour la formation d'une carte des Gaules aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

M. de Saulcy, membre de l'Institut, est nommé président de cette commission; MM. Maury et Bertrand rempliront les fonctions de secrétaires-correspondants et de rédacteurs des travaux préparatoires.

M. Gustave Rouland, celles de secrétaire des séances de la commission.

La ville d'Évreux vient de faire restaurer et décorer avec une magnificence de bon goût les grands salons de l'hôtel de la préfecture, et la distribution générale des travaux, terminés depuis peu, a résolu très-heureusement le difficile problème d'assurer le plus de place et de facilités possible pour les fêtes, sans rien sacrifier de l'harmonie du coup d'œil et des besoins du service.

En entrant par la cour de la préfecture, on pénètre dans une galerie donnant accès, par six portes latérales, dans trois salles qui lui sont contiguës; le salon d'honneur, le petit salon et la salle à manger.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'ensemble de la décoration, c'est la pensée qui a fait une sorte de personnification du département de l'Eure, figuré par des emblèmes et des peintures allégoriques, au triple point de vue de l'histoire, de l'agriculture et de l'industrie.

De chaque côté de la grande galerie, sur les panneaux du milieu, sont des glaces supportées par quatre figures de femmes représentant les principales rivières du département : la Seine, l'Eure, l'Iton et la Risle. Les dessus des portes sont écussonnés de panneaux sculptés portant les armes de douze villes du département. Le

plafond est divisé en trois panneaux d'un bon style architectural, simulant des coupoles avec arcs coupés, laissant voir le ciel et reposant sur des balustres à jour, où courent çà et là des brindilles de fleurs. — Aux angles de chaque panneau sont des médaillons en grisailles portant les figures d'hommes illustres du département. Ce sont : Benserade, Henry d'Andelys, Alexandre de Bernay, Chaulieu, Claude d'Annebault, Nicolas de Lyre, le bailli de Chambray, Jacques de Louviers, Guillaume de Poitiers, Guillaume de Conches, Enguerrand de Marigny. — Aux quatre coins du plafond sont des médaillons en bronze florentin, entourés de branches de lauriers, représentant Nicolas Poussin, G. Perrel, graveur célèbre; Brunel, ingénieur du tunnel de la Tamise, et le physicien Fresnel.

Le plafond du salon d'honneur est le morceau capital de la décoration. Il représente, nageant dans un ciel vaporeux, un groupe dont le centre est occupé par la ville d'Évreux, sous les traits d'une femme portant une couronne murale et appuyée sur le Génie du travail. Autour d'elle sont des enfants qui portent des attributs figurant les principales productions agricoles du département, le blé, les cuirs, les draps, les laines filées, etc. — Aux quatre angles sont les écussons armoriés des quatre arrondissements des Andelys, de Louviers, de Bernay et de Pont-Audemer.

Le plafond de la salle à manger représente un groupe d'enfants roses portant du gibier et des fruits, et le petit salon n'offre rien de particulier que les peintures du plafond représentant des enfants jouant avec des fleurs.

Les travaux ont été dirigés par M. Bourguignon, architecte du département, et la décoration des salons est due à M. Hugot, artiste qui a fait ses preuves, notamment à Saint-Eustache de Paris, où il a exécuté les peintures des tympans, et à deux jeunes artistes qui ont été chargés, sous sa direction, de peindre les emblèmes, les armoiries et les ornements des plafonds.

M. Hugot a surtout fait preuve d'un talent fin et distingué dans les peintures du grand plafond; c'est un travail qui lui fait honneur et qui sera apprécié de tous ceux qui visiteront les nouveaux salons de la préfecture d'Evreux.

Une découverte de tombeaux gallo-romains et d'urnes cinéraires a été faite tout récemment dans un hameau appelé les *Chambons*, et dépendant du territoire d'Ambrugeat, près Meymac (Corrèze). Dans une notice fort intéressante qu'il vient de publier à ce sujet, M. Honoré Arnoul rend compte des fouilles que, sur les indications qui lui avaient été données, il a fait pratiquer dans un but d'utilité historique.

Cet archéologue a trouvé le sol jonché de débris de poterie grossière, jaune, grise, brune, et de verroterie commune. On a déterré quatre gros blocs de pierre abrupte, mesurant 65 c. de hauteur et 55 de diamètre. L'intérieur de ces blocs est creusé en forme de bénitier, avec rebord ou col s'adaptant à un couvercle creusé lui-même et fermant hermétiquement, absolument comme un étui. Dans la cavité se trouvaient des pots, et dans ces pots des cendres, des charbons, des os calcinés. Le propriétaire de ce terrain avait déjà précédemment déterré et brisé plus de cinquante pots remplis de cendres et d'os blanchis.

Tout porte à croire que lors de la coalisation formidable qui se forma dans la Gaule entre les Carnutes et les Séquanais, les Bituriges et les Arverniens, pour s'opposer aux envahissements de César, les légions du conquérant se répandirent de toutes parts dans ces pays appelés aujourd'hui Nièvre, Indre, Allier, Cher, Corrèze, Haute-Vienne, Puy-de-Dôme, etc., et il est probable que sur l'emplacement du hameau des Chambons, les Romains séjournèrent assez longtemps pour pouvoir construire un chemin de communication avec les villes environnantes et élever une tour haute et solide, ainsi que l'attestent surabondamment sur un plateau voisin des ruines demi-circulaires, d'où les riverains ont fréquemment extrait des blocs de pierre taillée.

Les cinquante pots en terre, contenant des cendres et des débris d'ossements calcinés, étaient alignés sur une seule file faisant face à l'Orient. Les quatre urnes de granit étaient placées à la distance d'un mètre en avant dans la même direction, ce qui met hors de doute qu'elles renfermaient les restes d'autant de chefs, tandis que les vases de poterie, mis simplement en terre sans aucun revêtement en pierre, ne contenaient que des cendres vulgaires.

Il est fâcheux que le temps ait manqué à M. Arnoul pour donner plus longue suite à ses recherches, mais cet archéologue a la conviction que, si des personnes de la localité se donnaient la peine d'explorer le terrain avec soin, soit sur plateau du *Champ sacré*, soit sur le long de la *Voie romaine*, elles trouveraient des objets d'une certaine valeur archéologique qui confirmeraient ses assertions.

Souvent on s'est étonné que l'Amérique n'ait jamais eu la pensée d'élever un monument à

l'homme qui l'a découverte. En aucun endroit du Nouveau-Monde on ne trouve, en effet, ni statue, ni buste, pas même une simple inscription taillée sur la pierre pour rappeler le nom et le souvenir de Christophe Colomb. Grâce au hardi navigateur, des nations entières ont pu former des institutions durables; des empires, des républiques se fonder, grandir, et jamais personne n'a pensé à prendre l'initiative d'un témoignage de reconnaissance.

Faut-il s'en étonner? Faut-il s'en plaindre? C'est ce que nous n'avons pas à examiner. Disons seulement qu'un homme tente en ce moment de réparer cet injurieux oubli, et qu'un projet de souscription va être prochainement proposé à toutes les populations qui couvrent le sol du Nouveau-Monde.

Où sera placé le monument? On ne le dit pas encore. A quel artiste l'exécution en sera-t-elle confiée? Aucune décision ne paraît avoir été prise. On ne songe qu'à obtenir des souscriptions, et, pour stimuler le zèle des donataires, on a eu recours à un moyen qui paraît devoir être du goût des Américains, on a eu l'idée de proposer une prime.

Il existe quelque part un groupe d'art que l'on dit magnifique, extrêmement remarquable, et d'une valeur d'au moins dix mille francs, au dire des inventeurs de la prime.

Cette prime sera décernée à celui qui, au moment de l'exécution du projet, alors que l'on fera le compte des espèces réunies de toutes parts, aura, de l'avis d'une commission — arbitre souverain dans cette circonstance, — réuni le plus grand nombre de souscriptions.

Le moyen est original, et, avec les idées qui dominent en Amérique, il peut réussir. C'est un *steeple chase* d'un nouveau genre proposé aux populations de l'autre monde. Espérons qu'il trouvera des amateurs, et que l'image de Christophe Colomb ne tardera pas à s'élever sur les bords qui, sans lui, ne seraient pas occupés aujourd'hui par les Européens.

Un Italien, le signor Armerige Vitti, vient de faire, écrit-on de Florence, une découverte qui peut devenir d'une grande importance pour l'art du statuaire. Il a trouvé le moyen de donner à l'albâtre, qui est si facile à travailler, le poli, le lustre et la dureté du marbre, de manière qu'on pourra l'employer pour la mosaïque, et surtout en faire des parquets. L'invention a subi l'examen d'une commission spéciale, et le compte rendu de cette commission a été tellement satisfaisant, que le grand-duc de Toscane a décoré l'inventeur de la première classe de son ordre de mérite.

Le pape vient de faire présent aux jésuites d'un volume manuscrit écrit par saint Louis de Gonzague lorsqu'il faisait ses études théologiques au Collége Romain. Le sujet du livre est « la Pénitence, » et des notes ont été ajoutées au texte par le jeune et studieux de Gonzague. Ce cadeau précieux a été porté au général des jésuites par le cousin de Sa Sainteté, le cardinal Ferretti, à la famille duquel saint Louis de Gonzague était allié.

La tragédie, qu'on semble regarder aujourd'hui en France comme un genre impossible, compte cependant encore de nombreux partisans en Allemagne. La *Nouvelle Gazette de Munich* publie le rapport du jury chargé de prononcer sur le concours de tragédie qui avait été ouvert en Bavière sous les auspices du roi Maximilien; 113 concurrents se sont présentés, sur lesquels le jury en a éliminé 11 qui ne s'étaient pas maintenus dans les conditions du programme.

Sur les 102 tragédies restantes, 22 avaient emprunté leur sujet à l'histoire d'Allemagne, 4 aux légendes allemandes, 19 à l'histoire ancienne, 9 à l'histoire moderne, 7 à l'histoire byzantine, 4 à l'histoire juive, 3 aux traditions arabes, 4 à l'histoire slave et hongroise, 2 aux Sagas du Nord, 7 à l'histoire et aux légendes d'Espagne, 6 à l'histoire de France, 3 à l'histoire de la Lombardie, 4 à l'histoire de l'Italie, 2 à l'histoire de la Suisse, 1 à l'histoire d'Angleterre, 5 étaient des œuvres de pure imagination.

Le premier prix a été décerné à M. Paul Heyse, de Munich, auteur de la tragédie intitulée les *Sabines;* le deuxième prix, à M. G. Jordan, de Francfort, qui avait pris pour sujet la *Veuve d'Agis*.

Lorsque nous parlions l'autre jour de l'inauguration de l'église Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg, nous étions loin de nous attendre que nous aurions à déplorer presque aussitôt après la mort de l'architecte français, M. de Montferrand, à qui ce monument est dû; il est décédé à Saint-Pétersbourg le 11 juillet.

Auguste Richard de Montferrand était né à

Paris vers 1785. Élève de Percier, il était allé s'établir en Russie en 1813, et il y a prodigieusement travaillé. Il a bâti plusieurs maisons à Saint-Pétersbourg, entre autres l'ancien hôtel Labanoff et l'hôtel Demidoff. Il a élevé, en l'honneur de l'empereur Alexandre, la fameuse colonne Alexandrine, dont il a lui-même publié une description en 1836. M. de Montferrand a enfin construit la vaste église Saint-Isaac, qui a été récemment inaugurée, et, dans les dernières années de sa vie, il a dirigé les travaux d'un monument en l'honneur de l'empereur Nicolas.

Emile Gagneux.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE DIJON

(CÔTE-D'OR).

I.

Grâce à la vapeur, au chemin de fer, ces admirables agents du progrès et de la civilisation, ces auxiliaires ardents de la décentralisation, le chef-lieu de la Côte-d'Or n'est plus qu'à quelques heures de Paris. Parti le matin de la capitale, on pouvait être à midi dans la ville de Philippe-le-Bon et de Charles-le-Téméraire, à l'heure indiquée par le programme pour l'ouverture de la grande fête des Arts et de l'Industrie, inaugurée le 8 juillet 1858.

On l'a dit avec raison : entre toutes les villes de province décidées à seconder le mouvement imprimé à l'intelligence nationale, Dijon est une des mieux placées. Elle est devenue un petit Paris. Ses faubourgs s'étendent actuellement au delà de ses antiques remparts et présentent de larges voies bordées de charmantes habitations; elle abonde en anciennes églises, en demeures historiques, en vieux monuments. Elle a son bois de Boulogne, son pré Catelan, ses boulevards, rafraîchis sans cesse par les eaux que l'habileté d'un ingénieur célèbre a su amener de loin et conduire à travers mille canaux dans tous les quartiers de la ville. Elle a surtout son Palais des États, vaste et splendide demeure, dont on fera, quand l'on voudra, l'un des plus curieux monuments de la France, et qui, dans cette circonstance, a servi admirablement les projets des ordonnateurs de la fête.

Ce palais, séjour des ducs de Bourgogne, de leur cour nombreuse et brillante, témoin de tant de faits mémorables, offre une suite de galeries, de salles, vastes comme celles du Louvre. Et dans ces salles, ces galeries, on a rassemblé les témoignages les plus remarquables de l'art dans les siècles derniers. Là, sont les tombeaux de Philippe-le-Hardi, de Jean-Sans-Peur et de Marguerite de Bavière, ornés de ces ravissantes statuettes que l'on doit au ciseau de Claux Sluter; les chapelles portatives des ducs de Bourgogne, si merveilleusement conservées qu'on les croirait sorties depuis quelques jours de l'atelier de Jacques de Baërze, leur auteur; la cheminée de la salle des Gardes; ici, des œuvres plus modernes et non moins remarquables. Le plafond de l'une de ces salles a été peint entièrement par Prud'hon dans le goût grandiose du palais Barberini à Rome. Il représente la Bourgogne dominant la Mort et le Temps et entourée des Vertus et des Beaux-Arts.

Le palais seul mettait à la disposition des ordonnateurs de l'exposition plus de vingt salles de plein pied; mais pour unir plus étroitement l'art et l'industrie dans une solennité aussi imposante, on a eu l'heureuse idée de joindre le premier étage du musée — au moyen de constructions provisoires,—aux galeries plus spécialement consacrées aux arts agricoles et manufacturiers.

Devant la cour d'honneur et la façade du Palais des États, s'étend une place, la place d'Armes, formant un grandiose hémicycle. C'est sur cet espace immense que s'élèvent les galeries pour les instruments et les machines. Derrière le palais, on a improvisé une construction, au milieu de laquelle une puissante machine à vapeur donne le mouvement et la vie à toutes les inventions modernes devenues de si utiles auxiliaires pour l'agriculture, les professions auxquelles elles évitent des fatigues, la perte du temps et surtout des dangers.

Les pompes militaires et administratives sont toujours bien vues dans de semblables circons-

tances. Les troupes en grand uniforme, les autorités en riches costumes, une foule brillante étaient rassemblés avant midi autour du Palais et sous une tente élégante. J'arrivai à temps pour entendre officiellement proclamer l'ouverture de l'exposition et les remarquables paroles prononcées par le premier magistrat de la cité dijonnaise.

« Les expositions, disait M. Vernier, ces grands spectacles de la production humaine, sont, dans les contrées où elles se produisent, un signe incontestable de prospérité et de grandeur; elles marquent avec éclat que la population qui les encourage a l'intelligence des besoins de son temps.

« Conséquence nécessaire des facilités que donnent pour ces grandes agglomérations d'expériences et de faits, les voies ferrées, la vapeur et la télégraphie nouvelle, les expositions occupent une large place dans le progrès général du siècle...

« Cause et effet tout à la fois, si elles empruntent leur prestige aux Beaux-Arts, à l'Industrie, à l'Agriculture; elles leur rendent bien en comparaisons et en études fécondes tout ce qu'elles en reçoivent...

« Tout marche et s'améliore... Sous la main intelligente du mécanicien, la matière prend vie et réclame les fonctions qui semblaient réservées à l'homme ou aux auxiliaires vivants que lui avait donnés le Créateur.

« Les Beaux-Arts, qui parlent à l'âme comme aux yeux, les Beaux-Arts, ces brillants interprètes des grands sentiments et des grandes pensées, de la piété, de la reconnaissance, de la gloire et de la bienfaisance, voient s'accroître chaque jour la magnificence de leur langage. »

Ces nobles sentiments, si bien exprimés par M. le maire de Dijon, avaient été partagés par les habitants de la ville et du département. Les principaux se réunirent à lui et formèrent une commission centrale, dont le zèle, l'activité, les lumières n'ont jamais fait défaut au digne magistrat qui la présidait. Son dévouement a été jusqu'à prendre la responsabilité d'une gestion aussi délicate qu'étendue. Les seules dépenses des constructions provisoires et de leurs accessoires indispensables montent à près de quarante mille francs.

Pour subvenir à ces dépenses, on a imaginé des actions donnant droit à des billets pour le tirage d'une loterie qui aura lieu à la clôture de l'exposition, et se composera d'ouvrages acquis parmi ceux qui sont exposés; on fait payer un droit à la porte d'entrée, modique pour tous les jours de la semaine, plus élevé pour un jour réservé. Ces ressources, ajoutées à une subvention de la ville, à celles fournies par la Société permanente des Amis des Arts, par la chambre de commerce, par le Comité central d'agriculture, permettront de suffire à tout.

Le plan adopté et exécuté par la commission dijonnaise est un des plus sages, des mieux entendus que j'aie eu occasion d'apprécier; je le recommande à toutes les villes qui voudront suivre l'exemple que vient de leur donner le chef-lieu du département de la Côte-d'Or. Ils y trouveront de précieux enseignements et verront à quels résultats avantageux pour le pays, peuvent arriver quelques hommes honorables, animés du désir d'être utiles, sincèrement unis dans le but de fournir d'intéressants aliments à l'intelligence, à l'observation.

L'exposition était partagée en trois sections: les *Beaux-Arts*, — l'*Industrie*, — l'*Agriculture*. — Notre habile peintre Pérignon était président de la première, de celle qui doit m'occuper spécialement. Je ne suis que l'écho de la ville entière et des nombreux étrangers incessamment admis dans les salles du palais des Etats, en rendant ici hommage à son activité, à sa bienveillante politesse, à son bon goût. Tout le monde a rendu justice à l'ordre que le directeur de l'école des Beaux-Arts de Dijon a introduit dans le classement des objets envoyés de tous les points de la France, même des pays étrangers; d'Angleterre, de Belgique, du Piémont, de la Savoie, de la Suisse. Je n'ai entendu que quelques plaintes, et franchement rien ne les justifiait.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, les artistes parisiens, c'est-à-dire ceux qui habitent presque toujours la capitale, ont fait de nombreux envois. La ville de Dijon, tout le département de la Côte-d'Or, ont été particulièrement reconnaissants de la bienveillance avec laquelle le prince Napoléon a consenti à envoyer à l'exposition universelle deux des plus remarquables ouvrages de sa galerie. Ils ont obtenu et continuent à obtenir le plus grand succès; l'un est le *Débarquement de l'armée française en Crimée*, par M. Auguste Pils; l'autre, la *Bataille de l'Alma*, par M. Horace Vernet

Tous ceux qui n'avaient pu visiter l'exposition de 1857, à Paris, — et ils sont nombreux à Dijon comme dans le reste de la France, — se pressent chaque jour devant ces souvenirs intéressants et dramatiques de l'immortelle guerre d'Orient, si glorieuse pour les enfants de la France.

Devant ces deux toiles, l'impression est profonde, unanime. Je ne tiendrai pas le même langage pour plusieurs autres. Les temps ont changé

et changeront bien autrement encore, il faut que les artistes le sachent. La province n'est plus enveloppée dans les langes; elle s'occupe beaucoup, elle lit avec plus d'attention et de soin qu'on ne le suppose à Paris. Elle marche résolûment dans la voie de tous les progrès, et, précisément parce qu'elle sait, parce qu'elle a de l'expérience, elle est devenue prudente, je pourrais même dire méfiante, à l'endroit des succès, des réputations.

Je vais être accusé de faire du paradoxe; je dirai cependant que si j'entrais dans la carrière, j'enverrais des ouvrages nouveaux aux expositions des départements. J'ai eu occasion de remarquer la répugnance presque instinctive d'une foule de gens pour les ouvrages qui courent de ville en ville comme un prospectus ou une réclame, pour tout ce qui sent le brocantage. Si l'on apprend qu'une toile a été envoyée par un marchand de tableaux, on s'en détourne. On ne veut pas qu'une exposition d'art devienne un bazar. On est disposé à encourager l'artiste, l'intérêt s'éteint, la bourse se ferme quand on aperçoit le traficant. Est-ce un tort? Il y aurait peut-être beaucoup à discuter sur ce fait; je me contente de le signaler, parce qu'il peut éclairer les artistes sur l'insuccès apparent de quelques-unes de leurs œuvres, et les engager à agir autrement qu'ils ne l'ont fait jusqu'à ce jour. Un autre avis que je leur donne, c'est de ne pas se presser de faire accrocher dans les musées des départements des tableaux peu terminés, des pochades, des esquisses, ce que l'on appelle des études d'atelier.

En province, on n'attache pas une grande importance à ces jeux du pinceau, à ces caprices de l'imagination. A leur aspect, nombre de personnes sont disposées à les regarder comme des preuves d'impuissance, et à douter du mérite réel de leurs auteurs, bien qu'on leur en ait parlé avec éloge. Leur erreur est excusable dans beaucoup de cas. J'ai eu occasion de remarquer que certains artistes obtenaient à trop bon marché l'honneur de voir leurs noms inscrits sur le catalogue d'une exposition départementale.

J'ai retrouvé avec plaisir, à Dijon, plusieurs tableaux de Ziem, d'Antigna; tout un cadre de miniatures de Mme Herbelin, le même, je crois, qui a été exposé, en 1857, à Paris; la *Mort d'un prophète de la tribu de Juda*, par Léon Bénôuville; la *Mosquée de Mourestan, au Caire*, par Dauzats; une jolie toile de cet excellent Delestre, l'un des bons élèves de Delacroix, mort peu de temps avant l'ouverture de l'exposition; l'*Appel à la victoire*, les *Illusions de la vie*, par Philippoteaux; un *Jockey*, d'Alfred de Dreux; des *Vaches à l'abreuvoir*, de Palizzi; un gracieux tableau de Montfallet; une petite *Descente de croix*, de Lazerges; plusieurs tableaux de Beaume.

En bon voisin, Saint-Jean a envoyé, de Lyon, des *Raisins et des Fleurs;* Hippolyte Bellangé s'est fait représenter par son intéressante aquarelle, le *Récit du zouave;* Alexandre Bida, par un dessin, une *Famille du Liban;* Adolphe Bouguereau, par son *Retour de Tobie;* Eugène Lepoittevin, par trois jolis sujets; Delacroix, par un *Souvenir du Maroc;* Joseph Stevens, par un petit tableau, l'*Ane du bois de Boulogne*; Norblin, par un tableau religieux et une tête d'étude; Diaz, par quatre sujets très-différents; Félix Leullier, par un *Lion de l'Atlas* et une *Nourrice indienne surprise par un tigre;* Armand et Adolphe Leleux, par des scènes de Bretagne et de la Suisse, etc.

Les paysagistes sont nombreux; le vénérable Watelet s'est mis à leur tête. Il ne veut pas qu'on l'oublie. A sa suite se pressent Balfourier, Lapito, Charles de Tournemine, Adolphe Moreau, qui a quatre toiles touchées avec sentiment, Hubert, Villevieille, dont les essais commencent à être remarqués; Lambinet, de Versailles; Mozin, avec ses *Souvenirs de Hollande et d'Italie;* Théodore Rousseau, avec celui de la *Plaine fameuse de Barbison;* Alexis de Fontenay, Robecchi, le décorateur du Théâtre-Italien de Paris, qui exécute la gouache avec une grande fermeté; Edouard Hostein; Justin Ouvrié, que ses amis n'ont pas voulu abandonner au milieu des cruelles épreuves qui l'accablent; Brissot de Varville, Alfred de Curzon, dont les *Souvenirs des Etats romains* sont remarqués; Auguste Mathieu, Desjobert; l'un a envoyé un *Souvenir d'Auvergne*, l'autre un paysage composé; Corot, avec un verger et une étude de la forêt de Fontainebleau; Théodore Frère, avec ses études d'Orient.

J'en passe, non pas des meilleurs, mais une plus longue liste serait sans intérêt. Les curieux les plus exigeants peuvent se procurer le catalogue.

On s'arrête avec intérêt devant deux toiles d'Yvon, une *Vue des fortifications de Malakoff*, une *Rue de Constantinople ;* de petits tableaux de Baron, représentant des scènes familières; les *Memnons dans la plaine de Thèbes*, de Gérôme; un tableau d'Eugène Ginain, représentant une scène de l'Afrique, le *Combat de l'Afroun*, *les Arabes repoussés au delà de l'Ouedjer.*

Les portraits sont d'une rareté exemplaire. Je n'en ai remarqué qu'un, celui du savant Thénard, en costume de doyen de la Faculté. Il est d'une grande ressemblance et rappelle avec bonheur les traits de l'un des plus illustres enfants de la Bourgogne.

Les sculptures sont également peu nombreuses, et cela se conçoit. Je n'ai retrouvé à Dijon que quelques bustes d'Elias Robert, du Bailly; de jolis groupes d'animaux de Mène, d'Isidore Bonheur et de Mlle Rosa Bonheur; la collection des charmantes statuettes de Fremyet; quelques modèles de statues, par Jean de Bay, Courtet, Travaux, Dagant; des médaillons de Lescorné; un cadre de médailles par Borrel; différents groupes d'Auguste Caïn.

Il n'y a que deux petits bronzes de M. Jouffroy, les *Derniers moments de l'archevêque de Paris*, un *Napoléon Ier*; mais la ville de Dijon est remplie des ouvrages de cet artiste. Le musée possède trois ou quatre de ses statues en marbre, et sur l'une de ses places publiques s'élève la remarquable statue de saint Bernard avec son magnifique piédestal.

J'aurai maintenant à m'occuper des artistes dijonnais, des artistes étrangers. Ils méritent dans ces souvenirs de l'exposition universelle de 1858, une place à part, et je la leur ferai large et importante; car il en est beaucoup qui sont dignes, par leurs efforts et leurs travaux, d'attirer l'attention publique et d'être recommandés à l'intérêt, à l'estime de tous les amateurs des Beaux-Arts.

Auguste Portalais.

MÉMOIRES ET JOURNAL DE J.-G. WILLE

GRAVEUR DU ROI

PUBLIÉS D'APRÈS LES MANUSCRITS ET AUTOGRAPHES DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, PAR GEORGES DUPLESSIS, AVEC UNE PRÉFACE PAR EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Jean-Georges Wille, graveur du roi, né près de Kœnigsberg (Landgraviat de Darmstadt) le 5 novembre 1715, et mort à Paris le 8 août 1806, dont les mémoires et le journal viennent d'être publiés par M. Georges Duplessis, dut à ses titres de graveur du roi et de membre de l'académie royale de peinture et de sculpture, surtout à la grande affabilité de ses manières, d'avoir eu de nombreux amis et de s'être trouvé en relation avec les personnages les plus considérables, comme on le voit par la table des noms des personnes dont il est fait mention dans le cours de l'ouvrage, table qui comprend environ deux mille noms. Aussi les mémoires et le journal de cet artiste sont-ils intéressants à consulter pour l'histoire anecdotique des arts et de la société parisienne sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

Les mémoires qui précèdent le journal dans l'édition que vient d'en donner M. Georges Duplessis, et qui lui servent en quelque sorte d'introduction, ont été rédigés par ce graveur lorsqu'il était dans sa quatre-vingt-huitième année, pour satisfaire au désir exprimé par son fils; ils s'arrêtent à l'année 1743 et comprennent l'histoire de son enfance et de sa jeunesse. Wille nous y raconte avec cette bonhomie qui le caractérise, ses premiers essais de gravure, ses études chez un peintre allemand du nom de Kuhn, son séjour chez un célèbre arquebusier de Giessen, Pierre Wittemann, où il était occupé « à graver des chiens de chasse, des animaux sauvages et autres espèces d'ornements sur des garnitures d'armes; » son voyage d'Usingen à Paris, les impressions qu'il éprouva lorsqu'il fit son entrée dans cette ville au mois de juillet 1736; sa première visite chez M. de Largelière, qui le chargea de lui faire une copie de son *Saint Jérôme;* ses travaux pour un marchand d'estampes « qui, dit-il, faisait beaucoup graver et payait peu, il se nommait Odieuvre et demeurait quai de l'École, vis-à-vis la Samaritaine du Pont-Neuf; » enfin, sa présentation chez le célèbre Rigaud, qui l'accueillit avec bienveillance et lui donna à graver le portrait du duc de Belle-Isle, pour lequel il reçut la somme de 900 livres, etc., etc. En un mot, les *Mémoires* de Wille sont l'histoire de sa vie depuis l'âge de trois ans, cet heureux temps où « son bonheur extrême était d'être, un crayon blanc à la main, couché sur le plancher de la salle et d'y dessiner des oiseaux, des arbres et autres objets qui avaient frappé sa vue, » jusqu'en 1743, c'est-à-dire l'époque où, grâce à la protection de Rigaud, il va commencer à se faire connaître comme artiste.

Le journal de Wille, qui est la partie vraiment importante de cette publication, ne commence qu'en l'année 1759; il y a donc entre les mé-

moires et le journal une lacune de seize années. Nous regrettons que MM de Goncourt, les auteurs de la préface, n'aient pas essayé de la combler en citant, d'après le catalogue de l'œuvre de cet artiste dressé par M. Charles Leblanc, les nombreuses planches qu'il a gravées durant ce laps de temps et en nous donnant quelques renseignements sur cette partie de la vie de Wille pendant laquelle il obtint ses lettres de naturalisation, reçut le titre de graveur du roi, et fut agréé à l'académie royale de peinture et de sculpture. Nous regrettons aussi qu'ils aient négligé de nous dire quelques mots sur les dernières années de la vie de ce graveur et de nous indiquer la date précise de sa mort. Quelques lignes, qui pouvaient facilement trouver leur place dans la préface, auraient suffi pour renouer le fil de la relation interrompu pendant ces seize années.

Dans son journal, qui commence en 1759 et se termine au mois d'octobre 1793, Wille a enregistré presque jour par jour, avec un soin scrupuleux et une rare exactitude, la manière dont il a employé son temps, les travaux dont il s'est occupé, les visites qu'il a faites, celles qu'il a reçues, les ventes d'objets d'art qu'il a eu occasion de voir, les séances de l'académie auxquelles il a assisté, les concours pour les grands prix où il a été appelé à donner son avis en qualité de juge, enfin tous les actes de sa vie d'artiste et d'homme du monde. « Témoignage des mœurs du temps, le journal de Wille, disent avec raison MM. de Goncourt dans leur préface, est plus peut-être qu'un document, il est un enseignement. Il montre le rôle et la place intermédiaires des hommes d'art, alors que le peintre, le sculpteur, le graveur ne sont plus les artisans du seizième siècle et ne sont pas encore les artistes du dix-neuvième siècle. Il les montre agissant et se déployant dans la société, formant un ordre particulier, un petit tiers-état d'aptitude et de talents entre le peuple, auquel ils tiennent par leurs alliances et leurs habitudes, et la bourgeoisie à laquelle ils touchent par l'aisance acquise. Il fait pénétrer dans ces intérieurs réguliers, resserrés et fermés, où l'artiste du dix-huitième siècle vivait comme en une patrie étroite et chère. Il peint en leur chez eux ces *fils des dieux* tout entiers à leur tâche, contents d'une gloire modeste, contents de leur poule au pot, heureux sans bruit, maris, pères, hommes de famille, ne sachant d'autre joie, ne sachant d'autre monde, ne sachant d'autre muse que leur foyer. »

Ce journal n'est pas seulement curieux à consulter pour l'histoire anecdotique des arts pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, il offre encore un autre intérêt non moins grand, car il contient une relation des principaux événements historiques dont Paris fut le théâtre depuis 1759 jusqu'à la fin de 1793, et il nous initie à la vie agitée des habitants de cette ville pendant les premières années de la révolution. Wille était très-curieux de sa nature, et, malgré son origine germanique, il se montrait le digne pendant du badaud parisien et ne négligeait, autant que possible, aucune des occasions qui lui étaient offertes de prendre sa part du spectacle sans cesse nouveau qui se déroulait autour de lui. Dans sa longue carrière, il a beaucoup vu, beaucoup entendu ; il eut donc beaucoup de choses à mettre dans son journal ; c'est du reste ce qu'il ne manqua pas de faire. Le débordement de la Seine, en février 1764, les fêtes du mariage de Louis XVI et les malheurs qui les ensanglantèrent, l'incendie qui détruisit une partie de l'Hôtel-Dieu pendant la nuit du 29 au 30 décembre 1772, les émeutes qui eurent lieu à Paris en juillet 1789, à l'occasion de la démission de Necker, enfin tous les événements dont il a pu être témoin (le nombre en est considérable) sont relatés par lui avec un soin tout particulier, et racontés avec la naïveté charmante d'un homme qui écrivait pour sa famille et non pour la postérité.

Lorsque éclata la révolution française, Wille avait soixante-quatorze ans, mais cela ne l'empêcha pas de poursuivre ses promenades à travers Paris et d'aller à la chasse aux nouvelles. La Bastille est-elle prise, il s'empresse d'aller, dès le lendemain et les jours suivants, juger par lui-même de l'ardeur avec laquelle on se livre à la démolition de cette forteresse. Lors des massacres de septembre, il se trouve dans les environs de la Force ; mais cette fois, contre son habitude, il est arrivé trop tard, il n'a pu voir qu'un soldat sortant de cette prison, et que le peuple, qui l'avait reconnu innocent, portait en triomphe. Il est à son poste au Champ-de-Mars pour la fête de la Fédération ; place Vendôme, lorsque, d'après un décret de l'Assemblée nationale, on brûle devant la statue de Louis XIV une immense quantité de titres de noblesse. Il va voir l'autel élevé dans le jardin du Luxembourg en l'honneur de Marat, et il ne manque pas de descendre exprès de chez lui pour aller voir planter l'arbre de la liberté sur la place du Pont-au-Change. Wille, s'il n'est pas retenu au lit par quelque indisposition, s'arrange toujours de manière à être partout où il y a quelque chose à voir et à entendre. Ceux qui liront son journal ne se plaindront pas de sa curiosité et de ce qu'on pourrait appeler son bavardage, car ils y trouveront leur profit et leur agrément.

Les notes nombreuses dont M. Georges Duplessis a enrichi cette publication, et qui, pour la plupart, concernent les artistes dont parle Wille, ajoutent à l'intérêt des mémoires et du journal de ce graveur. Les renseignements biographiques et historiques qu'on y trouve sur certains faits et sur certains personnages peu connus, sont d'un grand secours pour les lecteurs, car tout le monde ne possède pas une connaissance parfaite de l'histoire des arts pendant cette période. En outre, un appendice qui forme un heureux complément de cet ouvrage, contient des notes inédites de Bachaumont sur quelques-uns des artistes cités par Wille. Ces pages, tirées des papiers de la bibliothèque de l'Arsenal, et qui ont pour titre : *Liste des meilleurs peintres, sculpteurs, graveurs et architectes, suivant leur rang à l'Académie*, 1750, nous font connaître quel jugement portait cet ingénieux critique sur le talent de Coypel, de Carle Vanloo, de Boucher, de Bouchardon, de Coustou, de Chardin, de Servandoni, de Vernet et autres artistes aussi distingués.

Comme on le voit, les mémoires et le journal de Wille, soit par eux-mêmes, soit par les additions qu'y a faites M. Georges Duplessis, forment une publication des plus intéressantes qui sera consultée avec fruit, non-seulement par ceux qui veulent avoir des renseignements sur les arts et les artistes pendant la seconde partie du dix-huitième siècle, mais aussi par ceux qui s'intéressent à l'histoire anecdotique de Paris depuis depuis 1759 jusqu'à la fin de 1793.

Alphonse Pauly.

EXCURSION ARTISTIQUE SUR LES COTES NORMANDES.

CHAPITRE XV.

LA CROIX D'HEULAND.—ROLLON LE ROI DE LA MER.—LES JOYAUX DE LA CROIX.—BALLADE. — SARLABOT. — DIVES. — LA PÊCHE DU SAUVEUR.

Nous étions montés dans une calèche élégante mise à notre disposition par un ami, et nous reprîmes la route haute, comme si nous allions à Pont-l'Évêque. Laissant à notre droite le château de Villers et donnant un dernier souvenir à ce triste marquis qui ne sut laisser qu'un renom de prodigue et d'insensé, nous gravissions cette longue route ombragée d'ormes et de pommiers, du sommet de laquelle on domine de grasses prairies où paissent de nombreux troupeaux.

Au bout de cette route, indiquée aux voyageurs par deux mâts ornés d'oriflammes comme conduisant à Villers, on tourne à droite, et sans quitter les frais ombrages on s'arrête à la croix d'Heuland, bifurcation de la route de Lisieux à Dives et de celle de Trouville.

La croix de pierre d'Heuland est fertile en souvenirs historiques. Elle est appelée aussi la Croix de Rollon ou de la mare aux Pois.

Il est positif, bien que la croix actuelle ait été élevée durant la seconde moitié du seizième siècle, ainsi que l'attestent son modelé et ses détails—que dès le douzième siècle une croix s'élevait sur ce point, — alors carrefour sombre où s'embusquait le bandit, jusqu'au jour où Rollon, le chef hardi et fort, usa d'un moyen que son époque primitive accueillit sans sourire.

Les Normands n'ont pas seulement d'aujourd'hui la réputation d'avoir les doigts crochus, et il paraît que le duc Rollon était fort chatouilleux sur la réputation des siens, comme nous allons voir.

Hrolf ou Raoul, appelé dans sa patrie Ganga-Rolf ou Rolf le Grand Marcheur, fut banni et expulsé de Norwége, en 875, par Harald Haarfagar à la suite d'une querelle suivie d'un meurtre. Il se fit *roi de la mer*, et s'en vint à la tête de nombreux Danois chercher fortune sur les côtes de France et d'Angleterre, qu'il ravagea pendant trente ans, en s'avançant même au besoin dans les terres.

Repoussé par le roi Alfred, il débarqua un jour d'une manière définitive sur les rives de la Seine, à Jumiéges, entre la mer et Rouen, et sans brûler ses vaisseaux, il déclara renoncer à quitter ce pays si riche et si fertile, et qu'il fallait, au contraire, s'y établir ou se faire tuer jusqu'au dernier homme.

La Neustrie avait déjà tellement souffert des excursions des pirates du Nord, qu'elle s'assembla pour délibérer, et que l'archevêque de Rouen se rendit à Jumièges où fut offerte à Rollon, de la

part du peuple et des marchands, la couronne de Neustrie. Rollon accepta et fit de Rouen sa capitale, d'où il poussa ses dévastations jusqu'en Bourgogne et menaça Paris.

C'était en 907, les barons du duché de France, honteux du rôle que leur réservaient peut-être les marchands de Paris, à l'exemple de ceux de Rouen, résolurent de défendre la capitale et de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de céder à un païen, à un pirate, la souveraineté de ce beau pays, berceau du christianisme gaulois.

Hasting, comte de Chartres, se chargea de parlementer avec les Danois; il était lui-même un ancien pirate. Écoutons le récit d'Augustin Thierry, l'Homère de nos vieilles histoires nationales.

— Qui êtes vous? demanda Hasting à ceux qui se présentèrent.

— Nous sommes Danois, répondirent-ils, et nous venons de Danemark et de Norwége pour subjuguer la terre des Franks.

— Quel titre porte votre chef?

— Aucun; nous sommes tous égaux.

— Explique-toi, homme du Nord, car mes compagnons ici présents ne te comprennent point.

— Notre chef, le *roi de la mer*, n'est roi que dans le combat et au milieu de l'Océan. A l'heure du festin, toute la troupe s'assoit en cercle, et la corne remplie de bière passe de main en main, au hasard, sans qu'il y ait ni premier ni dernier. Le roi de la mer ou le roi du combat est partout suivi avec fidélité et toujours obéi avec zèle, parce que toujours il est reconnu comme le plus brave d'entre les braves, comme celui qui n'a jamais dormi sous un toit de planches et qui n'a jamais vidé la coupe près d'un foyer abrité.

— Si vous voulez piller ici, sachez que les Francs se défendront. Ils ne souffriront pas davantage que vous y demeuriez comme vous avez fait en Neustrie.

— C'est du butin et des terres que nous voulons. Vous dites que les Francs se défendront; eh bien, nous les combattrons! Mais vous, continua Rollon, car c'est lui qui portait la parole, qui êtes-vous et comment parlez-vous notre langue?

— Je suis Hasting, originaire du Nord comme vous et ayant mené une vie semblable. Maintenant je sers le roi de France, qui m'a donné des terres. Imitez mon exemple.

— Non, non! s'écria Rollon; ce que nous pourrons conquérir par la force nous suffira.

Telle fut la fin d'une négociation sur laquelle s'étendent longuement les historiens, et qui, dans sa rudesse, a un cachet de grandeur sans pareille.

Rollon battit les Francs, mais il s'éloigna de Paris.

Cependant, en étudiant les pays qu'il parcourait l'épée et la torche à la main, il sentit qu'il lui fallait un pouvoir plus régulier que celui qu'il s'était fait offrir par les peuples de la Neustrie. Il sollicita une entrevue avec le roi Charles-le-Simple, et un traité fut conclu à Saint-Clair sur Epte, qui lui cédait, à lui et à ses héritiers ou successeurs, tout le pays situé entre la mer et l'Andelle, petite rivière qui se jette dans la Seine, non loin de Pont-de-l'Arche.

Rollon obtint le titre de duc à la condition que lui et ses compagnons se feraient chrétiens. Il épousa la fille du roi, Gisèle, et mit ses mains dans celles de Charles-le-Simple en signe d'hommage.

Seulement, lorsqu'il fallut, suivant l'usage, fléchir le genou devant le roi et lui baiser le pied, la fierté du fils d'un comte danois, du roi de la mer, se révolta, et — le cérémonial l'autorisant — il chargea un de ses lieutenants de cette formalité. Le Scandinave prit le pied du roi, et ne voulant pas se baisser, le leva si haut qu'il faillit faire tomber le monarque franc à la renverse. Les Normands éclatèrent de rire; mais le roi accepta cette petite humiliation, et en fit offre à Dieu et à l'Église, dans le giron de laquelle il venait de faire entrer du même coup plus de vingt mille idolâtres païens.

Lorsque le diable devient vieux il se fait ermite, et le pirate Rollon, devenu chef d'un État, sentit la nécessité de maintenir l'ordre public et de faire prévaloir, chez ses compatriotes comme chez la race qu'il subjuguait, les lois de la plus stricte justice.

Les légendes populaires, qui ont souvent une grande autorité, représentent le duc de Normandie comme un redoutable justicier, établissant dans ses domaines une sévère police et punissant le vol de châtiments terribles. Il punissait de la potence le recéleur aussi bien que le voleur. Il fit indemniser un paysan qui s'était plaint de ce qu'on lui avait enlevé le soc de sa charrue; mais ayant reconnu ensuite que le soc avait été caché par sa femme, il les fit pendre tous deux.

Wace, dans son *Roman du Rou*, raconte que, comme le roi danois Frode, il faisait suspendre, dans plusieurs endroits, à un arbre, à une croix de pierre, des bracelets, des colliers et des anneaux d'or sans que personne osât y toucher, tant la sécurité était grande dans les campagnes.

Ainsi l'on désignait autrefois en Normandie plusieurs lieux où ces appâts, offerts à la convoi-

tise des malandrins, auraient été exposés : la forêt de Roumare, la mare aux Anneaux, la croix d'Heuland, etc.

Venez dire après cela que les Normands ont *tous* les doigt crochus.

Il y a une vieille cançon en patois où le danois et le bas-normand sont étrangement mêlés sur cette tradition ; le diable y joue un rôle important, comme toujours, sans quoi la légende ne serait pas complète. Nous avons essayé de la traduire en conservant son ton naïf et convaincu, aidé des lumières de notre savant ami, le comte George de S... Écoutez, lecteurs, et tremblez! si vous n'êtes pas trop endurcis voltairiens.

LA CROIX D'HEULAND.

Ballade.

Le duc Rollon régnait en Normandie,
C'était un prince audacieux et fort,
Et les voleurs de l'antique Neustrie
Le redoutaient à l'égal de la mort.
C'est que Rollon avec ses Scandinaves,
Après avoir volé comme un païen
Prêtres, seigneurs et jusqu'au serf esclave,
Se fit un jour honnête homme et chrétien.
Or, écoutez la légende effroyable
Que l'on redit encor dans nos cantons....
C'est une histoire où l'on parle du Diable,
Roi de l'enfer et des démons!

Aux bras sacrés d'une humble croix de pierre
Qui s'élevait au carrefour d'Heuland,
On suspendait joyaux, riche matière,
Bracelets d'or, pour tenter le Normand.
Rollon voulait prouver qu'en ces provinces
On ne voyait ni volé, ni voleur,
Et qu'un pays se modèle à ses princes
Qui, dans leurs mains, ont ruine ou bonheur
Mais, ici-bas, la chair est vulnérable,
L'occasion a fait mille larrons,
Et sans compter les embûches du Diable,
Roi de l'enfer et des Démons!...

Thibaut, garçon de fier et beau visage,
Aimait Iseult, la fille du régent;
Pour le labour sans rival au village,
Il n'avait pas, hélas! six blancs d'argent.
Or, le vieillard voulait, âme cupide,
Bons bœufs en graisse ou bel argent comptant.
Thibaut s'enfuit, pensant au suicide;
La rage au cœur, — il appela Satan!
C'était auprès de la croix vénérable,
Qui, ce soir-là brillait comme charbons...
Et du taillis il vit sortir le Diable,
Roi de l'enfer et des Démons.

Regarde-là, lui dit le pêcheur d'âmes,
Ces bracelets, ces anneaux, ces colliers,
Prends-les, ce sont bijoux aimés des femmes!
Thibaut les prit, il en eut par milliers,
Car sous ses doigts il les voyait éclore,
Ces beaux joyaux, à peine disparûs...
Il s'arrêtait qu'il en venait encore!...
C'était la mer au moment de son flux!
Toujours! toujours! la moisson exécrable
Jusqu'au matin l'accabla de ses dons....
Et, dans son ombre, il entendait le Diable
Ricaner comme les Démons.

Le duc Rollon, visitant son domaine,
A vu la croix veuve de ses joyaux....
Sus au voleur! qu'on le pende à ce chêne!
Et que son corps soit pâture aux oiseaux!
Mais, repentant, laissant tout à l'avare,
Dans un couvent Thibaut s'était rendu,
Et les archers, limiers d'astuce rare,
Trouvèrent l'or; — le régent fut pendu!
De probité monument respectable,
La croix d'Heuland est l'effroi des larrons
Et son histoire, à la honte du Diable,
Est la gloire de nos cantons.

Cette légende est l'éternel honneur du pays d'Auge, ainsi que l'a spirituellement rappelé Pitre-Chevalier dans une allocution aux enfants de la commune de Villers, rassemblés pour une distribution de prix.

Cette distribution de prix nous fit constater que les Normands ont généralement beaucoup d'enfants, et une bonne femme à laquelle nous en faisions, en plaisantant, une sorte de petit reproche, répondit qu'on ne peut avoir trop d'enfants, pourvu qu'ils soient gens de bien.

— Je ne suis point de cet avis, répondit Damoraux ; moi, j'aimerais mieux manger un chapon avec un voleur qu'avec trente capucins.

Notre cheval soufflait pendant que nous considérions la croix d'Heuland et que Galletti en prenait un croquis.

Cependant la soif nous fit entrer dans une petite auberge ombragée des mêmes arbres que le monument de Rollon.

Un cabaret qui chante au coin d'un carrefour!

L'hôtesse, la mère Sorel, bonne et grasse ménagère, en attendant que son mari nous eût apporté la boisson classique de Normandie, le cidre dur, se livrait à la confection d'une tasse de café que lui avait demandée pour moi notre cocher, dès notre arrivée.

Or, la demi-tasse se faisait en compagnie d'une

douzaine d'autres, et la fatale idée me prit de jeter les yeux sous le manteau d'une vaste cheminée, où je voyais l'excellente femme se donner beaucoup de mouvement.

Une sorte d'effroi me gagna le cœur ; — la cafetière avait pour le moins près d'un demi-mètre de hauteur, et un marc abondant et noir remplissait à déborder son récipient supérieur. Ces préparatifs m'épouvantèrent, et je ne pus m'empêcher de jeter un cri de douleur lorsque je vis l'hôtesse, pour hâter le passage de l'eau, plonger dans ce marc fumant une immense cuiller de bois. J'ai malheureusement la religion du café; il n'existe pas pour moi de boisson, de nectar comparable; jugez, lecteurs, de l'affreux breuvage que me préparait une opération qui a besoin d'être entourée de tant de conditions et de soins.

De braves Normands qui se trouvaient là déclarèrent pourtant que leur café était excellent; — il est vrai qu'ils y ajoutèrent deux ou trois petits verres d'eau-de-vie avant de l'avoir achevé, — ce qu'ils appellent le pousse-café, la rincette, la surincette, etc. ; — quant à moi, je fus obligé d'y renoncer, en leur donnant rendez-vous au café de Foy, pour le jour où ils viendraient à Paris.

Ceci soit dit sans vouloir porter le moindre tort à l'auberge de la Croix d'Heulaud, où le cidre excellent, l'eau-de-vie suffisante quoique de poiré, et l'honnêteté parfaite, ainsi que la réputation, — ce qui devait être, vu le voisinage du monument légendaire de Rollon.

Le cheval piaffait. — En route pour Dives! Tel fut le cri général.

Nous laissâmes à droite le château de Dranard, et à gauche celui de Trousseauville ou de Sarlabot.

Sarlabot, hélas! triste souvenir... L'un des bœufs gras de cette année avait reçu ce nom, et le malheureux fut traîné dans les rues de Paris, pour l'amusement du badaud et du gamin, et pour servir de réclame à M. Duval, l'inventeur de ces restaurants affublés du pseudonyme de *Bouillon*, pour échapper sans doute aux exigences du fisc. Triste destinée, en effet, qu'ont là ces belles bêtes de la vallée d'Auge... Nous n'avons jamais pu entendre, sans tressaillir, cette vigoureuse exclamation de Pierre Dupont :

> ..... Les mener aux Tuileries,
> Au mardi-gras, devant le roi,
> Et puis les vendre aux boucheries!...
> Je ne veux pas, ils sont à moi!

L'arrivée à Dives est splendide. On descend la côte de Trousseauville, d'où l'on domine pendant un quart de lieue une vallée admirable et rappelant pour la science de ses plans et de ses fabriques, cette célèbre vallée de Goldau que Daguerre fit voir à tout Paris dans son Diorama.

Le coteau de Basbourg qu'on longe, fut le théâtre de l'un des plus grands événements du règne de Guillaume. Sur cette colline se tenait, en 1060, le roi de France Henri Ier, entouré de ses chevaliers et de la cour brillante que les souverains traînaient autrefois partout avec eux; une moitié de son armée avait passé la Dive, mais l'autre moitié était restée de l'autre côté de la rivière, grossie ce jour-là outre mesure par le flux de la mer.

Guillaume le Bâtard saisit cette occasion et tomba sur cette armée restée sans chef ; ceux qui ne furent pas tués se noyèrent, et le roi assista à cette déroute fatale sans pouvoir porter secours aux siens et pleurant des larmes de sang.

Nous ne rapporterons pas les vers de Robert Wace sur ce grand événement ; ils sont barbares à effaroucher le clerc le plus subtil.

En entrant à Dives, on ne tarde pas à passer devant l'église. C'est un monument remarquable ayant appartenu à l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, et remontant au quatorzième siècle, avec annexes, changements ou réparations importants des quinzième et seizième. La porte occidentale de la nef, celle précisément devant laquelle nous nous arrêtâmes tout d'abord, présente des moulures, rinceaux et feuillages d'une richesse de découpures sans pareille. On ne peut jamais assez admirer la constance et la foi de ces rudes artistes du moyen âge dont la vie était souvent consacrée tout entière à l'ornementation d'une église, et qui se sont endormis dans la nuit des âges, sans même léguer leurs noms à la reconnaissance de la postérité.

Il existe une légende assez singulière sur cette église, la voici dans toute sa naïveté :

Le 6 août 1001, les pêcheurs de Dives allèrent, à la marée basse, lever ces filets dont la forme existe encore aujourd'hui, et qui consistent en une sorte de haie fixée debout dans le sable au moyen de pieux de fer, et derrière laquelle la mer, en se retirant, laisse les poissons et crustacés paresseux qui n'ont pas eu le temps ou l'esprit de gagner la pleine mer avant le grand mouvement du reflux.

En arrivant, les pêcheurs aperçurent de loin un objet de grande dimension, échoué derrière leurs filets, et offrant toutes les apparences du corps d'un enfant. Le fait n'était pas absolument insolite, aussi se hâtèrent-ils d'y accourir, dans l'espoir d'arracher peut-être à la mort celui que les vagues venaient d'apporter sur le rivage.

Mais, en même temps qu'eux, les pêcheurs de Cabourg arrivaient; de sorte que tous ces braves gens se trouvèrent réunis auprès de l'épave humaine qu'ils tirèrent hors de l'enceinte des *rets*. Ce n'était pas un homme, ce n'était pas un enfant, c'était bien mieux que cela.

C'était l'image du Sauveur, en bois colorié, sculptée si admirablement qu'on voyait la vie circuler sous ces membres divins. Ses bras étaient élevés presque perpendiculairement, et la paume de ses mains, ainsi que ses pieds, avaient les douloureux stigmates. Un miracle seul pouvait expliquer la venue de ce grand Christ sur cette plage. Aussi vous pensez bien que les pêcheurs se disputèrent à qui posséderait cette précieuse image. La chose fut portée devant la juridiction épiscopale, et il fut décidé que ce Christ s'étant trouvé dans les filets de pêcheurs appartenant à la commune de Dives, il était leur appartenance.

La sainte figure fut portée triomphalement, et sa réception dans l'église fut une fête célébrée avec toutes les pompes du catholicisme. Cependant, elle resta étendue sur l'autel principal, car il fallait le temps de fabriquer une croix. Les charpentiers se mirent à l'œuvre avec l'ardeur de ces heureux âges; mais de même qu'il y avait eu division entre les pêcheurs, il y eut scission entre ces honnêtes artisans, péchant, eux, par trop de zèle.

Si bien qu'au jour fixé pour la livraison de la croix, il s'en présenta trois, mirifiquement ornées de rinceaux et de moulures, taillées dans le bois le plus sain et le plus dur, dignes enfin de supporter le corps du fils de Dieu. Lorsqu'il fallut choisir, l'embarras du clergé fut grand, et il décida que celle dont l'effet définitif serait jugé parfait aurait la préférence; mais le mauvais sort s'en mêlait, car aucune d'elles ne put convenir : deux furent trouvées trop courtes, et l'autre trop longue. Le corps resta ainsi pendant deux ans.

Au bout de ce temps, les pêcheurs de Dives, aimés de Dieu, trouvèrent en leurs filets une *croix* de bois. O miracle! ce devait être celle de l'image du Sauveur, pêchée deux ans auparavant.

La chose méritait examen sérieux, et il y fut procédé immédiatement. Il n'y avait pas à s'en dédire : les trous des mains et des pieds correspondaient très-exactement à ceux qui se voyaient sur les solives.

La croix fut donc mise en place, adossée à l'un des piliers qui dominaient l'autel, et elle resta ainsi probablement jusqu'au passage de quelques barbares iconoclastes; à moins qu'elle n'ait été confiée à une de ces pieuses cachettes si utiles en temps de guerre et dont le secret s'est perdu.

Espérons qu'un troisième miracle se manifestera en faveur de cette image.

Toutes les scènes de cette pêche merveilleuse étaient sculptées aux clefs des voûtes de l'église primitive; mais lorsque l'église fut rebâtie au quatorzième siècle, cette belle tradition ne fut pas conservée. Un tableau curieux et assez mal peint, placé dans le transept nord, représente seul aujourd'hui cette découverte qui a fait consacrer l'église sous le vocable de Saint-Sauveur.

Nous avons dit, en visitant le château de Bonneville, que la question du lieu de l'embarquement de Guillaume-le-Conquérant pour la conquête de l'Angleterre n'était pas tranchée d'une manière définitive, et qu'il y avait doute entre Touques et Dives.

Toutefois, il serait possible que l'armée se fût élancée de Touques, tandis que les provisions de la flotte avaient été embarquées à Dives.

Il y a longtemps déjà que le savant M. de Caumont a proposé d'ériger à ses frais une borne monumentale commémorative de l'expédition de Guillaume-le-Conquérant, en 1066. Nous ne saurions qu'applaudir à cette généreuse pensée animée du patriotisme le plus pur. Il est peu d'hommes aujourd'hui à la hauteur de semblables idées, — les tripots et la Bourse boivent toute la sève de notre société.

Autre légende : — On dit que M. de Caumont avait fait ériger le monument, et que des Anglais fanatiques, descendants des Saxons vaincus par Guillaume, l'ont fait disparaître.

Albert Blanquet.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre du Palais-Royal. — *Faut-il des époux assortis*, par MM. Marc-Michel et Louis Dugard. — Le Théatre-Français.

C'est une bien maigre pitance qu'un vaudeville en un acte pour une quinzaine. Ce n'eût guère été vraiment la peine de se déranger de la campagne pour le venir voir, si le journaliste fran-

çais n'était pas en général l'homme qui accomplit le plus exactement ses devoirs. Qu'on revienne voir *Sacountala*, toutes les merveilles des Indes, et Mme Ferraris plus merveilleuse encore que les Indes, je le comprends, direz-vous; mais qu'on abuse des facilités offertes par le chemin de fer, pour s'enquérir des docteurs du Palais-Royal s'il faut assortir les époux comme les couleurs, voilà de l'héroïsme. Cela est vrai, mais la vie est semée d'actes d'héroïsme de ce genre-là, dont vos contemporains ne vous savent même pas le moindre gré.

Le théâtre du Palais-Royal, préoccupé de la grande question du bonheur conjugal, s'est demandé si la sympathie des caractères était une assurance de félicité mutuelle, ou si, au contraire, l'incompatibilité d'humeur, ce prétexte de tant de séparations, n'était pas une garantie plus certaine de bonne harmonie dans le ménage. On se doute bien que le Palais-Royal a envisagé la question sous ce point de vue, qui avait son petit air de paradoxe, et les auteurs de la pièce nouvelle se sont plu à mettre en relief les défauts qui pouvaient le plus s'accommoder ensemble.

Un philosophe de la vieille roche, M. Fromentin, possède deux charmantes filles, de caractères différents. L'une, vive et hardie comme un moineau franc, l'autre douce et timide comme une colombe. M. Fromentin a entendu chanter dans sa jeunesse cette romance populaire :

> Il faut des époux assortis
> Dans les liens du mariage,
> Jeunes femmes et vieux maris
> Feront toujours mauvais ménage.

Il ne veut pas donner de vieux maris à ses filles, et il a raison, mais il croit assurer aussi leur bonheur, en fiançant la belliqueuse Andréa à un capitaine de hussards, et la pacifique Léonie, au débonnaire Octavien. Mais qu'arrive-t-il? Andréa et le capitaine ne tardent pas à entrer prématurément en guerre sur le chapitre futur de la toilette; Léonie et Octavien, de leur côté, commencent à éprouver un ennui profond, parce qu'aucun d'eux n'est susceptible de prendre une bonne résolution. Par bonheur, M. Fromentin s'aperçoit à temps que la grande loi des contrastes pourrait bien devenir une loi constitutive du mariage, et il autorise le capitaine de hussards à émoustiller l'apathique Léonie, et le tranquille Octavien à subir le joug de l'impérieuse Andréa. Je ne sais pas jusqu'à quel point M. Fromentin et ces deux couples auront à se féliciter de ce nouveau système, mais le public n'en demande pas davantage. Il s'est montré satisfait. Quand je dis public, c'est pour me conformer à l'usage, car les quelques rares personnes d'esprit qui le forment en ce moment (Dieu me garde de parler comme Champfort), n'ont guère le droit de s'appeler un public.

Le Théâtre-Français a pris possession de la salle Ventadour. Il aurait bien pu prendre des vacances et se reposer pendant les restaurations de la salle de la rue Richelieu. Le Théâtre-Français a reçu un *Œdipe* de M. Lacroix, c'est-à-dire l'*Œdipe* de Sophocle exactement traduit en vers. Cette tentative, qui a réussi autrefois à l'Odéon, avec *Antigone*, ne saurait manquer de faire sensation au Théâtre-Français. C'est là du moins une œuvre littéraire à soutenir et à encourager. Il se produit si rarement des travaux d'une véritable valeur qu'on ne saurait trop montrer de reconnaissance à ceux qui se vouent aux études difficiles, et qui recherchent avant toutes choses l'estime des gens instruits. M. Lacroix, l'excellent traducteur de Juvénal et l'un des auteurs de *Valéria*, ne peut avoir écrit que pour les connaisseurs.

Hippolyte Lucas.

MOUVEMENT THÉATRAL.

ÉTRANGER. — LONDRES. — VIENNE. — DRESDE. — BADE. — COPENHAGUE. — MILAN. — NAPLES. — FRANCE. — OPÉRA, OPÉRA-COMIQUE, THÉATRE-FRANÇAIS, ODÉON, GYMNASE, VAUDEVILLE, VARIÉTÉS, PALAIS-ROYAL, PORTE-SAINT-MARTIN, AMBIGU-COMIQUE.

Le théâtre de Covent-Garden a donné la première représentation de *Marta*, avec Mmes Bosio et Nantier-Didiée, MM. Mario, Tagliafico, Zelger et Graziani. Le succès a été complet, et presque tous les morceaux ont été bissés. Mario, qui, dans le premier acte, n'était pas tout à fait en voix, a pris dans les actes suivants une revanche éclatante.

Sa Majesté la reine Victoria, le prince Albert, le roi des Belges, la duchesse de Brabant, avaient

voulu honorer cette magnifique soirée de leur présence et occupaient la loge royale.

Au théâtre de Sa Majesté, Mme Rosati a fait sa rentrée dans la *Sonnambula*.

A Drury-Lane, on a entendu Mme Persiani dans les *Puritains*, et Mme Viardot dans la *Sonnambula*. Prochainement, Mme Viardot doit chanter *Norma*.

A Vienne, sur le Thalia-Theater, l'*Orphelin*, musique du maître de chapelle M. Stolz, a été accueilli avec faveur.

Comme tous les ans, la saison italienne a fait sa clôture par une *olla podrida* composée de fragments du *Barbiere*, du *Trovatore* et de l'*Italiana in Algeri*, ce qui fournissait une dernière fois l'occasion de produire toute la troupe sur la scène. Le public a fait à tout le monde un accueil chaleureux, surtout à Debassini et à Mme Charton-Demeur.

A Dresde, on a repris le *Tannhauser*, de Richard Wagner. Mlle Joanna Wagner a chanté le rôle d'Élisabeth, qui avait été primitivement écrit pour elle.

Bade vient d'avoir les prémices du *Moulin du roi*, opéra-comique en deux actes, de MM. de Leuven et Adrien Boïeldieu.

Poëme, musique, exécution, on a tout applaudi.

Mme Miolan-Cavalho a été la reine de la soirée par droit de conquête et de talent.

Don Juan vient d'être joué à Copenhague en allemand. Chaque morceau, disent les correspondances, a soulevé d'unanimes applaudissements, et les artistes chargés des principaux rôles ont eu les honneurs du rappel.

Elena di Tolosa, du maestro Petrella, a été repris au théâtre de Milan.

Parmi les débuts qui ont eu lieu dernièrement, une mention spéciale est due à la signora Anna Persini, dans le rôle de Ninetta de la *Gazza ladra*. La jeune et gracieuse artiste est douée d'une voix de soprano des plus sympathiques.

Don Pasquale vient de faire fureur au Fondo, à Naples.

Mme Fioretti, MM. Prudenza, Storti, Scalese, ont rivalisé de talent et de distinction.

C'est une véritable ovation qui a été faite à ces consciencieux artistes.

L'Opéra a donné la 398e représentation de *Robert le Diable*, ce chef-d'œuvre éternellement jeune, et qui, pourtant, sera bientôt quatre fois centenaire. Gueymard déploie dans le rôle principal toute la puissance de sa voix et toutes les ressources de son talent dramatique. Mlles Dussy et Ribault, dans les rôles d'Isabelle et d'Alice, se distinguent l'une et l'autre par le genre spécial des qualités que réclament ces personnages de caractères si différents.

Sacountala vient enfin de se montrer devant une salle comble. Les merveilles que l'on en disait ont encore été surpassées. Décors, mise en scène, tout est digne de l'Académie Impériale de Musique.

Mme Ferraris a eu les honneurs de la soirée. Les miettes ont été ramassées par Mlles Schlosser, Cellier, Couqui, Mauperin, Quéniaux. Il faut dire que ces miettes-là sont dignes d'être précieusement recueillies.

Mme Ferraris, engagée pour cinq mois au théâtre de Saint-Pétersbourg, partira en septembre prochain.

A l'Opéra-Comique, nous avons eu, au commencement du mois, deux reprises importantes, le *Valet de chambre* et l'*Eau merveilleuse*.

Mme Cabel a effectué sa rentrée par le rôle de Marie, de la *Fille du régiment*, et par celui de Catherine, de l'*Étoile du Nord*. Catherine et Marie sont toujours les bienvenues.

L'engagement de Faure vient d'être renouvelé à des conditions très-avantageuses pour cet excellent artiste.

On prépare la reprise des *Diamants de la couronne*, avec Mme Cabel dans le principal rôle, et celle des *Monténégrins*, pour les débuts de Mlle Pannetrat.

Prochainement aussi, les *Méprises par ressemblance*, de notre vieux Grétry. Cet opéra n'a pas été joué depuis 1822.

Il est question, à l'Odéon, d'un *Louis XI*, de M. Victor Séjour. Bouffé y créerait le rôle du roi.

La réouverture se fera par la pièce de MM. Amédée Rolland et Dubois, *le Mariage de Vadé*.

On assure que M. Larounat a engagé Mlle Amélie Hinry, ex-artiste des Variétés.

Le Gymnase a reçu un acte de M. Durantin, intitulé : *Monsieur Acker*, et une comédie en un acte de M. Fournier, sous ce titre : *Monsieur Candaule*, ou *le Roi des maris*.

On annonce pour l'hiver prochain une grande pièce de M. Alexandre Dumas fils.

Au Vaudeville, dernières représentations des *Lionnes pauvres*. Félix prend son congé.

Le Paradoxe, de MM. Solar et Amédée Achard, va passer avant la fin du mois.

Peu de temps après, viendra *le Mariage et ses lois*, cinq actes de M. Jaime fils.

M. de Beaufort vient de recevoir *Un jour de fiançailles*, vaudeville en un acte, de M. Ernest Blum.

Deux nouveautés, aux Variétés, *Feu Brigitte et l'Ut dièze*. La première de ces pièces est assez niaise, et la seconde une amusante bouffonnerie dont Lassagne est le pitre.

A la fin de ce mois ou dans les premiers jours d'août, va passer la grande féerie de MM. Clairville et Cogniard : *les Bibelots du Diable*.

Grassot et Mme Thierret sont rentrés au Palais-Royal.

Le répertoire se soutient médiocrement avec *Madame est aux eaux* et *Faut-il des époux assortis?*

Heureusement, *le Fils de la Belle au bois dormant* va nous réveiller un de ces jours, avec les joyeux couplets que lui feront chanter MM. Siraudin, Lambert Thiboust et Cholet.

M. Gabriel Hugelmann, le malheureux auteur du *Fils de l'Aveugle*, vient de livrer une bataille presque décisive avec *Jean Bart*.

Le drame a pleinement réussi. Mais serions-nous injuste en attribuant ce succès plus aux grandioses proportions du brick qu'au mérite littéraire du style?

Nous ne le croyons pas. Quoi qu'il en soit, c'est un succès. Enfin!

A l'Ambigu-Comique, *les Fugitifs* font la fortune de M. Chilly.

A la Gaîté, *les Chiens du Mont Saint-Bernard* ne font pas celle de M. Harmant.

Aussi fait-il répéter avec activité *les Crochets du père Martin*, grand drame nouveau, dont les types populaires assureront le succès.

Victor Jolly.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 20 juillet 1858.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans rectification.

Il est donné lecture de la correspondance comprenant : 1° une lettre signée de plusieurs membres et demandant la révision de l'art. IV du règlement; 2° une lettre de M. Lestrelin et une autre de M. Meade de New-York; plusieurs journaux et autres publications réparties entre MM. les rapporteurs ainsi qu'il suit : — Deux numéros du *Builder*, à M. Ch. Fournier. — L'*Univers musical*, à M. de Longperier. — Le *Précis analytique de l'Académie impériale des sciences, lettres et arts de Rouen*, à M. Carpentier. — Le *Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture*, à M. Vavin. — La *Revue de l'Art chrétien*, à M. Montmeylian. — Le *Journal de la Société de photographie*, à M. Ch. Chevalier.

L'ordre du jour appelle la suite des élections des membres du bureau pour l'année académique 1858-1859. — Sont nommés (dans l'ordre indiqué par le nombre des voix) 1er secrétaire-adjoint, M. Léon Moultat; — 2e secrétaire-adjoint, M. Corplet; — 3e secrétaire-adjoint, M. Andréï; — archiviste, M. Paul Carpentier (réélu à l'unanimité); — trésorier, M. Léon Fournier; — membres du comité administratif, MM. Desjardins, Normand et Vavin; — membres titulaires du comité de rédaction, MM. Maillet, Ch. Fournier et Martin d'Angers; — membres adjoints du même comité, MM. Horsin-Déon, Alexis Granger et Willemsens. — M. P.-B. Fournier, sur l'invitation du président, prend possession du fauteuil.

« Je ne saurais mieux inaugurer la présidence « à laquelle vous m'avez appelé, dit M. P.-B. « Fournier, qu'en vous proposant, Messieurs, un « acte de reconnaissance et d'estime pour notre « ancien président, M. Delaire. Les services qu'il « a rendus à notre Société, les talents et le zèle « qu'il a constamment apportés dans l'exercice « de ses fonctions, méritent une reconnaissance « toute spéciale. Je propose donc d'adresser à « M. Delaire une lettre qui sera le témoignage « écrit et permanent de notre gratitude et de « notre estime. »

Les sentiments de M. P.-B. Fournier ont été unanimement partagés, et le bureau a été chargé de la rédaction de la lettre proposée.

M. le président invite MM. les vice-présidents, MM. les secrétaires-adjoints et M. le secrétaire général, nouvellement élus, à prendre au bureau leurs places respectives.

Le secrétaire-général,
Gendré.

Suite de la séance.

M. Tessier donne lecture d'un rapport sur l'église Saint-Eugène, que M. Lusson devait construire et dont une honorable susceptibilité lui a fait abandonner l'exécution. Il a fixé spécialement l'attention de l'assemblée sur les progrès et les perfectionnements apportés dans la construction des églises par l'emploi du fer comme charpente.

Légèreté, solidité et rapidité dans la construction, garantie, ou du moins forte diminution dans

les chances d'incendie, tels sont les principaux avantages résultant du système adopté par M. Lusson.

Abordant ensuite le principal sujet de son rapport, M. Tessier explique le plan de Saint-Eugène, il regrette que l'exécution n'en ait pas eu lieu, parce que, selon lui, c'eût été un chef-d'œuvre d'architecture.

Le rapport conclut au dépôt aux archives du travail de M. Lusson.

Ces conclusions sont adoptées après quelques observations de M. Desjardins, et le rapporteur reçoit les félicitations de l'assemblée.

M. E. Paul annonce la nomination de M. Gendré comme membre honoraire de la Société des sciences industrielles, arts et belles-lettres de Paris.

Le secrétaire général nouvellement élu.
L. Montmeylian.

Ordre du jour de la Séance du 3 *août* 1858.

1° Lecture du procès-verbal de la séance précédente; 2° rapport sur la situation financière de la Société, par M. Desjardins; 3° rapport sur les Annales de la Société de l'agriculture et des beaux-arts de Cambrai, par M. Guérin; 4° rapport sur l'exposition des œuvres de M. Lechesne, par M. E. Paul; 5° rapport sur les Annales de la Société académique des Basses-Pyrénées, par M. Villemsens; 6° communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

C'est le 16 juillet qu'a eu lieu, chez Deffieux, le banquet du onzième anniversaire de la fondation du Comité central des artistes.

Un nombre considérable d'artistes et d'hommes de lettres avaient répondu à l'appel qui leur avait été fait. La presse comptait de nombreux représentants à cette fête, qui laissera un profond souvenir dans l'esprit de tous ceux qui y ont assisté.

Au milieu du repas et pendant un temps d'arrêt, l'honorable président a développé, en quelques phrases courtes et bien senties, le but que se propose le Comité; c'est-à-dire marche ascendante et non routinière dans la voie des améliorations artistiques; appui autant qu'il dépend du Comité à tous les jeunes hommes qui viennent lui demander aide et protection.

Un seul toast devait être porté; il l'a été par le président aux femmes en général, et en particulier à celles qui font partie du Comité central; aux absents, auxquels on regrette de ne pouvoir serrer la main; et aux représentants de la presse, toujours si empressés à vulgariser le talent et à applaudir aux productions recommandables de l'art.

Le Comité, tout d'une voix, a répondu en portant un toast à son président, M. Paul Chareau, et à M. Louis Auvray, secrétaire-administrateur.

Quelques morceaux littéraires ont été lus ensuite par M. Paul Chareau, qui a dit un de ses apologues les plus charmants; par M. Edmond Douay, qui a su toucher une des cordes les plus sensibles du cœur, et par M. Laffiteau, qui a dit une petite pièce charmante. — M. Lefèvre a dit des couplets de circonstance dus à M. Auvray, et dont la musique franche et chantante avait été composée par M. Warot.

Le concert qui a suivi le banquet a tenu toutes ses promesses. Mlle Cordier a chanté avec perfection et a été chaleureusement applaudie; Mlle Bernard des Portes, avec sa complaisance à toute épreuve, est venue, quoique souffrante, dire une romance charmante de M. Auvray pour les paroles, et de M. Castegnier pour la musique. M. Anthiome père, qui arrive de Bordeaux, a chanté de sa voix la plus suave la romance de la *Fanchonnette* et les *Quatre âges du cœur;* le trio de *Guillaume Tell* a été dit d'une manière magistrale par MM. Tapiau, Roudil et Périé, élèves de M. Laget. La partie instrumentale était représentée par MM. Maguin, Lebeau d'Aubel et Guiraud.

La partie littéraire se composait d'une amusante causerie dite par M. Amédée Douay, et d'un conte en vers récité par M. Deschamps avec cette verve fine et comique qui caractérise son talent. Enfin, en terminant, M. Lefèvre a chanté une de ses chansonnettes ébouriffantes qui vous font pleurer de rire.

Ordre du jour du 6 *août* 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Rapport de la fête du 16 juillet. — Rapport de M. Valadon sur les peintures de M. Saint-François. — Election de cinq candidats. — Réception des nouveaux membres. — Propositions diverses. — Nomination de commissions.

MÉLANGES.

Paris, 1er Août 1858.

Dans une de ses précédentes séances, l'Académie des sciences morales et politiques, sur le rapport de la commission spéciale chargée d'examiner les ouvrages adressés pour concourir au prix sur le *Paupérisme*, fondé par M. le baron de Morogues, a décerné le prix de 1857 à M. A. Lerat de Magnitot, préfet de la Nièvre, pour son livre intitulé : *De l'Assistance et de l'Extinction de la mendicité.*

Elle a décerné le prix de 1858, à M. Victor Modeste, à Meaux, pour son livre *sur le Paupérisme en France, son état actuel, ses causes et les remèdes possibles.*

Les noms de MM. A. Lerat de Magnitot et Modeste seront proclamés dans la séance publique de l'Académie.

CINQ TABLEAUX

DE LA

GALERIE SOULT.

La galerie du maréchal Soult a été la collection la plus complète de tableaux espagnols qui ait jamais existé en France. Paris l'a possédée pendant près d'un demi-siècle, et, grâce à la libéralité de son illustre propriétaire, la France s'était accoutumée à la considérer comme une collection nationale. Elle comprenait de nombreux morceaux des principaux maîtres des trois grandes écoles espagnoles.

« Les peintres primitifs [1] y étaient représentés par Luis de Vargas, Vincent Joanès et Moralès. D'énergiques compositions de Sanchez Coello, de las Roelas et de Fernandez de Navarette, indiquaient le passage de ces vieilles écoles à la grande et belle époque de l'art, ilustrée par les Murillo, les Ribera, les Zurbaran et les Alonzo Cano. Quinze compositions de Murillo, parmi lesquelles plusieurs chefs-d'œuvre, quatre Ribera du meilleur faire et du meilleur temps de ce maître, vingt Zurbaran, sept Alonzo Cano, et de nombreuses compositions des deux Herrera, de Pacheco et de Ribalta, résumaient, d'une manière assez complète, cette magnifique période de l'art à son apogée. Puis venaient les élèves de prédilection et les brillants imitateurs des maîtres : Parèja, l'élève de Vélasquez ; Sébastien Gomez, le mulâtre, élève de Murillo ; Ayala, l'élève de Ribera ; Meneses Ozorio, Llano y Valdo, Solis, Valdez Léal, Tobar, Antolinez, qui tous se distinguent par des qualités précieuses et originales, et dont le plus grand tort fut d'arriver les derniers quand la moisson était faite et qu'il ne restait plus qu'à glaner dans le champ de l'art. »

Cette précieuse collection s'est trouvée disséminée par la force des choses. Après la mort du maréchal (1852), les héritiers firent une vente publique où les enchères furent poussées à des sommes considérables, et si les achats que fit alors la direction du Musée du Louvre furent singulièrement

1. F.B. de Mercey, *Etudes sur les Beaux-Arts*, tome II, p. 251.

restreints, quant au nombre, on n'a pas oublié que ce ne fut qu'au prix fabuleux de 615,300 francs que le gouvernement put acquérir la fameuse *Conception de la Vierge* de Murillo, somme qui, en raison de la conservation plus qu'équivoque du tableau, est et sera longtemps un sujet d'étonnement pour les vrais amateurs.

On se rappelle aussi que plusieurs toiles d'élite, formant une collection encore très-précieuse, quoique poussées à des prix très-élevés, furent retirées de la vente par la famille.

La mort récente de M. le duc de Dalmatie, fils de l'illustre maréchal, a fait naître cette fois les chances d'une vente à l'amiable. Des nécessités, prenant leur source dans la conservation des droits de mineurs, ont forcé la famille à se défaire des tableaux dont elle avait cru pouvoir se conserver la possession.

M. le baron Seillières, cet amateur dont le bon goût égale l'immense fortune, a le premier profité de l'occasion qui se présentait, et c'est au prix de vingt-cinq mille francs qu'il s'est hâté d'enlever une perle de Murillo, *les Enfants du Peuple*, qui, en 1852, n'avait pu dépasser neuf mille francs à la vente.

Ainsi que la Revue l'a annoncé dans son dernier numéro, la direction du Musée du Louvre vient, pour sa part, de faire un choix qui prouve, quoi qu'on en dise, qu'elle n'a pas toujours la main malheureuse. Après de nombreuses négociations facilitées par l'extrême sollicitude et le concours éclairé de M. le ministre d'État, elle a pu acquérir, au prix de trois cent mille francs, cinq tableaux de l'ancienne galerie Soult.

Le premier de ces tableaux est *la Naissance de la Vierge*, toile merveilleuse de Murillo, dont la réputation est européenne.

Au milieu d'une vaste salle, un groupe de personnages donnent leurs soins à l'enfant nouveau-né, que des anges inclinés contemplent avec amour. Au fond du tableau, à gauche, sainte Anne, couchée, reçoit les félicitations de deux étrangers que lui amène Joachim, son époux. Des chérubins se sont joints aux anges pour assister l'accouchée et son enfant. Murillo a mêlé à cette scène un trait d'une aimable naïveté : un jeune chien, placé auprès du groupe des chérubins, prend ces charmantes créatures pour les enfants du logis, et les agace en jappant. Ce tableau est éclairé par quatre foyers distincts, et cela sans confusion et sans papillotage. Le maître s'est créé là d'immenses difficultés, dont il a heureusement triomphé ; car le tableau de la *Nativité* se distingue surtout par la magie du clair-obscur et l'harmonieux accord de toutes ses parties.

Vient ensuite le *Miracle de San Diégo*, vulgairement appelé la *Cuisine des Anges*, une des plus vastes compositions de Murillo et un chef-d'œuvre d'expression et de vérité. « Cette toile [1] nous offre une de ces scènes familières et sublimes que l'artiste, encore pénétré des traditions mystiques de l'ancienne école, mais déjà séduit par l'admirable naturalisme de Vélasquez, son protecteur et son ami, s'est complu à traiter, quand, après un séjour de huit années à Madrid, il retourna à Séville et s'y fixa en 1645. Ce tableau porte, en effet, sur une légende, la date de 1646. Le peintre nous introduit dans une vaste salle, servant à la fois de cuisine et de réfectoire à un couvent de cordeliers. La famine désole le pays ; les moines sont menacés de mourir de faim : saint Diégo, leur supérieur, invoque l'assistance céleste ; Dieu l'exauce ; il entre en extase, et une troupe d'anges vient en aide aux religieux. L'extase du saint est fort heureusement exprimée. Agenouillé, les mains jointes, et comme enveloppé d'une auréole lumineuse, la foi l'a détaché de la terre, et il semble flotter à quelques pieds du sol ; sa face béate exprime le plus profond ravissement. Pendant ce temps, les anges se sont emparés de la cuisine du couvent. Ces nobles et sveltes créatures, qu'à l'élégante pureté de leurs formes, à

1. F.-B. Mercey, *Études des Beaux-Arts*, tome II p. 272.

la beauté de leurs traits, à la majesté de leur attitude, on prendrait, sans leurs grandes ailes, pour des statues que le souffle d'un Dieu aurait animées, se sont partagé les diverses occupations du ménage : l'un tient une cruche à la main; un autre écume la vaste marmite de cuivre où cuit le repas des moines; un troisième place des assiettes sur une table. De petits chérubins leur viennent en aide : l'un d'eux pile quelques ingrédients dans un mortier, tandis que les autres déballent un panier de légumes. Dans le fond de la salle, le cuisinier, auquel ses divins suppléants ne laissent rien à faire, les contemple avec une sorte de naïve admiration. Sur le premier plan, à gauche, deux gentilshommes vêtus de noir entrent dans le réfectoire, conduits par un des frères cordeliers; la vue du miracle les retient immobiles sur le seuil de la porte. Leur attitude, plus encore que leur physionomie, d'une gravité tout espagnole, exprime admirablement l'étonnement et le respect. Ces trois personnages, détachés du reste de la composition, formeraient, à eux seuls, un tableau que Vélasquez ou Van Dyck n'eussent pas désavoué. Cette grande page est digne du peintre de la *Sainte Elisabeth de Hongrie* qu'on voit au musée de Madrid, et, comme ce chef-d'œuvre de Murillo, elle emprunte son plus grand charme au mélange du style noble et du genre familier : il est impossible d'imaginer un plus heureux agencement des groupes, une distribution de la lumière plus savante et plus large, une exécution des détails plus pittoresque et plus magistrale. Il semble, à voir le merveilleux rendu de certains accessoires, comme ces fruits, ces cruches et ces marmites de cuivre luisant, que Murillo ait voulu entrer en lutte avec Vélasquez. Tout, dans ce tableau, respire cette aisance incomparable et cette grâce souveraine qui semble la santé du génie. »

Malheureusement cette toile a souffert, soit par suite de ses pérégrinations, soit par la faute des anciens restaurateurs espagnols qui se donnaient peu de peine pour conserver les trésors de leur patrie. Quel parti va-t-on prendre au Musée, au sujet des réparations nécessitées par l'état où se trouve cette peinture? Nous l'ignorons; car ce que le *Moniteur*, et après lui l'*Artiste* ont dit à cet égard, ne peut être pour nous qu'une indication très-superficielle. Jusqu'à ce que nous en sachions davantage, faisons des vœux pour qu'on évite ce que, bien à regret, nous avons signalé dans ces colonnes, à propos du dévernissage des Rubens [1].

Exposer le tableau tel qu'il est, serait une faute; mais il vaudrait encore mieux la commettre que de compromettre l'avenir de cette magnifique toile par un nettoyage à l'alcali volatil, cet agent destructeur qui use lentement, il est vrai, mais sûrement, les couleurs dans lesquelles il s'incruste. Espérons donc, encore une fois, qu'on renoncera à l'employer et que la réparation des mastics et des parties usées par d'anciens frottements ne se ressentira pas d'une funeste précipitation, que l'on décore à tort du nom de promptitude, et qui, en définitive, n'est que du replâtrage.

Le troisième tableau acheté pour le Musée du Louvre a pour titre : *Saint Basile dictant sa doctrine*, par Herrera le vieux.

L'archevêque de Césarée, la mitre en tête, est assis au centre de la composition et dicte, avec gravité, les inspirations qu'il reçoit de l'Esprit d'en haut à une réunion de saints personnages et de simples moines. Saint Dominique et saint Pierre Dominicain, l'évêque d'Osma, un des premiers inquisiteurs, saint Bernard, abbé de Cîteaux, sont au nombre de ceux qui transcrivent ses paroles avec un religieux empressement.

Ce tableau est appelé à tenir une place d'honneur dans notre Musée, où il représentera, par une œuvre supérieure, un maître jusqu'ici peu connu hors d'Espa-

1. Revue des Beaux-Arts, livraison du 15 juin, pages 269 et 270.

gne. On retrouve dans cette composition ce style rude et majestueux, et cette brutalité d'exécution qui ont rendu ce maître fameux entre tous les artistes qui se sont produits dans la Péninsule. Herrera, au moment de la composition, était saisi d'un véritable enthousiasme et poussait la fougue jusqu'à la fureur. Ses élèves redoutaient de l'approcher, tandis que, armé de balais en guise de brosses et se faisant aider de sa servante, il jetait la couleur sur sa toile, remplissant au hasard ceux des contours des figures qu'il traçait au moyen de joncs ; — du moins, c'est ce que racontent les historiens de l'école espagnole. — On serait tenté de prendre cette hyperbole à la lettre, à la vue de ce prodigieux tableau dont l'exécution est portée au plus haut degré d'effet qu'il soit peut-être donné à la peinture d'atteindre. Cette incroyable énergie d'ensemble n'est pas seulement une illusion d'optique, elle n'enlève rien, ni à la correction des formes, ni à la justesse du modelé, ni à la précision des détails qui, vus de près ou de loin, sont tracés avec la plus nette et la plus expressive vigueur.

Les deux derniers tableaux sont de Zurbaran; l'un nous montre *saint Pierre de Nolasque*, siégeant au milieu du chapitre de Barcelone, et l'autre, les *Funérailles d'un évêque*, composition dans le genre terrible. C'est l'image de la mort avec sa froide immobilité, les regrets qu'elle inspire, le recueillement dont on l'entoure, les hommages suprêmes qu'on lui rend.

Au sujet de ces deux œuvres de Zurbaran, bien des amateurs d'élite regrettent que le négociateur n'ait pas préféré d'autres tableaux mieux appropriés aux nécessités artistiques et plus dignes du Louvre. La plupart de ceux qui ont pu visiter ce qui reste à vendre de la collection Soult, se sont demandé si le magnifique *Christ en croix* de Murillo, ou l'*Abraham offrant l'hospitalité aux anges*, par Navarette ; si le *Saint Sébastien* ou la *Délivrance de saint Pierre*, peints par Ribera, ou mieux encore si la *Glorification de la Vierge*, cette toile martyre d'une nécessité monacale [1], qui, à l'exception de la tête de la Vierge et de celle de l'Enfant Jésus, égale en valeur artistique la *Conception de la Vierge* que possède aujourd'hui le Musée; enfin si l'*Ame de saint Philippe* ou le *Brigand arrêtant un moine*, n'eussent pas mieux mérité les préférences du négociateur que ces deux Zurbaran qui ne profiteront ni aux études des artistes, ni à la gloire de notre Musée.

Sans être de l'avis de ceux qui considèrent à tort les deux Zurbaran comme des intrus qui se sont fourvoyés en bonne compagnie, bornons-nous à consigner ici l'opinion émise, laissant au public, quand il sera admis à contempler au Louvre les nouvelles acquisitions qui viennent d'être faites, le soin de confirmer ou d'infirmer la sentence des premiers juges. Félicitons-nous présentement de ce que, grâce à l'active intervention de la direction des Beaux-Arts, notre Musée s'est enrichi de deux chefs-d'œuvre de Murillo et d'un Herrera remarquable. Cette compensation est assez grande pour faire, sinon oublier les regrets, du moins pour les faire taire.

Théodore Lejeune.

1. Contrairement à l'opinion exprimée par le rédacteur du catalogue de la vente de 1852, nous croyons que ce groupe de figures n'a pas été enlevé par des voleurs, mais très-habilement découpé par une main artiste. Ce tableau, placé sur un maître-autel, sans doute devant une tribune secrète, a bien pu servir pour quelque apparition ou miracle. La peinture qui remplace l'ancien groupe, a dû être exécutée il y a plus d'un siècle; car, dépouillée des ignobles repeints qui la recouvraient, elle a toute la dureté d'une pâte ancienne. Nous ajouterons que dans certaines parties l'exécution dépiste les connaisseurs.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

INAUGURATION DE LA STATUE DE NAPOLÉON Ier A CHERBOURG. — DONS D'OBJETS D'ART AUX ÉGLISES ET MUSÉES DES DÉPARTEMENTS. — ACHATS D'OEUVRES D'ART À L'EXPOSITION DE DIJON. — OUVERTURE DU SALON D'ANVERS. — LES EXPOSITIONS DE MONS ET D'OSTENDE. — PROJET D'UNE SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS A ROUEN. — UNE PROCHAINE EXPOSITION A SAINT-ÉTIENNE. — LES GRANDS CONCOURS DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS. — LES ÉCOLES MUNICIPALES DE DESSIN. — DE NOUVEAUX BUSTES POUR LA SALLE DE L'INSTITUT. — M. DURAND-BRAGER. — PROJET D'UN MUSÉE A AMIENS. — LES LEGS D'ARY SCHEFFER. — NÉCROLOGIE : M. LE COMTE DE BEAUFORT; LE PEINTRE IVANOFF.

L'inauguration de la statue équestre de Napoléon Ier, qui a eu lieu le 8 de ce mois, a dignement couronné les splendides fêtes de Cherbourg.

Dès que l'Empereur et l'Impératrice eurent pris place dans le pavillon élevé en face du monument, à une trentaine de mètres, le voile qui couvrait la statue est tombé, et le bronze souverain a apparu aux yeux de tous, sous un ciel splendide, dans ses proportions grandioses et sa mâle beauté.

C'est seulement après le départ de Leurs Majestés qu'il a été possible au public de faire le tour de la statue équestre et de l'examiner sous toutes ses faces.

De quelque côté qu'on la regarde, l'œuvre du statuaire Levéel soutient l'examen le plus sévère. On avait craint que l'immense cadre au milieu duquel le monument se trouve placé, que l'énorme horizon sur lequel il se détache, ne l'eussent écrasé, ce qui serait arrivé s'il avait été petit de conception; mais il faut qu'il soit bien grand, puisqu'aux yeux de tous il a grandi encore dans ce cadre et sur cet horizon.

Tous les aspects de la statue équestre sont satisfaisants; elle en a même de fort beaux. Les détails, exécutés avec le plus grand art, sont un chef-d'œuvre de modelé et de fonte, de vie et de souplesse. Le visage est extrêmement expressif; le geste du bras tendu et de la main ouverte rend admirablement la volonté du souverain qui a su donner l'impulsion décisive à l'idée première de la création du port de Cherbourg.

En un mot, c'est un superbe ensemble dans lequel l'élégance et une grâce noble et fière viennent se mêler au grandiose.

Après la splendide inauguration des gigantesques travaux exécutés dans le port de Cherbourg, après la réalisation des grandes choses entreprises par le génie civil et le génie naval, le triomphe de l'art du statuaire semblait ne devoir être que plus difficile. Félicitons M. Levéel de la victoire qu'il a remportée sur le quai Napoléon.

Nous sommes heureux de rappeler en cette circonstance que la première la REVUE DES BEAUX-ARTS a signalé le talent de M. Levéel à l'attention publique.

Il faut louer aussi MM. Eck et Durand pour la parfaite réussite de la fonte et pour la couleur vraiment artistique qu'ils ont su donner au bronze. M. Geufroy, auteur du beau piédestal qui porte la statue, mérite également de grands éloges.

A l'occasion de la fête de l'Empereur, M. le ministre d'État a réparti entre diverses églises ou chapelles des départements et de l'Algérie, un certain nombre de tableaux, et a distribué à divers musées de France des tableaux, sculptures et médailles provenant des commandes et acquisitions faites sur les fonds des Beaux-Arts.

Les départements compris dans la répartition des envois faits aux églises ou chapelles sont les suivants :

Ain, Aisne, Allier, Basses-Alpes, Ardèche, Aude, Aveyron, Charente, Cher, Corse, Côte-d'Or, Côtes-du-Nord, Creuse, Dordogne, Doubs, Drôme, Eure, Eure-et-Loir, Finistère, Gard, Garonne (Haute), Gers, Gironde, Ille-et-Vilaine, Indre-et-Loire, Isère, Jura, Loire (Haute), Loir-et-Cher, Loiret, Lot, Lot-et-Garonne, Lozère, Manche, Marne, Meurthe, Meuse, Morbihan, Nièvre, Nord, Oise, Orne, Pas-de-Calais, Pyrénées (Basses), Pyrénées (Hautes), Puy-de-Dôme, Rhin (Bas), Saône-et-Loire, Sarthe, Seine, Seine-Inférieure, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Somme, Tarn, Tarn-et-Garonne, Vaucluse, Vendée, Vienne, Vosges, Yonne et Alger.

Les musées qui ont participé à cette distribution, sont les suivants :

Musées de Saint-Quentin, Moulins, Carcassonne, Narbonne, Marseille, Aix, Caen, Bayeux, Angoulême, La Rochelle, Dijon, Beaune, Guéret, Besançon, Valence, Chartres, Toulouse, Bordeaux, Montpellier, Rennes, Tours, Grenoble, Lons-le-Saulnier, Blois, Nantes, Orléans, Mende, Angers, Cherbourg, Reims, Laval, Nancy, Verdun, Nevers, Lille, Douai, Beauvais, Alençon, Boulogne-sur-Mer, Tarbes, Bagnère-de-Bigorre, Perpignan, Strasbourg, Lyon, Autun, le Mans, Rouen, le Havre, Niort, Montauban, Toulon, Avignon, Napoléon-Vendée, Poitiers, Limoges, Epinal et Auxerre.

L'exposition de Dijon n'aura pas été inutile aux artistes, si l'on en juge par le nombre des œuvres qui ont déjà été achetées. On cite parmi elles des toiles de MM. Armand et Adolphe Leleux, Ch. Jacques, Lambinet, Laffitte, Pelletier, Salmon, Adolphe et Dominique Magaud, Dauzats, Luminais, Alfred de Dreux, Justin Ouvrié, Palizzi, Delestre, Karl Girardet, Antigna, Lavielle, Duverger, Patrois, Mme Elisa Drojat, Jeanniot, Bouton, Massinot, Perrachon, et des bronzes par Rosa Bonheur. Plusieurs de ces tableaux ont été acquis par MM. Joliet, Lagier et Cugnotet, membres de la commission d'exécution de l'exposition; MM. Durandeau, Lemaire, Gustave Piet, Deshoulières, Dechaux-Lefebvre, Massin, Gluzes, ainsi que par Mmes la baronne de Champy et Lejeas, et autres amateurs distingués.

L'inauguration du salon d'Anvers a eu lieu dimanche, 8 août. L'exposition est très-remarquable; elle l'emporte sur la plupart de celles qui l'avaient précédée, non-seulement par le nombre, mais encore par la qualité des tableaux. Dès le premier examen, on a remarqué un bon nombre d'œuvres distinguées, tant des artistes belges que des peintres étrangers.

Le catalogue compte 979 numéros. Cinquante-cinq artistes français y figurent et ont exposé 90 tableaux, 7 aquarelles, 12 sculptures et 9 gravures Voici les noms de ces artistes :

MM. Th. Aligny, J. André, Jos. Bal, H. Bellangé, A. Bohm, Is. Bonheur, Rosa Bonheur, F. Bonvin, J. Breton, G. Brillouin, Mme Browne, Ceriez, Ch. Chaplin, L. Coignard, Alf. Cornilliet, Alex. Couder, G. Courbet, J. Dagnan, A. Dauzats, J. De Bay, De Curzon, Alexis de Fontenay, Henri de Gray, de Heyder, de Pignerolle, Mme Doux, A. Dumaresq, Guillemin, Hédouin, Hintz, Landelle, Lapito, Leman, Massé, Mène, Monginot, Montfallet, Mozin, J. Noel, J. Ouvrié, J. Pécher, Pluyette, Raspail, Ph. Rousseau, Saint-Jean, H. Scheffer, Schlésinger, Sebron, Tabar, Trayer, C. Troyon, E. Van Marcke, Ch. Verlat, F. Weber et W. Wyld.

L'exposition de peinture, ouverte à Mons depuis quelque temps, a été close ces jours derniers. On assure que la commission décernera des médailles en vermeil à quatre des artistes exposants.

L'exposition d'œuvres d'art, organisée en ce moment à Ostende par les soins de M. J. Sacré, sous les auspices de l'administration de la ville, renferme des œuvres des artistes les plus distingués. Elle durera toute la saison des bains.

Les journaux de Rouen annoncent qu'une exposition de peinture aura lieu dans cette ville le 1er octobre prochain.

Il y a plusieurs années, une société des Amis des Arts avait été fondée à Rouen. On n'a pas oublié les services qu'elle a rendus, et quatorze expositions, organisées par ses soins, attestent la manière éclairée dont elle remplissait le but de son institution; mais, en 1854, elle s'est trouvée dissoute par la mort ou la retraite de quelques membres de son bureau.

En 1855, une quinzième exposition s'ouvrit sans qu'il y eût de nouvelle société fondée. Au dernier moment, quelques amateurs se réunirent spontanément et organisèrent, sous le titre d'Encouragement aux arts, une loterie dont le produit était destiné à des acquisitions. En quelques jours on réalisa une somme de 7,300 fr., et quarante-quatre dessins et tableaux furent achetés.

En 1856, les mêmes personnes se réunirent de nouveau. La sympathie publique répondit encore à leur appel. Six cent vingt-deux billets de loterie produisirent 6,220 fr., et on fit l'acquisition de dix-neuf tableaux.

Ces résultats démontrent que la ville de Rouen n'a pas cessé de posséder les éléments d'une société des Amis des Arts, et il serait à désirer que toutes les personnes qui, dans cette ville, s'intéressent aux arts, s'entendissent entre elles pour reconstituer une institution aussi utile.

Une exposition de peinture et de sculpture s'ouvrira à Saint-Étienne le 25 septembre, par les soins de la société des Amis des Arts de la Loire. Les frais de transport sont à la charge de cette société, conformément aux conditions exprimées dans les invitations adressées aux artistes.

Les grands concours de l'école impériale des Beaux-Arts vont commencer à la fin de ce mois et seront terminés en septembre prochain.

Les sculpteurs, entrés en loges le 7 juin, en sortiront le 28 août. Leurs travaux seront exposés à l'école des Beaux-Arts les 1er, 2 et 3 septembre, et le jugement sera prononcé le 4.

Les graveurs en taille-douce, entrés en loges le 24 mai, en sortiront le 4 septembre. Leurs travaux seront exposés les 8, 9 et 10 suivants. Le jugement qui décernera les prix sera prononcé le 11.

Les architectes, entrés en loges le 12 mai, en sortiront le 11 septembre. L'exposition de leurs œuvres aura lieu les 15, 16 et 17 du même mois. Le jugement sera prononcé le 18.

Enfin, les peintres d'histoire, entrés en loges le 26 mai, en sortiront le 17 septembre. L'exposition aura lieu les 22, 23 et 24, et le jugement sera prononcé le 25.

La distribution des prix aura lieu le 2 octobre, à deux heures.

Des classes de dessin sont annexées aux cours d'adultes ouverts dans un certain nombre d'écoles communales de Paris. Il est extrêmement utile, pour les élèves de ces classes, d'étudier d'après des modèles en plâtre, bas-reliefs ou rondes-bosses; mais il n'y a pas beaucoup de bons modèles, surtout pour l'ornementation, et le prix en est si élevé que toutes les écoles de dessin n'ont pu en être suffisamment pourvues.

Il existe un moyen facile de leur procurer cet avantage, c'est d'employer les modèles en plâtre qui servent à reproduire en pierre les parties ornementées des monuments, et qui sont ordinairement détruits après cette opération.

Une lettre émanée du secrétariat de la préfecture du département de la Seine et adressée à MM. les architectes, les engage à conserver ces modèles et à vouloir bien les mettre à la disposition des écoles de dessin de la ville.

Nous parlions, il y a quelque temps, de la décoration intérieure de la salle des séances de l'Institut, de cette magnifique collection de bustes en marbre que l'on a placée sur des socles pour représenter toutes les branches des connaissances humaines. Aux illustres personnages dont nous avons donné la liste, il faut ajouter Royer-Collard, Jussieu, Sylvestre de Sacy. Dans la grande salle d'attente, on a dressé, sur un piédestal, la statue en marbre de Châteaubriand. L'auteur d'*Atala* est représenté assis, la tête nue, drapé dans un manteau, et tenant des tablettes dans la main.

M. Durand-Brager, le peintre distingué qui a reproduit si heureusement, par un grand nombre de tableaux, divers épisodes de la campagne de Crimée, a été chargé par le ministre de la marine de perpétuer, par son pinceau, le souvenir des fêtes de Cherbourg. C'est à bord de *la Bretagne*, en rade de cette ville, qu'il s'était embarqué pour être témoin de cet imposant spectacle.

On se souvient encore de cette loterie picarde qui vint, il y a quelques années, remuer tous les appétits des petits joueurs, en faisant briller à leurs yeux l'appât d'un lot magnifique. Le but de cette loterie était l'érection, dans la ville d'Amiens, d'un musée monumental portant le nom de musée Napoléon. Le monument a été construit, du moins sa cage. Il présente une masse de pierres de taille, ayant une toiture, mais manquant de portes, de fenêtres, et surtout de tableaux et de statues. Il paraît que dans la ville d'Amiens on se préoccupe beaucoup de cet état de choses. Le musée a déjà coûté plus de cinq cent mille francs, et il faudrait presque une pareille somme pour l'achever. Mais où la trouver, cette somme?

Le conseil communal de Rotterdam a été informé par les exécuteurs testamentaires d'Ary Scheffer, que ce dernier a légué au musée Boymans une magnifique toile d'Albert Kuyp.

La commission du Musée de Dordrecht vient aussi de recevoir une lettre des exécuteurs testamentaires de M. Ary Scheffer, l'informant que le grand artiste a légué à sa ville natale les ouvrages d'art suivants : 1° le portrait du célèbre graveur anglais, Josué Reynolds, par Scheffer; 2° un *Chien couché*, grandeur naturelle, par le même; 3° une copie du tableau le *Christ rémunérateur*, en couleur, sur carton, de la dimension de l'original qui se trouve en Angleterre; 4° une pareille copie du tableau le *Christ consolateur*; 5° la statue

en plâtre représentant la mère de Scheffer et faite par le peintre lui-même; 6° un buste en plâtre de sa mère également par Scheffer; 7° le buste d'Ary Scheffer par sa fille; 8° la *Vierge Marie et l'Enfant Jésus* en plâtre : il n'y en a que trois exemplaires en plâtre et il n'en existe pas de marbre.

A la mort de la fille de M. Ary Scheffer, la statue et le buste de sa mère ainsi que son propre buste, qui sont des copies des originaux en marbre, devront être anéantis et seront remplacés par les originaux que possède la fille de Scheffer.

La ville de Dordrecht, fière d'avoir produit un artiste si célèbre, se propose de lui ériger une statue. Une commission s'est chargée de la mise à exécution de ce projet auquel tout le monde applaudit.

M. le comte de Beauffort, inspecteur-général des Beaux-Arts, commandeur de l'ordre de Léopold, officier de l'ordre de la Légion d'honneur, etc, etc., est décédé à Bruxelles, le 28 juillet, à l'âge de cinquante-deux ans.

M. Yvanoff, l'un des artistes les plus célèbres de l'école russe, est mort à Saint-Pétersbourg, le 15 juillet dernier. Parmi ses œuvres, on cite une composition des plus remarquables, *le Précurseur annonçant la venue de Jésus-Christ*, tableau récemment achevé, et qui avait obtenu en Russie un très-grand succès.

Emile Gagneux.

UN AUTRE MUSÉE DE CLUNY.

Tout dernièrement je passai à Saint-Lô, vieille cité normande dont j'avais entendu vanter les nombreuses curiosités archéologiques. Je m'enquis aussitôt d'un cicérone; on m'adressa à M. Dubosc, archiviste du département.

Je trouvai un homme de haute taille, aux traits accentués, à l'œil profond, au teint parcheminé, à la longue barbe grisonnante : une vraie nature d'antiquaire, je dirais presque de bénédictin.

Après m'avoir fait les honneurs des vieilles chartes, au milieu desquelles je venais de le trouver, magistralement assis; après m'avoir montré le monogramme du roi Lothaire, les signatures de Guillaume-le-Conquérant, de la reine Mathilde, de Robert-le-Magnifique, etc., etc.; après avoir fait passer sous mes yeux toute une collection de précieux sceaux des douzième et treizième siècles; après m'avoir conduit à la cathédrale, puis à la vieille église de Sainte-Croix qui date de Charlemagne, puis à la pierre de Thorigny, une antiquité romaine, il me dit :

— Vous venez de voir tout ce que voient les étrangers qui s'arrêtent à Saint-Lô, voulez-vous que je vous montre quelque chose qui n'est encore connu que de mes seuls amis? Mais il vous faut venir jusque chez moi, dans la campagne.

Je m'empressai d'accepter. M. Dubosc me fit sortir de la ville et prendre un de ces charmants chemins ombreux comme on en trouve surtout en Normandie.

Au bout d'un quart d'heure de marche environ, nous arrivâmes à un petit manoir perdu dans les feuillées, et que mon guide me dit être le Burel, ancienne châtellenie des descendants du fameux Varoc, comte de Bretagne, qui fit jadis rude guerre à Childebert, roi d'Austrasie.

— C'est présentement ma demeure, ajouta l'antiquaire. Entrons!

Dix minutes plus tard, j'étais enthousiasmé, ébloui.

Dans cette humble maisonnette, et sous une longue galerie vitrée qui lui sert d'appendice, je venais de trouver une autre collection Dusommerard, un second musée de Cluny.

Et n'allez pas croire que j'exagère. Il y a là des trésors, voyez-vous bien... une multitude de chefs-d'œuvre en vieux chêne d'un grandiose, d'une élégance, d'une ornementation admirables, et surtout d'un cachet tout particulier, d'une originalité toute normande.

— Mais comment avez-vous pu réunir ici toutes ces merveilles? m'écriai-je.

— C'est l'histoire de ma vie que vous me demandez là, répondit-il en souriant. Il y a de cela quelque vingt années, en mettant en ordre mes archives, je découvris qu'il avait jadis existé non loin de Saint-Lô, sur la lisière de la forêt de Cerisy, en la paroisse de Saint-Quentin-Delle, comprise aujourd'hui dans le diocèse de Coutances, une colonie de menuisiers artistes, d'ébénistes sculpteurs, dont l'établissement remonte aux premiers ducs de Normandie, rois d'Angle-

terre, et qui jouissaient de priviléges vraiment extraordinaires. Un *estat des forests*, daté de 1434, reconnaît « *qu'ils ont accoustumé de prendre et tenir asteliers de hucherie, buffeterie, literie, tablet-terie, faudestellerie et de toutes aultres manœuvres en ladite ville de Saint-Quentin; — qu'ils ont droit de prendre bois qu'ils mettent en œuvre quelque part qu'il leur plest, par achat ou aultrement, hors les forests du roy ;—et sy sont en pocession et saisine que quand leur manœuvre est faicte de la porter et mener vendre ès foires et marchiés et quelque part qu'il leur plest, sans coup de martel et sans aulcun signe ou escantillon prendre pour ce faire, et sans ce que eulx doient ou puissent par raison estre arrestés ou empeschiés en ce faisant, etc., etc.* Etonné de semblables priviléges, mais déjà convaincu qu'ils avaient été motivés par une *manœuvre* tout exceptionnelle, je me mis à compulser les contrats qui nous restent des quinzième et seizième siècles, et dans la plupart d'entre eux, je retrouvai mentionnés avec une très-grande importance des armoires, bahuts, credences, dressoirs, etc., etc., *des asteliers de Saint-Quentin.* Plus de doute, *mes tailleurs de chêne* étaient de véritables artistes. Mais qu'avaient pu devenir leurs produits?... Heureusement, j'avais sous la main les actes de vente des biens nationaux du département de la Manche, et tout aussitôt, commençant à les passer en revue, je vis qu'à la criée de tel château, de telle abbaye, de telle riche maison bourgeoise, mes dressoirs, bahuts, credences, etc., etc., avaient été achetés par tel et tel. Je savais donc où les retrouver. Oui. Mais les acquéreurs étaient morts pour la plupart, mais il y avait eu partage entre leurs héritiers, parfois même cession volontaire de leur vivant. N'importe, je ne me rebutai point. Tant en personne que par des émissaires intelligents, je parcourus tout le pays, j'allai dans tous les villages, je frappai à toutes les portes. Il m'a fallu près de quinze ans, Monsieur, et les trois quarts de mon patrimoine y ont passé... mais je suis parvenu à retrouver, à rassembler tout ce qui est ici, tout ce que vous voulez bien appeler des merveilles... et maintenant, s'il vous *plest*, nous allons examiner en détail?

Je laisse à penser si j'acceptai avec empressement. Cette devination reprise de si loin, cette recherche si patiente, cette prodigieuse persévérance, augmentaient encore mon impatience et mon admiration.

M. Dubosc me montra d'abord une armoire de la fin du seizième siècle, à six portes et trois tiroirs, le tout encadré par des cariatides d'une magnifique ordonnance, et dont plusieurs portent les écussons des Coigny et des Montmorency.

Un gigantesque meuble à cinq pans et à trois corps superposés, représentant la moitié d'une tour appuyée contre la muraille, et dont le dessus est couronné par une galerie à jour. Il y a quatre portes latérales et trois tiroirs à chaque étage. Les colonnettes ont pour support des feuilles de choux et des têtes grimaçantes. Ce meuble était appelé Turmel, ou Trumel—d'où le trumeau. Il appartient au quinzième siècle.

Un autre trumeau renaissance, exactement de la même forme et à peu près des mêmes dimensions, est chargé de bustes, d'allégories et d'ornementations dont le caractère atteste le temps de François Ier.

Deux splendides armoires, à soubassement magistral, l'une gothique et l'autre de transition, mais toutes deux remarquables par leurs galeries découpées et par l'originalité de leurs ornements.

Des dressoirs, des étagères et des crédences de toutes les formes, celles-ci des premiers temps du moyen âge, celles-là de la plus brillante époque de la renaissance. Les plus riches sont portées par des chimères et autres créations fantastiques que l'on dirait arrachées à nos vieilles basiliques. Presque tous les montants sont ornés de statuettes de saints prophètes ou bien de divinités païennes : Mars, Vénus, Diane, Thémis, les quatre Saisons, les Muses, etc., etc. Sur les panneaux en retour et sur les portes pleines, c'est tout un panorama de pittoresques sculptures. L'histoire de la création; la faute de nos premiers parents; l'Annonciation ; la Naissance du Christ ; l'Adoration des Mages; la Décollation de saint Jean-Baptiste; la Mort d'Abel, que Caïn assomme avec une mâchoire d'âne; la mort de Goliath; Pyrame et Thisbé ; la chaste Suzanne; le Festin d'Hérode et d'Hérodiade; Neptune et Amphitrite dans un char traîné par des chevaux marins; la Fortune sur sa roue, ballottée par les flots; l'Amour dans un char traîné par un éléphant, et qui lance inhumainement ses flèches sur des cœurs groupés comme des nuages et poussés par les vents ; des Nymphes à la fontaine ; des Satyres dans les roseaux: et, par dessus tout, une Tentation de saint Antoine, sculpture vraiment monumentale du seizième siècle, qui peut-être a inspiré Callot.

Le saint anachorète est à genoux et dit son chapelet auprès de l'ermitage où pend la clochette. Derrière lui, Proserpine, — une belle femme, ma foi! — superbement campée, tient au-dessus de sa tête un vase rempli de parfums, sous son bras gauche un bassin rempli de pièces d'or. Pour mieux séduire le saint homme, la tentatrice a placé sur sa poitrine le signe de la rédemption ; idée hardie et originale de l'artiste.

La queue de la diablesse est portée par une digne suivante, qui rit aux éclats en regardant un vielleux tout édenté. Un second musicien, un cul-de-jatte, la plume au chapeau, la mandoline en sautoir, tient à deux mains son long nez qui représente une clarinette. Chez le troisième, un raton, c'est un cor de chasse. D'autres ont des trompes d'éléphant, des becs d'oiseaux, des têtes de squelettes. Tout enfin, jusqu'à l'immortel compagnon de saint Antoine, est d'un drôlatique rabelaisien ; tout se remue, grouille et fait tapage. C'est une vraie féerie que ce meuble-là !

Il y a encore au Burel une ravissante *chapelle* renaissance, ou plutôt un de ces gigantesques prie-Dieu devant lesquels s'agenouillait toute une famille noble. La partie inférieure est pleine et fermée par deux portes ; la partie supérieure, en retraite sur la première, supporte un dais ou baldaquin, soutenu par deux colonnes. Sur le dossier, la pièce la plus importante, est sculptée très-fort en relief la Naissance du Christ, un vrai tableau en chêne. Des deux côtés, sur les pilastres qui servent d'encadrement, l'Espérance, avec son ancre et sa fleur, et l'Abondance, sous les traits d'une bergère, avec son urne, ses épis et sa fleur. Les frises du baldaquin sont à jour, et le ciel ou plafond, tout enrichi d'ornements du meilleur goût, est décoré d'un pendentif ou cul-de-lampe que supportent en avant deux autres colonnes, autour desquelles s'enroulent deux serpents, la tête en bas, et qui semblent expirer. La dernière convulsion se remarque à l'extrémité de la queue ; le dard pend en dehors de la gueule entr'ouverte. L'enfant Jésus, en venant au monde, a donné le dernier coup au serpent. Voilà l'idée. Enfin, à l'un des angles de ce meuble, ou plutôt de ce monument, la Guerre renverse sa flèche, et laisse tomber à terre son casque et son carquois. A l'angle opposé, Mars éteint du pied sa dernière torche. Il a là, comme on le voit, pour une grande heure d'examen, d'admiration !

Mais j'ai hâte d'arriver à la pièce qui m'a peut-être le plus intéressé, tant par la grâce et le fini du travail que par l'originalité de la composition. Il s'agit d'un superbe berceau du seizième siècle qui provient, dit on, du château de Piron. Ses *cotières*, découpées à jour, sont ornées d'écussons sur lesquels sont des aigles et des étoiles. Le panneau du pied, encadré dans de larges et épaisses volutes, représente les mages voyageurs, guidés par l'étoile, et cherchant l'étable de Bethléem en faisant le tour du berceau. Ils la rencontrent enfin au chevet, d'où ressort une toute mignonne et charmante adoration. Saint Joseph, agenouillé, a sous son bras la béquille traditionnelle, et place sa main gauche devant un flambeau pour l'empêcher de s'éteindre. Ce *flambeau*, dont on se sert encore fréquemment en Basse-Normandie, est un petit morceau de bois fendu contenant un chandelier de résine. La Sainte-Vierge, également à genoux, présente l'enfant divin, que l'âne et le bœuf *réchauffent de de leurs haleines*. Au fronton du berceau, sur un trône de nuages, plane le Père éternel, auquel l'artiste a cru devoir donner quatre fois le volume des autres personnages, afin sans doute de mieux encore figurer le Dieu de la force et de la majesté. Les quatre montants sont formés de quatre têtes humaines, extrêmement allongées et la bouche ouverte ; sur la langue est un anneau, en signe de silence. Enfin, aux deux angles du chevet, deux magnifiques aigles déploient les ailes. Comment n'a-t-on pas songé à l'espèce de prédestination qu'il y avait dans ce berceau ? C'était un hommage qui semblait revenir de droit au Prince Impérial !

Je voudrais m'arrêter ici ; mais comment ne pas encore donner quelques mots à ce grandiose bahut, qui date de la première moitié du quinzième siècle, et dont les cinq panneaux de face ressemblent à cinq portiques pratiqués sur la façade d'un véritable édifice. C'est qu'il a six pieds de long sur quatre de haut, ce bahut-là ! Pour fouiller jusqu'au fond de ses sculptures, il a fallu des bras de géant !

Une armoire, une table, une crédence et une bancelle gothiques, des mêmes dimensions, l'accompagnent et forment, avec un royal lit à colonnes et à baldaquin, qui ne pèse pas moins de douze cents livres, le plus superbe ameublement qui se puisse imaginer ; c'est digne d'un empereur !

Dans mon enthousiasme, cependant, une chose m'étonnait : la parfaite conservation, le brillant, la neuve antiquité, pour ainsi dire, de tous ces chefs-d'œuvre. J'en fis l'observation à M. Dubosc.

— Oh !... oh ! me répondit-il, ceci est encore une histoire ; mais puisque je vous ai dit la préface de ma collection, je ne puis vous en refuser, en quelque sorte, l'épilogue. Bien que certains de ces meubles soient dans leur état primitif, la plupart, notamment les gothiques, ont reçu des restaurations. Lorsque, il y a douze ou quinze ans, j'eus réalisé mes premières acquisitions, lorsque je les revis chez moi, je me trouvai tout d'abord presque décontenancé. Ici, il manquait des parties de vases, de colonnes ; là, des fragments de pilastres, de corniches. Des personnages étaient manchots ; d'autres criaient après un pied, après un œil, après un nez. C'est à peine si la moitié de mes sujets m'arrivaient en bon

état de conservation; et comme ceux-ci étaient encore assez nombreux, j'avais, je l'avoue à ma honte, voué au feu tous les infirmes et tous les éclopés. Mais Dieu vint à mon aide. Il a donné des successeurs aux artistes qui, durant des siècles, ont taillé la pierre de Caen en son honneur; il devait en donner à ceux qui ont sculpté les chaires, les lambris, les stalles de ses églises. Et c'est précisément ce qu'il avait fait, en plaçant un de leurs héritiers sur mon chemin, à trois lieues de Saint-Quentin du Bois-Delle, à Saint-Lô même. Je m'adressai à lui. Il considéra tout d'abord la restauration de *mes antiquités* comme au-dessus de ses forces. Néanmoins il se mit à l'œuvre avec beaucoup de bonne volonté, puis avec une hardiesse toujours croissante. On eût dit qu'il sentait revivre en lui les traditions perdues de ses ancêtres; le ciel permet souvent de ces transmissions là!

Au bout de quelques mois à peine, j'eus la joie de voir briller dans leur entier, sous une légère couche de vernis, plusieurs dressoirs qui, inutiles et honteux, ne m'avaient dabord semblé bons qu'à faire naître des regrets. Bref, mon menuisier-sculpteur devint habile, très-habile; il forma des ouvriers adroits, des apprentis intelligents. Deux années ne s'étaient pas encore écoulées, que déjà l'on arrivait à surprendre, à retrouver au Burel, les secrets des anciens privilégiés des ducs de Normandie. Dieu aidant, mon œuvre se complétera. Si je succombe avant de l'avoir accomplie, mes fils la reprendront, la continueront. J'en ai dix, monsieur, et je prétends qu'ils soient tous des tailleurs d'images. Qui sait si plus tard, à cette même place où je vous parle, ne ressusciteront pas, ne revivront pas, dans toute leur splendeur, les *asteliers* de Saint-Quentin du Bois-Delle!

Je serrai la main de M. Dubosc, je lui promis de publier les impressions de ma visite au Burel. Puissent ces quelques pages être utiles à son œuvre! Il est plus que temps que les amis de l'art, que le gouvernement lui-même, viennent en aide à ce modeste savant, à cet intrépide travailleur, à ce tout méritant artiste, qui, non-seulement a fait revivre le passé, mais qui peut-être a préparé dans l'avenir la renaissance de la sculpture sur bois, du superbe ameublement de nos pères!

Ch. Deslys.

CORRESPONDANCE.

Nous publions avec plaisir la lettre suivante que nous adresse M. Jules Noriac. Nous ne saurions trop louer notre confrère de la droiture et la loyauté qu'il apporte à reconnaître un tort bien involontaire, nous en sommes certain.

F. P.

« Mon cher directeur,

« Victime d'un mauvais plaisant, j'insérai dans le *Figaro* du 8 juillet une lettre signée Cugnotet.

« M. Cugnotet, membre du jury de l'exposition de Dijon, s'étant trouvé à juste titre formalisé de l'insertion de cette lettre, à laquelle il était complétement étranger, avait déposé une plainte au parquet de Dijon contre le *Figaro*.

« Je n'ai pas eu beaucoup d'effort à faire pour prouver que cette plaisanterie n'était point de mon fait. Ma bonne foi établie, M. Cugnotet a retiré sa plainte, et cet incident serait terminé si je ne tenais à constater dans votre Revue les regrets que j'ai d'avoir pu être un instant désagréable à un homme que je n'avais point l'honneur de connaître, et qui mérite l'estime publique pour son dévouement à l'art et la protection éclairée qu'il accorde aux artistes.

« Agréez, mon cher directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

« Jules Noriac.

« Paris, ce 12 août. »

EXCURSION ARTISTIQUE SUR LES COTES NORMANDES.

CHAPITRE XVI.

CABOURG. — MM. DENNERY, BILLON, MARC-FOURNIER. — LE CASINO. — BRUCOURT. — LES DEMOISELLES DU CALVADOS. — LES VACHES-NOIRES. — BEUZEVAL.

En marchant vers Cabourg, on s'avance en plein foyer de la féerie ; car sa population *flottante* est recrutée tout entière dans un monde à part, dans un monde qui, pour le bourgeois, a toujours revêtu des couleurs diaprées, papillotantes, étranges, fantastiques, malgré le progrès des siècles et l'aimable tolérance accordée aujourd'hui à toute émanation de la pensée. N'allez donc pas chercher du terre-à-terre et du placide à Cabourg, car les constructions elles-mêmes y brillent de ce je ne sais quoi qui plaît et attire, mais ne fixe pas toujours.

Tous ceux qui vivent de la plume et par la plume, ou plutôt du théâtre, — écrivains, dramaturges, vaudevillistes, acteurs, régisseurs, directeurs, — jettent par dessus l'immense espace qui s'étend de la barrière de l'Étoile à l'Océan un regard de convoitise sur les plages sablonneuses de Cabourg : les économies s'amassent petit à petit dans ce but louable, et insensiblement les maisons s'élèvent sur la dune autrefois déserte, coquettes ou prétentieuses, selon les goûts de chacun et à la satisfaction de tous les membres de cette branche intéressante de la grande famille de l'intelligence.

Cabourg n'a point de passé ; il n'a qu'un présent, et, peut-être, un avenir. Quelques maisonnettes couvertes de chaume sur le sable, à gauche de la Dive, habitées par de pauvres pêcheurs, dominées par le très-modeste clocher d'une petite église nue et désolée, voilà tout.

Mais l'imagination a toujours su remuer des mondes, et ceux qui ont pour mission ici-bas d'amuser et de charmer leurs semblables ne seront jamais arrêtés par quelques dunes de sable, eux qui ont, si souvent, commandé aux quatre éléments et triomphé des complications les plus serrées des intrigues de la vie.

Cependant, à tout seigneur tout honneur : l'on doit dire que M. Dennery, l'auteur presque toujours heureux de plus de trois cents pièces de théâtre, a été le Christophe Colomb de Cabourg. C'est lui qui, avec M. Collin, l'ancien secrétaire de Frédéric Soulié, a charpenté et mis en œuvre le plan de cette vaste exploitation. Une société se forma, d'abord sous le nom de Société thermale, car il s'agissait d'exploiter la source de Brucourt, — et, les capitaux réunis, les opérations commencèrent avec une activité surprenante.

Par malheur, le superflu se produisit avant le nécessaire, et une usine à gaz engloutit en peu de temps des fonds qu'il eût été peut-être plus rationnel d'affecter à des travaux plus utiles ; mais l'habitude de parler aux yeux était la plus forte : le vent se chargeait de leur jeter du sable à foison, il restait à les éblouir.

Toujours est-il que plus de cent maisons peuvent abriter aujourd'hui les habitants et les visiteurs. Ces maisons se sont naturellement ressenties dans leur construction des préférences et des caprices particuliers de chacun de leurs propriétaires. Châteaux, villas ou hôtelleries, ce ne sont que chalets, kiosques, cottages, ajoupas, forteresses, tours et créneaux, — la fantaisie a été reine, c'est dire qu'elle a fait bon marché du style, et nous ne l'en blâmerons pas.

MM. Arsène Houssaye, Marc Fournier, Hostein et Billon, représentent les directeurs de théâtre, et comme les tentes des généraux d'une armée, leurs maisons se distinguent des autres. Le château ou plutôt le manoir de M. Billon, du Cirque, répond bien à l'idée qu'on se fait d'un homme qui a élevé sur sa vaste scène tous les palais et tous les châteaux historiques. Il y a un peu de tout dans le style et dans l'ensemble, et il fallait la fortune de cet honorable impresario pour réaliser cette gigantesque villa.

La tour de M. Marc Fournier est sobre à l'extérieur, accolée à un pavillon élégant et presque isolée à l'ouest sur un monticule ; mais l'ornementation intérieure, les armes, les tableaux, l'ameublement, tout révèle l'homme de goût, l'écrivain de talent, l'habile metteur en scène, le directeur enfin qui, sur l'une des plus belles scènes de Paris, a réalisé de véritables merveilles, et porté la science de l'arrangement et de l'accessoire aux dernières limites du réel. Tout y est empreint d'un cachet de grandeur, et l'on y comprend le spéculateur artiste qui a su faire les dépenses du *Fils de la Nuit*, et des fameux fauteuils du salon hollandais du *Comte de Lavernie*, et des *Sept merveilles du monde*. Savoir semer

pour récolter, c'est l'une des premières conditions du tact théâtral.

Les autres habitations sont jetées çà et là, selon le caprice de chacun, mais convergeant toutes autant que possible vers le point du cercle occupé par la villa de M. Dennery, nommé avec raison maire de la cité naissante.

Le Casino est magnifique ; c'est un vaste bâtiment construit dans des proportions vraiment monumentales. Il renferme salle de bal, salle de spectacle et salle de concerts, pouvant contenir jusqu'à trois mille personnes, avec salon pour les jeux et restaurant, le tout décoré avec cette science que d'habiles metteurs en scène ont pu guider dans la gamme des effets. Dominant la terrasse grandiose qui borde la plage, et éclairé l'été par son luxe de lanternes, ce Casino doit servir de phare aux navires passant au large.

Cette terrasse, au bas de laquelle sont situées les cabines des bains, élevée à grands frais et destinée, sans nul doute, à servir de barrière aux vagues et de rempart contre les terribles vents de mer, présente néanmoins un inconvénient grave et constaté par toute personne ayant passé seulement quelques minutes à Cabourg. Elle est fort ingénieuse, fort belle, fort spacieuse, mais elle a le tort de masquer la vue de la mer à toute personne marchant dans Cabourg. Cela n'est rien pour les habitants à l'année, — lesquels, d'ordinaire, tournent volontiers le dos à la mer afin d'éviter la violence des vents ; mais les gens de loisir, Parisiens ou citadins normands, artistes ou bourgeois, qui viennent pendant l'été humer un peu d'air libre et contempler les horizons aux plans infinis, veulent avec ardeur jouir de la vue de l'Océan.

Le même inconvénient se retrouve du côté de la mer, car, de la plage, Cabourg est invisible.

On dit, et nous le croyons, que le village de Cabourg est destiné à devenir une belle et bonne ville de commerce, lorsqu'il aura tout à fait rejoint Dives, et que l'embouchure de la Dive pourra offrir un port rivalisant avec celui de l'Orne ; nous craignons fort que cette magnifique terrasse n'y soit un empêchement, à moins que de hardis colons ne se hâtent de bâtir sur la plage à droite, de manière à laisser la mer déferler au pied de leurs murailles comme à Trouville. Cabourg gagnerait immanquablement en pittoresque à ce parti, car, il faut bien le dire, le charme lui manque.

Les petits journaux, le *Figaro* en tête, ont beaucoup plaisanté sur ce village artistique et relevant de la critique du lundi ; mais les visiteurs ne lui manquent pas, et chaque jour de nouvelles habitations s'y élèvent. Nommer les colons ne serait pas chose facile, car ils s'y succèdent avec la mobilité naturelle qui les distingue, et, pour arriver à en dresser une exacte et intéressante nomenclature, il faudrait prendre l'*Entr'acte* et écrémer parmi les sommités des auteurs joués et les têtes de troupe de chaque théâtre parisien.

On comprend que M. Dennery n'a pas été épargné, non plus que M. Billon, quoique à titres très-différents ; et le rapprochement de sa qualité d'officier municipal avec celle d'auteur dramatique, c'est-à-dire de faiseur de dénoûments où le dieu Hymen joue toujours le principal rôle, a donné lieu à des anecdotes qui, pour être apocryphes pour la plupart, ne manquent pas d'un certain sel.

Ainsi, on raconte qu'une charmante artiste, brune ou blonde, nous ne trahirons pas le secret de l'historiette, mais ayant beaucoup aimé sur le boulevart, avait, un soir, fait manquer la représentation. Qu'était-elle devenue ? Personne, ni son concierge, ni sa mère, fidèles Argus, ne pouvaient le révéler ; mais une amie, mise dans la confidence, raconta le mystère. La belle Bradamante s'était rendue à Cabourg, où elle avait loué une villa depuis un mois, emmenant à sa suite un amoureux bien épris, avec le dessein d'allumer sur ces sables blancs les torches de l'hyménée.

Les bans étaient publiés, le jour fixé, et M. le maire, tout fier de remplir pour la première fois son grave et important ministère, allait ceindre l'écharpe soyeuse aux trois couleurs, lorsque le secrétaire de la mairie, petit homme fort au courant des us et coutumes et à cheval sur le Code, présenta cette timide observation, — à savoir qu'un mariage bâclé aussi précipitamment friserait fort l'illégalité, car la loi, — *dura lex !* — exigeait six mois de résidence.

En vain, l'autorité objecta que, dans telle et telle pièce, elle avait marié dans des délais relativement plus courts, et que, dans tout drame congruement troussé, les amoureux n'attendent jamais plus de cinq actes, à moins que les machinations ténébreuses du *traître* ne forcent de recourir à un épilogue.

Le secrétaire invoqua une délibération du conseil d'État, suivie d'un arrêt de la Cour de cassation, etc., etc., toutes choses fort ardues et dont la teneur est toujours passée au théâtre, et opposa constamment le mot *illégalité* à toutes les bonnes raisons mises en avant par les parties.

La légalité nous tue, en France, il y a longtemps qu'on l'a dit ; elle est née avec l'habit noir qu'on endosse dans toute cérémonie, gaie ou triste ; — il fallut se rendre.

C'est dommage! s'écria Figaro; l'auteur de la *Grâce de Dieu* prenait du coup un emploi qui manque en France, et eût pu à juste titre être surnommé le dramaturge de Gretna-Green.

M. Dennery a trop d'esprit pour s'émouvoir de ces coups d'épingle; il sait de longue date que le silence est la plus sûre des conspirations.

Il va sans dire que le théâtre du Casino ne chôme pas durant la saison des bains. Ce ne sont jamais les artistes qui manquent, et il se trouve toujours là-bas quelque étoile parisienne, disposée à prêter l'appui de son talent aux représentations organisées par les maîtres des cérémonies de nos plaisirs.

Les bains, à Cabourg, se prennent sur un sable fin et doux comme à Villers, et nous vous assurons que ce n'est pas une mince satisfaction que de rencontrer tout à coup, entre deux vagues, le visage aimé de quelques-uns de ces artistes parisiens qui nous font si souvent rire ou pleurer.

Le docteur Chardon, gros actionnaire de la Société, propriétaire d'un charmant cottage, l'un des hommes les plus compétents et les plus forts par l'étude et surtout par l'expérience, est naturellement attaché à l'établissement comme médecin; ce qui ne l'empêche pas d'être, à ses loisirs, un littérateur distingué.

Cependant, il nous fallait quitter Cabourg pour gagner Brucourt, où nous avions donné rendez-vous à Damoraux qui, on se le rappelle, devait nous rejoindre par la plage.

Brucourt est un hameau situé sur la route qui de Dives mène à Dozulé et à Troarn; ses eaux, qui ont la saveur et, dit-on, la vertu des eaux ferrugineuses de Vichy, étaient autrefois le complément obligé des bains de mer. De grands seigneurs et le roi Louis XV ont dormi sous le toit de l'auberge de l'*Épée royale*, où nous attendions Damoraux, et la signature du *Bien-aimé*— de ses sujettes, — brille sur le registre de cette maison modèle.

La fontaine bienfaisante est située dans un enfoncement du terrain et ombragée d'arbres séculaires; on y arrive par une avenue autrefois grandiose et bordée d'ormes et de frênes, aujourd'hui défoncée et le long de laquelle coule et se perd le mince filet qui s'échappe, hiver et été, du rocher, en quantité éternellement uniforme, après avoir passé entre les couches du métal que recèlent les flancs de la colline.

Si nous attendions Damoraux à l'*Epée royale*, c'est qu'en Normandie il faut absolument s'arrêter aux auberges; c'était là que d'ordinaire nous prenions nos notes, et ces fréquentes visites nous amenèrent à constater que la vie diurne du paysan normand se passe presque tout entière au cabaret, où il cultive avec amour les demoiselles du Calvados.

Nous ne prétendons pas porter ici la moindre atteinte à la bonne renommée du beau sexe de ce département où fleurit et *graisse* le bétail, bien qu'il persiste à s'affubler la tête de l'ignoble bonnet de coton! Non, les demoiselles des cabarets normands sont, tout simplement, ce que nous appelons le verre à bordeaux, c'est-à-dire contenant la valeur de trois ou quatre petits verres.

Le paysan normand ne fait pas une affaire, ne conclut pas un marché sans l'arroser de la demi-tasse et de la demoiselle, et, dans ces grands jours, il est tel *graisseur* qui ingurgite jusqu'à vingt tasses de café accompagnées de dix demoiselles. On comprend que l'estomac du graisseur de bétail doit être doublé de tôle, et pourrait à la rigueur digérer l'herbe de ses prairies, s'il le voulait bien.

Eh! bon Dieu, cela s'explique. Les herbages normands n'exigent pas, comme les terres du centre, les labours et fumages successifs qui en font la fertilité; on ne touche jamais aux prairies, l'herbe pousse toute seule avec l'aide de la pluie, des brouillards et du soleil; c'est une bénédiction, et je vous demande ce que vous voulez que fasse le propriétaire tandis que ses bœufs mangent et ruminent. Il attend avec placidité, au cabaret, que le jour vienne de les conduire au marché, d'où ils seront dirigés, sans sa participation, bien entendu, vers le grand centre parisien, cette puissante machine absorbante.

Le cabaret, en Normandie, c'est la Bourse.

Damoraux arriva bien portant peu de temps après notre installation, et son retard provenait — car il avait dû nous avoir précédés, — d'une station qu'il avait faite à Beuzeval, dans l'auberge de Guillaume-le-Conquérant, célèbre par le séjour qu'y auraient fait, si l'on en croit les chroniques parlées, la Pucelle d'Orléans en compagnie du beau Dunois. A ce propos, il y a peut-être lieu de venger un peu Voltaire de ses insinuations sur le compte de ces deux illustrations guerrières; mais les preuves nous manquent, ainsi que les autorités à citer.

Malgré ses dispositions naturelles, Damoraux n'avait pas été arrêté chez Mme Lerémois, la brave aubergiste, par des considérations profanes, mais par force majeure : il s'y était reposé des émotions d'un danger passé.

En quittant Villers, il suivait la plage, à l'ombre des hautes falaises, immenses murailles de terre glaise, aux tons violets ou verdâtres, qui, vues le soir, offrent le plus étrange spectacle, les formes les plus bizarrement découpées : là des

châteaux aux tours crénelées, des églises gothiques aux flèches élancées, des déchirures profondes qui ont l'air d'avoir été pratiquées par l'outil gigantesque d'un sculpteur avide de pétrir cette argile au grain si fin. Entre les falaises et la mer reposent, sur le sable semé de galets, de coquillages et de débris fossiles, les fameuses Vaches-Noires, sombres rochers tapissés de moules sans nombre et de varechs noirs et gris qui leur font comme une sinistre chevelure.

Ces grandes falaises qui s'étendent entre Villers et Dives, sont battues incessamment par le flot qui, dans les hautes marées, en baigne le pied à plus d'un mètre de haut. Les assises de ces murailles n'ont certainement pas la consistance du roc et se minent en peu de temps : il se produit alors inévitablement un affaissement, et ces masses glissantes s'éboulent sur de grandes surfaces et tombent dans la mer. Les flots dissolvent facilement ces terres, mettent à nu les pierres qui s'y trouvaient mêlées, réduisent les plus petites en galets, mais se contentent de battre et de baigner celles dont le poids est assez grand pour résister à leur force et à leur fureur.

Les Vaches-Noires ont été déposées ainsi sur la plage, et grâce aux plantes qui s'y sont accrochées et ont pris racine entre leurs aspérités, les moules ont pu y trouver la subsistance et l'abri ; ainsi recouvertes de ce feuillage sombre, elles figurent assez exactement de loin un troupeau paissant l'herbe absente des sables.

Les amateurs de géologie ont une importante série d'observations à faire sur ce point du littoral, et, après une tempête, il y a toujours une ample moisson à faire de coquilles fossiles, auxquelles le fer sulfuré qui entre dans la composition de ces couches a donné, pendant la longue gestation des siècles, une belle teinte de bronze.

Ces falaises qui, près de Villers, ont été nommées les *Foulons* et non les *Foulans* (*terre à foulon*), sont le plus riche gisement d'argile d'Oxford qui existe en France ; supérieure à celle de Honfleur, cette argile n'a encore été exploitée que par les briquetiers, mais les applications qu'elle peut offrir sont incalculables.

Damoraux a la passion des moules, et l'idée qu'il pouvait en ramasser en quelques minutes de quoi s'en composer un déjeuner copieux, l'attarda aux alentours des Vaches-Noires. Il est, en effet, fort agréable de *cueillir*, pour ainsi dire, ces mollusques, tantôt isolés, tantôt réunis par centaines au moyen du byssus ou filament soyeux qui leur sert à se fixer aux corps solides ; mais il faut toujours avoir soin de s'enquérir des heures de la marée, quand on hasarde un pied sur le sable qu'on a vu la veille envahi par les eaux.

Notre brave ami, dédaignant les roches les plus rapprochées des falaises comme moins fournies, s'était avancé sur la plage autant que le lui permettait la marée basse. Il voyait au loin, à quelques pas du flot, des pêcheurs remplissant leurs hottes ou des voitures qu'on chargeait de galets ; il se rassura donc sur la possibilité d'une surprise, et se dit que puisque ces bonnes gens étaient bien tranquillement occupés à un quart de lieue des falaises, il ne risquait rien à s'arrêter à moitié chemin.

Mais la mer est perfide à qui ne la connaît pas ; son sol a des routes que les côtiers distinguent et suivent, mais rien ne trompe les étrangers comme ces sables spongieux, rendus parfois tout à coup perméables à distance par le seul poids des eaux s'avançant à cent pas en aval ; si bien que Damoraux, en voyant les pêcheurs quitter leur place et gagnant la rive par les routes qui leur étaient familières, s'amusa à marcher devant le flot qui couvrait sensiblement la plage, tout en se dirigeant vers Beuzeval.

Or, les eaux creusent de petites vallées dans le sable, et les niveaux sont loin d'être identiques sur toute la surface qu'elles ont à recouvrir ; de sorte que le pêcheur de moules se trouva tout à coup sur le sommet d'une petite éminence élevée d'un mètre seulement, mais qui, en raison même de cette élévation, fut en un instant littéralement transformée en île entourée d'eau de tous côtés, et déjà minée et ramollie au point d'y enfoncer jusqu'à la cheville.

Il jeta un petit cri de détresse en se voyant le centre d'une étendue d'eau salée qui allait grandissant à chaque instant ; mais il eut cependant l'esprit assez solide pour ajouter, comme Frédérick-Lemaître : — La mer montait! tout en se jetant bravement dans le petit bras de mer qui le séparait de la plage. Il en eut jusqu'à la ceinture, et, aussitôt parvenu sur le sable encore sec, il ne songea nullement à se donner le spectacle de l'envahissement de son île, car il prit ses jambes mouillées à son cou.

Dans son ignorance des localités, car de ce côté on ne distingue que la mer et les falaises, il alla se poster à l'endroit le plus élevé, et sûr désormais de ne plus être dérangé par l'irruption de l'élément perfide, il s'étendit sur le sable, rendu brûlant par le soleil, et, en vingt minutes, ses vêtements et sa chaussure étaient complétement secs.

Quand il reprit sa route, tournant le dos aux Vaches-Noires, et qu'il fut parvenu à la portée de la falaise qui cache le village de Beuzeval,

une grande bâtisse en construction lui apparut.

— Oh! fit-il, voici du nouveau.

En effet, l'année dernière, la falaise s'élevait à pic sur ce point, offrant au touriste ses aiguilles violâtres semées çà et là de noyaux plus ou moins volumineux de belles pierres identiques à celles dont la lithographie s'est emparée, et qui, jusqu'à l'invention de Senefelder, ne servaient qu'à repasser les rasoirs, canifs et outils de précision.

Ce que nous venions de voir à Villers piqua la curiosité de Damoraux, et il s'enquit de cette vaste construction auprès d'un monsieur en panama, fumant un cigare tout en suivant les travaux d'un œil attentif.

— C'est le nouveau Beuzeval, lui fut-il répondu.

Un hôtel considérable, pouvant contenir plus de cent personnes, s'élève ainsi en face de l'Océan, et commande une grande percée faite à travers la falaise et allant rejoindre le vieux village de Beuzeval. A peu de distance de l'hôtel, on a commencé une petite église, et plusieurs constructions particulières sortent de terre, en bordure sur cette rue perpendiculaire à la mer, dont le milieu s'élargit en rond-point ou jardin orné de fleurs et d'eaux jaillissantes.

Ce rond-point très-étendu a déjà reçu le nom de *square*; mais nous ne pouvons nous décider encore à adopter ce mot d'importation anglaise et dont on fait un trop violent abus depuis quelque temps.

Une compagnie, à la tête de laquelle se trouve M. René, s'est formée sur le patron de celle de Cabourg ; et les travaux marchent sous la direction intelligente de M. Jobert, de Caen.

Il y a donc aujourd'hui trois Beuzeval, qui, en peu de temps, se rejoindront facilement :

Le vieux Beuzeval, avec son église, son presbytère et quelques maisons, situé à une demi-lieue de la côte, entouré d'arbres, fraîche oasis à laquelle on arrive, par Villers, sous le couvert des ormes, par des sentiers tapissés d'herbe, en laissant à gauche le vaste domaine des Bosquets, au milieu duquel Félix Pigeory a tracé un parc et commencé les assises d'un château dont les fenêtres auront la plus splendide perspective du monde;

A droite, vers Cabourg, le Beuzeval actuel, où, au milieu de chaumières, s'élèvent des maisons élégantes, les constructions bizarres de M. Gérard, le peintre; l'habitation de M. Mofras, écrivain distingué, et le cottage de M. Collin, qui, après avoir si largement collaboré avec M. Dennery pour la fondation de Cabourg, s'en est un peu éloigné ;

Et sur la plage, à gauche, le nouveau Beuzeval, auquel nous prédisons le plus large succès, — lorsqu'il aura des voies de communication faciles.

Après une courte station à Brucourt, nous rentrâmes à Cabourg, remettant à plus tard la fin de notre excursion, désireux que nous étions d'examiner de nouveau cette ville naissante qui, comme toutes les grandes choses, a ses admirateurs fanatiques et ses détracteurs passionnés.

Nous sommes de ceux qui croyons à son avenir — avenir un peu long peut-être, — mais nous avons la conviction que les hommes seront plus forts que la nature, et que, — le jour où Cabourg pourra rouvrir le port où Guillaume-le-Conquérant a rassemblé une partie de sa flotte, — Dieppe et Trouville auront une rivale marchande sérieuse et redoutable.

Albert Blanquet.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Porte-Saint-Martin : *Jean Bart*, par M. Huguelman. — Cirque : le *Maréchal Villars*, par M. Eustache Lorsay.— Gymnase : la *Balançoire*, par MM. Dumanoir et Lafargue; *Candaule*, par MM. Fournier et Meyer. — Gaîté : les *Crochets du Père Martin*, par MM. Cormon et Grangé. — Palais-Royal : le *Fils de la Belle au bois dormant*, féerie par MM. Siraudin, Lambert Thiboust, Ad Cholet. — Théâtre-Deburau.

Nous nous plaignions, il y a quinze jours, que la mariée n'était pas assez belle à propos des *Epoux assortis*, qui fournissaient seuls matière à notre revue ; cette fois, la mariée est infiniment trop belle, et le peu d'espace dont nous disposons ne suffira pas à détailler tous ses mérites. Quelle abondance de biens : trois drames, deux vaudevilles, une férie, sans compter le théâtre de De-

burau, qui donne des pièces nouvelles toutes les semaines.

Honneur d'abord à Jean Bart, le vaillant marin, le roi des corsaires, aussi étonné que le doge de Venise lorsqu'il se trouva un jour à la cour de Louis XIV, mais peu disposé à laisser les jeunes seigneurs de l'OEil-de-Bœuf se moquer de lui. M. Huguelman a prêté à Jean Bart des aventures qu'il serait trop long de raconter ici; il s'est plu à torturer le cœur de ce digne homme en lui laissant croire que son fils bien-aimé pouvait être le fils du prince de Conti, ce qui est bien cruel, mais par bonheur cela n'est pas vrai, et M. Huguelman rassure à temps Jean Bart sur sa paternité. Le véritable motif de tout ceci était de remettre à flot un grand navire sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin; théâtre qui se fait volontiers nautique, et à qui les vaisseaux réussissent extraordinairement : le vaisseau de Jean Bart nous a paru construit de manière à pouvoir tenter un voyage de long cours.

Le théâtre national du Cirque, moins maritime, s'en tient à l'infanterie et à la cavalerie. La cavalerie, ah! la cavalerie! disait autrefois Murat. C'est encore Louis XIV, le roi-soleil, qui éclaire de ses rayons l'intrigue de ce mélodrame. On abuse un peu du Louis XIV; mais que voulez-vous, il a soutenu de belles guerres; il est Français, nous sommes Français; le canon est français, et le canon tonne de telle façon, qu'il est presque difficile de comprendre que le prince Eugène a eu un fils d'Hélène de Boufflers, que ce fils est Français, mais que lui, le prince Eugène, n'étant plus Français et combattant les Français à la tête des armées de l'empire, il n'ose pas se nommer devant son fils! Là-dessus, le maréchal Villars gagne la bataille de Denain. Robert Kemp a gagné aussi lui sa bataille comme le maréchal de Villars qu'il représente fort bien. Robert Kemp est un comédien expérimenté; il a eu l'honneur de remettre le premier à la scène le *Don Juan* de Molière, et avec une rare distinction; il a tenu son rang au Théâtre-Français, où il devrait être encore. Les élégantes tirades de notre ancien répertoire sont mieux faites pour sa bouche que les cartouches du Cirque.

Mme Durieux, au Gymnase, est une petite femme que des lectures romanesques ont mise un peu hors de son bon sens. Elle ne rêve qu'aventures, elle est sur le point de se balancer dans l'escarpolette des amours, quoique mariée à un digne homme qu'elle estime, lorsqu'elle en redescend à temps, effrayée des dangers qu'elle court. La tête lui tourne sitôt qu'elle s'assied dans une balançoire, et c'est fort heureux pour elle et pour M. Desrieux qu'elle se soit souvenue de cette disposition.

M. Gérard, comme le roi Candaule, est fier de sa femme, dont il fait admirer les attraits avec une complaisance qui irait presque aussi loin que celle du héros de Lafontaine, si la différence des civilisations et les convenances théâtrales ne s'y opposaient essentiellement. L'imprudence de M. Gérard a besoin d'une leçon : il l'a reçue, mais c'est sa femme qui a la bonté de la lui donner.

Le Gymnase compte dans son répertoire deux femmes vertueuses de plus et deux succès estimables.

Le père Martin a porté sur son dos les crochets de commissionnaire, et il ne s'en cache pas. Ce n'est pas surtout au théâtre de la Gaîté qu'il irait s'en cacher; aussi voit-on ses crochets suspendus dans son salon. Il a acquis une honnête fortune; mais il a un fils, qu'il envoie à Paris, et monsieur son fils tranche du grand seigneur, fait des dettes, souscrit des lettres de change, et se fait poursuivre jusque chez son père par des usuriers. Le père se sacrifie pour son fils; il paie tout et reprend ses crochets; le fils s'embarque pour la Californie, et revient assez riche pour rendre l'aisance à son père, et assez raisonnable pour ne plus faire de folies. Tout cela est entremêlé de tant de larmes que j'en verserais si j'insistais davantage sur cette touchante histoire. Disons, néanmoins, que Paulin-Menier est un des comédiens les plus naturels, les plus vrais de Paris; on ne saurait avoir plus de franchise et d'originalité.

Le *Fils de la Belle au bois dormant*, au théâtre du Palais-Royal, est, si j'en crois mon confrère Albéric Second, et pourquoi n'en croirais-je pas un homme d'esprit et de goût, « une irréparable folie qui marque les colonnes d'Hercule de la bouffonnerie monumentale. » Je m'en rapporte à lui et à sa phrase monumentale, jusqu'à ce que j'aille m'en assurer par moi-même. J'engage tout le monde à faire comme moi.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 3 *août* 1858.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté, après quelques observations de M. Desjardins.

Il est donné lecture de la correspondance, comprenant : Une lettre d'invitation à la séance publique de la Société pour l'instruction élémen-

taire. — Une lettre annonçant la mort d'un de nos collègues, M. Laisnier. MM. Ransonnette et P.-B. Fournier sont chargés d'exprimer à la famille de notre regretté collègue toute la part que la Société prend à sa douleur. M. Ransonnette fera, en outre, la notice biographique du défunt. — Différents ouvrages et publications répartis entre MM. les rapporteurs ainsi qu'il suit : Un numéro du *Builder*, à M. Ch. Fournier. — L'*Univers musical*, à M. de Longpérier.— Une livraison de la *Muse des familles*, à M. Guérin.—Une *nouvelle sténographie musicale*, par M. Gautrin, est renvoyée à l'examen spécial d'une commission composée de MM. Delaire, Manry et Blondin.

M. Andréï remet une demande tendant à obtenir l'appui de la Société pour l'érection d'une statue monumentale sur une des places publiques de Paris. Le modèle, exécuté par notre collègue, M. Boitel, a déjà obtenu de hautes et puissantes sympathies. Cette demande donne lieu à une discussion des plus animées, et quoique réunissant également les sympathies de l'assemblée, elle a soulevé dans l'esprit de plusieurs membres une question de principe qu'une commission, composée de MM. Ransonnette, Andréï, Alexis Granger, Corplet, Desjardins, Dubouloz et Rouget, est chargée d'examiner à fond.

Les différentes sections font connaître les noms de leurs présidents et vice-présidents pour l'année académique 1858-1859.

Nous devons faire remarquer tout d'abord que M. Dussauce, jusqu'alors vice-président de la section de peinture, et qui, cette fois encore, réunissait les suffrages de sa section, n'a pas voulu, guidé par un sentiment de bonne et cordiale confraternité, accepter, pour cette année, les mêmes fonctions, et a désigné lui-même M. Dubouloz.

Peinture. —Président, M. Delorme. Vice-président, M. Dubouloz.

Sculpture. — Président, M. Gatteaux. Vice-président, M. Boitel.

Gravure. — Président, M. Ransonnette. Vice-président, M. Dien.

Musique. — Président, M. Delaire. Vice-président, M. de Longpérier.

Littérature. — Président, M. Maillet. Vice-président, M. Alexis Granger.

Photographie. — Président, M. Ch. Chevalier. Vice-président, M. Lemercier.

Ces nominations sont confirmées par l'assemblée.

M. Guérin lit un rapport sur les *Annales de la Société de l'Agriculture et des Beaux-Arts de Douai*. Ce rapport, qui nous fait part des richesses littéraires de cette Société, signale, en outre, des essais très-intéressants sur l'histoire des communes pendant la période gallo-romaine, et des recherches sur les différentes races humaines, notamment sur la race turque; cette dernière étude trouve dans les événements récents une sanglante et terrible garantie de son exactitude.

Une lettre sera adressée à la Société de l'Agriculture et des Beaux-Arts de Douai.

M. Eugène Paul lit au milieu de l'attention la plus soutenue un rapport sur les œuvres de M. Lechesne. Ce rapport renferme des appréciations que l'assemblée écoute avec le plus vif intérêt. M. Lechesne recevra une lettre de remerciements pour l'accueil qu'il a fait aux membres de la Société.

M. Villemsens lit un rapport sur les *Annales de la Société académique des Hautes-Pyrénées*, dont les conclusions sont pleinement adoptées.

Il profite de cette circonstance pour rappeler à la Société que, depuis longtemps, il lui est demandé, notamment par M. Ch. Duponcy, des extraits des rapports faits sur les ouvrages qu'elle reçoit.

Par suite de cette observation, il a été décidé qu'une circulaire serait envoyée à toutes les sociétés savantes et membres correspondants.

M. le président annonce que notre collègue M. Alf. Corplet vient d'être nommé membre du Comité de l'*Association des artistes peintres, sculpteurs, architectes et dessinateurs*, fondée par M. le baron Taylor. M. Corplet a également reçu une médaille d'argent de la *Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, en récompense de l'habileté et du talent qu'il montre dans la réparation des objets d'art.

La séance est levée à dix heures.

Le secrétaire-général,
L. Montmeylian.

Ordre du jour de la Séance du 17 août 1858.

1° Lecture du procès-verbal de la séance précédente; 2° rapport de M. Ch. Chevalier sur le *Journal de la Société de photographie*; 3° rapport sur le précis analytique des travaux de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, par M. Vavin; 4° rapport de la commission relative à la proposition de M. Andréï; 5° notice biographique de Kellin, par M. E. Lambert; 6° communications et questions diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

RAPPORT DE M. EUGÈNE PAUL AU NOM DE LA COMMISSION CHARGÉE DE L'EXAMEN DES ŒUVRES DE SCULPTURE DE M. LECHESNE [1].

Nous avouons notre embarras en face des œuvres de M. Lechesne. La position tout exceptionnelle qu'il s'est faite par son exposition demande quelques mots d'explication: le mérite trop exalté, d'une part, la critique trop violente ou injuste, de l'autre, ont dû nous mettre en garde et nous faire réfléchir.

Représentants de la Société libre des Beaux-Arts, nous devons faire taire un instant nos sympathies pour rester dans la stricte impartialité qui convient à un corps aussi honorable.

Disons tout d'abord que cette exposition particulière, créée par le statuaire lui-même à ses risques et périls et au prix de sacrifices qui témoignent de son courage et de l'amour de sa profession, nous a cependant péniblement impressionné.

Ce fait d'une exposition isolée dénote de la part de l'artiste une tendance toute particulière à la lutte.

Une exposition de cette nature a pour but de rassembler et de mettre en évidence toutes les œuvres d'un artiste. N'est-ce point à cause du peu d'intérêt et de satisfaction qu'il retire des expositions publiques et officielles où il n'est pas toujours suffisamment apprécié?

N'est-ce pas aussi à un besoin de publicité immodérée ou d'indépendance que nous devons cette particularité anormale? Dans certaines conditions, nous sommes loin de la rejeter; mais aujourd'hui elle nous paraît un regrettable précédent pour l'avenir, en ce qu'elle pourrait faire entrer chaque artiste dans une voie fatale, pour lui toujours plus onéreuse que productive.

N'est-il pas aussi à craindre que pour présenter au public une quantité d'œuvres suffisantes, l'artiste ne confectionne à la hâte des sujets plus ou moins médiocres, qui, plus travaillés, plus mûris, élèveraient l'art sans risquer de l'abaisser, et qu'enfin ces efforts ne tendent à éparpiller en une infinité de petites expositions particulières les talents naissants qui, dans ces trop nombreuses exhibitions, n'inspireront jamais autant d'intérêt que dans une seule et splendide exposition.

Examinons maintenant les œuvres de M. Lechesne.

Nous avons été plus satisfaits des œuvres antérieurement appréciées du même auteur, que du groupe principal, cause évidente de cette nouvelle exposition. Le morceau capital, l'*Amour domptant les bêtes féroces*, quoique d'un aspect grandiose, nous a semblé un peu monotone; le groupe qui s'élève en pyramide paraît trop uniforme, nous voudrions plus de pittoresque dans les lignes, plus de creux et d'ombre dans les formes, pour avoir plus de couleur et surtout des plans anatomiques plus fermes.

Le lion qui domine le tout est mieux traité comme pose et comme expression; il représente bien le roi du désert, la gueule béante et voluptueuse, mais il absorbe à son profit l'intérêt de cette scène.

Le *Sanglier vaincu* nous paraît être l'œuvre la mieux sentie et la plus étudiée.

Dévouement, courage et fidélité du chien, tel est le sujet de deux groupes, dont le deuxième, *Victoire et reconnaissance* est d'une composition et de formes heureuses.

Arrivent ensuite les *Dénicheurs*, deux groupes d'enfants; dans l'un, ils font la guerre aux nids; dans l'autre, l'un d'eux, soutenu par son camarade, vient d'être blessé à mort par un serpent. Le premier groupe est la *Destruction*, et le second le *Châtiment*.

Ces deux scènes sont assez vigoureuses de sentiment, malgré quelques hésitations dans certaines parties.

Il reste encore différents bronzes d'ornementation, les réductions des groupes principaux, différents projets pour le pont de l'Alma, et l'Arc de Triomphe, des réductions de génies qui figurent au Louvre, des vases, des coffrets, des cadres, et enfin des épingles artistiques.

La plupart de ces œuvres nous ont semblé dignes de remarque, et nous désirons sincèrement que l'auteur reçoive un encouragement qui le récompense de ses ardents efforts.

E. Paul, *rapporteur*.

1. La Revue des Beaux-Arts est une tribune où tous les artistes peuvent élever la voix dans l'intérêt commun. C'est à ce titre que nous avons accueilli le rapport de M. Eugène Paul. Il est bien entendu que le signataire y énonce ses opinions personnelles, et voilà tout. La manière de voir de la Revue à ce sujet sera développée dans un article de notre confrère Jules Noriac, que nous nous voyons forcé, bien à regret, d'ajourner au prochain numéro.

E. G.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 6 août 1858.

M. le vice-président Valat, qui occupe le fauteuil, annonce que M. Paul Chareau, président,

est retenu chez lui par suite d'un accident tout récent. Une commission est chargée de porter à M. P. Chareau les condoléances du Comité et l'expression des vives sympathies de tous ses collègues.

Lecture et adoption du procès-verbal.

La correspondance comprend : 1° Une lettre de M. Lebaube, par laquelle il annonce qu'il va se fixer en Normandie, mais qu'il n'en continuera pas moins ses bonnes relations avec le Comité.— 2° Une circulaire annonçant l'exposition nationale des Beaux-Arts qui va s'ouvrir à Anvers.

Dépôt aux archives d'un numéro de la *Presse*, d'un numéro du *Messager de Paris*, et de cinq numéros de l'*Europe artiste*. Ces cinq journaux rendent un compte bien détaillé et bienveillant de la fête anniversaire du Comité. Des remerciements sont adressés aux auteurs de ces articles.

Hommage par Mme de Poli, d'un album de chant avec accompagnement de piano, dont elle est l'auteur. Renvoyé au rapport de M. Warot.

M. Valadon, peintre, fait, au nom d'une commission, un rapport sur les tableaux de M. Saint-François, paysagiste. « Nous avons été heureux, dit-il, de rencontrer un artiste comme M. Saint-François, qui peint avec l'esprit et le cœur. Ce qu'il aime, c'est le grand aspect de la nature; nous ne dirons pas qu'il est paysagiste, nous n'avons jamais compris ces distinctions; ce que nous pouvons dire, c'est qu'il nous montre les déserts, les plages, les rochers granitiques ou les plaines de la Beauce, ce pays du blé, et que tout cela fait rêver comme une page d'Homère. Et croyez-vous qu'il mette dans ses tableaux des masses de petites figures de toutes les couleurs? Non; il sait trop bien que la seule manière de faire comprendre la grandeur de la figure humaine est de la faire ce qu'elle est, c'est-à-dire rien, à côté de ces masses immenses, tout, puisqu'elle est une volonté. »

M. Louis Auvray signale au Comité les récompenses obtenues par trois de nos collègues aux concours du Conservatoire impérial de musique. M. Diemer, élève de M. Bazin, a obtenu le second prix d'harmonie et accompagnement pratique réunis; — M. Guiraud, élève de M. Marmontel, le premier prix sur le piano;—et M. Magnin, élève de M. Alard, le premier accessit sur le violon.

Le Comité, qui n'oublie aucun des services qu'on lui rend, dit encore M. Auvray, applaudira aux récompenses obtenues également par quelques-uns des artistes qui lui ont prêté le concours de leur talent dans les concerts qu'il a donnés.

Trois de ces lauréats sont élèves de notre collègue M. Laget, professeur de chant au Conservatoire : Mlle Cordier, premier prix d'opéra-comique; — M. Roudil, deuxième prix de grand opéra (il n'a pas été accordé de premier prix), second prix d'opéra-comique, et troisième prix de chant; — et M. Perrié, second prix de grand opéra, premier accessit d'opéra-comique, et second accessit de chant.

Mlle Lafranque, élève de M. Duvernoy, le premier prix de grand opéra, et M. Prat, élève de M. Fontana, le second prix de grand opéra et le premier accessit pour le chant.

Cette communication est accueillie par les applaudissements de l'assemblée.

Le Comité enregistre avec regret le décès de deux de ses membres : M. Gamen-Dupasquier, peintre d'histoire et de portraits, et M. Hagnauer, dessinateur.

Avant de clore la séance, il est voté des remerciements à MM. les commissaires de la fête anniversaire donnée le 16 juillet dernier.

Le secrétaire-général,
H. Brévière.

Ordre du jour du 20 *août* 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Election des candidats présentés. — Réception des nouveaux membres.—Rapport de M. Edmond Douay, sur un poëme de M. Delaunay. — Propositions diverses. — Nomination de commissions.

MÉLANGES.

Paris, 15 Août 1858.

Par décret impérial du 30 juillet, ont été promus ou nommés dans l'ordre de la Légion-d'honneur : — *au grade de commandeur*, M. F. Halévy, membre de l'Institut; — *au grade d'officier*, MM. Ambroise Thomas, membre de l'Institut; Théophile Gautier, l'un des rédacteurs du *Moniteur;* Viollet-Leduc, architecte; A. Houssaye, inspecteur général des Beaux-Arts;— et *au grade de chevalier*, MM. Oppert, auteur d'une savante publication sur les langues cunéiformes; Th. Barrière, auteur dramatique; Vinit, secrétaire perpétuel de l'Ecole des Beaux-Arts; Renaud, Millet, Desjardins, architectes, et Rapetti, l'un des rédacteurs du *Moniteur*.

— Les ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture, exécutés à Rome par les pensionnaires de la villa Médicis, viennent d'arriver à l'Ecole des Beaux-Arts.

Les envois de Rome seront exposés à l'Ecole du 26 septembre prochain au 3 octobre.

— Une lettre émanée du cabinet de l'Empereur annonce aux membres du comité réuni pour le monument à élever à la mémoire du poëte Brizeux, qu'un décret impérial vient d'être signé pour autoriser une souscription nationale.

DU ROLE DES BEAUX-ARTS

DANS LA CIVILISATION [1].

CONCLUSION.

Courte est la vie de l'éphémère auprès de la vie de l'homme ; courte est la vie humaine auprès de la vie d'un peuple ; nulle est la vie d'un peuple en face de l'éternité.

Comme un messager que le maître envoie vers ses serviteurs, la civilisation passe tour à tour chez les peuples. Elle appelle les premiers ; ils s'éveillent à sa voix, ils se lèvent et se mettent à l'œuvre; elle les anime, ils travaillent avec ardeur; elle les récompense, et la tâche s'accomplit; puis, l'heure du repos venue, tout rentre dans le silence et dans le sommeil. A la prochaine aurore, le voyageur éternel frappe à la porte du champ voisin ; tout tressaille, tout s'agite ; il montre l'exemple des moissonneurs de la veille, et la récolte du second jour est plus abondante que la première.

Ainsi sort, pour un jour, chaque peuple du néant, où il rentre une fois sa mission accomplie, ne laissant derrière lui que quelques pierres entassées et quelques livres, et seulement pour un temps. Que sera dans mille ans cette Ninive dont à peine une pierre existe aujourd'hui ? Que sera l'énigmatique Egypte ? Pas même un nom. Et sous combien de pieds de terre seront enfouies les dépouilles de la France, et Paris, et son Louvre, et son Arc triomphal, et ses tours, et la renommée de ses grands hommes, quand quatre-vingts siècles seront écoulés ? Quatre-vingts siècles ! un jour, une heure, moins qu'un instant !

Cependant l'homme, étonné de lui-même, inquiet de sa destinée, curieux d'en plus savoir, creuse sans cesse la terre de l'Orient et du Midi, nécropole des nations, où du moins reposent encore quelques débris de ceux qui ne sont plus. Il cherche à tâtons, dans l'obscurité des âges, à reconstruire la grande unité humaine, la grande chaîne, oubliant qu'il en tient

1. Voir pages 69, 93, 117, 141, 165, 189, 213, 237 et 261.

à peine deux anneaux : aujourd'hui et hier.

Ne perdons pourtant point courage. Qu'importe que nous sachions peu, pourvu que nous sachions, puisque ce peu suffit à nous rendre meilleurs et plus heureux.

—

Rapides et comme effrayés de notre propre course, nous avons contemplé les ruines des nations.

Nous nous sommes hasardés dans les labyrinthes des palais assyriens, nous avons passé pleins de terreur entre les lions et les taureaux ailés, mais ils ne se souvenaient plus de l'homme ; nous avons vu défiler le long des murs les troupes victorieuses escortant le char du triomphateur, avec toutes les pompes de la religion.

Puis nous avons visité Thèbes et ses palais immenses tout hérissés d'hiéroglyphes menaçants, ses portiques, ses colonnades, ses obélisques, ses sphinx et ses colosses ; enfin, nous avons vu les pyramides.

Nous nous sommes ensuite embarqués pour la Grèce. Nous admirions comment les arts se développaient, lorsqu'il nous fallut fuir avec eux l'invasion des barbares Doriens. Les côtes hospitalières de l'Ionie nous reçurent, et la patrie de Sapho, les villes des sept sages, la cité d'Homère étalèrent à nos yeux leur félicité naissante ; mais l'Attique seule tint les promesses du passé, et nous vîmes le Parthénon.

La Grande-Grèce nous vit aussi, et la sauvage Etrurie ; enfin, Rome nous montra les trésors d'art qu'elle avait volés au monde.

Nous avons cherché le caractère principal de l'art de chacun de ces peuples.

Aux productions qui nous restent de l'art assyrien (sculpture), nous n'avons guère reconnu que des défauts : ignorance des procédés élémentaires, absence de proportion, d'anatomie, de modelé, de perspective, d'harmonie et d'unité.

A l'art égyptien s'appliquent, pour la sculpture et pour la peinture, les mêmes reproches. Dans les autres branches, une idée le domine tout entier, celle de la force de résistance ; elle est traduite en statuaire par la dimension gigantesque à laquelle s'ajoutent, en architecture, la forme trapue et la large base.

En Grèce, plusieurs époques sont à examiner. La première donne des statues semblables aux statues égyptiennes ; la seconde présente des œuvres dont l'imitation de la nature est le grand principe ; la troisième est celle du Parthénon.

Enfin, l'art étrusque fait le pendant de l'art égyptien.

Les institutions civiles, politiques et religieuses auxquelles a été soumis chacun de ces peuples, aux principales époques de son existence, ont été rapprochées des œuvres d'art des mêmes temps ; et, d'expériences donnant un résultat constant, a été tirée cette conclusion : A tel état social répond *toujours* tel état artistique.

A l'état héroïque, la sculpture assyrienne, égyptienne, étrusque, la statuaire des prédécesseurs de Dédale, l'art des colonies grecques, de l'Asie-Mineure et de la Grande-Grèce.

A l'état théocratique, la sculpture assyrienne, la peinture, la sculpture, l'architecture égyptiennes.

A l'état monarchique, la sculpture, l'architecture des plus beaux temps d'Athènes.

Une objection peut être faite. Eh quoi ! dira-t-on, l'état artistique d'un peuple sera le même, qu'il soit soumis à des institutions héroïques demi-barbares, comme celle des lacumons étrusques, ou à une théocratie d'un mécanisme savant, compliqué, essentiellement civilisé, comme la théocratie égyptienne ? Oui, et voici pourquoi. C'est que l'art de ce peuple civilisé que gouverne une théocratie, est resté ce qu'il était au moment où se constituait cette théocratie, alors qu'elle était à peine née, au sortir des temps héroïques ; toutes les branches de la civilisation ont pu fleurir, les sciences, l'agriculture, l'industrie ; mais l'art ne s'est point déve-

loppé, renfermé qu'il était dans le domaine exclusif de la religion et du culte immuables.

Une question se présente. Tout peuple régi par une théocratie donnera-t-il donc invariablement une architecture égyptienne par le style et par le goût? Nullement par le style, nullement par le goût; mais l'idée dominante, l'idée générale, l'idée que rappellera chaque pierre, chaque colonne, chaque édifice, sera cette idée-mère de l'architecture égyptienne, l'idée de la force de résistance, de la stabilité, cette idée toute théocratique. Il y a vingt manières de l'exprimer; l'architecture romane en est une. Ajoutons qu'il sera presque toujours matériellement impossible de représenter cette idée, comme le firent les Egyptiens, à l'aide de l'exagération des dimensions: il faut, pour la réaliser de cette manière, des milliers de bras disponibles sans frais.

Ainsi l'histoire de l'art est une, comme celle des institutions politiques, comme celle des sciences, comme celle de la philosophie; les phases de l'art suivent celles des autres branches de la civilisation, ou plutôt tout marche d'un pas égal, dans les sociétés en progrès ou en décadence.

C'est que le vaste ensemble que l'on appelle civilisation n'a qu'une racine; il n'a qu'une source, l'intelligence humaine; et quand jaillit cette source merveilleusement féconde, quand s'enfle ce Nil, partout se répandent en égale abondance les principes de la vie. La pensée de l'homme est le centre et le soleil de la civilisation; elle rayonne sur toutes les voies à la fois.

Aussi l'histoire des développements, des progrès, des enfantements de l'esprit humain est-elle la véritable histoire de la civilisation.

Analyser tous les faits qui se rattachent à l'art, les comparer, les classer, les généraliser; découvrir par les mêmes moyens les principes généraux de l'histoire des lettres, puis de l'histoire des sciences pures et des sciences appliquées, puis de la politique, de la législation, des religions, des philosophies, voilà le moyen de donner à l'histoire une base inébranlable, inattaquable. Traiter ces principes de toutes les histoires comme on a traité les faits particuliers, les comparer, les classer et les généraliser, voilà le moyen d'arracher au passé son énigme, peut-être d'éclairer l'avenir, de faire dire à l'histoire son dernier mot: elle fera sa dernière révélation, elle donnera son suprême conseil.

Cette œuvre s'accomplira-t-elle jamais? Nul ne le sait. Toujours est-il qu'insensiblement, involontairement peut-être, les travaux des historiens semblent se tourner vers ce but, et dans l'attente du génie sublime auquel il est réservé d'en déduire la grande théorie, quelques lois générales se font jour.

Celle-ci éclate entre toutes, qui veut que l'ordre public soit la condition essentielle du salut et du développement de la civilisation; nous entendons par ordre public cet état de choses qui garantit à tout membre d'une société, la liberté civile et la propriété; l'ordre public existe sous plusieurs formes de gouvernement.

—

Nous avons dit que l'art est le signe de cette prospérité générale. Mais l'art n'est-il donc qu'un signe de la civilisation? Se borne-t-il donc à subir des influences politiques et religieuses et à se modifier par elles? Son rôle est-il purement passif?

Les profondes allégories d'Apollon exilé, adoucissant les mœurs des bergers par ses chants, celles d'Orphée et d'Amphion, disent assez l'influence de l'art sur les mœurs. Cette influence est extrême à la formation des sociétés: toutes les sociétés antiques ont commencé par la flûte de Pan; elle est extrême aussi dans les grandes époques artistiques: l'homme entrevoit un monde nouveau et enchanteur qu'il est déjà à même d'apprécier; il se précipite dans ces délices, mais c'est pour en sortir meilleur: le beau mène au bien, son frère; l'homme devient poli,

doux, sensible et généreux ; tous les meilleurs, tous les plus nobles sentiments remplissent son cœur. On connaît ce mot de Shakspeare : « *He hears no music!* » Il fuit les arts, fuyons-le !

Du reste l'antiquité n'a point été ingrate envers l'art; et bien souvent elle a dit de lui :

Emollit mores, nec sinet esse feros.

Tel fut, en effet, chez les peuples anciens, le rôle de l'art dans la civilisation.

Françis Aubert.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

LA SÉANCE ANNUELLE DES CINQ ACADÉMIES. — LES PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — PROJET D'UNE EXPOSITION DE L'OEUVRE D'ARY SCHEFFER. — LE SALON D'ANVERS. — CONSTITUTION D'UNE SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS A ROUEN. — PROCHAINE EXPOSITION A TOULON. — OUVERTURE D'UNE EXPOSITION HISTORIQUE DES BEAUX-ARTS A MUNICH. — LE MUSÉE ASSYRIEN AU LOUVRE. — UN DON DU GOUVERNEMENT AU MUSÉE DE ROUEN. — UN TABLEAU DE M. INGRES A ORLÉANS. — MOULAGE DE GROUPES ET STATUES DES TUILERIES. — UNE STATUE DE MASSÉNA A ÉRIGER A NICE. — SOUSCRIPTION POUR UN MONUMENT A BREST EN L'HONNEUR DE LAMOTHE-PIQUET. — LES QUATRE STATUES DU PONT DE L'ALMA. — FONDATION D'UN MUSÉE HISTORIQUE A ATHÈNES. — PROJET D'UNE SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS A LIMOGES. — LES ANACHRONISMES EN PEINTURE. — RESTAURATION DE LA SALLE DU THÉATRE-FRANÇAIS. — UNE PEINTURE DE J.-B. RESTOUT. — UNE TAPISSERIE DU TEMPS DE JEANNE D'ARC. — DÉCOUVERTE D'UNE PEINTURE MURALE POLYCHROME. — L'HOTEL-DE-VILLE DE CHERBOURG.

La séance publique annuelle des cinq Académies a eu lieu, le 14 août, au palais de l'Institut. M. Philippe Lebas, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, présidait la séance. Il l'a ouverte par le discours de rigueur, celui qui se reproduit tous les ans, à la même occasion, et qui consiste à répéter sous des formes renouvelées, sinon nouvelles, l'histoire des cinq Académies, leur but, leur rôle, leur origine, leur développement. M. Ch. Giraud, de l'Académie des sciences morales et politiques, lui a succédé et a lu une des plus touchantes pages de l'histoire de la maison de Hohenstaufen : la mort de Conradin. Des qualités sérieuses de pensée et de style se font remarquer dans ce morceau, et le côté dramatique de ce drame sanglant est touché avec une vigueur de coloris qui frappe et impressionne vivement l'auditoire.

M. Egger a lu ensuite des observations très-intéressantes sur les secrétaires des princes chez les anciens. Cette monographie est une des pièces les plus brillamment traitées et les plus curieuses que l'Académie nous ait données.

La séance a été terminée par la lecture d'une pièce de vers de M. Legouvé, consacrée à la mémoire de Manin, le patriote illustre, si héroïque dans la lutte, si honnête homme dans l'exil. C'est une noble et généreuse pensée que celle de M. Legouvé, devançant de quelques jours l'anniversaire de la mort de Manin pour lui consacrer un souvenir. Aussi le poëte a-t-il eu les honneurs de la séance; des bravos, des applaudissements ont éclaté, et souvent ils l'ont interrompu au milieu de sa lecture.

Voici la liste des prix qui ont été décernés dans cette séance annuelle :

Six ouvrages, imprimés ou manuscrits, ont été envoyés au concours de 1858 pour le prix de linguistique, fondé par Volney; ce sont :

1° *De l'origine et de la raison organique des mots de la latinité*, par M. Bernard; — 2° *Unité et confusion des langues*, par M. Félix Michalowski; — 3° *Principes de grammaire générale*, par M. Saint-Hubert-Théroulde; 4° *le Verbe basque*, par M. l'abbé Inchauspe; — 5° *Grammaire comparative chinoise*, par M. E. de Méritens; — 6° *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, par M. B. Lafaye.

L'Académie a accordé à M. Lafaye un prix de 800 fr.; à M. l'abbé Inchauspe, une somme de 400 fr.; des mentions honorables à MM. Saint-Hubert-Théroulde et de Méritens.

La séance publique tenue chaque année par l'Académie française pour la distribution des prix mis au concours et des récompenses accordées aux publications d'un haut intérêt moral ou littéraire, a eu lieu le 19 août. M. Saint-Marc Girardin, directeur, siégeait au bureau, entre M. Villemain, secrétaire perpétuel, et M. Emile Augier, nouvellement élu académicien.

M. Villemain a lu d'abord son rapport sur les concours; puis on a entendu la lecture de la pièce de vers qui a remporté le prix de poésie, consistant en une médaille d'or de 2,000 fr., et dont le sujet était la *Guerre d'Orient*. Le lauréat

est M. Julien Dallière, professeur de l'Université. M. Siméon Pécontal, sous-bibliothécaire au Corps législatif, a obtenu une mention honorable.

Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry en faveur d'un écrivain ou d'un artiste est, cette année, dans les conditions de la fondation, décerné à M. Livet.

Le prix spécial de 3,000 fr. fondé par feu M. Bordin est accordé à l'ouvrage de M. Bouchitté, intitulé : *Le Poussin, sa vie, son œuvre.*

La récompense honorifique fondée par feu M. Lambert est décernée à M. Thalès-Bernard, auteur de diverses poésies.

Un don de 1,000 fr. ayant été directement adressé par l'empereur à l'Académie, pour doubler, cette année, une des fondations rémunératoires, ce don a été transmis immédiatement à Mlle Ulliac Trémadeure, auteur de quelques écrits excellents et pratiques, maintenant aveugle et âgée.

L'Académie propose, pour sujet du prix de poésie à décerner en 1859, la *Sœur de charité au dix-neuvième siècle.* La limite de trois cents vers ne doit pas être dépassée par les concurrents. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 2,000 fr., et les ouvrages seront reçus jusqu'au 1er avril 1859, terme de rigueur.

Le prix d'éloquence n'ayant pas été décerné en 1858, l'Académie remet au concours pour 1859 le même sujet, l'*Eloge de Regnard.* Le prix sera également une médaille d'or de la valeur de 2,000 fr., et les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 1er mars 1859, terme de rigueur.

Le sujet du prix d'éloquence à décerner en 1860, est une *Etude littéraire sur le génie et les écrits du cardinal de Retz.* Le prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 2,000 fr. Le terme de rigueur pour l'envoi des ouvrages est fixé au 1er janvier 1860.

On se rappelle qu'après la mort de Paul Delaroche, les amis et les élèves de l'illustre artiste conçurent la pensée de faire de son œuvre entière une exposition publique, comme étant, à la fois, le plus bel hommage décerné à sa mémoire et un service réel à rendre à l'art.

Le même hommage attend aujourd'hui Ary Scheffer. Sa fille inconsolable, au milieu de la douleur qui l'accable, a songé qu'elle devait à la mémoire de son père une exposition des œuvres qu'elle pourra réunir, et elle s'en occupe en ce moment avec la plus généreuse ardeur. Grâce à cette louable initiative, on aura bientôt sous les yeux la plus grande partie des tableaux du maître dont l'art déplore si amèrement la perte.

Le Salon d'Anvers est à peine ouvert depuis trois semaines et déjà on signale l'acquisition de trente-cinq œuvres d'art. Ceci est d'un heureux augure pour les artistes qui ont exposé.

La commission administrative de la Société royale d'encouragement des Beaux-Arts a fait les achats suivants pour le tirage de la loterie : *Animaux au pâturage*, par Louis Robbe, de Bruxelles; —*Mariage secret de Ferdinand Ier, archiduc d'Autriche, avec Philippine Welser d'Augsbourg*, par G. Koller, d'Anvers;—*Cour d'une maison de commerce à Anvers, au seizième siècle*, par A. Minguet, d'Anvers;—*Jeunes filles ardennaises*, par F. Verheyden, de Bruxelles; — *Un marchand de châles chez une famille arménienne à Damas*, par J.-B. Huysmans, d'Anvers; — *Attaque d'un village par des grenadiers français*, par H. Bellangé, de Paris; — *Mare près de Beauvais*, par A. Bohm, de Paris; — *Vue de l'ancien château des comtes de Flandre, à Gand*, par F.-J.-L. Boulanger, de Gand; — *Les pêcheurs à la ligne*, par D. Col, d'Anvers; — *L'attente du bateau de passage*, par W. Angus, d'Anvers; — *La confession de Louis XI*, par C. Dell'acqua, de Bruxelles; — *L'Attente*, par Mme Fanny Geefs, de Bruxelles; — *La bénédiction du soir*, par P. Haesaert, de Louvain; — *Visite d'un jeune marin à ses parents*, par Carl Hubner, de Dusseldorf;—*Site boisé, paysage en Hollande*, par H.-D. Kruseman Van Elten, d'Amsterdam; — *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau*, par A. Lapito, de Paris;—*Les Enfants, le jour de la Saint-Martin*, par C. Marschouw, d'Anvers; — *Automne, effet du soir*, par G. Piéron, d'Anvers; — *Paysage en Hollande*, par W. Roelofs, de Bruxelles; — *Vallée de Eerlen*, par F. Roffiaen, de Bruxelles; — *Dévastation de la cathédrale d'Anvers par les Iconoclastes, en 1566*, par J. Ruyten, d'Anvers; — *Le naufrage*, par H. Schaep, d'Anvers; — *La femme au chat*, par J. Stallaert, de Tournai; — *Le médaillon*, par L. Taymans, de Bruxelles;— *L'attelage de la duchesse de Brabant, accompagnée du duc, à cheval*, par Otto Van Thoren, de Bruxelles; — *La grand'mère*, par J.-B. Wittkamp, d'Anvers; — *Un paysage*, par Théodore Aligny, de Paris.

Divers achats ont été faits par des particuliers; on cite parmi ces acquisitions : *Le lac de Wetter en Suède*, par Jacob-Jacobs, d'Anvers; — *Une petite fille sur le chemin de l'église*, par F. Boser, de

Dusseldorf; — *L'Empirique*, par E. Noterman, d'Anvers; — *Ma mère! effet de lumière*, par P.-W. Sebes, de Bruxelles; — *La danse des chiens savants*, par Ch. Venneman, d'Anvers; — *La laveuse*, par H. de Braekeleer, d'Anvers; — *Le jeu de cartes*, par Th. de Heuvel, de Bruxelles; — *Le lac de Chiem, en Bavière*, par Carl Jungheim, de Dusseldorf; etc.

Nous émettions dernièrement le vœu que toutes les personnes qui, à Rouen, s'intéressent aux arts, s'entendissent entre elles pour reconstituer dans cette ville la société des Amis des Arts, dissoute depuis 1854 par la mort ou la retraite de plusieurs de ses membres.

Nous sommes heureux d'annoncer que, grâce à l'impulsion donnée par quelques amateurs des arts, cette société vient de se reconstituer. Des statuts, dans lesquels on a inséré certaines dispositions qui font de la société des Amis des Arts de Lyon une institution si utile, ont été présentés et adoptés par un grand nombre de souscripteurs.

Nous rappelons à MM. les artistes qu'une exposition de peinture aura lieu à Rouen le 1er octobre prochain.

La Société artistique du Var vient d'informer MM. les artistes que l'exposition de peinture et de sculpture, annoncée pour l'année 1858, s'ouvrira à Toulon, le 1er décembre prochain.

Les envois devront être adressés, *franco*, au président de la Société, au musée de Toulon, avant le 10 novembre. Ils devront être accompagnés d'une note explicative du sujet, des nom, prénoms et domicile de l'auteur, et, s'il y a lieu, du prix de l'œuvre.

Une exposition historique des Beaux-Arts en Allemagne vient de s'ouvrir à Munich. Cette solennité a été inaugurée par le ministre de l'intérieur.

On assure que Vienne prépare, pour l'année prochaine, une exposition du même genre.

On termine, au Louvre, la quatrième et dernière salle du musée Assyrien, à côté de la salle des Panathénées. Cette nouvelle salle, qui sera ouverte aux premiers jours, contient plusieurs curieux bas-reliefs et des inscriptions cunéiformes, les unes originales et les autres moulées.

Le tableau donné par le ministre d'État à la ville de Rouen, à l'occasion de la fête du 15 août, est l'œuvre de M. Leman (Jacques-Edmond); le sujet est : *Michel-Ange au lit de mort de Victoria Colonna*. Ce tableau sera placé au musée de la ville.

La ville d'Orléans a reçu dernièrement un magnifique portrait de Jeanne d'Arc, par M. Ingres. Ce n'est point précisément une copie de la *Jeanne d'Arc* qui a figuré à l'exposition de 1855. M. Ingres a fait une œuvre nouvelle, une œuvre originale, avec le concours d'un de ses meilleurs élèves, M. A. Pichon, déjà un maître, comme le dit l'illustre artiste dans sa lettre à M. le maire d'Orléans. Le tableau porte la double signature du maître et de l'élève.

Cette toile ne sera point placée au musée, mais restera dans la grande salle de l'Hôtel-de-ville d'Orléans.

M. le ministre d'Etat fait en ce moment mouler les groupes et les statues de marbre des Tuileries, actuellement réunis sur la terrasse du bord de l'eau devant l'Orangerie. Il parait que les chefs-d'œuvre de Coyzevox, Coustou, Lepautre, David, etc., vont être coulés en bronze pour le jardin, et que les originaux seront placés au Louvre, dans une nouvelle galerie qui fera suite à la sculpture moderne.

La statue de Masséna va être élevée à Nice, sur la place qui lui doit son nom. Le défenseur de Gênes, le sauveur de la France à Zurich, sera représenté au moment où il dit à l'aide de camp de l'empereur qui l'engageait à tenir encore une heure sur le champ de bataille d'Essling, ces magnifiques paroles : « Dites à l'empereur que je ne recule jamais. »

L'exécution du monument sera confiée à un jeune sculpteur, M. Megret. La statue sera le produit d'une souscription ouverte en Italie et en France. Le roi de Sardaigne et l'empereur Napoléon III se sont déjà inscrits en tête de la souscription.

On va élever à Brest, au moyen d'une souscription autorisée par le gouvernement, une statue au célèbre Breton Lamothe-Piquet qui, de 1737 à 1783, se signala par de nombreux exploits, notamment pendant la guerre de l'Indépendance d'Amérique, où il captura vingt-six bâtiments de l'escadre de l'amiral anglais sir Georges Rodney.

Les quatre statues militaires qui vont décorer, comme nous l'avons déjà annoncé, les angles du pont de l'Alma, sont aujourd'hui entièrement découvertes. Elles ont six mètres de proportion.

Celles du côté d'aval, un artilleur de la garde et un chasseur à pied de la garde, sont l'œuvre de M. Aug. Arnault.

Celles du côté d'amont, qui sont de M. Diébold, représentent un grenadier de la garde et un zouave.

Ces quatre militaires, aux figures mâles et intrépides, sont en tenue complète de guerre.

Un décret du roi Othon fonde un musée historique à Athènes. Les architectes étrangers et indigènes sont invités à proposer leurs plans, et le gouvernement espère, avec raison, qu'il sortira de ce concours universel un monument digne de la nation des arts et du but auquel il est affecté. L'auteur du travail qui obtiendra le premier prix pourra, sur sa demande, être chargé de la construction de l'édifice.

On s'occupe en ce moment de fonder à Limoges une Société des Amis des Arts, dont seront appelés à faire partie toutes les personnes lettrées ou savantes de la Haute-Vienne. Le préfet du département, M. le comte de Coëtlogon, qui a pris l'initiative de la mesure, réalise ainsi un des conseils adressés par le prince Napoléon aux exposants de Limoges : « Cultivez dans vos artisans, a dit le prince, le côté de leur profession qui les rapproche des artistes ; dans vos industriels, celui qui les rapproche des savants. »

Souvent on s'est plaint des anachronismes que commettent bon nombre d'artistes contemporains dans des tableaux religieux. Ces erreurs peuvent être excusables lorsqu'elles sont le résultat de l'ignorance et du mauvais goût ; elles deviennent graves, lorsque, pour satisfaire à des caprices ou à de regrettables superstitions, elles blessent les croyances et les convenances religieuses.

Ce que l'on appelle les *Ex voto*, genre de peinture qui heureusement tend à disparaître et qui ne se rencontre guère plus qu'au fond de quelques provinces, avait été un fâcheux exemple. L'art y trouvait beaucoup à redire, la raison souvent encore plus, mais on pouvait pardonner aux élans de cœurs naïfs, d'âmes reconnaissantes. En peut-il être ainsi quand il est question des actes les plus sérieux de la croyance catholique, d'œuvres qui ont la prétention d'être importantes, et que l'on place dans les chapelles de nos églises ? spectacles souvent pénibles pour ceux qui les contemplent, ils blessent et égarent tout à la fois les esprits.

Il y a peu de jours, nous nous trouvions dans l'église paroissiale d'une ville importante de Normandie. Dans une chapelle latérale se trouve un tableau de vaste dimension représentant la *Communion de la Sainte-Vierge* — mots dont nous ne pouvons comprendre la réunion.—Sur cette toile un artiste a imaginé de peindre un prêtre, en costume d'ecclésiastique de nos jours, offrant *l'hostie* à la Sainte-Vierge agenouillée devant lui, et près de laquelle sont également agenouillés deux ou trois anges.

Tout en admettant les fictions religieuses, nous nous demandons cependant si celle-ci n'est pas poussée à l'excès, si elle n'est pas dangereuse, capable même de provoquer de fâcheuses discussions, et s'il n'y aurait pas moyen d'exercer une active surveillance sur les productions dont quelques personnes—mues par de bonnes intentions, nous voulons bien le croire,—jugent à propos de décorer les murs de nos temples.

Le Théâtre-Français de la rue Richelieu, qui a fait sa réouverture le dimanche, 15 août, par un spectacle gratis, a été complétement nettoyé, repeint à l'intérieur. Ce n'est pas tout à fait une décoration nouvelle, c'est plutôt une restauration à laquelle le premier coup d'œil est favorable, mais qui, examinée en détail, manque souvent d'harmonie.

On n'a fait aucun changement dans la distribution intérieure. Orchestre, parterre, galeries, loges, amphithéâtre, tout est resté dans l'ancien état. Le fond des loges est le même à tous les étages. C'est une tenture d'un rouge un peu vif, la tenture traditionnelle, pour faire *ressortir*, comme l'on dit, *les toilettes des dames.*

Les devantures de tous les rangs offrent des compartiments égaux dans lesquels on a placé les mêmes ornements peints en or et s'enlevant sur un fond d'or figurant un réseau. Ce sont des enroulements de feuilles, des oiseaux, des masques tragiques ou comiques. Seulement on ne trouve pas d'un goût parfaitement pur que ces peintures aient pour bordures des ornements en relief.

La loge de l'empereur est d'un aspect majestueux; ses draperies de velours rouge relevées au moyen de larges torsades en or, son riche écusson aux armes impériales, entre les deux magnifiques figures-termes, modelées dans le temps par M. Plantar, font le meilleur effet. La loge de S. A. I. le prince Jérôme, située en face, quoique moins imposante, n'est ni moins riche ni moins élégante.

Au-dessus de la scène est un large et splendide écusson doré aux armes impériales, mais toute la décoration de la voûte est peinte.

L'ancien plafond, peint par M. Gosse, quoique malheureusement il ait été promptement noirci par les émanations du gaz, offrait une immense scène allégorique composée avec intelligence, très-largement exécutée, et que ne fera pas oublier le nouveau plafond peint par MM. Ruben et Nollot. Nous nous demandons comment on n'a pas eu l'idée de confier un travail de cette importance à quelque artiste en renom? Beaucoup auraient été heureux de profiter d'une aussi belle occasion pour faire preuve d'imagination et de talent. Ce plafond, qui ne forme pas un cercle complet, est partagé en quatre parties, ou plutôt en quatre scènes, dont le centre est une demi-étoile rayonnante d'où descend l'appareil suspenseur du lustre.

Au-dessus de l'avant-scène et sur une même ligne, se trouvent Apollon et les Muses. Le dieu, vêtu d'une draperie rouge, est assis sur un Pégase d'une entière blancheur, dont l'allure est excessivement calme. Les mauvais plaisants ont dit à ce sujet que le Pégase de la Comédie-Française n'est pas cheval à conduire bien loin ni bien haut les poëtes de notre époque. Les Muses, avec leurs classiques attributs, sont ou debout ou couchées.

Devant ce mythologique aéropage, se dresse la Tragédie, debout sur une sorte de trône antique, drapée dans de longs plis, le poignard à la main. Sur les degrés de ce trône, est une femme étendue, morte; d'un côté, des femmes à l'extérieur sévère; de l'autre, une espèce de monstre, une sorte de génie du mal, qui se précipite rugissant ou que l'on précipite dans l'espace. Tous ces personnages s'enlèvent sur un fond d'une couleur bleuâtre et mystérieuse.

A droite est, nous le supposons, la Comédie satirique, jeune femme souriante, dont un esclave ombrage la tête à l'aide d'un parasol indien. Elle a près d'elle des personnages vêtus à l'antique, s'inclinant et lui offrant des fleurs et des présents. Un peu plus loin, est Diogène avec sa lanterne et son tonneau, puis une Vérité toute nue, ayant à la main son miroir. A gauche, est la Comédie sérieuse ou le Drame avec son entourage plus imposant.

Ces trois groupes n'ont aucune relation entre eux; ils sont complétement isolés. Ce parti pris n'est pas heureux. Quelques figures font bon effet; le plus grand nombre manque d'expression, de dessin et d'élégance. Ou la puissance d'exécution, ou le temps a manqué aux artistes, mais il n'en est pas moins à regretter qu'une occasion de produire une œuvre importante ait été perdue encore une fois.

On a fort approuvé le mode de peinture employé dans tous les escaliers, dans tous les corridors. Les murs, les plafonds ont été revêtus d'une sorte de stuc blanc, éclatant, qui reflète et renvoie partout la lumière de la manière la plus égale et la plus heureuse. Le foyer a également été remis à neuf avec beaucoup de soin. Enfin si la salle, ainsi restaurée, ne contente pas les amateurs des arts, elle n'en sera pas moins riche et digne de la société brillante et choisie que les œuvres de nos littérateurs y appellent sans cesse de toutes les parties de la France et du monde civilisé.

Dans les bâtiments qu'occupe le lycée Napoléon, bâtiments qui datent de longtemps et appartenaient dans l'origine à une corporation religieuse, se trouve un escalier d'une construction très-remarquable et dont la cage est ornée de peintures très-curieuses exécutées par J.-B. Restout. Il ne nous reste pas beaucoup d'ouvrages de cet artiste distingué, qui a joui de son temps d'une assez brillante réputation. Sur le rapport qui a été fait de l'état dans lequel se trouvaient les peintures de l'escalier du lycée Napoléon, des ordres ont été donnés pour s'occuper promptement de leur restauration.

Une heureuse découverte vient de combler une lacune regrettable dans la série des monuments figurés de notre histoire. M. le marquis d'Azeglio, ministre de Sardaigne en Angleterre, a trouvé récemment à Lucerne une tapisserie du

temps de Jeanne d'Arc qui représente son arrivée auprès de Charles VII.

Cet ouvrage, qui paraît être de fabrique allemande, d'après la légende dont il est accompagné, offre tous les caractères de l'authenticité en ce qui concerne l'héroïne. Le costume répond exactement à la description donnée par les actes du procès de Rouen et par les auteurs contemporains, ce qui n'est le cas d'aucune des figures, d'ailleurs postérieures en date, qui avaient été recueillies jusqu'à présent.

M. le marquis d'Azeglio s'est empressé d'offrir à la bibliothèque impériale, ainsi qu'à nos musées, la reproduction photographique de cette pièce, qui est d'un si grand intérêt pour notre pays.

On vient de découvrir une peinture murale polychrôme, dans une chapelle de l'église collégiale de Saint-Quentin. Cette découverte est importante; elle a amené des recherches qui ont prouvé que l'église était autrefois couverte tout entière de ce genre de peinture, datant de la fin du seizième siècle. On en a trouvé çà et là des traces. Ces peintures à l'huile représentent des épisodes de la vie de sainte Marie-Madeleine.

L'hôtel-de-Ville de Cherbourg, qui vient d'être témoin de fêtes si remarquables, n'est point un monument d'une grande architecture au dehors, mais il est commodément distribué. On y a construit nouvellement une salle qui a reçu le nom de salle Napoléon III. Décorée avec une grande magnificence, elle offre un plafond peint par M. Petit, de Paris, et dans lequel on remarque quelques figures de génies assez bien exécutées. Dans les voussures, l'artiste a placé des trophées de drapeaux entourant des médaillons représentant les portraits de quelques hommes célèbres honorés dans le pays : Troude, Tourville, Colbert, Vauban, et les deux ministres de la marine française qui rappellent le commencement et la fin des grands travaux conçus par Napoléon Ier, Decrès et Ducos.

Dans l'intérieur de la ville, on ne rencontre pas de maisons que l'on puisse citer pour leur élégance et leur ornementation. Elles sont généralement d'un aspect un peu sévère. Les matériaux sont presque partout du granit ou du grès d'une couleur sombre. Parmi les plus anciennes, on en peut citer deux ou trois qui ne manquent pas d'originalité. Elles ont pour ornement des oiseaux ou des figurines de soldats qui se dressent, avec leurs étranges costumes, sur les pignons et les corniches de la façade.

Emile Gagneux.

DES EXPOSITIONS PARTICULIÈRES.

Ainsi que nous nous y attendions, le rapport fait à la Société libre des Beaux-Arts, sur les œuvres de M. Lechesne, par M. E. Paul, a soulevé des discussions sans nombre, pour ne pas dire de vives rumeurs, dans le monde artistique.

C'est qu'en effet ce sujet-là était sérieux et demandait à être jugé gravement.

Outre cela, il s'élevait une question plus grave encore, savoir : si une société artistique, officielle ou non-officielle, a mission et qualité pour juger la conduite d'un artiste en dehors de ses œuvres. A cette question, nous répondrons catégoriquement : non.

Le titre du rapport de M. Eugène Paul : *Rapport de M. Eugène Paul, au nom de la commission chargée de l'examen des* Œuvres *de sculpture de M. Lechesne*, prouve suffisamment que la Société libre des Beaux-Arts lui avait donné un mandat tout autre que celui que — dans de bonnes intentions, nous en sommes certains,— il a cru devoir remplir.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement M. Lechesne; d'un autre côté, nos sympathies pour la Société libre des Beaux-Arts ne sauraient être mises en doute; aussi entrons-nous dans ce débat avec une complète indépendance. Si on révoquait la justesse de l'opinion que nous allons émettre, à coup sûr on ne saurait en contester la sincérité.

Afin que notre pensée soit nettement énoncée, nous allons commenter purement et simplement le travail de M. Eugène Paul :

« Nous avouons notre embarras en face des « œuvres de M. Lechesne. La position tout ex- « ceptionnelle qu'il s'est faite par son exposition « demande quelques mots d'explication : le mé-

« rite trop exalté, d'une part, la critique trop « violente ou injuste, de l'autre, ont dû nous « mettre en garde et nous faire réfléchir. »

Pourquoi de l'embarras? La position tout exceptionnelle de M. Lechesne mérite, en effet, une explication. Mais je ferai remarquer que le rapporteur ne donne point l'explication qu'il annonce. Le mérite trop exalté, d'une part, la critique trop violente, de l'autre, dit-il, ont dû nous mettre en garde. Ceci, si nous ne nous trompons, est une constatation de faits, une marque de prudence de la part de M. Eugène Paul; mais, encore une fois, ce ne sont pas là les explications annoncées.

« Représentant la Société libre des Beaux- « Arts, nous devons faire taire nos sympathies un « instant. »

Ici nous croyons le rapporteur dans une erreur complète. Pourquoi faire taire ses sympathies lorsqu'on a un jugement à prononcer et que, pour ce faire, on n'a pas à suivre une loi écrite, un texte consacré.

La Société libre a-t-elle jamais dit à l'un de ses membres : « Allez, voyez et jugez; mais que votre jugement soit le contraire de votre pensée.» Non, vraiment; au contraire, elle dit à tous : « Allez et rapportez-nous vos impressions sincères; n'écoutez ni la clameur publique, ni les bruits intéressés des coteries; allez et rapportez fidèlement les sentiments que vous aurez éprouvés, les émotions que vous aurez ressenties; allez, et la famille artistique adoptera sans contestations vos jugements, certaine qu'elle sera qu'ils auront été prononcés sans parti pris. »

« Disons tout d'abord, continue le rapporteur, « que cette exposition particulière, créée par le « statuaire lui-même à ses risques et périls et « au prix de sacrifices qui témoignent de son « courage et de l'amour de sa profession, nous a « cependant péniblement impressionné. »

Jamais plus monstrueuse conclusion ne vint couronner une thèse.

Eh quoi! le désintéressement, les sacrifices, le courage, l'amour passionné de la profession, impressionnent péniblement! Quels seront donc les sentiments que feront éprouver l'avarice, la paresse, le dégoût du travail et l'insouciance de l'art?

« Ce fait d'une exposition isolée dénote de la « part de l'artiste une tendance toute particulière « à la lutte. »

Est-ce là un reproche ou une accusation? Que M. Paul, qui est jeune, sans doute, nous permette de lui dire que la lutte est une des conditions, la première peut-être du talent. Faut-il multiplier les exemples : Homère, Milton, Le Camoens, Le Tasse, Bernard de Palissy, Salvator Rosa, et tant d'autres, ont eu à conquérir pied à pied une place au soleil.

La lutte est la pierre de touche où s'éprouve la vocation.

Celui qui n'a point combattu et souffert n'est pas un véritable artiste. Tous les noms devenus célèbres, ont lutté, qui contre la pauvreté qui empêche les bons esprits de parvenir, qui contre les préjugés, qui contre l'ignorance, qui contre l'envie.

Ceux qui pratiquent ou professent l'art n'exercent pas un métier : ils accomplissent un sacerdoce; pendant que les ministres des religions enseignent aux peuples divers d'aimer la Divinité, ils inculquent dans l'esprit des masses l'admiration du beau, par laquelle seul l'homme peut imiter la perfection qui émane de Dieu.

« Une exposition de cette nature a pour but, « poursuit le rapporteur, de rassembler et de « mettre en évidence toutes les œuvres d'un « artiste. N'est-ce point à cause du peu d'intérêt « et de satisfaction qu'il retire des expositions « publiques et officielles où il n'est pas toujours « suffisamment apprécié?

« N'est-ce pas aussi à un besoin de publicité « immodérée ou d'indépendance que nous de- « vons cette particularité anormale? Dans cer- « taines conditions, nous sommes loin de la re- « jeter; mais aujourd'hui elle nous paraît un « regrettable précédent pour l'avenir, en ce qu'elle « pourrait faire entrer chaque artiste dans une voie « fatale, pour lui toujours plus onéreuse que « productive.

« N'est-il pas aussi à craindre que pour pré- « senter au public une quantité d'œuvres suffi- « santes, l'artiste ne confectionne à la hâte des « sujets plus ou moins médiocres, qui, plus tra- « vaillés, plus mûris, élèveraient l'art sans ris- « quer de l'abaisser, et qu'enfin ces efforts ne « tendent à éparpiller en une infinité de petites « expositions particulières les talents naissants « qui, dans ces trop nombreuses exhibitions, « n'inspireront jamais autant d'intérêt que dans « une seule et splendide exposition. »

Pourquoi penser que le but de l'artiste est de se mettre en évidence? Pourquoi croire à un besoin immodéré de publicité? Ce sont là des suppositions que nul n'a le droit de faire. De pareilles insinuations, dans une bouche étrangère et bourgeoise, sont de la bonne calomnie ou de l'ineptie *prud'hommique*; proférées par un artiste devant une société artistique, elles deviennent presque une mauvaise action.

Non content de ces apostrophes véhémentes et d'un goût bien contestable, M. Paul ajoute: « C'est à un besoin outré d'indépendance que

« nous devons cette particularité anormale. »

Et, d'abord, « particularité anormale » est un bel et bon pléonasme, mais qu'importe, là n'est pas la question. La grande chose à examiner, et elle est lamentable et triste, je vous assure, c'est de voir un artiste, un jeune homme, je crois, un artiste dont le nom n'a point franchi le seuil des coteries, reprocher à un autre artiste, dont le nom est d'autant plus connu qu'il a mis vingt ans à se produire, en partant des échelons infimes de l'art pour arriver au sommet tout près de la perfection, reprocher, dis-je, à cet artiste, des aspirations à l'indépendance, comme si l'indépendance n'était pas une des conséquences suprêmes de l'art.

Pour nous résumer, disons qu'en fait nul n'a le droit de blâmer ou de louer une exhibition particulière. L'artiste est le seul juge de sa conduite. L'État donne à tous le droit de se produire en commun, il n'a retiré à personne le droit d'exposer particulièrement. Le dernier des artisans a le droit d'exposer la marchandise créée par ses mains, pourquoi l'artiste n'aurait-il pas le droit d'exposer l'œuvre de son génie?

Jules Noriac.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES [1].

L'Art judaïque, par M. de Saulcy. — *De la Société française au dix-septième siècle*, d'après le roman du *Grand Cyrus*, par M. Cousin. — *Le Président de Brosses en Italie*, *lettres familières* [1].

Par une admirable loi de l'esprit humain, l'homme ne peut faire faire à son intelligence un pas dans une branche quelconque, sans être par cela même mieux préparé pour toutes les autres; tout progrès se lie et s'enchaîne, la corrélation des connaissances acquises s'étend à des objets où on l'aurait le moins soupçonnée; il semblerait, par exemple, qu'il suffit et qu'il a toujours suffi de voir dans un voyage pour bien observer; il n'en est rien, et il serait impossible de dire combien le progrès général de l'entendement humain et des études historiques, archéologiques et philologiques en particulier, a donné de force nouvelle aux voyageurs, et combien leurs investigations sont plus fructueuses aujourd'hui que par le passé.

Peu de pays ont été plus visités que la Palestine. La proximité des lieux, la facilité des communications et les sentiments religieux, expliquent et justifient cet empressement; aussi, à ne commencer qu'à Cotwyck, en 1598, jusqu'à Niebuhr (1766), Volney (1783), et Clarke (1801), que de nombreux et intéressants voyageurs pour le seizième et le dix-huitième siècle, on pourrait nommer qui ont visité la Syrie et la Judée, néanmoins on ne connaissait encore qu'imparfaitement ces régions, théâtre des récits de la Bible. Ce n'est guère que depuis vingt ans, à la suite des voyages de MM. Moore et Beek (1837), des missionnaires américains Edward Robinson et Eli Smith (1838), du comte de Berton (1839), du lieutenant Molyneux (1848), et plus récemment, MM. Jules Oppert, Félix Pigeory, Melchior de Voguë, A. Salzmann, l'abbé Michon, M. de Saulcy, que nous pouvons apprécier avec quelque exactitude ces pays qu'on appelle les terres bibliques [1].

M. de Saulcy ne s'est pas contenté de publier son intéressant récit : *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques* [2]. Son excursion nous vaut un livre plus précieux encore, parce qu'il vient combler une lacune et ajouter un nouveau chapitre à l'histoire générale des arts : l'*Art judaïque*. Ce côté de la civilisation des juifs était, en effet, si peu connu, qu'on répétait comme un axiome : « L'art judaïque n'existe pas et n'a jamais existé. » M. de Saulcy prouve d'une manière irréfutable que les Hébreux ont eu un art, et l'ont porté à un très-haut degré de perfection, qu'attestent les nombreuses traces des grands

1 Didier, 35, quai des Grands-Augustins.

1 Nous devons d'autant plus de reconnaissance à ces hardis explorateurs, que trop souvent ils sont les victimes de leur zèle pour la science. Le 26 juin dernier, un savant voyageur allemand, le professeur Roth, mourait d'une mort prématurée à Hesbeia, petit village de l'Ante-Liban, d'une fièvre putride contractée sur les bords marécageux du lac de Tibériade. Heureusement ses observations et ses papiers seront envoyés à l'Académie des sciences de Munich.

2. 2 vol. 1853.

monuments qu'il a laissés avant de disparaître.

Pour bien apprécier la véritable valeur des travaux de M. de Saulcy, il suffit de jeter un coup d'œil sur les mémoires d'un de ses devanciers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'auteur des *Lettres de quelques juifs à Voltaire*, l'abbé Guenée, qui, dans sa polémique contre le vrai roi du dix-huitième siècle, entrevit l'existence d'un art en Judée. Malgré ces Mémoires, la question n'était pas moins tout entière à traiter, aussi M. de Saulcy a-t-il dû procéder par voie analytique, et examiner chapitre par chapitre, verset par verset, tous les faits artistiques que fournit l'Ecriture Sainte depuis les temps primitifs jusqu'à l'époque de la domination romaine. Dès les premières lignes, au moment de la tour de Babel, le savant archéologue, dans le texte sacré : « Voyons, se dirent les descendants de Noé, faisons des briques et cuisons-les au feu ; la brique leur servit de pierre, et l'argile leur servit de mortier, » voit une de ces idées complexes qui impliquent un art singulièrement développé. Il s'agissait, en effet, dit M. de Saulcy, de suppléer au manque de pierres, peut-être aussi de s'affranchir du poids des matériaux à employer, poids qui, s'il entre pour beaucoup dans la stabilité des constructions, présente le grave inconvénient d'en pouvoir amener l'écrasement. Que faire alors ? Comment résoudre ce double problème ? Exactement comme il est résolu de nos jours dans les pays comme la Hollande, où la pierre de taille fait complétement défaut. Tout le monde comprendra, je crois, que l'emploi de la brique et du mortier, avec tous les procédés nécessaires de moulage et de cuisson, nécessite la préexistence d'un art qui sait depuis longtemps discuter et inventer. »

Un peu plus loin, l'entrevue d'Eliézer et de Rébecca fournit à M. de Saulcy une nouvelle occasion d'exercer la sagacité de ses conjectures. « Cette entrevue, dit l'auteur, révèle des faits artistiques bien importants à noter. Ainsi la jeune fille reçoit en présent un ornement de nez pesant un demi-sicle, et deux bracelets, et ces bijoux sont en or. Il existait donc déjà, dans le pays de Chanaan, à l'époque où vécut Abraham, des bijoutiers assez habiles pour forger des bracelets et des ornements de nez. » — A cette conjecture de M. de Saulcy, on pourrait peut-être en opposer une autre ; c'est qu'Abraham avait acheté ces présents en Chaldée ou dans son voyage en Egypte, pays où la civilisation était bien plus avancée; mais comme rien ne justifie ces assertions, nous préférons donner gain de cause à M. de Saulcy, qui aura d'ailleurs bientôt des preuves irrécusables à fournir contre les détracteurs d'un art précieux chez les juifs. — A propos de ces ornements, M. de Saulcy, grâce à sa profonde connaissance des langues orientales et à l'exploration attentive et intelligente de ces contrées, redresse une erreur dans laquelle sont tombés tous les traducteurs sans exception, et que la peinture a répétée bien des fois. « Les Septante, dit-il, ont traduit le mot *nezem*, qui est le nom du bijou en question, par pendant d'oreille. Le verset 47 du même chapitre eût dû les prémunir contre un pareil contre-sens, puisque dans ce verset le serviteur d'Abraham raconte à Bathuel, père de Rébecca, et à Laban, son frère, qu'il a mis un *nezem* au *nez* de la jeune fille et des bracelets à ses mains. Je conçois, du reste, que ceux qui ne connaissent en fait de modes féminines que celles de nos pays, aient été fort empêchés de comprendre ce que peut être un ornement de nez ; aussi les plus avisés, comme Cahen, par exemple, ont-ils traduit nezem par boucle, en supposant qu'on se passait un anneau dans une narine, comme on se passe des anneaux en pendants d'oreille. Il suffit d'avoir vu les femmes du peuple à Damas et dans les villages environnants, pour comprendre à merveille ce dont il s'agit ; car toutes à peu près portent incrusté dans une narine un petit bouton d'or, garni d'une pierre qui était fréquemment une turquoise ; ce bouton, du reste, a la taille d'un petit bouton de chemise tel que nous les portons. »

Ces deux exemples pris au hasard et, dès les premières pages du livre, suffiront pour indiquer au lecteur la manière dont procède M. de Saulcy ; c'est la méthode philosophique de l'induction dans toute sa rigueur, celle qui est le moins sujette à l'erreur, la seule bonne, en un mot, au début d'une science. M. de Saulcy examine ainsi le *Pentateuque*, le *Livre des Juges*, celui des *Rois*, les *Prophètes*, montre les beaux arts brillants déjà avec Moïse et arrivés à leur apogée sous David et Salomon, et par de nombreux et importants monuments, les tombeaux des rois, le Temple, etc., établit un art national des Juifs ; malgré les traces fréquentes de l'influence des Egyptiens, des Assyriens, des Phéniciens et plus tard des Grecs Séleucides, et enfin des Romains, avec lesquels les Juifs furent dans des rapports plus ou moins intimes ; malgré ces influences, ces monuments constituent bien un art particulier, un art que les opinions religieuses de ce peuple ont rendu tout à fait distinct et séparé, l'Art Judaïque. Sauf, en effet, un petit nombre d'exceptions, et qui, presque toutes, appartiennent à l'époque des rois, les figures d'animaux, qu'on retrouve à chaque pas dans les arts des différents peuples que nous venons de nommer, sont, par suite des prescrip-

tions de la loi religieuse et du blâme de la nation entière, proscrites de l'ornementation des temples ou des palais juifs, ornementation qui est purement végétale.

M. de Saulcy ne pouvait pas parler de l'art et des monuments judaïques, sans rencontrer les médailles et la monnaie; il constate, mais sans en dire la raison, que, seulement à l'époque d'Alexandre-le-Grand, les Juifs commencèrent à fabriquer de véritables monnaies autonomes, monnaies d'un burin ferme et gras qui dénote une assez grande habileté dans l'art de la gravure. La longue domination des monarchies assyrienne et persane, et l'absence de tout commerce par suite de leur haine de l'étranger, ne serait-ce pas là les motifs de cette privation de monnaie nationale ?

Le seul grave reproche que nous ferons au savant et curieux livre de M. de Saulcy, c'est de manquer d'un résumé qui condense toutes ses judicieuses et sagaces analyses. M. de Saulcy, aurait dû, selon nous, terminer par une brillante synthèse, où il aurait réuni tous les documents disséminés çà et là dans son volume, et montré ainsi la part qui revient en toute justice aux beaux-arts des Hébreux; c'est un chapitre à ajouter à la prochaine édition qui ne peut tarder pour un aussi bon ouvrage; et, en attendant la formation d'un musée judaïque, réunissant les fragments de monuments déjà donnés par M. de Saulcy, et les riches dépouilles qui résulteront des fouilles à faire qu'il indique à plusieurs reprises, surtout dans Samarie et Jérusalem, musée dont M. de Saulcy aura la gloire d'être à la fois le Botta, le Place et le Longpérier, c'est-à-dire le trouveur et le légendaire, son livre aura rendu un véritable service aux artistes, dont il corrige les fausses opinions sur les beaux-arts en Judée.

Du livre de M. de Saulcy à celui de M. Cousin, la transition est naturelle et facile; quoique leurs études soient aux deux extrémités de l'histoire, l'un s'occupant de l'art au berceau même du genre humain, l'autre se dévouant au culte rétrospectif de femmes que nos pères auraient pu connaître, ce ne sont pas moins deux sociétés disparues et évanouies à jamais dont ils remuent les ruines et qu'ils s'efforcent de reconstruire avec une sagacité et une passion d'érudits consommés; le premier fait de l'archéologie artistique, le second, de l'archéologie biographique, si je puis m'exprimer ainsi, et M. Cousin aurait bien le droit de s'asseoir à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, entre le docte membre dont nous venons d'analyser le livre et le non moins savant M. de Longpérier.

Depuis quelques années, M. Cousin promène son lecteur dans tous les lieux célèbres du dix-septième siècle; avec Mmes de Longueville, de Chevreuse, à la suite de Mmes de Sablé et d'Hautefort, nous pénétrons partout, à la cour, dans les châteaux et les demeures princières; nous assistons aux conversations raffinées et élégantes de ces bureaux d'esprit qu'on appelle les Hôtels de Rambouillet et de Sablé; les couvents même ouvrent devant nous leurs portes infranchissables; aujourd'hui la société française achève de nous livrer ses derniers secrets dans le roman du *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry; pour la première fois, on voit apparaître la bourgeoisie aux *samedis* de l'amie de Pellisson et de Conrart, avec Mesdames et Mesdemoiselles Cornuel, Legendre, Robineau, Bocquet, etc. Après avoir lu les sept volumes qui composent cette collection, connaît-on vraiment cette société contemporaine de la Fronde ?

Nous ne le pensons pas; les yeux fixés sur ces belles d'autrefois, l'oreille dressée pour recueillir le moindre mot qui s'échapperait de leurs lèvres, M. Cousin n'a pu entendre les cris de misère et la pénible agonie de la France entière, voir ces champs fertiles changés en cimetières. Comme nous le lui reprochions ailleurs, il y a déjà deux ans (1), la réalité forme une terrible antithèse avec ces billets dont tout l'intérêt consiste dans une recette de confitures, avec ces conversations galantes et frivoles, ces parties agréables et somptueuses où il se complaît en compagnie de ses héros et héroïnes; nous accepterions peut-être cet oubli ou ce dédain d'un autre que M. Cousin, d'une intelligence moins élevée, moins digne de connaître et de répandre la vérité, d'un de ces littérateurs dont le savoir se borne aux mots et gestes qui ont couru les Ana, et avec lesquels ils prétendent faire des réhabilitations sérieuses; mais le passé de M. Cousin l'oblige à autre chose; que M. Cousin, délaissant la philosophie, soit érudit s'il le veut, nous y consentons, mais alors qu'il nous donne pour pendant à sa belle étude sur Pascal, ce commentaire sur Molière, dont il jette à grands traits une si vigoureuse esquisse dans son nouveau travail, à propos de Mlle de Scudéry et des précieuses de l'hôtel de Rambouillet; ce seront là de bons et utiles travaux; qu'il réserve son enthousiasme toujours si jeune et si ardent pour des sujets qui le méritent mieux, et, loin de regretter d'être entraîné par l'intérêt qu'il répand à pleines mains

1 *Revue de Paris*, 15 août 1856. Un chapitre inédit de l'*Histoire de la Fronde.*

sur tout ce à quoi il touche, nous applaudirons aux résurrections qu'opère sa plume magique.

Cette réserve une fois faite, nous ne pouvons que louer la nouvelle publication de cette « savante anatomie du cœur humain » qu'on appelle le *Grand Cyrus*; la vie circule dans tous ces portraits, et les noms se trouvent sous tous; M. Cousin les a vus, les a connus; ses relations avec les contemporains le mettent à même de ne rien ignorer. On ne possède aucun portrait de Mme de Montausier; la postérité curieuse n'aurait pu savoir si elle fut brune ou blonde; grâce aux investigations de M. Cousin, des vers inédits d'Arnaud de Corbeville, cette monnaie effacée du trop célèbre Voiture, nous apprennent qu'elle était blonde, et la décision ne saurait être mise en doute, car la sagacité de M. Cousin n'est jamais en défaut, même lorsqu'il procède non plus pièces en main, mais par conjecture. Ainsi, suppléant à cette clef imparfaite qu'il a trouvée à la bibliothèque de l'Arsenal, et qui a été l'occasion de ses deux nouveaux volumes, M. Cousin, plus au courant du dix-septième siècle que cet initiateur prétentieux, nous découvre que sous la dénomination de Tigre, il faut lire Rhône, et lac de Genève sous ce nom poétique de fontaine d'Aréthuse; Charles-Gustave, plus tard Charles X de Suède, est voilé par le pseudonyme de Basilides, et la grande Christine n'est autre que Cléobuline, reine de Corinthe. Que M. Cousin veuille bien nous permettre d'apporter, à l'occasion de cette héroïne, comme preuve de la sûreté de ses conjectures, une pièce à l'appui, qui lui a échappé nous ne savons comment et que nous sommes heureux de lui signaler. La *Muse historique* de Loret nous la fournit; le journaliste versificateur informe Mlle de Longueville que le roi d'Angleterre songe à épouser la reine de Suède; il peint les intrigues de la cour dans une circonstance aussi grave pour des courtisans, et dit : C'est dans le

> Très-beau roman de Cyrus,
> Que j'aime encore mieux que Florus,
> Que Tacite ni que Plutarque,
> Et c'est donc illec, qu'on remarque
> Aussi clairement qu'en plein jour
> Les intrigues de cette cour.
> C'est là que cette reine illustre
> Paraît avec un digne lustre,
> Et qu'on y voit en mots exprès
> Les sentiments les plus secrets,
> Et sa vertu toute divine
> Sous le nom de Cléobuline [1].

Puisque nous entreprenons de compléter M. Cousin, ne le faisons pas à demi, indiquons-lui un autre passage de Loret, toujours au sujet de Christine, et qui pourra s'ajouter très-bien à ce chapitre du *Grand Cyrus*, si intéressant pour ceux de nos lecteurs désireux de pénétrer dans les moindres détails du dix-septième siècle [1]. *Divertissements de la société française, promenades, cabinets de curiosité, parties de plaisir à la campagne, les bains, la vie des eaux*, etc. M. Cousin énumère complaisamment les principaux cabinets de curiosités de l'époque, mais il en oublie un des plus importants et dont la réputation s'étendait au loin, puisqu'il tenta la célèbre reine de Suède, Christine, si curieuse de tout ce qui avait rapport aux lettres et aux arts, le cabinet du comte de Béthune. Voici ce qu'en dit la *Muse historique*, à la date du 10 mars 1652 :

> L'illustre reine de Suède
> Qui, comme chacun sait, possède
> Un esprit haut et généreux
> Des belles-lettres amoureux.
> Ayant appris des fois plus d'une
> Que le sieur comte de Béthune,
> Dans son cabinet de Paris,
> Avait d'excellents manuscrits
> Comme aussi plusieurs antiquailles,
> Savoir quantité de médailles,
> Reliefs, portraits, crayons, tableaux
> Des plus rares et des plus beaux,
> A fait proposer audit comte
> Une somme juste, qui se monte,
> Tant en *justes* [2] qu'en quart d'écus,
> Justement à cent mille écus,
> S'il voulait vendre sa boutique
> A cette reine magnifique,
> Ou, pour parler plus net,
> Les pièces de son cabinet.
> La proposition est forte,
> Et pourtant l'histoire rapporte
> Que ledit comte a refusé
> Ce grand prix d'argent proposé,
> Aimant mieux ses portraits et livres
> Que d'avoir trois cent mille livres.

Ce sont peut-être les seules omissions qu'on pourrait indiquer dans ce brillant commentaire du long roman de Mlle Scudéry, qui, pour le savoir, rappelle les érudits de la Renaissance, mais les laisse bien à distance comme intérêt, élégance et bon goût.

La REVUE, dans un de ses derniers numéros, entretenait ses lecteurs de l'Italie contemporaine, et résumait avec le plus vif intérêt le voyage de M. de Mercey; c'est encore par l'Italie, mais à

1 25 février 1652.

1 Chap. XV.

2 Dans notre article sur les Beaux-Arts sous Louis XIII, nous avons déjà donné le sens de ce mot, qui, à cette époque, était synonyme de *Louis* comme pièce de monnaie.

cent ans en arrière, par l'Italie de 1740, que nous terminerons cet article, à propos d'une nouvelle édition authentique, revue sur les manuscrits des *Lettres du président de Brosses, en Italie.* Ces lettres, d'un des esprits les plus distingués dans un siècle si fécond en hommes distingués, diffèrent par la simplicité, la bonhomie, le ton de véracité, du récit des lettres des voyageurs ordinaires qui croient devoir se monter l'imagination et le style dès qu'ils foulent aux pieds cette terre classique des grands souvenirs, ou qui se laissent prendre aux fréquents superlatifs des Italiens; et, à ce propos, de Brosses cite le mot plaisant d'un cicerone qui, pour gagner à l'avance la bienveillance du voyageur en faveur des tableaux dont il allait lui faire l'exhibition, lui annonçait « *Ch'erano fatti da un* PITTORISSIMO. »

Qu'en dites-vous? L'expression est neuve, et l'admiration ne saurait aller plus loin, mais le docte président se roidit et examine tout avec son esprit critique, en homme peu habitué à se payer de mots; c'est un guide fidèle et sûr, et qui raille agréablement ses confrères MM. les voyageurs, qui, dit-il, « rarement quittent le ton emphatique en décrivant ce qu'ils ont vu, quand même les choses seraient médiocres; je crois qu'ils pensent qu'il n'est pas de la bienséance pour eux d'avoir vu autre chose que du beau. Ainsi, non contents d'exalter des gredineries, ils passent sous silence tout ce qu'il leur en a coûté pour jouir des choses vraiment curieuses; de sorte qu'un pauvre lecteur, n'imaginant que roses et que fleurs dans le voyage qu'il va entreprendre, trouve souvent à décompter, et se voit précisément dans le cas d'un homme qui serait devenu amoureux d'une femme borgne, sur son portrait peint de profil. »

Ne croyez cependant pas qu'il soit incapable d'enthousiasme; il sait en éprouver à l'occasion; les Anciens, Raphaël, Michel-Ange, Corrége, pour lequel il s'est senti le désir de voler, le ravissent et le transportent, et il exprime son admiration en beaux et grands termes, mais il a le goût sain d'un homme nourri des fortes études de l'antiquité, qui ne veut pas être surpris; il parle de tout avec franchise, liberté; arts, miracles, coutumes, histoire, légendes; quelquefois même avec de libres propos, comme pour les courtisanes de Venise et de Florence; le tout assaisonné de ce vieil esprit gaulois, de cette verdeur du terroir bourguignon; ce sont les libres allures d'un ami s'épanchant et causant avec des amis, qui lâche la bride à sa plume. « Il faut bien, mes amis, que vous me pardonniez les pauvretés de toute espèce que j'entasse sans ordre et sans choix. Vous voyez bien que je n'ai de papier que ce présent journal, sur lequel je griffonne à la hâte le *farrago* de tout ce qui me revient dans la tête, sans me soucier comment. Puis, quand il y a un assez grand nombre de feuilles, je plie cela sous une enveloppe et je vous l'envoie. Voilà tout ce que c'est. » Ne le prenez cependant pas au mot; rien de plus instructif que certaines de ces lettres, celles, par exemple, à Buffon, sur le Vésuve, au savant président Bouhier sur les ruines d'Herculanum qu'on venait de découvrir, et dont il nous donne des nouvelles dans toute leur fraîcheur; aussi ses lettres, si appréciées de ses nombreux amis, eurent-elles un grand succès lors de leur première publication, bien que considérablement altérées, et un succès non moins grand leur est réservé, aujourd'hui qu'un éditeur scrupuleux, M. R. Colomb, nous les a rendues dans leur intégrité [1].

A. Feillet.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE-FRANÇAIS : Réouverture. — GYMNASE : *Monsieur Acker*, par M. Armand Durantin. — VAUDEVILLE : *Un soufflet anonyme*, par M. René de Rovigo. — VARIÉTÉS : les *Bibelots du diable*, féerie, par MM. Théodore Cogniard et Clairville.

Les représentations gratuites de la fête du 15 août avaient, selon la coutume, rempli jusqu'au comble nos salles de spectacle d'un public avide d'émotions dramatiques. Ce qui prouve en faveur

1 La lecture de ces lettres familières de de Brosses, fait désirer vivement la publication de la *Correspondance de ce président avec Voltaire*, correspondance inédite qu'annonce la librairie Didier, et que doit mettre au jour un des hommes qui connaît le mieux la Bourgogne et les Bourguignons d'autrefois, M. Th. Foisset.

de l'intelligence de la majorité des Français, c'est qu'ils se portent de préférence au Théâtre-Français, et qu'il est resté à ses portes autant de monde qu'il a pu en entrer dans son intérieur. Il aurait fallu deux représentations successives pour satisfaire le grand nombre de gens qui voulaient voir le *Bourgeois gentilhomme* étaler sa grosse et naïve vanité. Le public des casquettes et des blouses apprécie parfaitement Molière, et souvent beaucoup mieux que des connaisseurs. Il ne fait pas la petite bouche; il rit à gorge déployée; il ne résiste pas au franc comique qui lui saute à la gorge; il se laisse faire. On a vu des littérateurs de mérite, et entre autres un Allemand, M. Schlegel, déclarer que Molière n'entendait rien à la comédie. Ce n'était pas l'opinion des aristarques sans gants qui applaudissaient, le 15 août, le *Bourgeois gentilhomme* et l'excellent Samson.

La salle de la Comédie-Française a été brillamment restaurée; l'or et le velours éclatent de toutes parts, et la loge impériale est surtout magnifique. C'est la démocratie qui a eu la primeur de toutes ces dorures, et qui s'est assise triomphante dans les fauteuils nouvellement rembourrés. Elle s'y trouvait fort à son aise; mais sans se donner les airs que le Bourgeois gentilhomme prenait sur la scène, elle avait l'air de se dire : voilà des fauteuils où je reviendrai un jour pour mon argent, si j'y suis pour rien aujourd'hui.

Le Gymnase a profité de cette occasion des représentations gratuites, pour offrir une nouveauté de M. Armand Durantin, dont l'Odéon a joué plus d'une pièce spirituelle. Cette nouveauté, si le mot de nouveauté convient à une pièce qui n'est pas précisément neuve, est intitulée *Monsieur Acker*, et roule sur les aventures d'un fou qui s'échappe d'une maison de santé, et ramène au bon sens toute une famille dans le sein de laquelle il est venu chercher un asile, et qui semble être une succursale de Bicêtre ou de Charenton. Il se trouve le plus raisonnable de la compagnie, et comme c'est l'amour qui lui a fait perdre la tête, l'amour se charge de sa propre guérison. Lesueur, Mme Lesueur, Mlle Victoria, et un jeune débutant, M. Didot, ont tourné la chose assez agréablement pour la faire accepter.

Nous avons omis de mentionner la pièce que M. René de Rovigo a fait jouer au Vaudeville, quelques jours avant la fermeture de ce théâtre; ce qu'il n'aurait pas fait s'il n'avait pas été certain de réussir et s'il n'avait justement prévu que la pièce, une fois établie, entrerait naturellement au répertoire à la réouverture. M. René de Rovigo nous semble bien ne s'être pas trompé. Un petit imbroglio, plein de traits piquants et du meilleur esprit, aura toujours sa place au théâtre du Vaudeville, et comme dit le proverbe : *Tout vient à point à qui sait attendre*, surtout lorsqu'on se repose sur un succès.

Les Variétés ont enfin donné leur grande féerie, et le diable d'argent est entré dans leur salle à la suite de MM. Théodore Cogniard et Clairville, maîtres du genre. Il serait difficile de raconter ici toutes les merveilles qui sortent des bibelots laissés par un vieux sorcier, à la vente desquels assistent M. de Vertuchoux, le père Canichon et sa fille Florine, ainsi que la servante Risette, plus le petit Toby, berger du voisinage, amoureux de Florine, que M. Vertuchoux se propose d'épouser. Ces bibelots ne sont autres que des talismans endiablés, et dès qu'ils sont dans les mains de leurs possesseurs, ils prennent une grande activité. Si je n'ai pas parlé de l'amoureux de Risette, c'est que Risette n'a pas encore d'amoureux; elle n'aime que son âne, Jean Leblanc, le plus beau des ânes à ses yeux, quoiqu'il soit privé d'un ornement presque indispensable à la perfection de ces animaux. Il n'a pas de queue; mais, par un bonheur extrême, Risette trouve une queue dans les bibelots du vieux sorcier, et se hâte de l'accommoder à Jean Leblanc, tant bien que mal. O métamorphose! son âne était un homme imparfait, et Lassagne apparaît dans toute sa majesté. Alors commence une évolution de trucs, de sous-trucs, de calembours, de sous-calembours, de drôleries de toutes sortes, dont on ne saurait se faire une idée. Les artistes du théâtre des Variétés se prêtent de bon cœur à toutes ces cocasseries superlatives, et la beauté de Mlle Judith Ferreyra, la gentillesse de Mlle Alphonsine, la vivacité charmante de Mlle Scriwaneck et sa jolie voix, relèvent tout cela par la bonne grâce et par la coquetterie féminines. Nous félicitons MM. Théodore Cogniard et Clairville, et M. Hippolyte Cogniard par dessus le marché.

A propos de M. Théodore Cogniard, nous insérerions bien ici une lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous adresser, si elle ne contenait des choses trop flatteuses pour un petit conte intitulé la *Vérité*, que nous publions dans les *Salons de Paris*. M. Théodore Cogniard annonce qu'il travaille depuis longtemps à une grande pièce fantastique, intitulée les *Voyages de la vérité*, et demande que nous prenions date de sa déclaration. Nous le faisons volontiers, et nous souhaitons même à cette pièce nouvelle le succès des *Bibelots du diable*. On est confrère ou on ne l'est pas.

Hippolyte Lucas.

P. S. Puisqu'il s'agit de confrère, ne laissons pas sur le compte de M. Albéric Second une faute d'impression que nous croyons devoir signaler à nos lecteurs. A la fin du compte rendu de notre dernière quinzaine, nous lui avons fait dire, en nous appuyant de son opinion, que la féerie de ce théâtre était « *irréparable.* » C'est *inénarrable* qu'il avait écrit, et que nous avons écrit après lui. *Irréparable*! Diable! quelle amère et injuste critique de la part des typographes de la Revue des Beaux-Arts. MM. Siraudin, Lambert Thiboust et Choler ne seraient-ils pas bien capables de réparer leur féerie, si elle avait besoin de réparations!...

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 17 août 1858.

La lecture du procès-verbal donne lieu à une demande tendant à compléter la liste des présidents et vice-présidents de section, liste dans laquelle la section d'architecture a été omise.

Cette section a élu pour président M. Roland, et pour vice-président M. Desjardins.

Le procès-verbal, ainsi complété, est adopté sans autre rectification.

Il est donné lecture de la correspondance, comprenant : une lettre de M. Moultat, à laquelle le secrétaire-général est chargé de répondre; — une lettre du Comité d'organisation de la Société du congrès de la propriété littéraire et artistique, demandant à la Société libre des Beaux-Arts d'envoyer un représentant pour prendre part à ses délibérations.

M. P.-B. Fournier offre spontanément de se rendre dans ce but à Bruxelles.

L'assemblée lui confie cette mission, en le remerciant de son zèle et du dévouement dont il fait preuve.

La suite de la correspondance comprend différents ouvrages et publications répartis entre MM. les rapporteurs ainsi qu'il suit : un numéro du *Builder*, à M. Ch. Fournier; — la *Revue de l'art chrétien*, à M. Granger; — une livraison de la *Muse des familles*, à M. Guérin; — un morceau de musique, intitulé *Sophie*, par M. Ed. d'Ingrande, à M. Delaire.

M. P.-B. Fournier remercie la Société, au nom de Mme veuve Laisnier, de la démarche faite auprès d'elle à l'occasion de la mort de son mari, membre de notre Société.

M. Gendré lit un rapport de M. Chevalier sur le journal de la *Société de photographie.* D'après ses conclusions, qui sont adoptées, une commission, prise parmi les spécialités que la photographie intéresse plus particulièrement, est chargée de prendre part aux travaux de la *Société de photographie.*

Elle se compose de MM. Ch. Chevalier, de la Blanchère, E. Paul, Dien, Carpentier et Corplet.

M. Desjardins présente le rapport de la commission chargée d'examiner la proposition de M. Andréï, relative à l'érection d'une statue sur une des places publiques de Paris.

Une longue discussion, dans laquelle toutes les considérations déjà émises sont examinées à nouveau, s'engage à ce sujet.

Une demande d'ajournement est repoussée.

L'assemblée avait à respecter les précédents établis, tout en accordant à M. Boitel la protection et l'appui que mérite son talent, sa position et l'œuvre de reconnaissance qu'il poursuit.

M. le président termine heureusement toutes les dissidences, en proposant de nommer une commission qui agira avec le concours et sous le patronage de la Société.

Cette commission se compose de MM. P.-B. Fournier, Andréï, E. Paul, Dubois, Labourieu, Gendré et Alexis Granger.

M. Andréï remercie la Société au nom de M. Boitel.

M. Labourieu demande à l'assemblée de se joindre à d'autres sociétés savantes pour obtenir du gouvernement une exposition d'art industriel. Il rappelle le mauvais goût qui règne dans certaines industries, et notamment dans celle qui se rattache aux pendules et aux bronzes.

« L'art, depuis ces soixante dernières années, « dit M. Labourieu, s'est trop écarté des données « usuelles imposées par nos besoins, il n'a pas « assez songé à ce qui constitue sa véritable ori- « ginalité. C'est précisément ce côté pratique de « la vie qu'il est appelé à embellir et à idéa- « liser. »

L'assemblée, appréciant les avantages d'une pareille exposition, adopte à l'unanimité la proposition de M. Labourieu.

La séance est levée à dix heures.

Le secrétaire-général.
L. Montmeylian.

Ordre du jour de la Séance du 7 septembre 1858.

1° Lecture du procès-verbal de la séance précédente; 2° rapport sur le précis analytique des travaux de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, par E. Vavin; 3° notice biographique de Kellin, par E. Lambert; 4° communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 20 août 1858.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Dépôt sur le bureau d'une œuvre pour piano, de M. Edmond d'Ingrande. Cette œuvre est renvoyée au rapport de M. Warot.

M. Hiron, sculpteur, membre du Comité, fait hommage d'un buste en plâtre (la *Vierge au voile*), moulé sur le marbre qu'il a fait admettre à l'exposition de Dijon. De vifs remercîments sont adressés à M. Hiron.

M. A. Roblin, notre collègue, chargé de représenter la Société botanique de France à la grande herborisation que cette Société va faire dans les Alpes, adresse au Comité une lettre dans laquelle il s'excuse de ne pouvoir assister à la séance de ce jour.

Dépôt aux archives de deux numéros de l'*Europe artiste*.

M. Edmond Douay lit un rapport sur un livre de poésie de M. Delaunay, notre collègue, intitulé *Illusion*.

Le Comité enregistre avec de nombreux regrets une nouvelle perte, celle de Mme Duflot-Maillard, cantatrice distinguée, décédée à Dresde.

M. Félix Savard, récemment admis dans le Comité, lit une étude historique sur l'étymologie du mot *lambiner*. Cette étude, outre le mérite du style, atteste de longues et curieuses recherches. Voici le sommaire du sujet traité par M. Félix Savard :

Le savant Lambin a terminé depuis longtemps une traduction de Sophocle qu'il soumet chaque jour à de nouvelles corrections et qu'il ne peut se décider à publier, tant elle lui paraît encore imparfaite, malgré l'avis de Ramus, son confident et son meilleur ami. Après le départ de celui-ci qui l'abandonne pour aller embrasser la religion réformée, et la mort de son neveu, victime de la peste, Lambin recueille et instruit un jeune orphelin qui abandonne son protecteur et son maître, pendant la nuit de la Saint-Barthélemy où Ramus tombe sous les coups des ligueurs catholiques. Désespéré de la mort de son ami et de la perte de ses manuscrits, qui lui furent dérobés dans la fatale nuit du 24 août 1572, Lambin fut frappé de cécité. A la lecture qu'on fit un jour devant lui d'une traduction de Sophocle nouvellement éditée, des cris d'angoisse sortirent tout à coup de sa poitrine ; il venait de reconnaître son œuvre volée par son élève, et publiée sous le nom de celui-ci. Peu de temps après, le malheureux vieillard expirait, s'accusant, mais trop tard, de sa lenteur et de ses continuelles hésitations ; d'où l'acceptation du mot *lambiner*.

M. Moultat, homme de lettres, présenté par MM. Auvray et Dussauce, est admis, à l'unanimité des suffrages des membres présents, comme membre du Comité.

Avant de clore la séance, le président remercie ses collègues du témoignage de vive sympathie qu'ils ont bien voulu lui donner à l'occasion de l'événement qui l'a momentanément séparé de ses collègues.

Le secrétaire-général,
H. Brévière.

Ordre du jour du 3 septembre 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Rapport de M. Warot sur l'album de Mme de Poli. — Propositions diverses. — Nomination de commissions.

MÉLANGES.

Paris, 1er Septembre 1858.

Par décret impérial, sur la proposition du ministre de l'instruction publique, MM. Philippe Lebas, membre de l'Institut, et Jules Sandeau, homme de lettres, ont été promus au grade d'officier de la Légion d'honneur, et M. Henri Murger, homme de lettres, a été nommé chevalier du même ordre.

Par un autre décret impérial, sur la proposition du ministre de l'intérieur, M. Boniface, journaliste, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— En vertu du décret daté du 14 juillet 1858, portant réorganisation de la bibliothèque impériale, la direction de cet établissement est dévolue à M. Taschereau, administrateur général.

M. Ravanel, conservateur à la bibliothèque impériale, a été nommé conservateur sous-directeur du département des imprimés, cartes et collections géographiques.

M. Natalis de Wailly, membre de l'Institut, conservateur à ladite bibliothèque, a été nommé conservateur sous-directeur du département des manuscrits, chartes et diplômes.

M. Henri de La Borde, conservateur adjoint du département des estampes, a été nommé conservateur sous-directeur de ce département.

M. Daubau, ancien professeur d'histoire, a été nommé conservateur sous-directeur adjoint du département des estampes.

— Les prix littéraires de la fondation Montyon ont été décernés par l'Académie française à

M. Henri Baudrillart, professeur au collége de France, pour ses *Mélanges d'économie politique*;

M. le vicomte de Melun, pour la *Vie de sœur Rosalie*, cette digne religieuse, cette vénérable femme si connue des pauvres, qui a été conduite par un arrondissement tout entier, le 12e, à sa dernière demeure;

M. Wadington Kaston, professeur à la Faculté des lettres, pour ses *Essais de logique*;

M. le comte Franz de Champagny, pour un ouvrage historique : *Rome et la Judée sous Néron;*

M. Léon Halévy, pour sa traduction en vers de l'*Yon*, d'Euripide;

M. de Laffarelle, pour son livre : *du Spiritualisme chrétien;*

M. Girard, professeur à la Faculté des lettres de Paris, pour son *Etude sur le génie historique et oratoire de Thucydide.*

— Le 15 août, une cérémonie intéressante a eu lieu à Lyon : celle de l'inauguration de la statue du maréchal Suchet sur la place Tholozan.

— Le gouvernement vient de faire don à la ville de Rouen de la statue en marbre de Jeanne d'Arc, par M. Feuchères. On sait que Jeanne d'Arc, dans cette œuvre, est représentée sur le bûcher. La statue de l'héroïne sera placée à l'hôtel-de-ville.

— L'inauguration de la statue d'Olivier de Serres, le patriarche de l'agriculture française et le propagateur du mûrier en France sous Henri IV, a eu lieu le 29 août à Villeneuve-de-Berg (Ardèche), lieu où Olivier de Serres naquit en 1530.

— On va commencer prochainement la restauration du château de Saint-Germain ; on doit y transporter le Musée d'Artillerie de Paris, enrichi de beaucoup de pièces rapportées de nos dernières campagnes.

— Une statue vient d'être votée à Montpellier en l'honneur d'Edouard Adam, auquel les pays viticoles doivent une source inépuisable de richesses. Le conseil général a voté une somme de 10,000 fr. et la ville 4,000

— Très-incessamment, assure-t on, on placera au foyer des artistes le portrait de Mlle Rachel, exécuté par M. Dubuffe et donné par M. Mitchel à la Comédie-Française.

— Un monument va être élevé à Dante Alighieri sur la place Marie-Antonine à Florence.

— La souscription ouverte à Saluces par le conseil municipal, à l'effet d'élever un monument au souvenir de Silvio Pellico, se couvre de signatures. Les actions sont de 5 fr. chacune. Les noms des souscripteurs pour dix actions ou plus seront gravés sur une table en marbre ; une liste imprimée portera les noms des autres souscripteurs.

— La Société des Antiquaires de Picardie avait décidé qu'elle tiendrait à Laon, en 1858, ses assises scientifiques annuelles. La première séance publique a eu lieu à Laon le mardi 31 août; les deux autres sont fixées au mercredi 1er et jeudi 2 septembre.

— Les ouvriers sont en train de démolir la toiture de Notre-Dame-de-Paris, au point central du transept; il s'agit d'y élever une flèche. Elle sera de style gothique fleuri, octogone. Son diamètre, à sa base et sur la toiture, sera de 7 mètres 50 centimètres, sa hauteur sera de 48 mètres.

Les statues des douze apôtres et les quatre animaux évangéliques décoreront la base de cette flèche, qui donnera un aspect tout nouveau à la célèbre cathédrale. La flèche sera en charpente revêtue de plomb.

Les restaurations du chœur, des deux portails du Nord et du Midi, sont poursuivies avec une grande activité.

M. Violet-le-Duc espère qu'il rendra à S. Ém. Mgr l'archevêque-cardinal, le chœur et le transept de sa cathédrale entièrement restaurés dans dix-huit mois ou deux ans au plus tard.

— La statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf, vient d'être débarrassée de l'entourage en planches qui la masquait depuis près d'une année. Le piédestal a été reconstruit entièrement ; il est en marbre blanc, et ses faces latérales sont ornées de deux bas-reliefs en bronze représentant les faits les plus mémorables de la vie du roi populaire.

— Le marché des Innocents va être fermé très-prochainement. Les abris seront ensuite démolis, et tout aussitôt commenceront les travaux de terrassement pour la formation d'un square dont la fontaine sera le centre.

— La grande mosaïque en couleur, d'un goût parfait, que l'on a retrouvée dans les thermes d'Ostie, à la suite des travaux de fouilles dirigés par M. le commandeur Visconti, vient d'être détachée en partie, d'après un procédé fort simplifié, par le sieur Polosi. C'est dans l'une des salles du Vatican qu'elle va être replacée. L'immense palais, qui est déjà le plus merveilleux ensemble de ce que l'antiquité et l'art renouvelé ont de plus classique, va en augmentant toujours de beauté et d'intérêt.

— Les travaux de restauration de la loge du Vatican, dite Grégorienne, en souvenir du pontife qui la fit décorer par les artistes les plus renommés de son temps, sont heureusement terminés. Les stucs sont l'œuvre du sculpteur Galli, de Rome, et les attiques de M. Mantovani, de Ferrare; ce dernier s'est fait notamment remarquer, non-seulement dans son travail de restaurateur, mais aussi dans celui de reproducteur; car, en plusieurs endroits de la loge, il y avait tout à refaire, et il a réussi de telle sorte, assure-t-on, qu'il est impossible maintenant de reconnaître son œuvre au milieu des œuvres des anciens.

— Le conseil municipal de Rome a délibéré dans une de ses dernières séances, de faire construire une salle de théâtre digne de cette ville monumentale. Une commission a été nommée pour présenter dans le terme de deux mois les dessins analogues.

—Le nouveau théâtre de l'Opéra de Covent-Garden, à Londres, a à peu près les mêmes proportions que la *Scala*, à Milan. Il forme un parallélogramme dont la façade a 41 mètres sur 80 mètres de profondeur et 33 mètres d'élévation. Quant à la salle, elle ressemble à celle des théâtres de la Grèce ancienne, c'est-à-dire qu'elle est semi-circulaire à extrémités allongées, coupées par la scène. Il n'y a que trois rangs de loges; le 4e et le 5e étage sont disposés pour des places découvertes. Chacun des trois étages inférieurs contient trente-six loges spacieuses, complétement séparées les unes des autres et ayant une élévation de plus de 3 mètres.

Au parterre, il y a, par devant, onze rangées de stalles d'orchestre, chacune de 72 centimètres de large, offrant toute commodité soit aux personnes assises, soit à celles qui viennent ou sortent. Les mêmes dimensions ont été adoptées pour les dix rangées de stalles de parterre.

A droite se trouve la loge royale, avec salon, boudoir et serre chaude; une loge semblable a été ménagée pour le duc de Bedford, propriétaire du terrain sur lequel le théâtre a été élevé.

Toutes les loges donnent sur des corridors, et ceux-ci communiquent à de larges escaliers dont les principaux se rencontrent dans le vestibule, tandis que le grand escalier monte du vestibule au grand foyer des loges. Ce foyer, qui a 27 mètres de long sur 10 mètres de large, est décoré avec un luxe sans exemple; de grandes portes vitrées ouvrent sur le balcon extérieur. Il est question d'ajouter plus tard au théâtre une immense galerie en fonte et en verre, qui communiquera au marché de Covent Garden et sera le marché central des fleurs de la capitale. Ce marché, orné de statues et de fontaines, et bien éclairé les soirs des représentations, sera sans contredit le plus splendide foyer que l'on puisse imaginer.

— L'imprimerie impériale possède les types de 56 corps de caractères orientaux, qui comprennent toutes les écritures connues des peuples de l'Asie, tant anciens que modernes, et ceux de 16 corps de caractères des peuples de l'Europe qui n'emploient point les caractères latins dont nous nous servons. Quant à ceux-ci, l'imprimerie impériale a à sa disposition les types de 46 corps complets de diverses formes et de diverses dimensions.

Le nombre des presses qu'elle emploie lui permettrait de tirer en un seul jour 556 rames de papier, ce qui est l'équivalent de 9,266 volumes in-8° de trente feuilles. Cet immense développement de moyens donne la faculté de conserver composées près de 5,000 formes des impressions employées par les administrations publiques. Ajoutons qu'elle occupe, pendant toute l'année, près de 500 ouvriers.

—C'est en 1755 que commença, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, la publication des deux premiers journaux de l'empire, rédigés, l'un en russe, l'autre en français; mais jusqu'en 1800 les progrès de la presse ne furent pas très-rapides. On ne comptait alors en Russie que dix journaux, et ce nombre ne s'élevait, en 1820, qu'à cinquante.

Aujourd'hui, l'empire russe publie cent cinquante journaux ou revues imprimés en douze langues différentes. Les principaux sont écrits en russe, en français, en allemand, en polonais et en langue lette, idiome des provinces riveraines de la Baltique. Les principaux centres d'où émanent ces publications sont : Pétersbourg, Moscou, Kiew, Kasan, Dorpat, Jaroslaw, Odessa, Wilna, Arkangel, Vitebsk, Valogda, Jitomir, Vonenégo, Vialka, Grodno, Ekaterinoslaw, Kalouga, Kostrama, Mittau, Minsk, Novogorod. Mais ces feuilles, pour la plupart, n'ont aucune importance politique.

— M. Gevaert, l'auteur de *Quintin Durward*, compose, dit-on, en ce moment un opéra-comique pour le théâtre de Gand, sa ville natale.

— Un de nos jeunes écrivains, M. Eugène Muller, auteur de plusieurs productions intéressantes, vient de publier à la librairie d'Alphonse Taride, une nouvelle pleine d'intérêt, intitulée *la Mionette*. Cest une simple histoire de village, drame intime raconté avec beaucoup de charme et de naïveté.

ÉCOLE

IMPÉRIALE ET SPÉCIALE DES BEAUX-ARTS.

LES CONCOURS DE SCULPTURE ET DE GRAVURE.

C'est toujours avec un intérêt des plus vifs et en même temps bien légitime que, chaque année, on se porte en foule à l'Ecole des Beaux-Arts, pour juger par soi-même les travaux des élèves qui se disputent les grands prix de Rome ; on aurait tant de joie à pressentir, dès le début de l'élève, l'avenir glorieux qui attend peut-être un jour l'artiste !

L'affluence des visiteurs n'a pas été moindre cette année qu'aux années précédentes, pendant les trois jours que les ouvrages du concours de sculpture ont été exposés.

Les élèves entrés en loge pour disputer le prix de sculpture, étaient au nombre de huit. C'étaient, suivant l'ordre des inscriptions après les épreuves préparatoires : 1° MM. Delaplanche, 2° Hiolle, 3° Delorme, 4° Samson, 5° Lechesne, 6° Cugnot, 7° Garnier, 8° Watrinelle.

Achille saisissant ses armes, tel était le sujet qu'ils avaient à traiter.

« La divine Thétis, dit le programme, dépose aux pieds d'Achille cette merveilleuse armure qui rend un son terrible ; tous les Thessaliens sont saisis d'effroi ; ils ne peuvent soutenir l'éclat de ces armes et détournent les regards. Mais Achille, à cette vue, sent redoubler l'ardeur de la vengeance. Ses yeux brillent, terribles comme la flamme. Transporté de joie, il prend dans ses mains ces riches présents de la divinité et s'écrie : Oui, ma mère, c'est un dieu qui vous donne ces armes ! »

Aucune des têtes modelées par les concurrents n'a répondu, par son expression, à cette indication cependant très-nette du programme.

M. Delaplanche nous pose l'ami de Patrocle debout, tenant le fourreau de la main gauche, et agitant de la droite son épée au-dessus de sa tête. Il y a dans la figure du mouvement, de la vie, peut-être trop. C'est l'homme qui marche au combat, la figure animée, les yeux terribles, comme la statue de la Guerre dans le groupe de Rude.

L'Achille de M. Hiolle a une apparence plus calme. Il tient son casque sous le bras gauche et, dans la main droite, l'épée. La tête est commune et sans expression.

L'œuvre de M. Delorme est également calme et manque d'expression et de dignité. La main gauche du héros est appuyée sur un trophée, tandis que la droite soulève l'épée.

L'Achille de M. Samson n'exprime

guère plus d'animation; il appuie sur sa poitrine le casque et l'épée qui lui ont été remis; on dirait Orphée tenant sa lyre et chantant ses douleurs.

M. Lechesne a modelé une figure dont le profil est des plus singuliers, et qui manque de netteté dans la pose; elle ressemble bien plus à un chasseur appelant ses compagnons, qu'à un guerrier saisi d'enthousiasme.

Le héros de M. Cugnot, avec son cou énorme, sa tête rejetée démesurément en arrière, rappelle plutôt Ajax défiant les dieux que l'ami de Patrocle.

M. Garnier a fait de son Achille un Thersite en colère. Le fils de Thétis est déjà coiffé de son casque; il fait une étrange grimace et presse sur son cœur son épée, mais à la façon du duelliste qui s'apprête à provoquer son adversaire.

Le mouvement que M. Watrinelle a donné à la figure de son héros est le meilleur de tous; il est seulement fâcheux que l'exécution ne réponde pas à la pensée, qui est bonne et vraie.

En général, on a trouvé le concours d'une extrême faiblesse, et l'on n'a pas eu tort. Tous les concurrents ne nous ont montré qu'un Achille vantard ou un Achille académique. Les figures sont d'une longueur démesurée. Les formes, chez la plupart, n'accusent pas la jeunesse; ce sont les membres de l'homme fait, du guerrier rompu aux fatigues, aux exercices, et non du héros dont l'élégance et la grâce sont à chaque instant vantées et décrites dans l'*Iliade*. L'imagination, les connaissances nécessaires manqueraient-elles aux élèves de cette année? Je ne sais, mais les travaux qu'ils ont exposés ne permettent guère de fonder de grandes espérances sur leur avenir.

L'Académie a partagé cette opinion, car elle n'a pas décerné de grand prix. Elle a seulement accordé un *premier second grand prix* à M. Watrinelle, qui méritait bien cette distinction, et un *deuxième second grand prix* à M. Delaplanche.

M. Watrinelle est élève de M. Toussaint, et M. Delaplanche, de M. Duret.

Le concours de gravure n'est pas non plus de nature à faire concevoir de grandes espérances.

Trois concurrents étaient seulement entrés en loge : M. Nargeot, de Paris, élève de M. Pollet, et MM. Duboucher et Miciol, tous deux de Lyon et élèves de M. Vibert, grand prix de 1828.

Le sujet du concours était, suivant une coutume invariable, la gravure d'une académie dessinée d'après nature.

L'œuvre produite par M. Nargeot n'est ni bonne ni belle. La figure a une pose assez heureuse, mais l'exécution est confuse, mesquine, nulle transparence dans les clairs. Le dessin manque de distinction.

M. Duboucher a déjà obtenu à l'école des Beaux-Arts un second prix; aussi aurait-on le droit de se montrer plus exigeant à son égard. On reconnaît tout d'abord dans son travail une certaine habileté à manier l'outil du graveur, mais, à l'examen, la figure qu'il expose ne prouve guère l'excellence de son goût.

M. Miciol, le dernier concurrent, est bien certainement le plus fort des trois. Le torse et les membres de sa figure sont bien; mais que la tête est triviale! que le faire en est dur, lourd et plat.

Que décidera l'Académie?

Nous ne pensons pas qu'elle puisse se résoudre à ajouter une de ces trois pages à la curieuse collection des vingt-six grands prix de gravure qui ont été décernés de 1804 à 1856 et qu'on voit dans la salle d'exposition; mais, si elle se trouvait dans ses jours d'indulgence, il est probable que, comme pour le concours de sculpture, elle ne décernera pas de premier grand prix.

Emile Gagneux.

On nous communique à l'instant le jugement prononcé par l'académie.

M. Miciol a obtenu un *second grand prix*, et M. Nargeot, une *mention honorable*.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES AUX EXPOSANTS DE DIJON. — DONS DU GOUVERNEMENT. — UN TABLEAU DE M. HEIM. — M. LANDELLE. — LES PRIX DE L'ÉCOLE IMPÉRIALE DE DESSIN. — LA STATUE D'OLIVIER DE SERRES. — INAUGURATION DES STATUES DE MONTAIGNE ET MONTESQUIEU A BORDEAUX. — UN TABLEAU DE M. YVON. — UN LEGS A LA VILLE DE CAEN. — DÉCOUVERTE DE MANUSCRITS INCONNUS DE LAVATER.

La distribution des récompenses décernées aux exposants de Dijon a eu lieu, le 8 septembre, avec une grande solennité, en présence du maréchal Vaillant, ministre de la guerre, du préfet de la Côte-d'Or, du général Picart, de M. le maire et de ses adjoints.

Son Exc. a ouvert la séance par la lecture d'un discours remarquable; puis, complimentant M. Vernier, maire de la ville de Dijon, elle lui a remis, au nom de l'empereur, la croix d'officier de la Légion d'honneur. La même distinction a été accordée à M. Jobard, de Bruxelles. Un libraire-éditeur de Dijon, M. Antoine Maître, dont les productions artistiques sont justement appréciées, a été nommé chevalier du même ordre.

Après une chaleureuse allocution de M. le maire, la proclamation des noms des exposants qui ont obtenu des récompenses, a eu lieu en commençant par la classe des Beaux-Arts.

La médaille de l'empereur a été décernée, pour les Beaux-Arts, à M. Isidore Pils, de Paris, et des médailles d'honneur ont été accordées à MM. Adolphe Bouguereau, de Paris, Armand Leleux, de Paris, et Hippolyte Michaud, de Dijon.

A l'occasion de la fête de l'Empereur, *le Moniteur* a publié, et nous avons donné, d'après la feuille officielle, la liste des musées des départements qui ont reçu des témoignages de la munificence du gouvernement. Nous compléterons ces renseignements intéressants pour les villes et les artistes, en faisant connaître les œuvres distribuées cette année entre les principaux musées fondés dans nos départements, pour contribuer à répandre le goût de l'étude et la connaissance des arts. Les notes de nos correspondants nous permettront de compléter ces indications utiles.

TOULON, *le Départ de la Société du Décameron*, par M. Garcin; — GUÉRET, *Un Ermite en prières*, tableau par M. Genlis; — PERPIGNAN, tableau de paysage, par M. Villevieille, *la Plaine de Déols dans le Berry;* — ROUEN, *Michel-Ange au lit de mort de Vittoria Colonna*, par M. Leman; — BESANÇON, *un Paysage*, par M. Desjobert; — AUTUN, *les Défricheurs*, par M. Dubuisson; — LIMOGES, *Paysage*, par M. Ciceri; — GRENOBLE, *une Vue d'Amsterdam*, tableau par M. Justin Ouvrié, — LE HAVRE, *la Voix des Torrents*, par M. Gendron; — NAPOLÉON-VENDÉE, *une Marine*, tableau par M. Dubois; — LYON, *l'Inondation des Brotteaux en 1856*, par M. Lazerges; — MONTAUBAN, *l'Ecueil*, tableau par M. Desgoffes; — CARCASSONNE, *une Vue de Villefranche*, par M. Guyaud; — MOULINS, *Pétrarque appelé à Rome par le pape Urbain V*, tableau de M. de Pinelli; — NEVERS, *une Croisade d'enfants sous Philippe-Auguste*, tableau par M. Jandelle; — LONS-LE-SAULNIER, *les Anges gardiens veillant sur le prince impérial*, tableau de M. Canon; — POITIERS, *une Vue de Pæstum*, tableau par M. de Curzon; — NARBONNE, tableau de paysage, par M. ***; — BORDEAUX, tableau de paysage, par M. Cabat; — REIMS, *une Après-midi sous Louis XIV*, tableau par M. Monfallet; — TARBES, *un Trait de la jeunesse de l'empereur Napoléon III*, par M. ***; — BLOIS, *Vue de Cronstadt*, tableau par M. Dupressoir; — BEAUVAIS, *un Paysage*, par M. Lessore; — LILLE, *les Deux favoris*, tableau par M. Couder; — ANGERS, *L'empereur Napoléon à Angers pendant les inondations de 1856*, par M. Antigna; — LAVAL, *Portrait de l'infant don Carlos*, d'après Vélasquez, par M. Géniole; — TOULOUSE, *l'Enfance de Grétry*, par M. Faustin Besson; — MONTPELLIER, *le Massacre des Innocents*, par feu Goyet; — VALENCE, *Monseigneur Sibour, archevêque de Paris*, par M. ***; — *un Paysage*, par M. ***; — BAYEUX, *un Paysage*, par M. Janron.

Un tableau de sainteté, d'assez grande dimension, peint par M. Heim, membre de l'Institut, et représentant la *Flagellation du Christ*, vient d'être donné par le gouvernement à l'église Saint-Symphorien d'Avignon.

L'un de nos jeunes peintres les plus distingués, M. Landelle, a été chargé dernièrement, par M. le préfet de la Seine, d'exécuter les peintures murales de la chapelle Saint-Joseph, dans l'église de Saint-Sulpice.

La distribution des prix aux élèves de l'Ecole impériale de dessin, de mathématiques, d'architecture et de sculpture d'ornement pour l'application des Beaux-Arts à l'industrie, a eu lieu dimanche, 29 août, dans l'amphithéâtre du lycée Louis-le-Grand, rue Saint-Etienne-des-Grès.

M. Belloc, directeur de l'école, a lu d'abord un rapport sur les travaux de cet utile établissement; puis, M. Pelletier, secrétaire général du ministère d'Etat, qui présidait la séance, a prononcé un discours fort remarquable qu'on a accueilli par de vifs et unanimes applaudissements.

Après ce discours, un des professeurs a fait l'appel des jeunes lauréats, qui sont venus recevoir des mains de M. le secrétaire général du ministère d'Etat les prix qu'ils avaient mérités.

La statue d'Olivier de Serres qui, ainsi que LA REVUE l'a annoncé, a été inaugurée, le 29 août, à Villeneuve-de-Berg, est due au ciseau de M. P. Hébert.

Olivier de Serres porte le costume du seizième siècle; ses traits sont calmes et souriants, on y aperçoit comme le reflet de la paix profonde qu'il trouva au Pradel. On retrouve sur cette noble figure la finesse d'esprit, l'énergie, la loyauté et la sérénité du penseur sérieux, de l'écrivain naïf, contemporain d'Amyot, de Montaigne et de Bernard Palissy. Son front proéminent semble éclater sous le choc de ses pensées.

M. Hébert a fait là une œuvre remarquable. Cette statue est le fruit de vingt années de méditations et d'études; elle ne peut qu'ajouter à la réputation de son auteur. Elle sera en même temps l'objet d'un orgueil légitime pour tous les habitants du Vivarais qui aimeront, en la contemplant, à se rappeler les vertus et le génie du père de l'agriculture française, de l'agronome qui propagea la culture du mûrier.

Par une coïncidence heureuse, la place sur laquelle a été érigée la statue fait partie de l'ancien « simetière de Villeneuve-de-Berc, appelé Saint-Louys, » dans lequel Olivier de Serres dut être enterré, ainsi qu'il l'avait demandé dans son testament; et, le jour de l'inauguration, on a couronné la statue de branches de mûrier provenant des arbres plantés par Olivier de Serres, il y a plus de deux siècles.

L'inauguration des statues de Montaigne et de Montesquieu a eu lieu, le 5 septembre, à Bordeaux. La foule était grande. Au milieu des quinconces, s'élevait une vaste estrade couverte d'une tente et destinée à recevoir les autorités de la ville et les invités. En sa qualité de maire, M. Gautier présidait la séance; il l'a ouverte par un court historique des mesures diverses prises par l'administration pour l'érection des statues de Montaigne et de Montesquieu. M. l'abbé Cirot de La Ville, président de l'Académie, a prononcé une appréciation des œuvres qui ont rendu si justement célèbres les deux philosophes bordelais. M. le préfet de la Gironde a ensuite prononcé une courte allocution, qui, s'accordant parfaitement avec les sentiments de la foule, a été accueillie par de chaleureux applaudissements.

On n'a pas oublié le très-remarquable tableau que M. Adolphe Yvon envoya à l'exposition des Beaux-Arts de 1855, la *Prise de la tour Malakoff*, aujourd'hui l'une des toiles les plus intéressantes et les plus dramatiques des galeries historiques de Versailles.

L'artiste vient de terminer un premier pendant à cet ouvrage. C'est un combat dans les gorges qui conduisaient à cette position déclarée inexpugnable. Le second pendant, dont M. Yvon va s'occuper, s'appellera la *Courtine de Malakoff*.

La scène offre ici un aspect tout différent. D'un côté du tableau, à droite, la masse des travaux de défense accumulés par les Russes; de l'autre, à gauche, une partie de ces défenses, mais, par une large tranchée, laissant apercevoir, dans un lointain fuyant, la ville de Sébastopol avec ses maisons, ses vastes établissements militaires, son port et ses fortifications avancées dans la mer.

Les troupes françaises ont escaladé, envahi les différents côtés de cette position formidable. Tous les corps sont représentés dans cette lutte gigantesque.

A droite, ce sont les zouaves, les chasseurs ou tirailleurs d'Afrique, les voltigeurs de la garde impériale; à gauche, des soldats des 50e et 27e régiments de ligne, des chasseurs à pied.

Des renforts russes arrivent en hâte de la ville assiégée; peine inutile! En vain leurs bataillons sont lancés vers les gorges; en vain les premiers rangs tentent-ils de résister, le drapeau déchiré, criblé de balles, d'un des régiments français, est déjà planté sur le point le plus élevé des travaux conquis.

L'action a été vive et sanglante, et le centre du tableau étale de nombreux épisodes qui prou-

vent que l'attaque et la défense ont été également acharnées.

Zouaves, voltigeurs, chasseurs d'Afrique, officiers et soldats, tous se précipitent avec une égale ardeur, un égal enthousiasme. Bien des braves ont déjà succombé! Ceux-ci traînent des fascines, ceux-là des sacs de terre; les uns continuent un feu terrible contre les troupes qui avancent; les autres attendent, immobiles devant la mort, un commandement pour les seconder. Le sol est jonché de cadavres; chefs et soldats sont confondus dans cette impitoyable hécatombe et leur sang coule et se mêle fraternellement pour la gloire et l'honneur de la France.

Le peintre a représenté avec autant de vigueur que de vérité ces terribles scènes de guerre. L'agonie des braves tombés sous le plomb et la mitraille est rendue avec la plus digne, la plus magistrale expression. Il y a des études magnifiques. Le mélange des uniformes donne un éclat extraordinaire à ce tableau. Les tuniques claires des chasseurs d'Afrique s'enlèvent admirablement sur les fonds plus obscurs des lignes et des groupes de voltigeurs et de zouaves.

Il n'est pas possible de demeurer indifférent devant cette composition qui donne une si juste, une si grande idée des combats que livrèrent nos soldats en Crimée.

Le pinceau de l'artiste n'a pas faibli un instant. Sans cette exagération, sans cette confusion dont nous avons eu de si déplorables exemples, et grâce à des études, à des observations personnelles sur le théâtre de la lutte, M. Adolphe Yvon a su, de nouveau, représenter une bataille moderne avec autant d'exactitude que de vérité.

Son tableau des *Gorges de Malakoff* est encore une noble page de la grande épopée orientale dont l'Empereur l'a chargé de rappeler les plus imposants épisodes. Comme la précédente, elle n'a reçu que des éloges de la part de ceux qui sont venus la visiter, et il est probable qu'à l'exposition de 1859, elle obtiendra également les suffrages de la foule qui se pressera devant elle.

Madame la baronne de Montazan, auteur de poésies très-recommandables, vient de léguer sa galerie de tableaux à la ville de Caen, à la condition qu'on leur affectera un salon qui prendra le nom de galerie de Montazan. Parmi ces œuvres, il en est quelques-unes de fort rares; mais toutes ou presque toutes ont une valeur réelle. La ville a accepté le legs.

On vient de mettre en ordre, à Saint-Pétersbourg, la bibliothèque de l'empereur Paul Ier et d'en dresser le catalogue. On a trouvé à cette occasion des manuscrits de Lavater, inconnus jusqu'ici, et consistant en lettres que ce physiognomoniste aurait écrites à Paul Ier, dont il avait fait la connaissance en Suisse. Le grand-duc Constantin a ordonné que ces lettres fussent imprimées, et qu'un exemplaire en fût envoyé à l'Université d'Iéna, à l'occasion du 300e anniversaire de sa fondation.

Victor Jolly.

SALON D'ANVERS.

ECOLE BELGE : MM. N. de Keyser.— Leys. — Dyckmans. — Jacob Jacobs.— Van Lérius.—Joseph Lies. — De Taeye. — Dillens. — W. Roelofs.— Lamorinière. — Pieron.—Verlat.

PREMIER ARTICLE.

Je ne sais pas de tâche plus délicate à remplir que celle de rendre compte d'une exposition de peinture; j'avouerai même que ce travail me semble impossible, si l'on ne se sent pas la force de se prémunir contre l'influence locale, de rester étranger à tout esprit de parti, à certains principes ou certaines antipathies d'école, pour ne juger les œuvres d'art que d'après ses propres inspirations, et n'obéir qu'au sentiment qui doit nous faire aimer l'art pour lui-même.

Malheureusement ce n'est pas là ce que font la plupart de ceux qui se mettent en tête de raisonner peinture et d'apprécier les toiles qu'on expose. Impitoyables pour l'artiste qui ne partage pas leur prétendue manière de voir, ils critiquent son œuvre avec aigreur, bien souvent même ils ne disent que le mal pour taire le bien.

Ennemi de tout parti pris, je m'efforcerai du moins, dans le compte rendu que je vais écrire, de rester toujours ce qu'il convient d'être quand

on se mêle d'apprécier les œuvres d'art, c'est-à-dire impartial dans mes jugements.

Non que je veuille entamer ici la moindre polémique ou faire allusion à qui que ce soit; il me faut cependant essayer de réfuter en peu de mots les fâcheux pronostics émis depuis quelque temps au sujet de nos expositions.

Que n'a-t-on pas dit du dernier Salon de Bruxelles? Avec quelle assurance n'a-t-on pas prédit la dégénérescence de l'art en Belgique[1]? Et voilà l'exposition d'Anvers à peine ouverte, que déjà certains organes de la presse se rallient pour crier de nouveau à la décadence. Pourquoi tout ce bruit? Serait-ce parce qu'on voit au Salon peu de grandes compositions? Mais où est-il donc écrit que l'art se mesure à la toise? Ne peut-il y avoir mille fois plus de mérite dans une petite toile bien pensée, bien mûrie, bien agencée, que dans telle autre d'une grande dimension, s'étalant dans un immense cadre? La *Vision d'Ézéchiel*, par Raphaël, ne résout-elle pas la question d'une manière magistrale?

Si les grandes compositions deviennent plus rares, c'est, à mon sens, aux idées de notre époque et non à une décadence qu'il faut l'attribuer. Je ne saurais donc admettre que nos expositions, comme quelques-uns le prétendent, déclinent réellement. L'école belge en général, et celle d'Anvers en particulier, sont, selon moi, dans une voie de progrès marquant. Nous n'avons qu'à voir ce qui se faisait il y a vingt ans. Si tel artiste n'a pas progressé depuis cette époque, du moins il n'est pas resté en arrière. Il est vrai, on a pu compter quelques découragements, remarquer quelque temps d'arrêt ou d'hésitation, mais aussi c'est qu'il s'est formé tant de modes dans l'art, tant de diversités dans les goûts, qu'une foule d'artistes, désespérant, à tort, de vaincre leurs rivaux en continuant à suivre les inspirations d'un talent sage et réfléchi, se sont jetés imprudemment dans le réalisme ou dans le style maniéré. De là sont nés ces luttes, cet esprit de parti qui répugnent à ceux qui marchent dans la voie simple et n'arrivent au beau qu'en prenant pour guide l'idéal de la nature.

Ce sont là les artistes qu'il faut encourager; avec eux la décadence ne sera pas à craindre. Le public, qui, du reste, n'est pas toujours le plus mauvais juge, partagera, nous en sommes certain, cette opinion, et nous nous estimerions heureux si nos efforts et l'impartialité de nos appréciations pouvaient parvenir à rétablir à leur rang les talents que l'esprit de parti s'efforce d'abaisser.

Ce n'est point une question de prééminence, mais bien plutôt de reconnaissance publique qui, en commençant l'examen du Salon, nous fait parler tout d'abord du directeur de l'Académie d'Anvers.

M. N. de Keyser est un de ces chefs d'école qui, fidèle à la route qu'il s'est tracé, a toujours eu en vue de conserver religieusement les belles traditions de l'art flamand. A ce point de vue on lui doit beaucoup. Rappelons-nous l'heureuse influence qu'exercèrent en 1836, sur les destinées de l'art en Belgique, la vue de sa *Bataille des Éperons d'or*, et, en 1839, sa *Bataille de Woeringen*. A cette époque, il commençait la lutte contre les tendances envahissantes de l'école romantique, et depuis, la constance de ses efforts n'a pas peu contribué à ramener aux principes traditionnels de la vieille école les partisans du style romantique.

Les toiles que M. N. de Keyser expose cette année, sont une nouvelle preuve de son attachement aux vrais principes de l'art. Le culte du beau y est prédominant, tout s'y balance, et aucune qualité n'y est sacrifiée à une autre. Effet, composition, sentiment, dessin, couleur, expression, rien n'y fait complétement défaut.

La dernière pensée de Weber est une œuvre satisfaisante de sentiment et de couleur. Quelle poésie dans la lumière de cette bougie presque entièrement consumée, symbole de la vie prête à s'éteindre, et les premières lueurs de l'aube qui, pénétrant par les volets entr'ouverts d'une fenêtre, jettent de pâles reflets sur le front du mourant! Il y a là quelque chose qui fait rêver, qui émeut, qui attendrit même l'âme la plus insensible. La figure de Weber ne saurait être plus expressive. La main surtout, qui glisse du piano, auquel il s'efforce d'imprimer un dernier accord, est rendue avec un sentiment dont la vue seule du tableau peut donner une idée. La tête est belle, et bien qu'elle soit un peu jeune, au dire de quelques critiques, ceci n'ôte rien au mérite de cette composition.

Le Dante en exil, avec les mêmes qualités d'exécution, fait un contraste frappant avec le tableau dont je viens de parler. C'est une page grave qui attire et intéresse, comme l'autre émeut et attendrit. On prétend que la tête de Dante rappelle celle du même personnage par Ary

[1] Inutile de rappeler que les opinions de notre honorable correspondant lui sont toutes personnelles lorsqu'il apprécie le progrès de l'art en Belgique.

E. G.

Scheffer. Serait-ce parce qu'elles sont toutes deux vues à peu près de profil et qu'elles portent la même coiffure de l'époque. Mais n'y a-t-il donc pas une différence marquante dans le sentiment et l'expression qui les animent? Quant à la tête du moine, elle dit bien la quiétude et l'insouciance de la vie claustrale. Cette bonne figure, grasse et fleurie, est fort bien peinte, elle est de nature à faire comprendre que le malheureux poëte trouvera dans le monastère ce qu'il vient y chercher.... la paix!

Milton dictant le Paradis perdu à ses filles est certes la plus complète des trois œuvres exposées par l'artiste. La composition en est belle, la couleur harmonieuse et riche, le dessin irréprochable. Quoique le sujet soit représenté en plein air, il n'y a pas moins de vigueur dans ce tableau que dans les deux autres. Les fraîches et blanches carnations des blondes filles du poëte, ressortant en reflets et en demi-tons sur un ciel clair, sont d'une couleur brillante et même solide. L'expression donnée à ces jeunes filles intéresse; on voit qu'elles voudraient, pour soulager leur père dans son travail, aller au-devant de sa pensée. La tête de Milton est noble et digne, et toute la figure est traitée de main de maître. Nous n'avons qu'une seule observation à faire : il nous semble qu'il règne dans l'arrangement, dans la mise en scène de cette composition un peu plus d'élégance, de distinction, que ne le comporte la simplicité toute champêtre dans laquelle vivait cette famille.

Pour pouvoir apprécier le talent de M. Leys, il est bon de rappeler la succession de ses œuvres; c'est le moyen de faire comprendre les caractères multiples que l'artiste leur a donnés depuis quelques années.

Ne lui faisons pas un crime de ses débuts; ils ont été ce qu'ils devaient être, d'après la nature de l'homme, à une époque fiévreuse où l'intelligence s'égarait dans le romantisme, dont l'influence a été si grande et si diversement appréciée. Son *Massacre des magistrats de Louvain*, peint en 1836, portait le cachet de l'exagération des idées qui régnaient alors; son pinceau n'avait pu s'en garantir. Il s'empressa toutefois de s'en affranchir, et, quelques années après, il avait changé de manière.

C'est alors qu'il s'attacha, trop exclusivement peut-être, aux traditions de Van Ostade, et qu'il produisit ces kermesses à la couleur brillante et dorée. Ces essais lui valurent des succès que le temps n'a pas consacrés, tant il est vrai que ce que produit la mode est détruit par elle.

M. Leys se prit ensuite d'ardeur pour le genre que Pieter de Hooge a illustré; mais là encore l'imitation, quelque parfaite qu'elle fût, dut céder devant d'autres considérations, dont l'influence fut salutaire à son talent.

Ce fut enfin au Salon d'Anvers de 1849 qu'il se créa un genre réellement à lui, en exposant son *Corps de Garde*. Dès lors, ses succès se succédèrent sans interruption et vinrent consolider sa réputation, d'abord par l'*Atelier de Rembrandt* qu'il envoya à Bruxelles l'année suivante, puis par son *Faust* et sa *Réception de Rubens*, que l'on vit à Bruxelles en 1854, et, enfin, par l'*Albert Durer*, qui parut au Salon d'Anvers, en 1855, la même année où ses *Trentaines de Bertal de Haze* lui valurent la médaille d'honneur pour l'école belge, à l'Exposition universelle de Paris.

Aujourd'hui, M. Leys expose un tableau représentant *Adrien Van Haemstede prêchant clandestinement la réforme à Anvers, vers* 1552.

Le public s'arrête avec étonnement devant cette toile, ne sachant s'il doit admirer, en raison du nom de l'auteur, une œuvre qu'il semble ne pas comprendre. Les plus hardis se demandent tout bas si elle est bien du maître dont le nom a retenti avec tant d'éclat. Ce doute s'explique. C'est qu'ils y cherchent vainement ces brillants effets de lumière et ces jeux magiques de clair obscur, dont Leys, disait-on, possédait le secret. Tout en admirant de ravissantes parties, des têtes de femme délicieuses, tout en rendant justice à certaines merveilles, même comme opposition de couleur, ils s'étonnent, et avec raison, de rencontrer dans quelques types des fautes qu'un maître comme Leys aurait dû ne pas emprunter aussi naïvement aux dessinateurs inhabiles qui les ont conservées. Pourquoi n'a-t-il pas eu plutôt recours à la liberté de la pensée, et que ne s'est il rappelé qu'avant tout l'art procède du beau? Il nous faut protester de toutes nos forces contre ces écarts; l'exemple en est d'autant plus dangereux, que cet artiste nous est donné pour un chef d'école qui compte de nombreux partisans et même plus d'un imitateur. Que M. Leys se garde donc désormais de pareils écarts, et qu'il continue à marcher dans la belle voie où il n'a recueilli que de légitimes succès.

Il nous faut dire aussi que M. Leys ne se préoccupe pas assez des obligations où entraîne nécessairement un sujet qui vise à l'histoire ou au moins au genre historique. Il ne suffit pas que le caractère d'une époque se retrouve dans le type des personnages, il doit se retrouver aussi dans leur action, dans leurs costumes, et même dans les accessoires qui les entourent.

Encore un artiste qui, comme M. N. de Keyser, n'a cessé de vouer un véritable culte au beau, c'est M. Dyckmans. De tout temps, la nature de son talent s'est refusée à l'imitation de quoi que ce soit, pour ne s'inspirer que de ce qui est simple et vrai. Si son genre n'a pas eu d'imitateurs, c'est qu'il a su en pousser la perfection à de telles limites, qu'à moins d'être doué d'une organisation semblable à la sienne, on n'y parviendrait peut-être jamais. Quelques-uns lui refusent le sentiment, et prétendent que la pensée est absente de ses compositions, ils vont même jusqu'à dire que sa plus grande qualité se résume dans un certain *acquis*. Eh bien ! qu'on nous présente toujours pareil *acquis*, nous en serons très-satisfaits, pour ne pas dire émerveillés.

M. Dyckmans a deux toiles au Salon : la *Prière* et la *Toilette de la mariée*. L'exécution et le fini qui les distinguent, comme tous les ouvrages de ce maître, n'altèrent aucunement l'ampleur de son modelé; sa peinture est d'une esquise suavité, d'une harmonie parfaite ; le sentiment qui y règne est noble et distingué. Rien n'est sec dans son faire, le tout est modelé dans une pâte solide et avec une grandeur de style que parviennent rarement à conserver les peintres qui veulent pousser à un tel degré de fini des œuvres d'une aussi petite dimension. La *Toilette de la mariée* est un véritable joÿau. Outre les chairs, les étoffes, les dentelles, les diamants et les perles sont d'une finesse d'exécution à désespérer un Gérard Dou. La *Vieille femme en prière* est un petit chef-d'œuvre de modelé.

Il semble qu'il y ait deux natures bien distinctes dans M. Jacob Jacobs; il reproduit avec non moins de vérité et de talent les froids climats du Nord et les brillants soleils de l'Orient qu'il a visité. Aussi, peut-on dire qu'il est éminemment artiste. Il sent vivement la nature, il la comprend, il la peint d'inspiration, tout en restant dans le vrai, quoiqu'il reflète dans ses œuvres la poésie de son âme.

Son genre est difficile à définir, tant il le varie. Il nous a retracé successivement les pyramides d'Egypte, les ruines de Thèbes ou de Carnack, les bords du Nil ou du Bosphore, ainsi que les sables du désert; souvent il a animé ces merveilleuses natures de personnages bien mouvementés, car il traite aussi savamment la figure; de plus, on a de lui des marines où il a parfois reproduit des épisodes historiques, témoin son *Naufrage du Floridian*, que l'on voit au musée de Munich; et enfin, il nous a mis sous les yeux des sites sauvages à la manière de Ruysdael, des lacs ou des chutes d'eau comme celle de *Traletta*, que le gouvernement a achetée, il y a quelques années, pour le musée de Bruxelles, et que, dans son genre, on pourrait presque appeler de la peinture historique, tant le style en est large et grandiose.

Des trois tableaux que M. Jacobs envoie cette année, le *Lac de Wetter, en Suède*, est le plus important. On s'étonne que le peintre ait su, sur une surface si simple, si tranquille, développer tant de perspective aérienne. Le ciel est traité de main de maître, et l'ensemble de cette composition est d'une vigueur, d'un effet et d'une vérité de coloris qui surprendraient chez un artiste autre que M. Jacobs. — Le second petit tableau, une *Halte à la fontaine* (Asie-Mineure), se fait remarquer par un ton local qui frappe et un brillant qui ravit. — Le troisième tableau, une *Chute d'eau en Norwége*, mis en opposition avec le premier, le *Lac de Wetter*, prouve de nouveau, ainsi que je l'ai dit, que chez cet artiste, le sentiment sait lui dévoiler les beautés et la vérité de deux natures diamétralement opposées.

On se souvient du succès que M. Van Lérius obtint l'année dernière à l'exposition de Bruxelles; le jeune professeur de l'Académie d'Anvers devait avoir à cœur de consolider sa réputation ; il vient de le prouver. Sa *Cendrillon*, à part quelques légères imperfections de dessin, est une œuvre dont il faut louer le rendu et le brillant coloris. Le sujet mettait l'artiste dans l'obligation de faire un contraste : M. Van Lérius l'a cherché dans la différence des styles plutôt que dans la pensée et le sentiment. Il a traité la figure de Cendrillon avec cette belle sobriété des Allemands, tant pour le faire que pour le coloris; tandis que pour les deux sœurs et la servante qui les aide à leur toilette, il a eu recours à une gamme tout à fait flamande. Le contraste n'exigeait peut-être pas cela; mais, si c'est un défaut, il n'est que relatif, car le but est atteint : on s'intéresse au malheur, et Cendrillon, malgré sa simplicité, attire plus les regards que ses sœurs, en dépit de leurs riches costumes et de leur brillant coloris.

M. Joseph Lies expose une des plus belles toiles du Salon : les ***Maux de la guerre***. Ce tableau représente la marche victorieuse d'une poignée de brigands du moyen âge, emmenant un convoi de prisonniers et chassant devant eux vieillards, hommes, enfants et bestiaux d'un village qu'ils

viennent d'incendier et qu'on voit brûler dans le lointain. Cette composition, quoique un peu compacte, est heureuse; il y a de la vie, du mouvement; les types sont beaux, les expressions des têtes variées et vraies, les costumes pittoresques, ceux des cavaliers surtout. Passant complaisamment sur plus d'une imperfection de dessin, nous n'avons qu'à exprimer toute notre admiration pour la chaleur, la puissance et la solidité du coloris de cet artiste. Jamais M. Lies ne s'était élevé à une telle hauteur; nous désirons pour lui qu'il s'y maintienne.

Le portrait de femme que nous avons du même artiste, est aussi une fort belle chose. Toutefois, la tête ne se détache pas d'un fond de paysage trop clair et parsemé de petits points lumineux qui fatiguent l'œil. Nous regrettons que M. Lies ait choisi un pareil fond.

M. de Taeye, professeur d'histoire et de costume à l'Académie d'Anvers, débute cette année dans la grande peinture historique par la plus vaste toile qui soit au Salon, la *Défaite des Sarrasins par Karl Martel*, tableau commandé par le gouvernement. Ce début lui fait honneur. L'œuvre n'est certes pas à l'abri de la critique, mais il ne faut pas oublier que si, aux qualités qu'elle possède, elle réunissait celles qu'on voudrait y voir encore, elle serait en tous points digne d'être signée *H. Vernet*. Il y a beaucoup de fougue et de pensée dans cette composition, une grande entente de lumière et beaucoup d'effet. Les groupes sont bien combinés, les figures d'un dessin correct et faites d'un pinceau qui ne manque pas d'habileté. Peut-être M. de Taeye a-t-il montré trop de science dans la spécialité qu'il enseigne avec tant de succès à l'Académie anversoise. Un peu moins de détails dans les costumes n'eût pas nui dans une si grande composition, et l'artiste eût surmonté sans prendre tant de peines les difficultés d'une œuvre qu'on croyait au-dessus de ses forces, mais qu'il a su aborder avec cette énergie et ce courage qui ne sont donnés qu'aux intelligences d'élite.

Depuis quelque temps, M. Dillens se plaît à reproduire quelques scènes nouvelles des mœurs de la Zélande, toutes variées, attrayantes et bien senties. On reconnait dans *Un jour d'hiver au port de Goes* la brosse aussi consciencieuse que large et énergique de cet artiste. La seule critique à faire, c'est qu'il y a abus de figures d'arrière-plans dans certaines parties du tableau.

Je vais un peu au hasard à travers le Salon; je rencontre les œuvres de trois paysagistes, MM. W. Roelofs, Lamorinière et Piéron, qui ont chacun un caractère particulier. — Dans sa *Forêt de Fontainebleau*, sa *Vallée de Beaufort* (Luxembourg) et son *Paysage en Hollande, effet de brouillard*, M. Roelofs se montre très-habile à saisir les contrastes. Sa peinture a de la grandeur, son faire est large et vigoureux. Je trouve seulement que ses arbres sont un peu plats. — M. Lamorinière est, comme toujours, un artiste habile. La nature naïve, qu'il affectionne, y est rendue avec un art charmant. Il sait, par sa couleur, sa poésie et sa perspective, tirer parti des choses les plus simples qu'offre la nature. Nous serions curieux de voir le talent qu'il déploie dans la reproduction de nos environs, s'appliquer à l'expression d'une nature plus sauvage et plus accidentée. — M. Piéron, qui aime les sites agrestes, nous montre deux *Vues d'automne*, très-justes de couleur et d'un effet très-lumineux. — En somme, chacun de ces artistes consolide, par de nouveaux succès, la réputation qu'il s'est acquise.

M. Verlat appartient à la colonie des peintres belges qui s'est transplantée à Paris. C'est un de ces jeunes talents dont l'école d'Anvers est fière à juste titre; aussi ne manque-t-il jamais de gratifier l'exposition de sa ville natale de quelque œuvre de mérite. Son pinceau est d'ailleurs si productif qu'il peut payer facilement sa dette. Nous avons deux compositions de cet artiste : *Un Chien berger défendant son troupeau contre les attaques d'un aigle*, et *le Faux coup de patte*.

M. Verlat a toujours su intéresser le public par le genre qu'il s'est créé et par l'esprit des sujets qu'il traite. On pourrait le surnommer le *La Fontaine des peintres*, car dans presque toutes ses œuvres la morale s'avise de montrer *le bout de l'oreille*. Il serait superflu de répéter qu'outre ses qualités de composition, sa brosse énergique et une pâte solide, il a de la vigueur et du relief; cependant, pour cette fois, il nous faut apporter une petite restriction à nos éloges. Dans *le Chien berger*, le faire nous a paru un peu plat, et nous ferons en même temps cette remarque, que l'aigle ne reste pas à son plan et qu'il paraît venir comme force au-devant du chien. — *Le Faux coup de patte* représente un chat laissant échapper l'oiseau qu'il était parvenu à arracher de sa cage. L'expression du désappointement du chat est parfaitement rendue, seulement la facture de ce tableau nous paraît dans certaines parties encore plus plate que celle du premier.

Duvallon.

(*La suite au prochain numéro.*)

CORRESPONDANCE.

A MONSIEUR ÉMILE GAGNEUX, SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION.

Cher maître,

C'est à vous que j'adresse cette lettre, certain d'avance que, malgré la fièvre des voyages qui s'est emparée du Parisien, vous seul aurez échappé à la contagion et serez resté fidèle à votre poste. Toute notre rédaction a pris la clef des champs; voilà, du moins, le bruit qui m'arrive : Noriac est, dit l'écho, sur la route de Blois; Galeppe d'Onquaire se promène aux environs d'Amiens; Hippolyte Lucas se cache au fond de la Bretagne; Françis Aubert visite Cherbourg; Albert Blanquet parcourt la Russie à la suite d'Alexandre Dumas, son maître; Théodore Lejeune est à Fontainebleau, et votre directeur lui-même, où est-il? Cette lettre vous l'apprend, et en même temps vous dira que je viens de rentrer en France après un assez long voyage à travers la Belgique et la Hollande.

Dans la patrie de Rubens et de Rembrandt, j'ai pu lire très-régulièrement la Revue des Beaux-Arts. Elle y compte de nombreux abonnés et de zélés partisans. Le voyage de Blanquet sur les côtes normandes m'a vivement intéressé. C'est lui qui m'a donné l'idée de revenir à Paris en suivant une partie de son itinéraire. Moi aussi, j'ai arpenté le même rivage, et le plus modeste des rédacteurs de la Revue s'est arrêté successivement à Harlem, La Haye, Scheveningue, Ostende, Dunkerque, Calais, Boulogne, Saint-Valery, où, sous les auspices d'une Société, on cherche à créer un établissement capable de rivaliser avec ses voisins. A Tréport, j'ai assisté à un drame beaucoup plus triste que tous ceux qui se jouent sur les planches de la Gaîté. Je veux parler de ces deux enfants entraînés par la mer au moment de l'ouverture d'une écluse. J'ai vu Dieppe, une ville écrasée par la massive construction de ses maisons; Fécamp, qui a vu en quelques heures son magnifique établissement devenir la proie des flammes; le Havre, qui passe encore pour une ville de bains, grâce à la présence du prince Jérôme et de la reine Christine, hôtes habituels de Frascati.

De là, je passe à Honfleur, toujours pour obéir à mon guide, Albert Blanquet; mais je n'y vois pas précisément ce qu'il y a vu : je ne sais pourquoi j'y vois tout autre chose. Quelques heures plus tard, je suis à Villerville. La première personne que j'y rencontre, c'est Charles Deslys, notre collaborateur. Villerville et Charles Deslys, c'est tout un; ils ne se séparent jamais.

Me voici à Trouville. Je tombe au Casino, dans la mêlée d'un bal étincelant. Ce ne sont que plumes, fleurs, diamants, toilettes splendides, crinolines exagérées. Quant aux hommes, ils sont en petit nombre. Je reconnais quelques clercs d'avoué, des étudiants en droit, de jeunes rhétoriciens en vacances. Ils se promènent mélancoliquement, causent à voix basse, et n'osent pas plus risquer une déclaration que demander une valse.

Dans le salon de jeu, la scène change. Les habits noirs se pressent en foule autour du tapis vert. L'écarté a la préférence. Il y a surtout un petit jeune homme imberbe qui ne joue jamais moins de vingt-cinq louis. Si encore ces louis-là revenaient toujours à leur premier domicile!

En vain le pianiste exécute un vigoureux prélude... Tous les joueurs sont atteints de surdité... Cependant, le quadrille va son train... sur le piano. Les dames l'écoutent en jouant de l'éventail, les petits jeunes gens restent insensibles. Une demi-heure après, second appel pour une polka. Même indifférence. Une mazourka, une nouvelle polka, une nouvelle mazourka, et toujours l'indifférence. Le pianiste impatienté joue coup sur coup les schotistes les plus délicieuses, les valses les plus entraînantes... Rien, rien!... A minuit, les dames se retirent, les hommes ne quittent pas le tapis vert. Alors, le *maestro* ferme son instrument, pousse un soupir et disparaît. Voilà le bal de Trouville!

De temps à autre j'entrais au salon de lecture. J'y rencontrais quelques amis, Pallizzi, l'émule de Troyon, qui est venu chercher des inspirations dans la vallée d'Auge, et les frères Lyonnet qui devaient partir le lendemain pour Cabourg-Dives.

Dans un journal de la localité j'ai lu l'entrefilet suivant :

« Un cruel événement est venu, il y a quel-
« ques jours, attrister les baigneurs de Trouville.
« M. Pouchet, commissaire priseur de Paris, ar-
« rivé la veille au soir avec sa femme et ses deux
« enfants, s'est noyé, vers six heures du matin,
« en allant à la mer. Malgré les avertissements
« qui lui avaient été donnés de prendre un guide-
« baigneur, car la vague était très-forte, M. Pou-

« chet a persisté à nager seul. Il aura sans doute « été roulé et entraîné par les flots ; le fait est « qu'il a disparu, et, quand son corps a été re- « trouvé, tous les secours ont été impuissants à « le ranimer. M. Pouchet était à peine âgé d'une « quarantaine d'années. »

Décidément, je suis venu à Trouville, comme à Tréport, pour être le témoin de sinistres maritimes ou pour en lire le récit dans les journaux. Je comptais bien rester ici quelques jours, mais ce que j'apprends me décide à partir dès le lendemain pour Villers-sur-Mer.

Ne sachant quel chemin suivre, j'ai recours à Blanquet. Il m'indique deux routes charmantes, et mon unique regret est de n'en pouvoir prendre qu'une. Tout à coup, débouche sur le quai une cavalcade, au milieu de laquelle je reconnais le baron Clary, cousin de S. M. l'Empereur, ancien colonel de la garde mobile et aujourd'hui maire de Trouville. Il montait un magnifique alezan. A ses côtés s'avançaient M. Charles Laffitte et une charmante amazone, âgée de seize ans, qui est, je crois, sa fille.

La marée était basse. Les chevaux traversèrent la Touque, ayant l'eau à mi-jambes, et, quelques instants après, la cavalcade galopait sur la grève qui sépare Trouville de Villers. Malgré moi je me mets à la suivre. J'appelle le *passeux*, et deux heures plus tard j'arrive pédestrement à Villers.

En quittant la grève pour monter sur la route qui la domine, on se trouve en face d'une maison à persiennes vertes. La porte est entrebâillée ; j'entre. Personne. Je fais le tour d'un joli jardin, rempli de fleurs et de tamarins verts. Je cherche des yeux un être humain, j'appelle ; personne ne répond. J'aperçois seulement se prélassant dans une allée, deux gros chiens de Terre-Neuve, aux poils frisés et soyeux, qui viennent, en agitant la queue, me présenter leur belle tête à caresser. Un collier est à leur cou, et sur la plaque de cuivre je lis : *Diane* et *Triton*. Ces deux noms me rappellent des souvenirs mythologiques, et voilà tout. Le corps de garde des douaniers est à deux pas, mais je le trouve fermé. Je passe un ravin sur un petit pont de bois, au-dessous duquel coule un frais ruisseau. Au bout de ce pont commence une avenue sablée, bordée de deux trottoirs et semée à droite et à gauche de beaux jardins fleuris. A l'entrée d'une grille se tient une foule compacte de paysans et de paysannes, coiffés, les uns de chapeaux gigantesques, les autres du bonnet de coton traditionnel.

Ces braves Normands se dressaient sur la pointe des pieds et paraissaient concentrer toute leur attention vers un point que je ne distinguais pas. Après avoir longuement manœuvré des coudes, me voici dans le Casino de Villers que Blanquet nous a si pittoresquement décrit.

Que se passait-il dans ce mystérieux Casino ? J'ai été, je l'avoue, quelque temps sans y rien comprendre. Devinez, si vous pouvez, mon cher secrétaire !

Il est deux heures de l'après-midi. La coquette rotonde est remplie de curieux. Au milieu, brillent les toilettes parisiennes ; de chaque côté, une trentaine de jeunes Normands et autant de jeunes Normandes.

En face, sur une estrade, est placée une table couverte d'un drap vert. Différents personnages sont assis sur des fauteuils en velours d'Utrecht rouge ; je remarque dans leur nombre M. Paris d'Illins, descendant des Brunoy, propriétaire du château et maire de Villers ; à côté de lui, le vénérable abbé de Merson, ancien curé de Saint-Germain-l'Auxerrois et chanoine de Notre-Dame ; de l'autre côté, M. Lepareur, curé de l'endroit ; à une des extrémités de la table, M. Bergeron, docteur de la faculté de médecine de Paris, et à l'autre bout, devinez?... Je vous le donne en mille... Notre cher directeur, M. Félix Pigeory.

Sur l'arrière-plan, devant un piano ouvert, se tient un jeune artiste déjà bien connu, Schoen, élève de Marmontel, premier prix du Conservatoire ; puis, Paul Dervès, le directeur de l'établissement, puis le docteur Foubert, médecin de l'établissement, puis encore quelques autres figures amies dont les noms m'échappent. — Mais n'oublions pas, au-dessous de l'estrade, un petit monsieur qui porte sur ses épaules ce qu'on appelle *une bien bonne tête*.

Ce petit monsieur, à la taille courte, aux cheveux grisonnants, à la face rubiconde, aux yeux presque intelligents, se tient debout, le cou serré par les plis roides d'une cravate de satin bleu ciel, sur laquelle s'étalent des bouquets de fleurs d'un rouge vif. Il fait de la main, de la tête et du regard, des signaux aux jeunes paysans qui l'observent. Aux uns il sourit, aux autres, il lance un coup d'œil sévère. Evidemment, c'est le maître d'école.

Tout à coup, il se fait un grand silence, M. le curé Lepareur se lève et prononce quelques paroles bien senties. Alors, notre directeur adresse à l'assemblée le discours suivant, où vous trouverez l'explication de la mise en scène que j'ai essayé de mettre sous vos yeux :

Mes chers Enfants,

L'année dernière à pareille époque un homme illustre et généreux, M. Pitre-Chevalier, dont le nom res-

tera gravé parmi les fondateurs de Villers, vous traçait d'une manière spirituelle et touchante l'histoire de ce pays. — Je ne suis point comme lui éloquent et orateur, et cependant, en son absence, je suis heureux, chers enfants, de pouvoir vous dire moi-même, en ce jour solennel, toute la sollicitude que nous avons pour vous et l'intérêt bien vif que nous prenons à vos succès.

Vous allez recevoir les récompenses que votre travail a méritées : un jour, cette émotion que vous éprouvez sera un doux souvenir pour vous, car on aime à se rappeler les années de sa jeunesse, on aime à raconter son passé dans les longues soirées d'hiver, alors que la famille réunie près du foyer se délasse des travaux du jour en se livrant aux occupations de la veillée.

Mais, pour arriver à ce but, chers enfants, il faut dès à présent contracter l'habitude d'un travail assidu.

Monsieur le Curé vous a appris que Dieu a dit à l'homme : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*, et vous devez déjà savoir que plus on travaille, plus on est heureux.

Le travail qu'on vous demande à vous, mes enfants, c'est l'application aux leçons de votre maître, l'obéissance à vos parents, le bon emploi de votre temps.

Plus heureux que vos pères, vous êtes à même de vous instruire facilement. La lecture, l'écriture, le calcul doivent être l'objet de vos études. Plus nous avancerons, plus il sera impardonnable d'ignorer ces choses sans lesquelles la vie trouve à chaque pas des pierres qui font butter.

Vous, enfants de Villers, vous surtout qui voyez chaque année de nouvelles améliorations apportées dans votre pays, vous qui êtes appelés peut-être, sans quitter le sol natal, à devenir habitants d'un nouveau pays, ne vous montrez pas ingrats envers ceux qui vous prêtent un appui pour vous rendre la vie facile et utile.

Mais prenez garde aussi que le contact de cette société élégante et choisie que vous voyez chaque année se reposer parmi vous, semblable à ces oiseaux que les beaux jours amènent et dont chacun salue la bienvenue, prenez garde, dis-je, de vous laisser aller à des idées de luxe, d'ambition et surtout de jalousie qui flétriraient vos jeunes cœurs. N'enviez jamais les biens que vous ne connaissez pas : ils sont semblables à la rose qui attire par sa couleur et son parfum, mais dont la tige cache des épines.

Vous aurez peut-être de la peine à me croire si je vous dis que la vie des champs est préférable à l'existence des villes. Ne vous apercevez-vous pas, lorsque l'habitant de Paris visite vos chaumières, comme il vous fait compliment de votre air pur, de votre tranquillité qu'il envie, puisqu'il vous demande même souvent à partager un petit coin de votre chaume pour essayer d'oublier les inquiétudes qui le dévorent, qui tracent des rides à son front et qui le courbent avant l'âge, quand, au contraire, vos vieillards presque centenaires, en traversant les herbages, en passant les échaliers d'un pied sûr et ferme, nous saluent toujours d'un doux sourire, semblables à ces vieux chênes dont le tronc est fatigué, mais dont les rameaux verdissent encore.

Vos pères ont été cultivateurs, mes enfants, restez cultivateurs comme eux. Est-il une mission plus noble que celle d'ensemencer la terre que le bon Dieu a créée ?

Nous avons connu quelques enfants de la campagne qui, après s'être laissé endoctriner, sont venus à Paris, croyant peut-être que chaque pavé laisserait des empreintes d'or sous leurs pas. Ils se sont fatigués en vain, et depuis ils nous ont avoué que le pain qu'ils ont mangé était plus amer que celui de la chaumière paternelle. A quoi bon abandonner votre pays pour chercher fortune ? La terre n'est-elle pas toujours là pour vous donner autant de travail et je dirai même de richesse qu'il vous en faut !

L'agriculture, mes enfants, n'est pas une science si facile ; de grands savants s'en sont occupés, s'en occupent encore et cherchent chaque jour à rendre vos travaux moins pénibles et vos récoltes plus abondantes.

Mais pour répondre à de si nobles efforts, il faut vous montrer attentifs et dociles, il faut, dès à présent, graver dans votre intelligence les connaissances qui vous aideront à comprendre et à adopter les nouvelles inventions que la science pourra vous apporter. Où puiserez-vous tout cela, mes chers enfants ? Ce ne peut être que dans votre assiduité à l'école, école dont vous étiez privés il n'y a pas encore bien longtemps, et qui a été créée, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, par l'initiative de deux hommes qui représentent à Villers l'autorité civile et l'autorité religieuse, marchant de concert pour votre bien, et dont les noms sont déjà sur vos lèvres, tandis que vos regards se dirigent vers M. Paris dillins et M. le curé Lepareur, auxquels vous devez tout, et qui se préoccupent encore de grossir votre dette de reconnaissance en créant une école pour les jeunes filles.

Avant de terminer, adressons un remercîment à M. Dervès, directeur de l'établissement des bains du Casino, qui s'est prêté avec tant de bienveillance à l'organisation de cette petite fête de famille.

Ce remercîment, pour lui, Messieurs, est l'expression de nos sympathies pour cette double intelligence d'administrateur et d'artiste, au souffle de laquelle Villers va conquérir le rang qu'il occupera un jour sur le littoral normand.

Applaudissements unanimes. Mais, de bonne foi, fallait-il tant d'éloquence pour annoncer la distribution des prix d'une école de village ?

Schoen joue un morceau ; si je ne me trompe, c'est l'ouverture des *Noces de Jeannette*. Paul Dervès chante les *Bœufs*, de Pierre Dupont, chanson, à mon avis, très-immorale, car les fermiers normands vont à présent préférer leurs bœufs à leurs femmes.

Les prix d'honneur sont proclamés par le petit monsieur *à la bonne tête*. Ce sont de fort beaux volumes offerts par M. Pitre-Chevalier et M. le baron Martineau-Deschenetz.

On se passait de main en main une poésie, espèce de ballade que Paul Dervès allait chanter. J'en demande un exemplaire, et je quitte aussitôt cette fête de famille, fort intéressante sans doute pour les indigènes, mais d'un médiocre attrait pour le touriste. Du reste, ma fuite ne fut remarquée de personne ; j'avais pris pour cela mes précautions.

Comme la mer était encore basse, je résolus d'aller dîner à Beuzeval et coucher à Cabourg.

En suivant le rivage et en longeant les falaises à pic qui se trouvent à ma gauche, je tire de ma poche la poésie que Dervès avait chantée, et je m'en fais la lecture à haute voix :

LES CHANTS DE L'OCÉAN.

LES VACHES NOIRES DE VILLERS.

Mille ans se sont passés depuis que la tempête
Mugissante apportait, sur ces rochers déserts,
L'imprudent voyageur cherchant une conquête
A travers les monts et les mers.

Mille ans se sont passés et le souvenir reste;
Hier encor, palpitant d'une sombre frayeur,
Le passant attardé craignait ce lieu funeste,
Hanté par l'ombre de la peur.

La terre que foulent vos pieds,
Longtemps par le bon Dieu maudite,
Fut la terreur des mariniers,
Ces joyeux enfants d'Amphitrite.
Pour les attirer, les Normands,
— C'est consigné dans les grimoires, —
La nuit plaçaient des feux brillants
Sur les cornes des vaches noires;
Et, dans l'ombre, les matelots
Égarés, trompés par ces lumières lointaines,
Croyaient voir des vaisseaux les brillantes carènes
Qui se balançaient sur les flots.

Et les siècles fuyaient emportant les années
Près du trône du Dieu qui tient nos destinées.

Par ce mirage de la mort,
Attirés sur la sombre rive,
A peine touchaient-ils le bord,
Qu'on entendait leur voix plaintive;
Leur sang arrosait les récifs,
Leurs cris se perdaient dans la nue;
Pas de pitié, pas de captifs
Pour le forban qui pille et tue;
Mais un jour le pirate errant
Vit à son tour pour lui venir l'heure dernière,
Le souffle du zéphyr déployait la bannière
De Guillaume-le-Conquérant.

Et les siècles fuyaient emportant les années,
Près du trône du Dieu qui tient les destinées.

Le vent, sur ces rochers déserts,
Gronde, gémit, pleure dans l'ombre.
De Beuzeval jusqu'à Villers,
Nul bruit ne trouble la nuit sombre;
Lorsqu'un riche marquis de cour,
Brunoy, le roi des belles fêtes,
Vient avec des chansons d'amour
Et brave la voix des tempêtes.
Son règne ne va pas durer...
Lui, le seigneur brillant parmi les plus superbes,
Il est là-bas couché dessous les hautes herbes,
Où nul ne vint jamais pleurer.

Et les siècles fuyaient emportant les années,
Près du trône du Dieu qui tient les destinées.

Tout change; c'est la loi de Dieu.
Un voyageur, par lassitude,
Un jour s'arrêta dans ce lieu
Attristé par la solitude.
Il dit : — En cet endroit j'eus faim,
Je n'eus point d'ami, pas de gîte;
Ici même on fera du pain,
Des palais s'élèveront vite;
J'apporterai tous les bonheurs
A ce pays maudit qu'accablait la souffrance,
Je lui donnerai tout : la vie et l'espérance,
Du vin, des femmes et des fleurs.

Mille ans se sont passés depuis que la tempête
Mugissante apportait, sur ces rochers déserts,
L'imprudent voyageur cherchant une conquête
A travers les monts et les mers.

Mille ans se sont passés, si le souvenir reste,
La frayeur a fait place à la joie, au bonheur;
Le passant attardé près de ce lieu funeste,
Chante les hymnes de son cœur.

C'est en passant au milieu des rochers des *Vaches-Noires* que je lisais la dernière strophe. Était-ce de la couleur locale?

Au lieu de m'arrêter à Beuzeval, je fais une simple halte sur sa grève. Là, je vois une centaine de baigneurs dans le costume adopté pour ce grand *lavabo* qu'on appelle Océan. Hommes et femmes, tous portent la vareuse rouge avec un large pantalon qui ne descend qu'à mi-jambe. Ils marchent pieds nus, ayant un panier sur le dos et à la main un trident, espèce de fourche en fer plat, et s'en vont pêcher des esquilles, petits poissons qui ressemblent fort aux éperlans, et qu'on trouve dans le sable à la marée basse.

O charmant village! Conserve longtemps tes mœurs patriarchales; tu es si joli dans ta simplicité! Aussi, t'associant aux éloges que l'on donne à tes voisines, ne dit-on pas maintenant : *Villers l'orgueilleuse*, *Beuzeval la coquette*, et *Cabourg l'élégante!*

Encore un pas, ou plutôt, encore une rivière, et je suis à Cabourg. J'appelle le *passeux*, je traverse la Dive, comme le matin j'ai traversé la

Touque, et me voici dans le village où règne M. Dennery.

Cinq minutes plus tard, j'entre brisé, exténué de fatigue, dans le splendide hôtel de l'établissement. M. Colin, l'intendant de la petite colonie, m'accueille de la manière la plus gracieuse : après un excellent repas, nous causons longuement du passé, du présent et de l'avenir de Cabourg.

Je suis de l'avis d'Albert Blanquet. Si Cabourg n'a pas encore la réputation qu'il mérite, il faut s'en prendre non aux hommes, mais à la nature; car ceux qui sont venus les premiers y planter leur tente, ont fait depuis des efforts inouïs pour la prospérité de leur nouveau domicile. Partout ils ont vaincu cette nature rebelle : ils ont fait pousser des fleurs et un gazon verdoyant, là où il n'y avait qu'un sable aride. Là où était un désert, ils ont tracé le plan grandiose d'une ville romaine qui deviendra un jour la plus magnifique cité du rivage normand.

Sur cette prédiction, mon cher secrétaire, je vous serre la main et je vais me livrer au repos.

Henry de Saint Didier.

Cabourg-Dives, 10 septembre 1858.

Les preuves écrites que nous avons reçues de la sympathie de nos abonnés sérieux, nous dispensent de répondre à la lettre que nous adresse l'auteur d'une statue de Jeanne d'Arc,— lettre qui, comme on le verra, ne brille pas plus par l'atticisme que par la logique.

N'étant sous le coup d'aucune pression, nous déclarons ici que, dans notre article sur le rapport de M. Paul, nous n'avons jamais été dans l'intention d'attaquer la *Société libre des Beaux-Arts*, dont nous connaissons le but honorable. Quant à la prose du rapporteur, c'est autre chose : qu'on fasse des statues avec une plume et des rapports avec un ciseau, très-bien; mais qu'on se prétende infaillible, ceci manque et de goût et de modestie.

J. N.

Voici la lettre dont il s'agit :

A Monsieur Jules Noriac, rédacteur en chef de la Revue des Beaux-Arts.

Monsieur,

Faut-il prendre au sérieux l'article que nous avons lu dans la Revue des Beaux-Arts du 1er septembre? Faut-il croire que votre réquisitoire si violent vous a été inspiré par le rapport que nous avons fait à la Société libre des Beaux-Arts sur l'exposition de M. Lechesne?

Faut-il croire que vous avez discuté, non le droit des artistes de faire des expositions particulières, ce qui est incontestable; mais l'utilité de ces expositions, au double point de vue de l'art et de l'artiste?

Plus on lit votre article ayant pour titre : *Des Expositions particulières*, moins on trouve qu'il en soit question au double point de vue que nous venons d'indiquer.

Délégués par la Société à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, notre mission, à propos de l'exposition insolite dont il s'agit, n'était pas circonscrite dans le cercle où il vous plaît de la renfermer; il s'agissait d'art, nous devions donc examiner tout ce qui s'y rattache, et la voie dans laquelle M. Lechesne est entré étant en dehors des habitudes ordinaires des artistes, nous avons dû, tout naturellement, à cause de sa nouveauté, examiner quel profit l'art et l'artiste en pouvaient retirer. Nous avons signalé les dangers que nous avons cru y voir et nous les maintenons; car votre cours un peu écourté de droit individuel, de philosophie, de morale et de logique, n'est pas assez concluant pour nous faire revenir sur ce que nous avons écrit et qui a été imprimé avec l'assentiment de la Société libre des Beaux-Arts.

Comment se fait-il, Monsieur, qu'ayant déclaré dans votre exorde que vous ne doutiez pas de nos bonnes intentions, vous vous soyez plu à les travestir?

Votre système d'isoler le rapporteur a été apprécié comme il le mérite. C'est l'idée qu'il fallait combattre en prouvant que la vôtre était meilleure, et c'est ce que vous n'avez pas fait, à notre grand regret.

Oui, Monsieur, M. Lechesne a toutes nos sympathies, comme homme et comme artiste ; mais de ce qu'il ait toutes nos sympathies, s'ensuit-il que nous devrions renoncer au droit d'émettre notre opinion sur ses œuvres et sur ce qui s'y rattache? Et lorsque nous disons que les divers jugements portés sur cette exposition sont de nature à commander une grande circonspection, vous trouvez le moyen de blâmer jusqu'à notre prudence!

Nous n'avons pas contesté à M. Lechesne le droit de faire l'exhibition qu'il a faite, mais nous avons déploré que le statuaire se soit cru dans la nécessité de la faire à ses risques et périls, bien qu'elle témoigne de son courage et de l'amour de son art; l'avenir seul décidera cette question.

S'il y a quelque chose de monstrueux, il fallait le démontrer, mais vous ne nous avez pas plus compris que nous ne comprenons votre fiévreuse ardeur.

Nous avons songé un instant à défendre logiquement chaque passage que vous avez incriminé, forts que nous sommes de nos idées; mais en face de votre stratégie, nous nous sommes abstenus. Nous aurions trop à faire, Monsieur, s'il fallait dégager l'inconnu que renferme votre article; mais nous ne pouvons passer sous silence cette phrase à l'adresse de tous et à celle du rapporteur particulièrement, où vous dites : « De « pareilles insinuations, dans une bouche étran- « gère et bourgeoise, sont de la bonne calom- « nie ou de l'ineptie prudhommique; proférées « par un artiste, devant une société artistique, « elles deviennent presque une mauvaise ac- « tion. »

Et c'est vous qui, après une pareille phrase, venez nous accuser d'avoir proféré des apostrophes véhémentes et d'un goût bien contestable!

Vous couronnez enfin votre œuvre en nous accusant : « De n'avoir pas encore franchi le « seuil des coteries! »

Tout ceci, Monsieur, est encore moins de la discussion que tout ce que vous avez écrit; n'est-ce pas là plutôt de la personnalité. Sachez, Monsieur, que nous n'appartenons à aucune coterie; votre article permet-il de supposer que vous puissiez en dire autant? Si vous aviez notre indépendance, vous ne nous auriez pas entraîné dans une semblable arène.

Quant à M. Lechesne, que nous honorons et qui est homme d'esprit, il est bien entendu qu'il est en dehors de cette polémique et nous souhaitons qu'il ne vous dise pas :

Rien n'est si dangereux qu'un imprudent ami,
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Nous terminons en vous déclarant que, n'ayant aucun goût pour la dispute, mais pour la discussion sérieuse et digne, nous ne ferons nulle attention à ce que vous répondrez à notre lettre, dans le genre de votre article.

Nous avons, Monsieur, l'honneur de vous saluer.

Paris, 10 septembre 1858.

E. Paul,

Rapporteur au nom de la commission chargée de l'examen des œuvres de M. A. Lechesne.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Gymnase. — *Il faut que jeunesse se paie*, comédie en 4 actes, de M. Léon Gozlan.

Il faut que jeunesse se paie, dit l'affiche du Gymnase. Pour ma part, je n'en vois guè es l'utilité ; mais puisque M. Léon Gozlan n'a pas été de cet avis, voyons ce qu'il nous offre en paiement.

Acte premier. — Un riche appartement chez Raoul de Bonnefond. On y déjeune au champagne et aux bougies, l'éternel déjeuner des pièces *jeunes* avec les miettes d'esprit de la table des pièces de la *Dame aux camélias* et de la *Vie de Bohême*. Des filles et des jeunes lords riches, — qui ont plutôt l'air de commis qui ont quitté leur magasin après l'heure des volets et pris la clef — du Café Anglais. Raoul a commis un jeune rejeton en compagnie d'une demoiselle Aglaé, qui ne paraît pas, mais qui est une pas grand' chose, — à ce qu'il paraît. — Cet enfant, il doit aller le reconnaître à la mairie, le jour même, — dans un état d'émotion inséparable de plusieurs bouteilles de Cliquot. — Au moment où il va partir,

deux témoins viennent lui demander raison, au nom du mari d'une femme du grand monde qui a été surprise dans la bibliothèque de Raoul. — Il tuera le mari le lendemain. — En attendant, il se traîne à la mairie, à la remorque de Mlle Aglaé.

Une chanson d'Offenbach. — Scènes d'ivresse. — L'action et les invités battent les murailles.

Acte II. L'entr'acte a duré treize ans. Raoul, le mauvais sujet, est revenu de Crimée avec le grade de capitaine de vaisseau et une jeune fille qu'il a rencontrée sur le champ de bataille, — une demoiselle qui a servi. Ils vont se marier, lorsque deux obstacles se présentent dans les personnes de l'oncle de Mlle Pontalbert, qui veut qu'elle épouse son fils, — et de l'Aglaé du premier acte, munie des lettres d'amour de Raoul, — au timbre de la petite poste d'il y a treize ans.

Acte triste, indécis. Comme originalité : les scènes de bouderies intestines renouvelées du général et de sa sœur du *Gamin de Paris*, et un rôle qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celui que la même Mlle Mélanie remplissait dans un *Fils de famille*.

Aglaé demande 60,000 fr. pour rendre ses lettres. *Il faut que jeunesse se paie*, mais c'est cher.

Acte III. — Raoul cherche les 60,000 fr., car il a été menacé de voir ses lettres insérées toutes vives dans la *Casquette de loutre*, et comme il a très-peur de cet organe, il trouve et il paie. Mais au moment où tout semble remis, un Gandin de la plus hideuse espèce vient, paré du nom de Raoul, que celui-ci lui a donné, après boire : (Souvenez-vous de la fin du premier acte.) Rupture.

La *Casquette de loutre* occupe une grande place dans cette étude de mœurs, qui tourne au rébus. Attendons.

Acte IV. — Après des tiraillements énigmatiques, une scène entre Mlle de Pontalbert et Aglaé, qui a excité de justes murmures, le mariage de Raoul et de la demoiselle de Crimée aura lieu. Le fils de Mlle Aglaé n'est pas le fils du capitaine de frégate, le sien est mort à l'âge de cinq ans, *pendant les grandes chaleurs*.

La toile tombe.

D'ordinaire, M. Léon Gozlan, on le sait, ne fait pas de pièce; il fait des mots. Cette fois, il me semble n'avoir fait ni l'un ni l'autre. Quel est ce caractère de marin dont on joue comme d'un pantin? qui vit sous le coup d'un journal de Damoclès, d'une *Casquette de loutre*, qui doit insérer ses lettres d'amour âgées de treize ans? et cette demoiselle de Pontalbert qui bat la campagne, — de Crimée? J'aime mieux les Zouaves.

Odéon. — *Le Marchand malgré lui*, comédie en 5 actes et en vers, par MM. A. Roland et J. Du Boys.

Claude Champin a vingt ans, l'âge de toutes les illusions, de toutes les croyances. Comme tous les hommes de vingt ans, il veut se faire artiste; il est quelque peu musicien, il a déjà composé pour Bobinette, sa maîtresse, une pitoyable chanson dont l'air rappelle étonnamment la première manière de M. Artus, de l'Ambigu, et, partant, il croit posséder tout ce qu'il faut pour devenir un grand homme. A table, en compagnie de son ami René et de Bobinette, il parle de Mozart et de Palestrina comme de deux confrères qui ont fait leur chemin.

Mais quelqu'un trouble la fête, ami et maîtresse se retirent, et Claude reste en face de la réalité représentée, pour les besoins du moment, par sa mère et son oncle.

L'oncle est un brave homme qui veut céder à son neveu le magasin de droguerie dans lequel il a gagné sa fortune. C'est très-bien, n'est-ce pas, de la part de ce brave homme, de vouloir doter son neveu, alors qu'il pourrait parfaitement placer son bien en viager et vivre tranquillement? Claude se montre peu touché de cette affection, il ne veut à aucun prix de la droguerie, ni pour le fond, ni p ur la forme. Ce qu'il lui faut, à lui, ce ne sont point des clients, mais des spectateurs, non de l'argent, mais de la gloire; chacun son goût.

L'oncle part furieux. Claude le laisse faire, fort décidé qu'il est à commencer une course insensée à travers les chemins fleuris et tortueux de la Bohême.

Mais sa mère est là qui pleure. Oh! elle pleure bien amèrement, la pauvre femme! car son fils vient de lui reprocher jusqu'aux rêves de bonheur qu'elle avait faits pour lui. Elle a passé vingt ans à échafauder laborieusement, à combiner patiemment une position pour son enfant, et celui-ci répond : « Ce n'est point le bonheur que vous m'offrez, c'est l'abrutissement. »

Alors, révoltée par ce reproche qu'elle ne saurait comprendre, la femme comprime en son cœur toutes les saintes nuances de l'amour maternel, cet amour des délicatesses infinies, et elle raconte à Claude toutes les douleurs de sa vie, les dures épreuves, les travaux sans fin sous lesquels elle s'est courbée pour lui assurer une place au soleil : « Voici, dit-elle, ce que j'ai fait pour toi, et maintenant que vas-tu faire pour moi? »

Il se fait droguiste.

Dix-huit ans se sont passés — dix-huit ans et trois quarts d'heure, lorsque le rideau se lève pour la seconde fois. Une jeune fille cause avec

René, l'ami de Claude, qui n'a pas trop vieilli. Un certain laps de temps s'écoule avant qu'on sache quelle est cette jeune fille, ce qu'elle veut et ce qu'elle fait. René la tutoie et l'aime. L'aimer, passe encore, elle est charmante; mais la tutoyer me paraît d'un sans-gêne tout à fait étrange.

Cette jeune personne se nomme Claudine, ce qui fait supposer au spectateur intelligent qu'elle est la fille de Claude Champin; c'est parfaitement vrai.

René, lui, a suivi sa vocation : il a travaillé avec goût, avec bonheur, pendant dix-huit ans, et il est arrivé, ô succès inouï! à avoir un opéra en répétition. Il aime la fille de son ancien ami, et n'ose pas la demander en mariage, parce que la pauvreté, qui est, comme on le sait, une mauvaise conseillère, l'engage à ne pas faire une démarche honnête, mais douteuse.

Claude arrive. Mon Dieu! comme le commerce l'a vieilli. Pendant qu'il passait sa vie sans rien faire dans sa boutique — c'est madame qui fait tout, — René travaillait la nuit, vivait le jour, et pourtant il est bien mieux conservé que Claude; ce que c'est que l'art!

Le droguiste malgré lui, profite de tous les instants où il se trouve seul pour maugréer contre sa destinée.

Mme Champin, elle, est une femme trop sérieuse pour s'occuper à des riens, elle ne voit qu'une chose, la position matérielle, l'avenir de son magasin, l'établissement de ses deux filles.

Voici comment elle arrange ses petites affaires avec son mari, qui, pendant ce temps, pousse des soupirs à fendre le cœur.

— Nous possédons, lui dit-elle—en vers, bien entendu, — trois cent mille francs; M. Molinot, notre banquier, a demandé pour son fils la main de Victoire, notre plus jeune fille; mais il veut cent mille francs. Il nous faut marier Claudine, l'aînée, et nécessairement lui donner une dot analogue: pour cela, il faudrait vendre notre fonds qui vaut cent mille francs pour nous et n'en vaut que cinquante pour un autre. J'ai paré à cet inconvénient. Eustache, l'employé auquel nous devons une partie de notre fortune, ne demande d'autre récompense d'un zèle de vingt ans que la main de Claudine, et il prendrait le fonds pour cent mille francs, et vous pourriez vous reposer.

— Mais Eustache est vieux.

— Sans doute.

— Mais Claudine ne l'aime pas.

— Qu'est-ce que cela fait ?

Claude comprend qu'il va encore céder sous cette pression permanente qui domine sa volonté depuis vingt ans. Il verra sa fille; si elle n'aime pas Eustache, il montrera du caractère.

Mme Champin le devance et fait entendre à Claudine que le bonheur de son père est attaché à son adhésion; la jeune fille se soumet. Heureusement, Eustache, qui est un brave homme, qui a vu naître Claudine, ne veut pas la voir malheureuse, le pauvre vieux ; il arrange les affaires pendant que les grands parents les gâtent. Il abuse du moment où M. Molinot récite la désopilante fable de la *Canne à sucre et la Betterave*, pour enlever Claudine. Tranquillisez-vous, c'est pour le bon motif ; l'enfant se retrouvera. En attendant, voici la fable :

LA CANNE A SUCRE ET LA BETTERAVE.

La Canne à sucre en belle humeur
Disait un jour à dame Betterave :
En vain votre sucre me brave,
Du mien il n'a pas la douceur.
Ma tige flexible, élégante,
Se balance au gré des zéphirs
Et contient la liqueur ardente
Que la Jamaïque brûlante
Verse à la coupe des plaisirs.

. . . .
. . . .

J'ai pitié de vous au contraire :
Dans les climats glacés du Nord
Vous pourrissez dessous la terre.
— Oh ! ne me plaignez pas si fort,
Répondit la jeune Betterave ;
De votre part l'erreur est grave,
Si mon modeste sort vous semble le mauvais ;
Pour me faire valoir j'ai des marchands intègres,
Mon sucre est plus grossier—moins blanc— sans doute — mais
Il n'est pas teint du sang des nègres !

Revenons à Claudine enlevée par Eustache, ou plutôt n'y revenons pas, puisqu'elle n'apparaît qu'à la fin pour se marier avec René. Diable! je crois que j'ai parlé trop tôt, voici l'intérêt parti. Ma foi, tant pis!

Eh bien! oui, Eustache, le bon vieillard, a enlevé Claudine pour qu'on ne signe pas le contrat. Il la rend à son père, à sa mère, à tout le monde.

Nous ne sommes pas de ceux qui reprocheront aux jeunes auteurs leur inexpérience des moyens dramatiques, et nous leur dirons tout d'abord : Vous avait fait une œuvre, vous avez conquis du premier coup une place distinguée dans le monde intelligent, vous êtes vraiment poëtes.

Mais nous leur dirons ensuite notre pensée tout entière; oui, la Muse vous a touchés, vous êtes des poëtes d'avenir, mais vous êtes des moralistes

douteux, vous n'avez pas atteint le but que vous aviez entrevu.

Que vouliez-vous prouver?

Ne dites point comme Georges Sand, « les sentiments s'éprouvent, mais ne se prouvent point. » C'est joli, mais c'est faux.

Vous aviez un but, vous lui avez tourné le dos.

Vous vouliez prouver que l'homme soustrait à sa vocation ne peut être heureux.

Que la persistance, l'esprit de suite, finissent par récompenser l'artiste qui veut arriver.

Qu'avez-vous fait? vous avez prouvé le contraire, en donnant à votre héros des bonheurs qu'il ne mérite pas, vous l'avez fait père et riche. Vous ne lui avez donné qu'une douleur que le public ne comprendra pas avant cent ans, je vous l'assure; cette douleur, dans l'âme de Claude, consiste à regretter les suprêmes joies que l'art donne à ses adeptes. Mais, ces joies, il n'a fait que les entrevoir, sa nature molle l'a empêché de les conquérir.

Pour frapper juste il fallait punir sévèrement ce déserteur renégat, le faire pauvre, faussaire, banqueroutier, déshonoré, pendant que René son ami à l'âme droite, au cœur fort, serait arrivé à la richesse et aux gloires que donne le génie.

Personne ne plaint, peu de gens comprennent cette larve d'artiste devenu droguiste. On devine que cet homme n'aurait jamais fait l'*Eclair*.

La scène capitale de l'œuvre, celle où Claude, dégagé des entraves de la boutique, des soucis de la paternité, des tracasseries de sa femme, veut revenir à l'art après vingt ans, n'a ému personne, pas plus qu'un vieillard n'inspirerait de l'intérêt, si on le voyait revenir caresser une jeune fille qu'il aurait déshonorée autrefois, et qui, par miracle, serait restée jeune, et, voyez quelle singularité! pendant que ce repentant à cheveux blancs pleurait devant son piano qu'il ne comprenait plus, pendant qu'il se tordait pour retrouver une inspiration dans les souvenirs de sa jeunesse envolée, les femmes, oh! les femmes sont terribles! les femmes disaient : Quel brave homme, quel noble cœur que ce pauvre Eustache!

Jules Noriac.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 7 septembre 1858.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le président communique à l'assemblée le résultat des démarches faites en faveur du projet de statue de M. Boitel. L'assemblée décide qu'une demande sera adressée à M. le préfet pour obtenir son autorisation et la désignation d'un emplacement.

M. le président, avant d'ouvrir la séance donne lecture d'une circulaire adressée aux membres correspondants à laquelle quelques-uns ont déjà répondu.

La correspondance comprend :

Une lettre de M. Chiboys contenant un travail sur la porcelaine appliquée à l'ornementation. M. Corplet, chargé de l'examen de cet ouvrage, correspondra, s'il y a lieu, avec l'auteur.

Une lettre de M. Pernot demandant à être délégué par la Société au congrès d'Auxerre. M. le président a déjà répondu à cette lettre et a remis également à M. Villemsens une pareille délégation.

— Un programme du congrès Pomologique de Lyon, résidant actuellement à Paris, demandant des délégués de notre Société pour la formation d'une nouvelle nomenclature des fruits, dans laquelle il n'y aurait plus de synonymes.

— Une lettre de la Société impériale des sciences, agriculture et arts de Lille, contenant un bon pour retirer sa dernière publication.

— Une lettre de M. Martinet, membre de l'Institut, qui servira à la notice biographique de notre regretté collègue Laisnier.

— Une lettre de M. Coudray-Maunier contenant une histoire de la lande d'Orgères qui est remise à M. Alexis Granger. M. Coudray-Maunier nous fait espérer de prochaines et intéressantes communications.

Différents ouvrages et publications sont répartis entre MM. les rapporteurs ainsi qu'il suit :

Trois numéros du *Builder* à M. Charles Fournier;

Une livraison de *la Muse des Familles* à M. Guerin;

Deux numéros de l'*Univers musical* à M. de Longperrier.

Le Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture, et le recueil des séances de la Société d'agriculture sont renvoyés aux archives.

M. Vavin lit un rapport sur le précis analytique des travaux de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

Ce rapport résume avec clarté et ensemble les travaux de cette importante Société, dont l'origine remonte à plus d'un siècle.

Il cite d'abord le discours du président qui, à l'aide de ses archives, nous fait passer en revue les hommes célèbres que cette Société a comptés dans son sein pendant son existence séculaire.

Quelques poésies qui flagellent avec esprit les travers de notre époque, le luxe à crédit, la mode chaque jour plus répandue de toilettes exagérées et encombrantes, les bohémiens de la littérature dont la devise est désordre et génie, les *Jetons de présence*, petite pièce de vers dont M. le rapporteur regrette de n'avoir que l'analyse, telles sont les œuvres littéraires que nous présente l'Académie impériale de Rouen.

Nous ne pouvons, malgré son importance, nous arrêter à la partie scientifique, qui sort de notre cadre; citons seulement les trois sujets que cette Société met au concours :

Un prix sera accordé à l'artiste né ou domicilié dans un des cinq départements de l'ancienne Normandie, qui se sera le plus distingué dans la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure, la lithographie et la composition musicale ;

Un prix à la meilleure étude sur les femmes nées en Normandie, qui se sont fait un nom dans les lettres aux dix-septième et dix-huitième siècles ;

Un prix au meilleur tableau dont le sujet aura été pris dans l'histoire de Normandie.

« Une société grandit toujours dans l'estime pu-« blique, dit en terminant M. le rapporteur, « quand elle sait récompenser le mérite et l'in-« telligence; nous n'avons que des éloges à don-« ner à l'ouvrage dont je viens d'avoir l'honneur « de vous rendre compte et qui est, je crois, une « excellente acquisition pour nos archives. »

Le rapport de M. Vavin sera inséré dans nos annales.

M. E. Lambert lit la notice biographique de l'aquarelliste Kellin.

C'est bien là une noble vie d'artiste où l'on aperçoit tout d'abord le signe inné de la vocation et du génie, persévérant dans toutes les positions, qui même, au fort de la lutte, se reposant par l'étude, se fait remarquer par les grands maîtres et arrive enfin à son apogée.

C'est aussi le digne fils d'un artiste laissant sa dernière œuvre achevée et parfaite, mais à qui la mort, arrachant subitement son pinceau, ne laisse pas le temps de la signer.

La notice biographique de M. E. Lambert prendra place dans nos archives et sera insérée dans nos annales.

M. E. Paul, rapporteur de la commission chargée de l'examen des œuvres de M. Lechesne, soumet à l'appréciation de l'assemblée un projet de réponse à un article polémique de la Revue des Beaux-Arts.

Ce projet est approuvé.

M. E. Paul fait remarquer l'omission du nom de M. Gendré, dans le journal la Revue des Beaux-Arts, sur la liste des membres de la commission de photographie.

La Société du congrès pour la propriété industrielle ayant envoyé à M. le président un résumé complet de ses décisions, auquel une simple adhésion peut suffire, M. le président invite tous les membres à prendre connaissance de ce programme, le vendredi soir 10 septembre 1858.

Un membre propose l'organisation d'un banquet pour le 16 ou le 18 octobre prochain, anniversaire de la fondation de notre Société.

Cette proposition est appuyée, et MM. Alexis Granger, Dussauce et Gendré sont nommés commissaires.

La séance est levée à 10 heures un quart.

Le secrétaire général.

L. Montmeylian.

Ordre du jour de la Séance du 17 *septembre* 1858.

1° Lecture du procès-verbal de la séance précédente ; 2° rapport sur le programme de la Société du congrès de Bruxelles; 3° notice sur Méhul, par M. Vieillard ; 4° rapport sur les travaux de M. Chiboys, par M. Corplet ; 5° communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 3 *septembre* 1858.

M. Brévière, secrétaire général, occupe le fauteuil.

Le procès-verbal est lu et adopté.

La correspondance comprend : deux numéros de l'*Europe artiste*, un numéro du *Courrier du Nord*, qui rend compte de la fête annuelle du Comité, et un volume intitulé : *Musées de la Hollande, — Amsterdam et La Haye, — Etudes sur l'école hollandaise*, par W. Burger.—Paris, veuve J. Renouard, 1855, in-18.

On procède à la réception de M. L.-M. Moultat, nouvellement élu membre du Comité. Il remercie M. le président des paroles bienveillantes qu'il vient de lui adresser, et promet le dévouement le plus sincère au Comité central des artistes.

M. Warot, chargé d'un rapport sur l'album de Mme de Poli, s'exprime en ces termes : « *Fleurs ignorées*, tel est le titre d'un album de chant et de piano dont nous sommes chargé de rendre compte ; mais avant d'entrer en matière, qu'on nous permette quelques réflexions.

« Chez tous les peuples, la musique a un caractère tellement original, tellement particulier, qui se remarque dans les airs nationaux, soit de

danse, soit de chant, que l'homme le moins initié à l'art musical distinguera facilement les ballades écossaises des tirannas espagnoles ou des barcarolles vénitiennes. Il en est de même de la romance, qui est éminemment française et qui est née au moyen âge, époque où les trouvères, les ménestrels composaient les paroles et la musique de leurs chants dont le rhythme n'était pas, il est vrai, très-mélodique. Cela tenait sans doute à la coupe des vers; les alexandrins se prêtant peu à la musique, ce n'étaient souvent que des récitatifs plus ou moins colorés. Plus tard, une innovation remarquable s'introduisit dans la poésie lyrique, et, en offrant au musicien des vers de césures plus variées, lui permit de faire une mélodie plus caractérisée. Ainsi, parmi les chants les plus anciens et les plus renommés, citons : *Vive Henri Quatre*, — *Charmante Gabrielle*; puis, sous Louis XV, le délicieux air de Charles Riboulet : *Que ne suis-je la fougère?* et *Plaisir d'amour*, de Martini; enfin cette immortelle romance de Grétry : *Une fièvre brûlante.*

« Toutes ces productions n'ont-elles pas un cachet de nationalité incontestable? La romance n'est-elle pas encore aujourd'hui le genre le plus goûté, le genre où se sont illustrés Dalayrac, Garat, Plantade, Blangini, Romagnési, A. de Beauplan, Masini, Clapisson, Loïsa Pujet et tant d'autres? Il faut le dire, Loïsa Pujet a été heureusement secondée par la poésie de G. Lemoine, qui sut faire entrer dans un petit cadre de trois couplets, tout un drame, comme dans ces touchantes compositions : *La Grâce de Dieu* et *Soleil de ma Bretagne.* Que produira le musicien qui a besoin de s'inspirer de son sujet, si le poëte ne lui donne que *des oiseaux*, *des coteaux*, *des ruisseaux*, *des marguerites si petites*, *des roses à peine écloses*, et tout cela sans idée, sans action? Ce qui multiplie les mauvaises romances, c'est que chacun s'imagine pouvoir en composer; on n'oserait pas s'aventurer dans un grand morceau, mais une romance, un nocturne, qui n'est capable de faire cela? C'est court, donc c'est facile.

« Poëte et compositeur, Mme de Poli a voulu faire comme Bérat; elle s'est inspirée de ses propres sentiments, et cette collaboration avec soi-même est très-avantageuse. Nous avons remarqué dans son œuvre des choses d'une bonne couleur et d'un sentiment distingué, *le Jugement de Salomon*, scène dramatique, — *une Mère*, romance, — *Rose et limaçon*, chansonnette. Cependant, comme en raison des qualités de Mme de Poli nous ne devons pas lui ménager nos observations, nous lui dirons que sa chansonnette manque de gaieté, et que nous lui préférons de beaucoup, comme style mélodique, *Papillon léger*, bluette.

« Mme de Poli a été mieux inspirée dans ses morceaux de piano; *Après l'orage* est une valse d'une composition gracieuse, le début en est heureux; *l'Italienne*, polka en *ut* mineur, est comme toutes ses sœurs... cela se danse.

« En résumé, Mme de Poli, comme compositeur, est douée de qualités naturelles que l'étude pourra développer encore, et nous croyons pouvoir dire que les pièces de son album ne seront pas, ainsi que voudrait l'indiquer son titre, des *Fleurs ignorées*; les salons, cet hiver, lui donneront une agréable asile. »

Un membre signale à l'attention du Comité l'important travail de M. François Aubert, publié dans la REVUE DES BEAUX-ARTS sous ce titre : *Du rôle des Beaux-Arts dans la civilisation;* il fait ressortir une à une toutes les beautés de cet ouvrage, le plus sérieux, le plus élevé de pensée qui ait paru depuis longtemps sur les Beaux-Arts, et au succès duquel chaque membre du Comité applaudit en ce moment.

Le secrétaire-administrateur,
Louis Auvray.

Ordre du jour de la séance du 17 septembre 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Election de nouveaux candidats. — Réception des membres nouvellement élus. — Rapports des commissions. — Propositions diverses. — Nomination de commissions.

MÉLANGES.

Paris, 15 Septembre 1858.

S. A. I. le prince Jérôme a inauguré le 1er septembre, au musée du Havre, l'exposition artistique organisée par l'administration de cette ville, avec le concours de la société des amis des arts.

— Le conseil général de Vaucluse a, dans sa dernière session, émis le vœu que le gouvernement fît restaurer le palais des papes, à Avignon.

— Paris va voir disparaître une de ses vieilles fontaines, portant un des distiques du célèbre Santeuil. C'est la fontaine monumentale engagée dans une maison, rue de la Harpe, devant la place Saint-Michel, et qui se trouve sur le passage du boulevard de Sébastopol, rive gauche.

— Une exposition des Beaux-Arts a été ouverte, le 8 septembre, dans les salons de l'académie de Parme.

PHILOSOPHIE DES BEAUX-ARTS

APPLIQUÉE A LA PEINTURE

PAR M. D. SUTTER [1].

Le goût du beau et le merveilleux instinct de l'harmonie sont les signes caractéristiques du génie des hommes qui ont illustré les Beaux-Arts. Ces éminentes qualités se retrouvent dans leurs œuvres, quelle qu'en soit l'expression. L'art est un, qu'il se manifeste avec l'ébauchoir, avec le pinceau, avec le burin ; à quelque matière qu'il s'applique, peu importe la substance qu'il met en œuvre, son mérite est tout entier dans la satisfaction qu'il donne à nos sens et à notre esprit.

Bien que l'art soit le culte de la beauté absolue et que sa vie propre existe dans la conception innée à l'esprit de l'artiste, dans le sentiment de l'ordre, de l'harmonie, de la convenance qui est la loi de la nature, il doit, pour se produire, prendre une forme sensible afin d'arriver à l'âme et l'émouvoir par l'intermédiaire de nos facultés physiques. L'art embrasse donc la réunion de nos plus nobles facultés : le sentiment et la raison.

C'est cette thèse que M. D. Sutter développe d'une manière remarquable dans son livre, œuvre consciencieuse, fruit d'une étude approfondie des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture que possède l'Italie, et auxquels il a su arracher le secret de leur charme, de leur beauté.

L'Académie impériale des Beaux-Arts, appelée à formuler son opinion sur ce travail, s'est exprimée ainsi :

« Dans ce manuscrit, M. Sutter fait preuve d'un goût élevé; les principes qu'il y développe sont basés sur les qualités les plus excellentes des œuvres de l'art. » Et plus loin elle ajoute que « la publication de cet ouvrage pourrait être utile aux gens du monde, comme aussi aux jeunes élèves, chacun y rencontrant de précieux enseignements sur le vrai beau dans l'art de la peinture. »

Un semblable éloge donné par un corps où siégeaient Ingres, Eugène Delacroix, Robert-Fleury, Horace Vernet, Paul Delaroche, David d'Angers, Duret, Henriquel-Dupont, etc., nous fait une obligation d'examiner l'ouvrage de M. Sutter avec une sérieuse attention.

L'introduction est un précis historique de la peinture, dans lequel l'auteur paraît préoccupé des causes qui amenèrent la renaissance et la décadence des Beaux-Arts en Italie, afin de démontrer, preuves

1. Chez Jules Tardieu, libraire-éditeur, 13, rue de Tournon.

en main, que les progrès n'ont été réalisés qu'en raison du développement de la science. Il suit, pas à pas, cette glorieuse époque du quatorzième siècle, d'où sortirent les initiateurs : Nicolas Pisano, Cimabué, Giotto, Orcagna, Mantegna, Masaccio, Ghirlandajo, Verrocchio. Ce sont les écoles de Florence et de Rome qu'il étudie principalement pour y trouver le secret des magnifiques créations de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël ; puis viennent les écoles lombardes et vénitiennes, dans lesquelles il recherche les causes de la magie du coloris de Titien, de Giorgion, de Corrége, et dont il retrouve l'application dans les œuvres des peintres flamands et hollandais.

En effet, ce n'est pas la manière de voir les phénomènes de la lumière, de l'air, de la perspective, qui sont identiques dans tout pays, qui différencient les écoles de chaque nation ; leur caractère tient à l'application ou aux modifications des principes esthétiques. « Les écoles qui ont cultivé les Beaux-Arts par transmission, sans rattacher leurs œuvres aux grandes pensées qui découlent de la religion et de la philosophie, dit M. Sutter, ont cherché à séduire les yeux par une imitation vraie de la nature. En un mot, ils ont employé leur génie à faire vrai ; aussi excellent-ils dans le coloris, qualité dominante de toutes les écoles qui ont mis peu de poésie dans leurs compositions, et chez qui l'imitation a été à la fois le moyen et le but de l'art. »

En Italie et en France, le sentiment religieux a été la source des inspirations les plus fécondes de l'art. Les œuvres de Léonard de Vinci, de Titien, de Corrége, de Raphaël, de Poussin, de Lesueur, etc., sont là pour rendre témoignage que la recherche de l'idéal a tenu une place immense dans la pensée de ces hommes éminents. Enfin, après avoir reconnu que l'éducation philosophique et les encouragements du pouvoir sont les deux voies consacrées de tout temps pour réaliser le sentiment de l'idéal dans les arts, M. Sutter conclut que les chefs-d'œuvre de la peinture doivent servir à épurer le trésor des connaissances acquises, en même temps qu'ils servent à nous révéler nos propres facultés.

« En rattachant l'art aux principes basés sur la philosophie, en étudiant les lois de la nature, on n'aura pas à redouter la confusion, l'incertitude, qui affligent l'esprit des artistes dont l'éducation a été incomplète. » Le poëte ne fait-il pas une étude approfondie de la langue et des règles de la poésie? Le musicien n'étudie-t-il pas pendant dix ou douze ans, soit la composition musicale, soit le manche de son violon? Et lorsque le musicien ou le poëte s'abandonne à l'inspiration de son génie, pense-t-il aux règles qu'il a si longuement étudiées? Non, certainement. Elles se présentent d'elles-mêmes, à son insu, et il paraît être uniquement conduit par l'instinct qui fait le grand poëte ou le grand musicien.

Pourquoi donc les peintres ou les sculpteurs se croiraient-ils dispensés de connaître les lois fondamentales de leur art? Voyez leurs œuvres ; voyez celles des anciens; là est l'ignorance, là est la science. Nous savons qu'il y a bien des circonstances atténuantes en leur faveur, et que, de nos jours, ce n'est pas dans les ateliers que le jeune élève apprend les règles de son art. Lorsqu'il sait modeler ou peindre un bonhomme, et surtout s'il a remporté un prix à l'Académie, il croit n'avoir plus rien à apprendre ; il se qualifie avec orgueil du titre pompeux d'artiste. Mais ces élans vers la gloire, ces illusions de l'homme jeune et inexpérimenté, cette chaleur d'expansion ne tarde pas à se calmer et aboutit trop souvent au découragement, à la nullité. Que de toiles, bon Dieu ! ne voyons-nous pas à chaque exposition, dans lesquelles il y a du talent et même beaucoup de talent, de force, de volonté, qui, néanmoins, ne sont pas des œuvres d'art, parce que leur auteur ignore les phénomènes de la lumière, de l'optique, les règles de la perspective aérienne ou linéaire? Pourquoi n'étudient-ils pas comme ont étudié les grands maîtres?

Il serait injuste, toutefois, de ne pas reconnaître que quelques artistes modernes, d'un génie supérieur, ont trouvé les principales lois de l'art, et qu'ils les ont appliquées à leurs œuvres. Ce petit nombre suffit à la gloire de notre époque, et il a prouvé à l'Europe entière, lors du concours de 1855, toute la supériorité de l'école française. Mais que ce nombre est restreint? Et si l'on compare leurs productions à celles des anciens maîtres, que de côtés faibles ils présentent à la critique. Ingres dessine le contour des objets et les modèle dans la perfection. Chaque détail est un chef-d'œuvre d'exécution; nous le constatons avec plaisir; mais s'il est un incomparable peintre de portrait, combien ses tableaux sont faibles au point de vue de l'unité dans la lumière, dans le coloris, dans la résolution de l'effet; toutes ces lois, qui sont les eaux vives de la peinture, lui sont complétement inconnues. Eugène Delacroix possède ce que l'autre ignore. Quelle fierté, quelle énergie dans la mise en scène de ses sujets, dans la distribution savante de la lumière, dans la force ou la suavité du coloris! Mais quel dessin! Voyez ces bras, ces mains, ces pieds; et ces figures de brigands revêtus de draperies d'un rouge magnifique, et qu'il ose appeler du nom divin de Christ.

Théodore Rousseau, François Millet, Corot, sont aussi des maîtres sévères qui ont sondé les profondeurs mystérieuses de leur art avec une énergie, une persévérance, une conviction qui devrait servir d'exemple à tous ceux qui veulent mettre une palette à leur pouce.

Ces riches natures, taillées en plein bloc par la main du Créateur, à quel âge se sont-elles produites en face du public avec ce complément de science qui distingue les maîtres? Ingres a travaillé jusqu'à cinquante ans, enveloppé dans l'ombre ou méconnu. Les autres ont mis vingt ans à perfectionner leur talent, excepté Eugène Delacroix, qui, mettant de côté la partie sérieuse de son art, s'est présenté aux yeux de la foule étonnée avec toute la magie de son coloris. En dehors de l'étude des milieux colorants, de la mise en scène du sujet, de l'unité du clair-obscur qui paraissent être sa seule préoccupation, où trouvez-vous dans ses œuvres la science du dessin, de l'anatomie, l'expression des passions? Nulle part. Voyez, au contraire, les Vénitiens dont il s'est approprié la magie; voyez comment dessine cet inimitable coloriste qui a nom Fiziano Vecelli? Et Giorgion! Et Paul Véronèse, voire même le Tintoret! Le caractère, l'âge, les sexes, ne sont-ils pas conformes aux indications de la nature?

La plaie de notre époque matérialiste et sceptique qui fuit l'Eglise en attendant que l'Eglise la rappelle dans son sein, c'est de vouloir arriver partout en *chemin de fer*. N'en déplaise à messieurs les ingénieurs, le domaine de l'art est interdit à la locomotive. C'est pour vouloir aller trop vite que l'on n'aboutit à rien de solide. Il faut moins de précipitation et « se hâter lentement. »

Si vous voulez atteindre à la hauteur, à la gloire des grands peintres, soyez logiques comme ils l'étaient. Apprenez votre art par principes, comme l'ont appris ces hommes qui seront encore longtemps vos modèles. Soyez simples de cœur, studieux; apprenez la perspective, l'anatomie, les lois de l'harmonie des couleurs, la philosophie, qui est la clef des lois de l'unité. Commencez à dessiner à l'âge de six ans, et vous ferez peut-être comme Léonard de Vinci, un chef-d'œuvre à douze ans; ou comme Raphaël, le tableau du Sposalizio à dix-huit ans.

Tout ce que nous venons de conseiller aux jeunes artistes, nous l'avons puisé dans le livre de M. D. Sutter. Les élèves y trouveront ce que l'on n'apprend pas aujourd'hui, et ce que l'on étudiait autrefois dans l'atelier du maître. Nous en recommandons aussi la lecture aux artistes; quelques-uns pourraient en profiter si, comme le dit quelque part M. Sutter: « leur jugement est à la hauteur de leur sentiment. »

On pourrait reprocher à l'auteur de n'avoir pas joint à son laborieux travail

quelques planches explicatives, principalement pour l'anatomie; mais, peut-être a-t-il pensé qu'il y avait beaucoup de publications sur l'anatomie artistique, et qu'il suffisait d'en développer le principe pour que l'élève puisse retirer tout le fruit des travaux de ses devanciers. Il y a bien aussi des questions philosophiques qui sont traitées un peu superficiellement. Bien que l'Académie reproche à M. Sutter d'être « un peu trop abstrait, » ce n'est pas nous qui ferons ce reproche à son livre.

En homme qui connaît son monde, M. Sutter a mis du miel sur les bords du vase, et il a bien fait. Il fallait entraîner son public et l'habituer peu à peu aux choses sérieuses de l'art. Les chapitres sur l'utilité des règles, le génie, le beau idéal, la grâce, le goût, sont des esquisses qui disent l'essentiel, mais qui ne vont pas aussi avant dans la question que le titre de l'ouvrage le faisait présumer. La théorie de la beauté est mieux développée, et, en général, la première et la deuxième partie, qui traitent de la lumière, de la vision, de l'harmonie et du caractère des couleurs, et de la manière de peindre des anciens Vénitiens, est à la fois ce que l'on a écrit de meilleur et de plus complet sur ces matières. M. Sutter s'y montre très-versé dans la connaissance des sciences naturelles, qui lui ont fourni une base solide sur laquelle il fait très-habilement reposer les principes esthétiques de l'art. C'est là une innovation précieuse qui portera ses fruits. Nous sommes persuadés que ce livre ne tardera pas à se trouver entre les mains de tous les artistes, et, s'il est sérieusement étudié comme il mérite de l'être, nous ne serions pas étonné d'avoir un progrès très-marqué à constater dans nos prochaines expositions. Le travail de M. D. Sutter a toutes nos sympathies, et l'on doit savoir gré à un juge aussi compétent, des efforts qu'il a dû faire pour grouper un ensemble complet des règles qui ont été pratiquées par les maîtres de la Renaissance, et les avoir mises à la portée de toutes les intelligences.

Jules Noriac.

ÉCOLE IMPÉRIALE DES BEAUX-ARTS.

LES CONCOURS D'ARCHITECTURE ET DE PEINTURE.

Le concours d'architecture est un des plus complets que nous ayons eu depuis longtemps. Huit élèves s'étaient présentés aux épreuves préparatoires; tous les huit sont entrés en loge et en sont sortis avec une masse de dessins tellement considérable, que les châssis, réunis en file, couvriraient un espace de plus de cent mètres. Ce qui donnait encore une plus grande importance à ce concours, c'est que, sur ces huit concurrents, quatre avaient déjà obtenu des seconds grands prix. Voici leurs noms d'après l'ordre d'admission :

MM. Coquart, élève de M. Lebas, deuxième grand prix en 1853; Boitte, élève de MM. Gilbert, Saint-Père et Trouillet, deuxième grand prix en 1854; Moyaux, élève de M. Lebas, deuxième grand prix en 1856; Thierry, élève de M. Lebas; Ernest Moreau, élève de MM. Garez et Lebas, deuxième grand prix en 1857; Bénard, élève de M. Lebas; Train, élève de M. Jay; Peuché, élève de M. Lebas.

Le sujet du concours était le plan, avec élévation, coupe et détails, d'un hôtel pour les invalides de la marine.

Ce monument, d'après le programme, devait s'élever en pente sur le rivage de la mer, être

construit de façon à pouvoir servir de défense dans quelques circonstances exceptionnelles, contenir les logements d'officiers, les chambrées et dortoirs pour les marins, les infirmeries, les cuisines, les réfectoires, des promenoirs couverts, des jardins, etc. C'était un vaste et utile projet. Il permettait aux élèves de donner bonne opinion de leur aptitude et de leurs connaissances.

Tous ont pris pour modèle l'Hôtel des Invalides de Paris. Ce point de départ leur avait même été presque indiqué. Partout c'est un dôme qui s'élève au centre de l'immense édifice; les bâtiments s'étendent à droite et à gauche. Sur ce dôme, affectant la forme de l'œuvre de Mansard, les uns ont placé une croix, les autres la statue de la Vierge, soutien et consolatrice du marin dans ses longues pérégrinations, dans ses jours d'épreuve et de souffrance.

Ici, les façades présentent une suite de lignes sévères et magistrales, comme il convient à un grand édifice hospitalier; là, on les a rompues par des plantations, des masses de fleurs et de verdure, comme s'il s'agissait d'un établissement thermal. La défense du côté de la mer est indiquée, chez les uns, par des récifs, des masses de granit; chez les autres, par des créneaux, de véritables ouvrages de fortification. Dans presque tous, des phares aux formes élégantes et gigantesques sont placés en avant, afin de pouvoir envoyer le secours de leur lumière protectrice aux navigateurs de toutes les nations.

Tous ces travaux étaient satisfaisants. Les membres du jury ont dû avoir quelque peine à faire leur choix. Si, dans cette lutte intéressante, les vainqueurs retirent plus d'éclat de leur triomphe, les vaincus auront le droit de rappeler qu'ils faisaient partie du concours de 1858.

Les plans, les coupes, les détails architectoniques seront particulièrement examinés, étudiés par les juges. Le public s'arrête plus volontiers devant les élévations, les façades. Elles attirent plus spécialement ses regards. C'est, en effet, ce qu'il lui est plus facile d'apprécier.

Si, comme on a eu raison de le faire remarquer tout récemment encore, les peintres, les graveurs, les sculpteurs, négligent l'étude du dessin; on ne pourra pas du moins adresser un semblable reproche aux architectes. Ils sont d'une habileté remarquable. Dans quelques plans, la finesse, l'élégance, la sûreté des détails atteignent une perfection que l'on serait heureux de rencontrer autre part.

La majorité des élèves possède le goût, l'instinct de la décoration monumentale. Ils distribuent avec adresse les frontons, les statues, tous les spécimens de la statuaire. Ils savent embellir la cage. C'est un talent, ce sont des dispositions qu'il faut encourager; mais reste à savoir s'ils s'entendent aussi bien à rendre habitables les splendides demeures que leurs crayons et leurs pinceaux improvisent. Ce problème est le plus important à résoudre.

L'Académie, qui s'est montrée justement sévère dans les deux concours précédents, a eu cette fois une heureuse occasion de décerner un grand prix bien mérité.

Les prix obtenus sont :

Premier grand prix, à M. Coquart, de Paris, âgé de vingt-sept ans, élève de M. Lebas.

Second grand prix, à M. Thierry, de Paris, âgé de vingt-huit ans, élève de MM. Thierry et Lebas.

Mention honorable, à M. Eugène Train, de Toul (Meurthe), âgé de vingt-six ans, élève de MM. Jay et Questel.

Le sujet à traiter par les concurrents pour les grands prix de peinture était : *Adam et Eve trouvant le corps d'Abel.* Dix tableaux étaient rangés dans la grande galerie de l'Ecole des Beaux-Arts.

Ces dix tableaux sont de MM. Hector Leroux, élève de M. Picot; — Jules Lefebvre, de M. Cogniet; — Ulmann, de MM. Drolling et Picot; — Ernest Michel, de M. Picot; — de Conninck, de M. Cogniet; — Henner, de MM. Drolling et Picot; — Léon Perrault, de M. Picot; — Marius Abel, de M. Cogniet; — Pierre Dupuis, de M. Cogniet; — Colin, élève de M. Colin.

Comme on le voit, d'après cette nomenclature, ce sont seulement deux ateliers en présence, ceux de MM. Picot et Léon Cogniet, et, encore, peut-on donner réellement le nom d'ateliers à ces réunions de jeunes artistes, à peine connus de leurs maîtres qui viennent tout au plus une fois par mois, — nous en avons eu souvent la preuve, — visiter les travaux de leurs élèves?

De cette absence de direction et d'école, de cette privation d'exemples et de conseils suivis, naissent ce désordre et cette irrégularité que l'on a malheureusement à signaler dans la plupart des concours. L'étude de la nature n'est plus regardée comme une indispensable nécessité; on se contente de réminiscences, d'à peu près. La médiocrité ne craint pas de faire appel à des souvenirs. Il faut que l'Académie pense sérieusement à arrêter les effets de cette déplorable décadence.

Quelques mots suffiront pour apprécier et faire connaître les productions envoyées cette année au concours, et soumises à l'examen, au jugement du public et du jury.

N° 1. Composition assez sage, exécution molle. Eve est un peu raide, blanche, et enveloppée dans une peau si bien préparée, qu'on dirait une fine draperie. L'artiste a eu la singulière idée de faire d'Adam un véritable peau-rouge. On a trouvé que le cadavre d'Abel était étendu avec une sorte d'afféterie bien éloignée de la nature.

N° 2. L'effet en est assez dramatique. La tête d'Eve est modelée avec soin, empreinte d'une véritable expression de douleur. Adam s'est précipité sur le corps de son fils, et cherche à lui ouvrir les yeux. Ce mouvement interrogateur du père est une hardiesse qui, pour être acceptée, aurait dû être traitée avec un goût et une sobriété de style dont le débutant n'a pas fait preuve.

N° 3. Le corps d'Abel est trop vigoureusement accentué ; ce n'est pas celui d'un jeune homme. Eve est tombée à genoux, et se penche vers le cadavre de son fils. Adam, les pieds dans une sorte de trou, reste étonné, immobile, les mains croisées.

N° 4. Sur cette toile, Eve ne s'occupe pas de son fils. Elle relève la tête, regarde fixement le ciel et semble l'accuser du malheur qui l'accable. Ce n'est plus le drame, c'est le mélodrame dans son exagération.

N° 5. Beaucoup de sympathies entourent ce tableau. On trouve généralement le groupe bien composé, bien agencé. Adam et Eve sont près de leur enfant, la mère exprimant une douleur profonde et vraie, le père un étonnement mêlé de curiosité. Le cadavre d'Abel, dessiné dans un bon style, est couché sur le dos, avec les deux bras étendus comme s'il était cloué sur la croix. Bien certainement l'intention de l'auteur a été de mettre en opposition la mort du premier juste avec celle de l'Homme-Dieu. L'idée est bonne et bien exprimée.

N° 6. La tête d'Adam est très-remarquable, mais l'artiste a fait au père des hommes des mains énormes. L'Eve de ce tableau est beaucoup trop jeune.

N° 7. Aspect et exécution médiocres. Sur six pieds que devait faire voir son œuvre, l'artiste a trouvé moyen de n'en montrer aucun.

N° 8. Même reproche. On n'aperçoit que deux pieds. Par une bizarrerie que rien n'explique, le peintre a placé son groupe sur une sorte de fond nuageux, couleur chocolat. Dans une éclaircie de ce nuage, il a laissé entrevoir la silhouette de Caïn fuyant le lieu du crime.

N° 9. Eve, dans sa douleur, s'appuie sur Adam Il y a quelques parties assez bien traitées dans le torse de la femme, mais la figure n'est pas achevée.

N° 10. Œuvre de l'inexpérience, mais non de l'inintelligence. L'auteur de cette toile s'est créé des difficultés de raccourcis, de dessin, qu'il ne lui a pas été possible de surmonter. Abel, sa meilleure figure, est étendu la tête penchée sur l'ouverture d'un précipice ; Eve, dans la position de la Vénus accroupie, est presque informe. Adam accourt inquiet, effrayé. On dirait un effet de nuit.

Nous parlions tout à l'heure de réminiscences, nous venons même d'indiquer une imitation maladroite de la Vénus accroupie, nous pourrions signaler encore celle d'une figure de Delacroix; un torse de femme presque entièrement emprunté à Paulin Guérin; des pieds, des mains exécutés d'après des modèles connus. Nous nous sommes plaint de l'absence de pieds et de mains dans plusieurs tableaux, n'est-ce pas une preuve flagrante d'impuissance que ce soin des élèves à composer leurs groupes de manière à escamoter le plus grand nombre possible de bras et de jambes? Ce n'est pas ainsi que l'on agit quand on fait de la peinture sérieuse. Bien loin d'éviter la difficulté, le véritable artiste la cherche et lutte courageusement avec elle.

Le concours pour les grands prix de peinture, —peut-être demandons-nous trop—est peu satisfaisant cette année; il ne laissera pas un brillant souvenir dans les annales de l'école. En présence de ces essais, que décidera l'Académie? Nous avouons que sa mission était difficile, et nous ne savons si son jugement satisfera tout le monde.

Voici quel a été son arrêt :

Premier grand prix, à M. Jean-Jacques Henner, de Bernwiller (Haut-Rhin), âgé de vingt-neuf ans, élève de MM. Drolling et Picot.

Second grand prix, à M. Benjamin Ulmann, de Blotzeim (Haut-Rhin), âgé de vingt-neuf ans, élève de MM. Drolling et Picot.

Mention honorable, à M. Jules-Joseph Lefebvre, de Tournans (Seine-et-Marne), âgé de vingt-quatre ans, élève de M. Cogniet.

Emile Gagneux.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

ONZIÈME EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A BOULOGNE-SUR-MER. — LA SAISON D'HIVER AU PALAIS DE SYDENHAM. — EXPOSITION DE MODÈLES DES STATUES COMMANDÉES POUR LE LOUVRE. — UN TABLEAU DE M. A. GALIMARD. — M. BOUTERWECK.—UNE STATUE DE NAPOLÉON Ier A ÉRIGER A SAINTE-HÉLÈNE.—M. DOMINIQUE MAGGESI, STATUAIRE DE BORDEAUX. — UN ARRÊTÉ DU MAIRE DE DIJON. — LE NOUVEAU PANORAMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — RÉSURRECTION DES CONCERTS MUSARD AUX CHAMPS-ÉLYSÉES. — M. BOULANGER, ARCHITECTE A ATHÈNES.—RESTAURATION DU THÉATRE DU VAUDEVILLE. CONSTRUCTIONS D'ÉDIFICES A ATHÈNES. — M. BISSEN, SCULPTEUR DANOIS.

La onzième exposition organisée à Boulogne-sur-Mer par la Société des Amis des Arts de cette ville, a été close le 6 septembre dernier. Elle s'est composée de trois cent soixante-dix ouvrages envoyés par cent soixante-un artistes. Trente-trois tableaux ont eté achetés par la Société pour être mis en loterie, et six autres par des amateurs. La vente de ces trente-neuf ouvrages a produit pour leurs auteurs six mille cinq cent quinze francs.

Sept tableaux ont paru devoir être distingués, entre beaucoup d'autres et dans les conditions du concours, pour les récompenses honorifiques. La Société a décerné, en séance publique, une médaille en argent, grand module, à M. Jules Ravel, pour son tableau, *Arrestation de Pierre Broussel;* deux médailles en argent, petit module, l'une à M. Brongniart, pour son tableau, *Une jeune Mauresque*, l'autre à M. Alexandre Legrand, pour son tableau, *Jésus au Jardin des Oliviers;*— quatre médailles en bronze à MM. Dupressoir, Didier-Alfonse L'Huillier, Jules-Edouard Magy et Vincent Devot, qui ont exposé, le premier, une *Vue générale de Cronstadt*, le second, un *Violoneux*, le troisième, une *Fenaison en Provence*, le quatrième, les *Cajoleurs du Riche.*

Voici les noms des artistes dont les œuvres ont été achetées pour la loterie :

MM. Lebas, *Souvenir d'Italie*; — Kellin, quatre aquarelles, le *Chemin creux*, le *Port de Dunkerque*, *Vernon-sur-Seine* et la *Porte Guillaume, à Chartres ;* — Mayer, la *Chapelle de Paul Conque;*—Bourgeois, deux paysages, *Vue prise dans la vallée du Denacre* et *Soleil couchant ;* — Bonnefoy, *Pour le riche et pour le pauvre ;* — Balfourier, *Lisière de la forêt de Verneuil ;* — Morin, les *Bonnes Femmes de Normandie;*—Fourau, *Chatterton;* Justin Ouvrié, deux aquarelles, *Terrasse du château de Blois* et la *Tour d'Obervesel, sur le Rhin ;* — Trouville, *Paysanne hollandaise se rendant au marché ;* — Louis Picart, un *Jeune ménage ;* — Woutermaertens, la *Bonne brebis;* — Mme Vincent Calbris, *Vallée de Montville ;* — Mayer, *Ruines du château de Borgholm;* — Deschamps, *Vue du ruisseau le Furon, à Sassenay ;* — Lapito, deux paysages, *Torrent du Simplon au-dessus du village* et *Torrent du Simplon au-dessous du village ;* — Cartier, *Vaches dans une lisière de bois ;* —Jules Lhote, *Pêcheuses de Boulogne;*— Dagnan, *Site du bord du lac de Brienz ;* — Deschamps, *Vue de Saint-Nazaire, près Grenoble;* — Alexis de Fontenay, *Vallée de Lauterbrunn ;* — Goudet, la *Messe de Minuit* ; — Berr, *Lafontaine*, aquarelle ; Graves, *Études de rochers, côte d'Écosse* ; — Duval le Camus, *Jeune fille du temps de Louis XV ;* — — Bentabole, *Vue prise à Saint-Malo;* — Paris, *Vaches à l'abreuvoir.*

La galerie du Palais de cristal de Sydenham, destinée à l'exposition des tableaux de toutes nations, vient d'être considérablement agrandie et améliorée ; transportée de l'aile nord du palais, elle est maintenant dans une situation plus centrale et plus convenable. La saison d'hiver commencera le 1er octobre 1858, et celle d'été, le 1er mai 1859.

Voici le nom des artistes étrangers dont les tableaux ont été vendus à Sydenham, pendant les saisons d'hiver et d'été 1857-1858 :

Bouvy, — Salmon, — Antigna. — Enfant, de Metz ; — Lecointe, — Mialhe, — Seroin fils, — 2 Ségé, — 3 Hérisson, — 3 Picart, — 2 Saint-Ange Chasselat, — Fichel,— Gruder, de Dresde, Rillé, — Fernante, — Comolera,— Campo Forta, — Lecomte, — Hunter, — Kindler, — Vogel,— Van Schendel, — Mme Chasson, — Mme Lechêne.

Après avoir traversé la cour Napoléon III et le péristyle du pavillon de l'horloge, on trouve à droite, en entrant dans la cour du vieux Louvre, deux niches construites dans la muraille qui protége aujourd'hui l'entrée provisoire des galeries et des salons de peinture.

Ces deux niches jouent depuis quelque temps un rôle assez important; c'est dans leurs cavités

que l'on fait l'essai des modèles des statues commandées pour la décoration complète du nouveau Louvre. On sait que l'on doit placer, dans les niches du premier étage, des statues copiées d'après l'antique, et, dans celles du rez-de-chaussée, des statues originales, de création moderne.

Le choix du sujet est laissé aux artistes chargés de les exécuter.

Il a déjà passé bien des modèles dans ces deux niches d'épreuve; on y a vu des figures aussi étranges que singulièrement drapées, entre autres une certaine *Ève*, *Pomone* ou *Vénus*, car on n'a guère su quel nom lui donner.

Depuis quelques jours on vient d'exposer deux nouveaux modèles, une *Bacchante* et la *Chalcographie*.

La première de ces figures est celle d'une jeune fille, aux formes un peu épaisses, mais assez gracieuses; elle est penchée sur la hanche et lève en souriant une coupe qu'elle vient sans doute de remplir. Près d'elle est un petit tambour orné de grelots. On lui trouve une allure égrillarde et engageante qui ne déplaît pas; on comprend facilement ce que le sculpteur a voulu faire, et c'est un mérite. Le premier talent pour un artiste n'est-il pas de rendre parfaitement clair le sujet qu'il veut traiter?

La *Chalcographie* ne plaît pas autant. D'abord, pourquoi ce nom érudit? c'est pousser un peu loin l'amour du grec, tandis que la chose pouvait s'appeler tout bonnement la *Gravure*. Quoi qu'il en soit, *Gravure* ou *Chalcographie*, le nom importe peu à qui s'occupe avant tout du caractère de la statue et surtout de sa forme, et on se demande si l'art de peindre, de graver, d'écrire sur l'airain ou le cuivre, est personnifié dans le modèle exposé.

La nouvelle déesse, destinée sans doute à être placée près de la porte qui conduit aux bureaux où l'on vend les gravures de la collection du Louvre, s'offre aux regards sous la forme d'une jeune fille, à la physionomie commune, mais assez éveillée. Elle a pour tout vêtement une tunique dont les plis sentent énormément la fantaisie. Un petit portefeuille, appuyé sur la cuisse, est soutenu par la main gauche, mais avec des doigts si prétentieusement arrondis, qu'on se demande comment ce petit portefeuille peut être soutenu.

Nous ne savons quel effet produira ce modèle lorsqu'il sera exécuté en marbre; mais tel qu'il est aujourd'hui, il est impossible d'y trouver la représentation d'un art aussi sérieux que celui de la gravure.

M. Auguste Galimard vient de terminer une nouvelle toile qui lui a été commandée pour la chapelle des Tuileries. Cet artiste avait à représenter la *Visitation*; il a su traiter ce sujet dans un style vraiment religieux, en donnant à sa composition ce caractère chaste et sévère qui rappelle les maîtres prédécesseurs de Raphaël.

Un peintre de talent, M. Bouterweck, né en Prusse, mais élève de l'école française, vient d'achever pour son pays deux tableaux qui vont partir pour leur destination. L'une de ces toiles représente *Jésus-Christ sortant du tombeau*, l'autre, *Jésus-Christ au Jardin des Oliviers*. Nous regrettons que ces deux peintures, d'un grand style et d'une couleur puissante, ne puissent figurer à la prochaine exposition des Beaux-Arts, elles y eussent sans doute obtenu un succès mérité.

On assure qu'il vient d'être décidé que M. Leveel, auteur de la statue de Napoléon Ier, à Cherbourg, serait chargé d'exécuter une autre statue de l'empereur, destinée à être transportée à Longwood, à Sainte-Hélène.

Les deux statues colossales de Montaigne et de Montesquieu, qui ont été inaugurées à Bordeaux le 5 septembre, sont l'œuvre de M. Dominique Maggesi, habile statuaire de cette ville. Il y a déjà vingt ans que ces statues lui avaient été commandées, et, quels qu'aient été pendant tout ce temps les retards apportés à l'exécution de cet œuvre et les tergiversations causées par les circonstances, rien n'a pu détourner l'artiste de son travail ni le décourager un seul instant.

Un arrêté du maire de Dijon vient de décider qu'une ancienne rue de la ville prendra désormais le nom du célèbre sculpteur Rude. — Saint Bernard, Bossuet, Piron, Vauban, le peintre Prudhon, le musicien Rameau, et, de nos jours, le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, ont été tour à tour, à Dijon, l'objet d'une distinction semblable de la part de leur ville natale.

Depuis quelques jours, des travaux sont commencés entre le Palais des Beaux-Arts et de l'Industrie et l'avenue d'Antin, près du Rond-Point de la grande avenue des Champs-Elysées, sur l'alignement du Cirque de l'Impératrice. Déjà l'on peut remarquer des lignes circulaires tracées sur le sol parfaitement nivelé, des tranchées également circulaires complétement creusées. Ces travaux préparatoires annoncent un monument circulaire, une sorte de construction avec dôme. C'est, en effet, dans cet endroit que va s'élever le nouveau Panorama des Champs-Elysées.

On sait qu'une concession a été accordée à l'honorable colonel Langlois, l'ancien propriétaire et fondateur du Panorama qui a été démoli lors de l'Exposition universelle de 1855. L'un des plus actifs et des plus intelligents entrepreneurs de la capitale, M. Bellu, s'est chargé de la construction du nouvel édifice. Ceux qui connaissent les immenses ressources dont peut disposer M. Bellu, sont assurés qu'avant quelques mois le Panorama sera terminé et ouvert au public. Pendant ce temps, M. Langlois s'occupera des peintures des nouveaux tableaux, qui doivent rappeler les plus célèbres combats et assauts de la guerre de Crimée.

Il est également question, pour le printemps de 1859, d'une concession accordée aux Concerts de Paris. L'administration de cette entreprise aurait obtenu la faveur d'élever une construction légère et provisoire sur les terrains situés entre les nouveaux jardins plantés devant la façade du Palais des Beaux-Arts et de l'Industrie, le Cours-la-Reine et l'avenue d'Antin. Là, elle ferait entendre, tous les soirs, l'excellent orchestre qu'elle a engagé et qu'elle entretient à grands frais depuis longtemps. Ce serait, pour ainsi dire, une résurrection de l'ancien concert Musard qui, sous la direction de M. Masson de Puitsneuf, obtint tant de succès de l'autre côté des Champs-Elysées.

On construit en ce moment à Athènes un édifice destiné pour le Corps législatif; la pose de la première pierre a eu lieu, le 27 août dernier, avec une grande solennité. L'architecte de cet édifice est un Français, M. Boulanger, ancien élève de l'École de Rome, qui est aussi chargé de la construction du nouveau théâtre et de plusieurs autres travaux de la plus haute importance.

On doit déjà à cet éminent artiste un des plus beaux édifices d'Athènes : la cathédrale et la place qui l'entoure, ornée de portiques en rapport avec le style byzantin de l'église. La vieille basilique, élevée avec des matériaux antiques, sur le modèle des temples païens, servira de baptistère et de chapelle mortuaire à la nouvelle.

Le théâtre du Vaudeville a fait sa réouverture le lundi 20 septembre, après une fermeture qui a permis à ses propriétaires ou à ses directeurs actuels, de mener à bien une restauration depuis longtemps jugée indispensable. Le Vaudeville avait la réputation d'être la salle la plus noire, la plus enfumée, la moins confortable de la capitale. Pour la lui faire perdre, on a livré l'intérieur et l'extérieur de la salle aux peintres et aux tapissiers qui l'ont complétement métamorphosée.

Façade, péristyle, escaliers, couloirs ont été repeints. Tout est d'une blancheur éblouissante. Le titre de : THÉATRE DU VAUDEVILLE s'enlève en lettres d'or sur les murs qui font face à la place de la Bourse. L'entrée est éclairée par d'élégantes lanternes dorées. Toutes les tentures des fonds de loges, de balcons et de galeries, ont été remises à neuf. Elles sont remplacées par un papier d'un ton rouge un peu vif. Plafond, rideau d'avant-scène, devantures de loges et de galeries — dont les décorations ne manquaient ni d'élégance ni d'originalité, — ont été nettoyées avec le plus grand soin, retouchées avec intelligence, redorées. Elles ont maintenant la fraîcheur et le brillant de la nouveauté.

Les changements intérieurs se réduisent à quelques places qui ont reçu de nouvelles destinations; à l'addition de quatre loges d'avant-scène de rez-de-chaussée; à une ornementation plus élégante et plus riche des avant-scènes du premier étage; à la décoration de l'encadrement de la scène qui est peinte actuellement en blanc rehaussé d'or et produit un bon effet; à quelques portes battantes placées dans les couloirs pour éviter aux spectateurs des courants d'air, origine, depuis bien longtemps, d'une multitude de rhumes et de rhumatismes.

La restauration la plus complète est celle du foyer. Il est aujourd'hui digne d'un théâtre de Paris, ce que l'on avait toujours oublié. La peinture du plafond, des murs, des colonnes est blanche, rehaussée d'or. Les intervalles sont tendus de rouge. Une élégante cheminée surmontée d'une glace, a été construite; de riches tentures ornent les fenêtres. L'ensemble de cette restau-

ration est donc très-saisissant. Il a été fort approuvé.

Athènes se relève et s'embellit chaque jour. Les constructions de l'Ecole de marine, de l'Orphelinat Amélie, du grand Hôpital civil, de la Mairie et de l'Hôtel destiné à renfermer tous les ministères, cinq beaux édifices qui feraient honneur à une grande capitale, avancent rapidement. Partout on déblaie les ruines et on nivelle les rues. La reine fait exécuter, à ses frais, une route autour de l'Acropole, et donne l'impulsion à tout ce qui peut contribuer au développement physique et moral de la Grèce. Elle est activement secondée par le ministre de l'instruction publique, M. Christopoulos, qui préside aux fouilles archéologiques.

Le 11 septembre, on a inauguré avec beaucoup d'éclat, à Frédériksborg, château royal situé à deux kilomètres de Copenhague, la statue érigée en l'honneur du roi Frédéric VI. La statue a été placée à l'entrée du parc. Le roi y est représenté debout, vêtu d'une redingote militaire et tenant de la main gauche son sabre, qui repose sur le socle. La statue est de M. Bissen, sculpteur danois, élève de Thorwaldsen, qui jouit dans le Nord d'une juste réputation. Elle a été coulée par un fondeur de Copenhague. L'érection de cette statue est le fruit de dons volontaires.

Victor Jolly.

SALON D'ANVERS.

ÉCOLE BELGE : MM. F. DE BRACKELEER. — J. VAN REGEMORTER. — WITTKAMP. — STALLAERT. — F. PAUWELS. — J. PECHER. — J. VAN SEVERDONCK. — HENRI BOURCE. — COL. — MINGUET. — J. STARCK. — J.-B. HUYSMANS. — MOLS. — VINCK. — DE WINTER. — QUINAUX. — LOUIS ROBBE. — HENRI ROBBE. — EUG. VERBOECKHOVEN. — LOUIS VERBOECKHOVEN. — VERHEYDEN. — NOTERMAN. — CHARLES ET CAMILLE VENNEMAN. — VAN KUYCK. — RUYTEN. — SCHAEFELS. — JONES. — F. VAN SEVERDONCK. — VAN SCHENDEL. — MARINUS. — DEWINNE. — CLAYS. — VAN DELFTS D'EYSSEL.

DEUXIÈME ARTICLE [1].

L'école belge compte deux vétérans dont elle est fière à juste titre, M. Ferdinand de Brackeleer et M. J. Van Regemorter, le doyen des peintres d'Anvers. On les a toujours vus se produire avec honneur et succès au jour de la lutte. En effet, il est peu de peintres qui, comme eux, ont fourni une longue carrière aussi utile, aussi active et aussi distinguée, autant par les œuvres qu'ils ont produites que par les élèves qu'ils ont formés. Cette année, ils exposent chacun trois tableaux dignes de leur réputation, et où l'on retrouve encore toute la verdeur de leur brillante jeunesse.

Les sujets que M. Wittkamp emprunte aux poëtes semblent lui porter bonheur. L'*Hivernage des Hollandais à la Nouvelle-Zemble*, d'après un épisode du poëte hollandais Tollens, lui fit, il y a quelques années, une certaine réputation. Aujourd'hui, c'est à Shakspeare qu'il s'adresse. La *Folie du roi Lear* est une composition qui ne manque ni de fougue ni d'énergie; on voit que l'artiste a sérieusement médité son œuvre et qu'il l'a dessinée avec soin. La tête et les mains du royal insensé sont surtout bien senties. — L'*Amour filial*, du même artiste, sujet emprunté à l'histoire des Pays-Bas au seizième siècle, est une composition également réussie.—La *Grand'mère*, scène de famille que M. Wittkamp nous représente en demi-figures de grandeur naturelle, se fait remarquer par une grande puissance de coloris. La tête de la grand'mère est surtout belle d'expression et de sentiment.

L'ancien lauréat du grand prix de Rome à l'académie d'Anvers, M. Stallaert, aujourd'hui directeur de l'Académie de peinture de Tournai, se souvient de ses études faites à Herculanum et

[1] Voir page 397.

dans les musées de Naples. La *Femme au chat* et la *Femme aux colombes*, scènes naïves empruntées aux mœurs de l'antiquité, sont deux gracieuses petites toiles d'une couleur agréable, mais par trop indécise. Le même reproche s'adresse aussi à la *Porteuse d'eau*, d'un ton généralement trop vaporeux. La figure, représentée de grandeur naturelle jusqu'aux genoux, est savamment traitée, mais d'un style par trop ample. Pourquoi l'enfant que porte cette belle Italienne semble-t-il être plus accessoire que le vase qu'elle porte en même temps? — Quant au *Portrait d'homme* qu'il expose, c'est ce que M. Stallaert nous montre de mieux comme couleur; on peut même dire que ce portrait est un des plus beaux du Salon.

MM. F. Pauwels et J. Pecher sont deux jeunes artistes dont les débuts ont été brillants au dernier Salon de Bruxelles. Tous deux, ils ont remporté la médaille d'or, et, tous deux, ils aspirent à la grande peinture. Succès oblige, et pour qu'ils ne s'égarent pas dans la voie qu'ils poursuivent, mieux leur vaut aujourd'hui une juste critique que des éloges trop complaisants.

M. Pauwels a deux toiles: le *Miracle de sainte Eugénie* et *Portrait de famille*. Sa *Sainte Eugénie* est d'un joli sentiment et d'un beau faire; mais cette peinture manque de style et de grandeur dans le type et dans la draperie; qualités inhérentes pourtant aux ouvrages de ce genre, et dont l'absence est impardonnable chez un artiste qui a été à même de si bien les étudier et qui a déjà donné assez de preuves qu'il les possède. — Son *Portrait de famille* mérite des éloges; l'aspect en paraît peut-être un peu froid; mais il ne faut pas oublier que ce tableau a été peint pour le demi-jour d'un salon, et que M. Pauwels a eu de grandes difficultés à vaincre pour traiter, aussi habilement qu'il l'a fait, ces jeunes personnes tout habillées de blanc.

M. Pecher a déployé beaucoup d'aspect, de couleur et de sentiment dans son *Christ mort sur les genoux de la Vierge au pied de la croix;* mais, comme dans la grande toile qu'il avait au dernier Salon de Bruxelles, son œuvre manque de style et surtout de noblesse dans la forme. Ses draperies affectent le gothique et sa ligne laisse beaucoup à désirer. Que M. Pecher s'efforce donc d'acquérir ces qualités, elles sont indispensables surtout dans la peinture religieuse,

Les quatre toiles de M. Joseph Van Severdonck, les *Deux dépôts*, *Pétrarque et Laure*, le *Dante*, et *Saint Roch guérissant les pestiférés*, ne sont guère de notre goût, surtout le *Saint Roch*, dont le ton est froid, gris et monotone. Elles courent toutes les expositions du pays. L'artiste ferait mieux d'appliquer son talent à des cadres de plus petite dimension, et surtout de ne plus choisir des sujets d'un hideux et trivial aspect, comme celui du tableau de genre qu'il intitule les *Deux dépôts.*

M. Henri Bource, dont la vocation nous paraissait être jusqu'ici de peindre les scènes de sentiment, s'est attaché, cette fois, à reproduire une scène d'action, le *Sauvetage d'une goëlette française par les pilotes d'Anvers.* Cette composition manque peut-être de couleur locale et d'énergie; mais on n'y reconnaît pas moins de bonnes qualités, comme aussi dans le *Portrait d'homme* qu'il expose, œuvre remarquable par le caractère et la franchise de l'exécution.

Disons en passant qu'une des œuvres de M. Bource, les *Derniers adieux de Marie-Antoinette,* qui a figuré avec succès, l'an dernier, à Bruxelles, vient d'être parfaitement interprétée par le burin d'un habile graveur, M. Alf. Cornilliet.

Les *Pécheurs à la ligne*, de M. Col, scène populaire d'une heureuse invention. Cette toile joint, au piquant et à la naïveté de l'expression, un coloris beau et bien flamand, et une peinture grasse et fraiche.

M. Minguet s'est fait un nom en fort peu de temps à nos expositions, par les *Vues d'églises, de monuments* ou *intérieurs* qu'il y envoie. Ce sont des toiles toujours bien réussies, où le dessin et la perspective sont irréprochables, et qu'il a l'art d'animer par des figures qui, tout en restant accessoires, n'ont pas moins d'importance que le reste par la manière dont elles sont traitées. Le tableau qu'il expose aujourd'hui, *Cour d'une maison de commerce à Anvers au seizième siècle*, en est une nouvelle preuve. Toutes les figures introduites dans cette composition, *négociant*, *commis*, *etc.*, *recevant*, *examinant et marquant les marchandises*, sont d'un faire et d'un caractère qui ne le cèdent en rien à la manière solide dont l'artiste a peint ses murs. C'est à faire douter si la spécialité du peintre est de traiter la figure ou bien le monument. M. Minguet excelle également dans l'un et l'autre genre, c'est ce qui nous fait dire qu'on a peut-être tort de vouloir classer les artistes en peintres de genre, de paysages, d'églises, de monuments, etc.

L'école belge a aussi sa phalange orientale. M. Portaels en est le chef; après lui viennent MM. J. Starck, J.-B. Huysmans, Mols et Vinck qui, tous quatre, ont visité l'Orient; le premier, il y a déjà plusieurs années; le second en 1856, et les deux autres en arrivent. Voyons comment ces artistes interprètent les types, les mœurs et la vie d'Orient.

M. Starck a quatre toiles : l'*Orientale*, le *Figaro du Caire*, le *Bain de pieds* et *Elle a filé*.—L'*Orientale*, demi-figure de grandeur naturelle, avec ses beaux yeux aux longs cils, sa chevelure d'ébène, sa gorge et ses joues d'une exquise rondeur, a bien le type des filles du Levant. Ses lèvres dédaigneuses expriment on ne peut mieux le caractère des femmes du harem. En un mot, l'ensemble de cette figure est ravissant, bien qu'on eût désiré un peu plus de finesse dans le dessin. — Le *Figaro du Caire* est une scène de mœurs délicieuse; la couleur locale en est vigoureuse et brillante, le sujet intéressant, et les personnages ont beaucoup de caractère et d'expression. — On retrouve les mêmes qualités dans le *Bain de pieds ;* le clair-obscur en est ravissant. — *Elle a filé* nous offre une charmante petite figure de jeune fille d'Orient, pleine de caractère, mais dont le teint nous paraît un peu trop mat.

Le *Marchand de châles à Damas* étalant de moelleux tissus aux regards de jeunes Arméniennes qui les convoitent et en discutent les prix, est une œuvre bien réussie; elle fait honneur au talent de M. Huysmans. L'ordonnance de la composition est belle, l'exécution large et habilement traitée; il y a du fini dans toutes les parties, et le ton local, quoique un peu rouge, est très-vigoureux. A part quelques petites imperfections, les figures sont bien dessinées, surtout celle du marchand; elles ont le caractère et la franchise d'études prises sur nature. Le fond, les étoffes et les accessoires sont faits avec adresse et d'un pinceau délicat. Enfin, il y a dans ce tableau une parfaite couleur orientale. M. Huysmans est un voyageur qui voit avec intelligence et rend bien ce qu'il a vu.

MM. Mols et Vinck nous arrivent avec tous les souvenirs du voyage qu'ils ont fait de compagnie. — Le *Village arabe près du Caire*, de M. Mols, est une œuvre qui dénote de grands progrès. Que cet artiste mette à profit les belles et nombreuses études qu'il a rapportées, et on le verra bientôt confirmer par plus d'une bonne production le premier succès qu'il vient d'obtenir. — M. Vinck se cherche encore, incertain du genre qu'il adoptera; mais il finira par se trouver. Sa *Vallée des tombeaux des califes, au Caire*, promet beaucoup. Attendons-le à d'autres œuvres.

M. Portaels n'a rien envoyé. Nous le regrettons. Ne se souvient-il déjà plus des beaux succès qu'il obtenait autrefois à notre Salon?

Nous n'avons pas tout dit sur M. Huysmans. On a de lui un second tableau très-différent d'aspect, et s'il a voulu prouver qu'il sait varier ses motifs et la gamme de sa palette, il a réussi. Il y a de la poésie et un grand sentiment de vérité dans son *Dernier rejeton*. Une femme vêtue de noir, brisée par la douleur et affaissée sur un prie-Dieu, détourne la tête pour ne pas voir son enfant mort recouvert d'un voile et couché dans un berceau près duquel la mère a veillé toute la nuit. L'artiste a fait preuve de goût dans le choix et dans la disposition des accessoires, ils n'attirent pas les regards, ils sont, au contraire, absolument sacrifiés au douloureux épisode sur lequel doit se porter toute l'attention, mais complètent cependant le sujet. Ce sont les jouets de l'enfant qui vont devenir pour sa mère de précieuses reliques; puis, sur la table, à côté d'une bougie dont la flamme vacillante jette des lueurs douteuses, une bouteille contenant le reste d'une potion prescrite par la science impuissante. Une sombre harmonie règne dans ce tableau, dont l'exécution est d'accord avec la pensée. Quelques critiques reprochent à l'artiste de n'avoir pas fait voir la figure de la mère; nous ne sommes pas de cet avis, c'eût été enlever ce qu'il y a de plus poignant dans cette page.

Les *Effets de lune* de M. de Winter sont toujours de fort jolies choses; mais d'où vient qu'on ne voit pas les visiteurs de notre Salon s'empresser autour de son œuvre comme aux expositions de 1852 et de 1854? Sa peinture est pourtant traitée avec le même soin, avec la même habileté. C'est à la monotonie du genre qu'il faut s'en prendre; on dirait que l'artiste n'a fait qu'un seul tableau qu'on rencontre partout, et le pâle astre des nuits, dont il reproduit les effets avec tant de vérité, aura les mêmes destins que l'éternelle lanterne promenée depuis nombre d'années par M. Van Schendel sur tous les marchés de Hollande et de Belgique. Quoi qu'il en soit, le *Banc d'échouage, effet de lune*, de M. de Winter, est une bonne toile qui lui fait honneur.

M. Quinaux est un artiste sérieux; il ne démentira jamais la réputation que ses œuvres lui

ont acquise. Sa *Vue prise dans le grand-duché de Luxembourg* dénote d'excellentes qualités.—Les *Animaux au pâturage*, de M Louis Robbe, sont des œuvres bien réussies, comme toutes celles qui sortent du pinceau de ce maître ; — et les *Fleurs* et les *Fruits* exposés par M. Henri Robbe, nous font dire que, dans son genre, il n'a pas moins de talent que son frère Louis.

Parmi les notabilités anciennes de l'école, M. Eugène Verboeckhoven occupe une place bien marquée, et les œuvres qu'on a de lui au Salon, sa *Bergerie campinoise* et ses *Moutons black faced*, sont dignes, comme toujours, du nom qui les signe.—Son frère, Louis Verboeckhoven, est un peintre de marine; sa *Galiote au mouillage appareillant* mérite des éloges.

Les tableaux de genre, scènes d'intérieur, petits drames familiers, épisodes de mœurs locales, voire même des sujets d'histoire, traités en moyenne proportion, sont ici en majorité, comme à toutes les expositions. Déjà nous avons cité quelques-unes des toiles le mieux réussies, mais nous n'avons pas tout dit, et nous voyons encore bien des noms d'artistes dont le talent s'est acquis toutes les sympathies du public. C'est justice de parler de leurs œuvres, et nous prenons plaisir à le faire.

M. Verheyden est constant dans le culte qu'il a voué aux jolies paysannes. Ses trois tableaux sont charmants; ses Ardennaises on ne peut plus gracieuses, trop gracieuses peut-être. Ne sont-elles pas aussi la répétition des types de femme dans lesquels l'artiste se complaît depuis longtemps.

On aime à rendre justice au talent simple et naïf de M. Noterman. Son *Empirique*, vrai type de l'artiste en plein vent, *qui tond les chiens, coupe les chats et va-t-en ville*, et sa *Cuisine d'un jeune homme*, attirent tous les regards; ils ont pour le moins autant de succès que ses *Vieux serviteurs* au dernier salon de Bruxelles. M. Noterman est un vrai peintre, très-original, qui fera son chemin.

MM. Venneman — Charles, c'est le père, et Camille, c'est le fils, — sont des artistes qui peignent des scènes populaires dans le vrai genre flamand d'Ostade et de Teniers. Le père expose la *Danse des chiens savants* et un *Intérieur flamand*, et Camille, son fils et son élève, nous représente un *Photographe* se préparant à opérer au milieu d'un cercle de paysans ébahis. Leur faire doit nécessairement avoir un air de famille; il a aussi le défaut d'être un peu dur; mais il règne dans leur coloris beaucoup de vigueur et d'harmonie, et leurs productions portent ce cachet original qui leur a valu déjà plus d'un succès.

Un *Intérieur d'écurie*, de M. Van Kuyck, très-petite toile, mais un véritable bijou. Chevaux, figures, accessoires de tout genre, y décèlent le faire d'un artiste maître de son pinceau. La couleur est puissante et harmonieuse; la peinture moelleuse, fraîche et solide.

La *Dévastation de la cathédrale d'Anvers, dans la soirée du* 20 *août* 1566, *par les Iconoclastes conduits par Herman Modet*, de M. Ruyten, est un sujet bien choisi et d'une bonne exécution. Ce n'est pas la première fois que cet artiste nous fait admirer avec quel art il sait rendre les effets de torches allumées opposés aux clairs de lune.

M. Ruyten a guidé les premiers pas de M. Schaefels; mais l'élève, sans imiter le maître, est parvenu à se créer un genre, dans lequel sa grande aptitude à grouper et à exécuter de nombreuses figures, lui assure l'originalité. Ce jeune artiste, dont nous avons vu aussi des marines assez bien réussies, genre qu'il paraît avoir abandonné, avait peut-être trop de facilité; il en abusait. Mais depuis le beau succès que sa *Réunion chez Rubens* a obtenu l'an dernier à Bruxelles, il s'est beaucoup modéré; son talent est plus sérieux, plus réfléchi. Sa *Fête de Saint-Job lez-Anvers au dix-septième siècle*, qu'il nous montre aujourd'hui, est sagement composée, mûrement étudiée, savamment dessinée; elle se distingue des kermesses, dont les épisodes traditionnels avaient besoin d'être renouvelés. Bien que la couleur soit restée chez lui la qualité dominante, il s'est donné garde de lui sacrifier celles qu'il possède. M. Schaefels ira loin. Pour toute critique, nous lui dirons que si son fond eût été plus vaporeux, les figures devant-plan n'auraient pu qu'y gagner.

Les *Moutons d'Écosse* et le *Souvenir de la Campine*, de M. Jones, obtiennent un légitime suc-

cès; c'est de la bonne peinture.—Citons aussi les toiles de M. François Van Severdonk, peintre animalier; elles ont de belles qualités.

M. Van Schendel excelle à reproduire des *Effets de lumière;* on le dit et on le répète à chaque exposition. A-t-il donc besoin d'un autre renom? Pourquoi quitter ses *Marchés* pour transporter sa lanterne dans l'étable où vient de naître l'Enfant Jésus? Au dire du livret, il ne s'agirait que d'un projet de tableau; mais, pour faire de la peinture religieuse, il faut des études classiques, des connaissances de style et de caractère que M. Van Schendel semble ne posséder que fort peu, d'après l'esquisse qu'il expose. Nous lui conseillons de méditer encore longtemps son projet avant de l'entreprendre ou de retourner à ses falots.

M. Marinus, directeur de l'Académie de peinture de Namur, est représenté au Salon par trois paysages. Son style est historique, il dessine bien, indique largement les plans de ses terrains, mais son exécution manque de vigueur. Sa pâte néanmoins est solide, et il obtient de bons résultats, aujourd'hui qu'il vise davantage à la couleur. Sa *Route de Gembloux, dans le Beau-Vallon, près Namur*, est une vaste composition parfaitement étudiée; il fallait du courage pour aborder une aussi grande toile.

Nous n'avons que des éloges à adresser à M. Dewinne pour ses *Saintes femmes au sépulcre*, dont la couleur est brillante, forte et solide, et pour son remarquable *Portrait d'homme.* — M. Clays, peintre de marine, a parfaitement rendu deux contrastes toujours nouveaux dans la nature, un *Effet du soir* et un *Effet du matin* sur l'eau. — M. le baron Van Delfs d'Eyssel, bien qu'il peigne en amateur, a toutes les qualités sérieuses de l'artiste. Son petit tableau, *Vue prise dans l'Oberland bernois*, est lumineux, bien coloré, d'un excellent ton local et révèle une grande facilité de brosse.

Arrêtons-nous ici; car tout travail a ses bornes, et puis n'avons-nous pas aussi à rendre compte des envois faits par les artistes étrangers. En terminant, pour qu'on ne nous accuse pas d'oubli volontaire, citons du moins les noms des artistes dont les œuvres ont été justement remarquées au Salon, mais qui, à notre grand regret, n'ont pu trouver place dans notre cadre :

MM. de Bruxelles, Delfosse, Hendrix, Lagye, Alma Tadema et Bourlard, pour l'histoire et le genre historique ;

MM. Van Thoren, Moerenhout, de Bruyn, Crabeels, Le Clercq, F. Dewilde, Diddaert, J. Geeraerts, Gons, Gobbaerts, Wagener, Constant Boon, D. de Noter, Marschouw, Mme Henriette Ronner; MM. Bellemans, A. Serrure, Sebes, Stacke, Taymans, Van Camp, Schermers et Kremer, pour les genres;

MM. Fourmois, Deschampheleer, A. Bohm, Keelhoff, Verbeeck, Roffiaen, Van Luppen, Fuchs, Kindermans, Kuhnen et Burnier pour le paysage.

Anvers, 20 octobre 1858.

Duvallon.

(*La fin au prochain numéro.*)

DOUZE LETTRES DE VICTOR LOUIS

ARCHITECTE DU ROI DE POLOGNE ET DU DUC DE CHARTRES, AUTEUR DU GRAND THÉATRE DE BORDEAUX, ETC. — 1776—1777.

Ce titre est celui d'une petite brochure de soixante pages que vient d'éditer un bibliographe érudit, M. Marionneau, de Bordeaux. Ce qui rend cette publication particulièrement intéressante, c'est qu'elle n'a été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires et qu'elle ne se vend pas. Les pièces originales se trouvent dans les cartons de l'ancienne intendance de la Guyenne. On croit qu'elles ont été adressées à M. Dupré de Saint-Maur, intendant de cette province, de 1776 à 1787.

Ces douze lettres, écrites de 1776 à 1777, et dans l'impression desquelles on a religieusement respecté la primitive et singulière orthographe du célèbre architecte, est, pour ainsi dire, une histoire de la construction de la salle dont

la ville de Bordeaux a raison d'être fière, et surtout des tourments, des déceptions, des injustices qu'eut à subir l'artiste éminent auquel la France doit un grand nombre de monuments remarquables. Il n'y a qu'à choisir dans ces pages, dictées presque toutes par le désespoir et le découragement.

Louis eut à lutter sans cesse contre les rivalités, les dégoûts, les prétentions, les intérêts personnels. On ne lui donnait pas même l'argent nécessaire pour payer ses ouvriers. Il fut souvent obligé de s'adresser à ses propres ressources pour achever ses travaux.

« J'ai été obligé de faire un emprunt de dix « mille livres pour acquitter le rolle d'aujour- « d'hui, n° 47, dit-il dans une lettre. Je n'ai « même pas reçu d'ordonnance. J'ay bien des « épines à arracher. Au nom de Dieu, Monsieur, « faite moy finir bien vite ma salle pour que je « puisse partir du pays!... »

Et dans un autre endroit : « Si vous n'avez la « charité de me retirer d'ici, j'y mourrai, car je « ne puis supporter les tracasseries, et on m'en « fait perpétuellement. »

On l'attaque, on le dénonce, on ameute contre lui les propriétaires des terrains qui avoisinent le théâtre; les jurats, ses adversaires les plus acharnés, veulent le forcer à abandonner et ses travaux et la ville.

« Messieurs les jurats, ajoute-t-il, se ventent « tout haut qu'ils vont bientôt me faire enrager « parce qu'ils vont avoir la direction de la Co- « médie, que le ministre leur a promis; qu'en « conséquence, ils feront beaucoup de change- « ments. Si cela arrivait, je vous préviens, Mon- « sieur, que je quitterai sur-le-champ Bordeaux. « Avoir affaire à de pareilles gens, ce serait abré- « ger mes jours de plus de vingt années!... »

Et encore, à propos de ces mêmes jurats, qui ne voulaient pas, à ce qu'il paraît, de la magnifique salle qu'on leur construisait. « Ils tâchent « de soulever le peuple contre moy, en répétant « sans cesse que je ruine la ville et que je trou- « ble le bon ordre de la jurade. Je ne sais pas « même si ce n'est pas par leur instigation que, « dans les dernières remontrances de la Cour « des aydes, il a été dit que l'impôt du sel n'a- « vait été mis que pour fournir aux dépenses de « la salle de spectacle. C'est employer contre « moy des armes bien dangereuses. Je ne sai « qui m'a pu attirer leur haine. »

La destinée des hommes de talent est donc toujours la même? Le repos, la gloire ne leur sont assurés que quand ils ne sont plus.

Deux visites importantes vinrent presque en même temps, au mois de juin 1777, consoler un peu Victor Louis de ses chagrins, des soucis que lui faisaient éprouver ceux qui, au contraire, auraient dû soutenir, ranimer son courage.

C'est d'abord le comte d'Artois, depuis Charles X, qui, à peine arrivé à Bordeaux, demande à visiter le théâtre:

« Je ne puis vous taire l'entousiasme de mon- « sieur le comte d'Artois sur la Comédie, il y est « resté plus de trois quart d'heure; il a tout vi- « sité avec l'air de la plus grande satisfaction. « Pour la première fois de leur vie, messieurs « les jurats ont cherchés à me dire des choses « honnêtes, mais je n'en ai fait aucun cas, cela « ne partoit pas de leur cœur; ils vouloient faire « le singe du prince, qui effectivement m'acca- « bloit de bontés; il a pris même la peine de « leur dire qu'ils se devoient trouver bienheu- « reux de m'avoir pour leur faire une aussi belle « salle de spectacle; il m'a fait demander à qua- « tre fois différentes pour examiner les plans, et « il m'a donné à chaque fois un quart d'heure. « Je ne puis vous rendre, Monsieur, tout ce que « le prince m'a dit d'obligeant... »

Trois ou quatre jours après, c'était l'empereur Joseph II que Victor Louis avait l'honneur de recevoir et de conduire:

« J'avais eu l'honneur de vous dire, reprend- « il, que l'empereur, en mettant le pied à Bor- « deaux, avoit demandé de le faire conduire à « la nouvelle salle de spectacle; qu'il n'y étoit « resté que très-peu de temps, attendu l'influence « de monde qui le poursuivoit de tous côtés... Il « me fit dire le lendemain qu'il viendrait visiter « la nouvelle salle à quatre heures l'après-midy, « mais qu'il me prioit en grace qu'il n'y eût ab- « solument personne dans l'intérieure. Il vint à « quatre heures et demy, après avoir visité le « château Trompette ; monsieur le maréchal de « Mouchy le précédat de quelques minutes. Je « fu au-devant de lui jusqu'au dehors de l'attel- « lier; j'eus le temps de lui dire que je le priois « avant que de porter aucun jugement sur la « salle, de vouloir bien me permettre de lui « montrer les plans et élévation de cet édifice, « que j'avais fait porter dans la salle même : je « lui demandai cette faveur parceque j'avois « apris par monsieur le maréchal de Mouchy, « qui le fu voir aussitôt son arrivée, qu'il avait « dit que l'amphithéâtre lui avait paru petit; il « regarda avec la plus grande attention tous mes « projets; il me fit plusieurs objections auxquels « je répondis d'une manière qui parut le satis- « faire; je ne manquai pas de le conduire à l'am- « phithéâtre; il convint que son œil l'avait trom- « pé; qu'il était très-grand, mais que le parterre « étant plus bas, cela lui avait dérobé le déve-

« loppement et la surface de l'emplacement. Il « resta cinq quart d'heure ; il parcourut généra- « lement tout, monta jusqu'au faitage, dessen- « dit jusqu'au plus bas sol. J'eus la satisfaction « de le voir content et en s'en allant, il répetta » quarente fois : *C'est un monument et un trés-* « *beau monument*. Il m'engagea de l'aller voir le « lendemain afin de lui expliquer la manière « dont se construisait la colonne sur l'angle du « pérystile qui me parut le surprendre beau- « coup. »

La lettre qui contient ce passage et plusieurs autres fort curieux sur une visite faite à l'empereur d'Allemagne dans l'hôtel où il était descendu, sur les prévenances et les attentions du comte de Cobentzel, se termine par quelques lignes qui prouvent que ces honorables témoignages n'adoucissaient pas les mécontentements de Victor Louis à l'égard de ses ennemis acharnés.

« Il se vend un ode, ajoute-t-il, que le prince « a permis qu'on imprimat ; permettai que je la « joigne à ma lettre. Il y a quelque chose pour « moy : j'en suis si étonné, que je vous le fais « parvenir comme chose fort extraordinaire. Je « n'imaginois pas qu'un citoyen de Bordeaux pu « faire une chose honnête. »

Le trait est dur ! Il fallait que les persécutions qu'on faisait subir à l'architecte fussent bien pénibles, bien cruelles, pour le faire ainsi sortir de son caractère.

La dernière des douze lettres qui ont été recueillies, prouve que, jusqu'au dernier moment, on le laissa sans appui, qu'on le plongea dans les plus grands embarras. Et pour quel motif ? Ne voyait-on pas, chaque jour, que le théâtre qui s'élevait était une œuvre des plus remarquables.

« C'est en vain que j'ay sollicité le caissier de « monsieur Doizan pour faire l'avance de la « quinzaine payable le 5 du présent, comprise « sous le n° 59. Je vais chercher dans la bourse « de mes amis de quoi faire face aux ouvriers, « car ces gens-la mettroient l'alarme dans toute « la ville s'ils n'étoient point satisfait de leurs « peines aux termes accoutumés.

« Je vous prie en grace, Monsieur, de me dire « ce qu'il me reste à faire pour que ma position « ne soit pas cruel comme ell' est pour ce pré- « sent ; j'ose vous assurer que cela prend beou- « coup sur ma santé et que j'aime mieux tout « abbandonner que d'éprouver une pareille si- « tuation. »

Aujourd'hui, le grand théâtre de Bordeaux est regardé, à juste titre, comme l'un des plus beaux monuments de la France ; on le donne sans cesse pour un modèle d'élégance, de régularité ; il a été souvent imité. Se serait-on douté du supplice qui fut infligé pendant plusieurs années à son auteur ? Les révélations sont bonnes à quelque chose. Les lettres de Louis, publiées presque après un siècle de silence, prouveront que, dans la vie artistique, il faut continuellement s'attendre à la lutte, et avoir le courage de braver les attaques et les haines des médiocrités jalouses, envieuses ou intéressées.

On sait que le Grand-Théâtre de Bordeaux fut construit sous le règne de Louis XVI, sur l'emplacement du temple antique de Tutelle, détruit en 1677, à l'instigation du maréchal duc de Richelieu. On en fit l'ouverture, le 8 août 1780, par la tragédie d'*Athalie*, qui fut représentée trois jours de suite.

Ch. d'Argé.

CORRESPONDANCE.

A MONSIEUR JULES NORIAC, RÉDACTEUR EN CHEF DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS.

Monsieur,

Je ne lis que fort rarement les journaux, surtout quand ils ont à parler de moi, préférant m'en rapporter au jugement de la critique, que je suppose devoir être toujours impartial, et connaissant d'ailleurs la bienveillance de la presse à mon égard.

Mais, après une courte absence de Paris, on me communique le rapport de la *Société libre des Beaux-Arts*, l'article que vous avez bien voulu consacrer à mon exposition, et enfin la réponse que M. Paul a cru devoir vous adresser.

Du rapport de M. Paul, je n'ai point à m'occuper ici ; chacun est libre dans ses appréciations, et l'auteur de la statue de Jeanne d'Arc tout comme les autres. — J'ai mon tempérament, il a le sien, et nous ne voyons probablement pas de la même manière, sans que cela tire à conséquence.

En ce qui concerne votre article, c'est un cas différent. Je n'avais aucunement l'honneur de vous connaître quand vous l'avez écrit, je crois donc devoir vous en remercier sincèrement; non pour la bienveillance que vous avez eue pour moi, mais surtout à cause du sens général de votre étude qui rentre tout à fait dans mes idées relativement à la liberté d'action de l'artiste, liberté qui ne saurait avoir, à mon avis, trop de développement, et qui ne doit être empêchée que par l'impossibilité matérielle de pouvoir en user.

Passons maintenant à la lettre que vous adresse l'auteur de Jeanne d'Arc. — C'est précisément à cause de cela que je vous écris et parce que j'y lis ces deux vers du bonhomme Lafontaine :

Rien n'est si dangereux qu'un imprudent ami,
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Rassurez-vous, Monsieur, jamais je ne vous adresserai le reproche dont vous menace naïvement l'auteur de Jeanne d'Arc. Vous ne l'avez pas mérité. Ne vous connaissant que par vos articles, je ne puis être votre *ami*, mais je désirerais bien le devenir.

De cette lettre, faites l'usage que bon vous semblera ; mais voyez-y moins un remerciement qu'un témoignage de sympathie pour l'homme et pour l'écrivain.

Agréez, l'expression de mes sentiments distingués.

H. Lechesne,
30, rue Fontaine-St-Georges.

Paris, 20 septembre 1858.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre-Français : *Œdipe roi*, tragédie en cinq actes, de Sophocle, traduite par M. Jules Lacroix musique de M. Edmond Membrée. — Vaudeville. Réouverture, *les Mariages dangereux*, par M. Jaime fils. — Le *Faust* de la Porte-Saint-Martin.

Le Théâtre-Français a fait un acte éclatant et méritoire en représentant l'*Œdipe roi*, de Sophocle, traduit par M. Jules Lacroix avec autant d'exactitude que de vigueur. L'*Antigone* et l'*Alceste*, que l'Odéon représenta également autrefois avec des chœurs, étaient d'heureux précédents. Le Théâtre-Français était certain de réussir dans cette entreprise littéraire, digne de son nom. Nous n'avons donc pas à nous étonner du succès.

La tragédie d'*Œdipe roi* a toujours passé pour être le chef-d'œuvre du théâtre grec, et jamais, en effet, la fatalité sur laquelle repose ce théâtre n'a joué un rôle si actif et si terrible. Le fils de Laïus tue son père et épouse sa mère, comme l'a prédit l'oracle, sans que ce double crime puisse être conjuré par la sagesse humaine. Le spectateur voit se dérouler ces événements, dont il a le secret, avec une profonde terreur; il voudrait avertir Œdipe qui devine si bien les énigmes et n'aperçoit pas pourtant la sinistre voie où il s'engage, mais les avertissements ne lui manquent pas; Œdipe est aveugle et sourd ; il marche, conduit par le destin, jusqu'au précipice où il doit tomber avec horreur. Cette pièce est enchaînée avec un art merveilleux.

Le sujet d'Œdipe a été naturellement traité bien des fois au Théâtre-Français. Corneille en a fait une tragédie qui a tenu la scène jusqu'au moment où celle de Voltaire s'en empara, mais les divers *Œdipe* n'étaient que des imitations accommodées au goût et aux habitudes de nos mœurs dramatiques. M. Jules Lacroix, le vigoureux traducteur d'*Horace* et de *Juvénal*, dont le vers a acquis dans ces études une énergique précision, s'est mis à l'œuvre pour rendre à l'antiquité tous les honneurs qui lui sont dus, sans la mélanger le moins du monde d'accidents étranges. Sophocle a paru devant nous comme il avait paru devant les Athéniens de son temps, et les Athéniens du dix-neuvième siècle ont applaudi à cette résurrection.

M. Geffroy a été fort remarquable dans le rôle d'Œdipe, et les autres rôles ont été tenus aussi de la façon la plus distinguée. La musique de M. Membrée a paru originale et savante, et c'est une glorieuse soirée pour le Théâtre-Français et qui fera peut-être un jour un académicien.

La réouverture du Vaudeville a fait voir d'abord une salle magnifiquement restaurée et tout étincelante d'or, puis une longue comédie, également restaurée, car elle n'est pas des plus

nouvelles, mais avec un éclat suffisant pour plaire ; il s'agit d'une honnête femme affreusement persécutée par son mari indigne d'elle, qui la sacrifie publiquement à une maîtresse, et qui la chasse de chez lui en l'accusant de toutes les infidélités qu'il commet, lorsqu'elle n'est coupable que d'une simple étourderie ; il use de la loi et garde avec lui son enfant ; la pauvre mère veut le revoir ; elle se glisse dans la maison de son époux, qui la maltraite de nouveau, et qui cherche querelle au seul défenseur qu'elle ait, un brave et digne garçon qui la respectait. Heureusement, l'enfant se met de la partie et raccommode les parents. Dieu veuille que ce soit pour longtemps ! La troupe du Vaudeville, avec Mlle Fargueil et Lafontaine en première ligne, a fait répandre beaucoup de larmes dans les touchantes infortunes. — On a repris, comme nous l'avions annoncé, le joli vaudeville de M. René de Rovigo.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin aura probablement donné son *Faust* quand on lira ces lignes ; si nous en croyons les indiscrétions des coulisses, c'est un Faust qui n'a emprunté à celui de Goëthe, et à tous les autres Faust (il y en a beaucoup) que le point de départ. L'imagination de M. Dennery a fait le reste, et son expérience est parfaitement capable d'avoir composé une éblouissante féerie. « Donnez-moi cinq lignes d'un homme, disait un homme d'Etat et je le ferai pendre. » M. Dennery ne demande quelquefois que cinq lignes à ses collaborateurs illustres ou obscurs, mais il ne les fait pas pendre. Il les enrichit. C'est bien différent.

HIPPOLYTE LUCAS.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 21 septembre 1858.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

La correspondance comprend : une lettre de M. Gavet, qui rappelle que depuis longtemps il avait demandé à être accrédité comme délégué de la Société auprès du congrès d'Auxerre, et une lettre de M. Vincent Calbris, qui nous fait part des succès qu'ont obtenus les tableaux dus au talent estimé de Mme Vincent Calbris.

Différents ouvrages et publications sont répartis entre MM. les rapporteurs, ainsi qu'il suit :

Deux numéros du *Builder* à M. Ch. Fournier;
L'*Univers musical* à M. de Longperrier ;
La *Muse des Familles* à M. Guérin ;
L'*Art chrétien* à M. A. Granger.

M. le président annonce son prochain départ pour Bruxelles, où il va prendre part aux délibérations du congrès de la propriété littéraire.

L'Assemblée repasse sommairement les solutions données par la commission qu'elle avait chargée de décider les questions posées dans le programme de ce congrès.

M. le président rend compte des démarches faites en faveur du projet de statue de M. Boitel, dont l'exécution paraît assurée par les nombreuses et importantes adhésions qu'il a obtenues.

Depuis longtemps, la Société a protesté contre l'orthographe donnée au nom de Lesueur sur la plaque commémorative placée au piédestal de sa statue dans le jardin du Luxembourg.

M. le président a réitéré ses instances pour faire rendre à Lesueur son véritable nom, qui ne s'écrit qu'en un seul mot.

M. Maillet lit à l'Assemblée une lettre autographe de Méhul, qui lui a été remise par M. Vieillard.

Cette lettre permet d'apprécier le cœur et les sentiments de celui qui l'a écrite. Forcé par sa santé de quitter ses amis pour chercher un climat réparateur, il compare les soins des étrangers qui l'entourent avec ceux qu'il devait à l'amitié, et il envoie à chacun de ceux qu'il a quitté un souvenir touchant et expressif où son âme se peint tout entière.

A cette lettre succède la lecture de la première partie d'une notice sur Méhul, due également à M. Vieillard.

M. Vieillard s'est trouvé, jeune encore, en relation avec les auteurs les plus applaudis. C'étaient là d'heureuses conditions pour un esprit observateur et impartial.

Aussi les jugements qu'il porte sur chaque œuvre montrent une expérience et une justesse que son excessive sévérité pour ses premiers essais fait encore ressortir.

Cette lecture a produit une vive impression sur l'assemblée, qui exprime le désir d'avoir prochainement communication de la seconde partie.

M. Alexis Granger communique à l'Assemblée les résultats de l'examen auquel il s'est livré sur les différents sujets traités dans un numéro de l'*Art chrétien*.

Ce rapport a obtenu une approbation des plus flatteuses et des mieux méritées.

Après avoir rendu pleine et entière justice au talent et à l'érudition de MM. les collaborateurs de la *Revue de l'Art chrétien*, M. A. Granger s'est demandé si leurs efforts pour faire ressortir les œuvres enfantées dans les siècles de foi pou-

vaient être des enseignements suffisants pour renouveler les merveilles de ces temps reculés, et s'il y avait véritablement un art chrétien comme il y a un style corynthien, bysantin, ogival, dorique ou ionien ; « car, dit-il, l'art est un, et « qu'il produise des choses profanes ou sacrées, « il est soumis aux mêmes lois. Serviteur de la « pensée, quel que soit le sujet qu'il reproduise, « il ne peut rien enfanter de durable, il mé- « connaît les règles invariables de l'harmonie « et du dessin qui sont communes à tous les « genres et les élans de l'âme et du cœur ne sont « pas plus le partage exclusif du christianisme, « que la beauté des conceptions architecturales « n'est de son domaine particulier.

« Nous croyons donc qu'il n'y a pas de ligne « de démarcation dans les arts, mais dans les « genres; que la plastique grecque n'est pas « tombée en déconsidération chez les hommes « de goût et chez les hommes religieux, et que « Horace a eu raison de dire : »

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Le secrétaire général,
L. Montmeylian.

Ordre du jour de la Séance du 5 *octobre* 1858.

1° Lecture du procès-verbal de la séance précédente ; 2° rapport de M. A. Corplet sur les travaux de M. Chiboys; 3° rapport sur le catalogue des ouvrages de Théodore Richard, avec notice de M. Horsin-Déon, par M. E. Vavin; 4° communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 17 *septembre* 1858.

Lecture et adoption du procès-verbal.

La correspondance comprend : 1° une brochure de notre collègue M. de Tanouarn, ayant pour titre : le *Dernier amour*, poëme. Renvoyé au rapport de M. Paul Chareau ; — 2° le *Gaillard d'avant*, recueil de chansons maritimes, par M. de la Landelle. Renvoyé au rapport de M. Charpin; — 3° deux numéros de l'*Europe artiste*. Dépôt aux archives.

M. Paul Chareau, président, présente, au nom de la section de musique, quelques observations sur les intermèdes littéraires en usage dans les soirées musicales du Comité. Il est arrêté, qu'à l'avenir, la partie littéraire précédera le concert. Le Comité décide, en outre, qu'aucune personne ne sera admise à ses soirées sans être munie d'une invitation spéciale.

La séance est terminée par la lecture d'un nouvel apologue de M. Paul Chareau.

Récitée avec une grande finesse d'intention, cette fable a été fort applaudie par l'assemblée.

Le secrétaire-général,
H. Brévière.

Ordre du jour de la séance du 1er *octobre* 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Election de nouveaux candidats.—Rapports des commissions. — Propositions diverses. — A neuf heures soirée littéraire et musicale.

MÉLANGES.

Paris, 1er Octobre 1858.

Un artiste plein d'avenir, M. Jules Léonard, élève de l'académie de Valenciennes, vient de remporter un succès éclatant à l'exposition des Beaux-Arts de Cambrai, où il a obtenu la médaille d'honneur. A son retour à Valenciennes, M. Léonard a été l'objet des témoignages les plus flatteurs de sympathie de la part des autorités et de la population de cette ville.

— L'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance du 18 septembre 1858, a décerné le prix de la fondation Bordin, à M. Henry d'Escamps, pour son mémoire sur l'*Histoire de la sculpture statuaire et d'ornementation en France, depuis le sixième siècle jusqu'à la fin du règne de Louis XIV*. Le programme donné par l'Académie avait proposé ce sujet pour le concours.

— L'Empereur a souscrit pour une somme de 500 fr. au monument qu'on élève à la mémoire du poëte breton Brizeux.

— Le comité central pour l'érection d'un monument à Eugène Sue, a décidé, dans sa dernière séance, de fermer la souscription, de faire exécuter une statue en fer fondu, et de mettre au concours le projet de cette statue.

— M. l'amiral Rigault de Genouilly, qui commande l'expédition de Chine, a déjà envoyé au gouvernement cinq caisses pleines d'objets d'art, provenant de Canton. Le ministre de la marine a fait remettre ces caisses et leur contenu au musée ethnographique du Louvre. Au nombre des curiosités qui font partie de cet envoi, se trouvent une divinité du nom de Cangua et sa

chapelle en bois sculpté, qui feront honneur à notre musée par le fini du travail de la chapelle et par l'originalité de la statue.

— M. le marquis Ala-Ponzoni, de Turin, a chargé le sculpteur Jean-Baptiste Villa, de Gênes, élève de l'académie ligurienne, d'exécuter en marbre une statue représentant David, d'après le modèle en plastique qui a valu à cet artiste une médaille d'or au dernier concours triennal de l'académie ligurienne des Beaux-Arts.

— M. Alexandre de Humbolt a célébré le 14 septembre son quatre-vingtième anniversaire en pleine santé d'esprit et de corps. Ce célèbre savant met actuellement la dernière main à son beau livre, le *Cosmos*. Des félicitations lui sont parvenues de toutes les classes de la société. Parmi les personnes qui lui ont rendu visite, se trouvaient la princesse Frédéric-Guillaume et son frère, le prince Alfred, venus exprès de Postdam.

— Il est question, à Berlin, d'élever un monument à Félix Mendelsohn Bartholdy. Le célèbre compositeur était né en 1809 à Berlin et est mort en 1847 à Leipzig. Ses restes avaient été transportés dans sa ville natale.

— Le prince de Prusse vient d'acheter, pour la somme de 8,000 thalers (29,600 fr.), une statue de Bacchus en bronze, découverte récemment près de Wésel, dans le lit du Rhin. Cette statue sera placée dans le musée royal de Berlin.

—Des fouilles pratiquées dans les souterrains de la rue de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, ont mis à nu le pavé de l'ancienne église de Saint-Clément, ainsi qu'une partie du péristyle d'une nef. Quatre colonnes, dont une de vert antique avec des tâches rougeâtres, ont été découvertes. On a trouvé, en outre, une peinture représentant, à ce qu'il paraît, le martyre de sainte Catherine.

— En faisant des réparations à une muraille du couvent de la Gancia, à Palerme, on a découvert sous une couche de chaux quatre *hauts reliefs* en marbre, deux représentant saint François et saint Louis de France; ces objets d'art sont du XIV[e] siècle. Les deux autres, appartenant au XV[e] siècle, représentent l'Annonciation de la Vierge. Ce sont des ouvrages d'un mérite incontestable, et certes d'un artiste sicilien. Quelques-uns voudraient les faire croire de Gagini, mais cet artiste n'est pas de si grande force.

— A Florence, on a aussi trouvé des peintures sous la couche de plâtre qui les dérobait au public dans l'église des Carmes. Elles appartiennent à l'époque la plus lumineuse de l'école de Giotto, et on croit pouvoir les attribuer à Agnolo Gaddi ou à Spinello Aretino qui travaillèrent dans ce couvent. Elles représentent la cérémonie du baptême.

—On construit en ce moment une porte monumentale à l'entrée du magnifique hôtel de Bourgtheroulde, sur la place de la Pucelle, à Rouen. Les sculptures, nous assure-t-on, seront en rapport avec les remarquables bas-reliefs dus au talent du célèbre Jean Goujon, et qui font l'admiration de tous les artistes.

— On vient de découvrir de grandes et belles mosaïques multicolores dans le village de Blanzy (canton de Braine). Le conseil-général de l'Aisne a voté une allocation pour les premiers travaux concernant les fouilles à exécuter.

Le village de Blanzy se trouve au centre d'une admirable contrée qui fut le théâtre d'une occupation romaine aussi longue que pacifique, où la richesse du vainqueur et la sécurité dont il jouit longtemps développèrent une civilisation dont les monuments sont si nombreux dans le Soissonnais.

—On a fait à Ferrare une découverte qui intéresse au plus haut degré l'histoire de la peinture italienne.

En restaurant l'église de la ville d'Aguescello, on s'aperçut que la muraille, plusieurs fois badigeonnée, présentait un luisant inaccoutumé. M. Sgherbi, peintre, voulut en reconnaître l'origine, et il enleva les incrustations de plâtre sur la muraille opposée. Des têtes se révélèrent, ensuite des figures entières, et enfin on mit à nu toute une fresque formant plusieurs tableaux religieux, représentant la naissance de la Sainte Vierge et de l'enfant Jésus. La plupart des figures sont assez bien conservées. On prétend que cette peinture appartient à la fin du quatorzième siècle. On fait maintenant tous les efforts pour réparer et conserver ce monument d'art antique.

Concerts de Paris. — La réouverture a eu lieu le 20 septembre de la façon la plus brillante. Tous les abonnés ont applaudi, à trois reprises, la belle symphonie de M. Elbel, le nouveau chef d'orchestre. *Berlin la nuit* est appelé à un succès de vogue à Paris.

Le Gaulois, rue de Hanovre, 17, a publié, dans son numéro de dimanche dernier, 26 septembre, le portrait et la biographie anecdotique de M. de Pène (*Nemo*).

ÉCOLE IMPÉRIALE DES BEAUX-ARTS

CONCOURS POUR LE PRIX DE ROME. — ENVOIS DE LA VILLA MÉDICIS.

Nous ne sommes pas de ceux qui voudraient la suppression de l'Académie des Beaux-Arts, mais nous désirerions que son organisation fût complétée, afin de lui donner l'activité, la vie et une valeur incontestée.

La faiblesse des concours de cette année fait de plus en plus ressortir le mode vicieux adopté et suivi dans l'enseignement, même en se plaçant au point de vue académique. Les élèves connaissent bien les errements de l'école. Ils savent qu'après avoir concouru chaque année, on leur accordera un premier ou un second grand prix, à l'âge de vingt-neuf ans. Ceci explique pourquoi un jeune élève n'obtient pas toujours la récompense qu'il a méritée. En suivant l'ornière, il est sûr d'arriver à un moment donné.

Nous savons bien que la nature ne dote pas toutes les intelligences avec la même faveur. Si l'enseignement développe le génie, il arrive aussi qu'il peut le retarder, mais il ne saurait en donner à celui auquel la nature l'a refusé.

L'enseignement pratique se borne à un cours de dessin et de modelé, d'après l'antique et le modèle vivant. Les autres parties de l'éducation artistique, telles que la peinture, la sculpture, la gravure, sont enseignées en dehors de l'école, et, en général, par des professeurs qui font partie de l'Institut.

Les cours théoriques se composent d'histoire universelle, d'anatomie appliquée aux Beaux-Arts, de perspective, d'histoire, d'architecture et d'archéologie. Or, comme les professeurs pour l'enseignement de la théorie peuvent être pris en dehors de l'Académie, on devrait remplir un très-grand vide que l'examen du programme signale : c'est l'absence d'un cours d'esthétique. L'élève devrait connaître les lois de l'optique, les phénomènes de la vision, des milieux colorants et la perspective aérienne. C'est surtout à l'absence de ce cours que l'on doit la faiblesse des concours de cette année, et celle des envois de Rome. Ils copient les chefs-d'œuvre des maîtres sans en comprendre le principe générateur, et sont incapables d'en faire l'application dans leurs propres compositions.

Nous engageons donc vivement l'Académie à débarrasser les élèves de l'école des langes dans lesquels ils sont enserrés, en leur donnant ce complément d'instruction qui découle de la philosophie, et qui, seul, peut leur faire acquérir l'intelligence des chefs-d'œuvre de l'art et leur en faire retirer un enseignement pratique.

CONCOURS DE PEINTURE HISTORIQUE.

Ce concours peut compter parmi les moins remarquables de l'école; il est bien inférieur à celui de l'architecture. Le sujet était cependant très-favorable à la

composition, au dessin, à la couleur, à l'expression des passions. Il exigeait même une grande délicatesse de sentiment, une connaissance approfondie du cœur humain, qualités qui n'ont pas fait complétement défaut aux jeunes élèves, mais qui ne se sont point révélées de manière à satisfaire le goût du public et lui donner beaucoup de confiance dans l'avenir de ces élèves qui sont appelés à soutenir la gloire de l'école française.

La bienveillance paternelle que l'Académie a témoignée aux élèves de cette année, est un précédent fâcheux, qui, s'il était renouvelé, aurait les conséquences les plus déplorables. Il n'y a plus de raison pour ne pas envoyer à Rome l'ignorance, la paresse, la débauche. Dans ce ravissant pays, mais enivrant, il faut une âme forte pour y travailler avec fruit, et ce sont celles-là seules que l'Académie doit reconnaître comme dignes de son intérêt. Il fallait avoir le courage de ne pas décerner d'autre prix que celui d'architecture. L'Académie n'est pas responsable des facultés, des aptitudes de chacun, mais elle est responsable lorsqu'elle encourage la médiocrité et qu'elle baisse le diapason des études de manière à le rendre accessible sans effort.

Il s'agissait, pour le grand prix de peinture, de représenter : *Adam et Eve trouvant le corps d'Abel.*

M. Jean-Jacques Henner, âgé de vingt-neuf ans, élève de MM. Drolling et Picot, a obtenu le premier grand prix. Si l'ensemble de son tableau a plus de vigueur et de fermeté de dessin que celui de ses concurrents, on ne trouve pas dans cette composition un grand esprit d'appréciation des caractères, excepté dans la tête d'Adam, qui représente l'effroi mêlé d'étonnement.

Le dessin des autres parties du tableau est médiocre, la couleur est généralement noire et sans unité ; le torse, les jambes n'appartiennent pas au même individu ; la couleur des jambes est pain d'épice, mais celle de la tête est d'une coloration naturelle. L'Ève n'éprouve pas d'autre émotion que celle de la surprise. Elle est trop jeune, trop rose et trop peu vêtue. Le corps inanimé d'Abel a la poitrine éclairée et d'un blanc marmorain, tandis que le ventre et les jambes sont d'une couleur verdâtre qui annonce la putréfaction. Puis, le sang répandu est si abondant, que le regard en est offensé. La variété dans la couleur n'est pas la diversité ; c'est ce dont M Henner ne semble pas se douter.

Le paysage dans lequel la scène se passe, est dépourvu de végétation et d'un gris lugubre qui ne donne pas l'idée que l'on puisse y vivre « des fruits de la « terre. »

Il n'y a aucune entente de l'unité dans le clair-obscur et la résolution de l'effet général. La lumière, venant du côté gauche, se résume sur la partie droite, par conséquent, la dominante lumineuse placée dans le ciel au-dessus du groupe de Ève et Abel, est impossible ; elle détourne l'œil de la scène principale et en neutralise l'effet.

M. Benjamin Ulmann, âgé de vingt-neuf ans, élève de MM. Drolling et Picot, a obtenu le second grand prix. Son tableau est celui d'un coloriste. La composition est satisfaisante au point de vue de l'unité dans le coloris et la lumière ; la coloration fait comprendre que ces trois personnages sont unis par les liens du sang ; les costumes sont plus convenablement agencés ; les gestes ont plus de naturel, de spontanéité ; l'expression est faible, il est vrai, de même que le dessin est lourd, incorrect ; mais, en somme, M. Ulmann est un peintre qui peut se perfectionner par un travail assidu, consciencieux, par l'étude et l'observation des œuvres des maîtres et de la nature.

M. Jules-Joseph Lefebvre, élève de M. Cogniet, a obtenu une mention honorable. Ce jeune artiste a une assurance de touche fâcheuse ; cette certitude de pinceau devrait être le fruit de la science, et M. Lefebvre n'en est pas encore là. Le paysage de son tableau représente des rochers alpestres, sans végétation, d'une

gamme de couleur complétement différente de celle des figures; il ne s'harmonie point avec elles. Les trois personnages, assez habilement groupés, du reste, se meuvent dans un milieu qui ne satisfait pas l'esprit. C'est l'œuvre d'un jeune homme qui a beaucoup à étudier pour compléter son talent.

CONCOURS DE SCULPTURE.

Les concurrents pour le prix de sculpture avaient à représenter Achille au moment où il prend les armes que Thétis vient de déposer à ses pieds. Transporté de joie, il s'écrie : « O ma mère, ces armes sont le présent d'un dieu! » A la vue de cette armure, dont ils ne peuvent soutenir l'éclat, les Thessaliens sont saisis d'effroi; mais Achille sent redoubler l'ardeur de sa vengeance, *ses yeux brillent, terribles comme la flamme.*

Cette donnée est bien faite pour favoriser cette situation de l'âme qui s'élance vers les objets qu'elle imagine, et pour concevoir avec force et clarté les idées qu'elle veut traduire par le ciseau. Mais ce sujet n'est-il pas au-dessus de la science des élèves de l'Académie? C'est ce qu'elle a pensé dans sa sagesse, car elle n'a pas accordé de premier grand prix.

M. Watrinelle (Antoine-Gustave), âgé de vingt-neuf ans, élève de M. Toussaint, a remporté le second grand prix. Sa statue est d'un modelé caressé, la surface est polie, mais le mouvement de l'ensemble est indécis et manque de caractère. Achille semble vouloir lancer, comme un javelot, le glaive encore dans le fourreau, qu'il brandit au-dessus de sa tête; il y a un masque représentant un homme qui tient un sabre : ce n'est pas un héros. Le modelé est tout extérieur, on ne devine pas la charpente osseuse sur laquelle reposent les chairs.

Nous préférons de beaucoup le mouvement plein d'enthousiasme de la statue de M. Eugène Delaplanche, élève de M. Duret, et qui a obtenu le deuxième second grand prix.

L'unité de la ligne verticale dominante est saisissante, d'une parfaite harmonie. L'expression de la tête est exagérée, elle paraît même ridicule.

M. Delaplanche a pris trop à la lettre « ses yeux brillent comme la flamme. » Il est tombé dans le genre positif des *têtes d'expression* de Lebrun. En dehors de cette appréciation, nous n'aurions que des éloges à donner, si la science de l'anatomie était à la hauteur de l'expression du geste. M. Delaplanche est un jeune homme qui n'a pas vingt-deux ans; l'on est en droit d'attendre de lui plus de réflexion et d'étude pour ses prochaines œuvres.

CONCOURS DE GRAVURE.

L'Académie n'a pas décerné de premier grand prix. Le second grand prix a été remporté par M. Miciol, de Lyon, élève de M. Vibert. M. Miciol est né en 1834; sa jeunesse explique la froideur de son dessin académique, reproduit par la gravure en taille-douce. Cette étude représente un homme debout, élevant le bras pour frapper du poing, mais le bonhomme ne frappera pas. Approchez donc sans crainte de cette gravure pour en admirer la transparence et le fini. Mais cela est bien froid et dépourvu de toute expression. M. Miciol promet un habile ouvrier.

Avec M. Nargeot (Jean-Adrien), né à Paris en 1837, élève de MM. Nargeot, Gleyre et Dubouloz, c'est une autre affaire. Si son étude est moins bien gravée que celle de son concurrent, si elle est moins propre, moins léchée, en revanche elle est naturelle. L'expression de la tête caractérise la force, l'énergie, qualités essentielles qui distinguent l'artiste de l'ouvrier.

Nous faisons la remarque que les premiers prix de peinture, de sculpture, de gravure, ont été accordés à cet ensemble de qualités qui constitue la médiocrité dans l'art, tandis que les seconds prix ont été décernés à ceux que la nature a le plus richement dotés au point de vue du sentiment qui fait le véritable artiste. Que leur

manque-t-il, en effet, pour atteindre les sphères élevées de l'art? Une meilleure éducation, c'est-à-dire des connaissances que l'on peut acquérir par l'étude et la réflexion. Il faut bien reconnaître que le plus grand nombre des artistes dont la France s'honore, qui ont fait tous les frais de l'intérêt et de l'émotion aux expositions de peinture : Géricault, Horace Vernet, Paul Delaroche, Decamps, Eugène Delacroix, Ary Scheffer, Théodore Rousseau, François Millet, et bien d'autres encore, n'ont pas gagné le prix de Rome. Ils se sont formés en dehors de l'enseignement académique, au contact des idées de notre époque; ils ne doivent leur supériorité dans l'art qu'à leurs propres investigations, à la force, à l'énergie de leur mâle caractère, à leur travail consciencieux.

Ce ne sont pas les modèles et les bons exemples qui font défaut dans notre pays, c'est l'enseignement philosophique qui fait comprendre les œuvres des grands maîtres et les lois de la nature. Il est juste de reconnaître que les élèves ont fait de louables efforts; mais, avec une impulsion différente, nous sommes convaincus que l'école des Beaux-Arts obtiendrait de plus puissants résultats et qu'elle produirait de véritables artistes.

CONCOURS D'ARCHITECTURE.

Les concours d'architecture sont bien supérieurs, comme résultat, à ceux que nous venons d'examiner. Ce concours, très-remarquable, consistait dans les plan, coupe et élévation d'un Hôtel des Invalides de la marine. Le programme demandait des chambres pour les invalides, des pavillons pour les officiers, des chauffoirs, des réfectoires et des cuisines. Un grand appartement pour l'empereur, un pour le gouverneur, et des logements pour les employés; des galeries pour un musée de la marine, une église, des hôpitaux et une esplanade pour les manœuvres.

Le premier grand prix a été remporté par M. Ernest-Georges Coquart, né à Paris le 9 juin 1831, élève de M. Lebas. Son plan est simple, bien ordonné, il suit la donnée du programme avec intelligence. Les bâtiments présentent une longue façade ayant vue sur la mer, et au centre de laquelle est située une église dédiée à Sainte-Marie. Une coupole, inspirée du dôme des Invalides de Paris, couronne l'édifice d'une manière très-élégante. On peut reprocher à M. Coquart de n'avoir pas donné une étendue convenable à la cour d'honneur, et c'est là une faute grave. Si le gouvernement de l'empereur réalisait l'œuvre de M. Coquart, il faudrait remanier le plan de façon à donner plus de grandiose à la façade de la chapelle; nous voudrions placer ce monument à Toulon, sur les bords de cette belle mer Méditerranée, où les invalides pourraient encore se promener dans les embarcations qui se trouvent au pied de la terrasse.

Le second grand prix a été remporté par M. Alphonse Thierry, né à Paris le 1er janvier 1830, élève de M. Lebas. Sa composition ressemble beaucoup à celle de M. Coquart. C'est une longue façade en vue de la mer, avec une chapelle surmontée d'un dôme dans le milieu. La distribution du plan n'est pas aussi heureuse que celle de son concurrent. Il a placé les chambres des invalides derrière les réfectoires et les chauffoirs, d'où seulement on peut voir la mer.

Une mention honorable a été accordée à M. Eugène Train, de Toul, élève de MM. Jay et Questel. La composition de M. Train est moins monumentale que pittoresque, et son plan s'écarte du programme en ce que les chambrées, les appartements de l'empereur et les galeries du musée sont à l'extrémité du monument et loin de la mer.

Il résulte du concours de cette année que, généralement, la tendance de ces travaux est loin d'être satisfaisante. Elle montre chez ces jeunes artistes peu de disposition à s'affranchir des idées systématiques qui sont la conséquence forcée d'une étude trop prolongée des poses académiques arrangées ou contraintes que le

modèle prend froidement, et qui n'ont rien de commun avec l'action spontanée de la nature. Or, il arrive que cette habitude tend à fausser le goût et le sentiment de l'artiste, et, chaque fois qu'il compose, le modèle de l'atelier se trahit dans l'expression et les gestes de ses personnages.

ENVOIS DE ROME.

Les envois de la sculpture ne sont pas aussi satisfaisants qu'on l'espérait. Les études ne sont pas assez sérieuses, elles manquent de ce caractère de gravité et d'élévation essentiellement attaché à la statuaire ; car c'est dans ces conditions seulement que les artistes trouveront, dans l'exercice de leur art, une gloire solide, durable.

Parmi ces œuvres inégales, on remarque la statue de Nyssia, femme du roi Candaule. M. Lepère, élève de 5e année, a choisi le moment de la sortie du bain ; la reine paraît ne prendre aucune précaution contre les regards indiscrets de Gygès. La pose, sans être originale, n'est pas dépourvue d'une certaine grâce. Le mouvement du corps est souple, le marbre caressé avec amour.

L'étude du modèle est visible, les détails sont charmants, il y a de l'unité dans le caractère des chairs, excepté la tête qui est trop petite, sans distinction, et qui surprend comme couronnement de ce beau corps. Le mouvement du bras qui se replie pour saisir les longs cheveux que Nyssia déroule, est lourd et ne rentre pas assez dans l'esthétique de la ligne dominante ; les cheveux sont trop détaillés et nuisent à l'unité optique de l'ensemble.

Le bas-relief du *Portement de croix* est mieux disposé comme lignes. Le *Baptême de Notre Seigneur Jésus-Christ* est un groupe peu important. Sa tête de *Bacchante* est d'une expression niaise, et les chairs sont trop molles.

M. Carpeaux, élève de 3e année, a envoyé une étude de jeune Napolitain écoutant le bruit d'un coquillage qu'il approche de son oreille. Le modelé est ferme, bien étudié ; les mains sont trop sèches, trop détaillées ; elles n'ont pas la grassilité des chairs et nuisent à l'ensemble de la figure. Cette gracieuse statue est le meilleur morceau de sculpture que nous ayons vu depuis longtemps, bien qu'on puisse lui reprocher de manquer de cette beauté idéale du *Tireur d'épines*, dont M. Chapu, élève de 2e année, a envoyé une copie en marbre. Toutefois, si M. Carpeaux exécute sa statue en marbre, nous lui conseillerons de suivre son modèle d'une manière moins sèche, moins prosaïque,

La *Mort d'Abel*, par M. Manilier, élève de 1re année, est un bas-relief peu étudié. Caïn a l'air d'un faux Hercule armé d'une massue ; il est trop court, et les lignes de l'ensemble sont dépourvues d'harmonie.

M. Dubois, élève de 2e année, a envoyé une copie de pierre gravée d'après l'antique, d'un travail précieux ; un camée, aussi d'après l'antique ; un jeune homme, étude en cire dépourvue d'élégance. Ce qui nous a plu davantage, c'est sa tête de femme, qui est d'une grande finesse de modelé et d'une expression ravissante.

M. Lévy, élève de 3e année, a envoyé un tableau de grande dimension, représentant le *Repas libre*. Saint Sature et plusieurs chrétiens sont enfermés dans leur prison ; une troupe de païens fait irruption au milieu de leur mystique repas: « Regardez bien nos visages, s'écrie saint Sature, afin que vous nous reconnaissiez au jour du suprême jugement ! » Cette scène prête à la beauté de l'expression des caractères, et ne manque pas de grandeur.

Le tableau de M. Lévy est d'une bonne disposition. La femme dans l'ombre, portant une cruche, est d'un joli mouvement; l'expression du saint est froide, et la mauvaise disposition des lumières et des couleurs nuit beaucoup à l'ensemble. Une ignorance profonde de la philosophie de l'art est le reproche le plus fondé que l'on puisse adresser à M. Lévy. La lumière n'entre pas dans le tableau; la nappe blanche de la table est d'un éclat qui attire l'œil du spectateur principalement, et

cette dominante se trouve dans la partie extrême gauche de la composition. Les draperies du saint ont plus d'éclat que sa figure. Les païens, qui sont dans l'ombre, produiraient un effet saisissant si la lumière éclairait le mur sur lequel la silhouette des têtes se détache. Enfin, s'il y a de jolis détails, l'ensemble n'est pas saisissant et trahit un défaut d'observation des lois de la peinture.

La copie du *saint Luc* de Raphaël, par M. Maillot, élève de 3e année, vient corroborer ce que nous disions du saint Sature de M. Lévy. Le tableau de Raphaël offre un exemple de la résolution de la lumière suivant la diagonale. La lumière entre par le haut du tableau en éclairant la Vierge et l'enfant Jésus ; elle éclaire principalement saint Luc, qui est placé devant son tableau ; un pli de la draperie vient en avant pour accrocher un rayon de lumière et déterminer la résolution de l'effet général. Cette leçon n'a pas été comprise de M. Lévy, qui connaissait le tableau, parce qu'il ignore les principes de philosophie qui régissent les Beaux-Arts ; nous l'engageons sérieusement à les étudier, afin que les excellentes qualités qu'il possède puissent en recevoir un précieux concours.

Le tableau de M. Giacomotti, représentant *Saint Vincent de Saragosse*, est d'un modelé mou et d'une peinture sèche. Les nuages qui soutiennent les séraphins sont en marbre. Ce saint, tatoué de plaies béantes, ne captive nullement l'intérêt; en somme, c'est une assez méchante peinture. Son esquisse de « *Agrippine*, femme de Germanicus », quittant le camp à la suite de la sédition qui y avait éclaté, est une peinture qui a un certain charme de couleur; mais la confusion et le défaut d'harmonie font voir que M. Giacomotti en est encore à chercher les moyens de rendre sa pensée ; les trouvera-t-il? *That is the question*.

M. Clément, élève de 1re année, a envoyé une étude consciencieuse représentant un enfant et une tête d'âne se détachant sur un mur blanc. La couleur des chairs est trop briquetée : c'est le défaut de la couleur académique. Ses deux dessins, d'après les bas-reliefs de Phidias, sont bien modelés et d'un excellent effet. On ne peut en dire autant du dessin représentant un fragment de l'*Incendie du bourg*, d'après Raphaël.

M. Delaunay, élève de 1re année, a fait un charmant tableau représentant la *Leçon de flûte*. La couleur des chairs est aussi trop briquetée, trop rôtie au soleil. Ses dessins d'après Phidias sont moins bien réussis que ceux de M. Clément, de même que le fragment de l'*Incendie du bourg*.

Le paysage historique de M. Bernard, la *Fuite de Néron*, est une composition qui manque de naturel dans les lignes et dans la couleur, comme il convient de le faire dans ce genre hétéroclite. Les figures sont trop bas dans la toile : c'est là son moindre défaut.

M. Bellay, graveur, a envoyé une planche non terminée, représentant la *Sibylle de Delphes*, d'après Michel-Ange ; elle promet de devenir très-remarquable : la tête est ressemblante et fermement accusée. Ses deux gravures à l'eau forte, d'après Raphaël, sont moins correctement dessinées. Il est vrai que quiconque ne s'est pas mis aux prises avec le divin peintre d'Urbino, ne connaît pas la véritable difficulté. On copie tous les autres maîtres exactement; Raphaël est inimitable. C'est pourquoi les copies d'après ce maître ne sont jamais complétement satisfaisantes. Son portrait d'homme ne manque ni de vie, ni d'originalité dans l'expression ; c'est une bonne étude d'après nature.

M. Gaillard, élève de 1re année, a dessiné à la sanguine un fragment de la *Dispute du Saint-Sacrement*, de Raphaël, avec beaucoup de soin ; mais toutes les têtes ne sont pas également bien étudiées.

M. Soumy, élève de 3e année, a copié la *Création de l'homme*, d'après Michel-Ange, et il a fait une étude de femme d'après nature, dont l'élégance de la pose est très-contestable.

L'envoi de l'architecture est plus satisfaisant ; il résulte de la bonne direction

des études premières qui ne laissent rien au hasard.

Le *Temple de Vesta*, de M. Bonnet, élève de troisième année, est très-remarquable d'exécution; c'est un vrai peintre d'aquarelle, et de plus un architecte plein de goût.

M. Vendremer a fait un grand dessin du château Saint-Ange, l'ancien tombeau d'Adrien; et, en s'aidant des textes, il a conçu un projet de restauration qui dénote chez son auteur beaucoup de science et de force de volonté.

Les envois de MM. Guillaume, Ginain, Daumet, sont intéressants à d'autres égards; nous devons constater que le public a moins bien compris leurs travaux que ceux de MM. Vandremer et Bonnet, qui offraient un intérêt plus réel.

On peut conclure qu'en dehors de l'architecture, l'enseignement officiel ne rend pas les services que la société est en droit de retirer des Beaux-Arts. De tous côtés jaillit la lumière, dans les lettres, dans les sciences, dans l'industrie, et la comparaison met en évidence la nécessité de constituer, pour les arts plastiques, un enseignement complet, coordonné, régi par l'esprit d'unité. L'art, qui a pour mission d'exprimer de grandes synthèses, ne peut pas rester stationnaire, immobile, quand tout ce qui l'environne est action, progrès. Il faut diriger l'esprit du jeune artiste, en même temps qu'il exerce sa main, vers l'étude des connaissances approfondies que son art exige, vers ce qui est noble, grand, élevé. Car on ne le reconnaîtra grand artiste qu'à la condition d'avoir un sentiment net et franc, le cœur haut placé, l'âme ardente pour tout ce qui est grand, généreux; il faut qu'il ait l'idée élevée, poétique, le savoir et l'expérience.

D. Treust.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS. — DONS DU GOUVERNEMENT A DIVERS MUSÉES. — UNE STATUE DE MARBRE DANS LA COUR DU LOUVRE. CLÔTURE DU SALON D'ANVERS ET ACHATS DE TABLEAUX.

L'Académie des Beaux-Arts a tenu, le 2 octobre, sous la présidence de M. Robert-Fleury, sa séance annuelle pour la distribution des prix.

Cette solennité artistique, qui avait attiré, suivant l'usage, une foule d'élite, a commencé par l'exécution d'une *Ouverture* écrite par M. Barthe, lauréat en 1854 pour le grand prix de composition. On y a remarqué de grandes qualités d'orchestration, un style simple, élégant, original même, et l'assemblée a fort bien accueilli cette composition.

Ensuite on a entendu la lecture faite par M. Flandrin du rapport de M. F. Halévy, secrétaire perpétuel, sur les travaux des pensionnaires de Rome.

Les grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture, de gravure en taille-douce et de composition musicale, ceux du concours Bordin et des autres fondations dont dispose l'Académie, ont ensuite été distribués.

Puis, M. Halévy a lu une intéressante notice historique sur la vie et les travaux de Paul Delaroche. Cette lecture a vivement impressionné l'auditoire; les applaudissements ont souvent interrompu l'éloquent orateur.

Pour terminer la séance, on a exécuté la cantate de *Jephté*, à laquelle on a décerné le grand prix cette année, et dont les paroles sont de M. Émile Cicile et la musique de M. David, élève de MM. F. Halévy et Bazin.

Cette cantate n'a peut-être pas été écoutée avec toute l'attention qu'elle méritait par un auditoire quelque peu fatigué d'une longue séance aussi bien remplie. On a remarqué dans cette œuvre de nombreuses qualités et de fréquents éclairs de talent.

Voici maintenant la liste des prix dans l'ordre de leur distribution :

Peinture. — Premier grand prix : M. Henner. — Second grand prix : M. Ulmann. — Mention honorable : M. Lefèvre.

Sculpture. — L'Académie n'a pas décerné de

premier grand prix.—Second grand prix : M. Watrinelle. — Deuxième second grand prix : M. Delaplanche.

Architecture. — Premier grand prix : M. Coquart. — Second grand prix : M. Thierry. — Mention honorable : M. Train.

Gravure en taille-douce. — L'Académie n'a pas décerné de premier grand prix. — Second grand prix : M. Miciol. — Mention honorable : M. Nargeot.

Composition musicale. — Premier grand prix : M. David. — Second grand prix : M. Cherouvrier. — Mention honorable : M. Pillevesse.

Prix Leprince. — Pour la peinture à M. Henner; pour l'architecture, à M. Coquart.

Prix Achille le Clère. — M. Thierry. — *Prix Deschaumes.* — De douze cents francs, à décerner, au jugement de l'Académie, à un jeune architecte : M. Coquart.

Prix Georges Lambert. — M. Elwart, compositeur de musique, « comme marque d'estime publique. »

Prix de Trémont. — MM. Chifflart et Leroux, peintres d'histoire, et M. Deffès, compositeur de musique, comme encouragement.

Prix Édouard Rodrigues. — M. Barthe, lauréat de 1854 pour son oratorio de *Judith.*

Prix Bordin. — M. Henry d'Escamps, pour un Mémoire sur la sculpture statuaire et d'ornementation en France, depuis le sixième siècle jusqu'à la fin du règne de Louis XIV.

Prix Caylus et Latour. — Le prix de la *tête d'expression* a été obtenu par M. Lefebvre, élève de M. Cogniet; celui de la *figure peinte*, par M. Perrault, élève de M. Picot, et deux mentions ont été accordées à MM. Lefebvre et Girard, élèves de M. Gleyre. Dans le concours de l'*arbre*, la première médaille a été décernée à M. Jules Chamerlat, élève de M. Léon Cogniet.

La grande médaille d'émulation, en architecture, a été donnée à M. Thierry, qui a eu, en outre, et comme conséquence de cette distinction, le prix de mille francs d'Abel Blouet. La médaille, en peinture, a été obtenue par M. Leroux, et, en sculpture, par M. Delorme. Les accessits de ces trois sections ont été donnés à MM. Ernest Moreau, Douillard, Job, de Penne, Watrinelle, Hiolle et Cugnot.

Quelques importants spécimens de la statuaire moderne viennent d'être donnés par le ministère d'Etat aux principaux musées de nos départements.

Une statue en bronze représentant *Héro*, d'après le modèle de M. Etex, a été accordée au musée de la ville de Nantes; — la *Fille de Jephté*, statue en marbre, par M. Fabich, au musée de la ville d'Aix; — l'*Amour endormi*, statuette en marbre, de feu Gayrard père, au musée de Strasbourg; — la *Nymphe des eaux*, statue en marbre, de M. Cordier, au musée de la ville de Douai; — l'*Oracle des champs*, statue en marbre, par M. Deligand, au musée d'Auxerre; — une statue équestre en bronze de Napoléon III, dimension demi-nature, d'après le modèle de feu Paul Gayrard, au musée de Limoges.

On a apporté depuis quelques jours, dans la cour du Louvre, une statue en marbre blanc de France représentant la *Vénus genitrix.* C'est une copie de la belle statue qui est au musée des Antiques, dans la salle des Saisons; elle est destinée à occuper une des niches de la façade orientale du Louvre de Louis XIV, devant le musée assyrien, à côté de la *Diane*, de Gabie.

L'exposition d'Anvers a été honorée, le 2 octobre, de la visite du roi Léopold. S. M. a été complimentée à son entrée par M. Cuylits, président de la Société pour l'encouragement des Beaux-Arts. M. N. de Keyser, directeur de l'académie, a fait ensuite les honneurs du Salon au roi, qui s'est fait présenter successivement MM. Lies, Dyckmans, Piéron, Koller, Van Regemorter, Jacob-Jacobs, Leys, Van Lérius, Huysmans, Mols, Bohm, Verlat, baron Van Delft d'Eyssel, Breton, Wittkamp, de Taye, Verzwyvel et Ducaju. La visite du roi a duré près de deux heures, et Sa Majesté, en se retirant, s'est fait inscrire pour six mille francs d'actions.

La clôture du Salon a eu lieu le dimanche 3 octobre. Nous complétons par les renseignements suivants la liste des achats d'objets d'art faits pour la loterie par la commission administrative de la Société royale d'encouragement des Beaux-Arts, liste que nous avons publiée dans notre numéro du 1er septembre :

Clotilde sur le tombeau de ses petits-enfants, par Alma Tadema, d'Anvers; — la *Belle jardinière*; gravure d'après Raphaël, par Jos. Bal, de Paris, — *Vue d'après nature*, paysage, par Burnier, de Bruxelles; — l'*Education des orphelins*, par J.-A. Canta, de Rotterdam; — les *Enfants charitables*, par Cloetens, d'Anvers; — *Fleurs et fruits*, par Alex. Couder, de Paris; — la *Grotte Saint-Michel*, à Gibraltar, aquarelle, par Dauzats, de Paris; — l'*Hospitalité*, par F.-J. de Backer, d'Anvers; — *Fleurs et fruits*, par de Bruycker, d'Anvers; — le *Denier de César*, par Edouard de Bruxelles, d'An-

vers ; — le *Port de Folkstone*, par M. F.-H. de Haas, de La Haye ; — *Une coupe de bois*, paysage, par de Lathouwer, d'Anvers ; — *Vue prise sur les bords de la Vesdre, près de Chaudfontaine*, par Louis Derickx, d'Anvers ; — un *Christ* en buis, par J.-B. Dilis, d'Anvers ; — *Attributs des sciences et des arts*, par Armand Dumaresq, de Paris ; — un *Convoi funèbre au désert*, gravure d'après le tableau de M. Portaels, par Aug. Gilbert, de Bruxelles ;— l'*Ensevelissement*, *VII*e *douleur de la Sainte Vierge*, par G. Guffens, d'Anvers ; — *Marine*, par Jules Hintz, de Paris ; — *Halte à la fontaine*, par Jacob-Jacobs, d'Anvers ; — la *Dispute du Saint-Sacrement*, gravure au burin d'après la fresque de Raphaël, par Joseph Keller, de Dusseldorf ; —*Vase avec fleurs*, par M. Lalmand, d'Anvers ; —*Soleil couchant*, par C. Lieste, de Harlem ; — *Paysage dans le canton du Valais*, par J.-W. Lindlar, de Dusseldorf ;— *Vue prise près de Namur*, par Marinus, de Namur ;— *Jument et chien à l'écurie*, groupe en bronze, par P.-J. Mène, de Paris ; — *Panorama de Harlem*, par Mirani, d'Amsterdam ; —*Chevaux et bestiaux dans une prairie*, par Jos. Moerenhout, d'Anvers ; — les *Enfants aux champs*, d'après le tableau de M. Verheyden, par Nauwens, d'Anvers ; — *Tête d'étude*, par Henri Scheffer, de Paris ; — *Visite de la duchesse de Brabant à la cathédrale de Cologne, en* 1853, par C. Schlesinger, de Cologne ; — *Paysage suisse*, par Schulten, de Dusseldorf ; — les *Adieux d'un artisan*, par Schwerdgeburth, d'Anvers ; — *Paysage suisse*, par Gustave Simonau, de Bruxelles ;— *Vue de ville*, par C. Springer, d'Amsterdam ; — le *Bain de pieds*, par J. Starck, de Bruxelles ; — les *Enfants du bûcheron*, par Stobbaerts, d'Anvers ;— les *Magistrats d'Anvers recevant les premiers envoyés moscovites, en* 1524, par J. Swerts, d'Anvers ; — le *Coq du voisin*, par Mari Ten Kate, d'Amsterdam ; — l'*Après-midi dans la forêt*, par Alphonse Van Loy, d'Anvers ;— la *Sainte Vierge*, buste en marbre, par J.-B. Van Wint, d'Anvers ; — *Site boisé*, par Verbeeck, d'Anvers ; — *Bergerie campinoise*, par Eugène Verboeckhoven, de Bruxelles ; — *Portrait en pied du duc et de la duchesse de Brabant*, gravure d'après N. de Keyser, par Verswyvel, d'Anvers ; — *Halte du troupeau*, par Woutermaertens, de Courtrai.

Emile Gagneux.

SALON D'ANVERS.

ÉCOLE FRANÇAISE : MM. JULES BRETON. — TABAR. — BELLANGÉ. — TROYON. — M. SCHLESINGER. — TRAYER. — HENRI SCHEFFER. — COURBET. — BRILLOUIN. — Mme HENRIETTE BROWNE. — MM. SÉBRON.— JULES NOEL. — SAINT-JEAN. — LAPITO.—CHARLES CHAPLIN.—LÉMAN.— LANDELLE.—DE PIGNEROLLE. — COUDER. — DAUZATS. — ALEXIS DE FONTENAY. — DE HEYDER. — MASSÉ. — PHILIPPE ROUSSEAU.
ÉCOLE HOLLANDAISE : MM. LOUIS MEYER.— WALDORP.— KRUSEMAN VAN ELTEN. — LIESTE.— MIRANI. — J.-H.-L. DE HAAS. — NAKKEN. — H. VAN HOVE. — DAVID BLÈS. — HERMAN ET MARI TEN KATE. — ISRAELS. — HANEDOES. — SCHERMER. — VAN DER KELLEN. — ROCHUSSEN. — KUYTENBROUWER. — DE BLOEME.
ÉCOLE ALLEMANDE : MM. LEU. — HENGSBACH. — HILGERS. — A. BECKER. — JUNGHEIM. — KLEIN. — LINDLAR. — SCHULTEN. — STEINCK. — HERZOG. — BAADE. — BODOM. — SCHRADER. — KOLLER. — CARL HUBNER. — SALENTIN. — MEYER. — BOSER.
ÉCOLE ITALIENNE : DOMINIQUE ET JÉROME INDUNO. — DELL'ACQUA. — C. CECCHINI. — E.-P. CECCHINI. — CAMPOTOSTO.
AQUARELLISTES : MM. DYCKMANS. — SIMONEAU. — DAUZATS. — JUSTIN OUVRIÉ. — TOOVEY. — WHEELWRIGT. — GRAVEURS. — KELLER. — STANG. — HABELMAN. — SCULPTEURS.— G. GEEFS. — J. DE BAY *père*. — ISIDORE ET Mlle ROSA BONHEUR.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Si l'école française n'est pas représentée au Salon d'Anvers par un grand nombre de toiles, elle peut du moins être fière de celles qu'elle y a envoyées. Ce sont presque toutes des œuvres remarquables qui mériteraient un examen détaillé ; mais l'espace dont nous pouvons disposer s'oppose au complet développement de nos appréciations. Bornons-nous donc, quelque regret que nous en puissions avoir, à citer les meilleures productions d'entre les bonnes.

M. Jules Breton a trois tableaux : *Une planta-*

tion de calvaire en Artois, les *Glaneuses*, et une *Petite bergère*, saisissants de nature, de poésie, de sentiment et de vérité.

La *Plantation du calvaire*, composition compliquée et d'une assez grande dimension, ne sent ni la manière, ni la convention. C'est bien ainsi qu'il faut entendre l'application du principe de la reproduction sincère des aspects de la nature; non ce réalisme qui s'attache à la recherche des laideurs et des infirmités humaines, pour se procurer l'étrange plaisir d'en réunir le plus grand nombre possible dans un espace donné ; mais ce réalisme noble et distingué, qui vise à la beauté de la forme, s'inspire de ce que la nature offre de plus beau, et groupe les modèles que le hasard lui envoie, comme le fait la nature elle-même, toujours riche d'oppositions. M. Breton possède une rare sincérité dans sa manière de traduire la nature, un dessin précis et serré, le sentiment de la tournure et des attitudes qui caractérisent ses personnages, beaucoup de finesse et d'harmonie, une véritable élégance dans la simplicité. En un mot, rien ne manque à cette œuvre, elle est de celles qui sont appelées à faire époque et à rester toujours belles.

Le tableau des *Glaneuses*, toile de moindre proportion, est également parfait de sentiment et d'exécution. Ce sont de vraies filles de la campagne. Elles n'ont ni la laideur repoussante des cribleuses de M. Courbet, ni les grâces affectées des paysannes de M. Verheyden, mais une certaine beauté conforme à leur type, malgré la misère et les haillons, et rendue avec une naïveté franche. Il serait difficile de mieux observer et de donner une plus fidèle reproduction des choses. L'effet du soleil couchant qui, très-près de l'horizon, éclaire les objets de chaudes lueurs et accuse énergiquement les ombres, est supérieurement rendu. Le paysage est fait de main de maître, facilement, simplement, sans qu'on aperçoive aucun artifice d'exécution.

Dans la *Petite bergère*, debout, de profil, au milieu de ses moutons, même naïveté franche et charmante, même distinction de forme, sans recherche, sans écart hors de la vérité rustique.

Pour ceux qui chez nous n'auraient pas encore été à même de voir des productions de M. Tabar, le *Saint Sébastien* envoyé par cet artiste suffirait pour le poser en maître dans leur opinion. Il y a un je ne sais quoi de large, de majestueux dans cette composition, dans cette ligne, dans ce dessin et cette couleur, qui rappelle l'énergie de Ribeira. Quoique le ton local de ce tableau soit peut-être un peu verdâtre, il n'en paraît ni moins beau, ni moins imposant, ni moins harmonieux, et l'œil s'y fait complaisamment. Le ciel est aussi très-énergiquement traité; mais nous aimerions à y voir un peu moins de ces petits nuages qui nuisent çà et là à l'effet des chairs.

Qui ne connaît l'activité productive de M. Bellangé, de ce maître qui raconte si bien, le pinceau à la main, les épisodes de la vie militaire? Les deux petits tableaux qu'il a envoyés à notre Salon ont, comme toujours, les sympathies du public. Le plus remarquable des deux est : l'*Inventaire d'une casemate russe après la prise de Malakoff*. Des zouaves viennent de pénétrer dans l'intérieur d'une casemate, et les vainqueurs font avec l'insouciante légèreté qui caractérise le soldat français, l'inventaire de leur conquête. Composition ingénieuse, types vrais, détails bien observés, coloris brillant, voilà ce qui distingue le premier tableau de M. Bellangé. Toutefois, quelques-uns sont d'avis que certaines parties du fond ont trop de force et nuisent aux ombres des figures. Ceci est peu de chose, il suffit d'un simple glacis pour y remédier. Le second représente l'*Attaque d'un village par des grenadiers français, lors de la campagne de France*. Il y a de l'élan dans le mouvement des figures, que l'artiste a traitées avec son habileté accoutumée.

Il règne dans les compositions de M. Troyon tant d'ensemble, de verve et d'effet, un si beau faire, une pâte si solide, une couleur si vraie et si puissante, qu'il est reconnu maître depuis longtemps, et, comme les maîtres, il a déjà fait école. Les deux tableaux, exposés par M. Troyon, sont des souvenirs de Normandie. Ses *Vaches allant aux champs* se font remarquer par la vigueur de leur coloris; c'est en même temps très-fort de dessin et de modelé. Sa *Vache blanche*, que la modestie du maître veut bien appeler une *Etude*, est un chef-d'œuvre qui tiendrait sa place entre un Cuyp et un Paul Potter.

M. Schlesinger est, si nous nous trompons, l'auteur de deux ravissantes toiles popularisées par la gravure, *Comment l'esprit vient aux jeunes filles et aux jeunes garçons*. L'œuvre qu'il expose aujourd'hui est pétillante d'esprit, comme tout ce qu'il fait. *En l'absence des maîtres*—tel est le titre de ce tableau,— est une composition toute pleine d'esprit français, piquante d'idée et d'arrange-

ment, séduisante d'aspect, une scène de mœurs prise sur le fait, et rendue sans exagération comme sans effort. M. Schlesinger n'est peut-être pas ce qu'on peut appeler un coloriste, mais nous ne nous sentons pas d'humeur aujourd'hui à critiquer en quoi que ce soit l'auteur de cette charmante page.

La *Convalescence*, de M. Trayer, est un petit tableau délicieux, plein de naïveté et de naturel. C'est une de ces scènes de la vie intime que chacun comprend, parce qu'il a dû y assister ou en être lui-même un des acteurs. Une jeune fille vient déposer un baiser sur le front de sa mère convalescente. Les figures, modelées à merveille, ajustées avec beaucoup de goût, sont d'une justesse d'expression parfaite. Le tout est fait d'une brosse habile, d'un coloris gras et harmonieux.

M. Henri Scheffer a quatre toiles au Salon : *Charlotte Corday* — ce tableau est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en parler, — un portrait du roi Louis-Philippe, un portrait du romancier anglais Charles Dickens, et une tête d'étude. Ces deux portraits et cette étude sont des œuvres aussi nobles que belles, dignes en tout du peintre de *Charlotte Corday*.

M. Courbet n'a qu'un portrait à Anvers. A part quelques qualités réelles et solides qu'il faut reconnaître au soi-disant *Élève de la nature*, cette toile n'a pas nos sympathies. M. Courbet se laisse trop aller à une imitation servile de *son maître*, cela ne suffit pas pour satisfaire aux nombreuses conditions exigées par l'art. Van Dyck, dans ses admirables portraits, prenait la nature pour guide, comme le fait M. Courbet, mais il savait l'envisager sous son plus beau côté et rester toujours dans le vrai. Ah ! si M. Courbet avait du goût !

Trois tableaux de M. Brillouin, la *Vocation des armes*, le *Joueur de basse* et *Passe-Temps*. Nous n'avions encore rien vu de cet artiste, nous avons pris plaisir à nous initier au genre de son talent. M. Brillouin est un peintre de joyeuse humeur, très-heureux dans le choix et l'exécution de ses sujets. La *Vocation des armes* a surtout de belles qualités comme caractère et comme sentiment. La couleur en est agréable et harmonieuse, tout y est étudié et fini ; seulement nous aurions désiré une peinture et une touche un peu plus énergiques.

Les scènes intimes, les sujets simples et naïfs ne sont pas toujours ceux qui attirent à la première vue; mais quand ils sont traités avec beaucoup d'esprit et de cœur, quand le peintre a le rare talent de les rendre avec une charmante naïveté, dès qu'on s'y est arrêté un instant, on s'y intéresse aussitôt, on s'y attache et on ne les quitte plus qu'avec peine. Telle est la sensation que fait éprouver le *Catéchisme*, de Mme Henriette Browne. Que de naïveté, que d'expression dans ces charmantes petites têtes d'enfant ! Que de bonhomie et de caractère surtout dans celle du prêtre, enseignant les premiers rudiments de la religion ! Cette toile, par le sentiment qui s'y déploie, est un heureux pendant de la *Convalescence*, de M. Trayer. La couleur, quoique sans éclat, en est aussi douce que harmonieuse, elle échappe même à la critique, tant on est préoccupé de ces délicieuses physionomies d'enfant.

L'*Intérieur du chœur de l'ancienne église de Soignies, en Belgique*, de M. Sébron, dénote l'artiste habile et consciencieux. Il a l'art de varier ses sujets, chose pourtant fort difficile dans le genre qu'il traite; il possède en outre, à un très-haut degré, le talent de charmer par la magie de sa perspective. Sa peinture est lumineuse, et l'agencement de ses figures des plus heureux.

M. Jules Noël a de l'esprit, de la verve, une main adroite et une palette brillante ; voilà ce que dit quiconque voit les deux jolis tableaux envoyés par cet artiste : l'*Ancien Bouffé de Nantes*, et le *Port de Morlaix, en Bretagne;* mais après avoir bien vu, on se prendrait à désirer que ces toiles fussent moins jolies peut-être, qu'elles eussent une couleur plus vraie, rappelant moins l'aquarelle et surtout un peu moins romantique. Quoi qu'il en soit, cela n'empêche pas qu'elles attirent, qu'elles plaisent, parce qu'elles ont un cachet aussi original que séduisant.

M. Saint-Jean est toujours le peintre par excellence des fleurs et des fruits. *Bouquet de fleurs dans un vase de cristal rouge*, *Fruits sur une table avec une coupe renaissance*, et *Raisins en espalier*, grimpant sur un mur baigné par les chauds rayons d'un soleil d'automne, tout cela est digne du grand artiste lyonnais.

La *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau*, de M. Lapito, est une œuvre de premier ordre, d'une puissance de coloris étonnante. La *Vue de Menton, principauté de Monaco*, du même artiste, au dire de ceux qui connaissent ce pays, en reproduit le ton local avec une vérité des plus saisissantes. Aussi les paysages de M. Lapito ont-ils à notre Salon un grand succès, et c'est justice.

Nous en pouvons dire autant de la charmante *Jeune fille qui dort*, de M. Charles Chaplin, et de la *Matinée à l'hôtel de Rambouillet*, de M. Léman, traitée d'un pinceau soigneux et délicat.

Moins limité par l'espace, que de productions bien réussies n'aurions-nous pas encore à citer? Les *Scieurs de long*, de M. Edmond Hédouin; les *Femmes de Picinisco tissant*, de M. de Curzon; les quatre toiles de M. Landelle; le *Marchand ambulant*, de M. de Pignerolle; l'*Intérieur de cuisine* et *Fleurs et fruits*, de M. Couder; la peinture orientale de M. Dauzats; l'*Affût*, de M. Alexis de Fontenay, composition d'une haute valeur d'exécution où, à l'intérêt du paysage bien composé, s'ajoute celui d'une scène émouvante; *Nature morte*, *Fleurs et fruits*, de M. de Heyder; la *Jeune fille des environs d'Enghien*, de M. Massé; les animaux (chien et lièvre), de M. Philippe Rousseau, et tant d'autres dignes de figurer en aussi bonne compagnie.

Il ne nous reste plus qu'un vœu à former: Que l'école française, se souvenant des succès qu'elle a obtenus cette année au Salon d'Anvers, envoie un plus grand nombre d'œuvres à nos prochaines expositions. Elle peut être certaine des sympathies qui l'attendent.

L'école hollandaise est, quoique en petit nombre, assez bien représentée au Salon d'Anvers, par des marines de ses deux maîtres, Louis Meyer et Waldorp; par des paysages signés de noms déjà bien connus, Kruseman Van Elten, Lieste, Mirani, etc., ou par des paysages avec bestiaux portant les noms non moins estimés de J.-H.-L. de Haas, et de Nakken.

Les artistes hollandais qui ont continué les grandes compositions classiques, historiques, héroïques, fort honorés chez eux, se reposent aujourd'hui sur leurs lauriers, ils n'exposent plus à l'étranger. Nous n'avons donc qu'à nous occuper des peintres de genre dont la pléïade est nombreuse et brillante.

Citons d'abord M. H. Van Hove qui, depuis quelques années, s'est fixé à Anvers, où il a toujours obtenu, ainsi qu'à Bruxelles, de bien beaux succès. Il expose cette année un tableau commandé par S. A. R. le duc de Brabant, représentant *Pierre-le-Grand recevant son brevet de maître charpentier de navires à Zaandam*. C'est l'œuvre d'un coloriste; elle rappelle en bien des points le faire des anciens maîtres de l'école hollandaise, et, bien que nous ayons à reprocher à sa peinture d'être un peu trop noire dans quelques parties, nous ne pouvons lui refuser les éloges qu'elle mérite. Elle figurera avec honneur dans le cabinet de son royal destinataire.

M. David Blès est un peintre spirituel; il a le sentiment artistique, comprend bien les sujets qu'il traite, et sa touche est pleine de charme. Sur ce point, sa réputation est faite depuis longtemps, et il la maintient. Ses deux petits tableaux, *Duo de basse et soprano*, et *Champ de Bataille au coucher du soleil*, sont de jolies choses; disons cependant que nous avons vu de M. David Blès des pages qui nous plaisaient davantage.

M. Herman Ten Kate entend fort bien la mise en scène. L'*Alerte*, son tableau de cette année, renferme de grandes qualités. C'est facilement fait, d'une bonne et puissante couleur, et plein de mouvement; seulement, — il y a toujours un seulement, — nous trouvons que les compositions de cet artiste, à part le mérite qu'elles ont, se ressemblent presque toutes au premier aspect. — M. Mari Ten Kate imite peut-être un peu trop le faire de l'auteur de l'*Alerte*, ce qui ne l'empêche pas, toutefois, de faire de charmants petits tableaux, bien frais et bien coquets. Son *Coq du voisin* et son *Marché de volaille* sont de ces choses qui plaisent et se vendent promptement.

La peinture de M. Israëls porte l'empreinte d'une originalité très-accentuée. Ses deux tableaux, le *Berceau* et *Ida la fille du pêcheur*, sont d'une expression naïve et pleine de vérité, d'une couleur solide, fraîche et vraie. *Ida, la fille du pêcheur*, est surtout une création ravissante.

M. Hanedoes est un paysagiste d'un talent distingué. Il a de l'élégance, de la finesse, une certaine recherche de style dans le dessin de ses arbres. Nous ne ferons qu'un seul reproche aux deux paysages qu'il expose. Son faire est un peu lourd dans certaines parties; nous voudrions y voir plus de transparence.

Nous trouvons dans une *Rencontre entre un corps de fantassins espagnols et la cavalerie des Etats-Généraux de Hollande*, de M. Schermer, une résurrection bien réussie d'un genre de peinture illustré par les Wouwerman et autres maitres de la vieille école. Cette composition se distingue par une bonne couleur, par beaucoup d'action et de mouvement.

M. Van der Kellen, que les lauriers de M. Van Schendel empêchent sans doute de dormir, recherche aussi les effets de lumière. Il réussit merveilleusement dans ce genre. *Une mère et ses enfants* est, sans contredit, un petit tableau saisissant de lumière. Le sujet est bien rendu; c'est une délicieuse scène où respire le bonheur de la vie de famille.

M. Rochussen s'est fait une réputation bien méritée par ses fins petits tableaux, par ses paysages délicats, illustrés de figurines élégantes et spirituelles. Sa *Chasse au faucon* a certes beaucoup de mérite, surtout comme habileté de faire et comme couleur, et nos éloges seraient sans restriction si cette couleur dont nous parlons était moins jolie et plus naïvement vraie. C'est la même observation que nous adressions tout à l'heure aux productions de M. Jules Noël.

Les *Dénicheurs d'aigles*, de M. Kuytenbrouwer, nous offrent un drame mis en scène avec une grande habileté et très-émouvant. C'est un ensemble de poésie et de réalité combinées avec une parfaite intelligence, et où brillent les fortes qualités d'exécution qui distinguent le faire de cet artiste.

Terminons cet aperçu, trop court à notre gré, sur l'école hollandaise, par de légitimes éloges adressés à M. de Bloeme pour ses deux portraits d'homme, surtout celui d'un général en uniforme, œuvres bien senties et habilement exécutées.

Préoccupée des expositions arrivant presque simultanément à Munich, à Berlin, l'école allemande a restreint ses envois au Salon d'Anvers, où d'ordinaire elle brille avec éclat. On s'attendait à cette défection involontaire.

Les paysages sont en majorité dans le contingent que Dusseldorf a fourni à l'exposition anversoise. Le nombre en est si grand qu'il nous est impossible de passer en revue tous ceux qui ont été remarqués; nous renonçons même à analyser les mieux réussis; tenons-nous-en seulement à citer des noms bien connus d'artistes, tels que Leu, Hengsbach, Hilgers, A. Becker, Jungheim, Klein, Lindlar, Schulten, Steinck, Herzog, Baade et Bodom. C'est dire ce que doivent être les toiles qu'ils ont exposées chez nous cette année.

M. Schrader, membre de l'Académie royale des Beaux-Arts de Berlin, est le seul artiste qui nous ait envoyé un specimen de peinture historique de l'école allemande. Son *Olivier Cromwell auprès de lady Cleypole, sa fille, malade et alitée*, est une œuvre capitale qui a réuni tous les suffrages, autant pour le lumineux et la force de la couleur, que pour le modelé, le dessin et l'expression. La figure de lady Cleypole est poétiquement conçue, mais la poésie n'empêche ni la vérité de l'expression, ni le naturel du geste. Cromwell, au contraire, est d'une vulgarité que n'atténuent pas les sentiments qui doivent jeter un reflet sur sa physionomie. On désirerait un peu d'idéal dans les traits du protecteur de l'Angleterre. C'est la seule critique qu'on ait faite.

Le genre historique est représenté par M. Koller avec le même succès que la peinture historique par M. Schrader. M. Koller, jeune artiste allemand, qui s'est fixé depuis peu à Anvers pour y étudier le coloris flamand, consolide aujourd'hui son brillant début au dernier salon de Bruxelles, par une composition des mieux réussies : le *Mariage secret de Ferdinand Ier, archiduc d'Autriche, avec Philippine Welser d'Augsbourg*. Les personnages, d'un dessin irréprochable, sont fort bien groupés; les têtes, variées de type et distinguées, sont très-finement modelées, et on ne saurait mettre plus d'adresse dans le rendu des ajustements et des accessoires. Bien qu'à vrai dire, ce jeune artiste ne soit pas encore tout à fait maître et certain de ce qu'il fait comme co-

loriste, son tableau n'en est pas moins d'une couleur brillante et bien peint. Il nous faut dire aussi que le surplis blanc du prêtre nuit beaucoup à la douce harmonie de la composition, que cette harmonie n'est pas également répartie, qu'elle manque surtout dans la partie gauche, et qu'enfin le peintre a donné un peu trop d'importance, en raison de son plan, au fond de son tableau; mais tout cela n'empêche pas que M. Koller a fait une œuvre très-remarquée, et qu'en marchant ainsi de succès en succès, il s'assure un bel avenir.

Les épisodes de la vie maritime plaisent au talent de M. Carl Hubner et l'inspirent heureusement. *La Visite d'un jeune marin à ses parents* est traitée par l'artiste en homme intelligent et en praticien habile. La couleur est vraie et sans prétention; une charmante variété règne dans les poses, les caractères et les types de ces jeunes filles rangées en demi-cercle autour du jeune marin qui raconte ses aventures, et on s'arrête avec plaisir devant une scène d'intérieur où respire autant de bonheur que de simplicité.

Qui ne se souvient encore de M. Hunin, de cet artiste de cœur et d'avenir, que la mort, il y a peu d'années, nous a ravi à la fleur de l'âge et au milieu de ses succès, et dont les œuvres ont été popularisées par l'habile crayon de M. Cornillet? Hunin déployait dans sa peinture le même gracieux talent, le même charme que nous retrouvons aujourd'hui dans la toile envoyée par M. Salentin, de Dusseldorf. L'*Enfant trouvé* est une composition pleine de naïveté, de mouvement, d'expression et de vie; la couleur en est agréable, séduisante et harmonieuse.

Le voilà enfin réveillé! et *le Frère Cadet*, de M. Meyer, de Brême, sont comme toujours, sous des titres différents, de nouvelles éditions de son éternel enfant au berceau. Certes, rien de plus gracieux que de jolis enfants blonds, roses et souriants; mais on se lasse à la fin de voir sans cesse la même chose, la même idée reproduite à satiété. Quand M. Meyer sentira-t-il donc la nécessité de recourir à quelque autre sujet. Le maintien de sa réputation devrait le lui conseiller.

Que penser aussi de l'imaginative de M. Boser? S'en tiendra-t-il toujours à ses mêmes petites filles? Aujourd'hui, c'est *une Petite Fille sur le chemin de l'église* et *une Petite Tricoteuse dans l'embarras*, qu'il expose. Tout cela est gentil, très-gentil même; mais tout bien fait, tout bien peint que ce soit, nous avons vu de cet artiste cent fois la même chose. Que M. Boser y prenne garde, on finira par faire la moue aux jolis et frais minois qu'il répète à l'infini.

L'école italienne, s'il en existe encore une aujourd'hui, envoie très-rarement à nos expositions, les longs voyages lui font peur. Sachons donc gré aux artistes italiens qui ont exposé à Anvers.

La chute des feuilles, derniers jours d'une poitrinaire, de M. Dominique Induno, composition remarquable par le grand sentiment de vérité qui y domine; nous dirons même que la poitrinaire est rendue avec trop vérité, elle fait mal à voir. Il y a de belles qualités dans cette peinture, la couleur en est harmonieuse et parfaitement appliquée au sujet.

Dans le *Zouave antiquaire*, *scène de la guerre de Crimée*, de M. Jérôme Induno, les figures ont un caractère si juste, les types sont si exactement rendus, que, sans faire attention aux uniformes, on distingue de suite à quelle nation ces troupiers appartiennent.

Le beau talent de M. Dell'Acqua a déjà été apprécié plus d'une fois en Belgique. La *Confession de Louis XI* qu'il expose, lui a été inspirée par les vers de Casimir Delavigne. L'artiste a parfaitement réussi à rendre le caractère du roi, ainsi que celui de saint Vincent de Paule. Il y aurait bien à signaler quelques petites incorrections de dessin, mais on passe volontiers là dessus, tant M. Dell'Acqua sait charmer par la force de sa couleur et le type de l'époque qu'il veut reproduire.

Nous avons deux bons paysages à citer: Une *Vue prise aux environs de Bruxelles, bois de la Cambre*, par M. J. Cecchini, de Venise, et une *Vue prise sur la côte de Normandie*, par M. E.-P. Cecchini, de la même ville.

La *Poésie des champs* et la *Glaneuse*, de M. Campotosto, ont été très-appréciées au Salon; c'est, en effet, de la bonne peinture.

Il y a peu d'aquarelles au Salon d'Anvers. Parmi celles dignes de l'attention des amateurs, il faut citer une jolie aquarelle faite par M. Dyckmans, d'après son tableau du *Bonheur maternel;* deux paysages de M. Simoneau, qui a fait de grands progrès comme coloriste; deux souvenirs du Caire et de Gibraltar dus au pinceau délicat de M. Dauzats; des vues de M. Justin Ouvrié et deux paysages bien composés de M. Toovey.

M. Wheelwrigt, artiste anglais, a exposé des copies à l'aquarelle de tableaux de Quintin Metsys, Rubens, Van Dyck, Jordaens, Rembrandt, Ph. Wouwerman, Raphaël, Corrège, Titien et Murillo. Ces dessins, au nombre de vingt-sept, forment une collection intéressante. Nous ne ferons qu'un seul reproche à M. Wheelwrigt, c'est de n'avoir pas assez caractérisé le coloris des différents maîtres d'après lesquels ces aquarelles sont faites.

Parmi les gravures, nous n'avons qu'à mentionner un petit nombre de planches.

L'estampe de M. Keller, de Dusseldorf, d'après la *Dispute du Saint Sacrement*, de Raphaël, se fait remarquer par la pureté du dessin et le travail délicat du burin. — L'*Annonciation de la Vierge*, gravée par M. Stang, de Dusseldorf, d'après une peinture murale d'E. Deger, est d'une exécution fine et délicate. — On voit avec plaisir une estampe de M. Kabelman, de Berlin, d'après l'*Ecrivain public à Rome*, de C. Cretius.

En sculpture, nous citerons un buste, par M. G. Geefs, buste d'une parfaite ressemblance et traité magistralement. — Deux statues, deux bustes et un médaillon en plâtre, de M. J. de Bay père, dignes en tous points de son beau talent et de sa grande réputation; — et les deux bronzes de M. Isidore et de Mlle Rosa Bonheur, qui ont, comme toujours, de nombreux admirateurs.

DUVALLON.

Anvers, 10 octobre 185e.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Voyage chez les Celtes, ou de Paris au Mont Saint-Michel, par Carnac, par M. A. Carro [1]. — *Jan Steen, ou l'Art en Hollande*, par M. Van Westreehne [2]. — *Les Musées d'Europe*, par Louis Viardot (musées d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre, de Hollande, de Belgique, de Russie et de France, Paris), 5 vol. [3].

Située à l'extrémité de la France, défendue par son idiome, par la difficulté des communications, par ses coutumes et ses us particuliers, la Bretagne est restée longtemps assez peu connue; le dix-septième siècle, émerveillé de Versailles, de Marly, de Trianon, ne pouvait apprécier cette nature âpre et sauvage; madame de Sévigné ellemême, l'illustre Bretonne, ne dit pas un mot de tous les restes druidiques qui jonchent le sol de sa province et semblent les grands ossements de cette terre écorchée par les vents, la pluie et les flots, et cependant, lors de sa visite à Auray, elle n'était qu'à trois lieues des immenses et curieux alignements des pierres de Carnac et d'Ardeven ou Erdeven, dont beaucoup pèsent de 80 à 100 mille kilogrammes; ce sont les études archéologiques et les recherches historiques sur le druidisme qui, de nos jours, ont révélé ce pays, demeure de nos arrière-devanciers.

Avant que les chemins de fer, la superstition, l'ignorante avidité du paysan et du petit propriétaire aient achevé de faire disparaître ces pierres, dont déjà plus de deux mille, depuis quarante ans, au dire des anciens du pays, ont été employées aux constructions, aux chemins, aux clôtures, un archéologue, secrétaire de la Société de Meaux, M. A. Carro, a recueilli, dans un livre destiné à vulgariser ces études sous la forme amusante d'un journal de route, tout ce que l'érudition de ses prédécesseurs et ses propres ob-

1 M. A. Durand, rue des Grès-Sorbonne, 5 et 7.
2 *Ibid.* et La Haye.
3 M. L. Hachette, 14, rue Pierre-Sarrazin.

servations ont pu lui fournir d'intéressant: *Voyage chez les Celtes*, ou *de Paris au Mont Saint-Michel, par Carnac*. Rien de plus attrayant que les renseignements qu'il donne sur les dolmens, les peulvens, les menhirs; celui de Locmariaker est long de 22 mètres et pèse plus de 250,000 kilogrammes, c'est-à-dire et un peu plus long et un peu plus pesant que l'obélisque de la place de la Concorde; malheureusement, la foudre l'a frappé et brisé en quatre morceaux. En présence de ces masses et de tant d'autres qui sont encore debout, comme celui du Champ-Dolent, près de Dinan, on se demande comment nos barbares aïeux, privés des puissantes ressources de la mécanique, s'y prenaient pour élever et disposer ces énormes monceaux qu'ils nous ont légués comme un défi de force et d'adresse? Quel lien unissait toutes les volontés nécessaires à l'exécution de semblables travaux? était-ce, comme en Egypte, le pouvoir d'un maître, ou, comme au moyen âge, à l'époque de la construction des grandes cathédrales, le sentiment religieux? Graves questions dont la discussion nous mènerait trop loin.

Nous engagerons encore nos lecteurs à voir par eux-mêmes le curieux chapitre sur le *Camp vitrifié de Péran*, découvert, il y a une dixaine d'années, par M. de la Pilaye, et si peu connu, qu'un savant archéologue l'appelait par erreur *Plévan*, dans une de ses études insérées au *Moniteur*.

Un proverbe grec disait autrefois qu'il n'était pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. M. Carro a compris aussi que tous les érudits, tous les amateurs de notre vieille antiquité ne pouvaient parcourir la Bretagne; pour les en dédommager, il termine son livre par un appendice: *Monuments celtiques et antéceltiques des environs de Paris*, — c'est un itinéraire qui a toute l'exactitude des Guides de chemins de fer de la maison Hachette, il indique les voies de communication, presque les heures de départ; nous citerons parmi les principales curiosités qu'il étudie : la *Pierre turquoise* ou le *Dolmen de la forêt de Carnelle*, entre Luzarches et Beaumont-sur-Oise, à sept ou huit lieues de Paris, découvert en 1854, par M. Hahn, greffier de la justice de paix de Luzarches; celui de *Rumont*, à cinq lieues de Fontainebleau, encore plus récent, trouvé vers la fin de 1855, par un jeune instituteur de cette commune, M. A. Leroy; celui de *Trie-le-Château*, voisin de Gisors; le *Menhir* ou *Pierre Cornoise*, près de Moret, sur le chemin de fer de Lyon, et enfin, les *Hypogées de Crécy* (Seine-et-Marne). Nous remercions vivement M. Carro de ces renseignements, qui faciliteront la connaissance des monuments celtiques, étudiés jusqu'à présent presque exclusivement dans les livres, en attendant le moment où l'administration, réalisant un souhait exprimé par notre auteur, ornera une de nos places ou les bois de Boulogne et de Vincennes, d'une de ces vieilles reliques de notre Gaule.

Si notre archéologie nationale nous est encore peu familière, M. Van Westreehne, écrivain hollandais, prétend qu'il en est de même de l'histoire de l'art en Hollande. «Cette histoire, dit-il, est aujourd'hui encore un livre à faire, les matériaux n'en sont pas même tous connus.» Aussi, animé, soutenu par son admiration pour la « grande, la belle école hollandaise, » a-t-il entrepris de mieux faire connaître à la France, et par elle à l'Europe, un des artistes de cette époque, pour lequel il a la plus vive sympathie, Jean ou Jan Steen, ce « peintre et philosophe jovial [1] », que les Hollandais appellent quelquefois « divin », comme on fait pour Raphaël. Avec le célèbre Josuah Reynolds, nous le rangerons parmi les grands maîtres qui, tout en se bornant à la peinture du genre, se sont illustrés par le génie avec lequel ils se sont élevés au-dessus des circonstances accidentelles reproduites par leur pinceau; nous reconnaîtrons même volontiers avec notre critique, que Steen, à ces qualités, en ajoute une tout individuelle, qui lui assigne une place exceptionnelle parmi ses contemporains, l'*humour;* mais comme tous ceux qui tentent une réhabilitation, M. Van Westreehne ne s'est-il pas un peu trop épris de son héros, n'a-t-il pas un peu grossi ses mérites et cherché, quand même, à pallier les défauts, à réfuter les accusations trop connues qui pèsent sur son compatriote? nous le craignons; quoi qu'il en soit de ces exagérations, habituelles en pareille circonstance, le livre du critique hollandais est bien écrit, intéressant, instructif. Pièces en mains, et pièces puisées aux archives de Leyde, inédites pour la plupart, il est parvenu, à force de dévouement à son sujet et de longues recherches, à réunir les éléments authentiques d'une biographie de Jan Steen, plus exacte et plus véridique que celle de la tradition. Quant à l'œuvre de l'artiste, pour l'apprécier avec justice, il en fait deux parts bien distinctes; « la première comprend les tableaux achevés selon la plus grande perfection de l'art, la composition alors est savante, le dessin correct, le coloris clair et vigoureux, tout y semble peint fidèlement d'après la nature. A la seconde série appartiennent tous ces tableaux qui ne sont, le plus souvent, que des ébauches; le dessin en est négligé,

1 Ch. Blanc, *Vie des peintres*, école hollandaise.

la couleur manque de clarté et de transparence, toutefois même, ces ébauches se relèvent souvent par la verve et l'humour, ce signe distinctif du génie du peintre » ; il termine enfin son livre par un catalogue raisonné de l'œuvre de Steen, aujourd'hui dispersé par toute l'Europe, et qui comprend plus de 500 numéros.

L'examen attentif de cette longue liste permet à M. Van Westreehne de faire observer, comme l'avait déjà fait avant lui M. Charles Blanc, que le nombre des fêtes, des réunions joyeuses et des orgies de ce « farceur inépuisable, » n'est grand que quand on le prend séparément ; comparé au chiffre total de ses productions, il perd beaucoup de son importance.

Le savant et impartial travail de M. Ch. Blanc suffirait seul pour prouver à M. Van Westreehne que Steen est mieux connu et apprécié en France qu'il ne le croyait; l'intéressant ouvrage de M. Louis Viardot, les *Musées d'Europe*, en est une nouvelle preuve. Le critique hollandais, malgré son enthousiasme, n'aurait pu traiter le *Peintre-Brasseur* avec plus de bienveillance et de faveur que ne le fait M. Viardot; il s'arrête avec intérêt aux deux tableaux de la *Fête de Saint-Nicolas* des musées de Rotterdam et d'Amsterdam, au *Malade imaginaire*, qui croit avoir des pierres dans la tête, à *Tobie guérissant son père*, touchante scène biblique travestie par le peintre, et remarquable par le combat des trois lumières : une chandelle, une lampe et le feu de la cheminée; il décrit avec le même soin les chefs-d'œuvre que possède le musée de La Haye, la *Famille de Steen* et le *Tableau de la vie humaine;* la *Partie de trictrac*, du musée de Saint-Pétersbourg; le *Portrait de Steen*, à Rotterdam, cette figure douce, sérieuse, mélancolique qui, comme celle de notre Molière, montre bien le vrai caractère des comiques de profession ; ils font rire, mais ils ne rient point [1]; et enfin, la *Fête flamande dans une auberge*, le seul tableau de Steen que possède notre Louvre.

L'ouvrage de M. Viardot est heureusement venu répondre à un besoin vivement senti, et par là rendre plus agréables et plus utiles les excursions de plus en plus fréquentes depuis les chemins de fer. Qui, de nos jours, grâce à la rapidité des communications, aux arrangements des diverses compagnies, ne visite l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande? Il en sera bientôt de même pour l'Italie, l'Espagne, la Russie, où on exécute en ce moment les lignes ferrées; comment, dans tous ces pays, visiter les galeries publiques ou privées, lorsque le voyageur ne trouve aucun catalogue ou seulement des livrets en langue étrangère? Le touriste perd son temps dans des recherches pénibles, infructueuses, manque les principales curiosités des musées qu'il visite, ou le plus souvent, y renonce tout à fait.

M. Viardot a voulu devenir le cicerone de tous les voyageurs; pour eux, il a parcouru, étudié les principaux musées de l'Europe, et a consigné ses impressions dans un ouvrage qui est une véritable histoire de l'art. Critique érudit, homme de goût, il a imprimé son cachet à un travail qui, dans d'autres mains, n'aurait peut-être été qu'un monotone catalogue; aussi la faveur du public a-t-elle récompensé ses efforts, et en peu de temps la plupart de ces petits volumes sont arrivés à une seconde édition; il serait impossible d'indiquer toutes les excellentes parties (nous signalerons cependant les arts en France sous Louis XIV), les jugements faits de main de maître, qui recommandent ces cinq volumes, les erreurs et les préjugés qu'il corrige. Quel catalogue, quel critique depuis d'Argenville [1] n'appelle le peintre français du *Denier de César* et de la *Chaste Suzanne*, Moïse Valentin, au lieu de Valentin de Boullongne, comme il résulte de documents authentiques; nous avouons humblement avoir nous-même commis cette faute dans notre *Étude des Beaux-Arts sous Louis XIII*, solidairement avec MM. Cousin, Bouchitté et Caillet.

Il est impossible que dans un ouvrage aussi étendu, il n'y ait quelques lacunes; nous demanderons à M. Viardot la permission de lui en signaler quelques-unes qu'il pourra combler à la troisième édition de son utile ouvrage; dans ses musées d'Angleterre, il ne parle nullement du Print-Room ou cabinet des estampes du British-Museum; c'est le sanctuaire de l'art. Outre les gravures et les dessins, parmi lesquels nous citerons une collection de 127 feuilles dues au célèbre Rembrandt, ce cabinet renferme quelques raretés, des nielles incomparables, des pièces uniques et quelques chefs-d'œuvre de maître, encadrés et accrochés aux lambris (la *Mise au tombeau*, de Raphaël, une *Madone*, du Vinci, une grande figure nue, de Michel-Ange, etc.) M. W.

1 M. Van Westreehne a aussi enrichi son livre du portrait de Steen, d'après une gravure faite par le peintre lui-même, et à peine connue, elle a été trouvée dans les portefeuilles du cabinet d'estampes de Leyde.

1 M. d'Argenville a traduit par erreur l'appellation italienne *MousièValentin*, par Moïse Valentin, et a été imité par tous ses successeurs, M. Ch. Blanc a rétabli la vérité pièces en main, et retrouvé son lieu de naissance, etc.

Burger a fait un intéressant compte rendu de ce cabinet dans la *Revue germanique* du 31 août dernier[1]; en France, dans son histoire de l'art, nous aurions voulu voir M. Viardot parler de Jean Fouquet, le peintre d'Agnès Sorel, que les papes appelaient en Italie pour faire leur portrait; son œuvre, reproduit par la photographie, va être répandu en France, grâce aux soins de M. Vallet de Viriville. Ce savant professeur a, dans l'*Illustration* et surtout dans la *Revue de Paris*, consacré plusieurs études à ce premier représentant de la véritable renaissance française. Pourquoi aussi M. Viardot ne place-t-il pas, à côté de Toussaint Dubreuil et de Martin Fréminet, Ambroise Dubois et surtout les deux Bunel (Jacob et Marguerite), qui ne leur sont nullement inférieurs.

Malgré ces légères omissions et quelques autres semblables, M. Viardot, nous le répétons avec plaisir, a rendu un véritable service aux simples touristes et surtout aux amateurs de l'art; son succès doit l'encourager à achever ce travail par un sixième volume, les musées de Versailles, de Fontainebleau, et des autres grandes villes Bordeaux, Lyon, Dijon, etc., et, à ce sujet, nous lui recommanderons le chapitre que M. Carro, dont nous parlions au commencement de cet article, a consacré au musée de Saumur, de formation toute récente, et si curieux pour ses antiquités celtiques, gauloises, et la merveille qu'il possède, l'unique trompette en bronze.

A. Feillet.

1 Nous reviendrons, dans un prochain article, sur cette curieuse publication, dont le but est d'initier la France à l'Allemagne.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre de la Porte-Saint-Martin. *Faust*, drame en cinq actes et seize tableaux, de M. Dennery. — Théatre du Palais-Royal, le *Punch Grassot*.

Faust a fait son apparition au théâtre de la Porte-Saint-Martin avec toutes les magnificences de la terre et du ciel. C'est bien le *Faust* de Gœthe remanié, arrangé par M. Dennery. Si l'œuvre de l'auteur allemand y perd l'éclat de la poésie, elle y devient du reste en quelque sorte plus raisonnable, plus humaine. Elle est mise à la portée de tous les spectateurs. Nous voyons d'abord Wagner, l'élève de Gœthe, chercher à créer son homonculus, sans pouvoir y réussir. Méphistophélès vient à son secours, non plus sous la forme d'un barbet, mais sous celle du docteur Magnus, ce qui est moins diabolique, mais plus vraisemblable. Il donne à Wagner une composition qui doit produire un être humain par le seul effet de la science, puisque Wagner et un de ses camarades, Fridolin, ne veulent pas recourir aux moyens employés jusqu'à ce jour. Le docteur Magnus essaie ensuite ses tentations sur Faust, vieillard de quatre-vingts années, à qui il promet la jeunesse et toutes les jouissances de la vie. Faust ne se laisse pas séduire si vite; il force le docteur Magnus à se révéler, à l'aide des livres saints, comme dans un véritable mystère du quinzième siècle; Méphistophélès paraît alors, revêtu du costume que M. Ary Scheffer lui a donné. Faust voit alors à qui il a affaire, et sait que le diable est capable de tenir ses promesses. Il est sur le point de les accepter, quand les cloches de la ville sonnent pour annoncer la fête de Pâques, et Faust revient à des sentiments religieux.

Mais sa perdition n'en est qu'ajournée; Faust voit passer Marguerite et son cœur se reprend à la vie qui l'abandonne; il veut être jeune, il veut être beau pour posséder Marguerite, et le diable le retrouve dans cette situation d'esprit. Il a bon marché de lui. Comment Marguerite est perdue, vous le savez, et sa lamentable histoire est celle de bien des jeunes filles que l'homme, sans le secours même du diable, met à mal journellement. Ici, pour l'honneur de Marguerite, c'est le diable qui la pousse lui-même dans l'abîme : peut-elle se défendre contre un si puissant ennemi?

Pendant ce temps-là, maître Wagner, en compagnie de son ami Fridolin, a procédé au grand œuvre de la génération humaine, selon les prodiges de la chimie. L'ambition de Wagner est de se créer un serviteur qui lui appartienne corps et âme, et c'est ici que le talent de M. Dennery se montre. Wagner, au lieu d'un homonculus,

voit sortir de son alambic une femme, une certaine Sulphurine, qui fait de lui son esclave, et qui ne tarde pas à le désespérer. Cette création était un coup de maître pour égayer cette longue féerie dont les couleurs deviennent de plus en plus sombres.

Marguerite est bientôt abandonnée, et Faust suit Méphistophélès en Italie et passe à d'autres amours. Il y fait la rencontre de la courtisane Olympia; il tue en duel le frère de cette Marguerite, le brave et noble Valentin, épris de cette courtisane, et je ne vois pas trop pourquoi. M. Dennery a trop sacrifié ce personnage, que Gœthe n'a fait qu'esquisser, mais en traits de maître. Marguerite, qui est allée en Italie pour accomplir un pieux pèlerinage, se retrouve là. Elle est témoin de la mort de son frère. Faust, honteux de ses débauches, demande l'oubli au démon, qui le transporte à *Herculanum*, au milieu d'une fête antique donnée en l'honneur d'une statue de la belle Hélène, chef-d'œuvre de l'art. L'ardeur de cet insatiable Don Juan renaît; il lui faut les sourires et les caresses de cette belle qui a perdu Troie, et, comme si l'incendie était attaché à sa beauté, le Vésuve s'enflamme aussitôt et jette sur Herculanum et sur Pompeï cette pluie de cendres qui a donné la mort à Pline l'Ancien.

Faust, après l'amour, a voulu la puissance; il est roi dans les Indes ; son front est surmonté, comme celui de la comète, d'une aigrette de feu. Il sème l'or à pleines mains; mais l'or qu'il sème, provenant d'une source impure, ne fait germer que des vices et des crimes. Il se dégoûte de l'ambition. Il est ramené dans les montagnes du Brocken. Il retrouve Marguerite folle et qui a tué son enfant, mais dont le ciel a pitié, tandis que lui il descend (et il l'a bien mérité), dans les profondeurs de l'enfer.

Nous n'avons pas eu la prétention de rendre un compte exact des seize tableaux de M. Dennery. Il y en a de languissants, mais il y en a d'autres d'un grand effet; et jamais prétexte à décors et à machines n'a mieux reçu son application. La pièce est jouée à merveille. Rien de plus charmant que Mlle Luther, dont la blonde physionomie convient si bien au rôle de Marguerite. Mlle Nelly est vive comme le salpêtre dans le personnage de Sulphurine. Dumaine est un beau Faust, mais les honneurs de la représentation nous semblent surtout revenir à Rouvière, acteur exceptionnel, mais d'un très-grand mérite, et qui marque chacune de ses créations d'un cachet particulier. Il est effrayant, surtout dans la scène de l'église, où il remplit toute la salle de terreur. Les danses n'ont pas été ménagées; les danseuses sont alertes et jolies, et M. Espinosa rappelle les tours de force de Saint-Léon.

Grassot n'a pas rencontré en Italie l'*ut* de poitrine de Duprez, mais il en a rapporté une recette pour faire le punch, et il paraît que rien n'est plus délicieux que ce breuvage qui a toutes sortes de qualités amoureuses, mais qui ne désenroue pas; on s'en aperçoit à la voix que Grassot a conservée. Ce punch est servi au théâtre du Palais-Royal par de charmantes demoiselles de comptoir. On boit, on danse, et la chanson du *gnouf*, chantée par Mlle Schneider, deviendra populaire dans un certain monde, mais dans quel monde!

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 5 octobre 1858.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La correspondance comprend : une lettre de M. Vieillard, au sujet de la lecture qui a été faite de sa Notice sur Méhul; elle nous annonce la prochaine communication de la seconde partie ; — une lettre du ministère de l'instruction publique réclamant quelques volumes des *Annales* de la Société; — une liste des membres de la *Société industrielle des sciences et belles-lettres de Paris*; elle est renvoyée aux archives; — un Mémoire de la *Société impériale des sciences, belles-lettres et arts de Lille*, et l'*Annuaire de l'Athénée des arts*, sont renvoyés à MM. Alexis Granger et Ch. Fournier.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. le préfet répondant à la demande qui lui a été adressée relativement à la statue dont M. Boitel a fait le projet. Toutes les démarches et formalités seront accomplies, conformément à la lettre de M. le préfet, de manière à arriver le plus promptement possible à l'exécution d'une œuvre qui a obtenu des encouragements unanimes.

M. Corplet lit un rapport sur une application de la porcelaine à la décoration monumentale, due à M. Chiboys.

A l'aide d'un mastic minéral, M. Chiboys soude une plaque de porcelaine à une seconde plaque de fer qui donne à la première plus de solidité. Les effets qui peuvent être obtenus, et dont il existe un exemple dans le portail de l'église de Sainte-Croix, à Pierre-Buffières (Haute-Vienne), doivent être sans doute très-heureux, et les essais de l'auteur méritent de grands encourage-

ments; mais appliqué à la construction, ce système a-t-il tous les avantages annoncés?

Tel est le sujet de la discussion qui s'engage, et dans laquelle l'honorable rapporteur a dû répondre à des objections très-sérieuses au sujet de la pesanteur des plaques et du miroitement qui doit se produire sur les surfaces planes. Appliqué non à la construction, mais à une ornementation appropriée et de détail, le système de M. Chiboys peut offrir de beaux résultats.

M. Corplet demande qu'une lettre soit adressée à M. Chiboys pour le remercier de son intéressante communication.

M. Horsin-Déon a remis à la Société un catalogue des tableaux de Théodore Richard, dont M. Vavin rend compte à l'assemblée.

Le nom modeste de catalogue convient mal à un ouvrage de cette sorte, car ce n'est point un exposé aride et sec d'objets représentés par un numéro; c'est une histoire de la vie de l'artiste, l'étude de ses progrès, l'examen attentif de ses œuvres. Aussi, la notice de M. Horsin-Déon, d'après le désir exprimé par le rapporteur, sera-t-elle insérée dans nos annales et déposée dans nos archives.

La parole est donnée à M. Alexis Granger, qui doit rendre compte de l'histoire d'une bande de brigands célèbres, la bande d'Orgères, écrite par M. Coudray-Maunier.

Ainsi que le dit M. le rapporteur, les enseignements qui peuvent résulter de cette histoire sont assurément fort contestables, du moins en ce qui touche les arts en général, et notre société en particulier. Nous ne pouvons donc qu'accepter les conclusions morales que M. A. Granger tire de ce tissu de brigandages et de crimes.

Constatons, en outre, le plaisir et l'intérêt que la société a éprouvé en entendant cette lecture. Une lettre sera écrite à M. Coudray Maunier, qui nous a promis d'autres communications relatives aux arts. Le rapport de M. Granger sera déposé aux archives.

M. le président rend compte de son voyage à Bruxelles, où il a assisté aux séances du Congrès de la propriété littéraire. La question principale: *De la durée de la propriété*, a été limitée à la vie de l'auteur, à celle de sa veuve et à cinquante ans au delà pour les héritiers ascendants ou descendants.

A propos d'une lettre de M. Lechesne, insérée dans la Revue des Beaux-Arts, la Société renouvelle à M. E. Paul le témoignage de ses sympathies, l'opinion exprimée par M. Paul dans son rapport étant celle de la commission chargée d'examiner les œuvres de M. Lechesne.

La séance est levée à dix heures.

Le secrétaire général,
L. Montmeylian.

Ordre du jour de la Séance du 19 octobre 1858.

1° Lecture du procès-verbal de la séance précédente; — rapports; — communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Le procès-verbal de la séance du 1er octobre 1858 ne nous étant parvenu qu'au moment de mettre sous presse, nous sommes forcé, bien malgré nous, d'en ajourner l'insertion à notre prochain numéro. Nous le regrettons d'autant plus vivement, qu'il y est rendu compte de l'exécution musicale qui a clôturé la séance d'une manière si remarquable.

E. G.

Ordre du jour de la séance du 15 octobre 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Election de nouveaux candidats.—Rapport de M. Paul Chareau sur le poëme de M. de Tanouarn. — Rapport de M. Alp. Pauly. — Propositions diverses. — Nomination de commissions.

MÉLANGES.

Paris, 15 Octobre 1858.

La nef de l'église de Saint-Etienne-du-Mont va subir d'importantes réparations. On sait que cette église, qui existait déjà au treizième siècle, fut rebâtie et agrandie en 1491 et en 1538. Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, posa la première pierre du portail. L'orgue, la chaire et le jubé de Saint-Etienne-du-Mont sont célèbres. Les vitraux sont d'une admirable conservation.

— On achève les sculptures ornementales de la façade de la mairie du quatrième arrondissement qui s'élève sur la place du Louvre, et l'on pousse activement la construction du clocher destiné à parfaire la symétrie de la place dans l'axe de laquelle il est situé. Ce clocher, percé à la base, de quatre porches en ogive, atteint déjà la hauteur d'un premier étage.

La maison Réaume et Feillet, ouvrira, le 18 octobre, rue Pavée-Saint-André, 18, dans les vastes salons de l'ancien hôtel d'Aguesseau, des cours d'*éducation musicale complète* pour les jeunes personnes; ces cours, sous la direction de M. Le Couppey, professeur de piano au Conservatoire impérial de Musique, et avec le concours de trois autres professeurs du même établissement (Mlle Jousselin, piano; M. Savard, solfége, transposition et harmonie; M. Laget, chant), sont organisés sur le même plan que notre grande institution nationale de musique; aussi peuvent-ils être regardés et appelés à juste titre: le petit Conservatoire des gens du monde.

LES CONCOURS ET L'ACADÉMIE.

A M. JULES NORIAC,

RÉDACTEUR EN CHEF DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS.

Dans un de vos derniers numéros (XIX[e] livraison, 1[er] octobre), discutant froidement et habilement cette thèse de la philosophie des Beaux-Arts, vous en arrivez à poser cette question : *Pourquoi les élèves n'étudient-ils pas comme ont étudié les grands maîtres?*

Permettez-moi, cher directeur, de vous répondre, ainsi qu'à cette phrase de M. Emile Gagneux, glissée à travers des regrets sur l'impuissance des jeunes élèves : *Il faut que l'Académie pense sérieusement à arrêter les effets de cette déplorable décadence.*

Avant d'attaquer de front le vice radical, cause du mal qui fait loi, jetons ensemble un coup d'œil rapide sur la situation actuelle des Beaux-Arts. La transition paraîtra moins brutale du germe à son correctif.

S'il est un fait qui prouve jusqu'à l'évidence l'abâtardissement de l'art, c'est, incontestablement, les expositions des concurrents aux grands prix de Rome.

Le temps n'est malheureusement plus aux chefs-d'œuvre.

Le ciel est assombri ; les esprits tâtonnent, et de cet état, l'on en doit déduire une décadence prochaine, si toutefois ce résultat d'une étude constante et excessive du dessin académique n'est pas l'œuvre d'une nouvelle Renaissance.

Quoi qu'il en doive advenir, l'art aujourd'hui perd non-seulement ses forces, mais encore ses disciples, ses adorateurs pieux et fervents. Il n'a plus rien qui le distingue de l'art des siècles qui le dominent; il est vague, inquiet, indécis, sans route tracée, livré à toutes les brutalités, à toutes les tourmentes.

Le dix-neuvième siècle n'a pas surélevé l'art, il l'a fait éclectique.

La sculpture s'éteint de phthisie, et l'on n'a plus en France, pour la peinture, cet amour qui, sous Louis XIV, était devenu une passion générale.

Evidemment, pour que de ces élèves, instruits sous les yeux de l'Académie, d'après ses idées, son caractère, ses principes, dirigés par des maîtres choisis en elle et par elle, on obtienne un résultat aussi peu satisfaisant chaque année, il faut qu'il y ait un *vice radical* quelque part, à une source quelconque.

Et où découvrir le germe du mal, si ce n'est en l'Académie elle-même?

Tout, au surplus, cher directeur, coïncide à rendre vraie cette hypothèse.

Là où la majorité règne, la minorité perd ses droits. Or, la majorité de l'illus-

tre corps professe à notre époque, qui devrait être celle du progrès, les préceptes de cette école surannée, grise, au dessin correct, il est vrai, mais sans mouvement, sans verve, sans naturel, sans poésie.

Les nouveaux maîtres ont protesté, résisté, et l'esprit réactionnaire, c'est-à-dire le nombre, a exagéré la théorie première.

Le bas-relief domine !

De là le peu de respect de l'élève pour le maître, et le défaut d'aptitude du professeur pour le disciple.

Conséquence de la part de chacun : la recherche d'une règle absolue en harmonie avec l'époque.

Il est cependant un moyen prompt et sûr de remédier à cette décadence de l'art, de l'empêcher de se perdre, de se travestir. Ce moyen, on l'a proposé avant moi ; mais qu'importe ! je tiens à le répéter, parce qu'il est infaillible.

L'Académie est une ennemie contre laquelle il faut et faudra lutter longtemps et toujours, peut-être. Je le sais. J'en connais les raisons. Tant pis ! Prud'hon et Géricault ne sont pas morts de la guerre d'où ils sont sortis victorieux.

« Le maître des maîtres, le seul excellent, c'est la nature ; » a-t-on dit.

En effet, l'art n'est qu'une imitation de la nature. La nature, c'est l'archétype, le simulacre. Qu'est-ce qui séduit dans les statues antiques ? Est-ce la matière, l'idéal qu'on y croit voir, les dieux qu'on présume y habiter ? Non ! c'est l'art qui les anime, parce qu'elles sont une imitation de la nature vivante.

Imiter, tel est donc le vrai mérite.

Cependant, qu'on y prenne garde.

L'artiste que l'Académie donne aux élèves, forcément redit les enseignements qu'il tient lui-même de la nature. Donc, c'est un répétiteur, et non pas un maître. C'est l'intermédiaire entre les beautés naturelles et le sentiment vrai, et sa façon à lui de comprendre et de rendre étant passée à l'état de dogme, il s'ensuit inévitablement que, de suite, s'éteignent chez l'élève l'originalité et l'amour du beau.

Non-seulement celui-ci copie les défauts, mais encore il fait plus, il dénature et contrefait.

Puisque l'école des Beaux-Arts tient tant à placer sous les yeux de l'élève les œuvres des peintres primitifs, qu'à leur tour ceux-là regardent et jugent quelles sont les leçons reçues par ceux-ci. Ils verront que l'expression de leur pensée était tout le résultat d'un sentiment purement individuel. Leur naïveté, leur candeur, leur charme, ils les ont puisés dans l'indépendance de leurs actions [1], la liberté de leur vie, face à face avec la nature.

Est-ce donc là quelque chose de bien absurde ?

Aux élèves, nous dirons donc, pour nous résumer : Ayez de l'énergie et de la volonté. Avouez Prud'hon et Géricault pour vos maîtres. L'effet est ce qui plaît le plus. Jeune, M. Ingres a bien été sur les brisées de David, son répétiteur. Ne craignez pas de lever haut le drapeau de la discorde contre l'école grise de M. Ingres. Avant tout, il faut être l'homme de son siècle. Les jeunes deviendront extravagants, — dira-t-on. Soit ! Ils sont jeunes et se corrigeront eux-mêmes. D'ailleurs, à tout prendre, je suis assez de l'avis de celui qui préférait le style extravagant au style plat.

Que ce ne soit pas la préoccupation du procédé qui arrête. Les traits, les touches, les teintes, sont une conséquence forcée de l'art.

Cherchez l'art comme l'ont fait les premiers maîtres, et surtout évitez de le tenir d'un autre, car vous ne seriez plus vous-même.

De cette étude, surgiront par la spontanéité, l'originalité dans l'idée, le style dans le sujet, et l'harmonie dans l'ensemble, qualités rares et précieuses.

L'on peut s'égarer parfois ; mais se fausser, jamais. Le sentiment tient à la pensée. Tous deux enfantent et font éclore

1 Praxitèle ne fut habile dans sa Vénus, que parce qu'il lui donna les formes de sa maîtresse, afin qu'elle parût réellement une divinité.

(St. Grég. Naz. — *Jambic.* VIII.)

le génie. Le principe de l'artiste est l'inconnu.

Obéir à son impulsion propre, c'est atteindre l'originalité, et de l'originalité aux qualités qui font l'homme de génie, il n'y a qu'un échelon à gravir — le travail.

. . . . . Labor omnia vincit
Improbus. . . . .

Ces principes, mon cher directeur, je les ai discutés tout dernièrement dans les colonnes du *Siècle*. Je n'y changerai rien tant que durera cette espèce d'oppression sur les arts par l'Académie, et jusqu'au jour où le gouvernement aura reconnu l'utilité de résoudre cette question d'un intérêt général : la suppression des deux écoles de Paris et de Rome, je ne cesserai de prêcher bien haut l'indépendance et la liberté.

Croyez en mon opinion et à mon dévouement sincère.

Achille Gleizes.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

SUPPRESSION EN HOLLANDE DES DROITS D'ENTRÉE SUR LES LIVRES. — OUVERTURE DE L'EXPOSITION DE ROUEN — SALON D'ANVERS, DÉCORATIONS ACCORDÉES AUX ARTISTES ET ACHATS D'ŒUVRES D'ART. — LE STATUAIRE AIMÉ MILLET. — STATUES POUR LA DÉCORATION DU LOUVRE. — UNE EXPOSITION DANS LA COUR DU LOUVRE. — UN BUSTE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU. — HONNEUR RENDU AU SCULPTEUR GAYRARD. — UNE STATUE DE JEAN LA FONTAINE, PAR JULIEN. — LE PAYSAGISTE BOISSELIER. — M GLEYRE A LAUZANNE. — RESTAURATION DU JARDIN DES TUILERIES. — LA TOUR DE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS. — NOUVELLE CONDITION D'ADMISSION A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS. — M. THÉODORE DELAMARRE FILS. — LE PETIT MUSÉE DU FOYER DE L'ODÉON. — PEINTURES MURALES DE L'ÉGLISE D'ANCINES. — LES JEUX OLYMPIQUES A ATHÈNES. — LE CAFÉ ELDORADO. — NÉCROLOGIE : LE PEINTRE LÉON FLEURY, LE GRAVEUR DOMARD.

A la suite du traité conclu récemment entre la Belgique et les Pays-Bas, relativement aux œuvres littéraires et artistiques, le gouvernement de ce dernier pays vient de prendre une initiative à laquelle les amis de la liberté de la pensée et de la propagation des lumières applaudiront de tout cœur. Le cabinet de la Haye, étendant spontanément l'application d'un principe consacré par le traité en question, a proposé aux États Généraux de supprimer tous les droits d'entrée sur les livres, quelle qu'en fût la provenance, et de ne pas tolérer que, par le fait des tarifs des douanes, les produits de la pensée fussent plus longtemps traités comme de simples marchandises.

L'ouverture de la dix-septième exposition périodique organisée par les soins de la Société des amis des Arts de Rouen, a eu lieu le 15 octobre. Cette exposition présente cette année d'autant plus d'intérêt, que les récompenses honorifiques, supprimées depuis onze ans, viennent, dans un louable but d'émulation, d'être rétablies par M. le maire de Rouen, pour 1858 et les années suivantes.

Le catalogue contient près de 900 numéros, et on y trouve les noms d'artistes bien connus, tels que MM. Court, Bouguereau, Loubon, Jules Ravel, Sébron, Cossmann, Crauk, Detouche, Durand-Brager, Graillon, Jacquand, Lapito, Karl Muller, Papeleu, Tournemine et A. Véron.

Les envois de sculpture sont en très-petit nombre.

Le *Moniteur belge*, du 24 octobre 1858, contient un arrêté royal conférant, à l'occasion de l'exposition des Beaux-Arts qui a eu lieu cette année à Anvers, le titre de chevalier de l'ordre de Léopold à MM. J. Bal, graveur à Paris; J. Lies, peintre d'histoire, et W. Roelofs, paysagiste.

Aucune autre décoration ou récompense n'a été accordée par le gouvernement belge aux artistes qui ont exposé au Salon d'Anvers.

Les acquisitions d'œuvres d'art faites pour la loterie par la Société royale d'encouragement, se montent à la somme de *soixante-deux mille francs*, y compris les frais de la gravure donnée en prime.

Les achats faits par des particuliers se sont élevés à une somme de *cinquante-deux mille francs*, et les acquisitions pour le compte du gouvernement, à celle de *six mille francs*.

Nous complétons par les indications suivantes la liste des acquisitions que nous avons publiée dans les numéros du 1er septembre et du 15 octobre :

Intérieur d'une casemate russe, par Bellangé,

de Paris; — *Une petite fille sur le chemin de l'église*, par Boser, de Dusseldorf; — *les Glaneuses* et *la Petite bergère*, par Breton, de Paris; — *Deux souris dans la souricière*, par F. de Braekeleer, d'Anvers; — *La partie de cartes*, par Delcour, de Bruxelles; — *Un envoyé de la princesse d'Orange apportant des présents au père Seghers*, par Delehaye; — *Passage à gué*, par Demertelaere, de Gand; — *Paysage d'hiver*, par de Meyier, de La Haye; — *Espagnole*, par de Senezcourt, de Bruxelles; — *Cochem, sur la Moselle*, par C.-H. de Swart, d'Arnhem; — *Une récolte de houblon*, par E. de Vigne, de Gand; — *Une noce flamande* et *les Moissonneuses*, par de Wilde, de Saint-Nicolas; — *Un jour d'hiver au port de Goes*, par A. Dillens, de Bruxelles; — *Vieux moulin de la Campine*, par Fourmois, de Bruxelles; — *Tout n'est que fumée*, par Geets, de Malines; — *le Jeune dessinateur*, par P. Haesaert, de Louvain; — *Sous la feuillée*, par Hanedoes, de La Haye; — *Ida, la fille du pêcheur*, par Israëls, d'Amsterdam; — *Halte à la fontaine*, par Jacob-Jacobs, d'Anvers; — *Un lac de la Bavière*, par A. Leu, de Dusseldorf; — *Vue des Ardennes*, par Marin, de Spa; — *Marine*, par W. Meyer, de Cologne; — *Grande route à travers un bois*, par Mirani, d'Amsterdam; — *Bestiaux sur la bruyère*, par Nakken, de La Haye; — *Les vieux serviteurs*, par Noterman, d'Anvers; — *Souvenir de Bretagne*, aquarelle, par Justin Ouvrié, de Paris; — *Rêverie*, par L. Taymans, de Bruxelles; — *Le petit savoyard* et *l'Enfant terrible*, par Toussaint, de Bruxelles; — *Une vue d'église*, par B.-J. Van Hove, de La Haye; — *Intérieur d'écurie*, par Van Kuyck, d'Anvers; — *Vue prise en Styrie*, par Van Luppen, d'Anvers; — *Un marché*, par Van Schendel, de Bruxelles; — *Paysage d'été à l'heure de midi*, par Zwengauer, de Munich.

Le jeune statuaire auquel nous devons le beau marbre de l'*Ariane abandonnée* qui obtint la grande médaille d'honneur à l'exposition des Beaux-Arts de 1857, M. Aimé Millet, vient de terminer le modèle d'une statue de *Mercure* pour la décoration de la cour du vieux Louvre.

Le dieu est représenté debout, à demi enveloppé dans une élégante chlamyde, les bras croisés sur la poitrine, et tenant le caducée dans la main droite. Il a les talonnières aux pieds, et semble écouter avec une respectueuse attention les ordres que lui donne Jupiter. La tête du dieu est élégante et fine d'expression, son corps est modelé avec beaucoup de distinction. Nous croyons qu'exécutée en marbre, elle produira un très-bon effet.

Parmi les autres travaux qui s'exécutent pour la décoration de cette même cour du Louvre, on cite plusieurs copies en marbre d'après les antiques les plus célèbres : le *Bacchus*, exécuté par M. Denécheau, la *Livie en muse*, par M. Lequien; la *Vénus Génitrix*, par M. Frison.

Au nombre des statues originales, on peut indiquer l'*Art chrétien*, par M. Emile Chatrousse; la *Chalcographie*, par M. Demesmay; *Bethsabée*, par M. Oudiné; l'*Inspiration*, par M. Chambard; *Sapho*, par M. Travaux: la *Renaissance*, par M. Taluet; la *Gloire*, par M. Leharivel-Durocher; l'*Abondance*, par M. Maillet; *Circé*, par M. Gumery.

La niche d'essai, dans la cour du Louvre, dont nous avons parlé dans un de nos précédents numéros, a encore reçu un nouveau modèle, cette dernière quinzaine.

Cette figure, qui n'est pas mal agencée, dont les formes ont de la correction, donne lieu cependant à quelques questions assez singulières. « Est-ce un homme, une femme ou un hermaphrodite ? » se demandent les visiteurs. Et, en effet, au premier coup d'œil, le doute est permis.

La figure est debout. Le haut du corps est entièrement nu. Une draperie, dont le bout s'étend sur l'épaule gauche, enveloppe la partie inférieure. Le torse est bien celui d'un jeune homme aux formes délicates et arrondies, mais la tête, mais la coiffure qui encadre le visage, sont celles d'une jeune femme. De là les questions bien naturelles des visiteurs.

Dans la main gauche, le personnage, femme ou jeune homme, tient une lyre. Est-ce la *Chelis* ou la *Cithara* que Mercure composa avec une écaille de tortue surmontée de cornes d'antilope, ou le *Barbitos* qu'affectionnaient Apollon et les Muses? Nous croyons que l'artiste a voulu inventer à son tour une forme nouvelle. La main droite tient un *Plectrum*, instrument recourbé, de bois ou d'ivoire, à l'aide duquel on attaquait les cordes de la lyre.

D'après ces accessoires faut-il supposer que la nouvelle statue représente l'*Invention de la Lyre?* Mais le dieu aurait un autre aspect. Faut-il croire, d'après l'expression des traits de la figure, les yeux levés vers le ciel, le mouvement des

lèvres qu'on a voulu personnifier l'*Inspiration* ? Ce serait notre opinion ; mais il n'en resterait pas moins dans l'ensemble du groupe quelque chose de vague, d'indécis, qui ne convient pas à la statuaire. En général, la plupart des statues exécutées pour la décoration de la place du Louvre, serviront à exercer la patience et l'érudition des critiques et des historiens à venir.

On lit dans l'*Indépendance belge*, *Courrier de Paris*, du 15 octobre :

« Le buste en marbre le plus ressemblant qui ait jamais été fait de Jean-Jacques Rousseau lui-même, est un buste du célèbre sculpteur anglais Flaxmann, et ce buste appartient au simple, éloquent et vaillant pasteur Athanase Coquerel, un honnête homme qui parle avec son âme, avec son cœur. Il y a une vingtaine d'années, M. Coquerel, parlant de l'auteur d'*Emile* et du *Contrat social*, s'affligeait des incertitudes et du malaise de cette belle âme en peine de l'idéal. En même temps, il regrettait que le célèbre enfant de Genève eût abandonné la religion protestante et quitté les sentiers naturels dans lesquels il devait marcher. A cette conférence assistait une dame anglaise, et elle se retira touchée et contente à ce point, qu'elle offrit au vénérable pasteur cette image admirable de Jean-Jacques, avec cette condition que M. Coquerel, à sa mort, la léguerait à quelque musée. On ne sait pas à quel musée sera légué ce chef-d'œuvre de Flaxmann. Le Louvre en aurait grande envie, et Genève en serait bien fière. »

Dans sa dernière séance, le conseil général de l'Aveyron a émis un vœu trop honorable pour la mémoire d'un artiste, pour que nous le passions sous silence. Il a demandé que le buste en marbre du sculpteur Gayrard père, né dans le département, fût placé dans le musée de la ville de Rodez.

Il existait, à Paris, dans les salles de l'école des Beaux-Arts, un plâtre de la statue de Jean Lafontaine, par Julien. La tradition assure que ce plâtre servit de modèle au marbre qui est aujourd'hui l'un des ornements de la salle des séances de l'Institut. Il vient d'être accordé au musée de la ville du Puy, qui possède déjà un plâtre du même statuaire, celui de la *Nymphe Amalthée*. On sait que Julien est une des illustrations artistiques de la Haute-Loire. Il naquit à Saint-Paulien, en 1731, et mourut en 1804. La reconnaissance et l'admiration de ses compatriotes lui ont élevé, il n'y a pas longtemps, un monument dans sa ville natale.

Nous avons perdu, il y a peu de temps, un artiste recommandable auquel on a à peine consacré un souvenir. Il méritait cependant que l'on rappelât et ses travaux et sa carrière honorable.

C'est le 29 avril dernier qu'est mort, à Versailles, Antoine-Félix Boisselier, peintre de paysage historique. Il était né à Paris et était élève de Bertin. Il a rempli, pendant près de trente ans, les fonctions de professeur à l'école impériale, spéciale et militaire de Saint-Cyr, — fonctions auxquelles il fut appelé bien avant 1835.

Entraîné par un véritable goût pour la peinture, il avait entrepris, à ses frais, un voyage en Italie, qui lui permit de donner à ses études une direction aussi sérieuse qu'utile. En 1817, au concours des prix de Rome, il avait obtenu le second grand prix de paysage historique, concours dont le sujet était *Démocrite et les Abdéritains*. Au Salon de 1824, il reçut une première médaille d'or. En 1842, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Cette faveur était justifiée par une suite de travaux aussi recommandables que nombreux.

Les galeries des palais de Compiègne et de Fontainebleau possèdent plusieurs des tableaux de Boisselier. Sa *Vue des Andelys*, rappelant une anecdote de la vie de Poussin, orne, depuis 1836, les salles du musée d'Aix ; une *Vue prise en Dauphiné* est au musée de Dijon depuis 1843. Le gouvernement vient d'acheter à la veuve de l'artiste professeur une de ses dernières productions : une *Vue de Rome*.

Nous trouvons dans une feuille vaudoise, et nous sommes heureux de le reproduire, le récit des hommages rendus à un artiste de talent, M. Gleyre, en ce moment à Lausanne, sa ville natale. M. Gleyre appartient à la Suisse par sa naissance, mais par ses études et ses progrès il appartient à la France qui a le droit d'être fière de ses succès.

On lit dans la *Gazette de Vaud* du 15, du 16 et du 17 octobre : « Nous apprenons avec plaisir

l'arrivée à Lausanne du peintre vaudois, M. Gleyre, auquel nous devons les deux grandes pages de notre histoires nationale, exposées au musée Arlaud. Le conseil d'État lui offre, vendredi soir, un banquet à l'hôtel du *Faucon*.

« A l'occasion du banquet offert par le conseil d'État au peintre Gleyre, dont la célébrité est un honneur pour notre canton, il s'organise pour ce soir une manifestation toute sympathique, qui sera à la fois un juste hommage rendu au talent de Gleyre et un témoignage de reconnaissance pour les œuvres dont il a enrichi notre musée cantonal des Beaux-Arts.

« Un cortége aux flambeaux s'organisera à sept heures, ce soir, devant le musée Arlaud, pour se rendre à l'hôtel du *Faucon*, où il y aura sérénade.

« Hier soir a eu lieu la manifestation annoncée en l'honneur du peintre Gleyre. A huit heures, un cortége assez nombreux, dans lequel on remarquait les officiers actuellement en caserne, les étudiants, des artistes, de simples citoyens, précédé d'une musique, escorté et éclairé par de nombreux flambeaux, a traversé nos principales rues pour se rendre au *Faucon*. Après l'exécution de chants patriotiques et de morceaux d'harmonie, M. Gleyre est venu au milieu de ses concitoyens les remercier de l'ovation dont il était l'objet et à laquelle il s'est montré très-sensible. L'orateur de cette manifestation, M. L. Buchonnet, licencié en droit, s'adressant à M. Gleyre, lui a très-heureusement rappelé ses titres à l'estime et à l'affection de ses concitoyens; le peintre qui, dédaignant les faveurs et les distinctions des cours, consacre son magnifique talent à reproduire les pages les plus patriotiques de notre histoire, a droit à la reconnaissance de son pays. Les cris de : *Vive M. Gleyre !* répétés à plusieurs reprises, ont acclamé les paroles de l'orateur et prouvé au héros de cette scène la sincérité des sentiments qui lui avaient été exprimés. Des flammes de Bengale du plus bel effet ont éclairé les derniers moments de cet acte, qui empruntait son principal mérite à l'heureuse intention qui l'avait dicté, plutôt qu'aux moyens d'exécution, toujours très-restreints dans notre bonne cité. »

La restauration du jardin des Tuileries a été conduite avec une telle rapidité que, maintenant, toutes les parties qui avaient été interdites à la circulation, sont rendues aux promeneurs. Aujourd'hui, que ces travaux sont terminés, on en comprend l'utilité, la convenance. La famille impériale aura à sa disposition un parterre vaste et commode pour ses promenades; le public jouira d'un nouvel aspect du palais dont la façade se développe d'une manière grandiose au-dessus de cette terrasse inclinée, composée de tapis de verdure et de plates-bandes d'arbustes, de fleurs, entremêlés de bassins et de jets d'eau.

Le sol du jardin a été un peu élevé dans toutes les parties occupées par les massifs; on l'a baissé, au contraire, depuis le pavillon de l'Horloge jusqu'auprès du premier des deux grands bassins. Une magnifique avenue se présente pour les jours où des cortéges auront à traverser le jardin.

Des piédestaux en pierre ou en marbre ont été élevés dans le nouveau parterre. Sur une seule ligne se trouvent de remarquables bronzes d'après les statues antiques : l'*Apollon du Belvédère*, la *Diane chasseresse*, la *Vénus*, l'*Antinoüs*. Les délicieuses statues de Coustou et de Coysevox y ont trouvé des places. Elles sont séparées par des vases en marbre de la plus splendide ornementation.

Les magnifiques groupes de *Borée et Orithye*, du *Temps enlevant la Vérité*, ornent l'entrée de l'avenue principale. Sur la ligne qui termine le parterre, ligne parallèle à la façade du palais, se dressent les groupes du *Grec de Marathon*, de *Thésée et le Minotaure*, le *Phidias*, de Pradier, le *Spartacus*, de Foyatier, d'autres groupes en bronze, entre autres celui du *Laocoon*.

Tous ces changements ont été parfaitement entendus, si bien même, qu'on pourrait croire que cette partie du jardin a toujours dû être ainsi que nous la voyons aujourd'hui. Les architectes, les artistes les apprécieront d'autant mieux, que la majestueuse régularité de l'ensemble des constructions du vieux monument n'est plus contrariée par l'inégalité des lignes que formaient les anciennes divisions.

Les ouvriers ont déjà commencé le premier étage de la tour qui doit s'élever en face de la colonnade du Louvre, en reliant l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois à la mairie du quatrième arrondissement, déjà presque entièrement terminée. Ainsi sera complétée la transformation de cette place, dont on n'a pu racheter l'incorrection qu'en apportant, par respect pour la vieille église, une certaine symétrie dans l'irrégularité.

Cet édifice, d'un genre plus particulier à l'Italie qu'à la France, sera chez nous le premier type des campaniles si connus de Florence, de Cré-

mone et de Pise, qu'on a tant de fois proposé d'imiter pour servir de clochers à la Madeleine, à Notre-Dame-de-Lorette et à Sainte-Geneviève.

C'est sur les plans de M. Ballu que s'élève le nouveau monument, de style ogival, construit sur deux plans dans sa hauteur, dont le premier est carré et le second octogone, et se terminant par une plate-forme. Dans l'intérieur sera ménagée une chapelle pour les catéchismes.

Depuis quelque temps aussi, on a dressé sur le transept de Notre-Dame la charpente pour l'érection de la flèche qui doit surmonter la cathédrale, et qui ne le cédera, dit-on, en rien, comme magnificence, à celle qu'on admire de si loin sur le chevet de la Sainte-Chapelle.

Effrayé à la vue du bon nombre de barbarismes et de solécismes artistiques, historiques, grammaticaux, dans les travaux de toutes sortes des élèves de l'école des Beaux-Arts, un membre de l'Institut s'écriait dernièrement : — « Il n'y « a pas moyen que cette situation dure plus « longtemps. Je ferai la proposition de n'admet- « tre dorénavant, comme élèves, que des jeunes « gens possédant un diplôme de bachelier!

— « Bah! répondit un de ses confrères qui ne « se pique pas de connaissances très-étendues, « contentons-nous d'une moitié de diplôme et « nous serons encore bien heureux. »

La *Patrie* publie depuis quelque temps, sous la rubrique *Beaux-Arts*, une série d'articles remplis d'excellentes observations et de détails nouveaux et instructifs, qu'à son retour d'une excursion artistique dans la péninsule ibérique, M. Théodore Delamarre fils a écrits sur les grands maîtres de l'école espagnole. Ces articles sont lus avec le plus vif intérêt. Ce ne sont pas seulement les appréciations d'un touriste qui décrit les choses qu'il a vues, mais encore celles d'un artiste, passionné pour l'art, qui étudie les chefs-d'œuvre des maîtres, pour s'en inspirer peut-être un jour. On ne saurait trop engager M. Théodore Delamarre à continuer la publication d'un travail aussi curieux et aussi intéressant.

On sait que l'un des foyers du théâtre de l'Odéon a été transformé en une espèce de petit musée dans lequel les artistes contemporains déposent leurs œuvres. Il y a là des peintures, des gravures, des sculptures de toutes sortes. Ce sont des essais plus ou moins risqués, des fantaisies plus ou moins étranges; mais quelquefois on y rencontre des morceaux dignes d'attention et d'intérêt.

Nous citerons, entre autres, une petite toile de M. Froment, auteur, si nous ne nous trompons, de charmants dessins exposés en 1855, rappelant le genre de peinture qui a fait la réputation d'Hamon. Cette petite toile, qui ne manque pas d'originalité, n'est, selon nous, qu'une esquisse, mais une esquisse intelligente et bien rendue.

Deux vieillards sont devant un feu assez maigre sur lequel est placée une marmite. Ce sont deux époux; — supposez Philémon et Baucis. — La femme est debout, occupée, mais là bien sérieusement, d'une façon toute exclusive, d'une seule chose, d'une triste réalité. De la main gauche, elle soulève le couvercle de la marmite, dans la droite, elle tient une cuiller. Hélas! elle ne songe plus qu'à écumer le pot et à goûter le ragoût qu'elle prépare pour le souper.

Le mari est un vieillard aux cheveux rares, à la barbe blanche, assis sur une pierre, et enveloppé dans un large manteau qui lui cache une partie du visage. Il étend vers le foyer ses mains amaigries, afin de ranimer le sang dans ses veines.

Près de ce couple si voisin de la tombe, est un arbre, pauvre arbre déjà privé de son feuillage par les vents d'automne et d'hiver. A ses branches décharnées, tristes membres d'un corps qui n'a plus de chaleur, est pendu, par les pieds, comme un lièvre, comme un vulgaire lapin, un pauvre petit amour, les ailes repliées, les bras inertes, la tête glacée. Il est mort, bien mort!

A côté de la femme est un chat; c'est le seul ami qui égaie les soirées solitaires. A côté de l'homme, une chouette est perchée au milieu de quelques gros livres. Ces livres sont la consolation du vieillard; ils lui permettent d'adoucir les peines du présent, de se replonger dans les souvenirs du passé, de ne pas s'appesantir sur l'avenir.

Cette allégorie est très-simplement, très-finement traduite. Elle formerait un charmant tableau, car elle est déjà une esquisse aussi attachante que spirituelle.

Le bourg très-peu considérable de Saint-Paterne, situé sur la route de Mamers à Alençon, possède un château devenu célèbre par le séjour

qu'y fit Henri IV à plusieurs reprises. Ce canton offre sur plusieurs points des antiquités curieuses.

A Ancines, l'église est un vieux monument du douzième siècle, que M. le curé de la paroisse a fait restaurer et orner, à ses frais, de peintures murales remarquables.

Les décorations nouvelles sont parfaitement en rapport avec le style romano-bysantin de l'édifice. Elles comprennent vingt-neuf grands tableaux et autant de personnages isolés. Le ciel de l'église, parsemé d'étoiles d'or sur un fond d'azur, est enrichi de peintures représentant saint Julien, patron du diocèse, saint Jean-Baptiste, les douze Apôtres. Ces personnages ont une stature de trois mètres, et leur ensemble produit un effet vraiment imposant. L'histoire de saint Pierre, patron de l'église, est reproduite en sept grands tableaux. L'abside en contient sept autres, dont les uns représentent les sacrifices de la loi de Moïse, et les autres les sacrifices de la loi nouvelle. A la voûte de l'abside, sont peints les neuf Chœurs des Anges chantant les louanges de l'Agneau sans tache qui réside dans le saint Tabernacle. La chapelle de la Vierge renferme un tableau de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, dans lequel on reconnaît Mgr Bouvier, ancien évêque du Mans, qui eut l'honneur d'assister à cette auguste cérémonie. Plusieurs autres tableaux décorent cette chapelle, celle de saint Joseph et les trois arcs qui relient le chœur au transept.

M. le curé d'Ancines qui, depuis dix ans, rêvait pour sa paroisse ce religieux retour aux meilleures traditions du moyen âge, a eu le rare avantage de rencontrer dans M. Chadaigne un artiste qui a su parfaitement comprendre et exécuter son désir.

La nouvelle de la réorganisation des jeux olympiques en Grèce, à Athènes, vient de combler de joie les touristes, les amis de l'antiquité, tout ce qui a le sentiment des grands souvenirs qu'elle nous a laissés, des chefs-d'œuvre qu'elle a légués à notre admiration. Il est déjà question de trains de plaisir pour Athènes. On se rendrait à Marseille pour être transporté au Pirée, métamorphosé pour cette circonstance en une sorte de ville moderne à l'usage des voyageurs de toutes les contrées.

Le génie de certains architectes s'exerce actuellement sur les cafés. Si l'on continue, ces sortes d'établissements finiront par devenir de véritables palais de fées.

Presque à l'entrée du boulevart de Strasbourg, près du boulevart Saint-Denis, on en achève un qui est aussi vaste que magnifique. C'est un café-concert auquel on a donné le nom d'*Eldorado*. Une splendide façade l'annonce aux regards, façade décorée de colonnes corinthiennes, doriennes, toscanes, aux différents étages. Les salles sont immenses; l'estrade destinée aux chanteurs, aux cantatrices, est digne du plus vaste théâtre.

Toute une suite de peintures se déroulera sur les murs. C'est l'Eldorado fantastique décrit par Voltaire dans son roman de *Candide*, avec ses pompes, ses accessoires merveilleux. Ce qu'il y aura de plus original, de plus risqué, de plus nouveau, ce sera le plafond de la salle principale. On y a planté, au beau milieu, une horloge, mais quelle horloge! et comme elle laisse bien loin derrière elle tous les cadrans que l'on a cru inventer, ornementer depuis longtemps!

Dans cette horloge gigantesque, à la place du chiffre traditionnel indiquant l'heure, on a placé un génie supportant un cartel sur lequel le chiffre est inscrit. Les aiguilles viennent poser leurs pointes sur ces cartels.

Tout autour du cadran, les heures, représentées par des femmes aux formes élégantes, se tenant par la main, forment une ronde. Il n'a pas été possible de peindre les vingt-quatre femmes qui pouvaient personnifier la division de ce que l'on appelle un jour; mais l'artiste en a exécuté douze qui produisent un grand effet. Toutes diffèrent par l'âge, le caractère, le costume, les accessoires. C'est une curieuse image de la vie de chaque jour, de la vie telle qu'on la conçoit dans ces gigantesques pandémoniums, où l'existence ne s'apprécie qu'en raison des distractions, des plaisirs, des jouissances dont on l'entoure.

Un artiste estimé, M. Domard, graveur en médailles, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir à Paris.

Les arts ont à regretter la mort de M. Léon Fleury, décédé à l'âge de cinquante-quatre ans. C'était un de nos plus charmants et de nos plus naïfs paysagistes. Il a produit beaucoup de petits chefs-d'œuvre dont le temps ne fera qu'accroître la juste réputation. Ses débuts au Salon datent

de 1831, et depuis lors il s'était presque toujours montré assidu à nos expositions. Il avait obtenu plusieurs médailles en 1834, en 1837 et en 1845; enfin il avait été décoré de la Légion-d'honneur le 2 mai 1851.

Emile Gagneux.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE DIJON.

II.

L'exposition de Dijon n'a cessé, tout le temps de sa durée, d'attirer la foule des visiteurs au palais des États de Bourgogne. Ce mouvement, qui a fait sortir Dijon pendant plusieurs mois de son calme ordinaire, qui s'est étendu aux villes voisines et y a excité une émulation généreuse, n'est pas une agitation passagère, une surexcitation fébrile, c'est un réveil, une résurection. C'est à tort qu'on a cru jusqu'à présent que Paris était un centre unique, exclusif. Qu'on continue à fournir à nos départements des occasions de se faire connaître, et on verra ce qu'il y a de ressources, de puissance dans cette France dont on ne s'occupe peut-être pas assez. Tel est le but que s'était proposé la ville de Dijon, elle a su l'atteindre, aidée du concours de tous.

En effet, tout ce qui manie un crayon, un pinceau dans le département de la Côte-d'Or, avait tenu à honneur de solliciter une place à l'exposition de Dijon. J'ai vu là, avec plaisir, des études de fleurs, des paysages, des miniatures de M. Heynemans; les nombreux dessins de M. Charles Massenot, offrant, quelques-uns, des compositions bizarres; les portraits à l'aquarelle, finement exécutés, de M. Désiré Mazaroz; les fleurs et les fruits de Mme Eléonore Escalier, peintures à effet, brossées avec goût et sentiment, mais peut-être avec trop d'énergie; les pastels de M. Feuchot; les fleurs, les fruits et les portraits de Mme Octavie Valotte; les dessins au crayon de M. Tainturier qui, au milieu de ses fonctions publiques, trouve encore le temps de cultiver les arts; les travaux variés de M. Camille Bouchet; les études de M. Eugène Brun; les essais de fleurs de Mlle Stéphanie de Cappe; de bonnes études prises dans le Jura bernois, de M. Marquiset; les imitations fort intéressantes de manuscrits du moyen âge de M. Eugène Chataignié; les différents sujets de M. de Sarcus; les portraits et les essais de trois sœurs, mesdemoiselles Lechêne; les grisailles de M. de Laval; les portraits de M. Jantet; les dessins de M. Cugnotet, qui a été un des commissaires les plus actifs de l'exposition dijonnaise; ceux de M. Lermier, ancien commissaire des poudres et salpêtres; les fleurs et les fruits de M. Dechaux-Febvre, etc.

Les enfants de Dijon, bien qu'ils ne l'habitassent plus, tous anciens élèves de son école des Beaux-Arts, n'avaient point oublié leur ville natale. M. Billotte avait envoyé deux de ces gentils tableaux qui l'ont fait souvent remarquer à Paris; M. Morel-Retz, deux peintures qui ne manquent pas de mérite, quoique l'une d'elles, l'*Amour marchand de colombes*, offre un sujet assez bizarre; M. Nesle, des dessins d'ornementation; M. Charles Chanut, différentes études de paysage; l'un de nos plus habiles, de nos plus féconds dessinateurs, M. Hubert Clerget, ses beaux dessins des principaux sites de Biarritz, et de nombreuses études d'une exécution aussi exacte que vigoureuse.

Je citerai encore les ouvrages de M. Cornu; les portraits de M. Jolyet; les travaux nombreux de M. Félix Frillé; les sépia de M. Fouleux, capitaine d'artillerie en résidence à Alger, sujets choisis en Afrique, et qu'il a été heureux d'adresser à sa ville natale; les *Joueurs de cartes*, de M. Henri Renard; les portraits et les sujets de fantaisie de M. Mathieu Geslin; les peintures et les croquis de M. Paul Malard, aujourd'hui juge de paix à Seurre.

Passons au contingent fourni par les villes voisines. — Besançon était représenté par M. Nestor Bavoux, peintre souvent heureux de paysage et de nature morte; — M. Chapuis, qui paraît plus spécialement affectionner le genre; — M. de Fraguier, s'attaquant également à la nature morte et au tableau de chevalet; — MM. Faivre et Antonin Fanart, l'un auteur d'un tableau déjà exposé à Paris en 1857, la *Partie de volant*, l'autre d'une suite de paysages; — Lyon, la cité importante, dont l'école a eu ses jours de gloire et d'influence souvent heureuse, par M. André Perrachon; ses études de nature morte sont très-goûtées; les tons en sont chauds, vigoureux; la nature y est fidèlement représentée; — M. Eugène Grobon, également peintre de na-

ture morte ; — M. Appian, paysagiste, dont les dessins sont très-variés et à effet ; — Mlle Hélène Pourra, paysagiste ; — M. Anrioud, auteur d'une charmante vue prise dans l'Isère ; — M. Bellet-Dupoizat, auteur d'une page assez curieuse, un souvenir du seizième siècle, *Une conduite de compagnons charpentiers ;* — M. Ponthus-Cinier, M. Chevallier, paysagistes ; — M. Sicard, peintre de fleurs ; — M. Thierriat, le conservateur des musées de Lyon, également peintre de fleurs ; — M. Magaud, élève de Saint-Jean ; — MM. Domino et Dupuy ; le premier avait des peintures de fruits, d'animaux et de fleurs d'un fort bon effet ; — M. Peyronnet, qui avait rappelé une épisode de la guerre d'Afrique, *Une colonne de blessés dans le désert ;* — M. Lays, dont les fleurs et les fruits sont d'une ravissante vérité ; — Mlle Cherpin, autre peintre de fleurs et de fruits, etc.

De Marseille, M. Auguste Aiguier avait envoyé deux paysages ; M. Emile Loubon, directeur du musée depuis plusieurs années, deux tableaux ; M. Crapelet, une aquarelle, une *Rue du Caire ;* M. François Simon, des animaux ; M. Suchet, une vue de l'Afrique occidentale offrant une scène de naufragés ; M. Monticelli, des études d'après nature ; Mlle Chambovet, des *Italiennes à la fenêtre ;* M. Chiapory, deux tableaux, la *Lecture* et l'*Aurore et les heures*, petites toiles dont la singularité attirait l'attention ; M. Roffit, un paysage des environs de Béziers ; M. Adrien Lucy, receveur-général des Bouches-du-Rhône, une suite d'aquarelles et de dessins dont les sujets sont empruntés au département qu'il habite et à l'Algérie qu'il a été visiter en amateur.

Gray avait son contingent ; M. Billardet avait fait parvenir à Dijon un *Saint Jérôme repoussant le démon ;* M. Eugène Denis, deux ou trois sujets. — A Semur, c'étaient MM. Bizard père et Ferdinand Bizard, l'un donnant des vues de la ville qu'il habite, l'autre une demi-douzaine de sujets variés ; M. Etienne Bouhot, auquel on doit différentes vues intéressantes prises dans les départements voisins.

De Nuits, cette cité célèbre par ses vins, M. Meray avait envoyé un souvenir caractéristique, un *Vigneron !*

J'ai retrouvé là des ouvrages de M. Vojave, de Bordeaux, une *Vue prise à Saint-Elme*, un étang, une autre à Marol, dans les environs de Bayonne.

M. Charles Blesseau avait dessiné l'ancien château de Montbard, ville qu'il a adoptée ; M. Jules Chevrier, de Châlon-sur-Saône, avait envoyé aussi une vue de cette ville et quelques études ; M. Gustave Girardon, de Crest, dans la Drôme, de charmantes études ; M. Auguste Viot, de Bourg, des croquis de paysages.

On remarquait encore, au milieu de ces productions qui annoncent presque toutes un crayon et un pinceau faciles, un cadre d'aquarelles et deux gracieux sujets, de M. Eugène Naissant, de Pont-Levoy, *une Naissance*, époque Louis XIII, l'*Atelier du Pérugin*, tous deux finement touchés ; des pastels de Mlle Sophie Aizelin, de Dijon, la *Messagère* et la *Lecture du matin ;* l'*Adieu*, de M. Blanc-Fontaine, et deux sujets de M. Rahoult, de Grenoble ; la *Chute des feuilles*, de M. Salles, de Nîmes ; le *Pâturage dans les Landes*, de M. Schoutteten, de Lille ; les portraits de M. Collinet, et les petits tableaux de M. Herbé, de Reims ; les sujets de chasse de M. Rougeot, professeur de dessin à Auxonne ; les sujets italiens de M. Lançon, de Saint-Claude ; un curieux vitrail de M. Frémotte, de Neufchâteau ; un paysage de M. Pron, de Troyes ; le *Rocher de la Châtelaine*, au village des Planches, de M. de Brévand, d'Arbois ; une miniature sur vélin, d'après Jules Romain, par M. Poisot, et les tableaux de MM. Couturier père et fils, de Châlon-sur-Saône ; un souvenir des montagnes du Jura, par M. de Dananche, de Saint-Amour ; des fleurs à l'aquarelle, de Mme Couvreux, de Châtillon-sur-Seine ; des marines de M. Couveley, directeur du musée du Havre ; un sujet peint, de M. Pochon, de Louhans ; les dessins à la plume, de M. Lesterlin fils, d'Is-sur-Tille.

Je ne prétends pas dire que ces travaux sont tous remarquables, qu'ils nous révèlent des talents hors ligne, des artistes d'avenir ; non, certes ! Il y en a de faibles, d'incomplets, mais tous témoignent du moins d'un goût particulier, instinctif, pour l'étude des arts. Ce que je tenais à constater, c'est que ce goût, regardé longtemps comme une exception, se répand de plus en plus dans nos départements ; que de tous côtés on étudie, on travaille, et que l'intelligence artistique se développe de plus en plus. Il suffit ainsi d'une occasion, d'un centre offert à la réunion de tant d'œuvres diverses, pour signaler les plus heureuses tendances.

Les études auxquelles on se livre en province dans le silence des campagnes et des petites villes, sont patientes et sérieuses. On y est moins sujet aux distractions ; on y est plus souvent en présence de la nature, trop dédaignée ailleurs par quelques-uns ; on se tient plus facilement à l'écart du caprice, de la fantaisie où quelques imaginations ardentes se laissent entraîner par des exemples qui ont le malheur de faire autorité.

La sculpture n'a pas fait aussi bonne figure que la peinture, et j'en suis surpris ; car Dijon est une des villes de France les plus riches en monuments, en modèles précieux et inspirateurs.

De tout ce mouvement, de tous ces efforts que l'on ne saurait trop faire connaître, trop encourager, il faut conclure que, sous le rapport de l'étude et de la pratique des arts, la décentralisation — mot dont on abuse un peu trop depuis quelque temps,—s'opère petit à petit en province, beaucoup plus qu'on ne pense. Dans une révolution de ce genre, le progrès que nous préférons, le progrès qui est véritablement digne d'approbation, est celui dont l'exposition de Dijon vient de nous donner le consolant exemple. Félicitons-nous de ce véritable progrès. Il ne peut que grandir pour l'honneur de notre pays, et je suis heureux d'avoir pu consigner, dans ces annales des Beaux-Arts, le souvenir de la part importante que le département de la Côte-d-Or et son chef-lieu ont su prendre dans l'éclatante manifestation dont nous avons été témoin.

Auguste Portalais.

ARCHITECTURE.

L'ÉGLISE DE MONTFORT-LE-ROTROU (SARTHE).

Les crayons du *Monde illustré* ont offert dernièrement au public l'image fugitive d'un spectacle donné à Montfort-le-Rotrou, à plus de dix mille étrangers, le jour de la consécration de la nouvelle église de cette ville. C'est à la Revue des Beaux-Arts de donner à son tour à ses lecteurs une idée du style architectonique et des sculptures ornementales de ce beau monument.

Cette église, qui a coûté des sommes énormes, cinq cent mille francs, dit-on, témoigne aujourd'hui de la bienfaisance du fondateur, M. le marquis Christian de Nicolay. L'édifice, construit dans le style du gothique rayonnant, atteint en longueur trente-quatre mètres, en hauteur, du pavé au sommet de la voûte de la nef, seize mètres, et en largeur, quinze mètres. Je me borne à une description rapide qui suffira pour en donner une idée.

L'église est en forme de croix latine ; on y arrive par un hémicycle entouré d'une balustrade en pierres sculptées; le portail, taillé en ogive d'un dessin élégant, ainsi que toutes les ogives des ouvertures qui éclairent l'église ou y donnent accès, est surmonté d'un charmant clocher en pierres, enrichi de statues et de sculptures remarquables ; l'élévation totale de ce clocher doit atteindre au moins vingt-cinq mètres; deux belles cloches y ont été montées; les voûtes de la nef et des travées latérales sont soutenues de chaque côté par quatre grosses colonnes surmontées de gracieux chapiteaux gothiques; du sommet de ces chapiteaux partent des groupes de trois colonnettes qui se relient aux nervures de la voûte principale, et, encadrant la nef dans un ensemble de frises et de cordons, coupent heureusement la nudité des murailles. Deux grandes arcades s'ouvrent sur chaque transept, et deux moins élevées à droite et à gauche du chœur, qui se termine en forme d'abside et qu'entoure, au-dessus d'une rangée circulaire de stalles en chêne sculpté, une frise en ogives tréflées du meilleur goût. Les baies des bas-côtés sont décorées de vitraux qui partout seraient remarqués. En somme, on admire surtout dans cette église la noblesse de l'ensemble, la pureté, l'élégance, la perfection des détails et l'harmonie qui règne dans toutes les parties de l'édifice, dont la construction fait beaucoup d'honneur à M. l'architecte Tessier, qui en a créé les plans.

Les sculptures ornementales de l'édifice ont été exécutées avec talent par un jeune sculpteur du Mans, M. Victor Cosnard ; elles sont fines, délicates, originales, et très-variées dans leur homogénéité. Après avoir étudié la sculpture sur bois dans les ateliers de M. Blottière, M. Victor Cosnard est allé se former à Paris sous l'œil d'un grand maître, M. Bozzio ; enfant du Maine, il a eu cette bonne fortune de faire pour son pays son premier travail sérieux et important.

La chaire à prêcher et le maître-autel ont été exécutés sur les dessins de M. Tessier, l'habile architecte de l'église, dans l'atelier qu'il a fondé au Mans et par des ouvriers du pays. Les stalles, sculptées également d'après ses dessins, sont dues au ciseau de M. Blottière.

Les deux statues des contreforts (la statue de sainte Adélaïde et celle de saint Aymard) sont de M. Damiens, encore un enfant de la Sarthe; M. Cottereau, jeune sculpteur du Mans, qui donne les plus grandes espérances, a fait les quatre évangélistes, les bas-reliefs et les statuettes.

La peinture sur verre dont l'église de Montfort est décorée, est peut-être l'œuvre la plus considérable qui ait été exécutée dans notre dé-

partement depuis les fameuses verrières de la cathédrale. On ne compte pas moins de quarante-six fenêtres vitrées en couleur, soit grisailles, soit à sujets légendaires.

Je ne quitterai pas ces peintures, qui méritent d'être visitées par les artistes, sans mentionner, à cause d'un fait qui s'y rattache, une lancette d'un bas-côté.

Cette lancette représente saint Augustin; le savant historien de la vie de ce saint, M. Poujoulat, étant venu un jour visiter l'église de Montfort, s'arrêta devant la grande figure de l'auteur de la *Cité de Dieu* et se mit à l'examiner avec attention : « Oui, dit-il un moment après, ce sont bien là ses traits! » Et comme l'artiste qui l'accompagnait semblait étonné de cette exclamation, il ajouta : « Je le connais bien, j'ai vécu toute ma vie avec lui. » Parole flatteuse pour le peintre qui avait si bien rendu son sujet.

Je n'insiste pas sur ces détails. Les fêtes de Montfort ont laissé dans la population des traces dont un édifice splendide va consacrer le souvenir. Evidemment, le génie des arts dans l'architecture, non moins que dans la sculpture et la peinture décoratives, sollicite les hommes de goût à se mettre à l'œuvre.

Saint-Calais (Sarthe), 20 octobre 1858.

L. Athanase Boulanger.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

. . . .
. . . . . Comment se fit-il que, parti de Cabourg-Dives pour aller voir M. de Caumont, le Nestor des antiquaires et l'un des plus aimables habitants de la ville de Caen, j'arrivai à Aix en Savoie? C'est ce que je vais avoir l'honneur de vous dire, si vous voulez bien le permettre.

Pourquoi le dire? après tout, c'est si simple, qu'aussi bien vous l'eussiez deviné, sans doute.

J'avais rencontré X. — Je mets X, pour ne pas dire un ami. — X. était souffrant et allait à Aix; il me proposa de l'accompagner; tout ce qui est insensé sourit au cœur de l'homme, j'acceptai.

. . . . . Six heures sur le chemin de fer de l'Ouest, quatorze sur celui de Lyon, en tout vingt heures pour traverser la France et aller dans une autre contrée, c'est fort beau, mais c'est d'une monotonie bien désespérante; les conquêtes de l'intelligence humaine sont glorieuses, il faut bien les payer par un peu d'ennui.

Pour comble de malheur, on venait d'ouvrir depuis peu la dernière section du chemin de fer de Culoz, frontière de la France, à Chambéry, capitale de la Savoie. Pour remplacer le bateau à vapeur qui, autrefois, vous berçait à travers le lac jusqu'à la ville thermale, heureusement les ingénieurs piémontais ont eu une idée des plus pittoresques, celle de placer les rails sur le rivage, de façon que, pendant plusieurs kilomètres, semblables au pyroscaphe, les wagons ont l'air de tracer leurs sillons dans les eaux bleues du Bourget.

Donc nous voici à Aix, en face de magnifiques marronniers plantés en quinconces, sous l'ombrage desquels les *Savoisiens* viennent se promener.

Savoisien est la plus honnête manière de dire Savoyard. Je l'emploie, parce qu'il faut être poli avec tout le monde.

Les Savoisiens tiennent essentiellement à être appelés ainsi. Pourquoi? je l'ignore. Je dois même dire que, pour les noms, ils sont assez accommodants. Je n'en veux d'autre preuve que la façon toute prosaïque dont ils ont baptisé la belle promenade dont je parlais tout à l'heure; elle se nomme le *Gigot*, à cause de sa forme qui rappelle le comestible en question. Ils auraient pu trouver un nom un peu moins vulgaire et rappelant la même forme à l'esprit, comme par exemple la mandoline, mais ils ont préféré Gigot, — c'était plus tendre.

Nos bagages transportés à l'Hôtel-Royal, nous avons flâné par la ville aux doux rayons d'un soleil d'automne. Nous avons écouté les nouvelles, les on-dit, les petits cancans qui sont en tout temps l'apanage des villes de bains.

Après un court séjour, nous possédions la chronique vraie, la chronique fausse et la chronique scandaleuse de l'endroit. Pour bien comprendre tout ce qui s'est passé cette saison dans ce petit coin de terre, j'ai besoin de faire un cours d'histoire rétrospective et de passer au crible tous les contes bleus de la saison.

Depuis dix ans Aix-les-Bains a complétement changé d'aspect, et voici à propos de quoi: L'an de grâce 1847, c'était, comme par le passé, un petit bourg tout simple, tout naïf, sans prétention aucune, qui offrait à tous ses bains et son hospitalité, qui

recevait son monde comme il pouvait; il est vrai de dire que les grabats étaient plus nombreux que les bons lits; son casino était placé dans une espèce d'ancien bâtiment en partie ruiné et où cependant les malades et les valides ont dansé et ri de bon cœur. C'était l'âge d'or.

Ce lieu de réunion était un ancien château appartenant au marquis d'Aix; mais, chaque année, il prenait au propriétaire des velléités de restaurer le manoir de ses pères. Chaque année, il menaçait donc ses locataires de les mettre à la porte. Ennuyés de cette épée de Damoclès suspendue sur leur tête, les intéressés se réunirent un jour et tinrent conseil, et il fut décidé qu'afin de ne pas payer de terme, on aurait une maison ou plutôt un casino à soi. On donna congé au marquis qui l'avait bien mérité.

Séance tenante, *cent mille francs* furent souscrits pour l'exécution de cette idée toute savoisienne, et bientôt tous les maçons de la contrée briguèrent l'honneur de donner les plans du futur palais; mais ces messieurs refusèrent les artistes du cru, leur ambition visait plus haut. Après avoir acheté à bon compte un très-beau terrain, ils convièrent les architectes du monde entier à un concours pour l'exécution du monument qui devait embellir leur cité.

Les projets affluèrent; il en vint d'Italie, d'Allemagne, de Suisse et surtout de France, où il y a presque autant d'architectes que de maisons. On fit une exposition, elle fut splendide, les salles étaient envahies par les dessins, les murs en étaient couverts; mais grand embarras des sociétaires, qui ne pouvaient les exécuter tous et encore moins faire un choix, leur modestie leur disant qu'ils en étaient incapables; mais avec le bon sens qui caractérise les habitants d'Aix, ils prirent bien vite la résolution de nommer un jury qui se chargerait de la besogne. On était en août 1847; on compulsa la liste des étrangers, en se disant que ce serait jouer de malheur si parmi un millier de baigneurs, on ne trouvait pas de quoi composer un tribunal compétent. Hélas! les noms *ad hoc* étaient clair-semés, et c'est à grand'peine que l'on décida un ingénieur piémontais, un ingénieur belge et un architecte de la ville de Paris, M. Félix Pigeory, à faire partie de cet aéropage souverain; ce dernier fut nommé président, et le projet qu'il fit couronner venait de Paris: l'auteur était un jeune homme de vingt-huit ans, nommé Pellegrini, élève de l'École des Beaux-Arts.

Sous le souffle inspirateur du commissaire du gouvernement de S. M. le roi de Sardaigne, d'une municipalité laborieuse, et du talent du jeune architecte couronné, Aix commença à se transformer. Ses rues se sont percées et alignées, des villas et des monuments se sont construits, et, dans un avenir prochain, il est à supposer que cette petite cité prendra un rang important parmi les villes thermales de l'Europe.

Aussitôt les travaux commencés, les principaux habitants se constituèrent en société, et, chacun apportant son obole, les fonds furent portés à 200,000 francs; aussi les colonnades, les frontons, les portiques du nouveau casino s'élevaient-ils par enchantement. On voyait déjà se dessiner l'ensemble du monument. Les actionnaires faisaient les versements avec une ardeur des plus méritoires; c'était nécessaire, le jeune architecte avait été élevé à bonne école, il avait fait ses études dans la capitale du monde civilisé, il savait comment se double un budget. Aussi, les bâtiments élevés et couverts de leurs toitures, Pellegrini déclara aux intéressés que maison couverte est à moitié faite, et que les 200,000 fr. étaient dépensés. Il ne restait plus rien pour la décoration, l'ameublement, les appareils de chauffage, d'éclairage, etc.

Sur ces entrefaites, un homme intelligent qui, par hasard, fut informé de cette position critique, tint à peu près ce langage aux Savoisiens:

— Vous manquez d'argent pour finir votre casino, je vais le terminer à mes frais, puis je le prendrai en location; ce n'est pas tout, je prendrai l'engagement de vous donner, chaque année, une somme importante pour agrandir et restaurer vos bains; mais à une condition, à une seule!

— Laquelle, s'écrièrent les Savoisiens?

— C'est que votre casino donnera asile à la roulette, au trente-et-quarante; c'est que vous livrerez le monument qui doit faire l'orgueil de votre cité au démon du jeu, dont il sera le temple.

Le marché fut conclu. Il ne fallait plus que l'autorisation de M. de Cavour, le premier ministre; il n'accorda pas précisément cette permission, mais il ferma les yeux; en politique, fermer les yeux, c'est accorder. Il eut raison, il fallait empêcher que dans ce petit bourg il y eût deux monuments en ruine, le nouveau et l'ancien casino.

M. Bias obtint donc le privilége des jeux et la concession des bains, et, sous son inspiration créatrice et son intelligente activité, ce qu'il avait annoncé fut exécuté. En 1849, le casino était achevé, splendide et riche comme il l'est aujourd'hui. Il fit étudier par l'architecte Pellegrini et M. François, ingénieur et inspecteur des eaux minérales de France, une restauration complète des bains.

Il voulut que cet établissement rappelât, par

ses dispositions intérieures et son aspect extérieur, les thermes des Romains qui, autrefois, avaient existé dans le pays, ainsi que le prouvent les antiquités qui ont été trouvées, et l'arc de Campanus que l'on voit encore dans la maison de Coucy et qui témoignent du séjour à Aix de ces maîtres du monde.

Le bail qu'il fit avec l'administration renfermait certaines clauses pour le paiement des loyers et pour les dépenses à faire. Tous lui rendent aujourd'hui cette justice, c'est qu'il alla souvent au delà de ses engagements.

Ainsi il devait payer { 20,000 fr. de loyer pour le Casino.
20,000 fr. pour la municipalité.
10,000 fr. pour l'entretien des thermes.

Il en mettait presque autant aux frais de l'église, aux œuvres de charité, à la musique, etc., et, en outre, il avait résolu de dépenser, en plusieurs annuités, 1,000,000 de francs pour les travaux des bains qui étaient déjà en voie d'exécution et qui avaient absorbé près de 300,000 fr.

L'habile financier ne s'en était pas tenu là, il créa une société fermière des jeux qui débuta par la construction d'un magnifique hôtel, appelé Hôtel-Royal, destiné à recevoir les riches étrangers qu'il conviait aux splendeurs qu'il préparait. Cet hôtel, qui est situé auprès du Casino, est vraiment aussi royal que son nom, et rappelle tout ce que l'on trouve de plus confortable à Genève, à Lucerne ou à Bâle.

Pendant sa direction, le jeune concessionnaire, donnant lui-même l'exemple, se construisait à quelques pas de là une villa qu'il fit planter à grands frais.

Un peu plus loin, M. le comte de Pommereux, petit-fils d'une de nos célébrités financières, le marquis d'Aligre, achetait une vaste prairie à travers laquelle il traçait une belle avenue macadamisée, et il semait, à droite et à gauche, chalets et kiosques; il envoyait son jardinier savoisien au lac d'Enghien examiner les constructions pittoresques que les Parisiens y ont élevées, et en revenant, ce moderne Lenôtre construisait, sous la direction du comte, le charmant chalet occupé aujourd'hui par Mme de S..., et cette fameuse rotonde tapissée de mousse, dont la double destination est de devenir tour à tour manége et salle de spectacle.

La petite cité marchait donc à grands pas vers un brillant avenir, les étrangers venaient en foule, les hôtels étaient plus que pleins, ils regorgeaient de monde. On était, hélas! trop heureux, car ce succès rapide fit naître l'envie. Une coterie, composée de quelques gens honorables et de beaucoup de jaloux, jasait tout bas, puis bientôt tout haut; ils disaient que si le jeu amenait l'or, si les dépenses étaient folles et exagérées par ceux qui gagnaient, ce n'était pas sans un revers de médaille pour ceux qui perdaient; on citait tel baigneur venu pour passer une saison, qui, au bout de trois jours, était dépouillé par la roulette et forcé de repartir sans prendre soin de sa santé (Touchant intérêt). Tel autre qui s'obstinait à braver la fortune et qui finissait par disparaître, en laissant des dettes considérables et en faisant tort à son hôtelier. Cependant, le fermier des jeux fit souvent taire les plaintes, et cicatrisa bien des blessures en payant pour les fugitifs.

Mais les plaintes continuaient, ces vertueux habitants d'Aix ne dormaient pas tranquilles. Un beau matin, ils se réveillèrent très-agités, et on résolut de signer une demande pour la suppression des jeux, alléguant l'immoralité flagrante d'une telle tolérance.

Le ministre ne se le fit pas dire deux fois; il supprima ce qu'il avait toléré, et, comme saint Remy à Clovis, il dit aux habitants d'Aix :

> Brûlez ce que vous avez adoré,
> Et adorez ce que vous avez brûlé.

Les mauvaises langues prétendaient alors que cette demande de suppression était seulement faite en vue de dépouiller le fermier actuel, mais que l'intention bien arrêtée était de redemander un peu plus tard le rétablissement des jeux à leur profit.

Il n'en est pas moins vrai que cette suppression, accordée en 1855, porta un coup funeste à la prospérité toujours croissante de la petite ville; car en quelques années les loyers et la valeur des immeubles avaient presque doublé. Depuis tout est tombé au calme plat, et, cette année, on prétendait que la saison a été beaucoup moins fructueuse pour les propriétaires et les hôtels; on disait même, ce qui serait plus grave, que l'établissement des bains et du casino était en perte.

Aussi le nombre de ceux qui ont applaudi à la mesure ministérielle diminue-t-il tous les jours, et la majorité des habitants désire le retour de l'ancien état de choses, prétendant, après tout, que si les joueurs se ruinaient, c'étaient des étrangers, puisque l'entrée des salles de jeu était interdite aux nationaux; que c'est vraiment trop d'abnégation et de vertu que de vouloir réformer l'humanité à ses dépens. Leurs adversaires soutiennent faiblement que si les ressources de la Savoie ne peuvent suffire aux dépenses, l'État vient à leur secours, et qu'en augmentant les impôts, on arrivera à terminer tous les travaux sans être obligé de donner de nouveau asile aux grecs et aux chevaliers d'industrie. En effet, le gouver-

nement promit son concours, il y a même un décret, daté du 6 juin 1856 et signé de Cavour, qui porte qu'une partie des fonds sera faite par l'État et que les travaux devront être terminés en 1859. Mais en examinant la grandeur de l'entreprise et le peu de ressources dont on dispose, on peut en ajourner la fin, sans crainte de se tromper, en 1869, au lieu de 1859.

En attendant, l'administration a fait de son mieux pour distraire ses hôtes ; cette année elle a attiré Mmes Gambardi, Herman et Levassor, qui ont donné successivement de brillants concerts. Quelques célébrités sont venues aussi, M. le vicomte de Marcellus, M. le prince Woronzoff, aide de camp de l'empereur de Russie, le prince Henri des Pays-Bas, Mme la duchesse de Trévise, M. l'amiral Parceval-Deschênes, Mme Emile Pereire, M. Buloz, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, qui est un peu Savoisien et qui, dit-on, veut fonder une *Revue* à Chambéry. Les lauriers de M. Pillet-Will, son compatriote, le bienfaiteur de la capitale de la Savoie, l'empêcheraient-ils de dormir?

Ici, nous devenons pensif et sérieux. Il nous faut parler d'une charmante individualité, Mme de S..., qui, à elle seule, emplit la ville d'Aix d'admiration, d'étonnement, parfois de stupéfaction.

Pas un baigneur, pas un touriste qui ne raconte son histoire à son voisin, ébloui ou scandalisé.

C'est qu'il y a vraiment de quoi être l'un ou l'autre, quelquefois les deux.

Comme toutes les organisations supérieures, Mme de S... ne compte que des admirateurs ou des ennemis.

Comment, en effet, rester indifférent à cette étrange personnalité, qui, Protée femelle, se change et se multiplie pour briller et se changer encore. Tant et si bien que, ainsi que le dit M. Félix Platel en son livre de *Savoie et Piémont* : « Ceux qui ne la connaissent pas en disent du mal, ceux qui la connaissent en disent du bien. »

Que M. Platel nous pardonne, mais ceci n'est pas une biographie, ni même une simple définition. Qu'importe le blâme des inconnus qui n'ont pas le droit de louer, qu'importe la louange de ceux qui n'ont pas le droit de blâmer.

Puisque aussi bien le chalet de Mme de S... est par sa volonté une maison transparente, puisque Mme de S... est de son plein gré descendue dans l'arène, où, la plume au poing, elle lutte avec plus ou moins d'avantage, elle appartient de droit à la chronique, qui, la friande qu'elle est, préfère une personnalité excentrique, originale, à toute autre illustration. Ainsi, tout le monde, chroniqueur, auteur ou voyageur, peut dire toute sa pensée sur celle qui dit et écrit tout ce qui lui passe par l'esprit.

Ainsi ferai-je. En traçant le portrait de Mme de S..., mon intention n'est pas de marcher dans les pantoufles de La Bruyère, mais de satisfaire la curiosité de mes lecteurs.

Mme de S .. appartient par les femmes à la famille des Césars. Son enfance s'écoula à Paris ; cela devait être, car nulle femme plus qu'elle ne possède les charmes et les défauts des filles de Lutèce.

A quinze ans, Mme de S... était une jeune personne accomplie ; née poëte, elle était devenue peintre et musicienne.

Les aspirations qui décident la destinée, la portaient aux choses sérieuses. Passionnée pour les renommées vraies ou fausses, elle partagea son admiration entre Béranger et Châteaubriand. Ces grands génies lui rendirent en affection sincère le tribut que la jeune fille payait à leur gloire.

Mariée à seize ans, Mme de S... se trouva mêlée, sinon comme actrice, du moins comme intéressée aux événements politiques qui, peu après son mariage, se succédèrent rapidement.

En ce moment, les idées fausses et héréditaires inculquées à la jeune fille allaient peut-être pour toujours compromettre l'avenir de la jeune femme.

L'esprit de lutte, qui, de tout temps, avait animé les siens, se réveilla en elle prompt et vivace. Frêle et gracieuse créature, elle entra dans l'arène politique avec l'aplomb d'un athlète puissant, et elle ne se souvint qu'elle était femme que le jour où elle se trouva vaincue.

Si, le jour de la défaite, elle eût été seule, elle se serait relevée calme et sereine, et aurait accepté loyalement le sort que les grands cœurs accordent à leurs ennemis ; et, fière d'avoir lutté, sa vie se serait écoulée calme et tranquille comme une soirée d'été après l'orage.

Malheureusement, une foule de mécontents vint se grouper autour de cette femme que sa jeunesse et sa précoce intelligence signalaient aux partis politiques.

Faut-il s'étonner qu'à dix-huit ans, entourée, fêtée, adulée, Mme de S... ait voulu jouer le rôle de Mme de Montpensier.

A notre époque les ligues durent peu, les intérêts publics n'étant plus renfermés dans quelques mains formant un centre ; et, dans l'héritage de l'étoile de la ligue, les ciseaux préparés pour tondre le Valois, sont devenus ridicules, même dans une blanche et petite main.

Donc, nous l'avons dit, les mécontents l'en-

tourèrent, et, afin d'attirer les regards sur leur cause, ils poussèrent celle qu'ils mettaient en avant, à se faire remarquer par des excentricités auxquelles, par nature, elle était déjà portée.

Que faire? durent alors se demander ceux qui avaient à appréhender l'éclat ou à prévenir les dangers qui pouvaient en résulter. Les moyens à employer étaient délicats et difficiles : sévir, c'était reconnaître que la lutte avait existé, pardonner était une faiblesse. On employa un moyen transitoire, Mme de S... dut quitter la France, emportant dans son cœur plus de dépit que de haine.

Madame de S... est trop supérieure pour se tromper elle-même, et souvent, sans doute, un regret a dû se lever entre elle et le passé.

La Savoie fut choisie pour lieu d'exil. Le roi Victor-Emmanuel honora l'exilée d'attentions délicates, et ne vit en elle qu'une jolie femme de plus dans ses États.

Elle se fit bâtir le pittoresque chalet qu'elle habite aujourd'hui. Les vifs chagrins qu'elle venait d'éprouver et sa santé altérée paraissaient l'avoir décidée à vivre retirée et à se livrer à son goût favori pour les muses; mais elle avait compté sans son ancien entourage, et peut-être aussi sans ce besoin d'activité et de publicité à tout prix qui tourmente sans cesse cette nature inquiète et laborieuse.

Aussitôt que ses amis politiques surent que Marie de S... était exilée et retirée en Savoie sous un chaume, le chalet et la fée qui l'habitait furent chantés en vers et en prose, les hommages et les missives arrivèrent de tous côtés, les noms les plus connus du parti démocratique furent à ses pieds; cette fois encore le bon sens lui fit défaut; aussi Manin, Gioberti, Eugène Sue, Louis Blanc, Schœlcher, Charras, Lamennais saisirent avec empressement l'occasion d'attacher à leur cause un grand nom; les hommages et les flatteries agirent tellement sur l'exilée, qu'elle brûla ses vaisseaux et se rendit impossible, sinon pour l'avenir, du moins pour le présent.

Elle but à grands traits dans la coupe qu'on lui présentait, personne ne fut là pour lui arrêter le bras, et cependant elle a dit et écrit quelquelques années plus tard :

« Si on doit se défier de quelque chose, c'est du miel et de l'ambroisie que l'on vous verse à flots qui, si on n'y prend garde, finissent par causer une funeste ivresse. »

Pour Marie de S., l'ivresse a eu lieu; le réveil sera douloureux, aujourd'hui qu'elle a rompu avec son passé, sa famille, et, comme elle l'a écrit quelque part, qu'elle est errante en pays étranger, arrachée à toutes les joies de la patrie et du foyer, elle doit s'apercevoir déjà que les partis politiques sont insatiables; que c'est un bûcher qu'il faut sans cesse entretenir; que quand ils n'ont plus rien à brûler, ils font comme Saturne, ils dévorent leurs enfants. Dernièrement, il a été publié à Londres une lettre dans laquelle la jeune femme est vivement admonestée et souffletée sur les deux joues; on lui dicte une règle de conduite pour l'avenir; on lui fait entendre que, désormais, elle doit épurer sa société; qu'elle a autour d'elle quelques noms aristocratiques qui, un jour, deviendraient un danger pour sa sûreté, et que, d'ailleurs, elle ait à s'abstenir de toilette et d'aller au bal lorsque ses frères sont dans l'exil. C'est la rougeur au front que Mme de S... a dû lire cette lettre, et cependant elle est rationnelle, elle est la conséquence logique, brutale, de la conduite qu'elle a tenue jusqu'à présent.

Cette leçon profitera-t-elle? Tous ceux qui, désintéressés dans les menées politiques, ont eu l'honneur d'approcher Mme de S..., le désirent sans l'espérer, et attendent du temps, ce grand niveleur de toute chose, que le côté sérieux de la pensée se développe et se joigne aux remarquables aptitudes de cette belle et noble personne qui, en attendant, prend son mal en patience, écrit des vers, joue la comédie, fait de la peinture, et rédige un journal.

Henry de Saint.Didier.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

HÉATRE DE L'ODÉON : *La Vénus de Milo*, comédie en trois actes et en vers, de M. Louis d'Assas. — *La Mouche du coche*, par M. Marc Monnier. — *Frontin malade*, par MM. Jules Viard et Henri de la Madelène.—*Les Moutons*, de Mme Sand.

Un paysan grec trouve dans son champ, à Milo, une statue mutilée; un Français, homme de goût et d'esprit, passe par là, achète la statue pour le compte de la France, et la Vénus de

Milo, avec ses deux bras de moins, prend aussitôt place parmi les chefs-d'œuvre de l'art antique. Rien de plus ravissant, en effet, rien de plus pur de forme ; la divinité s'est montrée en reparaissant sur la terre : *incessu patuit dea*. Mais à qui attribuer ce magnifique ouvrage, ce modèle de la beauté grecque divinisée. On a nommé Praxitèle. Est-ce lui ? n'est-ce pas lui ? Que nous importe, à la distance où nous sommes. Est-ce le temps qui a cassé les bras de cette statue ? Cela est plus que probable; mais M. Louis d'Assas a imaginé là-dessus une version toute particulière, que l'Odéon s'est empressé d'accepter.

M. Louis d'Assas reconnaît Praxitèle comme l'auteur de la Vénus de Milo. Praxitèle, soit! Il le fait contemporain de Phidias, quoique deux siècles à peu près aient séparé les deux sculpteurs. Soit encore, bien qu'on puisse le chicaner là-dessus, et même lui objecter, sous le rapport de l'art, ce grave anachronisme. N'y regardons pas de si près. Mais peut-on admettre aussi facilement que Praxitèle, dans un accès de fureur, ait mutilé lui-même son œuvre admirable; voilà ce qui était difficile à justifier, et ce que M. Louis d'Assas a fait néanmoins, à l'aide d'une fable touchante et gracieuse, plus moderne qu'antique peut-être, mais très-sympathique, et qui émeut le cœur en surprenant la raison.

Praxitèle est esclave chez un certain Agathon, lequel fait de la sculpture en amateur, et, riche citoyen d'Athènes, tranche de l'homme à bonnes fortunes. Il a pris Aspasie pour maîtresse, comme si Aspasie était une dame aux camélias faite pour un pareil butor. Passons encore là-dessus. Aspasie s'est donnée à ce sculpteur manqué; mais elle a su distinguer dans l'atelier d'Agathon le jeune Praxitèle. Elle l'a vu travailler à sa Vénus, qu'il a faite d'après les souvenirs de la belle Chloé, dont il était le Daphnis dans l'île de Milo avant d'être réduit en esclavage. Agathon découvre cette statue au moment où elle vient d'être achevée; il offre la liberté à son esclave, si celui-ci veut lui céder le droit d'envoyer ce chef-d'œuvre à un concours qui vient de s'ouvrir, et qui sera présidé par Phidias. Praxitèle, pressé par le désir de revoir Chloé, consent à ce marché. Sur ces entrefaites, Agathon achète la jeune Chloé, amenée à Athènes à son tour comme esclave. Praxitèle retrouve celle qu'il aime, et demande également sa liberté à son maître. Refus de celui-ci, qui prétend la garder. Pour se venger de lui, Praxitèle prend son maillet et casse les bras à sa statue. Elle est envoyée, malgré cela, au concours; elle est couronnée, et Phidias, instruit par Aspasie de tout ce qui s'est passé, nomme Praxitèle comme le père de la Vénus, au lieu d'Agathon. Il va sans dire, et je n'ai guère besoin de l'ajouter, si ce n'est pour les cœurs sensibles, que Praxitèle épouse Chloé.

Tel est le thème sur lequel M. Louis d'Assas a travaillé, thème qu'il a enrichi de vers élégants et distingués. Le succès a été complet, en dépit des invraisemblances et des anachronismes que la critique doit relever. C'est un poëte de plus qu'on devra à l'Odéon. Les artistes ont soutenu dignement l'ouvrage confié à leurs soins. Mlle Debay est charmante dans le rôle de Chloé; il est fâcheux que ce rôle n'ait pas plus d'importance. Cette jeune actrice prélude à un brillant et sérieux avenir; elle prend la route par laquelle on arrive à être sociétaire du Théâtre-Français. Guichard, Leray ont eu de très-beaux élans, et Mlle Mea représente convenablement Aspasie. L'Odéon a fait des frais de décors qu'on ne saurait trop encourager.

Deux petites comédies se sont également inscrites au répertoire de l'Odéon ; la *Mouche du coche*, de M. Marc Monnier, poëte aussi, lui, et des plus remarquables, mais qui s'est contenté de la prose, comme dans la *Ligne droite*, spirituelle comédie rapportée de Russie par Mme Plessy, et qui avait déjà fait connaître si avantageusement le jeune auteur. Il y a beaucoup de finesse et de distinction dans le talent de M. Marc Monnier. La grosse gaieté domine, au contraire, dans la comédie en vers de *Frontin malade*, de MM. Jules Viard et Henri de la Madelène. C'est une charge, mais les charges ont du bon, et celle-ci en a.

Maintenant, voulez-vous savoir pourquoi madame Sand ne fera pas paraître sur le théâtre de l'Odéon les *Moutons du Berry*, comme on l'avait annoncé fort étourdiment? « C'est que, écrit-elle à un auteur dramatique, il faudrait leur mettre un petit sac sous la queue, parce que ces animaux-là fonctionnent continuellement. » Voilà une raison; mais si Mme Sand m'avait fait l'honneur de me la confier, je crois que je l'aurais gardée pour moi ; après cela, *chacun a sa pensée*, comme dit le bon La Fontaine.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 19 octobre 1858.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal, on procède au dépouillement de la correspondance, qui comprend : 1° une lettre de M. Gautrin, relative à son système de sténographie musicale. M. le président veut bien se charger de

répondre à cette lettre, et M. Ach. Lestrelin d'examiner ce système au nom de la Société; — le second volume des œuvres de notre collègue M. Antonio Vinagéras, renvoyé à M. Léon Fournier;—3° l'*Album de l'Union des Poëtes* (les *Olympiades*), sur lequel M. Maillet est chargé de faire un rapport;—4° le *Journal de la Société impériale et centrale d'Horticulture,* et le programme des prix à décerner en 1859 par l'Académie impériale de Metz; ces deux envois sont déposés aux archives; — 5° Mémoires de la Société d'agriculture, des arts et belles-lettres de l'Aube, renvoyé à l'examen de M. Villemsens;— 6° Bulletin de la Société française de photographie, remis à son rapporteur ordinaire, M. Ch. Chevalier; — l'*Univers musical* et le journal anglais *The Builder,* renvoyés à MM. de Longperrier et Ch. Fournier.

Le président lit deux demandes d'admission : la première dans la section de peinture; la seconde dans la section de photographie. Ces deux demandes sont remises aux présidents de ces deux sections, avec prière de faire leur rapport le plus promptement possible.

M. le président accorde ensuite la parole à M. Maillet pour lire la fin de l'intéressante notice sur Méhul, par notre honorable collègue M. Vieillard. Après avoir écouté cette lecture, qui captive au plus haut degré son attention, l'assemblée décide qu'une lettre de félicitations et de remerciements sera adressée à l'auteur de ce travail.

Sur la proposition de M. Andréï, une commission est nommée pour faire un rapport sur l'œuvre de M. Maindron, intitulée *Sainte Geneviève et Attila*, œuvre placée sous les colonnades du Panthéon. Cette commission est composée de MM. George Rouget, Guérin, Boitel et E. Paul.

M. Gendré propose ensuite le rétablissement du comité d'enquête, et rappelle les services rendus autrefois à la Société par ce comité. Cette proposition est accueillie avec empressement, et il est décidé qu'un membre sera pris dans chacune des sections pour composer ce comité, qui sera nommé à la prochaine réunion.

L'heure avancée oblige M. le président à lever la séance.

Le premier secrétaire-adjoint,
L.-M. Moultat.

NOTA. L'ordre du jour du 2 novembre étant très-chargé, MM. les membres sont avertis que la séance sera ouverte à sept heures et demie très-précises.

Ordre du jour de la séance du 2 novembre 1858.

Lecture du procès-verbal de la séance précédente; — Rapport sur les candidatures; —Rapports des commissions; — Rapport de M. Maillet sur l'Album de l'Union des poëtes; — Nomination du Comité d'enquête; — Lectures : 1° la Vie d'Haydn, par M. Th. Labourieu; 2° Essai sur l'art dramatique, par M. Ch. Fournier; 3° Impressions d'un voyage en Russie, par M. Ach. Lestrelin; — Propositions, communications et questions diverses.

C'est le 16 octobre qu'a eu lieu, chez Mongrolle, le banquet donné à l'occasion de la fondation de la Société libre des Beaux-Arts. La réunion a été des plus nombreuses, presque tous les membres de cette association étaient présents.

Un des fondateurs de la Société, M. Hittorf, qui en a présidé les séances et dirigé les travaux pendant plusieurs années, occupait au banquet une place d'honneur, en face de M. P.-B. Fournier, président actuel, et de MM. Rouget et Gendré, vice-présidents, et Montmeylian, secrétaire-général.

Avant la fin du banquet, un triple toast, accueilli avec enthousiasme par les sympathies de l'assemblée, a été porté par M. le président, *à S. M. l'empereur*, *à M. le préfet de la Seine et aux fondateurs de la Société.* D'autres toasts, unanimement applaudis, ont été portés aux anciens présidents, et en particulier à M. Hittorf.

Divers morceaux de poésie inédite, lus avec esprit par leurs auteurs, plusieurs spirituelles chansonnettes, dites avec entrain par ceux qui les avaient composées, ont terminé d'une manière charmante une réunion qui n'a cessé d'être animée par l'expression franche et cordiale des sentiments et des sympathies qui unissent entre eux les membres de la Société. Cette fête laissera d'agréables souvenirs dans l'esprit de tous ceux qui y ont assisté.

Le premier secrétaire-adjoint,
L.-M. Moultat.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 1er octobre 1858.

Le procès-verbal est lu et adopté.

La correspondance comprend : 1° une brochure intitulée : *Réalité*, poëme par M. Delaunay. Renvoyée au rapport de M. Edmond Douay;—2° une lettre et des exemplaires de : *La propriété intellectuelle est un droit.* Dépôt aux archives;—3° Deux numéros de l'*Europe artiste*, contenant l'*Etude sur les Beaux-Arts appliqués à l'industrie en France et à l'étranger*, par notre collègue M. Dussauce.

Il est procédé par la voie du scrutin à l'élection de MM. Lenoir, peintre, présenté par MM. P. Chareau et Huber; — de la Landelle, homme

de lettres, présenté par MM. P. Chareau et Charpin; — de Muratori, artiste italien, qui a offert au comité le portrait de S. M. l'impératrice, placé au centre d'une guirlande de fleurs découpées au canivet.

Ces candidats ayant obtenu l'unanimité des suffrages, M. Paul Chareau, président, les félicite au nom du Comité.

M. Lucas lit une notice sur l'architecte Claude-Nicolas Ledoux, né à Dormans, en 1736, mort le 19 novembre 1806. Après cette lecture, M. Lopez récite le monologue de *Quasimodo*, de M. Goy, avec beaucoup d'âme, et M. Paul Chareau dit avec une grande finesse la fable suivante :

BLANC ET NOIR.

Assis à l'ombre d'une treille
Où pendaient raisins blancs, raisins à peau vermeille,
Deux vignerons causaient en buvant du clairet;
Et rapidement la chopine
A la chopine succédait.
La chose entre eux qui s'agitait,
Je la donne au plus fin; rusé qui la devine!....
Ils causaient blanc et noir.— Eh! vraiment, dira-t-on,
Si ce n'est de son vin, de quoi le vigneron
Peut-il causer en bonne conscience ?
— De celui qui le boit, je pense! —
Et c'était la chose, en effet,
Dont nos deux vignerons causaient au cabaret.
Compère! disait l'un, tu veux m'en faire accroire!
Malgré tes beaux discours, pour moi, la race noire
De notre race blanche est le calque imparfait;
D'un grand et beau tableau la première est le trait,
La seconde en est la peinture.
L'argument était de nature
A faire réfléchir le second vigneron,
Qui, se mettant l'esprit à la torture
Ne pouvait, pour répondre, en tirer rien de bon.
Il cherchait vainement en se grattant l'oreille,
Quand ses regards se portant sur la treille,
Son front longtemps soucieux
S'illumina, devint plus radieux
Que s'il eût ceint la couronne civique :
Notre homme tenait sa réplique.
— Ouvre ta bouche et clos les yeux
Se hâta-t-il de dire à son compère.
— J'y suis, fit celui-ci, mais toi que vas-tu faire?
— Dans un moment tu le sauras!...
Qu'est ce fruit que je place en ta bouche entr'ouverte?
— Parbleu! la belle découverte!
C'est du raisin et du fin chasselas!
— Et cet autre fruit, mon compère ?
— C'est encor du raisin, de la vigne à Gros-Pierre,
Celui qui fait du si bon vin.
— Ferme la bouche, ouvre les yeux, voisin.
Maintenant, entre nous la chose devient claire :
Le chasselas, le fruit de la vigne à Gros-Pierre,
A ton avis sont tous deux du raisin;
Tous deux font-ils aussi du vin ?
— Assurément! — Et si l'un de l'autre diffère
D'où cela provient-il? — De la couleur, compère !
— Ta réponse est, voisin, d'un homme intelligent;
Elle vient couper court à notre différend :
Qu'on soit ou nègre ou blanc, on est toujours un homme,
On a le même cœur et le même cerveau,
Et, comme le raisin, on ne diffère, en somme,
Que par la couleur de la peau.

Ces deux pièces ont été fort applaudies par le nombreux auditoire qui, dès l'ouverture de la salle, avait envahi les places qui lui étaient réservées.

La soirée musicale a commencé par les variations d'Adam sur l'air populaire du *Roi Dagobert*, exécutées par Mlle Rollet, accompagnatrice du Conservatoire. Puis, Mlle Cetta Constant a chanté l'arioso du *Prophète* et le grand air de la *Favorite* avec sentiment. M. Eugène Anthiome a exécuté deux morceaux de piano: le *Nocturne*, de Dohler, et les *Anges*, de Blümenthal. L'air d'*Haydée* et le grand air de la *Muette* ont été chantés avec une méthode parfaite par Mlle Lindenheimer, élève de M. Laget et lauréat du Conservatoire. Le ténor Anthiome s'est fait applaudir lorsqu'il a chanté une romance, une ballade et surtout l'air de *Fanchonnette*, qui a été redemandé par l'assemblée. Enfin, M. Giraud a dit avec esprit deux chansonnettes qui ont terminé gaiement cette soirée.

Le secrétaire-administrateur,

Louis Auvray.

Seance du 15 *octobre* 1858.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Correspondance : 1° *Annuaire de l'Athénée des sciences, belles-lettres et arts de Paris*, *pour* 1858. Renvoyé à l'examen de M. Savard. — 2° *Les trois Nations littéraires*, par M. César Collavecchia. Au rapport de M. de la Landelle. — 3° Un numéro du *Messager* et un de l'*Illustration*, contenant chacun un article sur l'ouvrage de notre collègue M. Ed. Douay. — 4° Deux numéros de l'*Europe artiste*, renfermant un compte rendu de l'exposition des envois de Rome et des concours de l'école des Beaux-Arts, par notre collègue,

M. Louis Auvray, et un article sur les heureux débuts, au théâtre de l'Opéra-Comique, de notre collègue M. Warot fils.

A cette occasion, M. Paul Chareau, président, rappelle les succès qu'obtient, au même théâtre, notre collègue M. Barré.

M. l'archiviste dépose sur le bureau le deuxième volume du registre matricule des membres du Comité, renfermant les numéros 101 à 200, et annonce que le nombre des membres dépassant aujourd'hui le chiffre de 300, il va faire relier le troisième volume, allant des numéros 201 à 300.

On entend la lecture d'un rapport de M. Ed. Douay sur le poëme de M. E. Delaunay, intitulé: *Réalité*. Ce travail sera inséré dans les publications du Comité.

M. le président fait part au Comité de la perte récente d'un de ses membres, M. Goisin, dessinateur et graveur, qui s'occupait avec zèle de la publication d'un ouvrage justement apprécié, et dont notre collègue M. Hulot, a rendu un compte favorable dans la Revue des Beaux-Arts [1].

Le secrétaire-général,
H. Brévière.

Ordre du jour de la Séance du 5 novembre 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Election de nouveaux candidats. — Rapport de M. Savard. — Rapport de M. Charpin, sur les chants du *Gaillard d'avant*, par M. de la Landelle.—Propositions diverses.

A neuf heures, séance musicale : Symphonie pour deux violons, par MM. White et Magnin ; — Air de la *Favorite*, par Mlle Adrienne ; — Romances chantées par M. Anthiome ; — Concerto sur piano, par M. Bintaloux ; — Grand air chanté par Mlle Lindenheimer ; — Air varié sur le hautbois, par M. Triébert ;—Grand air d'un opéra inédit, par M. Anthiome ; — Chansonnettes, par M. Lefèvre.

MÉLANGES.

Paris, 1er novembre 1858.

Le musée Assyrien du Louvre vient de recevoir de Londres, avec plusieurs inscriptions cunéiformes, la copie du superbe minotaure provenant des fouilles de Babylone et de Ninive.

— Le 7 octobre, au soir, un éclairage d'un genre nouveau, dit *éclairage minéral*, avec ventilateur, a été essayé devant le pont Saint-Michel, à l'angle sud-est du Marché-Neuf et de la rue de la Barillerie. Le pont Saint-Michel, la Morgue et tout le quartier étaient éclairés, comme en plein midi, par ce puissant foyer lumineux.

— Bientôt les vieux abris du marché des Innocents disparaîtront sous le marteau des démolisseurs. Un square remplacera le marché. Le vieux Paris perdra encore un de ses plus pittoresques aspects ; le nouveau y gagnera une promenade, au milieu de laquelle restera toutefois le monument illustré par le ciseau de Jean Goujon.

— Le *Cercle des Sociétés savantes* (quai Malaquais, 3), sous la direction de M. Charles Malo, fait, pour 1858-59, l'ouverture de sa bibliothèque, de ses salons de lecture, cours, conférences, séances littéraires, soirées musicales, aujourd'hui même.

— On écrit de Florence : « Le directeur de la bibliothèque grand-ducale, M. Francesco Palermo, vient d'y découvrir un nouveau *codex* de la Divine Comédie de Dante, de la main de Pétrarque. Plusieurs savants en ont déjà constaté l'authenticité, entre autres Achille Gennarelli, qui s'est beaucoup occupé des *Rime Petrarchesche* trouvé au Vatican, et le professeur Cossa, qui a comparé les écrits de Pétrarque trouvés à la bibliothèque Ambrosienne avec ceux de notre bibliothèque Palatine. »

— Les fouilles exécutées à Athènes amènent chaque jour des résultats pleins d'intérêt pour l'art et l'histoire. Le magnifique monument élevé par Herodo Atticus à la mémoire de son épouse Regilla, est maintenant tout à fait déblayé et étonne les voyageurs par la beauté de ses proportions et le fini de ses détails. De nombreux objets d'art prouvent que, bien avant l'invasion de Xercès, le travail du bronze était arrivé en Grèce à un degré de perfection comparable, sinon supérieur, à ce qu'il est aujourd'hui dans les pays les plus avancés.

Une classe pour l'enseignement simultané et populaire du chant, vient d'être ouverte au Conservatoire impérial de musique et de déclamation. Cette classe, sous la direction de MM. Edouard Batiste, professeur titulaire, et Henri Chollet, suppléant, a lieu deux fois par semaine, les mardi et vendredi, à huit heures du soir.

On souscrit au bureau du surveillant des classes du Conservatoire, faubourg Poissonnière, 15, tous les jours, de neuf à quatre heures, et aux heures des leçons.

[1] Voir la livraison du 1er juin 1858.

DU BEAU.

DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN

PAR V. COUSIN (LIVRE II.).

PREMIER ARTICLE.

Il n'est pas vrai que le temps détruise tout : l'homme éphémère est quelquefois plus fort que lui. Il passe avec sa génération, avec ses ancêtres et ses neveux ; la terre où il vécut au milieu d'un grand peuple devient déserte, et ce peuple même est oublié ; mais la pensée du philosophe n'a pas péri ; elle a été recueillie par d'autres hommes ; le ciel et la terre passent, mais les paroles ne passent point : il est des livres immortels.

Sans doute ils sont rares. La pensée humaine n'enfante pas en un jour des êtres aussi robustes. Il faut que tour à tour vingt siècles la fécondent du plus pur de leurs rêves.

Lorsqu'est arrivé le terme, vient un homme qui jette dans le monde l'éternellement jeune géant.

M. Cousin a été un de ces prédestinés.

Depuis que l'homme pensait, assez de vérités avaient été découvertes par la droite intelligence de la Grèce, par les graves méditations de l'Ecosse et de l'Allemagne; assez d'erreurs détruites par les passions de notre dix-huitième siècle, pour que *la vérité* fût enfin mûre. Mais il fallait que quelqu'un ouvrît à ce corps les portes de la vie.

M. Cousin embrassa la pensée des temps anciens et des temps modernes; il examina à fond tous les systèmes, et, infaillible dans le discernement du vrai d'avec le faux (c'est le don du génie), il rejeta les uns pour accepter les autres en tout ou en partie ; puis il classa tous ces faits moraux, en tira les principes de toute science, et les réunit en un seul code ; ce code est le dernier mot de la philosophie spiritualiste, et de toute philosophie.

Les leçons sur le *Vrai*, le *Beau* et le *Bien* avaient été originairement adressées, dans les cours de 1815 à 1821, à une jeunesse, « espérance de la science aussi bien que de la patrie... à la sérieuse jeunesse de la Restauration. »

Témoin chaque jour de luttes pleines de grandeur et d'émotion, elle ne songeait, ambitieuse de son tour, qu'aux luttes de l'avenir ; elle n'avait d'autre soin, d'autre désir, que d'être prête quand son heure serait venue, et l'on ne vivait guère alors que pour cultiver son intelligence. On cherchait la vérité, on la redisait, on

l'admirait, on la propageait, on la discutait, on l'aimait par dessus toute chose. On sait comment un pareil auditoire accueillit de telles leçons. Le généreux enthousiasme qu'elles excitèrent sera l'éternel honneur de la jeunesse du temps.

De nos jours les jeunes gens sont bien plus sages. Ils ne se passionnent pas ainsi pour si peu ; ils sont trop prudents, ils ont l'esprit trop pratique pour consumer à des études qui ne seraient pas d'un usage positif dans la carrière qu'ils ont choisie, un temps précieux : car *time is money*. Ils « ne connaissent plus M. Cousin. »

Aussi croyons-nous rendre un service à l'art, en réduisant à un moins imposant volume une partie de son œuvre magistrale, le livre II, qui traite du beau. Peut-être tel artiste ou tel homme du monde, qui n'a jamais osé aborder le grand philosophe, sera-t-il tenté de le faire après en avoir entrevu la lucidité sous cette modeste analyse.

La question qu'étudie M. Cousin est celle de la reproduction du beau par le génie de l'homme ; elle entraîne une théorie régulière et complète de la beauté et de l'art.

L'analyse psychologique est son point de départ, et sa méthode consiste à partir de l'homme pour arriver aux choses : l'étude du beau, considéré en lui-même et dans les objets qui en portent l'empreinte, vient après l'étude de l'état de l'âme en présence du beau.

Etudions donc le beau dans l'esprit de l'homme, dans les facultés qui l'atteignent, dans les idées ou dans les sentiments qu'il excite en nous.

Interrogeons l'âme en présence de la beauté. N'est-ce pas un fait incontestable qu'en face de certains objets, dans des circonstances très-diverses, nous portons ce jugement : cet objet est beau.

Cette affirmation n'est pas toujours explicite : quelquefois elle ne se manifeste que par un cri d'admiration, quelquefois elle s'élève silencieusement dans l'esprit qui en a à peine conscience.

Ce jugement n'est pas seulement provoqué par les objets sensibles ; devant une action héroïque, au souvenir d'un dévouement, à la pensée des vérités les plus abstraites enchaînées entre elles dans un système admirable à la fois par sa simplicité et par sa fécondité, ce phénomène se produit en nous.

Nous reconnaissons dans tous ces objets une qualité commune sur laquelle tombe notre jugement ; cette qualité, nous l'appelons beauté ! *L'entendement nous donne l'idée du beau.*

La philosophie de la sensation, pour être fidèle à elle-même, a dû essayer de réduire le beau à l'agréable.

Mais si la beauté est presque toujours agréable aux sens, toutes les choses agréables ne nous paraissent pas belles, et les choses les plus agréables ne sont pas les plus belles. A-t-on jamais dit : Voilà une belle odeur, une belle saveur ? Des tableaux d'un coloris médiocre ne nous émeuvent-ils pas plus profondément que telles œuvres éblouissantes, plus séduisantes à l'œil ?

Il y a plus : non-seulement la sensation ne produit pas l'idée du beau, mais quelquefois elle l'étouffe ; qu'un artiste se complaise dans la reproduction de formes voluptueuses, par exemple ; en agréant aux sens, il trouble, il révolte en nous l'idée chaste et pure de la beauté.

L'agréable n'est donc pas la mesure du beau, puisqu'en certains cas il l'efface et le fait oublier. *Il n'est pas le beau*, puisqu'il se trouve au plus haut point là où le beau n'est pas.

« Ceci nous conduit au fondement es-
« sentiel de la distinction de l'idée du
« beau et de la sensation de l'agréable, à
« savoir, la différence de la sensibilité et
« de la raison.

« Quand un objet vous fait éprouver
« une sensation agréable, si l'on vous de-
« mande pourquoi cet objet vous agrée,
« vous ne pouvez rien répondre, sinon que
« telle est votre impression ; et si l'on vous

« avertit que ce même objet produit sur « d'autres une impression différente et « leur déplaît, vous ne vous en étonnez « pas beaucoup, parce que vous savez que « la sensibilité est directe, et qu'il ne faut « pas disputer des sensations. En est-il « de même lorsqu'un objet ne vous est pas « seulement agréable, mais lorsque vous « jugez qu'il est beau?... Si l'on vous con- « teste la vérité de ce jugement, alors « vous n'êtes pas aussi accommodant que « vous l'étiez tout à l'heure; vous n'ac- « ceptez pas le dissentiment comme un « effet inévitable de sensibilités différen- « tes ; vous n'en appelez plus à votre sen- « sibilité, qui naturellement se termine à « vous, vous en appelez à une autorité qui « est faite pour les autres comme pour « vous, celle de la raison ; vous vous croyez « le droit d'accuser d'erreur celui qui con- « tredit votre jugement, car ici votre ju- « gement ne repose plus sur quelque « chose de variable ou d'individuel, com- « me une sensation agréable ou pénible.... « La beauté, comme la vérité, n'appartient « à aucun de nous; c'est le bien commun, « c'est le domaine public de l'humanité... « Quand nous disons : cela est beau, cela est « vrai, ce n'est plus l'expression particu- « lière et variable de notre sensibilité que « nous exprimons, c'est le jugement ab- « solu que la raison impose à tous les « hommes.

« ... Le beau étant défini, ce qui pro- « duit sur les sens une impression agréa- « ble, une chose qui plaît, fût-ce à un seul « homme, fût-elle affreusement laide aux « yeux du genre humain tout entier, doit « être cependant et très-légitimement « appelée belle par celui qui en reçoit une « impression agréable; car, pour lui, elle « satisfait à la définition. Il n'y a plus « alors de vraie beauté ; il n'y a plus que « des beautés relatives et changeantes, « des beautés de circonstance, de cou- « tume, de mode.... »

Mais il n'y a qu'un moyen d'échapper à ces rigueurs, c'est de reconnaître ce principe que *le jugement du beau est un jugement absolu, et, comme tel, entièrement différent de la sensation.*

L'illustre écrivain examine ensuite le rôle que joue le sentiment dans la perception de la beauté.

Francis Aubert.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

EMBELLISSEMENT DU PALAIS DE COMPIÈGNE. — LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LYON. — ACHATS DE TABLEAUX DE L'EXPOSITION DE ROUEN. — L'EXPOSITION DU HAVRE. — UNE PREMIÈRE EXPOSITION D'OBJETS D'ART A AUXERRE. — TRAVAUX DES ARTISTES POUR L'EXPOSITION DE 1859 AU PALAIS DES BEAUX-ARTS ET DE L'INDUSTRIE. — M. LECHESNE. — UNE LETTRE D'AMIENS. — LES CATALOGUES DE L'HÔTEL DES VENTES. — LE PEINTRE DUPAVILLON. — LE PEINTRE RENÉ CADEAU. — LA BOURSE DE MARSEILLE. — LES MUSÉES AUX ÉTATS-UNIS. — UNE STATUETTE A NOTRE-DAME D'ANVERS. — ÉRECTION DE LA STATUE DU ROI CHARLES-ALBERT. — DÉCOUVERTE D'UN TUMULUS.

Il vient d'arriver au palais de Compiègne, dont l'embellissement, l'ornementation, préoccupent toujours vivement l'empereur, dix statues en marbre. Elles ont été exécutées à Rome et à Paris, par des artistes français, d'après les plus beaux et les plus célèbres modèles de l'antiquité. Elles devaient être placées dans les niches du deuxième étage de la cour du Louvre; maintenant, elles vont orner l'une des façades du palais dans lequel la famille impériale passe les derniers jours de l'automne et offre les divertissements les plus variés, les plus splendides, à une foule de nobles invités.

Grâce au zèle des ordonnateurs, à l'adresse, à l'intelligence vraiment merveilleuses des ouvriers de Paris, il a fallu tout au plus huit jours pour emballer ces statues, les conduire des bords de la Seine sur les bords de l'Oise, les amener dans les jardins du palais, et les dresser sur leurs piédestaux.

Ces embellissements ne sont que les préliminaires de beaucoup d'autres qui ne tarderont pas à être entrepris, et ajouteront aux charmes naturels, à l'importance de cette demeure princière, l'une des plus intéressantes, par ses souvenirs historiques, qui existent dans notre pays.

L'origine du château de Compiègne remonte à Charles-le-Chauve. Saint Louis remplaça la première construction par un logis royal, et c'est sur les fondations de la demeure du pieux roi que repose actuellement le palais moderne, après avoir subi de nombreuses transformations sous Louis XI, François Ier, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI.

Napoléon Ier le rendit à sa destination première. Il le meubla, l'orna avec un grand luxe. On sait qu'en 1810, le palais de Compiègne fut choisi pour le lieu de la première entrevue entre l'empereur des Français et l'archiduchesse Marie-Louise, que le prince Alexandre Berthier avait épousée à Vienne par procuration.

Le palais de Compiègne a toute l'étendue qui convient à une résidence impériale. Il a un beau péristyle, de vastes galeries, des salles de bal et de spectacle. Les appartements sont de plain-pied et communiquent entre eux. Les jardins sont beaux et ont l'avantage d'être joints à la forêt par une portion réservée.

Cette forêt, plantée presque entièrement de chênes et de hêtres, contient 14,637 hectares dans un circuit de 86,000 mètres, environ vingt-deux lieues. Elle se divise en 1636 massifs séparés par plus de 320 routes qui donnent les plus grandes facilités pour les grandes chasses. On y rencontre une foule d'endroits remarquables, de sites pittoresques : le carrefour de la Michelette, la Muette, la Faisanderie, les Beaux-Monts, le plateau de Champlier, du sommet duquel on domine les vallées qu'arrosent l'Aisne, l'Oise et leurs affluents, le mont Saint-Marc, et, tout autour, des antiquités, des ruines, des pays dont les histoires et les traditions, souvent terribles, remontent aux temps les plus reculés. Je citerai, entre autres, la chaussée de Brunehault, le château de Pierrefonds, Morienval, Béthisy, Verberie, Saint-Jean-au-Bois, etc.

La Société des amis des arts de Lyon ouvrira son exposition annuelle le 17 décembre prochain; elle devance ainsi son époque ordinaire d'ouverture, à raison de la fixation, plus rapprochée aussi, de celle de Paris, afin de faciliter les artistes qui voudraient figurer successivement aux deux expositions.

Elle espère que l'importance de cette solennité artistique, l'affluence habituelle et le goût éclairé des nombreux visiteurs qu'elle attire, inspireront à tous le désir d'y venir prendre la part d'honneur et de succès qui y revient toujours aux œuvres de vrai talent; elle se plaît, en outre, à leur en donner pour preuve le résultat matériel des opérations que la société y accomplit elle-même, ou dont elle est la cause première. Ainsi, les achats faits, soit par la société des Amis des Arts, soit par les amateurs, pendant la dernière exposition, ont dépassé la somme de quarante-quatre mille francs, et, dans la répartition de cette somme, les artistes étrangers à la ville de Lyon, ont figuré pour plus de trente mille francs.

La commission voulant appeler à elle, autant qu'il est en son pouvoir, les productions les plus remarquables, a décidé qu'elle ferait frapper au coin de sa grande médaille, un certain nombre d'exemplaires qui seront décernés, comme témoignage de sa gratitude et de l'appréciation publique, aux auteurs des œuvres les plus remarquables dont les ressources de sa caisse ne lui permettraient pas de faire l'acquisition.

Nous rappelons que les envois doivent être rendus à Lyon, au siége de la Société, le 20 novembre 1858, *terme de rigueur*.

Presque toutes les œuvres remarquables de l'exposition qui a lieu en ce moment à Rouen, ont été achetées par la Société des Amis des Arts, fondée depuis peu dans cette ville. C'est un brillant début pour cette Société, et il y a tout espoir que, le nombre de ses membres s'augmentant en même temps que ses ressources pécuniaires, tous les objets d'art d'une grande valeur, à la clôture du Salon, ne retourneront pas invendus à leurs auteurs.

Voici la nomenclature des quarante-un tableaux acquis jusqu'à ce jour :

L'*Assassinat du duc de Guise*, par M. Marc ; — l'*Arrestation de Pierre Broussel*, par M. Ravel ; — la *Partie de cartes*, par M. Duval-Lecamus ; — *Paysage marine, vue prise près de Fécamp, côté nord*, par M. Kuwassey ; — *Vue de la plage de Besnières-sur-Mer, à marée basse* (le soir), par M. Barthélemy, de Rouen ; — *Fleurs et fruits*, par M. Alexandre Couder ; — *Fleurs et fruits, petites fleurs*, par M. Alexandre Couder ; — la *Vallée d'Angusta* (Piémont), par Mme Siméon Fort ; — *Mérovée, roi de France, défait l'armée d'Attila dans les plaines de Châlons-sur-Marne*, par M. Narlet ; — un *Violonneux*, par M. Lhuilier ; — *Alassio* (côtes de Gênes), par M. Mozin ; — le *Bouquiniste*, par M. Annet ; — les *Anciens et les Nouveaux*, par M. Eugène Bazin ; — la *Rue Perrégaux à Constantine*, par M. Beaucé ; — *Ruines*

de l'abbaye de Saint-Mathieu, par M. Bentabole (de Rouen); — *Environs de Compiègne*, par M. Brissot; — *Prairie de Lambersant* (Nord); *Effet d'Automne*, par Mme Vincent Calbris (de Rouen); — *Lièvre et perdrix*, par M. Constantin; — *Coq et poules*, par M. Constantin; — *Vue prise à Palerme*, par M. Dauzats; — *Partie gagnée*, par M. Duboc (de Rouen); — la *Gazette*, par M. Duboc (de Rouen); — *Vue de Saint-Sever*, par M. Dumée (de Rouen); — une *Etude d'après nature*, par M. Dumée (de Rouen); — *Vue de Trente-Moult*, par Mme Hermine Faucher; — *Marine, vue prise aux environs de Brest*, par M. Jugelet; — *Vue prise aux bords de la Marne*, par M. Lacaille; — *Vue prise en Basse-Bourgogne*, par M. Lacaille; — un *Page sous Louis XIII*, par M. Lassalle; — le *Berger des Abbruzzes*, par M. Magaud; — *Arrêt dans les genêts*, par M. Malençon (de Rouen); — *Effet de neige*, par M. Salmon; — *Basse-cour*, par M. Salmon; — *Vue prise sur les bords du Rhin*, par M. Wissant; — *Moulin, bras du Rhin*, par M. Wissant; — l'*Heure du repos*, par M. Daniaud (de Rouen); — *Paysage et animaux*, par M. Van Marcke; — un *Chiffonnier* (terre cuite), par M. Graillon; — *Grande moisson, vue prise à Ecouen*, par M. Veyrassat; — un *Paysage*, par M. Lelarge (de Rouen); — l'*Aumône*, par M. Renouard (de Rouen).

Le conseil municipal du Havre, sur la proposition de M. le maire, a autorisé l'acquisition de plusieurs tableaux qui ont fait partie de l'exposition de peinture et d'objets d'art, ouverte, pour la première fois, dans cette ville, en septembre dernier. Ces tableaux sont :

Petit Savoyard mourant, par M. Billardet; — *Vue aux environs du Danube*, par M. Kockkoek; — *Fleurs*, par Mlle Wagner; — *Anne d'Arragon et le cardinal Wolsey*, par M. Deveria; — *Ferme normande*, par M. Mennessier; — *Deux chiens jouant*, par M. Verlat; — *Nègre et négresse nubiens*, par M. Cordier; — l'*Empereur distribuant des secours aux inondés de Lyon*, par M. Janet Lange. — Ce dernier tableau, par ses qualités artistiques, avait spécialement attiré l'attention de S. A. le prince Jérôme, lors de sa visite à l'exposition.

Le chiffre des acquisitions faites tant par la ville pour son musée que par les particuliers, s'élève à près de *trente mille* francs.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le compte-rendu de l'exposition du Havre.

L'exposition d'Auxerre organisée, on pourrait dire improvisée, en quelques jours, grâce à la direction intelligente de son président, M. le baron Martineau-Deschesnetz, et au zèle de M. Passepont, secrétaire, a pu ouvrir le 1er septembre dernier, en même temps que le congrès scientifique commençait ses travaux.

Les artistes d'Auxerre, ceux du département et ceux de Paris, avaient répondu avec empressement à l'appel de la Société des Amis des Arts.

Les amateurs, et ils sont nombreux dans le département de l'Yonne, avaient prêté les objets d'art qui ornent leurs demeures; de sorte que le public a pu satisfaire sa double curiosité au sujet des ouvrages anciens et des ouvrages modernes.

Le résultat obtenu est un encouragement réel, et si l'on considère les difficultés inséparables d'une première exposition, c'est un succès. En effet, sur 103 ouvrages envoyés par les artistes de Paris, 21, — plus du cinquième, — ont été achetés par la Société ou par les amateurs. Voici la liste de ces œuvres :

Achats faits par la Société. — *Paysage*, par Burtel; *Nature morte*, par Constantin; *Intérieur de la mosquée de Cordoue*, par A. Dauzats; *Nature morte*, par François; *Roses trémières*, par Mlle A. Hertl; *Chevaux de trait*, par Lalaisse, *Sommeil de l'Enfant Jésus*, par Mlle de Maussion; *Vue prise à Saint Cenery*, par Gustave Noël; *Souvenir des bords du Rhin*, par Justin Ouvrié; *Fruits*, par Louis Picart; une copie d'après Horace Vernet, par Merlot.

Achats faits par les amateurs. — *Effet du matin*, marine par Bentabole; *Effet du soir*, par le même; les *Roses*, par Bourgeois; *Animaux*, par Cartier; *Animaux*, par le même; *Vue de Venise*, par Defaux; *Vue de Venise*, par le même; *Paysage environs de Caen*, par Dumoutier; *Paysage*, par le même.

Nous savons que la commission organisatrice fait suivre l'exposition d'une loterie, dont le tirage doit avoir lieu à la fin de décembre, le placement des billets ne permettant pas de rapprocher cette époque; plusieurs ouvrages sont désignés par la commission pour former les lots qui seront répartis par la voie du sort. Comme ces nouvelles acquisitions n'ont aucun rapport avec celles que nous venons d'indiquer, le nombre des tableaux qui retourneront définitivement à leurs auteurs, sera diminué d'une quantité très-appréciable.

L'exposition de 1859 préoccupe toujours vivement nos artistes. M. Yvon avance le pendant de la *Gorge de Malakoff;* M. Pils peint un *Débarquement de l'armée française en Crimée;* M. Gengembre, une *Bataille de Balaclava.* Les galeries du palais des Beaux-Arts et de l'Industrie promettent encore, l'année prochaine, d'avoir bon nombre d'épisodes de la grande campagne d'Orient.

Il ne reste presque plus rien, dans la grande avenue des Champs Elysées, du jardin et des galeries que l'on avait improvisés pour l'exposition des sculptures et des groupes exécutés par M. Lechesne. Les arbres, les fleurs ont été enlevés. On ne voit plus sur cet espace de terrain, que vont couvrir avant peu des constructions nouvelles, que le groupe colossal des *Animaux domptés par l'amour.* On ne sait pas encore quelle destination sera donnée à cette production originale et remarquable sous beaucoup de rapports.

Un honnête habitant de la ville d'Amiens nous adresse une lettre assez singulière à laquelle nous ne pouvons répondre en ce moment, mais que nous analyserons en quelques mots :

« Monsieur, nous écrit-il, je vous serais fort obligé de me donner la solution d'un problème qui, de jour en jour, pique plus vivement ma curiosité. On construit, ou plutôt on essaie d'achever de construire, dans notre ville, un musée auquel on a donné le nom de *Musée Napoléon.*

« S. M. l'Empereur, dans sa bienveillante sollicitude pour les arts et pour les artistes, a fait don du terrain sur lequel ce musée a été élevé, terrain qui appartenait au domaine impérial. Pour trouver les fonds nécessaires à la construction de cet édifice, le gouvernement autorisa une loterie qui fit grand bruit dans le temps; elle a produit près d'un demi-million. Malgré cette somme assez ronde fournie par toute la France, le musée est loin d'être achevé, et, pour le terminer, on cherche à obtenir de nouveaux secours.

« D'après ce que je viens de vous dire, notre musée serait un peu, pour ne pas dire beaucoup, l'œuvre de toute la France, de son empereur, de ses ministres. Cependant nous avons ici une société qui a l'air de se regarder comme propriétaire du futur établissement artistique. Est-on propriétaire d'un terrain que l'on n'a pas acheté, d'une maison dont on n'a pas payé de sa poche les constructions? Vous me rendriez grand service en m'éclairant à ce sujet et en me tirant de la cruelle incertitude dans laquelle je me trouve tous les matins lorsque je vais voir si les ouvriers travaillent au monument dont j'attends l'ouverture avec une véritable impatience. »

Il nous serait difficile de contenter aujourd'hui notre correspondant, mais nous lui promettons une réponse catégorique le jour où nous nous occuperons de l'histoire très-curieuse de l'origine et de la construction du musée Napoléon III à Amiens.

L'une des occupations, nous pourrions dire l'un des plaisirs de Paris, pendant l'hiver, nous sont revenus. Nous voulons parler des ventes de tableaux, de livres, d'autographes, de curiosités. Voilà les catalogues qui commencent à courir. Il nous en arrive de toutes les formes, de toutes les couleurs ; ajoutons même de tous les styles. Ceux qui les rédigent emploient les ressources de leur éloquence pour attirer l'attention, piquer la curiosité, exciter surtout la tentation.

Montrons-nous tolérant à leur égard, accordons-leur même beaucoup de liberté; mais nous voudrions qu'ils n'en abusassent pas. Il est singulier, par exemple, pour ne pas dire plus, de voir des catalogues indiquant et promettant sur leurs titres, des Raphaël, des Murillo, des Ribeira, des Vélasquez, etc., etc., ne contenir que des notes microscopiques ainsi conçues : de l'*école de*..., ou bien *attribué à*... Ceci nous paraît dépasser les bornes d'une plaisanterie honnête.

Quelques-uns font de la biographie, mais de la biographie à leur façon. En quelques mots, ils font ou défont une réputation. En parlant du portrait d'une respectable dame du siècle dernier, l'un de ces messieurs imprime tout résolument cette ligne : « *Maîtresse de Voltaire !* » Il me semble que le catalogue dépasse étrangement ses attributions.

Parmi les artistes que nous avons récemment perdus, il faut citer le peintre Dupavillon, l'un des élèves de David. Il est mort après une existence laborieuse, pénible, et dont les dernières années ont été marquées par les douleurs, la maladie, la misère. Il laisse une pauvre veuve doublement à plaindre. En perdant son unique appui, on peut dire que, dans un âge avancé, elle demeure presque sans ressources et sans moyens de s'en assurer.

En 1824, Dupavillon avait exposé plusieurs

portraits; — en 1834, une *Etude de tête de Vierge* et plusieurs portraits; — en 1839, trois portraits; — en 1844, le *Baptême de Jésus-Christ*, tableau commandé par la Maison du roi.

Nous connaissons de cet artiste un portrait en buste de Mme Branchu, qui n'est pas sans mérite. La célèbre cantatrice a été peinte encore jeune et dans la maturité de son talent. Elle est fort ressemblante. Cette toile, qui a une certaine valeur artistique, fait partie du modeste héritage que Dupavillon a laissé à sa pauvre veuve.

On a aussi dit quelques mots de la mort presque subite de René Cadeau, peintre de genre et de portraits, connu généralement sous le nom de Cadeau d'Angers. Il était né le 15 février 1782, à Angers, et était par conséquent âgé de soixante seize ans. Il fut élève de Pierre Guérin, s'occupa doublement de son art comme artiste et comme professeur. Nous rappellerons quelques-unes de ses productions qui figurèrent dans les expositions du Louvre.

Salon de 1819, plusieurs portraits; — de 1822, dem; — de 1824, *Herminie*, plusieurs portraits; — de 1827, un portrait; — de 1831, plusieurs portraits; — de 1834, un portrait; — de 1836, un portrait de femme; — de 1839, une *Famille malheureuse*, tableau dans lequel on voit une dame charitable se charger d'un des enfants des pauvres gens qu'elle vient visiter; — de 1841, un portrait de femme; — de 1845, deux portraits d'hommes; — de 1847, la *Petite dormeuse*, des fruits, un portrait de femme; — de 1849, un portrait de femme.

René Cadeau laisse, assure-t-on, quelques ouvrages recommandables, et surtout un grand nombre de portefeuilles remplis de dessins très-curieux.

Marseille ne tardera pas à posséder une Bourse monumentale, digne rivale de la Bourse de Paris. Pendant que les murailles s'élèvent, là-bas, avec cette sage lenteur qui caractérise les ouvriers de l'antique Phocée, nombre d'artistes sont occupés, ici, à exécuter les statues, les bas-reliefs, les ornements qui doivent compléter l'ensemble de ce temple consacré au commerce et à l'industrie.

La Bourse marseillaise s'élève sur l'un des côtés de ce cours fameux dont toute l'Europe ne prononce le nom qu'avec respect, de la Canebière. Sa façade est sur l'alignement des maisons et des grands établissements publics qui ont assuré à cette promenade une réputation merveilleuse. Elle servira tout à la fois de Bourse et de tribunal de commerce.

Cinq colossales portes cintrées, presque au niveau du sol du cours, permettent de pénétrer sous son péristyle. Elles sont surmontées d'un étage dont la décoration est tout à fait grandiose. Neuf colonnes d'ordre corinthien soutiennent le couronnement de l'édifice, terminé par un groupe composé de deux figures couchées servant d'appui à l'écusson des armes de la ville.

Derrière ces neuf colonnes, est une terrasse ou balcon dont le fond est percé de neuf fenêtres ouvrant sur la salle principale. Au-dessus de ces fenêtres s'étendra un immense bas-relief allégorique, dont M. Toussaint achève en ce moment le modèle.

Aux extrémités de cette façade, et dans des niches pratiquées sur la ligne du premier étage, seront deux statues rappelant deux des fondateurs de Marseille. Elles sont confiées au ciseau de M. Ottin. Au-dessous, deux groupes colossaux, exécutés par M. Guillaume, figureront le *Commerce* et la *Navigation*.

Dans l'intérieur de la salle, la voûte, décrivant une coupe aussi heureuse que hardie, offre la plus riche ornementation. Son exécution entière appartient à M. Gilbert, l'habile artiste auquel on doit tous les modèles du magnifique surtout de table commandé par l'Empereur, et qui a figuré à l'exposition universelle de 1855.

Le milieu de cette voûte se compose d'un immense vitrage destiné à éclairer la salle. Tout autour, encadrés dans de riches caissons, s'étendent dix bas-reliefs, aux figures colossales, rappelant les faits les plus mémorables de l'histoire de Marseille, quatre de chaque côté, un sur chacune des faces. Dans les angles, sont de magnifiques écussons soutenus par des figures allégoriques

Les sujets des bas-reliefs des deux faces sont: le *Commerce présentant les plans de la Bourse à la ville de Marseille*, et la *Fondation de la justice consulaire*. Les huit autres se suivent ainsi : à gauche, 1° la *Fondation de Marseille*; 2° *Marseille devenant chrétienne*; — 3° le *Départ pour la croisade*; — 4° la *Réunion de la Provence à la France*. A droite : 5° les *Capitulations de François Ier avec le Levant*; — 6° la *Chambre de commerce soldant les consulats et armant les vaisseaux contre les Barbaresques*; — 7° la *Conquête de l'Algérie*; — 8 la *France recevant les trophées conquis en Crimée*.

Ces vastes compositions, sous la forme allégo-

rique, seront exécutées, comme cela a eu lieu dans les monuments les plus remarquables de l'Italie, sur le plâtre. Toute la voûte sera enduite de ce produit naturel, plus léger que la pierre, et moins friable, moins exposé à se détériorer. C'est dans ces masses que seront taillés, sculptés les bas-reliefs, dont il nous a été possible de voir les modèles traités avec autant de sentiment que de goût et d'énergie.

A l'une des extrémités de l'intérieur de la Bourse, sur un riche piédestal, s'élèveva une statue en marbre de l'empereur Napoléon III. M. Ottin a été chargé également de son exécution.

Le monument entier est isolé. De chaque côté, de longs péristyles couverts conduisent aux différents appartements destinés aux services publics. Le tribunal de commerce s'élève au fond d'une cour, à la suite de la salle de la Bourse. Cette partie du monument regarde la vieille ville. C'est le côté du calme, du silence. Il en faut aux juges pour entendre les plaideurs quand ils discutent ou défendent leurs intérêts.

Divers objets d'art ont péri dans l'incendie du Palais de Cristal, à New-York. On doit notamment regretter la perte de la statue équestre l'*Amazone* par le sculpteur allemand, M. Kiss, de la figure colossale de Washington, par le baron Marochetti, et de plusieurs moulages importants.

La municipalité new-yorkaise vient de laisser vendre à l'encan les meubles, tableaux et statues qui enrichissent et décorent les salons de City-Hall. Les portraits de tous les présidents, gouverneurs et maires, celui de Lafayette, les statues de Washington, Jefferson et Clay, le buste de Webster et d'autres marbres précieux, ont été adjugés pour 50,000 piastres.

A en juger d'après ces deux faits, il sera difficile à l'Amérique de se créer des musées.

Dans l'église Notre-Dame d'Anvers, presque à l'extrémité du chœur, se trouve, sur les stalles de gauche, une statuette sculptée en bois, que l'on désigne sous le nom de *Pauvre d'esprit*, œuvre de M. Durlet, artiste contemporain, vivant et ignoré complétement, du moins en France. Elle représente un homme de cinquante ans environ, revêtu d'un costume du quatorzième siècle. Il repousse doucement du pied des couronnes, des palmes et de l'or. Les yeux sont fermés; mais, par un mouvement naïf et à peine sensible, la tête penchée se tourne vers le ciel, et les lèvres semblent répéter ces paroles du Sauveur : *Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient.*

Les journaux italiens rapportent que, le 30 octobre, a été découverte, dans la cour de l'hôtel-de-ville de Turin, la statue du roi Charles-Albert, en présence des autorités et d'une foule nombreuse. La statue est de grandeur colossale. Le prince est représenté en pied, tenant d'une main le *statuto*, et l'autre appuyée sur la garde de son épée. La figure, d'une ressemblance parfaite, est empreinte d'une noble sévérité, majestueuse et sympathique. Cette statue est due au ciseau du sculpteur Canda.

On parle d'un tumulus fort ancien, découvert dans les environs de Dun-le-Roi, renfermant une quinzaine de squelettes assez bien conservés, et des masques de fer adaptés sur la figure au moyen de soudures.

On dit cette découverte fort intéressante pour l'archéologie.

Emile Gagneux.

SOCIÉTÉ ARTISTIQUE DES BOUCHES-DU-RHONE.

EXPOSITION DE MARSEILLE.

On avait craint que la huitième exposition, organisée à Marseille sous le patronage de la société artistique des Bouches-du-Rhône, ne fût au-dessous des précédentes, à cause des diverses expositions qui avaient lieu à la même époque ; mais heureusement il n'en est rien, et le livret, où l'on ne compte pas moins de 230 exposants et 460 tableaux et objets d'art, est, comme les autres années, riche de noms d'artistes bien connus et aimés du public. J'en cite quelques-uns : MM.

Léon Cogniet, Isabey, Corot, Diaz, Dauzats, Couture, Daubigny, Chaplin, Landelle, Lazerges, Antigna, Magaud, Flandrin, Hamon, Rosa Bonheur, Troyon, Loubon, de Curzon, Hédouin, Tassaert, Hintz, Guillemin, etc.

Le Salon marseillais, grâce à l'entremise du président de la société artistique, possède une œuvre vraiment capitale et ayant toutes les proportions d'une page d'histoire, qu'il peut offrir à l'admiration de ses nombreux visiteurs. Le *Massacre des Innocents*, de M. Léon Cogniet, captive tous les regards par la puissance d'expression et l'ampleur magistrale de la composition.

La *Démence de Charles VI*, de M. Magaud, de Marseille, quoique d'une moindre proportion, est une belle page d'histoire; elle a été fort appréciée à Paris, à l'exposition de 1857, et elle vient d'obtenir la médaille à Alençon. C'est encore une bonne fortune pour l'exposition de Marseille que l'envoi de cette toile remarquable.

La *Médée*, de M. Boucoiron, est traitée avec talent et une certaine énergie.— La *Présentation de la Vierge au temple*, de Mme Berteaut, dénote quelques bonnes qualités, une heureuse entente de la lumière et une grande transparence de tons; mais cette composition manque de style. Rappelons à l'artiste que les sujets religieux demandent un dessin plus correct, un sentiment plus pur, et non des formes indécises et inachevées. Aussi nous préférons de beaucoup son *Zouave maraudeur;* on y trouve une bonne couleur, du mouvement et beaucoup d'harmonie. — Nous n'avons que des éloges à donner à M. Maurice de Vaines, pour son *Christ aux anges* et sa *Sainte Eugénie qui, au nom d'une donatrice, présente à la Sainte famille une maison d'école placée sous son invocation.*—Le *Repos de la Sainte-Famille*, de M. Landelle, et *Vierge et Enfant Jésus*, de M. Lazerges, sont deux charmantes toiles. Ces deux artistes possèdent un grand sentiment et savent donner à leurs compositions un certain charme qu'on est heureux d'y rencontrer. —Nous devons aussi de justes éloges à M. Doze : sa *Sainte Elisabeth*, *reine de Hongrie*, est une peinture bien réussie, et à M. Legras, sa *Mater dolorosa* est très-belle d'expression et de sentiment. — Nous n'en pouvons dire autant de la *Vierge aux cathédrales*, de M. Rave, qui manque à la fois de dessin, de couleur et d'expression. — Citons les *Miracles de saint Benoît*, de M. de Serres, le *Charles XII à Stralsund*, de Mlle Chenu, et l'*Ermite et l'Ondine*, de M. Leray, tableau bien peint, bien dessiné, renfermant toutes les qualités que donnent des études sérieuses. Le *Droit de passage*, du même artiste, est aussi une composition pleine de charme. — M. Couture a exposé une petite toile, l'*Etoile des Affligés*, où l'on retrouve toutes les qualités d'un peintre d'histoire.

Voilà pour les sujets religieux et d'histoire, traités en moyenne proportion. Passons aux portraits. Ils sont en plus grand nombre cette année que les années précédentes.

M. Ricard n'a rien envoyé; nous le regrettons d'autant plus vivement, que cet artiste traite ce genre avec talent et sait rester original. M. Boze, au contraire, n'est qu'un imparfait imitateur. Il ne manque cependant pas de talent, il pose assez heureusement ses modèles, et sa couleur est agréable; mais pourquoi ces chairs si diaphanes? La nature offre des ombres et des lumières, et les ombres, quelque légères qu'elles soient, n'ont pas moins de solidité. Voilà comme, en voulant plaire, on met l'art de côté.—Citons un bon portrait d'homme, de Mlle Félicie Beaudin; nous le préférons à son portrait de femme qui est d'une facture molle; — et puis le portrait d'une dame drapée dans un burnous, par M. Lagier, parfait de vérité et largement peint; toutefois, on pourrait lui reprocher d'être un peu blafard. Les trois portraits au crayon noir, exposés par le même artiste, sont très-bien réussis, comme tous ceux qu'il envoie chaque année en ce genre. Nous allions oublier les deux portraits exposés par Mlle Clerc et nous aurions eu tort. Les progrès que cette jeune artiste fait chaque année, nous font bien augurer de son avenir. — Un mot aussi du portrait de femme, par M. de Vaines, bien posé, bien dessiné, bien peint, mais d'une trop grande sécheresse.—Nous n'avons que des éloges à donner à Mlle Marie Solon pour ses cinq miniatures.

Les tableaux de genre sont nombreux; à peu d'exceptions près, ils sont généralement bien.

Les *Trois amis*, par M. Isabey, composition d'une grande simplicité,— trois enfants font partager leur soupe à un gros chien, — mais pleine de franchise et de verve. Un autre bon tableau de ce maître est la *Porte de Vitré en Bretagne*. — Quelles délicieuses productions que les deux toiles de M. Hamon, les *Devideuses* et une *Femme de Pompéi peignant un homard!* Que ces *Dévideuses* sont séduisantes par la suavité du galbe et

la coquetterie des attitudes ! La jeune patricienne de Pompéi occupée à peindre, ne le cède en rien aux dévideuses ; même pureté de lignes, même grâce d'expression de la beauté féminine, même correction de dessin, même touche fine et spirituelle.

M. Diaz a un tableau éclatant de couleur, des *Enfants turcs et un chien*. Ce maître connaît toutes les ressources de la palette ; il est à regretter que son dessin ne soit pas plus correct ; aussi, l'aimons-nous mieux dans ses paysages. — M. Baume envoie un excellent tableau, une *Famille italienne*. — Le *Marchand de coquillages*, de M. Bellet du Poisat, est une œuvre des mieux réussies. — Nous devons aussi des éloges bien mérités à M. de Beaumont pour sa *Perrette et son pot au lait;* à M. Ginain, pour les deux toiles qu'il expose, les *Zouaves devant Sébastopol* et les *Chasseurs à pied* ; à M. Raynaud, pour le *Joueur de boules* et l'*Attente*. — Nous regrettons de ne pas retrouver M. Accard à la hauteur où il s'était placé à la dernière exposition de Marseille. — La *Coquetterie*, par M. Baron, est préférable à la *Jeune femme à sa broderie*, dont l'expression est commune et maniérée. — Citons avec éloges une *Mauvaise récolte*, et le *Retour de la récolte du varech*, de M. Berthelemy ; les *Rigueurs de l'hiver*, de M. Coté ; la *Gageure des trois commères*, de M. Delestre ; un *Avant-poste devant Sébastopol*, de M. Armand Dumaresq ; le *Jacquot de la reine*, de M. Joseph Lamy ; les *Espagnols*, de M. Dumas ; a *Leçon de tambour* et la *Plumeuse de volaille*, de M. Billotte, deux charmantes scènes traitées avec une grande finesse.

M. Bourgoin a trois tableaux. Le *Marché de la boucherie à Limoges*, *Près d'un berceau* et *Brune et Blonde*, sont les œuvres d'un pinceau alerte ; le coloris en est agréable. *Près d'un berceau* est surtout d'un sentiment délicieux. — Les *Petits pêcheurs*, de Mlle Marguerite Chambovet, sont correctement dessinés et peints avec talent. Le gamin a une tête charmante, le paysage est joli de couleur et d'effet. — La *Toilette*, de M. Chaplin, est une délicieuse miniature ; la jeune femme, qui occupe tout entière ce tableau, a un relief prodigieux. — M. Chavet lutte avec M. Chaplin de légèreté, de précision et de recherche dans les détails. Sa *Lettre d'introduction* est une composition précieuse par le soin avec lequel elle est traitée.

Le *Pifferaro aveugle*, de M. Durangel, dénote une touche ferme et un sentiment juste de la couleur. — Une *Vue à Saint-Malo*, de M. Bentabole, est l'œuvre d'un pinceau habile et délicat. — L'*Aveugle et sa fille*, de M. Charles Fortin, charme par la simplicité naïve du sujet, la vigueur de la touche et l'entente de la couleur. — La *Balayeuse des rues*, de M. Storelli, est de la peinture réaliste ; de bonnes qualités d'exécution font accepter la trivialité du sujet. — L'*Arrivée*, le *Collier de perles*, la *Nouvelle* et le *Peintre*, de M. Pécrus, sont quatre charmants petits tableaux. — Les quatre petites scènes d'intérieur de M. Caudron, sont d'ingénieuses compositions traitées avec beaucoup de naturel. — La *Soubrette artiste*, de M. Duverger, est une œuvre des plus gracieuses et des plus piquantes. — Le *Thé*, de M. Fichel, joli tableau, mais un peu terne. — La *Promenade dans le parc*, de M. Fauvelet, est une délicieuse chose, et les scènes de troupiers de M. Pezous, sont traitées avec infiniment de verve.

M. Sain a reproduit avec une franchise joviale qui séduit, la physionomie bruyante et pittoresque du *Cabaret de Ramponneau ;* on y reconnaît la touche d'un pinceau habile. Sa *Gardeuse de dindons* et son *Petit enfant*, ne manquent pas d'un certain cachet de vérité, mais ce ne sont que de simples pochades. — Les *Jeunes Bretons en prière*, de M. Edouard Frère, composition ravissante, pleine de sentiment. Comme les attitudes de ces enfants sont naturelles ! — Mentionnons avec éloge le *Règlement de compte*, de M. Seigneurgens ; le *Berger calabrais*, de M. Lagier ; le *Départ des pêcheurs*, de M. Jeanron, peinture fort remarquable ; le *Braconnier blessé*, de M. Martin, composition bien conçue, habilement exécutée ; la *Promenade au soir*, de M. Monfallet, le *Retour de la journée*, de M. Magy ; la *Remontrance*, de M. Le Poitevin, petite scène rustique d'une délicieuse naïveté ; la *Vérité*, de M. Lefebvre, d'un beau modelé, mais faible de couleur ; la *Chaumière irlandaise*, de M. Lafaye, d'un bon sentiment, mais un peu noir de ton ; le *Nid d'oiseaux*, de M. Luminais, morceau d'une facture étonnante, d'une excellente couleur, d'un sentiment très-fin et très-juste ; les *Bretonnes*, de M. Guérard, bien éclairées et d'une couleur agréable.

Une *Halte aux environs de Manfaloût* (Haute-Egypte), de M. Huguet, est une œuvre bien réussie. Nous remarquons avec plaisir les progrès de cet artiste ; son talent s'affermit de jour en jour. — M. Hoguet abandonne pour un instant ses moulins dont il a tant abusé ; il nous expose un des meilleurs tableaux que nous connaissions de lui ; tout le pêle-mêle du laboratoire de son *Vieil alchimiste* est rendu avec infiniment d'esprit et d'agilité par le pinceau de cet artiste. — *Pensez à moi* et l'*Indiscret*, de M. Lejeune, deux toiles attrayantes comme sujet et comme couleur. — Le *Ciseleur* et le *Sculpteur*, de M. Lanfant (de Metz), énergiquement brossés, ont tout le relief

et toute la largeur de la grande peinture. — La *Messe dans un village des Pyrénées*, de M. Landelle, est une toile d'une grande délicatesse de touche, d'une grande finesse de tons. — L'*Entr'acte*, de M. Joseph Stevens, est peint avec la verve spirituelle qui caractérise le talent de cet artiste. — Il nous faut louer les *Soldats dans le Caucase*, de M. Pasini, et surtout la *Dévideuse*, de M. Patrois, composition fort agréable de dessin et de couleur.

M. Rave est plus heureux cette fois dans son tableau, *Chanson de la vigne*, que dans son sujet religieux; mais nous lui préférons encore la *Scène de traîneau*, toile qui renferme de très-grandes qualités. — Une *Glaneuse*. *Pauvre femme!...* sujet plein d'intérêt et de sentiment, comme M. Magaud en a tant produit; c'est une peinture d'une excellente couleur, d'un style gracieux et ferme à la fois. — *Pauvre femme*, de M. Antigna, scène navrante, d'une couleur grise et terne; mais comme l'artiste nous dédommage de cette tristesse par un tableau plein de grâce et de naïveté, la *Descente*. C'est l'une des œuvres les plus remarquables de l'exposition de Marseille.

Nous avons trois paysages de M. Corot: le *Concert*, qui a tenu une place importante à l'exposition de Paris, en 1857; une *Vue prise à Ville-d'Avray*, de plus petite dimension que le *Concert*, et qui a peut-être plus de suavité, plus d'harmonie, et un *Souvenir d'Italie*, qui n'est qu'une simple étude.

Les cinq toiles de M. Théodore Frère, *Vues d'Orient*, se font, comme toujours, remarquer par leur simplicité et par les teintes les plus vives, les plus éblouissantes, les plus radieuses qu'il soit possible d'imaginer. Que résulte-t-il de cette uniformité? c'est que tous les paysages de cet artiste se ressemblent et deviennent monotones. M. Diaz a exposé un paysage, les *Gorges*, d'une solidité et d'une vigueur peu communes. — M. Berchère est aussi un *orientaliste*. Son paysage, *Halte auprès d'un marabout dans le désert du Sinaï*, est une œuvre étincelante de lumière et d'une facture large. — M. Ziem a deux grandes toiles au Salon marseillais; sa *Vue de la Corne d'or à Constantinople* et sa *Vue d'Alger*, sont des peintures d'un effet magique et d'une couleur éblouissante.

MM. Deshayes, Crozet, André, Lambinet, Romegas, Nègre, Brissot de Warville, Lanoue, Lapito, Ponthus-Cinier, Tourneux et Villevielle ont envoyé de charmants paysages qui ont été très-remarqués par les nombreux visiteurs du Salon.

Le *Paysage* de M Daubigny a droit à tous les éloges, tant il y a de fraîcheur, de transparence et de vérité dans cette toile. — Les *Saules*, étude d'orage, de M. Jules Dupré, est une peinture solide et d'un relief puissant. — M. Grésy a six tableaux, tous bien peints, bien sentis et exécutés avec verve et une grande hardiesse de pinceau. — Terrains solides, touche large et grande richesse de tons recommandent le paysage de M. Louis Boulangé, *Sous bois, forêt de Fontainebleau*.

M. Isabey nous a envoyé une de ses plus belles marines. Sa *Vue de la ville de Falaise* est une page de grande dimension, d'une bien belle couleur et traitée avec une grande liberté de brosse. — M. Barry a deux tableaux, le *Matin* et un *Incendie en mer*. Les qualités qu'on reconnaît dans cette dernière toile en font une œuvre d'un vrai mérite. M. Barry affectionne les effets de brouillard qu'il traite d'ailleurs d'une manière supérieure; mais un artiste qui a de l'imagination doit varier plus souvent ses sujets. — Le *Cutter évitant l'écueil* et le *Brick en calme*, de M. Suchet, sont bien dessinés et dénotent d'excellentes qualités de brosse. — Le *Coucher du soleil sur la Méditerranée*, de M. Aiguer, est une marine des mieux réussies; les vagues ont de beaux reflets dorés, et le ciel a de la profondeur. — La marine de M. Hintz a droit aux mêmes éloges; c'est, dans ce genre, un des bons tableaux de l'exposition.

Le genre *animalier* est dignement représenté par M. Troyon. Ses *Moutons dans la prairie* sont d'une parfaite expression, ses *Animaux dans le paysage* ont une puissance de relief étonnante, et dans son *Retour du marché* on reconnaît la touche large et vigoureuse du maître. — Les *Chevaux de halage*, de M. Luminais, prouvent la souplesse du talent de cet artiste; ils sont solidement peints, mais peut-être trop gris de couleur. — M. Alfred de Dreux envoie quatre petites toiles traitées avec sa verve ordinaire, mais parfois sa peinture sent trop le métier. — Les *Vaches*, de M. Coignard, sont grassement peintes. — Louons sans restriction l'*Attelage de bœufs*, et les quatre peintures décoratives pour salle à manger, de M. Loubon. — Adressons de justes éloges à M. Philippe Rousseau pour son *Coin de basse-cour*; c'est chaud, c'est lumineux, c'est fort; — à M. Jacques, pour ses charmantes poules et ses canards; — à M. Palizzi, pour ses *Chèvres dans les roseaux*. — Le *Chien d'arrêt*, de M. Lafitte, mérite d'être remarqué, et surtout mentionnons les

Chiens, de Mme Henriette Ronner, si vigoureusement dessinés, si largement traités, si puissants de relief et de couleur. — M. Simon a trois tableaux d'un égal mérite. — Les *Natures mortes*, de M. Ginoux, sont très-bien. — Une fidélité scrupuleuse et une bonne couleur distinguent les comestibles et le gibier de M. de Heyder.

Les *Fleurs* (pastels), de Mlle Adelina Hertl méritent une mention honorable. La suavité est la qualité principale de son talent.—Nous avons de charmantes aquarelles de Mlle de Saint-Victor; — de M. Crapelet, l'*Intérieur d'un bazar au Caire*, qui a toute la chaleur d'une peinture à l'huile; — de M. Lagrange, trois *Vues d'Egypte*, d'un ton très-fin, — et de M. de Larambergue, quatre aquarelles également d'une grande harmonie de tons.

L'espace nous est limité et nous sommes loin d'être complet. En effet, que d'œuvres estimables ont été oubliées dans ce compte rendu trop rapide! Pour réparer autant que possible ces omissions, citons encore : un beau tableau de M. Dauzats, une *Rue du Caire*, d'une admirable couleur; — les *Pâtres grecs*, de M. Tournemine, peinture d'une grande vérité d'expression; — les quatre paysages de M. Balfourier, d'un arrangement charmant et d'une bonne exécution; — les deux toiles de M. Lapito, qui se distinguent par la douceur du coloris et la science des détails, — et enfin la *Bénédiction en mer*, de M. Duveau.

Marseille, 10 novembre 1858.

Edouard Marquet.

LE MUSÉE DE DIJON.

Le musée de Dijon doit être classé parmi les musées de France. La ville de Dijon même a possédé une école particulière.

Cette école est représentée par son chef, Devosge, et quelques-uns de ses élèves; parmi eux on a rangé Prudhon.

Devosge est un artiste complétement dijonnais; c'est à Dijon qu'il a passé sa vie et qu'il est mort; c'est pour Dijon qu'il a travaillé et composé presque tous ses tableaux. Aussi sa ville d'adoption a-t-elle pour sa mémoire une reconnaissante sympathie.

Devosge, né dans Saône-et-Loire, d'une famille de sculpteurs, étudia d'abord la sculpture et fut un des élèves les plus distingués de Coustou. Une maladie des yeux le força de renoncer à cet art, qu'il aimait passionnément. Plus tard, il put entrer chez le peintre Deshays, et il laissa définitivement l'ébauchoir pour le pinceau. Il se fixa à Dijon, y fonda une école de Beaux-Arts et un musée, qu'il eut le courage de défendre et de conserver au milieu de la débâcle de 89. Il mourut en 1811, entouré de respects et d'honneurs.

Devosge fut un peintre vigoureux et élevé, mais il ne sut point s'affranchir des défauts de son temps. Si Devosge eût vécu aux grandes époques de notre art, il aurait peut-être produit des œuvres de premier ordre; mais il vint après les élèves de Jouvenet, en pleine décadence, et, s'il n'a pas fait plus mal que ses contemporains, on ne peut pas dire qu'il leur soit supérieur. Devosge a de la correction, un certain sentiment de grandeur; mais sa facilité l'égara comme tant d'autres, et il ne sut pas réprimer cette rapidité qui donne à sa peinture l'aspect décoratif.

Le plus grand tableau de Devosge, l'*Assomption*, est un sujet que ni lui, ni aucun peintre de l'époque ne pouvait convenablement traiter, et c'est en vain que l'on cherche dans cette œuvre l'énergie, la vérité et surtout ce sentiment chrétien qui fut inconnu aux artistes de ce temps.

Son fils et successeur, Anatole Devosge, a, lui, les défauts de Vien. C'est un peintre rigoureusement académique. On peut caractériser son talent en deux mots : noblesse de convention, nulle préoccupation de la nature ou de la réalité.

Gagneraux est la troisième figure de cette trinité dijonnaise. Gagneraux fut un peintre de batailles, dont les toiles ont de la verve et du mouvement. Il serait certainement arrivé à une haute position et à une grande célébrité, si la mort ne l'eût point arrêté. Il travailla longtemps à Rome et y obtint de grands succès; il dut quitter cette ville après l'échauffourée de Basseville, et mourut à Florence, à l'âge de 39 ans. Je veux signaler aux hommes du métier l'ébauche de la *Bacchanale*, par cet artiste. Cette ébauche les intéressera autant que la vue des *Batailles* de Gagneraux, car elle les initiera au faire des peintres du temps. On sait bien comment procédaient nos devanciers; mais on est bien aise de saisir sur le fait ce travail qui ne ressemble point au nôtre.

Au lieu d'ébaucher largement et complétement leur tableau et de chercher avant tout un effet

général, comme cela se pratique aujourd'hui dans nos ateliers, les artistes du siècle dernier commençaient par dessiner très-correctement toute la composition ; ensuite ils peignaient le ciel de façon à n'y plus revenir, puis, les premières branches, les troncs des arbres, enfin les personnages, en commençant par la tête, et ainsi de suite jusqu'aux derniers plans, et, pendant que chacune de ces parties était l'objet d'un travail particulier et définitif, le reste de la composition restait en blanc.

Dans le travail de Gagneraux, si différent de l'ébauche telle que nous l'entendons, le ciel est terminé, il est même parfait de ton et de lumière. La cime des arbres est également peinte et achevée. Quant aux personnages qui forment le sujet principal, ils sont très-correctement dessinés, mais ils n'ont reçu qu'une teinte d'estompe très-légère.

On se demande comment, en agissant ainsi, les peintres de ce temps pouvaient conserver dans leurs tableaux l'harmonie générale et la valeur des tons.

Pour terminer cette revue des peintres dijonnais, nous nous arrêterons un instant sur Prudhon, que Dijon revendique également. C'est à lui, en effet, que l'on doit le *Plafond de la salle des Italiens*; cette fresque n'est, à vrai dire, qu'une imitation d'un tableau mythologique de Pierre de Cortone, qui décore une des salles du palais Barberini, à Rome; elle n'en a pas moins un prix réel. Les grandes œuvres de Prudhon sont fort rares, et celle-ci reproduit d'ailleurs fidèlement les qualités habituelles de son auteur, c'est-à-dire la grâce et la douceur, qui n'excluent ni la correction, ni même une certaine grandeur.

Talent profondément original, Prudhon ne fut ni l'émule, ni l'élève, ni même l'imitateur de David. Or, pour résister à l'impulsion que les écrivains Winkelmann et Heyne, et, après eux, le peintre Louis David, avaient imposée à l'Europe entière, il fallait être doué d'un vrai courage et d'une vocation bien trempée. Irrésistiblement poussé par son génie, Prudhon ne voulut point se soumettre à ces préoccupations de grandeur et de noblesse qui étaient, à cette époque, le mot d'ordre général. Il s'obstina à ne produire que de ravissantes compositions, des scènes passionnées, des figures suaves, qu'il noyait dans une atmosphère de grâce et d'amour. Son *Zéphyr*, l'*Enlèvement de Psyché*, le *Sommeil de Psyché* sont le dernier mot de ce génie tendrement expressif. Guindés par le spectacle des œuvres davidiennes, les contemporains dédaignèrent Prudhon. Il ne faisait pourtant que de l'antique à la façon d'André Chénier, et l'on se refusait alors à voir l'antiquité sous ses côtés gracieux. En un mot, Prudhon fut un de ces martyrs dignes du *pilori* de M. Glaize, torturés et méconnus par leurs contemporains, et pour lesquels les hommages et l'admiration de la postérité ne compenseront jamais, quoi qu'on dise, toute une vie de luttes et de souffrances.

Léonce de Pesquidoux.

(*Voyage artistique en France.*)

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Académie impériale de musique : Mlle Emma Livry. — Gymnase-Dramatique : *Les trois Maupin*, par MM. Scribe et Henri Boisseaux. — Théâtre de la Gaîté : *La Marnière des saules*, par MM. Alphonse Brot et Charles Lemaître. — Théâtre de l'Odéon : *Ce que fille veut*, comédie en un acte et en vers, de M. Léon Halévy. — Bouffes-Parisiens : *Orphée aux enfers*, paroles de M. Crémieux, musique de M. Offenbach. — Ambigu-Comique : *Fanfan la Tulipe*. — Palais-Royal : *Le grain de Café*.

Une étoile de plus vient de se fixer au ciel de l'Opéra français. Mlle Emma Livry a débuté le plus heureusement du monde dans le rôle de la Sylphide, où Mlle Taglioni, la danse elle-même personnifiée, avait laissé, chez un grand nombre de spectateurs, d'impérissables souvenirs. C'est pour Mlle Taglioni que Rossini faisait chanter, dans *Guillaume Tell : Toi que l'oiseau ne suivrait pas!* et la Sylphide est un véritable rôle d'oiseau. Mlle Emma Livry est un oiseau aussi ; seulement, ses ailes, comme celles de Mercure, sont placées aux talons. Il lui en viendra, à coup sûr, aux épaules, comme à Mlle Taglioni ; je veux dire que Mlle Livry possède déjà tout l'art qu'il est possible d'avoir, mais qu'elle paraît plus préoccupée de ses pieds que du reste de sa personne. Rien ne révé-

lait chez Mlle Taglioni qu'elle eût pu apprendre à danser. C'était une apparition. Il faudra bien peu de temps à Mlle Livry pour qu'elle arrive à ce délicieux abandon qui faisait le charme de son illustre devancière.

M. Scribe est rentré dans l'arène du Gymnase-Dramatique par un succès d'autant plus éclatant, qu'il rompt en visière avec toutes les études philosophiques et psycologiques de la comédie humaine, transportée, des romans de Balzac, sur la scène contemporaine. Sa pièce des *Trois Maupin* est le triomphe de l'*imbroglio;* il n'a voulu que promener le fil de son expérience dans un labyrinthe d'incidents d'où lui seul était capable de sortir. Un écrivain d'un grand mérite, M. Théophile Gautier, dans l'âge où la fortune favorise les audacieux, avait pris la Maupin pour sujet d'un roman peu moral; mais M. Scribe n'a emprunté que le nom du personnage à cette création artistique, plutôt faite pour un musée secret que pour une exposition publique. Son héroïne n'est point la sensuelle comédienne que M. Théophile Gautier a sculptée, comme s'il s'était amusé à refaire la statue de l'*Hermaphrodite.* C'est une fille chaste et pure, mais spirituelle, parente de madame de Maintenon, qui prend le nom de la Maupin, enchante et éblouit Versailles à sa place, pour procurer à son frère et à elle, une position que madame de Maintenon s'obstine à leur refuser. Il nous serait impossible de suivre M. Scribe dans tous les détours de sa comédie, et d'en indiquer les ingénieuses combinaisons; bornons-nous donc à en constater la parfaite réussite et à féliciter M. Henri Boisseaux, l'heureux associé de M. Scribe dans cette pièce, d'avoir été appelé à partager un des plus grands succès de l'auteur. M. Henri Boisseaux, critique distingué et déjà connu au théâtre par de jolis opéras comiques, méritait, du reste, cet honneur. Les lecteurs de la Revue ont, moins que les autres, le droit d'être surpris de cette collaboration.

Le théâtre de la Gaîté rentre de temps à autre dans la voie de l'ancien mélodrame, et la *Marnière des Saules* est venue rappeler la *Femme aux deux maris* et tous les cas de bigamie, plus ou moins pendables, qui attendrissent toujours les cœurs sensibles. M. Alphonse Brot est passé maître en ce genre, et M. Charles Lemaître, comme collaborateur, je n'en doute pas, et comme acteur, ce qui est visible à tous les yeux, a pris vaillamment sa part de l'œuvre. Ce qu'il y a de plus étonnant en tout ceci, ce n'est point une femme qui a cru son mari mort et qui se remarie, cela se voit souvent; ce n'est pas même le premier mari qui se glisse chez le second comme intendant, quoique cela ne se voit guère; ce n'est pas un homme qu'on a cru noyé et qui n'est pas mort, mais c'est Mme Doche, qui joue les mères sans cesser d'être jeune et jolie, et surtout Mme Doche qui joue les rôles de Mme Guyon et de Mme Laurent avec une force dramatique dont on ne se serait jamais douté autrefois. La *Dame aux camélias* lui a porté bonheur.

N'oublions pas l'Odéon, que nous aurions dû mentionner plus tôt; mais une petite comédie en vers, si spirituelle qu'elle soit, est bien peu de chose, par le temps qui court, à côté des grandes machines théâtrales. M. Léon Halévy, homme d'esprit et de goût, poëte distingué, a fait réussir sur ce théâtre littéraire une pièce gracieuse et aimable comme les fables qu'il conte si bien.

On attend à ce théâtre *Hélène Peyron.*

Quant aux Bouffes-Parisiens, ils sont arrivés à un degré d'excentricité qui dépasse toutes les limites connues jusqu'à ce jour. Dire comment Orphée, ramenant son Eurydice à la lumière, est forcé de se retourner du côté des sombres enfers, et de quelle façon M. Crémieux arrange cette fable touchante, n'est pas en notre pouvoir; mais nous ne craignons pas de signaler la partition de M. Offenbach comme une de ses plus bouffonnes et de ses mieux réussies. Il a fait de la lyre d'Orphée un mirliton; mais quel mirliton! Orphée en serait presque jaloux.

En avant *Fanfan la Tulipe,* chantait Emile Debraux pour consoler la France de l'invasion étrangère, et ce refrain devint bientôt populaire. Cependant Fanfan la Tulipe a une allure de mousquetaire à la Watteau, et M. Paul Meurice ne s'y est pas trompé. Fanfan la Tulipe a quelque chose des héros de Vadé, et non des héros de la république et de l'empire. C'est le *la Tulipe* de la *Pipe cassée* que M. Paul Meurice a mis en scène sous les traits de Mélingue, et nous avons affaire à un drame-pompadour. Mlle Page, on ne peut pas plus jolie en Pompadour, prête, avec Mélingue, un brillant appui à cette pièce qui fera longtemps les belles soirées de l'Ambigu-Comique. Nous n'y trouvons rien à reprendre, si ce n'est que les meubles Louis XV et Louis XVI s'y coudoient peut-être un peu trop librement, et qu'au point de vue de la mise en scène, fort éclatante, d'ailleurs, nous avons cru remarquer quelques anachronismes. Cela n'a pas empêché, bien entendu, la pièce de réussir. M. Paul Meurice est habitué aux triomphes du boulevart, bien qu'il soit fait pour des triomphes d'un ordre supérieur.

Le café passera, s'écriait Mme de Sévigné, qui n'a point été prophète en ceci, à moins qu'elle n'ait prévu la mésaventure du vaudeville du Palais-Royal. Le *Grain de café* lui a donné raison. Il a passé; il ne reviendra plus.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 2 novembre 1858.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

La correspondance comprend : Un numéro de la *Muse des familles*; renvoyé à M. Guérin. — Le bulletin mensuel de la Société d'agriculture et de Caen; remis à M. Villemsens. — Le bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'agriculture; à M. Dubois. — *L'Art chrétien;* à M. A. Granger. — *L'Univers musical;* à M. de Longperrier. — Deux numéros du *Builder;* à M. Ch. Fournier.

M. Maillet donne lecture d'un rapport sur l'album de la Société de l'Union des poëtes, intitulé: les *Olympiades*.

Les éloges que mérite ce livre effacent le peu de critique qu'on pourrait lui opposer. Il n'y a donc qu'à féliciter les auteurs de ce recueil; ils ont su prouver que la poésie compte encore en France de nombreux et vaillants adeptes. Plusieurs pièces de vers ont principalement attiré l'attention de M. le rapporteur, qui a particulièrement cité celles de MM. Robert Victor, intitulée : l'*Inspiration;* Louis Goujon, qui adresse à son illustre homonyme des vers dignes de lui ; A. Lestrelin, auteur d'une esquisse énergique des *Mœurs scandinaves au neuvième siècle;* Clovis Tisserand, auteur d'un madrigal. Vient enfin une fable pleine de grâce et de naturel, intitulée le *Vase d'argent*, et une composition élégante, la *Vie d'un chêne*, signée Mélanie Bourotte. — Les *Olympiades* sont donc un véritable succès qui contribuera à relever la poésie trop dédaignée en France.

Cet album sera déposé aux archives, et une lettre de félicitations et de remerciements sera adressée à la Société de l'Union des poëtes.

Le compte rendu de la revue de l'*Art chrétien* appartient à M. A. Granger; il s'est attaché à plusieurs grandes questions d'un intérêt général, qui mériteraient certainement les honneurs de la publicité. Nous citerons entre autres le passage suivant :

« A cette époque (au douzième siècle) et depuis longtemps, les arts, la science, la littérature étaient retirés dans les cloîtres, y florissaient et devaient y florir. Les hommes laborieux qui vivaient dans ces pieux asiles, n'avaient pas, comme les artistes de nos jours, les soucis, les joies de la famille et les préoccupations du lendemain ; le travail était leur délassement, leur joie; ils n'avaient d'autre but que la gloire, d'autre récompense que l'estime d'eux-mêmes, les éloges de leurs supérieurs et ceux de leurs égaux. Quand on n'a pas d'autres besoins, d'autres aspirations, on est bien fort; ne nous étonnons donc pas des fruits en tous genres qui ont été produits par les communautés, et, pour être justes, disons que les artistes de nos jours, placés dans de pareilles conditions, ne seraient pas au-dessous de leurs devanciers. — *Da mihi punctum*, disait Archimède, *terram cœlumque movebo*, et l'artiste vous dira : Assurez-moi une existence honorable, et, comme dans les communautés, pourvoyez-moi de tout ce qui est nécessaire à mon art, et vous verrez ! »

La revue de l'*Art chrétien* signale en outre la découverte faite par le signor Amerige Vitti, de Florence, qui est parvenu à donner à l'albâtre la dureté du marbre.

« Si, dit M. Granger, les choses sont telles qu'on nous les annonce, nous avons en perspective de belles œuvres originales, mais je maudirais la découverte si elle autorisait toutes les médiocrités à faire faire leur buste. »

Le rapport de M. A. Granger sera déposé aux archives et publié dans nos annales.

M. Villemsens lit un rapport sur les numéros 1 et 2 des *Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*.

L'examen consciencieux et éclairé de M. Villemsens lui a valu de nombreuses approbations. Il avait à rendre compte de sujets très-différents, et devait parler successivement histoire, philosophie, littérature et géologie : il a su faire apprécier les utiles travaux contenus dans l'œuvre dont il donnait l'analyse, et a surtout cité un rapport de M. Schitz sur l'ouvrage d'un professeur de peinture, M. Vallot de Montabert, ouvrage intitulé l'*Artistaire*, mot qui paraît avoir été créé, dit M. le rapporteur, pour exprimer l'initiation aux Beaux-Arts.

M. Th. Labourieu lit une notice biographique sur Haydn.

Une belle existence, racontée en style éloquent, devait remuer l'assemblée, et l'a, en effet, entièrement captivée. Des applaudissements unanimes ont accueilli le tableau de la grandeur pleine de modestie du héros.

La séance est levée à dix heures.

Le secrétaire général,
L. Montmeylian.

Ordre du jour de la séance du 16 novembre 1858

Lecture du procès-verbal de la séance précédente ; Nomination du Comité d'enquête ; — Rapports de M. Guérin (3e lecture) ; — Essai sur l'art dramatique, par M. Th. Fournier ; — Notice biographique sur M. Aubry Lecomte, par M. Gavet ; — Rapport et vote sur deux

candidatures; — Communications et questions diverses.

NOTA. L'ordre du jour étant très-chargé, MM. les membres sont prévenus que la séance commencera à sept heures et demie très-précises.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 1er octobre 1858.

Lecture et adoption du procès-verbal.

La correspondance se compose : d'une lettre de notre collègue M. Lenoir, par laquelle il propose un mode de placement des productions artistiques. Cette proposition est renvoyée au conseil d'administration ; — d'une lettre de M. Eulriot, fabricant de pianos, exprimant le désir que le Comité fasse examiner un piano droit *à six cordes*, de son invention. MM. Chol, Warot, Anschutz et Grué sont chargés de faire un rapport sur cet instrument ; — et de trois numéros de l'*Europe artiste*.

M. Paul Chareau, président, fait part d'une nouvelle et douloureuse perte que le Comité vient d'éprouver en la personne de M. Fossey, sculpteur distingué.

Il est ensuite procédé à l'admission de trois nouveaux candidats : M. César Collavecchia, homme de lettres, présenté par MM. Lopez et P. Chareau ; M. J. Bonel, amateur, et M. H. Vannier, pianiste, présentés par MM. P. Chareau et Charpin.

M. Gendré, vice-président de la Société libre des Beaux-Arts, étant parmi le nombreux auditoire attiré par l'ordre du jour de cette séance, M. le président l'invite à prendre place au bureau.

M. Savard lit un rapport très-intéressant sur l'*Annuaire de l'Athénée des arts, sciences et belles-lettres de Paris*. Ce travail sera inséré dans les publications du Comité.

M. Blanc, ayant obtenu la parole, lit avec beaucoup d'entrain un ingénieux parallèle entre la femme et la musique. Cette étude, écrite avec esprit et d'un style élégant, provoque à plusieurs reprises les applaudissements de l'assemblée. M. Paul Chareau dit ensuite avec un sentiment vrai le *Culte du souvenir*, poésie inédite dont il est l'auteur.

Le concert, dirigé par M. Chol, a commencé par une fantaisie (*presto*), exécutée sur le piano par l'auteur, M. Louis Bentajoux, lauréat du Conservatoire, qui s'est fait également applaudir en exécutant des variations sur l'air de *Malborough*, de sa composition. Mlle Adrienne Céronetti, qui chantait pour la première fois en public, a pu faire apprécier la pureté de sa voix dans la *Cavatine de la Muette* et une *Mélodie*, de Beethoven. Le *Jour de Noël*, paroles de Mme E. de Girardin et musique de M. Cottin, a été chanté avec un grand talent par Mme Dabadie, qui a dit ensuite avec un sentiment exquis les *Adieux de Béranger*. Après ce morceau, qui a produit beaucoup d'impression, M. Lefèvre a chanté *Loulou* et le *Vieux monsieur de l'orchestre*, deux chansonnettes de bon goût qui ont été dites avec l'esprit qui distingue cet artiste. Mme Dabadie s'est fait de nouveau applaudir en chantant la *Bohémienne* et une *Chansonnette bretonne;* mais les applaudissements ont surtout redoublé, lorsqu'à la demande de l'assemblée, cette artiste distinguée a bien voulu clore la séance par les *Adieux de Béranger*, qu'on avait déjà applaudis.

Le secrétaire-général,
H. Brévière.

Ordre du jour de la Séance du 5 novembre 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Election de nouveaux candidats. — Rapport de M. P. Chareau. — Rapport de M. Charpin. — Propositions diverses.

MÉLANGES.

Paris, le 15 novembre 1858.

Un décret impérial ouvre un crédit extraordinaire de 99,000 fr. pour la restauration de l'église Sainte-Anne, à Jérusalem, et l'appropriation de cette église à l'exercice du culte.

— La réception de M. Victor de Laparade à l'Académie française, n'aura pas lieu avant le mois de décembre ; c'est vers la même époque que se fera la réception de M. Jules Sandeau.

— Les travaux intérieurs de l'église Sainte-Clotilde marchent vers leur achèvement. On vient de découvrir les peintures des deux chapelles, la chapelle des fonts-baptismaux et la chapelle des morts.

— On doit poser très-prochainement la première pierre d'une chapelle russe, faubourg St-Honoré. Les travaux vont commencer bientôt sur les plans de M. Cavos.

Cette chapelle rappellera la chapelle grecque, bâtie à Wiesbaden pour servir de tombeau à la première femme du duc de Nassau, fille de Nicolas Ier. Il y aura à l'intérieur des peintures à fresque ; à l'extérieur, des coupoles dorées retenues par des chaînes. Ce sera un petit Kremlin.

DU BEAU.

DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN

PAR V. COUSIN (LIVRE II.).

DEUXIÈME ARTICLE.

Plaçons-nous devant un objet où les hommes reconnaissent de la beauté, et observons ce qui se passe en nous à la vue de cet objet; en même temps que nous jugeons qu'il est beau, nous sentons aussi sa beauté, c'est-à-dire que nous éprouvons à sa vue une émotion délicieuse, et que nous sommes attirés vers cet objet par un sentiment de sympathie et d'amour.

Aux yeux des philosophes, qui, tirant toutes nos idées des sens, confondent l'agréable avec le beau, *le sentiment du beau n'est que la sensation de l'agréable*; *l'amour de la beauté n'est donc plus que le désir*. *Rien n'est plus faux.*

Le désir n'est qu'un mouvement de l'âme qui a pour fin la possession; il tend à profaner son objet; tandis que l'admiration est, de sa nature, respectueuse.

Le désir est fils du besoin. Il suppose donc, en celui qui l'éprouve, un manque, un défaut, et, jusqu'à un certain point, une souffrance. Le sentiment du beau est, au contraire, sa propre satisfaction à lui-même.

Le désir est enflammé, impétueux, douloureux. Le sentiment du beau, libre de tout désir et en même temps de toute crainte, élève et échauffe l'âme, mais sans lui faire connaître les troubles de la passion.

Enfin, le propre de la beauté n'est pas d'irriter et d'enflammer le désir, mais de l'épurer et de l'ennoblir. « Plus une fem-
« me est belle, non pas de cette beauté
« commune et grossière que Rubens ani-
« me envain de son ardent coloris, mais
« de cette beauté idéale que l'antiquité et
« Raphaël ont si bien connue, plus, à
« l'aspect de cette noble créature, le désir
« est tempéré par un sentiment exquis et
« délicat, quelquefois même remplacé par
« un culte désintéressé. Si la Vénus du
« Capitole ou la Sainte-Cécile excite en
« vous des désirs sensuels, vous n'êtes pas
« faits pour sentir le beau. De même, le
« vrai artiste ne se propose seulement pas
« de flatter la sensibilité; en peignant la
« beauté, il veut éveiller en nous le senti-
« ment; et quand il a porté ce sentiment

« jusqu'à l'enthousiasme, il a obtenu le « dernier triomphe de l'art. »

Pour achever l'étude des diverses facultés qui viennent, dans la perception de la beauté, après la raison et le sentiment, il nous reste à parler d'une faculté non moins nécessaire qui les anime et les vivifie : l'imagination.

L'esprit, s'appliquant aux images fournies par la mémoire, les décompose, choisit entre leurs différents traits et en forme des images nouvelles. Sans ce nouveau pouvoir, l'imagination serait captive dans le cercle de la mémoire.

Le don d'être affecté fortement par les objets et de reproduire leurs images absentes ou évanouies, et la puissance de modifier ces images pour en composer de nouvelles, épuise-t-il ce que les hommes appellent l'imagination? Non, ou du moins si ce sont bien là les éléments propres de l'imagination, il faut que quelque autre chose s'y ajoute, à savoir le sentiment du beau en tout genre. C'est à ce foyer que s'entretient et s'allume la grande imagination. « Suffisait-il à l'auteur d'*Horace* « d'avoir bien lu le *Tite-Live*, de s'en re- « présenter vivement plusieurs scènes, « d'en saisir les traits principaux et de « les combiner heureusement? Il lui fal- « lait, en outre, le sentiment, l'amour du « beau, surtout du beau moral ; il lui fal- « loit ce grand cœur d'où est sorti le mot « du vieil Horace. »

Ainsi, le sentiment n'est pas l'imagination, mais il est la source où l'imagination puise ses inspirations et devient féconde.

Il est donc impossible de borner l'imagination, comme le mot paraît l'exiger, aux images proprement dites et aux idées qui se rapportent à des objets physiques. « Se rappeler des sons, choisir entre eux, « les combiner pour en tirer des effets « nouveaux, n'est-ce pas là aussi de l'ima- « gination, bien que le son ne soit pas « une image? »

Aux yeux de l'imagination, le monde réel languit auprès de ses fictions. Et puis, à moins d'être entièrement fou, il est très-difficile de voir la réalité autrement qu'elle n'est, c'est-à-dire très-imparfaite. Au contraire, on fait de l'image tout ce qu'on veut, on la métamorphose à son insu, on l'embellit à son gré.

Le propre des hommes d'imagination est de se représenter les choses et les hommes autrement qu'ils ne sont et de se passionner pour les images fantastiques. Ce qu'on appelle les hommes positifs, ce sont les hommes sans imagination, qui n'aperçoivent que ce qu'ils voient et traitent avec la réalité telle qu'elle est au lieu de la transformer. Ils ont plus de raison que de sentiment; ils sont plus capables de calcul que d'entraînement. Ils ne seront jamais ni poëtes ni artistes. « Ce qui fait « l'artiste et le poëte, c'est, avec un fond « de bon sens et de raison, sans lequel « tout le reste est vain, un cœur sensible, « irritable même, surtout une vive, une « puissante imagination. »

Cette passion pure et ardente, ce culte de la beauté qui fait le grand artiste, ne peut se rencontrer que dans un homme d'imagination : le sentiment du beau, en effet, peut s'éveiller en chacun de nous devant tout objet beau; mais quand cet objet a disparu, si son image ne subsiste pas vivement retracée, le sentiment qu'il a un moment excité s'efface peu à peu; n'étant pas nourri, accru, exalté par la reproduction vivace et contenue de son objet dans l'imagination, il manque de cette puissance inspiratrice sans laquelle il n'y a ni artiste ni poëte.

Qu'est-ce maintenant que le beau dans les objets? Qu'est-ce que le beau en lui-même? Quels sont ses caractères et ses différentes espèces? Telles sont les ques tions qui se présentent à nous après avoir étudié le beau dans l'esprit de l'homme.

Une théorie ancienne fait consister le beau dans la parfaite convenance des moyens avec leur fin : le beau serait le convenable. Si donc, lorsque j'examine la construction d'une machine, je trouve chaque pièce à sa place, si je les trouve toutes habilement disposées pour le résultat qu'elles doivent produire, je dois dire que cette machine est belle. Déjà nous

approchons de l'idée du beau, puisque nous considérons ce qui est comme il faut. Cependant *le convenable n'est pas le beau :* il y a des objets très-bien disposés pour leur fin que nous ne pouvons dire beaux.

Toutefois, *un objet n'est beau qu'autant qu'il possède la convenance*, l'accord entre la fin et les moyens.

Le beau n'est pas non plus la proportion; mais *la proportion est une condition du beau :* il y a dans tous les objets beaux, quelque éloignés qu'ils soient de la forme géométrique, une sorte de géométrie vivante. Mais, « est-ce la proportion qui fait « la beauté terrible d'un orage, qui fait « celle d'un vers isolé ou d'une ode su- « blime? »

Toutes ces théories qui ramènent la beauté à l'ordre, à l'harmonie, à la proportion, ne sont au fond qu'une seule et même théorie, qui voit, avant tout, dans le beau, l'unité. Et, assurément, *l'unité est belle;* elle est une partie considérable de la beauté, mais *elle n'est pas la beauté tout entière.*

Qu'est-ce donc que le beau? Nous ne résoudrons cette question qu'en parcourant les différents ordres de beauté.

Dans les objets sensibles, les couleurs, les sons, les figures, les mouvements sont capables de produire l'idée et le sentiment du beau. C'est là ce qu'on appelle la *beauté physique*.

Les lois universelles qui régissent les corps, celles qui gouvernent les intelligences, les grands principes qui contiennent et engendrent de longues déductions, le génie qui crée, dans l'artiste, le poëte ou le philosophe, tout cela est beau : c'est la *beauté intellectuelle*.

Enfin, le monde moral et ses lois, « l'i- « dée de la liberté, de la vertu, du dévoue- « ment, l'austère justice d'un Aristide, « l'héroïsme d'un Léonidas, les prodiges « de la charité ou du patriotisme, voilà, « certes, un troisième ordre de beauté qui « surpasse encore les deux autres, la *beauté* « *morale.* »

Ne pourrait-on réduire ces différences? N'y a-t-il pas d'unité dans cette diversité? N'y a-t-il pas une beauté unique dont toutes les beautés particulières ne sont que des nuances? Quelle est la qualité commune qui, se rencontrant dans deux objets, l'un moral, l'autre physique, les range sous l'idée générale du beau?

La beauté physique, la beauté intellectuelle, la beauté morale, se résolvent dans une seule et même beauté, *la beauté morale*, entendant par là, avec la beauté morale proprement dite, toute beauté spirituelle.

Francis Aubert.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

TRAVAUX DES ARTISTES POUR L'EXPOSITION DE 1859. — LES LAURÉATS DES GRANDS PRIX DE ROME. — SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UNE STATUE D'ARY SCHEFFER. — M. SAINT-JEAN. — ACHATS DE TABLEAUX DE L'EXPOSITION DE ROUEN. — Mme CLÉMENT NÉE DELAUTEL. — LE SCULPTEUR ANTONIN MOYNE. — LE BUSTE DE CHAPTAL PAR M. DU SEIGNEUR. — LA CIRCÉ DE M. GUMERY. — UNE ŒUVRE DE M. MÉLINGUE, A CAEN. — UN PROJET DE M. ÉLIAS ROBERT. — M. TESSIER, SCULPTEUR EN BOIS. — UNE CURIEUSE COLLECTION.

La plus grande activité, comme nous l'avons déjà dit, règne dans les ateliers de nos artistes. Ils ont à cœur de terminer à temps les toiles qu'ils destinent à l'exposition de 1859. Aux noms des artistes que nous citions dans notre dernier numéro, nous venons en ajouter d'autres aujourd'hui.

M. Armand Dumaresq peint la *Mort du général Bizot*, et semblerait remettre à un autre moment l'achèvement de son tableau : la *Kabylie*.

M. Roux, qu'une perte sensible est venue surprendre au milieu de ses travaux, qu'il a dû interrompre pendant quelques mois, a repris ses pinceaux; il est tout entier à deux toiles qui nous montreront le *Cardinal Richelieu suivant les mouvements du roi Louis XIII*, et un *Episode des guerres de la Fronde*.

M. Théodore Delamarre, fils du propriétaire du journal la *Patrie*, peint un *Saint Jérôme*.

M. Loyer termine son *Saint Vincent de Paul prenant les fers d'un galérien*. On sait que cet acte sublime de charité s'est passé à Marseille, où le

roi Louis XIII avait nommé M. Vincent aumônier en chef des galères. M. Loyer compte encore envoyer aussi au Salon l'*Empereur Napoléon à Sainte-Hélène contemplant le buste de son fils.* L'Empereur, assis, entouré des enfants du général Bertrand, est abîmé dans ses réflexions.

M. Gigoux abandonne cette année les grandes toiles. Il achève, en ce moment, deux tableaux de chevalet, deux sujets historiques. L'un représente une *Scène d'arrestation sous la Terreur.* On le dit traité avec beaucoup de verve et d'énergie.

Les élèves qui ont été couronnés cette année, lors du concours pour les grands prix de Rome, se disposent à partir pour la ville immortelle, où M. Schnetz, directeur de l'Académie de France, est retourné depuis quelque temps. Ces lauréats sont au nombre de trois, un architecte, un musicien et un peintre. On se rappelle que les juges ont été sans pitié pour la gravure et la sculpture.

Si l'Académie des Beaux-Arts a été obligée de se montrer sévère dans le jugement des derniers concours; si elle a remis, à l'année prochaine, les prix qu'elle devait décerner en 1858, sa bienveillance accoutumée n'a pas fait défaut cependant à quelques artistes que leurs heureuses dispositions recommandaient à son intérêt.

Ainsi elle vient de solliciter et d'obtenir pour M. de Conninck, qui avait déjà obtenu un deuxième grand prix, mais que son âge empêchait dorénavant de concourir, la faveur d'aller à Rome pendant deux années, comme pensionnaire de l'Académie de France, et avec les avantages attachés à ce titre honorable.

Dans notre numéro du 15 août dernier, parlant des legs que M. Ary Scheffer avait faits à Dordrecht, sa ville natale, nous annoncions déjà que cette ville, fière d'avoir donné naissance à un artiste si célèbre, se proposait de lui ériger une statue et qu'une commission s'était formée à Dordrecht pour la mise à exécution d'un projet auquel applaudiront tous les admirateurs d'un beau talent et d'un grand caractère.

La France ne saurait manquer de réclamer sa part dans les honneurs à rendre à la mémoire d'un fils adoptif dont elle était si fière. Quelques-uns des amis du grand peintre se sont réunis afin de provoquer à Paris une souscription destinée à concourir à la noble entreprise de Dordrecht.

La souscription est ouverte, à Paris, 19, boulevart Montmartre, chez MM. Goupil et Ce, principaux éditeurs des œuvres de M. A. Scheffer, avec le concours de MM. Benouville, Guermann Bohn, Cabanel, Cavelier, Léon Cogniet, Eugène Delacroix, François Delessert, Duban, Duret, Hippolyte Flandrin, Robert Fleury, Edouard Fould, Gatteaux, Gleyre, A. Goupil, Fromental Halevy, comte d'Haussonville, Henriquel Dupont, Hersent, Ingres, Jules Janin, Ferdinand de Lasteyrie, Legouvé, duc de Luynes, Henri Martin, Picot, Louis Ratisbonne, Ernest Renau, Jean Reynaud, Horace Vernet, Louis Viardot, Villemain, Vitet.

Un arrêté de S. M. le roi des Belges vient de conférer le titre de chevalier de l'ordre de Léopold à M. Saint-Jean, notre célèbre peintre de fleurs.

Parmi les acquisitions faites par la Société des Amis des Arts de Rouen, à l'exposition encore ouverte dans cette ville, il en est deux que nous avons omis d'énumérer : une *Halte*, par M. Duval-Lecamus, et les *Enfants au puits*, par M. Hippolyte Bellangé.

Nous avons vu, dans l'atelier de madame Clément, née Delautel, un tableau qu'elle achève pour la chapelle du château de Longeront, appartenant à M. le marquis de Saint-Seine. Cette grande toile, représentant *Saint Etienne distribuant des secours aux pauvres*, se distingue par son coloris et l'expression des figures. Il est regrettable qu'elle ne puisse être envoyée à l'exposition de 1859, où l'attendait sans doute un beau succès.

Nous parlions dernièrement de l'empressement que mettent le plus grand nombre des villes de nos départements à conserver le souvenir des hommes remarquables qui sont nés dans leurs murs. Nous en avons une nouvelle preuve en ce moment. Le conseil et les notabilités de la ville dans laquelle Antonin Moyne a vu le jour, demandent à posséder le buste de cet artiste, sculpteur au talent contesté, mais qui n'en possédait pas moins d'heureuses et brillantes qualités.

On vient de placer au Conservatoire des Arts et Métiers le buste en marbre du ministre Chaptal, auquel cet établissement est redevable de ses agrandissements. Ce buste est de M. Du Seigneur. Nous avons dû lire à deux fois la signa-

ture, tant il nous était difficile de reconnaître dans cette œuvre l'artiste romantique des années 1832 et 1833, l'auteur de *Roland furieux*, de *Quasimodo*, et autres compositions de ce genre, signées : *Jehan Du Seigneur*, et qui, dans ce temps-là, lui valurent bel et bien des épîtres en vers. *Quantum mutatus ab illo.* — Aujourd'hui c'est M. Jean Du Seigneur; il renonce à l'originalité, c'est-à-dire à la bizarrerie; il fait de la sculpture comme en faisait Dupaty sous le premier empire. Nous aimons mieux le voir dans cette voie.

Une nouvelle statue vient d'être exposée dans la niche d'essai de la cour du Louvre. On la dit l'œuvre d'un jeune statuaire qui ne manque pas de talent, M. Gumery. L'artiste a voulu représenter la belle et trop fameuse Circé.

Beaucoup de commentateurs n'ont vu dans le type de cette enchanteresse qu'un haut enseignement moral; l'artiste, lui, y a trouvé l'occasion de chercher à représenter la beauté physique sous la forme la plus attrayante, comme la plus dangereuse. Nous disons chercher, car, a-t-il réussi? Son modèle a des qualités nombreuses, mais il présente aussi quelques défauts. Peut-être sera-t-il facile de les faire disparaître avant que les praticiens attaquent le marbre.

La magicienne est représentée debout; la tête belle, fièrement relevée, coiffée de tresses épaisses, couronnée d'un diadème. Son regard est hardi, sa lèvre dédaigneuse.

Dans la main gauche, elle tient la baguette traditionnelle, signe de sa puissance infernale. De la droite, entièrement repliée et appuyée sur la hanche, elle soutient et écarte une ample et riche draperie qui ne couvre que les épaules, le bras droit, et est retenue au bras gauche par une agrafe. La déesse — il faut bien lui conserver ce titre, — l'a rejetée pour laisser admirer l'opulente et vigoureuse splendeur de ses charmes. Elle est complétement nue. Sur sa poitrine, un collier forme un double contour; à ses poignets sont des bracelets; ses pieds chaussent de légers cothurnes.

La pensée de l'artiste a été sans doute de rappeler le moment où la perfide divinité de l'île d'Ea triomphe des compagnons d'Ulysse. Sur la terre vient de rouler la coupe à l'aide de laquelle elle est parvenue à les enivrer. L'un de ses pieds foule le grouin d'une tête immonde. On le sait, hélas! ce n'est pas en sangliers qu'elle métamorphosa les imprudents. Il semble qu'elle se donne le plaisir de regarder de toute la hauteur de ses superbes mépris la troupe qui se vautre autour d'elle, ces guerriers si honteusement métamorphosés, qui n'ont pas eu l'énergie de résister à ses provocations, à ses caresses.

Le mouvement général de la figure est bon; la critique n'y trouve rien à reprendre; mais elle s'attaque à la main droite, trop complétement cachée; à l'exagération de quelques parties du torse, dont les protubérances produisent un assez mauvais effet; à la position de la jambe droite qui n'est ni gracieuse, ni naturelle. Il nous semble très-possible de remédier à ces défauts ou du moins de les atténuer. Avec quelques retouches, la *Circé* de M. Gumery peut devenir une bonne et une curieuse statue.

La ville de Caen possédait naguère un homme très-connu dans le monde savant et artistique, à l'étranger aussi bien qu'en France, une de ces natures bizarres, inexplicables, qui couperaient un liard en quatre, comme disent les bonnes gens, mais qui se dévouent à une idée, à une création, et n'ont trêve ni cesse qu'ils ne l'aient mise à exécution; un de ces esprits insondables qui, un jour, encouragent l'art comme Mécène lui-même, et, le lendemain, comptent avec l'artiste comme Gobseck en personne. Cet homme, M. Lair, a créé à Caen les expositions, les courses, il a fait progresser l'art, l'agriculture, semé les médailles, les brochures. N'est-ce pas lui qui a fait placer sur toutes les maisons où sont nés des hommes considérables de sa ville natale, des inscriptions en marbre noir?

Il est mort en léguant une belle fortune à ses parents et en faisant aux Sociétés scientifiques et artistiques, aux établissements de charité, divers legs dont le total s'élève à cent dix mille francs.

Les légataires reconnaissants ont décidé qu'un buste du donataire serait placé dans l'un des établissements de la ville, le Musée ou la Bibliothèque. Ils ont voulu aussi que ce buste fût exécuté par un artiste caennais. Or, M. Mélingue est né à Caen, rue de la Poste. Il est le fils d'un employé des douanes, il a connu M. Pierre-Aimé Lair, et est un de ceux qui n'ont eu qu'à se louer de sa bienveillance. M. Mélingue a été chargé de l'exécution du buste. Il a été donné à plusieurs personnes de voir cette œuvre avant son départ pour Caen. La physionomie de M. Lair offrait de sérieuses difficultés à l'artiste; M. Mélingue en a triomphé. Tout en conservant la plus parfaite ressemblance, il a su donner à son marbre une certaine noblesse qui en a fait une œuvre remarquable.

L'inauguration de ce buste aura lieu vers le mois d'avril, et non-seulement M. Mélingue a généreusement refusé le prix de son travail, non-seulement il a voulu faire un don gratuit à sa ville natale, mais il a encore promis de jouer le jour de l'inauguration, sur le théâtre de Caen, *Benvenuto Cellini*, au bénéfice des pauvres. D'un autre côté, les Sociétés et la ville ne resteront pas, dit-on, en arrière, elles se proposent d'offrir un témoignage de reconnaissance à cet artiste d'un talent si désintéressé.

Beaucoup d'artistes ne renoncent point à l'espoir de voir l'Arc-de-Triomphe de la barrière de l'Etoile recevoir, un jour ou l'autre, le couronnement que semble attendre sa plate-forme, suivant les uns; qui lui est tout à fait inutile, suivant les autres.

Déjà M. Auguste Barre a donné, il y a quelques années, le modèle d'un quadrige triomphal entouré d'une nombreuse suite de figures. On en a même publié un dessin complet.

Maintenant c'est au tour de M. Elias Robert. Le jeune statuaire, impatient de se distinguer, vient aussi de terminer un modèle de couronnement. Il abandonne le quadrige et plante résolument un globe sur la plate-forme de l'arc. Ce globe, dans le nouveau projet, supporte la statue de Napoléon I[er], en costume impérial. Tout autour de la figure principale, des personnages allégoriques, montés sur des coursiers fougueux, semblent s'élancer dans toutes les directions.

Qu'arrivera-t-il du projet de M. Elias Robert? Il est assez difficile de le dire; mais, enfin, il est bon de constater que nos jeunes artistes ne demeurent pas oisifs, que leur imagination est toujours en travail, et qu'ils sont disposés à faire leurs efforts pour doter leur pays de monuments remarquables.

Dans un coin du parc de Saint-Cloud, on apercevait, il n'y a pas longtemps, une espèce de tente ou d'échoppe. En passant à côté, on ne se doutait guère que, sous ce fragile abri, était exposée et offerte pour quelques sous à la curiosité publique, une œuvre de sculpture comme on n'en rencontre pas souvent dans les ateliers des artistes les plus renommés.

Ce travail a été exécuté par un homme qui n'a jamais étudié, qui doit à la nature seule le talent, vraiment exceptionnel, dont il a fait preuve. Cet homme se nomme Tessier. Il a commencé par être un ouvrier plâtrier; plus tard, il est devenu maçon; puis, l'inspiration est venue. Il a pris un jour un morceau de bois, un couteau, et, guidé par un instinct qu'il ne saurait expliquer lui-même, il s'est mis à tailler des figures, des ornements, tous les sujets qui lui offraient quelque attrait.

Bientôt, il ne s'est plus contenté de simples sujets isolés. Il s'est attaché à une œuvre complète, considérable. Il a taillé, sculpté un retable pour un autel. Tous ceux qui ont vu ce travail de patience, qui a pris tout le temps que l'ingénieux ouvrier aurait pu consacrer au repos, en ont été émerveillés. On se demande comment, sans dessin, sans études préliminaires, il est parvenu à pouvoir travailler ainsi les bois, à représenter tout ce qui existe dans la nature avec autant de précision et d'exactitude.

Des témoignages d'intérêt ont été prodigués de toutes parts au maçon-artiste, mais nous en demanderions de plus sérieux. Un talent aussi original, aussi vrai, mérite des encouragements. Nous voudrions que l'on pût acheter son retable. Il deviendrait l'un des plus curieux ornements d'une église importante. Tessier est un sculpteur que l'on ne doit pas laisser dans l'oubli. Sa précieuse originalité peut se prêter aux œuvres sérieuses comme à toutes les fantaisies. Il est homme à les contenter toutes.

Les collectionneurs mettent en ce moment leurs portefeuilles à la disposition des amateurs, c'est-à-dire qu'ils se disposent à en vendre le contenu à l'enchérisseur qui sera le plus généreux ou le plus affriandé. Nous venons de parcourir une douzaine de ces précieux recueils, rassemblés par un homme aussi patient qu'intelligent, et nous reportant aux jours qui ont précédé et suivi la Révolution française.

« L'histoire, a dit un de nos écrivains, peut se lire autrement que dans les livres! » Franchement, il a raison. Nous ne connaissons rien de plus curieux que ces feuilles éparses écrites, dessinées, nous pourrions dire improvisées, sous l'influence du moment; toutes inspirées par une passion : l'enthousiasme, l'admiration ou la haine. C'est le sentiment du jour que nous retrouvons, à plus de quatre-vingts ans de distance, et que nous pouvons apprécier froidement. Deux générations ont passé depuis les événements qui ont fait prendre à l'écrivain, à l'artiste, la plume ou le crayon.

Nous ne prétendons pas refeuilleter ces portefeuilles où sont entassés les caricatures et les sujets sérieux, l'éloge ou la satire, l'approbation ou la menace, — et quelle menace alors ! — les portraits des rois, des reines, des généraux, des révolutionnaires, des bourreaux et des victimes, mais nous en tirerons quelques contrastes, quelques faits qui nous semblent intéressants.

Nous avons trouvé, au milieu de cette multitude de pièces ramassées de tous côtés, si bien conservées pour la plupart, qu'on les croirait sorties de la presse il y a quelques jours, quarante-sept portraits de Marat! Il y a même une épreuve sur satin! La plus singulière de ces gravures est peut-être bien celle-ci, d'après un dessin de Basset : Marat est représenté en buste, coiffé du bonnet rouge. Au bas, sont tracées ces deux lignes, dont nous conservons l'orthographe :

Peuple tu *voit*, ici, l'image du grand Marat,
Du haut du ciel il veille sur *toit*.

Dans une autre, exécutée par Schiavonetti, Charlotte Corday est représentée poignardant Marat *sur un canapé*. Une note, jointe à la gravure, explique ainsi ce bizarre anachronisme : « Cette pièce ayant été exécutée en Angleterre, « la *pruderie anglaise* n'admettait pas que le « meurtre eût lieu dans un bain. »

Emile Gagneux.

EXPOSITION DU HAVRE.

« De tous les arts, la peinture est certaine- « ment celui qui se prête le plus au mouvement « de décentralisation que s'efforcent actuelle- » ment de provoquer les grandes cités provincia- « les. Déposséder Paris de son monopole intel- « lectuel, en ce qui concerne la poésie, la mu- « sique, la littérature théâtrale, c'est un rêve et « une déception, une utopie et un danger. Quel « éditeur se rencontrerait ailleurs que dans une « grande capitale pour publier un livre à des « milliers d'exemplaires, le répandre de tous cô- « tés, quels journaux pour le prôner, quels lec- « teurs pour l'acheter? Où trouver, en province, « un directeur de théâtre qui puisse risquer des « sommes prodigieuses en acteurs, costumes, « décors, pour vivifier une production dramati- « que? Tandis que Paris est là, avec ses cent « journaux, son public innombrable, sa passion « polémiste, tout ce qui constitue les brillants « succès; et s'il arrive que de médiocres ouvra- « ges réussissent et reçoivent leur passe-port « pour la province, un tel inconvénient n'est-il « pas largement compensé par l'épanouissement « de cent chefs-d'œuvre qui ne pourraient fleu- « rir autre part que dans un vaste foyer d'intel- « ligence et de publicité, qui resteraient inaper- « çus, comme enterrés, faute d'un piédestal « assez élevé pour les mettre en vue de tout l'u- « nivers lettré.

« En peinture, les choses sont bien différen- « tes. Sans doute, une réputation ne saurait « s'établir solidement ailleurs que dans ces splen- « dides expositions où les maîtres conviés des « divers points du monde viennent grouper « leurs tableaux, comparer leurs procédés, étu- « dier les écoles rivales, et perfectionner leur « esthétique. Mais le tableau n'a pas le privilége « du livre, il ne se tire pas à 100,000 exemplaires, « si ce n'est par la gravure, traduction insuffi- « sante qui enlève à l'œuvre reproduite son prin- « cipal caractère : la couleur. Ce sont donc les « expositions provinciales qui, seules, peuvent « remplacer pour le peintre la faculté de vulga- « risation qu'apporte l'imprimerie au littérateur. « Il faut ajouter que la peinture est l'art cosmo- « polite par excellence; il n'a pas de livre à con- « sulter; il n'a pas besoin comme la musique « d'une phalange d'exécutants pour interpré- « ter une idée; son collaborateur est la nature; « sa bibliothèque tient tout entière dans un « rayon de soleil, et on peut rester des siè- « cles à l'étudier, découvrant chaque jour un « radieux secret. Un coin de ciel bleu, un arbre « vert, c'en est assez pour faire germer et épa- « nouir un Ruysdaël, un Poussin, un Lorrain « ou un Raphaël. Mais à Rome comme à Athè- « nes, à Paris comme à Amsterdam, depuis Ap- « pelles qui montrait ses tableaux en place pu- « blique jusqu'à Ingres qui les *publie* au Louvre, « il faut que l'œuvre du peintre s'expose, que « tous la voient et partout. »

Ces lignes, empruntées au *Journal du Havre*, sont aussi bien pensées que bien écrites; mais pour seconder ce mouvement de décentralisation, pour empêcher que les expositions provinciales ne perdent bientôt leur intérêt, leur caractère d'utilité, on ne saurait se montrer trop sévère dans l'admission des œuvres envoyées.

Du jour où l'on y donnerait accès à toutes les médiocrités, ces expositions ne seraient plus que des bazars livrés à la spéculation des marchands de tableaux, où viendrait se corrompre le goût public qu'on veut former, s'égarer les instincts de la foule qu'on cherche à diriger dans le grand chemin du beau.

Telle est la crainte dont je n'ai pu me défendre, lorsqu'à ma première visite au Salon du Havre, je me suis vu entouré d'un grand nombre de peintures vulgaires, de petites toiles sans couleur et sans poésie, acceptées avec trop d'indulgence ou sans examen peut-être. Cependant je n'ai pas perdu courage, je suis retourné à l'exposition, et, à force de multiplier mes visites, elle ne m'a plus paru aussi pauvre, tant est-il qu'à la continue l'œil s'habitue au mauvais... Le mot est sévère; mais, il faut bien le dire quand le médiocre est en concurrence avec le pire.

Toutefois, au milieu de ces trop nombreuses vulgarités, il est bien des œuvres qu'on a remarquées et qui offrent à la critique les éléments d'un compte rendu. Ce sont celles dont il faut s'occuper. Commençons par les tableaux de genre et d'histoire anecdotique.

Tout d'abord vient le nom de Devéria. Les trois tableaux qu'il expose ne manquent pas d'une certaine habileté; mais pourquoi ses *Muletiers* sont-ils d'une couleur si sombre? Je ne reconnais là ni le sol, ni le climat de l'Espagne. C'est dommage, car la composition est bien mouvementée et le dessin fort joli, mais le coloris est froid et par trop uniforme. Ses deux autres tableaux sont bien, quoiqu'on puisse leur reprocher des tons un peu crus.—Une petite toile, représentant un *Intérieur d'atelier* et signée Jeanron, est une œuvre par trop lâchée, traitée avec un sans-gêne poussé à l'excès. C'est fait avec rien, dit-on; je le crois bien; c'est en vain qu'on y chercherait de la couleur et du dessin. — M. Beaume a envoyé deux petites toiles, une *Rébecca à la fontaine* et une *Pêcheuse de crevettes.* Cette dernière est d'un coloris charmant; mais sa *Rébecca* n'est pas à la hauteur de sa *Pêcheuse;* froide d'exécution, cette étude n'est pas heureuse; on se souvient trop que le même sujet a été traité si souvent par Horace Vernet, par Chopin.—Trois tableaux signés Landelle, la *Moisson*, un *Intérieur de cour* et une *Tête de femme*, étude, sont d'un coloris brillant.

Une grande toile signée Gérard, les *Porcherons*, est, certes, en tableau de genre, la perle de l'exposition. Quelle finesse, quelle vérité, quelle harmonie dans les teintes! C'est l'œuvre d'un artiste qui a du sentiment, de la poésie dans les idées; la composition est charmante, la peinture bonne et légère, tout attire les regards et les captive jusqu'à cette petite grisette que lutine un garde du roi. — Un autre grand tableau signée Sébron, une *Vue de Broadway en hiver* (New-York), a tout autant de succès. Il y a là un bel effet de neige. Comme cette perspective est bien venue! Que ces détails sont parfaits! Quel mouvement et comme ces coureurs sont bien lancés! C'est peut-être un peu sec; mais à mes yeux ce n'est pas un défaut, car j'*abomine* ces artistes qui, sous prétexte de faire du modelé, lâchent leur peinture, n'ont aucune précision dans leurs contours et ont toujours l'air de peindre sur du coton.

Un *Ange déchu*, de M. Yvon, est sans contredit d'une bonne facture, la peinture en est solide, traitée en maître, l'effet de clair-obscur bien entendu, mais tout est là. Cet ange est-il de chair ou de bronze? Je ne saurais le dire; ou bien le peintre a-t-il voulu représenter une statue? Sa manière de faire l'indiquerait assez; disons aussi que cette jambe gauche est peu heureuse.—Que dirons-nous des *Folles de la Salpêtrière*, de M. Gautier? Il paraît que cet artiste ne possédait sur sa palette qu'un seul ton, peu heureux, il est vrai, mais dominant tout son tableau. En effet, est-il possible de voir quelque chose de plus blafard comme coloris; ajoutez à cela un dessin maigre, une composition égale au dessin, et vous aurez une idée de cette toile. — Une autre de la même valeur, représentant une *Scène du dernier des Mohicans* (Cooper), est signée Lacoste. Les figures me font l'effet d'avoir été découpées et collées sur la toile. — *Napoléon III distribuant des aumônes aux inondés de Lyon*, de M. Janet-Lange, est un de ces tableaux qui n'ont d'importance ou de valeur que par le sujet qu'ils représentent; celui-là ferait une jolie aquarelle.

Je ne puis tout passer en revue; cependant, il est plusieurs petits tableaux qu'il me faut citer: la *Petite mendiante*, de M. Lassalle, d'une vérité charmante; — une toile signée Toussaint, de La Haye, d'une bonne exécution; la pose de l'enfant gâtant la peinture de son père est pleine de naturel et de charme; — *Une histoire amusante*, de M. Fauvel, qui ne manque pas de brillant; la lumière y est sagement distribuée, mais l'arrangement, la pose des figures n'a rien de naturel, on voit trop que l'artiste a fait poser ses modèles;— *Une nymphe des bois*, de M. Villeneuve, d'une nonchalance charmante; bonne peinture, dessin correct et élégant;—et, pour terminer la série des tableaux de genre, une *petite Savoyarde pleurant son frère mourant*, *David vainqueur de Goliath*, et des *Enfants surpris par l'orage*, de M. Billardet, trois toiles d'une assez bonne exécution; on voit que l'artiste a dû étudier les anciens maîtres

mais il cherche trop à les imiter. Étudiez les grands maîtres, soit; mais tâchez de vous faire un genre, et cela sans vous écarter de la vérité.

Passons aux paysages : ils dominent à l'exposition. Les honneurs du pas à MM. Watelet, Troyon, Boulanger, Lapito, Roqueplan, tous artistes décorés.

M. Watelet nous a envoyé un charmant petit paysage; on devait s'y attendre. Comme c'est fini! quelle fraîcheur, quelle vivacité de tons! C'est un ravissant tableau de salon. — Les deux toiles de M. Troyon ont également leur mérite; l'exécution en est facile et bonne; on y désirerait peut-être un peu plus de chaleur, un peu plus de légèreté. — Une *Vue de la forêt de Fontainebleau*, de M. Boulanger. Composition traitée de main de maître; tout s'y trouve réuni. Remercions M. Boulanger d'avoir quitté un instant ses tableaux d'histoire pour s'amuser à nous faire une œuvre aussi bien réussie. — Encore un joli tableau que nous expose M. Lapito. Quel léger lointain! que c'est vaporeux! — Et puis un délicieux paysage de M. Roqueplan : peinture solide et pourtant d'une grande légèreté, quoique un peu vague.

Un chef-d'œuvre, comme manière de faire, c'est une petite toile de M. Corot. Figurez-vous une peinture, qui, de près, est tellement empâtée, qu'on ne distingue rien; mais à mesure que vous vous en éloignez, la lumière se répand sur chaque objet, l'air circule et vous voyez le paysage s'animer. — M. Haguemann imite cette manière de faire; ses trois tableaux produisent le même effet, le même charme.—Les cinq toiles envoyées par M. de Curzon méritent une mention honorable : son *Souvenir des Abruzzes* est surtout une peinture bien fraiche, bien gracieuse; c'est vraiment dommage que le dessin soit si peu correct. — Les œuvres qu'expose M. Noël sont bien réussies, à part quelques tons verts que nous n'aimons pas. — M. Bouquet a deux beaux paysages dont chacun loue la fraîcheur, le coloris et la bonne exécution. — Un *Chemin dans les Hautes-Alpes*, de M. Castan, est un paysage d'un style grandiose. Que ce lointain est bien réussi! que tout cela est léger, vaporeux! quelle harmonie dans les tons! On voit que M. Castan, qui habite Genève, s'inspire de cette nature si variée, si puissante qu'on ne trouve qu'en Suisse. — Un bon souvenir est dû à M. Chauvel; ses deux toiles sont habilement traitées.—Les deux *Torrents*, de M. Baudit, me paraissent un peu confus, un peu empâtés. — M. Keelhoff, de Bruxelles, a un tableau fait de main de maître, et M. Roozemboom, également de Bruxelles, un *Hiver* d'un effet saisissant; la peinture en est bonne, quoique un peu lourde.

Terminons la série des paysagistes par MM. Boudin, Frère et Fromentin, tous trois du Havre.

Onze toiles de M. Boudin! Quel bagage, bon Dieu! Tout cela n'est certainement pas de première force; mais déjà plusieurs bonnes qualités se font jour à travers bien des défauts. Le talent de cet artiste est éminemment perfectible, a-t-on dit; eh bien! qu'il travaille et il arrivera. — M. Frère a trois petits paysages qui ne manquent ni de fraîcheur, ni de vérité; mais pourquoi abuse-t-il de la couleur orange dans ses vues d'Orient? — Une *Fantasia au Maroc*, de M. Fromentin, nous semble une étude bien confuse et un peu froide de tons.

Dans le genre *marine*, il y a des œuvres signées de noms bien connus et aimés du public : Gudin, Isabey, Morel-Fatio, Melbye, Tanneur.— Le maître à tous, Gudin, a envoyé un *Effet de soir* ravissant et d'une exécution parfaite. Quelques critiques reprochent à son ciel un ton un peu orangé; mais Gudin n'est pas un artiste à jeter sur sa toile des effets qu'il n'aurait point vus dans la nature.—Quelque éloge qu'on ait fait de la *marine* exposée par M. Isabey, je ne saurais approuver une peinture aussi lâchée; elle a dû être brossée en cinq minutes tout au plus. Je préfère de beaucoup à ce sans-gêne d'un grand artiste les cinq ravissantes compositions envoyées par M. Morel Fatio; c'est de la peinture bien faite, un peu trop finie peut-être; mais avec quel bon sentiment l'artiste a étudié ses tons, ses oppositions; tout cela ne s'obtient pas du premier coup.

Il m'est pénible de n'avoir que des reproches à adresser à M. Melbye. Son *Effet de nuit*, est-ce là l'œuvre d'un artiste qui possède un nom recommandable? Non, sans doute; aussi regardons-nous cette toile comme une mystification. Ce n'est pas tout que de s'être fait un nom, il faut encore le soutenir. — L'*Incendie en mer*, de M. Tanneur, ne manque pas d'effet, les flots ont beaucoup de transparence, mais le ciel est lourd et la ligne d'horizon équivoque. — La *Marine* envoyée par M. Gruiter, d'Amsterdam, est empreinte d'une vérité saisissante. Comme ce bâtiment est bien posé sur sa quille! — Les six toiles de M. Mozin, du Havre, ont été fort appréciées des visiteurs du Salon; son *Entrée du port de Trouville* réunit surtout d'excellentes qualités.— Les mêmes sympathies du public ont accueilli le *Crépuscule*, de M. Durand-Brager, composition pleine d'harmonie et d'une exécution qui dénote un véritable artiste; — et une *Vue aux environs*

du Danube, de M. Karsen, d'Amsterdam, d'une belle facture et réunissant toutes les délicatesses de l'exécution.

Il y a au Salon quelques portraits de M. Lemaître, du Havre, dont le brillant coloris m'a frappé, ainsi que l'expression des têtes. — J'en puis dire autant des portraits de M. Melotte, de Rouen, largement traités, et avec un véritable désir de rendre la nature dans le mystère de sa simplicité et de sa grâce.

Dans le *genre animalier*, je citerai la *Basse-Cour*, de M. Rousseau, les *Deux chiens jouant*, de M. Verlat, et ceux de M. Mélin, toiles solidement peintes et d'une grande vérité.

Des *Fleurs* plus ou moins bien réussies se prélassent dans tous les coins du Salon. — Les aquarelles abondent. Nous avons remarqué celles de MM. Morin, Wisant et Langlois; mais sont-ce bien des aquarelles? L'une est mélangée avec du crayon, l'autre avec de la gouache, celles-ci avec du pastel; enfin, tous les moyens sont bons quand on arrive à un bon résultat.

La sculpture offre de bonnes choses et les bronzes sont magnifiques. Citons les plus marquants : ceux de M. Cordier, heureusement exécutés, et ceux de M. Dubray, traités avec un talent non moins égal; — et, dans la sculpture, les œuvres sans contredit les plus saillantes, sont l'*Amour endormi*, un marbre de M. Lévêque, et le *Satyre enseignant à jouer de la flûte à un jeune Faune*, un plâtre de M. Hébert. Que d'expression dans ce Satyre! comme c'est bien entendu, bien modelé! Et que ce petit Amour est charmant de réalité et d'expression! quel abandon dans cette pose! Ces deux artistes de talent devaient s'attendre à pareil succès.

Résumons-nous. Ainsi l'exposition du Havre, quelque sévères que puissent paraître quelques-unes de nos appréciations, exprimées toutefois consciencieusement et sans parti pris de dénigrement, nous a offert bon nombre de productions intéressantes. C'est déjà, pour un début, un bon résultat; il faut s'en féliciter. Qu'à l'avenir, on se montre rigoureux dans l'admission des œuvres envoyées à l'exposition, et un second essai répondra encore mieux, tout nous y fait croire, au noble but qu'on se propose d'atteindre, c'est-à-dire former le goût public et diriger les instincts de la foule dans le grand chemin du beau.

Havre, 20 novembre 1858.

Victor Jolly.

RÉPONSE A UN PETIT PAMPHLET

NON SIGNÉ

INTITULÉ REVUE ANECDOTIQUE.

Monsieur,

Quelques lignes relatives à la Revue des Beaux-Arts, dont je suis le directeur, ont été publiées dans votre numéro du 20 novembre. Les insinuations qu'elles renferment pouvant porter un préjudice matériel au recueil que j'ai l'honneur de diriger, je me vois dans la nécessité d'y répondre.

Vous dites : « Avant de repasser les Alpes, apprenons une chose à la France étonnée, c'est « que la Revue des Beaux-Arts vient presque de « faire ici quelque bruit. La cause de ce phénomène est un assez long article de M. de Saint-Didier. S'il s'agissait de tout autre organe que « de la Revue des Beaux-Arts, qui sert uniquement aux menus plaisirs d'une société débonnaire, je ferais chorus avec ceux qui voient là « dedans une calomnieuse dénonciation; mais « cette feuille est, depuis si longtemps connue « pour son humeur paisible, qu'avec la meilleure « volonté du monde, elle ne pourrait parvenir à « être méchante, etc., etc. »

Pareil langage laisse supposer que le rédacteur de ces lignes a été chargé de se faire le champion de la personne qui, seule, pourrait avoir à se plaindre de l'article publié par la Revue.

J'ai entre les mains des preuves incontestables que ce qui a été écrit *lui* a paru gracieux, presque bienveillant, et, en tous cas, dit dans d'excellents termes.

Je cherche donc en vain dans cette appréciation le mot de *calomnieuse dénonciation*. Un recueil qui calomnie inspire le dégoût; il est indigne d'être lu par les honnêtes gens, et, toujours, il est justiciable des tribunaux. Je vous en laisse juge, Monsieur...

Quant au paragraphe où il est dit que la Revue des Beaux-Arts *ne sert uniquement qu'aux*

menus plaisirs d'une société débonnaire, ceci est dit avec l'intention de faire supposer que la REVUE DES BEAUX-ARTS n'a pour abonnés que les membres de cette honorable société ; ce qui est une méchanceté toute gratuite. Nos registres à souches et nos livres de caisse prouveraient, au besoin, que nous avons pour abonnés les sommités de l'art et tout ce qui manie le pinceau, l'ébauchoir et le burin, non-seulement à Paris, mais dans nos départements et à l'étranger.

Pour terminer, Monsieur, permettez-moi de vous rappeler amicalement que quelquefois le magistrat peut faire justice de ces sortes d'insinuations plus malveillantes que dangereuses.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations,

Félix Pigeory. [1]

Paris, le 29 novembre 1858.

Maintenant que notre directeur a répondu à l'entrefilet de la *Revue anecdotique*, nous allons donner personnellement une explication franche, loyale, sans arrière-pensée, sur quelques mots de notre article qui ont pu donner lieu à une interprétation erronée. Je disais dans ma chronique du 1er novembre :

« Un peu plus loin, M. le comte de Pomme-
« reux, petit-fils d'une de nos célébrités finan-
« cières, le marquis d'Aligre, achetait une vaste
« prairie, à travers laquelle il traçait une belle
« avenue macadamisée, et semait, à droite et à
« gauche, chalets et kiosques... entre autres celui
« occupé aujourd'hui par Mme de S..., et cette
« fameuse rotonde tapissée de mousse, dont la
« double destination est de devenir tour à tour
« manége et salle de spectacle. »

La tournure de cette phrase a pu peut-être paraître équivoque aux personnes qui ignorent que les propriétés de M. de Pommereux et de Mme de S... sont très-distinctes et forment des lots séparés, qui ont été vendus isolément et à des époques différentes.

M. de Pommereux ne possède à Aix que ce qu'on appelle *les marais* et la petite maison qu'il habite, qui a d'ailleurs été restaurée par lui avec beaucoup de goût ; de son côté, Mme de S... a acheté la prairie et a fait construire les chalets qui y sont élevés.

Ceci dit, nous déposons la plume, espérant que cette explication coupera court à tout malentendu.

H. de S. D.

1 Cette lettre a été adressée au Directeur de la *Revue anecdotique* qui, nous n'en doutons pas, la publiera dans son prochain numéro.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

CAMILLE DOUCET. — COMÉDIES EN VERS [1].

M. Camille Doucet vient de réunir en deux beaux volumes in-8°, magnifiquement imprimés, — deux volumes d'une apparence tout académique, — les comédies qu'il a fait représenter dans l'espace de dix-sept années sur le théâtre de l'Odéon et à la Comédie-Française.

C'est un commencement d'œuvres complètes. Je dis commencement, parce qu'il faut espérer que l'auteur ne s'en tiendra pas à ses premiers succès, et qu'il saura trouver le temps, au milieu de ses journalières occupations, d'augmenter le recueil de ces productions faciles, spirituelles, de bon goût, qui l'ont si honorablement recommandé à l'attention publique.

Il y a des écrivains heureux et M. Camille Doucet est de ce nombre ; mais son bonheur est des plus mérités. Il n'est pas la conséquence du hasard ; il est le résultat de l'étude, du travail, et surtout de l'esprit de conduite. M. Camille Doucet a su se frayer une route qu'il a suivie et suivra sans doute avec la même persévérance. Il a échappé aux entraînements du caprice, de la fantaisie, sans se traîner servilement dans les souvenirs du passé. Persuadé que le théâtre pouvait donner de bons conseils, agir sur les mœurs, il a toujours, dans ses différentes productions, traité quelque sujet intéressant l'ordre social ou la famille. Comme tant d'autres, il aurait pu sacrifier aux faux dieux, se laisser glisser sur cette pente d'autant plus séduisante qu'à son extrémité une divinité tentatrice fait résonner des deux mains le bruit incessant de l'or. Il a préféré des succès littéraires. On doit l'en féliciter d'autant plus hautement, que ces preuves de dévouement à la véritable littérature ne sont pas communes.

1 Deux volumes grand in-8° chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 bis.

Les deux volumes dont je parle renferment six comédies toutes en vers, dont cinq en trois actes et une en un acte : *Un jeune homme*, — Odéon, 1841 ; — l'*Avocat de sa cause*, — Odéon, 1842 ; — le *Baron de Lafleur*, — Odéon, 1842, et Théâtre-Français, 1851 ; — la *Chasse aux fripons*, — Théâtre-Français, 1846 ; — les *Ennemis de la maison*, — Odéon, 1850, et Théâtre-Français, 1854 ; — le *Fruit défendu*, — Théâtre-Français, 1857.

Il eût été facile à M. Camille Doucet d'ajouter un volume de plus à sa publication ; il a donné encore quelques autres ouvrages ; mais il a voulu choisir et s'est montré à lui-même sévère. Le public l'avait été moins que lui, car il a toujours suivi avec intérêt l'auteur dramatique dans sa carrière, et ses encouragements d'abord, puis plus tard ses applaudissements, ne lui ont jamais fait défaut.

Auguste Portalais.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire de France, d'après les Documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque, par M. H. Bordier, ancien archiviste aux Archives impériales, et M. Ed. Charton [1]. — Extraits du *Musée des monuments français*, par Alex. Lenoir [2]. *Table générale et méthodique des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, par MM. Eug. de Rozière et E. Châtel [2].

Malgré les nombreux travaux qui, depuis une trentaine d'années, tendent à répandre de plus en plus, à faire pénétrer dans tous les rangs de notre société les fastes et les monuments de l'ancienne France, elle est encore peu connue. De ces travaux, les uns, trop savants, trop volumineux ou d'un prix élevé, ne sont accessibles qu'à un petit nombre d'intelligences ou de fortunes ; les autres, arides ou superficiels, restent justement dédaignés et oubliés. Et cependant, quoi de plus légitime, de plus nécessaire même, que de connaître les titres de noblesse et de gloire, les productions, les œuvres de nos aïeux? Aussi applaudissons-nous des deux mains, et signalons-nous volontiers l'apparition de tout ouvrage sérieux de ce genre.

Les éditeurs du *Magasin pittoresque* publient en ce moment une *Histoire de France, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque*. Cette publication n'est pas sans précédent ; déjà un homme qui porte un nom illustré dans la guerre et trois fois dans les lettres, M. Abel Hugo, l'un des premiers et des plus ardents propagateurs des livres illustrés, avait fait paraître dans ce genre, la *France pittoresque*, la *France militaire* et surtout la *France historique et monumentale*, 5 vol. in-4°. Malgré le talent que l'auteur y avait répandu, malgré les richesses nombreuses que dix années de travail lui avaient permis d'amasser, malgré l'érudition dont il faisait preuve à chaque page, principalement dans le premier volume, érudition remarquable, surtout à une époque où nos origines nationales, avant les travaux de MM. H. Martin, J. Raynaud, Pictet, Alfred Dumesnil, etc., étaient encore peu débrouillées ; malgré toutes ces qualités, disons-nous, l'ouvrage n'avait pas eu le succès qu'il méritait. La même pensée, heureusement modifiée, et sur un plan nouveau, est reprise aujourd'hui par MM. H. Bordier et Ed. Charton. Nul plus que ces auteurs, et par leur savoir, leurs travaux passés, la position qu'ils ont occupée, n'est capable de mener à bien une pareille entreprise. Déjà quarante livraisons ont paru et conduisent le lecteur jusqu'à la fin du règne de Louis-le-Jeune, c'est-à-dire près du treizième siècle. Ce sont les contemporains qui, le plus souvent, racontent par la voix des chroniqueurs, des historiens et des poëtes, les événements dont ils ont été les spectateurs et quelquefois les acteurs ; ce plan donne à la narration un intérêt vif et dramatique. Cette méthode, toutefois, ne ferait envisager l'histoire que d'un seul côté, sous un point de vue isolé. A la vie publique, à l'histoire politique, administrative et militaire, les auteurs joignent les faits de la vie privée et intime des Français ; en un mot, on suit pas à pas, dans leur livre, toutes les transformations morales, intellectuelles, matérielles, à travers lesquelles a grandi notre nationalité, cette grande patrie française.

Comme, de tous nos organes, les yeux sont les plus près du cerveau, et, par conséquent, transmettent plus intactes les sensations qu'ils ont

1 Quai des Augustins, 29.

2 Durand, rue des Grès-Sorbonne, 7.

reçues, les auteurs de cette nouvelle histoire de France, persuadés que l'image est le complément indispensable du texte, ont eu l'heureuse idée d'y joindre un nombre considérable de gravures ; les figures sont à profusion et occupent presque plus de place que le récit auquel elles communiquent une vie réelle. Les éditeurs disent avec raison : « Rien qu'à parcourir du regard les gravures du commencement à la fin, on s'appropriera sans aucune fatigue pour la mémoire, le plan général et les principaux faits de toutes les périodes de notre civilisation. » On y trouve, en effet, dans leur ordre chronologique, et depuis les temps les plus reculés, les édifices religieux, militaires ou civils, les monnaies, les portraits ou statues de nos personnages les plus célèbres, les armes, les costumes, les ameublements, les principales scènes politiques ou les scènes de mœurs, les œuvres d'art, de science et d'industrie ; enfin, tout ce que peuvent fournir d'éléments, pour l'explication attrayante, pour l'intelligence et le souvenir de nos annales, l'architecture, la sculpture, la peinture ou la gravure.

Ces dessins, d'une fidélité scrupuleuse, sont puisés aux meilleures sources ; nous donnerons une preuve entre cent de la sévérité des éditeurs pour le choix de leurs sujets sous le rapport de la vérité historique. Le savant bénédictin, dom Jacques Martin, s'est occupé, comme tout le monde sait, d'une manière spéciale, de tout ce qui regarde le culte druidique, et dans son curieux traité de la *Religion des Gaulois*, publié en 1727, il donne la gravure d'un bas-relief trouvé, dit-on, à Autun, et qui représente, selon lui, deux druides. MM. Bordier et Charton ont cherché vainement à découvrir ce qu'était devenu ce bas-relief ; leurs recherches infructueuses éveillant dans leur esprit des doutes sur l'authenticité de cette pièce, ils ont préféré ne pas la reproduire et renvoyer le lecteur moins scrupuleux à dom Martin et à tous ceux qui, après lui, l'ont reproduite. Les lecteurs, les artistes et tous ceux qui consulteront ce livre pour donner à leurs œuvres ce qu'on appelle la couleur locale, par la fidélité des détails historiques, peuvent donc accepter les divers renseignements sans la moindre inquiétude ; tout est passé au creuset de l'examen rigoureux d'un de nos plus érudits archivistes.

Cette sévérité d'investigation ne diminue cependant en rien la richesse de leurs trésors, car nos auteurs ont tout mis à contribution. Les principales sources où ils ont puisé, sont les monuments de toute époque qui couvrent encore le sol de la France, les plus importants musées des départements, nos collections immenses et variées des musées du Louvre, de Cluny, d'artillerie, les divers départements de la bibliothèque impériale et des grandes bibliothèques de Paris, médailles, estampes, manuscrits, les archives de l'empire, etc. ; quelques collections particulières, comme celle de M. Troyon, et l'admirable cabinet d'estampes historiques de M. Hennin, les mémoires des sociétés provinciales, dans lesquels on trouve si souvent de consciencieuses et inappréciables monographies locales, malheureusement trop négligées, et qui restent enfouies dans des recueils peu lus ; les trésors des églises et des abbayes leur ont aussi fourni un abondant tribut ; les frontières n'arrêtent même pas ces intrépides chercheurs : la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre possèdent-elles un témoin quelconque, qui puisse éclairer ou déterminer un point de notre histoire, ils s'en emparent comme d'une conquête, et en enrichissent leur livre.

Que MM. Bordier et Charton nous permettent cependant de leur indiquer un champ où il y aurait peut-être encore à glaner ; c'est la collection d'un ancien magistrat. M. de Naylies a mis plus de cinquante ans à amasser tous les objets historiques et artistiques qui, littéralement, encombrent sa demeure [1].

Un livre dans lequel MM. Bordier et Charton ont encore emprunté, c'est le *Musée des monuments français*, d'Alexandre Lenoir. Nous n'avons pas l'intention de rappeler ici comment, d'après les ordres de l'Assemblée nationale, Lenoir fut chargé de conserver les monuments des arts que la suppression des couvents allait exposer à de grands dangers ; comment cette collection, une des premières œuvres de la jeune République, et qui montait à environ cinq cents monuments, fut dispersée par la Restauration : les mérites de Lenoir et les services qu'il rendit à l'art français sont assez connus, pour que nous soyons dispensé d'en parler.

Tous les artistes apprécient à sa juste valeur le grand ouvrage de Lenoir : *Monuments français*, 8 vol. avec atlas. M. Durand s'est rendu acquéreur des exemplaires qui restaient, et, non content d'abaisser le prix de cet inestimable travail, il vient d'en faire une édition en quelque sorte

1 Il est à regretter que le manque d'espace ne permette pas à cet aimable et savant vieillard d'étaler une nombreuse collection, qu'il mettrait avec tant de complaisance à la disposition de tous ceux qui voudraient l'étudier, si son local lui donnait la possibilité de ranger méthodiquement tout ce qu'il a en réserve. Nous apprenons qu'il est en instance auprès de M. le ministre de l'instruction publique, pour obtenir un local approprié à ses besoins. Puisse-t-il réussir promptement, car, à soixante-douze ans, tous les instants sont précieux. Qui sait ce qu'il adviendrait de cette collection si longuement et si péniblement acquise.

populaire. Choisissant cinquante-quatre des plus belles gravures de cet atlas, il en a formé une publication distincte, destinée à vulgariser l'œuvre du fondateur du *Musée des Petits Augustins*. Une pensée utile a présidé à cette réunion. Composé de motifs se rapportant aux diverses branches de l'art du dessin, ce petit atlas doit contribuer à faire connaître le *Musée des monuments français* sous un aspect tout nouveau, celui des documents nombreux qu'il renferme pour l'art de la décoration et de l'ornement; art que la renaissance entendait à merveille, et dans lequel elle reste et restera sans rivale.

Le même libraire a entrepris une collection extrêmement utile pour les érudits, les savants, les artistes, et pour tous ceux qui s'occupent de recherches dans une branche quelconque des connaissances de l'esprit humain : religion, science sociale, droit public et privé, économie politique, pédagogie, arts, belles-lettres, histoire, archéologie, etc. M. Durand a compris qu'on ne pouvait tirer profit des mémoires des diverses académies, que si les recherches devenaient faciles; sans ordre, sans classement, toutes ces richesses demeurent enfouies et inutiles. Déjà, il y a bientôt deux ans, M. E. de Rozière, ancien professeur à l'école des Chartes, avec le concours de M. Châtel, faisait paraître la table des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Grâce à la division bibliographique adoptée par les éditeurs, on trouve, à l'instant même, le renseignement cherché, et tous ceux qui s'occupent d'arts pourront ainsi fructueusement consulter les savants travaux des comte de Caylus, des Quatremère de Quincy, des abbé Gédoyn, des Raoul Rochette, des Emeric David, etc., sans perdre temps et patience à feuilleter les cent volumes qui composent la précieuse collection de cette Académie.

On trouve aussi dans cet ouvrage les différentes questions proposées pour les prix de la section des Beaux-Arts; la dernière date de 1850 et est ainsi conçue : « Existe-t-il encore en France des monuments religieux construits au dixième siècle? Si ces monuments existent, à quels signes peut-on les distinguer de ceux du siècle suivant?» La partie qui s'occupe des arts et de l'archéologie renferme plus de 400 titres de Mémoires; on devine quels trésors d'érudition dans ces 80 pages in-4°! Comme pendant à ce volume, M. Durand annonce, pour paraître prochainement, la table du *Journal des Savants* (1816-1858), par M. Cocheris, de la bibliothèque Mazarine. Nous ne manquerons pas à en entretenir nos lecteurs dès que l'ouvrage aura paru.

A. Feillet.

LE VOL AU GRAND PRIX DE ROME.

ANECDOTE D'HIER.

Je n'aime pas à rivaliser avec la *Gazette des Tribunaux*, à raconter des aventures de voleurs; mais un de mes amis vient d'être victime d'une si audacieuse escroquerie; le voleur qui l'a trompé peut faire si facilement d'autres dupes parmi les artistes et les amateurs des Beaux Arts, que je prends le parti de donner toute la publicité possible à mon anecdote. J'empêcherai peut-être que l'effronté fripon continue l'audacieuse comédie qu'il joue depuis quelque temps avec le succès le plus complet et le plus déplorable.

La première scène de la pièce se passe dans le cabinet d'un de nos éditeurs les plus connus et les plus justement célèbres. Un monsieur a demandé à l'entretenir un moment; un monsieur jeune encore, de l'extérieur le plus convenable; ni trop bien, ni trop mal mis; possesseur, enfin, d'une mise décente. On lui offre un siége, on le prie de s'asseoir, on l'invite à faire connaître le motif de sa visite.

— « Mon Dieu, Monsieur, reprend le visiteur du ton le plus doux et en baissant les yeux, ma démarche va vous paraître bien singulière... J'ose espérer, cependant, que vous l'excuserez. Je suis artiste, peintre, je me nomme Léon Bona... Hélas! je puis dire, comme le bachelier du *Barbier de Séville* : « Ma naissance est *commune*... » Je suis le fils d'un pauvre concierge. De bonne heure j'ai été entraîné, par un mouvement irrésistible, dans une voie qui me promettait avenir et succès. Que de peines, que de sacrifices pour vivre pendant que je me livrais à mes études! J'ai tout fait, vous ne le croiriez pas; je dessinais des étiquettes, je peignais des dessus de boîtes pour les marchands; j'acceptais tout... afin de pouvoir subvenir aux dépenses qu'exigeaient mes occupations plus sérieuses. Après tant d'efforts et de veilles, je me suis vu apprécié. J'ai été admis en loge, j'ai concouru cette année.

« C'est moi qui ai peint ce tableau, sujet de

beaucoup de discussions et de critiques, dans lequel Adam soulève, de sa main curieuse et tremblante, la paupière du pauvre Abel pour s'assurer de sa mort. J'avais voulu dramatiser ce premier épisode sanglant de la grande épopée humaine. J'ai été trop loin, je me suis trompé. On m'a décerné seulement le second prix. C'est un brillant honneur, Monsieur; c'est une bien flatteuse distinction pour un artiste; mais cette distinction ne donne pas le droit d'aller dans la ville éternelle étudier les chefs-d'œuvre des maîtres.

« J'avais eu un espoir!... Le peintre qui a obtenu le premier prix, qui va jouir de toutes les félicités que j'avais rêvées, est un jeune homme riche. Souvent, dans notre école, où les principes de confraternité sont sacrés, le riche se contente de l'honneur et cède le montant de la pension au rival pauvre et malheureux... De pareils traits ne sont pas rares parmi nous... Mais, cette année, le premier prix est juif... Vous comprenez, Monsieur, un juif!... Il trouve bon de garder l'honneur et... la pension allouée par le gouvernement.

« Alors, touché de mon désespoir, et connaissant ma position mieux que personne, — car j'ai trente ans, je suis parvenu à la limite d'âge fixée par les règlements, — le secrétaire perpétuel de l'École, digne homme que je vénérerai toute ma vie, qui m'a donné mille preuves de bienveillance, qui m'a accordé un petit logement dans les bâtiments de l'école, me dit : « Mon pauvre ami, ne perdez « pas courage! Vous brûlez du désir d'aller à « Rome... Eh bien! il y a peut-être un moyen « de voir réaliser votre vœu. Trouver un Mécène « qui vous accorde la totalité de la somme né- « cessaire pour entreprendre le voyage d'Italie « et demeurer au moins une année à Rome, « n'est pas chose facile... mais il y a plus d'un « Mécène; mais il existe encore des âmes géné- « reuses et compatissantes... Allez frapper à leurs « portes. Qui sait? vous réussirez peut-être; et, « si vous ne réussissez pas, vous n'aurez pas au « moins le regret de n'avoir fait aucune tenta- « tive. »

« Tant de bienveillance m'a été au fond du cœur. Elle m'a donné du courage, et, armé d'une pièce, d'une recommandation vraiment trop flatteuse, je me suis rendu auprès de quelques-uns de ces Mécènes... Leur accueil a dépassé mes espérances. Tous ont bien voulu souscrire à mon voyage et à ma pension. L'un d'eux même m'a fait obtenir du gouvernement mon passage gratuit à bord d'un bâtiment de l'État... Les personnes les moins artistes en apparence, ont été aussi bienveillantes. Des avoués, la Chambre des notaires en corps, celle du commerce, m'ont accordé des sommes assez importantes par des délibérations spéciales. Leur délicatesse égale leur bienveillance. Elles n'ont pas même voulu que je me dérangeasse. Elles ont fait remettre, chez moi, le montant de leurs offrandes. »

Et en disant cela avec une voix émue, en débitant ce roman habilement semé de noms connus, de termes techniques, de renseignements contemporains, le second grand prix de Rome, d'une *naissance commune*, montrait la magnifique recommandation du secrétaire perpétuel de l'École des Beaux-Arts, les délibérations des Chambres des notaires et du commerce, signées par MM. Thomas, Germain-Thibault, les signatures des plus gros avoués de la capitale et de plusieurs autres personnes honorables.

« Malheureusement, reprenait l'artiste avec un profond soupir, il manque encore quelque chose à la somme indispensable, et le jour du départ du bâtiment de la marine impériale qui doit me transporter gratis, est irrévocablement fixé!...

— « Vous manque-t-il beaucoup? » dit l'éditeur vraiment touché, et après avoir jeté les yeux sur les papiers, sur les signatures dont quelques-unes lui étaient connues.

— « Hélas! il me manque deux cents francs pour compléter les trois mille nécessaires. »

— « Je regrette de n'avoir pas connu plus tôt votre situation, Monsieur. Il y a un mois, j'aurais pu demander à votre crayon quelques travaux qui eussent été convenablement payés; mais, aujourd'hui, vous êtes pressé! Permettez-moi de vous offrir ces vingt francs, en m'affligeant que ma souscription soit si peu considérable. Voici en même temps les adresses de quelques personnes qui, j'en suis certain, ne manqueront pas de vous bien accueillir, et chez lesquelles vous pouvez vous présenter de ma part. »

— « Oh! Monsieur, que de bonté! Avec quel soin je conserverai ces précieuses notes; avec quel bonheur, par mes études, mes travaux, je vais me mettre à même de reconnaître tant de bienveillance et de générosité! »

Et l'on se quitta avec tous les égards, tous les remerciements que l'on peut imaginer dans une semblable circonstance.

Si j'avais pu me trouver chez mon éditeur, je lui aurais dit : « Mon cher ami, cette histoire est parfaitement arrangée, racontée avec un talent dramatique qui mérite des encouragements; mais elle pèche par la base. Comment, vous qui vous occupez des Beaux-Arts, les aimez, les cultivez, connaissez tant d'artistes, ne savez-vous pas que des dix concurrents admis, en 1858, au concours du grand prix de Rome, pas un ne portait

le nom de Léon Bona; que l'auteur de la tentative risquée d'Adam entr'ouvrant les yeux de son fils mort, est M. Lefèvre, et non le pauvre Léon Bona, de *naissance commune ;* que cette année, enfin, un premier grand prix a été accordé à M. Henner, lequel n'est ni juif, ni riche; un second grand prix à M. Ulmann, et une mention honorable à M. Lefèvre. Il n'y a pas le plus petit Léon Bona parmi ces messieurs. »

Malheureusement je n'étais pas là! J'y aurais été, que mon ami, ému, prévenu, ne m'aurait sans doute pas écouté. Il était si bien sous le charme, qu'il pensa la nuit à ce bon jeune homme si amoureux de son art, si courageux, et qu'il lui vint une autre idée :

« Notre artiste va à Rome, se dit-il; je pourrai peut-être lui être utile, lui donner des lettres de recommandation, lui fournir les moyens de s'assurer des ressources honorables. »

Et, le lendemain, le digne homme était de bonne heure à l'École des Beaux-Arts, pénétrait dans le cabinet du secrétaire perpétuel.

— « Pardon de vous déranger, lui disait-il, mais je venais vous demander quelques renseignements sur un jeune homme bien intéressant que j'ai vu hier... M. Bona... »

— « Bona! interrompit brusquement le secrétaire perpétuel. L'année dernière c'était Perrot; aujourd'hui, c'est Léon Bona!... Mais cette déplorable escroquerie ne cessera donc pas; mais on compromettra donc encore des noms honorables?

« On vous a trompé, Monsieur; on ne vous a dit que des mensonges; on ne vous a présenté que des pièces, des signatures fausses. La préfecture de police est depuis longtemps prévenue... »

— « Ah! mon Dieu! et moi qui lui ai donné les adresses de plusieurs de mes amis et de mes confrères! »

Ici, second tableau de la comédie. L'éditeur remonte vivement dans la voiture qui l'attendait à la porte, et fait courir chez un de ses confrères.

— « Je vous remercie, s'écrie celui-ci; vous m'avez procuré l'occasion d'être utile à un bien intéressant jeune homme. Je lui ai donné... »

— « Bon! attrapé comme moi... Je vous conterai l'histoire à la première occasion. Je vais vite chez une autre personne menacée d'être dupe. »

Nouvelle course, nouvelle réponse désespérante.

— « Ne m'en voulez pas, dit le visité dès les premiers mots; je n'ai pu donner que vingt-cinq francs à votre protégé. »

Le gaillard était actif et savait faire usage des recommandations. Mais il n'avait pas pris de voiture, et l'éditeur arriva à temps chez un quatrième désigné. Celui-ci fut prévenu et se tint sur ses gardes.

Hélas! le faux Léon Bona ne s'est pas présenté. Il court encore; il brave les recherches de la police; il dîne sans doute gaiement aux dépens de ses bienfaiteurs, sable le champagne à leur santé. Il se félicite d'avoir ajouté au dictionnaire, déjà si volumineux des filous, une page, un article, le *vol au grand prix de Rome*, variété intéressante et pittoresque, qui, je l'espère, grâce à la publicité donnée à ce récit, de l'exactitude la plus scrupuleuse, la plus complète, ne se renouvellera pas. Deux ou trois nouvelles plaintes sont déposées au parquet.

Cette histoire, dont la police correctionnelle verra probablement le dénouement, pourrait bien nous mettre sur la trace d'une autre histoire non moins audacieuse, non moins originale, celle du *vol au président des Beaux-Arts*. Nous prévenons son auteur, anonyme jusqu'à ce jour, que nous connaissons déjà plusieurs de ses exploits, et que les matériaux commencent à être assez nombreux entre nos mains.

Faust.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre-Français : le *Luxe*, comédie en quatre actes et en prose, par M. Jules Lecomte.—Odéon : *Hélène Peyron*, drame en cinq actes et en vers, par M. Louis Bouilhet. —Vaudeville : le *Roman d'un jeune homme pauvre*, par M. Octave Feuillet.

Nous sommes en retard avec le *Luxe*; mais cette comédie s'est établie sur un bon pied au Théâtre-Français. On ne peut pas dire d'elle :

Je n'ai fait que passer, elle n'existait plus.

Nous avons donc encore le temps de la signaler à nos lecteurs comme une pièce qui vaut assurément la peine d'être vue, et qui renferme même des qualités solides, capables d'en prolon-

ger la durée. Le luxe est-il un vice? Il faut s'entendre à ce sujet. Il y a un luxe raisonnable et permis; celui qui est en rapport avec les moyens de fortune des gens. Le luxe est l'élégance de la civilisation, et il accroît les sources de la richesse publique, en les faisant circuler et se répandre. Il ressemble au Nil qui féconde ses bords. Malheureusement, beaucoup de personnes ne consultent pas leurs revenus, et, poussées par la vanité, se jettent dans une foule de dépenses qu'elles n'ont pas droit de faire, et creusent autour d'elles l'abîme terrible des dettes, abîme où parfois s'engloutit leur honneur. C'est ce genre de luxe que l'auteur de la comédie nouvelle a cru devoir exposer et flétrir, non sans raison et sans cause; car le courage qu'on a le moins dans la société actuelle, c'est le courage d'être pauvre, et les plus humbles positions veulent lutter d'opulence avec les plus favorisées.

Les femmes surtout ne peuvent résister à cette envie de briller, à cette manie d'affecter des dehors splendides, lorsque la médiocrité, et une médiocrité peu dorée, règne dans l'intérieur de la maison. Mme Morel appartient à cette catégorie; son mari, honnête employé dans une compagnie de chemin de fer, ne demande qu'à vivre tranquille avec les émoluments de sa place, qui suffisent aux besoins réels de sa famille; mais Mme Morel donne des bals, va aux eaux, et change son ameublement tous les huit jours, ce qui lui constitue, à l'insu de son mari qui ne s'occupe pas de ces affaires de ménage, un compte énorme avec son tapissier. Mme Morel est guidée d'ailleurs par un sentiment un peu plus respectable que celui de faire uniquement figure dans le monde. Elle s'imagine que ses filles, grâce à ce train de maison, se marieront beaucoup plus avantageusement. Aux eaux de Wiesbaden, le duc de Ripiera remarque effectivement sa fille Esther et lui fait la cour. Une certaine comtesse de Barges, fort intimement liée avec le duc, s'oppose à ces amours, et compromet la jeune fille dans une partie de lansquenet où celle-ci perd dix mille francs. Le duc veut les payer pour elle, Esther ne veut pas accepter ce mode de paiement. La pièce s'engage là-dessus, et cette dette et bien d'autres viennent tomber successivement sur la tête du pauvre M. Morel. Un intrigant propose à ce dernier d'acquitter ses dettes, s'il consent à lui faire obtenir une concession industrielle que la compagnie du chemin de fer a remise à sa discrétion. M. Morel sort victorieux de cette crise et chasse l'intrigant. Il est récompensé de cet acte de probité par le rétablissement de ses affaires et par le mariage de sa fille avec le duc de Ripiera.

Telle est en quelques mots la donnée que l'auteur a dramatisée avec succès. On peut lui reprocher de n'avoir pas conclu assez rigoureusement; car, Mme Morel, arrivant à ses fins, peut en quelque sorte se féliciter de son vain étalage; mais l'auteur ne voulait pas non plus trop opprimer ce pauvre M. Morel, et il a cru que les épreuves par lesquelles la dame a passé étaient une suffisante leçon. On trouve dans cette comédie de l'élévation, un style distingué, un véritable intérêt; elle est fort bien jouée, et particulièrement par Geffroy, chargé du rôle de M. Morel, et qui en représente on ne peut pas mieux la dignité et la tristesse. Une jeune et charmante actrice, Mlle Emma Fleury, s'est fait remarquer à côté de Mmes Favart, Figeac et Jouassin. Cette dernière, qui a pris les rôles de duègnes avant le temps, a montré beaucoup de tenue dans un personnage difficile et fait preuve d'une excellente diction. Monrose, Leroux, Maillart, Barré ne laissent rien desirer à l'ensemble.

L'Odéon est voué aux vers et aux beaux vers. Un grand drame de M. Louis Bouilhet, *Hélène Peyron*, rempli de situations attachantes et recouvert d'une éclatante poésie, a complétement réussi de l'autre côté des ponts, où la poésie conserve tous ses priviléges. M. Louis Bouilhet est un poëte : tout ce qu'il écrit se transforme en vers sesquipadeliens : peut-être abuse-t-il même un peu de cette faculté. L'ode et l'élégie dominent dans sa manière, et la simplicité, lorsqu'il la recherche, forme un certain désaccord avec ce lyrisme habituel. Un autre tort de M. Louis Bouilhet dans cette circonstance, c'est d'avoir appliqué ce langage magnifique à une histoire toute moderne, et qui aurait pu se développer aussi bien au théâtre de la Gaîté ou de l'Ambigu qu'au théâtre de l'Odéon. Notre costume de tous les jours et même du dimanche ne convient guère à ces élans pindariques, et nos mœurs ne sont pas faites pour une si belle draperie. A part ce léger défaut, auquel on s'habitue, nous ne pouvons que donner des éloges à la verve de M. Louis Bouilhet. Il est peut-être le seul parmi les auteurs actuels qui nous rende ces grandes fêtes de l'esprit auxquelles nous avons assisté autrefois, lorsque Victor Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny s'emparèrent du théâtre, au grand désappointement des pâles imitateurs de la tragédie classique. Sa muse a du souffle. L'intrigue de sa pièce est un peu vulgaire, le demi-monde s'y fait sentir, et les convenances n'y sont pas toujours très-respectées; mais toutes ces défectuosités s'effacent devant la magie des vers. Mlle Thuillier, très-sympathique dans un rôle de fille bien élevée qui se trouve avoir pour

mère, une courtisane, a été fort justement applaudie. Tisserant, Mlle Ramelli, Mlle Périga, la secondent à merveille. Nous en dirions autant de Clarence si sa mémoire était meilleure. Il fait des vers aussi lui, mais il les fait moins bien que M. Louis Bouilhet : les vers de Clarence boitent trop.

Au Vaudeville, le *Roman d'un jeune homme pauvre* a obtenu le même succès que dans la *Revue des Deux Mondes*. La pièce est restée roman, et, par conséquent, un peu longue, se repliant sur elle-même avec trop de complaisance; mais la distinction du style, la délicatesse des sentiments et des idées, ont triomphé de cette lenteur. M. Octave Feuillet est un esprit rare et bien doué, qui sait se faire écouter des honnêtes gens. Son héros, Maxime, autrefois riche et forcé d'accepter une place d'intendant dans une famille bretonne, y rencontre une jeune personne orgueilleuse et superbe, désespérée, comme Araminte, d'aimer son intendant, et qui cherche à lui faire subir toutes sortes d'humiliations pour se venger du sentiment qu'elle éprouve et qu'elle ne veut pas s'avouer. Lafontaine, dans ce rôle résigné, s'est montré comédien supérieur; il a fait verser plus d'une larme sur ses infortunes; Lafontaine a été naturel et touchant. Mlle Essler, en revanche, s'est beaucoup trop souvenu qu'elle a joué la tragédie; elle a pris des airs de Camille et d'Hermione, qui ont trop violemment accusé un personnage déjà peu agréable par lui-même, et nous l'engageons à modérer cette fureur dramatique dans l'intérêt de son avenir, si elle veut faire son chemin ailleurs, à l'Odéon ou au Théâtre-Français. Félix a tiré un parti excellent d'un rôle un peu sacrifié, celui d'un don Juan campagnard, et montré comment la valeur de l'artiste peut suppléer à l'insignifiance du personnage. Une comédienne parfaite aussi, c'est madame Guillemin. Quelle expérience, quel goût! comme les moindres mots prennent tout de suite un caractère en passant par ces lèvres exercées à l'art de bien dire. M. Octave Feuillet, rappelé et traîné sur la scène, a été l'objet d'une unanime ovation. Nous avons quelque regret à voir s'introduire dans nos mœurs théâtrales cette coutume italienne, qui met l'auteur lui-même en présence du public, et cependant nous avons applaudi M. Octave Feuillet aussi bien que Lafontaine qui le présentait aux bravos de la salle. N'oublions pas de mentionner Parade, parfaitement grimé en vieux corsaire qui, dans un rôle épisodique, a obtenu aussi, lui, les honneurs du rappel, comme Mlle Rachel dans *Horace*, avant la chute définitive du rideau. Le *Roman d'un jeune homme pauvre* aura, au Vaudeville, cent représentations.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 16 novembre 1858.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté, après quelques observations présentées par M. A. Granger.

La correspondance comprend : Deux demandes d'admission, renvoyées aux présidents des sections compétentes.—Un mémoire de l'Académie de Stanislas, confié à M. Gavet. — Les *Annales de la Société d'agriculture, arts et commerce de la Charente*, à M. Vavin. — Trois volumes d'un *Voyage en Italie et en Orient*, par M. Huysmans, à M. Villemsens. — Deux numéros du *Builder*, à M. Ch. Fournier. — La *Muse des familles*, à M. Guérin.

M. le président donne lecture de deux rapports remis par MM. les présidents des sections de peinture et de photographie qui concluent à l'admission de deux candidats.

Après l'épreuve du scrutin, MM. Arthur Chevalier et Daubrée sont proclamés membres résidants de la Société libre des Beaux-Arts.

Ces deux noms, déjà connus dans la photographie et dans la peinture, sont accueillis avec une juste et unanime faveur.

Des affaires purement administratives que l'approche de la nouvelle année ne permet pas d'ajourner, occupent tout le reste de la séance. Les rapports inscrits à l'ordre du jour sont, en conséquence, remis à la séance prochaine.

L'assemblée, avant de se séparer, a eu communication de l'accueil qui a été fait, par le *Comité central des artistes*, à un de nos vice-présidents, M. Gendré.

M. le président, au nom de l'assemblée, exprime au *Comité central des artistes* une réciprocité de sentiments la plus complète et la plus cordiale.

Le secrétaire général,
L. Montmeylian.

Ordre du jour de la séance du 7 décembre 1858.

Lecture du procès-verbal de la séance précédente ; — Essais sur l'art dramatique, par M. Ch. Fournier; — Notice biographique sur M. Aubry Lecomte ; — Rapport sur les annales de la Société d'agriculture, arts et commerce de la Charente, par M. Vavin ; — Rapport sur la Société d'agriculture et de commerce de Caen, par M. Villemsens ; — Communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Séance du 19 novembre 1858.

Le procès-verbal est lu et adopté, après la rectification du nom d'une artiste connue, de Mme Labadie, désignée sous celui de Dabadie.

Il est offert au comité : 1° une série de feuilletons publiés dans le journal l'*Estafette*, par M. Ludovic Chareau, notre collègue et l'un des fils de notre honorable président ;—2° une brochure intitulée : *Concours des grands prix et envois de Rome en* 1858, par M. Louis Auvray ;—3° deux numéros de l'*Europe artiste* ;—4° un catalogue de la dernière exposition des Beaux-Arts. Dépôt de ces envois aux archives du comité.

M. Valat, vice-président, qui occupe le fauteuil, exprime l'espoir que bientôt l'état de santé du président, M. Paul Chareau, lui permettra de reprendre ses fonctions et la direction de nos travaux. Le vœu de M. Valat est l'expression exacte des sentiments de l'assemblée.

Il est procédé à l'admission de deux nouveaux candidats : M. Ernest Delalleau, peintre d'histoire, présenté par MM. Edmond Douay et Jules Valadon, et M. Wroblewski, compositeur de musique, présenté par MM. Jules Valadon et Antoine Cros.

M. de la Landelle lit son rapport sur l'ouvrage de notre collègue M. César Cantavecchia : *Les trois nations littéraires*. Ce travail, dans lequel cet écrivain passe en revue le mérite et les défauts littéraires des auteurs modernes de l'Italie, de l'Allemagne et surtout de la France, excite à plusieurs reprises les marques d'approbation de l'auditoire. Le Comité décide que cette excellente étude sera insérée dans ses publications.

Après M. de la Landelle, la parole est donnée à M. Faiex, qui lit le prologue d'un drame dont il est l'auteur, et qui, on a lieu de le croire, sera apprécié par le théâtre auquel il est destiné.

Le secrétaire administrateur,

Louis Auvray.

Ordre du jour de la Séance du 3 *décembre* 1858.

Lecture du procès-verbal. — Rapport de M. Paul Chareau. — Rapport de M. Charpin. — Election de nouveaux candidats. — Propositions diverses. — Nomination de commissions.

A neuf heures, soirée littéraire et musicale.

MÉLANGES.

Paris, le 1er décembre 1858.

L'académie des inscriptions et belles-lettres a tenu sa séance publique annuelle, le 12 novembre.

M. Naudet, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Boissonade, notice qui a été écoutée avec le plus vif intérêt par toute l'assemblée. MM. Guigniaut et Pâris ont présenté les rapports de la Commission de l'école française d'Athènes et de la Commission des antiquités de la France.

—On attend l'arrivée prochaine à l'Hôtel-de-Ville du buste en marbre du roi Victor-Emmanuel, exécuté par le sculpteur Marochetti. Ce buste est offert par le roi de Sardaigne à la ville de Paris.

— On dit qu'un photographe allemand vient d'inventer un procédé à l'aide duquel on parvient à photographier douze sujets à la fois avec un seul instrument. Les épreuves obtenues sont fort belles et peuvent être vendues à un prix minime.

— Le roi de Prusse vient de faire don à l'église du château à Wittemberg de deux portes en bronze sur lesquelles sont gravées dans leur texte original, les 95 thèses que Luther afficha sur la porte de cette église il y a 341 ans. Ces inscriptions sont surmontées d'anges jouant de divers instruments. Des deux côtés se trouvent des statues en grandeur naturelle de l'électeur Frédéric-le Sage et de son frère Jean-le-Constant qui, de même que Luther et Mélanchton, ont été enterrés dans les caveaux de l'église. Ces deux portes sont dominées par une sculpture en lave sur fond d'or exécutée par le professeur Klœber. Elle représente Jésus sur la croix et, à ses pieds, les deux réformateurs agenouillés : Luther avec la Bible ouverte et Mélanchton avec la confession d'Augsbourg.

— Les musulmans prennent goût au théâtre moderne. Nous lisons dans la *Presse d'Orient* du 6 novembre, que la veille avait eu lieu au théâtre Naoum la seconde représentation d'une comédie en langue turque, jouée par des artistes arméniens. La pièce est intulée *Keremk-Titiz-mechreb;* c'est littéralement la traduction d'une comédie très-connue de Goldoni, le *Bourru bienfaisant*. Après cette pièce, on se propose de traduire et de faire représenter en langue turque les meilleurs drames et comédies de nos auteurs en renom. On commencerait, dit-on, par l'interpré-

tation du théâtre de M. Scribe. La tentative mérite d'être signalée. Avec M. Scribe, c'est l'esprit français qui pénètre dans cette société musulmane trop longtemps fermée à nos mœurs et à notre civilisation.

— On lit dans le *Moniteur:*

« Il n'y a point d'actes auxquels la presse doive plus d'encouragement et d'éloges qu'aux donations qui sont faites à des établissements publics. Qu'elles aient pour but, soit de soulager la souffrance, soit de mettre à l'abri des chances ordinaires de destruction les objets qui peuvent servir de matériaux à l'étude ou de modèles à l'art, elles tournent au profit de tous, et les noms des personnes auxquelles elles sont dues méritent de figurer, les uns parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité, les autres parmi ceux des propagateurs de la civilisation.

« La Bibliothèque impériale a reçu dans le courant de ce mois deux legs importants. Mme Lajard, veuve du savant académicien dont l'érudition a eu récemment à déplorer la perte, a transmis un don fait par M. Félix Lajard à notre premier établissement scientifique. Il consiste: 1° en une figurine d'argent massif d'un travail gréco-syrien très-délicat, haute de 0m052 représentant Vénus, et publiée par le donateur sous le numéro 11 et 11 *a* de la planche XIXe de ses *Recherches sur Vénus;* 2° en un manche de vase de bronze dont le dessin est gravé sous deux aspects sur la planche XXIII du même ouvrage. Ce dernier monument, de style étrusque, et qui paraît représenter Mélicerte porté sur un monstre à trois têtes et à queue de poisson, est aussi intéressant pour l'érudition que l'est la statuette de Vénus sous le rapport de l'art. On a placé ces deux objets dans les collections auxquelles le savant et généreux donateur les avait destinés.

« La Bibliothèque impériale a reçu un legs non moins précieux, mais d'une tout autre nature. Mme Champagneux, la digne fille de Mme Roland, a voulu, par son testament, que le manuscrit des Mémoires de sa mère fût remis à la Bibliothèque impériale. Sa famille a obéi avec empressement à une volonté conforme à sa propre intention. Déposés à la Bibliothèque Impériale, les Mémoires de l'illustre amie des Girondins sont aujourd'hui à la place qu'elle leur aurait choisie sans doute elle-même, puisqu'elle les avait rédigés pour qu'ils fussent mis sous les yeux du public de tous les temps, et, selon son expression, comme un *appel à la postérité.* Ecrits d'une main ferme, au fond des cachots et presque au bruit des préparatifs de son supplice, ils sont le monument de son héroïsme et de son génie. Ces pages, les unes enjouées et charmantes, les autres pleines d'invectives généreuses et d'élans passionnés, ne portent presque aucune rature, mais on y voit la trace des larmes que le cœur d'une mère a laissées échapper, alors même que d'une plume intrépide, elle bravait, en les défiant, la mort et les bourreaux. Par une coïncidence singulière, c'est le 10 novembre 1793 que Mme Roland est montée sur l'échafaud, et le 10 novembre 1858, soixante-cinq ans après, que le manuscrit de ses Mémoires, que son appel à la postérité, sont entrés dans le grand dépôt de la Bibliothèque impériale. »

— La ville d'Amsterdam fait élever une statue en marbre au poëte hollandais Tollens. L'exécution de cette statue est confiée à un artiste d'Anvers, M. Rousseaux

— On vient d'inaugurer à Huy la statue de Pierre l'Ermite, placée dans l'ancien couvent de Neufmoustier, où se retira, pour y finir ses jours, le promoteur des croisades. Neufmoustier appartient aujourd'hui à M. Ch. Godin, qui a élevé avec M. E. Godin le monument que la ville de Huy tout entière a inauguré le 22 novembre. La statue de Pierre l'Ermite est due au ciseau d'un sculpteur liégeois, M. Halleux.

— La fabrique de l'église de Saint-Michel, à Gand, vient de faire terminer, avec le concours du gouvernement et de la ville, un travail dont lui sauront gré tous les amis de l'art. Depuis longtemps, on déplorait les détériorations qu'avait subies la belle toile due au pinceau du célèbre Van Dyck et représentant le Christ en croix. La restaurer était devenu une œuvre aussi délicate que difficile. Le conseil de fabrique a eu l'heureuse idée de l'entreprendre, et, grâce au talent et à la prudence d'un habile restaurateur, ce chef-d'œuvre a reçu, pour ainsi dire, une existence nouvelle, et se trouve rétabli désormais dans un état qui permet d'en apprécier tout le mérite et la beauté.

Les Concerts de Paris — sont à la mode. Excepté le mercredi et le samedi qui sont livrés à la danse, la musique trône sans partage. Et quelle musique! les œuvres de Rossini, de Weber, de Mozart, d'Auber, de Verdi, d'Adam, d'Hérold, de Boieldieu, etc., les pages les plus sublimes d'Haydn, de Beethoven et de Mendelsohn, interprétées par un orchestre d'élite; une pépinière de jeunes talents où viennent se recruter de temps à autre l'Académie impériale de musique et l'Opéra-Comique.

AUX ABONNÉS ET AUX LECTEURS

DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

En 1850, nous écrivions, en prenant la direction de cette REVUE :

« Au début d'une carrière nouvelle « pour nous, passant des études contem- « platives et des travaux du cabinet aux « exigences de la périodicité, aux luttes « actives du journalisme, nous éprouvons « le besoin de dire qu'en acceptant cette « mission, nous avons plutôt consulté « notre bonne volonté que nos forces. »

Neuf volumes, de 500 pages chacun, témoignent aujourd'hui que nous n'avons pas faibli un seul instant dans notre tâche.

Dès le début, substituant au titre de *Tribune des artistes*, celui de REVUE DES BEAUX-ARTS, nous n'avions pas seulement en vue de transformer un nom, nous voulions améliorer une chose et apporter en même temps un notable changement dans le papier, l'impression et le format de ce recueil. Aussi avons-nous élargi son horizon, empruntant tour à tour au voyageur son carnet, au touriste son album, au numismate ses secrets, à l'archéologue ses découvertes.

Fort des sympathies de la Société libre des Beaux-Arts, nous avons commencé par rallier autour de nous des hommes honorables. Quelques-uns ont disparu ou sont dans la tombe, comme Adolphe Adam, Visconti, le chevalier Pastou. Il en est qui nous ont quitté, appelés à d'autres destinées, comme Nérée Desarbres, Édouard Foussier, Adrien de Longpérier, Horace de Viel-Castel, Bouet-Villaumez, le général Rumigny, Antoine de Latour, etc., etc. Ceux qui sont restés, marchent encore avec nous, comme Achille Jubinal, le baron de Heeckeren, Hector Berlioz, Hippolyte Lucas, Desbœufs, Saintine, etc.

Entouré de cette pléiade intelligente, nous avons suivi, dans l'année 1850, l'exposition de peinture faite au Palais-Royal et la première *Exhibition universelle* ouverte à Londres, où l'art français fut si dignement représenté.

Nous applaudissions alors aux efforts et aux succès d'un jeune critique, Claudius Tarral, esprit vif et ardent, toujours sur la

brèche, suivant pas à pas les travaux et les améliorations apportés dans nos musées, examinant, étudiant, critiquant catalogues et livrets, soutenant la lutte avec tous et notamment avec un autre critique, Clément de Ris. Le résultat de ces travaux fut le perfectionnement du catalogue qui, aujourd'hui, peut passer pour un des modèles du genre.

Ces luttes pacifiques avaient pour juges M. le comte de Nieuwerkerke, directeur des musées du Louvre; M. de Guizard, directeur des Beaux-Arts; M. F. de Mercey, chef de division au ministère de l'intérieur, et M. Sechan, un des derniers inspecteurs des Beaux- Arts.

En 1852, le Palais-Royal donna une seconde fois l'hospitalité de ses lambris à une nouvelle exposition. M. de Romieu venait de remplacer M. de Guizard. Personne n'a oublié l'aménité et la haute intelligence de l'ancien directeur des Beaux-Arts, et c'est un grand honneur pour la Revue de rappeler que nous fûmes toujours reçus et accueillis avec bienveillance dans le cabinet directorial. Aussi la rédaction s'inspira-t-elle souvent de ce souffle intelligent. En rappelant ce passé, nous n'avons pas d'ailleurs à nous plaindre du présent, car M. Frédéric de Mercey nous a conservé ces bonnes traditions de bienveillance et d'encouragement, qui sont héréditaires au ministère d'État.

Dans le courant de la même année, le premier de tous nous avons publié un plan de l'achèvement du Louvre. Cette précieuse communication nous fut faite par notre ami et professeur Visconti. Ce fut aussi alors que la vive et intéressante discussion sur l'Acropole d'Athènes fut traitée dans la Revue par Édouard Renaud, architecte inspecteur de la ville de Paris, et Beulé, jeune professeur de l'École normale, dont la place est à l'Institut.

1853 vit de nouveau les artistes apporter leurs œuvres, non pas au Palais-Royal, mais dans l'hôtel des Menus-Plaisirs. A cette époque, les expositions se succédaient rapidement à Paris. L'art était partout en mouvement; on créait le musée des souverains; les salles des antiques étaient restaurées et remises dans un ordre parfait par l'érudit conservateur, M. de Longpérier. La Revue enregistra tous ces faits avec soin.

En 1854, le monde des arts se reposa de ces trois expositions successives; en revanche, nos colonnes étaient remplies des comptes rendus des exhibitions faites à Bruxelles, à Cologne, à Genève, à Amsterdam, à New-York; d'importants articles se publiaient sur l'émaillerie, la peinture sur verre, l'art du mosaïste, etc., etc.

En 1855, exposition universelle. Selon sa tradition, la Revue publia le plan des salles consacrées aux Beaux-Arts, bâtiments provisoires élevés dans l'avenue Montaigne et disparus depuis longtemps, mais que l'on pourrait reconstruire en consultant notre recueil. Edouard Thierry, le modeste et savant bibliothécaire de l'Arsenal, le rédacteur officiel du *Moniteur*, examina et décrivit dans nos colonnes cette immense collection d'ouvrages de tous les genres, venus de toutes les parties de l'Europe.

Le millésime de 1856 parut devoir être funeste à l'art; car l'année débuta par l'incendie de l'*Hémicycle* de Paul Delaroche, par la mort de Gayrard, de David d'Angers et d'Auguste Vinchon. Ce fut un devoir pour nous d'enregistrer les travaux de ces illustrations. En parcourant cette période, on sent que la Revue se meut dans un courant intellectuel et que notre recueil représente les affections aussi bien que les intérêts artistiques; car nombreuses sont les correspondances qui nous

arrivèrent de nos départements et de l'étranger.

1857 est aussi une époque néfaste pour la REVUE. Au commencement de l'année, elle perd son rédacteur en chef, Georges Guénot, qui, jusque-là, avait si courageusement pris sa part des travaux.

Nous éprouvons le besoin de dire ici qu'il était pour nous et pour tous un confrère honorable au dernier point. C'était surtout dans l'intimité qu'on reconnaissait toute la loyauté, toute l'indépendance de son caractère, qu'on pouvait apprécier ce travailleur infatigable, dévoué aux intérêts du journal qui était aussi sa création, et portant haut le drapeau qu'il avait adopté. Que nos regrets sont encore amers aujourd'hui, en songeant que cette intelligence si vaste, ce raisonneur si fort, est perdu à jamais pour sa famille et ses amis!

Nous ne pouvons oublier qu'en 1848, dans les plus mauvais jours de la Révolution, préoccupé de sombres idées, nous lui faisions entrevoir un horizon chargé de nuages. Inquiet des destinées de l'art et des lettres que nous regardions comme des plus compromises, nous lui citions un mot autrefois célèbre : *Réveil de la liberté, sommeil des arts*. Il nous répondit alors :

« Tranquillisez-vous; ce qui se passe
« aujourd'hui n'est qu'une conséquence
« de ce qui est arrivé hier. On a remué
« profondément les eaux d'un vaste étang,
« la vase est montée à la surface, elle a
« tout troublé; mais, par la force des cho-
« ses, les immondices retourneront au
« fond; d'ici à peu, l'eau troublée s'éclair-
« cira, elle aura retrouvé toute sa limpi-
« dité. »

Sa prophétie ne se trouve-t-elle pas aujourd'hui réalisée de point en point?

Mais quittons ces tristes souvenirs pour suivre notre recueil s'élançant de nouveau dans les ateliers d'artistes à la suite de Galoppe d'Onquaire, qui publie une série d'articles pleins d'*humour*. Puis, vient l'exposition de Paul Delaroche, qui fit événement, comme va le faire celle d'Ary Scheffer.

Quant à 1858, qu'en pourrions-nous dire? Les temps sont si près de nous. Est-il besoin, d'ailleurs, de rappeler des travaux dont l'indulgence de nos lecteurs a peut-être bien encore gardé le souvenir?

Aujourd'hui, il faut penser à l'année qui va s'ouvrir. Elle s'annonce pour nous grosse d'événements. On dit que la route va être encombrée de nouveaux arrivants.

Déjà, le *Moniteur des arts* vient de prendre date; c'est un enfant né de l'*Union des arts*; nous lui souhaitons d'aussi longs jours qu'à son ascendant. La *Gazette universelle des Beaux-Arts*, dont l'apparition avait été bruyamment annoncée pour 1858, sans qu'elle ait jamais pu aboutir, se fait encore annoncer partout en ce moment pour 1859. Ce sera, dit-on, cette fois, chose sérieuse. Nous verrons bien si tout ceci n'est pas une comédie jouée au profit d'une ancienne publication artistique *prétendue rivale*.

Au milieu de ces préparatifs, nous restons calme et nous disons, sans orgueil comme sans forfanterie, que notre place nous semble conquise au soleil de la publicité, car nous avons la conscience et de l'occuper honorablement et de nous y maintenir.

La vingt-neuvième année de notre recueil verra de nouveaux noms qui, certes, ont fait leurs preuves dans les lettres et les arts, fortifier le groupe des écrivains et des artistes qui nous ont secondé jusqu'à présent dans nos travaux.

Loin de faire, suivant l'usage, en raison des craintes qu'inspire toute concurrence, une diminution du prix d'abonnement, nous manifesterons notre confiance en augmentant notre prix.

Cela dit, nous ne nous dissimulons pas qu'en élevant notre prix, nous agrandissons le cercle de nos obligations envers le public. Aussi, avons-nous l'intention de faire deux choses nouvelles : — D'abord nous adjoindre un homme capable et intelligent pour partager nos travaux ; — ensuite transporter les bureaux de la REVUE dans un endroit plus proche des centres artistiques autour desquels nous voulons rayonner; nous voulons parler du Louvre, du Palais des Beaux-Arts, de l'Institut.

Cette dernière chose est à faire; quant à la première, elle est faite, et, dès aujourd'hui, nous présentons à nos abonnés, comme directeur-adjoint, M. Léon Boulanger, nom artistique s'il en fut, car il appartient aux arts par le souvenir de Clément Boulanger, son oncle, artiste de renom, dont nos musées possèdent les œuvres. M. Cavé, son parent, ancien directeur des Beaux-Arts, en s'unissant à la veuve de Clément Boulanger, perpétuait cette alliance des arts et des lettres. M. Léon Boulanger nous appartenait, d'ailleurs, depuis longtemps, par son goût pour le beau artistique; et sa position indépendante lui permet quelquefois d'être un Mécène éclairé.

Avec de tels éléments, le passé nous répond de l'avenir.

Félix Pigeory.

La REVUE DES BEAUX-ARTS paraît le 1er et le 15 de chaque mois par livraison de 40 colonnes de texte et forme par année un volume d'environ 500 pages.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

PARIS.		DÉPARTEMENTS.		ÉTRANGER.	
Un an.	10 fr.	Un an.	12 fr.	Un an.	15 fr.
Six mois.	6	Six mois.	7	Six mois.	8

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

MM. LÉVY ET LEPÈRE. — UN NOUVEAU TABLEAU DE PAUL VÉRONÈSE AU LOUVRE. — LES CINQ TABLEAUX ESPAGNOLS DE LA GALERIE SOULT. — UNE STATUE THERMALE DE JUPITER. — TABLEAUX DES ARTISTES POUR L'EXPOSITION DE 1859. — L'ART CHRÉTIEN DE M. CHATROUSSE. — UNE MARINE DE M. TANNEUR. — ACHATS DE TABLEAUX DE L'EXPOSITION DE ROUEN. — LES BRONZES DE M. CHATROUSSE. — LE WAGON DESTINÉ AU PAPE PIE IX. — L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LE BÊCHEUR DE M. LAMY. — UNE STATUE A L'INVENTEUR ADAM. — L'HOTEL DE JACQUES COEUR A BOURGES. — NOUVEAU PROCÉDÉ D'IMPRESSION PHOTOGRAPHIQUE. — PROCHAINE EXPOSITION A LA HAYE. — UNE RECTIFICATION. — LE BARABAS AU CALVAIRE, DE M. THOMAS. — ACHATS DE TABLEAUX A L'EXPOSITION D'ANVERS. — LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT DES BEAUX-ARTS A ANVERS. — TABLEAUX COMMANDÉS PAR L'ARCHIDUC MAXIMILIEN D'AUTRICHE. — MM. GUFFENS ET SWERTS. — QUARANTE-HUIT TABLEAUX DE MICHEL WOLGEMUTH. — UNE SUITE DU VOL AU GRAND PRIX DE ROME.

Les encouragements ne manquent jamais aux jeunes pensionnaires de l'Académie de France à Rome, quand ils reviennent à Paris et qu'ils ont dignement rempli les obligations qui leur sont imposées par les règlements de l'Académie des Beaux-Arts. Le gouvernement vient d'acheter à M. Lévy, le tableau le *Souper libre*, et à M. Lepère, la statue en marbre représentant la *Reine de Lydie, femme du roi Candaule.* Ces deux ouvrages figuraient à la dernière exposition de l'Ecole des Beaux-Arts.

Le Louvre va s'enrichir d'un nouveau tableau de Paul Véronèse. Ce tableau, qui représente *Jupiter foudroyant les crimes*, fut apporté en France à la suite de la campagne d'Italie. Il avait orné jusqu'à cette époque le grande salle du Conseil des Dix.

Les cinq tableaux espagnols, récemment acquis de la famille du maréchal Soult par le gouvernement, et dont nous avons parlé dans notre numéro du 15 août dernier, ont fait depuis quelques jours leur apparition dans la grande galerie du Louvre. Ils ont été favorisés d'une excellente place, bien à portée de la vue et sous un jour très-avantageux, dans la seconde travée de la galerie, mur de gauche. Tous les cinq se touchent ou à peu près; ils se présentent dans l'ordre suivant :

1° Les *Funérailles d'un évêque*, par Zurbaran; — 2° *Saint Pierre Nolasque avec saint Raymond*, par le même maître;—3° la *Nativité de la Vierge*, par Murillo; — 4° *Saint Basile manifestant sa doctrine*, par Herrera le vieux; — et 5° le *Miracle de saint Diégo*, ou autrement dit, la *Cuisine des anges*, par Murillo.

On moule en ce moment, dans le musée des Antiques du Louvre, une statue thermale de Jupiter, si belle, que Montfaucon l'attribue au grand Myron, célèbre statuaire d'Eleuthère, d'autres savants à Phidias ou à un artiste de son école. Cette merveilleuse statue, une des gloires du Louvre, qui ornait les jardins Médicis, à Rome, fut apportée en France par le cardinal Granvelle, qui la donna à Marguerite d'Autriche. Le cardinal l'avait placée à Besançon. Louis XIV ayant pris la ville, on lui donna le Jupiter, qui s'en vint décorer Versailles. C'est l'empereur Napoléon Ier qui l'a mise à sa véritable place, dans la galerie des Cariatides, avec le *Germanicus*, le *Faune à l'enfant*, le *Cincinnatus*, la *Vénus accroupie*, l'*Enfant à l'oie*, le *Centaure*, le vase Borghèse, l'*Alexandre*, etc.

M. le baron Wappers, qui n'a rien exposé depuis longtemps, termine en ce moment, pour le Salon de 1859, un tableau de genre représentant *Callot dessinant un groupe de Bohémiens.*

M. Bonnegrace, dont l'*Antiope* exposée au dernier Salon a été remarquée, travaille à un grand tableau représentant *Saint François faisant l'aumône à la porte d'un couvent.* Cet artiste aura aussi, à la prochaine exposition, un certain nombre de portraits.

Une nouvelle étude vient d'être offerte aux regards et à la curiosité du public dans la cour du Louvre. Après l'*Erigone*, la *Circé*, le *Mercure inventeur de la lyre* , la niche d'épreuve vient de recevoir l'*Art chrétien;* après la représentation de la nature, prise à son point de vue plastique, celle de la pensée dans sa plus haute expression, dans sa candeur la plus naïve.

Au premier aspect ce programme peut paraître d'une grande simplicité, mais l'exécution n'en était pas facile. L'art chrétien c'est tout à la fois la peinture, l'architecture, la sculpture , trinité imposante qui a su ranimer le goût des arts longtemps étouffé par la barbarie, les jeter dans une voie différente de celle qu'avaient parcourue les maîtres de l'antiquité, leur indiquer des sujets nouveaux, leur parler le langage du ciel au lieu de celui de la terre.

Personnifier ces différents symboles, ces grands enseignements, dans une figure, ne nous semblait pas facile. Pour ne pas se heurter contre un écueil par trop dangereux, l'artiste, M. Chatrousse, s'est réfugié dans la simplicité. Il s'est contenté, dans les accessoires dont il a accompagné son modèle, de rappeler plus particulièrement l'architecture, celle qui conçut les plans des merveilleuses basiliques dont notre sol est couvert, et que l'on conserve, que l'on restaure avec tant de soins aujourd'hui.

Son *Art chrétien* est représenté par une femme jeune, à la physionomie calme, sereine, méditative. Sa tête est légèrement inclinée dans l'attitude de la réflexion. Sa chevelure abondante es lissée, roulée sur le col, comme c'était l'usage au moyen âge. Un cercle de métal, surmonté d'une étoile, retient cette coiffure élégante et pudique. Le corps mince, délicat, n'affectant plus les formes luxuriantes des beautés du paganisme, est vêtue d'une longue robe attachée au-dessous du col et tombant sur l'extrémitié des pieds. Les bras sont retenus dans des manches étroites et ne s'arrêtant qu'au poignet. Les plis de ce chaste vêtement indiquent à peine les charmes qu'ils dérobent aux regards. Pour compléter le costume et ne laisser aucun doute sur l'époque qu'il voulait rappeler, le statuaire a jeté sur les épaules de son modèle un ample manteau bizantin dont les bords sont ornés d'une broderie et

que retient sur la poitrine, une simple agrafe.

La main gauche de la jeune femme a réuni les côtés de ce manteau pour les ramener devant elle. La main droite se relève comme pour soutenir la tête fatiguée du travail de la pensée. Ces mains ne sont pas grasses, potelées, mignardement arrondies comme celles des prêtresses de la Volupté. Elles sont élégantes mais minces, un peu sèches même. Ce sont celles des penseurs, des saints, des travailleurs, des natures détachées de toutes les vanités de la terre

L'ensemble de cette nouvelle figure ne séduit pas comme tant d'autres au premier aspect, mais, après examen, il vous attache. Il sera facile à son auteur de faire disparaître quelques défauts, la maigreur du côté droit de la poitrine, par exemple.

Aux pieds de la statue se dresse le portail d'une cathédrale, quelques ornements d'architecture. C'est en quelque sorte l'explication du sujet. Il ne justifie pas complétement le nom imposant qu'on lui a donné, nous devons le faire remarquer de nouveau, mais il promet une œuvre composée avec intelligence et exécutée généralement avec autant de convenance que de goût.

On voit depuis quelques jours, à la vitrine d'exposition d'Alphonse Giroux, une toile d'assez vaste dimension, représentant l'effroyable catastrophe de l'incendie de l'*Austria*. Ce tableau, d'un effet saisissant et dramatique, a été peint par M. Tanneur avec autant de talent que d'énergie.

La scène se déroule sous un ciel gris. A l'horizon seulement, un peu de lumière blafarde glisse à travers des nuages épais. Au milieu du tableau, l'*Austria* présente un immense bûcher projetant ses rouges et sinistres lueurs sur le ciel, sur la mer, sur les différents épisodes de cet épouvantable événement.

Par le travers du bâtiment incendié, est le vaisseau français qui porta un si généreux secours aux victimes. Sur le premier plan, les matelots, à bord des barques de sauvetage, arrachent quelques malheureux à la mort.

Deux ou trois voiles apparaissent autour de cette horrible scène, mais on sait qu'elles ne s'arrêteront pas. Ceux que portent ces bâtiments continueront leur route sans penser que leur insensibilité va causer la mort des infortunés qui tendent vers eux leurs mains suppliantes et désespérées.

L'exposition de peinture de Rouen a été close le 5 décembre. Aux œuvres artistiques acquises par la Société des Amis des Arts, et que nous avons précédemment indiquées, il faut encore ajouter : la *Bourse de Hambourg*, par Mayer; *Vue de la Haute-Vieille-Tour*, dessin d'André Durand; *Paysage*, par Balfourier; l'*Embuscade*, par Aillaud, et quatre gravures encadrées, ce qui porte à cinquante-huit le nombre des achats faits par la Société comme devant former les lots de la loterie.

M. Chatrousse avait à cette exposition de Rouen, deux bronzes qui ont été fort remarqués: la *Reine Hortense faisant l'éducation de l'Empereur enfant*, 1812 (réduction du groupe en marbre du musée de Versailles), — et *Résignation : Heureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés* (réduction du marbre commandé par la ville de Paris pour l'église Saint-Sulpice).

Les journaux ont parlé de la construction du wagon destiné au pape Pie IX. On sait que M. l'ingénieur Trélat eut, avec M. Christophe, la pensée d'appliquer à la décoration de ce grand véhicule les procédés de la galvanoplastie. Un beau résultat, dit-on, a couronné leurs efforts.

L'intérieur de ce wagon qui, dans son genre, n'a pas de précédent, est beaucoup plus richement orné que l'extérieur; nous voulons dire avec plus d'éclat.

Les peintures sont de M. Gérôme, à l'exception de la figure de la Vierge, qui a été peinte, sous les traits d'une bonne paysanne, par M. Millet. Ce tableau a du mérite et se recommande par une couleur très-ardente qui fait contraste avec les tons froids des peintures de M. Gérôme. Celles-ci, toutefois, par la pureté de leur dessin et la sagesse de leur composition, nous semblent mieux à leur place ici que la peinture toujours un peu vulgaire de M. Millet. On y remarque aussi un assez bon Christ, sculpté par M. Toussaint.

Nous n'avons pas souvent l'occasion de nous occuper des travaux de l'Académie des Sciences; ses honorables membres n'abordent que rarement les questions qui se rapportent aux Beaux-Arts. Cependant, il y a quelques jours, une discussion assez importante a eu lieu sur un sujet qui nous intéresse spécialement. Il s'agissait d'un modèle d'écorché, composé par M. Lamy, à l'usage des artistes.

On sait que ce modèle, statue de grandeur plus que naturelle, a figuré à l'exposition des Beaux-Arts de 1857, au palais de l'Industrie. On lui avait donné le nom de *Bêcheur*, parce qu'en effet ce sujet est représenté debout, dans la position du laboureur qui plonge sa bêche dans la terre, appuie le pied sur son instrument aratoire pour le faire pénétrer plus profondément dans le sol, et s'apprête à enlever et à retourner la portion de terre qu'il a attaquée.

Impatient de connaître l'opinion des hommes de la science sur son travail, M. Lamy l'a présenté à l'Académie, et a accompagné cette présentation d'une note qu'il a lue dans une séance publique, au commencement de cette année.

Suivant l'usage, une commission a été nommée pour examiner l'œuvre du jeune artiste devenu anatomiste; cette commission a été composée de MM. Serres, Rayer et de Quatrefages. M. Horace Vernet a été invité, par l'Académie des Beaux-Arts, à se joindre aux trois membres de l'Académie des Sciences. On voit que notre premier corps savant attachait une sorte d'importance à la présentation qui lui était faite. M. de Quatrefages fut nommé rapporteur de la commission, et c'est dans la séance du lundi 15 novembre, qu'il nous a été permis d'entendre la lecture du rapport qui allait décider une question intéressante pour les arts.

Après quelques mots d'introduction sur l'importance des études anatomiques dans les arts, sur la nécessité d'avoir un modèle indiquant avec la plus rigoureuse exactitude l'anatomie des couches superficielles du corps humain, M. de Quatrefages s'est occupé des deux écorchés adoptés depuis longtemps dans les écoles : ceux de Bouchardon et de Houdon.

Nous nous permettons de trouver que le rapporteur a peut-être été excessivement sévère à leur égard dans ses appréciations et ses jugements; qu'il n'a pas tenu assez compte des difficultés qui entouraient les deux célèbres statuaires alors qu'ils composèrent leurs écorchés. Il n'a pas discuté ces deux ouvrages, il les a frappés, démolis, au bénéfice de l'œuvre de leur jeune successeur.

Le premier, suivant M. le rapporteur, — dont nous avons textuellement recueilli les paroles,— celui de Bouchardon, est médiocre, mauvais; pis encore, il présente des erreurs graves. Le second, celui de Houdon, regardé cependant, jusqu'à ce jour, comme une œuvre des plus remarquables, ne se trouve pas à l'abri de sa critique. Il y a des erreurs, des oublis; les muscles de la face, surtout, ne sont pas assez étudiés. Il n'indique pas de mouvement. Il est immobile.

Or, M. Lamy s'est posé le problème d'une toute autre manière. Il a voulu représenter l'homme vivant, agissant, exécutant un mouvement, mais privé de la peau, afin que l'on pût voir, étudier, le jeu des muscles.

Pour arriver à ce résultat, M. Lamy s'est livré à de profondes études anatomiques. Il a employé deux années pour exécuter son modèle, commencé au Jardin des Plantes sous les yeux de M. Serres, achevé au Val-de-Grâce, sous ceux de M. Lévy. Bref, après quelques légères critiques de détail, après avoir seulement manifesté le désir que la tête eût plus de style, — ce qui n'est peut-être pas d'une indispensable nécessité dans un semblable travail,— M. le rapporteur a déclaré que la commission qu'il représentait était unanime pour accorder ses éloges au travail de M. Lamy, le recommandant à l'attention des artistes, des professeurs, et pour engager son auteur à donner suite au projet qu'il a manifesté de faire graver son modèle sous quatre faces différentes.

Ces conclusions, extrêmement honorables, ont été adoptées par l'Académie des Sciences tout entière, et nous les adoptons aussi avec empressement, car nous avons eu occasion d'étudier avec soin le *Bêcheur* de M. Lamy et nous le croyons très-utile, très-précieux pour l'étude des superficies anatomiques; mais elles ont donné lieu à un débat, aussi vif qu'intéressant, entre plusieurs membres. La question d'art avait, dans cette circonstance, dominé la question scientifique.

M. Cloquet, par exemple, le savant professeur, aurait voulu que, dans le rapport, on fît mention du beau travail, depuis longtemps connu et apprécié, de M. Auzou; il aurait voulu aussi que l'écorché de M. Lamy ne se contentât pas de donner *les superficies musculaires*, mais *les superficies veineuses*. M. de Quatrefages a répondu qu'il suffisait pour les artistes d'avoir la représentation des muscles; qu'ils étudiaient les veines sur le modèle vivant. M. Serres, dans une improvisation un peu obscure, a soutenu l'opinion du rapporteur; M. le docteur Raque est venu aussi l'appuyer. M. Cloquet est resté seul de son avis, mais il n'en a pas moins courtoisement levé la main comme ses collègues pour les conclusions du rapport.

Tout le bruit qui vient de se faire autour et à propos de l'écorché de M. Lamy, prouve que l'on doit faire attention à ce travail. C'est parce que la nécessité d'un bon et exact modèle est universellement sentie, que nous sommes entrés dans ces détails des travaux d'une Académie que nous n'avons pas mission de fréquenter. Nous avons peut-être tort.

Nos biographes n'ont consacré aucun souvenir à l'un des hommes les plus utiles de notre pays, à Adam, l'inventeur des appareils distillatoires. Plus reconnaissantes, et surtout meilleures appréciatrices des services rendus par cet homme laborieux et modeste, les populations du Midi ont résolu de lui donner un témoignage public de leur reconnaissance, et de lui élever une statue qui sera érigée sur l'une des places publiques de Montpellier. M. Vital-Dubray, l'un de nos bons statuaires, a été chargé de l'exécution du modèle.

Le *Mémorial de l'Allier* annonce que l'Etat a décidément fait l'acquisition de l'hôtel de Jacques Cœur, à Bourges. On s'occupe très-activement de la restauration de ce curieux édifice.

M. Asser, d'Amsterdam, vient de découvrir le moyen d'obtenir des épreuves photographiques à l'encre d'imprimerie. On dit que ces épreuves ont une grande finesse. Leur inaltérabilité et l'absence de toute substance coûteuse feraient du procédé de M. Asser une révolution dans la photographie.

Une exposition de peinture et d'objets d'art aura lieu en 1859 à la Haye; le Salon s'ouvrira le 23 mai prochain et sera fermé le 2 juillet suivant. MM. les artistes peuvent envoyer leurs œuvres depuis le 25 avril jusqu'au 7 mai 1859.

La commission directrice de l'exposition publiera incessamment les conditions qui devront être observées par les artistes exposants.

En annonçant, dans notre dernier numéro, que la Hollande allait ériger une statue à son poëte national Tollens, nous avons commis deux erreurs que, sur la réclamation d'un de nos abonnés, nous nous empressons de rectifier.

C'est Rotterdam, et non Amsterdam, comme nous l'avions d'abord dit, qui fait élever une statue au poëte né dans ses murs, et l'exécution en est confiée à M. Stackée. Cet artiste s'est vu forcé, à cause de la grandeur du bloc de marbre, de faire pointer la statue à Anvers par le praticien M. Rousseaux, désigné primitivement par nous comme le sculpteur chargé de ce travail. De là, une confusion de noms qui nous a fait attribuer à l'un l'œuvre d'un autre.

Le gouvernement belge vient d'acheter, pour le prix de 12,000 francs, le *Barabas au Calvaire*, de M. Thomas, exposé au Salon de Bruxelles de 1857. Le *Judas* que cet artiste avait envoyé dans la même ville, à une exposition précédente, fut aussi acheté par le gouvernement belge. Cette œuvre, qu'on a vue à Paris à l'exposition universelle, a valu à son auteur la décoration de l'ordre de Léopold, et, depuis, elle a été gravée pour être donnée en prime.

Le *Chien berger défendant son troupeau contre les attaques d'un aigle*, par M. Charles Verlat; la *Sainte Cécile*, par M. J. Louis Hendrix; le *Moïse exposé sur le Nil*, par H. Van Trogt, et le *Prophète Jérémie sur les ruines de Jérusalem*, par M. A. Delfosse, — œuvres qui ont été très-remarquées au dernier Salon d'Anvers, — viennent d'être achetées par le gouvernement belge.

L'archiduc Maximilien d'Autriche, gouverneur-général de Lombardie, a commandé à M. Gallait deux grands tableaux d'histoire dont les sujets sont empruntés à la vie de Charles-Quint : la *Réception à Barcelone des délégués qui lui apportent la nouvelle qu'il est nommé empereur d'Allemagne*, et *Charles-Quint à Saint-Juste, regardant passer devant sa cellule une procession de moines.*

Il y a peu de temps, ce prince avait encore commandé à un peintre italien, M. Dell' Acqua, qui habite Bruxelles, quatre grands tableaux d'histoire pour sa villa sur les bords du lac de Côme.

Suivant les statuts de la Société royale d'encouragement des Beaux-Arts à Anvers, une exposition de peinture aura lieu en 1861. Cette Société a déjà fait choix du tableau qui sera gravé pour être distribué comme prime aux souscripteurs d'actions. Le tableau désigné est le *Massacre des Innocents*, par M. N. de Keyser. Cette composi-

tion eut un grand succès au Salon d'Anvers, en 1855, et est devenue la propriété du Musée de Gand. Ce travail est, dit-on, confié à M. Wildiers, jeune artiste, mais déjà habile graveur, qui a fait, en 1852, la *Pieta*, d'après le tableau de M. N. de Keyser.

La gravure donnée en prime cette année par la même Société, a été exécutée par M. Michiels, d'après le beau tableau de *Pierre-le-Grand à Saardam*, par M. le baron Wappers.

Dans son assemblée générale du 2 décembre, cette Société a nommé membre correspondant à Paris, M. Auguste Bohm, et membres résidants, MM. Moerenhout, Lies et Alfred Geelhand.

MM. Guffens et Swerts, les auteurs des belles fresques de la chambre de commerce d'Anvers, qui, heureusement, ont été sauvées de l'incendie de la Bourse, sont de retour de Munich où ils avaient été envoyés par leur gouvernement pour faire un rapport sur la grande exposition qui vient d'avoir lieu dans cette capitale. Au dire des personnes qui ont entendu la lecture de cet intéressant rapport dans une réunion intime chez les auteurs, ce compte rendu porte le cachet d'une critique saine, modérée et impartiale. Nous espérons être bientôt à même de pouvoir reproduire, si ce n'est la totalité, du moins les principaux passages de ce travail.

On vient de découvrir en Hongrie quarante-huit tableaux peints sur les doubles volets d'un autel, par l'un des plus célèbres artistes allemands du quinzième siècle, Michel Wohlgemuth, maître d'Albert Durer. C'est un véritable trésor d'art. Douze de ces tableaux représentent la vie de sainte Elisabeth de Hongrie.

Le docteur Henszlmann, auteur d'une monographie hongroise de l'église de Sainte-Elisabeth, à Cassovie, dans laquelle se trouve ce maître-autel, a copié et apporté à Paris ces douze tableaux de main de maître qui constituent sans doute le chef-d'œuvre de Wohlgemuth et dépassent de beaucoup ses tableaux connus de l'autel de Zwickau, et ceux de l'autel conservé au Belvédère de Vienne.

La première série des douze tableaux commence par la naissance de la sainte, et finit avec l'élévation solennelle de son corps après sa canonisation. Entre ces deux moments, on voit figurer dans les autres tableaux les principales scènes et les principaux miracles de la vie de la sainte, racontés par le comte de Montalembert, dans son *Histoire de sainte Elisabeth*.

Nous racontions, dans notre dernier numéro, les détails vraiment curieux de ce nouveau genre de vol qu'il a fallu désigner sous le nom de VOL AU GRAND PRIX DE ROME. Ce récit a valu une lettre à notre collaborateur, et, le croirait-on? du voleur lui-même. Est-ce une mystification, est-ce un trait d'audace? Nous ne pouvons trancher la question; mais voici la lettre :

« Monsieur, je viens de lire votre article intitulé : VOL AU GRAND PRIX DE ROME. Je vous adresse mes sincères compliments. Impossible d'être plus exact, plus consciencieux. Je serais tenté de croire que vous étiez caché dans le cabinet de M. ... lorsque j'eus l'excellente idée de m'y présenter.

« Mais, ce que j'admire, c'est votre sagacité. Vous avez parfaitement deviné ce qui s'est passé après les visites à mes *bienfaiteurs*. Je vous dois le récit de ma petite fête, puisque vous avez eu la bonté de me faire connaître les pérégrinations de celui que vous voulez bien appeler ma victime.

« Oui, nous avons gaiement dîné, sablé le champagne. Je dis *nous*, parce que deux mains charmantes soutenaient la coupe de cristal qui répondait à mon toast. J'espère n'en pas demeurer là, et je compte bien, un jour ou l'autre, vous inscrire au nombre de mes *bienfaiteurs*. Je n'emploierai pas les mêmes moyens... mais les gens d'esprit sont faciles à attraper.

« Au revoir donc, Monsieur, et veuillez agréer toutes les assurances de ma plus respectueuse considération.

« Pierre, Paul, Jean, ou Léon BONA, bachelier de NAISSANCE COMMUNE, comme vous dites. »

Voilà, certes, un effronté coquin ou un mystificateur en bonne humeur. Le temps nous dira auquel des deux nous avons affaire. En attendant, le public et les artistes ont été prévenus. Ils feront bien de se tenir sur leurs gardes.

Emile Gagneux.

MUSÉES D'AMSTERDAM ET DE LA HAYE

(ÉTUDES SUR L'ÉCOLE HOLLANDAISE.)

PAR W. BURGER (1).

Dernièrement, M. Burger, par son livre intitulé : *Trésors d'art exposés à Manchester en 1857*, fournissait les moyens de connaître de loin et sans sortir de chez soi, ces nombreux chefs-d'œuvre provenant des collections royales, publiques, particulières de la Grande-Bretagne, et de se faire une idée aussi exacte que possible de ce que devait être cette incomparable *Exibition de Manchester*. Aujourd'hui, appelant notre attention d'un autre côté, il nous invite à visiter avec lui un pays riche en œuvres d'art, mais encore peu exploré par les écrivains français, et à parcourir en sa compagnie deux musées de la Hollande, ceux d'Amsterdam et de La Haye. Ces musées, qui possèdent les tableaux les plus importants de toute l'École hollandaise, sont peu connus en France où l'on est loin de se douter des richesses qu'ils renferment.

On a publié beaucoup de volumes sur les musées d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne, de Russie, etc., mais on a laissé presque entièrement de côté ceux de la Hollande, comme s'ils ne valaient pas la peine que l'on s'en occupât. Ceux qui, en France, ont écrit sur les tableaux des maîtres de l'École hollandaise, exposés dans les galeries d'Amsterdam et de La Haye, n'ont parlé, à peu d'exception près, que des ouvrages généralement connus; de ces chefs-d'œuvre dont nous avons possédé le plus grand nombre pendant quelques années au musée du Louvre par le droit de la guerre et de la conquête, et qui ont été vulgarisés par la gravure et la lithographie. Ces musées ont donc jusqu'ici joué de malheur, ou on n'en a pas parlé, ou bien on l'a fait, le plus souvent, dans des ouvrages incomplets et remplis d'erreurs. Du reste, les administrateurs de ces musées encourageaient peu les étrangers à venir visiter leurs collections; car il y a trois mois à peine que les directeurs du musée d'Amsterdam se sont décidés à publier un nouveau catalogue rédigé avec soin et exactitude, tandis que ceux du musée de La Haye n'ont encore à offrir aux visiteurs que l'ancien catalogue dans lequel on cherche souvent en vain les indications dont on a besoin.

(1) Un vol in-18, à la librairie Ve J. Renouard, 6, rue de Tournon, Paris.

Les musées d'Amsterdam et de La Haye méritent à tous égards d'être l'objet d'études sérieuses, car ils possèdent des œuvres de premier ordre. La *Leçon d'anatomie*, la *Ronde de nuit* et les *Syndics de l'ancienne corporation des marchands de draps à Amsterdam*, de Rembrandt; le *Banquet des arquebusiers* de Van der Helst, le fameux *Taureau* de Paul Potter et son *Orphée domptant les animaux par les accords de sa lyre*; des tableaux remarquables dus aux pinceaux de Berchem, de Metsu, de Wouverman, de Gérard Dov, d'Adriaan Van Ostade, de Jan Steen, de Frans Van Mieris, de Willem Van de Velde, de Terburg, etc., etc; enfin, un chef-d'œuvre de Jacob Gerritz Cuyp, dont les tableaux sont presque introuvables et dont il n'existe aucun ouvrage dans les musées publics de France et de Belgique, sans parler des portraits des principaux maîtres de l'Ecole hollandaise et de plusieurs compositions remarquables des écoles étrangères, sont certes dignes de piquer la curiosité de tous les amis des arts.

Il y avait donc une lacune à combler et une injustice à réparer; c'est ce que vient de faire M. W. Burger en publiant les *Musées de la Hollande, Amsterdam et La Haye, études sur l'école hollandaise*. Le nouvel ouvrage de M. Burger se divise en deux parties bien distinctes; dans la première, il décrit les tableaux dont se compose le musée d'Amsterdam ; dans la seconde, il passe en revue toutes les œuvres d'art exposées dans la galerie publique de La Haye. Dans l'examen de ces musées, l'auteur n'a suivi ni l'ordre chronologique, ni l'ordre alphabétique. Il commence par prendre les grands maîtres, comme Rembrandt, Van der Helst, Paul Potter, etc., autour desquels il groupe leurs disciples et leurs imitateurs; puis, il passe à l'étude des peintres qui se rattachent au même genre ou à la même spécialité; Gérard Dov et les petits maîtres précieux, Adriaan Van Ostade, Jan Steen et les peintres de mœurs populaires et comiques; Terburg, Metsu et les peintres de mœurs élégantes; Albert Cuyp et les peintres d'animaux; Jacob Ruysdael et les paysagistes; Willem Van de Velde et les peintres de marine, etc., etc.; puis les artistes appartenant aux écoles étrangères, sont successivement examinés et décrits par l'auteur des *Musées de la Hollande*.

M. Burger a adopté cette classification tout arbitraire, parce que, dit-il, « l'ordre chronologique a l'inconvénient de rompre la filiation d'une même famille d'artistes; et l'ordre alphabétique, dont le seul avantage est de faciliter les recherches dans une nomenclature, n'est que le désordre systématisé. » Nous reconnaissons avec lui que cette classification arbitraire a l'avantage de « concilier l'intérêt pittoresque, la vivacité de l'impression et un certain ordre historique, » et qu'elle est de beaucoup préférable à l'ordre alphabétique et numérique ; mais nous nous permettrons de ne pas être de son avis au sujet de l'ordre chronologique, qui est l'ordre historique par excellence. De plus, l'arbitraire, suivant nous, n'est bon en rien, même en fait de classification, surtout quand il existe un autre moyen plus simple, plus naturel et plus facile d'arriver au même but. Nous regrettons également que l'auteur ne nous ait pas donné un aperçu des principales richesses de la belle collection de gravures et d'eaux-fortes du cabinet des estampes d'Amsterdam, où se trouve aussi « une série unique d'une soixantaine de maîtres primitifs innommés et indécrits, » et qu'il n'ait pas multiplié ses notes historiques et biographiques sur les artistes dont il décrit les œuvres.

M. Burger ne s'est pas contenté, dans son ouvrage, de nous offrir une description exacte et spirituelle à la fois des tableaux que renferment ces galeries; il ne manque pas, chaque fois que l'occasion s'en présente, de rectifier les dates fausses accolées aux noms des peintres, et les attributions bien souvent erronées des catalogues de ces musées. M. Burger est loin de se laisser cependant aller à un enthousiasme aveugle; il énonce avec une égale impartialité les défauts et les qualités des ouvrages qu'il examine, et, parfois même, il critique très-amèrement.

Une telle publication ne peut manquer d'être bien accueillie du public, car elle intéresse non-seulement les amateurs et les artistes qui désirent faire plus ample connaissance avec les chefs-d'œuvre de l'école hollandaise et des écoles étrangères, exposés dans ces deux musées, mais aussi les voyageurs, car l'auteur a eu l'heureuse idée de dresser une table alphabétique des artistes cités dans le cours de l'ouvrage; ce qui offre tous les avantages réunis d'un catalogue bien fait.

M. Burger a, il paraît, l'intention de compléter ces études sur l'école hollandaise par des publications analogues sur le musée de Rotterdam, sur le musée Van der Hoop, à Amsterdam, sur les superbes galeries particulières, telles que celles de MM. Six Van Hillegom, Nottebohm et Van Loon, du baron Van Brienen, du baron Steengracht et autres, sur les hôtels de ville et les divers édifices publics qui sont également si riches en tableaux et en objets d'art. Nous espérons qu'il ne tardera pas à mettre son projet à exécution, et que nous pourrons bientôt avoir un ouvrage sérieux et complet sur les œuvres d'art que la Hollande possède en si grand nombre, et qui sont presque inconnus dans le reste de l'Europe.

Alphonse Pauly.

NÉCROLOGIE.

LÉON FLEURY, PAYSAGISTE.

Cet artiste distingué est mort dernièrement dans la capitale, encore dans la force de l'âge, et c'est à peine si quelques lignes ont été consacrées à son souvenir. Sa vie a, cependant, été laborieusement remplie. Il a laissé un très-grand nombre de productions dont quelques-unes recommanderont longtemps leur auteur à l'attention de la postérité.

Né à Paris, en 1804, et fils d'un peintre d'histoire assez estimé, Léon Fleury travailla d'abord sous les yeux de son père. Il devint, ensuite, élève de Bertin et d'Hersant. Il a été l'un des plus intrépides voyageurs de notre époque. L'Italie, la Belgique, la Hollande, la plus grande partie de la France, ont été parcourues par lui avec autant de soin que de persévérance. Curieux d'étudier la nature, il aimait à la voir sous les aspects les plus variés.

Pendant trois années, de 1827 à 1830, on peut dire qu'il ne s'arrêta pas. A son retour en France, riche des nombreuses études qu'il avait recueillies, il se prépara à débuter au Salon. La liste de ses ouvrages admis aux différentes expositions, pendant près de vingt ans, est en quelque sorte une histoire de ses différentes stations dans les contrées qu'il avait parcourues.

En 1831, *Vue du Ponte Rotto*, prise à Rome, sur les bords du Tibre; *Vue de Marino*, environs de

Rome; deux *Vues de Watten*, environs de Saint-Omer, un cadre d'étude. — En 1834, *Vue de Bruxelles*, prise de la place du Palais du Roi; *Vue des environs de Maubeuge.*— En 1835, *Vue de Rome*, prise des jardins Farnèse : deux *Vues d'Arc*, en Barrois ; — En 1836, *Vue du château de Clisson; Vue du château d'Amboise; Vue de l'escalier du château de Blois; Vue des environs de Maubeuge.*— En 1837, *Vue de Clermont*, prise du village de Royat, Auvergne; *Vue de la ville de Thiers; Vue de la ville de Riom.* —En 1838, *Vue de la ville de Dreux* et de la chapelle où sont déposés les restes de la famille d'Orléans; vue de la chapelle; *Vue de Saint-Cloud*, prise des hauteurs de Bellevue; *Vue du château de Fontainebleau* prise du chemin conduisant au Calvaire; *Vue des environs de Saint-Omer; Vue dite le Trou-d'Enfer*, dans le ravin, à Thiers, Auvergne. — En 1839, *Vue de la vallée de Grésivaudan*, prise de Voreppe, Isère; *Chemin dans les Rochers*, à Sassenage; *Vue de Moret*, près Fontainebleau. — En 1840, *Vue de la vallée du Grésivaudan*, prise des environs de Grenoble; *Vue des environs de Nantes*, à Casson; *Vue du pont de l'Arche*, en Normandie. — En 1841, *Environs de Clermont*, souvenirs d'Auvergne; *Vue du village de Sassenage*, Isère.—En 1843, *Vue de Nice*, prise de la route de Genève; *Vue du port de Villefranche*, prise de la villa Miolis, près de Nice; *Vue de Monte-Calvo*, en Piémont, près de Nice, route de Gênes. — En 1844, *Vue des bords de la Marne*, aux environs de Saint-Maur; *Vue de Menton*, dans la principauté de Monaco.— En 1845, *Vue du village de Cagnes*, près d'Antibes, département du Var; *Vue de Rouen*, prise des bords de la Seine; *Vue d'un moulin*, sur les bords de la Seine, près de Vilaines; *Souvenirs de Flandre.* — En 1846, *Vue du village de Castel-Saint-Elie*, près de Civita-Castellana, environs de Rome; *Vue des Bords du Rhin* et de la petite ville d'Oberwessel. — En 1847, *Vue prise en Bourgogne*, près du château de Coutivert. — En 1848, *Vue prise dans les environs de Rotterdam; Vue prise à Uzerches*, Corrèze. — En 1849, *Vue prise à Uzerches*, Corrèze; *le Bocage*, vue prise en Basse-Normandie, à Mortain — En 1850, *Pâturage*, en Normandie. — En 1852, *Entrée de village*, en Normandie; deux *Vues de Trouville.*

A l'exposition universelle de 1855, Léon Fleury avait deux tableaux : *Pâturage en Normandie*, vue prise près de Trouville; *Etang et Moulin*, à Coutivert, vue prise en Bourgogne. Ce fut la dernière fois qu'il exposa au Salon.

En 1834, cet artiste avait obtenu une médaille de troisième classe ; en 1837, une de deuxième; en 1845, celle de première classe. Le 2 mai 1851, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Quelques tableaux ont été achetés par le gouvernement à Léon Fleury, entre autres, *un Bocage en Normandie*, qui figura à l'exposition de 1849 et fut donné au musée de Bar-le-Duc; une *Vue de la route de Gênes*, près de Nice, donné au musée de la ville d'Amiens.

Hors du genre auquel il avait consacré ses pinceaux, il a exécuté, pour l'église Sainte-Marguerite, un *Baptême du Christ*, et, pour l'église Saint-Etienne-du-Mont, une *Sainte Geneviève.*

Ch. d'Argé.

POÉSIE.

LA VIE A CIEL OUVERT, PAR M. MARC PESSONNEAUX [1].

Annoncer un poëte, quelle bonne fortune ! — en ces temps de vapeur, de tunnels, de machines, d'usines, d'argent à usure publique, de drainage et de chemins de fer!

Nous autres, amis des arts, dont la mission est d'inspirer le souffle de la philosophie et le feu sacré de la poésie dans les Beaux-Arts, ne serions-nous pas heureux lorsque nous voyons de jeunes et ardents poëtes, véritables artistes, travailler sans relâche à découvrir le côté poétique de tous ces travaux, de toutes ces industries, — véritables phénomènes de notre siècle ?

C'est de la sorte que M. Marc Pessonneaux a compris notre siècle. Il y a deux ans, il publiait ses essais sous ce titre : *A pleines voiles.* Ce petit volume, qui nous avait été d'heureux présage, était remarquable, d'abord par une préface, écrite dans un style large, vigoureux et rapide. Parlant de la mission conservatrice de la poésie au milieu de la civilisation moderne, l'auteur prévoyait « un temps prochain où l'on pourra voir seule

1 Paris. Dentu, Palais-Royal.

« travailler à la terre la machine qui défriche, qui
« laboure, qui sème et qui moissonne, pendant
« que le cultivateur érudit et lettré, surveillant,
« sans s'en étonner, ces merveilles, saura, d'un
« geste inaperçu, diriger le travail, et cela de
« l'angle de son champ, à l'ombre d'un buisson
« et un livre à la main.

« Un temps où notre terre, toute cerclée de
« fer, ne comptera plus les éloignements que par
« les distances, et les distances que par les sta-
« tions.

« Un temps enfin, où la surface tout entière
« du globe ayant fini de broder l'élégant et léger
« treillage de ses enlacements électriques, ne
« sera plus qu'un actif salon de conversation de
« quelques mille lieues de tour. »

Et lui de s'écrier :

« Ah! le fer! le fer! c'est le métal sacré! Em-
« manché dans le bois, il a fait la charrue; em-
« manché dans un homme, il a formé l'épée;
« emmanché dans une intelligence, il constitue
« la plume, la plume nourricière et conquérante
« qui, mieux que la charrue et plus que l'épée,
« sait alimenter et dompter; car elle moralise
« les nourrissons et affranchit les vaincus. »

A chaque époque, la littérature a eu pour but de poursuivre le triomphe d'une idée ou d'une fiction. Lorsque certains philosophes et romanciers attaquent, avec tant de violence, le principe et le sentiment de la famille, jusqu'au point où il ne reste plus qu'à les voir s'éteindre tout à fait par l'entraînement des mœurs dépravées; il était beau, il était noble de réunir les débris d'une si belle ruine pour relever le monument.

M. Marc Pessonneaux s'est donc appliqué à chanter une des plus grandes choses de la pensée et du cœur, l'amour maternel et le dévouement filial.

Quoi de plus élevé dans notre nature?... Mais lorsque ce sentiment immortel dans le cœur d'une mère qui a cessé de vivre, nous est représenté comme l'âme qui dirige un jeune orphelin dans une vie pleine d'angoisses et de malheurs, la poésie s'élève à la hauteur d'un chant sacré, car l'amour maternel *se confond presque avec la vertu;* il fait, de la mère et du fils, deux êtres merveilleux et à jamais inséparables et qui vivent l'un de l'autre.

Ainsi, la poésie n'est plus seulement un jeu de l'imagination et de pure fantaisie. Elle n'est plus l'interprète de sentiments inavoués, pour lesquels il faudrait une langue secrète. Nous trouvons enfin une idée et un sentiment vrai comme élément du poëme, et nous osons répondre par une affirmation, à cette décourageante demande d'un critique [1] : « Sait-on, aujourd'hui, couler en bronze et frapper à la bonne effigie du beau et du vrai, des vers dignes de vivre et d'entrer dans la circulation des bons entretiens? Hélas! le temps n'est plus des grands poëtes, sublimes monnayeurs de la pensée. Est-ce l'esprit qui manque? Non pas, mais le cœur, et sans lui pas d'éloquence. » — Oui, M. Pessonneaux frappe son vers comme un académicien frappe sa prose. —
« Ses alexandrins ressemblent à des écus neufs
« et d'une vigoureuse empreinte. Ils sonnent, ils
« brillent; le poëte les étale et les remue sans les
« compter. »

Il est de la parenté d'Ozanam, le philosophe éloquent et si regretté. Dirai-je qu'il a en partage la logique du philosophe? — « Il a bien autre chose que cela, la richesse de l'imagination, la richesse de l'invention littéraire, tous les tons, tous les styles, la grâce de l'élégie, l'inspiration de l'ode, la boutade de l'épigramme et la haute insolence de la satire. Il a une incomparable clarté du vers et des traits lumineux qui font le jour dans tous les esprits. »

Qu'on nous permette de citer des vers qui ont eu l'honneur d'une lecture au Collége de France.

Ici, le poëte veut dépeindre la double facette de la société moderne :

.... Voilà notre monde, ô Gaston!
C'est, sur un caveau noir, un fastueux fronton,
Un palais sur un bagne, un rêve à double étage,
Que l'ombre ou le soleil en deux zones partage.
Ce qui, dans ces lueurs et ces obscurités,
Sépare les heureux et les déshérités,
C'est un mince plancher qui s'étend sur le gouffre,
Par dessus l'on s'enivre, et par dessous l'on souffre;
Au-dessus, tout reluit : c'est un ruissellement
De rubis et de fleurs; l'or et le diamant
Font un grand tourbillon de lumière et de flammes;
Ils épanchent leurs feux sur le sein nu des femmes :
L'un se plie en bandeaux, l'autre éclate en bouquets;
Les cristaux scintillants versent dans les banquets
Les vins à plein flacon, l'amour à pleine œillade;
La pourpre et le velours que le satin taillade,
Papillons affolés de leurs propres couleurs,
Voltigent dans la foule et courent sur les fleurs.
Au-dessus, tout est rire et transport d'allégresse,
L'air est rempli d'accords, de parfums et d'ivresse;
On voit parfois, au loin, en couples répandus,
Sous les berceaux ombreux, dans les sentiers perdus,
Dans les prés verdoyants qu'une onde pure arrose,
Flotter et gaze blanche, et mousseline rose;
En haut, tout chante, danse, étincelle toujours;
Tout flamboie et les nuits sont encore des jours.

Au-dessous, l'on travaille, on gémit; les ténèbres
Exhalent des vapeurs et des souffles funèbres;
On entend retentir l'enclume, le marteau,

1 Ed. Fournier.

La tenaille, le cric, la scie et le bluteau ;
On sillonne, on laboure, on creuse dans la fange,
C'est là que l'on pétrit le pain qu'en haut l'on mange.

. . . .

Nous suspendons à regret notre citation, laissant peut-être de côté le morceau le plus brillant.

La versification de ce passage est belle et mâle, d'une richesse abondante, mais sans exubérance. Pour le poëte, comme pour le coloriste, la sobriété dans l'imagination plaît à un égal degré. L'artiste ne doit pas se laisser entraîner à la séduction magique de sa palette, car les hommes de goût ne se font pas prendre à de pareilles fascinations.

On le voit aussi, les mœurs, les goûts et les travers de la société moderne ne sont pas inconnus à notre poëte. Se laisser inspirer par toutes ces sources diverses dont *notre monde* forme une si effrayante synthèse, c'était se soumettre aux procédés de l'art.

Nous félicitons M. Marc Pessonneaux d'avoir embelli le tableau vrai de ses pensées par le charme poétique d'une situation au bord de la mer. Nous nous réservons de dérouler devant nos lecteurs la trame dramatique de son œuvre, lorsqu'il en aura publié le dénouement dans un second volume. Parlons seulement de la manière dont il a groupé ses personnages, toujours voisins de l'Océan. Il dédaigne les bords enchantés de la Méditerranée éclatante, où le vieil Ovide a chanté ses jours heureux ; il préfère l'Océan moins humanisé ; il le préfère avec ses tempêtes, ses violences et ses clameurs. « Car « c'est l'Océan (dit-il dans sa préface), par ses « grandes marées semblables à la respiration « d'un géant, par ses horisons grandioses, par « les mystères de ses abîmes, par la variété de « ses rivages où se penchent en rêvant tous les « climats ; enfin, par ses deux mains si bien « étendues jusqu'aux pôles, qu'il semble tenir le « globe entre ses bras ; c'est l'Océan qui a su le « mieux, dans notre monde si fouillé, conserver « le secret de l'immense et de l'inconnu. Aussi, « est-ce sur lui seul que se peuvent faire encore « à la fois la navigation et la poésie au long « cours. »

Tout cet art et tout cet agrément, nous les retrouverons dans le second volume.

Arrêtons-nous là : nous en avons dit assez pour faire apprécier, sinon le mérite de la vraie poésie, au moins le point de départ et la pensée intime de M. Marc Pessonneaux.

Je le répète, notre poëte a entrepris une œuvre louable, et qui saura se faire jour à travers l'orageux pêle-mêle des éléments les plus contraires de la civilisation et de l'art.

M. Michelet écrivait naguère ces lignes consolantes : « L'Europe est vieille et elle est jeune, en ce sens qu'elle a, contre sa corruption, les rajeunissements du génie. » M. Marc Pessonneaux est de cette génération forte qui a la volonté de changer l'âme appauvrie de notre civilisation moderne. Il est de cette lignée divine dont les membres heureux apparaissent, de temps en temps, au sein de quelques familles privilégiées.

Courage donc, ô notre poëte! prêtez de nouveau l'oreille aux douces familiarités de votre muse bien-aimée. Sans quitter vos pénates, vous la retrouverez sous quelque charme visible : celui, peut-être, d'une agréable compagne! Alors, vous retrouverez toute l'inspiration de vos chants joyeux ou mélancoliques, et, favorisé par le plus gracieux concours, vous signalerez le réveil de la poésie.

Léon Boulanger.

UN MODÈLE DE PRADIER [1]

La *Sapho assise* nous apparaît la dernière de ces œuvres monumentales qui, à chaque exposition de Paris, manifestaient de plus en plus le génie de Pradier. C'est, comme largeur de caractère, la plus remarquable de ses figures de femme. L'inspiration lui en vint par un hasard qu'il me semble piquant de faire connaître ; on y verra un exemple de ce que la réalité peut offrir, comme premier élément des idéales élaborations du génie.

Parmi le très-grand nombre de modèles dont le jeune et gracieux essaim fréquentait journellement l'atelier de l'éminent statuaire, se disputant l'honneur d'inspirer son ciseau ou, dans les moments de loisir, aimant à venir s'y reposer avec la certitude d'y trouver toujours indulgent accueil, on remarquait une belle enfant de cette

1 Nous empruntons cet intéressant récit aux *Notes et Souvenirs sur Pradier et Ary Scheffer*, que M. Jules Canonge, de Nîmes, vient de publier dans un charmant petit volume. — Paris, chez Paulin, éditeur, rue de Richelieu, 60.

race juive dont le faubourg du Temple semble avoir le privilége de garder le type. Sa famille?... Nul dans l'atelier n'avait cru pouvoir continuer de s'en enquérir, lorsqu'on eut vu l'impression désolée qui, dès la première question, enflamma, puis voila son triste et long regard. Comme tant d'autres, elle dit s'appeler Rachel, et il ne lui en fut plus demandé davantage. Rachel n'arrivait qu'aux heures de travail; lorsque le maître ne la réclamait point, elle se tenait à l'écart. Presque toujours silencieuse et recueillie, elle se bornait à répondre avec grâce, mais toujours avec la plus parfaite réserve. Il en était résulté autour d'elle comme une atmosphère de respect.

Lorsque la bonté de Pradier lui fut connue, Rachel raconta sa vie. Séduite, trompée, repoussée par un de ces odieux personnages qui, dans le rang et la fortune, ne voient qu'un prétexte, un privilége pour satisfaire impunément tous leurs vices, elle se trouva seule, à dix-sept ans, avec la conscience de sa déchéance et le remords de sa faute. Obligée de subvenir aux besoins d'un vieux père impotent, de deux neveux encore enfants et d'une sœur infirme, Rachel surmonta ses répugnances pour l'état de modèle, état que, jusqu'alors, elle n'avait pas voulu accepter, bien qu'il eût été, depuis plusieurs générations, traditionnellement exercé dans sa famille. Ces tristes détails, Pradier n'en obtint la confidence qu'avec grand effort et à travers bien des larmes. Certes, jamais lutte contre l'adversité ne fut plus inégale, plus navrante; mais jamais aussi l'on n'a pu la voir plus sérieusement engagée, plus vaillamment soutenue. Touché, ému par tant de beauté, de jeunesse, d'infortune et de courageux dévouement, on se sentait pris d'une sorte de vénération pour cette enfant abandonnée de tous, mais relevant, presque jusqu'à l'héroïsme, une profession vulgaire et méprisée du plus grand nombre. Vaincue par la fatigue, la misère, les souvenirs douloureux, les chagrins et les appréhensions d'une situation sans issue, la pauvre enfant devint folle. Elle mourut dans un hospice... Combien n'en passe-t-il point ainsi des plus charmantes et des mieux douées, que brise à tout jamais un caprice frivole!... Les heureux de Paris ne savent point ce que contient de larmes la moindre de leurs fantaisies!...

Un matin, Rachel se rendit de très-bonne heure à l'atelier de Pradier, qui était alors à l'Abbaye. Arrivée avant le maître, elle s'assit devant le feu et se prit à rêver en l'attendant. Sa tête se pencha comme écrasée par un fardeau sinistre; son regard se perdit dans une contemplation vague et douloureuse. Ses cheveux dénoués ondulaient en noires torsades; l'ample vêtement de sa profession glissa sur ses épaules, et, s'arrêtant au milieu de ses bras dont les mains jointes pressaient convulsivement son genou, l'entoura de ces larges plis que nous admirons sur les créations du ciseau grec de la grande époque. C'était une apparition digne de Phidias ou de Praxitèle... Pradier arriva... d'un geste il commanda l'immobilité; il ouvrit son album de poche, et l'attitude, le caractère furent saisis, fixés en quelques traits. Reprise, élaborée à loisir, complétée par les attributs et le costume, avec le goût parfait, la haute science que Pradier portait dans toutes les parties de son arts, cette rapide esquisse se transforma en Sapho rêvant sur le rocher de Leucade, absorbée dans son amour sans espoir et fléchissant sous le poids de ses incurables douleurs.

La *Sapho assise* fut d'abord exécutée en statuette; elle se répandit par les bronzes de la maison Susse, à qui le modèle appartient encore aujourd'hui. Pradier avait l'habitude d'émettre ses idées dans des proportions accessibles à tous; il essayait ainsi l'effet de ses diverses créations, se réservant de reprendre, pour les traiter en grand, celles qu'adoptait l'assentiment général. Il en fut ainsi de la *Sapho assise*, et les prévisions de Pradier, qui la considérait, nous disait-il en y travaillant, comme un grand pas dans sa carrière, se virent pleinement justifiées.

A l'exposition du Palais-Royal, la *Sapho assise* eut l'honneur d'être placée à part dans une galerie disposée pour elle. Devant cette œuvre magistrale, la critique se tut; on la proclama l'ornement capital du Salon. Ce fut, hélas! le dernier triomphe du fécond statuaire.

Inspiré par ce grand cœur et cette esquisse délicatesse qui accompagnent si bien, qui relèvent encore les hautes fonctions dont il est revêtu, en revenant de conduire Pradier à sa dernière demeure, M. le comte de Nieuwerkerke voila d'un crêpe la lyre de cette muse des amours désolés, la dernière et la plus belle de ces évocations des temps antiques dont notre époque a été dotée par le maître que doivent nous envier tous les siècles. Venant d'un émule aussi éminent lui-même dans son art, cet hommage prenait une valeur toute particulière. La douleur publique ne pouvait être plus dignement interprétée ni mafestée avec un plus touchant à propos. L'artiste sembla être pleuré par son œuvre.

Jules Canonge.

CORRESPONDANCE.

L'article intitulé : LE VOL AU GRAND PRIX DE ROME, *Anecdote d'hier*, que nous avons publié pour mettre les artistes en garde contre un effronté faussaire, nous a fait adresser la lettre suivante que nous nous empressons de publier. Notre récit, cependant, était tellement clair, tellement positif, que le plus léger doute ne nous paraissait pas possible.

Faust.

A Monsieur le Rédacteur de LA REVUE DE LA BEAUX-ARTS.

Monsieur,

Dans le dernier numéro de *la Revue des Beaux-Arts*, vous avez signalé un nouveau genre d'escroquerie : *le Vol au grand prix de Rome.*

Quelques amis de Léon Bonnat se sont émus de votre récit; ils craignent que l'indigne abus qui a été fait de son nom dans cette affaire ne laisse dans l'esprit et les souvenirs de vos lecteurs une confusion fâcheuse entre l'escroc qui a pris ce nom et l'honnête homme qui le porte.

Afin de dissiper tous les doutes, soyez, je vous prie, assez obligeant pour insérer, dans votre estimable journal, les renseignements que je prends la liberté de vous transmettre.

Le véritable Léon Bonnat est un jeune artiste fort distingué, fils d'un négociant de Bayonne, et élève de M. L. Cogniet; au concours de 1857 il a obtenu un second grand prix; depuis lors, il est à Rome où la ville de Bayonne lui fait une pension, digne récompense de ses efforts et de son mérite.

Quant au malheureux que vous avez si justement flétri, il n'a rien de commun avec l'honorable famille dont il a usurpé le nom.

Compatriote et ami du jeune Bonnat, je crois devoir, en son absence, vous adresser cette réclamation, et je serais très-reconnaissant si vous vouliez bien l'accueillir.

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements, l'expression de ma considération parfaite.

R. JULIEN.

Paris, 6 décembre 1858.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE DU GYMNASE : *L'Autographe*, par M. Meilhac; *L'Avocat du Diable*, par MM. Marc-Michel et Choler. — VARIÉTÉS : *Mes yeux, mon nez, ma bouche*, par MM. Siraudin, Chivot et Duru. — PALAIS-ROYAL : *En revenànt de Pondichéry*, par MM. Duvert et Lausanne. — GAITÉ : *Giroflé, Girofla*, drame en cinq actes, par MM. Crisafulli et Devicque. — Retour de Ligier.

Il y a de petites bonnes fortunes auxquelles les théâtres ne s'attendent pas ou ne paraissent pas s'attendre; ainsi le Gymnase vient de jouer, sans qu'il semblât y attacher une grande importance, une pièce charmante d'un auteur dont le nom n'est pas autrement connu ; cette pièce est intitulée : *l'Autographe.* Elle est de M. Meilhac, qui, si ma mémoire ne me trompe pas, n'a fait, jusqu'ici, que quelques pièces agréables jouées par Derval, lorsque Derval était au théâtre du Palais-Royal. Cette comédie, *l'Autographe*, restera certainement au répertoire du Gymnase, ni plus ni moins que les jolies comédies du bon temps de M. Scribe, quand je dis le bon temps de M. Scribe, je ne veux pas dire que le fécond auteur ait dégénéré, je parle seulement du temps où, avec de petits actes ingénieux, il faisait la fortune du Gymnase.

Un certain comte de Riscara, représenté par Derval, a épousé la blonde Mlle Marquet, et la comtesse Riscara s'ennuie légèrement. Son mari approche de la cinquantaine; les premiers cheveux gris commencent à paraître ; il a beaucoup d'esprit, mais il n'est pas poétique et il n'a pas, pour sa jeune femme, tous les égards et tous les soins que M. Michelet exige d'un mari véritable dans son livre de *l'Amour.* Cependant, il veille attentivement sur son trésor sans en avoir l'air, et il s'aperçoit que la comtesse, qui jadis prenait plaisir à faire de la musique avec son petit cousin Flavio, tout à fait sans conséquence, se laisse aller aux charmes de la conversation d'un

auteur renommé, M. de Chastenay, et le tourmente avec coquetterie pour obtenir de lui un autographe. Le comte de Riscara se met sur ses gardes, il lance sur notre auteur une femme de chambre très-jolie, très-éveillée, très-intelligente, et M. de Chastenay (les hommes de génie ont leurs faiblesses) s'imagine avoir inspiré une passion effrénée à la caméristе ; il se prend au piége qui lui est tendu, et, voulant apprendre à lire et à écrire à cette aimable enfant, qui sait parfaitement lire, écrire et surtout compter, compose avec elle un autographe tiré des lettres de l'alphabet : *Ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*. Le mari fait voir la scène un peu vive à sa femme, et la guérit de son enthousiasme pour les poëtes qui descendent si volontiers des hauteurs du Parnasse pour apprendre à lire aux femmes de chambre. Tout cela est mené lestement et finement, et supérieurement joué. On a remarqué Mlle Rosa Didier, des plus séduisantes dans le rôle de la femme de chambre. J'aimerais mieux que M. Meilhac n'eût pas mêlé à son intrigue, fort spirituelle et fort distinguée, je ne sais quelle aventure du comte de Riscara qui se passe dans la coulisse, et qui donne à son héros une certaine désinvolture d'infidélité. Pourquoi avoir fait cette injure gratuite aux bienséances et à Mlle Marquet ?

Quant à l'*Avocat du Diable*, je suis arrivé trop tard pour voir cette pièce; mais on m'a dit qu'elle était fort gaie, et que Dupuis, qui joue fort bien le rôle du poëte dans l'*Autographe*, y était fort goûté. Je n'ai aucune raison pour penser le contraire.

Les Variétés, pour la rentrée de Mlle Boisgontier, se sont mis en frais d'extravagances ; l'éclat de rire doit être perpétuel au théâtre des Variétés, et le *Quiproquo* est une des grandes sources du rire. Un malheureux professeur de piano, dont un rapin a fait trois ou quatre portraits qu'il a livrés à la circulation, se trouve jeté, à cause même de ces portraits, dans une foule d'aventures comiques. Il ne faut chercher dans cette bouffonnerie ni la vraisemblance, ni la raison, ni le bon goût; il faut s'attendre à des situations impossibles, mais plaisantes, et qui désarment la critique.

C'est un succès du même genre que MM. Duvert et Lausanne ont demandé au Palais-Royal. MM. Duvert et Lausanne, les créateurs de ces folies hautes en couleur, et d'un style fait exprès pour elles, composé des excentricités les plus saugrenues, de rapprochements d'idées et d'expressions dont le choc produit une étincelle électrique, ont été quelquefois plus heureux dans leur manière, et, par exemple, dans *Riche d'amour*. Cependant, leur nouvelle élucubration, *En revenant de Pondichéry*, amuse les spectateurs du Palais-Royal.

Deux jeunes auteurs, à qui la verve ne manque pas, et qui fourniront une longue carrière dans le drame, MM. Crisafulli et Devicque, ont poussé madame de Kerven à des extrémités condamnables. Madame de Kerven a le bonheur d'avoir un honnête et digne mari; elle ne l'aime pas, mais ce n'est pas une raison pour le tromper. Je sais bien que madame de Kerven lutte longtemps contre une espèce de fougueux Antony, mais enfin, elle cède... elle oublie sa jolie petite fille au moment où celle-ci vient de lui chanter *Giroflé, girofla*, d'une façon tout à fait attendrissante ; ce qui n'est pas bien. Il est vrai que M. de Kerven a été bien dur pour elle; sur des apparences un peu fortes, mais enfin des apparences, il l'a chassée de chez lui. Madame de Kerven, jusque-là pure comme neige, aurait pu conserver cette position immaculée et faire répandre encore plus de larmes sur sa vertu incomprise et persécutée. Mais elle avait lu probablement *Misanthropie et repentir*, elle savait que les maris généreux qui pardonnent aux femmes coupables ont toujours l'assentiment du public. Elle a voulu procurer ce beau rôle à M. de Kerven. Mme Doche, M. Lacressonnière et une charmante petite fille, ont fait applaudir ce drame des jeunes auteurs.

Ligier est de retour à Paris. Le grand acteur va créer un rôle nouveau à l'Odéon. C'est un Louis XI ; on sait que Ligier a déjà donné sa physionomie à Louis XI, et que tous les portraits qu'on a fait de ce roi, depuis la pièce de Casimir Delavigne, n'ont été que le portrait de Ligier. *Il est entré carrément dans la peau du bonhomme*, comme disait ce pauvre Bignon qui vient de mourir. Le Louis XI que Ligier va nous montrer ne sera pas seulement le Louis XI de la vieillesse; vingt années de la vie du roi ont passé, dit-on, dans cette étude historique, dont l'auteur est M. Victor Séjour.

Hippolyte Lucas.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 7 décembre 1858.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté. La correspondance comprend :

Deux demandes d'admission renvoyées aux sections compétentes. — Une lettre de M. Morain, artiste-peintre, invitant les membres de la

Société à venir visiter une copie qu'il a faite de la *Descente de croix*, de Rubens.

M. le président fait suivre cette communication de quelques observations qui font le plus grand honneur à cet artiste, il le signale comme méritant d'autant plus les encouragements de notre Société, que c'est à lui seul et à un travail opiniâtre qu'il doit le talent qu'il possède aujourd'hui.

Différents ouvrages et publications sont répartis entre MM. les rapporteurs ainsi qu'il suit : — Trois numéros du *Builder*, à M. Ch. Fournier ; — Deux numéros de *la Muse des Familles* , à M. Guérin ; — Bulletin de la Société de photographie, à M. Ch. Chevalier ; — Une notice sur le concours des grands prix de Rome, par M. Auvray, à M. Dubouloz ; — Un Mémoire de l'Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres, à M. Daubrée ; — La *Revue de l'Art chrétien* à M. A. Granger ; — La *Gazette des Beaux-Arts* à M. Horsin-Déon ; — Un travail scientifique de M. Marassich, à M. A. Granger ; — Le *Moniteur de la Meurthe* pour un article sur la prochaine exposition de Nancy, à M. Villemsens.

Des applaudissements accueillent les noms de MM. Daubrée et Arthur Chevalier, qui assistent pour la première fois à nos séances.

L'assemblée, sur le rapport de M. le président de la section de sculpture, nomme membres résidents, MM. Ratte et Falconnier.

M. Pernot, délégué de la Société auprès du congrès d'Auxerre, rend compte de sa mission à l'assemblée, dans un rapport qui a été écouté avec le plus vif intérêt.

Le travail de M. Pernot sera déposé aux archives et figurera dans nos annales.

La séance est levée à dix heures.

Le secrétaire général,
L. Montmeylian.

Ordre du jour de la séance du 21 décembre 1858.

Lecture du procès-verbal de la séance précédente ; — Récit poétique des fêtes d'Auxerre, par M. Villemsens ; — Essais sur l'art dramatique, par M. Ch. Fournier ; — Notice biographique sur Aubry Lecomte, par M. Gavet ; — Rapport sur les annales de la Société d'agriculture, arts et commerce de la Charente, par M. Vavin ; — Rapport sur l'exposition de Toulouse, par M. Horsin-Déon ; — Rapport sur les Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille, par M. Granger ; — Communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Le compte rendu de la séance du 3 décembre ne nous étant parvenu qu'au moment où nous mettions sous presse, nous sommes forcé d'en ajourner la publication au prochain numéro.

Ordre du jour de la Séance du 17 décembre 1858.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Rapports. — Election de nouveaux candidats. — Réception des candidats nouvellement élus. — Propositions diverses. — Election générale des membres du bureau. (La séance commencera à sept heures précises.)

MÉLANGES.

Paris, le 15 décembre 1858.

Les travaux intérieurs de l'église Sainte-Clotilde marchent vers leur achèvement. On vient de découvrir les peintures des deux chapelles des fonts baptismaux et la chapelle des Morts, dont la décoration avait été confiée à M. Henri Delaborde.

La chapelle de la Vierge, par M. Lenepveu, et la chapelle de Saint-Joseph, par M. Bezard, sont sur le point d'être terminées. M. Henri Lehmann poursuit l'exécution des peintures qui doivent orner le transept.

— La Comédie-Française, qui a un si grand respect des traditions, vient cependant de se lancer dans une innovation. Elle a remplacé par un coup de sonnette les trois coups sacramentels frappés avant le lever du rideau pour avertir le public. Le bâton dont on se servait encore avant cette innovation, était le même qui avait frappé trois coups pour Corneille, pour Molière et pour Racine. Ce bâton historique est allé rejoindre, dans le musée des vieux accessoires, la hallebarde du suisse qui se tenait sur le devant de la scène, et les ciseaux de l'antique moucheur de chandelles. Ainsi tout s'en va, tout se renouvelle : le gaz remplace la chandelle, la sonnette remplace le bâton ; il n'y a que Molière qu'on n'ait pas encore remplacé.

— M. Edmond d'Ingrande, compositeur, vient d'être nommé membre honoraire de la Société de Sainte-Cécile de Bordeaux.

— On lit dans la *Gazette de Cologne* : « La Bibliothèque royale de Berlin a acquis tout récemment, au prix de cent guinées, la première édition in-folio de Skakspeare de l'année 1623. »

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME.

Raoul de Crespy;— découverte de sa tombe, par M. GALOPPE D'ONQUAIRE 1

Cercle artistique de la rue Drouot, par M. HENRY DE SAINT-DIDIER. 3

Excursion artistique sur les côtes normandes, par M. ALBERT BLANQUET. 6

École des Beaux-Arts, distribution solennelle des prix, par M. ÉMILE GAGNEUX. . . . 10

Bulletin des ventes artistiques par M. HYACINTHE AUDIFFRED 12

Bulletin bibliographique, par M. A. FEILLET. 14

Mosaïque, par M. PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE. 16

Correspondance : Lettre de M. TH. LEJEUNE, à M. le Directeur de la REVUE DES BEAUX-ARTS 19

Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. FÉLIX PIGEORY. — Notice historique et liturgique sur les cloches, d'après l'ouvrage de l'abbé Corblet, par M. MONTMEYLIAN. 19

Comité central des artistes, compte rendu, par M. FÉLIX PIGEORY. — Rapport sur le buste du graveur Murger, par M. LOUIS AUVRAY. . . . . , ... 22

Théâtres, quinzaine dramatique, par M. HIPPOLYTE LUCAS 24

Ecole impériale de dessin dirigée par Rosa Bonheur, par M. CH. D'ARGÉ. 25

Les petits peintres contemporains, premier chapitre, par M. JULES NORIAC. 27

Excursion artistique sur les côtes normandes, II et III, par M. ALBERT BLANQUET. 30

Bibliographie. — De la peinture et des peintres des duchés italiens, du treizième au dix-septième siècle, par M. Edouard Laforge, compte rendu, par M. EMILE BELLIER DE LA CHAVIGNERIE. 36

Gustave Nadaud.—Ses chansons, par M. HIPPOLYTE LUCAS. 37

Première soirée de l'hôtel de la rue d'Amsterdam, par M. HENRY DE SAINT-DIDIER. . . 39

Mosaïque, par M. PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE. 40

Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. LÉO D'AMBLÈVE. 42

Comité central des artistes, compte rendu, par M. LÉO D'AMBLÈVE. . . . . . . *Ibid.*

Théâtres, quinzaine dramatique, par M. HIPPOLYTE LUCAS. 43

Mélanges. . . . . *Ibid.*

Fontaine des Quinconces à Bordeaux.—Prix remporté par M. Auguste Bartholdi, statuaire, compte rendu, par FÉLIX PIGEORY. 45

Mouvement artistique : les expositions en province, par M. EMILE GAGNEUX. . . . 48

Les petits peintres contemporains, chapitre II, par M. JULES NORIAC. 49

Excursion artistique sur les côtes normandes, IV, par M. ALBERT BLANQUET. . . . 53

Les bourgeois qui se font peindre, par M. VICTOR FOURNEL. 56

Monument à Visconti, par M. THÉODORE LEJEUNE, secrétaire de la commission du monument à Visconti.. 60

Bulletin des ventes artistiques. — Ventes de tableaux modernes, collection X..., — collection Corvisart, — ventes prochaines, par M. HYACINTHE AUDIFFRED. 61

Soirées artistiques du vendredi 22 janvier, par M. HENRY DE SAINT-DIDIER 62

Mosaïque, par M. PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE. 65

Théâtres, quinzaine dramatique, par M. HIPPOLYTE LUCAS. 66

Société libre des Beaux-Arts, compte rendu par M. GENDRÉ, secrétaire-général. . . 67

Mélanges. 68

Du rôle des Beaux-Arts dans la civilisation, I. De la civilisation des Beaux-Arts chez les Assyriens, par M. Francis Aubert. . 69
Publications artistiques en Hollande, par M. Emile Gagneux. 75
Excursion artistique sur les côtes normandes, V et VI, par M. Albert Blanquet. . 77
Musées particuliers.—Collection Le Carpentier, par M. Galoppe d'Onquaire. . . . 82
Société artistique des Bouches-du-Rhône. —Tirage de la loterie de tableaux, compte rendu par M. J.-B. Vigné. 84
Concerts et soirées de la quinzaine, par M. Henry de Saint-Didier. 85
Mosaïque, par M. Pierre Marchandon de La Faye. 88
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas 89
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. Gendré, secrétaire-général. . . 90
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Louis Rey. 91
Mélanges. 92
Du rôle des Beaux-Arts dans la civilisation : I. De la civilisation des Beaux-Arts chez les Assyriens (suite), par M. Francis Aubert. 93
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 96
Les peintres anglais, par E. G 98
Joshua Reynolds, par M. Léonce de Pesquidoux. 98
Les petits peintres contemporains, chapitre III, par M. Jules Noriac. 103
Bulletin des ventes artistiques.— Collection Humann. — Dessins de M. Lazerges. — Bustes et terres cuites de M. Huguenin. — Tableaux de M. Thibaudeau, — Ventes prochaines, compte rendu, par M. Hyacinthe Audiffred. 105
Excursion artistique sur les côtes normandes, VII, par M. Albert Blanquet. . . 108
Concerts et soirées de la quinzaine, par M. Henry de Saint-Didier. 111
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas. 114
Société libre des Beaux-Arts, avis de M. Gendré, secrétaire-général. 115
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Louis Rey. 116
Mélanges. . . . . Ibid.
Du rôle des Beaux-Arts dans la civilisation, II. Des Beaux-Arts chez les Egyptiens, par M. Francis Aubert 117
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 120
Joshua Reynolds, suite et fin, par M. Léonce de Pesquidoux. 124
Les petits peintres contemporains, chapitre IV, par M. Jules Noriac. 127
Bulletin des ventes artistiques. — Un tableau attribué à Raphaël. — Le crucifiement du Masaccio, compte rendu, par Hyacinthe Audiffred. 130
Cercle artistique de la rue Drouot, par M. Félix Pigeory. . . . . . . , . . . 131
Soirées et concerts de la quinzaine, par M. Henry de Saint-Didier. 133
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas 137
Société libre des Beaux-Arts. — Ordre du jour de la séance du 17 mars 1858. . . 139
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Brevière, secrétaire-général. . Ibid.
Mélanges. 140
Etudes sur les Beaux-Arts, par M. F.-B. de Mercey, compte rendu par M. Emile Gagneux. 141
Mouvement artistique, par E. G. 143
Excursion artistique sur les côtes normandes, VIII et IX, par M. Albert Blanquet. 147
Bulletin des ventes artistiques.— Collection Daugny.— Collection Véron.— Ventes Binet et Richard. — Travaux de l'Union des Arts, compte rendu, par Hyacinthe Audiffred. 151
Jean Duquenne, chronique Montdidérienne, par Galoppe d'Onquaire. 154
Concerts et soirées de la quinzaine, par M. Henry de Saint-Didier. 156
Académie Impériale de Musique : la *Magicienne*, compte rendu, par M. Hippolyte Munier. 160
Théâtres, quinzaine dramatique, par Hippolyte Lucas. 162
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu par M. Gendré, secrétaire-général. . . 163
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Bréviaire, secrétaire-général. Ibid.
Mélanges 164
Du rôle des Beaux-Arts dans la civilisation, II. Des Beaux-Arts chez les Egyptiens, par M. Francis Aubert. 165
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 170
Exposition de la Société des Amis des Arts de Lyon, compte rendu, par M. Victor Jolly. 172
Quelques observations sur les arts et l'industrie, à propos d'un ouvrage de M. le comte de Laborde, par M. Henri Lambert. . . 176
Excursion artistique sur les côtes norman-

des, X, par M. Albert Blanquet. . . . 178
Concerts et soirées de la quinzaine (Note de la rédaction) 181
Correspondance : Lettre au directeur de la Revue, par M. F.-B. de Boisdenier. . .Ibid.
Quinzaine lyrique, par M. Hippolyte Munier 183
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas. 185
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. Gendré, secrétaire-général. . . 187
Comité central des artistes.— Ordre du jour de la séance du 16 avril 1858. . . . .Ibid.
Mélanges. 188
Du rôle des Beaux-Arts dans la civilisation. I. Des Beaux-Arts chez les Grecs, par M. Francis Aubert 190
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 193
Monuments publics, Maison Napoléon-Eugène, par M. Chalons d'Argé. 197
Bulletin des ventes artistiques.— Collection de M. le baron de Plinval. — Tableaux de M. Corot.—Collection de M. le vicomte de Sulau. — Cabinet de M. Jousselin, compte rendu, par M. Hyacinthe Audiffred. . . 200
Excursion artistique sur les côtes normandes, XI, par M. Albert Blanquet. 202
Concerts et soirées de la quinzaine, par M. Henry de Saint-Didier. 206
Théâtres, quinzaine lyrique, par M. Hippolyte Munier 208
Quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas. 209
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. Gendré, secrétaire-général . . . 211
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Brévière, secrétaire-général . . 212
Mélanges. . . . . .Ibid.
Du rôle des Beaux-Arts dans la civilisation, II. Des Beaux-Arts chez les Grecs, par M. Francis Aubert 213
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 217
Septième exposition de la société des Amis des Arts de Bordeaux, compte rendu, par M. Théodore Lejeune 222
Société des Amis des Arts de Paris, exposition au palais de l'industrie, compte rendu par M. Portalais. 223
Bulletin des ventes artistiques. — Vente Diaz.—Couturier.—Coignard.—W. Hope, compte rendu, par M. Hyacinthe Audiffred. 224
Les petits peintres, Nina Bradi, chapitre V, par Jules Noriac 226
Notice nécrologique : Raymond Gayrard, par M. Chalons d'Argé. 229
Excursion artistique sur les côtes normandes, XII, par M. Albert Blanquet. 230
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas. 235
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. Gendré, secrétaire-général. . . 236
Mélanges . . . . .Ibid.
Du rôle des Beaux-Arts dans la civilisation. III. Des Beaux-Arts chez les Grecs, par M. Francis Aubert. 237
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 240
Bulletin des ventes artistiques. — Ventes Merighi;—de Jumilhac; de M. le vicomte de M....; — de M. Cazin, compte rendu, par M. Hyacinthe Audiffred. 246
Une page de l'histoire du Louvre, par M. Chalons d'Argé. 247
Quelques mots sur la bijouterie, à l'occasion de l'œuvre de M. Goësin, par M. Hulot, graveur-adjoint des Monnaies 250
Exposition archéologique et d'objets d'art à Chartres, compte rendu, par M. Emile Bellier de la Chavignerie 252
Du craquelage des peintures modernes et des causes de leur destruction, par M. Théodore Lejeune 255
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas 257
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu par M. Gendré, secrétaire-général. . . 259
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Brévière, secrétaire-général. . .Ibid.
Mélanges. 260
Du rôle des Beaux-Arts dans la civilisation. — Des Beaux-Arts chez les Etrusques, par M. Francis Aubert. 261
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 264
Nettoyage des Rubens, dits de la galerie de Médicis, par M. Théodore Lejeune. . . 269
Les petits peintres (intermède), par M. Jules Noriac. 270
Hôtel des ventes. — Vente d'épreuves photographiques, compte rendu, par M.-B. de Boisdenier. 273
Excursion artistique sur les côtes normandes, XIII, par M. Albert Blanquet. . . 275
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas 281
Société libre des Beaux-Arts, compte rendn, par M. Gendré, secrétaire-général. , . 282
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Brévière, secrétaire-général. . . 284
Mélanges. . . . . .Ibid.
Les Beaux-Arts sous Louis XIII, par M. A. Feillet. 285

Mouvement artistique et théâtral, par M. Emile Gagneux. 294
Correspondance belge, lettre adressée à la rédaction, par M. J.-B. Huysmans. . . . 296
Une page de l'histoire du Louvre (suite et fin), par M. Chalons d'Argé. 298
Publications bibliographiques.—Les Sirènes, essai historique, par M. G. Kastner, compte rendu, par M. A. Elwart. 301
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas 303
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu par M. Gendré, secrétaire-général.. . . 304
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Brévière, secrétaire-général . *Ibid.*
Les Beaux-Arts sous Louis XIII, suite et fin, par M. A. Feillet 305
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 310
La philosophie du Salon de 1857, par Castagnary, compte rendu, par M. Eugène Milo. 317
Excursion artistique sur les côtes normandes, XIV, par M. Albert Blanquet. 320
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas. 326
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu par M. Gendré, secrétaire-général. . . 327
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Henry Chareau, administrateur. 328
Mélanges. . . . . *Ibid.*
La Toscane, le Midi de l'Italie, notes de voyage, études et récits, par F.-B. de Mercey, compte rendu, par M. Félix Pigeory. 329
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 334
Exposition universelle de Dijon, compte rendu, par M. Auguste Portalais. . . 336
Mémoires et Journal de J.-G. Wille, graveur du roi, compte rendu, par M. Alphonse Pauly. 342
Excursion artistique sur les côtes normandes, XV, par M. Albert Blanquet. . . 344
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas. 348
Mouvement théâtral, par M. Victor Jolly. 349
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. Montmeylian, secrétaire-général. 351
Comité central des artistes, ordre du jour de la séance du 6 août. 352
Mélanges. . . . . *Ibid.*
Cinq tableaux de la galerie Soult, par M. Théodore Lejeune 353
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 357
Un nouveau musée de Cluny, par M. Charles Deslys. 360
Correspondance. — Lettre de M. Jules Noriac au Directeur de la Revue des Beaux-Arts. 363
Excursion artistique sur les côtes normandes, XVI, par M. Albert Blanquet. . . 364
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas. 368
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. Montmeylian, secrétaire-général. 369
Travaux de la Société : Rapport de M. Eugène Paul sur l'exposition de sculpture de M. Lechesne 371
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Henri Brévière, secrétaire-général.. . . . . *Ibid.*
Mélanges. 372
Du rôle des Beaux-Arts dans la civilisation. — Conclusion,— par M. Francis Aubert. 373
Mouvement artistique, par M. Emile Gagneux 376
Des expositions particulières, par M. Jules Noriac. 381
Publications bibliographiques : — L'art judaïque, par M. de Saulcy.— De la société française au dix-septième siècle, d'après le roman du grand Cyrus, par M. Cousin. — Le Président de Brosses en Italie, lettres familières, compte rendu, par M. A. Feillet. 383
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Hippolyte Lucas.. 387
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. Montmeylian, secrétaire-général. 389
Comité central des artistes, compte rendu, par M. Brévière, secrétaire-général. . . 390
Mélanges. . . . . *Ibid.*
Ecole impériale des Beaux-Arts. — Les concours de sculpture et de gravure, par M. Emile Gagneux 393
Mouvement artistique, par M. Victor Jolly. 395
Salon d'Anvers, premier article, par M. Duvallon.. 397
Correspondance.—1° Lettre de M. Henry de Saint-Didier à M. Emile Gagneux, secrétaire de la rédaction de la Revue des Beaux-Arts; 2° Lettre de M. E. Paul à M. Jules Noriac, rédacteur en chef de la Revue des Beaux-Arts. 402
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. Jules Noriac. 407
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. Montmeylian, secrétaire-général. 410
Comité central des artistes, compte rendu, par M. L. Auvray, secrétaire-administrateur. 411
Mélanges. 412

Philosophie des Beaux-Arts appliquée à la peinture, par M. D. Sutter, compte rendu, par M. JULES NORIAC 413
Ecole impériale des Beaux-Arts.— Les concours d'architecture et de peinture, par M. EMILE GAGNEUX 416
Mouvement artistique, par M. VICTOR JOLLY. 419
Salon d'Anvers, deuxième article, par M. DUVALLON 422
Douze lettres de Victor Louis, auteur du grand théâtre de Bordeaux, 1776-1787, par M. CHALONS D'ARGÉ. 426
Correspondance.—Lettre de M. H. Lechesne à M. Jules Noriac, rédacteur en chef de la REVUE DES BEAUX-ARTS. 428
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. HIPPOLYTE LUCAS. 429
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. MONTMEYLIAN, secrétaire-général. 430
Comité central des artistes, compte rendu, par M. BRÉVIÈRE, secrétaire-général. . 431
Mélanges. . . . . Ibid.
Ecole impériale des Beaux-Arts, concours pour le prix de Rome.—Envois de la Villa Médicis, compte rendu, par M. D. TREUST 433
Mouvement astistique, par M. EMILE GAGNEUX. 439
Salon d'Anvers, troisième et dernier article, compte rendu, par M. DUVALLON. . . . 441
Publications bibliographiques : — Voyage chez les Celtes ou de Paris au Mont Saint-Michel, par Carnac, par M. A. Carro. — Jan Steen ou l'art en Hollande, par M. Van Westreehne. —Les musées d'Europe, par M. Louis Viardot, compte rendu, par M. A. FEILLET. 447
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. HIPPOLYTE LUCAS. 450
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. MONTMEYLIAN, secrétaire-général. 451
Mélanges. 452
Les concours de l'Académie.—Lettre adressée à M. Jules Noriac, rédacteur en chef de la REVUE DES BEAUX-ARTS, par M. ACHILLE GLEIZES. 453
Mouvement artistique, par M. EMILE GAGNEUX. 455
Exposition de Dijon. II, par M. AUGUSTE PORTALAIS 461
Architecture. — L'église de Montfort-le-Rotrou (Sarthe), par M. ATH. LÉON BOULANGER 463
Souvenirs de voyage, par M. HENRI DE SAINT-DIDIER 464
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. HIPPOLYTE LUCAS. 468
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. L.-M. MOULTAT, 1er secrétaire-adjoint. 469
Comité central des artistes, séance du 1er octobre, compte rendu, par M. LOUIS AUVRAY, secrétaire-administrateur.— Séance du 15 octobre, compte rendu, par M. H. BRÉVIÈRE, secrétaire-général. 470
Mélanges. 472
Du Beau (*Du Vrai, du Beau et du Bien*, par M. Victor Cousin, livre II), 1er article, par M. FRANCIS AUBERT 473
Mouvement artistique, par M. EMILE GAGNEUX 475
Société artistique des Bouches-du-Rhône, exposition de Marseille, compte rendu, par M. EDOUARD MARQUET. 480
Le Musée de Dijon, par M. LÉONCE PESQUIDOUX. 484
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. HIPPOLYTE LUCAS 485
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. MONTMEYLIAN, secrétaire-général. 487
Comité central des artistes, compte rendu, par M. H. BRÉVIÈRE, secrétaire-général. . 488
Mélanges. . . . . Ibid.
Du Beau (*Du Vrai, du Beau et du Bien*, par M. Victor Cousin, livre II), deuxième article, par M. FRANCIS AUBERT 489
Mouvement artistique, par M. EMILE GAGNEUX. 491
Exposition du Havre, compte rendu, par M. VICTOR JOLLY. 495
Réponse à un petit pamphlet non signé, intitulé : *Revue anecdotique*, par M. FÉLIX PIGEORY 498
Littérature dramatique ; — Camille Doucet; Comédies en vers;— par M. AUGUSTE PORTALAIS 499
Publications bibliographiques. — Histoire de France, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque, par MM. H. Bordier et Ed. Charton.— Extraits du Musée des monuments français, par Alp. Lenoir. — Table générale et méthodique des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par MM. Eug. de Rozière et E. Chatel, compte rendu, par M. A. FEILLET . . . 500
Vol au grand prix de Rome, anecdote d'hier, par M. FAUST. 502
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. HIPPOLYTE LUCAS 504
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu

par M. MONTMEYLIAN, secrétaire-général. 506
Comité central des artistes, compte rendu, par M. LOUIS AUVRAY, secrétaire-administrateur.. 507
Mélanges. . . . . .Ibid.
Aux abonnés et aux lecteurs de la REVUE DES BEAUX-ARTS, coup d'œil rétrospectif, par M. FÉLIX PIGEORY. 509
Mouvement artistique, par M. EMILE GAGNEUX 512
Musées d'Amsterdam et de La Haye (Etudes sur l'école hollandaise), par W. Burger, compte rendu, par M. ALPHONSE PAULY. . 518
Nécrologie. — Léon Fleury, paysagiste, par M. CHALONS D'ARGÉ. . . . . . . , . . 519
Poésie. — *La vie à ciel ouvert*, par Marc Pessonneaux, compte rendu, par M. LÉON BOULANGER. 520
Un modèle de Pradier, par M. JULES CANONGE.. 522
Correspondance. — Lettre adressée au rédacteur de la REVUE DES BEAUX-ARTS, par M. R. JULLIEN. 524
Théâtres, quinzaine dramatique, par M. HIPPOLYTE LUCAS. . . . . .Ibid.
Société libre des Beaux-Arts, compte rendu, par M. MONTMEYLIAN, secrétaire-général. 525
Mélanges. 526

DIRECTEUR : M. FÉLIX PIGEORY.

CONSEIL DE RÉDACTION.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : M. ÉMILE GAGNEUX.

Paris.—Imp. de L. Tinterlin et Cᵉ, rue Nve-des-Bons-Enfants, 3.